

LAWRENCE  
WATT-EVANS



UN TEMPS  
DE DRAGON

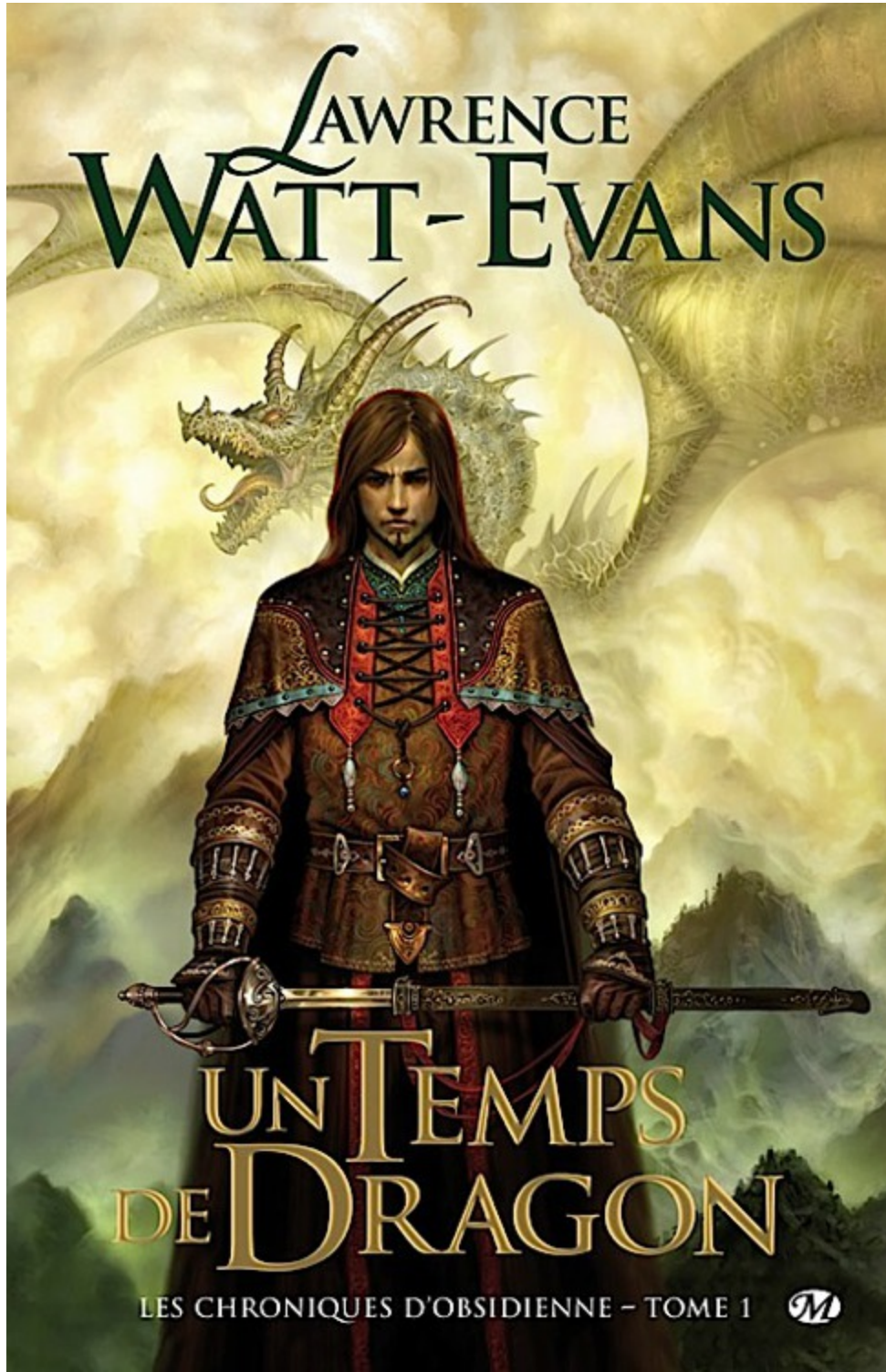
LES CHRONIQUES D'OBSDIENNE - TOME 1



LAWRENCE  
WATT-EVANS

UN TEMPS  
DE DRAGON

LES CHRONIQUES D'OBSIDIENNE - TOME 1



Lawrence Watt-Evans

*Un temps de dragon*

Les Chroniques d'obsidienne – tome 1

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sébastien Baert

Milady

*À Charles Worsley, un homme d'honneur,  
qui a rendu ma soeur heureuse.*

LIVRE 1

ARLIAN

# 1

## UN TEMPS DE DRAGON

À l'ouest, le ciel était obscurci par de lourds nuages noirs ; Arlian n'aimait pas du tout cela. Il avait onze ans, il était presque un homme d'après les critères de son village, mais pour le moment, il se sentait nettement plus jeune et n'était pas du tout sûr de lui – son père était loin, et le temps était anormalement menaçant. Il demeura auprès de sa mère tandis qu'elle regardait les hommes du village tirer les lourds chariots-citernes le long de la route pavée qui serpentait sur le versant de la montagne.

Des bœufs auraient rendu la tâche plus aisée, mais le village, niché sur une pente rocailleuse, ne disposait d'aucun endroit susceptible de faire paître de tels animaux ; le peu de sol arable disponible était réservé aux besoins des humains. Cela signifiait que les hommes d'Obsidien devaient se servir de leurs propres muscles pour apporter l'eau de la rivière.

Dans un an ou deux, Arlian serait suffisamment grand pour les aider, mais en attendant il restait auprès de sa mère et les observait.

La mère d'Arlian s'éventait d'une main, tandis que de l'autre elle serrait la broche noire et dorée qui maintenait son col ouvert. Il faisait chaud et lourd, et il n'y avait pas un souffle d'air. Sa robe grise était trempée de sueur.

— Je ne supporte pas ce temps, déclara-t-elle. Je serai presque ravie de voir l'hiver arriver, cette année !

Arlian leva les yeux vers elle – légèrement, puisqu'il était désormais presque aussi grand qu'elle. Il avait toujours aimé l'hiver et n'avait jamais vraiment compris pourquoi les adultes haïssaient cette saison. En hiver, les

montagnes étaient recouvertes de neige – enfin, à part là-haut, près du cratère –, et, avec les autres enfants du village, il pouvait s’amuser à glisser ; de l’eau fraîche et claire était disponible pour la forge, sans qu’on soit obligé d’en apporter depuis la vallée quand les ruisseaux étaient à sec. Il pouvait jouer dehors durant des heures avant de rentrer et de se réchauffer près du feu, et personne ne lui reprochait d’être toujours dans les jambes des uns ou des autres, ni ne lui demandait de l’aider aux tâches ménagères. Même les adultes avaient moins de travail en hiver. Alors pourquoi détestaient-ils tant cette période de l’année ? D’accord, il y avait moins de nourriture, et celle-ci n’était pas fraîche, le froid s’infiltrait partout et il fallait maintenir le feu allumé, mais Arlian était tout de même convaincu que l’hiver était une saison merveilleuse.

Rien n’était pire que ce temps étouffant et humide, lorsque le soleil ne paraissait pas vouloir montrer son visage, dissimulé derrière un épais brouillard ou au-dessus des nuages. L’été n’était pas censé ressembler à cela : il devait y avoir des jours ensoleillés et d’autres pluvieux, pas ces interminables journées étouffantes et maussades, lorsque les nuages étaient suspendus au-dessus des têtes mais que la pluie ne tombait jamais. Ces journées exécrables étaient épuisantes.

Il n’avait pas plu depuis des semaines, et les cultures en pâtissaient – l’eau que les hommes apportaient de la rivière était d’un grand secours, mais une bonne averse qui aurait rempli les réservoirs, arrosé le flanc de la montagne et créé des flaques entre les pierres aurait été préférable.

Ces nuages à l’ouest étaient plus menaçants que la plupart de ceux qu’ils avaient vus cette année-là. Ils annonçaient peut-être une tempête qui mettrait fin à cette chaleur insupportable, mais leur aspect n’était pas très encourageant, et Arlian se méfiait d’eux.

Son grand-père – le père de sa mère, car celui de son père était mort depuis longtemps – apparut sur la saillie rocheuse qui se trouvait près d’eux et regarda non pas en contrebas les porteurs d’eau qu’il ne pouvait aider à cause de son âge avancé, mais les nuages.

— Un temps de dragon, dit-il en faisant la moue.

— Oh, balivernes, répondit la mère d’Arlian. Voilà des semaines que tu dis ça. Il s’agit simplement d’une vague de chaleur.

— Et n’est-ce pas cela un temps de dragon, mère ? demanda Arlian. Une vague de chaleur ?

Sa mère jeta un coup d’œil à son père.

— Ce n'est pas uniquement une question de température, dit le vieil homme. Regarde ce ciel, chaud comme un fourneau et aussi noir que la nuit. Voilà ce qu'est un temps de dragon. Il faut la chaleur *et* l'obscurité. Si ces nuages approchent et s'installent ici, nous serons vraiment en présence d'un temps de dragon.

Arlian contempla le ciel juste au-dessus de lui. Il n'était pas aussi noir que la nuit, mais il n'était pas très dégagé non plus. La brume estivale était épaisse et viciée à cause des fumerolles dégagées par le sommet fumant de la montagne. Les émanations avaient été plus importantes qu'à l'ordinaire, ces derniers temps, mais personne ne semblait savoir si cela avait un rapport avec le temps qu'il faisait. Arlian avait entendu les adultes en discuter, mais aucun argument n'avait semblé l'emporter.

— Pourquoi appelle-t-on cela un temps de dragon, grand-père ? demanda-t-il.

— Parce que c'est le genre de temps qui fait sortir les dragons de leurs tanières, répondit son grand-père. Ils ne supportent ni le froid ni la lumière, Ari. Au temps où nos ancêtres se trouvaient sous le joug des dragons, le monde était plus chaud qu'il l'est aujourd'hui, et les gigantesques créatures obscurcissaient les cieux avec leur fumée pour pouvoir sortir de jour comme de nuit. Aujourd'hui, comme ils sont vieux et fatigués, lorsqu'il fait chaud et sombre, ils se contentent de remuer dans leur sommeil, mais un jour viendra où ils se réveilleront et sortiront pour se nourrir.

Arlian dévisagea son grand-père avec nervosité. Le vieil homme parlait d'une voix plus grave qu'à l'accoutumée – comme chaque fois qu'il racontait une histoire. Ses paroles paraissaient ainsi plus importantes et inquiétantes.

— Ne fais pas attention à lui, Ari, dit la mère d'Arlian en lui donnant une tape rassurante sur l'épaule. Ce ne sont que des histoires. Personne n'a vu de dragons depuis des siècles.

Son père secoua la tête.

— Non, Sharbeth, tu as tort, dit-il. Lorsque j'étais enfant, j'ai vu un village où un dragon venait de passer. Je suis peut-être vieux, mais cela ne fait pas des siècles !

— Raconte ! s'écria Arlian.

Son grand-père lui sourit.

— En es-tu certain ? On dit que cela porte malheur d'évoquer les dragons, tout comme de parler de magie.



Arlian hocha la tête.

— Raconte-moi, grand-père !

Grand-père regarda le ciel et fronça les sourcils, puis, lorsqu'il porta de nouveau son regard sur Arlian, son sourire réapparut.

— J'avais un ou deux ans de plus que toi, à l'époque, et mon oncle Stirien m'avait emmené avec lui en voyage d'affaires à Benth-en-Tara pour y rencontrer une caravane de passage, raconta-t-il. En chemin, nous avons vu les ruines. Nous avons eu un été particulièrement chaud, l'année précédente, un temps semblable à celui-ci, et durant quelques jours, la fumée de la montagne avait été plus épaisse que de coutume et s'était accumulée dans cette vallée des collines de Santal.

Il désigna les montagnes par-dessus son épaule. Arlian n'était jamais allé dans les collines de Santal, mais ils les avaient vues du cratère, et il comprenait de quoi son grand-père voulait parler.

— Le dragon a dû se manifester vers la fin de l'été, poursuivit le vieil homme, mais personne ne s'en est rendu compte durant l'hiver. Lorsque nous nous y sommes rendus au printemps, il ne restait plus que des ruines carbonisées et des ossements blanchis.

— Et comment sais-tu que ce ne sont pas des pillards humains qui ont mis le village à sac ? demanda la mère d'Arlian. Ces bandits dans le sud sont suffisamment terribles, il est inutile d'inventer des histoires de dragons !

— Les bandits des Régions Limitrophes ne s'aventurent jamais si loin au nord, dit son père. Et les pillards ne laissent pas des marques de griffes de près de deux mètres de long.

— Les dragons non plus, rétorqua Sharbeth, les mains sur les hanches. Car s'il y en a qui sont encore en vie, ils dorment dans leurs tanières, dans les entrailles de la terre. Tu as simplement dû imaginer ces marques de griffes, père, ou voir des marques de griffes quand il s'agissait en réalité de traces laissées par des coups d'épées ou d'ornières creusées par des chariots.

— Elles étaient réelles, et il s'agissait de traces de griffes, insista son père, mais sans trop de véhémence.

Arlian comprit que ces deux-là avaient sans aucun doute déjà eu cette discussion à de nombreuses reprises, comme ils en avaient déjà eu tant d'autres, et la passion s'était émoussée. Sa mère et son grand-père se disputaient souvent, et ce depuis que ce dernier habitait avec eux, depuis

qu'Arlian était tout petit. Il ne se souvenait guère de l'époque où son grand-père n'était pas là – ni de celle où sa mère ne se disputait pas avec lui.

— Je n'écouterai pas ces absurdités une minute de plus, déclara la mère d'Arlian, sans grande colère. Je vais m'assurer que ces hommes aient quelque chose de convenable à manger lorsqu'ils en auront terminé avec les chariots, quelque chose qui leur redonne des forces !

Elle se tourna et se dirigea vers la maison.

Arlian hésita. Il souhaitait rester auprès de sa mère et proposer son aide lorsque les chariots arriveraient, mais il voulait également écouter son grand-père lui raconter l'histoire du village en ruine – il ne se souvenait pas de l'avoir déjà entendue. Il désirait en savoir plus sur les dragons et sur ce qu'il était advenu d'eux.

— Tu viens, Arlian ? lui demanda sa mère.

Elle marqua une pause et regarda par-dessus son épaule.

— Non, mère, répondit-il. Je vais rester ici un moment, avec grand-père.

— Pfff !

Elle traversa la cour en direction de leur maison au toit de chaume.

Grand-père baissa les yeux sur Arlian.

— Impatient de voir revenir ton père et ton frère ? demanda-t-il.

Arlian hocha la tête.

— Dis-m'en plus sur les dragons, demanda-t-il.

Son grand-père rit.

— Je te reconnais bien là, mon garçon ! dit-il. Que veux-tu savoir ?

— As-tu déjà vu un dragon, grand-père ?

Le vieil homme secoua la tête.

— Bien sûr que non, répondit-il. Je suis toujours en vie, n'est-ce pas ? Ils ne sont pas nombreux ceux qui ont vu des dragons et qui ont survécu pour le raconter !

— Quelqu'un en a sûrement déjà vu, sinon comment saurions-nous qu'ils existent ? demanda Arlian.

— C'est une bonne question, répondit son grand-père en souriant.

Il jeta un coup d'œil vers les porteurs d'eau et estima qu'ils mettraient un moment à rejoindre le village. Il s'assit sur la saillie rocheuse en croisant les jambes, adoptant une meilleure position pour raconter des histoires. Arlian s'installa à côté de lui.

— En effet, dit le grand-père d'Arlian, certains ont vu des dragons et ont eu l'occasion d'en parler. La plupart d'entre eux se trouvaient à bonne distance, et les dragons ne les ont tout simplement pas remarqués, mais d'autres...

Sa voix faiblit tandis qu'il regardait vers l'ouest, en direction des nuages menaçants. Il fit la moue.

— D'autres quoi, grand-père ?

Arlian tourna la tête, tentant de voir ce que son grand-père observait.

Le vieil homme frissonna.

— Rien, dit-il. Je n'aime pas ce temps, voilà tout. (Puis il sourit et poursuivit :) Bien sûr, certains ont pu voir des dragons de près. Et il se pourrait même que quelques-uns soient toujours vivants.

Arlian hocha la tête.

— Dans ce village des collines de Santal, tu veux dire ?

— Oh, non. (Grand-père secoua la tête.) Rien de tel ; j'ai vu ce village, et il n'y avait plus un rat en vie, il ne restait que des os et des cendres. Mais il y a de vieilles histoires, de très vieilles histoires, à propos du venin de dragon.

— Du venin ?

Arlian fit la moue. Comme grand-père l'avait dit, la plupart des adultes du village n'aimaient pas parler des dragons. Tant de superstitions les entouraient que la plupart pensaient qu'il était plus sûr de ne pas y faire allusion du tout. Les dragons étaient des créatures magiques, et la magie était un art pernicieux et sournois. En parler trop pouvait attirer le mauvais œil.

Et pourtant, Arlian, qui pensait posséder une connaissance raisonnable des dragons, n'avait aucun souvenir d'une histoire concernant du venin.

— Je croyais que les dragons crachaient du feu ! dit-il.

— Eh bien, c'est plus ou moins le cas, dit grand-père. C'est en tout cas ce qu'on m'a dit. Mais les histoires plus anciennes, celles qui datent des premiers jours de l'époque des Hommes, expliquent que le feu des dragons ne provient pas tant d'un souffle enflammé, comme certains pourraient le croire, que d'un puissant jet de venin comparable à celui d'un serpent. Sauf que les dragons, d'une manière ou d'une autre, parviennent à enflammer leur poison et, de ce fait, à cracher des flammes.

— Oh !

Arlian fut parcouru de frissons à cette idée. D'une certaine manière, cela lui semblait plus crédible que le feu des dragons soit produit par du venin enflammé plutôt que par une sorte de souffle magique. Les dragons ressemblaient ainsi plus à des créatures concrètes qu'à des esprits ou à des illusions comme celles que le sorcier du village faisait parfois apparaître.

— Je ne peux pas dire si c'est la vérité ou non, poursuivit grand-père, mais il y a des *histoires*, de très vieilles histoires, si vieilles que je ne sais pas d'où elles proviennent, qui disent que, parfois, le venin ne s'enflamme pas correctement. Il s'agit toujours d'un poison mortel, bien sûr, un poison qui brûle les chairs et décape les os, mais il paraît qu'il perd rapidement de sa virulence une fois pulvérisé, et qu'un mélange de ce venin de dragon et de sang humain conférerait longue vie à celui qui le boirait. Une *très* longue vie. Il existe des histoires à propos d'hommes ayant vécu plusieurs siècles après avoir essuyé l'attaque d'un dragon, car le sang de leurs blessures s'était mêlé au venin de la créature et avait ensuite été ingéré. Mais un grand nombre d'entre eux ont été atrocement mutilés durant l'assaut, le visage brûlé, des membres arrachés et ils ne considèrent donc pas leur vie comme une bénédiction.

Arlian fut de nouveau parcouru d'un frisson. Il regarda les nuages. Les dragons paraissaient des créatures si terribles qu'il était parfois difficile de croire qu'ils existaient vraiment.

Tout le monde savait qu'ils existaient, pourtant, ou au moins qu'ils avaient existé. Les dragons avaient dominé l'ensemble des Terres des Hommes, de la mer à l'est aux étendues sauvages de l'ouest, des Régions Limitrophes méridionales aux déserts de glace septentrionaux. Les populations avaient parfois tenté de résister, des campagnes terribles avaient été menées contre les dragons, mais en vain – jusqu'au jour où, sept cents ans auparavant, les dragons étaient tous partis, libérant l'humanité de leur tyrannie.

La mère d'Arlian soutenait que les dragons avaient tous péri, sans doute d'une épidémie quelconque, mais la plupart des gens étaient persuadés qu'ils étaient toujours vivants, tapis au fond de leurs tanières, et qu'ils pouvaient réapparaître d'un jour à l'autre.

Parfois, d'après grand-père, ils réapparaissaient effectivement, brièvement.

— Ce village, dans les collines de Santal, demanda Arlian. Que penses-tu que les villageois ont fait pour mettre le dragon en colère ? Pourquoi les

a-t-il tous tués ?

— Je ne crois pas qu'ils aient fait quoi que ce soit, répondit son grand-père. Le dragon avait simplement été pris d'une envie de détruire, et ils ont eu le malheur de se trouver sur son chemin.

— Mais c'est vraiment injuste ! Tu veux dire qu'ils n'ont rien fait pour mériter ça ?

— Absolument rien, répondit grand-père.

Arlian médita cette information d'un air triste. Il n'aimait pas du tout cela. Il savait que la vie n'était pas toujours juste, mais il sentait, au fond de lui, qu'elle *aurait dû* l'être davantage. Il tentait toujours d'être juste avec son frère, Korian, ainsi qu'avec leurs amis du village – même avec les filles qui gloussaient continuellement. Dans les histoires que lui racontait sa mère, la justice finissait toujours par triompher. Pourquoi la vraie vie était-elle si compliquée et injuste ?

Son père disait que c'était parce que les dieux étaient morts, que seul demeurait le destin, et que celui-ci avait ses propres projets pour chacun.

Le sorcier du village, la seule personne d'Obsidien dont Arlian ignorait le nom parce qu'il affirmait que les noms possédaient un pouvoir, disait que la justice était une illusion comparable aux petits tours qu'il accomplissait pour divertir les enfants.

Arlian se demandait parfois s'il pouvait en être autrement, peut-être que tout finissait par s'arranger équitablement, d'une manière ou d'une autre, et que les apparentes injustices n'étaient que des illusions. Il écarta les cheveux trempés de sueur de ses yeux et regarda les chariots qui approchaient en contrebas.

Peut-être que le dragon avait eu une bonne raison de détruire ce village. Peut-être que les dragons faisaient partie des projets du destin.

— Crois-tu vraiment qu'il s'agisse d'un temps de dragon ? demanda-t-il.

Son grand-père le prit par les épaules et lui donna une accolade rassurante.

— J'espère me tromper, dit-il. Viens, allons donner un coup de main à ta mère.

Ensemble, ils s'éloignèrent de la saillie rocheuse et se dirigèrent vers la maison d'un pas tranquille.

## 2

# L'ARRIVÉE DES DRAGONS

Les nuages noirs restèrent lourdement suspendus dans le ciel occidental durant les trois jours qui suivirent, s'approchant très lentement, s'étalant sur la voûte céleste comme une tache. On conduisait les chariots jusqu'aux réservoirs au-dessus du village et on les vidait dans les grands bassins de pierre. L'eau était parcimonieusement distribuée à chaque famille, en quantité suffisante pour garder les cultures et la population en vie, mais insuffisamment pour étancher leur soif.

La montagne qui dominait le village continuait à fumer ; l'air avait désormais une forte odeur de soufre, et le soleil, lorsqu'on parvenait à l'apercevoir à travers la brume, avait la couleur d'une citrouille.

Malgré la chaleur oppressante et l'obscurité, les jeunes hommes d'Obsidien continuaient d'accomplir leurs tâches habituelles, qu'il s'agisse de travailler à la mine, de tailler le verre noir ou de s'occuper des cultures. Les femmes entretenaient leur logis, cuisinaient et effectuaient les travaux ménagers, tissaient et cousaient, gardaient un œil sur le bétail et les enfants. Les anciens couvraient les toits de chaume, astiquaient la ferronnerie et accomplissaient d'autres travaux moins urgents et éreintants.

Et les enfants faisaient des commissions et aidaient quand on leur demandait, mais ils trouvaient tout de même le temps de jouer et de partir en exploration. Le troisième matin après la ruée vers l'eau, Arlian gravit le grand rocher noir qui se trouvait au nord du village. Une fois au sommet, crasseux et en sueur, il s'assit en tailleur et contempla le paysage.

Il faisait aussi chaud en ce lieu qu'au village, mais l'atmosphère semblait un peu moins lourde et épaisse. De là, sur des kilomètres et des kilomètres, il dominait les Terres des Hommes, les champs et les forêts, des collines de Santal au lac d'Amertume, du pic de l'Écorcheciel au val Tara, sur des kilomètres dans chaque direction, sauf au sud-est, où les montagnes lui obstruaient la vue.

Au nord, loin à l'horizon, au-delà des nuages menaçants et du voile de fumée qui s'échappait de la montagne, il aperçut une minuscule portion de ciel bleu. À un certain point, au nord-est, ce bleu était gâté par une tache de fumée. Un jour, son père la lui avait montrée et lui avait expliqué que c'était à cet endroit que se trouvait la majestueuse cité de Manfort, où les hommes étaient pour la première fois entrés en résistance et étaient finalement parvenus à faire cesser la mainmise des dragons sur le monde. Manfort, où les nobles seigneurs et les grandes dames vivaient dans leurs palais de pierre, avec leurs superbes atours et leurs magnifiques carrosses, leurs bals et leurs duels protocolaires, louvoyant entre les rumeurs de sociétés secrètes et les intrigues complexes.

Arlan observa la fumée durant un long moment, essayant d'imaginer à quoi la cité pouvait ressembler.

Il désirait de plus en plus voyager ; d'aussi loin qu'il puisse se souvenir, il l'avait toujours dit. Dans sa jeunesse, son grand-père avait été un grand voyageur, et Arlian adorait l'écouter parler de ses aventures. Il souhaitait se rendre dans tous les endroits que son grand-père lui avait décrits : Noires-Eaux, Fond-du-Creux, Benth-en-Tara et les boqueteaux de Nossevière.

Et peut-être pourrait-il également se rendre à Manfort, même si grand-père n'y était jamais allé, pour y voir les palais, les anciens lieux sacrés dédiés aux dieux disparus, les seigneurs et les dames avec leurs épées et leurs chevaux, et le duc de Manfort, héritier des vénérables seigneurs de guerre de jadis. Grand-père avait toujours craint de s'y faire détrouser, capturer et revendre par un marchand d'esclaves ou tuer par un quelconque seigneur qu'il aurait offensé par inadvertance. Mais Arlian était convaincu qu'il était capable d'y séjourner.

Il pourrait également franchir la Désolation et atteindre les Régions Limitrophes, où l'on disait que l'on pouvait admirer la magie pure étinceler dans les cieux méridionaux qui dominaient les étendues sauvages. La magie était faible et peu abondante sur les Terres des Hommes ; elle n'était utilisable que par les sorciers aguerris et ses pouvoirs demeuraient très

limités. Mais Arlian avait entendu dire que dans les Régions Limitrophes, au-delà du désert, la magie était si puissante qu'elle dansait dans le ciel comme autant de flammes aux couleurs vives. La Désolation, qui séparait les Régions Limitrophes des Terres des Hommes, était d'après les rumeurs une étendue presque désertique où la chaleur régnait, une terre aride où tous ceux qui se perdaient finissaient par périr dans les sables, et où erraient des bandits assoiffés de sang – mais des caravanes la traversaient toujours, et Arlian pourrait certainement se joindre à l'une d'elles.

Il y avait également de la magie au-delà des mers orientales, des navires s'y rendaient à partir des ports de Benthin et de Lorigol. Un jour, Arlian naviguerait peut-être à bord de l'un d'eux.

Et peut-être deviendrait-il lui-même un seigneur – il posséderait son propre négoce, sans doute une caravane, un navire ou une fabrique, où d'autres travailleraient sous sa direction, il porterait une épée et une dague à la ceinture, et il monterait un superbe destrier.

Mais où qu'il se rende, se disait Arlian, il finirait par retourner chez lui et s'installer dans son propre village, en suivant l'exemple de son grand-père. Arlian espérait trouver une jolie femme, la ramener chez lui et élever une demi-douzaine d'enfants, des garçons et des filles. Il les traiterait avec égalité et équité, et ferait en sorte de leur donner une éducation qui les rendrait bons et justes. Il leur raconterait ses voyages à l'heure du dîner, comme le faisait grand-père.

Perdu dans ses réflexions, il se rendit compte qu'il était presque l'heure de déjeuner. Arlian essuya d'un coup de manche la sueur teintée de noir qui maculait son front, puis détourna le regard des fumées lointaines de Manfort et entama la descente de la face irrégulière du rocher noir.

Plus tard, lorsque tout le monde eut mangé, tandis que ses parents reprenaient la direction des champs, grand-père fit signe à Arlian.

— L'été ne s'éternisera pas, dit-il, et nos réserves pour l'hiver ne sont pas aussi importantes que les années précédentes. J'aimerais jeter un coup d'œil dans les celliers pour voir ce que nous avons et ce dont nous pourrions avoir besoin. Viens avec moi et donne-moi un coup de main, Ari, tu veux bien ?

Arlian sourit et accourut. Il faisait généralement frais dans les celliers, et le moindre répit à l'abri de la chaleur humide était le bienvenu. Il ne lui était pas permis de se rendre dans les celliers sans être accompagné d'un



adulte ; il était trop facile pour un jeune garçon de causer des dommages, en bas, dans la fraîcheur de l'obscurité.

— Prends une bougie, dit grand-père en désignant un tiroir.

Arlian fouilla jusqu'à ce qu'il ait trouvé une bougie bien épaisse, aussi longue que son doigt. Il l'alluma à l'aide d'un tison trouvé dans la cheminée de la cuisine, qui restait constamment allumée, même lors de journées aussi étouffantes.

La mèche de la bougie s'embrasa, et la petite flamme sembla illuminer la pièce pourtant déjà bien éclairée grâce à ses portes et ses fenêtres ouvertes. Le ciel était plus sombre qu'Arlian l'avait imaginé, et il parut s'assombrir davantage tandis qu'il le contemplait.

Par la fenêtre il jeta un dernier regard sur les nuages noirs puis suivit son grand-père, traversant l'étroit et long garde-manger en trottinant jusqu'à la porte de derrière, après les rangées d'étagères.

Lorsque grand-père ouvrit la porte, le courant d'air en provenance des celliers fut décevant, il était loin d'être aussi frais qu'Arlian l'avait imaginé. Apparemment, la chaleur s'était même infiltrée dans les profondeurs de la maison. Malgré tout, il y faisait plus frais que n'importe où ailleurs.

Le vieil homme descendit l'échelle, tandis qu'Arlian brandissait la bougie. Lorsqu'il atteignit le sol, le garçon la lui tendit puis se retourna et descendit à son tour les échelons de bois branlants. Les rampes étaient lisses, polies et lustrées par les générations de mains qui s'y étaient agrippées, et il devait regarder attentivement où il mettait les pieds.

Lorsqu'il descendit du dernier échelon, le sol de pierre lui parut chaud sous ses pieds nus ; il regarda par terre d'un air surpris.

— La température de la montagne est élevée, dit grand-père. Je ne serais pas surpris que le volcan entre bientôt en éruption.

Arlian ne répondit pas, mais écarquilla les yeux à cette idée. Depuis qu'il était né, le cratère qui se dressait au-dessus du village avait toujours fumé, mais il n'était pas véritablement entré en éruption depuis près de cinquante ans.

Le chemin naturel qu'empruntaient les coulées de lave et de cendres se trouvait sur l'autre versant, suffisamment loin du village, mais tout de même, une éruption volcanique était un phénomène palpitant et effrayant.

— Allons, dit grand-père en précédant Arlian le long de l'un des couloirs, entre les étagères poussiéreuses encombrées de récipients en terre cuite et de bocal en verre noir.

Arlan le suivait, écartant de la main les toiles d'araignées et se laissant envahir par l'obscurité et les riches odeurs de renfermé. Quelque part derrière lui, dans le lointain à la surface, il entendit un hurlement perçant – probablement l'une des trois filles de Kashkar, le tailleur de pierres, qui jouait à un jeu idiot, supposa Arlian.

Un homme se mit à crier, mais Arlian ne comprit aucune de ses paroles – probablement Kashkar intimant à ses filles d'aller jouer ailleurs. Arlian ne prêta pas attention au bruit, il regardait grand-père qui faisait consciencieusement courir son doigt le long de l'étagère pour compter les récipients.

— Dix-huit fromages à pâte molle, dit le vieil homme. Compte les meules de fromage à pâte dure, sur l'étagère du bas, mon garçon, celles à croûte noire – mes vieux genoux ne me permettent plus de me pencher, et mes yeux...

Arlan s'accroupit et se mit à compter les grosses tommes de fromage – les croûtes noires avaient tendance à se confondre dans l'obscurité, et il comprit que grand-père puisse avoir des difficultés à les dénombrer.

Arlan se rendit compte tout en comptant que d'autres voix s'élevaient dans le lointain. Est-ce que les adultes se disputaient à cause de ces filles ?

Puis un nouveau bruit retentit, un puissant tintement métallique. Arlian se redressa si brusquement qu'il manqua de heurter la bougie dans la main de grand-père.

Le vieil homme le remarqua à peine. Il avait entendu la même chose et regardait fixement la porte ouverte au sommet de l'échelle. De là où ils étaient, seul un coin de l'ouverture était visible, un triangle de faible lumière grise dans l'obscurité.

Ils connaissaient tous les deux ce bruit. Tout le monde, dans le village, le connaissait. Une fois l'an, tout le monde se rassemblait et l'écoutait solennellement, simplement pour le reconnaître lorsqu'il retentirait. Il s'agissait de la grosse cloche d'alarme de cuivre qui était suspendue dans le temple abandonné du village.

— Tu crois que la montagne est entrée en éruption, grand-père ? demanda Arlian.

— Je ne sais pas, lui répondit son grand-père en faisant un pas vers l'échelle, la bougie à bout de bras. Ça se pourrait bien. Mais je n'entends aucun grondement...

Puis il s'immobilisa et se tut. Les gens se mirent de nouveau à crier – mais il ne s'agissait pas d'un jeu. C'étaient des hurlements de terreur que poussaient aussi bien des hommes et des femmes que des enfants.

— Que se passe-t-il ? chuchota Arlian d'une voix rauque.

Il regardait fixement l'échelle.

Puis un courant d'air chaud s'engouffra dans la cave et fit tourbillonner la poussière. Celle-ci piqua les yeux d'Arlian, l'aveuglant momentanément. Il cligna frénétiquement des paupières et tamponna ses yeux humides.

Quelque part au-dessus de lui, un épouvantable rugissement retentit.

— Viens, dit grand-père. Quoi que ce soit, ne nous laissons pas piéger ici.

Il tira Arlian par le bras.

Les larmes aux yeux, Arlian le suivit jusqu'à l'échelle en titubant. Il faisait désormais bien plus clair par la porte – *beaucoup trop clair*, pensa Arlian. Il se rendit compte en tressaillant que le vent avait éteint la bougie et qu'il ne l'avait même pas remarqué, tant la lumière qui provenait de la surface était intense.

L'air chaud bouillonna autour d'eux lorsqu'ils atteignirent l'échelle. Grand-père fit signe à Arlian d'attendre et se mit à gravir les échelons.

Une fois en haut, il fit un pas en avant. Arlian n'attendit pas son signal et se précipita à son tour vers l'échelle.

À l'instant même où sa tête franchit le niveau du sol du garde-manger et qu'il put voir l'autre porte, il comprit pourquoi la luminosité était si vive. Le toit de la cuisine avait disparu, comme arraché, et les murs de la pièce étaient en flammes. Les murs de pierre du garde-manger étaient intacts, mais le toit de bois commençait à se consumer et à noircir, et sur un mur, l'étagère du haut était de guingois.

— Que se passe-t-il ? cria-t-il – il fut contraint de crier pour espérer se faire entendre par-dessus l'immense grondement qui semblait désormais résonner dans le monde entier.

Des tourbillons d'air chaud et de fumée traversèrent le cellier et l'aveuglèrent encore.

— Où est mère ? Et père ? Et Korian ?

— Je ne sais pas, répondit grand-père en tentant de progresser, les bras levés pour protéger son visage du feu.

— Est-ce que c'est une éruption ? cria Arlian.

Grand-père s'immobilisa brusquement, les yeux écarquillés.

— Non, dit-il. Ce n'est pas une éruption.

Arlian lui aussi n'en crut pas ses yeux ; immobile sur l'échelle, le bassin à hauteur du sol du garde-manger, son champ de vision se limitait à ce qu'il pouvait voir autour des jambes de son grand-père et par la porte de la cuisine. Il distinguait une partie de la table, un morceau de mur calciné et un coin de ciel gris – et dans le ciel, il aperçut le dragon.

Il ne pouvait pas se rendre compte de sa taille exacte, mais il savait qu'il était énorme. Il restait comme suspendu, battant de ses ailes immenses. Il paraissait noir contre le ciel, mais Arlian n'était pas certain qu'il s'agisse de sa véritable couleur. Le feu brûlait dans ses yeux, mais sans doute ne s'agissait-il que du reflet du village en flammes.

Ses ailes se soulevèrent gracieusement en décrivant une gigantesque courbe, puis elles s'abattirent brusquement, avant de se soulever encore. Entre elles était suspendu un corps aussi long et souple que ce celui d'un serpent, sa queue fouettant l'air et s'enroulant sous lui. Son long cou était élégamment cambré.

Il semblait regarder Arlian fixement.

— Oh ! souffla Arlian.

Le dragon était à la fois la créature la plus belle et la plus terrifiante qu'il ait jamais vue.

Il effectua un virage et prit de l'altitude, traversant le ciel avec autant d'aisance et d'habileté qu'un poisson dans l'eau.

— Il est parti, dit Arlian.

Son grand-père avança précautionneusement et Arlian se hissa dans le garde-manger.

Ils s'immobilisèrent ensuite tous les deux tandis qu'apparaissait le deuxième dragon.

Celui-ci ne regarda pas dans leur direction mais se contenta de traverser leur champ de vision, de gauche à droite, obliquant vers le haut. Un rayon de soleil se refléta sur son flanc écailleux, qui scintilla d'un vert sombre et riche, tandis que le reste de son corps semblait aussi noir que celui du précédent.

Il ne s'agissait cependant pas du même dragon. Leurs proportions étaient différentes, et leurs faciès, qu'Arlian avait uniquement aperçus de profil, présentaient des dissemblances.

Arlian fut surpris de la facilité avec laquelle il remarqua ces détails. Les dragons, découvrit-il, possédaient des physionomies aussi distinctes et

instantanément reconnaissables que les humains. Il en ignorait la raison, mais il savait qu'il en était ainsi.

— Ils sont deux, dit grand-père – lui aussi avait immédiatement su qu'il s'agissait de deux créatures différentes. Deux dragons !

— Ils sont partis ? demanda Arlian.

— Je ne sais pas, répondit grand-père en faisant quelques pas prudents en avant.

Il toussa lorsqu'un tourbillon de fumée s'enroula autour de lui.

C'est alors qu'un dragon réapparut, le premier, Arlian en était certain. Il fit un piqué en direction de quelque chose qu'Arlian ne pouvait distinguer à travers les décombres enflammés de la cuisine familiale, et il cracha du feu.

C'était juste comme grand-père l'avait décrit trois jours auparavant : le dragon ouvrit sa gueule, détendit sa mâchoire, et un liquide en jaillit avant de s'embraser. Le dragon n'essuya aucun retour de flamme ; au lieu de cela, un nuage incandescent s'abattit sur le village en contrebas.

Grand-père se remit à tousser.

— Dragons ou pas, nous ne pouvons pas rester ici, déclara-t-il. La fumée nous tuera tous les deux. Nous pouvons peut-être tenter de gagner les réservoirs – si nous nous y cachons, les flammes ne pourront pas nous atteindre.

Arlian hocha la tête d'un air hésitant et fit quelques pas. C'est alors que le troisième dragon apparut dans l'embrasement de la porte de la cuisine. Il déambulait dans le village plutôt que de voler, et il avait plongé son immense tête noire dans les ruines enflammées de la cuisine afin de voir ce qu'il pourrait trouver dans les entrailles de la bâtisse. Il regarda dans le garde-manger et aperçut Arlian et son grand-père.

Arlian poussa un cri et recula involontairement vers la porte. Il fit un pas au-delà du bord et bascula en arrière, les bras tendus dans une vaine tentative de se rattraper au chambranle de la porte. Il chuta lourdement dans la cave, le long de l'échelle, et atterrit, contusionné et étourdi, sur le sol de pierre chaud.

Il entendit les hurlements frénétiques de son grand-père ; il fut d'abord trop étourdi pour comprendre ses paroles, mais il reprit peu à peu la maîtrise de ses sens.

— ... notre maison ! Puissent les dieux perdus te maudire, toi et tous les tiens, dragon. Qu'as-tu fait à ma fille et à son époux ? Et à mon petit-fils ?

Allez-vous-en d'ici, retournez dans votre antre ! Votre ère a pris fin ! Il n'y a pas de place pour vous sur les Terres des Hommes !

Arlan leva les yeux et vit les flammes et la fumée lécher le plafond du garde-manger, donnant à la surface familière un aspect étrange. Encore étourdi et courbatu à cause de sa chute, il n'en demeurerait pas moins déterminé à sortir, pour éviter d'être pris au piège, et il lutta pour se hisser le long de l'échelle.

Une ombre surgit au-dessus de lui. Il leva les yeux et vit grand-père qui se tenait au bord du trou, lui tournant le dos, les talons dépassant du bord.

— Laisse-moi tranquille ! cria le vieil homme épouvanté d'une voix cassée.

Puis il y eut un courant d'air chaud et fétide accompagné d'une odeur piquante d'acide comme Arlian n'en avait jamais senti auparavant et d'un grondement très profond qui n'était ni un grognement, ni une toux, ni un rugissement, ni un beuglement, ni un mugissement. Grand-père poussa un cri et tomba à la renverse dans les celliers. Il entraîna l'échelle dans sa chute et assomma presque Arlian en atterrissant sur lui. L'échelle s'immobilisa en travers du passage, au-dessus d'eux.

Au rez-de-chaussée, les flammes prirent un éclat étincelant.

La tête du garçon heurta le sol de pierre et, une fois de plus, Arlian fut étourdi. Il ressentait une vive douleur dans la tête et le cou. Il tenta de contracter les muscles de son dos pour adopter une position moins vulnérable, mais il était incapable de faire le moindre mouvement.

Il était étendu de tout son long, et grand-père gisait sur lui. La nuque de son grand-père appuyait sur son œil droit, lui masquant la vue de ce côté. De son œil gauche, il aperçut loin au-dessus le plafond en feu, désormais percé de trous béants, ses restes noircis entre les parties embrasées. Des volutes de fumée grise emplissaient désormais le puits qui menait aux celliers, diminuant la visibilité malgré les flammes étincelantes, tandis que le plafond se disloquait et s'effondrait. Il distinguait plus ou moins le côté gauche du visage de son grand-père, mais il était si près qu'il avait du mal à le voir distinctement.

Grand-père pesait tellement sur sa poitrine et la fumée était si épaisse qu'il ne parvenait pas à reprendre son souffle pour parler – et grand-père ne disait rien.

Même si Arlian avait été en état de parler et grand-père de l'entendre, il n'aurait pas été certain de pouvoir se faire comprendre. Au-dessus d'eux,

dans le garde-manger et le village, le chaos semblait régner : on entendait un martèlement constant et un bruit indistinct – celui des flammes, du vent et de la terreur.

Grand-père ne tentait pas de se redresser. Il ne faisait aucun mouvement, il ne bougeait pas les mains et ne levait pas les pieds. Il restait immobile. Arlian pensa qu'il était peut-être mort, mais cette image floue et trouble qu'il voyait de lui ne semblait pas dénuée de vie. Arlian discernait des mouvements, comme si grand-père clignait des yeux ou se contractait.

Mais il entreprit ensuite de se débarrasser des larmes qu'il avait dans les yeux afin de mieux voir. Il se rendit compte que ce n'était pas le visage de grand-père qu'il voyait bouger mais quelque chose *sur* son visage. Quelque chose de liquide, qui bouillonnait et qui fumait.

Voyant cela, Arlian fut pris d'une irrésistible envie de hurler, mais il ne parvenait pas à respirer. Il laissa s'échapper un gémissement étouffé et lutta pour libérer son bras gauche – le droit était trop solidement immobilisé sous le corps de grand-père.

Un liquide rouge et gris bouillonnait à l'endroit où aurait dû se trouver l'œil gauche de grand-père ; une puanteur vive et pénétrante brûlait les narines d'Arlian, rendant plus difficiles encore ses tentatives de reprendre son souffle. Arlian avait la bouche grande ouverte tandis qu'il cherchait frénétiquement de l'air.

Il regardait avec horreur le fluide rouge et épais suinter le long de la joue du vieil homme.

Il ne s'agissait pas uniquement de sang. Voir du sang lui aurait suffi – avoir son grand-père étendu sur lui, peut-être mort, peut-être moribond, avec du sang qui coulait de ses orbites aurait été suffisamment horrible pour donner à Arlian des cauchemars durant des années. Mais ce *n'était pas que* du sang, le sang humain ne fumait pas, ne bouillonnait pas et n'était jamais aussi visqueux.

Arlian comprit ce qu'il s'était passé. Le troisième dragon avait regardé dans le garde-manger et y avait vu grand-père. Et celui-ci l'avait défié. Le dragon l'avait écouté pendant un moment, puis il avait été agacé. Il n'avait pas pu atteindre l'intérieur de la pièce avec ses crocs et ses griffes, il n'avait pas souhaité faire l'effort d'abattre les murs de pierre, il s'était donc contenté de cracher son ardent venin sur grand-père.

Mais le dragon se trouvait si près du vieil homme que son venin ne s'était pas embrasé, si près qu'il n'avait pas eu le temps de s'enflammer. Au

lieu de cela, la pulvérisation toxique avait atteint grand-père en plein visage. Une partie du venin s'était embrasée au contact du plafond et du mur du fond, derrière l'échelle, mais celle qui avait atteint grand-père était demeurée à l'état de liquide.

Et si les histoires disaient vrai, le venin était en train de ronger les chairs de son grand-père.

Arlian espérait *presque* que grand-père était mort, par égard pour lui – mais, au fond de lui, il espérait que le vieil homme était encore en vie et qu'il pourrait l'aider, d'une façon ou d'une autre.

Il était cependant peu probable que l'un d'eux survive. La fumée se faisait plus dense, le grondement des flammes plus intense, et Arlian avait l'impression que l'ensemble du cellier allait s'effondrer sur lui.

Et cet épais filet rouge coula lentement sur la joue de grand-père, avant de finir par goutter. La première grosse goutte tomba directement dans la bouche grande ouverte d'Arlian.



# 3

## LE SEIGNEUR DRAGON

L'horreur de l'impact sur sa langue desséchée, le goût d'une vilénie indescriptible, la brûlure corrosive qui semblait lui déchirer les parois de la bouche et de la gorge, et la compréhension de ce qui se produisait étaient plus qu'Arlian pouvait en supporter ; il s'évanouit.

Il revint à lui en suffoquant dans l'obscurité, crachant une pâte visqueuse en toussant, et il parvint à se libérer du corps de son grand-père à force de gesticulations.

L'échelle qui les avait maintenus tous deux au sol se dégaugea avec un craquement et tomba sur le côté avec fracas ; l'une des rampes se rompit brusquement.

Arlian se retourna et vomit tout ce qu'il put, jusqu'à ce que son menton ruisselle d'une matière puante et que ses coudes trempent dans une mare de détritrus acides. Ses yeux étaient emplis de larmes, à la fois à cause de ses douleurs au ventre mais aussi à cause de la prise de conscience d'une catastrophe absolue : il savait que sa maison avait été détruite et sa famille anéantie. Il se redressa et s'écarta de la putréfaction que son corps avait rejetée, de l'échelle et de grand-père pour se réfugier dans une obscurité relativement fraîche et une atmosphère plus douce. Puis il s'évanouit de nouveau.

Il fut réveillé, il n'aurait su dire après combien de temps, par des voix et des rires. Il cilla et demeura étendu, immobile, tentant de se remémorer où il se trouvait et ce qu'il s'était passé.

Il était dans les celliers, se rappela-t-il. Il comprit qu'il s'y trouvait encore en voyant une étagère de bocaux. Les rayons du soleil filtraient de l'étage supérieur, diffusant une épaisse lumière chargée de particules de poussière.

Il était encore en vie – il avait survécu à l'incendie et les caves ne s'étaient pas effondrées.

Il entendit des bruits de pas au-dessus de lui. De lourdes bottes qui crissaient comme si elles piétinaient la cendre noire que le volcan crachait parfois.

Il faisait jour dans le cellier – le toit avait disparu. Arlian se souvint de l'incendie, de la fumée, de la chaleur. Il se rappela les dragons. Il se remémora le visage du troisième lorsque celui-ci avait regardé dans le garde-manger avec ses grands yeux étranges et rusés.

C'étaient ses yeux qui, avant tout, l'avaient effrayé et fait tomber à la renverse. Les crocs, la mâchoire, le venin ruisselant... il les avait à peine remarqués. Il n'avait vu que ces immenses yeux noirs, sans fond et terrifiants.

Il était tombé ; il s'en souvenait, désormais. Et son grand-père avait également chuté.

Grand-père avait été atteint par le venin acide du dragon.

Arlian s'assit en tremblant. Il inspira en suffoquant et se retourna.

Grand-père était étendu près de lui – ou plutôt, le *corps* de grand-père reposait sur le sol de pierre.

Il n'y avait pas de doutes, il était mort. Le venin lui avait brûlé les chairs jusqu'aux os à une demi-douzaine d'endroits, aussi bien là où son front aurait dû se trouver qu'au niveau de ses côtes mises à nu au-dessus de ce qui restait de son torse délabré et noirci.

L'estomac vide d'Arlian se contracta douloureusement. Il n'avait plus rien à vomir. Il gémit et cligna des yeux tandis qu'ils s'emplissaient encore de larmes.

Son grand-père était mort. Ses parents avaient disparu, ils étaient très certainement morts eux aussi. Et son frère. Toute sa vie avait été anéantie, soudainement et brusquement, sans avertissement – du moins, rien de plus que quelques jours de mauvais temps.

Quelque chose brûlait au fond de lui – ni une douleur ni une émotion, mais une étrange sensation qu'il n'avait jamais ressentie auparavant. Il se remémora comme il s'était retrouvé piégé sous le corps de son grand-père

tandis que le sang de ce dernier, mêlé au venin, avait ruisselé dans sa propre bouche.

Il poussa un autre gémissement, un peu plus fort cette fois.

Au-dessus de lui, les bruits de pas cessèrent.

— Tu as entendu quelque chose ? demanda une voix inconnue – il ne s’agissait pas de celle de l’un des villageois, Arlian en était certain.

Une autre voix répondit à la première, mais Arlian ne comprit pas ce qu’elle disait. Il leva les yeux, inquiet, et les cligna pour se débarrasser des larmes qui les encombraient.

Qui était là-haut ? Il était parti du principe qu’il y aurait des survivants, des gens qu’il connaissait, mais ces voix possédaient d’étranges inflexions, un accent qu’il n’avait jamais entendu. Même ceux qui vivaient dans les fermes et les villages en bas, près de la rivière, ne parlaient pas de cette façon.

L’ouverture au sommet du puits était plus grande qu’elle aurait dû être ; le plancher, les portes et le plafond étaient partis en fumée, et les murs de pierre s’étaient écroulés en plusieurs endroits. Arlian apercevait un ciel bleu et brumeux, mais rien de plus.

— Dans cette cheminée, peut-être, dit la première voix.

Arlian déglutit et tenta de s’éclaircir les idées malgré la détresse et la confusion qui lui embrouillaient l’esprit. Il y avait des étrangers dans les ruines de la maison familiale – qui étaient-ils ? Que devait-il faire ?

Deux autres voix se firent entendre, puis de nouveau les bruits de pas, qui approchaient. Un moment plus tard, le visage d’un homme apparut au-dessus de l’un des murs de pierre, il regardait dans sa direction.

— Ce n’est pas une cheminée, s’écria l’homme. Il y a une cave, en bas ! Et du monde ! L’un d’eux est en vie !

— Au secours, cria faiblement Arlian. Aidez-moi !

— Ne bouge pas, mon garçon, dit l’homme en lui souriant.

Arlian regarda l’homme fixement durant un moment. Ce sourire ne lui semblait pas tout à fait normal.

Il y eut ensuite une série de coups et de bruits assourdissants, et quelqu’un se pencha par-dessus les décombres du garde-manger et le regarda. Il s’agissait d’un homme, il portait, malgré la chaleur, un manteau de cuir brun sans manches. Il avait un pied-de-biche en fer dans une main. Son visage et son manteau étaient couverts de suie ; sa barbe et ses cheveux étaient noirs, si noirs qu’on n’y voyait pas la suie, mais ils étaient emmêlés.

Arlian ne l'avait jamais vu. Ces gens n'étaient pas du village. Peut-être, malgré leur drôle de façon de s'exprimer, s'agissait-il de sauveteurs en provenance des hameaux près de la rivière. Arlian n'était descendu de sa montagne qu'à deux ou trois occasions en tout et pour tout. Sans doute n'en savait-il pas autant qu'il l'aurait cru à propos du peuple de la rivière.

Un tourbillon d'air presque frais fit remuer la chevelure d'Arlian, et il se demanda combien de temps il était resté inconscient. À en juger par cette brise, la canicule, le temps de dragon, avait manifestement pris fin. Cela avait pu se produire brusquement, mais il craignait d'être resté sans connaissance plusieurs jours durant, voire plusieurs semaines, et d'avoir été laissé pour mort par les siens.

Mais le temps de dragon avait pris fin, et les dragons qu'il avait amenés étaient repartis. Le pire était certainement derrière eux.

— Qu'y a-t-il en bas, mon garçon ? demanda l'étranger. Y a-t-il quelqu'un d'autre ?

Arlian jeta un coup d'œil à la dépouille de son grand-père, puis déglutit.

— Non, il n'y a que moi.

— Et quoi d'autre ? Un trésor ? De l'obsidienne ?

Arlian cilla, déconcerté.

— Il y a du fromage, répondit-il. Des bocaux et du vin...

— Donc tu ne mourrais pas de faim si on te laissait là ?

— Ne me laissez pas là ! cria Arlian d'une voix perçante.

L'homme fit la moue.

— Ça ne dépend pas de moi, mon garçon, dit-il. Le seigneur Dragon décidera.

La mâchoire d'Arlian s'affaissa. Il s'affaissa sur les étagères.

— Le seigneur Dragon ? demanda-t-il.

— Oui, c'est ainsi que nous l'appelons.

« *Ainsi que nous l'appelons.* » Arlian se détendit légèrement. Il s'agissait donc d'un homme, et non d'un dragon. Durant quelques secondes, il avait imaginé que l'un de ces dragons noirs se trouvait toujours dans le village, donnant des ordres à ces gens. Il avait cru que les dragons étaient peut-être tous sortis de leur sommeil et étaient venus reprendre les Terres des Hommes afin d'y restaurer leur empire.

Mais il ne s'agissait que d'un homme.

Arlian se souvint de ce que ses parents lui avaient dit, qu'il était de coutume en certains lieux de ne pas utiliser de véritables noms de

l'ancienne langue, mais des termes communs : seigneur Brindille, dame Fleur, et ainsi de suite.

Mais qui osait se faire appeler « seigneur Dragon » ?

L'homme se redressa et tourna la tête pour s'entretenir avec quelqu'un qu'Arlian ne pouvait pas voir. Le garçon ne comprit pas ce qu'ils se dirent, mais la voix qui répondit à la première était froide et grave.

Puis les deux hommes, celui dans le garde-manger et celui qui regardait par-dessus le mur délabré, disparurent. Arlian les appela :

— Hé ! Où êtes-vous ?

— Tais-toi, mon garçon, dit la voix froide et grave.

Arlian se tut.

*S'ils m'abandonnaient là, ce ne serait pas si mal*, songea-t-il. Il avait de la nourriture à profusion et il pouvait remettre l'échelle en place ou utiliser les étagères pour s'extraire de ce trou.

Qui étaient ces hommes ? Que faisaient-ils là ? Il ne s'agissait pas de sauveteurs, d'après leur attitude.

Puis deux hommes apparurent là où s'était trouvé le garde-manger, celui au manteau de cuir brun et un autre en gilet de toile maculé de suie. Ce dernier portait un rouleau de corde. Ils marchaient prudemment – Arlian comprit que le sol du garde-manger devait être en grande partie détruit par le feu et qu'ils faisaient attention à ne pas passer au travers.

Puis il jeta la corde dans le cellier, l'autre bout était sans doute fixé quelque part, hors de vue. L'homme au gilet s'en saisit et descendit précautionneusement, évitant soigneusement de marcher sur le cadavre sanglant qui se trouvait au fond du puits.

Une fois en bas, il s'immobilisa et épousseta son pantalon en regardant autour de lui. Il fit une grimace en regardant la dépouille de grand-père, puis il fit signe à Arlian.

— Viens, gamin, dit-il. Nous allons te sortir de là.

Arlian se redressa avec difficulté.

— Merci, dit-il.

L'homme l'aida à se relever et le hissa. Arlian tendit les mains, et l'autre homme, celui en manteau de cuir, les saisit et les tira. Un moment plus tard, Arlian se trouvait dans les ruines de la cuisine familiale.

Il regarda autour de lui d'un air horrifié.

Les murs, le toit et la plupart du mobilier avaient disparu, mis à part les poutres noircies qui s'étaient affaissées et les cendres qui s'étaient

amoncelées. Le sol de pierre était jonché de débris. Le reste du village ne s'en était pas mieux tiré. Arlian avait sous les yeux une étendue de terre dévastée et noircie, dépourvue du moindre signe de vie, aussi morte que le cratère au sommet de la montagne. Aucun édifice n'était désormais plus haut que sa propre tête ; Les murs délabrés du garde-manger étaient parmi les plus élevés.

Un vent fort soufflait, emportant la poussière, la fumée et la chaleur. L'atmosphère était encore fiévreuse, mais elle n'était plus étouffante, ni brûlante.

Une demi-douzaine de personnes se déplaçaient parmi les ruines. Derrière Arlian, l'homme en manteau de cuir parlait à celui en veste de toile. À proximité, l'homme qui avait regardé par-dessus le mur fouillait les décombres de la chambre des parents d'Arlian. Trois autres personnes, un homme et deux femmes, s'étaient éloignées à pied parmi les habitations, et une autre était à cheval sur la petite place au milieu du village et supervisait les opérations. Plus loin, au début du chemin qui descendait la montagne, se trouvait un chariot, non surveillé pour le moment, auquel deux chevaux de trait étaient attelés.

Arlian n'avait jamais vu de chariots tirés par des chevaux auparavant. Cela confirmait que ces gens n'étaient vraiment pas des environs du mont Fuligineux. Dans la région, les chariots étaient tractés par des bœufs ; personne n'utiliserait de bons chevaux pour une telle besogne.

— Où sont les autres ? demanda Arlian avec une voix fébrile.

Il avait de nouveau les yeux humides, ils lui piquaient à cause de la fumée persistante.

Le cavalier se tourna pour le regarder. Arlian baissa les yeux et frémit.

Il devait s'agir du seigneur Dragon, comprit-il. Et le regard intense de l'homme qui restait muet lui rappelait en effet l'expression qu'il avait vue sur le visage du dragon qui avait occis grand-père.

Le cavalier portait un costume noir élégant orné de broderies dorées élaborées, de grandes bottes de cuir et un magnifique chapeau à large bord légèrement incliné dont les plumes dorées tombaient jusque derrière son épaule. Il avait le visage fin et mystérieux, et sa joue droite, en partie dissimulée par le chapeau, était barrée d'une grosse cicatrice – une vieille balafre hideuse, comme si on lui avait autrefois retiré une poignée de chair et laissé la plaie cicatriser sans soins. Il ne portait pas la barbe, une mode dont Arlian avait entendu parler, mais dont il n'avait jamais vu le résultat.

Sa moustache était taillée en une étroite ligne noire incurvée. Un fourreau noir battait contre l'une de ses cuisses et sur le flanc du cheval. Arlian se rendit compte que l'homme portait une épée.

Arlian n'avait jamais vu d'épée. Seuls les seigneurs et les gardes professionnels en portaient, et il n'y en avait jamais eu au village.

Cet homme vêtu de noir était manifestement un véritable seigneur.

— Viens ici, mon garçon, dit-il d'une voix froide et grave qu'Arlian reconnut puisqu'il s'agissait de celle qui lui avait ordonné de se taire.

Hésitant, Arlian se fraya un chemin à travers la cuisine jusque dans la rue et s'immobilisa devant la botte du cavalier en levant les yeux vers le visage balafré.

— Ton village a été anéanti, dit le cavalier. N'espère pas retrouver tes amis ou tes parents vivants. Les dragons sont sans pitié. À moins qu'il y ait d'autres caves ou des galeries souterraines, tu es le seul survivant.

Arlian ne trouva rien à répondre.

— Nous comptons les crânes lorsque nous les trouvons, expliqua le cavalier. Il se peut que nous ne les trouvions pas tous, mais cela te prouvera au moins que la plupart sont morts. Fais-moi confiance, mon garçon : ils sont *tous* morts. C'est déjà un miracle qu'il y ait un survivant ; ce serait impossible qu'il y en ait deux.

Arlian sentit des larmes rouler sur ses joues mais ne dit toujours rien.

— Maintenant, pourrais-tu me dire où je pourrais trouver des objets de valeur ? Où se trouve l'atelier du chef ? L'obsidienne me sera très utile à Manfort. Ou peut-être que le sorcier de ton village possédait quelques effets de valeur...

— Je ne sais pas, parvint à dire Arlian d'une voix qui ressemblait à un chuchotement rauque.

Le cavalier fronça les sourcils.

— Tu ignores où l'on travaillait le verre noir ?

Arlian serra les lèvres pour s'empêcher de gémir et hocha la tête.

— Pfff.

Le seigneur Dragon redressa la tête et parcourut rapidement les ruines du regard. Arlian baissa les yeux, une larme roula le long de son nez et tomba dans la poussière à ses pieds.

Ils étaient tous morts – sa mère, son père, Korian...

Et grand-père, bien sûr. Il avait vu sa dépouille et savait sans l'ombre d'un doute que le vieil homme n'était plus. Les autres morts ne lui

semblaient pas encore réelles, mais il avait vu la maison, le village, il avait entendu ce que le seigneur Dragon avait dit.

Et qui était ce seigneur Dragon ? Arlian releva les yeux et, ce faisant, il remarqua un sac posé près des sabots antérieurs de la monture. Il tourna la tête et entrevit une partie de son contenu par l'ouverture. Il reconnut quelques pièces.

Une assiette en or du vieux Gernien, tachée de cendre noire humide, mais toujours parfaitement identifiable. Les gobelets de cristal de Béronil, que sa famille possédait depuis plus d'un siècle. Le verre d'obsidienne de l'horloge sur laquelle Kashkar travaillait.

Tout se trouvait pêle-mêle dans le sac, et Arlian comprit soudain qui étaient le seigneur Dragon et ces hommes.

Des pillards. Des vautours humains venus nettoyer les carcasses que le dragon avait laissées derrière lui.

Il releva la tête et son regard croisa celui du seigneur Dragon.

Les yeux du cavalier étaient ténébreux, profondément enfoncés dans leurs orbites et l'iris était si large qu'on distinguait à peine le blanc de l'œil. C'étaient des yeux froids et vides qui paraissaient considérer Arlian comme s'il n'était rien de plus qu'une pierre sur le chemin.

— Qu'allez-vous faire de moi ? demanda Arlian.

— À moins que tu aies de riches parents susceptibles de payer une rançon, répondit calmement le seigneur Dragon, je crois que nous allons te vendre. Tu as l'air assez costaud, et je connais une société minière à qui tu pourrais être très utile.

— Mais je ne suis pas un esclave ! protesta Arlian.

— Tu en es un, désormais, répliqua le seigneur Dragon d'une voix semblable au tintement de la cloche d'alarme, qui, brisée et à demi fondue, reposait désormais à une centaine de mètres de là.

Arlian était profondément outré. Il n'avait rien fait de mal, il était né libre et ne méritait pas de finir en esclave.

— Mais je...

— Tu nous appartiens d'après le droit du sauvetage, l'interrompit le seigneur Dragon. Ce village, et tout ce qu'il contenait, a été abandonné, et donc, selon les anciennes coutumes, il appartient à quiconque en revendique le premier la propriété. Je la revendique, et en conséquence, *tu* m'appartiens.

— Mais...



— Maintenant, mon garçon, à moins que tu aies quelque chose à m’offrir en échange, je n’écouterai plus aucune de tes réclamations. Tu m’appartiens, et ce village également. (Le seigneur Dragon se redressa sur sa selle.) As-tu quelque chose à m’offrir ? Y aurait-il quelques trésors dissimulés, peut-être ? Une cache secrète au fond de ton cellier ?

— Non, admit Arlian.

— Mais je suis sûr que tu sais où se trouve cet atelier. Maintenant, nous le diras-tu de ton plein gré, ou devons-nous te soutirer cette information par la force ?

Arlian hésita et prit soudain conscience que l’homme au manteau de cuir brun s’était approché, derrière lui, et se trouvait à moins de un mètre.

— Si j’étais toi, je lui dirais, déclara l’homme.

Arlian hésita, regardant alternativement le seigneur Dragon et l’autre homme. Il jeta un coup d’œil au sac d’objets volés, au cheval placide et immobile, à la longue épée fine qui pendait à la hanche gauche du seigneur Dragon, au grand couteau sur sa droite et à son visage impassible et sans pitié.

— Je vais vous montrer, dit Arlian.

Il n’avait pas le choix.

Il ne craignait pas spécialement d’être battu, ni même de mourir – si le seigneur Dragon l’éliminait, au moins, tout cela serait terminé, et il n’aurait pas à affronter la perspective d’une vie entière à s’échiner quelque part dans des mines.

Non, mais s’il mourait, il ne pourrait jamais rien faire pour réparer le mal qui s’était abattu en ce lieu.

Les dragons avaient tout balayé et détruit sur leur passage, ils avaient tué tout le monde, sans aucune raison. Personne dans le village ne les avait jamais blessés ni même menacés en aucune manière. Personne ici n’avait mérité de disparaître – mais tous avaient trouvé la mort.

Et cet homme, ce seigneur Dragon, n’avait pas le droit de venir ici et de prétendre que tout lui appartenait. Il n’avait rien fait pour gagner cet endroit. Il n’avait pris aucun risque, il n’avait pas sué en extrayant la pierre noire de la montagne ni en la taillant. Il n’avait pas mis Arlian au monde et ne l’avait pas élevé. Il ne l’avait même pas acheté. Et pourtant, il revendiquait sa propriété comme celle d’un simple objet.

Ce n’était pas juste. Il n’avait pas le droit. Et il était du devoir d’Arlian, l’unique survivant parmi tous ceux qui avaient souffert, de tout arranger,

d'améliorer les choses, en quelque sorte. Ses parents le lui avaient répété depuis qu'il était bébé, il fallait, d'une manière ou d'une autre, réparer les injustices.

Arlan le comprit clairement. Le seigneur Dragon et sa bande de pillards étaient en train de voler, et quelqu'un devait les punir pour ça. Les trois dragons avaient massacré des innocents, quelqu'un devait les tuer pour que justice soit rendue. Sa mère avait dit qu'il n'y avait plus de dragons ; Arlian voulait désormais faire tout ce qui serait en son pouvoir pour lui donner raison.

Il n'avait aucune idée de la manière dont il devait s'y prendre, il n'espérait pas vraiment y parvenir, mais tout de même, il savait qu'il *devait* faire quelque chose – et il ne le pourrait pas s'il venait à mourir. Sa tâche serait plus ardue si on l'estropiait à force de coups.

Aussi, pour le moment, il ferait ce qu'on lui dirait, et un jour, il saisirait sa chance. Un jour, il trouverait le moyen de réparer cette injustice.

— Par là, dit-il.

Et il conduisit l'homme au manteau là où s'étaient dressés les ateliers du village.

## 4

# LE PREMIER VOYAGE

Il était étonnamment difficile de marcher avec les mains liées. Logiquement, Arlian ne comprenait pas en quoi cela faisait une différence. Mais il se retrouva malgré tout à trébucher, la plupart du temps mal à l'aise durant la descente de la montagne, et il ne pouvait l'attribuer qu'au fait d'avoir les mains attachées dans le dos, ce qui l'empêchait de les utiliser pour garder l'équilibre.

Les larmes lui piquaient les yeux tandis qu'il titubait, et il ignorait s'il fallait incriminer la douleur, le chagrin ou la colère – ou même si cela avait une quelconque importance.

Ses ravisseurs ne faisaient guère preuve de pitié et le laissaient dans son inconfort, mais ils n'étaient pas pressés. Il fut donc capable de les suivre sans être traîné et sans être écrasé par le chariot plein à ras bord. Il se demanda s'ils le mettraient dans le chariot avec les autres pillards s'il s'évanouissait ou refusait de marcher.

L'un des pillards, une femme du nom de Dague, lui jeta un coup d'œil tandis qu'il trébuchait encore. Arlian ne savait pas si elle avait remarqué ses larmes, mais elle daigna s'adresser à lui.

— Tu penses certainement que le destin a été cruel avec toi, n'est-ce pas ? demanda-t-elle. Te retrouver réduit en esclavage, tout ça... Mais vois ça autrement : si nous t'avions abandonné là-bas, tout seul, que serais-tu devenu ? Si tu ne voulais pas mourir de faim, tu aurais de toute façon dû descendre de la montagne, tôt ou tard. Et mendier dans les rues. Et alors, tu

aurais été capturé par des marchands d'esclaves. Tout n'est pas si noir. Au moins, les esclaves connaissent l'heure de leur prochain repas.

Arlian la regarda sans dire un mot, les yeux presque secs.

— Et tu peux croire que ce n'est vraiment pas de chance d'avoir perdu toute ta famille, poursuivit la femme, mais tu as survécu, *toi*, n'est-ce pas ? Il y a du bon et du mauvais en tout, gamin, si tu sais faire la part des choses.

Arlian ne répondit pas, mais il n'en pensait pas moins.

Il n'était nullement question de chance ou de malchance. Les dragons avaient fait le *choix* de détruire son village. Les pillards avaient *décidé* de fouiller les ruines. Ils avaient choisi d'accomplir leurs terribles actions. Ils auraient pu quitter le village sans lui. Ce n'était pas la malchance qui avait détruit son village et réduit Arlian en esclavage. Ils l'avaient fait en connaissance de cause.

Ce n'était pas le destin qui s'était montré cruel, mais les dragons, le seigneur Dragon et les pillards.

Et si Arlian avait l'occasion de faire payer cette cruauté, il ne s'en priverait pas. Mais pour le moment, il se contenterait d'avancer du mieux qu'il le pouvait, dans l'espoir que cette occasion se présenterait. Il cligna des yeux pour se débarrasser de ses larmes et regarda encore Dague.

— Tu ne veux pas nous parler, hein ? dit-elle. (Elle haussa les épaules.) Alors comme tu voudras.

Cette nuit-là, ils s'arrêtèrent dans l'un des villages au bord de la rivière, mais Arlian n'en vit presque rien et n'eut pas l'occasion de parler au moindre villageois. Avant qu'ils franchissent la porte du hameau, il fut bâillonné, on lui lia les chevilles et il fut jeté dans le chariot et recouvert d'une couverture.

Il resta étendu là, pensant tristement à sa famille et à la monstrueuse injustice des événements, et il s'endormit sans y prendre garde.

Au petit matin, il était trop engourdi pour marcher. Après qu'il se fut évanoui deux fois en une dizaine de mètres, on le flanqua de nouveau dans le chariot et on l'y laissa. Il rebondissait et se cognait sans pouvoir rien y faire tandis que le chariot cahotait sur la route boueuse. Cette voie n'était pas pavée, contrairement à celle qui descendait de la montagne. On lui retira son bâillon lorsqu'ils se furent éloignés d'environ un kilomètre et demi. On lui libéra également les mains afin qu'il puisse se restaurer. On lui donna du pain et de l'eau, qu'il engloutit sans en goûter la saveur. On lui

attacha ensuite de nouveau les mains. Ils ne retentèrent pas de le faire marcher.

Le reste du voyage se poursuivit de cette manière.

Au quatrième jour, ils marquèrent un arrêt tôt dans l'après-midi. Ils tirèrent Arlian hors du chariot et le déposèrent sans ménagement sur la terre ferme. Il leva les yeux et croisa le regard d'un étranger.

Il gardait bien en mémoire les voix et les visages des sept pillards, et il avait retenu les noms – bien qu'ils soient faux – de chacun d'entre eux. L'étranger avait les cheveux blancs, il était gros, vêtu de laine grise et de lin blanc, avec une barbe qui lui arrivait au milieu du torse. Il sentait les oignons et la sueur.

— J'en demande vingt ducats, dit la voix du seigneur Dragon.

L'étranger renifla.

— Cinq, dit-il.

— Traîne-Savates, remets-le dans le chariot, dit le seigneur Dragon. Cet homme n'est pas sérieux...

— Huit, alors.

— Dix-huit ? C'est envisageable...

— J'ai dit huit, pas dix-huit !

— Ah, vous nous faites perdre notre temps avec vos absurdités. Traîne-Savates...

— Et que ferez-vous de ce garçon ailleurs, monseigneur ? demanda le gros homme en détournant les yeux d'Arlian, vraisemblablement pour croiser le regard du seigneur Dragon.

— Oh, je crois qu'un beau jeune homme tel que lui saura se rendre utile n'importe où, répondit le seigneur Dragon. Je ne peux absolument pas m'en séparer pour moins de seize ducats.

— Vous allez devoir faire une longue route pour en tirer autant. Je vous en donne dix.

— Peut-être qu'en vous faisant une faveur personnelle je pourrais descendre jusqu'à quinze, quoique vous me devriez alors une autre faveur en retour...

— Onze.

— Traîne-Savates, regarde le garçon et dis-moi si tu penses que notre ami ici présent est totalement fou de nous faire une offre à moins de quatorze.

— Ce n'est pas à moi de le dire, monseigneur, répondit Traîne-Savates.

Il s'agissait de l'un des pillards, le plus grand d'entre eux, mais pas le plus brillant, pour le peu qu'Arlian avait pu en juger.

— J'ai dit onze, insista l'homme replet.

— Douze, et c'est mon dernier mot.

Le seigneur Dragon avait haussé le ton et parlait d'une voix glaciale. Il en avait assez de badiner, comprit Arlian. Le gros homme ne pouvait pas manquer de remarquer ce changement d'attitude.

— D'accord pour douze, alors, dit-il d'un ton nettement moins confiant. L'argent est dans le coffre.

— Alors ne perdons pas de temps, allons ouvrir ce coffre, déclara le seigneur Dragon.

Le vieil homme grassouillet disparut, laissant Arlian contempler le ciel – ainsi que la paroi d'une falaise rocheuse jaune-brun.

Il ne pouvait pas beaucoup bouger, ses membres étaient solidement entravés et son cou horriblement raide à cause du mauvais traitement qu'il avait enduré. Mais Arlian parvint à se tourner suffisamment pour voir que les six hommes de main le cernaient, tandis que le seigneur accompagnait lui-même le vieil homme à son coffre. Ils se tenaient debout sur le sol pierreux avec décontraction, le chariot d'un côté de la route. La falaise sombre masquait près de la moitié du ciel bleu pâle et délavé de cet après-midi d'été brumeux, mais Arlian n'avait remarqué aucune maison, aucune échoppe, aucun signe de ferme ou de village où le gros homme aurait pu habiter.

Il regarda les pillards, essayant de mémoriser leurs visages afin d'être capable de les reconnaître lorsqu'un jour il finirait par les retrouver.

Il y avait Traîne-Savates, grand, stupide et brutal, soucieux de satisfaire chacun des désirs du seigneur Dragon.

Il y avait Cachette, l'homme au manteau de cuir sans manches qui avait extrait Arlian du cellier. Il n'avait pas été très bavard durant le voyage et il se tenait légèrement à l'écart des autres.

Couvrante, un jeune homme coquet qui portait une veste et qui était descendu dans le cellier, prenait soin de ne pas regarder Arlian. Il semblait nerveux.

Main-de-Pierre, qui avait regardé par-dessus le mur et avait été le premier à voir Arlian, souriait à ce que lui chuchotait la femme du nom de Dague.

Et Quenotte, sans doute surnommée ainsi parce qu'il lui manquait de nombreuses dents, dévisageait Arlian tout en affichant un cruel sourire en coin.

*Je saurai me souvenir de vous tous*, articula silencieusement Arlian.

Il entendit ensuite les bruits de pas des autres, le seigneur Dragon et le vieil homme potelé, qui revenaient. Il tourna la tête juste à temps pour voir le seigneur Dragon glisser un pied dans son étrier.

— En route, dit-il.

Ses six hommes de main le rejoignirent, et un moment plus tard, le chariot s'ébranlait dans un vacarme de bruits de sabots et de cris, laissant Arlian seul avec l'étranger aux cheveux blancs.

— Bienvenue à Fond-du-Creux, mon garçon, dit l'homme en poussant Arlian du bout de sa grosse botte. Je te suggère de regarder le ciel tant que tu le peux encore – tu ne le reverras plus.

Arlian regarda fixement et en silence sa longue barbe blanche et son visage ridé.

*Je le reverrai*, se promit-il.

Le gros homme empoigna ensuite Arlian par un bras et le souleva. Malgré son embonpoint, il avait de la force ; il porta le garçon comme s'il s'était agi d'un fêtu de paille.

— Viens, dit-il en soufflant son haleine à l'odeur d'oignons au visage d'Arlian. Allons sous terre, où nous pourrons te retirer ces liens sans avoir à nous soucier d'une ridicule tentative d'évasion.

Portant Arlian sans difficulté sous un bras, le vieil homme avança le long de la falaise puis à l'intérieur, après avoir franchi une porte dissimulée.

Arlian fut subitement tiré du monde familier fait d'air et de lumière et plongé dans un large couloir de pierre éclairé par des torches, noyé dans l'obscurité et la fumée. Des souvenirs du cellier envahi de fumée où son grand-père était mort lui vinrent immédiatement à l'esprit, et il fut pris d'une panique instinctive contre laquelle il tenta de lutter.

Le gros homme le laissa tomber brusquement. Le choc sur le sol de pierre lui coupa le souffle et le calma quelque peu.

Le gros homme baissa les yeux vers lui.

— Qu'est-ce qui ne va pas, mon garçon ?

— Les torches, haleta Arlian.

Il tenta de chasser le sentiment de peur qui l'animait. Il resta immobile et fut parcouru d'un frisson.

Le gros homme ne fit pas l'effort de regarder les torches fixées aux murs ; en revanche, il resta concentré sur le garçon.

— Qu'est-ce qu'elles ont ? demanda-t-il.

— Ma famille, dit Arlian. Notre maison a été incendiée, et ils sont tous morts. J'étais piégé dans la cave.

Il s'abstint de mentionner les dragons. Il ne savait pas vraiment pourquoi il ne devait pas en parler, mais cela ne lui semblait pas sage.

— Et les torches te rappellent tout ça ?

Arlian hocha la tête.

— Eh, je peux te garantir que cette crainte ne va pas durer, dit le vieil homme. Du moins, si tu veux manger.

Il se baissa, souleva de nouveau Arlian et le jeta sur son épaule, manquant, ce faisant, de cogner la tête du garçon contre le plafond de pierre. Sans plus d'explications, il se remit en route le long du passage glissant.

La plus grande partie de la galerie était plongée dans l'obscurité. Les torches étaient très espacées et il y avait à peine assez de lumière pour qu'Arlian puisse distinguer les pieds de son ravisseur. Après deux centaines de mètres, les torches firent place à des lampes à huile peu efficaces, ce qui n'était pas mieux, et l'obscurité semblait s'épaissir au fur et à mesure qu'ils descendaient. La largeur de la galerie variait. Le gros homme suivait le mur qui se trouvait sur sa droite, où les lampes étaient fixées, et tandis que parfois le mur de gauche semblait suffisamment proche pour pouvoir le toucher, il disparaissait à d'autres moments dans les ténèbres, au moins à une demi-douzaine de mètres.

Arlian n'était pas en état d'observer attentivement, mais il remarqua, lorsqu'ils passaient près d'un éclairage, que les murs n'avaient pas été édifiés, mais taillés à même la roche – on l'emmenait loin sous terre. Les parois étaient irrégulières, en pierre jaunâtre, parfois rehaussées de bandes grises entremêlées. Ici et là, un morceau de quartz scintillait faiblement à la lueur des lampes.

*Dans les entrailles de la terre... Aussi profond que la tanière des dragons ?* Il fut de nouveau parcouru d'un frisson.

Mais non, on ne l'amenait pas aux dragons. Le seigneur Dragon avait fait allusion à une société minière ; il devait se trouver dans une mine, une mine bien plus profonde que les puits creusés par les gens d'Obsidien pour



recupérer les fragments noirs de verre volcanique qui avaient donné leur nom au village.

Il ne s'agissait pas d'un simple puits. Cela ne ressemblait en rien aux mines qu'Arlan avait déjà visitées.

Le vieil homme s'immobilisa subitement. De là où il se trouvait, sur son épaule, Arlian ne voyait que le tunnel qu'ils venaient d'emprunter ainsi que la surface étendue du dos de l'homme, et rien de ce qui se passait devant eux. Il ignorait pourquoi ils s'étaient arrêtés.

— Oh, Main-Sanglante ! appela l'homme. J'ai de la chair fraîche pour toi !

Arlan se sentit soulever de l'épaule du gros homme et jeter à terre. Le tunnel parut tournoyer autour de lui, en un chaos de lumière, d'ombre, de roche, de poutres épaisses et de cordes noircies. Il finit par se retrouver à plonger dans un puits...

Mais cela ne dura qu'une seconde, tout au plus, puisqu'il atterrit rudement sur un tas de guenilles, ce qui lui coupa le souffle.

Un jeune homme se tenait au-dessus de lui et le regardait.

— Ce n'est qu'un gamin ! s'écria-t-il.

— Il va grandir, répondit la voix familière du gros homme.

— Si on lui en laisse le temps, dit le jeune homme. (Il soupira.) Je ne pourrai pas beaucoup le faire travailler, au début, tu sais ?

— Ce n'est pas mon problème, répondit le gros homme. Je reviendrai lorsque le patron sera là.

Puis Arlian entendit des bruits de pas s'éloigner dans la galerie.

Le jeune homme l'observa pendant un moment puis tira un couteau de son ceinturon et se baissa pour trancher les liens du garçon.

Enfin libre de ses mouvements, Arlian tenta de s'asseoir, mais il était trop affaibli et engourdi pour y parvenir. Le jeune homme l'empoigna sans ménagement par le bras et le tira vers le haut.

— Bienvenue dans ta nouvelle demeure, dit-il.

Arlan regarda autour de lui.

Il se trouvait au fond d'un profond puits circulaire, faiblement éclairé par trois petites lampes à huile. Deux passages obscurs y débouchaient, à peu près à angle droit l'un de l'autre. Toutefois, il n'était arrivé là par aucun de ces passages, puisque la galerie se trouvait à un niveau supérieur. Arlian comprit alors qu'il avait été jeté sans façon de près de cinq mètres de haut.

Si l'énorme tas de guenilles ne s'était pas trouvé là, sa chute aurait certainement été mortelle.

Au niveau supérieur, à l'entrée du tunnel qui menait vers la sortie, il distinguait également un ensemble de cordages, de poutres et de poulies, et ce qui ressemblait à une sorte de grand coffre. Toutes les cordes avaient été soigneusement attachées hors de portée. Et il n'y avait aucun moyen de se hisser hors du puits, ni échelle, ni escalier, ni corde.

Quatre petits chariots assez laids étaient alignés d'un côté du puits, emplis de pierre grise. Quelque part dans le lointain, Arlian entendait des cliquetis et des bruits métalliques.

— Où suis-je ? demanda-t-il. Qui êtes-vous ?

— Tu es dans une mine, à près de un kilomètre de Fond-du-Creux, répondit le jeune homme. Tu es ici pour extraire du minerai. Si tu creuses suffisamment, on te nourrit ; sinon, tu meurs de faim. Si tu causes des problèmes... (Il brandit un fouet dans une main et le couteau qui avait servi à lui trancher les liens dans l'autre.) Je peux utiliser l'un ou l'autre, ce que je jugerai le plus approprié à la situation, poursuivit l'homme. Ou mes poings, ou un gourdin ou n'importe quel outil qui sert à extraire le minerai.

— Quel minerai ?

— Il s'agit d'une pierre, la galène, répondit l'homme en désignant la rangée de chariots. C'est gris, plus sombre que le calcaire. (Il désigna les parois ; Arlian supposa donc que la roche claire qui les entourait était du calcaire.) Lorsqu'on la fait fondre, on obtient du plomb, et parfois de l'argent, ce qui vaut la peine de prendre tous ces risques.

Arlian le dévisagea durant un moment, tentant de réfléchir à ce qu'il devait lui demander d'autre. Cela s'était passé si vite, il était trop difficile de tout accepter.

Le jeune homme n'attendit cependant pas la question suivante d'Arlian. Il rengaina son couteau et agrippa le garçon par un bras avant de faire un signe.

— Prends cette lampe, dit-il.

Arlian obéit et tendit la lampe à bout de bras tandis qu'on le tirait vers l'un des tunnels obscurs qui donnaient dans le puits.

Les bruits métalliques s'amplifièrent tandis qu'ils descendaient la galerie, traversaient des zones plus larges et passaient devant d'autres tunnels, et bientôt Arlian aperçut de la lumière devant lui.

L'homme le libéra et lui arracha la lampe des mains.

— Rejoins-les, dit-il. Ils te diront quoi faire.

Arlian hésita, mais l'homme le poussa brutalement de la main qui tenait toujours le fouet.

— Allez !

Arlian trébucha en avant dans l'obscurité et tenta de se concentrer sur la lumière devant lui. Il en prit la direction et tituba jusque dans un espace relativement dégagé, éclairé par plusieurs lampes à huile où travaillaient une demi-douzaine d'hommes en loques, à la peau pâle et à barbe longue. Quatre d'entre eux donnaient des coups de pioche dans une paroi de pierre grise, tandis que les deux autres ramassaient les éclats avec des pelles de bois et les déversaient dans un chariot qui se trouvait à proximité. Il y avait un autre chariot contre un mur, juste sous l'une des lampes. Le cliquetis qu'Arlian avait entendu était produit par le choc entre le fer et la roche.

L'un des chargeurs l'aperçut tandis qu'il approchait, et il cessa son travail. L'autre chargeur le remarqua à son tour et s'interrompit également. En quelques instants, les six hommes s'étaient retournés pour regarder Arlian.

— Du sang neuf, marmonna quelqu'un.

— Ils ne lui ont pas donné de pioche, remarqua un autre.

— Alors c'est un chargeur, dit un troisième. Il peut travailler à la main et pousser le chariot.

— Il n'a pas l'air suffisamment costaud pour le pousser ! protesta un quatrième.

— Où suis-je ? demanda Arlian.

L'un des hommes renifla avec dérision. Un autre éclata de rire.

— Tu es dans la mine d'argent du Vieil Homme, dit un troisième, un homme âgé avec un accent étrange, caractérisé par un rythme chantant.

— Le Vieil Homme ? De qui s'agit-il ?

— C'est le propriétaire de cette mine, répondit celui au drôle d'accent. Tu en sais désormais autant que nous sur lui.

— S'agit-il de celui qui m'a acheté et qui m'a amené ici ?

Les hommes échangèrent des regards et des sourires.

— Comment pourrions-nous le savoir ? demanda l'un d'eux. Nous n'avons pas vu celui qui t'a amené.

— Un homme grand et pansu qui sent les oignons ? demanda Arlian.

— Ça se pourrait bien, admit un autre mineur. S'il avait mangé des oignons.

Les autres éclatèrent de rire, mais Arlian n'y prit pas garde.

— Et celui avec le fouet..., commença-t-il.

Les visages s'assombrirent et l'un des hommes cracha.

— Main-Sanglante, dit un mineur.

— C'est son nom ? demanda Arlian avant de le regretter immédiatement – comment pouvait-il s'agir d'un nom ?

— C'est le seul nom qu'il mérite, répondit le mineur.

— Pourquoi l'appelle-t-on ainsi ? demanda Arlian, redoutant la réponse.

— À cause de ce qu'il a fait à ce pauvre Dinien, expliqua rageusement un autre mineur. Il l'a fouetté jusqu'à ce qu'il y ait du sang partout. Il l'a écorché jusqu'à l'os.

Arlian déglutit.

— Il en est mort ?

— Il a fini par succomber, dit le plus vieux. Pas à cause des coups de fouet eux-mêmes, mais ses blessures se sont infectées, il a eu de la fièvre et il est mort. Et Main-Sanglante n'a pas levé le petit doigt pour l'aider.

L'un des mineurs se retourna et souleva sa pioche.

— Tu pourras lui raconter tes histoires plus tard, dit-il en donnant un profond coup de pioche dans la roche grise et friable. Si nous voulons manger ce soir, nous devons remplir ce chariot et deux de plus avant le retour du patron. Le garçon a toute la vie devant lui pour nous écouter parler.

Les autres marmonnèrent leur assentiment et soulevèrent leurs propres outils. L'un de ceux qui possédait une pelle fit un signe à Arlian.

— Tu n'as qu'à ramasser les éclats que nous manquons, dit-il. Et jettes-les dans le chariot. Garde le sol propre pour qu'il puisse rouler. Compris ?

— J'ai compris, dit Arlian.

C'était assez simple, après tout. Il pouvait le faire. C'était un travail honnête, qui ne causait de tort à personne.

Il aurait suffisamment de temps plus tard pour s'échapper et se venger. Il était encore un jeune garçon. Il avait toute la vie devant lui.

Et il *ne* la passerait *pas* entièrement dans la mine.

## 5

### À LA MINE

Arlian tira sur la corde et le chariot bascula, déversant sa charge de minerai dans la trémie qui attendait. Wark se pencha avec le râteau et racla les pierres et les gravillons qui n'avaient pas glissé tout seuls. La poudre tourbillonnait en formant des spirales sombres qui projetaient leurs ombres sur les murs de la mine.

Lorsque Wark brandit son râteau pour indiquer qu'il avait fini, Arlian laissa le chariot retomber sur ses roues, avant de détacher la lourde corde.

— Un de plus, dit Main-Sanglante.

Arlian et Wark ne prirent pas la peine de lui répondre. Wark était déjà en train d'écartier le chariot vide de la trémie tandis qu'Arlian se dirigeait vers le plein qui restait et s'arc-boutait pour le mettre en position.

Il était inutile de leur dire ce qu'ils avaient à faire. Ils travaillaient depuis plus longtemps qu'Arlian souhaitait s'en rappeler. Il ne savait pas depuis combien de temps il était là – des années, il en était certain. Il n'y avait pas de saisons ici, il ne faisait pas chaud en été, ni froid en hiver, et il n'y avait ni jours, ni nuits. Il n'avait pas tenu le compte de ses périodes de travail – et il ne savait même pas s'il y avait vraiment deux roulements par jours, comme la plupart des mineurs le prétendaient, ou si cela pouvait varier. Le temps n'avait aucune importance pour les mineurs.

Il avait atteint sa taille d'adulte, et il était désormais l'un des mineurs les plus grands, avec une barbe respectable qui atteignait sa cage thoracique. Il savait donc que des années s'étaient écoulées. Il était persuadé d'avoir au moins seize ans, désormais. Et il craignait d'en avoir plus de vingt. Il n'était

pas le plus fort de la mine, et de loin – Marécage, ainsi surnommé à cause de son odeur pestilentielle, faisait une tête de plus que lui et possédait des épaules plus larges d'au moins une main –, mais il était grand et fort, et dans la fleur de l'âge.

Bien sûr, s'il était l'un des plus grands, c'était parce qu'il se tenait droit. De nombreux hommes, à la mine, étaient courbés et avaient le dos voûté à cause des années de labeur ou des blessures mal soignées. À cet égard, Arlian avait été chanceux ; il n'avait jamais été heurté par un chariot, ni blessé par des éclats de minerai suite à un mauvais coup de pioche. Il n'avait pas souffert non plus de fâcheux contretemps. Oh, il s'était brûlé avec de l'huile en ramassant sans précautions une lampe encore chaude, et il avait connu son lot de coupures et d'ecchymoses, mais il ne s'était jamais fracturé un os, n'avait pas perdu de doigt, et ses blessures avaient toujours rapidement guéri. Lorsque la fièvre s'était propagée dans son équipe, son cas était resté bénin, il avait vite recouvré la santé et avait ainsi pu aider à soigner les autres.

Tout le monde n'avait pas eu cette chance. Arlian fit la moue en s'en souvenant. Le vieux Hathet n'avait pas survécu à cette fièvre. Lorsque cela s'était produit, Arlian était présent. Il avait essuyé le front du vieil homme avec un vieux linge humide pour soulager sa douleur. Hathet lui parlait en susurrant de son pays lointain et sans doute imaginaire, l'Arithei, loin au sud, lorsqu'il s'était mis à tousser. Sa bouche s'était emplie de sang rouge vif, il avait été secoué de spasmes, il avait suffoqué et il était mort.

Arlian avait pleuré par intermittence durant des jours après sa disparition, même lorsqu'il s'occupait de ceux qui étaient tombés malades. Depuis le premier jour, lorsque Arlian avait été jeté dans ce puits et laissé aux soins de Main-Sanglante, Hathet avait été son meilleur ami parmi les mineurs, une source de sagesse, de conseils, et de camaraderie malgré ses excentricités. C'est Hathet qui avait décrit à Arlian les méthodes de fonctionnement de la mine, ce qui lui avait permis de se mettre immédiatement au travail – de nombreux nouveaux arrivants mettaient des jours à en apprendre suffisamment pour gagner leur pitance, car seuls ceux qui remplissaient leurs quotas de production de minerai étaient nourris. La plupart des mineurs étaient trop occupés à gagner leur propre croûte pour pouvoir aider les débutants. Mais Hathet avait pris le temps de montrer les ficelles du métier à Arlian.

Hathet avait également raconté un nombre incalculable d'histoires vécues dont Arlian pensait qu'elles étaient fausses, mais ses conseils à propos du travail s'étaient tous révélés judicieux.

Arlian avait fait de son mieux pour transmettre son savoir aux nouveaux venus, tout comme il avait essayé d'appliquer les conseils d'Hathet. Quelques autres – Mulo, Amer et Tache – s'étaient moqués de la façon qu'avait Hathet de s'exprimer et l'avaient traité de vieux fou. Arlian admettait qu'une partie de ce que son mentor disait était absurde. Pourtant il avait trouvé un grand fond de sagesse dans les paroles du vieil homme ainsi que du réconfort lorsqu'il était en sa présence. Sa mort avait été un moment difficile.

Mais Hathet n'était pas le seul compagnon d'infortune d'Arlian à avoir trouvé la mort. Le vieil homme que les autres appelaient Ridé ne s'était simplement pas réveillé, un jour, lorsqu'on l'avait appelé pour son roulement. Le grand gaillard un peu stupide qu'on appelait Poing s'était montré imprudent lors d'un accès d'humeur après une dispute avec Mulo et Marécage. De rage il avait donné un grand coup de pioche et un gros morceau du plafond du tunnel lui était tombé sur la tête, lui broyant le crâne. Le frère de Wark, Kort, était tombé malade et n'avait pas survécu, malgré une longue lutte. Wark était toujours reconnaissant envers Arlian, car ce dernier n'avait jamais perdu patience avec son frère durant sa longue agonie et il n'avait jamais tenté de lui voler sa part de nourriture ou d'eau.

La maladie, l'âge et les accidents avaient tué des dizaines d'esclaves, tandis qu'Arlian, d'un petit garçon perdu et effrayé, s'était mué en un homme qui savait tout ce qu'il y avait à connaître sur le forage des tunnels, la recherche et l'extraction de minerai ainsi que sur les méthodes de travail desquelles dépendait sa survie. Il avait assimilé ce qu'Hathet lui avait enseigné et il avait beaucoup appris de son côté.

Malgré tout, il n'avait jamais envisagé que sa vie se résumerait à la mine. Un jour, il serait libre, un jour, il pourchasserait le seigneur Dragon et ses pillards, un jour, il trouverait le moyen de châtier les dragons pour ce qu'ils avaient fait à sa famille et au reste de l'humanité. Un jour, justice serait rendue.

La justice... Il en avait beaucoup appris sur la justice dans les mines. Et sur l'injustice. Il avait fini par comprendre que le monde n'était pas l'endroit juste et équilibré auquel il avait cru lorsqu'il était enfant. Il avait entendu une centaine d'histoires sur des injustices qui étaient restées sans

réparation, sur des actes de courage et de bonté qui n'avaient pas été récompensés. Il n'était plus aussi horrifié et outré face à l'iniquité de tout cela – mais une part de lui se révoltait encore.

Dans l'univers clos de la mine, il avait été le témoin d'événements corroborant ce qu'on racontait sur le monde extérieur. Il avait vu comment un crime impuni pouvait rester en travers de la gorge de la victime et s'ulcérer comme une plaie, rendre le coupable plus violent et plus dur, et les arracher tous deux à la petite société dans laquelle ils vivaient. Il s'était rendu compte qu'une sanction juste rendait les mineurs solidaires – en dehors peut-être du criminel contre lequel la sanction avait été prise : ils étaient satisfaits que justice ait été rendue. Il s'était joint aux autres afin d'empêcher Mulot de commettre ses escroqueries en lui chapardant les biens qu'il avait extorqués. Ils avaient également empêché Poing de battre des mineurs dont le seul crime avait été de se trouver au mauvais endroit au mauvais moment. Et il avait compris que la vie n'était que meilleure lorsque des injustices étaient contrariées ou vengées. Même Mulot, bien après les faits, l'avait souvent reconnu.

Il y avait des règles, et lorsque les hommes les comprenaient et les respectaient, la vie était plus simple. C'était vrai dans la mine, et c'était également vrai au-dehors.

Le monde était peut-être injuste, mais Arlian avait juré qu'il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour le rendre un peu plus juste, que ce soit ici, à la mine, ou lorsqu'il parviendrait à s'en échapper. Un jour, il châtierait ceux qui avaient détruit et pillé son village, ainsi que tous les malfaiteurs qu'il trouverait sur son chemin.

Un jour.

Il poussa le chariot jusqu'à sa place et accrocha solidement le crochet sous la barre de guidage.

— Prêt ? demanda-t-il.

— Tire ! ordonna Main-Sanglante, la main sur son fouet.

Il avait *toujours* la main sur ce fouet lorsqu'il donnait ses ordres, mais en fait, il l'utilisait moins que Renverse-Lampe, l'autre surveillant. De l'avis général, c'était uniquement parce qu'on ne lui en donnait pas souvent l'occasion. Tout le monde à la mine savait comment Main-Sanglante avait fouetté à mort le pauvre Dinien, et personne n'osait courir le risque de connaître un destin similaire...



Arlian se demandait, depuis quelque temps déjà, si Dinien avait réellement existé ou si l'histoire avait été racontée par Main-Sanglante lui-même, longtemps auparavant, afin d'intimider les mineurs et de les soumettre. Il avait demandé à l'un des plus anciens mineurs à l'époque – Hathet et Ridé étaient alors morts, mais Olnéor était toujours vivant – s'il avait réellement été témoin des faits.

— Par les dieux disparus, mon garçon, bien sûr que je l'ai vu ! lui avait affirmé Olnéor. Ça s'est passé le tout premier jour où ce salaud au cœur de pierre a mis le pied ici. Il ne s'était pas encore donné la peine de nous dire comment il s'appelait, il n'avait fait que nous donner des ordres, et il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il faisait. Dinien a tenté de lui expliquer comment fonctionnaient les rotations de chariots, mais Main-Sanglante n'a rien voulu entendre. Il lui a ordonné de la fermer et de faire ce qu'on lui disait, mais comme Dinien continuait, il lui dit qu'il le fouetterait s'il ne retournait pas dans le tunnel.

— Et Dinien ne l'a pas fait ?

— Bien sûr que non ! Il n'avait pas de chariot à remplir, et il savait qu'il n'aurait rien à dîner s'il n'en remplissait pas un, il a donc essayé de discuter. Mais Main-Sanglante l'a fouetté en plein visage. Ce salaud était si énervé qu'il en tremblait de rage, alors que Dinien n'avait rien fait de mal !

— Et que s'est-il passé, ensuite ? avait demandé Arlian.

— Dinien a alors tenté de saisir son fouet, mais Main-Sanglante l'a encore frappé, encore et encore, et après le troisième ou le quatrième coup, Dinien a compris qu'il ferait mieux d'abandonner. Il s'est mis à quatre pattes, s'est couvert la tête et il a attendu que ça passe. Mais Main-Sanglante ne s'arrêtait pas. Lorsque la tunique de Dinien a été en loques, il lui a fouetté le dos et l'a mis en lambeaux. Il ne s'est arrêté qu'une fois qu'il y a eu du sang partout et que Dinien ne soit plus qu'une masse informe sur la pierre.

Arlian avait frissonné et était resté à bonne distance de Main-Sanglante les semaines suivantes. Mais avec le temps, il avait recommencé à douter.

Peut-être que Main-Sanglante avait été plus effrayé qu'en colère, seul dans la mine face à un grand nombre d'hommes qui avaient des raisons de le haïr. Il s'était peut-être mépris. Il avait peut-être eu trop peur pour faire quoi que ce soit pour Dinien.

Ils disaient tous que Main-Sanglante était une créature cruelle et brutale qui se délectait de la souffrance des autres, qu'il avait battu Dinien à mort

pour le plaisir, mais Arlian ne l'avait jamais vu battre quelqu'un, malgré ses menaces fréquentes. S'il prenait plaisir à torturer les mineurs, pourquoi s'en était-il abstenu durant toutes ces années ?

Hathet avait l'habitude de dire qu'il y avait en général deux explications à chaque chose, celle qui était évidente et la véritable. Arlian soupçonnait que cela s'appliquait à Main-Sanglante.

Mais parfois, l'explication évidente était la bonne. Par exemple, quelles qu'aient été les motivations de Main-Sanglante, Renverse-Lampe prenait du plaisir à faire mal aux gens, et il n'essayait pas de le cacher. Son nom lui venait d'un petit jeu qu'il avait inventé, quelques jours après qu'il se fut présenté pour la première fois à la place du patron pour le second roulement. Il renversait discrètement l'huile de la lampe d'un mineur avant d'envoyer ce dernier seul dans l'une des galeries sous un prétexte fallacieux. La lumière s'éteignait et le mineur se retrouvait dans une profonde obscurité, incapable de retrouver le chemin du retour. Lorsqu'il appelait à l'aide, Renverse-Lampe interdisait à quiconque de répondre avant d'entendre une pointe satisfaisante de véritable terreur et de désespoir dans les cris de la victime.

La plupart du temps, c'étaient les éclats de rire de Renverse-Lampe qui guidaient le mineur égaré.

Plusieurs mineurs avaient goûté du fouet de Renverse-Lampe. Il n'avait jamais battu quelqu'un à mort, mais il donnait souvent un petit coup pour presser ses hommes. La plupart des mineurs étaient toutefois trop heureux pour penser à maudire les deux surveillants et regretter le jour où le patron avait pris sa retraite. C'était du moins ce qu'on supposait, car personne n'était certain de ce qui était arrivé au vieil homme. Un jour, Renverse-Lampe s'était présenté à la mine à la place du patron, et aucun des esclaves n'avait jamais plus revu ce dernier.

Discuter de qui était le pire entre Main-Sanglante et Renverse-Lampe était devenu un passe-temps populaire.

De l'avis d'Arlian, Renverse-Lampe l'emportait haut la main. Mais il se doutait bien que le fantôme de Dinien serait d'un autre avis.

Le dernier chariot de minerai bascula, et la roche grise se déversa dans la trémie – ou commença, du moins. La trémie était désormais si pleine qu'Arlian dut continuer à tirer sur la corde durant deux ou trois minutes, maintenant le chariot à la verticale tandis que Wark ratissait le minerai.

Mais, au moins, c'était une bonne chose de faite. Arlian détacha le chariot et le rangea. Wark et lui reculèrent.

— Encore ! dit Main-Sanglante en leur faisant signe de reculer. Il n'avait pas besoin d'expliquer ce qu'il voulait ; ils connaissaient les règles. Aucun esclave n'était autorisé dans la mine pendant que l'on soulevait la trémie et que le minerai était transféré dans les wagonnets qui attendaient.

Wark et Arlian reculèrent jusqu'à l'ouverture de leur galerie et regardèrent Main-Sanglante qui faisait un signe aux conducteurs du niveau supérieur.

— Hue ! cria quelqu'un d'invisible, puis les deux jeunes gens entendirent le claquement d'un fouet, suivi d'un bruit de chaînes et d'un craquement de cordes et de bois tandis que les mules s'activaient. La trémie s'ébranla, le minerai s'entrechoqua bruyamment, les cordages se tendirent et entamèrent leur travail.

Arlian regarda la trémie qui s'élevait. Ils n'étaient pas obligés d'attendre là, une bonne demi-heure s'écoulerait avant que le minerai soit transféré et la trémie redescendue avec le repas du jour. Il y avait des chariots vides disponibles, et ils auraient facilement pu tous les deux retourner travailler au filon du tunnel n° 45 et sans doute remplir un demi-chariot avant de revenir chercher leur ration. Et pourtant, Arlian préférait regarder.

Principalement parce que, s'il avait un jour l'intention de s'échapper de la mine, il aurait certainement besoin d'escalader ce puits avant d'emprunter la galerie qui menait à la sortie. Sinon, l'autre solution aurait été de creuser un tunnel jusqu'à la surface sans être repéré par les surveillants, mais Arlian se souvenait à quelle profondeur il était descendu lorsqu'on l'avait amené ici et il savait aussi que l'entrée se trouvait au pied d'une falaise. Il se trouvait dans les entrailles de la terre. Il ignorait à quelle profondeur, mais il savait que c'était loin.

Il avait envisagé la possibilité qu'ils débouchent un jour dans une cavité naturelle ou une grotte, mais cela semblait malgré tout peu probable. Et même si cela se produisait, tout le monde savait que des dragons vivaient dans les profondes cavernes. S'il désirait plus que tout anéantir ces créatures, il ne souhaitait pas les affronter pieds nus et armé d'une simple pioche.

Par le puits. C'était la seule issue raisonnable.

Il observa donc les opérations de levage avec grand intérêt, essayant d'imaginer une façon d'atteindre la galerie. La trémie était toujours

soigneusement entreposée au niveau supérieur, toutes les cordes tirées hors de portée. Les murs de pierre étaient inclinés vers l'intérieur et ils étaient lisses, rendant toute tentative d'escalade impossible. Le tas de guenilles utilisé comme amortisseur pour la trémie, et également comme pile de linge pour les mineurs, n'était pas suffisamment élevé pour être utile.

La trémie était presque sortie de son champ de vision, au-dessus de la zone éclairée par les lampes de la mine et n'avait pas encore atteint le halo des torches et des lampes qu'utilisaient les membres de l'équipage du wagonnet. Arlian se pencha en dehors du tunnel pour regarder en haut.

Il aperçut la secousse un instant avant d'entendre le claquement. L'un des coins de la trémie s'affaissa subitement avant de se stabiliser quelques centimètres plus bas.

Puis un deuxième claquement retentit, et tout un côté de la trémie bascula en se balançant. Deux des quatre câbles s'étaient rompus.

La couche supérieure de minerai s'écoula de la trémie dans un grondement assourdissant qui se répercuta contre les murs de calcaire. Une centaine de morceaux de pierre grise de la taille d'une tête s'écroulèrent en cascade.

Et Main-Sanglante qui s'était avancé pour surveiller l'opération de hissage de plus près se trouvait juste en dessous.

Il leva les bras pour se protéger la tête et tenta de s'enfuir, mais il était trop tard. Une pierre le heurta directement à la tempe et il s'effondra sur le côté, sur le tas de guenilles.

Arlian se précipita hors du tunnel avant de se raviser.

Il s'agissait après tout de Main-Sanglante, le surveillant, l'homme qui avait fouetté Dinien à mort. Et la trémie était encore presque pleine et elle se balançait dangereusement tandis que les conducteurs du niveau supérieur tentaient de reprendre la situation en main. Le reste du minerai pouvait s'échapper à tout moment. Seule une petite fraction s'était renversée pour le moment. Le reste ne pendait plus qu'à un fil.

Un seul fragment de roche de la taille d'un buste d'homme avait suffi à tuer instantanément Poing, et cette trémie en contenait plusieurs tonnes.

Mais Main-Sanglante était un être vivant. Et même s'il y avait cette histoire avec Dinien et les rumeurs, Arlian ne l'avait quant à lui jamais vu faire délibérément du mal à quelqu'un.

Et le jeune homme avait vu bien trop d'hommes périr dans les mines. Il n'avait aucune envie d'en voir un de plus, pas même Main-Sanglante.

Il se précipita, saisit Main-Sanglante, abasourdi, sous les deux bras, et l'arracha du petit tas de pierres. Arlian le traîna vers le tunnel le plus proche en marchant à reculons le plus rapidement possible. Il était à mi-chemin de son but lorsqu'il entendit un bruit de vibration, un nouveau claquement, et vit une avalanche de roche grise se déverser dans la lumière.

## 6

### LE PRIX DE LA COMPASSION

Arlian toussait, il suffoquait au milieu du nuage de poussière et reculait en titubant. Il avait lâché Main-Sanglante, mais la poussière était si épaisse qu'il ne voyait rien. Tout ce qu'il voulait pour le moment, c'était se mettre lui-même à l'abri, afin de pouvoir s'essuyer les yeux et voir ce qui se passait.

— Ari !

Arlian reconnut la voix de Wark.

— Ici ! s'écria-t-il.

D'autres voix retentirent. Arlian ne leur prêta aucune attention tandis qu'il trébuchait dans une galerie et se frottait les yeux.

Quelques secondes plus tard, Wark était à ses côtés, en train de s'épousseter. Arlian se tourna et regarda dans le puits.

Sur un côté, les lampes s'étaient éteintes, de grandes ombres noires s'étiraient dans le puits, et certaines d'entre elles étaient en mouvement, dansaient... la trémie désormais vide, suspendue à un câble, se balançait dangereusement. Un énorme tas de minerai gris recouvrait la pile de guenilles, à demi obscurcie par la poussière noire qui s'installait lentement. Depuis chaque tunnel des mineurs avaient assisté à la scène, mais aucun ne s'était aventuré au-delà. La plupart des cris provenaient du niveau supérieur.

On lança ensuite une corde, et un homme s'y laissa glisser, une main après l'autre – il était vêtu de cuir épais et portait une épée au côté. Il sauta et dégaina immédiatement son arme. L'épée était plus courte et plus large

que dans les souvenirs d'Arlian, et il tenta de se rappeler où il en avait déjà vu une.

À la ceinture du seigneur Dragon, se souvint-il. Il s'agissait donc uniquement de la deuxième épée qu'il voyait, et de la première sortie de son fourreau. Elle scintillait à la faible lueur orangée, et Arlian la regardait fixement, fasciné, observant la façon dont l'étranger la maniait.

— Allez, reculez ! beugla le bretteur. Où est le surveillant ?

Une demi-douzaine de voix lui répondirent et plusieurs doigts se tendirent. L'homme se retourna et aperçut Main-Sanglante étendu par terre, à demi recouvert par la poussière et les gravats.

— Et notre repas ? demanda quelqu'un.

— Vous aurez à manger, lui répondit hargneusement l'homme en se dirigeant vers Main-Sanglante.

Il s'agenouilla mais garda son épée tirée et ne baissa pas les yeux en posant les doigts sur le cou du surveillant, préférant garder un œil vigilant sur les esclaves rassemblés dans les galeries.

— Il respire, s'écria le bretteur en direction du sommet du puits. Je ne vois pas beaucoup de sang, je pense qu'il va bien.

— Peut-il grimper avec la corde ? demanda une voix d'en haut.

— Il y a peu de chances, répondit le bretteur. Faites descendre quelqu'un !

Arlian assistait à la scène en silence. Il vit que Main-Sanglante clignait des yeux et tentait de tirer sa main droite de sous les déblais. Le temps qu'un autre homme descende de la corniche, le bretteur aida Main-Sanglante à s'asseoir.

Arlian et Wark regardèrent le nouveau venu aider le surveillant à se saisir de la corde qui se balançait. Le bretteur montait la garde tandis que les autres s'agrippaient à la corde et qu'on les hissait. Puis la corde fut renvoyée et le bretteur rengaina son épée et entreprit son ascension.

La corde fut ensuite remontée.

Pendant un moment, rien ne se passa, mais Arlian entendait toujours des voix au sommet. Puis on fit descendre la trémie, qui se balançait toujours, suspendue par l'un de ses coins.

— Où est notre ration ? s'écria quelqu'un.

D'autres voix s'élevèrent dans un tollé lorsque la trémie redescendit, vide de son contenu habituel.

— Attendez un peu, d'accord ? s'écria le bretteur.

Un concert de voix furieuses s'éleva, et les mineurs finirent par sortir des tunnels et envahir le puits. Arlian vit Marécage agiter un poing rageur en direction des silhouettes invisibles qui se trouvaient au niveau supérieur.

Puis un gros sac de toile descendit dans le puits en se balançant au bout d'une corde et se posa avec un bruit sourd au sommet du tas de minerai renversé. Marécage et les autres se précipitèrent pour l'ouvrir.

Arlian sortit de son tunnel, Wark sur ses talons. Ils se frayèrent tous deux un chemin vers le sommet du monticule de minerai et rejoignirent Marécage et Amer, qui distribuaient les rations : du pain bis, du fromage séché sans goût particulier et quelques fruits secs pour éviter le scorbut.

Arlian tendit la main, et Marécage s'apprêtait à lui donner une tranche de pain lorsque Tache intervint.

— Pas pour lui ! C'est lui qui a sauvé la vie de Main-Sanglante ! Il ne faut pas lui donner à manger !

Marécage hésita et se tourna vers Mulot.

Ce dernier, un petit homme réputé pour son esprit vif regarda Arlian.

— C'est *toi* qui l'as sorti de là, Arlian, ou c'est Wark ?

— C'est Arlian, répondit Wark.

— C'est bien moi, admit Arlian.

— T'essaies de te faire bien voir des patrons, hein ? renifla Mulot. Tu n'as pas pu t'empêcher de t'en mêler ?

— Tu connais les règles, Mulot, dit Arlian. (Il n'avait pas particulièrement l'esprit lent, lui-même, et n'avait aucunement l'intention d'admettre qu'il avait agi ainsi parce qu'il se préoccupait avant tout de la vie des êtres humains.) Si notre surveillant n'est pas en vie à la fin de chaque roulement, on ne nous donne plus à manger.

— Tu as risqué ta vie pour un repas, mon garçon ? le railla Mulot. Cela aurait valu la peine de sauter un repas pour voir la cervelle aplatie de Main-Sanglante, si tu veux mon avis !

— Eh ! Où est Renverse-Lampe ? demanda quelqu'un avant qu'Arlian ait pu répondre. Il n'est pas descendu !

Cela créa un mouvement d'inquiétude – les mineurs connaissaient les règles. Chaque surveillant restait pour un seul roulement, probablement de douze heures chacun, puis était remplacé par l'autre. Main-Sanglante avait été remonté, mais Renverse-Lampe n'était pas descendu prendre son service.



Et s'il n'y avait pas de surveillant, il n'y aurait pas de nourriture au roulement suivant.

Les mineurs avaient pour le moment oublié qu'Arlian avait sauvé la vie de Main-Sanglante, ils se disputaient et poussaient des cris. Arlian ne tint pas compte de la discussion et prit le morceau de pain des mains de Marécage. Celui-ci n'opposa aucune résistance et se contenta de hausser les épaules et de lui tendre un morceau de fromage avant de reprendre sa distribution de nourriture.

Renverse-Lampe finit par descendre, en utilisant la corde, quelques minutes plus tard, donnant des coups de fouet à tout-va afin de faire évacuer le puits. Marécage et Amer traînèrent le sac de nourriture quasiment vide jusqu'à un tunnel pour pouvoir terminer la distribution. Pendant ce temps, Arlian avait battu en retraite vers la galerie dans laquelle il dormait, le tunnel n° 32, tout en grignotant son pain et son fromage.

Il s'assit sur le tas de haillons qui lui servait de couche, mâchant lentement, et tenta de réfléchir.

Avait-il bien fait de sauver Main-Sanglante ? Le surveillant ne méritait-il pas de périr pour ce qu'il avait fait à Dinien ?

Il avait presque agi d'instinct.

Pour la première fois, il se demanda s'il serait capable de mettre en œuvre la vengeance ruminée depuis si longtemps lorsque le moment serait venu. Et s'il parvenait un jour à s'échapper de la mine, à retrouver le seigneur Dragon et ses hommes, et qu'il était gagné par la compassion et qu'il ne pouvait les éliminer ?

Il n'avait jamais songé à cette possibilité auparavant, mais maintenant qu'il avait sauvé la vie de Main-Sanglante, au péril de la sienne, il devait la prendre en considération.

Était-il trop faible, toujours un enfant et pas encore un guerrier ?

— Traître !

On avait chuchoté cette insulte, il fut donc incapable d'en identifier l'auteur. Elle avait été proférée depuis un angle du passage. Arlian leva les yeux, surpris, tandis qu'on lançait une lampe à huile allumée et ouverte sur son couchage.

Les vieux haillons sales s'enflammèrent, et Arlian se hâta d'étouffer le début d'incendie aussi vite qu'il le put. La fumée encombra sa gorge déjà sèche, et il se mit à tousser sans pouvoir s'arrêter, même lorsque le début d'incendie fut maîtrisé. Lorsqu'il recouvra ses esprits et fut de nouveau

capable de prendre sa propre lampe et d'aller voir qui pouvait être son agresseur, il n'y avait plus aucune trace de ce dernier.

Il resta debout dans la galerie durant un moment puis retourna à sa couche d'un air abattu et s'y assit en tailleur. Il tâtonna négligemment là où elle avait brûlé – il faudrait sans doute en remplacer une partie, songea-t-il.

Le tas de guenilles était enseveli sous des tonnes de pierres, cependant. Il devrait donc attendre.

Des haillons, des pierres, une lampe à huile et des souvenirs de compagnons morts, voilà tout ce qu'il possédait ici-bas. Quelques mineurs avaient entrepris de confectionner quelques objets à partir d'outils brisés et de débris à la forme singulière, mais Arlian n'en avait jamais pris la peine. Il n'avait rien peint sur le calcaire où il dormait, il n'avait taillé aucun objet et ne possédait ni couteau, ni cuiller ni plume. Il avait passé le peu de temps libre qui lui avait été accordé à discuter avec les autres, tâchant d'apprendre tout ce qu'il avait pu, réfléchissant à des moyens de s'échapper et de venger sa famille.

Il avait tout d'abord fait part de ses projets aux autres, mais on s'était moqué de lui ; personne ne croyait qu'il était possible de s'évader. Quant à un esclave en fuite se vengeant d'un seigneur, c'était tout aussi absurde, et l'idée de tuer des dragons relevait purement du domaine de la folie. Même Hathet lui avait dit d'un air chagriné que c'était insensé. Arlian avait rapidement appris à garder ses projets de vengeance pour lui. Mais il ne les avait jamais abandonnés et il était toujours sur le qui-vive, pour apprendre tout ce qui pouvait lui être utile, dans l'espoir de découvrir une faille par laquelle il pourrait entrevoir le chemin de la sortie.

Les propriétaires de la mine fournissaient les guenilles. Arlian ignorait d'où elles provenaient, mais, de temps à autre, on leur en jetait des ballots, qu'ils empilaient dans le puits. Les mineurs s'en servaient pour se vêtir, pour leur couchage et pour confectionner des choses variées : des sacs, des besaces, des mèches pour les lanternes, des abat-jour et tout ce qu'ils pouvaient inventer d'autres. Quelques mineurs s'efforçaient de récupérer le blanc, ou, lorsqu'il venait à manquer, le linge le plus clair possible afin de pouvoir y écrire à l'aide d'une encre conçue à base de charbon et d'eau. Arlian n'y avait jamais vu aucun intérêt, bien qu'il ait déjà lu quelques mémoires et autres histoires ainsi consignés.

Des guenilles, des outils, de la nourriture, de l'eau et de l'huile de lampe... Les propriétaires les faisaient descendre, et les esclaves leur

renvoyaient du minerai. Un système économique relativement simple, mais il fonctionnait sans anicroches depuis des années.

Et Arlian n'avait rien vu qui lui ait semblé valoir la peine qu'on le mette de côté. Amer avait empilé des haillons blanchâtres sur plus de trente centimètres de haut, racontant comme il avait souffert et à quel point on l'avait maltraité, tandis qu'Olnéor avait consigné l'histoire de sa famille sur quatre générations et que Vérino avait écrit un traité philosophique sur la place de l'humanité dans l'univers. Marécage avait recouvert un mur de croquis étonnamment subtils et beaux de son village, tandis que Tache avait dessiné des représentations de femmes particulièrement obscènes et crues dans divers recoins. Mulot était réputé pour sa cachette de nourriture, d'huile et de couteaux. Wark avait fabriqué des poupées et d'autres jouets à partir de tissus qu'il avait noués.

Tout ce qu'Arlian possédait c'était une collection de souvenirs.

Il avait été amené là sans rien qui lui appartienne à part les vêtements qu'il avait sur le dos et les liens avec lesquels il avait été ligoté. Liens qui avaient rapidement été dérobés par d'autres mineurs. Il ne possédait rien qui lui rappelait sa famille, et rapidement ce manque s'était vivement fait sentir. Il y avait un trou dans sa mémoire, là où auraient dû se trouver les visages de ses proches, et il avait pensé que même si rien ne pouvait combler ce manque, quelques souvenirs, une petite babiole qui aurait fait le lien entre la mine et sa vie précédente, à l'extérieur, auraient pu l'aider à affronter cette peine, à en adoucir les angles.

Lorsqu'il avait vu pour la première fois un mineur mourir, il s'était résolu à conserver un souvenir de lui, même s'il en avait été incapable pour son village, et à chaque décès qui avait suivi, il avait ajouté un article à sa collection. La plupart de ces ajouts étaient des bouts de tissu – les morts étaient souvent de nouveaux arrivants qui ne possédaient rien d'autre que leurs propres vêtements.

Il y avait toutefois quelques objets. Il gardait un collier tressé que Kort avait porté, des nattes de cheveux humains. Il possédait une pierre tachée du sang de Poing, et il avait les pierres violettes d'Hathet.

C'était son bien le plus précieux. Il tendit la main vers la cavité dans le mur et en retira le sac pour les regarder.

Les mineurs trouvaient parfois des éclats d'autres roches mêlés au calcaire et à la galène. Hathet en avait recueilli une variété en particulier, une sorte de cristal violet qu'il appelait « améthyste ». Hathet prétendait que

dans son pays, l'Arithei, une contrée infestée par les rêves qui se trouvait bien au-delà des Régions Limitrophes, au cœur des mystérieux royaumes magiques inexplorés du sud, ces pierres étaient précieuses et possédaient une grande valeur. Elles avaient, disait Hathet, des propriétés magiques qui protégeaient leur possesseur.

Hathet racontait également que l'Arithei était plein de magiciens, que les rêves y devenaient réalité et qu'ils déambulaient dans les rues à la nuit tombée, ainsi qu'un tas d'autres sornettes.

Arlian n'avait jamais cru la plupart de ses histoires. Même s'il avait admiré le vieil homme et avait pris à cœur une grande partie de ce qu'il lui avait dit à propos de la façon dont un homme devait vivre et se comporter avec les autres, Arlian avait toujours pensé qu'Hathet n'avait pas toute sa tête et que beaucoup de ses histoires n'étaient que des désirs qu'il prenait pour des réalités.

Hathet avait prétendu qu'il avait été envoyé à Manfort en qualité d'ambassadeur arithéen et que des bandits lui avaient tendu une embuscade sur la route. Des bandits qui l'avaient vendu à la mine comme esclave – comment était-ce possible ? Quelle sorte de bandit pouvait être à ce point stupide pour vendre un ambassadeur comme esclave, plutôt que d'en demander une rançon ?

La tentative d'explication d'Hathet, qui avait fait allusion à une complexe intrigue de palais et à une haute trahison, n'avait aucun sens pour Arlian et les autres, et ils en avaient conclu que le vieil homme l'avait imaginée de toutes pièces. Il n'était probablement même pas originaire d'Arithei. Un mineur du nom d'Alezan qui prétendait avoir séjourné dans les Régions Limitrophes avait déclaré que la route qui menait à l'Arithei était fermée depuis des années et que tout commerce avait été interrompu, et qu'il n'y avait donc aucune chance qu'Hathet ait pu venir de là. Alezan était arrivé peu de temps après la disparition d'Hathet, et avait ensuite lui-même trouvé la mort dans une chute. Ils ne disposaient donc d'aucun détail supplémentaire, mais pourquoi Alezan aurait-il menti ?

Hathet avait donc probablement tout imaginé, et les jolies pierres violettes n'étaient sans doute que de jolies pierres violettes, sans aucune valeur pour quiconque. Mais Hathet les avait soigneusement récupérées, et désormais, c'était Arlian qui prenait soin de cette collection. Il avait compté cent soixante-huit pierres qui allaient du simple grain à des cailloux de la taille de son pouce.

Aucun indice ne permettait d'affirmer qu'elles assuraient une protection magique, mais elles étaient agréables à regarder et faisaient office de souvenir à la mémoire du pauvre Hathet. Une fois qu'il serait sorti de la mine, peut-être serait-il en mesure de trouver la famille d'Hathet, en Arithei ou ailleurs, et de leur remettre les pierres, en hommage à leur parent disparu.

— Traître !

Arlan releva la tête, ne sachant pas s'il avait réellement entendu cette nouvelle imprécation ou s'il l'avait simplement imaginée. Aucune lampe ne fut jetée à la suite de ces paroles, cette fois.

Mais la menace était toujours présente. Peu importait si cela avait été la bonne chose à faire ou non, mais sauver la vie de Main-Sanglante l'avait clairement désigné comme un ennemi aux yeux de nombreux mineurs. Aucune de ses possessions ne serait plus en sécurité s'il les laissait sans surveillance. Il se souvenait encore de l'expression contrariée et dévastée d'Élézin, des années auparavant, lorsqu'il était rentré du travail et qu'il avait retrouvé son petit sanctuaire de calcaire creusé à la main réduit en poussière. Élézin avait mis Poing en colère au cours du précédent roulement, et ce dernier avait pris sa revanche.

Arlan comprenait très bien ce désir de revanche et comprenait également pourquoi les autres souhaiteraient le punir d'avoir sauvé Main-Sanglante, mais il n'avait pas l'intention de leur faciliter la tâche. Il rassembla le collier de cheveux et quelques bouts de tissu et les rangea dans le sac avec les améthystes, puis entortilla une guenille et s'en servit de ceinture rudimentaire pour y accrocher le sac. Il ne voulait pas revenir à sa couche d'ici un roulement ou deux et s'apercevoir que ses souvenirs avaient disparu.

Il aurait normalement dû se reposer pendant ce roulement, mais il n'était pas d'humeur à rester inactif. Il se leva et, le sac battant contre sa hanche, il se dirigea vers la paroi pour se défouler en extrayant du minerai.

## LE RETOUR DE MAIN-SANGLANTE

Trois roulements plus tard, la trémie était réparée et les esclaves la remplissaient de nouveau du minerai qui s'en était échappé.

Renverse-Lampe était en charge des opérations. Son roulement prenait fin, et la rumeur voulait que Main-Sanglante attende dans la galerie du niveau supérieur, prêt à faire son retour. Son précédent roulement avait été assuré par un étranger que les mineurs avaient surnommé Grande-Gueule, un grand gaillard belliqueux à la peau hâlée qui avait délaissé son fouet et battu Marécage à mains nues afin d'affirmer son autorité.

Les autres avaient regardé lorsque Marécage s'était fait rosser pour une infraction mineure, et peut-être bien imaginaire. S'ils avaient joint leurs forces, ils auraient facilement vaincu Grande-Gueule, mais à quoi bon ? Comment auraient-ils gravi le puits pour s'échapper ? Ils s'étaient donc tenus tranquilles et n'avaient pas réagi tandis que Grande-Gueule affirmait son autorité, et ils avaient obéi lorsqu'il avait beuglé ses ordres.

Arlan était bien resté en dehors de son chemin, et autant que possible, à l'écart de tout le monde. On l'avait fait trébucher à trois ou quatre reprises tandis qu'il travaillait, durant les trois derniers roulements, un coup de pioche donné « par mégarde » avait manqué son pied de quelques centimètres, et il avait « accidentellement » reçu des fragments de minerai sur la tête. À un moment son couchage avait totalement disparu, et il lui avait fallu creuser dans le tas de gravats pour atteindre la pile de haillons et trouver suffisamment de hardes pour le remplacer.

Même Wark l'évitait, et Arlian ne pouvait pas lui en vouloir. Tous ceux qui seraient vus en train de se comporter de façon amicale avec le renégat deviendraient également des parias.

Il espérait que leur colère s'apaiserait rapidement. Bien qu'il n'ait jamais été l'esclave le plus apprécié, il avait toujours été en bons termes avec les autres et ne s'était jamais fait de véritables ennemis – jusqu'à cette fois.

Peut-être, pensait-il en pelletant, que cela marquerait la fin du harcèlement dont il était victime. Avec la trémie de nouveau en état de fonctionner et le minerai renversé disparu, avec Main-Sanglante de nouveau sur place, sans doute les choses reprendraient-elles leur cours normal.

Ou peut-être lorsque le retard accumulé serait rattrapé – tous les chariots de la mine étaient pleins à craquer, et le minerai s'amoncelait au pied des parois creusées puisqu'il n'y avait plus moyen de le remonter à la surface. Peut-être que lorsque tout cela aurait disparu, on lui pardonnerait son geste de pitié malvenu.

Mais il n'y comptait pas. Son sac de souvenirs était toujours solidement attaché à sa ceinture, et il y resterait. Il ne faisait plus confiance à personne.

Il entrevit un mouvement du coin de l'œil et se baissa rapidement tandis qu'une pelletée de minerai lui passait près de l'oreille.

— Désolé, s'excusa Amer d'un ton totalement hypocrite.

— Je me demande s'il est venu à l'esprit de quelqu'un, dit Arlian sans s'adresser à quelqu'un en particulier, que si Main-Sanglante avait trouvé la mort, il aurait pu être remplacé par un surveillant bien pire.

— Et *je* me demande, rétorqua Amer, si quelqu'un pourrait être pire que lui, et si l'ombre de Dinien est aussi ravie que moi d'avoir manqué cette chance de pouvoir se venger de lui.

— La ferme, rugit Renverse-Lampe, ou je vous fournis la preuve que *je* pourrais être bien pire que votre pire cauchemar !

— Seuls les dragons hantent mes songes, marmonna Arlian.

Le fouet claqua sur son dos.

— Tu crois que je ne peux pas me montrer aussi méchant qu'un dragon ? beugla-t-il.

Arlian se retourna et le regarda fixement, sans tenir compte de la zébrure qui lui barrait le dos. Il ne répondit pas. On lui avait ordonné de se taire, après tout. Il se contenta de dévisager Renverse-Lampe.

Le surveillant chancela puis brandit son fouet.

— Reprenez le travail !

Arlan revint à sa pelle. Quelques mineurs avaient marqué une pause lorsqu'ils avaient entendu l'allusion aux dragons. À cause des superstitions, nombreux étaient ceux qui craignaient les créatures légendaires qui avaient autrefois dominé le monde, et Arlian savait qu'ils étaient convaincus que Renverse-Lampe venait d'invoquer le mal à cause de sa remarque imprudente.

Peut-être était-ce le cas. Arlian avait vécu avec les dragons une expérience plus directe que quiconque dans la mine, mais il en savait toujours très peu à leur sujet. Peut-être que de parler d'eux de manière irrévérencieuse portait malheur. Peut-être que l'explication que son grand-père lui avait fournie à propos du temps de dragon avait été à l'origine de l'attaque sur Obsidien.

Mais Arlian n'y croyait pas trop. Et même si c'était le cas, c'était injuste. Un jour, les dragons seraient punis, serait-ce au péril de sa vie.

— Remplissez celle-ci jusqu'à ras bord ! ordonna Renverse-Lampe. Il y a un wagonnet supplémentaire, là-haut. Nous allons rattraper petit à petit les chargements que nous avons manqués.

— Et si les cordes se brisent de nouveau ? demanda quelqu'un.

— Ce ne sera pas le cas, répondit Renverse-Lampe. Tous les cordages ont été remplacés par des neufs. (Il afficha un sourire en coin.) Mais je ne resterai pas en dessous – *certain*s d'entre nous ont plus de jugeote que ça !

Quelques esclaves esquissèrent un sourire ou rirent même brièvement. Ce ne fut pas le cas d'Arlan.

Dix minutes plus tard, la trémie était remplie à ras bord et Renverse-Lampe ordonna aux esclaves de regagner leurs tunnels avant de donner le signal.

Il tint parole et s'adossa au mur du puits, à l'écart de la trémie tandis qu'elle s'élevait dans les airs. Les cordages grinçaient car ils étaient tendus pour la première fois, et les poulies et les poutres mugissaient sous la charge inhabituellement lourde.

Les esclaves attendirent en observant la scène, impatients de recevoir leur prochaine ration et curieux de savoir si les nouvelles cordes allaient effectivement tenir et si Main-Sanglante allait revenir ou non.

La trémie fut hissée dans l'obscurité. Puis, enfin, retentit le son familier des bras de soutien qui pivotaient, faisant passer la trémie par-dessus la corniche afin de procéder à son déchargement.



Les cordages ne s'étaient pas rompus. Arlian entendit le bruit des pelles et des râdeaux de ceux qui s'affairaient à récupérer le minerai qui s'était renversé au cours de la manœuvre tandis que l'équipe, au niveau supérieur, commençait le transfert du minerai vers les wagonnets.

Les autres esclaves se mirent à bavarder entre eux, mais Arlian se tenait à part, plus loin dans la galerie.

Finalement, le minerai avait été emporté, et un enchaînement de petits bruits sourds se firent entendre tandis que les vivres étaient chargés dans la trémie. Les esclaves, qui se reposaient, adossés aux murs ou assis à même le sol de pierre, se redressèrent et attendirent le signal.

La trémie entama sa descente, le grément se manifestant de nouveau, mais moins qu'un instant auparavant, puisque sa nouvelle cargaison pesait bien moins lourd que le minerai.

Arlian jeta un coup d'œil vers l'ouverture du tunnel et observa la gigantesque benne de fer qui descendait doucement.

Main-Sanglante se tenait à l'intérieur, se maintenant à l'un des câbles et regardant autour de lui tandis qu'il s'enfonçait dans la mine.

Cela répondait à une question. Main était de retour, et même s'il arborait un bandage à la tête et que son visage était couvert de coupures et d'hématomes, il ne semblait pas avoir conservé de séquelles irréversibles de sa mésaventure.

Ses blessures semblaient dérisoires comparées à celles de Dinien, Arlian le savait, mais elles permettraient peut-être de calmer les autres mineurs.

Mais seraient-elles suffisantes pour apaiser sa propre conscience ? Pourquoi avait-il sauvé la vie de Main-Sanglante au lieu de laisser le destin encaisser la dette qu'il devait au fantôme de Dinien ?

La trémie toucha le sol de la mine et Main-Sanglante et Renverse-Lampe firent signe aux esclaves les plus proches. Un instant plus tard, Mulot et trois autres esclaves en retiraient deux barriques d'eau, un tonnelet d'huile de lampe et les sacs de nourriture qui permettraient aux mineurs de rester en vie une journée supplémentaire.

Les esclaves furent ensuite de nouveaux expulsés du puits tandis que Renverse-Lampe et la trémie étaient hissés hors de vue.

La trémie ne demeurait jamais plus d'une minute au fond du puits, sauf lorsqu'elle était sous la supervision directe d'un ou deux surveillants, et uniquement lorsqu'il y avait des hommes dans la galerie du niveau supérieur. Les propriétaires craignaient que les esclaves escaladent les

cordages et s'échappent. À la fin de chaque roulement, la procédure était identique : la trémie descendait vide et était remplie, le minerai était remonté et chargé dans les wagonnets, puis les provisions, en quantité relative à l'importance du chargement des wagonnets, étaient descendues, accompagnées du nouveau surveillant. Celui qui avait terminé son travail prenait place à bord de la trémie vide, était remonté et s'assurait qu'elle était soigneusement remise.

Quelques esclaves des plus hardis avaient déclaré qu'il aurait été plus efficace de descendre d'abord les provisions et le nouveau surveillant, puis de remonter le minerai, afin d'éviter un voyage à la trémie, mais lorsque les surveillants avaient daigné répondre, leur réaction avait été évidente : les esclaves remplissaient la trémie bien plus rapidement s'ils savaient que la nourriture ne leur parvenait qu'une fois leur travail achevé.

Lorsque la trémie disparut, Main-Sanglante resta seul au milieu du puits, regardant autour de lui.

Le tas de guenilles était toujours là, mais il était recouvert de poussière et de graviers. Des bouts de cordes tordus étaient entassés contre un mur, les derniers vestiges du vieux cordage épuisé, responsable de l'accident. Les barriques d'eau et le tonnelet d'huile avaient également été remisés d'un côté du puits.

Et une vingtaine d'esclaves étaient avachis dans les galeries, partageant le repas qui venait de leur être distribué.

Il y avait quatre autres hommes dans le tunnel d'Arlian, avec un sac de nourriture. Il attendait tandis qu'ils prenaient chacun ce dont ils avaient envie.

L'un d'eux, Ruminant, regarda Arlian avant de se tourner vers ses compagnons, Wark, Olnéor et Coudées.

— Tout est pour nous, n'est-ce pas ? dit-il.

Arlian se redressa.

— Oh, donne-lui sa part, dit Wark. Le surveillant n'appréciera pas si nous ne le faisons pas.

— Ah oui, j'oubliais ! Arlian est l'ami spécial de Main, non ? demanda Ruminant avec un sourire de dédain.

Arlian tendit la main et Ruminant lui jeta le sac au visage. Arlian parvint à l'esquiver, mais il ne le rattrapa pas. Il dut s'enfoncer dans la galerie pour aller le chercher.

Tandis qu'il le ramassait, Ruminant le bouscula brutalement.

— Excuse-moi, dit Ruminant. Nous avons du travail et je n'ai pas le temps de m'occuper des invités.

Coudées lui donna un coup de son articulation préférée en lui passant devant. Olnéor ne le toucha pas, mais il murmura :

— Je croyais que tu avais du potentiel, mon garçon. J'imagine que j'ai été un vieil imbécile de le penser.

Wark se contenta de passer devant lui sans émettre le moindre commentaire.

Arlian resta planté là, le sac de nourriture à la main, et les observa descendre le tunnel jusqu'à ce qu'ils disparaissent après une courbe. Puis il soupira, s'assit par terre et ouvrit le sac.

Il venait d'en tirer un quignon de pain noir et une poignée de miettes de fromage lorsqu'une ombre obscurcit la lueur diffusée par la lampe.

— Toi, dit Main-Sanglante, lève-toi.

Arlian obéit.

— Tu t'appelles Arlian, ou quelque chose comme ça ?

— Je m'appelle bien Arlian.

— C'est toi qui m'as sorti de là avant que tout s'écroule, n'est-ce pas ?

Arlian hocha la tête.

— Tu t'attends que je t'en sois reconnaissant ?

— Pas du tout.

Arlian ne pouvait pas bien voir le visage de Main-Sanglante car la source de lumière se trouvait derrière lui. Mais il crut voir l'homme froncer les sourcils.

— Tu t'es rendu la vie plus difficile en me sauvant la vie, n'est-ce pas ?

Arlian haussa les épaules.

— Pourquoi as-tu fait cela ?

— Cela m'avait paru être une bonne idée, à ce moment-là.

— Tu es au courant pour Dinien ?

— J'en ai entendu parler, répondit Arlian. Je n'étais pas là, à cette époque.

— Et tu m'as tout de même secouru ?

Arlian haussa de nouveau les épaules.

— Tu ne m'as pas rendu la vie facile non plus, tu sais. Plus longue, oui, mais pas plus facile.

Arlian ne daigna même pas hausser les épaules en guise de réponse.

— Ça ne ressemble à rien de devoir la vie à un esclave. C'est une source de problèmes. J'aimerais savoir pour quelles raisons tu l'as fait.

Arlian hésita. Puis il leva les yeux et regarda Main-Sanglante en face.

— J'aimerais savoir pourquoi vous avez tué Dinien, dit-il.

Main-Sanglante renifla.

— Vraiment ? demanda-t-il. Les autres ne te l'ont pas dit ?

— Ils m'ont dit que vous l'aviez tué parce que vous étiez un salaud sans cœur, répondit Arlian. Mais j'y ai réfléchi. Si vous étiez réellement sans cœur, vous vous seriez plus servi de votre fouet durant toutes ces années où j'étais là. Je ne pense pas que ce soit la raison.

— Peut-être que j'ai essayé et que je me suis rendu compte que je n'aimais pas ça.

— Où peut-être que vous n'aviez pas du tout l'intention de le tuer, suggéra Arlian. Peut-être que vous avez simplement paniqué.

Main-Sanglante le regarda fixement.

— C'est ce que tu crois ?

— Je l'ignore, répondit Arlian. J'aimerais *savoir* pourquoi vous l'avez tué, plutôt que d'essayer de le deviner.

— Moi aussi ! dit le surveillant. Ça s'est juste passé de cette façon. Je n'avais rien prévu à l'avance. J'étais jeune, j'avais peur et j'avais besoin de montrer que j'étais le chef. Et une fois que j'ai commencé à le battre, je n'ai pas pu m'arrêter. J'avais trop peur pour pouvoir m'arrêter.

— Vous y pensez souvent ? demanda Arlian.

— Chaque nuit, répondit Main-Sanglante. (Il fit un bruit à mi-chemin entre le reniflement et le rire.) Le plus drôle, c'était que j'avais tort. C'était mal, c'était la pire chose à faire. Tuer un innocent qui tentait simplement de m'apprendre quelque chose – et depuis, cette leçon me sert beaucoup. J'ai reçu ce surnom que j'ai entendu murmurer. Cela vous a tellement effrayés que je n'ai pas eu à battre qui que ce soit, depuis. Et mes roulements sont toujours plus productifs que ceux des autres. Il n'y a aucune justice dans ce monde, Arlian, tu sais...

— Je sais, répondit Arlian, le cœur soudain battant tandis qu'il revoyait son village, incendié et ravagé, sa famille anéantie à cause du caprice de trois créatures impitoyables. À moins que nous la rendions nous-mêmes.

— Mais tu as eu l'occasion de te faire justice, dit Main-Sanglante. Tu aurais pu me laisser mourir pour ce que j'avais fait à Dinien, mais tu ne l'as pas fait. Pourquoi ?

Arlan hésita encore. Il aurait pu donner toutes les explications qu'il avait fournies à Mulot et aux autres durant ces trois derniers roulements, qu'il était préférable de garder Main-Sanglante vivant plutôt que de risquer d'avoir un nouveau surveillant inconnu ou des mesures plus draconiennes au sein de la mine, qu'il ne voulait pas manquer un seul repas... Mais ce n'étaient là que des mensonges, et il ne souhaitait pas mentir à cet homme, qui avait admis ce qui était incontestablement la vérité à propos de la mort de Dinien, et qui avait manifestement été hanté par cette mort durant des années.

— Vous étiez en danger et j'avais la possibilité de vous aider, dit Arlian. Peu importe qui vous étiez.

Arlan vit Main-Sanglante froncer les sourcils et il put presque l'entendre grogner. Le surveillant le saisit violemment par la barbe et le tira vers lui.

— Ça a de l'importance, siffla-t-il. Tu as bien vu que ça avait de l'importance ! Tu as sauvé la vie de quelqu'un, et qu'est-ce que ça t'a apporté ? J'ai tué un homme, et qu'est-ce que ça m'a apporté ? Ce monde est malade et injuste, Arlian, et ce que nous sommes a de l'importance !

Il lâcha prise et Arlian trébucha en arrière, se rattrapant au mur de la galerie.

Durant un moment, les deux hommes se regardèrent en silence. Puis Main-Sanglante tourna les talons et regagna le puits.

— Retourne au travail, esclave ! cria-t-il par-dessus son épaule. Il y a du minerai à extraire !

## 8

### EN PLEINE LUMIÈRE

Arlian dormait dans sa cavité lorsqu'un coup de botte le réveilla.

— Debout, esclave ! s'écria Main-Sanglante. Il se tenait au-dessus du mineur assoupi, une lampe à la main, prêt à lui redonner un coup de pied.

Arlian roula sur le côté et se redressa tant bien que mal, d'un air perplexe.

Il était de repos, c'était sa période de sommeil. Il avait extrait et charrié son lot de minerais pour ce roulement, et il méritait bien quelques heures de répit. Mais il savait qu'il ne valait mieux pas discuter.

Tandis qu'il se levait, Main-Sanglante se pencha en avant, la bouche près de l'oreille d'Arlian. Il murmura d'un ton de confiance :

— Si quoi que ce soit ici a de la valeur à tes yeux, prends-le avec toi.

Stupéfait par ce soudain changement d'attitude, Arlian cilla avant de s'emparer rapidement de son sac et de sa ceinture. Il tendit la main vers sa lampe, mais Main-Sanglante secoua la tête et lui fit signe de ne pas s'encombrer.

— Laisse-la ici, chuchota-t-il.

Arlian obéit et attendit les ordres suivants.

— Il est temps de me racheter, une fois pour toutes ! gronda Main-Sanglante en reculant d'un pas, loin de son comportement tyrannique habituel, ce qui prit de nouveau Arlian au dépourvu. Sors et comporte-toi en homme !

Désorienté, encore dans un demi-sommeil, Arlian sortit de sa niche en titubant et prit la direction du puits. Main-Sanglante qui marchait juste

derrière lui le poussait chaque fois qu'il ralentissait l'allure ou qu'il trébuchait.

Il accrocha sa ceinture en marchant. En dehors de celle-ci, il n'était vêtu que d'une paire de braies en lambeaux, et il se demanda s'il n'aurait pas bien fait d'emporter avec lui d'autres choses lorsqu'il en avait eu l'occasion.

De toute façon, il était trop tard, désormais.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il.

— Je vais m'assurer que tu ne poses plus jamais les mains sur moi ! rugit Main-Sanglante.

Il fit claquer son fouet.

Arlian resta perplexe. Il avait sauvé la vie de Main-Sanglante, allait-il en être récompensé par des coups de fouet ? Sans doute était-ce ce qu'il méritait pour avoir aidé un meurtrier, mais il ne s'y était pas attendu. S'agissait-il là de la façon de Main-Sanglante de lui montrer que ce monde était injuste ?

Ce n'était pas nécessaire, les dragons l'avaient déjà fait bien avant lui.

Ils se retrouvèrent dans le puits. Arlian fut surpris qu'il y fasse presque totalement noir. Toutes les lampes étaient éteintes ; seule celle que portait Main-Sanglante fournissait de la lumière.

Une faible lueur provenait du niveau supérieur, mais Arlian ignorait si cela sortait de l'ordinaire ou non. Peut-être y avait-il toujours une lumière allumée là-haut et demeurait-elle invisible lorsque les lampes étaient allumées en bas.

— Maintenant ! aboya Main-Sanglante lorsqu'ils atteignirent tous deux la pile de guenilles.

Il éteignit sa lampe, plongeant le puits dans une obscurité presque totale. Seule la lueur d'en haut transperçait les ténèbres.

Arlian entendit qu'on déroulait une corde, puis il perçut un bruit sourd – mais il ne s'agissait pas du fouet de Main-Sanglante. Le son provenait de l'autre côté.

Il se retourna et sentit quelque chose qui pendait à côté de lui, à peine visible, gris terne dans l'obscurité.

Une corde.

Durant un moment, il fut incapable d'esquisser le moindre mouvement. Il la contempla d'un air stupéfait. La corde presque invisible lui semblait tellement incongrue alors que son esprit était toujours embrumé par le

sommeil qu'il eut d'abord du mal à accepter sa présence. Il se demanda s'il dormait toujours et rêvait cette scène.

Il tendit la main et, hésitant, prêt à la retirer à la première manifestation de Main-Sanglante, il la toucha.

La corde était bien réelle. Il put clairement sentir sa texture rugueuse sous ses doigts. Il était éveillé.

Aucune corde n'aurait dû se trouver là. Aucune corde n'était permise, à part durant les changements d'équipes, lorsque l'on descendait la trémie et qu'on la remontait. Qu'est-ce que celle-ci faisait là ?

Main-Sanglante fit claquer son fouet, et Arlian sursauta.

— L'obscurité pour les sombres desseins, dit le surveillant à voix haute. (Il éclata de rire. Puis, dans un soupir, il ajouta :) Tu ne peux plus rester ici.

— Pardon ?

— Parle plus bas ! siffla Main-Sanglante.

Arlian chuchota :

— Pardon ?

— Tu ne peux plus rester ici, répéta le surveillant en chuchotant si bas qu'Arlian l'entendit à peine. Ce n'est bon pour personne. Les autres te détestent pour ce que tu as fait. Par ta faute, je suis en position de faiblesse – tu leur rappelles que je suis humain et mortel. Tu m'as rappelé, à moi, que j'étais mortel. Comment pourrai-je maltraiter celui qui m'a sauvé la vie et le traiter comme les autres esclaves ? Tu ne peux plus rester.

— Mais je suis un esclave...

— Mérites-tu l'esclavage ?

— Non, bien sûr que non, répondit Arlian d'un air perdu.

— Pour les autres, je vais te tuer, comme j'ai tué Dinien, pour te punir de ton impudence. Et si tu ne grimpes pas à cette corde et si tu ne sors pas d'ici, je vais vraiment te tuer, je le jure sur les dieux disparus !

— Grimper ?

Arlian s'agrippa à la corde, le cœur envahi par une soudaine vague d'espoir.

— Il y a un garde, là-haut, mais il s'agit de mon frère, Linnas. Il a « accidentellement » fait tomber la corde, et dans un moment, il lancera un paquet de nippes que je ferai passer pour ta dépouille et que je jetterai dans la trémie à la fin du roulement. Lorsque tu devras passer devant lui, il sera absent de son poste, en train de se soulager. Après ça, Arlian, tu ne pourras plus compter que sur toi-même, et nous serons quittes. Je paie ma vie avec



ta liberté, et tout comme tu aurais pu te faire tuer si le minerais était tombé plus tôt, si je suis découvert, on me tuera, ou je serai réduit en esclavage.

— Je ne... je veux dire, merci..., commença Arlian.

Main-Sanglante l'interrompit.

— Tu as dit qu'il n'y avait pas de justice tant qu'on ne se la faisait pas. Je fais ma part. Grimpe !

Il fit claquer son fouet contre le tas de guenilles, et Arlian, soudain inspiré, poussa un cri. Il se jeta sur la corde, s'y accrochant désespérément avec les mains et les genoux – il n'avait jamais grimpé à la corde auparavant, bien qu'il l'ait déjà souvent vu faire.

Il parvint à se hisser, petit à petit, tandis que Main-Sanglante fouettait le tas de guenilles. Un bruit plus lourd retentit d'un côté, et Arlian songea qu'il devait s'agir de la fausse dépouille. Puis Arlian sentit le fouet lui brûler les jambes, et il hurla.

— Bien, dit Main-Sanglante. Crie si tu veux, espèce d'imbécile ! (Puis il s'approcha plus près et chuchota :) J'ai besoin de sang sur le fouet et les haillons pour que l'on me croie. Je suis désolé.

— Ce n'est pas grave, répondit Arlian en chuchotant, tandis que la douleur dans ses jambes se faisait plus intense. Merci, Main.

— Je m'appelle Énir, murmura le surveillant. Allez !

Arlian reprit son ascension. Il haletait en faisant l'effort de se hisser le long de la corde, en direction de la lumière, tentant de synchroniser sa respiration avec le bruit des coups de fouet sur les haillons. De temps à autre, il gémissait et se plaignait.

Puis sa main heurta la pierre, et un moment plus tard, il escaladait la corniche à l'entrée de la galerie, vivement éclairée par deux lampes.

Un homme se tenait là, il n'était pas revêtu des hardes des mineurs ni du tablier de cuir des surveillants, mais d'une éclatante tunique verte et dorée sur des hauts-de-chausses de velours noir. Il portait une épée à la ceinture, et après quelques secondes d'embarras, Arlian reconnut le bretteur qui était descendu dans le puits lorsque le cordage de la trémie avait cédé.

— Je m'appelle Linnas, dit-il en tendant la main et en souriant. Vous comprendrez que nous ne nous sommes jamais vus, et si jamais quelqu'un vous le demande, j'ai dû boire un peu trop de bière et je me suis éloigné de mon poste.

Arlian hocha prudemment la tête et saisit la main qui lui était offerte.

— Je souhaitais vous remercier d’avoir sauvé la vie d’Énir, dit le bretteur en secouant la main d’Arlian. (Puis il la relâcha, fit un pas en arrière et décrocha l’une des lampes du mur. Il la tendit à Arlian et dit :) Vous en aurez besoin. Maintenant, allez ! Sortez d’ici !

— Merci, haleta Arlian en acceptant la lampe.

Puis il passa devant Linnas en titubant et se dirigea vers le passage, boitant sur ses jambes douloureuses et ensanglantées.

Lorsqu’il y avait été mené de force, des années auparavant, la galerie était bordée de lampes et de torches, mais il savait désormais que cela avait été en préparation d’un changement d’équipes – les mules qui tiraient les wagonnets n’appréciaient guère l’obscurité. Il ignorait l’heure qu’il pouvait être, mais il s’agissait manifestement du milieu d’un roulement, lorsque personne ne se trouvait habituellement dans ce tunnel.

Il avait mal aux jambes, et il espérait que Main... non, qu’Énir ne l’avait pas trop écorché. Mais il avait de l’entraînement à force de travailler lorsqu’il était malade, épuisé ou blessé, et il trottina malgré la douleur.

Sa lampe unique créait d’énormes ombres étirées tandis qu’il remontait la galerie. Il remarqua cette fois – il n’avait rien vu lorsqu’il n’était encore qu’un garçon – que le passage était une ancienne partie de la mine elle-même, qu’il suivait la trajectoire et la forme d’un gigantesque filon de minerai qui avait été entièrement épuisé. Il apercevait les marques laissées par les coups de pioches sur les murs, les traces de galène trop minces pour valoir la peine d’être extraites, les épaisses couches de fumée sur le plafond au-dessus des alcôves où les lampes avaient été placées jour après jour.

Il était étrange de voir cela de cette façon, presque comme dans un rêve – il avait vécu depuis si longtemps dans le même réseau de profondes galeries, qui ne s’étendait que très lentement, qu’un nouveau lieu, inconnu, ne paraissait pas vraiment réel.

S’il s’agissait d’un songe, se dit-il, il ne voulait pas qu’il s’achève. Il souhaitait se retrouver à l’extérieur de la mine, au soleil, à l’air libre, de nouveau libre, capable de mener sa propre vie, de faire ses propres choix, et bientôt de prendre sa revanche sur le seigneur Dragon et ses pillards, ainsi que sur les dragons eux-mêmes.

À certains endroits, le passage était tellement étroit qu’Arlian se demanda comment les wagonnets de minerai pouvaient passer, mais même ainsi, il était toujours plus large que la plupart des tunnels de la mine, et il avait déjà l’impression que le monde s’ouvrait autour de lui.

Et puis, il se retrouva au sommet, au bout de la galerie, et une lourde porte de bois lui barrait le passage. Il hésita. Et s'il y avait un autre garde de l'autre côté ? Il n'avait aucune arme, pas même une pierre. Et si ce gros vieillard horrible qui l'avait descendu à la mine il y a si longtemps se trouvait là-dehors ?

Il serra les lèvres. Si ce vieil homme était là, Arlian lui tordrait le cou à mains nues. Il n'était plus un enfant apeuré.

Il dut s'arrêter pour réfléchir un instant et se rappeler comment fonctionnait le loquet – il n'en avait pas utilisé depuis si longtemps ! Il n'y avait pas de portes dans la mine. Mais c'était assez simple, il parvint à l'ouvrir.

Une lumière aveuglante jaillit dans la galerie. Il eut un mouvement de recul, momentanément terrifié. L'éclat était si intense qu'il pensa devenir fou. Il plaqua son bras contre ses yeux, et appuya de toutes ses forces. Mais le monde qui l'entourait était toujours inondé d'une vive lumière rouge.

Il voyait l'intérieur de ses propres paupières, comprit-il. La lumière de l'autre côté de la porte était si éclatante qu'elle brillait à travers sa chair.

Mais ses yeux commençaient à s'y habituer, et après un moment, il osa ouvrir un œil.

La lumière provenait du soleil. Il le savait. Il avait été plongé dans l'obscurité des mines depuis si longtemps que ses yeux étaient devenus trop sensibles pour pouvoir supporter la lumière ordinaire du jour.

Mais s'il voulait s'échapper, il devrait y faire face, s'aventurer dans cette lumière et trouver un refuge loin de ces mines avant que quelqu'un se rende compte de sa disparition. Il fit quelques pas, le bras toujours levé.

L'air s'agitait autour de lui, et d'une certaine façon, cela ne lui semblait pas normal. Ses poils se hérissèrent et il frissonna.

Il s'agissait du vent, comprit-il. Juste un vent frais qui soufflait. Ce qui n'était pas normal, c'était le froid. Il avait été enfermé depuis si longtemps dans la mine, où la température était constante d'un bout à l'autre de l'année, excepté à proximité des lampes, qui réchauffaient l'atmosphère, qu'il en avait oublié la sensation.

Il avança et tenta de regarder autour de lui tout en se protégeant les yeux de l'éclat du soleil.

Tout paraissait délavé, blanchâtre, les couleurs défraîchies et pâles. Mais il apercevait la gigantesque falaise jaune qui le dominait ainsi que les sillons laissés par les wagonnets dans la poussière, à ses pieds et le long de

la pente de la colline recouverte d'une herbe verte et luxuriante, qui descendait jusqu'à la vallée. La lumière du soleil provenait presque directement d'au-dessus de lui, il n'y avait donc quasiment pas d'ombres.

À sa gauche se dressait un petit groupe de constructions, des bâtiments bas faits de pierre et de chaume – certainement le siège de la mine, où le seigneur Dragon l'avait vendu aux propriétaires. Si quelqu'un venait à regarder par l'une des nombreuses fenêtres, on le remarquerait immédiatement, et il serait difficile de se méprendre, étant donné ses vêtements en loques et sa peau pâle : il s'agissait d'un mineur en fuite.

Il devait s'éloigner de ces fenêtres aussi vite que possible. Les traces de roues partaient vers la gauche, passaient devant les bâtiments puis descendaient le long d'une route poussiéreuse creusée dans le flanc de la colline, qui s'éloignait de la falaise.

Cela signifiait qu'il ne devait pas aller à gauche, ni tout droit. Il se tourna sur sa droite et se mit à marcher. Il ne voulait pas se fatiguer trop vite, il s'empêcha donc de courir. Il resta à proximité de la falaise, espérant se confondre avec la roche, et il se mit à monter lentement.

Peu de temps après, il avait atteint le bout de la falaise et il se retrouva à grelotter sur une pente raide entre de jeunes arbres épars. Il marqua une pause et se retourna, les bras repliés autour de lui, dans une vaine tentative pour conserver sa chaleur.

Il ne savait pas s'il se trouvait au début du printemps ou de la fin de l'automne avant de remarquer ici et là des feuilles récemment tombées. Il comprit alors que c'était l'automne. Il savait également qu'il faisait nettement plus froid qu'il l'aurait souhaité.

Et le monde était si étrange, si *intense*... Le vent sur sa peau était une ondulation constante et lui procurait une sensation nouvelle. La lumière était si douloureusement brillante, les couleurs si éclatantes et vives... Des odeurs inconnues lui emplissaient l'esprit, ramenant à la surface des fragments d'étranges souvenirs d'enfance qu'il croyait enfouis à jamais.

C'était dur, le temps était froid, lumineux et inconfortable. Cela lui faisait presque mal, mais pour rien au monde il n'y aurait de nouveau renoncé. Il préférait mourir plutôt que de devoir retourner à la mine.

Et il avait l'intention de faire tout ce qui était en son pouvoir pour s'assurer qu'il n'y retournerait jamais. Cela signifiait qu'il devait réfléchir, échafauder des plans et non errer sans but précis. Il fallait qu'il sache où il se trouvait et qu'il décide où il désirait se rendre.

À sa gauche, de là où il se trouvait, il voyait le sommet boisé de la falaise qui s'élevait vers un pic rocheux et sur lequel on ne distinguait aucun signe d'habitation. À sa droite, le relief déclinait en s'éloignant de la falaise et s'ouvrait sur des prés, et il apercevait des toits de chaume dans le lointain. Le soleil avait légèrement dépassé son zénith, ce qui signifiait qu'il s'agissait de l'ouest – et il avait marché, estima-t-il, vers le nord-ouest.

Bien qu'il n'y ait eu aucun signe d'une éventuelle poursuite, il souhaitait mettre autant de distance que possible, et autant d'obstacles que possible, entre lui et la mine. Il jugea que, s'il se dirigeait plein nord, il s'agirait d'un juste milieu. Personne ne le trouverait parmi les arbres, et la falaise elle-même gênerait toute recherche. Puisque la forêt au nord paraissait inhabitée, il aurait moins de chances de se faire remarquer par quelqu'un qui ne manquerait pas de signaler un fugitif. Et cela soulagerait ses yeux qui le faisaient toujours souffrir. Les arbres avaient perdu la plupart de leurs feuilles, mais ils procureraient toujours un peu d'ombre, ainsi qu'un abri contre le froid mordant du vent.

Il se dirigea donc vers le nord.

Quelques heures plus tard, lorsque ses yeux se furent habitués et qu'il ne fut plus nécessaire de les plisser lorsqu'il regardait vers l'ouest, dans le soleil couchant, il marqua une pause et observa autour de lui. Il avait parcouru plusieurs kilomètres à travers un terrain qui lui était totalement inconnu. Il était resté autant que possible à l'écart des routes, des habitations, des granges et des champs cultivés, et il n'avait aperçu des êtres humains que de loin. Le monde extérieur était toujours merveilleux, mais il commençait déjà à perdre de son intensité et de sa singularité.

Il se trouvait désormais au sommet d'une colline rocailleuse, et il était temps de s'arrêter de nouveau pour réfléchir. Il devait trouver un but. Il s'était échappé de la mine, il s'en trouvait relativement loin, et il était temps de trouver un endroit où aller, au lieu d'en fuir un.

Il étudia les environs et ne remarqua pas grand-chose en dehors des arbres dénudés et du ciel vide. La journée était sans nuages, le ciel d'un bleu éclatant, d'une couleur plus vive que tout ce qu'il avait pu voir à la mine.

Il avait franchi des ruisseaux et s'y était désaltéré, mais il avait de nouveau soif. Et faim. Et froid. L'hiver approchait et il n'avait pas de manteau, pas même une chemise. Il ne possédait ni nourriture ni chaussures – ses pieds s'étaient endurcis au fil des ans à force de marcher à même la

roche, mais les brindilles et les pierres tranchantes lui faisaient tout de même mal.

Et il se doutait qu'il ne devait ressembler à rien. Il ne s'était ni coupé les cheveux ni peigné depuis des années. Il ne s'était *jamaïs* taillé la barbe. Sa peau était soit terriblement pâle, soit rougie par les rayons du soleil, mais elle n'était certainement pas en bonne santé.

Il avait besoin de choses que seules d'autres personnes seraient à même de lui fournir. Mais il craignait également que ceux qui le verraient l'identifient instantanément comme un fugitif. Il n'avait pas d'argent, pas de famille, ses seules possessions étant un vulgaire sac de souvenirs sans valeur.

Et il ignorait où il se trouvait.

Sa bouche se creusa en un sourire. D'un point de vue pratique, il était mieux à la mine, puisqu'il savait toujours où il était et quelle serait l'heure de son prochain repas. Mais il n'aurait cédé sa liberté pour rien au monde. Il préférerait mourir d'hypothermie cette nuit, se dit-il, que de devenir un esclave centenaire.

Mais il n'avait aucune intention de mourir, en aucun cas. Il voulait vivre, mener sa propre vie et, d'une façon ou d'une autre, venger sa famille.

L'eau n'était pas un problème puisque ces collines étaient traversées de nombreux petits cours d'eau à l'eau bouillonnante. L'été ne semblait pas avoir été sec. La nourriture. Il pourrait tenir durant des jours sans manger, s'il le fallait, il en était convaincu, et il avait entendu des histoires à propos de personnes qui s'étaient nourries d'écorces et d'insectes.

Quant à des vêtements et à un abri, en revanche, il devait les trouver avant qu'il fasse plus froid. Il pourrait peut-être se réfugier dans une grange, voler une veste...

Mais où trouverait-il une grange ou une autre habitation ? Il se retourna doucement, admirant l'immense étendue d'arbres gris sans feuilles.

Il aperçut de la fumée. Un mince filet gris s'élevait dans le lointain, à l'est.

Pendant un moment, il crut qu'il s'agissait du cratère fumant de sa propre montagne. Puis il comprit qu'il était plus probable qu'il s'agisse d'un simple feu dans l'âtre d'une maison.

D'une façon ou d'une autre, pourtant, cette fumée signifiait qu'il y avait des gens, et sans doute un abri.

Alors, se dit-il, c'était là qu'il devait se rendre. Il marcherait, se promit-il, jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il cherchait, ou jusqu'à ce qu'il ne puisse plus marcher.

Et il se remit en route pour le prouver.

## LE REFUGE

C'était une nuit sans lune. Après qu'il se fut cogné dans des branches une demi-douzaine de fois et qu'il eut trébuché un nombre incalculable de fois, Arlian admit qu'il devait s'arrêter. Si douloureuse que fût la lumière éclatante du soleil, il en avait besoin pour voir où il mettait les pieds. Même ses yeux habitués à l'obscurité ne pouvaient rien contre les ténèbres qui régnaient dans la forêt nocturne. Il s'enfouit donc sous un tas de feuilles mortes pour rester au chaud et resta blotti là jusqu'au matin.

Il dormit mal dans cet environnement froid et inconnu, et il se réveilla avant que l'aube ait teinté de rose le ciel oriental grisâtre. Il ne perdit pas de temps et se remit immédiatement en route. Il fut ravi de constater que la mince colonne de fumée qu'il avait suivie le soir précédent, jusqu'à ce que l'obscurité ait rendu toute progression impossible, se trouvait toujours là – même si elle semblait toujours aussi éloignée.

En milieu de matinée, il atteignit une propriété agricole, un corps de ferme et trois petites granges érigés aux abords de quelques acres de terre. Il se faufila dans l'une des granges, à l'affût du moindre signe qui révélerait la présence des occupants. Puis il utilisa le bord tranchant d'une vieille houe qu'il trouva sur place, après l'avoir frotté contre une pierre à aiguiser, pour couper sa barbe à une longueur plus raisonnable. Elle était toujours irrégulière et hirsute, mais il avait passé les doigts dans sa barbe et ses cheveux presque continuellement tandis qu'il marchait, et il songea qu'il devait désormais simplement ressembler à quelqu'un d'échevelé et non de complètement sauvage. Il se servit d'un morceau de cuir pour attacher ses



cheveux – c'était loin de ressembler à une natte, mais c'était mieux que rien.

Il contempla son reflet dans un abreuvoir à demi plein et décida que, s'il trouvait un sarrau et des sandales, il pourrait se montrer.

Il n'y avait cependant ni chaussures ni chemise dans la grange. Il récupéra une poignée de maïs séché au fond d'une auge abandonnée et l'emporta, picorant un ou deux grains à la fois.

Cette première propriété n'était pas un avant-poste isolé en pleine nature. Arlian comprit, lorsqu'il se risqua hors de la grange et regarda vers l'est en plissant les yeux, qu'elle se trouvait au bout d'une route étroite et que d'autres fermes étaient attenantes. Il avait de nouveau franchi la ligne entre la nature boisée et la civilisation.

Il espérait avoir mis suffisamment de distance entre lui et la mine pour que ce retour s'avère uniquement positif. Il n'osa pas utiliser la route à découvert, pas encore, et il se contenta de la longer derrière les maisons, les fermes et les édifices où l'on fumait la viande. Il restait également à proximité des bâtiments pour se protéger des vents froids qui paraissaient continuels.

Il se nourrit de la pitance du bétail tandis qu'il continuait sa progression, volant une poignée de grains ici, quelques fruits séchés là. Il résista à la tentation de s'introduire dans un fumoir ou dans une laiterie pour y trouver quelque chose de plus consistant. Il n'avait pas mangé de viande depuis le jour où ses parents avaient trouvé la mort, et les odeurs qui s'échappaient des fumoirs étaient presque insupportables, à la fois tentantes et écœurantes, ce qui le conduisit à passer devant le plus rapidement possible.

Il se dirigea vers l'est durant encore quelques jours, dormant dans des granges et des remises, vivant de nourriture pour animaux et buvant l'eau de puits non entretenus, souffrant perpétuellement de froid et de faim, marchant en tremblant. À plusieurs occasions, il vit des gens, et on l'aperçut à quelques reprises. Lorsque cela se produisait, il changeait de direction mais continuait à marcher afin de passer pour un voyageur ordinaire. Par deux fois, quelqu'un l'interpella, mais il les ignora et poursuivit son périple, tandis que les autres n'insistèrent pas.

Il croisait parfois des villages, mais il prenait soin de les éviter en faisant de grands détours.

Le quatrième jour après sa nuit dans les bois, il tomba sur du linge qui séchait en plein air. Il s'empara d'un sarrau d'homme en lin, se promettant

qu'un jour il rembourserait son propriétaire. Lorsqu'il fut sec, il se révéla très efficace contre le froid, mais il n'osait toujours pas se montrer. Après tout, non seulement était-il étrangement hirsute et pieds nus, mais le propriétaire légitime de la chemise aurait pu la reconnaître.

Le cinquième jour, la tentation fut trop forte. Il déroba un jambon. Il tomba malade durant la nuit, son estomac se rebellant contre cette nourriture inconnue.

Le matin suivant, il y avait du givre sur les champs, et à cause de ça et de sa digestion difficile, il se mit en route plus tardivement que les jours précédents. Il prit le temps d'examiner cette colonne de fumée qu'il suivait depuis si longtemps.

Il ne s'agissait pas d'une simple cheminée, ni même d'un village, remarqua-t-il, mais elle provenait d'une grande ville.

Très certainement Manfort.

Il avait toujours voulu voir Manfort. En outre, s'il souhaitait mettre la main sur le seigneur Dragon pour se venger de la profanation de son village, Manfort était le lieu le plus désigné pour débiter ses recherches. Mais il pouvait difficilement se rendre dans cette célèbre ville dans un tel état, ne portant que des braies en lambeaux et une chemise volée alors que l'hiver était si proche.

Eh bien, elle était encore loin, il en était certain. Il se trouvait à bonne distance de la forêt, désormais, progressant à travers des collines au faible dénivelé, où une ferme faisait place à une autre, puis à une autre, aussi loin que portait sa vue, où la route menait d'un village à l'autre, à des intervalles n'excédant jamais une trentaine de kilomètres, et croisait souvent ou rejoignait d'autres routes, mais il s'agissait toujours de la campagne et il n'avait toujours pas aperçu la moindre tour de guet ou tourelle.

Et pourtant, il ne pouvait pas agir indéfiniment de cette façon. Avant d'atteindre les murs de Manfort, il devrait trouver un moyen de se laver ainsi que des vêtements appropriés. Il pourrait ensuite se présenter dans un commerce ou un autre et chercher un travail honnête pour gagner sa vie avant d'entamer sa quête de revanche.

Il y réfléchit en marchant, tandis qu'il passait devant des fermes et des villages.

Peut-être, pensa-t-il à la fin d'un après-midi frisquet tandis que le soleil rougeoyait derrière lui, pourrait-il simplement se présenter comme un voyageur malchanceux, qui aurait été détrossé par des bandits mais qui

avait réussi à s'enfuir, et offrir de travailler en échange de quelques nuits dans une auberge. Il ne possédait aucun talent particulier, mais il avait appris à manier la pioche à la mine, et il pensait qu'il pourrait se servir de cette expérience pour fendre des bûches.

Il repensa à son grand-père lorsqu'il disait que les bandits ne s'étaient jamais rendus aussi loin au nord, mais il pouvait espérer soit que le vieil homme avait eu tort, soit que les choses avaient changé au cours de sa captivité ; ou même que celui qu'il approcherait n'en saurait pas autant que son grand-père à ce sujet.

Il souffla dans ses mains pour les réchauffer puis les frotta l'une contre l'autre. Il décida que le temps était venu de tenter sa chance. Il devait de toute façon revenir un jour au monde des humains. Et le moment était venu.

Il approchait du plus gros bourg qu'il ait jamais vu, si grand qu'il ne pouvait guère être confondu avec un village. Il était plus gros que celui où il avait passé son enfance. Il approchait également de Manfort. Le mince fil de fumée s'était mué en une large tapisserie qui zébrait le ciel oriental, et dans les rares occasions où il bénéficiait d'une vue dégagée vers l'est, il croyait distinguer le sommet de tours dans le lointain.

Il n'était pas encore prêt à marcher sur la ville, mais ce bourg lui semblait convenir. Il décida de s'y risquer – mais il ne pouvait toujours pas se résoudre à marcher à découvert dans les rues principales. Il préférait se faufiler le long des allées du bourg, évitant les zones denses, cherchant l'arrière d'une auberge. Il pensait que, s'il se présentait dans la cour d'une écurie, il aurait l'air plus présentable qu'à la porte principale.

Puis, lorsqu'il eut presque décrit la moitié d'un cercle autour du cœur de la ville, il aperçut un édifice de pierre de taille et de bois sculpté de deux étages, recouvert d'un toit d'étain, percé d'une dizaine de fenêtres à vantaux bien éclairées et garnies de rideaux. Un carrosse stationnait près de la porte de service, quatre chevaux y étaient attelés et le cocher s'impatientait sur son siège, attendant manifestement que quelqu'un sorte de l'auberge. D'autres chevaux se trouvaient dans la cour, derrière le bâtiment principal, au lieu de bœufs ou de mules. Et d'un côté, le complexe donnait directement sur la route principale, à l'extérieur du bourg lui-même.

Il s'agissait certainement d'une auberge, plutôt respectable à en juger par son aspect. Il s'en approcha en se faufilant. Il voulait éviter que le cocher le remarque. Il fit donc le tour par l'autre côté et émergea enfin entre l'écurie et une remise à bois dans une cour boueuse.

La porte de derrière était close et sombre. Il fit la moue et leva les yeux en direction des fenêtres.

Ce faisant, il vit un vantail s'ouvrir au premier étage. Les rideaux furent repoussés, et une jeune femme se pencha en agitant la main, comme si elle essayait de se débarrasser d'une odeur désagréable.

Arlian la regarda fixement.

Mis à part quelques coups d'œil à bonne distance durant ces derniers jours, il n'avait pas vu une femme depuis ses onze ans. Souvent, à la mine, alors qu'il devenait un homme, il avait été très conscient de ce manque, mais il n'avait naturellement rien pu y faire. Depuis sa fuite, il avait été trop occupé, trop concentré sur d'autres problèmes pour y penser.

Mais en cet instant, toutes ces années de privation resurgirent d'un coup, et il la regarda les yeux écarquillés, bouche bée.

Les traits de la jeune femme lui paraissaient remarquablement délicats, ses grands yeux incroyablement attirants. Ses cheveux bruns étaient longs et bouclés avec soin, et ils tombaient en décrivant des courbes gracieuses autour de son visage. Elle avait les bras nus et minces, et la peau claire.

Et elle était nue. Ou, du moins, tout ce qu'il voyait d'elle l'était. Sa poitrine découverte était parfaitement visible à la lueur rosâtre du soleil couchant. Les mamelons étaient larges et sombres.

Arlian en eut le souffle coupé. Il eut soudain l'impression d'être comprimé dans ses vêtements, qu'il étouffait.

Puis elle cessa d'agiter la main et ferma les yeux durant un moment, basculant la tête en arrière et prenant une grande goulée d'air frais. Ses cheveux tombèrent en boucles glissantes le long de son dos et ondoyèrent sur ses épaules, scintillant à la lueur de la lampe qui illuminait la pièce. Arlian eut du mal à déglutir. Il ressentait des choses auxquelles il était incapable de donner un nom, des sensations qu'il n'avait jamais ressenties auparavant. Il fit un pas en avant.

Alors la femme ouvrit les yeux et regarda en bas, dans la cour de l'écurie. Arlian se figea, mais il était trop tard. Leurs regards se croisèrent, et la jeune fille écarquilla les yeux de surprise.

Arlian resta immobile, pétrifié de terreur, de honte et de désir. Ses pensées contradictoires furent prises dans un écheveau d'émotions violentes et inconnues.

Durant un instant qui parut une éternité, ils se regardèrent fixement. Puis la femme lui sourit – il ne s'agissait pas d'un simple sourire, mais d'un

*large* sourire. Elle ne fit rien pour se couvrir. Au contraire, elle jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule, puis se pencha davantage et lui fit signe.

Arlian fit un nouveau pas en avant, puis hésita. Qu'était-il en train de faire ? Qui était cette femme qui s'exposait de manière si effrontée ? Voulait-elle vraiment qu'il approche ? Il fut pris d'une soudaine envie de faire demi-tour et de s'enfuir. Mais dans le même temps, il était incapable de la quitter des yeux.

— Viens, lui dit-elle. Tu apprécies ce que tu vois ?

Il ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Il tenta de déglutir, mais sa gorge était soudain devenue trop sèche. Il serra les poings.

Il ne s'agissait que d'une personne, d'un autre être humain. Il parlait aux femmes sans rougir lorsqu'il était enfant. Pourquoi était-ce devenu si difficile désormais ?

Bien sûr, aucune femme du village ne s'était jamais montrée nue, et d'aussi loin qu'il puisse s'en souvenir, aucune d'elles n'était aussi jolie.

— Oui, parvint à grommeler Arlian avant de faire un autre pas en avant.

— Alors tu peux grimper ? Si tu arrives jusqu'à la fenêtre, je te laisserai entrer et tu pourras regarder autant que tu le souhaites. Tu pourras même faire *plus* que regarder !

Arlian était totalement désorienté, désormais, mais après un moment, le désir de s'approcher d'elle et de se mettre au chaud vint à bout de sa timidité et de ses incertitudes. Il traversa la cour en trotinant et se hissa au sommet d'un tonneau, puis bondit vers la fenêtre ouverte. Il s'agrippa au rebord, mais ses doigts glissèrent. Il retomba dans la cour, son pied manqua le tonneau et il chuta lourdement à terre.

La femme éclata de rire. Ce son musical et léger l'emplit d'un sentiment d'urgence et d'un embarras féroce. Il se releva d'un bond et regarda autour de lui, dans la cour. Il n'osait plus regarder la jeune femme. Il était certain que son visage était rouge vif de honte et que l'étroitesse de ses braies était évidente et choquante.

— Je suis désolée, dit-elle juste au-dessus et derrière lui. Je n'aurais pas dû rire. Ne peux-tu pas trouver un moyen de monter ?

Il se retourna et la regarda. Il s'humecta les lèvres puis s'éclaircit la voix et tenta de parler.

Il ne produisit qu'un son étouffé et fut pris d'une quinte de toux. Il regarda par terre pour rassembler ses esprits, puis de nouveau vers elle.

— Je suppose que je ne peux pas utiliser la porte, dit-il en parvenant à prononcer clairement la phrase.

— Oh non ! dit-elle en cessant de sourire. Pas habillé comme ça ! Ils te battraient à mort.

— Ah ! dit-il.

Il aurait été incapable d'expliquer pourquoi il réagirait à une telle menace avec bravade plutôt qu'avec précaution.

Il lui vint à l'esprit qu'il était peut-être en train de faire quelque chose de stupide, mais il ne s'en souciait pas outre mesure. Il désirait par-dessus tout passer par cette fenêtre et rejoindre cette femme.

En même temps, il était tenté de fuir, mais il combattit cette pulsion. Il chercha quelque chose qui aurait pu se révéler utile pour son ascension.

Inspiré, il courut à la remise, qui était déverrouillée, et en sortit un morceau de bois de bonne taille et le hissa sur son épaule. Il se rendit compte alors qu'il s'agissait de chêne massif, ou peut-être de bois de fer, et qu'il devait peser au moins vingt-cinq kilos, mais il le porta néanmoins à travers la cour et le fit basculer droit sur le tonneau. Il bondit ensuite sur le tonneau, se hissa sur la bûche et se jeta en direction de la fenêtre.

Cette fois, il parvint à passer son buste par-dessus le rebord et son bras par le battant. Ses doigts agrippèrent le bord intérieur du châssis. La femme avait reculé au dernier moment pour l'éviter, mais elle s'était ensuite penchée en avant et avait saisi le dos de sa chemise volée. Elle l'aidait à se hisser et à entrer par la fenêtre.

Elle n'était pas complètement nue, finalement, remarqua-t-il en trébuchant dans la pièce, elle portait une jupe blanche en dentelle fendue sur le devant, et une ceinture enroulée autour de la taille. Elle était agenouillée sur une banquette sous la fenêtre. Une élégante lampe de verre et de cuivre fixée à un support mural diffusait une lumière éclatante, illuminant magnifiquement son visage.

Il se tenait sur un parquet raffiné, les yeux levés vers elle et les rideaux diaphanes, derrière elle. L'atmosphère était chaleureuse et lourde, agrémentée d'une odeur douceâtre et sirupeuse – à laquelle se mêlaient également d'autres senteurs, y compris celle de la lampe à huile, une odeur de transpiration et plusieurs qu'il ne reconnut pas.

— Où suis-je ? demanda-t-il.

— Dans ma chambre, répondit-elle avec un irrésistible sourire espiègle. (Elle s'installa en position assise, ses jambes repliées sous elle, et le

regarda.) Et maintenant, dis-moi qui tu es. Quelle sorte de créature désespérée ai-je invitée chez moi ?

— Je m'appelle... Peu importe, dit-il en la regardant avidement, craignant presque cette splendide créature.

Il s'était repris au dernier moment. Son nom ne signifierait sans doute rien pour elle, mais il ne souhaitait pas courir ce risque. La nouvelle d'un esclave en fuite du nom d'Arlian pouvait très bien être parvenue jusqu'à elle.

Elle était si petite, pensa-t-il en la regardant fixement. Plus petite que n'importe lequel des mineurs, y compris Mulo. Il avait oublié que les femmes étaient si petites et délicates. Et sa peau semblait incroyablement lisse et douce, son visage et sa poitrine étaient totalement imberbes.

Elle se moqua de lui.

— Ah, alors, Peu-Importe, dit-elle, bienvenue dans mon humble demeure ! Puis-je te trouver un nom un peu plus court ? Trivial ou Mineur ?

— Pas « Mineur », dit-il.

Il y avait des termes auxquels il ne souhaitait pas être associé. Il était vaguement conscient qu'il devait trouver un nom, mais il ne parvenait pas à se concentrer pour lui en suggérer un.

— Mais Trivial est satisfaisant, ou juste Triv ?

— Triv, ça me va, dit-il en se redressant et en s'asseyant.

Il avait du mal à respirer, et pas seulement à cause de l'effort qu'il avait fourni en passant par cette fenêtre.

Il changea de position, mais ses braies restaient désagréablement serrées.

Elle changea également de position, et il frissonna.

— Parle-moi de toi, dit-elle.

— Je ne..., commença-t-il avant de demander : Où suis-je ? Est-ce une auberge ?

— Une auberge ? (Elle rit de nouveau.) Pas exactement, non.

Il entendit alors un cri à l'extérieur, puis le cliquetis d'un harnais – le carrosse qui attendait à la porte de service se mettait en route. Elle leva les yeux et regarda par la fenêtre.

— Aurais-tu aperçu d'autres chevaux dehors, ou des carrosses ? demanda-t-elle.

— Il y avait des chevaux à l'écurie.

— Combien ?

Il cligna des yeux d'un air hésitant.

— Je n'ai pas compté.

Elle se renfrogna légèrement.

— Et as-tu remarqué d'autres carrosses ?

— Non, répondit-il d'un ton perplexe.

— Bien. Alors nous devrions avoir un peu de temps devant nous.

Elle ferma la fenêtre à l'aide du loquet et tira le rideau.

Arlan regarda ses seins rebondirent quand elle bougea les bras, et il dut lutter pour laisser sa main par terre plutôt que de la glisser dans ses braies ou sur elle – même s'il doutait d'avoir le courage de la toucher.

Puis elle se retourna pour lui faire face et balança ses jambes autour de lui. Elle était assise au-dessus de lui, sur la banquette sous la fenêtre. Arlian vit avec stupeur qu'elle n'avait pas de pieds. Ses deux jambes se terminaient au niveau des chevilles par de petits moignons roses.

— Maintenant, dit-elle, que vais-je faire de toi ? Vas-tu me répondre franchement ?

— Je ne..., commença Arlian avant de s'interrompre et de déglutir en la regardant fixement.

C'en était trop. Il ne trouvait plus du tout ses mots. Il était trop tiraillé entre l'embarras et le désir.

Elle rit encore.

— Je crois, dit-elle, que tu es trop ému pour me dire quoi que ce soit. Et je crois aussi savoir comment y remédier. Si tu pouvais juste me porter jusqu'au lit, je suis certaine que nous pourrions nous occuper de ce problème.

Elle pointa son doigt par-dessus l'épaule d'Arlan.

— Le lit ? hoqueta-t-il.

Il se retourna et vit un majestueux lit de plumes rose juché sur un sommier de chêne. Un dessus-de-lit de soie rose y avait été jeté en travers et un voile de dentelle également rose pendait d'un baldaquin de velours de la même teinte. Des miroirs ronds en argent étaient disposés dans chaque coin du baldaquin, orientés vers le centre du lit. Une autre lampe à huile de verre se trouvait sur une table de chevet au milieu d'un fatras de bouteilles et de pots sophistiqués, projetant une lueur chaleureuse sur ces aménagements.

Il émit un son indistinct.

— Pardon ? demanda-t-elle en lui présentant ses deux bras délicats, les paumes tournées vers le haut, d'un air suppliant.



Il se leva fébrilement, tendit les mains vers elle d'un air hésitant, puis, lorsqu'il sentit sa peau douce et vit son sourire accueillant, ses doutes s'évanouirent. Il la prit dans ses bras, fit demi-tour et plongea avec elle dans le lit. Avant même qu'il ait décollé les deux pieds du sol, elle avait commencé à lui ôter ses braies.

Il se perdit ensuite dans une mer de parfums inconnus mais délicieux, de chair et de sensations.

# 10

## DOUCEUR

Il poussa un long soupir de satisfaction et resta allongé un moment en contemplant le plafond. Ensuite, il se tourna et la regarda. Elle se tenait sur un coude à ses côtés et souriait, le visage en cœur.

— Où suis-je ? demanda-t-il. Qui es-tu ?

Il voulait également lui demander pourquoi elle l'avait séduit, mais il ne parvenait pas à trouver des termes décents pour exprimer sa pensée.

— Tu es dans *La Maison de la Société Charnelle*, lui dit-elle.

— La quoi ?

Elle ricana.

— C'est un lupanar, idiot ! Tu n'avais pas deviné ?

Arlan la regarda d'un air embarrassé.

— Qu'est-ce qu'un lupanar ? demanda-t-il.

— Oh là là ! D'où viens-tu ? Bon, tant pis, tu me diras ça tout à l'heure, j'en suis sûre. Un lupanar, c'est – entre autres – un lieu où les hommes paient pour ce que je viens de t'offrir.

Il comprit soudain. Il avait entendu parler de ce concept lors de conversations à la mine, en des termes plus crus, mais il ignorait à quel point ces institutions étaient nombreuses et où l'on pouvait les trouver. Il n'y en avait certainement pas dans son village.

Apparemment, elles existaient ici, où qu'il se trouve.

— Ah ! s'exclama-t-il. Et toi...

— J'habite ici, dit-elle. Je m'appelle Douceur. (Elle afficha un large sourire et inclina la tête d'une façon ravissante.) À toi de juger si ce nom

me va bien.

Il lui rendit son sourire. Il avait chaud pour la première fois depuis des jours, et il se sentait bien, même s'il avait toujours été sale et sous-alimenté.

— Je dirais qu'il te va plutôt bien !

— Très bien. Merci. Maintenant, qui es-tu et comment es-tu arrivé ici ?

Arlan hésita.

— Je viens d'un village, sur le mont Fuligineux, expliqua-t-il.

Elle eut l'air perplexe.

— Il y a un village sur le mont Fuligineux ?

— Eh bien, il y *avait*, dit-il. Mais les dragons l'ont détruit, et ma famille a été anéantie.

— Oh ! Tu es d'Obsidien ? s'exclama-t-elle. Mais c'était il y a sept ans, et je croyais que tout le monde avait été tué ! Tu te trouvais ailleurs lorsque c'est arrivé ?

Il secoua la tête et sa voix trembla lorsque les souvenirs lui revinrent à l'esprit. Il n'avait pas parlé du désastre, ni de sa famille, depuis des années, depuis qu'Hathet avait trouvé la mort. Quelques mineurs s'étaient moqués de lui lorsqu'il avait fait allusion à son passé, refusant de croire qu'il avait survécu au passage des dragons, refusant même parfois de croire qu'il avait jamais été libre ou su qui étaient ses parents. Avec le temps, afin d'éviter ces sarcasmes, il avait cessé de parler de son ancienne vie.

Mais cette femme savait pour l'attaque, elle connaissait le nom de son village, et elle savait que cela avait eu lieu sept ans auparavant.

Sept ans dans les mines. Alors, il avait dix-huit ans ?

— Je me suis caché dans une cave, dit-il.

— Et tu as survécu ? Les dragons ne t'ont pas trouvé ? Comme c'est merveilleux !

Il regarda son visage, et y lut un réel plaisir et un intérêt sincère. Il comprit alors que Douceur était plus jeune qu'il l'avait d'abord pensé. Elle n'était sans doute pas plus âgée que lui et donc guère plus qu'une gamine.

— Mais comment es-tu arrivé *ici* ? demanda-t-elle. Qu'as-tu fait pendant tout ce temps ?

— J'ai... Je travaillais à la mine, à Fond-du-Creux, répondit-il.

Il n'avait pas jugé nécessaire d'ajouter qu'il y avait travaillé contre son gré. Elle devait déjà savoir que des esclaves y travaillaient, mais il ne tenait pas à être le premier à y faire allusion.

— Oh... C'est pour cette raison que tu es si pâle, alors, là où tu n'es pas brûlé ? demanda-t-elle.

Il hocha la tête.

— Mais tu es parti ?

Il hocha de nouveau la tête.

— Et je suis arrivé ici, dit-il.

— À Garde-Ouest ? Mais pourquoi ?

Il haussa les épaules.

— C'est un endroit aussi bien qu'un autre.

— C'est possible, dit-elle d'un air sceptique.

— Tu n'aimes pas ?

Elle renifla avec dérision.

— Oh, *j'adore* mon travail, bien sûr ! Assouvir les caprices répugnants de tous ceux qui peuvent payer...

— Oh, dit-il, perdant soudain son impression de confort douillet. (Il s'assit et la regarda.) Tu n'es pas ici de ton plein gré ?

— Bien sûr que non ! s'emporta-t-elle en s'écartant de lui. Nous sommes toutes des esclaves, ici, tu ne l'avais pas remarqué ?

Elle leva une jambe et désigna le moignon à sa cheville.

— Que t'est-il arrivé ? demanda-t-il bêtement, incapable de se taire, même lorsqu'il comprit ce qui avait dû se passer.

— Ils ne veulent pas que nous nous échappions, dit-elle d'un ton amer. Alors ils nous tranchent les pieds. Ils ne pourraient pas nous faire ça si nous étions libres. Maintenant, non seulement je ne peux pas échapper aux clients, quelles que soient leurs demandes, mais je ne peux m'enfuir nulle part – même si j'avais un endroit où aller, ce qui n'est pas le cas. Je n'ai aucun moyen de gagner ma vie autrement que de cette façon. *Voilà* ce qui s'est passé.

— Je suis désolé, dit-il, bien conscient de l'insuffisance de ses paroles.

Un nœud se forma dans son gosier.

Comment avait-on pu délibérément mutiler quelqu'un d'aussi joli que cette femme ? Comment pouvait-on faire une telle chose à qui que ce soit ?

« *Il n'y a aucune justice dans ce monde* », avait dit Main-Sanglante, et il en avait une nouvelle fois la preuve sous les yeux.

— Je suis désolé si je t'ai blessée, dit Arlian. Je vais partir, si tu le souhaites.

— Oh, tu ne m’as pas blessée, répondit-elle. Tu n’en savais rien, j’imagine, bien que j’ignore comment on peut être aussi naïf.

— Je viens juste de passer ces sept dernières années dans un trou dans le sol, répondit Arlian d’un ton ironique. Je suis certain qu’il y a des milliers de choses qui te paraissent évidentes et dont je n’ai jamais entendu parler.

Elle hocha la tête.

— Tu étais mineur ?

— J’étais esclave, répondit-il. Comme toi. Sauf que s’ils nous avaient amputés, nous n’aurions pas pu extraire le minerai, ils se sont donc contentés de nous garder au fond d’un trou, d’où il nous était impossible de voir le soleil ni de sentir le vent. Nous étions plus d’une vingtaine.

Ces paroles remuèrent des souvenirs en lui durant un moment. « Voir le soleil et sentir le vent. » Le vent qu’il avait enduré ces derniers jours avait été froid et mordant, mais il l’appréciait toujours autant.

— Tu t’es échappé ? demanda Douceur.

Il hocha la tête.

Ses yeux s’illuminèrent.

— Voilà donc pourquoi tu étais là-dehors, pieds nus dans le froid, sans manteau !

Il acquiesça de nouveau.

— Je me suis enfui il y a seulement quelques jours. Tu es la première personne à laquelle je parle depuis que j’ai quitté la mine.

— Tu as fait plus que *parler*, dit-elle en souriant.

— Tu es la première femme que je vois depuis la mort de ma mère, il y a sept ans, dit-il d’un air contrit.

Elle ouvrit la bouche, surprise ; puis elle afficha de nouveau son large sourire et s’étira.

— J’espère que tu as apprécié ce que tu as vu, dit-elle.

— Beaucoup, répondit-il.

Il tendit la main pour lui caresser l’épaule. Elle se laissa faire et pressa sa joue contre sa main.

— Pourquoi m’as-tu invité dans ta chambre ? demanda-t-il un moment plus tard.

— Un caprice, dit-elle. Je voulais un peu d’air frais – mon dernier client *puait* et s’était aspergé de parfum par-dessus – et lorsque j’ai ouvert la fenêtre et que je t’ai vu en bas en train de me regarder, j’ai eu envie de te

faire monter pour te voir de plus près. Ils sont si résolus à ce que seuls les clients qui peuvent payer puissent nous voir que j'aime bien me montrer dès que j'en ai la possibilité. (Elle haussa les épaules.) Et j'étais intriguée, nous n'avons pas souvent d'étrangers sales et dépenaillés errant dans les rues, par ici. Les gardes ne le permettraient pas.

Arlian eut soudain froid de nouveau.

— Des gardes ?

— Oui, bien sûr. Les seigneurs et les dames mettent en poste des gardes bien payés dans tous les bourgs importants autour de Manfort afin de maintenir la paix et de s'assurer que personne n'interfère dans leurs investissements. Tu as de la chance qu'ils ne t'aient pas attrapé !

— Oh, dit-il en regardant par la fenêtre – qui était soigneusement fermée, ce qu'il trouvait plutôt réconfortant.

— Bien sûr, si Maîtresse ou l'un des seigneurs te trouvent ici avec moi, cela pourrait être bien plus grave pour toi, dit Douceur d'un air songeur. Le moins qu'ils pourraient faire, ce serait de te renvoyer à la mine. Ils ne se contentent pas de trancher seulement les pieds...

— Oh, répéta Arlian.

Et il regarda de nouveau la fenêtre. Mais cette fois, il la considéra comme une issue par laquelle il pourrait s'enfuir.

— Oh, ne t'inquiète pas, dit-elle, je te cacherai. Il y a une garde-robe, ou alors, tu pourrais te glisser sous le lit. Et nous allons te laver. Comme ça, tu pourras passer pour un citoyen respectable lorsque tu partiras. Les gardes ne t'embêteront pas, de cette façon.

— Mais pourquoi tu... *nous* ?

Douceur lui sourit.

— Bien sûr, « nous », dit-elle. Je crois que les autres filles seraient ravies de te rencontrer.

C'est alors qu'on frappa à la porte.

— Dix minutes ! cria une voix de femme.

— Oh là là, dit Douceur. Un client. Aide-moi à ranger un peu, veux-tu ? Ensuite, j'ai peur qu'il faille te cacher dans une garde-robe.

Arlian cilla.

— Est-ce que tu...

Mais Douceur ne l'écoutait plus. Elle regardait partout dans la pièce.

— Ce n'est pas si mal, dit-elle. Le seigneur Drichène n'était intéressé que par moi, le lit et son horrible parfum. Pourrais-tu ajuster ces rideaux et

me donner un coup de main avec le dessus-de-lit ?

Arlian se précipita vers la fenêtre pour arranger les rideaux, toujours un peu de travers depuis son entrée. Il se retourna et vit Douceur à genoux sur les oreillers, tirant sur le dessus-de-lit en désordre pour le remettre en place. Il se dépêcha d'aller l'aider.

— Donne-moi ma veste, veux-tu ? demanda-t-elle lorsque le lit fut à peu près fait.

Elle lui indiqua une petite boule de satin blanc sur la descente de lit. Tandis qu'Arlian allait la lui chercher, Douceur prit une brosse sur la table de chevet et, à l'aide d'un miroir à main, elle entreprit d'arranger sa chevelure. Un assortiment de cosmétiques était disposé sur la table, et entre deux coups de brosse, elle énumérait les petits flacons.

— Khôl, rouge à joues, talc...

Arlian s'éclaircit la voix.

Elle leva les yeux vers lui, et l'espace d'un instant, il fut ébloui par son charme et la délicatesse de son visage, et il ne put dire un mot.

— Oui, Triv ? demanda-t-elle.

— La garde-robe, dit-il. Je ne voudrais pas ouvrir la mauvaise porte.

— Oh ! (Elle lui indiqua un panneau garni de velours rose.) C'est juste là. Il y a un tabouret, tu n'auras pas besoin de rester debout. Tu dois être fatigué !

Arlian voulut lui demander la raison de la présence de ce tabouret, mais il s'en abstint et se rua vers la porte de la garde-robe.

Dans son expérience passée, qui se limitait à un village de montagne, les « garde-robes » étaient de petites pièces de rangement sans fioritures. Sa famille n'en avait pas, mais les deux plus grandes demeures d'Obsidien en possédaient une chacune, près de la chambre du maître. Arlian fut plutôt surpris de découvrir que la garde-robe de Douceur était totalement différente.

Elle était petite, pas plus grande qu'un placard, et conçue pour avoir l'air encore plus petite, des robes étant suspendues à des crochets de chaque côté. Le mur du fond était composé d'une demi-douzaine de grands tiroirs.

Et tout – les murs, les tiroirs, l'intérieur de la porte et même le plafond – était recouvert d'un riche velours rouge. Le sol était dissimulé par le plus petit et le plus épais tapis qu'Arlian ait jamais vu, tissé selon un motif floral dans un dégradé d'une dizaine de tons rouges. Deux chandelles blanches de

qualité, éteintes mais à demi consumées, étaient fixées sur des appliques dorées sur le mur du fond, de chaque côté de l'un des tiroirs.

Et comme Douceur l'avait promis, il y avait un tabouret au centre de la minuscule pièce. Il était garni, à l'instar des murs, de velours rouge, et ses pieds de bois noir étaient ornés de filigranes dorés.

Arlan observa la garde-robe, tentant d'imaginer pourquoi on se donnait la peine de décorer une pièce sans fenêtre dévolue au rangement. Puis il se reprit et y entra. Il se tourna pour refermer la porte et s'immobilisa d'un coup.

La garde-robe n'était finalement pas entièrement dépourvue de fenêtres. Il y en avait une petite incrustée dans la porte, une petite fenêtre totalement masquée de l'extérieur par la couche de soie rose.

Douceur jeta un coup d'œil dans sa direction juste à ce moment-là et remarqua son étonnement.

— Nous avons parfois des clients qui souhaitent uniquement observer, expliqua-t-elle.

— Oh, dit Arlian en cillant tandis qu'il tentait de se faire à cette idée totalement étrangère. Il la trouva incongrue. Il s'installa lentement sur le tabouret et referma la porte.

Il se surprit à regarder à travers la soie, il avait une bonne vue sur l'ensemble de la chambre. Douceur et le lit se trouvaient au centre de son champ de vision. Le filtre de soie donnait une teinte rosâtre à tout ce qu'il voyait, comme s'il se trouvait au cœur d'un brouillard rose. Et les couvertures roses du lit avaient par conséquent tendance à se confondre avec l'arrière-plan, tandis que la peau pâle et les cheveux noirs de Douceur semblaient éclatants.

Elle lui adressa un sourire puis ajusta sa veste de satin, donna une dernière touche à sa coiffure et s'assit sur le lit.

Arlan pensa qu'elle était incroyablement belle, là, ses boucles brunes ondoyant sur ses épaules, uniquement vêtue de sa légère veste, d'une jupe de dentelle et d'une ceinture dorée.

Ensuite, la porte s'ouvrit et un homme entra dans la chambre, un homme vêtu d'habits raffinés, avec des bagues aux doigts et des plumes plantées dans les cheveux. Douceur inclina la tête et murmura :

— Monseigneur.

L'homme la gifla du revers de la main.

— Je ne vous ai pas autorisée à parler, dit-il.



Arlian se leva de son siège au bruit de la gifle, mais il se ressaisit. Il serra les poings et se força à se rasseoir.

Douceur ne prononça plus un mot tant que son client fut là. Ce dernier ne s'adressait à elle que pour lui donner des ordres brefs auxquels elle se hâtait d'obéir.

Arlian regarda ce qui suivit avec une écœurante stupéfaction. Et parfois, il ne supportait pas de regarder et tournait la tête de côté, les yeux soigneusement fermés, tentant de ne pas écouter les bruits qui provenaient de la chambre. Il se mordit la lèvre inférieure jusqu'au sang pour s'empêcher de pousser un cri de protestation. Il enfonça ses ongles dans la paume de ses mains, les articulations blanchies.

Il se retrouva à prier les dieux disparus pour que tout cela cesse. Si Douceur l'avait appelé à l'aide, il savait qu'il serait sorti de la garde-robe et se serait jeté sur le client en un instant, même si cela signifiait sa capture et son exécution.

Mais elle ne dit rien. Et ce fut finalement terminé. Le client noua ses braies, ajusta sa veste de velours et quitta la pièce sans plus un mot.

Arlian sortit de la garde-robe et tituba jusqu'au chevet du lit, prêt à tout pour reconforter Douceur après un tel mauvais traitement. Il chercha ses mots mais n'en trouva aucun tandis qu'il tendait la main pour lui toucher la joue.

Elle s'assit, surprise, et le regarda les yeux secs.

— Il t'a fait du mal, dit Arlian.

— Pas plus que d'habitude, répondit-elle calmement. Elle saisit le miroir sur la table de chevet pour examiner les éraflures superficielles que l'homme avait laissées sur son visage avec ses bagues.

— Maîtresse ne va pas aimer ça, dit-elle. Elle va certainement lui faire payer un supplément.

Elle regarda ensuite Arlian et remarqua son expression.

— Oh, Triv ! s'exclama-t-elle. Tu as l'air si surpris ! À quoi t'attendais-tu ?

Arlian vit qu'elle luttait pour ne pas se moquer de sa mine décomposée. Elle paraissait si sereine malgré ce qu'elle venait de subir qu'il en vint à douter de ce qu'il avait vu.

— Est-ce que ça t'a plu ? demanda-t-il.

Elle renifla.

— Bien sûr que non, répondit-elle. Si cela avait été le cas, il n'aurait pas eu besoin de payer, n'est-ce pas ? (Elle lui adressa un sourire.) Mon pauvre garçon, poursuivit-elle. Tu as effectivement beaucoup de choses à apprendre. Je n'ai pas aimé ça du tout, mais je ne suis pas aussi fragile que j'en ai l'air.

— C'est ce que je vois, dit-il en luttant pour garder la maîtrise de ses émotions.

Elle le regarda durant un moment, et des larmes lui montèrent aux yeux.

— Tu es si gentil de t'inquiéter autant pour moi ! dit-elle. C'est toi qui devrais t'appeler Douceur, et moi Trivial !

— Jamais, répondit-il. Tu ne seras jamais sans importance.

— Oh, tu es un idiot ! dit-elle. (Elle sécha ses larmes et rassembla ses esprits. Lorsqu'elle fut calmée, elle dit :) Nous devrions avoir au moins un petit moment de libre, maintenant, avant que quelqu'un d'autre vienne. Et il est possible que nous ayons toute la nuit. Voyons ce que nous pouvons faire pour te laver !

# 11

## ROSE

Il y avait seize esclaves dans seize chambres réparties dans les étages de *La Maison de la Société Charnelle*. À cause de leur invalidité et des clients qui les maintenaient occupées, elles se voyaient habituellement très peu.

La présence d'Arlian changea tout cela. La première nuit, longtemps après minuit, une fois que les lanternes de la porte de service furent éteintes et que les lampes des couloirs furent soufflées, lorsque les gardes eurent rejoint leurs postes de nuit et que la redoutable Maîtresse se fut retirée dans ses appartements du rez-de-chaussée, Douceur jeta ses bras autour du cou d'Arlian et se laissa porter dans le couloir et l'escalier, jusqu'à la première porte du deuxième étage.

— Je peux marcher, dit-elle. À genoux. C'est ce que je fais généralement. Mais c'est difficile. C'est nettement plus drôle de cette façon !

Ils se déplaçaient lentement dans l'obscurité, et Arlian tentait de faire le moins de bruit possible. Heureusement, les marches étaient en pierre et ne craquaient pas. Douceur ne sembla pas particulièrement soucieuse de garder le silence. Mais elle n'était pas une intruse et possédait une certaine valeur. S'ils se faisaient attraper, elle prétendrait qu'elle avait été enlevée contre son gré.

Ils ne se firent pas remarquer. Ils atteignirent la porte que Douceur lui avait indiquée, et elle retira une main des épaules d'Arlian. Elle frappa à la porte, puis frappa encore.

Le mouvement leur fit perdre l'équilibre, et ils n'obtinrent aucune réponse. Finalement, après que Douceur eut insisté en chuchotant, Arlian s'occupa de cette tâche et tapota contre la porte jusqu'à ce qu'une voix leur parvienne de l'intérieur.

— À cette heure-ci ?

— C'est moi, Rose, dit Douceur. Laisse-moi entrer !

— Douceur ? Pourquoi ? demanda Rose d'un ton endormi.

Mais un moment après, la porte s'ouvrit, inondant le couloir de lumière.

Arlian regarda tout d'abord au-dessus de la tête de Rose. Après un moment d'embarras, il se rappela que, bien sûr, Rose devait être une femme et donc être moins grande que lui, pour commencer, et ensuite, elle devait être incapable de se tenir debout à cause de ses jambes mutilées. Il baissa les yeux et la vit à genoux dans l'embrasement de la porte : une rousse, légèrement plus grande, plus âgée et plus potelée que Douceur, avec un visage ovale et des yeux verts, vêtue d'une chemise de nuit diaphane. Elle tenait une bougie.

— Qui est-ce ? demanda Rose.

— Rose, je te présente Triv. Triv, voici Rose, ma meilleure amie ici, et la seule personne en qui j'ai entièrement confiance, dit Douceur. Peut-on entrer, Rose ?

— Que fait-il là ? demanda Rose, mais elle s'écarta et laissa Arlian pénétrer dans la pièce et déposer Douceur sur le lit.

Alors que la chambre de Douceur était décorée de soie rose, celle de Rose était tendue de velours grenat. Alors que la chambre de Douceur était éclairée par quatre lampes de verre, Rose avait disposé une dizaine de grosses bougies à des endroits élevés de la pièce. Arlian jeta un rapide coup d'œil circulaire avant de demander à Rose :

— Puis-je vous aider ?

— Vous n'êtes pas un client, n'est-ce pas ? demanda Rose en levant les yeux vers lui. Ni un garde, attifé comme vous l'êtes.

Rose ne répondit pas à la question d'Arlian, mais elle leva les bras dans sa direction, la bougie en avant. Arlian comprit. Il posa la bougie sur une table voisine, puis porta Rose jusqu'au lit, l'installant auprès de Douceur, qui se pencha immédiatement vers elle et la serra dans ses bras.

— Cela fait si longtemps que nous n'avons pas eu l'occasion de discuter ! dit Douceur. Pourquoi est-ce qu'ils t'ont déplacée à cet étage ?

— Que fait-il ici ? demanda Rose, sans tenir compte de la question de Douceur. Est-ce un de tes amis ?

Arlian décida que ce serait une bonne idée d'avoir plus de lumière et entreprit d'allumer d'autres bougies à l'aide de celle que Rose lui avait confiée.

— Je regardais par la fenêtre, et je l'ai vu dans la cour de l'écurie, expliqua Douceur. Je l'ai invité à escalader le mur, et c'est ce qu'il a *fait* ! ricana-t-elle.

Rose se tourna et observa Arlian d'un regard appréciateur.

— Vous savez, s'ils vous surprennent ici, vous aurez de sérieux problèmes.

— J'ai déjà de sérieux problèmes, dit Arlian en levant les yeux de sa troisième bougie.

Rose regarda Douceur d'un air interrogateur.

— C'est un esclave en fuite, expliqua Douceur. Il vient des mines de Fond-du-Creux.

Rose fit la moue.

— Si on nous le demande, il s'est introduit ici sans y avoir été invité, d'accord, Douceur ? dit-elle. Et nous, pauvres femmes infirmes sans défenses, n'avons rien pu faire pour l'en empêcher.

— Bien sûr, acquiesça Douceur en hochant la tête avec enthousiasme. Absolument ! Nous n'avons même pas pu demander de l'aide, car avec les murs épais, personne ne nous aurait entendues. Rien ne pouvait l'arrêter. Et il m'a violée, aussi, ricana-t-elle de nouveau.

Rose jeta un regard vers Arlian.

— Vraiment ?

— Ce serait plutôt le contraire ! dit Douceur.

— Je ne m'en plains pas, ajouta Arlian tandis qu'il remettait en place une cinquième bougie et décidait que cela suffirait.

— Enfin bref, dit Douceur avant d'en venir au fait. J'ai pensé que nous pourrions lui faire une toilette, lui donner de vrais vêtements, afin qu'il n'ait plus à se cacher tout le temps.

— Pourquoi pas, reconnut Rose.

— Et je pourrais peut-être vous aider en échange, proposa Arlian en reposant la première bougie.

Rose renifla.

— Nous aider ? demanda-t-elle. Nous aider comment ? À moins que vous soyez un magicien qui puisse nous faire pousser de nouveaux pieds, que pourriez-vous faire d'autre ? (Elle secoua la tête.) Non, nous resterons ici jusqu'à ce que nous soyons trop vieilles pour contenter les clients. Ensuite, on nous jettera aux chiens.

Douceur se mordit la lèvre inférieure.

— Ne dis pas ça, dit-elle.

Arlian regarda les deux femmes.

— Aux chiens ? C'est une façon de parler, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Je ne souhaite pas y penser, dit Douceur en se plaquant les mains sur les oreilles.

— C'est une des possibilités, dit Rose à Arlian.

Il la regarda d'un air ahuri, incapable de trouver les mots correspondant à un tel outrage. Durant quelques secondes, le silence régna.

Puis Douceur recouvra ses sens et déclara :

— Commençons par ses cheveux.

Rose hésita.

— Douceur, dit-elle, le laisser entrer ici est une chose. Nous pouvons dire qu'il nous y a contraintes. Mais lui laver les cheveux ? Et si quelqu'un nous voit ?

— Alors on nous jettera aux chiens plus tôt que prévu, répondit Douceur. Quelle différence, si nous devons de toute façon finir de cette manière ? Allez, nous allons nous amuser !

Rose jeta à Arlian un regard noir.

— Pourquoi nous surveillerait-on ? demanda Douceur d'un ton enjôleur. Ils ne le font jamais. C'est la raison pour laquelle ils nous ont tranché les pieds ! Les gardes ne surveillent que les personnes qui s'introduisent ici, ils ne s'intéressent pas à ce que nous y faisons.

— Maîtresse s'y intéresse.

— Elle dort en bas ! Et Triv est ici, et nous ne pouvons pas le renvoyer dehors dans le froid comme ça ! Si nous entendons quelqu'un approcher, nous le cacherons.

— Où ?

— Où tu veux. Sous le lit, dans la garde-robe...

— Dans le grenier ?

Douceur cilla.

— Il y a un grenier ?

Rose désigna un panneau dans le plafond de sa chambre, dont les contours étaient masqués par des moulures dorées.

— Ça se soulève, dit-elle. Maîtresse avait songé à y installer un judas, mais elle a changé d'avis. (Elle regarda Arlian.) Vous pensez pouvoir grimper là-haut ?

— J'en ai l'impression, dit-il en évaluant minutieusement la hauteur du plafond. Il faut que je puisse prendre appui sur quelque chose. Cette chaise fera l'affaire, poursuivit-il en pointant le doigt.

— Eh bien, placez la chaise où il faut, juste au cas où, dit Rose.

Arlian acquiesça et déplaça la chaise. Pendant ce temps, les deux femmes chuchotèrent entre elles. Lorsqu'il fut satisfait de son emplacement, il se retourna vers elles.

— Viens, dit Douceur. Nous allons t'arranger. Lorsque nous en aurons terminé, tu seras le plus bel homme de Garde-Ouest !

— Au moins ! consentit Rose. Aidez-moi, voulez-vous ?

Rose découvrit Arlian, n'avait pas la même petite table de chevet que Douceur. En revanche, un angle de la chambre était occupé par une coiffeuse, deux tabourets, trois miroirs et une grande quantité de produits de beauté ainsi que par deux lampes de cuivre qui pouvaient diffuser une lumière plus régulière que les bougies. Arlian installa chacune des femmes sur un tabouret puis s'agenouilla entre elles.

Rose dénoua le petit bout de cuir et se mit à brosser vigoureusement sa chevelure emmêlée. Douceur fut plus directe et s'empara d'une paire de ciseaux.

— J'aime bien la façon dont le seigneur Inthior est coiffé, pas toi ? demanda-t-elle.

Rose regarda les boucles emmêlées d'Arlian et fit la moue.

— Tu veux dire en arrière sur le dessus et court sur les côtés ? Je ne sais pas...

Elle examina Arlian, prit son menton dans la main et inclina son visage vers le haut.

Arlian ignorait de quoi elles parlaient, bien sûr. Il n'avait jamais entendu parler d'un seigneur Inthior, et possédait une conception limitée de la coiffure. Il n'avait cependant pas l'intention de résister. Il était si merveilleux de se trouver seul ici avec deux belles femmes, dans cette chambre chaleureuse et parfumée, qu'il avait du mal à le croire. S'il avait

juste eu de quoi manger et s'il n'avait pas été aussi inquiet de se faire prendre, il aurait été le plus heureux des hommes.

Rose lui tourna la tête et il plongea le regard dans ses profonds yeux verts.

Elle était magnifique, il n'y avait aucun doute, mais il se surprit à exercer un œil critique sur son visage, remarquant tous les petits détails qui faisaient qu'il trouvait Douceur plus jolie.

Puis Rose lui sourit.

— Allons-y pour le style Inthior, déclara-t-elle. Je crois que tu vas aimer, Triv.

Elle se tourna vers la table et prit un peigne de métal, qu'elle tendit à Douceur.

Celle-ci avait déjà commencé à raccourcir ses longues mèches, mais elle prit le peigne et se mit à tirer sur les nœuds. Pendant ce temps, Rose s'empara d'un autre peigne ainsi que de ciseaux et s'attaqua à la barbe d'Arlian.

Après un moment, Rose échangea ses ciseaux contre différentes sortes d'étoffes et de poudres et entama le nettoyage du visage d'Arlian, tandis que Douceur poursuivait son travail de coiffure. Cela demanda une bonne heure, ainsi que beaucoup d'agitation et d'énervement, avant que les deux femmes se déclarent satisfaites et songent à se détendre.

— Regarde-toi, dit Rose en faisant un signe vers le plus grand des miroirs.

Arlian s'exécuta.

Il put difficilement croire que le visage auquel il était confronté était le sien. Sa barbe avait été coupée, taillée et lissée à l'aide d'une substance cireuse inconnue. Du chaos qui lui recouvrait le torse dont il avait aperçu le reflet sur des fenêtres et dans des flaques d'eau, ne demeurait plus qu'un bouc presque triangulaire qui formait une pointe gracieuse à quelques centimètres seulement de son menton. Ses cheveux étaient courts et coiffés en arrière à partir de son front, laissant une pointe au centre de ce dernier qui paraissait faire écho à celle de sa barbe et qui dégageait ses tempes. Des boucles brunes s'enroulaient avec élégance autour de ses oreilles. La cire et la poudre dissimulaient ses coups de soleil, et son teint était désormais artificiellement lisse et clair.

Son visage ainsi paré semblait sérieux. Ses yeux sombres et limpides et ses lèvres charnues et fermes soulignaient un nez long et élégant – le même



que celui de grand-père : les mêmes yeux que son père et la bouche de sa mère.

Le résultat ne ressemblait en rien au visage du petit garçon du village dont il se souvenait. Il ressemblait plutôt à un aristocrate.

— C'est stupéfiant, dit-il.

Douceur se pencha sur lui et l'embrassa sur ses tempes désormais dégagées. Rose lui adressa un sourire.

— Maintenant, dit Rose, je crois qu'il est temps de dormir un peu, avant qu'ils nous réveillent pour le petit déjeuner.

— Je dois partir, alors ? demanda Arlian en indiquant la fenêtre.

— As-tu des obligations ? demanda Douceur.

Arlian hésita.

— Je n'ai pas envie de me faire attraper, dit-il.

— Alors il ne faut pas partir maintenant, dit Douceur. Si tu te promènes dans les rues avec une tête de seigneur sur cette chemise de fermier, ces braies d'ouvrier crasseuses et les pieds nus, les gardes vont se demander qui tu es et ce que tu fais à Garde-Ouest. (Elle désigna le grenier et demanda à Rose :) Il peut dormir là-haut, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Rose d'un air résigné.

Douceur sourit.

— Et demain, nous tâcherons de t'arranger *en dessous* du cou !

Arlian lui rendit son sourire.

C'était merveilleux d'être là. Le grenier sous le toit d'étain serait au moins aussi confortable que les granges et les remises dans lesquelles il avait dormi, et le risque de se faire prendre serait moins important. Ces femmes lui fournissaient l'équivalent d'un parfait déguisement. Aucun chasseur d'esclaves à la recherche d'un mineur en fuite ne se soucierait d'un homme aux cheveux taillés et huilés et au visage poudré.

Et se trouver en compagnie de femmes lui procurait un plaisir qu'il n'avait jamais connu – uniquement leur compagnie, sans parler de l'accueil peu orthodoxe que lui avait réservé Douceur. Cet accueil, bien sûr, lui avait procuré un plaisir bien plus intense que tout ce qu'il avait connu jusqu'alors.

Si seulement il avait quelque chose à manger... Mais Douceur y songerait certainement le lendemain matin, et ils organiseraient quelque chose. Peut-être qu'il pourrait se glisser dehors suffisamment longtemps pour trouver de la nourriture avant de revenir.

Ou, si nécessaire, il pouvait simplement attendre que son déguisement soit complet. Il avait faim, mais il n'était pas affamé.

— Vas-y, alors, dit Rose. Ramène Douceur à sa chambre, et puis tu grimperas là-haut.

Arlian, sans doute inspiré par l'image de seigneur qu'il voyait dans les miroirs, se leva gracieusement et risqua une révérence. Il souleva ensuite Douceur.

— Il est costaud, hein ? dit Rose en remarquant avec quelle facilité il avait soulevé son amie.

— Sept ans à porter du minerai, expliqua Arlian tandis qu'il soutenait Douceur d'un bras et qu'il ouvrait la porte de l'autre.

Un moment plus tard, il avait redéposé Douceur dans son propre lit. Il se retourna et se hâta dans l'escalier.

Lorsqu'il regarda son visage avant de partir, il lui sembla qu'elle était déçue, mais il n'en comprenait pas la raison. Elle avait peut-être remarqué un défaut dans son apparence. Il n'osa pas prendre le temps d'y réfléchir. Il désirait se rendre rapidement dans le grenier.

Il avait laissé la porte de Rose ouverte. Il se glissa promptement dans la chambre, referma derrière lui, grimpa sur la chaise et souleva la trappe du grenier.

Un bond et il put prendre appui sur le rebord de la trappe. Il se hissa ensuite en essayant de ne pas faire de bruit. Il finit par basculer dans le grenier.

Il y faisait sombre et nettement plus frais que dans la pièce du dessous, mais il était loin de faire aussi froid que dehors. D'immenses poutres le traversaient, le divisant en plusieurs parties. Il s'accroupit prudemment dans l'un des recoins et se retrouva sur un sol irrégulier. Il ne voyait pas sur quoi il s'asseyait, car la faible lueur qui filtrait par la trappe ouverte ne parvenait pas jusqu'à lui. Mais une brève exploration du sol à l'aide de ses mains lui indiqua qu'il se trouvait sur du bois ferme – ainsi que sur une bande de pierre, probablement le sommet du mur entre la chambre de Rose et le couloir.

— Ferme la trappe ! s'écria Rose.

Arlian tressaillit puis se hâta de lui obéir, remettant la trappe en place, s'enfermant dans le noir.

Cela fait, il s'assit, seul dans l'obscurité silencieuse et le froid. Il craignait que sa cachette ne soit pas parfaite. S'il marchait sur une mauvaise

planche, elle pouvait s'affaisser de façon visible en dessous, ou même s'effondrer et il risquait de passer à travers le plafond de quelqu'un. Les poutres, si larges qu'elles soient, ne l'étaient pas suffisamment pour qu'il puisse s'étendre sur l'une d'elles et y dormir. Il s'installa par conséquent sur cette bordure de pierre, s'appuyant contre les poutres de chaque côté. Il resta étendu là, avec l'intention de faire le point sur sa situation et d'échafauder des plans pour l'avenir.

Mais, malgré le froid, l'obscurité et sa position inconfortable, l'épuisement eut raison de lui et il s'endormit.

# 12

## DES PRISES DE DÉCISION

Arlian s'éveilla dans l'obscurité la plus complète, et durant un moment, il pensa qu'il était de retour à la mine, comme si son évasion n'avait été qu'un rêve. Puis le froid le fit frissonner, et il sut qu'il se trouvait à l'extérieur, il n'avait jamais fait si froid dans la mine. Il tendit la main et toucha du bois au lieu de la pierre, le bois brut d'une lourde poutre, et il se souvint où il était. Il leva une main vers son visage et sentit ses cheveux fraîchement coupés, puis il caressa sa barbe taillée.

Les événements de la soirée précédente étaient donc réels. Il était caché dans le grenier d'un bordel.

Ce terme le fit grimacer, il l'avait appris à la mine. Il était si dur ! Et il ne pouvait s'empêcher de considérer Douceur et Rose comme des « putains ». Il s'agissait incontestablement d'une description exacte, mais elle ne lui paraissait pas juste. Le mot de Douceur, « lupanar », sonnait bien mieux.

Il s'assit et se rendit compte que l'obscurité du grenier sans fenêtre n'était pas complète. Une faible lueur filtrait par l'avant-toit, suffisamment pour faire apparaître les poutres maîtresses, les chevrons inclinés, et pas grand-chose d'autre.

Il n'avait aucune idée de l'heure qu'il pouvait être. La lumière était bien trop diffuse pour lui indiquer la position du soleil. Il hésita, réfléchissant à ce qu'il devait faire.

Il avait faim. Faim et soif. Mais où pouvait-il se procurer de l'eau et de la nourriture ? Il fit la moue.

La nourriture pourrait attendre, se dit-il, mais il aurait bientôt besoin de boire.

Et un pot de chambre ou des latrines seraient également les bienvenus. Il n'osait pas utiliser un coin du grenier. Cela pourrait s'infiltrer, et même si cela n'éveillait aucun soupçon, quelqu'un pourrait avoir l'idée de jeter un coup d'œil au toit.

Il ne pouvait cependant guère ouvrir la trappe et se laisser glisser dans la chambre ; et si Rose était en compagnie d'un client ?

Il avança précautionneusement entre deux poutres, s'agenouilla et fit courir ses doigts le long des planches jusqu'à ce qu'il trouve la trappe. Il plaqua ensuite une oreille contre le bois et écouta.

Il entendit des voix. L'une d'elles était probablement celle de Rose, mais il ne reconnut pas l'autre.

Qui que ce soit, Arlian savait qu'il devrait patienter. Il soupira et s'assit sur la poutre.

Il se rappela qu'avant de se coucher il avait tenté d'échafauder des plans, mais il s'était assoupi. Eh bien, maintenant qu'il était éveillé et qu'il n'avait nulle part où aller, il était temps de songer sérieusement à son avenir.

Il était débarrassé de la mine ; si les femmes mettaient à exécution leur projet de l'habiller, une fois que son déguisement serait achevé, personne ne ferait le rapprochement entre l'élégant jeune Triv et l'esclave Arlian. S'échapper, son premier objectif, était largement atteint. Il lui faudrait simplement coopérer avec Douceur et Rose et éviter d'être remarqué par les gardes du lupanar ou la redoutable Maîtresse, et il serait libre de se rendre où il le souhaiterait.

Assurer sa survie devait être sa priorité suivante. Il avait besoin de nourriture et d'eau, ainsi que d'un moyen de gagner sa vie. Il était un jeune homme en bonne santé, grand et fort, il pourrait certainement trouver du travail.

Cela méritait cependant réflexion. Les femmes auraient sans doute quelques suggestions utiles à lui faire.

Et son troisième objectif était de se faire justice – se venger du meurtre des membres de sa famille et de la destruction de son village, se venger du pillage des ruines et de son propre asservissement.

Et les mines ? Est-ce que c'était juste ? Était-il légitime qu'une vingtaine d'hommes soient contraints de mener une existence aussi

misérable que celle qu'il avait fuie ? Était-il juste que Renverse-Lampe et Main-Sanglante aient tout pouvoir sur eux ?

Son regard songeur s'assombrit. Il y avait indubitablement une multitude d'injustices dans le monde. Il ne pouvait guère envisager de mettre un terme à l'ensemble d'entre elles.

Mais assurément, il devait s'employer à faire tout ce qu'il pouvait. Comme il l'avait dit à Main-Sanglante, les gens pouvaient se faire leur propre justice, et il devait au moins essayer.

Il se rendit compte que sous ses pieds, à l'instant même, une injustice flagrante était perpétrée. Qu'est-ce que Douceur, Rose et les autres avaient bien pu faire pour mériter d'être ainsi estropiées ? Couraient-elles le risque, un jour, lorsqu'elles cesseraient d'être rentables, d'être tuées et données en pâture aux chiens ?

Cela ne devrait pas être permis. Il devait trouver un moyen d'empêcher que cela se produise.

Mais comment ? Et comment ferait-il pour retrouver la trace des pillards ? Et celle des dragons ? Il n'était qu'un homme, guère plus qu'un jeune homme. Il ne connaissait pas grand-chose de la vie : les sculpteurs d'obsidienne et les mineurs n'avaient pas besoin d'avoir des connaissances sur autre chose que leur milieu étriqué. Il ne possédait pas d'arme, ni d'argent. Même ses vêtements ne convenaient pas.

Il avait son petit sac de souvenirs, mais c'était tout : quelques bouts de tissu, un collier grossier et une poignée de jolies pierres. Quelle sorte de justice pouvait-il s'offrir avec ça ?

Les pierres d'Hathet... Pouvaient-elles réellement avoir de la valeur, au-delà des Régions Limitrophes, dans le lointain Arithei ?

Est-ce qu'Hathet venait vraiment d'Arithei ? Est-ce que l'Arithei existait réellement ?

Si c'était le cas et qu'Hathet était vraiment un Arithéien, il devait également y avoir de la famille, des proches qui se demandaient depuis des années ce qu'il était devenu. Ils apprécieraient sans doute qu'on leur donne des nouvelles de leur parent disparu.

Arlian déglutit en espérant que sa gorge ne soit pas trop sèche – et que sa vessie ne soit pas trop pleine.

Il avait envisagé de se rendre à Manfort, en partie pour dépister et affronter le seigneur Dragon, car, même si ce dernier ne vivait pas à

Manfort, la plupart des grands seigneurs et des dames s’y trouvaient, et ils connaîtraient celui qui osait se faire appeler « Dragon ».

Mais Arlian s’était ravisé. Il n’était qu’un jeune homme sans amis, ni famille ni ressources ; comment pouvait-il espérer anéantir un seigneur, qui pouvait nonchalamment acheter et vendre des hommes et des femmes ? Il se souvint de ce que cet homme avait fait à Douceur la veille, et il se rappela que la jeune femme n’avait pas osé lui résister ni même lui adresser la parole, et comment lui s’était contenté de regarder, sans oser passer à l’action. Il n’était pas prêt pour combattre de tels individus. Il devait peut-être se rendre en Arithei pour y chercher la famille d’Hathet...

Ou peut-être avait-il tout simplement peur.

Il pinça les lèvres. Était-ce le cas ? Ne s’agissait-il que de lâcheté ?

Durant toutes ces années dans les mines, il avait rêvé du jour où il serait libre et où il pourrait affronter le seigneur Dragon et le terrasser. Depuis les quelques jours qui le séparaient de son évasion, toutefois, il en avait plus appris sur la façon de penser des humains et sur lui-même – il n’avait même pas osé affronter de vulgaires fermiers. Même là, il se dissimulait dans un grenier pour éviter que de simples gardes le remarquent.

Il s’était dit cela parce qu’il était du côté du bien ; au final, il ne pouvait pas échouer. Mais était-ce vrai ? La justice devait sans doute triompher à la fin, comme il souhaitait le croire de tout son être malgré tout ce qu’il avait vu et entendu. Mais devait-il vivre pour en être le témoin ? Est-ce que le destin – ou les dieux – voulait qu’il en soit ainsi ?

S’il allait à Manfort et se rendait résolument chez le seigneur Dragon, serait-il vraiment capable de le tuer ? N’était-il pas plus probable que ce soit Dragon qui l’embroche sur son épée ? Il se contenterait peut-être même d’éclater de rire et d’appeler une dizaine de gardes qui se chargeraient de l’intrus.

Et tout cela en admettant qu’il soit capable de trouver la porte du seigneur Dragon.

Mais ses souvenirs des pillards fouillant les ruines de sa maison, de son transport à Fond-du-Creux et du troc qui s’était ensuivi, comme s’il s’était agi d’un rouleau de tissu, étaient toujours présents, et il n’abandonnerait pas. D’une façon ou d’une autre, il fallait qu’il se venge.

Il devrait y travailler et trouver un autre moyen et non se contenter de simplement frapper à sa porte.

Il devait en apprendre plus sur le seigneur Dragon, ainsi que sur Manfort. Il devait apprendre dans tous les domaines.

Et les jeunes femmes d'ici devaient pouvoir l'y aider. Elles connaissaient peut-être le seigneur Dragon, il était peut-être même un de leurs clients réguliers. Il leur poserait au moins quelques questions avant de partir pour Manfort.

Et il pourrait en vouloir davantage, si les femmes pouvaient le lui fournir. Il avait encore énormément de choses à apprendre sur le monde extérieur.

C'est alors qu'une voix retentit :

— Triv ? Tu es réveillé ?

— Rose ? demanda-t-il doucement.

— La voie est libre, répondit Rose.

Arlan se hâta de plonger ses ongles dans la fissure autour de la trappe et la souleva. Il se pencha ensuite jusqu'à ce qu'il pende par les mains, puis il se laissa tomber des quelques dizaines de centimètres restants.

Il releva alors les yeux vers le carré noir et positionna rapidement la chaise, monta dessus et remit la trappe en place.

Puis il se tourna vers Rose, qui était assise sur son lit, prenant son petit déjeuner sur un plateau disposé sur sa table de chevet. La pièce était sombre, uniquement éclairée par la lumière qui filtrait à travers les rideaux tirés. Sinon, rien n'avait changé. Il s'avança vers le côté du lit.

— Tu veux te joindre à moi ? demanda-t-elle.

— Dans un moment, répondit-il.

Il chercha sous son lit et trouva le pot de chambre. Puis il se tint maladroitement pendant un moment, regardant Rose.

Elle regarda son visage, puis plus bas. Elle lui tourna alors ostensiblement le dos.

— Je ne regarderai pas, dit-elle.

Elle tint parole, et un moment plus tard, lorsqu'il eut rangé le pot de chambre en lieu sûr, il grignota un délicieux petit pain et but un peu de cidre, partageant le gobelet de Rose.

La nourriture était excellente, mais il n'y en avait pas beaucoup. Rose remarqua qu'Arlan regardait avidement l'assiette vide et dit :

— Ils ne veulent pas que nous grossissions. La plupart des clients aiment les femmes avec des formes, mais pas les grosses.

— Oh, dit Arlian.



— Nous mangeons probablement mieux que la plupart des esclaves, dit Rose. Peut-être que Douceur en a plus.

Arlian ne savait pas vraiment quoi répondre, mais Rose ajouta :

— Pourquoi n'irais-tu pas voir ? Mais sois prudent, assure-toi que personne n'est en train de récupérer les plateaux.

Arlian acquiesça. Il se dirigea vers la porte, l'entrebâilla et jeta un coup d'œil dans le couloir.

Ce dernier semblait désert. Il se glissa dehors, descendit l'escalier et longea le corridor qui menait à la porte de Douceur. Il frappa.

— Entrez ! cria-t-elle.

Comme Rose, elle avait gardé une partie de son petit déjeuner pour lui. Entre deux bouchées, il la remercia pour sa prévenance.

— Oh, ne sois pas idiot, dit-elle en tendant la main pour retirer une toile d'araignée qu'il avait dans les cheveux. Regarde ça ! Tu as esquiné tout notre travail. Nous allons devoir t'enseigner à prendre un peu mieux soin de toi !

— J'aimerais bien ! dit-il. Il y a peut-être d'autres choses que tu pourrais m'apprendre.

— J'en suis certaine, dit-elle en posant la main sur sa cuisse et en penchant la tête vers la sienne.

Il sursauta et répandit des miettes sur la table de chevet.

Elle ricana et glissa la main sous la ceinture de ses braies.

— Je leur ai dit que je ne me sentais pas bien, dit-elle. À moins que quelqu'un me demande spécifiquement et qu'il insiste, nous devrions avoir une bonne heure devant nous. Et tu es *déjà* décoiffé.

Une demi-heure plus tard, tandis qu'ils étaient étendus côte à côte sur le lit, il eut la présence d'esprit de demander :

— As-tu jamais entendu parler de quelqu'un qui s'appelle seigneur Dragon ?

— Je n'ai jamais entendu ce nom, dit-elle en faisant courir un doigt sur son torse. Pourquoi ?

— Il faut que je le tue, lui dit-il.

Douceur se redressa sur un coude et le regarda fixement.

— Tu pourrais m'expliquer ça, s'il te plaît ?

Arlian s'expliqua. En fait, lorsqu'il commença à parler, il ne put s'arrêter et lui raconta tout : son enfance joyeuse au mont Fuligineux, les longs mois caniculaires du temps de dragon et leur fin épouvantable, sa

découverte par les pillards, les années passées à la mine, ses longues conversations avec Hathet, le sauvetage de Main-Sanglante et la récompense du surveillant, ainsi que ses rêves de justice et de vengeance.

Cela lui demanda plus d'une demi-heure, mais Douceur ne fit rien pour l'arrêter. Elle écouta attentivement tout ce qu'il disait.

Il lui raconta sa vie jusqu'à aujourd'hui dans les grandes lignes, puis il s'attarda sur les détails qu'il avait omis la première fois. Lorsqu'il lui expliqua comment il s'était retrouvé coincé sous la dépouille de grand-père, Douceur frissonna et demanda :

— Tu as ingurgité son propre sang ?

— Je me suis étouffé avec, répondit Arlian.

— Y avait-il du venin mêlé au sang ? On dit que le venin de dragon serait magique.

— Comment ça ? demanda-t-il. Durant des années, il avait tenté de ne pas penser à ce moment horrible, mais il essayait soudain de se souvenir de tous les détails.

Et il se rappela ce que lui avait dit son grand-père, que le sang humain et le venin de dragon étaient censés procurer la longévité. Cela signifiait-il qu'il pouvait espérer vivre un siècle, ou plus ? D'une certaine façon, durant les sept années passées dans les mines, il n'y avait pas beaucoup réfléchi. Le temps et l'âge ne paraissaient pas primordiaux au fond d'un trou.

Douceur haussa les épaules.

— Je l'ignore, dit-elle. Mais on entend parfois des histoires sur les dragons – certains seigneurs aiment s'exprimer, et parfois, ils parlent de dragons. On dirait qu'ils les admirent. (Elle haussa de nouveau les épaules.) Pourquoi admirent-ils des monstres ?

Et Arlian se demanda ce qu'il fallait penser du seigneur Dragon, cet homme qui se donnait le nom d'un monstre.

Et son visage si affreusement balaféré, avait-il une signification ? Il ne s'agissait pas de la coupure nette d'un coup d'épée, ni même de marques laissées par la vérole.

— Est-ce que l'un de tes clients a la joue droite balaférée ? demanda-t-il.

Douceur connaissait peut-être le seigneur Dragon sous un autre nom.

Elle se mit à rire d'un ton aigu et doux.

— Oh, des *dizaines* d'entre eux sont balaférés ! dit-elle. Au moins un sur dix, et sans doute un sur cinq. Et la joue droite est un endroit aussi commun qu'un autre.

— Oh, dit Arlian, déçu et confus.

De nombreux hommes de son village avaient des cicatrices, mais elles étaient généralement sur les mains, les jambes ou le buste plutôt que sur le visage.

— Je suis désolée, j’ignore qui peut être ton seigneur Dragon, Triv, dit-elle. Mais nous allons t’arranger et t’apprendre tout ce que nous savons. Ainsi, lorsque tu partiras à sa recherche, tu auras de meilleures chances de le retrouver.

— Merci, répondit Arlian. J’espère que je pourrai un jour te payer cette dette.

Elle fit un geste de la main.

— Il me suffit de savoir qu’il y a quelqu’un qui tente de réparer des injustices, répondit-elle.

— Je ferai de mon mieux, alors. (Il s’assit et regarda ses vêtements, roulés en boule au pied du lit.) Qu’avais-tu l’intention d’en faire ? De les laver ? J’ignore si ces braies peuvent un jour redevenir propres...

— Ça ? (Douceur donna un coup dans le tas de linge avec le moignon de sa cheville.) Nous les donnerons au premier mendiant qui les demande. Nous allons te confectionner de véritables vêtements.

Arlian cilla, médusé.

— Me *confectionner* des vêtements ? Aujourd’hui ?

Cela demanderait plusieurs jours pour lui faire un costume.

Elle rit.

— Non, pas aujourd’hui, idiot !

— Mais je pensais partir aujourd’hui, ou cette nuit..., commença Arlian d’un air perplexe.

— As-tu regardé par la fenêtre ? demanda Douceur en affichant un large sourire.

Arlian regarda son expression enjouée, puis se leva sans dire un mot et gagna la fenêtre, puis il tira les rideaux. Il vit alors un paysage sombre, dans les tons gris et blancs – un ciel gris, des flocons blancs à la dérive et un sol blanc.

Il cligna des yeux et regarda fixement.

— Il neige, dit-il bêtement.

— C’est ce que m’a dit Éahor, dit-elle, lorsqu’il m’a apporté mon plateau. Je lui ai demandé d’ouvrir les rideaux pour que je puisse m’en rendre compte par moi-même.

— Mais cela ne m'empêchera pas de partir, dit Arlian.

— Tu mourrais de froid, dit Douceur. Et, plus important, tu laisserais des traces, et les traces vont dans deux sens. Il est hors de question que tu laisses une piste jusque sous ma fenêtre, seigneur Trivial ! Je ne suis pas impatiente de rencontrer ces chiens dont Rose a parlé.

— Tu veux que je reste jusqu'à ce que la neige fonde ? Mais cela pourrait prendre des jours !

— Ça pourrait durer jusqu'au printemps, dit Douceur en souriant malicieusement. Et cela ne me dérangerait pas du tout.

Arlian se retourna pour la regarder.

— Tu crois que tu peux me cacher ici jusqu'au printemps ?

— Je pense que ce serait drôle d'essayer ! lui dit Douceur.

LIVRE 2

TRIV

# 13

## LE DÉPART

Arlian, installé sur son couchage, tapota son oreiller pour le faire gonfler puis souffla sur sa lampe. Il chercha sa couverture à tâtons dans l'obscurité, commença à la relever puis se ravisa.

Il faisait chaud, ce soir-là, dans le grenier, presque trop. Il n'avait pas besoin de la couverture. Il la replia à ses pieds.

Il se pourrait qu'il ne la déplie plus jamais. Il s'agissait de sa dernière nuit dans le grenier du lupanar. La neige avait finalement fondu, et cela faisait déjà plusieurs jours qu'il préparait son départ, discutant de destinations probables avec Douceur, Rose et les autres – on l'avait présenté aux quatorze autres prostituées de *La Maison de la Société Charnelle*, une à une, tout au long de l'hiver, et chacune d'elles avait écouté son histoire et fait des suggestions à propos de ce qu'il devrait faire après son départ.

Après avoir étudié et écarté plusieurs possibilités, de l'Arithei aux îles Orientales, tout le monde s'était plus ou moins mis d'accord sur le fait qu'il devait d'abord se rendre à Manfort. La ville majestueuse se trouvait à moins d'une journée de marche, vers l'est.

Arlian envisageait de se mettre en route dès le lendemain et de prendre cette direction.

Douceur tentait toujours de le dissuader de partir si tôt, prétendant que les empreintes de pas dans la boue se remarqueraient tout autant que celles qu'il aurait laissées dans la neige, et qu'il avait encore de nombreuses choses à apprendre. Mais Arlian était déterminé. Il ne pouvait pas rester à tout jamais le petit animal de compagnie d'une dizaine de prostituées. Il

avait besoin de mener sa propre vie – et de venger les injustices dont sa famille et lui avaient été les victimes.

En outre, Maîtresse, l'administratrice tant redoutée de *La Maison*, n'avait pas été loin de le surprendre, quelques jours auparavant. Il venait à peine de refermer la porte de la garde-robe lorsqu'elle était entrée dans la chambre avec des gardes derrière elle et s'était mise à reprocher à Douceur de s'être montrée trop ouvertement enthousiaste à propos des fantômes du seigneur Jérial.

Arlan avait vu les marques que le seigneur Jérial avait laissées. Il avait dû combattre son envie, malgré le fait qu'il ne possédait aucune arme, de bondir et de prendre la défense de Douceur.

Tôt ou tard, s'il restait, soit quelqu'un le découvrirait par hasard, soit il céderait à l'une de ses pulsions et ne pourrait s'empêcher d'affronter ceux qui maltraitaient les occupantes de *La Maison de la Société Charnelle*. Dans un cas comme dans l'autre, il était probable qu'il se fasse tuer sans avoir accompli quoi que ce soit.

Il partirait au matin. Il se glisserait par une fenêtre et disparaîtrait en direction de Manfort. Il ne devait pas être trop difficile pour un jeune homme musclé et bien habillé de s'y débrouiller. Les filles avaient passé l'hiver à lui confectionner une garde-robe, à lui apprendre l'étiquette, à lui expliquer tout ce qu'elles savaient de la nature humaine, à lui faire perdre son accent rural et à lui enseigner les bonnes manières, en vue de le préparer à toutes les situations qu'il pourrait vivre lors de sa quête de revanche.

Il avait acquis une certaine force après avoir travaillé des années à la mine, et il l'avait entretenue en portant les pauvres femmes infirmes çà et là. Il ne s'était pas laissé aller, malgré le luxe du milieu dans lequel il évoluait.

Même son grenier était désormais luxueux. Il avait été aisé d'obtenir en bas un couchage qui avait été estimé trop taché pour rester en service. Et sa lampe était bosselée et avait par conséquent été jetée, même si elle était totalement utilisable. Il ferait un paquet avec tout cela et emporterait avec lui ses nouvelles possessions.

Il s'était également approprié d'autres objets. Occasionnellement, des clients donnaient des pièces ou des souvenirs aux prostituées, et Douceur, Rose et Hâtive avaient rassemblé une modeste collection et la lui avait offerte. Prisonnières, elles n'avaient pas la possibilité de dépenser d'argent.

En outre, Rose l'avait pris à l'écart, un soir, et lui avait chuchoté un secret.

— Parfois, les clients nous disent des choses, dit-elle. La plupart d'entre eux sont saouls, de toute façon, et lorsqu'ils ont eu leur dose avec nous, ils sont souvent détendus et négligents, ajouta-t-elle d'un ton amer. Après tout, quel mal cela peut-il faire de nous parler ? Nous sommes piégées ici.

— Je comprends, dit-il d'un ton apaisant.

— Eh bien, un soir, alors que le seigneur Kourouvain était exceptionnellement ivre et volubile, il m'a dit qu'il était l'un des patrons de cette maison – l'un de *mes* patrons –, et que si quelque chose se passait mal, il viendrait me chercher et nous partirions ensemble. Et il m'a dit qu'il avait de l'argent dissimulé quelque part et que nous pourrions vivre dans le luxe, même en exil. Et il m'a dit où se trouvait cet argent.

Arlan la regarda d'un air méfiant.

— Je ne suis pas un voleur, dit-il.

— C'est *moi* qui ai gagné cet argent pour lui, Triv, dit Rose d'un ton sévère. Moi et les autres filles, ici. Lui n'a jamais levé le petit doigt pour cet argent. Et puisque nous ne pouvons pas en bénéficier, je préfère que ce soit toi qui en profites.

— Et moi, je préférerais que ce soit toi, répondit Arlian. Après tout, comme tu dis, c'est toi qui l'as gagné, pas moi.

— Mais je ne pourrai jamais le récupérer, Triv, tandis que toi, un jour, tu en auras la possibilité.

Arlan fit une moue pensive.

— Tu fais ce qui te semble juste, Triv, dit-elle. C'est ce que tu fais toujours.

— Non, répondit-il. Sinon, je serais parti depuis longtemps. Je vous dois à toutes plus que je ne pourrai jamais vous offrir.

— Eh bien, tu peux t'acquitter de cette dette en prenant l'argent que cache le seigneur Kourouvain ! dit-elle. Il ne se rendra probablement jamais compte qu'il a disparu. Il se trouve dans un tonnelet sur lequel est inscrit « vin aigre », dans l'angle nord-est de la cave d'une auberge qui s'appelle *Le Sang du Raisin*, sur la route de Manfort.

— Je m'en souviendrai, lui avait dit Arlian.

Il n'avait toujours pas décidé s'il allait ou non tenter de trouver la cache du seigneur Kourouvain. Il devait déjà tant à Rose qu'il ne voyait pas



comment il pourrait un jour s'acquitter de sa dette, et cela l'ennuyait. Elle voulait qu'il retrouve cet argent...

Eh bien, il prendrait sa décision une fois qu'il aurait vu comment il se débrouillait dans le monde extérieur. L'argent, s'il y était vraiment, était resté dissimulé durant des années, il pouvait encore attendre un peu.

Avec ou sans cette cache, il était prêt à se mettre en route, mais il savait que les jeunes femmes allaient lui manquer. Toutes : la belle Douceur et son rire plein d'entrain, la maternelle Rose et son sens pratique, Barbouille, la portraitiste amateur qui le dévisageait constamment, la pauvre Hâtive qui semblait constamment désorientée, la morose Étincelle... Toutes.

Douceur plus que les autres, naturellement. L'idée de l'abandonner là, de ne plus la revoir, lui était douloureuse. Son cœur se serrait chaque fois qu'il la regardait et qu'il se rappelait qu'ils allaient se quitter. Il espérait pouvoir revenir un jour, mais pour le moment, il lui fallait partir. Il avait des choses à faire s'il voulait pouvoir se regarder en face.

Il s'étendit sur le couchage duveteux, prêt à s'endormir, lorsqu'un bruit sourd et un claquement retentirent à l'étage inférieur. Il écarquilla les yeux, les sens soudain en alerte.

Il entendit Rose se plaindre d'une voix ensommeillée, bien qu'il ne soit pas parvenu à saisir ses paroles à travers le plafond et la trappe fermée. Puis il entendit Maîtresse vociférer.

— ... cacher quelqu'un ! J'ai tout d'abord cru que c'était le fruit de mon imagination, mais plus j'y réfléchis... Il manque un couchage, tu as utilisé du tissu mais tu n'as aucune nouvelle robe, et nous avons des frais de nourriture bien plus élevés cet hiver. Cela fait donc des mois que ça dure ! Et il n'est jamais sorti, j'ai changé les gardes, et il n'y a aucune trace. Donc tu le caches, et je ne parvenais pas à savoir où. Mais je viens de me souvenir du grenier...

Pendant tout ce discours, Arlian était resté accroupi sur l'une des poutres, tous ses biens rassemblés dans un paquet sommaire. Il les avait enroulés dans un petit morceau de toile qui provenait des fournitures de peinture de Barbouille et les avait liés avec deux ceintures de cuir en évaluant la situation.

— Je sais qu'il est là-haut, s'écria Maîtresse. Est-il armé ? Dis-moi !

Arlian n'entendit pas la réponse de Rose – contrairement à Maîtresse, Rose ne criait pas –, mais il pouvait dire au ton de sa voix qu'elle feignait l'innocence.

Maîtresse était très certainement accompagnée de deux de ses gardes. Il pourrait peut-être les prendre par surprise, et il avait appris à se battre, à la mine, mais ils auraient des épées et sauraient les manier, sans compter qu'ils pouvaient être plus que deux. Le lupanar en employait six en tout, et il était possible que, pour un cas tel que celui-ci, elle les ait tous fait appeler.

Il n'avait aucune chance de l'emporter face à six hommes armés, et il était même improbable qu'il parvienne à leur échapper.

Il pouvait se rendre – et être exécuté. Même si on ne l'identifiait pas comme un esclave en fuite, il était un voleur et un intrus.

Il ne s'en sortirait pas.

Il y avait toutefois une troisième option. S'il parvenait à éviter totalement les gardes, s'il les contournait, il pouvait sans doute fuir sans une égratignure. Et il avait une idée sur la façon dont il allait s'y prendre. Il se redressa – pas entièrement, sinon il se serait cogné la tête sur les chevrons, mais en restant voûté – et s'éloigna rapidement de la trappe.

Rose était toujours en train de protester, mais Arlian ne l'écoutait plus. Il cherchait.

Durant ce long hiver, il avait passé de nombreuses heures, nuit et jour, caché dans ce grenier. Pour tromper l'ennui, il l'avait exploré de fond en comble. Les murs de pierre étaient solides, le toit était en étain de bonne qualité et fixé sur de lourdes planches, et il n'y avait aucune fenêtre. Les seules ouvertures se trouvaient sous l'avant-toit, et sans parler du fait qu'elles étaient à une dizaine de mètres du sol, elles étaient bien trop étroites pour qu'il puisse s'y faufiler.

Le sol, cependant, possédait des points faibles. Il n'avait pas été conçu pour qu'on marche dessus, mais plus simplement comme un plafond pour les chambres du dessous. Arlian les avait repérés pour pouvoir les éviter, de peur d'être remarqué, mais il cherchait désormais délibérément une planche à demi dévorée par les termites et la pourriture. Apparemment, le toit, au-dessus, avait déjà fui auparavant, et la moisissure avait accompli son œuvre. Le toit avait été réparé, mais pas le plafond endommagé.

Il allait de poutre en poutre dans l'obscurité, se déplaçant au jugé et d'après ses souvenirs, jusqu'à ce qu'il atteigne le bon endroit. Il entendit un claquement sourd et sut que quelqu'un avait frappé Rose, la projetant contre quelque chose. Il serra les dents mais poursuivit sa progression. Il se déplaçait le long d'une poutre, appuyant du pied sur les planches jusqu'à ce

qu'il trouve la bonne. Elle se trouvait en dessous des chevrons inclinés, juste là où il l'avait repérée.

Maîtresse cria encore, mais il se trouvait assez loin et n'entendit pas ce qu'elle disait.

La trappe s'ouvrit brutalement et cogna contre les poutres. De la lumière jaillit. Un garde passa la tête, son visage était éclairé par en dessous, et il scruta le grenier. Arlian plaça les deux pieds sur la planche pourrie, s'arc-bouta contre le plafond et exerça une poussée. Le plafond se désintégra sous lui et il passa au travers. Les extrémités brisées des planches déchirèrent ses vêtements et son paquet. Son coude droit cogna douloureusement contre du bois en bon état et il dut lever les bras pour se dégager, se laissant tomber dans la pièce obscure du dessous.

Quelqu'un poussa un cri de terreur aigu et perçant.

Les pieds d'Arlian heurtèrent le bord de quelque chose de mou, quelque chose qu'il ne put distinguer dans l'obscurité, et il glissa de côté, perdant totalement l'équilibre. Il s'étala de tout son long, chutant lourdement sur le sol.

Il se libéra de ce qu'il avait heurté et se releva, toujours agrippé à son ballot.

L'occupante de la pièce se remit à hurler.

— Chut ! s'écria Arlian. Où est la porte ?

En prononçant ces paroles, il eut une meilleure idée. La lune était levée, et il distinguait faiblement la fenêtre, dont le rideau était tiré. Un carré gris sombre se découpait dans l'obscurité.

— Triv ? demanda une voix étonnée.

Arlian ne prit pas la peine de répondre. Il préféra se précipiter vers la fenêtre, heurtant au passage une table qui se trouvait sur son chemin.

Il reconnut la voix d'Étincelle et comprit que dans sa chute il était tombé sur le côté de son lit et avait glissé à terre, mais il n'avait pas le temps de se répandre en excuses. Il percevait déjà les bruits de pas lourds dans le couloir, derrière sa porte.

La chambre d'Étincelle se trouvait tout au bout du couloir, à l'opposé de celle de Rose, et faisait face à la rue et non à la cour de l'écurie. C'était un bon point.

Il ne prit pas la peine d'ouvrir le battant de fenêtre. Il frappa en protégeant ses poings avec son ballot. Le verre et le plomb se brisèrent. Il

poussa le ballot par l'ouverture et le lâcha, puis il grimpa sur la banquette sous la fenêtre et se retourna.

On martelait la porte de la chambre d'Étincelle, et il entendit des craquements dans le grenier au-dessus de lui. Il prit appui sur le châssis de la fenêtre et se courba.

— Au revoir, dit-il à Étincelle – après tout, au point où il en était, cela ne pouvait pas faire de mal. Dis aux autres que je les aime.

Puis il se pendit par les doigts, les bras tendus au maximum, aussi bas que possible.

Il donna une poussée à l'aide de ses pieds et se laissa tomber.

La chute lui sembla interminable, même s'il savait qu'elle n'avait duré qu'une fraction de seconde. Il s'écrasa sur le sol boueux de la rue, sur le dos.

Il resta étendu là durant un moment, étourdi et meurtri, le souffle coupé. Puis il cilla et aperçut une forme sombre qui se penchait par la fenêtre désormais éclairée d'Étincelle.

Il se força à bouger. Il roula sur ses genoux, en cherchant son ballot à tâtons. Il le trouva, l'attrapa et se releva.

Son dos lui faisait mal et l'un de ses genoux avait l'air ne pas vouloir fonctionner correctement, mais il s'éloigna en titubant, prenant une direction au hasard.

La brise nocturne était fraîche et sentait la terre fraîchement retournée et le bois brûlé. La boue était froide entre ses orteils, et il se rendit compte pour la première fois qu'il était pieds nus. Mais ce n'était pas surprenant ; après tout, il se préparait à aller se coucher, pas à s'enfuir. Il avait une paire de pantoufles de velours dans son ballot – les femmes n'avaient pas pu lui trouver de bottes – mais il n'avait pas le temps de les enfiler.

Derrière lui, des lumières apparurent à plusieurs fenêtres du lupanar, et il entendit plusieurs cris. Il tâcha de se hâter.

Devant lui, la lueur de la lune lui dévoilait les rues nocturnes de Garde-Ouest : des échoppes, des maisons, des porches et des trottoirs de bois, et des rues sales et boueuses. La seule couleur visible était le jaune des lampes à certaines fenêtres. La ville semblait vide et sans vie.

Les gardes municipaux devaient probablement effectuer leur ronde, et il lui fallait à tout prix les éviter. Si Maîtresse décidait de faire un scandale, même les remises et les écuries dans lesquelles il avait dormi autrefois ne seraient pas sûres. Il devait trouver un endroit où ils ne penseraient pas à le

chercher, ou un moyen de les empêcher de le reconnaître lorsqu'ils le verraient.

Et cela n'allait pas être si difficile que ça, comprit-il une centaine de mètres plus loin dans la rue, lorsqu'il remarqua une enseigne représentant un homme courbé sur un bâton. Ses poursuivants ne l'avaient pas vu distinctement, si même ils l'avaient vu. Ils s'attendaient certainement qu'il ressemble à un vagabond.

Douceur, Rose et les autres avaient passé des mois à faire en sorte qu'il ressemble à un jeune seigneur, et il pouvait en tirer avantage. Il boitilla jusqu'à la porte close sous l'enseigne et se mit à la marteler.

— Oh, patron ! s'écria-t-il.

Les fenêtres n'étaient pas éclairées et la porte était verrouillée, mais il s'agissait sans aucun doute d'une auberge, probablement *Le Voyageur Las*, dont il avait plusieurs fois entendu parler.

Une fenêtre s'ouvrit à l'étage et un visage apparut – mais, en même temps, Arlian perçut le cliquetis d'une armure et un bruit de bottes. Heureusement, cela venait de sa droite, tandis que *La Maison de la Société Charnelle* se trouvait sur sa gauche. Il s'agissait simplement d'un garde qui effectuait sa ronde. Arlian ne tint pas compte du bruit et leva la tête.

— Oh, là-haut ! s'écria-t-il en imitant au mieux les manières des nobles qu'il avait observés à *La Maison de la Société Charnelle*. Je sais qu'il est tard, mon bon, mais mon fichu cheval m'a jeté à terre. Pourriez-vous m'accorder le gîte et le couvert ?

Il jeta un coup d'œil au garde qui approchait mais fit de son mieux pour paraître totalement détendu, comme s'il n'avait rien à craindre d'un simple garde.

L'aubergiste regarda dans sa direction.

— À cette heure-ci ?

— Eh bien, il n'aurait pas été si tard si cette sacrée bête ne s'était pas enfuie ! rétorqua Arlian d'un ton exaspéré. Cela fait des heures que je marche. Et pieds nus, qui plus est, puisque l'une de mes bottes s'est coincée dans ce fichu étrier. Voyez-vous dans quel état tout cela m'a mis ? Vous n'allez certainement pas me renvoyer de la sorte !

L'aubergiste hésitait toujours. Le garde s'était approché derrière Arlian et écoutait attentivement, bien que distrait par un esclandre plus haut dans la rue, dans les environs de *La Maison de la Société Charnelle*. Arlian se tourna vers lui et demanda :

— C'est un aubergiste, n'est-ce pas ? Ne devrait-il pas me laisser entrer si je le lui demande ?

— Cela dépend de lui, monsieur, répondit le garde.

Arlian lui adressa un regard furieux, un regard auquel Rose l'avait exercé durant des heures.

— Monsieur ? répéta-t-il.

— Monseigneur, rectifia rapidement le garde.

Arlian acquiesça et releva la tête vers l'aubergiste.

— Je paierai un supplément, si vous voulez, dit-il.

— Vos biens n'étaient-ils donc pas tous sur votre cheval ? demanda l'aubergiste. Je ne fais pas crédit.

— Ressemblé-je à un parfait idiot ? demanda Arlian. (Il leva la main.) Non, ne répondez pas à cette question, je ne souhaite pas savoir de quoi j'ai l'air, présentement ! Oui, j'ai des espèces sonnantes et trébuchantes, si vos prix sont raisonnables.

L'aubergiste hésita quelques secondes de plus puis céda.

— Je descends, dit-il.

— Bien, dit Arlian lorsque la fenêtre se referma.

Il se tourna ensuite vers le lupanar, comme s'il venait juste de remarquer le tumulte. Deux gardes approchaient en trotinant.

— Que se passe-t-il là-bas ? demanda-t-il au garde de la ville.

— Je l'ignore, monseigneur.

— Est-ce que cela a un rapport avec le type en haillons qui m'est passé devant en courant il y a quelques minutes ?

Le garde se fit soudain plus attentif.

— Quel type, monseigneur ?

— Par les dieux disparus, comment pourrais-je bien savoir qui était cet homme ? demanda Arlian. Il s'agissait d'un jeune homme qui portait des vêtements déchirés épouvantables et qui courait dans cette direction. (Il pointa du doigt dans la direction opposée à *La Maison de la Société Charnelle*.) Il saignait du nez d'une façon assez spectaculaire. Pensez-vous que ces deux-là soient à sa recherche ?

— Je l'ignore, monseigneur. Cela se pourrait bien.

— Eh bien, pourquoi n'allez-vous pas le leur demander ? J'aimerais bien en avoir le cœur net.

— Tout à fait, monseigneur, dit le garde.

Il s'éloigna docilement d'un pas rapide.

Cela, songea Arlian, allait tenir occupés les gardes du lupanar durant un bon moment, le temps d'expliquer le signalement à leur confrère, et il aurait l'occasion de se réfugier dans l'auberge.

Aucun de ses poursuivants ne l'avait vu distinctement, il en était certain, et il espérait que les femmes auraient la présence d'esprit de mentir à propos de son signalement. Sa meilleure chance, il en était convaincu, serait simplement d'insister sur le fait qu'il était celui qu'il prétendait et qu'il n'avait aucun lien avec l'intrus du lupanar.

Se faire passer pour un jeune seigneur écervelé n'allait pas être simple. Pour autant qu'il le sache, il avait déjà commis une demi-douzaine de bourdes, mais pourtant, il ne voyait pas de meilleure ruse.

La porte de l'auberge s'ouvrit, et un parfum de bière éventée se répandit dans la rue. Arlian se glissa promptement à l'intérieur.

## JEUX DE DUPES

Arlan se raidit lorsque la porte de l'auberge se rouvrit et que le garde de la ville la franchit. Il se força à rapidement se détendre, à paraître calme, en prenant une nouvelle bouchée du pain légèrement rassis que l'aubergiste lui avait servi.

Son ballot était posé à ses pieds. Il avait dû l'ouvrir pour payer d'avance l'aubergiste, et le prix d'une chambre et d'un repas était presque aussi élevé que la somme que Douceur, Rose et Hâtive lui avaient remise. Le repas devant lequel il était attablé était simplement constitué de pain, de fromage, de prunes séchées et d'un pichet de bière. L'aubergiste avait insisté sur le fait qu'il n'avait rien pu trouver d'autre à cette heure avancée, et Arlian n'avait pas discuté plus que nécessaire afin de ne pas trahir son personnage, car il avait craint de devoir dilapider ses fonds si l'aubergiste avait trouvé quelque chose de mieux. Il mâchait lentement et soulevait sa bière lorsque le garde approcha, avec dans l'idée, si cela s'avérait nécessaire, de lui jeter la bière au visage et de s'enfuir en courant.

— Monseigneur, dit le garde. Vous souhaitiez connaître la raison du chambardement.

Arlan avala son pain et l'aida à descendre avec une gorgée de bière fraîche.

— En effet, dit-il. Que s'est-il passé ? Quelqu'un a-t-il été assassiné dans son lit ?

— Non, non, rien de tel, lui assura promptement le garde. Il semblerait que l'une des jeunes femmes du, euh... d'un certain établissement, cachait



quelqu'un à sa direction. L'homme a été découvert et s'est enfui, provoquant un véritable désordre.

Arlian feignit l'étonnement.

— *Cacher* quelqu'un ? Voulez-vous dire à l'intérieur de l'établissement ?

— C'est ce qu'il semblerait.

— Très bien, très bien. (Il secoua la tête avec un désarroi amusé.) Comment cette jeune femme a-t-elle fait entrer son amant ?

Le garde secoua la tête.

— Je l'ignore, monseigneur. Je ne crois pas que ce soit le cas, l'homme a dû entrer par effraction, bien sûr.

— Et vous pensez qu'il pourrait s'agir du type avec le nez en sang que j'ai vu ?

— Nous pensons que c'est probable, monseigneur, oui. Ah... Pourriez-vous nous en dire plus sur cet homme ?

— Bien sûr. Il avait, oh, votre propre taille, je dirais... (Le garde faisait près de dix centimètres de moins qu'Arlian.) Mais il était plus mince, avec une barbe taillée au carré. (La barbe du garde était arrondie et celle d'Arlian triangulaire.) Et il était habillé d'une façon scandaleuse, rustique, avec une manche à demi arrachée. Je ne pourrais pas vous dire si ses vêtements étaient gris, bruns ou d'une autre couleur, à cause de l'obscurité. (La chemise d'Arlian était en lin blanc délicat, et ses hauts-de-chausses en laine noire.) Je ne peux pas vous en dire davantage, il fait sombre, et je n'ai pas vraiment pensé à lui demander de s'asseoir pour lui tirer le portrait.

— Bien sûr, monseigneur. Merci.

Le garde le salua avant de s'éloigner, laissant Arlian achever son repas en paix.

Ce qu'il fit, s'émerveillant de la facilité avec laquelle il avait pu duper le garde.

Les prostituées lui avaient expliqué qu'il était facile de mettre en œuvre des supercheries. Elles avaient toutes beaucoup de pratique dans ce domaine, elles feignaient les réactions que leurs clients attendaient d'elles, que ce soit de l'amour ou de la peur, du plaisir ou de la douleur. « *Les gens voient ce qu'ils espèrent voir* », lui avait dit Rose.

« *Les gens voient ce qu'ils veulent voir* », l'avait corrigée Douceur. Arlian sentit son cœur se serrer en se remémorant ces paroles. Il l'avait vue une ou deux heures auparavant, et elle lui manquait déjà.

Il se demandait ce qui se passait à *La Maison de la Société Charnelle*. Est-ce que Maîtresse avait infligé un châtement à Rose ? Avait-elle découvert que l'ensemble des prostituées était impliqué ? Elle savait qu'il ne s'agissait pas uniquement de Rose, d'après ce qu'elle avait dit.

Elle ne pouvait pas *toutes* les punir. Cela se passerait bien, Arlian en était persuadé.

Après tout, elles connaissaient l'art de la duperie. Elle le lui avait enseigné, et il s'en était tiré, il se trouvait en sécurité dans une auberge à jouer le seigneur.

Elles l'avaient fait répéter divers rôles dont il pourrait avoir besoin s'il voulait se rendre librement à Manfort et trouver le moyen de rencontrer le seigneur Dragon. Il avait quitté le lupanar une heure auparavant, et son cœur battait toujours aussi rapidement à cause de l'effort qu'il avait fourni durant sa fuite, et il mettait déjà ses leçons en application.

Le destin s'était montré indulgent envers lui – ou peut-être jouait-il simplement avec lui. Après tout, en quoi était-ce généreux de permettre sa capture quelques heures simplement avant son départ ? Allait-il tout droit vers un désastre délicieusement ironique ?

Il tenait toujours le pichet, sirotant sa bière jusqu'à la dernière goutte, souriant en son for intérieur à sa propre inconscience. Personne ne pouvait savoir ce que le destin lui réservait, mais ces derniers mois avaient été très intéressants, et il n'était pas mécontent du chemin parcouru.

Il finit sa bière et fit une grimace.

Il n'avait jamais bu de bière auparavant. C'était un breuvage étrange, fortement parfumé, frais et brûlant à la fois. Il n'était pas sûr d'aimer. À la mine, il n'avait bu que de l'eau ; au lupanar, il avait goûté à toutes sortes de boissons, y compris à des jus de fruits et à du vin coupé à l'eau, mais jamais à de la bière. Maîtresse trouvait cette boisson inappropriée pour ses finances.

Toutefois, il allait devoir s'y habituer : tous les jeunes hommes fortunés étaient censés en boire en grande quantité. Il allait également devoir apprendre à faire la différence entre la bonne et la moins bonne. Il espérait que l'aubergiste n'attendait aucun commentaire de sa part sur ce qu'il venait de boire.

Il lui restait tant de choses à apprendre ! Jusqu'à présent, son éducation avait été pour le moins insolite, et il était douloureusement conscient que, même s'il en savait bien plus sur le maniement d'une pioche et sur les

produits de beauté que la plupart des hommes, il ignorait lamentablement les choses ordinaires. La bière n'était qu'un des nombreux exemples futiles.

Eh bien, il aurait du temps pour y remédier, surtout si les histoires de son grand-père étaient vraies et que le venin de dragon mêlé au sang humain prolongeait la vie.

C'était une perspective étrange, à laquelle il avait déjà songé avec effroi à de rares occasions. Il ne trouvait pas très séduisante l'idée de vivre un siècle ou plus prisonnier au fond d'une mine.

Sa vie désormais s'annonçait pleine de promesses ; grâce aux atours et à l'entraînement à la supercherie que les filles lui avaient fournis, c'était dorénavant lui qui donnait des ordres au lieu d'en recevoir. Il reposa le pichet vide et s'écria :

— Aubergiste ! Où est ce lit ?

L'aubergiste lui montra le chemin. La chambre d'Arlian était petite et coincée sous un pignon au deuxième étage, mais cela ne le dérangeait pas. Elle était équipée de raffinements sans lesquels il avait vécu depuis l'enfance, tels qu'une fenêtre et un véritable sol. Le lit était étroit et dur, les draps rêches, mais Arlian s'en moquait éperdument et s'y installa béatement.

Il dormit jusque tard et prit son temps pour s'habiller, non parce qu'il avait de nombreux choix à effectuer, mais simplement parce qu'il souhaitait bien le faire. Il avait trois paires de hauts-de-chausses et quatre chemises assorties, en comptant les pitoyables exemplaires qu'il portait en arrivant à *La Maison de la Société Charnelle*, mais les aventures de la nuit précédente avaient endommagé une chemise et laissé une paire de hauts-de-chausses dans un état nécessitant un nettoyage et des réparations, réduisant d'autant ses options vestimentaires. Il ne possédait pas de miroir, et il n'y en avait pas dans la chambre. Il avait donc fait de son mieux pour son visage et ses cheveux en se regardant dans la vitre de la fenêtre. Heureusement, il avait récupéré les objets dont Douceur ne voulait plus, y compris un peigne auquel il ne restait que peu de dents ainsi qu'une brosse en poils de sanglier, pour démêler ses cheveux.

Et il possédait deux paires de bas et des pantoufles de velours. C'était un plaisir de les enfiler, mais il savait que l'un de ses premiers achats serait une paire de bottes.

Il avait également un manteau délicat doublé de soie, sur lequel Douceur avait longuement et durement travaillé, mais il n'avait pas

l'intention de le porter sans en prendre grand soin. Il était trop précieux pour un usage quotidien. Lorsque le besoin s'en ferait sentir, cependant, il ressemblerait en tout point à un seigneur.

Lorsqu'il fut satisfait de son apparence, la matinée était bien avancée, et la plupart des clients de l'auberge étaient déjà partis. Arlian dut se contenter de pâtisseries froides en guise de petit déjeuner. Il venait de terminer sa troisième et était en train de brosser les miettes sur ses cuisses, vaguement conscient que l'aubergiste discutait avec quelqu'un dans le couloir, lorsque la porte de la pièce commune s'ouvrit brutalement. Maîtresse entra dans la salle d'un pas énergique.

Arlian leva la tête et lutta pour dissimuler toute expression susceptible de le démasquer. Bien qu'il l'ait déjà vue à de nombreuses occasions derrière des voiles et à travers des judas, elle n'avait jamais posé les yeux sur lui, pas même au cours de la fuite de la veille.

Il aurait voulu lui demander ce qui s'était passé, si Rose, Douceur et Hâtive allaient bien, mais il savait qu'il devait s'en empêcher. Il resta muet.

Elle jeta un regard circulaire dans la salle et finit par poser les yeux sur lui.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

Il plissa les yeux avec une nonchalance exagérée.

— Vous adressez-vous à moi ? demanda-t-il.

— Oui !

— Alors je vous remercie de le faire poliment, dit-il froidement.

Il se tamponna la bouche à l'aide de sa serviette en essayant de ne pas trembler. Le fait de la voir ainsi, sans aucun obstacle entre eux, à part son intelligence pour le protéger, lui fit froid dans le dos.

Elle se mordit les lèvres tout en continuant à le regarder. Il vit qu'elle se forçait à dissimuler sa colère. Il se demanda si elle avait dormi depuis la veille.

— Je vous demande pardon, dit-elle. Auriez-vous l'amabilité de me dire qui vous êtes ?

Il jeta sa serviette sur la table et se leva.

— Je m'appelle Lanair, dit-il. Les terres de ma famille se trouvent dans les vergers entre Fond-du-Creux et le mont Fuligineux, et j'emploie quelque onze hommes en mon nom, c'est pourquoi je tiens à ce que vous vous adressiez à moi d'une façon convenable. Maintenant, qui êtes-vous ?

— Je suis madame Ril, de *La Maison de la Société Charnelle*, répondit-elle avant d'ajouter tardivement : monseigneur. (Arlian acquiesça d'un hochement de tête reconnaissant, et elle poursuivit :) Êtes-vous bien l'homme qui est arrivé ici tard dans la nuit, après la fermeture de l'auberge ?

— En effet, répondit Arlian.

— J'ai cru comprendre que vous avez vu un homme courir dans la rue, la nuit dernière.

— C'est le cas, acquiesça Arlian.

— Seigneur Lanair, il est absolument *essentiel* que nous retrouvions cet homme, dit madame Ril. Pourriez-vous me révéler quoi que ce soit qui pourrait nous aider ?

— J'en ai donné la description à un garde, hier soir, dit-il. Je n'ai rien à ajouter. En quoi est-ce si important ?

Madame Ril – Maîtresse – luttait visiblement pour se maîtriser.

— Parce que si nous ne trouvons pas de qui il s'agit, et comment il a fait pour entrer, *La Maison* devra être détruite, dit-elle.

Arlian dut déglutir avant de dire :

— Oh ! Et pourquoi donc ?

Il espérait qu'elle penserait qu'il avalait la fin de son repas et ne verrait pas à quel point il était soucieux.

S'ils détruisaient *La Maison*, qu'advierait-il des femmes ? L'expression de Rose, « *jetées aux chiens* », lui revint à l'esprit, ainsi que l'affirmation de Main-Sanglante selon laquelle il n'y avait pas de justice dans ce monde.

— Parce que mes clients tiennent à leur sécurité et à leur intimité lors de leurs visites, répondit Ril. Si nous ne pouvons les leur garantir, si des espions ou des assassins rôdent... Vous comprenez, nos clients sont particulièrement vulnérables. Nous tentons de satisfaire des personnes aisées, puissantes...

— Je sais, dit Arlian. Je crois que mon cousin Inthior a fréquenté votre établissement.

Elle hocha la tête en entendant ce nom.

— Oui, vous devez donc comprendre, il s'agit d'hommes qui ont des ennemis. Si je ne puis assurer leur sécurité, il faut que je mette la clé sous la porte.

— Effectivement, lui accorda Arlian. Eh bien, j’admets que tout cela est bien regrettable, mais ce ne sont guère mes affaires. J’ai dit au garde tout ce que je savais.

— Il saignait du nez, avez-vous dit...

— Tout à fait.

— Nous n’avons trouvé aucune trace de sang.

Il se remémora la grande éraflure qu’il s’était faite sur un mollet en passant à travers le plafond d’Étincelle, et il fit la moue. Il avait inventé cette histoire parce qu’il pensait avoir laissé des traces de sang ici et là, mais ce n’était manifestement pas le cas.

— J’imagine que c’est sa chemise qui a tout pris, dit-il. Vraiment, je n’ai aucun détail supplémentaire à vous fournir. Je lui ai à peine jeté un coup d’œil. Il avait certainement du sang sur la barbe, coulant de son nez.

— Avez-vous vu ce qu’il portait aux pieds ?

— Je crains que non. J’étais plus inquiet au sujet des miens, à ce moment-là. J’ai perdu mon cheval la nuit dernière, voyez-vous, et mes bottes avec.

— Je suis désolée de l’entendre, monseigneur. Votre épée également ? Le garde m’a confié que vous n’en portiez pas.

— Tout à fait, dit Arlian, se rendant compte pour la première fois qu’il s’agissait là d’une sérieuse faille à son déguisement.

Un véritable seigneur ne partirait pas en voyage à l’étranger sans arme. Ceux qu’il avait aperçus à *La Maison de la Société Charnelle* avaient laissé leurs armes en bas, bien sûr, mais il était évident qu’ils avaient tous une épée lorsqu’ils étaient dans la rue. Il avait parfois risqué un coup d’œil par la fenêtre et avait vu que c’était bien le cas. Il était ordinaire de ne pas en avoir à table pour le petit déjeuner, mais arriver à l’auberge sans épée...

Eh bien, son histoire de cheval qui s’était enfui était une explication suffisante pour le moment. Il aurait dû le signaler plus tôt, cependant, avant qu’on lui pose la question.

— Vous ne voyez rien de plus qui pourrait nous aider à retrouver cet homme ? demanda Maîtresse.

Arlian secoua la tête.

— Rien du tout, dit-il. Je suis certain que vous parviendrez à l’attraper malgré le peu d’aide que j’ai pu vous fournir.

— J’espère, dit Ril. Je l’espère de tout mon cœur.

Elle le regarda fixement durant un moment, et il comprit que la discussion était parvenue à son terme. Il se retourna et la laissa partir d'un signe de main, puis il se dirigea vers l'escalier.

Il fit la moue en gravissant les marches et réfléchit longuement à ce qu'il devait faire ensuite. Après avoir quitté le lupanar, il avait l'intention de se rendre à Manfort et de chercher du travail, mais il n'avait pas imaginé devenir un fugitif ou devoir s'inquiéter du sort de Douceur et des autres.

Son statut de fuyard lui semblait plus préoccupant. Certainement rien d'irrévocable ne serait entrepris au sujet des femmes jusqu'à ce que l'intrus soit retrouvé. Son déguisement faisait suffisamment illusion, mais tôt ou tard, quelqu'un comprendrait que son arrivée, sans épée ni bottes, concomitante à la fuite de l'intrus, était plus qu'une coïncidence.

Madame Ril avait sans doute déjà des soupçons.

En outre, maintenant qu'on le connaissait ici sous le nom de seigneur Lanair, que se passerait-il s'il gagnait Manfort, y cherchait du travail et était reconnu comme étant le seigneur Lanair ? Allait-il devoir conserver cette identité pour le restant de ses jours ? Le nom ne le gênait pas – après des mois à répondre à celui de « Triv », il ne pouvait guère se plaindre d'un patronyme aussi respectable que celui de Lanair –, mais, à un moment ou à un autre, pouvait survenir quelqu'un qui savait que personne de ce nom ne vivait entre Fond-du-Creux et le mont Fuligineux. Il ferait peut-être mieux de s'éloigner pendant un moment.

Ou peut-être devrait-il retourner au lupanar pour tenter de sauver Rose et Douceur. Certainement aucun de ses poursuivants ne s'y attendrait !

Il poursuivit sa réflexion tout en empaquetant ses effets, et il sangla solidement le ballot de toile.

Lorsqu'il eut réglé sa note, le soleil se trouvait presque directement au-dessus de lui. L'éclat de la lumière le fit ciller lorsqu'il ouvrit la porte principale de l'auberge. Ses yeux étaient encore plus accoutumés à l'obscurité qu'à la lumière. Il plissa les yeux en regardant d'un côté et de l'autre de la rue.

Puis il se figea et regarda fixement.

Une foule s'était formée autour de *La Maison de la Société Charnelle*. Des carrosses se trouvaient devant les deux portes du lupanar et le long du mur qui les séparait. Il y avait peut-être là une dizaine de véhicules en tout, chacun plus grand et plus splendide que les autres. Arlian n'avait jamais vu auparavant autant de carrosses au même endroit.

De ce qu'il voyait des badauds présents sur les lieux, c'était également le cas des habitants de Garde-Ouest.

Il avait toujours l'intention de se diriger vers l'est, soit vers Manfort, soit vers *Le Sang du Raisin*, mais, au lieu de cela, il remonta la rue, d'un air aussi nonchalant que possible, afin de connaître la raison de cette agitation.

En approchant, il entendit des hommes et des femmes palabrer, de leurs voix fortes et furieuses. Il vit également que l'on sortait du lupanar des caisses et des paquets de formes et de tailles variées et qu'on les chargeait à bord des carrosses. Il fut stupéfait de voir que certains des paquets étaient en réalité les femmes qui avaient vécu là, emmaillotées dans des couvertures. Certaines tentaient de résister et protestaient, la plupart étaient résignées.

Un cocher aboya un ordre, et l'un des carrosses se mit en branle. Les chevaux tiraient de toutes leurs forces – ils semblaient épuisés, et Arlian se demandaient d'où ils venaient. Avaient-ils tiré ce carrosse depuis Manfort dans la matinée ?

Le carrosse se dirigeait vers lui en prenant de la vitesse, et Arlian s'écarta de sa route. Lorsqu'il passa devant lui, il aperçut Hâtive et une autre femme à travers les fenêtres – l'autre était peut-être Chaton, mais il n'en était pas certain. Parmi les passagers se trouvait également un homme élégamment vêtu et l'un des gardes du lupanar.

*La Maison de la Société Charnelle* était en train de fermer ses portes, comme Maîtresse l'avait annoncé, et ce très rapidement ! Arlian ne s'était pas imaginé que cela aurait pu se produire si vite.

Au moins, on emmenait les femmes saines et sauvées – bien qu'il se soit demandé où on les emmenait.

Un autre carrosse se mit en mouvement, mais il tourna dans une autre rue, et Arlian ne put distinguer qui se trouvait à l'intérieur.

Il se joignit à la foule et tenta de se frayer un chemin. Mais la foule le repoussa alors que deux nouveaux carrosses s'étaient mis en route.

Un homme de grande taille se tenait debout dans l'embrasement de la portière de l'un des deux véhicules restants et faisait face à la porte ouverte du lupanar. Arlian voyait son dos mais n'en distinguait aucun détail. Maîtresse se tenait à côté de la porte et criait dans sa direction, tantôt implorante, tantôt menaçante. Arlian n'entendait pas ses paroles exactes, mais le ton qu'elle employait était suffisamment éloquent.



Un cinquième carrosse se mit en route, laissant seul celui où l'homme se tenait, et Arlian fut brusquement poussé en avant, plus près de la scène, à proximité de la porte du lupanar. Il aperçut deux femmes dans le carrosse restant : Douceur et Colombe, toutes deux assises en silence, l'air terrifié, blotties à l'arrière de la voiture. Arlian fit involontairement un pas en avant en voyant Douceur, mais il se ressaisit.

Aucun garde n'était assis dans le carrosse, mais le cocher était à sa place, les rênes et le fouet à la main. Arlian n'osa pas s'approcher trop près.

Douceur et Colombe étaient en vie et bien portantes, même si elles étaient effrayées. Il n'avait pas besoin de risquer sa propre vie en essayant d'intervenir.

Deux gardes surgirent à la porte. L'un d'eux portait l'uniforme des gardes du lupanar, tandis que l'autre était revêtu de la livrée de Garde-Ouest. Ils dirent quelque chose qu'Arlian ne put comprendre, et l'homme dans le carrosse ordonna distinctement :

— Brûlez-le.

Les deux gardes marquèrent un temps d'hésitation, et Maîtresse protesta en hurlant.

L'homme dans le carrosse dégaina une longue épée à la lame fine et réitéra son ordre. L'arme scintillait dans sa main.

— J'ai dit de le brûler.

Les deux gardes firent un bref salut en guise d'acquiescement et s'éclipsèrent à l'intérieur.

Arlian avait compté six carrosses. Et dans chacun d'entre eux, il avait nettement distingué deux femmes et un garde, en plus du cocher et du propriétaire du carrosse. Cela correspondait à douze des seize prostituées ainsi qu'à l'ensemble des six gardes.

Où étaient les quatre autres femmes ?

Pourquoi les gardes avaient-ils hésité ?

— Oh, par tous les dieux ! dit Arlian, soudain en proie à la panique. Ne me dites pas que c'est ça !

Il poussa désespérément vers l'avant, tentant de se frayer un chemin à travers la foule.

Il avait été le témoin d'un certain nombre d'injustices dans sa vie, il en avait éprouvé de la répugnance et en avait souffert. Il ne pouvait pas rester sans rien faire alors qu'une autre était commise sous ses yeux. Il ne pouvait pas permettre qu'on brûle quatre femmes simplement parce qu'elles

l'avaient abrité. Il devait y avoir un moyen d'empêcher que cela se produise.

— S'il vous plaît, monseigneur ! implora Maîtresse en se dirigeant vers l'homme dans le carrosse, les bras tendus en signe de supplication.

Même dans sa détresse, Arlian s'étonna de voir la redoutable Maîtresse à ce point terrifiée.

— Madame Ril, rugit l'homme dans le carrosse, vous êtes responsable de tout cela, vous avez failli à vos engagements.

L'épée étincela et, l'espace d'un instant, le monde se figea. Arlian ne croyait pas ce qu'il voyait.

Le temps reprit son cours lorsque madame Ril s'écroula. Du sang jaillissait de sa gorge. Des cris de stupéfaction et de peur retentirent dans la foule. L'homme essuya la lame de son épée à l'aide d'un mouchoir et la rengaina au moment où les gardes ressortaient du lupanar en trotinant.

— Montez, dit l'homme au garde du lupanar, tandis que lui-même se penchait et s'enfonçait dans le carrosse, s'installant sur l'un des sièges.

Pour la première fois, Arlian aperçut son visage.

Le carrosse se balançait lorsque le garde grimpa à son bord et claqua la portière, mais Arlian avait eu le temps de voir distinctement ce visage. Ce visage sans barbe avec la joue droite balafmée, comme si on lui en avait autrefois retiré un morceau... Arlian en eut le souffle coupé lorsqu'il reconnut.

— Seigneur Dragon ! s'écria-t-il involontairement.

Apparemment, personne ne l'avait entendu.

L'homme balafmé donna un léger coup sur le plafond du carrosse et le cocher secoua les rênes.

Arlian se débattait contre la foule – les badauds reculaient, effrayés et interloqués, tandis que madame Ril était inerte et couverte de sang, étendue dans la rue, et que de minces volutes de fumée commençaient à s'élever de la porte du lupanar.

Le carrosse se mit en mouvement et Arlian le regarda s'éloigner d'un air bouleversé.

Il devait stopper le carrosse et rattraper le seigneur Dragon, il devait secourir Douceur et Colombe, il devait venger sa famille et tous les autres innocents, même madame Ril – même si elle était un monstre. Comment le seigneur Dragon avait-il pu lui trancher la gorge en plein jour, devant une

centaine de témoins ? Et comment pouvait-il espérer s'en tirer à si bon compte ?

Mais Arlian devait d'abord entrer dans le lupanar et retrouver les autres femmes.

Lorsqu'il put enfin se libérer de la foule, le carrosse avait parcouru une cinquantaine de mètres et prenait de la vitesse, et la fumée s'échappait du lupanar par une dizaine d'ouvertures. Le garde de la ville coresponsable de l'incendie se tenait dans l'embrasure de la porte, son épée courte au clair.

Arlian se précipita vers lui et s'immobilisa lorsque le garde brandit son arme menaçante.

— Où croyez-vous aller, monseigneur ? demanda-t-il.

— Je... je pensais qu'il y avait encore quelqu'un à l'intérieur, dit-il. J'ai cru entendre des voix.

— Vous n'avez pas entendu de voix, monseigneur, et personne ne pillera cette maison. Vous avez bien entendu le propriétaire ordonner de l'incendier !

— Mais je vous assure, j'ai cru... Êtes-vous certain qu'il n'y a plus personne à l'intérieur ?

— Personne de vivant, répondit le garde. Il y a quatre esclaves mortes, la gorge tranchée, juste comme celle-ci.

Il désigna madame Ril.

— Oh, dit Arlian en reculant.

Le carrosse se trouvait désormais trop loin pour être rattrapé – et s'il l'avait rejoint, qu'aurait-il fait ensuite ? Il était seul et sans arme, et le seigneur Dragon et le garde avaient des épées et n'avaient manifestement aucun scrupule à les utiliser. Douceur et Colombe pourraient sans doute l'aider, mais...

Non, c'était sans espoir.

Mais il aurait de nouveau sa chance, jura-t-il en son for intérieur. Le seigneur Dragon et lui se rencontreraient une troisième fois et il paierait pour ses crimes.

Pour l'instant, en revanche, il devait s'assurer que le garde ne s'était pas trompé au sujet de la mort des quatre femmes.

— Excusez-moi, dit Arlian, en rebroussant chemin à travers la foule.

Quelques minutes plus tard, il s'était faufilé dans la cour de l'écurie, exactement comme il l'avait fait quelques mois auparavant.

Cette fois, cependant, la fumée s'élevait en tourbillons du sous-toit, et les fenêtres étaient obscurcies. On apercevait occasionnellement des éclats orangés là où les vitres n'étaient pas encore totalement recouvertes de suie. Arlian laissa tomber son ballot, puis trouva un fer à cheval et le lança vers une fenêtre.

La vitre se brisa et des flammes surgirent.

Arlian en brisa une autre, et cette fois seules de fines volutes de fumée grise s'en échappèrent. Il disposa le tonneau sous la deuxième fenêtre, courut et fit un bond. Peu de temps après, il se trouvait dans *La Maison*, maintenant sa chemise contre sa bouche tandis qu'il tentait d'apercevoir quelque chose à travers la fumée.

La pièce dans laquelle il était entré avait été partiellement incendiée : les rideaux de lit avaient disparu et les meubles étaient renversés. La fumée formait une brume épaisse, mais aucune flamme n'était visible.

Le couloir qui se trouvait derrière ressemblait au cratère d'un volcan : La fumée roulait sous le plafond, le feu léchait les murs et se faufilait sous les portes, et cela lui rappela l'horrible souvenir du garde-manger de son enfance, lorsque les dragons s'étaient attaqués à Obsidien. Il s'accroupit pour rester sous la fumée et tenta de chasser ses souvenirs. Puis il se hâta de jeter un coup d'œil dans chacune des chambres.

Il trouva le premier corps dans la deuxième pièce – Soie, l'une des femmes les plus âgées. Elle avait la gorge tranchée d'une oreille à l'autre et elle était étendue dans une mare de son propre sang.

La troisième chambre était vide et il ne pouvait pas aller plus loin dans ce couloir. Le reste du premier étage était envahi par les flammes. Il fit demi-tour et se précipita dans l'escalier qui menait au deuxième étage. Et là il découvrit un autre corps.

Rose était étendue sur son lit, sa tête nue rejetée en arrière. Ses cheveux traînaient par terre et du sang coulait encore sur son menton.

La fumée et les flammes se propageaient rapidement. Il descendit les marches quatre à quatre et s'enfuit en repassant par la même fenêtre et en sautant sur le tonneau. Il n'y avait vraisemblablement plus d'espoir non plus pour les deux autres femmes.

Il descendit du tonneau en toussant et en pleurant. Il récupéra son ballot et s'éloigna en titubant en direction du *Sang du Raisin*.

## AU CARAVANSÉRAIL

Arlian fit la moue en se regardant. Il avait revêtu son délicat manteau doublé de soie lorsque l'atmosphère s'était rafraîchie, et il avait l'air aussi élégant qu'il l'avait imaginé, mais sous son manteau, sa chemise était trempée de sueur et maculée de traces de suie, et ses hauts-de-chausses n'étaient pas en meilleur état. Ses nouvelles pantoufles étaient éraflées. Le ballot qui enveloppait ses effets, qu'il n'avait pas emporté dans le bâtiment en flammes, était ce qu'il possédait de plus propre, même s'il avait été taché de boue lorsqu'il avait pris la fuite.

Il devait manifestement prendre mieux soin de ses vêtements.

Il devait également en trouver d'autres. Tous ces atours de lupanar étaient très bien, mais ils ne correspondaient pas tout à fait à une vie active, le genre de vie qu'il semblait devoir mener.

Il lui fallait vraiment trouver un emploi – ou toute autre source de revenus. Il espérait que les améthystes avaient réellement de la valeur. Quelques mois auparavant, il avait montré l'une des plus grosses pierres à Étincelle, une résidente du lupanar experte autodidacte en gemmes, et elle avait déclaré qu'elle les trouvait ravissantes, mais sans valeur.

Du moins sur les Terres des Hommes ; dans le lointain et probablement fictif Arithei, qui pouvait l'affirmer ?

Par ailleurs, l'or du seigneur Kourouvain pouvait être utilisé n'importe où, et Arlian n'éprouvait plus de remords à s'en emparer. Le seigneur Kourouvain était l'un des patrons de *La Maison de la Société Charnelle*.

Cela signifiait indubitablement qu'il s'était trouvé dans l'un de ces carrosses et qu'il avait emmené deux des femmes avec lui...

Mais pas Rose. Cette dernière était restée étendue sur son lit, la gorge tranchée.

Il l'avait sans doute tuée parce qu'il lui avait dit où son argent était dissimulé. Ou il s'était peut-être simplement lassé d'elle et préférait les deux autres.

Rose avait peut-être été tuée parce qu'elle avait caché Arlian dans le grenier au-dessus de sa chambre sans que Kourouvain ait eu son mot à dire.

Cela n'avait pas d'importance. Quelle qu'en soit la raison, Rose n'était plus et le seigneur Kourouvain était l'un des responsables de sa mort. Arlian avait l'intention de lui faire payer le prix du sang, s'il le pouvait, s'il n'avait pas changé de cachette ou transféré son argent ailleurs. Il *commencerait* à venger Rose en s'emparant de cet or.

Et il y avait également une dizaine de femmes à secourir – dont Douceur. Arlian était déterminé à les retrouver et à toutes les libérer – un jour. Il ignorait où elles avaient été emmenées. Les carrosses n'avaient laissé aucune piste exploitable. Elles étaient cependant toujours en vie, très probablement à Manfort, et lorsque le moment viendrait, il les trouverait et les libérerait. La pensée de Douceur aux mains du seigneur Dragon, contrainte d'assouvir ses moindres caprices, hantait Arlian. D'une certaine façon, l'idée qu'un seul homme puisse la malmener était pour lui bien pire que les mauvais traitements occasionnels que tant d'autres lui avaient infligés à Garde-Ouest.

L'or de Kourouvain devrait suffire à acheter la liberté de ces femmes. Si c'était possible, se promet Arlian, c'était ce qu'il ferait, et il les mettrait toutes en sécurité avant de poursuivre sa vengeance.

Il aurait sa revanche, quoi qu'il lui en coûte.

Les dragons qui avaient anéanti Obsidien méritaient d'être châtiés, mais ils avaient agi selon leur nature intrinsèque ; piller des ruines était un acte cupide, mais compréhensible, même s'il était répréhensible. Mais, de l'avis d'Arlian, le seigneur Dragon, le seigneur Kourouvain et d'autres avaient tué ces cinq femmes et détruit *La Maison de la Société Charnelle* en connaissance de cause. Une telle inhumanité était incompréhensible, et il ne pouvait que la récuser. Il ne put s'empêcher de frémir à cette simple pensée. Il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour venger ce crime. Tout. Pour le moment, le seul moyen qu'il voyait d'accomplir sa vengeance était de

dérober l'or du seigneur Kourouvain et de s'en servir pour racheter la liberté des femmes, s'il parvenait à les retrouver. Mais il fit le serment qu'il ne s'agissait là que d'un début et qu'il ferait payer aux six seigneurs leur vilénie.

Si l'or du seigneur Kourouvain permettait de financer cette vengeance, c'était encore mieux. Arlian espérait juste avoir une idée plus précise de la façon dont il allait pouvoir s'y prendre. Tandis qu'il approchait de Manfort, il prit réellement conscience de la taille de la ville et des difficultés qu'il devrait surmonter s'il voulait repérer et anéantir ses ennemis. Plus il s'approchait de la ville, plus il avait l'impression de voir des gardes partout. Il se rendit compte avec inquiétude que malgré son accoutrement de seigneur, qui se détériorait de jour en jour, il était toujours sans arme et sans entraînement, et qu'il n'avait pour seuls alliés que son intelligence et les conseils que les femmes de *La Maison de la Société Charnelle* lui avaient prodigués.

Cela ne lui paraissait guère suffisant.

Il leva de nouveau les yeux tandis que la route décrivait un virage. Manfort s'élevait désormais devant lui. La ville était bâtie sur une colline, et il aperçut l'entrelacs de murs érigés sur son flanc, un labyrinthe de bâtiments, de fortifications, et, ici et là, de tours élancées. Un millier de volutes de fumée s'élevaient dans le ciel bleu printanier, et il put distinguer, directement devant lui mais encore à deux ou trois kilomètres, le sommet des majestueuses portes grises.

Il se trouvait cependant à proximité d'un lieu où la route s'élargissait en une vaste place pavée, occupée par une grande variété de chariots, d'hommes, de femmes et de bœufs. Un brouhaha de voix parvint jusqu'à lui.

Il fit la moue. Qui étaient tous ces gens ? Où se trouvait-il ?

Puis, entre deux grands chariots, sur un côté de la place, il aperçut une enseigne, un panneau sur lequel étaient grossièrement esquissées deux feuilles vertes, un trait noir figurant une tige et une vingtaine de cercles rouges qui se chevauchaient représentant une grappe de raisins de laquelle dégoulaient des gouttes rougeâtres.

*Le Sang du Raisin.* Il s'agissait de l'auberge où le seigneur Kourouvain dissimulait son or, d'après Rose. Les chariots et les bœufs appartenaient vraisemblablement aux propriétaires de l'auberge.

Arlian maintint fermement son ballot sous son bras, redressa la tête et prit la direction de l'auberge. La foule grouillait autour de lui. C'était sûrement inhabituel ! Il devait y avoir quelque chose de spécial. Il tenta d'écouter ce que disaient les personnes devant lesquelles il passait.

Un cocher conseillait à une femme de s'assurer que sa fille restait à l'écart de certains individus ; deux hommes qui transféraient des caisses d'un chariot débâché à un autre se plaignaient du poids de leurs fardeaux.

Ici, un homme en tunique de cuir noir, assis à la place du cocher d'un des chariots couverts s'entretenait avec un garde qui se tenait près de la roue. Arlian ralentit l'allure et tendit l'oreille.

— ... Non, vraiment ! Tu veux vraiment passer le restant de ta vie à chasser les voleurs à la tire et à raccompagner les ivrognes chez eux, sans jamais aller plus loin que Sudarche et Garde-Ouest ?

— Eh bien, si je me contente de ça, ma vie sera sûrement plus longue que la tienne, rétorqua le garde. Tôt ou tard, tu te prendras la flèche d'un brigand dans le gosier, tu boiras de l'eau croupie ou tu attraperas une horrible maladie inconnue, et je serai tranquillement chez moi pendant que tu agoniseras dans un maudit désert.

— Oh, je ne nie pas qu'il y ait quelques risques à vivre sur la route, répondit l'homme sur le chariot, mais combien de tes collègues se sont-ils pris un coup de couteau dans le dos en tentant de mettre fin à une bagarre ? La vie est risquée partout, mon gars ! Ta propre femme peut devenir folle et t'égorger pendant ton sommeil !

Le garde grommela.

— Tu devras chercher tes hommes autre part, dit-il. Je ne vais nulle part.

— Je vois, dit l'homme sur le chariot. Eh bien, si tu en connais qui ont l'âme plus aventureuse que toi, envoie-les-moi. Je me sentirai mieux avec quelques fines lames de plus.

Arlian se figea et écouta les deux hommes qui se faisaient leurs adieux. Le garde s'éloigna d'un pas tranquille.

La personne vêtue de cuir, peu importe qui elle était, recrutait des hommes. Arlian pourrait bien avoir besoin d'un revenu, il n'était pas certain que l'or de Kourouvain soit encore là. Il hésita puis fit demi-tour et se dirigea vers le côté du chariot.

— Excusez-moi, dit-il.



L'homme en cuir noir scrutait la foule. Il se retourna et regarda Arlian droit dans les yeux.

— Oui ? s'enquit-il.

Arlian fit la moue, tentant de formuler sa question. L'homme en cuir noir se méprit sur l'expression d'Arlian et ajouta sur un ton qu'un véritable seigneur aurait considéré comme insolent :

— Monseigneur.

Arlian se rendit compte de la provocation mais il n'était pas vraiment en position d'y répondre. Il n'était pas un seigneur, pas tout à fait, et il ne souhaitait pas contrarier cet homme. Ce dernier le dévisageait d'un regard gris-bleu glacial, et ses yeux étaient figés au milieu d'un visage buriné et marqué, encadré d'une chevelure tirée en arrière par une queue-de-cheval et d'une barbe rase passée de mode. L'homme avait une main posée sur le pommeau d'une épée posée sur le siège, à côté de lui. Son autre main serrait le manche d'une dague engagée à son ceinturon. Il semblait paré à toute éventualité, mais ses yeux froids n'exprimaient aucune hostilité. Il regardait Arlian en le considérant sous un jour favorable. Le jeune homme eut le sentiment qu'il s'agissait de quelqu'un qui voyait vraiment ce qu'il regardait et qui entendait ce qu'il écoutait, plutôt que de percevoir ce à quoi il s'attendait.

— Je n'ai pu m'empêcher d'entendre par hasard une partie de votre conversation avec ce garde, avoua Arlian.

— Je vous pardonne vos égarements, répondit l'homme en esquissant un rictus sardonique. Je pense parfois que les dieux se sont fourvoyés en ne nous pourvoyant pas d'un moyen de clore nos oreilles, comme les paupières pour nos yeux.

Arlian esquissa en retour un sourire peu convaincant.

— Ai-je raison de croire que vous cherchez à recruter des hommes ?

L'homme desserra ostensiblement la prise sur sa dague.

— Pas précisément, répondit-il. Toutefois, je connais quelqu'un dont c'est le cas.

— Ah, dit Arlian. Et de qui s'agit-il ? Je vous serai reconnaissant pour tout ce que vous pourriez me dire à ce sujet.

— Vraiment, monseigneur ?

Arlian hocha la tête.

— Je suis un étranger, ici, dit-il.

L'homme en noir jaugea Arlian pendant un moment.

— J'ai cru comprendre, finit-il par dire, que le responsable de la caravane a prévu une dizaine de gardes pour son voyage et qu'il n'en a embauchés pour le moment que huit, si je m'inclus. Pour ma part, je ne crois pas qu'une dizaine de gardes soit suffisante, et je serais ravi d'en trouver d'autres.

Lorsqu'il entendit le mot « caravane », l'esprit d'Arlian s'illumina. Le tohu-bohu qui l'entourait prit soudain tout son sens, et de vieux rêves d'enfance resurgirent dans sa nouvelle vie. Il se remémora les histoires de voyages de grand-père, et se rappela son propre désir d'imiter le vieil homme.

— Une caravane ! s'exclama-t-il. Bien sûr. Et où se rend-elle ? Quels biens transporte-t-elle ?

— Nous allons vers l'est, jusqu'à la ville portuaire de Lorigol, répondit l'homme. Et quant à ce que nous transportons, il s'agit de tout ce que les investisseurs ont choisi de vendre. Mais je suppose que vous pourrez trouver dans ces chariots (il ôta la main de sa dague et fit un geste qui englobait l'ensemble de la place) des rouleaux de tissu, des bocaux d'herbes et ainsi de suite.

Arlian acquiesça.

— Et vous avez besoin de plus de gardes ?

— À mon avis, oui, répondit sèchement l'homme.

— Et... très bien...

Arlian n'était pas très sûr de ce qu'il souhaitait demander ensuite, et le garde eut pitié de lui.

— Vous pensez vous engager, alors ? Chercher l'aventure dans le vaste monde ?

— Oui, exactement ! dit Arlian en souriant.

Il avait d'abord eu l'intention de se rendre à Manfort afin d'y accomplir sa vengeance et de voler au secours de Douceur, mais il se retrouvait soudain face à une alternative alléchante. Il était toujours résolu à libérer les prostituées qui avaient survécu, déterminé à trouver un moyen de s'attaquer aux dragons qui avaient détruit Obsidien, mais il était jeune et il avait le temps. Le monde était vaste et il n'en connaissait qu'une infime partie. De son village de montagne il avait vu le monde qui s'étendait sous ses yeux, mais tout ce qu'il en avait vu depuis se résumait à des parois rocheuses et à un grenier confiné. Fuir un temps son passé, respirer de l'air frais et contempler de nouveaux paysages... ce serait bon pour lui, il le savait.

Et il gagnerait un peu d'argent, en apprendrait plus sur la vie d'homme libre et acquerrait de bonnes bases avant de se jeter à corps perdu dans sa quête de vengeance.

Bien sûr, cela signifierait que les femmes resteraient en captivité un peu plus longtemps, mais il n'avait aucun moyen de les retrouver et encore moins de les libérer, de toute façon. Quelques semaines au sein d'une caravane lui donneraient peut-être le temps d'échafauder un plan et de se préparer.

— Vous êtes prêt à servir en tant que simple garde ? demanda l'homme en noir, interrompant Arlian dans sa réflexion. C'est un emploi peu approprié pour un seigneur.

— Mes avoirs ont grandement diminué, improvisa Arlian. Je dois me contenter de ce que je trouve.

— Savez-vous vous battre ?

— Je peux apprendre, répondit aussitôt Arlian.

— Avez-vous votre épée ? Nous partons demain à l'aube, ou aussitôt que nous le pourrons, avec tous ces chariots. Nous n'aurons pas le temps d'aller chercher celle de votre arrière-grand-père dans le tombeau familial de Noires-Eaux ou d'ailleurs.

— Je n'ai pas d'épée, concéda Arlian.

— Ah. Vous n'êtes donc pas encore complètement un seigneur ?

— Non.

Arlian ne pouvait guère répondre autrement à cette question. Son déguisement, comme il l'avait craint, possédait une faille.

— Peut-être avez-vous une armure ?

— Non plus, répondit Arlian, voyant ses rêves d'enfance s'envoler. Ni même un couteau.

L'homme ne le congédia pas, contrairement à ce qu'Arlian avait pensé. En revanche, il le regarda fixement durant un moment avec ses yeux bleus perçants.

— Sauriez-vous vous servir d'une épée si vous en possédiez une ? demanda-t-il.

Il restait peut-être de l'espoir, après tout.

— Je pourrais *apprendre*, insista Arlian.

— Monseigneur, dit l'homme, si vous souhaitez apprendre le maniement de l'épée, il existe des écoles et des professeurs particuliers. S'engager en tant que garde dans une caravane n'est pas la façon la plus

simple d'apprendre. Votre père ne vous a-t-il pas proposé de suivre un tel enseignement ?

— Mon père n'est plus depuis bien longtemps, dit Arlian.

— Et il ne vous a pas laissé son épée ?

Arlian secoua la tête.

— Elle a été égarée.

— Et votre mère ?

— Elle est morte aussi. Tout comme mon frère.

Cela, au moins, était véridique, et si l'homme supposait que l'épée de famille avait été perdue dans la même catastrophe, Arlian ne le détromperait pas.

— Et le commerce familial ?

— Également disparu.

— Je commence à comprendre, dit l'homme en noir. Il ne vous reste plus que votre fierté, hein, monseigneur ?

Son ton moqueur chaque fois qu'il prononçait ce titre était désormais nuancé de pitié.

— Un peu plus que cela, répondit Arlian, sur la défensive, en pensant à la cachette de Kourouvain. Je pense pouvoir acheter une épée et une armure – et vous payer pour m'apprendre à m'en servir.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que mes connaissances en la matière sont suffisantes ?

— Ces cicatrices sur votre visage n'ont pas été faites par les ongles d'une femme, répondit Arlian.

L'homme en noir éclata de rire.

— Non, celles-là se trouvent sur mon dos ! convint-il.

— Et j'ai entendu ce que vous avez dit à ce villageois, poursuivit Arlian. Si vous craignez si peu les bandits, c'est que vous avez confiance en votre propre habileté, et vous ne semblez pas être quelqu'un qui se berce facilement d'illusions.

L'homme hocha la tête.

— Combien pouvez-vous payer ?

Arlian hésita.

— Je n'en suis pas certain, reconnut-il. (À la vérité, il n'était pas sûr du tout que l'argent se trouve encore dans l'auberge, et il ignorait comment il allait mettre la main dessus le cas échéant – l'aubergiste n'allait certainement pas laisser un étranger sortir de sa cave avec un tonnelet sous

le bras.) J'ai besoin de mettre encore un peu d'ordre dans mes comptes. Serez-vous là jusqu'à l'aube ?

Cela lui laisserait une nuit pour prendre ce dont il avait besoin.

Le garde acquiesça.

— Mais le responsable de la caravane aura peut-être déjà recruté tous les hommes dont il a besoin, le prévint-il. En fait, j'espère que ce sera le cas, je déteste voyager en compagnie d'imbéciles présomptueux et sans une défense suffisante.

Arlian prit une expression misérable, et l'homme en noir esquissa un sourire.

— Il y aura d'autres caravanes, dit-il. Elles se rassemblent ici très souvent. Au lieu de m'accompagner à Lorigol, vous trouverez peut-être un autre professeur qui souhaite se rendre dans le sud, en direction des Régions Limitrophes, ou à l'ouest, pour rejoindre les tribus des montagnes. Allez chercher votre épée et votre armure, et...

Il s'interrompit à mi-phrase et observa Arlian attentivement.

— Savez-vous comment choisir une épée ? demanda-t-il. Et une armure ?

Arlian secoua la tête.

— Je n'avais que onze ans lorsque mon père est mort, dit-il.

— Mais vous avez tenu aussi longtemps sans lui.

Arlian haussa les épaules.

L'homme en noir l'observa. Puis il regarda autour de la place. Il se retourna finalement vers Arlian.

— Avez-vous l'argent avec vous ? Suffisamment pour une épée ?

— Non, concéda Arlian. Mais je devrais le récupérer durant la nuit.

L'homme grommela et désigna le ciel en direction de l'ouest, où le soleil était plus proche de l'horizon que de son zénith.

— J'ai du mal à croire que vous parviendrez à vous équiper avant l'aube si vous ne récupérez pas vos fonds ce soir ! Mais je ne sais pas si j'apprécie ce chef de caravane à ce point, de toute façon ; il aurait dû avoir rassemblé toute son équipe à l'heure qu'il est, et je ne devrais pas être en train de m'occuper de son recrutement. Je vais vous dire, futur seigneur : s'il n'a pas engagé douze hommes demain matin, je resterai ici, j'accepterai votre argent, je vous aiderai à vous équiper convenablement, et nous rejoindrons la prochaine caravane qui se présente si elle prend une direction qui en vaut la peine. Cela vous convient-il ?

— Je suppose que oui, dit prudemment Arlian.

En fait, cela serait idéal. Si la caravane suivante ne partait pas avant quelques jours, cet homme aurait le temps de lui enseigner quelques rudiments du maniement de l'épée, et il pourrait porter secours aux femmes et les emmener avec lui lorsque la caravane se mettrait en route.

Il ne souhaitait cependant pas s'engager totalement. Il était possible qu'il ne parvienne pas à mettre la main sur cet argent, et il ne voulait pas que cet homme perde son emploi à cause de lui.

Le garde avait toutefois l'air d'être sûr d'en trouver rapidement un autre, et Arlian ne doutait pas que ce soit possible. Naturellement, si Arlian avait dû lui-même recruter des gardes, cet homme lui aurait paru impressionnant et suffisamment expérimenté.

— Très bien, alors, dit l'homme en noir. Allez mettre de l'ordre dans vos comptes et revoyons-nous demain matin.

— Et quel nom devrai-je donner lorsque je vous chercherai ? demanda Arlian.

Le garde lui sourit.

— On m'appelle Noir, répondit-il en glissant un pouce sous sa tunique de cuir en guise d'explication. Et vous ?

— Lanair, dit Arlian, pensant que ce nom d'emprunt était encore suffisamment sûr.

— Alors sans doute à demain matin, seigneur Lanair, dit Noir. Ou peut-être pas, il se pourrait que je sois parti au moment où vous vous lèverez si tout se passe bien. Où *vous-même* serez peut-être parti si vos comptes ne se montrent pas coopératifs, hein ?

Arlian parvint à contenir un rire nerveux.

— À demain matin, alors, dit-il.

Il fit un bref salut, puis se retourna et se fraya un chemin à travers la foule en direction de l'auberge.

*LE SANG DU RAISIN*

*Le Sang du Raisin* était aussi bondé que la place. Des serveuses et des garçons harcelés de toute part faisaient des allers et retours en portant des plateaux à travers la foule massée dans la salle commune. Toutes les chaises étaient occupées, et des gens se tenaient derrière la plupart d'entre elles, attendant que leurs occupants actuels aient terminé leurs consommations.

Arlian n'avait pas imaginé une telle affluence lorsque Rose lui avait décrit la cachette du seigneur Kourouvain. Il s'était attendu à une petite auberge tranquille, à l'image du *Voyageur Las*, pas à un vaste caravansérail surpeuplé.

Les négociants de la caravane avaient certainement effectué la majeure partie de leurs préparatifs ailleurs, à Manfort, dans leur domaine ou dans les bourgs avoisinants. Il ne s'agissait ici que d'un dernier lieu de rassemblement pour les chariots et les voyageurs.

Le personnel de la caravane s'était certainement également rassemblé, et ses membres se réjouissaient manifestement de la chance qui leur était offerte de profiter de nourriture et de boisson dans un cadre civilisé avant de s'aventurer dans des contrées plus sauvages.

Même si, se rendit compte Arlian, ces contrées ne devaient pas être à ce point plus sauvages. Il y avait certainement d'autres auberges, d'autres caravansérails, sur les routes qui menaient vers l'est. L'itinéraire jusqu'à Lorigol devait être émaillé d'établissements similaires, habilement espacés, chacun à une journée de route du précédent, du moins sur une partie du

parcours. Si l'ensemble du trajet avait été sans danger, il aurait été inutile de former un système de caravanes.

Arlian avait très peu de connaissances en géographie en dehors de ce qu'il avait été capable d'observer depuis le mont Fuligineux ou de ce que son grand-père lui avait raconté. Il ignorait tout de la distance qui séparait Lorigol de Manfort, de ce qui se trouvait entre ces deux villes et de la destination des navires de commerce qui quittaient ce port. Pour la première fois de sa vie, cette lacune le tracassait. Il se rendit compte qu'il n'avait aucune idée précise de la durée de son absence s'il s'engageait dans une caravane.

Il s'agissait là de sujets dont il pourrait s'inquiéter plus tard, se dit-il. Pour le moment, il avait besoin de se concentrer sur le moyen de s'emparer de l'or du seigneur Kourouvain. Il regarda autour de lui en tentant de réfléchir à ce qu'il pourrait faire ensuite.

Il avait tout d'abord songé à prendre une chambre à l'auberge. Mais cela aurait pu s'avérer difficile, car le peu qu'il restait de sa fortune après son séjour au *Voyageur Las* consistait en huit pièces de cuivre et en une minuscule piécette d'argent d'une valeur incertaine. Il avait envisagé de se glisser ensuite hors de sa chambre durant la nuit, de se diriger vers la cave et de s'emparer du tonnelet. S'il se trouvait bien là.

Mais ce plan avait peu d'espoir d'aboutir. Cet endroit était bondé, et même s'il parvenait d'une façon ou d'une autre à obtenir un lit, il était certain de ne pas pouvoir profiter d'une chambre pour lui seul. Il doutait de pouvoir visiter les lieux, même au beau milieu de la nuit, sans réveiller qui que ce soit.

Il trouva un coin où il pourrait rester debout, laissa tomber son ballot à terre et observa la foule tout en tentant d'échafauder un plan.

Les étapes étaient suffisamment aisées à énumérer : il avait besoin de descendre à la cave, de trouver le tonnelet et de sortir de l'auberge avec l'or.

Il avait eu l'intention de se faufiler à la cave durant la nuit, mais il lui vint tardivement à l'esprit qu'il n'en aurait certainement pas la possibilité : la cave était certainement verrouillée. Si c'était le cas, sa ruse n'aurait pas du tout fonctionné. Il avait vaguement conscience qu'il existait certainement des moyens de crocheter des serrures sans les clés adéquates, mais il n'en connaissait aucun.

Cela pouvait compliquer ses affaires.



À ce moment précis, il ne savait même pas où se trouvait la porte de la cave, mais il serait aisé d'y remédier, il lui suffisait de suivre l'un des serviteurs.

Une fois à la cave, trouver le tonnelet devrait être relativement facile. Combien y en aurait-il portant l'inscription « vin aigre » ? Mais le sortir en présence d'une telle foule ne serait pas si simple. Il ne pouvait pas espérer y parvenir sans se faire remarquer.

Durant un moment, il envisagea des moyens de le remonter simplement et ouvertement. Pouvait-il se faire passer pour un représentant du seigneur Kourouvain venu chercher le tonnelet ?

Non. L'aubergiste lui demanderait certainement au moins une lettre de recommandation de Kourouvain, et il pouvait très bien y avoir un mot de passe déterminé à l'avance, ou un moyen quelconque de vérifier sa légitimité.

Pouvait-il l'échanger avec un autre tonnelet et prétendre qu'il était un marchand de la caravane et qu'il s'agissait là de l'un de ses biens ?

Non, il devrait presque certainement produire des documents. Il ne pouvait pas espérer s'en tirer de cette façon.

Porter ouvertement un tonnelet n'était pas le bon moyen. On voudrait savoir qui il était et où il allait. Cela aurait demandé à un voleur une incroyable audace de s'éloigner en marchant simplement avec le tonnelet, mais ce n'était pas impossible et il pouvait le tenter. Il avait fait preuve d'audace avec succès à Garde-Ouest, mais il ne pouvait pas compter uniquement là-dessus.

Par ailleurs, quelle taille faisait ce tonnelet ? Sur quelle distance pourrait-il le porter ? Où l'emporterait-il ? L'aubergiste allait-il se rendre compte de sa disparition ?

Puis une idée lui vint. Ce n'était pas du tout le tonnelet qui l'intéressait. Il voulait son contenu. Et s'il en enfonçait le fond, en extrayait l'or et laissait le tonnelet vide là où il se trouvait ? Un véritable tonnelet de vin aurait provoqué du désordre, mais l'or n'allait pas se répandre à terre.

Il ne possédait pas d'outils pour l'enfoncer, mais il y aurait certainement quelque chose en bas pour percer les fûts de bière et installer des robinets, après tout.

Il tapota son ballot du bout de l'orteil. Il ne possédait qu'un petit sac, un de ceux prévus pour une femme, que lui avait remis Douceur. Il ne serait certainement pas suffisamment grand pour contenir le butin qu'il convoitait.

Il ne possédait pas de véritable sac ni de coffre, mais il devait être capable de trouver facilement un morceau de tissu dans lequel il pourrait rapidement emballer l'or. L'une de ses chemises, par exemple.

S'il en nouait les manches puis en refermait le col... ou s'il se servait simplement des manches comme de sacs...

Cela pouvait fonctionner. Il se pourrait qu'il n'y ait pas suffisamment de place pour y disposer tout l'or d'un coup, si le tonnelet était plein, mais ce n'était guère probable.

Puis il eut une autre idée, bien meilleure. Il possédait une autre paire de bas en plus de ceux qu'il portait. Il pouvait s'en servir de sacs. Ils n'auraient qu'une faible contenance, mais une fois de plus, il ignorait la quantité d'or qu'il trouverait.

Il lui suffisait de trouver le bon endroit dans la cave et d'y rester seul durant un moment.

Il observa la foule puis s'agenouilla, ouvrit son paquetage, trouva les bas et les glissa dans la ceinture de ses hauts-de-chausses. Il enroula ensuite ses effets et referma son ballot.

L'étape suivante consistait à se trouver un complice. Il se releva et scruta la foule. Il recula ensuite vers la porte et regarda sur la place.

Il ne vit aucun candidat sérieux à l'intérieur, mais il y avait dehors de nombreux enfants, diversement vêtus. Certains aidaient à charger les chariots ou effectuaient des allers et retours en courant, mais très peu se contentaient de simplement regarder.

Arlan se dirigea vers un groupe de trois gamins, deux filles et un garçon. Le plus âgé d'entre eux ne devait pas avoir plus de dix ans. Tous trois ne portaient guère plus que des haillons. Tandis qu'il approchait, l'une des filles jeta un coup d'œil dans sa direction. Leurs regards se croisèrent et il lui fit signe.

Elle s'éloigna rapidement des autres et vint à sa rencontre, mais elle s'immobilisa hors de sa portée et leva les yeux vers lui d'un air méfiant. Elle n'avait pas plus de huit ans, estima-t-il, et était tristement maigre et sale.

— Bonsoir, dit joyusement Arlan. Cela t'intéresserait-il de gagner un peu d'argent ?

Il lui tendit une de ses pièces.

Elle hocha la tête avec enthousiasme.

Adrian s'agenouilla pour se mettre à sa hauteur, tandis qu'il sortait deux pièces supplémentaires et les ajoutait à la première.

— Dans quelques minutes, dit-il doucement en lui tendant les pièces, je vais entrer dans l'auberge. Ensuite, je voudrais que tu comptes aussi longtemps que possible – sais-tu compter jusqu'à cent ?

Elle hocha de nouveau la tête.

— Bien. Alors compte jusqu'à cent, ou même plus si tu en as envie, puis, rends-toi à la porte de derrière de l'auberge et trouve quelqu'un qui y travaille et dis-lui qu'un homme du nom de seigneur Inthior veut parler au patron immédiatement. Il ne peut pas quitter son chariot, donc il t'a demandé de transmettre ce message. Est-ce que tu comprends ?

Elle acquiesça.

— Répète-moi tout ça, alors.

— Le seigneur Inthior est à son chariot et il désire parler à l'aubergiste *immédiatement*. Il est vraiment en colère à propos de quelque chose ! dit-elle d'une voix claire et flûtée.

Arlan lui sourit.

— Très bien.

— Et je compte d'abord jusqu'à cent, ou plus, pour que vous ayez le temps de vous rendre quelque part.

La fille n'était manifestement pas idiote, ni naïve.

— Et lorsque le patron sortira de l'auberge, tu ne trouveras plus le seigneur Inthior nulle part, il aura dû partir.

— Je suppose qu'il se sera lassé d'attendre, approuva-t-elle.

Il lui donna les trois pièces.

— Fais ça et tu en auras trois autres plus tard dans la soirée. Ça te paraît honnête ?

Elle acquiesça.

— Et au cas où tu penserais que c'est trop dangereux et que tu veuilles te contenter des trois pièces, voici le meilleur, dit Arlian. Si quelqu'un suspecte quoi que ce soit et se met en colère, tu peux lui dire la vérité et lui avouer que je t'ai payée. Je suis le cousin du seigneur Inthior. Je n'ai pas l'intention de voler quoi que ce soit, je veux juste vérifier quelque chose pendant que le patron ne regarde pas.

Elle afficha un large sourire, visiblement soulagée. Jusque-là, elle avait gardé un air extrêmement sérieux.

— Oh, très bien, dit-elle. Merci, monseigneur. Je ferai ce que vous m’avez demandé.

Elle fit disparaître les trois pièces ; Arlian fut incapable de voir ce qu’elle en avait fait.

— Bien, dit-il en se redressant. Je compte sur toi.

Elle hocha la tête. Il lui sourit puis fit demi-tour et se dirigea vers l’auberge.

Une fois à l’intérieur, il eut besoin de plus de temps qu’escompté pour trouver le patron du *Sang du Raisin*. Les membres du personnel étaient occupés et ignoraient où se trouvait leur employeur. Il finit cependant par se retrouver face à une imposante vieille femme.

— C’est le seigneur Kourouvain qui m’envoie, dit Arlian. Vous avez sans doute entendu parler des troubles récents qui ont eu lieu à Garde-Ouest...

— Ça se pourrait, lui accorda l’aubergiste.

— Eh bien, il y a effectivement eu des troubles, poursuivit Arlian, et à cause de ces incidents, mon oncle se fait du souci au sujet de ses placements.

— Tout va bien ici, dit la femme. Il y a du monde ce soir à cause de l’expédition vers Lorigol, mais nous n’avons eu aucun souci. Vous pouvez dire à votre oncle qu’il aura son loyer en temps et en heure.

Arlian dissimula sa surprise et modifia ce qu’il avait prévu de dire. Il ne lui était pas venu à l’esprit que Kourouvain pouvait être le propriétaire de l’auberge, mais bien sûr, cela semblait logique. Quel meilleur endroit pour dissimuler quelque chose que dans sa propre propriété ?

Et cela expliquait la raison pour laquelle Kourouvain était certain que l’aubergiste ne ferait pas preuve de curiosité et n’examinerait pas le contenu du tonnelet. Kourouvain l’avait certainement apporté ici lui-même lorsque l’aubergiste était absente, et en tant que propriétaire, il avait libre accès à la cave – et partout ailleurs. L’aubergiste ignorait probablement tout de la présence du tonnelet, sans parler de son contenu.

Cela faciliterait d’autant la tâche d’Arlian.

— Bien sûr, répondit-il. Il n’a jamais eu de doutes à ce sujet. Toutefois, il m’a demandé de jeter un coup d’œil et de m’assurer que tout était en ordre.

L’aubergiste – qui n’était en fait pas du tout la propriétaire, avait compris Arlian – se renfrogna.

— Jeter un coup d’œil où ça ? Aux comptes ?

— Non, non, il ne me confierait pas une telle mission. Il souhaite juste savoir si tout est en ordre ici. Il m’a demandé de m’assurer en particulier que personne ne se cachait à la cave. D’après ce que j’ai compris, une canaille est parvenue à se dissimuler très habilement à Garde-Ouest, et mon oncle craint que cela se reproduise ici. Si vous me le permettez, j’aimerais examiner la cave un moment et me convaincre par moi-même que ses craintes sont infondées avant de reprendre la route.

— Caché à la cave ?

Elle avait vraiment l’air de penser que l’idée était farfelue.

Arlian haussa les épaules.

— D’après certaines informations, ce gars est resté caché dans un grenier durant plusieurs jours à Garde-Ouest.

L’aubergiste le regarda dans les yeux puis jeta un coup d’œil à sa tenue.

— Vous êtes le neveu du seigneur Kourouvain ?

— Eh bien, oui, répondit Arlian. Je m’appelle Lanair.

— Avez-vous une lettre de recommandation ou d’autres références ?

Arlian secoua la tête.

— Non. Mais je ne vais rien emporter, ni regarder aux comptes. Je souhaite juste farfouiller dans la cave pour convaincre le seigneur Kourouvain.

Elle le regarda attentivement.

Il poussa un soupir théâtral.

— Je sais que mon apparence est honteuse et que je *devrais* avoir une lettre de recommandation, dit-il. Mais ce n’est pas le cas. Mon oncle a insisté pour que je vienne ici immédiatement, de crainte que le scélérat s’échappe.

— Eh bien, suivez-moi, alors, dit-elle. Je n’ai pas le temps de discuter. Vous devrez laisser ça à l’un des membres du personnel, en revanche, poursuivit-elle en désignant son ballot.

— Bien sûr, dit-il.

Lorsque les dispositions furent prises, elle le conduisit jusqu’à la porte de la cave. Ils durent s’écarter lorsqu’une serveuse surgit avec un plateau de chopes de bière remplies à ras bord, puis l’aubergiste le précéda dans l’escalier aux marches de pierre usées éclairé d’une simple lampe, dans la fraîcheur de l’obscurité.

Pendant un moment, alors qu'ils franchissaient les dernières marches et atteignaient le sol pavé de la cave, Arlian fut pris d'un accès de panique. Les murs de pierre et la lueur de la lampe lui rappelaient tellement la mine qu'il eut l'impression de replonger dans le passé et d'être de nouveau pris au piège et réduit en esclavage. Il reprit ensuite ses esprits et regarda avec intérêt les tonneaux alignés de chaque côté d'un passage qui s'ouvrait devant eux.

Outre les appliques murales, une étagère fixée entre deux tonneaux soutenait quatre lampes de cuivre similaires à celles utilisées à la mine, toutes allumées. L'aubergiste en saisit une et ouvrit la voie le long du passage entre les deux rangées de tonneaux.

— La bière et le cidre se trouvent de ce côté, dit-elle en agitant la main vers la gauche, où une dizaine d'énormes tonneaux percés d'un robinet étaient alignés côte à côte contre un mur de pierre. Puis les vins rouge et blanc ordinaires par ici, poursuivit-elle en désignant sa droite, où neuf ou dix tonneaux plus petits, dont deux seulement étaient pourvus d'un robinet, formaient une barrière séparant le passage du reste de la cave, plongée dans l'obscurité. Deux ouvertures dans l'alignement fournissaient un accès à cette partie sombre de la pièce.

Arlian hocha la tête tandis qu'il manœuvrait face à une serveuse qui tirait de la bière d'un tonneau, remarquant qu'un robinet, un tire-bouchon, un marteau et un pied-de-biche pendaient à des crochets sous l'étagère des lampes, chacun suspendu par une lanière de cuir. Il se baissa pour jeter un coup d'œil sous la charpente qui supportait les tonneaux, agissant comme s'il cherchait un fuyatif.

Il pensait que l'aubergiste allait tourner à droite et passer par l'une des ouvertures de l'alignement de tonneaux pour se rendre dans la partie principale de la cave, mais ce ne fut pas le cas. Au bout du passage se dressait une lourde porte de bois ; l'aubergiste se dirigea droit sur elle. Elle changea sa lampe de main et sortit une clé de sa poche à l'aide de sa main droite afin de déverrouiller la porte.

— Les vins de qualité supérieure, dit-elle en ouvrant la porte.

La pièce qui se trouvait derrière était plongée dans l'obscurité. Elle faisait quatre mètres cinquante de côté et était pourvue d'une seule entrée. Les quatre murs étaient bordés de casiers de bouteilles de vin, tous pleins. Quelques bouteilles étaient propres et récentes, certaines étaient couvertes de poussière et de toiles d'araignées et les autres étaient dans un état

intermédiaire. Des caisses de bois contenant d'autres bouteilles étaient entreposées à hauteur de buste au centre de la pièce, laissant seulement un étroit passage de chaque côté.

— Il n'y a personne ici, lui fit remarquer l'aubergiste.

Arlian, qui jouait toujours son rôle, insista pour entrer dans la pièce et taper sur les murs, le sol et quelques caisses. L'aubergiste attendit impatiemment tandis qu'il jouait sa comédie.

Ils sortirent de la cave à vin. Arlian attendit que l'aubergiste ait soigneusement verrouillé la porte. Ils s'éloignèrent ensuite et s'engagèrent entre les tonneaux de vin dans un labyrinthe de passages annexes, en passant devant des cageots de légumes et des silos de racines. Des serviteurs continuaient d'aller et venir dans un incessant balai d'ombres mouvantes, de bruits de pas et d'éclaboussures pour prendre du vin et de la bière.

En poursuivant ses recherches, Arlian se demanda si la petite fille avait finalement décidé de se contenter des trois pièces. Il tenta de se diriger vers le coin qui se trouvait au nord-est tout en continuant de taper sur les tonneaux et de cogner contre les murs dès que l'occasion se présentait afin de tenir son rôle.

Puis un garçon trébucha dans l'escalier en s'écriant :

— Madame l'aubergiste !

Arlian attendit poliment à quelques pas tandis que le garçon disait à sa patronne que le seigneur Inthior désirait la voir *immédiatement* dehors.

L'aubergiste jeta un coup d'œil vers Arlian d'un air dépité.

— Je vais juste regarder un peu plus, dit-il. Je ne dérangerai rien. Et j'attendrai votre retour.

— Très bien, acquiesça l'aubergiste. Elle suivit le garçon dans l'escalier.

Il y eut une pause dans le flux des serveuses ; personne ne souhaitait se trouver sur son passage tandis qu'elle gravissait les marches. Arlian en profita pour s'emparer du marteau et du pied-de-biche suspendus aux crochets. Il les dissimula sous sa chemise et les tint d'une main tandis qu'il soulevait une lampe de l'autre et rebroussait rapidement chemin à travers la rangée de tonneaux de vin et le labyrinthe de colonnes, de cageots, de fûts et de caisses, vers le nord-est.

Il finit par arriver au fond d'un cul-de-sac, face à de solides murs de pierre au nord et à l'est.

Cet angle était l'un des plus sombres et poussiéreux de la cave. Trois tonnelets étaient alignés contre le mur nord, l'un d'eux étant posé sur les deux autres. Celui du dessus était ouvert et contenait des clous. Arlian le souleva et le posa à l'écart.

Les autres étaient scellés. L'un d'eux n'était pas marqué, l'autre portait une légère inscription au fusain. Elle était trop poussiéreuse pour qu'on puisse la lire, mais Arlian pensa qu'elle pouvait signifier « vin aigre ». Il inclina le tonnelet et écouta attentivement.

Il n'entendit aucun clapotement et son poids ne se déplaça pas, comme l'aurait fait celui d'un récipient contenant un liquide.

Il le retourna et s'y attaqua à l'aide du marteau et du pied-de-biche. Son expérience de la mine s'avéra utile ; il fut capable d'en enfoncer rapidement le fond. Il glissa la main entre le couvercle et le bord et referma son poing. Il en retira son butin et le regarda à la lueur de la lampe.

L'or scintilla dans sa paume.

Il sourit, retira ses bas de la ceinture de ses hauts-de-chausses et se mit à les remplir.

Lorsque les bas furent pleins, il glissa quelques pièces supplémentaires dans son minuscule sac puis remit le tonnelet en place, le côté ouvert en dessous afin que personne ne le remarque.

Le tonnelet était encore quasiment plein. Il aurait souhaité trouver un moyen de sortir le reste sans se faire remarquer par l'aubergiste et son personnel, mais aucune idée ne lui vint.

Lorsqu'il eut rangé les bas pleins en lieu sûr, il avait plusieurs kilos d'or dissimulés sous sa chemise, et il devrait les dissimuler. Il se hâta de remettre le tonnelet de clous en place, puis de replacer le marteau et le pied-de-biche où il les avait trouvés.

Il attendait au pied des marches lorsque l'aubergiste revint.

— J'ai pris la liberté d'examiner la cave plus en profondeur pendant que je vous attendais, déclara-t-il. On dirait que les craintes de mon oncle étaient infondées, madame. Je vous félicite pour votre efficacité et l'ordre qui règne ici.

Elle le regarda fixement d'un air sceptique, puis jeta un coup d'œil à la porte de la cave à vin – toujours solidement fermée, évidemment.

— Par hasard, auriez-vous un lit de libre, ou est-ce que cette foule les a tous réservés ? demanda Arlian.

Elle éclata d'un rire amer.



— Oh, tous les lits et bien plus, monseigneur, répondit-elle. Je pourrais vous louer un espace à même le sol si vous aviez un couchage.

— Je ne crois pas, dit Arlian. Merci pour tout.

Il gravit la volée de marches, tentant désespérément de se mouvoir de la même façon que lorsqu'il n'avait rien sous sa chemise. Les pièces étaient solidement enveloppées, ce qui les empêchait de tinter, mais elles pouvaient se déplacer...

Ce ne fut pas le cas. Quelques instants plus tard, il était de retour sur la place avec son ballot sous le bras. Il avait profité de quelques minutes dans un coin tranquille pour ranger ses bas lourdement chargés dans son baluchon.

Il avait enfin de l'argent, de l'argent véritable, mais tout n'était pas encore parfait. Le soleil se couchait derrière la cime des toits, à l'ouest, et il devait toujours trouver un endroit où dormir.

## NOIR

Il dormit dans le chariot de Noir, sur la plate-forme arrière, dans le couchage qu'il avait emporté de *La Maison de la Société Charnelle*. Noir passa la nuit à l'intérieur même du chariot.

— Alors, vous avez mis de l'ordre dans vos comptes, monseigneur ? lui avait demandé le garde tandis qu'Arlian errait sans but sur la place, tentant de réfléchir à ce qu'il devait faire.

— Eh bien, oui, lui avait répondu Arlian. Et plutôt avec succès.

— Le chef de la caravane doit encore trouver un homme qui sait faire la différence entre les deux bouts d'une épée, avait dit Noir. Je crois que je vais pouvoir vous aider dans vos achats, finalement.

— Parfait ! lui avait répondu Arlian. Maintenant, si seulement vous pouviez m'aider à trouver un lit !

— Vous avez de quoi payer ?

Et cela avait été aussi simple que ça.

Il ne fut pas réveillé par Noir, ni par les préparatifs précédant le départ de la caravane, mais par quelqu'un qui le secouait violemment. Il ouvrit les yeux et vit la petite fille qui se tenait sur le marchepied du chariot et le regardait. Derrière elle, le ciel commençait seulement à s'éclaircir, avant même le lever du soleil.

— Elle dit que vous lui devez de l'argent, dit Noir de la porte du chariot.

— En effet, approuva Arlian en clignant des yeux. Trois dixièmes de ducat, il me semble.

Elle acquiesça en silence.

Arlian se redressa sur son séant et chercha sa bourse avant d'en extraire la somme convenue. Il se réjouit de voir les pièces d'or scintiller à la lueur du matin, lui remémorant ses aventures de la soirée précédente.

Dans son élan, il sortit la plus petite pièce d'or qu'il put trouver et la donna également à la petite fille.

— Merci, lui dit-il. La synchronisation était parfaite.

— Et ils ne m'ont même rien demandé lorsqu'ils se sont rendu compte que le seigneur Inthior était introuvable, dit-elle joyeusement. Ils ont cru à toute l'histoire.

— Tant mieux, dit-il. Cela simplifie les choses.

Il lui donna une tape amicale sur l'épaule et la regarda descendre du chariot et s'éloigner en courant.

Il se demanda si l'aubergiste avait réellement cru à son histoire. Il serait plus sage de l'éviter ce matin-là.

— J'ai l'impression que les affaires ont été plutôt bonnes hier soir, remarqua Noir en regardant la gamine qui s'éloignait.

— Plutôt bonne, oui, reconnut Arlian.

— Si vous me le permettez, je vais aller voir si notre ami responsable de la caravane a eu la même chance que vous.

— Bien sûr, répondit Arlian.

Il se serra sur le côté afin que Noir puisse descendre du chariot.

Noir verrouilla la portière puis passa devant son invité et s'éloigna. Arlian le regarda partir, curieux de savoir où se trouvait le chef de la caravane. Mais Noir disparut presque immédiatement derrière un autre chariot.

Arlian hésita, ne sachant pas très bien ce qu'il devait faire. Il parcourut la place du regard.

Les hommes et les femmes se levaient ou s'affairaient autour de leurs chariots pour se préparer au départ. De toutes parts, on mettait les bœufs en position et on les attachait à leur attelage, on roulait les bâches et on fixait les chargements. Arlian observa l'agitation durant un moment, se demandant s'il devait partir avec ces gens si d'aventure Noir décidait de ne pas les accompagner – bien qu'il n'ait rien à leur proposer à part de l'or, aucun talent particulier à leur offrir...

Par ailleurs, quel que soit le choix de Noir, peut-être devait-il se contenter de se rendre à Manfort, à la recherche des douze survivantes, du

seigneur Dragon, des pillards qui avaient assisté ce dernier lors de la mise à sac d'Obsidien et des cinq autres seigneurs qui, sans scrupule, avaient participé à la destruction de *La Maison de la Société Charnelle* ainsi qu'au massacre d'un quart de ses occupantes.

Et il lui fallait des renseignements sur les dragons eux-mêmes. Manfort était incontestablement le meilleur endroit pour entamer toute tentative de recherche et d'anéantissement des trois dragons qui avaient massacré sa famille.

Douceur se trouvait probablement quelque part à Manfort. Rose était morte, mais Douceur et Colombe avaient été emmenées vivantes.

Toutefois les retrouver dans cette grande mégalopole et les libérer du joug du seigneur Dragon lui demanderaient du temps, de l'habileté et toutes les ressources qu'il pourrait rassembler. Plutôt que de se rendre directement dans la cité, il devait peut-être rester là et voir s'il pouvait trouver un moyen de récupérer le reste de cet or.

Mais Noir lui avait proposé de l'aider à acheter une épée et de lui apprendre à la manier ; il ne devait pas se précipiter et laisser passer cette chance...

— Reste, alors, maudit sois-tu ! beugla quelqu'un, troublant la quiétude matinale. (Arlian vit une dizaine de personnes sursauter, un chat bondir et se précipiter à l'abri.) Nous avons neuf hommes courageux, et c'est plus que suffisant !

Arlian esquissa un sourire sarcastique. Il semblait que Noir ne voyagerait pas avec la caravane, finalement. Il se leva et s'épousseta.

Un moment plus tard, Noir réapparut. Il affichait une légère moue. Un homme marchait à ses côtés – un grand type aux cheveux noirs et à la barbe épaisse, vêtu de cuir marron, une épée au côté.

— Monseigneur, dit Noir tandis qu'il approchait. Je dois vous demander de descendre du chariot.

Surpris, Arlian rassembla ses effets et s'exécuta.

— Y a-t-il un problème ? demanda-t-il.

— On dirait bien que je ne vais pas me rendre à Lorigol avec ces messieurs, répondit Noir. Et ce chariot est propriété de la caravane, il ne m'appartient pas. On m'a donc signifié qu'il fallait que je le cède immédiatement à Broyeur, ici présent.

— Ah, je vois, dit Arlian en s'écartant de son chemin.

— Vraiment ? dit Noir en escaladant le marchepied. Et on dit que les jeunes d'aujourd'hui ne comprennent rien aux problèmes sérieux.

Il disparut à l'intérieur du chariot.

Broyeur attendait à l'extérieur à moins de un mètre d'Arlian. Ce dernier le regarda par-dessus son épaule et s'abstint d'engager la conversation.

Une demi-heure plus tard, les chariots de la caravane, tirés par des bœufs, prirent lentement la direction de l'est de la place, les uns derrière les autres, tandis qu'Arlian et Noir, qui se dirigeaient également vers l'est, les dépassaient sans forcer l'allure. Les effets personnels de Noir, en quantité suffisante pour lui servir durant la totalité du voyage vers Lorigol, consistaient en un énorme paquet qu'il portait sur le dos.

Tout en marchant, Noir jeta un coup d'œil au chariot qu'il aurait conduit s'il était resté avec la caravane. Il ne s'était toujours pas mis en branle. Broyeur se tenait sur le siège du cocher, exhortant les autres gardes à monter rapidement à bord avec leurs affaires.

— Je leur souhaite bon courage, déclara Noir, mais je ne peux pas dire qu'ils m'impressionnent. Ce chariot devrait se trouver à la *tête* du cortège. Si je le conduisais, il serait devant, et tous les gardes qui n'auraient pas été à son bord ou à cheval auraient dû voyager avec le chef de la caravane.

Arlian demanda :

— Quelle importance, si près de Manfort ? Il n'y a certainement pas de bandits dans les environs !

— C'est une question de discipline, mon garçon ! Il est indispensable de maintenir l'ordre, sinon la caravane n'en est plus une et devient un ensemble de chariots qui roulent dans la même direction.

Arlian cilla. Il avait plus ou moins imaginé jusqu'ici qu'une caravane était « un ensemble de chariots roulant dans la même direction ».

*Non*, rectifia-t-il de lui-même, il pensait qu'il s'agissait d'un groupe de chariots voyageant *ensemble*, et il comprenait désormais que ce n'était vraiment pas la même chose. La distinction faite par Noir était importante. Il se souvint de la mine, où il était primordial de travailler en équipe ; les mineurs devaient travailler ensemble, pas seulement au même endroit.

— Je vois, dit-il. Vous voulez que chacun connaisse son poste et s'y tienne, afin que tout le monde sache quoi faire et à quoi s'attendre en cas de problèmes.

Noir lui jeta un coup d'œil.

— Vous comprenez vite, dit-il.

Arlian haussa les épaules.

— Ou peut-être que j'ai pris l'habitude de fréquenter des imbéciles, dit Noir en haussant les épaules à son tour.

Arlian sourit en son for intérieur. Ils dépassaient maintenant le chariot de tête, et il demanda :

— Le chariot des gardes devrait donc se trouver ici, à la place de celui du chef de caravane ?

— La place du chef est à l'arrière, expliqua Noir. Ainsi, personne n'est distancé sans qu'il en ait connaissance. Le chariot des gardes doit être le premier à faire face à n'importe quelle éventualité. Il doit y avoir au moins quatre hommes à son bord, et au moins deux de plus dans celui du chef, ainsi que des cavaliers qui font l'aller-retour de chaque côté de la colonne, prêts à examiner tout ce qui sort de l'ordinaire. Le responsable de cette caravane en particulier a décidé de se passer de cavaliers. Ce qui signifie qu'il se passe de moi par la même occasion. Je ne possède pas de cheval, mais ça ne veut pas dire que je n'apprécie pas leur valeur. (Arlian acquiesça.) J'ai cru comprendre que votre cheval s'était enfui ?

Surpris, Arlian jeta un coup d'œil à Noir. Comment avait-il eu connaissance de cette information ?

C'était une question idiote, comprit Arlian. Les commérages avaient tendance à se propager, et même si l'histoire de l'arrivée du seigneur Lanair au *Voyageur Las* n'était pas vraiment un morceau de choix, il s'agissait d'une nouvelle dont Noir avait pu aisément avoir connaissance.

Il hésita avant d'admettre :

— En fait, je n'ai jamais eu de cheval.

— Ah, dit Noir. Et avez-vous séjourné quelques jours à Garde-Ouest, alors ?

— Sans doute, admit Arlian.

Il regarda son compagnon d'un air méfiant, se demandant s'il aurait besoin de s'enfuir.

— Vous avez dû entendre parler, monseigneur, d'un intrus qui s'est fait surprendre à *La Maison de la Société Charnelle*...

— Eh bien, oui, dit Arlian.

— Il est curieux que personne n'ait retrouvé sa trace depuis sa fuite, avec sa barbe brune de campagnard pleine de sang.

— Eh bien, il a certainement dû nettoyer ce sang à l'heure qu'il est, répondit Arlian.

— En effet. Et il a également dû se tailler la barbe. Et revêtir une chemise blanche et des hauts-de-chausses noirs, et grandir de quelques centimètres.

Arlian observa Noir, mais ne discerna chez lui aucun signe d'hostilité.

— Vous pensez ? demanda-t-il.

— Eh bien, je parierais qu'à cet instant précis, il est en route pour Manfort afin d'y acheter une épée, dit Noir. Mais j'avoue que je me demande pourquoi il veut une épée, et pourquoi il se rend à Manfort plutôt que dans une zone moins fréquentée.

— Sans doute cherche-t-il à échapper à toute poursuite en se joignant à une caravane pour un pays lointain. Et pour ce faire il a besoin d'une épée. Ou peut-être qu'il lui faut une épée afin de se faire passer pour un seigneur. Et où trouver une meilleure lame ainsi que des informations sur les caravanes qu'à Manfort ?

— Vous ne croyez pas qu'il aurait été plus judicieux pour lui de prendre une autre direction, afin d'acheter une épée dans un bourg excentré et de se joindre à une caravane lors de son passage ?

Arlian répondit :

— Je vois deux, non, trois raisons pour lesquelles il aurait préféré se rendre à Manfort. (Il les énuméra sur ses doigts.) Premièrement, personne ne s'y attendrait, n'est-ce pas ? Et agir de façon inattendue est certainement très sage lorsque l'on souhaite échapper à des poursuivants. En outre, où est-il le plus difficile de trouver un brin de paille, sur la route ou dans une meule de foin ? Pister un homme parmi la foule doit certainement être plus difficile que dans une forêt.

Noir acquiesça.

— Deuxièmement, cette personne a certainement des affaires à régler à Manfort, de celles dont personne n'a connaissance.

— C'est possible, reconnut Noir.

— Et enfin, dit Arlian, si cette personne n'a jamais eu l'occasion auparavant de voir Manfort, que pourrait-il y avoir de plus naturel pour un jeune homme naturellement curieux que de désirer visiter la grande ville ?

— Je vois, dit Noir. Alors, vous pensez que notre fuyard a l'intention d'acheter son épée, de régler ses affaires, de visiter la ville et ensuite de se joindre à une caravane et de partir vers l'inconnu ? N'est-ce pas là un plan d'action quelque peu risqué ?

— Peut-être que cette personne est légèrement présomptueuse, convint Arlian d'un air pensif. Après tout, si nous pouvons si aisément imaginer ses plans, ceux qui sont à sa recherche peuvent tout à fait en faire autant.

Il se retourna et regarda la caravane. Ils se trouvaient presque à la bifurcation où elle tournerait pour contourner la ville, tandis qu'eux poursuivraient leur chemin vers la porte.

— Croyez-vous que ce jeune homme ait des relations susceptibles de le cacher dans la ville ? demanda Arlian. Peut-être quelqu'un qu'il n'aurait rencontré que récemment.

— Et qu'est-ce qui inciterait une personne raisonnable à prendre un tel risque ?

— Eh bien, de l'or, pardi !

— Bien sûr, approuva Noir.

Il sourit.

Ensemble, les deux hommes dépassèrent la bifurcation et s'engagèrent sur la pente qui menait aux portes de la ville.



## L'ÉPÉE DU SEIGNEUR ORNISIR

— Son point d'équilibre devrait se situer à peu près ici, dit Noir en posant l'épée sur deux de ses doigts. Elle devrait être suffisamment légère pour que vous puissiez la manier sans vous fatiguer et assez résistante pour transpercer vos ennemis sans se tordre ni rompre. (Il lança l'arme en l'air et la rattrapa d'une main.) La poignée devrait tenir confortablement dans votre main, poursuivit-il. Gardez à l'esprit qu'une bonne épée est un *outil* dont on se sert – ce n'est pas uniquement pour le spectacle. Les jeunes seigneurs tels que vous l'oublient parfois.

Il saisit la lame de sa main gauche et tendit l'arme à Arlian par le pommeau.

Arlian l'accepta et resserra sa main sur la poignée. Il soupesa l'épée pour en ressentir le poids, puis frappa dans le vide d'un geste hésitant.

— Vous comprenez, bien sûr, que toutes les armes que vous voyez ici ont été refusées, dit Noir en embrassant l'ensemble de l'échoppe de l'armurier d'un geste de la main. Il s'agit ici d'épées d'aristocrates, pas des outils rudimentaires habituels des gardes ordinaires tels que moi. Chacune a été conçue selon les spécifications particulières d'un client. Mais le client peut ne pas être satisfait du résultat. Auquel cas l'armurier retente sa chance et relègue l'arme rejetée ici afin de la vendre à des gens comme nous. Ceux qui évitent d'acheter la coutellerie bon marché que certains n'hésitent pas à refiler à leurs clients, mais qui manquent de temps ou d'argent pour se faire faire une arme sur mesure.

Arlian regarda Noir d'un air stupéfait, mais avant qu'il puisse répondre, l'armurier prit la parole.

— Et parfois, dit-il, les épées sont reléguées ici parce que les clients qui les ont commandées ne sont jamais venus les chercher, que ce soit par négligence ou par manque de considération, mais aussi quelquefois parce qu'ils ont souffert d'un sérieux revers de fortune ou sont morts avant que leur épée soit prête. (Il désigna l'arme qu'Arlian tenait.) Celle-ci a été commandée par le seigneur Ornisir.

— Ah, dit Arlian en regardant l'épée.

Sa fusée était recouverte de cuir noir et de fil d'argent, sa garde évasée était en acier incrusté de pétales de nacre, sa longue lame était fine et droite, et son pommeau était de plomb et d'argent. Il s'agissait réellement d'une arme destinée à un noble.

Arlian jeta un coup d'œil à l'épée qui pendait à la ceinture de Noir. Il s'agissait aussi d'une arme d'aristocrate, bien que plus ancienne et abîmée. Mais Noir n'était manifestement pas un noble : c'était un employé, pas un employeur.

— Et qui sommes-nous pour refuser d'admettre qu'elle a été forgée pour Ornisir ? demanda Noir d'un ton sardonique. Bien sûr, certains pourraient considérer que cela porte malheur d'acheter une épée forgée pour un homme qui fut tué dans son lit par des assassins.

— Et ils seraient bien bêtes, dit l'armurier en haussant les épaules. Le seigneur Ornisir n'a jamais posé la main dessus, et il s'agit d'une excellente épée.

— Je l'aime bien, dit Arlian.

— Il y en a une dizaine d'autres à examiner avant de faire notre choix, lui fit remarquer Noir.

— Bien sûr, approuva Arlian.

Quoi qu'il en soit, une heure plus tard, il avait cette même épée à la main lorsqu'ils sortirent de l'échoppe.

— Pensez-vous qu'elle a réellement été conçue pour ce seigneur Ornisir ? demanda-t-il en la glissant maladroitement dans la nouvelle boucle de cuir de son ceinturon.

Il manqua de se prendre les pieds dedans avant de comprendre comment marcher avec l'épée à son côté.

Noir haussa les épaules.

— Ça se pourrait bien, il semblerait que ce soit une bonne lame. Même si elle a été forgée pour quelqu'un d'autre et rejetée, cela ne signifie pas qu'elle a un défaut. Elle aurait pu ne pas convenir à sa main, ou il aurait pu penser que la ciselure ne correspondait pas à la couleur de ses yeux. Si elle vous convient, alors c'est parfait, même si vous n'en connaîtrez la véritable qualité qu'une fois que vous l'utiliserez en combat.

Arlian hocha la tête.

— Et votre propre épée ? Vous avez déjà combattu avec ?

— Souvent, répondit Noir.

— L'avez-vous achetée ici ?

Noir secoua la tête.

— Je l'ai prise sur un cadavre, il y a des années de cela, dit-il. Elle m'a bien servi.

Arlian hocha de nouveau la tête.

— Mais, bien sûr, une épée dépend du talent de celui qui la manie, dit Noir. Ou de celle. À ce sujet, j'ai déjà croisé quelques femmes qui se servaient de leur arme aussi bien que la plupart des hommes. (Il désigna la nouvelle acquisition d'Arlian.) Vous venez vraiment d'acheter l'arme d'un noble, et une bonne, mais même s'il s'agit de la meilleure lame jamais forgée, je préférerais avoir affaire à vous plutôt qu'à un véritable combattant armé d'un couteau de boucher !

Arlian fit la grimace.

— Je sais, dit-il.

Il regarda la rue devant lui.

Ils se trouvaient à Manfort, et la ville était encore étrange et nouvelle pour Arlian. Il y régnait une odeur de fumée, d'eaux usées et de pain chaud, et lorsque le vent soufflait de la bonne direction ou lorsqu'il empruntait certaines rues, il portait l'odeur des tanneries et des teintureries qui se trouvaient le long du mur est. Des chiens galeux et des chats méfiants fourrageaient dans les caniveaux et les venelles, et des corbeaux décrivaient des cercles dans le ciel ou se perchaient sur les toits. Mais malgré le ciel couvert, Arlian se sentait prisonnier de la pierre, comme il ne l'avait jamais été dans les mines de Fond-du-Creux. Les rues et les places encombrées étaient toutes garnies de pavés ou de dalles et bordées d'échoppes et de maisons d'un ou deux étages, toutes bâties en pierre et surmontées d'un toit de tuiles. Depuis qu'il avait franchi la porte, il n'avait pas remarqué une seule construction de bois ni un toit de chaume, ni rien de vert ou de vivant.

Il en avait fait la remarque à Noir, et celui-ci lui avait répondu :

— La pierre ne brûle pas. Les dragons crachent des flammes. Cette ville a été bâtie pour faire office de forteresse contre les dragons. Vous trouverez plein de bois et autre amadou à l'intérieur, mais pas dehors. (Il avait fait un signe de tête en direction de la colline.) Dans la ville haute, les grands seigneurs ont retiré des pavés et des constructions pour les remplacer par des jardins, ici et là, mais la population ordinaire, en bas, doit se contenter de la pierre.

Manfort était une vaste ville. Les rues serpentaient aussi loin que portait la vue d'Arlian, et ce dans toutes les directions – mais cela ne signifiait pas que c'était loin, étant donné leur courbure, les hauts murs de pierre et les étages supérieurs qui les surplombaient. Ils avaient fait une halte à la chambre qu'avait louée Noir afin d'y déposer leurs affaires, ce qui surprit la logeuse, qui croyait que son locataire avait suivi la caravane. Arlian était totalement perdu au moment où ils atteignirent l'appartement. Cette cité était un véritable labyrinthe, et bien qu'Arlian soit persuadé qu'il parviendrait à reconnaître son chemin assez rapidement, il comprit qu'il n'était pas encore prêt pour partir en quête du seigneur Dragon et de ses prisonnières.

Et il savait qu'il n'était pas prêt à affronter le seigneur Dragon. Il se souvint de la rapidité et de l'aisance avec lesquelles Dragon avait dégainé son épée et égorgé madame Ril. Il pensait qu'il serait certainement à même de faire à peu près la même chose à un ennemi désarmé, mais il se rendit compte que ce n'était pas suffisant. Il savait qu'il devait également pouvoir se défendre contre de tels coups, mais qu'il en était incapable.

— Peut-être aurais-je dû commander une épée neuve, dit-il.

Il voulait tout ce qu'il pouvait s'acheter.

— Cela n'aurait pas fait beaucoup de différence, répondit Noir. Ce qui compte c'est la façon dont vous allez vous en servir. Une épée neuve aurait été plus chère et vous aurait demandé au moins dix jours, probablement davantage – il me semblait que vous souhaitiez vous joindre à une caravane le plus tôt possible, et il est fort probable que l'une d'entre elles se prépare entre-temps. Pour ma part, j'ai l'intention de participer à la première qui se présentera.

— Oh, dit Arlian.

— En outre, il n'y a aucune raison de croire qu'une épée forgée sur mesure soit plus efficace, et vous n'êtes pas un bretteur suffisamment

aguerri pour remarquer la différence. Sans parler du fait que si vous êtes assidu dans votre apprentissage, il est fort probable que vous la brisiez au cours de votre entraînement.

— Oh, répéta Arlian.

Cette épée de second choix avait coûté plus cher, pour une simple lame d'acier, que ce qu'il avait imaginé. Et Noir qui disait qu'elle pouvait se briser ?

Il avait manifestement encore beaucoup de choses à apprendre.

— Maintenant, la plupart des seigneurs ne s'encombrent pas d'une armure, poursuivit Noir, en changeant de sujet. Après tout, si vous utilisez votre épée uniquement pour punir des subalternes désarmés, au cours de duels officiels ou pour vous défendre contre des assassins qui auront fait de leur mieux pour vous prendre par surprise, l'utilité d'une armure ne se justifie pas comparée à la gêne qu'elle procure et à son coût élevé. Toutefois, nous autres, mortels de moindre importance, qui portons des armes pour gagner notre vie, pouvons avoir à essuyer des attaques de brigands ou d'autres populations hostiles qui sont, eux, très bien armés, qui ne s'intéressent pas au caractère formel des combats et qui n'ont pas la patience des véritables assassins. Ils se servent de gourdins, de coutelas, de flèches et d'arbalètes – leur armement a tendance à être très varié et plein d'imagination. Un heaume bien rembourré peut vous sauver la vie lorsque vous escortez une caravane ; une chemise de mailles ou une cuirasse sont encombrantes, mais elles permettent de détourner les flèches, ce qui peut se révéler bien utile.

— Bien sûr, approuva Arlian.

— C'est la raison pour laquelle j'aimerais assez que nous nous rendions chez l'armurier, au coin, là-bas, dit Noir en agrippant Arlian par l'épaule et en le faisant pivoter.

Sous l'effet de la surprise, il manqua de percuter une vieille femme avant de se retrouver dans la bonne direction.

L'armurerie qu'ils venaient de quitter était sobre et élégante, les murs ornés de draperies, l'atelier du forgeron dissimulé dans l'arrière-boutique. Celle dans laquelle ils se rendirent contrastait d'une manière saisissante. Elle était rudimentaire et encombrée, des armes et des armures s'y entassaient, et un établi de bois sommaire se dressait au centre de la pièce.

Arlian s'amusa de voir un râtelier d'épées – certainement cette « coutellerie bon marché » à laquelle Noir avait fait allusion. Elles étaient

plus courtes et plus lourdes que l'arme qu'il portait désormais au côté. Leurs lames étaient plus larges, et certaines étaient même incurvées. Il en décrocha une et la soupesa tandis que Noir s'entretenait avec l'armurier. Il en tâta la lame et tenta de la faire ployer.

Le métal était différent, il avait peu de souplesse. Il s'agissait manifestement d'une arme de qualité inférieure. Il soupçonna qu'il serait aisé d'ébrécher, de tordre ou de briser une telle épée.

— Monseigneur ! appela Noir, faisant sursauter Arlian.

Il remit l'épée en place sur le râtelier et s'intéressa à autre chose.

Deux heures plus tard, les deux hommes sortirent finalement de l'échoppe. Arlian portait un paquet qui contenait une chemise de mailles, un heaume, une paire de jambières et trois lames assorties.

Deux des lames étaient des couteaux – un coutelas ordinaire qu'il portait à la ceinture et une dague. Arlian n'avait jamais entendu parler de la troisième – Noir l'appelait une « main-gauche » ou un « brise-lame ». Mais en la regardant attentivement, il se rendit compte qu'il en avait déjà vu au moins une, très longtemps auparavant.

Le seigneur Dragon en portait une au côté droit, à la ceinture, ce fameux jour, presque huit ans auparavant, tandis que, juché sur son destrier, il toisait Arlian qui se tenait au milieu des ruines fumantes d'Obsidien.

Elle ressemblait en fait beaucoup à une épée, avec une poignée et une garde, mais sa lame ne faisait qu'une trentaine de centimètres de long, et elle possédait deux pointes de dix centimètres chacune parallèles à la lame, une de chaque côté.

— Coincez l'épée de votre adversaire entre ces pointes, lui avait expliqué Noir, et il vous suffira d'exercer un mouvement du poignet pour la briser.

Arlian avait contemplé l'arme avec émerveillement ; la manœuvre que Noir lui avait décrite devait en effet être très efficace.

— Tous les seigneurs en ont une aujourd'hui, et ceux qui se battent sérieusement savent la manier, avait dit Noir. J'en possède une moi-même, mais je n'en fais pas étalage.

— On peut réellement briser une épée ? avait demandé Arlian en tournant le brise-lame dans sa main. De cette façon ?

Noir s'était moqué de lui.

— Le plus difficile est de l'attraper !

Qu'elle soit difficile à manier ou non, Noir lui avait fortement conseillé d'en acheter une, ce qu'il avait fait.

Ils regagnèrent l'appartement de Noir, une petite pièce sombre et confinée située sous les toits d'une boulangerie.

— Nous avons eu une journée bien remplie, dit Noir en ouvrant la porte au sommet de l'escalier. Au moins, vous êtes désormais convenablement équipé, même si vous ignorez le maniement de chacune de ces armes. Demain, je tâcherai de vous en apprendre les rudiments et je regarderai si on annonce le départ de caravanes.

— Merci, répondit Arlian en entrant dans la chambre. C'est très aimable de votre part.

Noir lui jeta un coup d'œil en refermant la porte.

— N'est-ce pas ? À vrai dire, je ne suis pas très sûr d'en connaître la raison.

Arlian s'apprêta à lui répondre, mais il se ravisa et se contenta de toussoter.

— Je crois, monseigneur, qu'il est temps de m'en dire plus à votre sujet, déclara Noir. Je vous suspecte, d'une façon ou d'une autre, d'avoir utilisé la magie pour me séduire.

Arlian en resta bouche bée de stupéfaction.

— Pardon ? demanda-t-il

Il s'attendait à un certain type de questions et de doutes, mais pas à ce genre de remarque. Il n'avait été confronté à aucune sorte de magie depuis son entrée dans la mine et avait presque oublié que de telles choses existaient.

— Eh bien, monseigneur, vous devez admettre que votre destin est particulier, expliqua Noir. Vous semblez avoir bénéficié d'une chance exceptionnelle pour échapper à vos poursuivants. Je parle des gardes de la ville de Garde-Ouest qui ont interrogé le seigneur Lanair et qui ne l'ont jamais suspecté d'être le fugitif qu'ils recherchaient.

— Je n'étais pas celui qu'ils recherchaient, protesta Arlian. Une femme m'a dit que... les gens voient ce qu'ils s'attendent à voir. (Sa gorge se serra lorsqu'il pensa à Rose, il se souvint de la dernière fois qu'il avait vue, sans vie et ensanglantée. Il déglutit.) J'ai donc fait en sorte de ne pas ressembler à celui qu'ils cherchaient, poursuivit-il. Ils étaient à la poursuite d'un vagabond, pas d'un jeune noble en quête d'une chambre.

— Et assurément, il s'agissait là d'un subtil stratagème...

— Mais vous l’avez cependant rapidement percé à jour, n’est-ce pas ? l’interrompit Arlian, soudainement inquiet.

— En effet. Si j’avais été plus crédule, je serais mort depuis bien des années. Par ailleurs, monseigneur, prenez en considération le fait que nous nous trouvons tous les deux ici, dans mes appartements, alors que je devrais me trouver à une trentaine de kilomètres à l’est, en direction de Lorigol, après vous avoir laissé poursuivre votre route vers Manfort. Comment est-ce possible ?

— Vous pensez que je vous ai *ensorcelé* ? demanda Arlian d’un air ahuri.

— Cette possibilité m’a traversé l’esprit, et bien plus tard qu’elle l’aurait dû.

— Ce n’est pas le cas, dit Arlian. J’ignore tout de la sorcellerie.

— Nous sommes donc face à un mystère.

— Sans doute ai-je simplement eu de la chance, dit Arlian. Le destin se montre finalement clément à mon égard.

— Peut-être, concéda Noir. J’ai toutefois tendance à croire qu’il ne s’agit pas uniquement de cela. Il y a quelque chose dans votre regard, dans vos manières... Vous dégagez un certain charme, et je me demande s’il s’agit d’un charme au sens littéral, plutôt qu’au sens figuré.

— Si c’est le cas, ce n’est pas de *mon* fait.

Noir acquiesça et l’observa attentivement.

— Vous savez, finit-il par dire, j’ai déjà vu cela, il me semble. Chez certains aristocrates. Ils ont de grands airs, comme s’ils étaient nés pour diriger ceux qui les entourent. Il est difficile de douter de vous ou de s’opposer à vous.

Arlian grommela.

— Si vous avez remarqué ce trait en moi, il s’agit d’un pur artifice, et d’un acquis récent.

— Oh, je le vois parfaitement, dit Noir. Personne ne pourrait mettre en doute votre naissance noble. Il s’agit d’une force, d’un pouvoir. Les seigneurs et les guerriers appellent cela le « cœur du dragon », et ceux qui le possèdent font de grands meneurs d’hommes.

— Le cœur du dragon ?

Le torse d’Arlian se souleva tandis qu’il se revoyait soudain étendu sur le sol du cellier, coincé sous la dépouille de son grand-père, avec du sang et



du venin qui gouttaient sur ses lèvres. Il en avait presque le goût horrible dans la bouche...

Y avait-il un lien ?

— Je ne suis pas de noble naissance, dit-il, surtout pour penser à autre chose. Je suis né dans une famille de propriétaires fonciers. De commerçants et d'artisans.

— Oh ?

— Ils sont tous morts, dit Arlian. J'ai été vendu comme esclave.

— Vous ressemblez en tout point à un seigneur.

— On m'a enseigné à ressembler à un noble et à agir comme tel, dit Arlian. Des femmes. Et elles sont mortes aussi, pour certaines d'entre elles. Les autres ont disparu.

Il pensa à Douceur, emmenée de force dans le carrosse du seigneur Dragon, et se demanda où elle pouvait bien être. Était-elle à Manfort ? Elle se trouvait peut-être tout près de lui...

La reverrait-il un jour ? Il aurait dû partir à sa recherche, mais il avait d'abord besoin de savoir comment s'y prendre. Il ne pouvait pas se contenter d'errer au hasard dans la ville.

— Si tout cela est vrai, elles ont fait un travail remarquable, dit Noir. Je pense toutefois qu'il y a autre chose. Et pour quelle raison ces femmes vous ont-elles enseigné cela ?

Arlian haussa les épaules.

— Un caprice.

— Vous avez dit que vous étiez un esclave, comment êtes-vous parvenu à vous libérer ? Vous avez dû bénéficier d'une aide extérieure...

— J'ai sauvé la vie d'un surveillant, répondit Arlian.

— Et il vous a libéré par reconnaissance ?

— Tout à fait.

— Pour ce que j'en sais, la gratitude est un sentiment que l'on trouve plus dans les contes pour enfants que dans la vie de tous les jours.

Arlian fit la moue et ne répondit pas.

— J'ai l'impression que quelque chose en vous incite les autres à vous aider, dit Noir. Vous prétendez que ça n'a aucun rapport avec la magie ; très bien, je vous crois. Mais, appelez ça de la noblesse, le cœur du dragon ou un encouragement du destin, mais je crois que c'est quelque chose d'authentique.

Arlian repensa au goût du sang de son grand-père.

— C'est peut-être le cas, dit-il. Mais ce n'est pas délibéré. Et si cela m'aide dans l'accomplissement de mon destin, je ne vais pas m'en plaindre.

— Vous pensez que vous avez un destin, n'est-ce pas ? lui demanda Noir.

Arlian lui jeta un coup d'œil, s'attendant à lire un amusement narquois sur son visage, mais il n'y trouva qu'une expression pensive.

— Bien sûr, dit Arlian. Ou en tout cas, j'ai prêté un serment que j'ai l'intention de respecter jusqu'à la fin de mes jours.

— Et quel est ce serment ?

— Anéantir les dragons qui ont détruit mon village et me venger de ceux qui m'ont causé du tort ou qui s'en sont pris à mes proches, répondit Arlian.

Noir le regarda fixement en silence durant un moment.

— Des dragons, finit-il par répéter.

— Oui, dit Arlian d'un ton de défi.

Il savait que sa promesse pouvait sembler idiote et présomptueuse, un rêve d'enfant – personne n'avait jamais tué un dragon. Et pourtant, il avait l'intention de la tenir.

— Votre village a été détruit par des dragons ?

— Par trois d'entre eux, précisa Arlian. Je les ai vus.

— Vous parlez notre langue comme s'il s'agissait de votre langue maternelle et vous êtes trop jeune pour être originaire de Starne, dans les collines de Santal, dit Noir. Vous parlez donc sans doute d'Obsidien, sur le mont Fuligineux.

— Tout à fait, dit Arlian.

Il déglutit. C'était étrange d'entendre ce nom après si longtemps.

— Votre famille s'y trouvait ?

— Mes parents, mon frère et mon grand-père, répondit Arlian.

— Et vous, où étiez-vous ?

— J'y étais, dit Arlian. J'étais caché dans un cellier. Des pillards m'ont trouvé et m'ont vendu aux mines de Fond-du-Creux.

— Vous avez donc vu des dragons ?

Arlian acquiesça.

— J'en ai regardé un dans les yeux, dit-il. Avant de me cacher.

— C'est peut-être ça, alors, dit Noir d'un air songeur. Vous avez regardé la mort dans les yeux et y avez survécu. C'est peut-être dû à ça. (Il fronça les sourcils.) Mais j'ai souvent affronté la mort, et même si cela m'a

changé, je n'ai pas comme vous le cœur du dragon. C'est sans doute le dragon lui-même qui fait toute la différence... (Il resta plongé un moment dans ses pensées. Puis il se reprit et poursuivit :) Et vous êtes déterminé à gâcher votre vie en pourchassant des dragons ? Alors pourquoi venir à Manfort ?

— Pour de nombreuses raisons, répondit Arlian. D'abord, existe-t-il un meilleur endroit pour parfaire ses connaissances au sujet des dragons ? C'est ici que, pour la première fois, des hommes les ont défiés, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, approuva Noir. Mais aucun secret n'a été dévoilé à ce sujet, cependant.

— Eh bien, d'une façon ou d'une autre, je trouverai un moyen de les percer à jour.

Noir hocha la tête.

— Et vous avez une autre raison ?

— J'ai besoin d'approfondir mes connaissances dans *tous* les domaines si je veux avoir une chance d'arriver à mes fins, expliqua Arlian.

— Et existe-t-il un meilleur endroit que Manfort ?

— Exactement.

— Vous avez pourtant l'air plus soucieux d'apprendre le maniement de l'épée que d'apprendre la sorcellerie. Et la magie vous sera assurément nécessaire si vous souhaitez affronter des dragons.

— Je me réserve les dragons pour la fin, dit Arlian. Je ne suis pas un parfait imbécile. Je sais que je ne pourrai probablement jamais les tuer. J'ai l'intention d'essayer, mais je sais pertinemment que je risque moi-même de trouver la mort. Je vais donc d'abord partir à la recherche des autres.

— Des autres ?

— Des pillards, expliqua Arlian. Du seigneur Dragon et de ses six acolytes. (Il frissonna à ce souvenir.) Ils m'ont tiré des ruines sans me laisser le temps de pleurer mes proches. Ils m'ont vendu comme esclave. Ils ont pris tout ce que nous possédions et que les dragons n'avaient pas détruit : l'obsidienne, les bijoux de ma mère et même les fromages de nos celliers ! Ils le paieront – et ils auraient dû payer depuis bien longtemps déjà.

— Depuis huit ans environ, ajouta Noir. *Voilà* un objectif qui me paraît plus réalisable.

— Et le seigneur Dragon a ordonné la mort de Rose, poursuivit Arlian. (Il commençait à perdre son sang-froid.) Il a fait amputer les pieds de

Douceur. Il a fait incendier *La Maison*. Il a égorgé madame Ril. Lui, le seigneur Kourouvain et les autres...

Il inspira profondément et fondit en larmes.

Il les avait retenues bien longtemps, mais il était incapable de se contenir davantage. C'en était trop. Il n'avait jamais eu l'occasion de porter convenablement le deuil de sa mère, de son grand-père, de son père, de son frère, d'Hathet, de Rose, de Soie et des deux autres femmes qui avaient trouvé la mort dans le lupanar. Il ne savait même pas qui elles étaient. Il ignorait où se trouvait Douceur, si elle était vivante, et ce qu'il était advenu de toutes les autres. Il continua à pleurer de tout son saoul.

Noir étreignit le jeune homme et le laissa pleurer. Les deux hommes restèrent ainsi un long moment.

Ils ne parlèrent plus jamais de la prétendue magie qu'Arlian était supposé posséder.

## LES SEIGNEURS MARCHANDS

Noir si figea brusquement, tandis qu'ils descendaient la rue des Charrons, et tendit le bras devant Arlian.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda ce dernier d'un air surpris en s'arrêtant lui aussi.

Noir désigna l'annonce clouée sur une porte dont la peinture verte s'écaillait.

— Enfin ! dit-il.

Arlian tourna la tête et lut.

En haut du parchemin, en grandes lettres bleues, on lisait « CARAVANE ». Et juste en dessous, en plus petit, il était écrit : « POUR LE SUD DES RÉGIONS LIMITROPHES. »

Puis, en noir, sous ce titre : « Nous recherchons des marchands souhaitant se joindre à l'expédition ainsi que des hommes d'armes pour nous escorter. » Plus bas, se trouvaient des instructions pour contacter les responsables de la caravane. Trois noms d'associés y figuraient, ainsi que l'adresse d'un bureau situé dans la rue des Marchands de soie.

Arlian lut l'annonce avec émoi. Noir cherchait un emploi au sein d'une caravane depuis leur arrivée. Même s'il avait accepté l'or qu'Arlian lui avait donné en échange de leçons d'escrime, il était évident qu'il avait considéré cette situation comme temporaire et qu'il n'avait nullement l'intention de rester un simple professeur particulier.

— Il y a des choses que tu n'apprendras pas à l'entraînement, mon garçon, avait dit Noir, un soir qu'ils sirotaient une bière à la taverne située

au coin de la rue de son appartement. (Ce dernier avait entrepris, entre autres, d'enseigner à Arlian la différence entre de la bonne et de la mauvaise bière.) J'ignore qui peut bien être ce seigneur Dragon, mais s'il est si redoutable que tu le laisses entendre, tu auras besoin d'apprendre des choses que je ne pourrai pas t'enseigner ici, à Manfort !

Arlian n'était pas totalement convaincu. Le seigneur Dragon se trouvait à Manfort, il en était persuadé. Il avait l'impression que ce serait une erreur, en quelque sorte, de passer intentionnellement près d'un an ailleurs. Et il savait désormais qu'un voyage aller-retour en caravane pouvait aisément durer un an ou plus, si on comptait les arrêts pour faire du commerce durant le trajet et le temps du séjour une fois à destination.

Mais il savait aussi qu'il avait encore beaucoup à apprendre avant de pouvoir affronter le seigneur Dragon, même s'il le retrouvait.

Il n'avait pas encore eu à faire de choix, car il n'y avait eu aucune caravane sur le départ. Mais cette annonce signifiait qu'il devait désormais se décider, et rapidement.

— Les Régions Limitrophes, dit-il, tandis qu'ils se tenaient devant la porte. C'est un long voyage, n'est-ce pas ?

Noir lui jeta un coup d'œil.

— Très long, dit-il. Il pourrait bien s'écouler deux ans en tout avant que nous soyons de retour ici.

Arlian fit la moue. Il pensait que Douceur était en vie, ici, à Manfort. Il s'était un peu renseigné, avait effectué quelques brèves excursions dans les larges avenues de la ville haute, où les nobles avaient élu domicile, mais il n'avait trouvé aucune trace d'elle et n'avait pas entendu parler d'un seigneur qui se ferait appeler Dragon. Mais ils se trouvaient probablement encore en ville.

— Je ne sais pas, dit-il. Ça fait long.

— Tu es jeune, mon garçon, dit Noir en se détournant de la porte. Il te reste beaucoup de temps pour prendre ta revanche. Et tu pourrais ainsi parfaire tes connaissances sur le monde, ton enseignement ne se réduira pas au maniement de l'épée. Lorsque tu seras de retour, ou bien tu seras prêt à assouvir ta vengeance, ou bien tu sauras que tu ne le seras jamais.

— Tu as l'air sûr de toi, lui fit remarquer Arlian en se retournant pour le suivre.

— Je le suis, répondit Noir en hâtant le pas. Si on parlait de Lorigol ou d'un port comme celui de Benthin ou de Sarkan-Mendoth, ou encore des

montagnes occidentales ou de toute autre destination, je le serais sans doute moins. Mais les Régions Limitrophes... traverse les Régions Limitrophes et les pays au-delà, mon garçon, et à ton retour, tu auras plus de respect pour les dragons et ceux qui ont pris leur place.

— Pourquoi ? demanda Arlian. Quel est le rapport entre les dragons et les Régions Limitrophes ?

Noir se tourna pour le regarder tandis qu'ils marchaient.

— Tu connais la raison pour laquelle on appelle ainsi les Régions Limitrophes, n'est-ce pas ?

— Parce qu'il s'agit des zones les plus reculées des Terres des Hommes, dit Arlian. Et alors ?

— Réfléchis donc un peu, mon garçon ! Les Terres des Hommes sont les terres que nous avons prises aux dragons, d'accord ?

— Oui.

— Et *tous* les dragons ont disparu, d'accord ?

— Eh bien, ils sont assoupiés dans les cavernes, répondit Arlian. Ils ne sont pas morts, je les ai vus !

— Alors qu'y a-t-il au-delà des Régions Limitrophes, mon jeune seigneur ?

Arlian le regarda fixement, le regard dénué d'expression.

Noir poussa un soupir tandis qu'ils tournaient dans la rue des Tonneliers.

— Réfléchis, mon garçon ! Tu as tout dit à part que ce sont des terres dirigées ni par des hommes, ni par des dragons. Alors, à ton avis, qui fait la loi, là-bas ?

Le regard d'Arlian n'était plus vide mais révolté. Il s'arrêta.

— Je l'ignore, dit-il. Les dieux ?

— Sans doute en certains lieux, concéda Noir en s'arrêtant à son tour et en se retournant pour faire face à son jeune compagnon. Des dieux ici ou là, peut-être, et certainement quelques magiciens ailleurs, mais pour la plupart... pour la plupart, il s'agit *d'autres* choses. Des choses que ni les hommes, ni les dragons ne sont parvenus à dominer.

— Oh, souffla Arlian.

— Et puis, poursuivit Noir, ce sont des choses qui n'ont pas réussi à vaincre les dragons. Et nous nous y rendons pour commercer avec elles – ou du moins avec leurs sujets. Lorsque tu verras ce qui se trouve au-delà

des frontières, peut-être que tu comprendras mieux pourquoi je pense que c'est important, et ce que l'on dit au sujet des dragons.

— J'en sais beaucoup sur les dragons, dit Arlian.

— Tu sais *tout* à leur sujet ? demanda Noir. Connais-tu la différence entre un mâle et une femelle ? Pondent-ils des œufs ou mettent-ils bas ? Combien de temps peuvent-ils vivre ?

— Je l'ignore, reconnut Arlian en faisant un pas dans la rue en pente.

— Moi aussi, dit Noir. Tout le monde l'ignore, pour autant que je sache. Mais tu disais t'y connaître en dragons...

— J'en sais assez ! s'emporta Arlian en se retournant et en s'éloignant.

— Comment peux-tu en être si sûr ? insista Noir avant de poursuivre : N'est-ce pas du bon sens que de se renseigner au maximum au sujet de ses ennemis avant de les affronter ?

— D'accord ! dit Arlian en tendant les mains dans un geste de reddition. D'accord. Je t'accompagne dans les Régions Limitrophes... et tu m'apprendras à me battre. Tous les jours.

— Tous les jours, consentit Noir. (Il jeta de nouveau un regard songeur à l'annonce.) Et si tu as un peu de bon sens, mon garçon, tu ferais bien de prendre ton or, d'acheter ton propre chariot et de le remplir de marchandises. Ainsi, tu pourras t'inscrire à la caravane en tant que marchand et non comme garde.

Arlian se figea, abasourdi.

— Je n'avais pas pensé à ça, reconnut-il.

Il ne s'était que très peu soucié de la vitesse à laquelle sa provision d'or diminuait, ces derniers temps. Il en possédait encore assez pour remplir n'importe quelle bourse, mais après s'être armé et avoir payé les leçons de Noir, il n'était plus très sûr que son magot mal acquis soit suffisant pour lui permettre de vivre encore longtemps.

Il ne s'en était pas inquiété, en fait. Après tout, il pouvait toujours retourner au *Sang du Raisin* et récupérer un peu d'or du seigneur Kourouvain, et ce serait suffisant pour un long moment.

Mais s'il l'investissait dans une caravane... surtout s'il prenait *tout* l'or du tonnelet et l'investissait...

Tout le monde savait que les voyages en caravane étaient risqués mais qu'ils étaient également source de gros profits. Il pourrait revenir à Manfort *vraiment* riche, comme un véritable seigneur et non comme une pâle imitation ; suffisamment riche pour pouvoir embaucher des hommes



chargés de traquer les pillards, acheter la liberté des douze femmes et lever une armée pour chasser les dragons.

Ou, s'il était victime d'une catastrophe, il pourrait revenir à Manfort sans un sou... ou ne pas revenir du tout. Toutefois, cela valait la peine d'essayer.

Il devait sortir l'or des caves de l'auberge. Il pourrait mener cette opération bien plus efficacement, cette fois, car il savait où se trouvait le tonnelet et il avait le temps et l'argent de la préparer convenablement, mais il aurait toujours besoin d'une diversion.

Noir s'était arrêté à sa hauteur. Arlian se tourna pour faire face à son aîné.

— Dis-moi, lui demanda-t-il. Tu t'y connais en vin ?

La nuit suivante, Noir passa une demi-heure à choisir le grand cru idéal pour une occasion imaginaire. Il occupa ainsi l'aubergiste dans la cave à vin. Arlian avait quant à lui tranquillement descendu l'escalier qui menait à la cave, une chope à la main, après avoir déclaré au reste du personnel :

— Je vais choisir ma propre bière, merci !

Personne ne s'opposa au jeune seigneur vêtu de façon impeccable. Il avait les cheveux tirés en arrière, à la dernière mode, et sa barbe était soigneusement taillée en pointe. Il portait une magnifique épée au côté, et un sac de cuir de belle facture pendait à son épaule. Il *empestait* la richesse et l'assurance. Et s'il mit longtemps pour aller chercher sa bière et si son sac sembla légèrement plus lourd à son retour, quelle importance ? Il donna à chacun des membres du personnel un pourboire d'un demi-ducat d'or, y compris au garçon de ménage, et ce n'était pas comme s'il y avait à la cave autre chose que du vin rare qui vaille la peine d'être volé par un tel individu.

Sur le chemin poussiéreux du retour, Arlian demanda à Noir :

— Qu'est-ce que je devrais acheter d'après toi ?

— Un chariot et quatre bœufs, pour commencer, répondit Noir.

— Ça, je le sais, dit Arlian, légèrement agacé. Je voulais dire, qu'allons-nous tenter de *vendre* ?

Noir haussa les épaules.

— Je ne suis pas un marchand, dit-il.

— Mais tu t'es déjà rendu dans les Régions Limitrophes, n'est-ce pas ?

— À deux reprises, reconnut Noir. Les marchands y vendaient de la laine, de la soie ainsi que d'autres tissus, des vins du nord et certaines

plantes et ils les échangeaient contre des talismans, des gemmes, des teintures, des bois précieux, des drogues et des potions, d'étranges denrées alimentaires ou contre d'autres types de tissus. Oh, et des animaux exotiques... la mode était aux lézards, à l'époque, bien qu'elle ait changé quand j'y suis retourné.

Arlian hocha la tête et mit son sac dans une position plus confortable.

— Et si nous allions à Lorigol ?

Noir le regarda d'un air surpris.

— Pourquoi ?

— Par simple curiosité.

— De la laine, de la soie et du vin, et nous en reviendrions chargés d'huiles, de sel et d'épices, de teintures, de perles et de curiosités à base de coquillages.

— Et dans les montagnes occidentales ?

— Eh bien, nous ne prendrions pas de laine ! dit Noir en étouffant un rire. La leur est meilleure que la nôtre. Nous emporterions de l'huile, des céréales et des épices et en rapporterions du cuivre, de la craie, des teintures et des plantes. Et d'autres choses encore, je ne sais pas... Les marchands tentent toujours de nouveaux produits.

— Et n'est-ce pas là la meilleure façon de gagner de l'argent ?

— Ou d'en perdre, si tu te trompes sur ce que les gens souhaitent acheter.

Arlian acquiesça en réfléchissant à ce qu'il pouvait acquérir avec son or. Il était évidemment préférable de choisir des marchandises peu encombrantes, afin d'en stocker un maximum dans le chariot, des biens peu chers à l'achat, mais précieux là où se rendait la caravane. L'idéal serait de pouvoir vendre quelque chose que personne ne possédait dans la caravane, afin de ne pas entrer en concurrence avec d'autres marchands.

Que pouvait-il acheter avec son or...

— Forgent-ils de bonnes épées dans les Régions Limitrophes ?

Noir eut l'air songeur.

— Non, pas du tout, répondit-il. Ils ne travaillent guère le métal. C'est l'une des raisons pour lesquelles nous nous rendons là-bas et eux ne viennent que rarement à Manfort. Ils préfèrent construire leurs chariots avec du bois et du cuir plutôt qu'avec du fer. Ils préfèrent s'armer de flèches, de lances et de frondes, et leurs chariots ont une durée de vie relativement courte.

— Mais alors... pourquoi personne ne leur vend des épées ou des articles en fer ?

— Je l'ignore, répondit lentement Noir. Je crois que... eh bien, rappelle-toi que de nombreux pays au-delà de la frontière sont dirigés par différentes sortes de créatures magiques. On dit que ces êtres détestent l'argent et le fer. Je sais que dans ces pays toutes les pièces de monnaie sont en or ou en cuivre, jamais en argent. Le fer et l'argent y sont peut-être prohibés.

— Cela ne rend-il pas ces métaux encore plus précieux ?

Noir esquissa un sourire.

— Très probablement, en convint-il.

Arlan prit soin de ne pas en dire plus à ce sujet avant le jour suivant, au bureau qui se trouvait dans la rue des Marchands de soie, après que Noir fut officiellement engagé en tant que commandant des gardes de la caravane et que les contrats furent signés. Puis, lorsque la situation de Noir fut définitivement assurée, il annonça ce qu'il proposait de vendre.

Les trois chefs de caravane, assis en rang derrière leur table noire vernie furent scandalisés.

— Il est interdit de vendre du fer dans les royaumes magiques, déclara le seigneur Dreins.

— Dans la plupart d'entre eux, rectifia le seigneur Sandal, installé à la gauche de Dreins. Ce n'est pas le cas en Arithei, ni en Stiva.

Arlan, qui se tenait devant la table, sursauta à la mention de l'Arithei. C'était la première fois depuis le décès d'Hathet qu'il entendait quelqu'un prononcer ce nom de vive voix. Et celui qui en parlait s'était déjà rendu dans les Régions Limitrophes, il connaissait la vérité. Cela signifiait donc que ce pays existait.

Mais cela ne confirmait en rien l'histoire d'Hathet. Le vieil homme était probablement fou, et pas du tout un ambassadeur, et ses améthystes n'étaient probablement rien d'autre que de jolies pierres.

— Mais qui peut se rendre en Arithei ou en Stiva ? répliqua Dreins. Pas moi ! Les seules routes qui y mènent traversent les monts Rêveurs et elles sont fermées, les guides locaux sont partis. Je ne veux pas passer le restant de ma vie assailli par des cauchemars sans plus pouvoir passer une nuit tranquille !

— Vraiment, monseigneur, dit dame Thassa, en s'adressant directement à Arlian, je ne vous conseille pas d'emporter de la ferronnerie. Nos chariots

et nos épées ne sont pas autorisés dans certaines régions, nous ne pouvons leur faire franchir la frontière que sous certaines conditions.

— Et qu'en est-il de l'argent ? demanda Arlian en cessant de penser à l'Arithei.

— Il est interdit au Shei, en Furza et au Tirikindaro, répondit dame Thassa. Il ne jouit pas des bonnes grâces des pays avoisinants et n'est d'aucune utilité comme monnaie, mais il n'est pas prohibé.

— Possède-t-il plus de valeur là-bas qu'ici ?

Thassa, Dreins et Sandal échangèrent des regards.

— Je l'ignore, reconnut Sandal.

— Et si je vendais mes biens de ce côté-ci de la frontière ?

— Nous ne pouvons guère nous y opposer, dit Sandal. Le commerce au sein des Terres des Hommes est libre et ouvert.

Le seigneur Dreins voulut protester, mais dame Thassa l'interrompt. Un moment plus tard, les trois responsables de la caravane étaient plongés dans une discussion à bâtons rompus.

Leur assistant remercia Noir et Arlian et leur donna pour consigne de revenir le lendemain.

Ce qu'ils firent. Ils apprirent qu'un vote s'était tenu et que deux voix sur les trois étaient allées en faveur d'Arlian. Le seigneur Dreins avait cédé de mauvaise grâce, mais il avait cédé.

Il toisait maintenant le fauteur de troubles, de l'autre côté de la table.

— Gardez à l'esprit, seigneur Ari, dit Dreins, utilisant le nouveau nom d'emprunt d'Arlian, que nous nous réservons le droit de vous expulser de la caravane à tout moment si nous pensons que votre présence nous met en danger.

— J'ai compris, monseigneur, dit Arlian en le saluant.

— Et avez-vous saisi les termes du contrat, selon lesquels chaque membre participe aux frais de la caravane ?

Arlian acquiesça. Le contrat était plutôt complexe et intimidant, car il paraît à toute éventualité, et comprenait même des clauses concernant ses biens s'il venait à mourir au cours de l'expédition et le partage des recettes entre ses héritiers (s'il en avait) et les autres membres de la caravane.

Arlian en approuva les termes. Et comme il participait plus à la caravane pour compléter sa formation que pour réaliser des bénéfices, qu'il n'avait pas d'héritiers et qu'il n'avait pas l'intention de mourir, il ne s'en préoccupa pas outre mesure.

— Ils sont tout à fait acceptables, dit-il.

Les trois responsables acquiescèrent et lui présentèrent les documents pour qu'il les signe et finalise ainsi les négociations.

Lorsque la caravane se rassembla sur la place devant *Le Sang du Raisin* deux jours plus tard, le nouveau chariot d'Arlian contenait environ une trentaine d'épées de belle facture – le stock complet de quatre armuriers – et des centaines de bonnes dagues. Il avait également converti en argent une grande partie de sa richesse en or.

Il avait aussi fait l'acquisition de tout ce dont on pouvait avoir besoin pour un long voyage : des vêtements, un couchage, de la nourriture non périssable, un harnachement de secours pour ses quatre bœufs, une énorme quantité de céréales, de l'eau, du vin, de l'huile de lampe, des dizaines de mètres de corde, et ainsi de suite. Il s'était aussi équipé d'un arc et d'une dizaine de flèches, même s'il ignorait comment s'en servir de façon efficace.

Par ailleurs, il emporta deux paires d'épées d'entraînement, de qualité inférieure, sans fil tranchant et à bout arrondi, mais équilibrées comme de véritables armes.

Bien qu'il soit un marchand et un membre à part entière de la caravane, Arlian avait également signé un contrat de garde en apprentissage, sans solde. En tant que tel, il fut assigné en seconde position, juste derrière le chariot de tête, que Noir partageait avec sept hommes d'armes. Cela lui convenait parfaitement. Il loua les services d'un autre garde, un homme du nom de Preste-Main, afin qu'il lui apprenne à s'occuper et à diriger les bœufs. L'homme devrait conduire le chariot à sa place en attendant qu'Arlian soit capable de le faire seul.

Il y avait trois autres gardes à l'arrière du convoi, dans le grand et élégant chariot des chefs de caravane, et quatre cavaliers qui dormiraient également à l'arrière... quinze gardes en tout. Ce que tout le monde jugea suffisant.

Les deux chariots dévolus aux gardes – celui de tête et celui, énorme, des chefs – étaient pourvus sur chacun de leurs flancs de volets que l'on pouvait faire basculer pour laisser pénétrer de l'air et de la lumière, ou pour permettre à leurs occupants de surveiller les environs. Les autres chariots, prévus à l'origine pour garder les marchandises à l'abri, étaient bien plus solidement charpentés. Celui d'Arlian n'était rien de plus qu'une grande caisse de bois posée sur des roues avec une plate-forme à chaque extrémité

et un banc à l'avant, le tout peint d'un bleu profond et orné de bambou verni.

Et lors d'un beau jour ensoleillé de fin de printemps, Arlian s'installa auprès de son cocher tandis que la caravane s'éloignait de la place en direction du sud, vers les Régions Limitrophes.

## LA ROUTE DU SUD

— Voici Benth-en-Tara, dit Preste-Main tandis que les chariots passaient devant une borne de pierre en direction du bourg qui s'étendait devant eux. Nous allons nous y arrêter une journée pour faire des affaires avec les autochtones.

Arlian fronça les sourcils en entendant ce nom. Il savait qu'il le connaissait, mais il ne parvenait pas à se souvenir du contexte dans lequel il l'avait entendu. La longue vallée fertile de Val Tara lui était familière, bien sûr...

Puis cela lui revint ; c'était en direction de Benth-en-Tara que grand-père se rendait lorsqu'il avait croisé les ruines de Starne, le village dans les collines de Santal que les dragons avaient dévasté.

Arlian se tourna vers le sud-ouest et scruta l'horizon.

Les collines qu'ils apercevaient étaient certainement celles de Santal, même s'il les voyait ce jour-là sous un autre angle et que leur apparence ne lui était donc guère familière. Le sommet fantomatique dans le lointain devait être le pic de l'Écorcheciel, et la fumée qui s'élevait d'une montagne bossue au-delà des collines devait provenir du mont Fuligineux, sur lequel il était venu au monde.

Lorsqu'il était à la mine, il avait souvent rêvé d'y revenir, et désormais, s'il le voulait, il en avait la possibilité – qui l'en empêcherait ?

Mais pourquoi y retournerait-il ? Il ne restait rien d'Obsidien, en dehors des ruines. Douceur lui avait dit, lors d'une longue nuit de l'hiver précédent, lorsqu'ils s'étaient raconté leurs souvenirs, que le village n'avait

jamais été reconstruit. Un lieu dévasté par les dragons était considéré comme maudit et dangereux à tout jamais.

Il fut troublé à la pensée de Douceur et il eut l'impression d'apercevoir son visage dans le ciel occidental. Il culpabilisa de se trouver si loin au lieu d'être à sa recherche à Manfort.

Il n'aurait cependant jamais pu la retrouver et la secourir tant il avait été ignorant et naïf avant de rencontrer Noir. Il n'était pas encore prêt à instiller quelques bribes de justice dans ce monde, à voler à son secours et à venger la pauvre Rose. Penser à Douceur ne pouvait que le distraire de ses préoccupations immédiates. Il reviendrait pour elle en temps voulu.

Il reporta son attention sur le bourg dans lequel ils entraient.

*Ainsi, songea-t-il, voilà donc Benth-en-Tara, le village où mon grand-père est venu faire des affaires il y a si longtemps. C'était son tour désormais, il marchait dans ses traces. Mais personne ici n'allait être intéressé par des épées et des dagues.*

Il n'avait pas pensé à cela lorsqu'il avait garni son chariot. Bien sûr, la caravane allait marquer d'autres arrêts sur la route du Sud, et il n'avait pas envisagé d'y vendre quoi que ce soit. Il pouvait s'agir d'une erreur grossière. Il fit la moue.

— Un jour ici, dit-il. Quel est le prochain arrêt, ensuite ?

— Enjambe-les-Eaux, il me semble, répondit Preste-Main.

— Et après ?

Preste-Main réfléchit un moment puis énuméra quelques noms sur ses doigts.

— Chêne-Flétri, Sadar, Chêne-Liège et Briseroche, dit-il. Puis nous atteindrons la Désolation, et partir de là, il n'y aura plus rien jusqu'à ce que nous arrivions dans les Régions Limitrophes. Nous nous rendrons alors là où nous mènera la route que choisiront les chefs de caravane.

— Il y a plusieurs routes ?

— Trois au moins traversent la Désolation, et elles se divisent ensuite de l'autre côté.

— Et comment feront-ils pour déterminer la route que nous emprunterons ?

Preste-Main haussa les épaules.

— Cela dépendra des nouvelles – et des rumeurs – que nous glanerons à Briseroche : le temps, les signes ou les présages que nous croiserons sur notre chemin... tout ce que les chefs entendront et verront.



Arlan fit la moue. Tout cela lui paraissait trop vague et mal préparé à son goût.

— C'est dans le sud de la Désolation que Noir et moi allons mériter notre paie, lui fit remarquer Preste-Main. Il s'agit de la région des brigands, là où les routes descendent du haut plateau et se mettent à serpenter à travers les gorges rocheuses.

— Pas avant ?

Preste-Main haussa de nouveau les épaules.

— Oh, peut-être, répondit-il. Si nous n'étions pas présents, il y aurait certainement des voleurs et des filous qui tenteraient de se faufiler à l'intérieur des chariots dans chacune des villes, mais qui oserait s'attaquer à un groupe de cette taille, même s'il n'était composé que de marchands ? (Il tendit le bras en direction de la longue file de chariots qui s'étirait derrière eux.) Même les marchands peuvent se battre, après tout.

— Mais alors, comment les brigands de la Désolation opèrent-ils ? demanda Arlian. Comment pourraient-ils être à la fois suffisamment nombreux pour s'attaquer à un groupe aussi important, et si peu qu'une dizaine de gardes seraient capables de les tenir en respect ?

— Les gorges, expliqua Preste-Main. Ils bloquent la route, prennent l'ensemble de la caravane au piège uniquement avec quelques hommes et l'affament ensuite jusqu'à sa reddition. Une dizaine de bons combattants peuvent les mettre en fuite et les garder à distance tandis que les autres déblaient la route. (Il marqua une pause avant d'ajouter :) C'est ce qui se passe habituellement. Ils ont également d'autres ruses : ils peuvent essayer de diviser la caravane ou d'immobiliser quelques chariots afin de les piller ou de faire des prisonniers et d'en tirer une rançon.

— Oh ! s'exclama Arlian.

C'est alors qu'il aperçut un étrange édifice devant lui, au cœur de Benth-en-Tara, un très grand toit soutenu par une forêt de piliers, les flancs et l'intérieur ouverts.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— La place du marché, expliqua Preste-Main en dirigeant les bœufs dans sa direction.

La caravane s'engouffra sur la place et s'aligna sur trois rangées sous le toit : une le long de chaque côté, et la troisième à l'ombre, au milieu. Le chariot des gardes, qui n'avait aucune marchandise à proposer, fut placé au centre et celui d'Arlan juste à côté.

Lorsqu'ils s'immobilisèrent, tandis que les autres chariots se mettaient en position, Arlian bondit de son banc et salua Noir, qui avait déjà mis pied à terre.

— Rien à vendre ici ? demanda Noir.

Arlian secoua la tête.

— Je n'y ai pas pensé, reconnut-il. Je ne suis qu'un imbécile.

— Ah, dit Noir. Je croyais que tu l'avais fait exprès, afin d'avoir plus de temps demain pour te faire rouer de coups !

Arlian lui sourit. Évidemment, s'il n'avait rien à vendre les jours de marché, il pourrait consacrer son temps à l'escrime.

La nouvelle de l'arrivée de la caravane se répandit rapidement dans les fermes et les villages environnants. Le jour suivant, des centaines de personnes envahirent le bourg, pressées de voir quels trésors la caravane transportait, même si la plupart ne pouvaient se permettre d'acheter quoi que ce soit.

Arlian et Noir s'éloignèrent et trouvèrent un terrain à découvert juste à la sortie de la ville, laissé en jachère cette année-là, recouvert de mauvaises herbes et parsemé de fleurs des champs. Une fois sur place, Arlian s'empara d'une épée d'entraînement à la lame émoussée et d'un brise-lame de bois puis il fit face à Noir, qui cilla à cause de l'éclat du soleil estival.

Le jour suivant, tandis que les derniers clients retardataires rentraient chez eux et que la caravane se remettait en route, Arlian avait cessé de sourire. Noir l'avait en effet littéralement roué de coups. Ils ne s'étaient battus qu'avec des lames d'entraînement contondantes, mais Arlian avait pourtant des dizaines de coupures sur le torse et les bras. Il les avait toutes traitées avec de l'eau-de-vie et des bandages. Une égratignure courait en travers d'une de ses joues, mais il l'avait jugée trop superficielle pour la recouvrir d'un bandage. Il comptait également un nombre incalculable d'ecchymoses, causées non par les armes d'entraînement, mais par des esquives de Noir qui l'avaient projeté contre un arbre ou un rocher, ou lorsque l'une de ses propres parades ne l'avait pas empêché de recevoir un coup de poing ou de pied, ou lorsqu'il avait plongé pour éviter la trajectoire de la lame de Noir.

Il avait cru faire des progrès, mais la journée passée à Benth-en-Tara lui donna une idée du chemin qui lui restait à parcourir. Pour la première fois, Noir était allé au-delà des principes essentiels et des quelques mouvements d'entraînement et avait pratiqué de véritables passes d'escrime. Il avait

démontré à Arlian qu'il était capable de le découper en rondelles à volonté, tout en repoussant ses assauts.

Arlian surmonta la rancœur qu'il éprouva après avoir subi ce traitement brutal en se disant que le seigneur Dragon devait être au moins un aussi bon bretteur que Noir, voire meilleur, qu'il ne retiendrait pas ses coups et ne cesserait pas ses attaques sous prétexte qu'il aurait déchiré les vêtements d'Arlian ou l'aurait égratigné. Il savait que Noir, malgré sa brutalité, était vraiment gentil avec lui.

Mais lorsqu'il se fut assis auprès de Preste-Main, ses coupures se mirent à l'aiguillonner et ses bandages à le tirailler à chacun des cahots du chariot et il trouva que Noir n'avait pas été si gentil...

Sur la route, les leçons du soir reprirent la forme moins ardue de démonstrations et d'entraînements au lieu du combat réel. Mais, à Enjambe-les-Eaux, six jours plus tard, un nouveau jour de marché signifia une nouvelle session d'entraînement intensif.

Enjambe-les-Eaux ne possédait pas de marché couvert comme celui de Benth-en-Tara, mais une série de trois larges terrasses disposées le long de la route qui descendait le flanc de colline en serpentant en direction de la rivière de la Forêt. Les chariots s'alignèrent sur ces terrasses au-dessus de la ville, et les marchands purent simultanément faire étalage de leurs biens à l'ensemble de la population d'Enjambe-les-Eaux.

Arlian n'avait toujours aucune marchandise à proposer. La route qui s'éloignait d'Enjambe-les-Eaux menait vers un pont de bois robuste, mais Noir emmena Arlian en contrebas, vers les rapides, et ils combattirent sur les rochers qui avaient autrefois été l'unique moyen de franchir la rivière et qui avaient donné son nom au bourg.

Arlian récolta moins d'éraflures et d'ecchymoses, et sur les trois fois où il tomba à l'eau, il parvint à s'en extraire à deux reprises avant que Noir lui vienne en aide. Ce furent là ses seules consolations.

Dix jours plus tard, à Chêne-Flétri, tandis que les marchands faisaient des affaires sur la vaste place centrale autour du lieu saint qui était censé abriter la souche dudit chêne flétri, Arlian affronta Noir dans un pré derrière la brasserie. Il parvint à contrer l'une des fentes de Noir et érafla le dos de la main de son instructeur. Noir déclara alors qu'Arlian devenait trop familier avec le style de son adversaire et demanda aux autres gardes de s'entraîner chacun leur tour avec le seigneur Ari lorsqu'ils n'étaient pas occupés à maintenir l'ordre sur le marché.

Aucun d'entre eux ne l'attaqua aussi farouchement que Noir, mais Arlian découvrit que Noir avait raison : plusieurs d'entre eux parvinrent à franchir sa garde en effectuant des manœuvres que Noir n'avait jamais tentées.

Alors qu'il était étendu sur son fin matelas dans son chariot, cette nuit-là, regrettant de ne pas avoir acheté un lit de plume à l'auberge locale afin de soulager la douleur de ses meurtrissures, il se demanda s'il deviendrait jamais un bon escrimeur. Il lui restait tant à apprendre ! Comment pouvait-on contrer chaque mouvement, dans chacun des styles possibles ? Noir avait décrété que ce n'était pas nécessaire, qu'il pouvait se contenter de certains enchaînements standards, mais Arlian ne les avait pas encore vus.

À Sadar, il commença à les passer en revue.

Sadar ne possédait pas de véritable place de marché, et ils se retrouvèrent une fois de plus à la lisière d'une forêt, en terrain découvert. La caravane s'aligna simplement le long de la route, au sud de la ville. Noir mena Arlian dans la plaine déserte pour s'entraîner au milieu des hautes herbes.

Le milieu de l'été venait de passer, et le climat se faisait de plus en plus chaud au fur et à mesure qu'ils se dirigeaient vers le sud. Les deux adversaires se firent face, torses nus cette fois, dégoulinant de sueur. Arlian trouva que cela rendait la défense plus aisée. Il voyait les muscles de son adversaire se contracter avant même que son épée se mette à esquisser le moindre mouvement.

Il s'agissait peut-être de l'information supplémentaire dont il avait besoin, ou bien ses cours commençaient à porter leurs fruits ; mais il para les coups de son adversaire avant même d'être conscient que ce dernier l'attaquait. Ses mouvements devenaient naturels.

Jusqu'à ce jour, les échanges avaient pour la plupart été rapides – typiquement, une feinte, une parade, un coup d'estoc, une parade, puis une touche ou une fente. Désormais, Arlian se retrouvait impliqué dans des mêlées soutenues, où son épée et celle de Noir pointaient et s'entrechoquaient minute après minute avant que l'un d'entre eux se découvre ou batte en retraite pour reprendre son souffle.

Arlian ne reçut qu'une égratignure durant cette journée et seulement quelques rares ecchymoses.

Une quinzaine de jours plus tard, à Chêne-Liège, tandis que les marchands faisaient de leur mieux pour faire des affaires sous une pluie

battante, Arlian et les autres gardes combattirent malgré leurs chemises ruisselantes dans la cour, derrière un abattoir. Au milieu de l'après-midi, Arlian laissa une zébrure rouge sur le côté du cou de Noir.

Celui-ci lui sourit.

— Si tu utilisais une véritable épée, je serais mort ou en train de mourir, dit-il. (Il toucha le front d'Arlian du bout de son arme factice et écarta une mèche de cheveux mouillés de devant ses yeux.) Tu vois pourquoi je garde les cheveux courts ?

— Je les couperai plus tard, répondit Arlian avec un sourire las.

À Briseroche, la caravane s'installa au pied de la falaise, et les responsables demandèrent aux gardes de rester à proximité et de maintenir une surveillance soutenue – car, s'ils n'étaient pas encore entrés sur le territoire des brigands, on ne pouvait toutefois pas faire confiance aux autochtones. Arlian et Noir furent par conséquent contraints de réduire leur durée d'entraînement à une ou deux heures, guère plus que la plupart des autres soirs.

Noir et Preste-Main travaillaient désormais de concert, afin qu'Arlian puisse s'entraîner à combattre des assaillants multiples. Après tout, les bandits n'avaient pas pour habitude de se conformer aux règles du duel officiel.

Depuis Briseroche, la caravane remonta le ravin et prit la direction de la Désolation. Lorsqu'ils débouchèrent sur le plateau, des rumeurs concernant la route que les responsables de la caravane allaient emprunter parcoururent le convoi dans un sens puis dans l'autre.

Tout le monde était d'accord pour dire que la route la plus directe, une ligne droite à travers le désert, n'était pas la plus sûre. L'été avait été particulièrement éprouvant, et le point d'eau du Mi-Chemin serait presque certainement à sec, ce qui signifierait la mort des bœufs et un véritable désastre.

Il restait donc la route Basse, qui faisait le tour du plateau par l'ouest, sûre mais longue, et la route de l'Est, bien plus courte et plutôt bien pourvue en points d'eau, mais qui traversait des zones arides.

Arlian espérait qu'ils prendraient la route de l'est ; il était impatient de retourner à Manfort. Il savait qu'il était désormais un bretteur de niveau correct – pas encore un spécialiste, mais un bon escrimeur –, et il souhaitait poursuivre au plus tôt ses projets de sauvetage et de vengeance.

La piste qui remontait le ravin ne ressemblait en rien à une route, songea Arlian. Il n'apercevait aucune ornière ni aucune sorte de bornes. Il s'agissait simplement d'un tracé débarrassé des pierres assez grosses pour immobiliser un chariot. Il en fit la remarque ; il dut s'exprimer d'une voix forte pour se faire entendre, à cause du vent qui hurlait au-dessus de lui, au sommet du ravin.

Preste-Main haussa les épaules.

— Eh bien, il n'y a rien ici à part la Désolation, lui répondit-il. Et personne ne l'emprunte, à part une ou deux caravanes par an, en direction des Régions Limitrophes. Ce n'est pas suffisant pour construire une vraie route.

— Et les routes qui franchissent la Désolation...

— Elles ressemblent à celle sur laquelle nous nous trouvons. La route Basse est jalonnée afin que les voyageurs ne s'écartent pas du tracé ; ce n'est pas le cas de la route du Désert. Je n'ai jamais emprunté la route de l'Est.

Arlian hocha la tête. Ils poursuivirent leur progression jusqu'à ce que, finalement, ils émergent du sommet du plateau, et Arlian vit la Désolation.

Il la contempla avec consternation.

Aussi loin que sa vue portait, il n'y avait rien à part des pierres brunes et du sable doré. Le mince filet d'eau qui avait percé le ravin plongeait dans son lit rocheux et n'était désormais plus qu'une ligne sombre qui serpentait sur la roche nue. Pas un seul brin d'herbe, pas une seule touche de vert. Un vent chaud balayait le sol, soulevant le sable.

Arlian se pencha sur le côté et regarda derrière lui, au-delà de son chariot, au-delà de la caravane. Les sinuosités du ravin masquaient la route qu'ils avaient empruntée pour atteindre ces hauteurs, mais son champ de vision s'étendait jusqu'aux falaises qui bordaient le plateau rocheux.

Au-delà de ces falaises, le paysage était verdoyant. Il distingua vaguement du vert à travers la brume estivale. C'était une vision réconfortante.

Il se retourna dans le sens de la marche.

Noir avait arrêté le chariot des gardes près d'une crevasse et il en descendit. Preste-Main manœuvra le chariot d'Arlian pour s'immobiliser près de celui de tête.

— Nous devons remplir toutes les barriques d'eau, annonça Noir. Et pendant que nous nous en chargeons, les chefs pourront déterminer notre

route. (Il se tourna et plissa les yeux en contemplant le désert.) Ça ne me paraît pas trop mal, déclara-t-il. J'ai vu pire.

Arlan déglutit, il avait soudain la gorge sèche.

— Comment est-ce que ça pourrait être pire ? demanda-t-il.

Noir leva les yeux vers lui.

— Le vent pourrait être bien plus fort, le soleil plus éblouissant et l'atmosphère plus étouffante encore. Si nous avions été là plus tôt, au milieu de l'été, je suis certain que ça aurait pu être pire.

— Oh, dit Arlian.

— Il est très délicat de mettre en place une caravane pour le sud, lui fit remarquer Noir. Trop tôt, et la chaleur de l'été peut te tuer. Trop tard, et les cours d'eau sont à sec et tu meurs de soif. Je crois que nous sommes tombés exactement à la bonne période.

Arlan jeta un coup d'œil sur la bien nommée Désolation.

— Oh, répéta-t-il.

S'il s'agissait là de la bonne période, il ne souhaitait pas connaître la mauvaise.

## LA ROUTE DE L'EST

Ils empruntèrent la route de l'Est.

Arlian songea que le nom de « route » était fortement usurpé. « Prendre la route de l'Est » signifiait simplement « contourner par l'est le désert totalement aride qui se trouvait au cœur de la Désolation jusqu'à ce qu'ils atteignent l'un des défilés descendant du plateau ».

Cette route les mènerait à l'est des Régions Limitrophes. Quelques marchands se plaignirent car ils auraient fait de meilleures affaires à l'ouest, mais la plupart furent satisfaits de cette décision. Arlian ne possédait pas suffisamment d'informations pour se forger une opinion.

Il était relativement aisé de s'orienter sur la route de l'Est, même s'il n'y avait aucune borne. Il suffisait de garder les étendues de sable sur sa droite et de rester sur la roche nue. Les rochers, les éboulis et les crevasses trop larges pour être franchies par les roues des chariots – et il était courant d'être confronté à l'un de ces trois cas – les contraignaient à faire des détours. À plusieurs endroits, la « route » passait par d'immenses surfaces rocheuses inclinées ; certaines d'entre elles étaient tellement pentues que les bœufs ne parvenaient pas à les franchir sans aide, et les cavaliers devaient alors descendre de leurs montures et pousser les chariots. Quelques-unes furent si difficiles à négocier qu'il fallut répartir les bœufs et se mettre à plusieurs pour hisser les chariots à leur sommet. Sur les pentes descendantes, on dut utiliser les freins pour empêcher les chariots de les dévaler et de percuter leurs propres attelages. Et les cavaliers durent mettre pied à terre et se tenir prêts à les retenir si les freins venaient à faire défaut.



Lorsque quelqu'un remarquait un trou dans la roche, l'ensemble de la caravane faisait halte le temps que l'on y jette des seaux pour en remonter de l'eau.

Arlian se demanda comment ces trous s'étaient formés, mais personne ne le savait. Ils faisaient simplement partie de la Désolation. Chaque printemps, la pluie les remplissait, et jusqu'à ce qu'ils s'assèchent. Ainsi les caravanes pouvaient traverser la Désolation sans avoir à emporter d'énormes quantités d'eau le long du ravin depuis Briseroche. À cause des réserves limitées en eau, seule une caravane par an pouvait traverser la Désolation sans risque.

Les chariots parcoururent chaque jour autant de chemin que possible, et ce aussi rapidement que le terrain et les bœufs le leur permettaient. Il n'y avait aucune raison de s'attarder dans cet épouvantable désert. Le jour, le soleil et le vent brûlant cuisaient et déshydrataient les voyageurs. La nuit, le vent était plus frais, presque agréable, et la plupart du personnel de la caravane dormait sur la roche, à la belle étoile, plutôt que dans les chariots étouffants et surchauffés.

L'été, il ne pleuvait jamais sur la Désolation. Les voyageurs les plus aguerris riaient à cette idée. La pluie tombait suffisamment dru durant les mois les plus froids, inondant parfois dangereusement les surfaces rocheuses et transformant le sable en une boue traîtresse, mais durant l'été, la Désolation était toujours extrêmement sèche.

Le soleil frappait implacablement sous le ciel sans nuages, et, malgré la chaleur, Arlian portait un chapeau de cocher à large bord pour garder son visage à l'abri de son éclat cinglant. Il avait acheté le chapeau à Manfort, sur les recommandations de Noir, mais il n'avait jamais pensé qu'il devrait l'utiliser. Il le trouvait désormais indispensable. Comme d'habitude, Noir avait eu raison.

Alors que les jours passaient, le terrain empira, et il fallut faire de plus en plus de détours. Ils passèrent devant des pierres brisées, et Arlian pensa qu'il devait s'agir de ruines quelconques. Mais qui aurait pu avoir l'idée de bâtir quoi que ce soit ici, en pleine Désolation ?

À l'occasion, il repéra également d'étranges marques dans la roche. À un moment donné, il remarqua un motif composé de trois sillons parallèles qui ressemblaient presque à des traces de griffes, même s'ils étaient trop larges pour en être effectivement. Et qu'est-ce qui aurait pu griffer une roche aussi solide ?

Mis à part des dragons, bien sûr.

Certains des points d'eau n'étaient pas que de simples trous, mais des cavernes qui s'enfonçaient profondément sous leurs pieds. Un jour, alors qu'ils tiraient de l'eau de l'un d'eux, Arlian fit une remarque :

— Je me demande si certaines de ces cavernes sont reliées à celles où dorment les dragons.

Noir lui adressa un regard perçant.

— J'en doute, dit-il.

Un autre garde, un petit homme connu sous le nom de Surineur, pointa le doigt vers l'est.

— Les *grandes* cavernes se trouvent là-bas, dit-il. J'en ai vu quelques-unes, une fois, quand je participais à une caravane qui s'est perdue dans une tempête de sable.

Arlian regarda dans la direction qu'indiquait Surineur, puis remarqua que Noir l'observait.

— Ne t'inquiète pas, dit-il. Je ne vais pas partir à la chasse au dragon maintenant.

Il reporta son attention sur le seau d'eau qu'il était en train de hisser.

Toutefois, dès lors, il se surprit à regarder de temps à autre en direction de l'est.

Tandis que l'expédition à travers le désert s'éternisait, quelques bœufs qui avaient jusque-là suivi la route d'un pas pesant sans émettre le moindre meuglement de protestation se mirent à donner des signes de faiblesse. Certains devinrent trop faibles pour continuer à tracter. Ils furent dételés et on leur permit de marcher derrière les chariots, attachés au bout d'une corde. La plupart retrouvèrent des forces. Ce ne fut pas le cas de tous, et ils abattirent les plus mal en point puis ils les firent cuire et les mangèrent, préservant ainsi la réserve de nourriture des humains et les céréales des animaux – et permettant incidemment à la plupart des voyageurs de manger la seule viande disponible depuis Briseroche.

L'attelage d'Arlian fut réduit de quatre à trois bœufs. Il les fit se relayer : deux tiraient le chariot tandis qu'un troisième marchait sur le côté.

Le cheval de l'un des gardes trébucha et se brisa une patte. Cela leur procura également l'occasion d'économiser des rations de viande et de grain. Le garde fut réaffecté au chariot des chefs de caravane, et il ne resta plus que trois cavaliers pour surveiller le convoi.

L'un des marchands les plus âgés mourut durant son sommeil. Il fut enterré sous un monticule de pierres avant le départ de la caravane. Comme prévu dans le contrat, ses biens furent répartis entre les survivants, et les chefs s'emparèrent de la plus grosse part ainsi que de son chariot. À Manfort, ses héritiers recevraient un remboursement de sa participation initiale, plus le produit des ventes réalisées jusqu'à sa mort tout au long du trajet, plus un pourcentage sur les éventuels bénéfices réalisés par les chefs de caravane grâce à ses marchandises.

Arlan avait cessé de compter les jours lorsque Noir désigna quelque chose devant lui. Il se protégea les yeux de la main et observa, tentant de distinguer ce que Noir indiquait.

Il se rendit compte que l'horizon était très légèrement plus proche que d'habitude. Ils avaient enfin atteint la limite méridionale du plateau.

Ils étaient presque sortis de la Désolation, et ils n'étaient tombés à court ni d'eau, ni de nourriture.

Cette nuit-là, ils firent la fête. Ils rôtièrent un autre bœuf mort et engloutirent une caisse de vin du défunt marchand. Partagée entre les quarante-deux négociants qui avaient survécu, les trois responsables, les quinze gardes et une cinquantaine de divers conducteurs de bœufs, serviteurs, et parents, il n'y eut que quelques petites gorgées pour chacun, mais c'était l'intention qui comptait et non la quantité. Et personne n'était plus enclin à gâcher ses marchandises d'une telle manière.

Par ailleurs, ils étaient tous fatigués et prêts à aller se coucher, et la plupart d'entre eux devaient encore inspecter leurs roues et leurs chariots pour s'assurer que tout était en ordre avant le trajet du lendemain. Si le convoi était retardé parce qu'il fallait remplacer la roue d'un chariot en cours de route, les conducteurs du véhicule étaient sanctionnés par les responsables de la caravane.

Le lendemain, au milieu de la matinée, alors qu'Arlan était assis aux côtés de Preste-Main à l'avant du chariot, l'un des cavaliers, un type du nom de Boutons, remonta la file.

— Hé, là-bas ! s'écria Arlian. Comment va ?

— Assez bien, monseigneur, répondit Boutons. Je crois que j'ai vu un autre trou dans la roche, devant.

Il indiqua l'emplacement.

Arlan se pencha pour voir où Boutons regardait, juste au moment où quelque chose de sombre surgit de l'ouverture. Boutons poussa un cri de

surprise et de douleur en portant une main à son épaule.

Boutons, Arlian et Preste-Main examinèrent aussitôt la tige de bois noire qui dépassait des doigts du cavalier.

— Ouah ! hurla Arlian en tirant sur les rênes.

La flèche était aussi longue qu'un bras d'homme. Elle était empennée aux deux plumes noires et d'une rouge et avait atteint Boutons juste sous son épaule gauche. La pointe formait désormais un renflement visible dans le dos de sa chemise, et du rouge commençait à en tacher le tissu blanc. Boutons ne portait aucune armure à cause de l'intense chaleur de la Désolation. Sans compter qu'ils se trouvaient encore à des kilomètres du premier point propice à une éventuelle embuscade.

— Par les dieux disparus, s'exclama Boutons d'une voix pâteuse en regardant sa blessure.

Arlian l'observa également, horrifié. Mais il se refusa à rester sans rien faire.

— Descendez ! hurla-t-il. Vous êtes une cible, là-haut !

Il arrêta son attelage, tira le frein, retira son chapeau – il ne pouvait que le gêner – et le jeta dans le chariot. Il se mit ensuite en quête de son épée.

Une nouvelle flèche fendit l'air, frôlant le flanc du cheval de Boutons avant de heurter le chariot qui se trouvait derrière eux puis de ricocher. Le cheval fit un écart, et Boutons vacilla sur sa selle, comme s'il était ivre.

— On ne devrait pas plutôt avancer ? demanda Preste-Main en cherchant ses propres armes à tâtons. Une cible mouvante... et Noir n'a pas donné l'ordre...

— *J'ai* donné un ordre ! l'interrompit sèchement Arlian.

Il avait trouvé son épée. Il la dégaina, jeta le fourreau dans le chariot et bondit à terre. Une autre flèche siffla à ses oreilles et se ficha dans son propre chariot. La pointe de métal barbelée s'enfonça profondément dans le bois.

— Mais vous n'êtes même pas un garde ! protesta Preste-Main.

Arlian ne fit pas attention à lui.

Le chariot de tête s'était également immobilisé, et Noir en était lui aussi descendu, l'épée à la main – et le brise-lame dans l'autre. Arlian n'avait pas pris le temps de chercher le sien et sa main gauche était vide.

— Reste à l'écart ! s'écria Noir. Dirigeons-nous vers lui en le cernant !

— Mais où est-il ? mugit Arlian.

Une nouvelle flèche siffla, et celle-ci atteignit le cheval de Boutons en plein flanc, derrière sa patte avant gauche. L'animal se cabra, et Boutons, déjà étourdi par la douleur, chuta de tout son long sur la roche.

Tout le monde hurlait, désormais, car tous avaient pris conscience de l'attaque. Quelques chariots s'immobilisèrent, mais d'autres sortirent du convoi et continuèrent leur progression dans diverses directions. Certains cochers tentaient d'effectuer un mouvement circulaire afin de tourner le dos à l'embuscade, tandis que d'autres semblaient vouloir se ruer en avant.

L'un des cavaliers approcha au galop, et Arlian dut faire un pas de côté pour éviter d'être piétiné.

Une cinquième flèche manqua la tête du cheval au galop de quelques centimètres et le coursier changea subitement de direction. Le cavalier luttait avec les rênes et les éperons pour maîtriser sa monture.

Le cheval de Boutons, blessé, galopait sur le sol pierreux. Sa selle était vide.

Mais Arlian avait compris où se trouvait l'archer. Il avait vu jaillir la dernière flèche, comme si elle était sortie de terre. Leur assaillant se cachait dans l'un des trous d'eau et n'en ressortait que le temps de viser et de décocher.

Peu après, Noir et lui s'agenouillèrent, chacun d'un côté de l'ouverture d'environ un mètre de diamètre, et scrutèrent l'obscurité, prêts à tuer l'archer s'il osait se montrer pour tirer.

Il n'osa pas.

— Va chercher une lanterne, lui ordonna Noir.

— Preste-Main ! hurla Arlian. Une lanterne ! Tout de suite !

Preste-Main était en train d'aider Boutons à se relever. Tout en soutenant le blessé, il se retourna et cria :

— Que quelqu'un m'apporte de la lumière, et magnez-vous !

Quelques instants plus tard, Surineur approcha rapidement, une lampe à la main.

Noir et Arlian se regardèrent mutuellement.

— Il se peut qu'il nous attende, dit Noir.

— Je sais, répondit Arlian. Donne-moi la lampe.

Surineur lui obéit après avoir lancé un bref coup d'œil à Noir. Arlian s'allongea sur le ventre sur la pierre chaude et rampa jusqu'à l'ouverture, l'épée dans une main et la lampe dans l'autre, jusqu'à ce qu'il soit suffisamment proche pour plonger la lanterne dans le trou.

Rien ne se passa et il n'aperçut rien d'autre que la roche nue. Il s'approcha plus près en rampant, jusqu'à ce qu'il puisse se pencher et plonger la tête dans l'anfractuosité.

Il ne vit personne, mais il était évident que quelqu'un s'était trouvé là. La cavité rocheuse était à peu près sphérique et mesurait un peu moins de cinq mètres de diamètre. Il y régnait une odeur incontestablement humaine de sueur et d'urine. Au centre se trouvait une grossière plate-forme de bois d'environ trois mètres de haut, et on y accédait par une échelle sur le côté. Manifestement, l'archer désormais volatil s  s'était tenu sur cette estrade pour décocher ses flèches contre la caravane qui approchait.

Mais la plate-forme n'était pas la seule chose construite de la main de l'homme dans cette caverne. Derrière, Arlian aperçut une natte de couchage déroulée à même la roche, à côté d'un des pieds de la plate-forme, une couverture roulée en boule à l'une de ses extrémités. Une chope en faïence avait été posée sur une outre à vin vide qui se trouvait à proximité. On avait disposé une demi-douzaine de bouts de chandelle sur les irrégularités du mur de la grotte, et, au-dessus de chacune d'elles, le mur était marqué de traces de fumée. Six autres bougies étaient disséminées sur le châssis qui soutenait la plate-forme. Des peaux d'orange et des miettes de pain et de fromage étaient éparpillées un peu partout. Il y avait même un pot de chambre dans un coin – *tout le confort de la maison*, songea Arlian.

Il scruta un peu plus intensément dans l'obscurité et remarqua quelque chose qu'il n'avait pas vu tout de suite : deux flèches noires avaient été jetées dans le pot de chambre, pointe vers le bas. Il grimaça de dégoût ; c'était vraiment répugnant !

L'archer s'était enfui, cela ne faisait aucun doute : une large ouverture avait été creusée dans le mur sud de la petite caverne, de près de deux mètres de haut et de un de large. Après sept ans passés dans les mines, Arlian comprit en un clin d'œil que cette ouverture n'était pas naturelle.

— Il y a une galerie, s'écria-t-il. Il s'est enfui !

— Ne peut-on pas descendre à sa recherche ? demanda Surineur.

Arlian ressortit sa tête du trou et dut plisser les yeux pour éviter d'être aveuglé par l'éclat du soleil. Il regretta momentanément d'avoir laissé son chapeau dans le chariot. Il jeta un coup d'œil à Surineur, puis à Noir.

— Contrairement à nous, il connaît le tunnel, dit Arlian. Il nous entendra arriver, et sa vue est plus accoutumée que la nôtre à l'obscurité. Et il a peut-être des amis, en bas. Il n'a pas percé cette galerie tout seul.

Noir acquiesça.

— Ce serait du suicide, approuva-t-il.

— Mais nous pouvons boucher l'ouverture, dit Arlian.

— Avec quoi ? demanda Surineur.

— Peu importe, répondit Arlian. (Il regardait entre les chariots et aperçut juste à ce moment-là le cheval de Boutons. Il titubait sur le sable, agitant la tête de haut en bas, la flèche toujours plantée dans son flanc.) Un cheval mort, peut-être.

Surineur suivit son regard.

— Elle n'est pas morte, protesta-t-il.

— Pas encore, dit Arlian.

— Elle ne va pas mourir ! Nous allons l'aider à se rétablir.

Arlian ouvrit la bouche avec l'idée de décrire le contenu du pot de chambre dans la grotte, mais il remarqua l'expression de Surineur et se ravisa.

— Avec toutes sortes de choses, alors, dit Arlian. Un coffre inutilisé, peut-être. (Il rejeta un coup d'œil dans le trou.) Et nous détruirons cette plate-forme, tant que nous y sommes.

On finit par descendre Arlian dans la caverne à l'aide d'une corde enroulée autour de sa poitrine, prêt à être hissé si quelqu'un surgissait de la galerie. Il récupéra la natte de couchage, la couverture et l'outre, rompit les flèches en deux, puis vida le pot de chambre de son contenu – il estima qu'il s'agissait d'une accumulation de deux jours – aussi loin qu'il le put dans la galerie.

Ensuite, à l'aide de cordes et de plusieurs volontaires, il désassembla la plate-forme et son châssis et en jeta les éléments hors de la grotte. Une fois ressortis, lui et les autres reconstruisirent la plate-forme sur l'ouverture afin de la sceller.

Pendant qu'il s'attelait à cette tâche, d'autres parvinrent à capturer la jument blessée et à s'occuper de sa plaie. Boutons fut également soigné avec attention.

Ils brisèrent la flèche et la ressortirent par l'arrière de son épaule afin de minimiser les dégâts qu'aurait pu causer la tête barbelée. Il ne fut pas possible d'utiliser la même méthode pour la malheureuse jument ; il fallut extraire la pointe barbelée de son flanc. Elle hennit et se cabra frénétiquement pendant qu'on s'occupait de la flèche, malgré les efforts d'une dizaine d'hommes pour la maîtriser.

— Cela ne me dit rien qui vaille, dit Arlian à Noir lorsqu'il fut ressorti de la grotte et eut inspecté ce qui avait été fait. Les flèches sont empoisonnées.

Les deux hommes marchaient le long du convoi, s'assurant que tous les chariots avaient repris leur position dans la file.

— En es-tu certain ?

Arlian se sentit mal en acquiesçant.

— Sens-les, dit-il. Tu t'en rendras compte par toi-même.

La flèche qui avait ricoché contre un chariot se trouvait sur une pierre, pas très loin de là où ils marchaient. Noir se baissa et la ramassa. Il la tint du bout des doigts et en sentit la pointe.

— Ah, dit-il. Je vois. Simple mais probablement efficace, à la longue.

Arlian acquiesça de nouveau.

— Mais lent.

— Boutons est robuste, dit Noir en se débarrassant de la flèche. Il a des chances d'en réchapper.

— Je l'espère bien, répondit Arlian. (Il déglutit, écœuré par le souvenir de la flèche dans l'épaule de Boutons et de la tache de sang sur sa chemise. Après quelques pas supplémentaires, il ajouta :) Je suppose qu'il faut s'attendre à d'autres embuscades de ce genre...

— Sans doute, répondit Noir. À vrai dire, je l'ignore, je n'ai jamais entendu parler d'une telle chose. Des *galeries* à travers la roche ?

— Ce n'est donc pas une méthode courante ?

— Pas du tout. Habituellement, il n'y a aucun problème avant que les chariots entament la descente du plateau, plus au sud. Ensuite, ils créent des éboulements, des chutes d'arbres, tout ce qui leur permet de nous ralentir. Il leur arrive également de saboter un chariot pour qu'il soit laissé à l'abandon. (Il regarda pensivement le chariot le plus proche, peint d'un rouge criard et orné de dorures.) C'est presque comme s'ils voulaient que nous fassions demi-tour.

— Mais c'est impossible, protesta Arlian. Nous manquerions d'eau si nous suivions la même route. Nous avons épuisé nos réserves.

— Je sais, répondit Noir. Et il est probable qu'ils en soient également conscients. Ils savent donc que nous ne ferons pas demi-tour, mais ils tentent de nous décourager.

— Pour nous convaincre de nous rendre sans nous battre ?



— C'est possible, répondit Noir. Il a visé un cavalier... il en voulait aux gardes, pas aux marchands.

— Et le poison... c'est aussi pour nous ralentir. Il souhaitait nous encombrer de compagnons malades.

Noir hocha la tête. Ils approchaient de la fin de la caravane.

— Je crois qu'il est temps de dire deux mots aux responsables, dit-il.

— Je viens avec toi, dit Arlian.

Noir posa une main sur la poitrine du jeune homme pour l'en empêcher.

— Tu n'es pas encore un garde, dit-il. Tu es un marchand, et un jeune.

— Mon chariot se trouve à la tête de la caravane, dit Arlian. Il me semble que j'ai le droit d'exprimer mes inquiétudes aux chefs de caravane.

Noir le regarda dans les yeux, puis haussa les épaules.

— Fais comme tu veux, dit-il.

## L'ATTAQUE DES BRIGANDS

La caravane se remit finalement en route en milieu d'après-midi, avec précaution. Ceux qui, auparavant, marchaient le long du convoi, parlant aisément les uns avec les autres, s'étaient désormais réfugiés dans leurs chariots. Les deux cavaliers restants avaient interrompu leurs allers-retours le long du convoi. Ils s'étaient mis à fureter, à la recherche de trous d'eau et d'éventuels obstacles, et demeuraient à bonne distance des chariots.

Tous les voyageurs savaient désormais qu'ils avaient perdu la première manche à laquelle toutes les caravanes étaient confrontées. Les brigands les avaient repérés. Ils se dirigeaient vers une embuscade, mais quel choix avaient-ils ? Ils ne pouvaient pas rebrousser chemin. À l'ouest s'étendaient des kilomètres et des kilomètres de sables inhabités et hostiles. À l'est, le terrain devenait encore plus rocailleux et impraticable avant de faire place à d'immenses falaises bordées par la mer Océanique, où des vagues hautes comme deux hommes se brisaient sans discontinuer contre la roche irrégulière.

Les arcs étaient prêts, les paquets de toile cirée contenant des flèches étaient déballés, les épées astiquées, les brise-lames sortis, les heaumes et les cuirasses enfilés, et les masses d'armes brandies.

Arlian fut ennuyé de découvrir que son chapeau ne tiendrait pas sur son heaume, et que ce dernier ne protégerait pas ses yeux de la lumière. Après mûre réflexion, il décida de porter le heaume.

Alors que les autres se préparaient, le pauvre Boutons était étendu sur sa couche dans le chariot des chefs de caravane. Sa jument suivait fébrilement,

au bout d'une longe. Toute trace de liesse de la veille avait disparu.

Ils avancèrent d'un pas lourd bien plus longtemps qu'à l'accoutumée, alors même que le soleil se couchait à l'ouest, pour tenter de rattraper le temps qu'ils avaient perdu. Arlian n'aurait aucune chance de pratiquer le maniement de l'épée, à moins que Noir souhaite voir ce dont son disciple était capable à lueur du feu.

Arlian scrutait l'horizon, se protégeant les yeux de sa main, lorsque l'ordre de s'arrêter lui parvint enfin.

— Où pensez-vous que ce tunnel débouche ? demanda-t-il à Preste-Main.

Le garde le regarda d'un air ébahi.

— Je l'ignore, répondit-il. Il doit forcément déboucher quelque part ?

— Oui, bien sûr..., commença Arlian.

Puis il s'interrompit. Et s'il ne débouchait nulle part ? Et s'il était juste suffisamment long pour permettre à l'archer de s'y dissimuler ? Ils l'avaient peut-être pris au piège.

Mais non, c'était absurde. Qui aurait pu construire une telle souricière ?

Mais où le tunnel pouvait-il mener ? Certainement pas vers les falaises, au sud. Les brigands n'avaient pas pu creuser une galerie de quinze ou vingt kilomètres. L'archer avait dû sortir à proximité de la caravane... et pourtant, ils n'avaient repéré aucun signe de lui.

Arlian fit la moue. Tout cela ne lui disait rien qui vaille. Ces brigands étaient décidément très astucieux.

Il dormit dans son propre chariot, cette nuit-là, malgré la chaleur. Personne n'avait l'intention de prendre le risque de dormir à même la roche. Il mit exceptionnellement longtemps à s'assoupir.

Il fut réveillé par un cri et le mugissement d'un bœuf blessé. Il vit instantanément que l'aube n'était pas encore levée, et pourtant, il entendait des voix qui appelaient à l'aide. Il se leva et sorti de son chariot à tâtons.

La lune s'était levée durant son sommeil, et sa lumière était étonnamment brillante sur le sable, à l'ouest. À l'est, les rares bandes de sable qui subsistaient paraissaient bien pâles en comparaison de la roche sombre. Les formes étaient distordues et difficiles à distinguer dans le labyrinthe d'ombre et de lumière, mais il aperçut quelqu'un qui courait.

Puis le coureur disparut, et deux autres silhouettes se lancèrent à sa poursuite.

Arlian sauta à terre, l'épée à la main.

Les deux silhouettes ralentirent et se mirent à marcher, avançant avec précaution. Arlian vit qu'elles avaient, elles aussi, tiré leurs épées. Elles s'immobilisèrent près de l'endroit où le fuyard avait disparu et se concertèrent avant de faire demi-tour et de reprendre la direction de la caravane.

— Que s'est-il passé ? demanda calmement Arlian.

Une silhouette se dirigea vers lui, et il reconnut Noir.

— Ce salaud a tiré sur deux de nos bœufs, dit le chef des gardes d'un air dégoûté. Plus tôt nous quitterons ce plateau et affronterons ces canailles en terrain découvert, mieux ça sera.

— Une autre galerie ? demanda Arlian en désignant l'endroit où le fuyard s'était volatilisé.

— On dirait que oui, répondit Noir. (Puis il se souvint à qui il s'adressait.) Retourne te coucher, dit-il. Nous atteindrons le versant sud demain après-midi, et il faudra alors s'attendre à affronter autre chose que quelques flèches. Il vaudrait mieux que tu te sois reposé avant.

Arlian contempla le paysage incolore, en direction du néant obscur où le brigand avait disparu. Il ne pouvait rien faire pour se rendre utile. À contrecœur, il suivit les conseils de Noir.

Il se réveilla à l'aube, comme d'habitude, et la caravane se remit en route avant que le soleil ait eu le temps d'éclaircir l'horizon. Un bœuf était blessé mais mobile, et un autre était mort. On l'avait directement jeté du haut de l'ouverture où l'archer avait disparu.

Le terrain était désormais en pente douce, et on apercevait la cime des arbres, dans le lointain. Mais il s'agissait d'arbres tels qu'Arlian n'en avait jamais vu auparavant, avec de longs troncs effilés soutenant des grappes d'immenses feuilles. Ils s'en approchèrent au fur et à mesure que le jour avançait.

Durant la matinée, la roche rugueuse laissa progressivement place à ce qui ressemblait à une véritable route. Ils descendirent une piste de gravier coincée entre deux crêtes rocheuses. À l'ouest, le sable avait totalement disparu.

Vers midi, un homme apparut, revêtu d'une étrange tunique flottante, flânant tranquillement sur la piste de gravier dans leur direction. Noir fit signe à un cavalier d'aller à la rencontre de cet inconnu et de revenir lui faire un rapport.

Le cavalier s'entretint brièvement avec l'étranger puis revint. Arlian tendit les rênes à Preste-Main, sauta à bas de son chariot et courut en direction du cavalier pour entendre ce qu'il disait – pas simplement pour s'informer, mais également pour pouvoir passer le mot aux autres marchands lorsque le cavalier ferait directement son rapport aux chefs de caravane.

— Il nous propose d'assurer notre sécurité tout au long de la traversée, expliqua le cavalier. Pour un quart de tout ce que nous transportons.

Noir hocha la tête.

— Va en parler aux responsables, dit-il.

Le cavalier le salua et s'éloigna.

— *Un quart ?* s'exclama Arlian d'un air outré, en marchant le long du chariot des gardes.

— C'est la raison pour laquelle il y avait tous ces archers, répondit Noir. Si nous étions parvenus aussi loin sans subir la moindre attaque, nous nous serions contentés d'éclater de rire à une telle demande. Maintenant, certains d'entre nous vont vouloir au moins y réfléchir.

— C'est tout vu, dit Arlian.

— Et bien sûr, la question est réglée, dit Noir. Je n'avais pas remarqué que tu étais devenu le chef de la caravane, c'est arrivé quand ?

Arlian rougit mais garda le silence. Il se retourna et commença à s'éloigner pour communiquer la nouvelle à chacun des chariots devant lesquels il passait.

Il finit par arriver devant celui des responsables. Les volets latéraux étaient ouverts, et les chefs étaient en pleine discussion. Boutons était alité à l'arrière, deux gardes se trouvaient sur la plate-forme, et deux autres – dont un qui dirigeait les bœufs – sur le banc du cocher.

— J'ai fait circuler l'information, dit Arlian.

Le seigneur Sandal se retourna et le regarda.

— Et qu'en pensent nos amis négociants ?

— Je l'ignore, reconnut Arlian. Je n'ai pas pris le temps de leur poser la question. (Il hésita avant d'ajouter :) Pour ma part, je ne souhaite pas répondre favorablement à ce que je considère comme une extorsion.

— Ce qui en fait un, dit dame Thassa.

— Sur quarante-deux, répondit le seigneur Dreins. Ça ne prouve rien.

— Tu proposes un vote ? demanda Sandal.

— Non, bien sûr que non, répondit Dreins. Mais cela ne nous ferait pas de mal de savoir ce qu'en pensent les marchands.

— Puis-je rappeler à messeigneurs, dit Arlian, que ma cargaison est principalement composée d'armement de qualité. En remettre un quart à des hors-la-loi ne me paraît pas très sage.

— Je t'avais bien dit que nous n'aurions pas dû l'autoriser à transporter de telles marchandises ! s'exclama Dreins.

— Parfois, s'emporta Thassa, je me demande pourquoi tu es là !

— Pour nous rappeler les règles de prudence, si je ne me trompe pas, répondit Sandal d'un ton sarcastique.

— Une tâche dont j'essaie de m'acquitter de mon mieux, répliqua Dreins, puisque aucun d'entre vous ne semble pourvu du moindre instinct de survie !

Sandal poussa un soupir.

— J'avais espéré que nous serions capables de préserver une apparente unité, dit-il, et de proposer aux autres une décision prise à l'unanimité. Je me rends compte, pourtant, qu'il y a peu de chances pour que ce soit le cas.

— Pas tant que vous n'aurez pas recouvré l'un et l'autre votre santé mentale, dit Dreins. Un quart de nos biens ne représente rien comparé à ma vie.

— Tu n'as que peu de foi en Noir et en ses hommes, rétorqua sèchement Sandal. Sans parler de nos propres compétences à l'arc ou à l'épée.

— Je connais parfaitement mes compétences, dit Dreins. Et l'une d'elles consiste à mourir si l'une de ces flèches me transperce le cœur !

Il désigna Boutons d'un geste.

— Et tu as l'air bien disposé à croire que ces brigands tiendront parole, répondit Thassa. Pourquoi se contenteraient-ils d'un quart alors qu'une simple trahison leur permettrait de tout prendre ? Ces hommes nous ont déjà tendu des embuscades et nous ont tiré dessus, après tout. Je pense que nous devrions refuser.

— Moi aussi, approuva Sandal.

— Dois-je aller le dire à Noir ? demanda Arlian.

— C'est mon boulot, répondit un cavalier en éperonnant sa monture.

Le temps qu'Arlian rejoigne son chariot, Noir et les gardes du véhicule de tête avaient eu le temps d'enfiler leurs harnois, leurs heaumes, leurs cuirasses et leurs cottes de mailles, et de fourbir leurs armes. Dehors, devant

eux, le porte-parole des brigands faisait les cent pas, presque à portée de flèche.

— Donnez-lui notre réponse, ordonna Noir en le désignant.

Une demi-douzaine d'hommes brandirent leurs arcs, et une demi-douzaine de flèches jaillirent.

— Mais il n'est pas armé ! protesta Arlian... trop tard.

Le hors-la-loi s'écroula en hurlant, une flèche plantée dans la cuisse.

— Par tous les dieux disparus ! s'exclama Noir. Vous l'avez touché ! Excellent tir !

Arlian accourut vers le chariot de tête.

— Mais ce n'était qu'un messenger ! s'écria-t-il.

— C'est un bandit, dit Noir. En outre, je pensais juste l'effrayer, je n'espérais pas le toucher à cette distance !

Il s'émerveilla encore en voyant le brigand blessé étendu sur le gravier qui agrippait sa cuisse.

— Il ne pourra plus faire part de notre réponse aux bandits, désormais, dit Arlian.

Noir se retourna et le dévisagea.

— Et tu penses que c'est une mauvaise chose ? demanda-t-il. Tu préférerais qu'ils en soient informés ?

Arlian ouvrit la bouche mais la referma aussitôt. Il se figea et laissa le chariot s'éloigner.

Noir se tourna vers le cavalier, sans tenir compte d'Arlian.

— Va voir s'il souhaite se rendre, lui ordonna-t-il. Et tue-le s'il refuse.

— Dois-je récupérer les flèches, si je les vois ?

Noir secoua la tête.

— Cela t'obligerait à descendre de cheval. Nous les récupérerons lorsque la caravane arrivera à leur hauteur.

Arlian fut rejoint par son propre chariot, et il grimpa à bord. Il hésita, puis, au lieu de s'installer à côté de Preste-Main, il se faufila à l'intérieur pour y chercher son heaume et sa chemise de mailles.

Le brigand se rendit et fut hissé à bord du chariot de tête, où Noir le soumit à un interrogatoire poussé – mais calmement. Arlian ne distingua pas la moindre bribe de la discussion.

La nouvelle se répandit, cependant.

— Ils attaqueront demain, dit Surineur à Arlian et à Preste-Main. Il jure qu'il ignore quand précisément, mais Noir dit que ce sera certainement juste

après l'aube, avant que nous puissions sortir de ce défilé et atteindre un terrain découvert. Ils ont un plan pour nous piéger et immobiliser les chariots, mais ce gars n'en connaît pas les détails.

Arlan acquiesça, et Surineur se dirigea vers le chariot suivant.

Preste-Main poussa un soupir de soulagement.

— Demain, dit-il. Cela nous laisse le temps de nous préparer un peu.

Arlan hocha la tête, mais il se renfrogna.

Lorsqu'ils s'apercevraient de l'absence du messenger, ne comprendraient-ils pas que leur homme avait été fait prisonnier ? Attendaient-ils réellement de lui qu'il garde le silence ?

Arlan savait que, s'il avait été le chef des bandits, il aurait eu un plan de secours, il aurait attaqué dès *ce soir*.

Mais Noir et les autres y avaient certainement déjà pensé.

Pendant la demi-heure suivante, ils progressèrent en silence. Mais Arlian était agacé de savoir qu'ils se jetaient dans un piège, et finalement, il ne put le supporter davantage. Il se laissa tomber à terre et courut pour rattraper le chariot de Noir.

Celui-ci écouta calmement ce qu'il avait à dire puis hocha la tête.

— Tu as peut-être raison, dit-il. Mais s'ils envisagent de nous piéger, ils ont dû préparer leur coup très en amont, et je doute qu'ils puissent facilement changer de lieu. Toutefois, nous devons rester très prudents, ce soir.

Cela n'apaisa que très légèrement les inquiétudes d'Arlan, mais il retourna à son chariot, à contrecœur. Toutefois, il ne pouvait se résoudre à rester inactif, et donc, malgré la chaleur accablante, il enfila de nouveau sa chemise de mailles et son heaume.

Moins de une heure plus tard, alors que le soleil était encore haut dans le ciel, au-dessus de la crête occidentale, le piège se referma sur eux.

La piste de gravier s'était enfoncée dans le lit d'un cañon aux parois abruptes. Elle suivait une pente relativement raide entre des parois rocheuses irrégulières. Même avec les freins tirés, les chariots avaient tendance à glisser vers l'avant sur le gravier, et les bœufs les retenaient autant qu'ils les tiraient, mugissant d'un air malheureux. On pouvait indubitablement entendre les animaux à des kilomètres à la ronde, songea Arlian. Et c'était sans doute ce qui permit aux brigands de porter leur attaque avec une telle précision.



Arlian observait ses bœufs qui luttèrent pour conserver l'équilibre et gardait un œil sur son chariot pour s'assurer qu'il ne partirait pas en glissade incontrôlée, lorsqu'il aperçut sur la paroi du cañon un rocher qui semblait se déplacer tout seul.

Il voulut dire quelque chose, pousser un cri d'avertissement ou interroger quelqu'un à ce sujet, mais le rocher fit alors une chute, et une corde attachée en dessous se tendit.

D'autres rochers tombèrent et d'autres cordes apparurent, et le gravier devant les bœufs d'Arlian s'éleva en pluie tandis qu'un immense filet jaillissait de terre, entre Arlian et le chariot de tête.

Alors que les bœufs luttèrent pour éviter cet obstacle inattendu et que le chariot dérapait de biais sur le gravier, Arlian comprit ce que les brigands avaient fait. Ils avaient hissé de lourdes cordes de chaque côté du cañon, les avaient dissimulées derrière des affleurements rocheux, masquées dans des fissures ou recouvertes de pierres, et, au signal, ils avaient tiré très fort sur les cordes pour les faire sortir de leurs cachettes.

Ces liens étaient fixés à un gigantesque filet qui s'étirait sur toute la largeur du cañon. Lorsqu'ils tirèrent sur les cordes, le haut du filet se dressa sur une hauteur de trois mètres ou trois mètres cinquante, tandis que sa base resta dissimulée sous le gravier. Cet obstacle avait été entièrement enterré sous les cailloux de la route, indécélable avant qu'il soit trop tard.

De l'autre côté du filet, la plupart des gardes avaient bondi de leur chariot, que Noir s'efforçait d'arrêter. Ils couraient désormais vers le filet, leurs lames au clair.

Mais du côté nord, où se trouvait Arlian, des brigands étaient apparus le long des crêtes, flèches encochées et arcs bandés – du moins une vingtaine d'entre eux, tous revêtu d'une tunique flottante rouge et blanc.

— À terre ! aboya Preste-Main en se mettant à plat ventre dans le chariot.

Arlian l'entendit à peine au-dessus des meuglements des bœufs effrayés et des cris des hommes furieux.

L'un des bandits se fraya précautionneusement un chemin le long de la pente en direction de la caravane. On aurait dit qu'il criait quelque chose, mais Arlian ne put distinguer sa voix dans ce vacarme.

De l'autre côté du filet, Noir s'était levé dans le chariot des gardes désormais immobile, et maintenait le captif blessé en le tenant par le devant de la chemise.

— Tu nous as menti, espèce de salaud ! hurla Noir d'une voix qui, d'une façon ou d'une autre, parvint distinctement jusqu'à Arlian malgré le chaos ambiant.

Le prisonnier répondit quelque chose, mais Arlian ne l'entendit pas.

Les autres gardes tentèrent de cisailer l'énorme filet, mais en vain. Les cordes étaient aussi épaisses qu'un avant-bras et badigeonnées d'un produit résistant aux lames des épées. Cela, ajouté à une certaine souplesse, les rendait presque impossibles à sectionner.

Arlian sauta à terre, l'épée au clair. Il refusait de se cacher dans son chariot. Plus loin dans le convoi, quelqu'un demanda le silence en hurlant, et les cris – ceux des humains et des bœufs – s'estompèrent au fur et à mesure que la caravane s'immobilisait. La confusion cessa peu à peu.

— Rendez-vous ! s'écria le bandit qui descendait la pente. Nous allons prendre la moitié de vos biens en guise de droit de passage, vous serez ensuite libres de partir !

— La moitié ?

Arlian ne fut pas le seul à répondre furieusement.

— Je vais compter jusqu'à dix. Ensuite, mes archers tireront ! cria le porte-parole des brigands.

Arlian ne fit pas attention à lui et se retourna vers le filet.

Piéger sept gardes de l'autre côté avait été très astucieux.

— Escaladez-le ! s'écria Arlian. Que deux d'entre vous le tiennent droit pour les autres, ensuite, deux le tiendront de ce côté pour les derniers !

— Faites ce qu'il dit ! s'écria Noir.

— Cinq ! cria le brigand.

— Vite ! hurla Arlian. Et courez vous mettre à l'abri dès que vous arrivez de ce côté ! Sous les chariots !

— Huit !

Arlian se rendit soudain compte qu'il ferait mieux de suivre son propre conseil. Mais s'il se jetait dans son chariot, il y serait pris au piège, immobilisé.

Il décida de courir le risque. Peut-être que le destin qui l'avait poussé aussi loin d'Obsidien et de Fond-du-Creux le protégerait – le destin et l'armure qu'il portait.

— Dix ! Tirez ! cria le brigand en se plaquant lui-même à terre.

Les cordes des arcs vibrèrent, et une grêle de flèches s'abattit sur le cañon. Mais personne ne s'écroula près d'Arlian.

C'était logique, comprit-il en observant les projectiles qui rebondissaient contre le bois et la roche. Il y avait peut-être trente archers, tout au plus, tirant contre quarante-cinq chariots – quarante-quatre si l'on excluait celui de tête.

Les gardes luttèrent toujours avec le filet. L'escalader était manifestement bien plus difficile qu'Arlian l'avait imaginé, car les hommes au sol ne parvenaient pas à stabiliser le sommet.

— Par la pente ! s'écria Arlian, en agitant frénétiquement la main. Ce n'est pas très haut par ici !

Après avoir tiré, les brigands entamèrent la descente de la pente en extrayant de nouvelles flèches de leurs carquois, sur leurs dos. Chacun avança de deux ou trois pas avant d'encoche la flèche suivante, puis encore deux ou trois avant de tirer. À ce rythme, ils atteindraient le convoi après une demi-douzaine de volées de flèches – ce qui était manifestement leur idée.

— Si vous nous obligez à descendre et à nous battre, dit le porte-parole des brigands, nous ne ferons preuve d'aucune pitié !

Une corde vibra et une flèche passa devant le bandit, manquant sa cible de plusieurs mètres. Quelqu'un avait l'intention de résister, en tout cas.

Arlian pensa que son arc devait toujours être quelque part dans son chariot. Il ignorait totalement comment s'en servir, il n'avait donc pas l'intention d'aller le chercher. Il projetait plutôt d'utiliser son épée – s'il parvenait à suffisamment s'approcher des brigands.

Ils descendaient la pente de chaque côté, mais ils se dirigeaient également vers le centre de la caravane, plusieurs chariots derrière Arlian. Celui-ci se mit à gravir la route escarpée en courant, changeant brusquement de direction chaque fois qu'il entendait une corde d'arc vibrer.

Un bœuf poussa un mugissement lorsqu'une flèche lui transperça les chairs.

La stratégie des brigands se précisait : ils tiraient leurs flèches pour que les marchands restent dans les chariots à trembler de peur tandis qu'ils se rassemblaient pour attaquer un à un les chariots centraux. Isolés à chaque bout du convoi, les gardes seraient dans l'impossibilité de les atteindre à temps.

Arlian n'avait toutefois pas l'intention de les laisser attaquer impunément. Il était peut-être isolé, mais il pouvait certainement se rendre utile.

Et il remarqua qu'il n'était plus seul : au moins deux gardes du chariot des chefs de caravane avaient mis pied à terre et descendaient la route en direction des brigands, et l'un des cavaliers était en train de remonter le cañon en chargeant, l'épée au clair.

Les brigands échangèrent des cris, et la volée de flèches suivante fut concentrée sur le cavalier. Sa monture trébucha soudain et s'effondra, un projectile dans le cou.

L'un des brigands les plus rapides avait atteint le flanc de la caravane. Il lâcha son arc, sortit un lourd maillet de sous sa tunique et courut vers la roue arrière du chariot le plus proche en faisant tourner son arme.

Arlian comprit assez bien le but de cette manœuvre : les bandits voulaient abîmer suffisamment quelques chariots pour que la caravane les abandonne, les marchandises encore à bord. En poussant un hurlement, Arlian courut vers le porteur de marteau en brandissant son épée pour l'attaquer par au-dessus.

L'homme lâcha son maillet et se retourna. Au dernier moment, Arlian saisit toute l'horreur du geste qu'il était en train de commettre. Mais c'était trop tard. Son arme s'abattit, vers une partie non protégée située à la base de la gorge du brigand. Son élan lui permit d'enfoncer profondément son épée et le projeta tout contre le bandit, si près qu'il put sentir son haleine fétide.

Le brigand écarquilla les yeux, et il ouvrit la bouche en grand, comme s'il avait été sur le point de vomir, mais rien n'en sortit à part une sorte de hoquet d'étouffement.

Arlian entendit ensuite du bruit derrière lui. Il arracha brusquement son épée et se retourna. Le brigand tituba en avant, le sang jaillissant de sa gorge, et s'écroula aux pieds de son meurtrier. Sa main heurta mollement le tibia d'Arlian.

Mais un autre voleur était sur lui. Celui-là tenait une lance de bois, mais Arlian était trop occupé à penser à l'homme qui était étendu à ses pieds pour en tenir compte.

Ce ne fut que bien plus tard qu'il comprit que, pour la première fois, il avait tué un homme.

Il pouvait tuer s'il y était contraint. Lorsque le moment viendrait, il serait capable de terrasser le seigneur Dragon.

Toutefois, cette certitude ne parvint pas à lui remonter le moral.

## LES RÉPERCUSSIONS

La bataille fut longue et sanglante. Les gardes de la caravane étaient surpassés en nombre mais mieux armés et entraînés. Pour la plupart, les marchands se montrèrent incapables de se battre. Ils furent même incapables, pour certains, de se défendre eux-mêmes.

Arlian faisait figure d'exception. Il se battait aux côtés des gardes, faisant de son mieux pour rétablir l'équilibre. Dans le chaos, maniant l'épée et la main-gauche contre des lances et des gourdins lors de combats totalement différents des duels à l'épée qui lui servaient d'entraînement, il ne fut pas certain d'avoir tué quelqu'un après son premier assaut. Il se rendit compte qu'il avait fait couler le sang à plusieurs reprises, mais à part cela, il ne put juger de l'efficacité de ses coups.

Il exhorta les marchands, leurs familles et leurs hommes de main à sortir de leurs cachettes et à se battre, et fit ce qu'il put pour les convaincre de se défendre, mais en vain. La plupart restèrent blottis dans leurs chariots, et même là, ils se révélèrent totalement inutiles.

Les brigands en firent la démonstration à plusieurs occasions en mettant en œuvre l'une de leurs tactiques favorites, qui consistait à charger un chariot à une demi-douzaine d'hommes à l'aide de gourdins et de lances, à massacrer l'ensemble de ses occupants, puis à se servir du chariot comme d'une forteresse miniature contre les gardes. En sous-nombre, ces derniers étaient dans l'impossibilité de défendre l'intégralité du convoi en même temps et d'empêcher ces assauts.

C'est Noir qui trouva la parade : il positionna un garde à chaque bout du chariot occupé, avec l'ordre de tuer quiconque mettrait le pied dehors. Deux hommes étaient ainsi capables de maîtriser une demi-douzaine de bandits à la fois, et en fait, un bon tiers des assaillants furent pris au piège de cette façon.

Un autre tiers fut tué ou mis hors d'état de nuire.

Les derniers, comprenant que cette attaque était un échec, s'enfuirent sur les pentes escarpées dans l'obscurité de la nuit tombante, traînant avec eux ceux des blessés qui ne parvenaient plus à marcher.

Quelques brigands blessés furent abandonnés sur place par leurs amis et tout juste capables de s'enfuir en rampant. Ils auraient aisément pu être capturés et achevés, mais Noir ordonna qu'on les laisse partir.

— Qu'ils soient un fardeau pour eux !

Trois gardes avaient été tués sur le coup et deux étaient grièvement blessés. Noir avait une entaille sur le côté, mais il dit que ce n'était pas grave et refusa de céder le commandement de la garde de la caravane. Un cheval fut tué par une lance, et plusieurs bœufs avaient subi de légères blessures.

Cinq marchands et leurs familles avaient été massacrés dans leurs chariots.

Lorsque la bataille fut achevée, les gardes reportèrent leur attention sur les trois chariots toujours occupés par des brigands. Noir se tenait debout, une main appuyée sur son flanc blessé tandis que son épée se balançait dans l'autre. Il regardait fixement le premier des chariots.

Le seigneur Dreins approcha, une lanterne à la main, l'air soucieux. Il avait déjà ordonné aux marchands et aux cochers de réparer les chariots abîmés et les roues brisées, remarqua Arlian d'un air approbateur. Il venait maintenant s'occuper des brigands restants.

— Je crois que nous ferions mieux de..., commença-t-il.

— Taisez-vous, aboya Noir. C'est toujours *mon* boulot, que je sache. Pas le vôtre.

Dreins s'interrompit sur-le-champ, scandalisé. Il regarda le sang qui s'écoulait entre les doigts de Noir, les gardes qui l'entouraient, recouverts de sang et de poussière, leurs épées toujours à la main, et décida de ne pas protester.

— Assurément, admit-il.

— Qu’allez-vous faire de nous ? demanda un brigand depuis l’intérieur du chariot.

— Vous pourriez nous laisser partir, ajouta un autre. Nous ne vous causerons plus d’ennuis.

— Et si vous ne nous relâchez pas, nous allons tout saccager ici ! s’écria un troisième.

— En quoi cela me concerne si vous endommagez les biens de quelqu’un d’autre ? répondit Noir en hurlant. Vous avez déjà tué le propriétaire, salauds d’assassins !

— Vous ne pouvez pas nous tuer de sang-froid ! dit la première voix.

Plusieurs gardes grommelèrent une réponse, et Arlian comprit qu’ils pensaient tous à la même chose que lui : *et pourquoi pas ?*

Sa poitrine se souleva à cette pensée. Il ne voulait plus de morts.

— Qui a parlé de vous tuer ? répondit Noir. Nous ne vous tuons pas si vous sortez paisiblement, sans armes, les mains levées au-dessus de vos têtes.

— Vous nous laisserez partir ?

— Ce n’est pas ce que j’ai dit, non plus... Mais vous serez libres, la plupart d’entre vous, sous certaines conditions.

— Quelles conditions ?

— Non, non, dit Noir. Vous n’entendrez les conditions qu’une fois que vous vous serez rendus.

Le silence régna durant un moment, tandis que les brigands réfléchissaient. Puis l’un d’eux s’écria :

— Allez servir de pâture aux dragons !

— Cela arrivera peut-être un jour, répliqua Noir, mais je t’assure que nous n’allons pas te nourrir, toi !

— Mais il y a plein de nourriture, là-dedans, murmura Arlian à Surineur, qui se tenait non loin.

— Ils ne le savent sans doute pas, répondit Surineur en chuchotant.

Ils entendirent tous ce qui se produisit ensuite : les brigands discutaient calmement entre eux lorsque retentirent les bruits d’un choc et d’un corps qui tombe.

— Je me rends ! s’écria une voix.

Et le premier bandit surgit du chariot, les mains levées.

Quelques instants plus tard, ils avaient tous quitté le chariot.

Ils jouèrent alors une scène semblable devant chacun des deux chariots occupés, jusqu'à ce que dix brigands soient étendus sur le sol, pieds et poings liés, cernés par les gardes de la caravane.

— Maintenant, dit Noir, nous allons vous laisser partir, un à un, mais d'abord, nous allons nous assurer qu'aucun d'entre vous ne puisse plus jamais se servir d'un arc contre de paisibles marchands.

Il fit lever le premier bandit, et, alors que ce dernier était maintenu par quatre gardes, il amputa la main gauche de l'homme à l'aide d'une hache, se servant de la plate-forme arrière d'un chariot comme d'une planche à découper.

Les autres brigands – et Arlian – regardèrent la scène d'un air horrifié, tandis que le maraudeur estropié hurlait et que les gardes luttèrent pour bander son moignon ensanglanté.

— J'espère que tu n'étais pas gaucher, dit Noir. (Il haussa la voix et demanda aux autres :) Y en a-t-il parmi vous qui soient gauchers ?

Un homme, pleurant de terreur, à peine capable de s'exprimer, affirma qu'il l'était. Noir s'occupa de lui immédiatement, afin de ne pas oublier, et lui coupa la main droite.

Puis les autres, un à un, furent traînés en direction de la planche à découper improvisée.

Noir chassa tous ceux qui s'approchèrent de lui, soit pour regarder, soit pour protester, insistant pour qu'ils s'occupent de leurs propres affaires et qu'ils tiennent la caravane prête à reprendre la route. Il envoya également quatre gardes au sommet des parois du cañon pour sectionner les cordes qui retenaient le filet.

Lorsque Noir se fut occupé de chacun des brigands et que tous les moignons frais furent bandés, il poussa un homme vers le flanc du cañon, qu'il escalada tant bien que mal. La plupart s'effondrèrent, soit en gémissant, soit en hurlant, quelques mètres plus loin.

Lorsque le dernier fut poussé, Noir se tourna vers le seigneur Dreins, au visage couleur de cendres, et déclara :

— La menace a été éliminée, monseigneur, et cet obstacle (il fit un signe en direction du filet) aura bientôt disparu. Puis-je suggérer que, malgré l'obscurité, nous continuions à progresser de un kilomètre ou plus ?

Arlian regarda fixement les deux hommes à la lueur de la lanterne et se rendit compte qu'ils étaient tous deux anormalement pâles. Dreins n'était pas blessé, son teint livide était certainement dû au contrecoup de l'attaque,



mais Arlian craignait que la pâleur de Noir soit provoquée par une perte de sang non négligeable.

— Assurément, acquiesça le seigneur Dreins.

Il fallut une vingtaine de minutes supplémentaires pour remettre de l'ordre dans toute cette pagaille et achever les réparations indispensables. Les dépouilles des membres de la caravane furent hâtivement enroulées dans des draps et chargées à bord des chariots. Celles des brigands furent rejetées sur le bord de la route. Les gardes prirent en charge les cinq chariots qui n'avaient plus de cochers.

Le temps qu'ils se remettent en route, avec des porteurs de lanterne à pied marchant devant la caravane pour éclairer la voie, Noir s'était évanoui et s'était effondré contre une paroi du chariot de tête. Un volontaire issu d'une des familles de marchands s'occupait de nettoyer et de bander la plaie à son côté.

Lorsqu'ils atteignirent l'extrémité du cañon, à environ un kilomètre et demi du site de l'embuscade, Noir était inconscient. Surineur prit le commandement et choisit le lieu de leur campement, sur une zone sablonneuse surélevée, à proximité d'un bosquet de ces étranges arbres méridionaux.

Le lendemain, Arlian fit la grasse matinée, et pratiquement tout le monde en fit autant. Il se leva et sortit de son chariot pour contempler le nouveau et merveilleux paysage qui s'étendait sous ses yeux.

Leur campement se trouvait au sommet d'une longue pente, sous les falaises irrégulières qui marquaient la limite méridionale de la Désolation. Arlian distinguait désormais clairement, en bas de la côte, au-delà des bosquets d'arbres inconnus – pas les plus grands, nus sur la quasi-totalité de leur tronc, mais des arbres presque normaux, assez bas et aux larges branches, auxquels étaient suspendus des fruits orange –, un bourg aux bâtisses de brique jaunes et de tuiles rouges qui reflétaient les rayons du soleil. Il y avait partout des feuilles vertes et des fleurs éclatantes, et l'atmosphère était emplie du doux parfum des fruits mûrs.

Après le terrain nu et laid de la Désolation, ce déploiement luxuriant de beauté et de couleurs était irrésistible. Arlian contempla le village sans mot dire, fasciné.

— Les Régions Limitrophes, dit Preste-Main en arrivant à sa hauteur. C'est beau, n'est-ce pas ?

Arlian hocha la tête.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il. De quel bourg s'agit-il ?

Preste-Main plissa les yeux puis les protégea de sa main et observa l'ensemble des constructions qui trouvaient au pied de la côte.

— Je l'ignore, reconnut-il. La route de l'Est bouge de temps à autre à cause des vents de sable, et je ne sais pas par quel cañon nous sommes descendus. Il en existe au moins trois différents. Il se pourrait qu'il s'agisse de Douces-Eaux.

— Le nom est dans notre langue ?

— Oh, oui, répondit Preste-Main. Nous nous trouvons toujours sur les Terres des Hommes. La frontière est au moins à trois jours de marche plus au sud. (Il désigna le ciel méridional.) Regardez les nuages.

Arlian regarda puis ferma les yeux. Il les frotta avant de les rouvrir.

Cela ne changea rien ; il était impossible de voir clairement les nuages au-dessus du lointain horizon. Arlian aperçut du violet et une sorte de dorure rosâtre qui se déplaçaient à travers des masses grises, mais il n'en discernait aucun détail, et après une seconde, il n'était plus certain de ce qu'il croyait avoir vu.

Des choses volaient dans ces nuages. Pas des oiseaux, ni des dragons, non plus, mais de vastes formes sombres et des éclats de couleurs vives, tous plus ou moins vagues, plus que la distance n'aurait pu l'expliquer.

— C'est magique, expliqua Preste-Main. Vous n'avez pas intérêt à examiner ça de trop près.

Arlian se rappela que grand-père, des années auparavant, lui avait dit que l'on pouvait voir des éclairs magiques zébrer le ciel des Régions Limitrophes. Il ne s'était pas rendu compte à quel point le vieil homme avait raison.

— C'est toujours comme ça ? demanda-t-il.

— Non, répondit Preste-Main. C'est parfois pire, mais habituellement, il n'y a que des nuages. (Il sourit du coin des lèvres.) Toutefois, le ciel n'est jamais complètement dégagé. (Il désigna l'endroit où les nuages étaient les plus épais.) J'ai l'impression qu'il y a là-dessous quelque chose qui n'aime pas le soleil et qui possède le pouvoir de s'en protéger !

Arlian jeta un coup d'œil vers l'est au soleil doré méridional et demanda :

— Si ça n'aime pas le soleil, pourquoi est-ce que ça vit ici et pas plus au nord ?

— Parce que les dragons l’ont chassé du nord, il y a des milliers d’années, répondit Preste-Main.

— Mais les dragons ont disparu, dit Arlian. (Il grimaça.) Du moins la plupart, ajouta-t-il.

— Peut-être que ça ne l’a pas encore remarqué.

— Et de quoi s’agit-il ? demanda Arlian.

Preste-Main haussa les épaules.

— Je l’ignore. Ça vit au Tirikindaro, et ceux qui vivent là-bas sont ses esclaves. Voilà, vous en savez désormais autant que moi.

— Est-ce que ce quelque chose a un nom ?

— Aucun que quelqu’un oserait prononcer de vive voix – à moins qu’il s’appelle Tirikindaro. Vraiment, monseigneur, c’est tout ce que je sais.

Arlian acquiesça, et après avoir contemplé le ciel un long moment, il reporta son attention sur le bourg.

— Et ce serait là Douces-Eaux ? Nous devrions y être avant midi, je pense.

— Il s’agit peut-être de Douces-Eaux, le reprit Preste-Main. Je n’en suis pas certain. Mais oui, je dirais que nous pouvons y être pour midi.

Arlian se pencha sur le côté et jeta un coup d’œil aux autres chariots.

— Y a-t-il un marché ? demanda-t-il.

— S’il s’agit de Douces-Eaux ou d’Orange-les-Eaux, il y en a un.

— Nous avons donc atteint notre destination ! Allons-nous tout vendre ici ?

Preste-Main secoua la tête.

— Non, monseigneur. Il s’agit simplement d’une nouvelle ville-étape, tout comme Briseroche ou Chêne-Liège. (Il désigna l’horizon.) C’est là-bas, à la frontière ou au-delà que nous allons vraiment gagner de l’argent. Par ici... eh bien, nous nous trouvons toujours sur les Terres des Hommes, même si nous avons franchi la Désolation.

Arlian se plongea dans ses pensées.

Preste-Main hésita avant d’ajouter :

— À propos, monseigneur, ne soyez pas surpris de voir dans les orangeries des fermiers auxquels il manque une main, ou des villageois avec des bandages encore frais.

Arlian se retourna et le regarda fixement.

— Eh bien, d’où pensiez-vous que provenaient ces brigands ? Il est quasiment impossible de gagner sa vie uniquement du banditisme, dit

Preste-Main. Surtout si vous comptez sur cet argent pour faire vivre une famille. Il ne s'agit que d'un à-côté, d'une façon risquée pour les jeunes gens turbulents de la région de tenter leur chance et de s'enrichir si le destin leur sourit.

— Mais ils se montreraient ouvertement en ville alors même que nous nous y trouvons ?

— Pourquoi pas ? Que pourrions-nous leur faire ? Si nous tentons de les accuser, qui croyez-vous que les autochtones soutiendront ? Les riches étrangers ou leurs propres amis et voisins ?

— Mais... mais comment pouvons-nous faire confiance à qui que ce soit, alors ?

Preste-Main haussa les épaules.

— C'est impossible, vraiment. Mais ils ne souhaitent pas nous chasser totalement ; ils ne veulent pas que les caravanes cessent de venir, et ils ne désirent pas mettre les seigneurs de Manfort suffisamment en colère pour qu'ils envoient une armée ici. Ils ne nous ennueront pas en ville, ni sur les routes principales. Il n'y a que dans les zones désertiques qu'ils tenteront de dérober tout ce que nous avons en notre possession.

— Mais la nuit dernière encore, nous nous battions contre eux, protesta Arlian, tentant de comprendre la situation. Nous combattions à mort ! J'ai tué l'un d'entre eux !

— Si j'étais vous, je n'en parlerais pas en ville, il se pourrait que votre interlocuteur soit l'un de ses parents.

Arlian cilla, stupéfait.

— C'est de la démente !

— C'est comme ça... (Preste-Main hésita avant d'ajouter :) Je vous parle de ça pour une autre raison.

— Mon chargement, dit Arlian.

Preste-Main acquiesça.

— Il ne s'agit pas du meilleur endroit pour tenter de l'écouler, dit-il.

Arlian regarda le chariot aux flancs ouverts devant lui, celui où Noir était étendu, toujours inconscient. Vendre des épées et des dagues aux hommes qui l'avaient blessé, à ceux qui avaient tué trois des gardes et massacré cinq marchands ?

En fait, il commençait à se demander s'il souhaitait vraiment vendre ces armes où que ce soit dans les Régions Limitrophes. Il regrettait que les chefs de caravane ne lui en aient pas parlé lorsqu'ils se trouvaient à

Manfort, lorsqu'ils avaient tenté de le convaincre d'emporter un chargement plus conventionnel.

— Je suis d'accord, dit-il. Je suis entièrement d'accord.

## LES RÉGIONS LIMITOPHES

Il s'agissait effectivement de Douces-Eaux. Tandis que la plupart des marchands commerçaient avec les villageois, les trois responsables de la caravane discutaient de la route à prendre.

Avec Noir qui n'était pas en condition pour bouger, sans même parler de se battre, Arlian était soucieux de savoir si les chefs de caravane allaient prendre des décisions exagérément timorées ou au contraire particulièrement insensées. Après avoir quitté son propre chariot solidement fermé, verrouillé et gardé, Arlian tenta d'écouter la conversation des responsables, mais avec un résultat en demi-teinte. Les battants de leur chariot étaient clos, et des gardes étaient postés de telle sorte qu'il ne pouvait pas coller l'oreille contre l'une des parois.

Pourtant leurs paroles lui parvinrent tout de même entre les planches. Arlian avait toujours possédé une bonne ouïe, il était temps d'en faire usage.

— Le Tirikindaro ne semble pas sûr par les temps qui courent, reconnut le seigneur Sandal, avant même que le seigneur Dreins ait pu soulever la question. Nous pourrions patienter, ou nous diriger à l'est, vers le Pon Ashti.

— On dit toutefois que le Mage Bleu est exceptionnellement discret en ce moment, fit remarquer dame Thassa. Si les autres puissances sont aussi calmes, de nombreuses possibilités s'offrent à nous. La route menant en Arithei sera peut-être même ouverte.

Arlian, qui s'était confortablement avachi contre l'un de ces arbres étranges qui, il le savait désormais, s'appelaient des « palmiers », tressaillit en entendant ces paroles. Il posa sa main sur la bourse qu'il portait toujours à la ceinture, celle qui contenait les pierres violettes d'Hathet. Il avait songé à l'éventualité que la caravane tente de se rendre en Arithei, mais il s'était résigné à ne pas nourrir trop d'espairs.

Ce qu'il entendit ensuite lui confirma ce qu'il pensait.

— L'Arithei ? protesta le seigneur Dreins. Tu es folle ?

— Optimiste, sans doute, mais pas folle, répondit Thassa. Des voyageurs ont parfois fait le trajet. J'ai rencontré l'ambassadeur arithéen à l'un des banquets du duc, il y a quelques années, et il m'a assuré que les risques étaient exagérés – réels mais exagérés. Il semblait désireux de faire du commerce.

— La vieille route est fermée, dit Dreins. Les guides autochtones ne s'aventurent plus dans les Régions Limitrophes. Sahazine est arrivé avant que cela se produise, et je doute qu'il soit retourné chez lui depuis. Il est autant un exilé qu'un ambassadeur.

— Ce n'est pas l'impression qu'il m'a donnée, répondit Thassa. (Avant que Dreins ait pu poursuivre son argumentation, elle reconnut toutefois :) Mais c'était il y a des années.

— L'Arithei se trouve au-delà des monts Rêveurs, dit Dreins. Et je n'ai aucunement l'intention de franchir cette zone hors d'une route connue et sans un magicien pour m'escorter. Tu n'es peut-être pas folle aujourd'hui, mais il est probable que tu le deviennes le temps de t'y rendre.

— L'Arithei est trop dangereux pour moi, approuva le seigneur Sandal.

— Pourquoi avons-nous absolument besoin de franchir la frontière ? demanda Dreins d'un ton enjôleur. Pourquoi ne nous contentons-nous pas de travailler dans les bourgs qui se trouvent le long de la frontière et de délaissier les royaumes au-delà.

— Parce que c'est de l'autre côté de la frontière que se trouve la véritable richesse, répondit Sandal. Tu le sais aussi bien que nous. De l'autre côté de la frontière, nous pouvons nous procurer de la magie, de la véritable magie, de celle qu'il est impossible de trouver sur les Terres des Hommes. Pour quelle autre raison serions-nous venus jusqu'ici ?

— Pour les fruits exotiques, les vins inconnus, les bois rares, les saphirs, les émeraudes et les teintures vives, répondit Dreins. Nous possédons nos

propres ensorcellements à Manfort ; pourquoi devrions-nous nous frotter à des forces contre nature au-delà de la frontière ?

— Nos petits ensorcellements ne sont guère comparables à la magie du sud, déclara Thassa.

— Peut-être devrions-nous nous séparer, suggéra Sandal. Je ne souhaite pas entraîner le seigneur Dreins en des lieux dans lesquels il ne souhaite pas se rendre.

— Diviser la caravane ? s'étonna Dreins.

— Temporairement, l'assura Sandal. Nous nous retrouverions ici, à Douces-Eaux, dans disons deux mois, et nous reprendrions ensemble la route du nord. Je ne désire pas plus que toi retourner dans ce cañon et dans la Désolation en sous-nombre. Ces hommes ne peuvent sans doute plus se servir de leurs arcs, mais ils ont probablement des cousins avides de vengeance.

— Que ferions-nous des chariots ? demanda Dreins. Nous partageons celui-ci.

— Nous en avons six sans équipage, fit remarquer Sandal. Contractuellement, ils nous appartiennent, et nous pourrions en disposer comme bon nous semble dès que nous nous serons occupés des biens qu'ils contiennent.

Dreins acquiesça d'un air pensif.

— Est-ce suffisamment sûr, même ici, dans les Régions Limitrophes ? demanda Thassa. Après tout, nous avons perdu près de la moitié des gardes, si l'on compte les blessés.

— Je le crois, dit Sandal. Après tout, même si nous divisions la caravane en trois, si nous prenions tous une route différente, il nous resterait toujours plus d'une dizaine de chariots chacun. Et il est toujours possible de recruter des autochtones en guise de gardes.

— Je ne ferais pas confiance à des gardes locaux, dit Dreins. Mais je ne crois pas que nous rencontrerons des problèmes si nous demeurons de ce côté-ci de la frontière. (Il hocha la tête.) Si vous êtes tous les deux déterminés à franchir la frontière et si les marchands y sont disposés, alors nous nous séparerons.

Il en fut décidé ainsi, et la nouvelle se répandit parmi les marchands. On annonça ce soir-là les destinations envisagées. Le seigneur Dreins prendrait la direction du sud-ouest et parcourrait les villes situées entre Porte-Rouge et les chutes de Skok ; le seigneur Sandal partirait à l'est, vers le Pon Ashti,



puis reviendrait... en passant par le Tirikindaro, si les conditions le permettaient. Les blessés et les malades, et ceux qui craignaient de s'aventurer plus loin, pourraient rester à Douces-Eaux, des dispositions ayant été prises concernant des logements.

Et dame Thassa s'aventurerait vers le sud, en direction des collines au pied des monts Rêveurs. Elle ne déterminerait son trajet exact que lorsqu'elle aurait d'autres d'informations sur la situation au-delà de la frontière.

— Vers l'Arithei ? demanda Arlian.

Dame Thassa secoua la tête.

— Non, dit-elle. Sans un régiment complet de gardes ou un magicien, c'est trop dangereux.

Arlian ne répondit pas... mais il se promit de ne pas abandonner. Après avoir épié les plans des responsables, il avait passé le reste de la journée à discuter avec les villageois, en quête de renseignements sur l'Arithei. Il n'avait aucun moyen d'estimer le niveau d'exagération, de discerner les mensonges délibérés, mais tout le monde s'accordait sur certains points.

L'Arithei se trouvait au sud-est, mais pour s'y rendre, il fallait d'abord prendre la direction du sud-ouest, car l'unique route contournait Tirikindaro par l'ouest avant de bifurquer vers l'est et de franchir les monts Rêveurs. Les risques le long de ce trajet étaient négligeables – la route évitait les divers domaines magiques –, du moins jusqu'aux montagnes.

Les monts Rêveurs, en revanche, étaient hantés, inondés de magie. Il ne s'agissait pas de la faible magie contrôlée et régulée des sorciers du nord, ni des sortilèges limités des magiciens humains du sud, ni des pouvoirs innés des dieux mineurs et des esprits tels que ceux qui régnaient sur le Tirikindaro, mais de magie chaotique, à l'état brut. Des *choses* vivaient dans ces montagnes, des choses à la fois réelles et intangibles. La plupart de ceux qui osaient gravir ces pentes disparaissaient purement et simplement. Quelques-uns revenaient sains et saufs, après l'avoir échappé belle, en racontant des histoires de cauchemars épouvantables. Une poignée d'entre eux revenaient hébétés ou déments, soit en bredouillant de façon insensée, soit incapables de prononcer la moindre parole, et parmi eux, seule une moitié recouvrait finalement ses sens.

Tous, lorsqu'ils pouvaient s'exprimer, parlaient de rêves.

Arlian n'avait pas peur des rêves. Et pour les monstres, les fantômes, et la magie, il avait son épée, et on disait que tout ce qui était magique

craignait les armes blanches. Il possédait de l'argent, et on disait que les morts fuyaient ce métal.

Il contempla l'horizon, au sud, plongé dans ses pensées.

Hathet avait dit que l'Arithei était une contrée de magiciens, que les gens qui y vivaient étaient contraints d'utiliser la magie s'ils voulaient survivre.

La magie était rare et précieuse sur les Terres des Hommes, comme Arlian l'avait entendu dire de la bouche de Sandal. S'il souhaitait se procurer quelque chose qui aurait de la valeur de retour à Manfort, il ne pouvait guère faire mieux que de se rendre en Arithei et d'échanger ses épées et ses dagues contre de la magie.

Il n'en savait pas suffisamment sur la magie pour deviner sous quelle forme elle se présenterait. Mais il aurait le temps de s'en préoccuper lorsqu'il se trouverait en Arithei – s'il parvenait jusque-là.

La magie lui apporterait richesse et pouvoir, une fois de retour à Manfort. Cela l'aiderait à réduire l'écart entre le seigneur Dragon et lui. Il pourrait peut-être même se procurer un moyen qui lui permettrait d'attaquer les dragons. Après tout, même si les dragons avaient proscrit des Terres des Hommes la magie brute du sud, cette dernière avait visiblement tenu les dragons à l'écart de l'Arithei.

Et Hathet, s'il avait dit la vérité, avait quelque part en Arithei de la famille qui ignorait ce qu'il était advenu de lui.

Arlian était toujours en possession du sac d'améthystes – les cent soixante-huit. Si Hathet n'avait pas menti et qu'elles procuraient une protection magique, elles devaient avoir en Arithei nettement plus de valeur que des épées !

Arlian avait douté de l'existence de l'Arithei ; ce pays existait bien. Il n'était pas certain qu'il y ait eu un ambassadeur arithéen sur les Terres des Hommes, mais dame Thassa et le seigneur Dreins en avaient rencontré un. Il pensait qu'Hathet avait exagéré en lui racontant à quel point les contrées du sud étaient magiques, mais il avait vu de ses propres yeux la magie dans le ciel méridional. Peut-être que tout ce qu'avait raconté Hathet était vrai, si absurde que cela puisse paraître.

Arlian avait une dette envers ce vieil homme, et il souhaitait la solder. Une occasion de le faire s'offrait à lui. Si Hathet avait dit la vérité sur ses origines, Arlian se rendrait en Arithei, raconterait à sa famille ce qu'il était

devenu et il leur confierait les améthystes. Les pierres leur appartenaient de droit, comme le propre sang d'Hathet.

Dame Thassa prenait la bonne direction mais ne franchirait pas les monts Rêveurs. Arlian ne supportait pas l'idée de s'en approcher si près et de faire demi-tour. Il devait au moins à Hathet de tenter de gagner l'Arithei.

La route était fermée depuis des années car elle était devenue trop dangereuse, chacun s'accordait sur ce point. Mais avait-on seulement essayé de l'emprunter ?

Arlian prit la résolution de se rendre en Arithei, tout seul s'il le fallait. Outre sa dette envers Hathet, il souhaitait vendre ses armes là où elles ne tomberaient pas entre les mains de brigands.

— Seul un dément le tenterait sans guide, ni magiciens, ni gardes, lui répondit dame Thassa lorsqu'il lui demanda de reconsidérer sa décision.

— J'irai, avec ou sans vous, dit-il.

Elle haussa les épaules.

— Alors vous êtes fou, et je ne veux rien avoir affaire avec ça. Mais vous êtes libre d'agir à votre guise.

Lorsqu'elle se fut éloignée, Arlian resta assis perdu dans ses pensées durant quelque temps, étudiant la situation.

Thassa ne tenterait pas de franchir les monts Rêveurs sans un régiment complet de gardes, mais Arlian pensait qu'il s'en sortirait mieux s'il voyageait seul. Il serait plus à même d'éviter les pires dangers, et que pourraient faire des gardes confrontés à de la magie ?

Il parla de ses projets à Preste-Main, tandis qu'ils inspectaient tous les deux son chariot, à la recherche de dégâts qui auraient nécessité des réparations.

Le garde parut soucieux.

— Je ne souhaite pas me rendre en Arithei, dit-il. Je ne pourrai pas gagner d'argent, là-bas.

— Je ne vous force pas à m'accompagner si vous n'en avez pas envie, dit Arlian. Je sais désormais conduire les bœufs et m'en occuper plutôt bien.

— Les responsables me paient pour assurer la sécurité de la caravane, monseigneur ; si vous la quittez, vous me quittez également.

— C'est indiscutable, dit Arlian.

Preste-Main hésita avant de déclarer :

— Je crois que vous faites une erreur, seigneur Ari.

— C'est probable, mais j'ai des affaires à mener en Arithei.

Hathet avait rendu supportables ses premières années à la mine. Il lui avait tant appris. Le moins qu'il pouvait faire pour payer sa dette au vieil homme était de se rendre en Arithei.

Et l'éventualité de pouvoir transformer son chargement d'armes en une fortune était loin de le décourager.

— Je souhaiterais que vous en parliez à Noir avant de partir.

— Il est malade, répondit Arlian. Je ne vais pas le déranger.

Plus précisément, il savait que si quelqu'un pouvait le dissuader de partir, c'était bien Noir, et il ne souhaitait pas en prendre le risque. Il préféra se consacrer aux préparatifs du voyage.

Il ne lui restait que trois bœufs pour tirer son chariot, ce qui ne lui laissait qu'une très faible marge d'erreur. Il se hâta d'utiliser une partie des ressources qu'il avait acquises à la mort des six marchands pour en acheter un quatrième.

Le jour suivant, à l'aube, tandis que les chefs de caravane mettaient de l'ordre dans les chariots, Arlian mena ses quatre bœufs, les nouveaux et les anciens, sur la route qui se dirigeait vers le sud. Il était seul ; Preste-Main voyageait en compagnie du seigneur Sandal.

Le trajet fut tout d'abord sans encombre, mais quatre jours plus tard, Arlian comprit qu'il avait franchi la frontière et quitté les Terres des Hommes. Le vent d'ouest, qui soufflait fort depuis plus d'une journée, avait cessé de mugir. Le ciel était strié d'orange, même en début d'après-midi. Il aperçut des choses du coin de l'œil, mais lorsqu'il se retourna pour les regarder, elles avaient disparu.

C'était étrange et déconcertant, mais il n'y avait là rien de dangereux, et il poursuivit sa route.

Ce qui lui déplaisait le plus, pour le moment, c'était la lassitude de voyager seul. Les bœufs avançaient si lentement que le paysage ne se renouvelait pas suffisamment vite pour être intéressant, et il n'avait personne à qui parler. Il rencontra épisodiquement des voyageurs, et durant les premiers jours, il passa souvent devant des fermes et des villages. Mais chaque nuit, il établissait seul son campement, préférant dormir dans le chariot plutôt que de trouver un logement. Il ne faisait pas confiance à ces gens.

Lorsqu'il lui arrivait de parler à quelqu'un – à un puits ou sur le marché d'un village, lorsqu'il s'arrêtait pour faire des provisions –, les conversations n'étaient guère substantielles. Les Méridionaux s'exprimaient

avec un drôle d'accent, qui rendait difficile la compréhension de leurs propos, et paraissaient méfiants à son égard.

Ce n'était guère surprenant : ils avaient la peau brune et étaient vêtus d'amples tuniques multicolores, alors que sa propre peau, même après tant de temps passé sur la route, demeurait relativement pâle, et il portait une chemise blanche et des hauts-de-chausses bleus ajustés, ainsi qu'un chapeau noir à large bord.

Ils lui indiquaient cependant le chemin lorsqu'il le leur demandait, et ils lui assuraient qu'il était sur la bonne voie. Puisqu'il n'avait remarqué aucune autre route, il était pratiquement certain d'avoir emprunté la bonne, mais une confirmation était toujours la bienvenue.

La route, visiblement peu utilisée, voire pas du tout durant ces dernières années, était parfois envahie par la végétation, mais il fut tout de même capable de la suivre relativement aisément.

Il franchit la frontière une semaine plus tard, lors d'un après-midi brumeux, tandis qu'il progressait sur les flancs inférieurs des principaux sommets des monts Rêveurs et qu'il n'avait pas vu trace de vie humaine depuis deux jours. Il essuya alors sa première attaque. Il établissait son campement pour la nuit, lorsque quelque chose de noir et d'informe bondit sur lui dans l'obscurité.

Il vit approcher la créature du coin de l'œil et réussit à l'esquiver en plongeant sur le côté. Il dégaina son épée lorsque la chose fit demi-tour et se rua de nouveau vers lui. Il ne parvint jamais à la distinguer clairement dans la brume et l'obscurité, mais il eut la vague impression qu'elle possédait de gigantesques bras prêts à l'étreindre, des crocs étincelants et un buste recouvert de poils noirs. Il s'élança et plongea son épée dans la créature.

Elle éclata et se dissipa au contact de l'acier, ne laissant derrière elle rien d'autre qu'une odeur de moisissure et une traînée humide sur le sol.

Arlan tenta de percer l'obscurité, surpris de la facilité avec laquelle il s'était débarrassé de cette chose.

— Il ne s'agit certainement pas du genre de monstre dont tout le monde a peur, dit-il à voix haute.

Le vent sembla rire avec dérision au-dessus de sa tête. Mal à l'aise, il regarda autour de lui. Le monstre avait été si facile à éliminer – s'il l'avait réellement tué – que c'en était ridicule. Mais il était éveillé, l'épée à la ceinture. Et si une nouvelle attaque survenait durant son sommeil ?

Personne ne monterait la garde. Au mieux, il pouvait espérer que, dérangés, les bœufs se manifesteraient et le réveilleraient avec leurs beuglements.

Il n'avait pourtant pas le choix.

Il dormit dans le chariot, son épée à portée de main, et fut réveillé cette nuit-là par de mauvais rêves. Pas par les bœufs, mais par un bruit furtif à proximité. Il donna un coup d'épée dans cette direction, mais il frappa apparemment dans le vide.

Il n'eut plus l'occasion de passer une seule bonne nuit de sommeil lors de son périple. Les cauchemars auxquels il s'était attendu ne vinrent jamais. Il fit des rêves troublants, mais jamais davantage. Les bruits étranges et les attaques soudaines se firent cependant récurrents, et les monstres ne se laissèrent pas tous vaincre aussi facilement que le premier. L'acier en repoussa certes quelques-uns et en détruisit d'autres par simple contact, mais certains ne se laissèrent pas faire, et Arlian dut les combattre et les massacrer comme s'il s'était agi de créatures communes et non de ces horreurs magiques.

C'étaient bien des horreurs magiques, Arlian n'en douta pas un seul instant, car nombreuses étaient celles qui changeaient de forme ou se désintégraient lorsqu'il les frappait. La pire d'entre elles fut une créature arachnoïde venimeuse qui se changea en fillette de douze ou treize ans lorsqu'il la décapita. Arlian en fut malade, et il pleura de temps à autre les quelques jours qui suivirent, chaque fois qu'il se souvenait de son visage.

Les plus difficiles à tuer furent des espèces de rats fielleux, simplement à cause de leur taille et de leur nombre. Ils ne laissèrent derrière eux que des os luisants, qui furent dissous par les premiers rayons du soleil.

Il envisagea de faire demi-tour, mais il avait déjà parcouru tant de chemin ! Il décida de poursuivre sa route.

L'état de la chaussée continua à se détériorer. Ici et là, il dut s'arrêter pour abattre un jeune arbre qui était apparu entre les deux légères ornières, et les bœufs prirent l'habitude de piétiner tout ce qui était plus petit.

Durant la dix-huitième nuit qui suivit son départ de Douces-Eaux, quelque chose s'attaqua à l'un des bœufs. Arlian ne s'en rendit pas compte et ne sut jamais de quoi il s'était agi, mais lorsqu'il se réveilla, le matin suivant, le bœuf n'était plus qu'une masse de peau vide enveloppant des os séchés. La chair et le sang de l'animal avaient été aspirés par une demi-douzaine d'entailles.

Les trois bœufs restants étaient terrifiés mais indemnes. Arlian poursuivit sa route. Il descendait désormais les versants sud des monts Rêveurs, loin au-delà du point où faire demi-tour devenait totalement absurde.

Ce fut toutefois la dernière menace réellement sérieuse. Les deux nuits qui s'ensuivirent ne furent troublées que par des bruits, des apparitions fugaces et quelque chose de gros qui se déplaçait à travers son campement de façon invisible mais en produisant énormément de bruit. Cette créature éteignit le feu de camp et assombrit les ornements de cuivre du chariot en passant devant. L'état de la route parut également s'améliorer. Arlian ne fut plus contraint de s'arrêter pour chercher les traces effacées de la route dans les sous-bois ; il put se contenter de suivre le chemin, dont le tracé était redevenu évident.

Deux jours plus tard, son chariot franchit des portes de fer noir du premier village arithéen, où les autochtones accueillirent son arrivée avec étonnement et plaisir. Des enfants coururent à sa rencontre en criant et en le montrant du doigt ; des adultes restèrent bouche bée sur son passage.

Il avait défini une série de priorités lorsqu'il se déplaçait : il ne parlait à personne avant de s'être arrêté à l'abreuvoir de la place du village pour que ses bœufs se désaltèrent. Les villageois se tenaient à distance respectueuse pour le regarder, et ils chuchotaient entre eux.

Dès que les bœufs se mirent à boire, Arlian se retourna et regarda ses nouveaux hôtes.

Ils étaient tous étrangement habillés ; hommes, femmes et enfants étaient revêtus de tuniques amples mais courtes, aux couleurs vives. Il ne s'agissait pas des légères tuniques blafardes des Régions Limitrophes, mais de vêtements plus courts, aux teintes bien plus intenses. Ils avaient les jambes nues et portaient des sandales. Il se rendit compte que sa chemise blanche, ses hauts-de-chausses bleus et son chapeau noir à large bord devaient leur paraître aussi étranges que leur accoutrement l'était pour lui. Il ne fallait pas se demander pourquoi ils le regardaient aussi fixement ! Si quelqu'un s'était rendu à Obsidien revêtu d'une tunique écarlate, jaune et vert lorsqu'il était enfant, il l'aurait dévisagé avec autant de grossièreté. Et, en fait, excepté leur regard inquisiteur, ces gens se montraient plutôt polis. Personne ne l'avait apostrophé ni n'avait tenté de le toucher, lui, son chariot ou ses bœufs.

C'était encourageant.

Il ne comprenait cependant pas un traître mot de ce qu'ils disaient, ce qui était bien moins encourageant.

— Excusez-moi, dit-il. Quelqu'un parle-t-il ma langue ?

Personne ne répondit. Certains villageois échangèrent quelques paroles inintelligibles, et deux ou trois hommes s'éclipsèrent, ayant déjà probablement perdu tout intérêt pour ce spectacle.

Il haussa les épaules et retourna s'occuper de ses bœufs.

Une demi-heure plus tard, l'interprète arriva.



## L'ARITHEI

Mériei, l'interprète, était un jeune homme – même s'il paraissait plus âgé qu'Arlian d'au moins un ou deux ans – pas très sûr de lui. Bien qu'il ait semblé parler couramment la langue maternelle d'Arlian, il fallut un peu de temps à ce dernier pour se faire bien comprendre.

— Je suis venu en Arithei afin de trouver la famille d'un homme du nom d'Hathet, répéta Arlian, tandis qu'ils se tenaient tous les deux près de l'abreuvoir où les bœufs se désaltéraient placidement.

— Je ne connais personne de ce nom dans la maison de Slihar, répondit l'interprète.

C'était un net progrès par rapport à ses deux premières réponses, mais ce n'était pas encore très satisfaisant. Cela signifiait-il qu'Hathet avait menti et qu'il ne provenait pas d'Arithei ? Cela voulait-il dire que l'interprète était trop jeune pour se souvenir du vieil homme ? Ou n'avait-il simplement pas très bien compris la question ?

Arlian poussa un soupir et regarda la foule qui les entourait, espérant que quelqu'un d'autre ait été capable de parler la langue des Hommes. Ce n'était manifestement pas le cas, et il devrait faire avec ce qu'il avait.

— Qu'est-ce que la maison de Slihar ? demanda-t-il. Est-ce le nom de ce bourg ?

— Non, non, répondit l'interprète. Ce bourg s'appelle Ilusali. Slihar est une maison. Une... famille de familles.

— Y a-t-il d'autres maisons ?

— Oui, oui. Onze maisons. Slihar et dix autres. (L'interprète se tapa sur la poitrine, recouverte d'une tunique orange.) Je m'appelle Mériei, de la maison de Slihar.

— Alors peut-être qu'Hathet appartenait à l'une des autres maisons, suggéra Arlian. Ou à aucune maison... Est-ce que tout le monde appartient à une maison ?

— Tout le monde appartient à une maison, reconnut l'interprète. C'est la maison de Slihar qui faisait du commerce avec les pays au-delà des montagnes. C'est la raison pour laquelle je connais votre langue.

— Et aucune autre maison n'a jamais envoyé qui que ce soit à Manfort ?

Mériei luttait visiblement avec cette langue étrangère. Il la connaissait, mais Arlian le soupçonna de ne pas en avoir fait souvent usage jusqu'à présent.

— C'est la maison de Slihar qui faisait du commerce avec les pays au-delà des montagnes, répéta l'interprète.

— Hathet n'était pas un marchand, dit Arlian.

L'interprète parut plus troublé que jamais.

Arlian n'y tint plus.

— Amenez-moi à quelqu'un d'une autre maison, dit-il. Je suis venu pour trouver la famille d'Hathet, qu'elle appartienne à la maison de Slihar ou non.

— C'est la maison de Slihar qui traite avec ceux qui viennent d'au-delà des montagnes, insista l'interprète.

— Je ne fais pas de commerce ! cria Arlian. Je cherche la famille d'Hathet !

Mériei regarda le chariot. Il resta silencieux mais son expression était suffisamment explicite.

— Commerce, après ! dit Arlian. Lorsque j'aurai retrouvé la famille d'Hathet, et pas avant !

— Vous ne faites pas de commerce avec Hathet ?

Arlian voulut lui expliquer qu'Hathet avait trouvé la mort, mais il s'en abstint avant même que les premières paroles soient sorties de sa bouche.

— Je ne traite pas avec Hathet, approuva-t-il. Je cherche la famille d'Hathet, mais pas pour faire du commerce.

— Lorsque vous aurez terminé, vous ferez du commerce avec la maison de Slihar ?

— Sans doute, dit Arlian.

L'interprète hésita, puis haussa les épaules.

— Nous devons aller à Théyani pour trouver les onze maisons, dit-il. Il n'y a que six maisons à Ilusali.

Arlian fit la moue : pourquoi ne pas commencer par ces six-là ?

— Qu'est-ce que Théyani ? demanda-t-il.

— C'est... (L'interprète lutta, cherchant manifestement le terme le plus approprié.) C'est la ville-chef. Le centre de l'Arithei.

— Ah ! (Voilà qui était plus encourageant. Après tout, si Hathet avait été un ambassadeur représentant l'ensemble de l'Arithei, il devait vraisemblablement venir de la capitale.) Oui, dit Arlian, amenez-moi à Théyani.

L'interprète regarda le ciel. Le soleil frôlait la cime des montagnes, à l'ouest.

— Demain ? demanda-t-il.

— Demain, accepta Arlian.

L'interprète sourit.

— Pouvons-nous y aller tous les deux ? demanda-t-il en désignant le chariot d'Arlian.

— Bien sûr.

— Et ce soir...

— Ce soir, je reste ici, dit Arlian.

L'interprète le salua respectueusement en guise de remerciement.

— À demain matin, dit-il.

Arlian le salua à son tour, et l'interprète s'éloigna.

Arlian regrimba dans son chariot s'installa confortablement. Le village d'Ilusali possédait peut-être bien une auberge, mais si c'était le cas, il ne l'avait pas remarquée, et tenter de marchander avec un aubergiste sans parler sa langue rebuta totalement Arlian. Il était épuisé par son voyage dans les montagnes et son étrange conversation avec Mériei. Il se contenterait de dormir dans son propre chariot.

Au moins, ici, il n'aurait pas à s'inquiéter au sujet des monstres magiques. La pire chose qui pouvait lui arriver serait de rencontrer des voleurs humains, et même cette éventualité semblait très improbable. Il regarda les villageois, dehors, qui se tenaient de chaque côté de son chariot et le regardaient fixement.

S'ils restaient là, il n'aurait pas besoin de s'inquiéter au sujet d'éventuels brigands, puisqu'une cinquantaine de personnes seraient témoins de toute tentative de déprédation. Il poussa un soupir et s'appuya contre une paroi du chariot, afin de pouvoir réfléchir et échafauder un plan.

Quelques villageois étaient toujours en train de l'observer benoîtement lorsque, quelques heures plus tard, il éteignit sa lampe et se retira pour la nuit.

La place du village était déserte lorsqu'il se réveilla, le lendemain matin – manifestement, même les badauds les plus déterminés avaient fini par se lasser –, mais elle se garnit rapidement dès que le soleil s'éleva, et une dizaine de personnes les observaient, Mériei et lui, lorsque le chariot prit finalement la direction du sud, franchit une autre porte de fer et s'engagea sur la route de Théyani.

Sur toute sa longueur, cette route était bordée de poteaux de fer – il ne s'agissait pas d'une réelle clôture, mais de poteaux isolés, à peu près un tous les trente mètres, chacun de la taille d'un homme et aussi épais que l'avant-bras d'Arlian. Leurs tiges étaient sans fioritures, mais à leur sommet, ils étaient forgés dans des formes fantasmatiques : des visages étranges, des ailes, des serres ou des fleurs, apparemment au hasard. Arlian en désigna un à Mériei et demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des *ditiae*, répondit Mériei. Ils préservent de la magie maléfique.

Arlian regarda le paysage qui l'entourait. Au-dessus de lui, d'étranges couleurs ondulaient dans le ciel. De chaque côté de la route, des ombres se déplaçaient de façons improbables. Des orangers se penchaient et se tordaient dans directions variées, comme s'il s'agissait de monstres qui tentaient de combattre. Il percevait des murmures et des bruissements qui ne ressemblaient en rien au bruit habituel du vent à travers les feuilles ou sur l'herbe, même s'il tentait ardemment de s'en convaincre. Il sentait également d'étranges odeurs, ressemblant tour à tour à du métal chauffé puis à du parfum entêtant. Cette région n'était pas aussi féroce ni sauvage que celle qu'il avait traversée dans les montagnes, mais elle était tout de même relativement hostile et insolite.

Se préserver de la magie paraissait être une très bonne idée, et les poteaux de fer semblaient fonctionner. La poussière jaune sur la chaussée restait en place, conservait sa couleur naturelle.

Arlian tenta de discuter avec Mériei afin de passer le temps et de détourner leur attention de cet environnement inquiétant, mais chaque fois qu'il essayait d'aborder un sujet plus complexe que le temps qu'il faisait, la conversation s'enlisait et devenait chaotique. Arlian finit par abandonner, et ils poursuivirent leur route en silence.

Dès qu'ils passaient devant une habitation humaine, les gens cessaient sur-le-champ toute activité et suivaient des yeux l'étrange chariot et son cocher inconnu. Il paraissait évident que, malgré ce que prétendait la maison de Slihar, personne n'avait commercé avec le nord depuis bien longtemps – ou du moins, rectifia de lui-même Arlian, aucun étranger n'était venu en Arithei. Mais des Arithéiens s'étaient aventurés dans le monde extérieur.

Arlian avait imaginé que le trajet qui le mènerait d'Ilusali à Théyani prendrait plusieurs jours. Habitué à sa patrie d'origine nettement plus vaste, il s'était sérieusement mépris sur la taille du petit pays surpeuplé d'Arithei. Ils parvinrent aux portes richement ornées de la capitale alors que le soleil était encore haut dans le ciel occidental.

Ces portes étaient en fer bien sûr, et la ville était partiellement ceinte d'une muraille de fer noir. Sur un cri de Mériei, les portes s'ouvrirent, et les bœufs d'Arlian se dirigèrent d'un pas lent vers la chaussée pavée qui se trouvait au-delà.

La ville était petite comparée à Manfort, mais elle était bien plus grande que tous les bourgs qu'Arlian avait déjà visités et comptait plusieurs grands bâtiments d'une grande beauté. La plupart d'entre eux étaient bâtis en pierre blanche ou jaune et décorée d'ornements de fer noir : des gouttières, des volets, et ainsi de suite. De longues traînées de rouille maculaient la plupart des murs. Les rues étaient en brique brune, mais elles étaient tellement recouvertes de poussière jaune qu'elles n'avaient pas l'air d'être pavées. Il régnait partout une odeur de chaleur et de poussière.

Une fois à l'intérieur des murs, Arlian ne savait pas quelle direction prendre et il regarda Mériei pour qu'il le guide.

— Par là, indiqua l'interprète en désignant une large place sur laquelle s'élevait un bâtiment de pierre blanche.

Quelques instants plus tard, tandis que les bœufs attendaient placidement à l'extérieur, Arlian se retrouva à patienter, dans une vaste pièce élégamment décorée, pendant qu'une dizaine d'Arithéiens discutaient avec Mériei sans faire attention à lui. De temps à autre, un nouveau venu

faisait son apparition dans la pièce et jetait coup d'œil appuyé et étonné vers Arlian avant de se mêler à la conversation en cours.

Arlian observa la pièce. Elle était largement ouverte sur deux côtés. De larges auvents bleus procuraient un peu d'ombre tout en laissant passer le moindre souffle d'air, ainsi que l'arôme prononcé d'un jardin. Le mobilier était celui d'une salle à manger ou d'une salle de conférence, tout en bois sombre massif, simple mais loin d'être primitif. Le sol en carrelage brun était recouvert d'une demi-douzaine de petits tapis aux couleurs vives. Ils conféraient à l'ensemble une touche festive et venaient atténuer l'apparence massive des tables et des chaises. Cet endroit ne ressemblait à rien de ce qu'Arlian avait déjà vu, mais il avait l'air fonctionnel et confortable.

De temps en temps, alors qu'il se tenait là et regardait vaguement autour de lui, Arlian entendait l'un des Arithéiens prononcer le nom d'Hathet. Mis à part cela, il ne comprenait strictement rien de ce qu'ils disaient et il devait se contenter d'attendre.

Finalement, un vieil homme assez grand surgit de la foule et les autres se turent.

— Je m'appelle Hirofa, de la maison de Slihar, dit le vieil homme dans un langage parfait et presque sans accent, bien meilleur que celui de Mériei. À qui ai-je l'honneur de m'adresser ?

— Je suis le seigneur Ari de Manfort, dit Arlian en s'inclinant.

Hirofa lui rendit son salut.

— Et quelles sont les raisons qui vous amènent en Aritheï ?

— Je suis venu ici afin de rembourser une dette envers un homme du nom d'Hathet, avec lequel je me suis lié d'amitié lorsque je n'étais qu'un enfant, répondit Arlian.

— Hathet est un nom de la maison de Déri, dit Hirofa. Cette maison ne commerce pas avec Manfort. Dans quelles circonstances avez-vous rencontré cet homme ?

Arlian hésita. Il avait eu du temps pour y réfléchir, et il se rappelait qu'Hathet avait prétendu que son asservissement était l'œuvre de ses ennemis politiques.

La maison de Slihar pouvait bien être l'ennemi en question. Révéler l'entière vérité n'était sans doute pas très sage.

— Je me suis occupé de lui alors qu'il était atteint d'une fièvre mortelle, dit Arlian. Je voulais que sa famille sache qu'il ne reviendrait pas. Il était trop malade pour me dire leurs noms ou m'expliquer pourquoi il s'était

retrouvé à Fond-du-Creux, où je l'ai rencontré, mais je lui ai fait la promesse de retrouver ses proches et de leur raconter les conditions dans lesquelles leur parent a trouvé la mort.

— Il ne vous a donné aucun nom ?

— Aucun, répondit Arlian.

En fait, Hathet avait peut-être donné des noms, mais si c'était le cas, aucun des mineurs n'y avait prêté attention, et Arlian ne s'en souvenait pas.

Hirofa s'éloigna et se concerta brièvement avec les autres avant de revenir auprès d'Arlian.

— Ce serait un déshonneur pour notre maison si nous empêchions l'accomplissement d'une promesse faite à un mourant, dit-il. Je préviendrai la famille d'Hathet de sa mort.

Arlian fit la moue.

— Je lui ai promis que je le leur dirais moi-même, dit-il.

— Vous ne parlez pas l'arithéien.

— J'aurai besoin d'un interprète, approuva Arlian, mais je souhaite les voir de mes propres yeux et tenir leurs mains afin de partager leur douleur.

— Très bien, dit Hirofa. Je vous mènerai à la maison de Déri.

Certaines des personnes présentes protestèrent. Visiblement, Mériei et Hirofa n'étaient pas les seuls à comprendre la langue des Hommes. Hirofa se retourna, prononça une simple phrase d'un ton sévère et les protestations cessèrent. Il fit ensuite signe à Arlian.

— Venez, dit-il.

Arlian lui obéit, et les deux hommes se dirigèrent vers la place. Hirofa voulut s'engager dans une rue toute proche, mais Arlian s'arrêta près de son chariot.

— Vous pouvez le laisser là, dit Hirofa.

Arlian secoua la tête.

— Non, dit-il. Je suis un étranger, ici, et vous devez excuser mes habitudes, mais je ne me séparerai pas de mon chariot.

Hirofa n'apprécia manifestement pas cette décision, mais il ne fit aucune autre objection lorsque Arlian guida les bœufs pour qu'ils le suivent avec le chariot.

Le temps qu'ils atteignent le palais doré maculé de traces de rouille qu'Hirofa désigna comme étant la maison de Déri, une foule de badauds s'était formée à leur suite. Ils observaient chacun des mouvements d'Arlian et de ses bœufs.

Hirofa guida Arlian jusqu'à un porche central et tourna une poignée fixée à une porte émaillée de carmin et d'or. À l'intérieur, retentit le tintement à peine audible d'une cloche.

Un moment plus tard, les portes s'ouvrirent et un Arithéien revêtu d'une tunique entièrement rouge les accueillit. Hirofa et lui échangèrent quelques paroles, mais Arlian n'entendit pas prononcer le nom d'Hathet.

— Je suis ici au sujet d'Hathet, dit-il.

Surpris, l'homme en rouge lui jeta un coup d'œil.

— Hathet, répéta Arlian.

Hirofa se retourna et lui adressa un bref regard noir, sans rien dire.

L'homme en rouge regarda tour à tour Arlian, Hirofa et la foule de curieux. Il dit quelque chose en faisant un signe à Arlian. Celui-ci ne saisit pas ses paroles, mais le message était suffisamment clair.

Arlian désigna son chariot.

— Est-ce que quelqu'un peut le garder ?

L'homme en rouge comprit la question, même sans reconnaître les mots. Il leva une main pour signifier à Arlian d'attendre, puis il se retourna et cria quelque chose à l'attention de quelqu'un qui se trouvait à l'intérieur.

Un moment plus tard, trois hommes surgirent, revêtus non des tuniques courtes que semblaient affectionner les Arithéiens moyens, mais de cuir brun avec des bandes de fer noir en travers de leur poitrail – une armure, en quelque sorte. Ils ne possédaient pas d'épées mais étaient armés de bâtons de bois de près d'un mètre quatre-vingts. Ils prirent position autour du chariot et des bœufs.

Satisfait, Arlian se retourna et regarda l'homme en rouge, qui lui faisait signe d'entrer, d'un air perplexe.

Il le suivit.

Hirofa avança à sa suite, et l'intendant en rouge, si c'était bien ce qu'il était, regarda Arlian d'un air interrogateur.

Arlian haussa les épaules, et l'intendant leva la main pour empêcher Hirofa d'entrer.

Ce dernier protesta, et les deux hommes discutèrent de vive voix durant plusieurs minutes avant qu'Hirofa s'éloigne finalement, écœuré.

Une fois ce problème réglé, Arlian suivit l'intendant dans une élégante antichambre, au bout d'un long couloir de pierre, puis dans une pièce luxueusement décorée.



Là, une femme dans une robe bleu et vert se prélassait confortablement sur une banquette de rotin. À l'arrivée d'Arlian, elle leva les yeux et se redressa sur son siège.

L'intendant s'entretint un moment avec elle, et Arlian attendit. Puis la femme se leva et s'adressa directement à l'étranger, dans sa propre langue. Elle s'exprimait clairement, même si son accent était plus prononcé que celui d'Hirofa.

— Venez-vous des Terres des Hommes ? demanda-t-elle.

— Tout à fait, répondit Arlian.

— Avez-vous des nouvelles d'Hathet ?

— Oui.

— Alors, vous devez voir grand-mère. Je vais vous préparer.

— Parfait, dit Arlian.

## LA MAISON DE DÉRI

Au fond de la salle de réception, les trois chaises qui se trouvaient sur l'estrade étaient occupées. Une poignée de personnes, toutes belles et bien nourries, se tenaient de chaque côté.

Cette pièce était plus grande que celle où il avait rencontré Hirofa, et elle n'était ouverte que sur un côté, mais elle était agencée de la même façon. Les auvents étaient verts au lieu d'être bleus, et les chaises avaient toutes été poussées contre un mur, mais le carrelage était dans les mêmes teintes de bruns, et le mobilier du même style. C'était vraisemblablement la norme en Aritheï – du moins pour les grandes maisons.

Lorsqu'il eut traversé la pièce, Arlian s'agenouilla, comme on le lui avait enseigné, devant les trois personnes qui se trouvaient sur l'estrade – deux femmes, une jeune et une plus âgée, et un vieil homme. Et il fit les signes de respect que l'interprète lui avait enseignés : les paumes des mains pressées l'une contre l'autre devant son visage, la tête légèrement inclinée en arrière.

Le vieil homme prit la parole, en arithéien.

— Ils vous souhaitent la bienvenue dans la maison de Déri, expliqua l'interprète.

— S'il vous plaît, dites-leur que je suis le seigneur Ari de Manfort et que je suis honoré d'être ici, dit Arlian.

L'interprète transmet le message, écouta la réponse et traduisit à Arlian :

— Ils souhaiteraient savoir ce qui vous amène ici.

Arlian leva les yeux vers le couple âgé et demanda :

— Êtes-vous bien de la famille d'Hathet, qui a été envoyé comme ambassadeur à Manfort il y a longtemps ?

Son interprète traduisit rapidement la question en arithéien, et la grande femme aux cheveux blancs répondit en quelques mots.

— Ils reconnaissent la parenté, dit l'interprète. (Elle désigna la grande femme.) Grand-mère Iriol était la sœur d'Hathet.

— Alors je suis au regret de lui dire que je suis porteur de bien mauvaises nouvelles, dit Arlian. Dame Iriol, votre frère Hathet est mort. J'étais présent lors de son trépas et je l'ai tenu dans mes bras.

L'interprète transmit ses propos et reçut en réponse une nouvelle question de la grande femme, tandis que la demi-douzaine de personnes qui se trouvaient dans la pièce se mirent à chuchoter avec agitation.

— Comment a-t-il trouvé la mort ? demanda-t-elle.

— À cause de la fièvre, répondit Arlian. Je l'ai assisté dans la maladie et ai fait pour lui tout ce qui était en mon pouvoir. Il avait été bon envers moi.

Lorsque l'interprète eut achevé sa traduction, plusieurs Arithéiens se mirent à parler en même temps, mais la grande femme garda le silence et resta pensive. L'interprète avait l'air perdue, elle ne savait plus qui écouter.

— Que disent-ils ? lui demanda Arlian.

— Ils veulent savoir où cela s'est produit, quand, si vous êtes un médecin du nord ou peut-être un sorcier... tout !

Arlian réclama l'attention de la famille puis entama son histoire, marquant une pause après chaque phrase afin que l'interprète puisse faire son travail.

— Enfant, je fus capturé par des esclavagistes, raconta-t-il. On me vendit et je fus emmené dans une mine, à Fond-du-Creux, et c'est là que j'ai rencontré Hathet. Il me prit sous son aile, me protégea et se chargea de mon éducation. Il disait avoir été envoyé d'Arithei en qualité d'ambassadeur, mais personne ne le croyait, pas même moi. Il disait avoir été attaqué par des brigands au cours de son périple vers le nord. Il avait voyagé sans encombre jusqu'aux Terres des Hommes, mais il a été fait prisonnier dans la Désolation, le désert situé entre les Régions Limitrophes et Manfort. Il croyait que cette capture était l'œuvre de ses ennemis politiques, car personne n'avait demandé de rançon, contrairement à ce qui aurait dû se produire, et il fut vendu comme esclave et amené à la mine, où j'ai fait sa connaissance.

Plusieurs personnes grommelèrent lorsque ces paroles furent traduites. Arlian hésita avant de reconnaître :

— Nous ne croyions pas à son histoire. Nous n'avions jamais entendu parler de l'Arithei, et nous ne comprenions pas pourquoi les brigands ne l'avaient ni tué ni rançonné. Quoi qu'il en soit, il a passé le restant de ses jours à travailler à la mine. C'est là qu'il a attrapé la fièvre. Il s'est affaibli et a fini par en mourir. (Il tendit la main vers la ceinture de son haut-de-chausse et en tira la grossière petite bourse qu'il transportait depuis si longtemps.) Il les avait récupérées à la mine. Sur les Terres des Hommes, elles n'ont aucune valeur, ce ne sont que de jolies pierres, mais il disait qu'elles étaient précieuses, ici. Lorsqu'il mourut, je les ai prises en souvenir, sans me douter que je parviendrais un jour à trouver l'Arithei, mais maintenant que je suis là, je crois que vous devriez les prendre.

Il ouvrit la bourse, toujours agenouillé, et répandit les pierres violettes sur l'estrade.

Un lourd silence s'abattit soudain sur l'assemblée. Le murmure qui avait persisté tandis qu'il parlait s'interrompit totalement, et les Arithéiens donnèrent l'impression d'avoir cessé de respirer.

— *Amethystoi*, quelqu'un finit-il par dire.

— Des améthystes, approuva Arlian en regardant les observateurs stupéfaits. Manifestement, Hathet n'avait pas exagéré la valeur de son trésor.

L'interprète regardait les bijoux aussi intensément que tous les autres. Elle releva les yeux sur Arlian.

— Je commence à comprendre comment vous êtes arrivé ici, dit-elle.

Arlian ne chercha pas à dissimuler sa surprise.

— Pardon ?

— Les rêves ont été puissants ces derniers temps, et les magiciens imprudents. Avant vous, personne n'avait osé franchir les monts Rêveurs depuis des années, pas même ceux de la maison de Slihar. Lorsque nous vous avons vu, nous nous sommes tous demandé comment vous étiez parvenu à atteindre l'Arithei en vie. Certains d'entre nous vous ont soupçonné d'être un magicien, un démon ou un homuncule plutôt qu'un véritable humain. (Elle fit un signe en direction de l'estrade.) Maintenant, je comprends mieux.

— Que comprenez-vous ?

— Les améthystes... Ne savez-vous pas pour quelle raison elles sont si précieuses ?

— Pas du tout, répondit Arlian. Hathet disait qu'elles pouvaient être utilisées pour une sorte de protection magique, et j'ai pensé qu'elles étaient recherchées pour leur rareté et leur beauté, mais c'est tout ce que je sais.

L'interprète fit un curieux mouvement de tête, et Arlian comprit qu'en Arithei il signifiait la dénégation.

— Elles ne sont pas simplement utilisées en magie, dit-elle. Elles *sont* magiques, intrinsèquement. Une améthyste placée dans une coupe et une simple parole suffisent à soigner l'alcoolisme. Elles préviennent de toutes sortes de folies et gardent les mauvais rêves à distance. (Elle fit un signe en direction d'où était venu Arlian.) Dans les montagnes, les mauvais rêves peuvent être meurtriers. Ces pierres vous ont protégé.

— Les pierres et mon épée, sans aucun doute, dit Arlian. J'ai fait quelques rencontres désagréables, sur le chemin.

— Oui, votre épée, reconnut l'interprète. Une arme blanche. Nous nous servons du fer comme d'une protection, ici. (Elle regarda la poignée de l'épée à la ceinture d'Arlian et ajouta :) Et est-ce de l'argent ?

Arlian baissa les yeux sur les filigranes d'argent du pommeau de son épée.

— Oui, de l'argent et de l'acier, confirma-t-il.

— Les créatures des ténèbres craignent l'argent, expliqua l'interprète. Celles de l'air ne supportent pas les armes blanches, et celles des rêves ne peuvent pas s'approcher de l'améthyste. Vous êtes très bien protégé.

Arlian se souvint des choses qu'il avait rencontrées et combattues sur la route, dans les montagnes, de ce qu'il était advenu de son quatrième bœuf, et il haussa les épaules. Si c'était ce qui arrivait lorsqu'il portait des protections magiques, que ce serait-il passé s'il n'avait pas été en possession de telles défenses.

Manifestement, il aurait trouvé la mort. Inutile de se demander pourquoi les échanges entre l'Arithei et les Terres des Hommes étaient si peu nombreux ! Et inutile de se demander pourquoi les Arithéiens avaient disposé des clôtures de fer autour de chaque bourgade ainsi que ces étranges poteaux le long de leurs routes.

Et il venait de se débarrasser de toutes ses améthystes... Le voyage du retour vers le nord pourrait bien être son dernier. Il ne pouvait cependant guère les récupérer, désormais...

La grande femme prit la parole.

— Elle voudrait savoir si c'est tout ce que vous a remis Hathet, déclara l'interprète.

— Oui, répondit Arlian. C'est tout.

La grande femme se baissa alors et choisit la plus grosse des pierres violettes, une aussi grosse que la dernière phalange du pouce d'Arlian.

— Alors gardez celle-ci, dit-elle, en parlant lentement dans la propre langue d'Arlian. Pour vous être occupé de mon frère lorsqu'il était malade.

Arlian hésita, ne sachant pas s'il devait refuser ou non, mais le souvenir de ces choses dans les montagnes le décida.

— Merci, dit-il en acceptant la pierre.

— Portez-la autour du cou, dit-elle. Elle sera plus efficace de cette façon.

Arlian s'inclina en remerciement de ce conseil.

La grande femme s'adressa ensuite à l'interprète en arithéien.

L'interprète écouta attentivement et posa quelques questions avant de finalement se retourner vers Arlian.

— Elle dit que vous pouvez profiter de la protection de la maison de Déri chaque fois que vous le désirerez, et elle souhaite savoir si Hathet a mentionné le nom de ceux qu'il pensait impliqués dans ce complot contre lui.

— Non, dit Arlian. Il n'a jamais mentionné le moindre nom.

— Elle souhaite également que je vous dise que, malgré les événements qui ont suivi le départ d'Hathet et ceux qui ont accompagné votre arrivée, elle a de forts soupçons sur les personnes impliquées et sur la façon dont ils s'y sont pris. Vous n'avez pas apporté que de simples nouvelles, mais également la richesse (elle désigna les gemmes éparpillées sur l'estrade) ainsi que la perspective d'une vengeance et de la restauration de l'ancienne domination de la maison de Déri. Vous êtes parvenu à apporter tout cela à la maison de Déri, malgré l'intervention de ceux que vous avez rencontrés avant nous. Vous êtes venu jusqu'à nous, même après avoir rencontré des personnes qui ont certainement tenté de vous en dissuader. Pour cela, la maison vous est grandement redevable.

Arlian remarqua que l'interprète s'était abstenue de mentionner la maison de Slihar par son nom, mais il n'avait aucun doute sur ceux qui étaient visés. Même s'il ignorait tout de la société arithéienne, il lui fut relativement aisé de comprendre que les maisons de Slihar et de Déri

avaient été en farouche concurrence pour la maîtrise des échanges commerciaux avec les Terres des Hommes, que les Slihar étaient responsables de l'enlèvement d'Hathet, et que sa disparition leur avait permis d'exercer leur domination... pour un temps.

— J'ai simplement fait ce qui me semblait juste, dit Arlian. Hathet a été bon envers moi lorsque j'avais besoin qu'on m'aide.

La grande femme dit quelque chose, sans attendre la traduction. Manifestement, même si elle préférait faire appel aux services de l'interprète, elle maîtrisait relativement bien la langue d'Arlian.

— Pourtant, vous êtes venu en Arithei pour nous les apporter, dit l'interprète en désignant les améthystes.

— Je suis également venu en Arithei pour y vendre des épées, dit Arlian. Et pour acheter des biens que je pourrai revendre dans le nord. J'ai de l'argent pour payer.

L'interprète et la grande femme le regardèrent fixement.

— Des épées ? demanda la sœur d'Hathet.

— De l'argent ? demanda l'interprète.

— Exactement, répondit Arlian.

— Il est impossible de dépasser Tirikindaro avec de l'argent, dit l'interprète.

— Personne ne m'en a empêché, répondit Arlian. Tirikindaro était calme lorsque j'y suis passé.

— Mais... (L'interprète chercha ses mots, puis reprit la parole en parlant lentement.) Nos ancêtres ont fui les dragons il y a bien longtemps, et ils sont venus se réfugier en Arithei, expliqua-t-elle. Mais plus tard, ils ont compris qu'ils étaient pris au piège, à cause de la magie qui cerne cette région. Depuis, nous sommes coincés ici. Nous sommes confinés au milieu des rêves, des magiciens, des créatures qui vivent dans les montagnes, dans l'incapacité de quitter cette vallée rassurante parce que nous manquons de protections contre la magie. Nous avons trouvé du fer, tout le fer dont nous avons besoin, pour ériger nos clôtures de défense, mais aucun d'entre nous ne possède les connaissances suffisantes pour forger de l'acier et fabriquer des épées. Et le fer seul n'est pas suffisant contre les créatures des montagnes. Nous n'avons trouvé nulle part de l'argent, et nous avons pourtant cherché. Nous possédions quelques améthystes que nos ancêtres avaient rapportées du nord ; nous les avons remises à nos marchands ainsi qu'à nos ambassadeurs, mais, avec le temps, elles se sont perdues, leurs

possesseurs ayant peu à peu succombé aux dangers qui nous entourent. Hathet portait la dernière pierre de notre maison, et il ne fait aucun doute que quelque brigand l'aura offerte à ses enfants pour qu'ils jouent avec. La maison de Slihar possédait trois ou quatre fois plus de pierres que nécessaire pour envoyer ses propres ambassadeurs et marchands durant quelques années encore après la disparition d'Hathet, mais elles aussi ont disparu. Nous étions confinés ici, sans véritable espoir.

Elle soupira avant de dire :

— Les populations des pays qui se trouvent au-delà des montagnes n'ont rien fait pour nous venir en aide, mais nous ne leur en tenons pas rigueur. Nous n'avons pas osé leur révéler le secret des améthystes, de crainte d'une invasion, et ils savaient que nous étions en possession d'un secret que nous ne désirions pas partager. Se méfiant de nous en retour, ils refusèrent de nous vendre de l'acier et de l'argent. (Elle fit un signe de résignation.) Nous ne leur en voulons pas ; nous ne leur avons donné aucune raison de nous faire confiance.

Arlian voulut protester, mais il se ravisa. L'interprète poursuivit :

— Durant des siècles, nous nous sommes résignés à vivre isolés de tout, derrière nos murs de fer, et récemment, nous avons même renoncé à tout contact avec l'extérieur. Et vous voilà, aujourd'hui, sans qu'on vous l'ait demandé, avec toutes ces choses précieuses. Vous nous offrez le monde !

Cette démonstration de gratitude qui conclut les explications de l'interprète mit Arlian mal à l'aise.

— J'étais redevable envers Hathet, dit-il.

La sœur d'Hathet tendit le bras et posa la main sur l'épaule d'Arlian.

— Mon ami, dit-elle doucement, vos paroles et ces pierres ont très largement remboursé votre dette. Si, en plus, vous nous avez apporté de l'argent et de l'acier, vous allez devenir *très* riche.



## LA DÉLÉGATION COMMERCIALE

Noir regarda son verre vide, se demandant s'il allait commander une nouvelle coupe de vin. Ils le coupaient à l'eau, ici, bien sûr – ces Méridionaux avaient toujours fait ça –, mais même en payant pour obtenir autant d'eau que de vin, c'était toujours bien moins cher que de la bière convenable.

Il en avait assez de boire du vin coupé. Il en avait assez de la lumière du soleil en permanence. Il en avait assez de Douces-Eaux. Des mois qu'il était bloqué là, il ne supportait plus rien en rapport avec cette ville et avait hâte de la quitter. Il s'était totalement remis, il avait guéri de ses blessures, et son infection avait disparu depuis longtemps. Mais on attendait toujours deux des caravanes, et le seigneur Dreins n'avait pas l'intention de reprendre la route en direction du nord sans elles.

Il n'était guère en mesure de franchir seul la Désolation, et il espérait ardemment le retour des autres caravanes.

La porte de l'auberge s'ouvrit, et Noir se retourna. Toute interruption dans ses habitudes quotidiennes monotones était la bienvenue.

Une silhouette se tenait dans l'embrasure de la porte et ses contours se découpaient devant la lumière de l'après-midi : un homme grand avec un chapeau à large bord. Il entra dans l'auberge, et Noir le reconnut.

— Ari ! s'exclama-t-il.

— Bonjour, Noir ! dit Arlian en affichant un large sourire. Le seigneur Dreins m'a dit que je te trouverais ici.

— Ari, c'est toi ! répéta Noir en se levant et en se dirigeant vers le nouveau venu.

— Il se pourrait que je ne souhaite plus utiliser ce nom, dit Arlian. Je n'ai pas encore pris ma décision, mais je crois que quelque chose de plus élégant serait plus approprié.

Il garda ensuite le silence un moment, puis les deux hommes s'étreignirent. Arlian donna une tape amicale dans le dos de Noir.

— Ils m'ont dit que tu envisageais de franchir les monts Rêveurs pour te rendre en Arithei, dit Noir.

— C'est ce que j'ai fait, dit Arlian.

— Seul, m'ont-ils dit.

— Tout à fait.

Arlian lui sourit.

Noir lui rendit son sourire.

— Tu te rends compte de la contradiction entre ce que tu dis et ta présence ici, en vie, n'est-ce pas ?

Arlian sourit.

— Je me suis rendu en Arithei tout seul, dit-il. Il n'y a aucune contradiction. J'avais en ma possession des protections dont tu ignorais l'existence. (Son sourire se changea en rictus.) En ce qui me concerne, j'ignorais aussi leur existence !

— Je vois, dit Noir. Et ces protections mystérieuses t'ont également permis de revenir sain et sauf à Douces-Eaux... Ou dois-je comprendre autre chose dans ce que tu dis ?

— Oh, j'avais d'autres protections sur le chemin du retour, dit Arlian.

Il fit un signe en direction de la porte.

Noir regarda dehors et aperçut une dizaine d'hommes et de femmes, tous revêtus de costumes étranges aux couleurs vives. Ils portaient de larges ceinturons de cuir qui ne semblaient pas à leur place sur leurs tuniques criardes, ainsi que des médaillons d'argent étincelants suspendus à des chaînes autour du cou.

— La délégation commerciale arithéienne, expliqua Arlian. Ils m'ont escorté sur le chemin du retour.

Noir était parfaitement conscient qu'il n'y avait pas eu d'échanges commerciaux avec l'Arithei depuis à peu près une décennie, mais il n'avait aucune raison de mettre en doute les propos d'Arlian. Il n'avait jamais vu

d'Arithéiens, mais il n'avait aucune raison non plus de penser que ces étrangers n'en étaient pas.

— Bien sûr, dit-il.

Il se dirigea vers la porte et regarda dehors.

L'habituel chariot cabossé d'Arlian se trouvait sur la place, juste derrière les Arithéiens, mais il était suivi de quatre chariots plus exotiques, tous ouverts sur les côtés et couverts de toiles rouges étendues sur des cadres de bois. Chaque chariot était tiré par deux magnifiques chevaux. Une autre monture, un gros hongre noir, se trouvait à proximité, attaché à un palmier.

En fait, les cinq chariots avaient l'air flous et légèrement plus éclatants et colorés qu'ils auraient dû. Noir avait séjourné suffisamment longtemps dans les Régions Limitrophes pour savoir ce que cela signifiait.

— De la magie, dit-il.

— Un tout petit peu, en effet, dit Arlian. C'est ce que les Arithéiens font de mieux, et je crois qu'ils se sont montrés particulièrement généreux avec moi.

Noir acquiesça.

— Tu as donc trouvé des clients pour tes armes. Tant mieux pour toi, monseigneur.

— Ainsi que des clients pour de l'argent. J'ai vendu le métal qui a servi à la fabrication de ces pendentifs.

Noir examina le collier de l'Arithéien le plus proche. Il remarqua qu'une pierre violette y était enchâssée.

— Magnifique !

Arlian jeta un coup d'œil aux chariots.

— Je vais te présenter, dit-il.

— Si tu veux, répondit Noir en suivant Arlian sur la place ensoleillée.

Les Arithéiens portaient des noms étranges, et Noir doutait de pouvoir tous les retenir. Le chef de la délégation était un homme mince au regard d'aigle qui répondait au nom de Thirif. Mais c'était une femme potelée et souriante, Hlur, qui allait faire office de nouvelle ambassadrice à Manfort.

— J'ignorai que l'on avait besoin d'un nouvel ambassadeur, lui fit remarquer Noir.

— Sahazine est..., commença Arlian. (Il hésita avant de poursuivre :) Eh bien, disons que je crois que nous aurons besoin d'un nouvel ambassadeur !

Noir ne demanda pas d'autres explications. Arlian poursuivit les présentations. Il était évident qu'ils étaient à peine la moitié à posséder des notions en langue des Hommes, mais ils affichaient tous un large sourire, hochaient la tête, et semblaient ravis de se trouver sur les Terres des Hommes et de rencontrer Noir.

Les chariots étaient si chargés de magie que Noir fut parcouru de frissons lorsqu'il les approcha. Il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil aux paquets et aux caisses qui se trouvaient à l'intérieur.

Arlian remarqua sa curiosité.

— Ce sont des enchantements prêts à l'emploi, dit-il. Des milliers d'entre eux. Des poudres, des potions, des gemmes, des décoctions et des rêves en cages de fer. Tout cela est totalement inconnu sur les Terres des Hommes. Je vais avoir quelque chose à vendre dans chaque bourg que nous allons traverser lorsque nous reprendrons la route du nord, de Briseroche à Benth-en-Tara, et il devrait encore me rester la majeure partie du chargement lorsque nous atteindrons Manfort.

— En effet, dit Noir d'un ton évasif.

— Les Arithéiens m'ont dit que même les plus grands magiciens ne parvenaient pas à concocter des sortilèges à Manfort, déclara Arlian. Il manque quelque chose dans l'atmosphère ou dans la terre. Mais ils peuvent y apporter ces sortilèges tout prêts et les vendre.

— Les sorciers ont l'air de savoir se débrouiller, lui fit remarquer Noir.

Arlian écarta cette idée d'un geste.

— Les Arithéiens ne considèrent pas notre sorcellerie comme de la véritable magie, dit-il. Ils m'ont dit que ce chargement était uniquement composé de sortilèges que les sorciers étaient incapables d'élaborer.

— Quel genre de sortilèges ?

— Oh, ils sont tous différents et en quantité ! dit Arlian tandis qu'ils approchaient tous les deux du chariot en regardant son contenu. Des poisons, des protections, des aphrodisiaques, des philtres d'amour, des charmes, des illusions, des potions de séduction... Je ne les connais pas tous, moi-même. La maison de Déri les entrepose depuis plus de vingt ans, pour le jour où ils trouveraient le moyen de refaire du commerce.

— Et tout cela t'appartient ?

— En grande partie, admit Arlian. J'ai mon vieux chariot et j'en possède deux autres. Les deux derniers appartiennent à la maison de Déri. Des alliés.

— Et ces Arithéiens qui t’accompagnent ?

— Eh bien, Shibielle, Isein et Qulu travaillent pour moi, expliqua Arlian. Les autres voyagent simplement en notre compagnie. Thirif et Hlur et un ou deux autres envisagent de se joindre à la caravane et de nous accompagner à Manfort. Après tout, un ambassadeur ne serait guère utile ailleurs. Les autres ont déjà eu leur lot d’aventures en voyageant aussi loin de chez eux et préfèrent éviter de franchir la Désolation. Je ne peux guère les en blâmer ! Ils resteront ici, dans les régions Limitrophes, et feront des échanges contre des objets dont manque l’Arithei.

Noir hocha la tête.

— Les trois premiers que tu as mentionnés sont tes esclaves, alors ? Tu les as achetés ?

Arlian s’arrêta net, scandalisé. Il se tourna pour regarder Noir.

— Non, dit-il. Jamais je ne posséderai d’esclaves. Je l’ai été moi-même et j’ai vécu parmi eux. Aucun d’eux n’est asservi. Ce sont des personnes libres, je me contente de les employer.

— Des employés ? demanda Noir. Vous êtes donc un véritable seigneur, dorénavant, et vous ne jouez plus un simple rôle.

— Tout à fait, approuva Arlian. Je suis un seigneur. Et je crois, ajouta-t-il, que je suis enfin prêt.

Noir le regarda d’un air interrogateur.

— Je suis un adulte, désormais, dit Arlian. Je suis fort et en bonne santé, et je possède, comme tu l’as dit, le cœur du dragon. J’ai étudié les mœurs des seigneurs et j’ai trouvé l’argent nécessaire pour que ce titre ne soit pas remis en cause. Tu m’as enseigné les principes du maniement de l’épée, et, sur la route, j’ai tué un homme et une dizaine de monstres. Les Arithéiens m’ont fourni plus de sortilèges que n’importe qui à Manfort ne pourrait en posséder. Je crois qu’au niveau de l’intelligence, du courage et des compétences, je suis à la mesure de la plupart des hommes. (Il prit une profonde inspiration et se calma progressivement.) Le moment est venu, poursuivit-il, de retourner à Manfort, de trouver le seigneur Dragon et ses pillards et de les punir pour leurs fautes. Il n’y a plus de temps à perdre. Je dois retrouver Douceur, la libérer, ainsi que toutes les femmes qui m’ont aidé et qui sont encore en vie, et punir tous les patrons de *La Maison de la Société Charnelle* pour leurs fautes. Et lorsque j’aurai fait tout cela, il sera temps d’aller chercher les dragons dans leurs cavernes souterraines, les monstres qui ont massacré ma famille et qui ont tout détruit.

— Oh, c'est tout ? demanda Noir. Renverser une dizaine de seigneurs et anéantir les dragons... un jeu d'enfants !

Arlian lui sourit.

Noir lui adressa un regard noir.

Durant un moment, ils restèrent tous deux silencieux près du chariot. Noir se retourna et jeta une fois de plus un coup d'œil aux caisses et aux paquets.

Il savait qu'un simple philtre d'amour valait une dizaine de fois son poids en or. Et Arlian possédait trois chariots remplis à ras bord d'objets magiques. Le garçon n'était pas simplement un seigneur, mais un seigneur particulièrement riche.

Il fut interrompu dans le cours de ses pensées par un toussotement poli. Il se retourna vers son ami.

— As-tu jamais songé à abandonner ta carrière dans les caravanes commerciales ? demanda Arlian.

— Pour quelles raisons ?

— Parce que tout seigneur qui se respecte doit posséder un foyer, bien sûr, mais aussi un garde du corps et un intendant. Tes conseils et ton amitié ont beaucoup de valeur pour moi, Noir, et je serais ravi si tu acceptais ce travail.

Noir le regarda sans rien dire durant un moment.

— Tu dois me prendre pour un imbécile, finit-il par dire.

— J'augmente ton contrat actuel de vingt pour cent, dit Arlian.

— Vraiment ?

— Oui.

— En or ?

— Bien sûr.

— Dans ce cas, monseigneur, dit Noir en le saluant, je suis vraiment un imbécile. Dès que mon contrat actuel aura pris fin, je serai entièrement à ton service.

LIVRE 3  
SEIGNEUR OBSIDIEN

## DES RUMEURS

Piécette leva les yeux lorsque la porte s'ouvrit, laissant entrer la pluie printanière. L'homme dans l'embrasure de la porte était d'une taille moyenne. Ses cheveux étaient sombres et il était revêtu de cuir noir.

Elle ferma son registre et demanda :

— Puis-je vous aider ?

— J'ai cru comprendre que vous gériez certaines propriétés dans la ville haute, dit l'homme en noir.

— En effet, reconnut Piécette.

— Je représente le seigneur Obsidien, dit l'étranger. Je le précède tandis qu'il s'occupe de finaliser quelques affaires à Garde-Ouest. Il recherche un logement adéquat pour un séjour de longue durée à Manfort.

— J'ai peut-être une suite..., commença Piécette.

L'homme eut un sourire en coin.

— Non, non, dit-il. Un logement adéquat pour le seigneur Obsidien. Nous avons besoin d'une maison avec jardin, au moins.

— Et au plus ?

Le sourire de l'homme s'élargit.

— Je doute vraiment que ce que vous possédez puisse être trop grand pour nous. Ou plus que le seigneur Obsidien pourrait se permettre.

Piécette grommela.

— En fait, il s'avère que je m'occupe du vieux palais ducal, celui qui a été abandonné par le grand-père de l'actuel duc de Manfort lorsque la citadelle a été achevée. Je ne pense pas que...



— Cela nous conviendrait parfaitement, l’interrompit l’homme en noir. Pourrais-je le visiter ? Immédiatement ?

Piécette le regarda fixement quelques instants, essayant de deviner si l’homme était un imbécile, un fou, un plaisantin ou simplement peu au fait du prix que pourrait lui coûter une telle demeure. Elle n’avait jamais eu vent d’un quelconque seigneur Obsidien, pour autant qu’elle s’en souvienne, et elle aurait certainement entendu parler de quelqu’un qui pouvait se permettre d’habiter le Vieux Palais.

Quand bien même, « Obsidien » pouvait très bien être un nom d’emprunt, peut-être pour le seigneur Enziette ou un autre aristocrate de la ville qui s’ennuierait dans un logement plus modeste. Elle se leva.

— Je vais chercher les clés, dit-elle.

Le garde se disait que l’étranger qui regardait fixement *La Nouvelle Auberge* lui semblait familier, mais il ne parvint pas à le resituer. Sa chemise de soie jaune et son ample manteau de laine, ses cheveux taillés court dévoilés lorsqu’il ôta son chapeau à plume, l’épée raffinée qu’il portait à la ceinture et une dizaine de détails supplémentaires indiquaient qu’il s’agissait d’un homme riche, mais ses bottes noires étaient éraflées et laissaient paraître des traces d’usure, et sa coupe de cheveux était légèrement démodée.

Curieux, le garde s’approcha. C’était un jour tranquille, et il n’avait rien de particulier à faire à part rester bien en vue dans la rue. Personne ne lui en tiendrait donc rigueur s’il proposait ses conseils au jeune homme, et s’il lui posait quelques questions.

L’étranger ne se retourna pas lorsque le garde approcha. Il poursuivit au contraire son examen de *La Nouvelle Auberge*, comme s’il essayait de compter chacun des blocs de pierre de la façade. Son manteau claquait dans le vent frais, et le chapeau sous son bras avait l’air de vouloir s’échapper.

— Ils n’ont pas encore choisi de nom, ni posé d’enseigne, mais il s’agit bien d’une auberge, monseigneur, si vous cherchez à vous loger, proposa le garde.

Le jeune homme se retourna.

— Une auberge ? demanda-t-il. Juste une auberge ?

— C’est exact.

— On m’a dit que je pouvais trouver un tout autre établissement en ces lieux.

— Ah, s'exclama le garde. (Il comprenait mieux.) Eh bien, il y en avait un, jusqu'à il y a deux ans, *La Maison des Six Seigneurs*, comme l'appelaient certains d'entre nous. Elle n'existe plus, elle a été incendiée.

— Oh, incendiée ? Comment est-ce arrivé ?

— C'est l'un des six seigneurs qui y a mis le feu.

L'étranger fronça les sourcils.

— Vraiment ? C'est plutôt inhabituel, n'est-ce pas, d'incendier délibérément un bâtiment au milieu de la ville ?

— Très inhabituel, monseigneur, approuva le garde. Et nous aurions pu nous y opposer, mais il nous a montré une lettre du duc de Manfort qui lui conférait tout pouvoir et il a ordonné à tous les gardes de lui obéir.

— Vraiment ! Cela non plus n'est pas très habituel, n'est-ce pas ?

— Pas du tout, monseigneur.

— Pensez-vous qu'il ait pu s'agir d'un faux ?

— Le sceau du duc y était apposé, et l'un des propres gardes du duc l'accompagnait, monseigneur.

— Qui était donc cet homme, alors, pour qu'il s'attire ainsi les bonnes grâces du duc ?

Il posa la question avec sans doute légèrement plus d'empressement qu'il l'avait imaginé.

— Je l'ignore, monseigneur. Il n'a pas décliné son identité.

Arlan essaya de dissimuler sa déception.

— Oh, mais quelqu'un l'aura sans doute reconnu !

— Pas à ma connaissance, monseigneur.

— Était-il masqué ?

— Pas du tout. Mais vraiment, monseigneur, qui ici à Garde-Ouest connaîtrait tous les seigneurs de Manfort de vue ?

— Êtes-vous en train de me dire que vous ne connaissiez aucun de ces six seigneurs ?

— Pas un seul, monseigneur. Après tout, les commerçants et les ménagères de Garde-Ouest ne se rendent guère aux bals des palais de Manfort. Je ne pourrais mettre un nom sur plus d'une dizaine de seigneurs. D'ailleurs, je reconnaîtrais à peine le duc lui-même si je venais à le croiser ! Par exemple, vous avez un air qui m'est familier, mais je n'arrive pas à me souvenir...

Arlan lui sourit.

— Je ne fais pas partie de ceux que vous pourriez connaître, dit-il.

Il se retourna et s'éloigna en se coiffant de son chapeau et en gardant une main dessus pour l'empêcher de s'envoler.

Le garde hésita, mais il ne se lança pas à sa poursuite. Mettre son nez dans les affaires des riches n'était pas vraiment ce que l'on attendait de lui. Au contraire, cela aurait pu se révéler très imprudent de sa part.

Et vraiment, le jeune et beau seigneur devait probablement être peu disposé à faire savoir qu'il était venu en quête d'un infâme lupanar.

La nouvelle de l'arrivée imminente du mystérieux seigneur Obsidien se propagea rapidement à travers Manfort. Les commerçants de la ville observèrent l'arrivée des chariots et des hommes, à la fois des gens du cru et des étrangers. Et les travaux de restauration du Vieux Palais s'engagèrent. Plusieurs de ces commerçants trouvèrent le chemin de la poterne et se renseignèrent pour savoir si la maisonnée pourrait avoir besoin de leurs services.

L'intendant, un homme impressionnant qui se faisait appeler Noir, était prudent dans ses choix. Les épiciers, bouchers, quincailliers, garçons d'écurie, et ainsi de suite, étaient interrogés sur leurs conditions de paiement, puis sur ceux qu'ils pouvaient recommander dans des corps de métiers différents du leur, et il les remerciait poliment mais en leur donnant une réponse évasive.

Exception fut faite pour un marchand d'esclaves qui vint lui aussi à la poterne. Il se présenta puis commença :

— Naturellement, même si j'ignore quels sont les désirs particuliers du seigneur Obsidien, nous pouvons lui fournir presque tout ce qu'il pourra nous demander, peu importe l'âge, le sexe...

— Le seigneur Obsidien ne souhaite pas d'esclaves, répondit dédaigneusement l'intendant. Notre personnel est entièrement composé de personnes libres.

— Ah, mais il y a certainement quelques tâches..., poursuivit l'esclavagiste d'un ton enjôleur.

L'intendant ne lui permit pas d'achever sa phrase.

— Le seigneur Obsidien ne souhaite pas d'esclaves, répéta-t-il.

L'esclavagiste se renfrogna et suggéra :

— Alors peut-être seriez-vous vous-même intéressé...

— Non.

— Le seigneur Obsidien n'a pas besoin de le savoir...

— J'ai dit non.

— Si je puis me permettre...

— C'en est assez ! Sortez d'ici ! aboya l'intendant en portant la main à la poignée de son épée... une épée d'aristocrate, remarqua le marchand d'esclaves, ce qui lui parut peu approprié pour un intendant.

Le marchand d'esclaves hésita mais il finit par hausser les épaules et s'éloigna sans protester davantage.

Plus tard, il fit part de l'incident à quelques-uns de ses amis. La nouvelle se répandit, et d'autres, curieux, tentèrent d'interroger discrètement l'intendant.

— Le seigneur Obsidien ne souhaite pas d'esclaves, leur dit Noir. Et moi non plus. C'est tout. C'est son choix et le mien également.

L'intérêt porté au seigneur Obsidien, qui était né lorsque Piécette avait déclaré qu'elle avait trouvé un acheteur pour le Vieux Palais, s'intensifia lorsqu'on eut connaissance de cet étrange caprice. Manifestement, Obsidien ne faisait pas partie de l'élite établie de la ville, car aucun de ses membres n'avait jamais éprouvé de scrupules au sujet de l'esclavage. Il s'agissait d'un étranger.

Quelques habitants de Manfort rejoignirent le personnel d'Obsidien, et la rumeur enfla...

D'après certaines informations, Obsidien lui-même n'était pas encore arrivé au palais, mais en plus de l'intendant et des employés embauchés sur place, une demi-douzaine d'étrangers y résidaient. Pas simplement des personnes qui venaient d'en dehors des murs de la cité, mais d'un lieu qui se trouvait totalement au-delà des frontières des Terres des Hommes : quatre hommes et deux femmes. Ils s'exprimaient entre eux dans une langue inconnue, parlaient la langue des Hommes de manière hésitante, voire pas du tout, et étaient le plus souvent revêtus de tuniques étranges et insolites.

Les chariots qui avaient transporté l'approvisionnement au palais étaient très bien gardés, et certains d'entre eux contenaient un chargement qui fut rapidement remis à l'abri des regards, dans des resserres fermées à clé.

On disait que l'intendant était à la recherche d'informations autres que des adresses de fournisseurs de produits frais et d'huile de lampe. La rumeur voulait qu'il soit intéressé par la sorcellerie et le verre volcanique. Le choix du nom du seigneur Obsidien avait sans doute un rapport avec tout cela. Certains affirmaient également qu'il s'informait au sujet de personnes

susceptibles de détenir des connaissances au sujet des dragons et de l'ensemble des seigneurs de Manfort.

Mais tout cela n'était qu'ouï-dire. Toutes les informations qui circulaient dans les rues n'étaient que des rumeurs et des commérages qui n'avaient aucun lien avec des faits réels, et la population de Manfort attendait l'arrivée du seigneur Obsidien avec grande impatience.

Noir ne put guère l'ignorer, et un soir, alors qu'il regardait par la fenêtre de l'une des pièces du haut, il fit remarquer :

— La ville entière se pose des questions à ton sujet.

Arlian répondit :

— C'était le but.

Arlian était confortablement installé sur une chaise garnie de velours. Un verre de bon vin rouge était posé sur la table, à côté de lui. Le jeune homme était arrivé quelques jours auparavant, en compagnie des Arithéiens qui avaient choisi de se rendre à Manfort. Arlian avait conduit son propre chariot et il portait un costume de cocher plutôt que celui d'un noble. L'anonymat avait du bon, et le chapeau noir au large bord d'un cocher lui permettait de dissimuler son visage afin que, plus tard, lorsque le seigneur Obsidien ferait sa grandiose apparition, la ressemblance ne soit pas trop évidente. Ari le cocher obtiendrait des réactions bien différentes de celles du seigneur Obsidien de la part des commerçants de Manfort, et Arlian pensait que les deux seraient utiles.

— Je ne suis toujours pas convaincu qu'il s'agisse d'une bonne idée, répondit Noir.

— Eh bien, que suis-je censé faire d'autre ? demanda Arlian. Parcourir la ville, rue après rue, dans l'espoir de repérer le seigneur Dragon ou l'un de ses hommes de main ? À Garde-Ouest, j'ai été incapable de trouver quelqu'un qui sache quoi que ce soit à son sujet. J'ai entendu quelques rumeurs, mes soupçons concernant les noms des cinq autres seigneurs se sont étayés, mais je n'ai rien appris de plus sur le seigneur Dragon. Et je ne suis vraiment certain d'aucun de ces noms. Rose m'en a cité un, mais l'homme a très bien pu lui mentir à l'époque. Non, si je veux trouver ceux que je cherche, je dois les faire venir à moi.

— Et tu te renseignes sur les dragons, dit Noir. Et si le seigneur Dragon n'avait plus du tout utilisé ce nom ? Suppose qu'il l'ait choisi complètement au hasard, juste cette fois-là, ou, si ce n'était pas dû au hasard, simplement

parce qu'il avait l'intention de piller un village ravagé par les dragons ! Qui pourrait alors te donner des nouvelles de lui ?

— Personne, reconnut Arlian. Mais comme tu l'as dit toi-même, j'ai le temps. Si ce stratagème ne marche pas, je tenterai autre chose, et j'essaierai encore. Plusieurs choses, en fait.

Noir jeta un coup d'œil à son employeur.

— Comme l'obsidienne ?

— Oui.

— Cela fait presque dix ans que l'obsidienne a été volée, Ari, et jusqu'à présent, nous n'en avons pas vu un seul échantillon dont tu aurais pu dire avec certitude qu'il provenait de ton village. Crois-tu vraiment que cela puisse nous mener aux pillards ?

— Pourquoi pas ? Nous n'avons pas encore vraiment tenté. Lorsque nous aurons commencé à en acheter et à nous informer sur sa provenance, pourquoi nous le cacherait-on ?

— Peut-être parce que la personne l'ignore. Un morceau d'obsidienne peut facilement avoir changé de mains une dizaine de fois.

— À quelle fréquence un scalpel de médecin ou un bijou changent-ils de mains ? demanda Arlian.

— Combien de temps un médecin se souvient-il où il a acheté chacun de ses instruments ? rétorqua Noir.

— Combien de fois une femme oublie-t-elle où elle s'est procuré chacune de ses babioles ?

— Admettons que tu apprennes que dame « Je-ne-sais-quoi » a acheté son pendentif dans une échoppe en particulier dans la rue des Joailliers. Et si la boutique a disparu depuis cinq ans ? Ou six ?

— Eh bien, je continuerais de chercher !

Noir poussa un soupir et changea de tactique.

— Et ce gala que tu as prévu... Je présume que tu laisseras le vieil ambassadeur arithéien aux Arithéiens, mais suppose que le seigneur Dragon s'y rende et te reconnaisse ? Ne pourrait-il pas décider de te tuer avant que tu puisses l'affronter ? Ne pourrait-il pas s'enfuir ?

— Comment pourrait-il me reconnaître ? demanda Arlian avec un rire amer. J'avais onze ans lorsque nous nous sommes rencontrés, et il pense probablement que je suis toujours en train de donner des coups de pioche dans une paroi rocheuse à Fond-du-Creux. Je doute même qu'il m'ait vu à

Garde-Ouest il y a deux ans, et si c'était le cas, il m'aura certainement pris pour un badaud.

— Tu pars du principe qu'il s'agit d'un homme ordinaire.

Arlan prit son temps avant de répondre.

— Non. Comment un homme ordinaire aurait-il su que des dragons étaient sur le point de détruire Obsidien, lui laissant la possibilité de s'adonner au pillage ? Et à Garde-Ouest, il était en possession, apparemment légitime, d'une lettre du duc de Manfort lui conférant tout pouvoir. Je ne doute pas un seul instant que le seigneur Dragon, quelle que soit sa véritable identité, a un accès plus large à la connaissance que le commun des mortels. Il pourrait très bien être un sorcier. Mais il ne s'agit que d'un homme, pas d'un dieu, ni même d'un dragon. Je ne crois pas qu'il soit infaillible, et les Arithéiens m'ont appris que la sorcellerie avait des limites, et qu'elles étaient plutôt étroites. Je pars du principe que le seigneur Dragon, peu importe qui ou ce qu'il est, est aussi curieux que n'importe qui. Je pense qu'il viendra aux festivités et je ne crois pas qu'il me reconnaîtra. (Il haussa les épaules.) Si j'ai tort, eh bien, le destin se sera montré bien cruel.

— Et si tu as tort, tu pourrais bien te retrouver mort.

— C'est bien vrai. Et puisque tu es assez bon de t'en inquiéter, il s'agit vraiment là de mes affaires, n'est-ce pas ? Pourquoi es-tu aussi déterminé à m'en dissuader ?

— Il s'agit en partie de ma perversité naturelle, mais c'est aussi parce que je crois que tu es un imbécile de gâcher ainsi une vie merveilleuse. Tu es jeune, beau, riche... Oui, on t'a causé du tort alors que tu n'étais qu'un enfant, tu as été vendu comme esclave, mais tu es libre, aujourd'hui, et tu possèdes tant de choses ! Pourquoi tout risquer dans la poursuite d'une justice abstraite ? Je trouve ça stupide. Si un homme m'a causé du tort, je ne vais pas tenter de le débusquer, je l'évite et je reviens à mes affaires.

— Je ne peux pas faire ça, dit Arlian. Nous sommes très différents l'un et l'autre, Noir. Je ne peux pas oublier ce que l'on m'a fait.

— Pas même pour un an ou deux, jusqu'à ce que tu connaisses mieux la ville ?

— Noir, chaque jour, je pense au seigneur Dragon et à sa bande, ainsi qu'aux dragons. Chaque jour, je me souviens du faciès de ce dragon. Je ne peux pas attendre une année de plus.

— Alors tu vas te faire tuer.

— Sans doute.

— Je ne peux pas dire que j’apprécie cette idée. Si tu trouves la mort, je ne serai plus payé.

— En supposant que tu ne meures pas à mes côtés.

— Exactement. Et je n’ai pas l’intention de laisser une telle chose se produire.

Arlan eut un léger sourire.

— Je n’ai pas d’héritiers, Noir. Si je meurs et que tu survis, tout ce que je possède ici est à toi.

Noir cilla.

— Oh ! s’exclama-t-il.

Le sourire d’Arlan s’élargit.

— Et maintenant, je suppose qu’il va falloir que je surveille mes arrières lorsque tu seras dans les parages.

Noir grommela.

— Ce n’est pas la peine. Aussi longtemps que tu me paies suffisamment, je me contenterai de jouer les intendants. Étant donné la popularité des duels et des assassinats dans la région, je soupçonne les intendants de vivre généralement plus longtemps que leurs seigneurs. En outre, je ne suis pas sûr d’apprécier d’être pendu pour meurtre.

— Je saurai m’en souvenir, dit Arlian avant de siroter quelques gorgées de vin. Et comment se déroulent les préparatifs ?

Noir soupira et entama le décompte de tout ce qui avait été fait pour apprêter le Vieux Palais – qui avait autrefois été très élégant – pour la première apparition du seigneur Obsidien dans la haute société de Manfort.

Arlan l’écoula avec attention.

Il était conscient que les critiques de Noir à propos de ses projets pouvaient contenir une certaine part de vérité, mais il n’avait trouvé aucun autre moyen de repérer ces membres de l’élite de Manfort qu’il avait l’intention de supprimer. Il s’agissait, comme le seigneur Dragon, des six seigneurs auxquels le lupanar avait appartenu. Il ne connaissait qu’un nom, celui du seigneur Kourouvain. Il savait que les seigneurs Inthior, Drichène, Salisna et Jérial avaient été des clients et pourraient avoir fait partie des propriétaires, et il avait l’intention de bien observer chacun d’entre eux. Il souhaitait également en apprendre le plus possible sur ceux qui avaient été impliqués dans la création et la destruction de *La Maison de la Société Charnelle*. Il pouvait s’agir d’une partie significative de l’élite de la cité.



Arlian pensait qu'un membre sans lien avec cette élite méritait une attention toute particulière, comme Noir l'avait mentionné. Il s'agissait de Sahazine de la maison de Slihar, l'ambassadeur arithéien dont la faction était très certainement responsable de l'asservissement d'Hathet. Localiser l'ambassadeur et s'occuper de lui ne seraient pas un problème. Les Arithéiens qui avaient accompagné Arlian et Noir à Manfort prendraient soin de lui, et il n'y avait aucune raison pour des natifs des Terres des Hommes de s'impliquer dans leurs affaires.

Noir avait respecté les ordres d'Arlian et avait envoyé une invitation directe à Sahazine, insistant vivement pour qu'il assiste aux prochaines festivités. Il doutait que l'homme refuse.

Le reste ne fut pas si simple. Si Arlian tentait de pourchasser individuellement ces six seigneurs qui avaient été à la tête du lupanar, afin de trouver et libérer Douceur ainsi que les pauvres prostituées estropiées et venger leurs quatre camarades défuntes, il ne pouvait guère s'attaquer à plus d'un ou deux seigneurs avant que les autres se rendent compte de ce qui se tramait et prennent la fuite ou joignent leurs forces contre lui. Ils pourraient utiliser les femmes comme otages ou recruter des assassins pour s'occuper de lui, une fois qu'ils sauraient qu'il les pourchassait. Cela risquait, au mieux, de mettre les femmes en danger et de rendre sa vengeance plus difficile.

Quel meilleur moyen pour les rassembler, afin qu'il puisse les affronter tous ensemble, que d'organiser une fête à laquelle ils ne pourraient pas résister ? Avec un peu de chance, il serait capable de les identifier en leur posant simplement quelques questions, et ensuite, il pourrait les rencontrer, s'entretenir avec eux, jauger leurs points faibles, et tout cela sur son propre terrain, selon ses propres conditions, avant d'agir promptement et de façon appropriée.

Et à propos des six pillards qui avaient travaillé avec le seigneur Dragon – Traîne-Savates, Cachette, Main-de-Pierre, Couvrante, Dague et Quenotte –, comment pourrait-il les retrouver autrement qu'en tentant de remonter la trace des biens qu'ils avaient dérobés ?

S'il s'était contenté de rechercher ces personnes par leur nom, en glanant des informations sur l'endroit où ils se trouvaient, la nouvelle serait certainement parvenue jusqu'à leurs oreilles. Ils auraient alors pu se cacher ou s'enfuir, dès qu'ils auraient su que quelqu'un était à leur poursuite.

Par ailleurs, Arlian soupçonnait la moitié des apprentis assassins de la ville de s'appeler Dague. Même si la plupart d'entre eux étaient des hommes, alors qu'il recherchait une femme, cela ne simplifierait pas sa tâche.

Arlian s'était cependant promis que, tôt ou tard, il les retrouverait tous. Il débusquerait chacun des pillards, chacun des six seigneurs qui avaient eu des parts dans *La Maison*, et il s'assurerait qu'ils soient tous traités comme ils le méritaient. Il tâcherait de libérer autant de femmes qu'il le pourrait. Il laisserait le clan d'Hathet s'occuper de l'ambassadeur usurpateur, mais il se chargerait des autres.

S'il vivait suffisamment longtemps et si l'occasion se présentait, il y avait d'autres vieux ennemis qu'il souhaitait retrouver. Renverse-Lampe méritait finalement qu'on s'attarde sur son cas, et le Vieil Homme aussi. Se servir d'esclaves pour faire fructifier une mine n'était pas répréhensible d'après les lois des Terres des Hommes, mais le Vieil Homme s'était montré trop peu regardant sur les ouvriers qu'il achetait. Ni Hathet ni Arlian n'auraient dû se retrouver là. Et Renverse-Lampe s'était montré bien plus brutal que nécessaire.

Et lorsque Arlian aurait mené toutes ces vengeances à bien, il se mettrait en chasse des dragons dans leurs profondes cavernes... et y perdrait certainement la vie. Malgré tout il sentait qu'il devait le faire.

Il avait demandé aux Arithéiens s'ils connaissaient un moyen de tuer un dragon ou un type de sortilège qui serait efficace contre eux, mais ils n'en savaient pas plus que lui dans ce domaine... voire sans doute moins. Il devrait trouver les cavernes et supprimer leurs occupants tout seul, mais il ne pourrait pas avoir de repos avant.

Et après...

Eh bien, il n'y aurait sans doute pas « d'après ». Et s'il y en avait un, il s'en préoccuperait le moment venu.

## BALBUTIEMENT

Noir entrebâilla la porte de quelques centimètres seulement, pour éviter de laisser passer la pluie ou le vent. Le printemps était bien avancé, mais la température était toujours étonnamment fraîche pour la saison.

— Oui ? demanda-t-il.

La femme recroquevillée sur le perron de la poterne leva les yeux vers lui.

— Je vous... je vous demande pardon, monseigneur, bredouilla-t-elle.

— Je ne suis pas le seigneur, dit Noir en regardant autour de lui dans l'obscurité moite du crépuscule croissant.

La femme était trop dépenaillée pour tenir un commerce honnête, et il n'apercevait ni charrette, ni compagnon. Il pouvait s'agir d'une mendiante, ou d'un appât.

Il ne remarqua personne caché dans l'ombre, prêt à lui bondir dessus lorsqu'il ouvrirait la porte. Mais il était possible qu'un agresseur soit très bien caché. Et même si la femme ne faisait pas partie d'une bande de voleurs qui aurait l'intention de piller le palais, un cambrioleur en puissance pouvait surgir à tout moment et saisir l'occasion si Noir restait là, la porte grande ouverte, par un jour aussi sombre et exécrable.

— Je suis si... Je suis désolée, dit-elle en penchant la tête et en faisant couler l'eau qui s'était accumulée sur le capuchon de sa cape sur les bottes de Noir.

— Entrez, dit-il en l'agrippant par l'épaule et en l'attirant à l'intérieur.

Il claqua la porte et la verrouilla, puis il se tourna vers elle, s'attendant presque à voir une lame surgir dans la main de la femme.

Au contraire, elle était tombée à genoux et tremblait de peur sur le sol de pierre du couloir d'entrée, serrant fermement sa cape autour d'elle.

Noir fronça les sourcils.

Les mendiants étaient rares à Manfort, très rares. Si quelqu'un dormait sans protection dans la rue ou avait manqué plusieurs loyers, quel que soit son état de santé, il courait le risque d'être emmené par les marchands d'esclaves et vendu. Cette femme était probablement une mendicante, l'une de celles que les marchands d'esclaves n'avaient pas encore attrapées, attirée au Vieux Palais par les commérages, cherchant un endroit où s'abriter de la pluie et où manger quelque chose. Tout le reste n'était dû qu'à l'imagination morbide de Noir, influencée par le temps exécrable et les incertitudes de la situation présente. La date annoncée pour « l'arrivée » du seigneur Obsidien et la réception approchait à grands pas, et il commençait à devenir nerveux.

La femme était certainement inoffensive. Elle avait sûrement peur parce qu'elle s'imaginait qu'il allait la vendre aux marchands d'esclaves, malgré les rumeurs. Sa nervosité n'était donc pas due à une éventuelle implication dans quelque affreux complot.

— Levez-vous, lui dit-il.

Elle hésita.

Il tendit la main et écarta son capuchon, révélant des cheveux coupés court et un visage osseux qui aurait pu être séduisant s'il n'avait pas été si hâve. Il était difficile de juger, étant donné les conditions, mais Noir pensait que la femme avait peut-être trente ans, en tout cas pas plus de quarante.

Elle eut un mouvement de recul.

— Levez-vous, j'ai dit.

Il la saisit par le bras et la tira pour qu'elle se redresse.

Elle était fébrile et levait les yeux vers lui, presque implorante.

— Maintenant, que voulez-vous ? demanda-t-il. À manger ? À boire ?

Elle secoua la tête et fouilla à l'intérieur de sa cape.

— J'ai entendu..., commença-t-elle. J'ai entendu que vous... que le seigneur Ob... Obsidien paierait...

Et elle sortit quelque chose d'une poche dissimulée. Elle tendit le bras et ouvrit la main.

Il s'agissait d'une broche, d'un ovale d'obsidienne taillé et poli, enchâssé dans un support en or minutieusement ouvragé, le tout d'une conception relativement archaïque. Un revêtement de velours noir avait été ajouté par la suite au dos du bijou afin d'éviter toute irritation de la peau.

Il s'agissait d'un objet très certainement volé, pensa Noir... la cape de la femme était ancienne, tachée et en loques, et ce qu'il apercevait de sa robe en dessous n'était pas dans un meilleur état. Cette femme n'aurait guère pu se procurer de façon honnête un article aussi raffiné. C'était probablement un souvenir de famille qu'elle avait dérobé dans une pièce laissée sans surveillance.

Mais il s'agissait d'obsidienne, et il pouvait peut-être la convaincre d'avouer où elle l'avait volée. Arlian et lui avaient déjà examiné une vingtaine de pièces, apportées par des joailliers, des marchands, et des personnes dont l'emploi était moins évident, et ils avaient inscrit une demi-douzaine de noms sur lesquels ils projetaient de mener l'enquête. Un de plus pourrait lui être utile, et chasser cette pauvre créature dehors sous la pluie paraissait inutilement cruel.

— Venez, dit-il. Je vais vous donner quelque chose à manger, et vous pourrez vous asseoir près du feu pendant que je vois si le joaillier du seigneur Obsidien est disponible.

Il l'installa sur un tabouret près de l'âtre de la cuisine et lui donna un quignon de pain et une tasse de thé pour l'y tremper. Il n'avait pas eu l'occasion de jeter un coup d'œil à ses dents, mais elles étaient probablement en mauvais état.

Si elle ouvrait la porte avant son retour et laissait entrer une horde de voleurs, cela lui apprendrait à se laisser attendrir aussi facilement, songea Noir en s'empressant de gravir l'escalier pour aller chercher Arlian. Si le palais avait eu du personnel à plein-temps, il aurait posté un garde auprès d'elle, mais jusqu'à présent, seuls Arlian, les six Arithéiens qui avaient effectué le long voyage jusqu'à Manfort et lui y dormaient. Pour le moment, les serviteurs recrutés sur place travaillaient de jour et rentraient chez eux le soir. Ce stratagème leur permettait de faire croire que le seigneur Obsidien n'était pas encore arrivé.

Noir avait hâte d'être au lendemain du grand gala. Une fois tout cela terminé, il pourrait recruter du personnel de maison adéquat.

Quelques minutes plus tard, lorsque Noir et Arlian entrèrent dans la cuisine, la femme s'y trouvait toujours, recroquevillée sur son tabouret. Sa

cape dégageait de la vapeur à la chaleur du feu. Noir passa devant elle d'un pas pressé et vérifia la poterne. Il trouva la porte toujours solidement verrouillée.

— Faites-moi voir cette broche, dit Arlian en tendant la main.

Il portait une livrée de cocher noire garnie d'un passepoil blanc... les couleurs qu'il avait choisies pour lui-même. Elles représentaient le noir de l'obsidienne et le blanc de la justice. Il douta que cette femme puisse juger que ses atours étaient inappropriés pour un joaillier.

Elle reposa sa tasse vide et sortit la broche.

— C'est... c'est tout ce qu'il nous reste, dit la femme en la tendant. C'était mon cadeau de fiançailles.

Noir était de retour dans la cuisine lorsque Arlian accepta la broche et la regarda attentivement. Noir vit qu'Arlian, bouche bée, écarquillait les yeux. Il vit ses muscles se tendre et son dos se cambrer, comme s'il venait de recevoir un coup.

— Sorcellerie ! s'écria Noir en dégainant son épée.

Il fut soudain à côté de la femme, la lame contre sa gorge.

— Non, s'exclama Arlian en tendant la main. Non, non, je vais bien.

Il avait la voix rauque et il cilla pour se débarrasser de quelques larmes.

— Alors quoi...

— La broche, dit Arlian en la tendant vers lui.

L'or scintilla de reflets rouges à la lueur de l'âtre.

Noir n'abassa pas son épée mais la maintint contre la gorge de la femme, la main gauche sur la nuque de cette dernière. Il sentit qu'elle était raide de terreur.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— C'est celle de ma mère, dit Arlian.

La femme hoqueta puis poussa un sanglot plaintif.

Noir n'était pas entièrement convaincu qu'aucune sorcellerie n'était impliquée. Il ne bougea pas.

— En es-tu certain ? demanda-t-il.

— Regarde par toi-même, dit Arlian en retournant le bijou et en ôtant le revêtement de velours.

— Non ! s'écria la femme en cherchant à lui arracher la broche, mais l'épée de Noir la maintint en place.

Arlian lui montra la surface dorée ainsi révélée et désigna une inscription.

— C'est difficile à lire, à cause de la colle, dit-il, mais regarde par toi-même et dis-moi s'il est écrit « À Sharbeth, avec tout mon amour ». (Il regarda la femme.) Sharbeth était ma mère.

— Il est... mais...

Noir relâcha son étreinte sur le cou de la femme et s'empara de la broche. Il dut plisser les yeux pour parvenir à lire l'inscription, car elle était obstruée non seulement par la colle mais également par de la poussière, de la suie et des restes de velours noir, mais la longueur des mots correspondait, et le plus long ressemblait bien à « Sharbeth ».

— C'est donc la broche de ta mère, dit Noir. Il semblerait que je me sois montré exagérément pessimiste à propos de tes plans. Et maintenant ?

— Où vous l'êtes-vous procurée ? demanda Arlian en regardant fixement la femme dans les yeux.

Elle se tourna vers Noir et lui adressa un regard implorant.

— Le... la... l'épée, dit-elle.

— Rengaine-la, dit Arlian.

Noir fit la moue, mais il s'exécuta. Il semblait après tout que la sorcellerie n'avait rien à voir avec tout cela, et si c'était bien le cas, deux hommes solides devaient être capables de maîtriser une mendicante. Il glissa la lame dans son fourreau mais garda la main sur la poignée.

— Maintenant, dit Arlian en s'avancant et en se baissant pour regarder la femme dans les yeux, dites-moi où vous vous êtes procuré cette broche.

— C'est mon mari, dit-elle. C'était mon cadeau de fiançailles. Nous... nous ne savions pas que c'était un objet volé, je vous jure ! Le velours était... il était déjà là...

— Qui est votre époux ? demanda Arlian. Où se trouve-t-il ? Est-il toujours vivant ?

— Il... il est malade. Très malade ! C'est pour ça que j'ai besoin d'argent. Il ne voulait pas... Toutes ces années... Elle regarda fixement la broche dans la main d'Arlian.

— Comment s'appelle votre époux ? demanda Arlian. Où se trouve-t-il ?

— Son nom est Yorvalin, mais tout le monde l'appelle Couvrante, dit-elle. Il est dans notre chambre, rue des Genêts.

— Couvrante ?

Arlian se redressa, et Noir et lui se regardèrent par-dessus la tête de la femme.

— Ça ne peut pas être aussi simple, dit Noir.

— Je ne le croyais pas non plus, reconnut Arlian, mais parfois, le destin est bon, je peux en témoigner.

— De quoi parlez-vous ? demanda la femme en les regardant l'un après l'autre. Qu'est-ce qui est facile ?

— Comment vous appelez-vous ? demanda Arlian.

— On... on m'appelle Balbutiement dit-elle en rougissant.

— Bien sûr, dit Arlian d'un air de dégoût. (Parfois, il ne pensait pas énormément de bien des surnoms que les gens se décernaient les uns et les autres.) Eh bien, Balbutiement, poursuivit-il en baissant les yeux sur elle, je voudrais m'entretenir avec votre époux.

Elle hésita, regrettant manifestement d'en avoir dit autant.

— Vous ne lui ferez pas de mal, n'est-ce pas ?

Arlian poussa un soupir.

— Je ne peux pas vous le promettre, dit-il.

— Je ne... je ne vous conduirai pas à lui, alors.

Noir releva la poignée de son épée de quelques centimètres dans son fourreau, mais Arlian lui fit signe de la rengainer.

— Balbutiement, dit-il en s'agenouillant et en la regardant droit dans les yeux, vous rendez-vous compte à quel point vous êtes en mauvaise posture ? Vous êtes venue ici sans y avoir été invitée, et vous avez tenté de me vendre un objet volé. À vous voir, il est évident que vous ne possédez ni argent, ni famille, ni bienfaiteur. Et vous voilà chez le seigneur Obsidien, à vous disputer avec son personnel. Noir pourrait vous tuer et prétendre qu'il vous a surprise en train de nous dérober quelque chose, et personne n'en douterait. Nous pourrions faire appel à un marchand d'esclaves et vous vendre à lui ; vous êtes encore suffisamment jeune et jolie, il est inutile de vous dire où vous vous retrouveriez. Mais nous ne désirons rien de tout cela, nous ne voulons en aucun cas vous faire du mal. En revanche, nous souhaitons ardemment trouver votre mari. Vous nous avez déjà déclaré qu'il se trouvait dans votre chambre, rue des Genêts, nous finirions par le trouver, quoi que vous fassiez. Vous pouvez nous épargner la peine de chercher. Et il est chez vous ; si nous vous libérons, nous n'aurions qu'à vous suivre, et tôt ou tard, ne finiriez-vous pas par rejoindre votre époux ? (Il fouilla dans sa poche et en ressortit un ducat d'or.) Je vous dédommagerai pour le dérangement, si vous le souhaitez... ou pas, si vous pensez que cela reviendrait à le trahir.



Elle baissa les yeux sur la pièce.

— Je... je vais vous vendre la broche, dit-elle.

— La broche m'appartient de droit, dit froidement Arlian. Vous ne pouvez pas la vendre. Contrairement à vos talents de guide, qui vous appartiennent totalement.

Elle reporta son regard d'Arlian à Noir mais n'y trouva aucun soutien. Noir n'affichait qu'un intérêt tout relatif, alors qu'Arlian avait l'air très déterminé.

— Donnez-moi l'argent, dit-elle en lui arrachant la pièce brillante des mains.

Arlian la laissa faire.

— Maintenant, menez-nous à Couvrante, dit-il.

Balbutiement hocha la tête. Elle se leva et Arlian se redressa pour la suivre.

Noir leva une main pour le retenir.

— Il pleut, dit-il. Vous devriez sans doute changer de vêtements, ou au moins mettre un chapeau.

Arlian lui jeta un coup d'œil et acquiesça.

Une heure plus tard, Arlian vit la première des cibles de sa vengeance, étendue devant lui dans le misérable logement dans lequel elle habitait désormais, terrée sous les toits d'un appartement étroit et délabré.

Il n'y avait pas de lit. Couvrante était étendu sur un tas de haillons, à même les planches nues qui servaient de plancher. L'appartement était entièrement improvisé : le plancher était posé et non fixé sur les poutres, formant un petit îlot de bois à plus de deux mètres au-dessus du véritable sol du grenier, uniquement accessible par une échelle branlante. Il n'y avait aucune fenêtre ni aucun moyen de ventilation, et l'atmosphère était étouffante, chaude, suffocante et horriblement confinée, dominée par une odeur de bois, de moisissure et de transpiration. La lumière provenait d'une unique chandelle posée sur une table, plus bas, ainsi que de la lanterne que tenait Noir.

La plupart des membres de la famille qui vivait dans le grenier observèrent en silence, tandis qu'Arlian, désormais vêtu d'un costume de voyage indéfinissable plutôt que de sa livrée de cocher, grimpa jusqu'à la niche de Couvrante, son chapeau à la main. Noir, dans ses vêtements de cuir habituels, son épée à la main droite et la lanterne dans la gauche, montait la

garde au pied de l'échelle. Balbutiement observait avec nervosité la scène d'un côté de la pièce.

La mère de famille était assise dans un coin et allaitait son benjamin, sans prendre garde à la scène qui se déroulait sous ses yeux. Deux autres enfants étaient trop occupés à se chamailler pour faire attention, mais Arlian se sentait observé par une dizaine de paires d'yeux. Il se déplaça donc plus lentement et beaucoup plus précautionneusement qu'il l'aurait fait en temps normal. Il était impatient, très impatient, de voir s'il s'agissait du Couvrante qu'il avait rencontré tant d'années auparavant dans les ruines, le voleur qui l'avait sorti du cellier dans lequel son grand-père avait trouvé la mort.

L'homme sur le tas de haillons ne prêta aucune attention à Arlian lorsque ce dernier s'approcha – il ne faisait d'ailleurs attention à rien. Il était étendu sur le dos, les yeux clos, le souffle légèrement râpeux. Sa peau était parsemée de plaques rouges malsaines, clairement visibles malgré la faible luminosité.

Arlian s'éloigna de l'échelle en se baissant sous les chevrons et traversa la plate-forme. Puis il se pencha sur le malade.

— Couvrante, dit Arlian.

L'homme se lécha les lèvres mais ne fit aucun autre mouvement.

— Regarde-moi, Couvrante, lui demanda Arlian.

Il ouvrit ses yeux profondément enfoncés dans leurs orbites et tourna la tête. Arlian comprit qu'il s'agissait, effectivement, du même homme. Il avait perdu du poids, beaucoup de poids... sa peau était désormais tendue sur ses os, et Arlian pouvait compter ses côtes à travers la chemise usée et crasseuse qui recouvrait son torse ; mais il s'agissait bien de Couvrante.

Malgré la chaleur étouffante du grenier, Arlian fut parcouru d'un frisson. Depuis des années, il comptait punir cet homme pour ses crimes, pour avoir détrossé les morts innocents du village du mont Fuligineux et pour avoir permis au seigneur Dragon de le réduire en esclavage. Mais comment pouvait-il punir cette créature pitoyable qui était étendue devant lui ?

— Comment en es-tu arrivé là ? demanda Arlian. La dernière fois que je t'ai vu, tu étais fort et bien portant et tu travaillais pour le seigneur Dragon.

Couvrante le regarda un long moment avant de prendre enfin la parole.

— C'est vous ? demanda-t-il, la voix faible et le souffle court. Le garçon des celliers ?

— Tu me reconnais ? demanda Arlian d'un air surpris.

— J'ai rêvé de vous, expliqua Couvrante. Je suis vraiment désolé.

Arlan le regarda en silence. Il ne s'était pas attendu à des regrets. Et les rêves... Étaient-ils le simple reflet des préoccupations de Couvrante, ou l'homme possédait-il un don de prophétie ? Après ses expériences en Arithei, Arlian était convaincu que certains rêves étaient plus qu'un jeu de l'esprit.

Quelqu'un avait-il envoyé les rêves ?

Couvrante avait-il réellement rêvé de lui ? L'homme délirait peut-être...

— Comment m'avez-vous trouvé ? demanda Couvrante après un moment sans réponse d'Arlan.

— Ton épouse a tenté de me vendre la broche de ma mère, répondit Arlian, oubliant les rêves.

— Sa broche ? Elle n'aurait pas dû faire ça. Je lui avais dit de ne jamais la revendre. Je la lui avais offerte...

Il fut pris d'une quinte de toux et s'interrompit.

— Il ne lui restait rien d'autre à vendre, dit Arlian.

— Mais ça ne nous appartenait pas, pas vraiment. Je ne lui ai jamais dit, mais je savais que vous reviendriez la chercher, un jour. Je la lui ai offerte pour nos fiançailles pour qu'elle ne s'en sépare jamais.

— Comment pouvais-tu savoir que je reviendrais ? demanda Arlian, soudain furieux. Pourquoi ne lui as-tu pas dit que tu l'avais volée ?

— Je n'ai pas pu, répondit Couvrante. Je suis un lâche. Je n'ai pas arrêté de penser à vous et à votre village. J'ai cessé de travailler pour le seigneur Dragon, après ça. C'était mon premier travail, et je n'ai pas supporté. Je voyais votre visage partout. Je savais que tôt ou tard la justice me rattraperait, que je serais puni pour ce que j'avais fait.

Cela expliquait pourquoi Couvrante se souvenait si clairement d'Arlan. S'il n'avait jamais participé à d'autres pillages ou rafles, cet événement avait dû le marquer.

— Qu'as-tu fait, ensuite ?

— J'ai cherché un autre emploi, mais je n'ai aucune formation. Et je ne pouvais plus travailler pour un autre seigneur, après ça. Lorsque j'ai refusé de continuer à travailler pour le seigneur Dragon, la Société du Dragon m'a chassé et m'a marqué comme impur.

— La Société du Dragon ?

— Les amis du seigneur Dragon. Les autres seigneurs. Ils ne viendraient pas en aide à quelqu'un qu'il a désapprouvé.

— Tu n’as pas imploré son pardon ? Tu n’as plus jamais travaillé pour lui ?

— Je n’ai pas pu le retrouver. Et je ne le souhaitais pas. (Des larmes se mirent à sourdre de ses yeux fiévreux.) J’ai épousé Balbutiement, et j’ai travaillé comme j’ai pu, mais ça n’a jamais été beaucoup. Nous étions à la limite de devenir des esclaves lorsque, l’an dernier, je suis tombé malade.

— Et tu n’as jamais tenté de me retrouver, durant toutes ces années, pour faire amende honorable ? demanda Arlian. Tu ne t’es jamais présenté à la mine pour racheter ma liberté ? Tu n’as jamais tenté de rendre la broche ni le reste ?

— Non, répondit faiblement Couvrante. Je n’ai pas osé. Et j’avais besoin d’argent pour vivre. (Il tendit une main tremblante.) Je suis désolé.

Arlian recula jusqu’à l’échelle et se désintéressa de la main tendue.

— Moi aussi, dit-il.

Il serra la poignée de son épée, mais il hésita et ne dégaina pas la lame.

Il ne pouvait pas punir cet homme ; Couvrante s’était déjà puni lui-même, et d’une façon bien plus efficace. Mourir ne serait pas plus terrible pour lui que de rester en vie.

Arlian était riche. Il avait la possibilité d’accueillir Couvrante, de le nourrir, de lui offrir un toit... sa mauvaise santé pouvait tout aussi bien être causée par une malnutrition que par autre chose. En outre, les Arithéiens possédaient de grandes connaissances en magie, et même s’ils affirmaient que celle-ci ne pouvait pas tout guérir, certaines maladies pouvaient être traitées grâce à leurs herbes et à leurs amulettes. Sans doute pouvaient-ils soigner la maladie débilitante qui rongait Couvrante...

Mais pourquoi Arlian lui viendrait-il en aide ? Couvrante n’avait jamais rien fait pour se repentir de ses crimes. Il n’était jamais parti à la recherche d’Arlian. De son propre aveu, il n’avait même jamais tenté.

Non, Arlian ne devait rien à Couvrante : ni vengeance, ni secours.

Mais cela ne signifiait pas qu’il n’avait plus rien à faire ici.

— Allez-vous me tuer ? demanda Couvrante, l’interrompant dans sa réflexion.

— Non, dit Arlian. Je vais te laisser ici indemne... mais sans assistance. Je vais reprendre la broche de ma mère, qui m’appartient de droit, mais tu peux peut-être me vendre autre chose, et si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour ton épouse.

— De quoi s’agit-il ?

— Je veux retrouver le reste de ton équipe de pillards, dit Arlian. Traîne-Savates, Dague, Cachette, Quenotte et Main-de-Pierre. Et je souhaite savoir tout ce que tu pourras me dire sur le seigneur Dragon... est-ce bien sous ce nom qu'il est connu ?

— Je ne peux pas... Je...

— Je te paierai un ducat pour chacun de tes anciens camarades que je retrouverai grâce à tes informations, l'interrompit Arlian. Et je te donnerai cinq ducats pour le véritable nom du seigneur Dragon.

— Je ne connais pas son vrai nom ! hoqueta désespérément Couvrante. J'ignore où ils se trouvent, tous, aujourd'hui. Cela fait des années que je ne les ai pas vus.

— Dis-moi ce que tu sais, alors. Dis-moi tout ce que tu sais, et ce sera peut-être suffisant.

## COUVRANTE

Couvrante était un jeune homme enthousiaste et quelque peu idiot, lorsque le seigneur Dragon le recruta. Benjamin d'un fermier sans grande richesse, il avait vendu à son plus grand frère sa part d'héritage et s'était rendu à Manfort pour y faire fortune.

Mais, il n'y avait découvert que les tavernes, le jeu et des compagnons de mauvaise vie... et une seule bonne chose, la jeune Balbutiement, avec laquelle il s'était lié d'amitié alors que les autres se moquaient d'elle.

Mais il avait commencé à manquer d'argent, et son ami et compagnon de beuverie, Cachette, lui avait alors proposé un emploi auprès du seigneur Dragon. Ce fut avec joie qu'il accepta ce travail, et lui et les autres avaient suivi le seigneur hors de Manfort, en direction du sud et de l'ouest, ainsi que sur les pentes du mont Fuligineux.

La vue des ruines calcinées et des corps épars avait métamorphosé Couvrante. Il avait saisi toute l'horreur d'un tel spectacle. Il avait été témoin des ravages causés par les dragons, et lorsqu'il avait regardé les autres pillards, il s'était rendu compte que ces derniers étaient insensibles au mal que lui-même avait perçu. Ils ne voyaient que des objets de valeur laissés à l'abandon qui ne demandaient qu'à être ramassés.

Lorsque, avec ses amis, il avait sorti Arlian du cellier, Couvrante avait d'abord envisagé cela comme le signe qu'ils n'étaient pas qu'une bande de voleurs profanant des morts ; ils avaient sauvé un garçon, ils avaient fait une bonne action, ce qui leur permettrait de se racheter et de compenser ce qu'ils avaient dérobé.

Puis le seigneur Dragon avait vendu le garçon comme esclave et les espoirs de rédemption de Couvrante furent anéantis.

Plus tard, alors qu'ils étaient presque de retour à Manfort, le seigneur Dragon leur avait dit qu'il avait un autre travail pour eux, dans l'est, et Couvrante avait refusé. Il avait demandé sa part des bénéfices et était retourné en ville, à ses anciens lieux de prédilection.

Au début, tout s'était bien passé, mais lorsque les autres eurent achevé leurs affaires dans l'est et furent de retour à Manfort, la nouvelle se répandit. Couvrante ne parvint pas à savoir exactement ce qui avait été dit à son sujet, mais on lui refusa ses ardoises dans les tavernes, on ne lui proposait plus les petits boulots occasionnels qui lui permettaient de gagner de l'argent de poche, et il n'était plus le bienvenu parmi ceux qui avaient été ses amis. L'un d'eux évoqua un avertissement de la part de Traîne-Savates, mais les autres ne lui fournirent aucune explication.

Toutefois, Balbutiement était restée avec lui. D'un bout à l'autre de cette affaire, elle était demeurée loyale et fidèle. Il l'avait épousée et lui avait offert la seule chose de valeur qui lui restait, la broche de Sharbeth, en cadeau de fiançailles.

— Pourquoi es-tu resté à Manfort si tu n'y trouvais pas de travail ? demanda Arlian.

— Et où serais-je allé ? répondit Couvrante.

Arlian en avait assez vu pour pouvoir dresser une liste d'une dizaine de lieux, mais il n'en prit pas la peine.

— Continue, dit-il.

C'était vraiment tout ce qu'il y avait d'intéressant. Couvrante et Balbutiement avaient survécu tant bien que mal, acceptant toutes sortes de travaux. Ils avaient eu une fille, leur unique enfant, qui avait succombé à une fièvre à l'âge de trois ans.

Et puis Couvrante était tombé malade, et ils avaient dépensé leurs dernières économies.

Couvrante n'avait pas eu de nouvelles de Traîne-Savates depuis plus de quatre ans. Ce dernier avait continué de travailler pour le seigneur Dragon ou ses riches amis, exécutant toutes les basses besognes qu'ils lui confiaient.

Main-de-Pierre avait rejoint la garde personnelle du duc environ six ans auparavant, et d'après ce qu'en savait Couvrante, il en faisait toujours partie.

Quenotte avait disparu depuis longtemps. Il y avait eu des rumeurs selon lesquelles elle s'était engagée auprès d'un sorcier.

Dague avait tué un homme qui avait des relations deux ans après la destruction d'Obsidien, et elle avait fui Manfort. Couvrante n'avait plus entendu parler de lui depuis.

Et Cachette... Cachette avait économisé le produit de son travail avec le seigneur Dragon et avait ouvert une petite échoppe coquette dans la ville haute. Il vendait des babioles et des curiosités. Couvrante et Balbutiement n'avaient jamais passé beaucoup de temps dans la ville haute, et dépenaillés et sous-alimentés comme ils l'étaient, ils n'avaient pas osé s'y aventurer depuis des années. Mais Couvrante pensait que l'échoppe s'y trouvait toujours.

— Et le seigneur Dragon ? demanda Arlian.

— Vous voulez connaître son vrai nom, chuchota Couvrante, mais je l'ignore.

— Sais-tu où je peux le trouver ?

Couvrante secoua la tête et il fut pris d'une quinte de toux. Lorsque le malade eut recouvré ses sens et retiré la main de sa bouche, Arlian vit du sang rouge vif sur ses doigts.

— Non, dit Couvrante. Je ne le connais que par l'intermédiaire de Cachette. Je sais qu'il utilise plusieurs pseudonymes et qu'il s'agit de quelqu'un d'important et d'opulent... il a de l'influence sur le duc, je crois, et il s'y connaît un peu en sorcellerie. On dit que c'est le maître d'une organisation secrète. La Société du Dragon existe peut-être réellement. J'en ai parlé juste comme ça, c'était une expression pour décrire ceux qui l'entourent, mais c'est peut-être la vérité.

Arlian fit la moue. Il savait depuis son récent passage à Garde-Ouest que le seigneur Dragon entretenait des liens plus qu'occasionnels avec le duc de Manfort. Cela le confirmait. Et pour le reste...

— Une organisation secrète ?

Couvrante fit un signe d'impuissance.

— Des rumeurs. On dit qu'il y a des sociétés secrètes sur l'ensemble des Terres des Hommes, mais plus particulièrement ici, à Manfort. Des organisations de seigneurs, de sorciers...

Il se remit à tousser.

— Une organisation de prostituées, marmonna Arlian entre ses dents. (Il comprit soudain que le nom de *La Maison de la Société Charnelle* devait



être une sorte de clin d'œil, une cruelle parodie de ces prétendues organisations secrètes.) Et de quelle organisation le seigneur Dragon prétend-il être membre ?

Couvrante, qui toussait toujours, secoua désespérément la tête.

Il l'ignorait. Il ne pouvait révéler autre chose que des rumeurs. Arlian le comprit.

— Je vais te payer pour Main-de-Pierre et Cachette, dit-il. Deux ducats. Pour les autres... nous verrons.

Couvrante parvint à s'exprimer malgré l'écume de salive ensanglantée qui encombra sa bouche.

— Merci, dit-il. Pardonnez-moi.

— J'y parviendrai peut-être avec le temps, dit Arlian. Pour l'instant, je vais me contenter de retenir mon jugement.

Il se retourna et descendit précautionneusement l'échelle.

Une fois en bas, il coinça son chapeau sous un bras et ouvrit sa bourse pour en extraire deux ducats, qu'il tendit à Balbutiement.

— Vous avez gagné le premier que je vous ai donné, dit-il. Votre époux vient de remporter ces deux-là.

Elle balbutia et tendit la main.

— Allez le voir, dit Arlian. Il est très malade, je ne crois pas qu'il en ait pour longtemps.

Elle hoqueta et se précipita vers l'échelle.

Arlian ne la regarda pas monter. Au contraire, il fit signe à Noir, et les deux hommes se dirigèrent vers l'escalier.

— Est-il mourant ? demanda Noir en descendant.

Il marchait derrière, tenant la lanterne à bout de bras. La cage d'escalier n'était pas pourvue d'éclairage.

— Il crache du sang, dit Arlian. Je n'ai jamais vu un homme faire ça pendant bien longtemps. Oh, quelques gouttes d'une gorge irritée, peut-être, mais le sang était rouge vif...

Il secoua la tête.

— J'en déduis que, dans ces circonstances, tu n'as pas senti le besoin de précipiter sa fin.

— Pas le moins du monde, approuva Arlian.

Ils avaient atteint le palier du deuxième étage. Ils se dirigèrent vers la volée de marches suivante et poursuivirent leur descente en silence. Ils

venaient juste de quitter le premier étage pour rejoindre le rez-de-chaussée lorsque Noir reprit la parole.

— J'en déduis que tu n'as pas ressenti non plus l'envie de tenter de le soigner.

Arlian tarda avant de répondre. En fait, ils se trouvaient sur le perron, à quelques pas de la rue, lorsqu'il le fit.

— J'y ai pensé, dit-il en plaquant son chapeau sur la tête et en remontant son col pour se protéger de la bruine. Et j'y réfléchis encore.

Noir fit la grimace.

— Et si tu l'avais soigné, l'aurais-tu tué ensuite ?

— Non, répondit immédiatement Arlian. Je ne suis pas si vindicatif que ça. Il a détroussé les morts de mon village, mais il a déjà été puni pour ça, par sa propre conscience, et il ne m'a causé aucun autre tort, ni à personne d'autre, à ma connaissance.

Il se rendit dans la rue et se dirigea vers la ville haute.

— Ah... Il s'est repenti ?

— Peut-être. Lui seul peut savoir ce qu'il a dans le cœur, pas moi.

Noir regarda le jeune homme dans les yeux.

— Et sais-tu ce qu'il y a dans le tien, monseigneur ? Tu as l'air soucieux. N'es-tu pas soulagé d'avoir trouvé cet homme et de savoir qu'il a souffert pour le mal qu'il a commis ? Pendant que tu peinais dans la mine, que tu menais ton chariot à travers la Désolation et que tu combattais dans les monts Rêveurs sur la route de l'Arithei, il ne s'amusait pas avec ses gains mal acquis, mais il souffrait lui aussi. Et maintenant, alors que tu es libre, riche et capable de faire ce que tu veux, il est en train de mourir sur un tas de chiffons dans un grenier de Manfort. Cela me paraît être une belle démonstration de justice. Le destin qui conçoit les choses comme nous l'aurions souhaité, plutôt que de façon perverse et injuste, comme il le préfère si souvent.

— Je suppose, lui accorda tristement Arlian tandis qu'ils remontaient la rue en direction du Vieux Palais.

Un chien errant s'écarta précipitamment de leur chemin, sans qu'ils y fassent attention.

— Alors pourquoi fais-tu la tête du marchand en train d'estimer ses pertes plutôt que la tête de celui qui compte ses bénéfices ?

Arlian se figea et se retourna pour regarder son compagnon.

— Je l’ignore, dit-il. Peut-être que je suis en train d’estimer mes pertes...

— Est-ce que la vengeance est si douce, alors, que tu regrettes d’avoir manqué cette occasion.

— Non, dit Arlian en reprenant son allure. Non, ce n’est pas ça. Je pense plutôt aux pertes de Balbutiement. Elle n’avait rien à voir avec ces méfaits, à ma connaissance.

— Et elle est libre de quitter Couvrante, si elle le souhaite, lui fit remarquer Noir.

— Mais elle l’aime. Je suis presque tenté de l’aider, lui, par égard pour elle. Mais j’ai juré vengeance...

— C’est un risque, d’avoir une famille, monseigneur. Nous souffrons tous lorsque ceux que nous aimons souffrent, que ce soit de leur faute ou non. Et des liens d’affection et d’intérêt peuvent se tisser partout. Il n’existe pas de projet de justice si complexe dans le monde qu’il puisse défaire chacun des fils qui lient les innocents aux coupables, les victimes d’injustices aux bienheureux.

— Il devrait en exister un, répondit Arlian.

— Mais ce n’est pas le cas, à moins que le destin et les dieux soient plus subtils que nous l’avons pensé. J’ai appris à vivre avec ça, tu le devrais, toi aussi.

Arlian secoua la tête.

— Tout est si compliqué, dit-il. Je pourrais avoir pitié et demander aux Arithéiens de jeter un coup d’œil à Couvrante. Peut-être qu’ils parviendraient à le guérir. Peut-être pas. Mais qu’en ressortirait-il ?

Noir haussa les épaules.

— Nous ne pouvons pas savoir de quoi demain sera fait, monseigneur. Nous ne pouvons que tenter de faire de notre mieux.

— Et c’est souvent une erreur. Lorsque j’ai sauvé la vie de Main-Sanglante, cela m’a valu de la haine... ainsi que ma liberté. Je ne sais toujours pas si j’ai eu raison ou pas de le faire, ni même si Main-Sanglante avait raison ou tort. (Il soupira.) J’aurais cru que ma vengeance serait plus simple. Piller Obsidien dans le sillage des dragons était un acte répréhensible. Je ne crois pas que quelqu’un puisse le contester. Me vendre comme esclave au lieu de me laisser vivre ma vie du mieux que je le pouvais n’était pas une bonne chose. J’aurais cru que ceux qui avaient commis de telles actions, lorsque je les aurais retrouvés, auraient été

mauvais, et qu'en les éliminant j'aurais débarrassé le monde d'une menace, et que j'aurais préservé le bien-être d'innocents. Et au lieu de ça, Couvrante est un mendiant malade et inoffensif qui paraît n'avoir fait de mal à personne depuis des années, et que sa femme aime par-dessus tout. Et si c'est la même chose avec les autres ?

— Si c'est le cas, répondit Noir, est-ce que cela efface les mauvaises actions qu'ils ont commises ?

— Je l'ignore, dit calmement Arlian.

— Ah, dit Noir.

Durant une demi-douzaine de pas, aucun des deux hommes ne prit la parole. Enfin, Noir suggéra :

— Si tu es toujours déterminé à te venger, peut-être devrais-tu alors te concentrer sur ces six seigneurs. La mutilation de seize jeunes femmes et le meurtre de quatre est certainement plus difficile à pardonner qu'un simple pillage et une vie d'esclave au fond d'une mine.

— Cinq femmes assassinées, pas quatre, rectifia Arlian. Le seigneur Dragon a tué madame Ril de ses propres mains.

— Ah, en effet, cela fait cinq, bien qu'elle ait elle-même maltraité les autres, n'est-ce pas ?

— Tout à fait, dit Arlian. Et si je l'avais tuée pour ces crimes... mais le seigneur Dragon lui a tranché la gorge parce qu'elle avait failli et non parce qu'elle avait outrepassé sa charge. (Il se mordit la lèvre inférieure.) Elle serait morte, dans un cas comme dans l'autre. Est-ce important de savoir qui l'a tuée et pour quelles raisons ?

— Pas pour moi, dit Noir. Tu es bien entendu libre de te forger ta propre opinion, mais je dirais que lorsque tu es mort, tu es mort. Quant à savoir si elle méritait de mourir ou non, il y a toujours les quatre autres.

— Tout est si compliqué, marmonna Arlian.

— En effet, lui accorda Noir. C'est le cas de la vie en général.

Ils parcoururent le reste du chemin en silence. Arlian resta voûté pour se protéger de la pluie.

## LA PREMIÈRE APPARITION DU SEIGNEUR OBSIDIEN

Les jours qui suivirent, Arlian ne chercha pas à retrouver Cachette et Main-de-Pierre. Il préféra se lancer dans les préparatifs du festin et du bal qu'il allait tenir, en tant que seigneur Obsidien, pour célébrer son arrivée à Manfort.

Il fit un effort pour soigner son apparence et songea même à demander à ses employés arithéiens de le rendre plus séduisant. Mais, au final, il se contenta de méthodes plus naturelles, qu'il avait apprises durant son séjour à Garde-Ouest.

Toutefois, il enseigna aux Arithéiens un code de signaux élaborés qu'il utiliserait s'il avait besoin de leurs services durant le gala. Il en fit également part à Noir.

— Tu ne penses pas, demanda Noir après un dernier passage en revue, que tu as peut-être trop pris sur toi ?

Arlian se renfrogna.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Je veux dire que tu n'es qu'un homme, fort, intelligent et avec le cœur du dragon, certes, mais tu n'en demeures pas moins seul. Et pourtant, tu es déterminé à affronter au moins sept ennemis.

— Je ne suis pas seul, protesta Arlian. Je t'ai, toi, et j'ai Thirif, Qulu, Shibielle et Isein.

— Et les seigneurs auront sûrement leurs propres mercenaires et leurs alliés.

Arlian haussa les épaules.

— Les six seigneurs, l’ambassadeur Sahazine, les pillards et les surveillants de la mine sont peut-être trop nombreux pour moi ; nous verrons bien. Mais il ne s’agit que d’un début.

— Tu parles des dragons...

Arlian acquiesça.

— Le monde ne sera sûr pour personne tant que ces monstres seront en vie.

— Tu n’as aucune chance contre un dragon, Arlian, dit Noir d’un ton résigné. (Il lui avait déjà très souvent fait part de cette opinion.) Aucun homme *n’a jamais* tué un dragon. On ne sait même pas s’ils sont mortels !

— Je sais, dit Arlian. Je mourrai donc probablement d’une horrible façon dans quelque caverne. (Il rejeta cette idée d’un geste.) Nous mourrons tous à un moment ou à un autre, et si personne n’essaie, nous ne saurons jamais s’il existe un moyen de tuer les dragons.

— Tu es fou, j’espère que tu t’en rends compte.

Arlian fit la grimace.

— C’est possible. Voir sa famille massacrée, passer la plus grande partie de sa vie dans une mine comme esclave, franchir les monts Rêveurs, boire du sang humain mêlé de venin de dragon... Je suppose que c’est suffisant pour mener un homme à la folie.

— Tu ne les as pas vus morts, à part ton grand-père, lui fit remarquer Noir.

Arlian afficha un sourire sarcastique.

— Ne prends pas tout au pied de la lettre. C’était tout comme. (Il donna une tape sur l’épaule de Noir.) Allez, viens, j’ai envie que cette fête soit parfaite.

Le premier carrosse se présenta à midi. Les premiers arrivants, qui étaient venus à pied mais qui se pressaient contre les grilles, réticents à entrer les premiers, prirent cet événement pour un signal.

Noir accueillit les invités à la grande porte et les conduisit à travers le hall d’entrée jusqu’à une galerie bordée de miroirs longue d’une trentaine de mètres et haute comme deux étages. Les serviteurs patientaient avec du vin et des confiseries au milieu d’un décor de tapisseries raffinées, de draperies élaborées et d’arrangements floraux ingénieux. On avait ajouté du

parfum à l'eau des vases afin d'accroître l'arôme des fleurs elles-mêmes, et un luthier jouait avec discrétion sur un balcon central.

Arlan se tenait hors de vue derrière les draperies d'un autre balcon et écoutait ses invités. Il avait l'intention de différer sa grande apparition pendant encore quelques instants. Depuis son poste d'observation, il ne pouvait saisir que des bribes de conversation, mais il les trouvait instructives.

— ... a été nettoyée de fond en comble...

— ... aurons finalement la chance de rencontrer le mystérieux...

— ... de quelque part dans le sud. J'ai cru comprendre que son peuple vendait...

— ... n'est probablement pas revenu ici depuis que son père...

— ... excentrique, sans aucun doute. Je me demande combien de temps il tiendra à Manfort !

— ... mort, ou il aura fui dans un mois. Je serais...

— Je ne me souviens pas de cette fresque au plafond, était-elle déjà là avant ?

— Je suppose, à cause de son nom, qu'il a la peau...

— Tu sais que ta mère ne voudrait jamais...

Arlan remarqua que quelques-uns de ses invités au moins étaient venus au Vieux Palais auparavant... ce qui n'était guère surprenant. Il savait également qu'ils se poseraient des questions sur leur hôte. Il espérait cependant entendre plus de commérages sur les autres invités. Il resta donc et continua d'écouter. Sans doute qu'après un peu de temps, lorsqu'ils auraient épuisé les sujets les plus évidents, il en entendrait un peu plus.

Il savait que de nouveaux carrosses arrivaient. La foule, en contrebas, se faisait plus compacte.

Puis il y eut de l'agitation, les conversations cessèrent dans un brouhaha de murmures. Arlan se risqua à se pencher pour jeter un rapide coup d'œil.

Un homme aux cheveux blancs vêtu d'un manteau bleu raffiné et d'une chemise blanche avait fait son apparition, accompagné d'une demi-douzaine de gardes en livrée blanche. La foule recula pour faire de la place à ce nouvel arrivant.

Grâce aux réactions et aux chuchotements qu'il saisit, Arlan comprit qu'il s'agissait du duc de Manfort lui-même, le seigneur de guerre héréditaire, le seul dont la position ne reposait ni sur la richesse, ni sur l'importance de ses affaires. Il était en principe uniquement responsable des

défenses de la cité, mais, en pratique, il représentait ce qui, sur les Terres des Hommes, ressemblait le plus à un souverain.

Le duc fit un signe aux autres invités et regarda autour de lui.

— Et où se trouve notre hôte ? demanda-t-il.

Arlian s'éloigna des draperies, tira sur ses manches, puis se retourna et se précipita vers l'escalier. Il ne pensait pas que le duc viendrait, et certainement pas si tôt ! Cela ne se faisait vraiment pas de faire attendre le seigneur de guerre plus longtemps que le strict nécessaire.

En traversant l'étage, il fit un signal à un serviteur qui attendait, et en descendant l'escalier, il fit signe à Isein, l'Arithéienne qui patientait en bas des marches. Ils se hâtèrent tous les deux afin de préparer son entrée.

Un instant plus tard, Arlian se tenait prêt derrière le coin juste au fond de la longue galerie. Le luthier acheva son air de façon théâtrale, et quatre trompettistes s'avancèrent sur les autres balcons et entamèrent une brève fanfare.

Arlian sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque, et il sut que les Arithéiens étaient en train de lancer les sortilèges qu'il leur avait demandé de préparer. Il fit quelques pas et entra dans la galerie.

Et comme prévu, des images d'oiseaux aux couleurs vives se mirent à danser en formant des motifs tourbillonnants au-dessus des invités. Arlian avait déjà vu de tels oiseaux dans les monts Rêveurs, et il savait que l'espèce existait réellement. Mais pour tous ceux qui ne s'étaient jamais aventurés au sud de la Désolation, ils devaient ressembler aux hallucinations d'un rêve fiévreux, avec leurs éclatantes plumes vertes, rouges et jaunes et leur longue queue retroussée.

De petites lueurs, comme des lucioles, vacillaient au-dessus de la tête des invités. L'arôme de roses se répandit dans la salle. La fanfare s'acheva en un arpège de tons cristallins, dont Arlian était certain qu'il n'avait pas été produit par de simples cuivres.

Puis les oiseaux et les lumières se figèrent, la musique se tut et le silence tomba. Arlian marqua une pause dans l'entrée voûtée de la galerie, leva les bras et fit une révérence élaborée.

— Mes amis, anciens et plus récents, déclama-t-il. Je suis le seigneur Obsidien. Bienvenue chez moi !

Quelqu'un éclata d'un rire nerveux et, quelque part, retentit le délicat applaudissement d'une femme. Il reprit son discours entre quelques applaudissements épars, et des hommes et des femmes dans leurs atours



multicolores se pressèrent pour venir à sa rencontre. Le luthier joua un accord et entama doucement un nouvel air.

Arlian accepta la main d'une femme et lui embrassa les doigts avant de dire :

— Je vous demande pardon, madame, mais je crois qu'on m'attend.

Il fit un signe.

La foule suivit son geste du regard et vit le duc de Manfort approcher d'un pas vif. Trois gardes l'accompagnaient. L'assemblée s'écarta rapidement pour lui céder le passage. Au-dessus, les « lucioles » s'estompèrent et les oiseaux disparurent.

— Seigneur Obsidien ! s'exclama le duc en approchant. C'est un plaisir d'enfin vous rencontrer !

Arlian le salua.

— Tout le plaisir est pour moi, monsieur le duc.

Le duc aboya un éclat de rire.

— J'en suis certain ! Eh bien, amusons-nous, alors ! Parlez-moi de vous. (Il tendit la main pour qu'Arlian la serre.) Où vous êtes-vous procuré ces oiseaux qui disparaissent ?

Arlian serra la main du duc et le regarda.

Il lui était venu à l'idée que le duc de Manfort était peut-être lui-même le seigneur Dragon, mais une telle pensée se révéla totalement absurde. Cet homme était plus petit que le seigneur Dragon – et plus petit qu'Arlian – avec des cheveux blancs courts et un visage carré et lisse, plus pâle que celui de l'homme qu'il recherchait. Il n'avait pas de cicatrice sur la joue et ses yeux bleu clair n'avaient rien en commun avec ceux, bien plus sombres, du seigneur Dragon. Il avait une poigne douce et moite, et un sourire large et légèrement ridicule.

Arlian songea à la possibilité d'une illusion et lança un coup d'œil à Thirif, l'Arithéen qui se tenait désormais sur l'un des balcons.

Thirif forma le signe qui signifiait « aucune magie utilisée ».

— En Arithei, monsieur le duc, dit Arlian.

— Vous vous êtes rendu en Arithei ? Vous-même ? Par les dieux disparus, mon garçon, comme c'est remarquable !

— Mes affaires consistent à faire le commerce de sortilèges et de sorcellerie, monsieur le duc. Les fondations de ma richesse se trouvent en Arithei.

Le duc le regarda d'un air déconcerté.

— En effet, dit-il.

Arlan dissimula un sourire. Cela ne se faisait pas de parler ouvertement de magie et de sorcellerie à Manfort.

— L’Arithei n’est pas si distant ni aussi étrange que cela, monsieur le duc, dit Arlian, feignant de mal interpréter la réaction du duc. J’ai cru comprendre que les Arithéiens avaient envoyé un ambassadeur à Manfort, il y a quelques années déjà.

— Oui, bien sûr ! Sahazine, un homme bien ! Je crois que je l’ai aperçu en entrant. (Il désigna vaguement la foule derrière lui.) Mais je ne crois pas qu’il soit retourné chez lui depuis plus d’une décennie. Le voyage n’est pas très sûr.

— Effectivement, monsieur le duc, c’est un périple assez dangereux, approuva Arlian. J’ai eu beaucoup de chance jusqu’à présent.

— Ha ! En effet, vous avez dû, pour pouvoir vous permettre d’acheter ce tas de pierres ! Vous savez, l’une des raisons pour lesquelles mon grand-père a décidé d’emménager dans la citadelle est que ce palais était devenu pour lui une source d’ennuis. Il tentait de l’empêcher de tomber en ruine. Et pourtant, vous êtes parvenu à lui redonner un merveilleux aspect.

— Monsieur le duc est trop bon.

Arlan le salua de nouveau, de façon théâtrale.

Le duc regarda Arlian durant un moment puis fit un geste signifiant qu’il souhaitait prendre congé.

— Eh bien, ce fut un plaisir, monseigneur, mais vous devez vous occuper de vos invités, je ne vais donc pas abuser de votre temps !

Il fit demi-tour, portant immédiatement son attention sur une jeune femme à la poitrine généreuse revêtue de velours lavande.

Arlan le salua une dernière fois, et lorsqu’il releva la tête, il se retrouva face à la nuque taillée à ras et au col de soie bleue du duc. Son visage était toujours dénué d’expression lorsqu’il se tourna vers ses autres invités.

Comment un crétin aussi fade parvenait-il à maintenir l’ordre à Manfort ? se demanda-t-il. Était-il aussi idiot qu’il le paraissait ou s’agissait-il d’un rôle savamment étudié ?

Que quelqu’un ait réussi à obtenir de ce vieil imbécile une lettre lui garantissant la liberté d’agir comme bon lui semblait à Garde-Ouest ne lui semblait plus vraiment surprenant. Ce qui était plus étonnant, c’était que la cité de Manfort n’ait pas déjà sombré dans l’anarchie la plus complète.

Mais le duc avait des conseillers, bien sûr, et c'étaient vraisemblablement eux qui maintenaient l'ordre. Arlian avaient entendu parler de certains d'entre eux durant son séjour à Manfort : le seigneur Enziette, dame Givre et le seigneur Drichène.

Arlian avait presque rencontré Drichène de manière fortuite à Garde-Ouest, deux ans auparavant. Il avait certainement senti le parfum de cet homme. Givre et Enziette lui étaient cependant inconnus, même si leurs noms lui étaient familiers, ainsi que leurs accointances avec le duc. Il se demanda si l'un de ces conseillers était présent.

Il souhaitait particulièrement rencontrer une personne, et il était quasiment certain qu'elle était présente, il lui suffisait juste de la trouver. Arlian remarqua un jeune homme à l'expression inquiète. Il avait approximativement son âge et était revêtu de velours bariolé sang et or. Son attention semblait focalisée sur le duc. Il donna une tape sur l'épaule de cet homme et le salua, avec une petite révérence assez sobre et non la grande mise en scène dont il avait fait étalage pour le duc.

— Excusez-moi, monseigneur, dit Arlian. Je suis le seigneur Obsidien. Je ne pense pas avoir eu le plaisir de faire votre connaissance.

— Ah, dit le jeune homme. Bien sûr. Je suis le seigneur Radémi, et je suis ravi de vous rencontrer, seigneur Obsidien. Il le salua sommairement, mais tentait toujours clairement de capter l'attention du duc.

— Le duc a fait allusion à l'ambassadeur arithéien, dit Arlian. Sahazine, je crois...

— Oui, que voulez-vous savoir ? répondit Radémi.

— Eh bien, ayant récemment visité sa contrée, j'aurais souhaité le rencontrer, expliqua Arlian. Pourriez-vous me le désigner ? Je ne vois personne en tenue arithéienne...

— Non, il s'habille comme tout le monde, dit Radémi. (Il le désigna du doigt.) Il est là-bas.

— Merci, dit Arlian.

Maintenant que son attention était portée dans la bonne direction, il se rendit compte que cet individu possédait effectivement le teint sombre et les traits rebondis des Arithéiens.

Il avait délibérément choisi le jeune homme distrait afin d'éviter de se retrouver entraîné dans une longue conversation, et Radémi fut suffisamment disposé à le laisser partir, mais tout le monde ne se serait pas montré aussi coopératif. Tandis qu'il se frayait un chemin à travers la

galerie en direction de l'homme que Radémi lui avait désigné, Arlian fut abordé par divers seigneurs et dames désireux de faire sa connaissance.

Une femme et son mari se présentèrent comme dame Joie et seigneur Jérial. Arlian reconnut immédiatement ce dernier nom et observa cet homme avec plus d'attention.

Oui, il s'agissait bien de celui qui avait violenté Douceur pendant qu'Arlian regardait depuis le boudoir. Arlian simula soudain un étternuement, évitant par la même occasion la traditionnelle poignée de main, puisqu'il employa sa main droite à tamponner son nez à l'aide d'un mouchoir de dentelle.

— Je vous prie de m'excuser, seigneur Jérial, dit-il en remettant son mouchoir dans sa poche. Dame Joie, c'est un plaisir de vous rencontrer.

Dame Joie était une petite femme replète qui n'était plus vraiment jeune et qui n'avait probablement jamais été belle. Elle semblait légèrement plus âgée que son mari, et Arlian se demanda pourquoi Jérial l'avait épousée.

Pour l'argent, probablement. Ses activités à Garde-Ouest étaient la preuve qu'il ne lui était pas particulièrement fidèle. Sans doute réservait-il ses humeurs violentes à d'autres femmes afin de ne pas compromettre cette source de revenus.

— J'ai tellement entendu parler de vous, poursuivit Arlian en s'adressant à dame Joie. (Il prit l'une de ses mains dans la sienne.) J'espère vraiment que nous pourrons faire plus ample connaissance. Peut-être pourrions-nous dîner ensemble, un soir ?

Joie rougit de plaisir.

— J'en serais ravie, dit-elle. Nous devons vraiment organiser cela dès que l'occasion se présentera !

— Tout le plaisir sera pour moi, dit Arlian en portant les doigts de la femme à ses lèvres. Si vous voulez bien m'excuser, en revanche, j'ai d'autres invités auprès desquels je dois me rendre immédiatement. J'espère vraiment que nous aurons la chance de nous entretenir très bientôt.

Il lâcha sa main et s'éloigna.

Et, finalement, il arriva à hauteur de l'homme qu'on lui avait désigné comme étant l'ambassadeur arithéien. Il s'agissait d'un homme à la chevelure grise, âgé d'au moins soixante ans, de taille moyenne et avec un certain embonpoint.

— Seigneur Sahazine ? s'enquit Arlian.

— Juste Sahazine, rectifia l'ambassadeur en se retournant pour faire face à son interlocuteur. Je ne détiens aucune entreprise et ne fais aucun investissement.

— Oh, mais certainement qu'en tant que représentant de votre contrée, vous méritez qu'on s'adresse à vous de façon honorable ! protesta Arlian.

— Si cela sied à monseigneur, dit Sahazine avec un sourire. Me connaissez-vous ?

— J'ai entendu parler de vous, répondit Arlian.

— Et qu'avez-vous entendu dire, alors ? Les rumeurs disent que vous êtes un amateur de sorcellerie et que vous officiez dans l'achat et la vente de sortilèges. Êtes-vous originaire des Régions Limitrophes, peut-être ?

— Plutôt, je fais du commerce avec l'Arithei, répondit Arlian.

Le sourire de l'ambassadeur s'estompa quelque peu.

— Oh ?

— Effectivement, j'y étais encore l'an dernier.

Son sourire s'effaça totalement.

— Mais la route est fermée...

— Ce n'est plus le cas, l'interrompit Arlian.

— En êtes-vous sûr ? Pourquoi n'en ai-je pas été informé ?

— Je suis tout à fait certain... et je vous apporte des nouvelles.

Arlian leva la main gauche, ses doigts formant l'un des signaux convenus.

L'ambassadeur leva les yeux vers la main d'Arlian, puis au-delà, vers l'un des balcons, où un Arithéien disparut derrière les draperies. Il devint pâle.

— Quelle sorte de nouvelles ? demanda Sahazine. Qui êtes-vous ?

— Je suis un ami d'Hathet, dit Arlian. Quant aux nouvelles, sa famille et la maison de Déri souhaiteraient vous les donner elles-mêmes.

— Pardon ? Est-ce une menace ?

Arlian secoua la tête.

— Je ne formule jamais de menaces, dit-il. Toutefois, il y a six représentants de la maison de Déri, six parents d'Hathet, qui désirent s'entretenir avec vous des soupçons qu'ils entretiennent à l'égard de la maison de Slihar... votre maison. Si vous parvenez à les convaincre, alors je serai satisfait. Si ce n'est pas le cas, eh bien... ils auront l'occasion de s'occuper de vous. Alors, si le sujet n'est pas clos... Êtes-vous familier avec notre coutume du duel ?

— C'est ridicule, dit Sahazine. Hathet a été tué par des brigands dans la Désolation ! Je n'ai rien à voir avec cela !

— Votre maison a profité de cette situation, sinon vous ne seriez pas là, lui fit remarquer Arlian.

— Oui, bien sûr, dit Sahazine, mais ce n'est pas un crime en soi ! Quelqu'un devait le remplacer, et j'étais disponible. Ma maison avait les moyens de m'envoyer alors que ce n'était pas le cas de celle de Déri !

— Si c'est tout, vous n'avez rien à craindre, lui dit Arlian. Il vous reste simplement à convaincre six magiciens de Déri que vous dites la vérité.

Sahazine leva les yeux vers lui, décomposé par la peur, puis il se retourna en disant :

— Ce ne sera pas nécessaire ! Je suis innocent !

Et il se dirigea vers la porte.

Arlian ne fit rien pour l'en empêcher. Au moins quatre des six Arithéiens l'attendaient à l'entrée, et comme Arlian l'avait dit, le désir de vengeance de la famille d'Hathet était prioritaire comparé au sien.

Et Sahazine disait peut-être la vérité, après tout. Il n'était peut-être qu'un simple innocent qui avait tiré bénéfice d'une situation donnée, auquel cas ils ne lui feraient aucun mal. Ils avaient emporté avec eux les sorts nécessaires à un interrogatoire minutieux.

Plusieurs personnes avaient entendu tout ou partie de cette conversation. D'autres remarquèrent la fuite inconvenante de Sahazine. Durant un moment, un voile de silence s'abattit sur l'assemblée ; puis, le brouhaha reprit.

*Et voilà encore un problème de réglé,* songea Arlian. D'abord Couvrante, maintenant l'ambassadeur, il faisait des progrès.

Pourtant il souhaitait trouver le seigneur Dragon. Il scruta la foule mais ne remarqua personne qui ressemblait au grand seigneur balaféré.

Enfin, il lui restait encore quelques problèmes à régler.

— Je vous prie de m'excuser, madame, dit-il à une femme qui se trouvait à proximité. Par chance, sauriez-vous si le seigneur Kourouvain est ici ?

## LA SUITE DES FESTIVITÉS

Le seigneur Kourouvain était là. Un grand homme maigre avec une épaisse chevelure noire et un sourire nerveux, élégamment revêtu de bordeaux et de chamois et légèrement parfumé au musc. Comme avec Jérial, Arlian évita de lui serrer la main et de le gratifier des politesses d'usage tout en établissant une relation conviviale et en insistant sur le fait qu'ils devaient à tout prix se revoir.

— Je crois que c'est à Garde-Ouest que j'ai entendu parler de vous, dit Arlian. C'était à propos d'un établissement dont vous étiez propriétaire et qui aurait pris feu.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, dit Kourouvain, mais il cessa de sourire. Je possède une auberge hors des murs de la cité, mais elle n'est pas à Garde-Ouest.

— Oh, il ne s'agissait pas d'une auberge, et elle se trouvait vraiment à Garde-Ouest, dit Arlian. Peut-être ne possédiez-vous que quelques parts dans cette affaire...

Kourouvain retourna ses mains paumes vers le haut.

— J'ai investi dans de nombreuses entreprises, dit-il.

— Ah ! Eh bien nous devrions échanger nos impressions, un jour, dit Arlian. Il se pourrait que je connaisse quelques affaires où un nouveau partenaire serait le bienvenu. Et peut-être que cela pourrait vous intéresser, vous ou l'un de vos partenaires.

— Sans doute, répondit Kourouvain d'un air gêné. Je ne peux pas me prononcer pour eux.

— Bien sûr, approuva Arlian.

Il dévisagea l'homme tout en tentant de le faire avec discrétion.

Contrairement au duc, le seigneur Kourouvain n'avait rien du crétin fade. Il n'avait pas l'air d'un génie pour autant. Il avait fait preuve de suffisamment d'intelligence pour acheter cette auberge et mettre de côté un tonnelet de pièces d'or en prévision d'un éventuel coup dur. Mais il s'était montré assez imprudent ou stupide pour révéler à une esclave qui le haïssait où il avait caché son trésor. Il trouverait certainement un moyen de lui soutirer le nom des cinq autres propriétaires de *La Maison de la Société Charnelle*.

Pas ici, toutefois, au milieu de la foule et des festivités.

Arlian se pencha vers lui.

— Sérieusement, monseigneur, dit-il, j'aimerais m'entretenir avec vous d'un sujet en privé. Cela concerne une relation que nous avons en commun ainsi qu'une grosse somme d'argent. Peut-être pourrais-je vous faire appeler chez vous... bientôt ?

Kourouvain fronça les sourcils.

— Quand ?

— Demain ?

Il secoua la tête.

— Impossible. De plus, je ne pense pas que vous voudrez parler affaires juste après avoir organisé un événement comme celui-ci !

Arlian éclata de rire.

— Un bon point pour vous, monseigneur. Quand pourriez-vous vous libérer, alors ?

Kourouvain dévisagea Arlian de la même façon que ce dernier l'avait fait, puis il haussa les épaules.

— Pas demain, mais après-demain, je serai chez moi. Dans l'après-midi, bien sûr, pas le matin.

— Je ferai donc tout mon possible pour vous voir à ce moment-là, dit Arlian. Ah... mais je ne suis à Manfort que depuis peu et je ne connais pas très bien encore la ville haute. Peut-être pourriez-vous vous assurer que mon intendant sache où nous pouvons trouver votre domicile ?

Il fit un signe à Noir, qui se tenait discrètement à proximité.

Kourouvain le regarda lui, ainsi que sa terne livrée noire, avec dégoût.

— Mon cocher est dehors, dit-il. Il est vêtu de bordeaux et d'or.

Noir les salua et s'éloigna précipitamment.



— Vous êtes la bonté même, monseigneur, dit Arlian. Je suis impatient de pouvoir passer plus de temps en votre compagnie.

Kourouvain fronça encore les sourcils.

— J'espère que vous ne vous méprenez pas à mon sujet, seigneur Obsidien, dit-il. Je suis un homme tout à fait ordinaire.

— Oh, vous êtes certainement plus que simplement ordinaire ! Vous voulez sans doute dire que, malgré vos qualités, vous avez gardé des goûts relativement simples : le vin, les femmes et le tintement des pièces d'or !

— Exactement, répondit Kourouvain, manifestement soulagé.

Mais Arlian se rendit compte que les références au lupanar et à ses autres petits secrets avaient rendu l'homme soucieux. Il pensait sans doute qu'Arlian avait l'intention de le faire chanter en l'accusant de perversion, ou qu'Arlian était lui-même un pervers à la recherche d'un partenaire de débauche.

Et Kourouvain était certainement un pervers, même si Rose n'avait fait allusion à aucun acte de sa part sortant de l'ordinaire par rapport au reste de sa clientèle. Cela pouvait expliquer sa prudence.

Arlian n'avait toutefois qu'une vague idée de ce que les seigneurs libertins de Manfort pouvaient considérer comme de la perversion. Il s'empara d'un verre de vin sur un plateau non loin et le tendit à Kourouvain.

— Je peux vous fournir du vin assez aisément, dit-il, et nous parlerons d'or une autre fois, mais je crains que vous deviez trouver les femmes vous-mêmes. (Il fit un signe en direction de la foule.) Il se trouve certainement quelques beautés ici même. Y en a-t-il qui vous font envie ? Êtes-vous marié ?

— Non, répondit Kourouvain. Je n'ai pas encore trouvé une femme qui me convienne. Et vous-même ? Vous avez dû vous rendre compte que la moitié de Manfort se pose des questions à votre sujet.

Arlian serra les dents. Non, Rose ne lui convenait pas, et il l'avait laissée étendue là, la gorge tranchée. Au moins, lorsqu'il tuerait Kourouvain, il ne laisserait pas une veuve éplorée derrière lui.

Et si Kourouvain était, comme le pensait Arlian, l'un des anciens propriétaires de *La Maison de la Société Charnelle*, qu'était-il advenu des deux femmes qu'il avait emmenées avec lui lors de la destruction de l'établissement ? Il n'avait manifestement épousé aucune des deux. Étaient-elles toujours en vie ?

Arlian afficha un sourire forcé.

— Non, je n'ai pas trouvé d'épouse, dit-il. Je suis encore jeune et je me suis jusqu'à présent consacré à mes affaires, à l'exclusion de tout le reste.

À *la survie et à la vengeance*, ajouta-t-il en silence.

— Alors peut-être devrais-je vous présenter quelqu'un, dit Kourouvain. (Il se retourna et désigna un groupe de personnes qui s'étaient rassemblées autour de lui tandis qu'Arlian et lui parlaient.) Voici damoiselle Fiala...

— Fanfan, rectifia avec empressement la jeune femme – qui n'était guère plus qu'une jeune fille – en s'approchant et en offrant sa main. Appelez-moi Fanfan, c'est ainsi que tout le monde m'appelle.

Arlian la salua et lui baisa la main. Elle sourit d'un air ravi et lui répondit avec une révérence avant de poursuivre :

— J'ai cru comprendre que vous étiez un grand voyageur, monseigneur.

— J'ai en effet fait de nombreux voyages, reconnut Arlian.

— Oh ! Je suis à peine sortie de l'enceinte de la ville. Racontez-moi où vous êtes allé.

Un moment plus tard, Arlian se retrouva en train de décrire l'Arithei à un auditoire admiratif de plus en plus dense. Un public dont s'était éclipsé le seigneur Kourouvain. Il s'engagea ensuite dans une discussion avec dame Irmir à propos de la Désolation et des meilleures voies et méthodes permettant de la franchir.

La présence de jolies femmes désireuses de mieux le connaître était distrayante, mais Arlian avait dû apprendre à résister à de telles distractions afin de survivre à son séjour au sein de *La Maison de la Société Charnelle*. Il se rappela qu'il n'était pas là pour s'amuser mais pour accomplir sa vengeance contre ceux qui avaient causé du tort à des innocents. Le souvenir du visage de Douceur tel qu'il l'avait vu pour la dernière fois dans le lointain, alors qu'elle était assise, terrifiée, dans le carrosse du seigneur Dragon, l'isola du reste de ces charmants minois. Quelque temps plus tard, il s'arracha au petit nœud d'auditeurs et se fraya un chemin à travers la foule afin de rencontrer d'autres membres de la noblesse de la cité, toujours à la recherche d'un quelconque signe du seigneur Dragon.

On servit un buffet dînatoire dans les deux salles à manger – les invités étaient trop nombreux pour un repas à table – et la réception quitta la galerie pour ces deux pièces. Elle gagna ensuite la salle de bal, où des cornemuses, des tambours, un virginal et un hautbois assurèrent un répertoire dansant. Le vin coula à flots. Chaque fois que les esprits

montraient des signes de fatigue, Arlian faisait signe à l'un des magiciens arithéiens, et une nouvelle démonstration était proposée : une pluie de fleurs, une forêt poussant sur les murs avant de disparaître, des arcs-en-ciel traversant la pièce... Chacune d'entre elles fut accueillie par des applaudissements et des éclats de rire.

La dernière exhibition, lancée à minuit, n'avait pas reçu l'assentiment de Noir, et celui-ci avait conseillé à Arlian de l'abandonner. Mais ce dernier avait insisté. L'image d'un majestueux dragon noir apparut dans l'air, au-dessus de la foule, et vola le long de la galerie avant de se volatiliser.

Cette fois, il n'y eut aucun rire et de rares applaudissements peu enthousiastes. Arlian savait que Noir avait raison, l'image d'un dragon était de mauvais goût. Il avait toutefois espéré que cela aurait provoqué une réaction de la part de quelqu'un, qu'un signe dans le comportement de la foule lui aurait donné une indication sur le seigneur Dragon.

Ses espoirs furent anéantis. Personne ne parut associer l'image à autre chose que l'ennemi traditionnel et les anciens suzerains suprêmes, les dragons eux-mêmes.

La réception toucha ensuite lentement à son terme. Un à un, les convives se dispersèrent, soit dehors pour attendre leurs calèches, soit dans les rues de la cité. Lorsque le duc de Manfort prit congé, les personnes sur le départ se firent plus nombreuses, et en moins de une heure, Arlian et Noir se retrouvèrent seuls dans la galerie.

Arlian avait été présenté à des dizaines, peut-être des centaines d'aristocrates de la ville, y compris à plusieurs hommes grands et balafrés... mais il n'avait aperçu aucun signe du seigneur Dragon. À part Kourouvain et Jérial, il n'avait identifié personne associé à *La Maison de la Société Charnelle*. Les seigneurs Inthior, Drichène et Salisna n'avaient pas manifesté leur présence, si jamais ils étaient venus, et Arlian n'avait pas eu confirmation non plus de leur participation dans *La Maison des Six Seigneurs*.

Il avait toutefois pris rendez-vous avec le seigneur Kourouvain, et il s'était occupé du cas de Sahazine, l'ambassadeur de Slihar.

Il resta debout un bon moment, réfléchissant au déroulement de la soirée, puis il demanda à Noir :

— Est-ce que le duc est aussi idiot qu'il le laisse paraître ?

Noir hésita. Il réfléchit et finit par répondre :

— Devant lui, on fait grand cas de sa sagesse, mais dans son dos ? Jamais.

— Alors pourquoi le considère-t-on toujours comme le maître de Manfort ? Pourquoi personne ne l'a-t-il dépossédé de son poste ?

— Qui dit que ce n'est pas le cas ? demanda Noir. Il reste duc parce qu'il fait figure d'homme de paille et est bien utile ainsi, mais il ne fait aucun doute que le pouvoir se situe ailleurs.

— Où donc ? demanda Arlian. Qui ce soir exerçait le véritable pouvoir ?

Noir haussa les épaules.

— Je l'ignore, répondit-il. Il y a les organisations secrètes – je les suspecte d'être plus au fait que le duc pour déterminer ce qui doit être fait. Et bien sûr, le duc a des conseillers ; stupide ou pas, il est suffisamment intelligent pour tenir compte de leurs avis. Si ce n'était pas le cas, il pourrait se réveiller un matin avec la gorge tranchée ou trouver une toxine *intéressante* dans son verre de vin.

— Qui sont ses conseillers, alors ?

— Monseigneur, quel est le rapport avec ta vengeance ?

— Je l'ignore, reconnut Arlian. Mais je suis persuadé que le seigneur Dragon est un homme très puissant, proche du duc, et quelle meilleure position que celle de l'un de ses propres conseillers ?

Noir poussa un soupir.

— Je ne sais pas qui sont ses conseillers. J'ai entendu citer quelques noms, tout comme toi, j'en suis sûr : le seigneur Hardior, le seigneur Enziette, dame Givre... Mais je ne saurais dire si ce sont là les seuls ni quels sont leurs véritables attributs.

— J'ai rencontré le seigneur Hardior, ce soir, dit Arlian d'un air songeur. J'ignorais qu'il s'agissait de l'un des conseillers du duc. Je n'ai parlé à personne du nom d'Enziette ou de Givre. Je connaissais ces noms, et m'en serais souvenu.

— Je ne suis pas certain qu'ils étaient présents, mais si c'est le cas, tu as dû rencontrer Givre sous son véritable nom et Enziette sous un nom d'emprunt, dit Noir.

Arlian se caressa la barbe.

— C'est possible, en effet.

Il tenta de se souvenir du nombre d'hommes auxquels il avait été présenté et qui n'avaient pas dévoilé leur propre identité. Personne n'aurait

donné un faux nom à une réception de ce type, mais nombreux étaient ceux qui lui avaient été uniquement présentés par leur surnom.

Les surnoms étaient très en vogue à Manfort, plus que dans toutes les régions où Arlian s'était rendu. Il s'agissait d'un vestige de la longue lutte contre les dragons : lorsque la résistance humaine face à l'autorité draconique n'osait pas divulguer de véritables identités par crainte de représailles. Il se serait normalement agi d'une coutume plaisante et inoffensive, l'une de celles dont Arlian avait lui-même su tirer profit, mais en certaines occasions, elle se révélait déroutante et incommode.

Arlian se mit à faire les cent pas le long de la galerie, mais Noir tendit le bras en travers de sa poitrine. Arlian leva les yeux, surpris.

— Ari, il est tard, dit Noir. Repose-toi. Dors. Tu te mettras en quête du seigneur Dragon demain matin.

Arlian le regarda fixement d'un air ébahi puis jeta un coup d'œil au ciel nocturne par les grandes fenêtres de la galerie. Des nuages épais masquaient les étoiles ; un fin croissant de lune luisait faiblement dans le ciel couvert.

— Tu as raison, finit-il par reconnaître. Tu as tout à fait raison. Au lit ! Nous aurons l'esprit plus clair demain matin.

Noir lui décocha un sourire.

## LE SEIGNEUR FLÉTRISSURE

Sans surprise, Arlian dormit jusque tard. Le temps qu'il se lève et prenne son petit déjeuner, le soleil approchait de son zénith.

Lorsqu'il se fut restauré, il descendit dans la grande galerie et remarqua les restes que les serviteurs n'avaient pas encore débarrassés ainsi que l'odeur aigre et persistante du vin renversé, et il aperçut Thirif dans l'une des pièces adjacentes. Il marqua une pause, puis, dans un soudain élan de curiosité, il demanda :

— Qu'avez-vous fait de Sahazine ?

L'Arithéien leva les yeux.

— Vous ne souhaitez pas le savoir, répondit Thirif.

Arlian hésita et décida que Thirif avait raison. Il ne voulait pas le savoir, du moins pour le moment. Que la maison de Déri, la famille d'Hathet, soit satisfaite lui suffisait amplement.

Il lui restait bien d'autres sujets de préoccupation. Il verrait le seigneur Kourouvain le lendemain, et ce serait l'occasion pour lui d'obtenir le nom des autres seigneurs, y compris celui du seigneur Dragon ! Et lorsqu'il se serait occupé des six, une fois que Douceur serait libérée et Rose vengée, il pourrait se mettre à la recherche de Main-de-Pierre, de Cachette et des autres.

Il était sur le point de faire demi-tour lorsque Thirif le rappela.

— Je vous demande pardon, monseigneur, dit-il. Ce matin un homme m'a posé une question qui pourrait vous intéresser.

Arlian se retourna.

— Oh ?

— Il s'est adressé à moi parce qu'il était venu acheter de la magie, et les autres n'étaient pas encore disponibles, dit Thirif. Il souhaitait se procurer du venin de dragon.

Arlan sourit.

— Vraiment ?

Il y avait des tas de raisons pour lesquelles quelqu'un souhaiterait du venin de dragon : pour s'en servir comme poison, comme drogue ou comme élixir de vie. Cette requête pouvait ne rien signifier – et elle pouvait tout aussi bien le mener directement auprès du seigneur Dragon. Kourouvain lui fournirait probablement tous les noms dont il avait besoin, mais cela ne lui ferait aucun mal d'avoir un autre moyen de se procurer ces informations. Et même si cela se révélait être une fausse piste, il pourrait peut-être s'en servir pour se renseigner plus sur les dragons et obtenir des informations utiles sur le moyen de débusquer les créatures dans leurs cavernes.

— De qui s'agissait-il ?

— D'un serviteur. Il était vêtu d'une façon rustique et non d'une livrée. Il n'a pas daigné nommer son employeur.

— Que lui avez-vous répondu ?

— Que je ne pouvais pas lui vendre de venin de dragon sans vous avoir consulté au préalable et que vous préféreriez indubitablement traiter directement avec son maître. Il va revenir plus tard dans l'après-midi.

— Parfait ! Lorsqu'il reviendra, je souhaiterais m'entretenir avec lui.

Thirif salua son employeur.

— Comme vous voudrez. Merci, monseigneur.

Arlan s'éloigna, se sentant revigoré. Il se passait des choses. Tout se mettait en place. Enfin, il pouvait s'atteler à l'accomplissement de sa vengeance. Il pouvait toujours s'égarer et prendre des chemins de traverse, mais il prenait la bonne direction. Le jour où le seigneur Dragon paierait pour ses crimes et où Douceur serait libre se rapprochait.

À moins que ce soit le jour où Arlian périrait aux mains de l'un de ses ennemis. Ses chances de punir tous ses ennemis, humains et draconiques, et de survivre étaient toujours minces.

Étrangement, pensa Arlian, même en sachant qu'il allait vers une mort certaine, le plaisir qu'il ressentait en approchant de son but n'en était pas amoindri.

La mort ou la justice ; il s'approchait de l'une ou de l'autre, mais il n'avait aucun moyen de savoir laquelle.

Il consacra les heures qui suivirent au ménage et à ses affaires. Ses agents, arithéiens ou non, poursuivaient le placement de ses avoirs, à la fois financiers et thaumaturgiques, et Noir et ses subalternes employaient enfin un personnel adéquat à plein-temps pour le Vieux Palais.

Ces petits tours qu'il avait rapportés d'Arithei et utilisés sans compter lors des festivités de la soirée précédente lui avaient fait gagner énormément d'argent, Arlian le savait, mais il était toujours surpris de voir à quel point. Il était assis dans son étude à faire le total de ses bénéfices avec une stupéfaction non feinte lorsqu'un serviteur frappa à la porte.

— Un visiteur, monseigneur.

Arlian leva les yeux et sourit en son for intérieur. Il s'agissait certainement de la personne qui cherchait du venin de dragon. Les Arithéiens et lui n'en possédaient pas, évidemment. Tous les sortilèges qu'ils vendaient provenaient d'Arithei, où aucun dragon ne s'était jamais posé. Il n'était pas nécessaire de le révéler, cependant.

— Faites-le entrer, dit-il.

Il se retourna pour faire face à la porte, mais il resta assis. En tant que seigneur, il n'avait pas besoin de se lever pour accueillir un messager.

Toutefois, lorsque la porte s'ouvrit, Arlian bondit sur ses pieds, surpris. L'homme qui se tenait là n'était manifestement pas un simple messager.

L'invité du seigneur Obsidien était d'une taille légèrement inférieure à la moyenne et se tenait quelque peu voûté. Son visage mince et ridé paraissait réduit tant il était dissimulé sous une grosse crinière de cheveux gris négligemment rejetée en arrière en une épaisse queue-de-cheval. Il ne s'agissait ni de la tresse traditionnelle des ouvriers ni de la coiffure habituelle de la noblesse, lâche et élégamment taillée. Son apparence, même si elle n'était guère impressionnante, était loin de correspondre à celle d'un messager.

Son accoutrement était impressionnant. Il était revêtu de soie verte brodée de fil d'or, garnie au col et aux poignets de dentelle et de perles. Un ceinturon de cuir noir serti d'émeraudes soutenait un fourreau orné de perles. La poignée de son épée, positionnée pour être dégainée par un gaucher, était ciselée d'argent et parée de perles et de diamants. Il s'agissait bien d'une épée d'aristocrate.



Si somptueux que soient les vêtements du visiteur, Arlian leur jeta à peine un coup d'œil. En revanche, son regard fut attiré par les yeux verts de son invité, profondément enfoncés mais anormalement brillants, qui le regardaient avec une intensité dont Arlian avait rarement été témoin.

— Le seigneur Flétrissure, annonça le valet de pied, qui tenait la porte.

Arlian avait tellement concentré son attention sur l'étranger qu'il en avait oublié la présence du serviteur. Ramené à la réalité, il allait faire signe au domestique de partir, mais il se ravisa.

Le seigneur Flétrissure n'était pas censé porter son épée dans la demeure d'un autre seigneur... et surtout pas quand la propre épée d'Arlian se trouvait ailleurs. Il aurait dû la céder, et les serviteurs auraient dû la garder à la porte et la lui rendre à son départ.

Toutefois, après avoir croisé ce regard, Arlian soupçonna qu'il fallait faire preuve de beaucoup de courage pour demander au seigneur Flétrissure quelque chose qu'il ne souhaitait pas donner. Et Arlian ne payait pas ses valets pour leur bravoure.

Il fit un signe et le serviteur s'éclipsa.

— Bienvenue, seigneur Flétrissure, dit Arlian en tendant la main.

— Seigneur Obsidien, dit Flétrissure d'une voix plus grave que sa taille le laissait supposer.

Il ne prit pas la main tendue et, pour la première fois, Arlian se rendit compte que son bras droit était de guingois, mal formé et plus court que l'autre. Ses amples manches de soie et ses poignets en dentelle dissimulaient parfaitement cette infirmité et avait vraisemblablement été conçus dans cette intention.

Cela expliquait le nom, l'épée de gaucher et sans doute bien plus... boucler et déboucler une ceinture avec une seule main étaient certainement plus difficile que la courtoisie pouvait l'exiger, et dégainer une épée sous le toit de son hôte n'était guère convenable.

Arlian baissa la main et dit :

— C'est un plaisir de vous rencontrer, monseigneur. Avez-vous assisté aux festivités de la nuit dernière ? Je ne me souviens pas...

— Je n'y étais pas, dit Flétrissure. Je suis trop âgé pour ce genre d'absurdité.

Il s'exprimait sèchement, d'un ton cinglant.

— Assurément, répondit Arlian. Néanmoins, je suis ravi de vous rencontrer aujourd'hui. En quoi pourrais-je vous être utile ?

— Vous vendez de la magie, dit Flétrissure. Des babioles enchantées, des sortilèges, des potions...

— C'est le cas, en effet, approuva Arlian. (Il désigna une chaise.) Prenez la peine de vous asseoir.

— Je resterai debout. Ma demande est assez simple, je souhaiterais obtenir une petite quantité de venin frais de dragon. Une goutte suffira. Pourriez-vous me rendre ce service ?

— J'aurais besoin de savoir à quel usage vous destinez cette substance, dit Arlian. Pardonnez-moi, monseigneur, mais le venin de dragon est un fluide très puissant, comme vous le savez sûrement. On dit qu'une simple goutte peut, si elle est administrée correctement, ensorceler un homme ou en tuer une dizaine. D'après certaines personnes, ce venin peut fracasser une serrure, corroder la volonté et même enrager un dément.

— Il peut prolonger la vie, aussi bien que l'abréger, répondit Flétrissure.

— Ah ! Vous souhaitez prolonger la vôtre ? Il s'agit là d'un choix...

— Pas la mienne, l'interrompit Flétrissure. Celle de ma maîtresse.

Arlian se tut, perplexe, et réfléchit. Flétrissure était un homme âgé ; quel âge pouvait bien avoir sa maîtresse pour qu'il soit soucieux de sa longévité ? Un homme de son opulence pouvait certainement avoir autant de femmes qu'il le souhaitait à ses ordres. Qui était celle qu'il cherchait à protéger du passage du temps ?

Pensait-il que le venin de dragon pouvait préserver ou restaurer la jeunesse d'une femme ? Si tel était le cas, avait-il raison ? Arlian ignorait tout des propriétés de cette substance. Il ne pouvait se fonder que sur des rumeurs, des légendes et des on-dit.

— En possédez-vous, oui ou non ? demanda Flétrissure.

— Je n'en ai pas sous la main, concéda lentement Arlian. J'ai peut-être une source auprès de laquelle m'en procurer. Puis-je vous demander à qui est destinée cette substance et comment vous comptez lui administrer ?

— Elle s'appelle Opale. Vous ne la connaissez pas. J'ai l'intention de la mêler à du sang humain et de lui faire boire, expliqua Flétrissure d'un ton impatient. Elle n'est efficace que de cette façon, pour autant que je sache.

Arlian acquiesça.

— Et le sang...

— Celui de n'importe qui, cela n'a pas d'importance. Je paierai quelqu'un pour qu'il m'en donne. C'est la partie la plus facile.

— Et vous n'en voulez pas suffisamment pour vous deux ?

Flétrissure grommela.

— J'ai eu ma part, Obsidien. Il y a bien longtemps, probablement avant la naissance du grand-père de votre grand-père. Je suis l'un des fondateurs de la Société du Dragon, du temps où Manfort était tout ce que nous possédions et où le duc Roioch était toujours de ce monde. Regardez-moi dans les yeux et dites-moi que vous ne le voyez pas par vous-même.

Arlan sursauta quand il entendit l'allusion à la Société du Dragon. Couvrante en avait parlé, mais il ignorait qu'elle existait réellement. Puis Arlian regarda Flétrissure dans les yeux, comme ce dernier le lui avait demandé.

Il connaissait le nom de ce qu'il y vit.

— Le cœur du dragon, dit-il plus pour lui-même qu'à l'attention de Flétrissure.

— Bien sûr. Vous le possédez également, n'est-ce pas ?

Sans réfléchir, Arlian acquiesça.

— J'aurais du mal à croire que vous soyez en possession de venin si ce n'était pas le cas, dit Flétrissure. Maintenant, dites-moi si vous avez du venin ou si vous pouvez vous en procurer.

Arlan leva une main et tourna la tête, se contraignant à détourner le regard de ces effrayants yeux verts.

— Un moment, je vous prie, dit-il.

Il regarda fixement par terre, tentant de reprendre ses esprits.

Ces yeux avaient un pouvoir, une certaine férocité. Et Flétrissure disait qu'il s'agissait du cœur du dragon dont Noir avait parlé et qu'il le possédait lui-même.

Et il disait qu'il apparaissait après avoir ingéré du venin de dragon et du sang humain. Il en parlait comme s'il savait.

Était-ce la raison pour laquelle Noir avait accepté d'enseigner le maniement de l'épée à Arlian et de devenir son compagnon ? Était-ce pour cela que Douceur l'avait invité dans sa chambre et lui avait tant parlé ? Était-ce la raison pour laquelle Main-Sanglante l'avait libéré ? Avait-il payé toutes ces réussites de la vie de son grand-père ?

Arlan ne pouvait guère en douter ; après avoir regardé Flétrissure dans les yeux, il ne pouvait plus le contredire. Et cette férocité ? Son propre regard était-il aussi intense que celui de Flétrissure ?

Il ne pouvait pas l'imaginer. Et pourtant, Flétrissure avait remarqué le cœur du dragon en lui. Peut-être pas aussi fort, puisqu'il était bien plus

jeune, mais il possédait en lui ce même pouvoir, et ce depuis le moment qu'il avait passé dans le cellier de ses parents tant d'années auparavant.

Et le seigneur Dragon possédait certainement ce pouvoir aussi. Même après neuf ans, Arlian se souvenait de l'intensité de son regard sombre.

Flétrissure et Couvrante avaient également chacun fait allusion à la Société du Dragon. Il s'agissait d'un nouveau mystère qu'il devait percer à jour.

— Monseigneur, dit Arlian en évitant de croiser le regard de Flétrissure, je vous prie de m'excuser. Je ne suis arrivé à Manfort que récemment, et bien que je connaisse de nombreux sujets que vous jugeriez obscurs, j'ignore presque tout au sujet de votre contrée. Seriez-vous suffisamment aimable de répondre à quelques-unes de mes questions avant que je réponde aux vôtres ?

— S'il faut en passer par là pour obtenir la vérité..., dit Flétrissure. Que souhaitez-vous savoir ?

— Plusieurs choses, répondit Arlian. Allons-y étape par étape. Dois-je comprendre qu'il y a longtemps, vous avez couru le risque d'absorber un mélange de venin de dragon et de sang humain ?

— Bien sûr, êtes-vous idiot ? demanda Flétrissure. N'est-ce pas là ce que je viens de vous expliquer ? Cela s'est déroulé pendant l'une des premières attaques de Manfort, alors que les dragons ne s'étaient par encore résolus à abandonner la lutte pour la cité. L'un d'eux m'a mordu à l'épaule et a ensuite commis l'erreur de me jeter dans une fosse, où il ne pouvait plus m'atteindre. J'ai nettoyé le sang de ma blessure à l'aide de ma main, puis je me suis léché la main avant de perdre conscience, et le mal était fait. Mon bras s'était flétri et mon épaule était endommagée à tout jamais, mais j'ai récupéré de ma fièvre et j'ai survécu.

— C'était il y a des siècles...

— Oui, bien sûr. Huit cents ans, plus ou moins.

Arlian acquiesça, toujours en évitant le regard de Flétrissure.

— J'avais entendu dire que ce mélange pouvait prolonger la vie, mais je n'avais jamais rencontré quelqu'un qui l'avait bu et qui était toujours en vie.

Flétrissure grommela.

— Bien sûr que nous sommes toujours vivants ! Oh, il est rare que quelqu'un survive à l'assaut d'un dragon, mais cela arrive, et ceux d'entre

nous qui ont goûté au venin et au sang ne meurent pas. Donc, naturellement, certains d'entre nous sont toujours là.

— Et vous croyez que moi aussi, j'ai bu de cet élixir ?

— Bien sûr. J'ignore quand et comment, mais je le vois sur votre visage. Vous possédez cet air autoritaire et cette certitude... Je ne les ai jamais remarqués chez quelqu'un qui n'avait pas goûté au venin.

Arlan se caressa la joue tout en réfléchissant.

— Et vous me demandez maintenant de faire le même don à quelqu'un d'autre ? demanda-t-il.

— À Marasa, dit Flétrissure. Elle se fait appeler Opale.

— Vous l'aimez ?

Flétrissure fronça les sourcils.

— Je ne veux pas qu'elle meure, dit-il. J'en ai assez de voir mes femmes vieillir et mourir. J'ai eu une dizaine d'épouses et une vingtaine de maîtresses, et je ne souhaite plus en voir une autre dépérir sans que je puisse faire quoi que ce soit.

— Je comprends, répondit Arlian. (Le souvenir de Rose étendue en travers de son lit avec la gorge tranchée lui traversa soudain l'esprit.) Je comprends tout cela parfaitement.

— J'ai déjà essayé, dit Flétrissure. J'ai tenté des sortilèges et des potions. J'ai même fait goûter à Vorina mon propre sang, dans l'espoir qu'il lui transmette la magie qu'il contenait, mais au contraire, cela l'a empoisonnée. Elle est morte en se tordant de douleur. (Il poussa un soupir en frissonnant.) C'était désagréable. Pire que désagréable. Lorsqu'elle est morte, j'ai cru que j'allais à mon tour me tordre de douleur. Je n'avais jamais imaginé, durant des siècles, que mon propre sang pouvait être toxique.

Arlan cilla et baissa les yeux sur sa propre main, sur les veines à peine visibles sous sa peau. Son sang était-il pareillement corrompu ?

— Cela fait des années, des décennies, que Vorina est morte, poursuivit Flétrissure. J'avais dit que je me passerais de l'amour des femmes plutôt que de voir périr une autre personne à laquelle je tenais, et j'ai pris la résolution de me restreindre à un aspect purement physique. Mais j'ai ensuite rencontré Marasa, et j'étais perdu.

» Je ne vais pas prendre le risque de la tuer. Plus d'expériences. La seule chose qui peut fonctionner à coup sûr, c'est le même mélange que celui qui

a fonctionné pour moi et tous les membres de la Société du Dragon. Du sang et du venin.

— Du sang et du venin, répéta Arlian. La Société du Dragon à laquelle vous faites allusion, de quoi s'agit-il ?

— Son nom parle de lui-même, répondit Flétrissure. Ceux qui ont bu le venin ne sont pas difficiles à reconnaître, du moins, pas après en avoir rencontré certains. Il y a longtemps de cela, nous avons fondé une organisation, un lieu où nous pouvions nous rassembler en privé, en compagnie de ceux de notre espèce, où nous n'avions plus besoin de prétendre être des mortels ordinaires, et où nous n'avions plus besoin, de notre plein gré ou non, d'être la personnalité dominante dans l'ensemble des réunions, en vertu du pouvoir de notre sang. Un lieu où personne ne regardait fixement – ou éviterait de façon ostensible de regarder – nos difformités, car bien sûr la plupart d'entre nous portent les marques que nous ont infligées nos bienfaiteurs draconiques. Vous avez de la chance d'avoir le visage et les mains intacts – vous avez peut-être des cicatrices ailleurs... Ou, en réalité, avez-vous trouvé un moyen d'obtenir du venin sans combattre ? C'est lorsque j'ai entendu dire que vous possédiez le cœur du dragon sans pour autant porter de marques visibles que j'ai pensé vous rendre visite, dans l'espoir de préserver ma Marasa.

Arlian se souvint de la conviction de Couvrante, selon laquelle le seigneur Dragon était le maître de la Société du Dragon et que celle-ci maîtrisait la plus grande partie de ce qui se passait à Manfort.

— Dans cette organisation, demanda Arlian, y aurait-il une personne qui se fait appeler seigneur Dragon ?

Flétrissure haussa les épaules.

— Plusieurs d'entre nous ont utilisé ce pseudonyme et l'utilisent encore. Il n'appartient pas à une personne en particulier. Maintenant, mon garçon, j'ai répondu à suffisamment de questions ; pouvez-vous m'aider ou pas ? Avez-vous trouvé un moyen de vous procurer du venin sans avoir à affronter la fureur du dragon ? Comment êtes-vous parvenu à en absorber tout en demeurant indemne ?

Sa voix trembla d'impatience.

Arlian secoua la tête.

— Je suis désolé, monseigneur, dit-il. J'ai bu le sang de mon grand-père tandis que j'étais pris au piège sous son cadavre. Je ne vais pas vous tromper plus longtemps, je ne possède aujourd'hui ni venin, ni aucun

moyen de m'en procurer. (Il s'éclaircit la voix.) J'ai une demi-douzaine de magiciens arithéiens à mon service et je vais les envoyer quérir ce que vous cherchez, si vous le souhaitez.

Flétrissure le regarda fixement durant un moment avant de grogner :

— Puissent les dragons vous carboniser pour m'avoir laissé espérer !

Il laissa tomber sa main gauche sur la poignée de son épée.

— Je vous présente mes excuses, monseigneur, dit Arlian en se levant d'un bond. (Il comprit, avec un soudain frisson d'excitation et d'horreur, qu'il était face à un défi – son premier depuis qu'il avait atteint un statut suffisant pour être autorisé à participer à un duel traditionnel.) Je suis désarmé. Si vous désirez laver cet affront, je vous prie de me laisser aller chercher ma lame.

— Non, dit Flétrissure d'un air de dégoût en laissant tomber sa main. La faute ne mérite pas d'être payée un tel prix. En outre, je pourrais trahir mon serment en vous tuant ici.

Arlian fit la moue, soulagé de savoir qu'il n'allait pas être contraint de combattre cet effrayant vieillard, mais également perplexe.

— Que voulez-vous dire, monseigneur ? De quel serment parlez-vous donc ?

— Du serment de la Société du Dragon, celui que chaque nouveau membre prête en se joignant à nous. Aucun d'entre nous ne doit tenter de tuer un autre membre dans l'enceinte de Manfort, expliqua Flétrissure. Avec plus d'une vingtaine d'entre nous réunis en un même lieu durant des siècles, les duels seraient inévitables sans cette restriction. Et quel gâchis de mettre un terme à une vie qui pourrait, d'après ce que nous en savons, durer des millénaires ! Et les nouveaux membres apparaissent si rarement que, avec le temps, nous aurions totalement disparu, j'en suis certain.

— Je ne suis cependant pas un membre de votre organisation, lui fit remarquer Arlian.

Il souhaitait ardemment en devenir un, toutefois, maintenant qu'il savait que la Société du Dragon existait réellement. Car celui qu'il connaissait sous le nom de seigneur Dragon en faisait manifestement partie, même s'il n'en était pas le maître, comme Couvrante le croyait.

— Oh, vous en êtes un membre de fait, dit Flétrissure en faisant un signe de sa main valide. Je ne m'embête pas avec des formalités inutiles. Il vous suffit de vous présenter, de vous soumettre à notre petite initiation et de prêter serment, et vous en serez autant membre que moi. La seule

condition difficile à remplir est la première, trouver l'élixir qui rend une personne apte, ensuite, son éligibilité est acquise.

Arlan réfléchit.

— J'étais sur le point de vous demander que le coût engagé pour envoyer mes magiciens en mission puisse compenser votre parrainage à ma candidature, dit-il.

Flétrissure secoua la tête.

— Ne vous tracassez pas avec cela. Vous pouvez nous rejoindre à tout moment en répondant simplement aux questions rituelles et en prêtant serment.

— Alors je vous suis redevable pour les réponses honnêtes que vous m'avez fournies, répondit Arlian. Je vais confier cette tâche à mes magiciens, mais je ne vous promets aucun résultat.

— Un geste aimable, monseigneur, dit Flétrissure. Je vous en remercie.

Il inclina brièvement la tête en signe de reconnaissance.

— Ah, c'est moi qui vous remercie ! répondit Arlian. Mais j'ai une toute dernière requête.

— Soumettez-la-moi, alors, et ensuite je prendrai congé.

— Comment pourrai-je trouver cette Société du Dragon si je choisissais de la rejoindre ?

— C'est assez simple. Rendez-vous à l'intersection de la rue de la Citadelle et de celle de la Flèche noire, et descendez cette dernière en direction des portes de la ville jusqu'à ce que vous atteigniez une porte noire avec une barre rouge. C'est le siège de l'organisation. Frappez, et lorsque le concierge verra votre visage, il vous laissera entrer, cela ne fait aucun doute.

— Merci.

Arlan le salua.

Un moment plus tard, le seigneur Flétrissure avait pris congé et Arlian, installé sur son siège, était perdu dans ses réflexions.

C'était certainement l'occasion ou jamais. Cette Société du Dragon pouvait être la clé de tous ses problèmes. Tout se déroulait aussi bien qu'il aurait pu le souhaiter, comme si le destin lui-même était à ses côtés.

Ce n'est que plus tard qu'il se rendit compte qu'il avait omis de demander à Flétrissure s'il possédait des parts dans le lupanar de Garde-Ouest, mais il se contenta de hausser les épaules. Il aurait suffisamment le temps de poser la question au vieil homme.



Arlian vit cependant au moins un problème se profiler.

S'il rejoignait la Société du Dragon, prêtait serment et découvrait que le seigneur Dragon et ceux qu'il cherchait en étaient membres, il ne pourrait plus tenter de les tuer – du moins, à l'intérieur de la cité. Aurait-il un jour l'occasion de rencontrer le seigneur Dragon en dehors de Manfort ?

Il restait également d'autres questions en suspens, des questions de synchronisation, de stratégie...

Et des questions de préparation. Était-il vraiment prêt à affronter le seigneur Dragon ?

Il le saurait suffisamment tôt, se dit-il. D'une façon ou d'une autre, maintenant qu'il connaissait l'existence de la Société du Dragon, il trouverait le seigneur Dragon. Lorsqu'il verrait ce visage qu'il détestait tant, il saurait s'il était prêt ou non à passer à l'action.

## LE SEIGNEUR KOUROUVAIN

Tandis qu'Arlian grimpait dans le carrosse, l'après-midi suivant, il n'avait toujours pas décidé comment et quand il approcherait la Société du Dragon. Il avait passé la soirée précédente à échafauder différents plans et emplois du temps, jusqu'à ce que, finalement, il aille se coucher en ayant seulement décidé que son rendez-vous avec le seigneur Kourouvain aurait lieu avant.

Tout d'abord, la possibilité que Kourouvain soit lui-même un membre de l'organisation lui était venue à l'esprit, et il souhaitait régler ce problème avant de poursuivre plus avant.

Il arriva à la porte du palais de Kourouvain sans incident et bondit hors du carrosse en adressant à Noir, son cocher, un rapide salut. Il fut accueilli par deux valets de pied et escorté jusqu'à un salon lambrissé de bois rouge inconnu. Il confia son chapeau et son épée à une jeune esclave vêtue d'une robe bordeaux. Des chaînes d'argent cliquetèrent à ses poignets tandis qu'elle les emportait.

Avant qu'il puisse s'asseoir, un bel homme aux cheveux gris qui portait une version plus élaborée de la livrée bordeaux et or de Kourouvain apparut et le salua.

— Si vous voulez bien me suivre, monseigneur...

Arlian était parti du principe que le rendez-vous se serait tenu dans le salon, mais il ne protesta pas lorsque l'intendant le conduisit le long d'un corridor puis dans une petite pièce encombrée où attendait le seigneur Kourouvain.

— Seigneur Obsidien, dit Kourouvain en se levant de son siège. C'est un plaisir de vous revoir !

Arlian le salua en guise de remerciement et pour éviter de lui serrer la main.

— Tout le plaisir est pour moi, dit-il.

Kourouvain lui indiqua un siège, et un instant plus tard, les deux hommes se retrouvèrent assis face à face. Arlian observa son ennemi, à la recherche du moindre signe de ce que Noir et Flétrissure appelaient le cœur du dragon. Mais il n'en remarqua aucun.

— Maintenant, monseigneur, dit Kourouvain, il me semble que vous avez dit vouloir m'entretenir d'un sujet en privé...

— En effet, approuva Arlian. Toutefois, avant d'être plus précis, je dois vraiment vous demander le nom de vos cinq associés dans *La Maison de la Société Charnelle*, à Garde-Ouest. Je pense que ce sujet les concerne également, bien qu'à un moindre degré.

Arlian tenta de paraître calme, mais il s'agissait d'un moment décisif pour lui. Rose lui avait juré que Kourouvain avait prétendu faire partie des six propriétaires de *La Maison*. Mais même si le jeune homme faisait confiance à Rose, Kourouvain pouvait très bien avoir menti à la prostituée. Sa réaction indiquerait à Arlian s'il avait ou non dupé Rose et s'il avait ou non trouvé l'un de ses assassins.

Kourouvain se rassit et regarda Arlian en tapotant les bras de son fauteuil. Il eut un rire nerveux.

— Je suis désavantagé, dit-il. Vous savez manifestement quelque chose à mon sujet, alors que je ne sais rien de votre propre histoire ou de vos relations. Je ne connais même pas votre véritable nom...

— Je pratique le commerce de sortilèges, l'interrompit Arlian. Je n'ose pas donner mon vrai nom.

Arlian tâcha de dissimuler son soulagement, mais la réponse de Kourouvain lui ôta tous ses doutes ; cet homme était bien l'un de ceux qu'il avait juré de tuer.

Kourouvain acquiesça.

— Très bien ! Ne pouvez-vous donc *rien* me dire à propos de vous ?

— Je vous livrerai des informations chaque fois que vous m'en donnerez vous-même, si vous préférez, suggéra Arlian, tentant d'adopter un ton détaché. Pour débiter l'échange, je vous dirai que bien que je sois né et aie grandi sur les Terres des Hommes, je n'ai mis les pieds à Manfort pour

la première fois qu'il y a deux ans. Maintenant, donnez-moi le nom de l'un de vos partenaires... de préférence celui de l'homme brun et à la joue marquée qui a égorgé madame Ril et qui était en possession d'une lettre du duc lui garantissant l'immunité contre les conséquences de cet acte.

Kourouvain, qui avait cessé de tapoter, le regarda fixement.

— Vous connaissez des détails étranges, dit-il. Vous savez tout à propos de Ril et de la lettre, mais vous ignorez le nom du seigneur Enziette ?

— Je le connais, répondit Arlian, le sang martelant à ses tempes. J'ai déjà entendu ce nom, mais je ne savais pas qu'il s'agissait de lui et je n'avais pas fait le rapprochement.

Il l'avait fait, désormais, et les pièces commençaient à s'emboîter. Le seigneur Enziette, conseiller en chef du duc de Manfort, était le seigneur Dragon. Il faisait aussi certainement partie de la Société du Dragon, balafré comme la plupart de ses membres l'étaient et possédant ce regard de dragon qui lui permettait de dominer les autres comme il avait commandé les pillards si longtemps auparavant à Obsidien... et sans aucun doute de manipuler le duc et de nombreux autres seigneurs de Manfort.

Qu'il n'ait pas révélé son identité aux pillards, ni donné la possibilité de faire le rapprochement entre son véritable nom et la direction d'un lupanar prenait désormais tout son sens. Quelqu'un de si haut placé souhaitait naturellement ne pas être associé avec quelque chose d'aussi sordide. Et que personne à Garde-Ouest ne l'ait reconnu devenait également compréhensible : le seigneur Enziette était réputé pour être un solitaire. Il parlait au duc et à ses conseillers en privé et ne se montrait que rarement en public.

Tuer le seigneur Enziette n'allait pas être chose aisée. On disait qu'il n'était vraiment pas sociable et qu'il restait cloîtré dans sa propre demeure seigneuriale, à l'est de la citadelle, protégée par des dizaines de gardes. Mais il n'était ni un lâche, ni un dandy impotent... il souhaitait simplement ne pas être dérangé. La rumeur voulait qu'il ait participé à une dizaine de duels, et qu'il ait invariablement tué ses adversaires. Et on le soupçonnait également d'être un sorcier. Il était réputé pour son intelligence froide et son efficacité impitoyable, à la fois dans les conseils qu'il prodiguait au duc et dans ses propres affaires. Il n'avait aucune famille connue et très peu de véritables amis.

Arlian songea qu'il s'agirait pour lui d'un véritable défi.

— C'est à votre tour, dirais-je, de poser une question, dit-il.

Kourouvain le jaugea.

— Et je suppose que je n'ai pas encore droit à une explication à propos de cette affaire privée dont vous vouliez m'entretenir...

— Pas tant que je n'aurai pas les quatre noms restants, répondit Arlian. Leurs véritables noms, si possible, pas simplement leurs surnoms.

— Je n'ai que peu de patience avec ce genre de jeux, ô mystérieux invité. Je vais vous donner les noms, et vous me direz de quoi il retourne. Ensuite, vous me devrez trois réponses supplémentaires sur des sujets de mon choix.

— Très bien, dit Arlian. Mais j'ai moi-même une autre question, que je vous poserai le moment venu. Les noms ?

— Drichène, Toribor, Stiam et Horim.

Arlian fut déçu de ne connaître qu'un seul de ces noms. Le seigneur Drichène avait effectué quelques visites occasionnelles à *La Maison* tandis qu'Arlian résidait dans le grenier, et il avait la réputation d'être à la fois un sorcier et un conseiller du duc, même s'il s'agissait de l'un des moins influents. Mis à part un abus de parfum, Drichène ne s'était pas montré excessivement désagréable dans sa façon de traiter les femmes de Garde-Ouest, et il n'avait rien fait non plus pour justifier la vengeance d'Arlian. Mais les six seigneurs étaient tous des marchands d'esclaves et des meurtriers, et Arlian les tuerait dès qu'il en aurait la possibilité. Il en avait fait le serment.

— Merci, dit-il.

— Et de quel sujet souhaitiez-vous me parler ? demanda Kourouvain d'un ton impatient.

— Ah, dit Arlian. (Il envisagea de poser sa question importante, mais il comprit qu'il devait donner quelque chose en retour avant de pouvoir attendre une réponse.) Vous possédez une auberge qui s'appelle *Le Sang du Raisin*, il me semble.

— En effet, lui accorda Kourouvain. Et alors ?

— Vous y avez entreposé un tonnelet d'or, il y a très longtemps, au cas où vous deviez un jour fuir Manfort.

Kourouvain se redressa sur son siège.

— Qui vous a dit cela ?

— Quelqu'un qui est mort, aujourd'hui, répondit Arlian. Ne vous inquiétez pas, aucun autre de vos secrets ne devrait plus filtrer.

— Vous me devez trois réponses, Obsidien, et vous *devez* répondre à cette question : qui vous a dit cela ?

— Rose, dit Arlian. (Il se surprit à trembler en prononçant son nom, même s’il fut incapable de dire si c’était à cause de la douleur, de la colère ou de quelque chose d’autre encore.) Une prostituée infirme du nom de Rose.

— S’agit-il de la relation commune dont vous avez parlé ?

Kourouvain se leva de son fauteuil.

Arlian acquiesça.

Kourouvain fit un pas en direction d’Arlian, les poings serrés.

— Que vous a-t-elle dit d’autre ?

Arlian leva les yeux vers lui et lutta pour garder son calme face à la rage de Kourouvain.

— J’ai passé un temps considérable en compagnie de Rose, et nous avons énormément discuté. Pourriez-vous être plus explicite ?

— Que vous a-t-elle dit d’autre me concernant ?

— Que vous étiez l’un des propriétaires de *La Maison des Six Seigneurs*, dit Arlian. Que vous ne teniez pas l’alcool. Que vous lui aviez promis de l’emmener avec vous si vous deviez fuir Manfort. (Il haussa les épaules – ce qui lui demanda un effort tant il était tendu.) C’est tout, vraiment. Plus de secrets.

— Et mon or ?

— Il a disparu, dit Arlian. Emporté par le jeune homme qui se fait appeler seigneur Lanair.

— Lui ! Celui qui est à l’auberge en bas de la rue ? (Kourouvain se retourna et fit les cent pas, puis il s’immobilisa. Il reporta son attention sur Arlian.) Vous êtes Lanair, n’est-ce pas ? Vous êtes devenu riche grâce à *mon* or ?

— J’étais Lanair, lui accorda Arlian. Et j’ai investi votre or dans une caravane en partance pour l’Arithei. Ce fut en effet un des éléments qui a contribué à ma richesse et qui m’a permis de me trouver devant vous aujourd’hui.

— Êtes-vous venu pour me rembourser, alors, comme si je vous avais accordé un prêt ? Où êtes-vous là pour me railler à propos de l’inconscience dont j’ai fait preuve en révélant à cette garce perfide où j’avais caché mon or ?

Arlian se leva et fit face à Kourouvain, à quelques centimètres de son visage, le regard rivé dans ses yeux bruns brillants.

— Je suis là pour venger sa mort, Kourouvain, dit-il. J'avais besoin du nom des autres propriétaires, et vous avez été suffisamment aimable pour me les fournir. Maintenant, allez-vous me dire où se trouvent les deux femmes que vous avez emmenées de *La Maison*, ou devrai-je me mettre à leur recherche après vous avoir éliminé ?

— Vous avez l'intention de me tuer ? (Kourouvain le regarda fixement.) Pour une prostituée ? Une esclave ?

— Pour une femme à laquelle vous avez causé du tort, ainsi que pour une dizaine d'autres crimes.

— Vous, un voleur, me traitez de criminel ?

— Et vous, qui avez réduit des femmes en esclavage pour votre propre plaisir, qui les avez mutilées et assassinées sur un coup de tête. Osez-vous le nier ?

— Bien sûr que je le nie ! Ces femmes ont été achetées ouvertement, et ce que nous leur avons fait est tout à fait légal !

Les deux hommes criaient, désormais, face à face, la tête d'Arlian penchée en avant et celle de Kourouvain en arrière.

— En votre pouvoir, sans doute, mais aucune loi ne peut accepter de tels actes, répondit Arlian.

— Vous vous croyez donc au-dessus des lois ?

— Je crois que vous avez injurié le concept même de loi !

Kourouvain recula, faisant un effort évident pour se calmer. Reprenant le ton d'une conversation normale, il demanda :

— Et vous avez l'intention de me tuer ? Avez-vous un couteau dissimulé dans une botte ou pensiez-vous utiliser votre magie des Régions Limitrophes ?

Arlian baissa le ton à son tour.

— J'ai l'intention de vous affronter de façon loyale, l'épée à la main, à un moment et en un lieu de votre choix qui nous conviendraient à tous les deux.

— Un duel ? (Kourouvain grommela.) Vous vous prenez pour un aristocrate et non pour un simple assassin ?

— Je ne suis pas un assassin, répondit Arlian. Je possède des entreprises qui sont gérées par d'autres en mon nom, cela ne me donne-t-il pas droit au titre que je revendique ?

— Vous vous les êtes procurées grâce à de l'argent volé !

— J'en suis néanmoins propriétaire. Choisissez où et quand nous nous affronterons, seigneur Kourouvain, et je me retirerai jusqu'au moment convenu.

— Vous êtes un voleur désarmé, ici chez moi. Pourquoi devrais-je vous affronter de façon honorable ? Qu'est-ce qui m'empêche de vous tuer maintenant ?

Arlan esquissa un léger sourire.

— Je vois au moins deux raisons, dit-il. Premièrement, si nous nous affrontons loyalement, j'apporterai avec moi un tonnelet d'or de valeur équivalente à celui que je vous ai dérobé sur l'injonction de Rose. Et, en retour, je vous demande d'amener les deux femmes, le survivant pouvant prétendre à l'ensemble.

— Et ?

— Et deuxièmement, j'ai des amis et des domestiques qui attendent mon retour, y compris une demi-douzaine de magiciens parmi les plus puissants d'Arithei, qui ne me considèrent pas comme un voleur. Souhaitez-vous vraiment risquer de subir leur vengeance ?

Kourouvain le regarda fixement.

— Si j'étais l'assassin pour lequel vous me prenez, vous seriez déjà mort, dit Arlian. Vous avez peut-être entendu ce qui était arrivé à Sahazine...

Kourouvain réfléchit avant de répondre lentement :

— Vous avez l'intention de me combattre loyalement ? Et vous croyez pouvoir me tuer ?

— Bien sûr ! dit Arlian.

— J'ai deux fois votre âge. Je m'entraîne à l'épée depuis ma plus tendre enfance.

— Alors vous allez peut-être me tuer, dit Arlian. Quoi qu'il arrive, mon désir de vengeance touchera à son terme, qu'il soit satisfait ou anéanti.

— Vous devez être fou, dit Kourouvain. Vous me cherchez, vous me confessez votre larcin, puis vous me défiez dans un combat à mort à cause d'une esclave morte. Vous vous enorgueillez de votre complicité dans l'assassinat de l'ambassadeur arithéen...

Arlan l'interrompt.

— Au contraire, j'ignore même si Sahazine est vraiment mort. Sinon, oui, vous exposez précisément les faits. Et je suis peut-être fou. Vous n'êtes



pas le premier à l'envisager.

Kourouvain le dévisagea un long moment avant d'ajouter :

— Très bien, je vous affronterai. Demain, devant mon propre portail, à midi.

Arlian afficha un large sourire et salua.

— J'y serai, promit-il.

Puis il se retourna et quitta les lieux.

## UNE RENCONTRE À LA POINTE DE L'ÉPÉE

— Rappelle-toi que tu auras l'avantage de la vitesse et de la force brutes, dit Noir en se penchant du siège du cocher du carrosse, mais il est nettement plus expérimenté que toi, comme il le dit lui-même. Il réagira probablement plus rapidement que toi, simplement parce qu'il n'aura pas besoin d'y réfléchir.

Arlan acquiesça puis ouvrit la portière du carrosse. Il se sentit froid et courbatu, comme si son sang se refroidissait et s'épaississait dans ses veines. Il avait déjà combattu, il avait tué des bêtes, des monstres et même un homme : les créatures des monts Rêveurs avaient péri au fil de son épée, et le brigand à la limite méridionale de la Désolation était mort à ses pieds.

Mais malgré tous ses plans et ses rêves de vengeance, il n'avait jamais délibérément affronté un autre être humain avec l'intention de le tuer de sang-froid. Cela lui semblait différent. Cela lui paraissait *mal*.

Il jeta un coup d'œil à Thirif, qui était assis en silence dans le carrosse, mais l'Arithéen garda le silence.

— Il est plus grand que toi, dit Noir en descendant de son siège. Il aura donc une allonge plus longue. Ne lui permets pas d'en profiter ; reste près de lui ou éloigne-toi carrément, mais ne te bats pas à distance d'allonge.

— Tu me l'as déjà dit, dit Arlian.

— Je sais. Je veux que tu t'en souviennes ! rétorqua Noir. Je veux que tu survives à ce duel.

Arlan ne lui répondit pas et descendit du carrosse. Il s'étira, ajusta sa veste et son ceinturon et fit face à la demeure de son ennemi.

Il faisait plus chaud que les jours précédents, mais l'atmosphère était toujours fraîche et évoquait le printemps. Des vignes s'entrelaçaient le long de la grille du portail, et des fleurs bleues s'épanouissaient avec beauté et splendeur sur un côté, capturant l'éclat de la lumière de la mi-journée. Le portail de la demeure du seigneur Kourouvain était clos, ce qui n'avait pas été le cas lorsque Arlian s'y était présenté la veille. Des gardes portant le bordeaux et l'or de la maison de Kourouvain, dont une cuirasse bordée d'or, se tenaient dehors, de chaque côté de la grille. Ils étaient armés de piques.

Il n'y avait aucun signe du seigneur Kourouvain, ni des deux femmes qu'il avait emmenées du lupanar de Garde-Ouest. Arlian leva les yeux. Le soleil se trouvait juste au-dessus de sa tête, d'après ce qu'il voyait.

S'était-il mépris sur l'honneur et le respect des traditions de Kourouvain ? L'homme s'était peut-être enfui plutôt que de devoir l'affronter. Après tout, Kourouvain avait déjà fait des préparatifs dans l'éventualité de fuir Manfort à la dernière minute.

Toutefois, les gardes étaient toujours là. Pourquoi seraient-ils restés si Kourouvain s'était enfui ?

Puis la grande porte s'ouvrit et l'intendant à la chevelure grise apparut. Il approcha du portail avec une douce assurance, puis salua, sa tête frôlant les barres de fer noires.

— Seigneur Obsidien, dit-il.

— Monsieur, répondit Arlian. (Il s'avança et s'immobilisa à un mètre du portail.) Il me semble que j'ai un rendez-vous avec votre employeur.

— En effet, répondit l'intendant en se redressant. Toutefois, le seigneur Kourouvain m'a demandé de m'entretenir brièvement avec vous, tout d'abord.

— Vraiment ? Pourquoi ?

Arlian posa une main sur la poignée de son épée, pas tant comme une menace que pour simplement indiquer son impatience.

— Dans l'espoir, monseigneur, d'empêcher toute effusion de sang inutile. Même s'il ne craint pas pour sa propre sécurité, il hésite à priver Manfort d'un homme de votre évidente intelligence et de votre courage. Par conséquent, il espère que cette querelle puisse se régler d'une manière plus pacifique.

— Et a-t-il des propositions à faire pour se repentir de ses crimes ?

— Effectivement, répondit l'intendant. Il propose de vous remettre les deux esclaves que vous cherchez en échange de l'or que vous lui avez

dérobé. Il ne prétendra à aucun intérêt ou dédommagement sur ces fonds volés.

— Et qu'en est-il des quatre femmes qu'il a aidées à assassiner : Rose, Soie et les autres ? Et des mutilations infligées à une dizaine de femmes par plaisir et pour l'argent ?

L'intendant se renfroigna.

— J'ignore ce dont vous parlez, et je ne possède aucune instruction à ce sujet. Le seigneur Kourouvain m'assure qu'il n'a enfreint aucune loi malgré vos accusations.

— Ces femmes étaient peut-être des esclaves, mais elles n'en étaient pas moins des femmes, pas des animaux.

Arlian hésita. Il ne souhaitait tuer personne, pas vraiment, mais Kourouvain était un meurtrier. Les esclaves étaient des êtres humains, et personne, propriétaire ou pas, n'avait le droit de les estropier ou de les tuer impunément.

Mais, s'il avait la possibilité de le lui faire payer d'une autre façon...

— Je fais une autre proposition, dit Arlian. Si le seigneur Kourouvain libère tous les esclaves en sa possession et jure de ne plus jamais maintenir quelqu'un en esclavage, je considérerai que notre différend sera réglé et que justice aura été rendue. Il lui est impossible de rendre la vie à ces quatre femmes, ni leurs pieds aux autres, mais s'il leur garantit la vie et la liberté, l'équilibre sera sans doute rétabli.

L'intendant hésita.

— Je dois consulter mon maître, dit-il.

Il salua et fit volte-face.

Arlian le regarda s'éloigner. Noir s'approcha du jeune homme.

— Thirif dit qu'il ne ressent aucune source de magie à proximité, lui chuchota-t-il. Et à ta place, j'aurais accepté le marché qu'il t'a proposé.

Arlian secoua la tête.

— Et lui laisser l'occasion de tourmenter et de tuer d'autres personnes qui auront eu le malheur d'être capturées par des marchands d'esclaves ? Je ne crois pas.

Noir haussa les épaules.

— Fais-toi plaisir, alors.

— Prépare l'or, lui dit Arlian.

Un moment plus tard, la porte de la demeure s'ouvrit, le seigneur Kourouvain apparut et traversa la petite cour pavée. Il était revêtu d'une

tunique sans manches de cuir épais huilé, ainsi que d'une paire de hauts-de-chausses de cuir quelconque, très éloignés des atours dont Arlian l'avait vu paré la veille. Il s'agissait là de vêtements spécialement adaptés au combat, et l'épée et la main-gauche à sa ceinture étaient sobres et destinées à l'usage, non à l'apparat. Arlian tendit la main vers la boucle de sa propre cape.

— Pas encore, lui conseilla Noir. Donne-lui un moment. Il peut encore céder.

— Et si j'abandonne mon droit à posséder des esclaves, s'écria Kourouvain sans préambule, bien avant d'avoir atteint le portail, que se passera-t-il ? Allez-vous poursuivre cette insensée croisade contre mes amis et associés ? Avez-vous l'intention de supprimer entièrement l'institution de l'esclavage, afin que les pauvres puissent mourir de faim dans les caniveaux tandis que le travail indispensable ne pourra pas être effectué ?

— J'aimerais bien, oui, répondit Arlian. Je doute pouvoir vivre suffisamment longtemps, mais effectivement, la fin de l'esclavage me conviendrait parfaitement.

— Si je fais la paix avec vous, poursuivrez-vous cette vengeance insensée ? Défierez-vous Drichène, Enziette et les autres ?

— Oui, répondit Arlian.

— Vous êtes complètement fou, alors, dit Kourouvain, et même en étant de bonne volonté, je ne peux pas accepter votre proposition. Il m'est impossible de croire qu'un dément tiendra sa parole ou ne viendra pas avec un autre plan tordu, un nouveau crime imaginaire qu'il doit venger. Vous êtes, monsieur, une menace pour la société, et il est de mon devoir de vous supprimer.

— Ou de trouver la mort en tentant de le faire, dit Arlian en espérant que Kourouvain se calmerait.

Il avait lui-même les nerfs à vif, en prévision de ce qui allait se produire.

— Ah !

Kourouvain fit un signe aux gardes puis dégaina son épée et sa main-gauche lorsque le portail s'ouvrit.

— Attendez ! dit Arlian d'une voix cassée. Où sont les femmes ?

Kourouvain cria par-dessus son épaule :

— Faites-les sortir !

La porte du manoir s'ouvrit et deux valets firent leur apparition. Il portait chacun une femme nue : Hâtive et Chaton. Elles clignèrent des yeux face à l'éclat de la lumière du jour.

Kourouvain fit un signe, et les valets assirent les femmes côte à côte sur un banc de pierre près de l'entrée voûtée. Elles regardèrent autour d'elles visiblement troublées. Chaton tenta de replier ses jambes sous le banc afin de dissimuler l'absence de pieds. Hâtive n'en prit pas la peine. Bien que l'air, à l'extérieur, ait été frais, aucune d'elles ne parut gênée par leur nudité... contrairement à Arlian. Il tenta de ne pas les regarder. Il se rappela à quel point il s'était habitué à la nudité durant son séjour à *La Maison de Société Charnelle* et tenta de se remémorer cette indifférence... mais cela faisait deux ans.

Les deux femmes avaient cependant peu changé dans l'intervalle. Elles portaient toutes les deux une coiffure différente, et le ventre de Hâtive était légèrement plus convexe que dans les souvenirs d'Arlian, mais il ne s'agissait pas de changements radicaux. Elles avaient toujours un aussi beau visage.

À leur vue, Arlian fut submergé de souvenirs et son cœur se serra. Il regretta soudain de ne pas devoir se battre contre le seigneur Enziette à la place du seigneur Kourouvain. Il aurait ainsi pu revoir Douceur au lieu de ces deux-là.

Mais il se trouvait là et c'étaient elles qui étaient prisonnières. Douceur devrait attendre un peu plus longtemps. Elles semblaient avoir à peine souffert du passage de ces deux années. Arlian espérait que Douceur était également indemne.

Puis Hâtive aperçut Arlian.

— Triv ? demanda-t-elle. Chaton, c'est Triv !

Elle le montra du doigt.

Chaton se tourna et remarqua Arlian. Elle en resta bouche bée.

— Triv ?

— On dirait qu'elles vous connaissent effectivement, remarqua Kourouvain. Intéressant. Maintenant, il me semble que vous possédez quelque chose qui m'appartient.

Arlian fit un signe à Noir. Celui-ci apporta un tonnelet qui ressemblait à celui qui se trouvait dans la cave du *Sang du Raisin*. Arlian ayant poussé le souci du détail jusqu'à y reporter l'inscription « vin aigre ». Noir déposa le tonnelet par terre.

Arlan ôta sa cape et la tendit à Noir. Il dégaina ensuite ses propres lames et s'avança.

Kourouvain recula.

— Venez, dit-il. Chargeons-nous de ce duel comme les aristocrates que nous sommes, et évitons de nous battre dans la rue comme des voyous.

Arlan acquiesça et franchit prudemment le portail en direction de la cour pavée, l'épée au clair.

Les gardes reculèrent, et les valets qui avaient porté les femmes disparurent. Seuls les deux escrimeurs se tenaient dans la cour pavée, entre le portail et la porte.

— Portez le premier coup, si vous le souhaitez, dit Kourouvain en se mettant en garde.

Arlan n'était pas dupe. Il savait bien qu'il ne fallait pas charger directement contre un ennemi à l'allonge plus importante que la sienne. Il attendit, sa propre épée brandie, sa main-gauche maintenue avec assurance à la taille.

Il se surprit à se demander s'il était un imbécile. Il était en train de risquer sa vie. Il savait qu'il était bon bretteur, mais comment pouvait-il être certain que Kourouvain n'était pas meilleur que lui ? Assurément, l'armure de cuir de Kourouvain était la preuve d'un instinct de conservation plus poussé que sa propre chemise de soie noire. Il s'était habillé avec élégance, pour être libre de ses mouvements, et n'avait pas songé un instant à se protéger de la lame de son ennemi.

Et on lui avait offert la chance de pouvoir libérer Hâtive et Chaton sans effusion de sang. De quel droit l'avait-il rejetée pour se conformer à quelque conception abstraite de la justice ?

N'aurait-il pas pu se contenter de racheter la liberté de la dizaine de femmes qui avaient survécu ? Il jeta un coup d'œil vers les deux qui étaient assises nues sur le banc...

Et il aperçut les moignons de chevilles de Hâtive en même temps que le seigneur Kourouvain, voyant son adversaire distrait, se fendit.

Arlan esquiva, para mais manqua totalement sa riposte. Il chancela légèrement en se déplaçant sur la droite, se mettant hors de portée de la lame de Kourouvain. Ce dernier retira son épée, la déplaça et porta un nouveau coup avant qu'Arlan ait eu totalement repris ses esprits. Il exécuta une parade maladroite, frappant violemment l'épée de Kourouvain au lieu

de la détourner avec grâce et dextérité. Kourouvain esquissa un mince sourire et tenta de tirer profit de son avantage.

Arlian entama un repli, mais il se rendit compte que la clôture de fer se trouvait à moins de un mètre derrière lui. Il n'avait pas assez de place pour effectuer une retraite sans se retrouver acculé. Il préféra se baisser et s'écarter en courant.

Kourouvain se retourna brusquement et fit un pas en avant, mais pas suffisamment vite pour rester au contact. Une fois de plus, les deux hommes se retrouvèrent éloignés de deux longueurs d'épée, face à face. Le sang n'avait pas encore été versé.

— Vous êtes un imbécile, en plus d'être un fou, déclara Kourouvain. Vous n'avez pas la moitié du niveau que vous pensiez posséder, hein ?

Arlian ne répondit pas, mais il se maudit en silence. Il ne pouvait pas se permettre le moindre doute ni la moindre hésitation. Toutefois cela s'était produit, et quelle que soit la sagesse ou l'imprudence qui l'y avait mené, il se battait pour sa vie.

Et pour rendre justice. L'image des jambes estropiées de Hâtive qui pendillaient du banc était encore toute fraîche dans son esprit, et elle lui rappelait l'injustice qu'il devait venger. Le souvenir de Rose, étendue nue sur son lit sous un épais nuage de fumée, la gorge tranchée et le regard fixe, lui revint également.

— Il est encore temps de mettre un terme à tout cela de manière pacifique, dit Kourouvain en agitant dangereusement la pointe de son épée. Je suis toujours d'accord pour échanger ces deux-là contre le tonnelet d'or et votre parole de ne plus jamais me causer d'ennuis. Je pense que vous avez appris une leçon, ici, et permettez-moi de vous assurer, seigneur Obsidien – ou Triv, s'il s'agit là de votre nom –, que je suis loin d'être le meilleur escrimeur parmi les personnes que vous vous êtes choisies comme ennemies.

Il avait peut-être l'intention d'en dire plus, mais, au milieu du mot « ennemies », Arlian s'avança en se baissant et en tentant de faire passer son épée sous la garde de Kourouvain.

Ce dernier ne se laissait cependant pas surprendre aussi facilement. Il saisit la lame d'Arlian à l'aide de la sienne et la détourna. Il brandit sa main-gauche, mais pas suffisamment rapidement, et Arlian eut le temps de se replier.



Mais il ne battit pas totalement en retraite ; au contraire, il porta un nouveau coup, visant cette fois la cuisse droite de Kourouvain, tout en s'approchant.

Une fois de plus, l'acier tinta lorsque les deux épées s'entrechoquèrent. Arlian sortit brusquement sa main-gauche, et la pointe de celle-ci taillada le haut-de-chausse de Kourouvain, éraflant le cuir sans l'entamer. Cette fois, c'est Kourouvain qui recula de deux pas rapides, rompant l'échange.

Arlian, soupçonnant un piège, ne partit pas immédiatement à sa poursuite. Il recula également et entama une manœuvre circulaire sur la gauche.

Ce faisant, une partie de son esprit se mit à réfléchir aux paroles de Kourouvain. En effet, il était fort probable que d'autres seigneurs soient meilleurs bretteurs que son adversaire. Enziette, en particulier, qui possédait le cœur du dragon ainsi qu'une effroyable réputation, pouvait très bien se montrer redoutable.

D'ailleurs, certains, voire l'ensemble des quatre autres seigneurs, pouvaient également faire partie de la Société du Dragon. Mais Arlian ignorait si cela avait une quelconque importance. Ses propres prétendus dons draconiques ne paraissaient pas avoir intimidé Kourouvain outre mesure.

Et il avait pourtant *besoin* de l'intimider. Il était désormais trop tard, la seule alternative qui s'offrait à lui était de le tuer ou de se faire tuer. Mais Arlian n'avait aucune intention de mourir.

Arlian interrompit soudain son mouvement circulaire et chargea sur la droite en effectuant une fente, tentant de prendre Kourouvain par surprise, d'esquiver son épée et de porter un coup sur son flanc gauche.

Kourouvain donna un coup de brise-lame, mais Arlian l'évita. Sa lame entailla la peau nue du bras gauche de Kourouvain, à mi-chemin entre son épaule et son coude. Il ne s'agissait pas d'un coup aussi dangereux qu'il l'avait espéré, mais il avait tout de même versé le premier sang.

Et l'épée de Kourouvain s'approcha sur la gauche d'Arlian, dans un mouvement haut et ample, en direction de son oreille. Arlian élança sa main gauche, le brise-lame prêt à entrer en action, tout en baissant la tête.

La lame de Kourouvain frôla le crâne d'Arlian, et une soudaine sensation de chaleur sur le cuir chevelu lui indiqua qu'il était blessé, mais il entendit ensuite l'acier tinter lorsque son brise-lame s'enroula autour de l'arme de Kourouvain.

Arlian esquissa un sourire et se tourna. La lame de Kourouvain parvint à s'échapper, apparemment intacte.

Et la propre main-gauche de Kourouvain prit la direction du cœur d'Arlian. Dans sa position voûtée, esquivant l'épée, il aperçut clairement la lame de la dague approcher.

Déjà de biais, Arlian s'élança en arrière vers la droite, le genou droit replié et la jambe gauche tendue, et le brise-lame frôla son épaule gauche, endommageant sa délicate chemise de soie noire mais n'occasionnant aucune blessure. Arlian donna un coup d'épée derrière la main-gauche de Kourouvain, visant la gorge.

Kourouvain se jeta en arrière, et les deux hommes se séparèrent en chancelant.

Arlian remarqua que le bras gauche de Kourouvain saignait abondamment. Et même si son épée n'était pas brisée, elle était légèrement tordue.

Les armes d'Arlian étaient intactes, mais son épaule gauche lui faisait mal et sa chemise déchirée pendait sur son bras gauche d'une façon des plus gênantes. Il savait également que son crâne saignait, mais c'était sur l'arrière gauche, trop loin pour que le sang vienne sur son visage et gêne sa vision. Il fit donc en sorte de l'oublier.

Arlian pensa que, tout bien considéré, il avait pris le meilleur dans cet échange. Il se demanda si Kourouvain s'était rendu compte que son épée était tordue ; on entraînait les escrimeurs à observer l'épée de leur adversaire, pas la leur. S'il ne l'avait pas remarqué, Arlian pourrait en tirer profit.

Mais il ne pourrait le faire qu'une seule fois avant que Kourouvain s'en rende compte, et le plus tôt serait le mieux. Arlian se lança dans une attaque directe, tournant son buste de profil afin de représenter une plus petite cible, en projetant sa lame en avant.

C'était le genre d'attaque contre lequel Noir l'avait mis en garde ; l'allonge plus importante de Kourouvain était un avantage, et, en effet, l'épée de Kourouvain rencontra la sienne dans ce qui aurait dû être une parade fatale et une riposte, mais elle glissa sur le côté sans causer de dommages, passant devant la poitrine d'Arlian, puisque Kourouvain avait mal jugé la trajectoire de sa lame tordue. Arlian fit un pas en avant, pénétra la garde de son adversaire, préparant son propre bras à porter un coup

mortel. Mais Kourouvain brandit sa main-gauche et captura la pointe de l'arme d'Arlian.

Arlian se tortilla, libéra son épée d'un geste et fit un nouveau pas en avant. Kourouvain avait désormais le bras droit tendu en travers de la poitrine d'Arlian et le gauche coincé par le droit d'Arlian. Plus aucun obstacle ne se trouvait sur la trajectoire du bras gauche d'Arlian, lorsque ce dernier enfonça la pointe de son brise-lame dans le cuir huilé protégeant le ventre de son adversaire.

Arlian crut qu'il s'agissait d'un coup mortel et que le duel touchait à son terme. Il pensait que Kourouvain allait suffoquer et se plier en deux, comme l'avait fait le brigand dans la Désolation.

Mais Kourouvain s'éloigna, toujours debout et apte à se battre, et il donna un coup de taille à l'aide son épée, traçant une ligne de sang en travers du bras gauche et de la poitrine d'Arlian, déchirant sa chemise de soie noire et s'enfonçant dans sa chair.

Arlian donna un nouveau coup de main-gauche, mais cette fois les deux combattants étaient orientés différemment et plus aussi proches, et le cuir épais détourna l'assaut. Le brise-lame de Kourouvain entailla le bras droit d'Arlian lorsque les deux hommes se séparèrent.

Les bras plus courts d'Arlian jouèrent ensuite en sa faveur. Tandis qu'ils se repliaient, son épée se libéra, et il eut la possibilité de porter un coup au flanc de Kourouvain. Il ne s'agissait pas d'une profonde entaille, mais l'attaque fut néanmoins efficace.

Kourouvain suffoqua et chancela, mais il se libéra et se remit en garde.

— Arrêtez ! hurla quelqu'un – Hâtive, comprit Arlian. Arrêtez, tous les deux !

Aucun des deux combattants n'y prêta attention. Ils étaient concentrés sur leur duel.

Kourouvain ne souhaitait manifestement plus discuter, ni attaquer. Il semblait avoir des difficultés à respirer, bien qu'il n'ait pas baissé les armes et que ses mouvements n'aient pas faibli. Il saignait de plusieurs blessures et son visage était anormalement pâle.

Arlian saignait également, mais il était convaincu que ses blessures étaient toutes superficielles, tandis qu'au moins deux de celles de Kourouvain lui paraissaient sérieuses. Cela signifiait que le temps jouait en faveur d'Arlian. Kourouvain s'affaiblirait à chaque instant, à chaque goutte de sang qu'il perdait.

Les deux hommes restèrent face à face, aucun n'étant prêt à donner l'assaut durant ce qui parut être des heures. Puis les yeux de Kourouvain se révélsèrent, ses armes s'échappèrent de ses mains et il s'effondra sur le pavé.

Arlian s'approcha, prêt à attaquer. Il attendait depuis si longtemps qu'une occasion se présente qu'il lui fallut quelques secondes pour comprendre qu'il n'y était pas obligé. Puis il se ressaisit et s'immobilisa, l'épée à portée de la gorge de Kourouvain.

Il n'y avait aucun honneur à tuer un homme inconscient. En fait, d'après les règles du duel, le frapper maintenant équivaldrait à un meurtre. Arlian recula et se rendit compte qu'il haletait et tremblait.

Des valets en livrée bordeaux et or se précipitèrent vers leur maître et s'occupèrent de lui. Arlian recula encore pour leur faire de la place. Il baissa les yeux sur lui, sur sa poitrine et ses bras ensanglantés. Il tira sur les lambeaux de sa chemise de soie avec son pouce puis remarqua le sang sur son épée. Il cilla.

Étourdi. Il se rendit compte qu'il était étourdi. Le duel n'avait duré que quelques minutes et n'avait pas été très éprouvant, mais, tout de même, il comprit qu'il ne réfléchissait plus de façon claire.

— Noir ! appela-t-il en se mettant à trembler de manière incontrôlée.

Son intendant, son ami, était là, lui tendant un tissu. Arlian laissa tomber son brise-lame pour s'en saisir, et essuya soigneusement son épée, luttant pour conserver les mains suffisamment fermes pour accomplir cette tâche. Il rengaina son arme puis ramassa sa main-gauche, la nettoya et la rengaina à son tour.

Puis il demeura immobile, frissonnant, la tête momentanément vide.

— Je suis ravi de voir que tu as conservé le sens des priorités, dit Noir en entourant d'un bras les épaules d'Arlian, mais il va également falloir que tu nettoies tes plaies.

Arlian acquiesça. Il reprenait peu à peu ses esprits.

— Les femmes, dit-il. Amène-les au carrosse. Et l'or aussi.

— Et toi aussi, dit Noir. Viens, maintenant.

Arlian se laissa entraîner.

En s'asseyant dans le carrosse, toujours parcouru de frissons et attendant que Hâtive et Chaton soient ramenées du banc, il remarqua que l'on portait Kourouvain à l'intérieur. L'intendant à la chevelure grise jeta un dernier regard empli de haine à Arlian, puis la porte du manoir se referma.

Arlan contempla la porte close, tentant de savoir s'il préférerait que Kourouvain meure ou survive, mais il ne parvint pas à se décider.

## PANSER SES PLAIES

Malgré son état d'épuisement, Arlian se souvint plus tard de chacun des détails du retour chez lui : les deux femmes nues qui le regardaient fixement, Thirif assis en silence à côté de lui, l'inquiétude dans la voix de Noir lorsqu'il donnait des ordres aux chevaux, et la douleur lorsqu'une plaie à un bras frotta contre le revêtement du carrosse. Il avait voulu s'entretenir avec les femmes, les rassurer, mais les expressions changeantes sur le visage de Hâtive l'en avaient dissuadé. Elle paraissait autant en colère qu'effrayée et semblait tout autant avoir peur de lui. Il fut incapable de trouver les mots pour lui parler par-dessus les craquements du carrosse, le cliquetis des harnais, le battement des sabots des chevaux, et sa propre confusion due à l'épuisement.

Le visage de Chaton était fermé et ne laissait rien paraître.

Arlian ne connaissait pas très bien cette dernière, mais Hâtive avait été son amie, et son hostilité l'inquiétait.

Le trajet du retour fut assez bref, de toute façon, et lorsqu'ils s'arrêtèrent devant la porte du Vieux Palais, Arlian n'avait toujours pas prononcé la moindre parole.

Il ouvrit la portière du carrosse et en descendit avant que Noir ait eu le temps de sauter de son siège. Il se retourna dans l'intention de porter l'une des femmes jusqu'à l'intérieur tandis que Noir s'occuperait de l'autre.

Thirif regarda sa poitrine d'un air inquiet et désigna le sang sur ses bras. Arlian se ravisa et resta à l'écart tandis que Noir et Thirif emportaient Hâtive et Chaton dans le petit salon.

— Où sommes-nous ? demanda Chaton en tendant le cou pour regarder les dorures, les tapisseries et les moulures.

— Chez vous, répondit Arlian. Bienvenue chez vous !

Hâtive le regarda fixement.

— Triv, es-tu devenu fou ?

Arlian, qui avait pris conscience de ses blessures, n'était pas d'humeur à discuter avec qui que ce soit. Il fronça les sourcils.

— Pourquoi est-ce qu'on n'arrête pas de me poser cette question ?

— Parce que tu agis comme un dément ! couina Hâtive. Que va-t-il advenir de nous lorsque le propriétaire des lieux sera de retour ?

— Je suis le propriétaire des lieux, répondit patiemment Arlian. (Il fit un signe en direction de Noir et de Thirif.) Demandez-leur.

— S'il est fou, ce n'est pas si évident que cela, dit Noir. Il est le véritable seigneur Obsidien, et ce palais lui appartient effectivement.

— Mais c'est juste Triv ! protesta Hâtive. C'est un... Il n'est personne !

— Plus maintenant, lui répondit Noir. (Il jeta un coup d'œil à Arlian.) Un jour, il faudra que tu m'expliques pourquoi elles t'appellent Triv !

Arlian haussa les épaules.

— Peu importe.

À cette réponse, il sourit en son for intérieur.

— Je suis d'accord, dit Noir. Ce qui est important, c'est de nettoyer et de panser ces plaies avant que l'une d'elles s'infecte.

Arlian se regarda.

— Noir parle sagement, dit Thirif.

Arlian céda.

— Apportez des vêtements à ces deux-là, dit-il à Thirif. Ainsi que de la nourriture. Et tout ce dont elles ont besoin.

L'Arithéen acquiesça et Arlian se laissa emmener.

Une heure plus tard, couvert de bandages et vêtu de vêtements propres, Arlian revint au salon.

Hâtive et Chaton étaient assises sur deux banquettes. Chaton portait une tunique de soie noire qui lui arrivait juste sous les genoux, tandis que Hâtive était enveloppée d'une robe de velours.

— Nous n'avons pas de vêtements de femmes sous la main, monseigneur, expliqua un valet avant qu'Arlian ait pu faire la moindre remarque.

— Ça ira, dit ce dernier. (Il traversa la pièce et se baissa pour embrasser Hâtive sur le front. Le parfum de sa chevelure lui emplit les narines et il afficha un large sourire.) C'est bon de te revoir ! poursuivit-il.

— C'est bon de te revoir aussi, Triv, dit Hâtive en levant les yeux vers lui. Mais pourquoi as-tu fait ça ?

— Fait quoi ?

— Participé à cet horrible duel ! Tu aurais pu te faire tuer ! Tu aurais pu tuer Vanni !

Arlian la regarda fixement, en fronçant les sourcils d'un air perplexe.

— Il vous retenait prisonnières ! dit-il.

— Vanni ? Oh, il était gentil, protesta Hâtive. C'est un pauvre petit garçon un peu bête !

— Tu parles bien du seigneur Kourouvain ? demanda Arlian d'un ton perplexe.

— Oui, le seigneur Kourouvain, Vanni.

— Le seigneur Kourouvain est un pauvre petit garçon ? Il doit avoir quarante ans !

Hâtive haussa les épaules.

— C'est quand même un garçon, dit-elle.

— Vous étiez ses esclaves, lui fit remarquer Arlian.

— Eh bien, il ne nous faisait aucun mal ! répliqua Hâtive.

— Il était l'un des propriétaires de *La Maison de la Société Charnelle*, se défendit Arlian. C'était l'un des six hommes qui vous y avait mises de force et qui vous avait fait trancher les pieds.

— Mais il n'y a plus de *Maison* ! protesta Hâtive. Tout cela est terminé !

— Ça l'est, désormais, dit Arlian d'un air grave. Pour vous deux, en tout cas.

— Mais c'était il y a des années ! Pendant deux ans, nous n'avons pas eu à satisfaire les envies de quiconque à part celles du pauvre Vanni. Il n'était presque jamais brutal, et quand il l'était, il se sentait mal après coup et nous offrait des sucreries et du vin pour se faire pardonner.

Arlian la regarda en silence pendant un moment. Hâtive avait toujours été une femme désordonnée et étourdie – c'est de là que venait son surnom, après tout –, mais c'en était plus qu'Arlian pouvait le supporter.

— Hâtive, dit-il, il a ordonné de vous couper les pieds ! Il a donné son accord pour le meurtre de Rose et de Soie ! Il devait être puni pour ces crimes.



Ce fut au tour de Hâtive de le regarder avec un air d'incompréhension.

— Le meurtre ? demanda Chaton. Rose et Soie sont mortes ?

— Lors de la fermeture de *La Maison*, lui expliqua Arlian. Chacun des six seigneurs a pris deux femmes, puis les gardes ont égorgé les quatre restantes et incendié l'établissement.

Hâtive changea d'expression et eut soudain l'air consternée. Pendant un moment, Chaton et elle restèrent immobiles, tout en regardant fixement Arlian.

— Nous ne savions pas, dit Chaton. Et Kourouvain nous a bien traitées. Nous... nous avons eu la belle vie, là-bas. Vraiment.

— Vous étiez des esclaves, dit Arlian.

— Oui, bien sûr, répondit Chaton. Nous l'avons toujours été et nous le sommes toujours.

— Non, vous ne l'êtes plus, dit Arlian. Le seigneur Kourouvain a mis votre liberté en jeu dans ce duel. Vous êtes libres.

Hâtive eut soudain les yeux emplis de larmes.

— Mais c'est impossible ! gémit-elle. Que vais-je devenir si je suis libre ? Je suis infirme, je n'ai plus de pieds ! Il se peut que je sois enceinte de Vanni et je ne suis pas mariée ! J'ai besoin d'être une esclave. Je n'ai jamais été libre, je n'ai jamais demandé à être libre ! Que vais-je devenir ?

Elle se jeta en avant, enroula ses bras autour de la taille d'Arlian en enfouissant son visage contre son ventre.

Arlian tenta de la reconforter et jeta un coup d'œil à l'autre femme, en quête de conseils.

Chaton affichait une expression sinistre.

— Je suis ravie d'être libre, Triv, dit-elle, mais Hâtive a raison. Qu'allons-nous devenir ? Ni l'une ni l'autre n'avons de métier, et qui voudrait épouser une infirme ?

— Vous êtes les bienvenues ici aussi longtemps qu'il vous plaira, dit Arlian en donnant des tapes rassurantes sur l'épaule de Hâtive. J'ai fait fortune grâce à l'argent que Rose m'a donné, l'argent qui devait appartenir aux filles du lupanar, disait-elle. Selon moi, cela signifie qu'un douzième de ma fortune est à votre disposition, à chacune d'entre vous. J'ai pris cet argent pour venger les injustices dont vous et les autres ont souffert.

— Alors nous serons des parasites au lieu d'être des esclaves ? demanda Chaton.

Les efforts consentis durant la journée eurent raison du calme d'Arlian.

— Sans doute auriez-vous préféré servir de nourriture pour chien quand votre seigneur Kourouvain en aurait eu assez de vous ? demanda-t-il. Vous avez gagné cet argent ! Vous l'avez payé en abandonnant la possibilité de marcher ! Et si vous n'êtes pas du même avis, alors allez-y, apprenez un métier... une couturière n'a pas besoin de marcher, n'est-ce pas ?

Hâtive renifla d'un air malheureux.

— Tu as raison, Triv, dit Chaton. Je suis désolée. C'est si inattendu ! Nous nous sommes installées dans nos vies avec Kourouvain, et nous y étions bien, même si, tu as raison, cela n'aurait sans doute pas duré éternellement. Cela partait d'un bon sentiment.

Arlian la regarda fixement durant un moment.

*Un bon sentiment ?*

Il avait risqué sa vie pour faire en sorte que justice soit rendue pour ces femmes. Il avait combattu ses peurs et ses doutes et avait croisé le fer avec un bretteur expérimenté. Il avait versé son propre sang et craignait toujours de contracter une infection. Le duel avec Kourouvain n'avait pas été une élégante démonstration d'adresse, mais une empoignade laide, maladroite et désordonnée qui s'était achevée non par la mort nette et précise de l'un des belligérants laissant l'autre indemne, mais par de multiples blessures et de grandes souffrances de part et d'autre. Arlian avait accompli tout cela non pour lui-même mais pour rendre justice à ces femmes. Et il avait emporté Hâtive et Chaton non pour les garder avec lui, mais pour leur rendre la liberté.

Il avait pensé qu'elles lui en sauraient gré.

Il ne s'était pas battu pour obtenir leur reconnaissance, mais parce que c'était ce qu'il fallait faire, parce que cela servait la cause de la justice. Pourtant, Hâtive et Chaton en étaient les premières bénéficiaires, et il avait pensé qu'elles en seraient reconnaissantes.

Il ne pensait pas qu'elles lui diraient que ce qu'il avait fait partait « d'un bon sentiment ».

Il aurait dû faire preuve d'un peu plus de discernement, se dit-il. Il se rappela Main-Sanglante, à la mine, l'invectivant parce qu'il avait osé le sauver de l'avalanche de minerai.

Il avait fait ce qu'il fallait. Il avait sauvé la vie de Main-Sanglante, et il avait essayé de prendre celle de Kourouvain. Il avait tenté d'apporter un peu de justice dans ce monde.

Il fit la moue en caressant les cheveux de Hâtive. En quoi était-ce juste de sauver Main-Sanglante et de tuer Kourouvain ?

Parce que c'était comme ça. Main-Sanglante avait tué Dinien, pourtant, mais par accident. Il n'avait pas été aussi sadique que Renverse-Lampe. Il avait fait de son mieux pour tenter de survivre et d'accomplir la tâche qu'on lui avait confiée.

Kourouvain avait estropié et tué des femmes parce qu'il l'avait voulu, parce que cela l'arrangeait et lui était profitable.

C'était mal. Peu importait à quel point il s'était comporté de façon agréable avec Chaton et Hâtive après coup, c'était mal, et il n'avait rien fait pour tenter de se racheter.

Peut-être qu'il le ferait, dorénavant... s'il survivait à ses blessures. Arlian décida qu'il garderait un œil sur Kourouvain, s'il se rétablissait, afin de vérifier s'il se considérait toujours libre de tuer des esclaves.

Mais d'abord, il devait s'occuper de cinq autres seigneurs : Stiam, Horim, Toribor, Drichène...

Et le seigneur Dragon. Le seigneur Enziette. L'homme qui avait pillé le domicile d'Arlian et vendu ce dernier comme esclave, l'homme qui avait tué madame Ril et ordonné d'incendier *La Maison de la Société Charnelle*, l'homme qui avait emporté Douceur et Colombe avec lui.

Arlian s'occuperait d'eux tous, y compris du seigneur Dragon, et il viendrait en aide à Douceur et aux autres femmes. Dorénavant, il ne s'attendrait plus à aucune sorte de gratitude.

Il se dépêtra de Hâtive et la réinstalla sur le canapé.

— Quelqu'un va vous montrer vos chambres, dit-il. Si vous désirez quoi que ce soit, mes serviteurs vous l'apporteront.

Puis il fit volte-face et prit la direction de ses propres appartements, afin de se reposer... et d'échafauder un plan. Il savait désormais qui étaient tous ses ennemis ; les six seigneurs, les pillards et les dragons. Il avait blessé Kourouvain et pardonné à Couvrante...

Il marqua une pause dans l'escalier. En avait-il vraiment terminé avec Kourouvain ? Devait-il y retourner pour l'achever ?

Et cette offre qu'il avait faite de laisser Kourouvain indemne s'il renonçait à l'esclavage, d'où cette idée lui était-elle venue ? Était-ce réellement ce qu'il cherchait ? Avait-il cru que l'institution qu'était l'esclavage devait être abolie ? Il ne s'agissait pas d'un objectif qu'il s'était

consciemment fixé. Il était en quête de justice ; est-ce que l'esclavage était par nature injuste ? Était-ce plus injuste dans ce monde que le reste ?

Est-ce que Hâtive serait plus heureuse libre qu'elle l'avait été en tant qu'esclave de Kourouvain ? Lui-même était évidemment plus heureux depuis qu'il était libre. Et Rose serait certainement encore en vie si elle avait été libre.

Il n'était pas persuadé que l'esclavage était toujours une mauvaise chose. Il était convaincu qu'on l'avait malmené, que le seigneur Dragon – le seigneur Enziette ! – avait eu tort de le vendre à la mine, que les six seigneurs avaient eu tort d'estropier leurs prostituées et de tuer quatre d'entre elles.

Ils avaient fait la démonstration qu'il était impossible de leur confier des esclaves – c'était la raison pour laquelle il avait fait cette offre au seigneur Kourouvain. La question de savoir si l'on pouvait confier des esclaves à qui que ce soit resterait sans réponse pour le moment.

Une fois ce problème réglé, il reprit l'ascension des marches.

Quant à savoir si Kourouvain avait suffisamment payé pour le mal qu'il avait fait, eh bien, peut-être qu'il devait en laisser la réponse au destin. Si Kourouvain se rétablissait de ses blessures et ne commettait plus d'atrocités, Arlian le laisserait vivre.

Après tout, il devait s'occuper des autres.

Le seigneur Enziette serait le suivant, bien sûr. C'était celui qu'Arlian était le plus déterminé à punir, maintenant qu'il connaissait l'identité du seigneur Dragon. Les autres pouvaient attendre. C'était également Enziette qui détenait Douceur. Arlian ne voulait pas prendre le risque de se faire tuer par l'un des autres, laissant le seigneur Dragon indemne et Douceur en son pouvoir.

Il demanderait à Noir de se rendre chez Enziette et d'organiser une entrevue, et lorsqu'il aurait suffisamment récupéré de ses propres blessures, il rendrait une visite au seigneur Dragon.

Et il laisserait Enziette en vie, comme il l'avait fait avec Kourouvain.

Il l'interrogerait sur ses connaissances à propos des dragons, il lui demanderait comment il avait su qu'Obsidien allait être attaqué, et aussi pourquoi Enziette s'était-il donné la peine de venir en personne. Un homme de son importance aurait certainement pu envoyer un employé pour s'en occuper.

Arlian apprendrait tout ce que le seigneur Dragon pourrait lui enseigner. Il saurait enfin pourquoi sa famille et son enfance lui avaient été volées, pourquoi sa vie n'était plus qu'une quête obsessionnelle de vengeance... puis il tuerait Enziette.

Une fois ce plan arrêté, Arlian s'écroula sur son lit, épuisé, mais aussi transporté de joie.

Il progressait. Il en avait terminé avec Couvrante et Kourouvain, et le seigneur Dragon serait le prochain ! Enfin, après toutes ces années, le seigneur Dragon était le prochain !

## TENTATIVES D'APPROCHE AUPRÈS DU SEIGNEUR DRAGON

Noir apparut dans l'embrasure de la porte de l'étude et s'approcha de la table d'écriture devant laquelle Arlian était assis.

— Il ne veut pas te recevoir, dit-il sans préambule.

Arlian posa sa plume et cligna des yeux.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire qu'il ne veut pas te recevoir, répéta Noir. Je lui ai délivré ton message, et je l'ai lu moi-même, juste pour être certain, avant de lui remettre la lettre. « *Le seigneur Obsidien souhaite solliciter une entrevue avec le seigneur Enziette, au moment qu'il jugera propice, à propos d'un sujet de grande importance les concernant tous deux, et apprécierait de savoir quand cet entretien pourrait avoir lieu.* » Ils m'ont dit d'attendre à l'entrée, et un valet m'a rapporté la réponse : le seigneur Enziette n'a pas l'intention de rencontrer le seigneur Obsidien, et dorénavant, je suis prié de ne plus jamais infliger ma présence auprès d'un quelconque membre de sa maisonnée.

— Tu as protesté ?

— Bien sûr que j'ai protesté ! Vivement ! On m'a alors demandé d'attendre encore, et quelqu'un est allé chercher cela.

Il tendit à Arlian un morceau de papier plié.

Arlian le saisit, l'ouvrit et le lut.

« *Le seigneur Enziette, lui-même impliqué dans les affaires du duc et les siennes propres, n'a pas de temps à perdre dans des mondanités. Il prie le seigneur Obsidien d'aller s'amuser ailleurs.* »

— Cela frôle l'insulte délibérée, dit Arlian en relevant les yeux du petit morceau de papier.

— C'est également mon avis, reconnut Noir.

— Crois-tu qu'Enziette sait pourquoi je souhaite le voir ? demanda Arlian.

— C'est tout à fait possible, répondit Noir. Après tout, le seigneur Kourouvain a eu le temps de parler avant d'être gagné par la fièvre.

Arlian fit la moue à ce rappel.

Que les blessures de Kourouvain aient suppuré et provoqué une fièvre n'était guère surprenant, mais Arlian ne s'en réjouissait pas. Ses propres plaies avaient bien guéri, mais elles avaient été bien plus superficielles. Kourouvain avait été touché au ventre, et bien que, à la grande surprise d'Arlian, la blessure ne se soit pas avérée mortelle sur le moment, elle s'était infectée. Les informations qui étaient parvenues au Vieux Palais voulaient que Kourouvain soit désormais alité dans un état délirant, brûlant de fièvre, le bas-ventre aussi enflé et irrité qu'une pêche blette. Il n'en avait plus pour longtemps.

Il s'agissait d'une façon lente et affreuse de mourir. Arlian avait souhaité la mort de Kourouvain, mais il aurait préféré une fin rapide. Son but n'était pas d'infliger des souffrances équivalentes à la culpabilité que ses tourmenteurs auraient dû ressentir, mais d'éliminer une menace pour l'humanité.

Mais cela n'était vrai que pour Kourouvain. Il serait ravi de voir souffrir le seigneur Dragon. Il avait souhaité provoquer cette souffrance.

Au lieu de cela, Enziette l'injurait, le défiait.

Et bien sûr, pourquoi en serait-il autrement ? Le seigneur Obsidien n'était personne ; il était riche, certes, mais il ne possédait aucune attache commerciale à Manfort, aucune famille connue, ni aucun ami puissant.

Cela ne donnait toutefois pas le droit au seigneur Enziette de se montrer ouvertement grossier envers un membre de l'aristocratie, et il s'agissait peut-être là du prétexte dont Arlian avait besoin. Il ouvrit un tiroir de son bureau et en sortit une feuille de papier. Il saisit sa plume, la trempa et écrivit : « *Je trouve le ton de votre message inapproprié, et je me vois*

*contraint de vous demander des excuses. Il est essentiel que je puisse m'entretenir avec vous. »*

Il signa « *Obsidien* » de façon théâtrale, puis sécha la lettre au buvard, la plia et la tendit à Noir.

Celui-ci l'avait lue par-dessus son épaule.

— Cela ne va certainement pas arranger les choses, dit-il.

— Si tu as des suggestions, elles sont les bienvenues.

— C'est toi le seigneur, ici, dit Noir en haussant les épaules. Quelque chose d'autre ?

— Cherche à en savoir plus sur l'état de Kourouvain, dit Arlian. Vois si tu peux découvrir, de façon discrète, s'il a eu l'occasion de communiquer avec Enziette. (Il eut une idée.) Et rends une visite à Couvrante, aussi. Il a peut-être des informations utiles : où a-t-il rencontré le seigneur Dragon il y a des années ? A-t-il eu la possibilité de lui envoyer un message, à lui où aux autres ?

Noir acquiesça et rangea le billet dans sa tunique.

Arlian le regarda s'éloigner.

Ce qui s'était passé lui semblait clair. Le duel avec le seigneur Kourouvain n'avait guère été tenu secret... les duels ne pouvaient pas vraiment le rester. La raison de ce duel avait certainement été rendue publique, également, Kourouvain n'ayant eu aucune raison de ne pas en parler. Cela signifiait que les autres propriétaires de *La Maison des Six Seigneurs* savaient tous que le seigneur Obsidien leur voulait du mal. En outre, tout laissait supposer qu'ils ne seraient pas très enthousiastes à l'idée d'affronter Arlian ouvertement. La défaite du seigneur Kourouvain, pourtant un escrimeur respectable, avait dû leur donner à réfléchir. Il était très peu vraisemblable qu'il parvienne à les prendre par surprise. Et les provoquer l'un après l'autre en duel pourrait bien se révéler impossible.

Mais il pourrait peut-être les contraindre par la menace. Demander au seigneur Enziette de présenter des excuses était un premier pas dans cette direction. D'après le code d'honneur observé par les seigneurs de Manfort, si Enziette refusait de s'excuser, Arlian pouvait intensifier le conflit jusqu'à ce qu'Enziette n'ait plus d'autre choix que d'accepter le duel.

Et s'il présentait ses excuses, eh bien, Arlian pouvait toujours insister pour qu'elles lui soient présentées en personne, et les choses pouvaient repartir de là. Il ne se trouvait pas encore dans une impasse.



Il pouvait en revanche s'être lui-même mis en danger. Le seigneur Dragon n'avait pas hésité à supprimer madame Ril lorsqu'elle l'avait mécontenté. Même si Ril n'avait été qu'une simple employée et non un membre de la noblesse, ne tenterait-il pas de tuer Arlian par un moyen plus sournois qu'à l'occasion d'un duel ? Arlian ignorait comment on pouvait louer les services d'un assassin, mais il était persuadé qu'Enziette le savait.

Sans parler du fait qu'Enziette était réputé pour avoir des connaissances en sorcellerie. Arlian fit la moue et se leva. Il quitta son étude, descendit l'escalier en trotinant et se dirigea vers le bureau d'où Thirif menait ses affaires.

L'Arithéen était assis en tailleur sur un tapis dans un coin de la pièce et méditait. Il leva les yeux lorsque Arlian entra.

Arlian lui expliqua la situation en quelques mots : qu'il avait prévu de rendre visite au seigneur Enziette et de le provoquer en duel, mais que sa demande d'audience polie avait essuyé un refus méprisant.

— Je crois que mes ennemis ont été informés de mes intentions, conclut-il. Je les soupçonne également de vouloir agir contre moi de façon déshonorante.

— En faisant appel à des assassins, voulez-vous dire ? demanda Thirif.

— Ou à de la sorcellerie, précisa Arlian.

Thirif hocha la tête.

— Désirez-vous que je mette des alarmes en place ?

— Je n'en suis pas certain, dit Arlian. J'en ai entendu parler, mais pouvez-vous m'expliquer en quoi cela consiste ?

— Une alarme est... (Thirif fronça les sourcils.) Je ne connais pas d'autres termes équivalents dans votre langue. Il s'agit d'un dispositif ou d'un sortilège qui cerne un lieu et en détourne les influences maléfiques. Les clôtures de fer en Aritheï servent d'alarmes contre les déchaînements de magie brute, mais elles seraient inefficaces contre des mortels ou des sortilèges élaborés. Contre cela, nous possédons des alarmes magiques. Quiconque tente de pénétrer un lieu ainsi protégé dans l'intention de nuire à ses résidents ressent une puissante envie de s'en détourner. Une forte volonté peut cependant parvenir à résister à cette injonction. La magie néfaste ne peut pas pénétrer dans une zone pourvue d'alarmes à moins qu'elle soit plus puissante que ces dernières. Si un ennemi y pénètre malgré tout, le magicien qui a placé l'alarme le ressentira et saura ce qui s'est

produit. Si l'alarme est rompue par une magie plus puissante, il en sera également averti.

— Cela me paraît satisfaisant, dit Arlian. Pouvez-vous le faire ici même ?

— Bien sûr. Nous avons apporté nombre d'alarmes avec nous, et elles ne se sont pas vendues si bien que cela. Vos sorciers du nord peuvent en créer eux-mêmes. C'est l'une des rares choses que la sorcellerie permet de bien faire. Si nous l'avions su, nous n'en aurions pas emporté.

— Mais vous en avez...

— Tout à fait.

— Alors, je vous en prie, placez-en immédiatement autour du palais. Et des puissantes.

— Comme vous voudrez.

Thirif déplaça ses jambes et se leva de son tapis.

— Je vous remercie, dit Arlian.

Thirif le remercia par un salut et quitta la pièce.

Arlian suivit l'Arithéen du regard durant un moment, d'un air songeur. Il ignorait tant de choses à propos de la magie ! Les alarmes étaient manifestement des sortilèges élémentaires, et pourtant il avait eu besoin de quelques explications.

Et il ignorait tant de choses au sujet de Manfort et des seigneurs de la ville !

Et à propos des dragons, du seigneur Dragon, des relations entre Enziette et ces créatures... Peut-être que le seigneur Kourouvain n'avait rien dit à Enziette, mais que celui-ci savait par d'autres moyens quelles étaient les intentions d'Arlian. Comment le seigneur Dragon savait-il que les dragons allaient détruire Obsidien et qu'il pourrait ensuite piller le village ?

Enziette était un mystère. Est-ce que Douceur était en sécurité entre ses mains ? Le seigneur Dragon l'avait emmenée, mais qu'avait-il fait d'elle et de Colombe ? Étaient-elles encore en vie ? Hâtive et Chaton étaient saines et sauvées, mais le seigneur Dragon n'était pas Kourouvain.

Les pensées d'Arlian se tournèrent ensuite sur ses deux invitées. Chaton avait l'air de plutôt bien s'adapter. Elle n'avait pas encore entamé l'étude du moindre savoir-faire, mais elle prétendait y réfléchir, et elle avait découvert la bibliothèque. Arlian n'avait pas encore eu le temps de l'utiliser, mais le Vieux Palais possédait une bibliothèque, et elle était garnie d'une modeste

collection de livres lorsqu'il avait acheté les lieux. Il devait certainement s'agir des ouvrages qui n'avaient pas été jugés dignes d'être transférés à la citadelle, mais Chaton les trouvait visiblement très intéressants. Elle y passait le plus clair de son temps.

Hâtive, en revanche, ne s'intéressait pas du tout à la lecture... Arlian n'était pas sûr qu'elle sache lire. Au contraire, pendant les quelques jours durant lesquels Arlian s'était remis de ses blessures, elle s'était consacrée au harcèlement des serviteurs d'Arlian, leur demandant de se faire porter çà et là sans aucune raison, séduisant délibérément un jeune homme après l'autre avant de les abandonner.

Arlian supposa que cela lui passerait, surtout si elle avait bel et bien raison et qu'elle portait l'enfant de Kourouvain.

Quant à lui, il s'était occupé durant sa convalescence à gérer la maison ainsi que ses affaires. Il avait désormais liquidé, grâce à ses représentants, une part significative des objets magiques qu'il avait rapportés d'Arithei, et les revenus issus de leur vente avaient été augmentés des investissements qu'il avait consentis grâce à l'argent ainsi généré. Tenir le compte de ces centaines de milliers de ducats représentait une tâche considérable, et cela l'empêchait de ressasser ses plans de vengeance, qui ne pouvaient que tourner indéfiniment en rond dans son esprit, jusqu'à ce qu'il ait retrouvé la forme nécessaire pour se battre.

Tandis que Thirif posait des alarmes et qu'Arlian attendait le retour de Noir, le jeune seigneur retourna à son étude afin de passer une fois de plus en revue les comptes de ses dernières affaires. Tant qu'il n'aurait pas d'informations supplémentaires, il ne pouvait pas faire grand-chose d'autre.

Il avait refermé son livre de comptes, dîné et était assis dans le salon, un verre à la main, lorsque Noir revint. Arlian leva les yeux de son verre, dans l'expectative, tandis que Noir s'approchait.

— Couvrante est mort, dit Noir. Il y a cinq jours.

Il ne s'agissait pas vraiment d'une surprise : il avait même survécu plus longtemps que l'avait pensé Arlian.

— Et Balbutiement ? (Noir haussa les épaules.) Si elle ne trouve rien d'autre, propose-lui un travail ici, dit Arlian.

Noir poussa un soupir.

— Comme tu veux, dit-il.

— Et Enziette ?

Noir hésita.

— Le seigneur Enziette, dit-il, a fini par me recevoir. Pour être plus précis, il m'a reçu à la pointe de l'épée.

— Pardon ?

Arlan posa son verre.

Noir poussa un nouveau soupir.

— Assieds-toi, dit Arlian, et raconte-moi tout ça.

Il désigna la carafe et un verre vide.

Noir s'assit et se servit un verre. Il le vida d'un trait et s'en versa un autre.

— On m'a fait attendre un moment lorsque j'ai donné ton billet à un valet, dit Noir, mais le seigneur Enziette lui-même est finalement venu à ma rencontre. (Il grimaça.) Pas seul. Il était accompagné d'une demi-douzaine de gardes, et il avait l'épée à la main.

— Qu'a-t-il dit ?

— Je me rappelle chacune de ses paroles, dit Noir. Il m'a dit : « Votre maître a du culot de demander des excuses à un homme qu'il a l'intention de tuer. »

— Oh, s'exclama Arlian.

— Il a poursuivi assez longuement, dit Noir. Il est conscient que tu considères avoir été victime d'une injustice de la part des propriétaires de *La Maison de la Société Charnelle*. Il se moque de savoir si de telles accusations sont fondées et par conséquent de toute forme de justice, d'équité ou de vengeance à ce sujet. En revanche, il souhaite que je te prévienne, au cas où tu souhaiterais le harceler, nuire à ses associés ou à lui-même, ou tenter de pénétrer chez lui, qu'il te tuera, et il n'aura pas besoin de circonstances aussi solennelles qu'un duel. Si j'y retourne, il me tuera. Si tu envoies un autre messenger, il le tuera. Il ne se sent pas concerné par les règles, ni par les coutumes, et il est confiant du fait que son emprise sur le duc est suffisante pour lui assurer qu'il ne subira aucune poursuite légale à propos de ces meurtres s'il devait les mettre à exécution. Il te conseille expressément de quitter Manfort et de retourner là d'où tu viens. S'il ne t'a pas déjà tué, dit-il, c'est uniquement parce qu'il ne souhaite pas éveiller l'hostilité de tes alliés arithéiens. Mais maintenant qu'il t'a prévenu, cela ne l'arrêtera pas si tu persistes. Il suppose qu'une fois que tu seras mort, il pourra faire entendre raison aux Arithéiens. En outre, si par chance tu parviens à le tuer, il a pris ses précautions pour que tu sois à ton tour tué aussitôt.

Arlan déglutit.

— Il m'a également demandé de te dire que des alarmes ne l'arrêteraient pas. J'ignore ce que cela signifie, mais je présume que tu le sais.

— En effet, dit Arlian.

— Ari, dit Noir. Je n'avais jamais rencontré le seigneur Enziette auparavant. Te rappelles-tu, que peu après notre rencontre, je t'ai dit que tu possédais en toi le cœur du dragon ? Eh bien, Enziette, a non seulement le cœur, mais aussi l'âme, le foie et le regard du dragon. Je ne doute pas un seul instant qu'il pense exactement ce qu'il dit et qu'il en est tout à fait capable.

— Je n'en doute pas non plus, reconnut Arlian.

Il leva son verre et vida le reste de son vin. *Le cœur du dragon*, pensa-t-il. Des références indispensables pour adhérer à la Société du Dragon. Le seigneur Enziette en était indubitablement un membre.

— Il pourrait décider d'aller plus loin et de te tuer, même si tu ne harcèles personne, dit Noir. Je crois qu'il serait préférable que tu rentres chez toi. Ou que tu retournes dans les Régions Limitrophes.

— Non ! (Arlan jeta son verre ; il vola en éclats contre le mur tandis qu'Arlan se levait.) C'est ici chez moi ! Les dragons ont détruit ma première demeure. Le seigneur Dragon a incendié la deuxième. C'est désormais ici chez moi, et ils ne me le retireront pas ! (Il agrippa Noir par la chemise.) D'une manière ou d'une autre, je parviendrai à tuer ce salaud ! S'il ne me permet pas de le faire au grand jour et de façon honorable au cours d'un duel, je trouverai un autre moyen !

— S'il ne te tue pas d'abord, dit Noir en serrant les mains autour des poignets d'Arlan. Il me semble que tu devrais d'abord te préoccuper de trouver un moyen de rester en vie avant de t'inquiéter de savoir comment tu vas tuer quelqu'un d'autre. Je te ferai remarquer que même si, d'une façon ou d'une autre, tu parvenais à te débarrasser d'Enziette, il en resterait au moins quatre autres qui voudraient ta mort. Sans parler du duc, une fois qu'il sera privé de l'homme qui lui dicte ses actes.

Arlan lâcha la chemise de Noir et recula. Il regarda son ami d'un air songeur. Rester en vie était en effet un préalable à toute vengeance, et le seigneur Enziette était manifestement un homme puissant. Arlian se rappela avec quelle désinvolture il avait égorgé madame Ril d'un simple

mouvement d'épée ; il avait ignoré le sang brillant qui avait jailli de la blessure, et personne n'avait osé s'opposer à lui, ni l'en empêcher.

Un homme qui pouvait tuer avec un tel sang-froid, qui avait toutes les ressources de Manfort à sa disposition... Arlian savait que, si le seigneur Dragon décidait qu'il devait périr, alors il mourrait, à moins qu'il prenne des mesures drastiques pour assurer sa protection.

Des gardes du corps, des soldats... il pouvait se les offrir, mais pourrait-il se fier à eux ? Souhaitait-il vraiment vivre ainsi entouré ?

Il avait la possibilité de fuir la cité, comme Enziette l'avait suggéré, mais il considérait que ce serait un échec. Cela signifierait qu'il abandonnait toute chance de vengeance, et à un niveau nettement moindre, cela signifierait la perte d'une part significative de sa fortune, puisqu'il ne pouvait espérer vendre le Vieux Palais aussi aisément. Il avait payé bien plus qu'il aurait dû pour se le procurer et le restaurer, dans l'intention d'impressionner et d'attiser la curiosité de l'aristocratie de la ville et de faire progresser la vengeance qu'il avait projetée.

Et cela voudrait également dire qu'il devrait laisser Douceur et Colombe dans les griffes du seigneur Dragon.

Quel autre moyen de protection pouvait-il trouver, alors ? Enziette avait déjà découvert les alarmes que Thirif avait placées et les avait jugées insuffisantes, et Arlian ne pensait pas qu'il se vantait. D'après ce qu'il avait vu et entendu, le seigneur Dragon n'avait rien d'un vantard. Existait-il une autre magie, plus puissante que celle qu'il pouvait employer ?

Il l'ignorait. Il n'était pas magicien. Il en parlerait à Thirif, mais il doutait que le salut se trouve dans cette direction. Les Arithéiens et ses propres compatriotes lui avaient tous dit que la magie était un art fourbe et indigne de confiance, autant capable de détruire que de préserver.

La meilleure solution serait, d'une façon ou d'une autre, de faire changer d'avis le seigneur Enziette, de le convaincre que tuer Arlian serait une mauvaise idée. Et il y avait, Arlian s'en rendit compte, un moyen d'y parvenir.

— Tu as discuté avec lui, dit Arlian. Penses-tu qu'il s'agisse d'un homme d'honneur ?

— Non, répondit aussitôt Noir. Mais il croit peut-être en être un.

— Serait-il capable de rompre un serment ?

— Probablement. Cela dépendrait des conséquences.

La question suivante était évidente, mais personne ne la posa : est-ce que lui, Arlian, le seigneur Obsidien, pourrait rompre un serment, si on l’y incitait suffisamment ?

Il n’était pas certain de connaître la réponse.

Peut-être n’en aurait-il pas besoin. Sans doute trouverait-il un moyen de contourner la question.

Mais quel qu’ait été le serment, le temps était venu de descendre la rue de la Flèche noire jusqu’à une porte noire avec une barre rouge. Il était trop tard ce soir-là, mais il s’y rendrait dès le lendemain matin.

C’était le seul endroit où il pourrait trouver le seigneur Dragon et l’affronter sans avoir besoin d’une invitation chez quelqu’un. Et c’était le seul endroit où cela coûterait très cher au seigneur Dragon de le tuer, et où il risquait, s’il mettait ses menaces à exécution, de devenir un paria et de gagner la réputation d’un homme dont la parole ne valait rien. Si Arlian rejoignait la Société du Dragon, le seigneur Dragon serait contraint de ne pas le tuer dans l’enceinte de la ville.

Qu’Arlian soit obligé de jurer en retour de ne pas tuer le seigneur Dragon était une question qu’il réglerait par la suite.

## DERRIÈRE LA PORTE NOIRE

— Attends ici, dit-il à Noir.

L'homme acquiesça et s'appuya confortablement contre un mur de pierre gris baigné par le soleil.

Arlan s'approcha de la porte noire. Elle était en fer riveté, noircie, sans peinture, excepté sur une large bande rouge horizontale. La poignée avait la forme d'une créature quelconque, mais elle était si usée qu'Arlan ne put deviner ce qu'elle était censée représenter. Sans doute un dragon.

Le bâtiment était en pierre grise, comme tant d'autres à Manfort, mais il était plus grand que la majorité d'entre eux. Il était pourvu de peu de fenêtres, et celles-ci étaient hautes, étroites et traversées d'une barre de fer noir.

Il tendit la main et toucha la porte de métal. Elle était froide, légèrement humide, rugueuse à cause d'une fine couche de rouille et semblait très solide. Il y appuya la paume de la main puis serra le poing et frappa de quelques coups secs.

Il produisit un son si ténu qu'il fut certain que personne ne l'avait entendu à l'intérieur du bâtiment. Il chercha une sonnette ou un heurtoir mais n'en trouva aucun. Il fit jouer le loquet, mais il ne céda pas. Ne voyant aucune autre possibilité, il haussa les épaules et martela la porte de fer avec son poing.

Cette fois, un bruit sourd et grave retentit.

Arlan attendit, et un moment plus tard, le loquet cliqueta et la porte s'ouvrit, dévoilant une petite antichambre sombre.



Un homme solidement bâti, vêtu d'habits vert foncé, s'avança et regarda Arlian dans les yeux.

— Oui ?

Arlian salua.

— Je suis le seigneur Obsidien, dit-il. Le seigneur Flétrissure m'a dit que je serais le bienvenu en ces lieux.

L'homme en vert le dévisagea, étudiant le visage d'Arlian d'une façon qu'il aurait en temps normal trouvée grossière et désobligeante. Arlian le regarda à son tour. Les deux hommes restèrent immobiles durant un moment, les yeux dans les yeux.

— Vous êtes très jeune pour un lieu tel que celui-ci, finit par dire l'homme en vert. Mais la marque semble bien présente.

Arlian grommela.

— Le seigneur Flétrissure n'en a pas douté un seul instant, et il n'a pas été obligé de compter mes cils un à un.

D'ailleurs, Arlian n'avait pas eu besoin d'observer l'homme bien longtemps pour reconnaître en lui la marque du dragon. Le portier était vraisemblablement un membre de l'organisation, et non un simple serviteur ou un esclave. Cela expliquait sa tenue, qui était bien plus élaborée que celle d'un serviteur.

— Le seigneur Flétrissure est un homme d'exception, dit le portier. Je ne possède pas le dixième de son expérience. Et je dois être sûr de mon fait avant de vous laisser franchir la porte intérieure.

— En êtes-vous sûr, alors ?

— Je crois bien que oui. Souhaitez-vous donc rejoindre la Société du Dragon ?

Arlian prit une profonde inspiration.

— En effet, dit-il.

— Si vous entrez, vous devrez y adhérer, le prévint l'homme en vert. Une fois à l'intérieur, vous ne pourrez plus changer d'avis : vous devenez membre ou vous périssez.

Arlian hésita. Il n'avait pas prévu cela. Le seigneur Flétrissure lui avait pourtant dit que ce serait facile, pour celui qui possédait le cœur du dragon.

— Il n'est pas trop tard pour faire demi-tour, dit le portier d'un ton rassurant.

— Non, dit Arlian. Si je suis allé aussi loin, c'est pour adhérer.

— En êtes-vous certain ?

— Suffisamment.

— Eh bien, entrez, alors.

L'homme recula et fit entrer Arlian.

— Mon intendant est..., commença Arlian.

— Non, répondit fermement l'homme en vert. Seuls les membres et les postulants sont autorisés à franchir cette porte.

Arlian haussa les épaules. Il fit un signe d'adieu à Noir puis entra. Le portier referma la lourde porte de fer derrière lui, empêchant la lumière du jour d'entrer.

Durant un moment, il se retrouva dans l'obscurité la plus totale et un silence presque complet, uniquement troublé par les traînements de pieds du portier. Il craignit que ses ennemis aient organisé un piège. Le seigneur Enziette pouvait avoir prévu qu'Arlian tenterait de rejoindre la Société du Dragon et il aurait pu s'être arrangé pour l'en empêcher. Puis la porte intérieure s'ouvrit.

La pièce qui se trouvait derrière était vaste, richement décorée et étrange. Elle était vivement éclairée – non par la lumière du jour, malgré la joyeuse matinée ensoleillée à l'extérieur, mais par des dizaines de chandelles placées sur des tables et des étagères, ou fixées sur des appliques murales et des candélabres. D'épais tapis recouvraient le sol, et lorsqu'ils n'étaient pas dissimulés par des étagères ou des meubles de rangement, les murs étaient composés de panneaux de bois vernis. Le haut plafond était orné de panneaux encastrés et de dorures. Les chaises, les fauteuils et les tables, tous en bois massif et minutieusement sculptés, étaient si nombreux qu'ils donnaient l'impression que la pièce était encombrée et labyrinthique malgré ses dimensions. Une dizaine de chaises environ étaient occupées. La plupart de leurs occupants vaquaient à leurs occupations et ne levèrent pas les yeux à l'arrivée d'Arlian. L'air sentait la poussière et la fumée des chandelles.

Ce n'étaient ni ses occupants, ni le mobilier, ni l'éclairage artificiel qui donnaient son caractère étrange à la pièce, mais les bibelots et les curiosités qui emplissaient les vitrines et les étagères et qu'on avait posés sur plusieurs tables. La plupart d'entre eux paraissaient avoir été rassemblés et disposés sans rime ni raison. Une rangée de crânes humains ornait une vitrine richement décorée, une main momifiée était posée sur une table à proximité, totalement ignorée de la femme qui y était assise et qui lisait un vieux livre relié de cuir. Le squelette complet de ce qui semblait être un

grand lézard, maintenu par des bouts de fils d'argent, trônait sur une étagère. D'étranges appareils inconnus faits de bois, de fils, et de verre scintillaient dans diverses niches.

Toutefois, la majorité des babioles était des sculptures – de bois, de pierre, de métal et de verre –, grossières ou raffinées, toutes éparpillées sans ordre précis. L'ébauche d'un phallus de bois se trouvait à côté d'un aigle d'or, une femme nue en marbre blanc était adossée à un monstre de jade, un dragon de verre menaçait le modèle réduit d'un palais...

Et les dragons, peu souvent évoqués sur les Terres des Hommes, étaient les sujets les plus souvent représentés par les sculptures et sur les illustrations ; des toiles ici et là, une petite tapisserie, des tissus d'ameublement brodés, des eaux-fortes, des bas-reliefs, et ainsi de suite. Cela allait des symboles stylisés aux statuettes si détaillées et réalistes qu'Arlian se sentit mal à l'aise rien qu'en les regardant. Il n'était pas totalement libéré de la superstition habituelle selon laquelle les représentations de dragons portaient malheur, et cet endroit en était rempli !

Le portier prit une cloche de cuivre sur une étagère près de la porte et l'agita. Les personnes qui se trouvaient dans la pièce levèrent les yeux d'un air surpris.

— Nous avons un candidat à l'adhésion en la personne de cet auguste personnage, annonça l'homme en vert.

— De qui s'agit-il, Porte ? demanda une femme brune.

— Du seigneur Obsidien, répondit le portier.

Un homme mince à barbe blanche étouffa un juron. Un autre, chauve, au torse puissant, qui portait un cache sur l'œil, bondit sur ses pieds et renversa sa chaise. Il dégaina son épée et se mit en garde, face à Arlian.

— Est-ce qu'Obsidien est son véritable nom, alors ? demanda une vieille femme.

— Peu importe son véritable nom, dit l'homme à l'épée. C'est celui qui veut me tuer !

— Et vous vous appelez, monseigneur ? demanda Arlian, la main sur la poignée de sa propre épée.

— Toribor, répondit l'homme. C'est ce que Kourouvain vous a dit, n'est-ce pas ?

— Alors oui, j'ai fait le serment de vous tuer, admit Arlian. Souhaitez-vous que nous nous occupions de cela immédiatement ?

— Oh, arrêtez ça, dit la première femme, manifestement dégoûtée. Bedaine, s'il devient membre, il ne pourra pas te tuer. Et tu ne pourras pas le tuer non plus. Et s'il ne nous rejoint pas, eh bien, il est déjà mort. Rengaine ton épée.

Toribor fit la moue. Il baissa son arme mais hésita.

— Un moment, dit Arlian. Si je comprends bien, si je rejoins votre organisation, comme j'en ai l'intention, je dois jurer de ne jamais tenter de tuer l'un de mes confrères dans l'enceinte même de Manfort. Ai-je tort de penser que rien n'est stipulé sur ce qui pourrait se passer en dehors des murs ?

— Oh, j'aime bien ça, dit la deuxième femme. Vous avez fait le serment de tuer Bedaine – c'est-à-dire Toribor –, mais vous voulez jurer de ne pas lui nuire au sein de la ville ?

— Exactement, confirma Arlian.

La femme éclata de rire, et pendant un moment, personne ne prit la parole.

— C'est de la folie, marmonna finalement quelqu'un.

— Une exquise folie, approuva la femme. Je crois que cela va me plaire. Oui, Porte, je vous en prie, laissons-le nous rejoindre !

L'épée de Toribor vacilla.

— Je suis venu ici avec la volonté de rejoindre cette organisation, dit Arlian. Et c'est toujours mon intention. Si le seigneur Toribor souhaite me combattre pour régler le différend qui nous oppose avant que je poursuive, je n'ai aucune objection.

— Si vous l'emportez, vous devrez toujours devenir membre, dit un homme.

— Oui, bien sûr, approuva Arlian.

— Et si vous perdez, vous mourrez, même si Bedaine ne vous tue pas d'emblée, poursuivit l'homme. Vous ne pouvez pas quitter cette pièce vivant à moins de nous rejoindre, et cela vous serait impossible si vous étiez trop blessé pour poursuivre un combat. Et nous ne vous porterions pas assistance, nous vous achèverions plutôt !

Toribor regarda autour de lui.

— Vous êtes tous là à discuter comme si ce n'était rien ! (Il se tourna vers l'homme mince aux cheveux blancs.) Clou, vas-tu dire quelque chose ?

Pendant une seconde ou deux, les autres, y compris l'homme qu'il avait appelé « Clou », se contentèrent d'observer Toribor. Puis la vieille femme

prit la parole.

— Vous devrez vous battre ici, vous savez. Le jeune seigneur Obsidien ne peut pas quitter cette pièce s'il n'est pas un membre à part entière de la Société du Dragon.

Arlan resta muet, mais il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil autour de lui, au dédale de mobilier et au désordre qui régnait dans la pièce. Il serait absurde de mener un duel ici. Toribor et lui se cogneraient partout.

— Eh bien, je ne veux pas m'occuper de remettre de l'ordre après leur combat, dit quelqu'un.

— Le survivant s'occuperait du rangement, répondit la femme.

— Il y aura de la casse, déclara une autre femme.

— Il se pourrait qu'ils cassent un objet de valeur, fit remarquer un homme.

— Oh, que les dieux vous fassent tous pourrir ! dit Toribor d'un air de dégoût en rengainant son épée. Je ne me battraï pas contre lui ici. Ne peut-on pas le tuer comme un simple intrus ?

— Il est admissible dans l'organisation, dit Porte.

— Et je souhaite qu'il nous rejoigne, dit la femme âgée. Il m'amuse.

— Il mérite les mêmes droits que n'importe quel nouveau postulant, dit un homme.

— Il a déclaré son intention de tuer cinq d'entre nous, chuchota l'homme qui répondait au nom de Clou d'une voix malade.

— Et alors ? demanda la femme. C'est pour cette raison qu'il y a un serment.

Toribor regarda autour de lui et ne trouva aucun soutien à sa suggestion. Il grogna avant de dire :

— Très bien, alors. Allons-y et faisons son initiation. S'il prête serment, cela me rendra la vie beaucoup plus simple. Mais n'espérez pas que je lui serre la main et que je rie avec lui autour d'un verre de vin. (Il se retourna.) Clou ? Je m'en vais. Est-ce que tu restes pour assister à cette farce ?

— Je crois que oui, répondit Clou.

— Alors que les dieux disparus te crachent dessus, toi aussi, dit Toribor.

Il bouscula la chaise de ses voisins en s'éloignant. Arlian s'écarta prudemment pour le laisser passer.

Toribor lui adressa un regard noir mais n'ajouta rien. Il ne le toucha pas non plus et ne dégaina pas son arme. Un moment plus tard, il était parti, et Arlian se retourna pour faire face aux autres.

— Maintenant, dit Porte, soyez le bienvenu, seigneur Obsidien, à la Société du Dragon. Vous êtes arrivé ici comme un étranger, mais après aujourd'hui, vous n'en serez plus un pour nous. Vous serez l'un des nôtres ou vous mourrez. L'option que nous choisirons sera déterminée par la façon dont vous répondrez aux questions qui vous sont posées. Vous devrez faire de votre mieux pour y répondre avec honnêteté et de manière complète. Avez-vous compris ?

— Je crois bien, répondit Arlian. Serai-je autorisé à poser des questions, également ?

— Vous serez autorisé à en poser, mais nous ne serons pas obligés d'y répondre, dit la vieille femme.

— Et la plupart de vos questions trouveront certainement une réponse pendant le processus d'initiation, de toute façon, dit un homme.

— Avancez-vous et prenez un siège, dit Porte. Cela peut prendre un certain temps.

Il fit signe à Arlian de s'approcher.

Arlian se déplaça prudemment dans la pièce et trouva un siège inoccupé. Il s'y installa, prenant soin de ne pas coincer son épée et sa main-gauche dans les pieds de la chaise.

Personne ne lui avait demandé de les poser, et Toribor n'avait pas non plus retiré les siennes. D'ailleurs, en regardant autour de lui, Arlian remarqua que la plupart des hommes présents dans la pièce portaient une épée. Une femme avait même à la ceinture un couteau suffisamment long pour être considéré comme une épée.

Tandis qu'il regardait, les membres de l'organisation approchèrent et s'installèrent face à lui en formant un demi-cercle, et Arlian les passa en revue.

Ils étaient au nombre de quatorze, huit hommes et six femmes. Ils étaient tous significativement plus âgés que lui, mais seul Clou avait les cheveux blancs. Ils possédaient tous des vêtements coûteux, du cuir souple ou du tissu raffiné, mais tous ne les portaient pas de façon élégante. De nombreux habits étaient visiblement usés, défraîchis ou froissés.

Nombreux étaient ceux qui étaient mutilés de manière visible. Pas moins de trois, en comptant Toribor qui était parti, portaient un bandeau sur un œil abîmé. Il manquait une main droite à un homme et une femme plus âgée avait remplacé sa jambe gauche à partir du genou par une jambe de

bois, tandis que plusieurs arboraient simplement quantité de cicatrices à un endroit ou à un autre.

Malgré leurs difformités, ils avaient tous un visage résolu et le regard perçant, et il était troublant d'être le centre de leur attention. Arlian se remémora ce moment lointain, dans le garde-manger de ses parents, lorsqu'il avait regardé le dragon dans les yeux. Ces visages-là étaient peut-être humains, mais la ressemblance était frappante.

L'expérience était bien moins intense, en revanche. Le « cœur du dragon » n'était pas une appellation totalement inappropriée, mais ces regards n'étaient que le pâle reflet de celui d'un dragon.

— Qui souhaite commencer ? demanda Porte en prenant place à la droite d'Arlian.

— Moi, dit la vieille femme.

Elle s'était installée au centre du demi-cercle, juste en face d'Arlian. Elle avait une chevelure parsemée de mèches grises, tirée en arrière en une longue queue-de-cheval. Elle avait la peau rugueuse et hâlée, mais son visage était vierge de toute cicatrice. Son regard était sombre et intense, mais elle souriait. Penchée en avant sur une table de chêne, elle tenait une canne d'ébène minutieusement ouvragée dans une main et un os blanc poli dans l'autre.

La canne permit à Arlian de faire le rapport : il comprit que cette femme était celle à laquelle il manquait une demi-jambe.

Porte la salua.

— Dame Givre, dit-il. Vous avez donc la parole.

## LE RITE D'INITIATION

La femme remercia Porte d'un hochement de tête, puis croisa le regard d'Arlian, de l'autre côté de la table.

— Nous vous avons autorisé à entrer dans cette pièce, dit-elle, parce que nous pensons que vous possédez une caractéristique que nous partageons tous, un trait qui nous distingue du reste de l'humanité. Savez-vous de quoi il s'agit ?

— Je présume que vous faites allusion à ce que mon intendant appelle le « cœur du dragon », répondit Arlian.

— Et pouvez-vous nous expliquer comment vous êtes entré en sa possession ?

— Pas avec certitude, dit Arlian. Mon intendant croit que certains naissent simplement avec. Au contraire, le seigneur Flétrissure m'a certifié que cela se produisait quand on buvait du sang humain mêlé à du venin de dragon.

— Et avez-vous bu du sang humain mêlé de venin de dragon ?

— Tout à fait.

— Dites-nous comment c'est arrivé.

Arlian hésita. Il n'était pas très enthousiaste à l'idée de partager ses souvenirs avec ces étrangers – et particulièrement avec Clou, qui était vraisemblablement soit l'un des six seigneurs, soit un ami proche de certains d'entre eux, et il était probable qu'il trouve un moyen d'utiliser contre lui quelques informations qu'il détenait sur lui.



Mais il avait promis de donner des réponses complètes. Il prit une profonde inspiration et se lança.

— Des dragons ont anéanti mon village, dit-il. Du moins trois d'entre eux. Cela s'est produit il y a neuf ans, durant une longue période de temps de dragon. Je me trouvais dans les celliers de la famille et je faisais l'inventaire, pour vérifier ce qu'il nous fallait ajouter avant l'hiver, lorsqu'ils ont attaqué. Mon grand-père a été tué par une explosion de venin qui n'était pas parvenue à s'embraser. Il a chuté de l'échelle du cellier et est tombé sur moi. Son sang et le poison se sont déversés dans ma bouche alors que j'étais assommé sous sa dépouille.

Givre demanda :

— Y a-t-il eu des témoins de la scène ?

— Bien sûr que non, répondit Arlian. Je suis le seul survivant.

— Cette expérience vous a-t-elle laissé des cicatrices ?

— Uniquement dans le cœur. Toute ma famille est morte. Le venin de dragon en lui-même ne m'a pas atteint.

— Alors pouvez-vous nous fournir une preuve ou un indice nous indiquant que vous nous dites la vérité ?

— Je ne peux vous donner que ma parole, dit Arlian. Au-delà de ça, que pourrais-je faire ? Le seigneur Flétrissure a dit qu'il pouvait le voir sur mon visage. Si ce n'est pas suffisant, que puis-je faire de plus ?

Givre acquiesça.

— Très bien. J'en ai terminé avec les questions traditionnelles. Maintenant, laissez-moi vous prodiguer le premier enseignement. La Société du Dragon tire son nom de nos origines, bien sûr – nous avons tous bu du sang et du venin et avons ainsi reçu le cœur du dragon –, mais aussi de l'objectif qu'elle s'est fixé. Nous ne vous interrogeons pas pour notre simple plaisir, mais parce que l'organisation existe en partie pour étudier le mode de vie des dragons et apprendre tout ce que nous pouvons à leur sujet, afin qu'un jour, si telle est notre volonté, nous puissions les détruire et libérer le monde à tout jamais de leur vile présence. C'est pour cette raison que nous devons vous demander, une fois de plus, de nous raconter chaque détail de votre rencontre avec ces dragons qui ont détruit votre village. (Givre utilisa l'os qu'elle avait dans la main droite pour donner de petits coups à l'homme qui se trouvait à côté d'elle.) J'en ai terminé. À ton tour, Fracasse.

Le côté gauche de la tête de Fracasse était un délabrement informe et imberbe, une masse de tissu cicatriciel, mais il avait toujours ses deux yeux et il regarda intensément Arlian.

— Quel est votre véritable nom ? demanda-t-il.

— Arlian.

— Et celui de votre village, qui a été détruit ?

— Obsidien, sur le mont Fuligineux.

Quelques-uns hochèrent la tête, ils avaient entendu parler de cet événement.

— Vous vous êtes surnommé Obsidien. Pour quelle raison ?

— D'après le nom de mon village.

— Avez-vous déjà utilisé d'autres patronymes ?

— Oui.

— Quels étaient-ils ?

— Je ne suis pas certain de me souvenir de tous, le prévint Arlian. Je me suis fait appeler Lanair à plusieurs occasions, j'ai voyagé avec une caravane sous le nom de seigneur Ari, et durant un certain temps, plusieurs personnes m'ont appelé Triv.

— Pourquoi vous êtes-vous servi de ces noms ?

Arlian haussa les épaules.

— C'était plus commode pour moi.

— Aviez-vous une raison de vous abstenir d'utiliser votre véritable nom ?

Arlian fit la moue.

— Oui. Dois-je m'en expliquer ?

— Est-ce que cela concerne les dragons ?

— Non.

— Ce ne sera donc pas nécessaire. (Fracasse s'adossa à son siège.) Mon vrai nom est Illis, dit-il. Cette coutume consistant à utiliser des faux noms est très ancienne, et la plupart ne se souviennent pas de ses origines, mais certains d'entre nous faisaient partie de ceux qui l'ont instituée, du temps où les dragons nous gouvernaient. Ceci est votre deuxième enseignement : nous nous sommes affublés de surnoms les uns et les autres pour que, en cas de capture par les serviteurs humains des dragons, nous ne puissions être en mesure de révéler la véritable identité de nos compagnons de lutte pour la liberté. Ces serviteurs ont désormais disparu, ils sont morts depuis longtemps, c'est pourquoi nous révélons nos véritables identités ici, afin

que nous puissions être sûrs de pouvoir nous faire confiance les uns les autres. Mais les dragons sont toujours vivants, sous terre, et nous conservons cette coutume au cas où ils reviendraient, si nous devons une fois de plus nous organiser pour nous opposer à eux.

Il fit signe à l'homme assis à côté de lui, dans le demi-cercle.

Clou.

— Savez-vous qui je suis ? demanda le vieil homme, de sa voix grêle et discordante.

— Non, avança prudemment Arlian. J'ai entendu qu'on vous appelait Clou.

— Mon vrai nom est Stiam. J'ai cru comprendre que vous avez annoncé votre intention de me supprimer.

— Je ne l'ai pas vraiment annoncé, rectifia Arlian. Je l'ai révélé au seigneur Kourouvain.

— Que vous avez mortellement blessé.

— Je l'ai battu au cours d'un duel honorable. J'ignore si ses blessures étaient mortelles.

— Et avez-vous fait une liste de vos autres ennemis ?

— Oui. Le seigneur Enziette...

Il marqua une pause en voyant deux ou trois membres de l'assemblée hoqueter en entendant ce nom, mais il se ressaisit et poursuivit.

— ... Le seigneur Toribor, le seigneur Drichène, le seigneur Horim, et vous-même.

Clou se pencha en avant sur la table.

— Êtes-vous conscient que nous sommes tous, à part le seigneur Kourouvain, membres de la Société du Dragon ?

— Euh... non. Je savais que certains d'entre vous en faisaient partie, en particulier le seigneur Enziette. J'ignorais que vous en étiez tous membres.

— N'avez-vous donc pas rejoint l'organisation afin de nous trouver ?

— Pas exactement.

— Pourquoi êtes-vous là, alors ?

Clou le regarda intensément.

Arlian observa les membres du cercle, en partie pour échapper à ce regard de basilic, mais également pour jauger leur humeur. Puis il poussa un soupir. Il n'osait pas tenter de mentir à ces gens.

— J'ai récemment tenté d'organiser une entrevue avec le seigneur Enziette. Je reconnais que je l'ai fait pour servir mon projet de l'éliminer,

mais je lui ai simplement demandé de le rencontrer. Non seulement a-t-il donné une suite défavorable à cette requête, mais il a menacé de me tuer si jamais je le dérangeais encore. Je l'ai vu assassiner une femme parce qu'elle avait échoué dans une mission qu'il lui avait confiée, et je sais qu'il en a tué quatre autres simplement parce qu'elles étaient devenues gênantes. Je n'ai pas douté un seul instant qu'il mettrait sa menace à exécution. J'ai également cru comprendre, d'après une conversation avec le seigneur Flétrissure, qu'il faisait partie de cette organisation, qu'aucun de ses membres ne pouvait en tuer un autre au sein de la cité, et que je pouvais moi-même demander à y adhérer. Je suis donc venu rejoindre l'organisation pour me protéger du seigneur Enziette. Car même s'il s'agit d'un homme impitoyable, je crois qu'il hésiterait à deux fois avant de rompre son serment.

— Vous abandonnez donc votre grief envers nous, quel qu'il puisse être ?

— Oh, en aucun cas ! répondit Arlian. J'ai toujours l'intention d'affronter chacun d'entre vous hors de la ville, dans des conditions équitables.

Clou le dévisagea un peu plus longuement puis cilla, se redressa et dit :

— Je ne suis pas sûr de savoir si vous êtes un lâche, un imbécile ou quelque chose de complètement différent. Vous venez ici pour fuir le seigneur Enziette, et pourtant vous avez combattu Kourouvain et provoqué Toribor en duel. Vous reconnaissez ouvertement devant moi que vous avez toujours l'intention de me tuer dès que vous en aurez l'occasion.

— Je ne pense pas être un lâche, dit Arlian. Enziette n'est-il pas un homme puissant et dangereux qui n'hésite pas à agir autant par opportunisme que par honneur ? N'est-il pas capable de louer les services d'assassins ou de faire usage de la terrible sorcellerie ? Le défier ouvertement ne ressemble pas à du courage, mais à de la témérité. Je serai ravi de le rencontrer, ou n'importe lequel de vous six, au grand jour et de façon équitable. Je n'ai pas l'intention de me faire attaquer dans la rue par les gardes d'Enziette et d'être laissé pour mort dans une allée de la ville.

— Vous l'accusez d'être capable d'une telle trahison ?

— Je l'en crois tout à fait capable. Sa mise en garde ne m'a en rien convaincu du contraire.

— Et vous n'hésitez pas à l'avouer ?

— On m’a demandé de répondre à toutes les questions qui m’étaient posées ici honnêtement et complètement, n’est-ce pas ?

— Vous êtes un imbécile, alors, dit Clou en s’affalant sur son siège. Ou, en tout cas, un très jeune homme qui n’a pas encore appris quand il devait dissimuler la vérité derrière le sarcasme, de jolies paroles ou des circonlocutions. Je crois que Bedaine – le seigneur Toribor – s’est quelque peu précipité, et vous avoir ici, au sein de la Société du Dragon, pourrait être une bonne chose, après tout. Le jour viendra où nous nous affronterons en dehors de la ville, mais je ne suis pas pressé, et plus longtemps nous pourrons nous observer l’un et l’autre, plus ce jour pourrait se révéler divertissant.

Il observa Arlian durant un moment avant de se rasseoir.

— Mon enseignement, dit Clou, est le suivant : l’objectif de la Société du Dragon est en partie, comme Givre en a fait état, d’étudier nos ennemis draconiques ; toutefois, l’impulsion initiale est simplement due à la solitude. Vous êtes encore très jeune et vous ne l’avez pas encore appris, mais nous faisons véritablement partie d’une population différente du reste de l’humanité. Nous sommes tous abîmés et marqués, nous sommes tous à la fois bénis et maudits. Nous avons le pouvoir d’influencer les autres dans une large mesure, de les plier à notre volonté, mais cela nous met de fait à l’écart. Le berger, même s’il est apprécié de ses brebis, ne fait pas partie du troupeau. Nos vies sont longues, nous ne pouvons être sujets aux maladies. Nous pouvons parcourir des rues jonchées de cadavres victimes d’une épidémie tout en demeurant indemnes. Et cela signifie que ceux qui nous entourent vieillissent, tombent malades et meurent sous nos yeux. Et nous ne pouvons rien faire pour les en empêcher. Lorsque Flétrissure et moi nous sommes rencontrés pour la première fois, il y a des siècles, et que nous nous sommes rendu compte que nous appartenions à la même famille, cela a sonné le glas à des décennies de solitude, car nous étions désormais des compagnons. Peu importaient ses défauts, un confrère berger devait certainement être de meilleure compagnie que la meilleure des brebis. Et quand Enziette nous a trouvés, puis Réhirien et Sharrae, nous nous sommes volontiers réunis, et la Société du Dragon a vu le jour. Nous avons créé le serment, fait construire cet endroit et réfléchi aux objectifs que devait se fixer cette organisation. D’autres nous ont trouvés au fil des siècles et nous ont rejoints pour des raisons qui leur étaient propres, tout comme vous. Mais avec le temps, quels qu’aient été nos objectifs, chacun comprit que la

recherche de compagnie de pairs était une raison suffisante à l'existence de l'organisation. Avec le temps, vous aussi nous accorderez de la valeur, et si nous vous avons effectivement causé du tort, vous trouverez en vous le moyen de nous accorder votre pardon. Lorsque cette initiation sera arrivée à son terme, parlons, tous les deux, et voyons si nous pouvons trouver une solution à l'amiable, d'accord ?

Arlian hésita.

— Pourquoi pas ? dit-il.

Clou acquiesça.

— J'ai tout mon temps. Et vous aussi, mon garçon. (Il se tourna vers la femme qui se trouvait à côté de lui.) Pose ta question, Flûte.

Flûte était grande et mince, avec un long nez et une cicatrice en travers du côté droit de sa mâchoire. Même sans marques, son visage aurait été loin d'être beau.

— Que savez-vous de la sorcellerie ? demanda-t-elle d'une voix froide et distante.

— Presque rien, répondit Arlian. J'ai franchi les monts Rêveurs pour me rendre en Arithei et en revenir, j'ai donc aperçu de la magie sous différentes formes, et j'ai passé beaucoup de temps en compagnie de magiciens arithéiens, mais je n'ai pas étudié cet art moi-même. Je fais le commerce d'objets magiques, de potions et d'autres articles du même genre, mais je ne suis que commerçant, pas fabricant. Et d'ailleurs, je ne crois pas que cette magie soit à proprement parler de la sorcellerie. J'ai rapporté mes marchandises et mes magiciens d'Arithei, et ces derniers considèrent notre sorcellerie septentrionale comme une sorte de magie différente et inférieure à la leur. Comme vous, je suis un aristocrate, je possède une entreprise, et je ne me salis pas les mains moi-même pour la gérer. Je sais par conséquent ce dont la magie arithéienne est capable, et à quoi ressemble la magie brute au-delà des Régions Limitrophes, mais c'est tout.

— Lorsque vous étiez enfant, les aînés de votre village ou le sorcier local ne vous ont rien appris ?

— Rien du tout. Nous avons un sorcier, à Obsidien, mais lui et moi ne discutons que très rarement, et quasiment jamais de sa spécialité. Mon grand-père m'a raconté quelques histoires, mais rien de plus.

— Savez-vous ce que je veux dire par sorcellerie, par opposition à la simple magie ?

— Non.

Flûte poussa un soupir.

— Alors mon enseignement, Obsidien, devra être très rudimentaire, car vous ne possédez pas de connaissances suffisantes, et vous pourriez considérer tout cela comme de simples absurdités. Il y a longtemps, très longtemps, nous disent les légendes, les dragons vivaient au milieu du chaos, et cela leur déplaisait fortement. Ils le firent reculer et imposèrent l'ordre. Ils le repoussèrent vers le sud, pour la plupart, hors des contrées dans lesquelles ils avaient choisi de s'établir. Une autre version voudrait que ce soient les dieux qui aient fait cela, et que les dragons les en aient dépossédés plus tard, mais cela revient au même : le chaos est à la source de la magie. L'instabilité, le changement et l'illusion forment le cœur de la magie, et les dragons les ont chassés des Terres des Hommes.

» Il est probable que les dragons soient eux-mêmes des créatures magiques qui ne souhaitent aucune concurrence. Il est également possible qu'ils soient, d'une façon ou d'une autre, l'opposé de la magie. Nous l'ignorons. Nous savons que dans les contrées que dirigeaient autrefois les dragons, que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Terres des Hommes, les sources de magie sont asséchées, tandis qu'au sud des Régions Limitrophes, c'est une inondation permanente. Les dragons ont peut-être absorbé toute la magie, ou ils s'en sont débarrassés ou peut-être qu'ils sont la magie même... Quelles qu'en soient les raisons, au-delà des Terres des Hommes, la magie est omniprésente, et tous ceux qui possèdent le moindre talent peuvent apprendre à la manipuler. Mais personne ne peut véritablement la maîtriser, car elle est bien trop puissante, trop violente.

» Et ici, à Manfort, la magie est si fragile, si faible, que l'on doit soit l'apporter de l'extérieur, comme vous le faites, auquel cas elle est puissante et maniable, mais avec le temps elle devient imparfaite et s'estompe. Ou bien on doit l'amadouer et la démêler en minuscules fils, et les compétences nécessaires sont si obscures et complexes qu'il faut une vie entière pour les maîtriser.

» Ces compétences, la capacité de manier de fines traces de magie originaires de ces contrées, sont ce que l'on appelle la sorcellerie. Ce que pratiquent les Arithéiens n'en est pas, il ne s'agit que de simple et vulgaire thaumaturgie. La sorcellerie est subtile, puissante et résistante. La thaumaturgie est éclatante et impressionnante, mais aussi instable et indigne de confiance.

» Et parce que la sorcellerie est si longue à maîtriser, eh bien, qui d'après vous sont les plus à même de l'étudier ? (Elle fit un signe qui engloba l'assemblée autour d'elle.) Nous. Nous, qui avons pu consacrer des siècles à cette tâche. Les membres de la Société du Dragon doivent au moins connaître les rudiments de la sorcellerie. Il est inutile de se précipiter. Vous aurez tout le temps dont vous aurez besoin.

— Si Enziette ne vous tue pas, marmonna une femme plus loin dans le demi-cercle.

— Madame, insinuez-vous qu'Enziette pourrait rompre son serment ? demanda Porte.

— Non, répondit la femme. Je sous-entends que, un jour, le jeune Arlian devra bien franchir les portes de Manfort.

Porte ne pouvait guère la contredire, et ce n'était pas à son tour de prendre la parole. Il s'apaisa et l'homme à la droite de Flûte demanda :

— Est-ce à mon tour ? Je ne me souviens d'aucun autre sujet essentiel, je lui demanderai donc ce que nous nous demandons tous : Pourquoi êtes-vous si déterminé à supprimer le seigneur Enziette et les autres ?

Arlian s'attendait à cette question.

— Il m'a enlevé et vendu à un marchand d'esclaves alors que je n'étais qu'un enfant, dit-il. Et lui et les autres ont tué quatre femmes auxquelles je tenais.

— Vraiment ? Eh bien, vous devez tout nous raconter !

Arlian soupira. Il prit le temps de rassembler ses esprits puis raconta son histoire.

— Je me trouvais dans les celliers avec mon grand-père lorsque nous avons entendu des cris...



## CONTEMPLER L'ÉTERNITÉ

La porte de fer s'ouvrit et Arlian sortit dans la rue. Il ne fut pas surpris de se retrouver dans l'obscurité. Après tout, il venait de quitter une pièce éclairée à la bougie où il avait perdu toute notion du temps.

Il fut en revanche quelque peu étonné de voir que Noir l'attendait toujours, et le lui fit remarquer.

— Cette rue est un endroit aussi bien qu'un autre pour attendre, répondit Noir. J'ai eu la chance de m'entretenir avec le seigneur Toribor, par exemple.

— A-t-il dit quelque chose d'intéressant ?

— Il pense que tu es complètement fou ; est-ce que cela t'intéresse ?

Arlian fit la grimace.

— C'est une opinion universellement partagée. (Il donna une tape sur l'épaule de Noir.) Allons, rentrons chez nous.

Les deux hommes prirent la direction du Vieux Palais, se frayant un chemin à travers les rues pavées mal éclairées. La lueur de la lune était suffisante pour voir dans les zones où il n'y avait ni torches, ni lanternes, ni fenêtres éclairées.

— Si tu avais emporté une lanterne..., commença Arlian en se cognant un orteil contre un pavé plus haut que les autres.

— Si j'avais pris une lanterne, j'aurais fait preuve d'une remarquable intuition, répliqua Noir. Nous sommes arrivés ici au milieu de la matinée, tu te rappelles ? Je n'avais pas prévu de rester là toute la journée. Si tu n'étais pas sorti, j'étais sur le point d'abandonner et de rentrer.

— Comme je croyais que tu l’avais fait, répondit Arlian d’un air contrit. Merci d’avoir attendu, et pardonne-moi mon attitude déraisonnable.

Noir mit un terme à cette discussion d’un signe de la main.

Ils poursuivirent leur route durant un moment, puis Arlian jeta un regard en coin à son compagnon.

Pourquoi était-il resté ? Qu’avait fait Arlian qui ait pu lui inspirer une telle loyauté ? Il ne payait pas Noir pour ce genre d’attention.

Mais Noir était son ami... soit à cause du cœur du dragon, soit parce qu’il possédait une autre sorte de magie humaine innée. C’était un don qu’Arlian appréciait, mais pas suffisamment parfois, songea-t-il.

Il réfléchit à ce qu’il avait pu apprendre au siège de la Société du Dragon. L’interrogatoire et l’enseignement s’étaient poursuivis durant des heures. De nouveaux membres, en plus des quatorze originels, avaient fait leur apparition de temps à autre et s’étaient joints au rituel, répétant parfois ce qui avait déjà été dit – Arlian n’en avait pas tenu le compte, mais il pensait avoir rencontré et parlé à peut-être une vingtaine de personnes en tout. On lui avait dit qu’il était le quarante-troisième membre encore en vie et dont on connaissait le lieu de résidence.

Les huit crânes sur l’étagère étaient ceux de membres disparus, tous les huit ayant trouvé une mort violente à diverses époques durant les sept derniers siècles, lors de duels, d’accidents, d’assassinats ou d’autres aléas. Quelques-uns étaient décédés dans de telles circonstances qu’il avait été impossible de retrouver leurs ossements. On ignorait où se trouvaient certains membres, et on se demandait même s’ils étaient encore en vie.

Il n’était pas précisé que chaque membre devait lui parler ; seuls ceux présents devaient l’interroger, et chacun devait lui fournir un enseignement en échange. C’était ce qu’ils avaient fait.

Arlian leur avait révélé chaque détail dont il se souvenait à propos de la destruction d’Obsidien, sur le mont Fuligineux. Il avait reconnu être un esclave en fuite et avait décrit une partie de son séjour à Fond-du-Creux. Mais ce récit n’avait pas vraiment marqué les esprits. Le franchissement des monts Rêveurs et son voyage en Arithei avaient nettement plus attiré l’attention. Il avait également fait part de son séjour à Garde-Ouest.

En échange, il avait entendu une grande part de l’histoire de la Société du Dragon, comment elle avait pris part à la résistance contre les dragons durant les derniers jours de leur règne, comment ses membres avaient figuré parmi les dirigeants de Manfort, comment les traditions des sociétés

secrètes, les surnoms et les privilèges dus à la noblesse avaient été établis ou préservés par la Société du Dragon au bénéfice de ses membres, afin de mieux dissimuler leur singularité aux yeux des simples mortels.

Il savait dorénavant que la gouvernance de Manfort était influencée par l'ensemble de l'organisation, et plus directement par le seigneur Enziette et quelques conseillers, tels que Givre et Drichène, mais également par d'autres moyens, à leurs propres fins. Le duc de Manfort n'en faisait pas partie, et n'était sans doute même pas conscient que ce groupe existait, mais la plupart de ses conseillers en étaient des membres et se préoccupaient autant de son bien-être que de celui de la ville dans son ensemble.

Le seigneur Enziette était le principal conseiller du duc, bien sûr – l'homme qu'Arlian avait connu durant des années sous le nom de seigneur Dragon. Arlian avait appris quelques détails au sujet d'Enziette, mais pas beaucoup. Il n'avait pas insisté, puisque les autres s'étaient montrés peu enthousiastes à l'idée de faire des commérages à propos de l'un de leurs membres les plus illustres.

Dame Givre était présente, mais elle n'avait rien dévoilé de son travail avec le duc, et Arlian ne s'intéressait pas à elle outre mesure. Drichène, un autre conseiller qui figurait également sur la liste des six seigneurs qu'il souhaitait anéantir ne s'était pas montré, et Arlian n'avait rien appris de plus à son sujet qu'au sujet d'Enziette.

Arlian en avait énormément appris à propos du fonctionnement de l'élixir sang-et-venin, en revanche. Il savait désormais qu'il ne pourrait probablement jamais avoir d'enfants, aucun des membres de la Société du Dragon n'avait jamais produit de progéniture après y avoir adhéré, même si certains possédaient des descendants antérieurs à leur rencontre avec des dragons, et on supposait que cette lacune était due à une stérilité, puisqu'ils n'avaient pas manqué d'occasions de procréer.

Il savait qu'il serait inutile de craindre les maladies et les infections, et qu'il ait eu même un léger cas de fièvre à la mine surprit les autres, et on lui assura que cela avait uniquement pu se produire durant les premières années après avoir bu l'élixir. On lui révéla que chacune des plaies qui ne le tueraient pas guérirait rapidement et proprement. Seules les blessures infligées par les dragons laissaient des marques.

Et il savait qu'il pouvait s'attendre à vivre des siècles... mais probablement pas à tout jamais. Les plus anciens parmi ceux qui avaient bu l'élixir avaient disparu et étaient probablement décédés. Même s'ils avaient

tous quitté Manfort de leur plein gré, ils n’y étaient jamais revenus. Flétriature, Clou et Enziette étaient les trois survivants les plus âgés, chacun approchant les mille ans.

Flétriature s’était présenté, à un moment donné, et avait brutalement interrogé Arlian pour savoir s’il savait vraiment où il pouvait se procurer du venin.

Enziette n’était pas venu, ce qui était probablement tout aussi bien. Mais c’était également décevant. Il aurait été satisfaisant pour Arlian de revoir enfin son visage, après toutes ces années, et de voir sa réaction lorsqu’il aurait appris la véritable identité d’Obsidien et lorsqu’il aurait su qu’il était lié par le même serment que celui d’Arlian.

— Quels que soient les dieux qui m’entendent, qu’ils soient vivants ou morts, avait-il récité à la fin de l’interrogatoire, je jure de me conformer à l’engagement que je fais à cette organisation, de partager toute connaissance que je pourrai obtenir sur notre ennemi commun, les dragons. Je jure de ne jamais tenter de nuire mortellement à aucun autre de ses membres lorsque nous nous trouvons entre les murs de cette cité, ni d’aider ou d’inciter quiconque à la réussite d’un tel acte envers quelque membre que ce soit.

Ce serment pouvait se révéler gênant, mais, par la même occasion, il avait offert à Arlian l’occasion de discuter franchement avec Clou, et cela en avait valu la peine.

Clou prétendit qu’il avait pris des parts dans *La Maison de la Société Charnelle* à l’instigation d’Enziette et non de son propre chef. En outre, il souhaitait libérer Lys et Muscade et les confier à Arlian.

— Je m’en suis lassé depuis longtemps, avait-il affirmé. Elles travaillent aux cuisines.

Il avait montré de l’intérêt dans l’élan humanitaire d’Arlian et pour son opinion sur la justice, mais il n’y souscrivait guère.

— Cela vous passera, je le crains, lui avait-il dit.

Clou avait eu l’air certain qu’Arlian se lasserait de nombreuses choses, qu’avec le temps il lui ressemblerait davantage, comme la plupart des autres. Il deviendrait plus froid, cynique et indifférent à la vie de ceux auxquels il survivrait de toute façon.

Arlian espérait qu’il avait tort et prit la colère de Toribor et la dévotion que Flétriature portait à sa maîtresse comme des signes indiquant que ni le

grand âge ni le venin de dragon ne réprimaient forcément toutes les passions.

Mais tous les membres semblaient ressentir un sentiment de détachement général, et Arlian se demanda si lui aussi, avec le temps, deviendrait si distant.

Il observa Noir tandis qu'ils marchaient.

Finirait-il par penser que Noir lui était inférieur et non son égal ? Le considérerait-il un jour comme un moyen d'arriver à ses fins plutôt que comme un conseiller et un compagnon ?

Il pouvait difficilement se l'imaginer. Mais il se souvint alors du visage et de la voix du seigneur Dragon lui rappelant qu'il n'était qu'une partie du butin destinée à être revendue, et de son épée égorgeant madame Ril. Un homme normal ne pouvait pas faire preuve d'autant de détachement.

Il espérait ne jamais devenir une telle créature. Il préférerait encore mourir lors de l'un des duels auxquels il avait l'intention de participer, à l'extérieur de la ville.

Mais personne au sein de la Société du Dragon n'avait paru le moins du monde surpris ou consterné par ses explications à propos de la raison pour laquelle il avait juré vengeance contre le seigneur Dragon. Ils considéraient tous que les agissements d'Enziette étaient normaux, même s'ils étaient désagréables.

— Il ignorait que vous aviez ingurgité le venin, avait déclaré Clou.

— Et s'il l'avait su, en aurait-il été autrement ? avait demandé Givre, et ils avaient décidé à l'unanimité que non, pas pour Enziette ; il aurait agi de la même façon dans tous les cas.

Enziette était donc le pire, mais ils possédaient tous ce même détachement froid et cette même cruauté.

Et vraisemblablement, avec le temps, il en irait de même pour Arlian, si ce n'était pas déjà le cas. Il se souvint de quelle façon il avait insisté pour combattre Kourouvain...

Mais il se rappela également comme il s'était senti lorsque le duel approchait, comme il s'était senti malade, effrayé et incertain. Il ne se serait pas attendu à cela de la part d'un des membres de l'organisation.

Il était peut-être différent. Il serait peut-être toujours différent. Et s'il commençait à changer, peut-être le remarquerait-il et pourrait-il y remédier.

Mais Noir serait alors certainement mort depuis bien longtemps.

Noir serait mort, et lui continuerait de vivre, insensible au temps. C'était sans doute cela qui faisait changer les membres de l'organisation ; pas le venin, mais le fait de voir ses amis et les membres de sa famille vieillir, s'affaiblir et mourir.

Une pensée lui traversa ensuite l'esprit, et il sourit en son for intérieur.

Ce qu'il pensait était absurde. Il n'allait pas vivre suffisamment longtemps pour changer. Il avait prêté serment, après tout. Une fois qu'il aurait disposé du seigneur Enziette et des autres, il partirait à la recherche des dragons eux-mêmes et tenterait de les tuer.

Il n'aurait pas besoin de se suicider pour s'empêcher de devenir cruel, les dragons le tueraient certainement, si le seigneur Enziette ne l'avait pas fait avant.

Il lui fallait trouver le moyen d'attirer Enziette et les autres hors de la ville et de les tenir éloignés de leurs amis et des gardes, où il pourrait les affronter sur un pied d'égalité.

Ses pensées se tournèrent alors vers des considérations plus anciennes et familières, et ses préoccupations à propos de sa propre nature s'estompèrent.

Il avait toujours une vengeance à mener à bien. Il n'avait pas eu le loisir de rencontrer le seigneur Enziette, le seigneur Drichène et le seigneur Horim au siège de la Société du Dragon. Le seigneur Clou était un vieil homme qui ne paraissait pas avoir l'intention de causer du tort à quiconque, et le seigneur Toribor était un homme impétueux qu'il serait certainement aisé de persuader par la ruse.

Mais il était inutile de se précipiter, il aurait des siècles pour mettre sa vengeance à exécution.

*Des siècles.* C'était une idée difficile à admettre.

Il repensait à ces nouvelles perspectives, aux informations qu'il avait obtenues à propos de la Société du Dragon et de son étrange condition.

Il ignorait cependant encore beaucoup de choses. Personne n'avait expliqué comment le seigneur Enziette avait su qu'un village sur le mont Fuligineux était sur le point d'être anéanti, ni pourquoi un homme aussi riche et puissant que lui s'était donné la peine de piller un village en ruine ou d'investir dans un lupanar. Il leur avait raconté tout ce qui s'était produit à Obsidien, mais personne n'avait dit quoi que soit à ce sujet.

À un moment ou à un autre, il faudrait qu'il pose la question à quelqu'un. C'étaient sans doute des points importants. Il retournerait à la

Société du Dragon le lendemain ou le jour suivant, et il verrait si quelqu'un pouvait lui répondre.

Ils étaient arrivés à la grille du Vieux Palais, et des sujets plus urgents l'attendaient.

— As-tu mangé quelque chose ? demanda-t-il à Noir.

— Non, et toi ?

— Pas vraiment. Allons faire un tour aux cuisines, il est trop tard pour un véritable repas.

Noir acquiesça, et l'allusion aux cuisines rappela quelque chose à Arlian.

— Au fait, dit-il. Il va falloir que nous préparions quelques chambres. Le seigneur Clou – c'est-à-dire le seigneur Stiam – va nous envoyer deux femmes supplémentaires, Muscade et Lys, pour que nous en prenions soin.

Noir lui jeta un coup d'œil, surpris.

— Parfait, dit-il. Comment as-tu réussi ce coup-là ?

Arlian réfléchit pendant une minute avant de dire :

— Je n'en sais trop rien.

Puis le portier ouvrit la grande porte principale, et ils s'introduisirent dans l'entrée familière du Vieux Palais.

Le jour suivant, Arlian et Clou étaient de nouveau en train de discuter, comme ils l'avaient fait après le rite d'initiation d'Arlian. Mais cette fois, ils se trouvaient au Vieux Palais plutôt qu'au siège de l'organisation.

— Pour quelle raison avez-vous fondé tous les six *La Maison de la Société Charnelle* ? demanda Arlian en versant du vin.

On installait confortablement Muscade et Lys dans leur nouvelle demeure, et c'était bien plus agréable que ce qu'elles avaient vécu durant leur séjour de deux ans chez Clou. Ce dernier avait supervisé leur arrivée personnellement, et, à l'invitation d'Arlian, il était resté pour prendre un verre. Les deux hommes étaient confortablement installés sur les canapés de soie bleue du petit salon, partageant une bouteille de bon vin rouge en provenance du Kan Parakor, dans les collines occidentales.

— Vous auriez certainement pu trouver meilleur investissement, poursuivit-il.

Le seigneur Clou plissa les lèvres d'un air songeur.

— Je n'en suis pas si sûr, dit-il. Oh, financièrement, certainement – bien qu'en réalité, cela ait été une opération très fructueuse –, mais il y avait d'autres usages.

Arlan serra les lèvres.

— Vous en avez allégrement profité, j’imagine...

Clou grommela.

— Moi ? Non, pas du tout. Kourouvain, oui, certainement, et je crois que Drichène aussi, et peut-être Toribor ou Horim, à l’occasion, mais pas moi, ni Enziette.

— Alors à quelques usages faites-vous allusion ?

— À de la politique, mon garçon, expliqua Clou. Il y a des personnes à Manfort qu’il est opportun de manœuvrer, d’une façon ou d’une autre, et une invitation à Garde-Ouest venue d’un ardent aristocrate à l’adresse d’un autre, nous permettait de parvenir à nos fins.

— Ah... (Arlan hésita, mais il posa sa question sans ambages – malgré le fait qu’il traitait Arlian de jeune imbécile pour son honnêteté, Clou ne semblait pas non plus apprécier de perdre son temps en euphémismes et en faux-fuyants.) Vous les corrompiez ou vous les faisiez chanter ?

— Les deux ! répondit Clou. Parfois en même temps, les hommes étant des créatures étranges. Nous les intimidions, également. Et d’autres choses encore. Certains, après une telle expérience, révélaient des choses qu’ils auraient gardées secrètes en temps normal.

Arlan ne pouvait guère le contredire, étant donné ce que Rose lui avait dit à propos du seigneur Kourouvain – dont la mort avait été signalée ce matin-là, ses plaies s’étant effectivement révélées mortelles.

Et Arlian l’avait tué ; une idée qui le mettait mal à l’aise, l’effrayait et le satisfaisait à la fois. Ce n’était pas le premier homme qu’Arlan tuait. Le premier avait été ce brigand sur les versants sud de la Désolation. Kourouvain, en revanche, était le premier qu’il avait traqué, combattu et occis.

Il l’avait certainement mérité, malgré ce qu’avait déclaré Hâtive. Le souvenir de Rose étendue sans vie hantait toujours ses pensées et troublait ses rêves. Mais il était étrange de savoir qu’il était lui-même devenu un tueur, même si c’était pour la justice.

Il trouvait également étrange d’être calmement assis là, buvant un verre de vin en compagnie de l’un des hommes responsables de la mort de Rose, tous deux sachant qu’il n’avait pas pardonné ce crime et avait toujours l’intention de le venger un jour.

— Nous avons fait construire cette maison à Garde-Ouest pour plusieurs raisons, expliqua Clou. D’abord, cela permettait à nos invités de



ne pas être remarqués par leurs voisins ou les membres de leur famille. Ensuite, cela laissait le temps, sur le chemin du retour, aux langues de se délier. (Il soupira.) Et, bien sûr, c'est la raison pour laquelle il a fallu la détruire, dit-il. Trop de personnes ne pouvaient tolérer la pensée qu'on avait pu les espionner. Lorsque nous avons découvert que vous vous y cachiez... eh bien, il était plus sûr de détruire la maison.

— Était-il nécessaire, cependant, de tuer quatre femmes ?

— Non, je suppose que non, dit Clou. Toutefois, on perd l'habitude de penser aux esclaves comme à des êtres humains – du moins, c'est mon cas. Et leur vie est si courte et dénuée d'intérêt, de toute façon, que... eh bien, cela ne semble pas être important s'ils trouvent la mort.

— C'est important pour eux ! dit Arlian. Parce qu'ils possèdent peu de chose, vous vous croyez libre de leur prendre ce qu'ils ont ? Je n'y vois aucune justice !

— Non, ce n'est pas juste. (Clou regarda Arlian dans les yeux.) Vous avez le cœur du dragon, mais vous n'avez pas encore perdu le vôtre. Je ne suis pas sûr de pouvoir encore dire la même chose.

Arlian s'agita.

— Vous désirez toujours me tuer, me punir pour ce que j'ai fait à ces filles, n'est-ce pas ? demanda calmement Clou.

— Vous les avez vues en train de se faire porter jusqu'ici, dit Arlian avec rage. Aucune d'entre elles ne sera plus jamais capable de marcher. Et je suppose que, contrairement à moi, vous n'avez pas vu les autres, étendues sans vie dans la fumée. Elles étaient inertes, la gorge tranchée, tandis que les flammes se propageaient... (Il haussa les épaules.) Vous êtes responsable. Il serait juste que vous payiez pour cela.

— Je le suppose, répondit Clou d'un air songeur en détournant la tête durant un moment. (Il sirota pensivement son vin.) Je le suppose. (Il regarda de nouveau Arlian.) Vous comprendrez, cependant, que je n'aie pas hâte que cela se produise. Cela fait maintenant plus de neuf cents ans que je vis, et même si je m'en lasse, je n'ai pas très envie que ça se termine. Je n'ai pas vu énormément de choses justes durant toutes ces années ; les bons s'en vont, les mauvais prospèrent, parfois, en tout cas. D'autres fois, les mauvais trépassent et les bons survivent, sans compter que la plupart des gens ne sont ni bons ni mauvais, mais simplement humains. (Il reposa son verre.) Je vais vous dire, seigneur Obsidien... Je vous affronterai hors de la ville, sur un pied d'égalité, mon épée contre la vôtre, lors d'un combat à mort

équitable, lorsque vous vous serez occupé de mes quatre associés encore en vie. J'ai vraiment le sentiment que ma responsabilité est moindre que la leur, car j'ai agi par amitié envers Enziette, Drichène et Horim, et non parce que je m'intéressais aux bénéfiques que je pouvais tirer d'une telle opération. Je possède toutes les richesses dont j'ai besoin, je ne suis pas un homme de pouvoir, mais je fais de mon mieux pour rendre service à mes amis. Vous avez bien vu que je n'ai aucunement maltraité les deux femmes que j'ai emmenées. Je doute que mes partenaires puissent dire la même chose. Et bien que je ne puisse pas le prouver, j'ai voté contre la destruction du lupanar et le meurtre des quatre femmes. Je vous affronterai donc, mais uniquement lorsque vous aurez rencontré les autres.

— Et si je meurs en combattant l'un d'eux, vous échapperez à votre châtement, dit Arlian.

Clou sourit et haussa les épaules.

— Vous me comprenez trop bien, dit-il. (Il saisit de nouveau son verre.) La vie n'est pas juste, mon jeune ami, et justice n'est pas toujours rendue.

Puis il leva son verre en guise de salut et but le reste du vin d'un trait.

Il remua, apparemment sur le point de se lever ; il avait clairement fait comprendre qu'il s'agissait là de son dernier mot. Toutefois, Arlian n'en avait pas terminé.

— Et m'aidez-vous à persuader les autres de sortir de la ville ? demanda-t-il.

Clou hésita, puis il secoua la tête.

— Non, répondit-il. En aucun cas. Quel que soit l'amour que je porte à la justice, j'en possède plus pour mes amis et moi-même. Je ne nie pas que nous ayons eu tort, mais je me sens capable de pardonner l'ensemble de nos crimes. Que vous ne le puissiez pas est naturellement compréhensible, mais je suis persuadé qu'il s'agit là d'un défaut de ma part que vous comprendrez de la même manière.

— Bien sûr, répondit Arlian.

Il se leva en même temps que Clou et regarda le vieil homme s'éloigner. Il se retourna ensuite et aperçut Noir qui se tenait dans l'embrasure de l'autre porte et qui l'observait.

— On dirait que tu l'aimes bien, ce vieux salaud, n'est-ce pas ? demanda Noir.

— En quelque sorte, dit Arlian.

— Mais tu as toujours l'intention de l'éliminer ?

— Je l’ignore, reconnut Arlian. Je crois, oui.

— Ces deux femmes, Muscade et Lys, n’ont rien à lui reprocher, dit Noir. Après le premier mois, elles ne l’ont plus guère vu.

Arlian haussa les épaules.

— Ce n’est pas le problème, dit-il.

— Oh ? N’est-ce pas pour éviter à de jolies femmes un horrible sort que tu fais tout cela ?

— Pas vraiment, dit Arlian. Je n’ai pas envie que des innocents souffrent d’une horrible destinée, mais ce n’est pas la raison qui me pousse à agir. J’essaie de faire en sorte que le mal ne reste pas impuni, afin que le monde puisse être plus agréable à vivre.

— Et un homme tel que le seigneur Clou est si maléfique que tu es convaincu que le monde sera meilleur sans lui ?

Arlian hésita.

— Je l’ignore, dit-il. Je ne suis pas un dieu, capable de voir le passé et l’avenir et de regarder dans le cœur des gens. Tout ce que je sais, c’est que le seigneur Clou et les autres ont mal agi. Ils ont commis un crime odieux, qui demande réparation, et je suis le seul qui puisse le venger. (Il haussa les épaules.) Peut-être que les dieux qui vivent encore, s’il y en a vraiment et s’ils nous voient, vont intervenir et s’assurer que la justice prévaudra. Peut-être me montreront-ils une vision ou feront-ils en sorte que j’apprenne quelque chose qui me fasse pardonner à mes ennemis. Peut-être que les rouages du destin s’assureront que je ne touche jamais à un cheveu de Clou. Livré à moi-même, en revanche, j’ai l’intention de poursuivre ce que j’ai commencé. Ce n’est pas comme si je les assassinais dans leur lit, comme ils l’ont fait pour Rose et Soie. Notre duel a été honnête, et Kourouvain aurait très bien pu me tuer.

— Tu possèdes le cœur du dragon, ce qui n’était pas le cas de Kourouvain.

— Et qui d’autre parmi mes ennemis en est dépourvu ?

— Un point pour toi, reconnut Noir. Tu t’en remets donc au destin pour savoir si tu ne seras pas massacré comme un porc lorsque tu tenteras de persuader Horim et Toribor de sortir de la ville ? Ces hommes sont bien plus expérimentés que toi, après tout.

— Comme tu dis, répondit Arlian. Je me fie au destin, aux dieux, à ton entraînement ainsi qu’à mes propres compétences.

— Je n’apprécie pas particulièrement cette idée, dit Noir. Je n’ai jamais trouvé les dieux d’une grande aide.

Arlian haussa les épaules.

Il ignorait si c’étaient les dieux qui guidaient ses pas, s’il faisait partie d’une destinée indépendante du pouvoir divin ou si les seuls agents qui le gouvernaient étaient naturels et mortels, mais il ne pouvait s’empêcher de voir le fait qu’il soit parvenu à s’échapper de son village et des mines de Fond-du-Creux, l’immense chance en possession de laquelle il était entré ainsi que son admission au sein de l’organisation des presque immortels, comme des signes qui lui indiquaient que sa vie avait un but au-delà de la simple survie. Il était évident pour lui qu’il était destiné à rendre justice et à poursuivre sa vengeance, qu’il avait été épargné et qu’on lui avait donné ce pouvoir pour qu’il puisse réparer les torts qui avaient été causés autour de lui. S’il trouvait la mort au cours de cette quête, il aurait au moins vécu plus longtemps que le reste des villageois, il aurait goûté à la liberté avant de mourir, il aurait donné l’exemple en refusant le commerce d’esclaves, et il aurait en partie vengé Rose, Soie et les autres.

Il préférerait vivre, bien sûr, et jouir de ce que le destin lui avait offert, mais si cela signifiait simplement d’accepter le mal qui l’entourait, non, cela lui était impossible.

— Je suppose que tu n’as pas l’intention de leur tendre une embuscade ni de les assassiner, dit Noir.

Arlian secoua la tête.

— Je ne m’abaisserai pas si bas, dit-il.

— Il y a de fortes chances que tu périsses avant d’avoir pu t’occuper de tout le monde, lui fit remarquer Noir.

Arlian haussa de nouveau les épaules.

— Je n’ai pas envie d’hériter de quoi que ce soit venant de toi, dit Noir.

Arlian le regarda d’un air songeur. La veille seulement, il envisageait la situation qui lui paraissait la plus probable, à savoir survivre à Noir de quelques siècles, et pourtant, voilà qu’il devait faire face à la perspective de gâcher toutes ces années.

— J’ai l’intention de tous les combattre et de les tuer, dit-il doucement. Mais rien ne presse. (Il se remémora le duel face à Kourouvain, comme il avait tremblé au début, comme les passes d’armes avaient dégénéré en une rixe disgracieuse.) Cela te reconforterait-il si je te demandais de poursuivre

mon entraînement à l'épée et si je te promettais de mettre de côté toute tentative d'attirer mes ennemis hors de la ville durant les prochains jours ?

— Cela ne m'affligerait certainement pas, répondit Noir.

— Eh bien, alors, dit Arlian, qu'il en soit ainsi.

## DES DÉFIS À RELEVER

Arlan était confortablement assis dans un coin de la salle principale de la Société du Dragon, dans un fauteuil garni de velours dont chaque bras était sculpté en forme de tête de dragon, les pieds sous une table de chêne ronde. En diagonale par rapport à lui était installée dame Givre, et tous deux discutaient aimablement.

— Est-ce que certains membres sont mariés ? demanda Arlian. À part le seigneur Flétrissure, je n'ai entendu personne faire allusion à une épouse.

— Le seigneur Araignée et dame Débris sont mariés, répondit Givre en s'enfonçant dans son fauteuil, bien que j'ignore combien de temps leur union pourra durer. Ils sont ensemble depuis plus d'un siècle, et peu de mariages survivent au-delà.

Arlan avait déjà rencontré dame Débris, mais il n'avait jamais entendu parler du seigneur Araignée. Il avait désormais fait la connaissance de la plupart des membres. Sa propre initiation avait eu lieu quatre jours auparavant, et il s'y était rendu chaque après-midi, lorsque Noir décidait que la lumière n'était plus suffisante pour poursuivre l'entraînement.

Il n'avait toujours pas aperçu le seigneur Horim, ni le seigneur Enziette, cependant, mais il avait eu l'occasion de croiser brièvement le seigneur Drichène, rue de la Flèche noire, juste à la porte de l'organisation alors que ce dernier en sortait et qu'Arlian y arrivait. Il avait tout d'abord reconnu son parfum, puis son visage, mais Drichène avait alors déjà dépassé le coin de la rue. Arlian avait songé à partir à sa poursuite, mais il s'était ravisé.

— Le véritable nom d'Araignée n'est pas Horim, n'est-ce pas ? Ni Enziette, ni Drichène ? demanda Arlian.

Il n'appréciait guère l'idée de tuer un homme marié.

Givre secoua la tête.

— Non, non. Horim se fait appeler seigneur Fer, et Enziette et Drichène se font appeler par leurs vrais patronymes. Enziette a utilisé une dizaine de surnoms au fil des années, et nous n'avons pas eu le courage de tous les retenir. Quant à Drichène, il n'a jamais utilisé d'autre nom que le sien. Le seigneur Araignée s'appelle en fait Dvios et dame Débris, dame Alahi.

— Est-ce que le seigneur Fer est marié, alors ?

— Non, Ni Enziette. Ni Drichène, ni Clou, ni Bedaine. Ce n'est pas la peine de vous inquiéter, vous ne laisserez pas derrière vous de veuves éplorées.

— C'est tout aussi bien, dit Arlian. (Puis il aperçut le curieux sourire en coin de Givre et remarqua de quelle façon elle le regardait en jouant avec l'os qu'elle ne quittait pas.) Est-ce que je vous fais rire ? demanda-t-il.

— En fait, oui, cher Obsidien, répondit Givre. Vous paraissez ne pas savoir si vous êtes un affectueux idiot ou un tueur sanguinaire.

— Je préférerais être ni l'un ni l'autre, répondit Arlian.

— Un tueur affectueux, voilà quelque chose de bien singulier, cependant, ne trouvez-vous pas ?

— Et ne sommes-nous pas tous singuliers, ici ? demanda Arlian en embrassant l'ensemble de la salle d'un geste de la main. Par exemple, vous dites qu'aucun de ceux que j'ai juré de tuer n'est marié. Ce que je trouve plutôt étrange, c'est ça, qu'aucun homme dans un groupe de cinq n'ait d'épouse.

— Pour des personnes ordinaires, cela peut paraître curieux, lui accorda Givre, mais vous parlez de cinq cœurs de dragons, et, de plus, ils possédaient tous les cinq un lupanar. Est-ce qu'un homme qui a une femme à la maison investit son argent dans une telle entreprise ?

— Pourquoi pas ? demanda Arlian. Pensez-vous que cela pourrait offusquer la sensibilité d'une épouse ?

— Cela se pourrait très bien, en effet !

— En avez-vous été offensée ?

— À dire vrai, oui.

— Et pourtant, vous n'avez rien fait pour que cela cesse.

— Que pouvais-je bien faire ? Ils n’ont enfreint aucune loi, ni bravé aucun édit ducal.

— Et vous pensez malgré tout qu’ils avaient tort ?

Givre poussa un soupir.

— Non. Je trouvais cela, au pire, inapproprié. Cela ne me regardait pas, et contrairement à vous, d’une manière générale, je ne prends pas le risque de me mêler d’affaires qui ne me concernent pas.

Arlian fit la moue et s’enfonça dans son siège, d’un air insatisfait. Durant un moment, ils demeurèrent tous deux silencieux. Arlian était immobile tandis que Givre tenait son os dans une main et le caressait avec les doigts de l’autre.

— Vous les appelez des cœurs de dragon ? demanda Arlian après un moment.

— C’est une expression pratique, répondit Givre. Et je vous appelle tous des cœurs de dragon, monseigneur... vous, les autres et moi.

Arlian acquiesça.

— Bien sûr, dit-il. Et est-ce qu’Araignée et Débris sont les seuls cœurs de dragons mariés ?

— Oh, il me semble que trois ou quatre ont des partenaires mortels, dit Givre. Je ne saurais dire lesquels ; je ne tiens pas une liste !

— Parce qu’ils meurent, dit Arlian.

Il ne se donna pas la peine de poser la question.

— Oui, parce qu’ils meurent. J’ai plus de quatre cents ans, Obsidien. Je n’ai pas le courage de me souvenir de détails qui ne dureraient pas plus d’une vingtaine d’années.

— Ne vous êtes-vous donc jamais mariée ?

Les doigts de Givre cessèrent de s’agiter, et elle laissa tomber le petit morceau d’os blanc et lisse sur ses genoux.

— J’ai été mariée, dit-elle. J’ai eu un époux et quatre enfants, mais les mineurs de notre village ont troublé le repos d’un dragon. Je suis tombée dans notre puits, en sang et en flammes, en fuyant son courroux, et l’eau a éteint le feu. Je suis restée cachée dans le puits, mais mon mari n’a pas été aussi maladroit que moi.

— J’en suis désolé, dit Arlian, confus que sa question ait pu la faire souffrir.

— Le puits a été souillé, poursuivit-elle. Le venin, ou le souffle fétide du dragon, a empoisonné l’eau. J’y ai goûté et je me suis rendu compte



qu'elle était devenue impropre à la consommation. Donc, lorsque j'ai commencé à avoir soif, j'ai sucé le sang d'une de mes plaies à la main. (Elle tendit sa main gauche, et Arlian aperçut une légère cicatrice blanche dans le creux de sa paume.) Je m'étais coupé sur la pierre en tombant, voyez-vous, et le venin a dû réussir à s'y infiltrer, d'une manière ou d'une autre, bien que je n'en aie pas été certain avant de nombreuses années.

— Et votre jambe, est-ce dû à l'eau empoisonnée ?

— Ça ?

Elle baissa les yeux sur sa jambe de bois, sous son genou gauche, puis s'empara de l'os et le contempla durant quelques secondes. Arlian, qui, jusqu'à présent, avait considéré cet os comme une simple excentricité, tout comme l'habitude de Noir de vouloir porter du noir, comprit soudain que ce qu'elle tenait à la main était un tibia humain.

Et il croyait savoir à qui il appartenait.

— Non, non, dit-elle en baissant l'os. C'est arrivé des années plus tard, lorsque j'ai été bloquée par la neige, dans les monts de la Dent de scie. J'étais plus ou moins indemne lorsque j'ai escaladé le puits et trouvé ce qu'il restait de ma famille.

— Je suis désolé, dit Arlian.

Givre haussa les épaules.

— C'était il y a bien longtemps...

— Et vous ne vous êtes jamais remariée ?

— Pourquoi se donner tant de mal ? demanda-t-elle d'un ton amer. Je ne peux plus avoir d'enfants, pourquoi aurais-je besoin d'un époux ? Je me suis bâti une fortune en me contentant de vivre suffisamment longtemps, d'épargner et d'investir. Je n'ai donc pas besoin de l'argent d'un homme. Pour avoir de la compagnie ? (Elle grommela.) Regardez autour de vous. Voyez-vous un homme qui ferait un mari décent, sachant que nous vivrions tous les deux durant des siècles ? Oh, une aventure ou deux, certainement, mais un mariage ? Et en ce qui concerne quelqu'un qui n'est pas un cœur de dragon, je n'ai pas l'intention d'aimer un homme et de le voir vieillir et mourir sous mes yeux sans que je puisse y faire quoi que ce soit.

— Oh, dit Arlian.

— C'est la raison pour laquelle peu d'entre nous sont mariés, Obsidien, parce que les dragons nous ont rendus insensibles, égocentriques et stériles.

— Vraiment ? Vous vous exprimez pourtant toujours avec passion, protesta-t-il. Flétrissure paraît dévoué envers sa Marasa et Clou semble

désireux de se faire de nouveaux amis.

— Ils luttent contre l'inévitable, dit Givre. Tout comme moi. Plus nous vieillissons, plus nous devenons insensibles – comme Enziette, qui est, il me semble, le plus âgé d'entre nous tous. Flétrissure et Clou sont vieux aussi, mais s'ils ont duré aussi longtemps, c'est peut-être grâce à leurs passions. Et Clou, du moins, a l'air d'agir plus par nostalgie que par réelle ferveur.

— Mais pourquoi ? Est-ce dû à la lassitude, à force d'être le témoin de tant de souffrances et de morts au fil des ans ?

Elle secoua la tête.

— Je ne crois pas que la durée de vie en soit la seule raison, dit-elle. Souvenez-vous de la façon dont nous sommes devenus ce que nous sommes. Nous avons tous goûté au sang et ingurgité du venin, et que nous voulions l'admettre ou non – et la plupart du temps, nous avons des difficultés à l'admettre –, chacun de nous possède un peu de dragon au fond de lui. Notre part humaine ne peut pas durer éternellement, et tandis que notre corps survit, notre âme, avec le temps, ressemble de plus en plus à celle du dragon, froide, dure et impitoyable, se satisfaisant autant de la souffrance des autres que des plaisirs plus naturels.

Arlian fronça les sourcils.

— Croyez-vous, alors, que c'est le venin qui produit un tel effet ?

Givre éclata de rire.

— Mon cher garçon, regardez-nous ! Nous ne pouvons pas porter d'enfants... ou engendrer, dans votre cas. Nous vieillissons à un rythme ridiculement lent par rapport à la normale. Chaque goutte de notre sang est toxique ; Flétrissure vous en a certainement fait part, non ? Maintenant, cela ressemble-t-il plus aux femmes et aux hommes qu'aux dragons ?

— À..., commença Arlian, mais avant qu'il ait pu prononcer un deuxième mot, il fut interrompu par un mugissement.

— Vous ! s'écria une voix grave, une voix horriblement familière. Arlian ! Levez-vous !

Surpris, Arlian se retourna et aperçut trois hommes près de la porte, tous encore revêtus de leur chapeau et de leurs vêtements d'extérieur. Tous avaient rejeté leur cape en arrière et mis la main sur la poignée de leur épée. Sur la gauche se trouvait un petit homme trapu qu'il ne connaissait pas, vêtu de brun, avec une curieuse gaine de cuivre sur un bras. Sur la droite, se tenait le seigneur Toribor, vêtu de vert et d'argent – même son cache

oculaire était vert. Et au centre se trouvait le seigneur Dragon, resplendissant en noir et or. Son chapeau à plume était le même que celui qu'il portait au sommet du mont Fuligineux, si longtemps auparavant, et son visage fin et balafre n'avait pas non plus changé.

Arlan s'écarta de la table et se leva. Il se sentit frissonner en se retrouvant face à cet adversaire insaisissable, mais il se reprit. Il regarda ce sinistre visage et se remémora les ruines fumantes d'Obsidien, le sang écarlate qui s'écoulait de la gorge de madame Ril, les yeux inertes de Rose alors que celle-ci était étendue en travers de son lit, au milieu des flammes.

— Seigneur Enziette, dit-il d'une voix calme. Nous nous rencontrons de nouveau.

— En effet, répondit Enziette. Et je ne m'en réjouis pas. Pour quelle raison êtes-vous là ?

— Je suis un membre à part entière de cette organisation, répondit Arlian.

— Pourquoi êtes-vous à *Manfort* ? demanda Enziette.

— Et pourquoi n'y serais-je pas ? C'est ici que m'ont conduit mes affaires et que se trouvent mes amis. C'est également ici que se trouvent mes ennemis jurés.

— Je vous ai conseillé de quitter la ville, dit le seigneur Dragon. Je n'ai pas l'habitude qu'on ne tienne pas compte de mes conseils.

— Je ne suis pas le duc, ni aucun des imbéciles que vous intimidez, riposta Arlian. J'agis comme bon me semble.

— Vous m'agacez, répondit Enziette. Et je n'ai pas l'intention de tolérer votre présence ici.

— Vous avez juré de ne me causer aucun mal, il me semble, dit Arlian. Comment pensez-vous donc pouvoir me supprimer ?

— Vous parliez de vos amis, dit Enziette. Je n'ai pas fait le serment de les laisser en vie. Il me semble que je détiens des personnes que vous préféreriez ne pas voir disparaître.

Jusqu'à présent, Arlian était parvenu à garder son sang-froid, mais ce semblant de maîtrise se fissura alors.

— Vous proférez ces ignobles menaces contre des innocentes ?

— Elles ne sont pas innocentes, dit Enziette. Nous sommes tous des créatures issues des immondices et de la honte, fétides et puantes, suppurant à l'étroit dans nos vies et prétendant avoir de la valeur. Je ne suis pas aigri, contrairement à vous, sans doute. Nous ne sommes rien de plus que des

bêtes, et ceux qui n'ont jamais bu le sang et le venin sont encore moins que ça. Supprimer quelques enqueteurs à la vie courte une décennie ou deux avant leur fin inéluctable ne trouble en aucun cas ma conscience, et si cela me permet de me débarrasser de vous, alors oui, je le ferai.

Sincèrement scandalisé, Arlian demanda :

— N'avez-vous donc aucun honneur ?

— Je respecte mon serment, répondit Enziette. Je ne reconnais aucune autre obligation.

— Et si je tiens compte de ces menaces, que voulez-vous de moi ?

— Que vous quittiez cette ville sur-le-champ. Vous pouvez prendre votre temps pour emporter vos affaires, mais je veux que vous, vous ayez quitté la ville au coucher du soleil.

— Et si je refuse ?

— L'une de vos précieuses « innocentes » trouvera la mort à chacune des nuits que vous passerez ici.

— N'hésiteriez-vous pas à commettre de tels meurtres ? Ne craignez-vous aucun châtement ?

— Vous semblez oublier qui je suis, Arlian.

— Non, répondit Arlian. Je ne l'oublierai jamais. Vous êtes un monstre à l'apparence humaine, une aberration qui doit être éliminée de la surface du monde.

— Je suis le conseiller en chef du duc de Manfort, et le doyen de la Société du Dragon. J'agis selon mon bon plaisir, et personne n'ose me résister.

— Moi, si, répliqua Arlian. Et si vous faites du mal à ceux que j'aime, je vous rendrai la pareille, en commençant par le duc lui-même.

Il entendit des hoquets de surprise, et même le seigneur Dragon parut interloqué.

Il avait répondu sans vraiment réfléchir, formulant la première contre-attaque qui lui était venue à l'esprit. Une fois exprimée, il ne pouvait guère reculer, mais il dut lutter pour dissimuler ses propres doutes. Le duc était un vieil imbécile inoffensif ; le tuer serait répréhensible. Son plus grand tort, probablement, était simplement de se fier à Enziette, et il ne s'agissait que d'une simple faiblesse, assez compréhensible pour un mortel confronté à un cœur de dragon.

Et le duc devait certainement être entouré de gardes... mais c'était envisageable.

Pour que sa menace puisse être utile, il fallait qu'Enziette la juge crédible.

— Je dispose de sortilèges, poursuivit Arlian. Pas de votre sorcellerie raffinée du nord, mais de la violente magie du sud, en provenance de l'Arithei et des monts Rêveurs. J'ai également d'autres armes en ma possession. Soyez assuré que j'ai la possibilité de supprimer le duc si je le décide. Et même si vous pouvez gagner les faveurs de ses héritiers, souhaitez-vous réellement risquer de vivre une telle situation ? Et comment expliquerez-vous que vous ne puissiez ordonner mon exécution pour ce crime ?

— Vous tueriez à la fois le duc et moi-même pour satisfaire vos désirs de vengeance chimérique ? demanda Enziette.

— Tout à fait, répondit instantanément Arlian.

— Vous plongeriez les Terres des Hommes dans la confusion la plus totale afin de satisfaire votre soif de vengeance ?

— Tout à fait, répéta Arlian.

Le seigneur Dragon esquissa un sourire amer.

— Vous n'avez donc pas plus de respect pour l'ordre et l'autorité que moi pour l'innocence et l'honneur.

— Précisément.

— D'après la légende, si la lignée du duc venait à s'éteindre, les dragons seraient de retour, lui fit remarquer Enziette.

— Les légendes sont innombrables, dit Arlian. J'espère que celle-ci est fausse, mais si ce n'est pas le cas, tant pis.

— Vous courriez donc le risque de mettre un terme à la liberté dont jouit l'humanité ?

— Je n'ai pas l'intention de tuer le duc, à moins que vous mettiez à exécution vos abominables menaces, répliqua Arlian. Si cette légende est authentique, alors tout ce qui en découlera sera autant de votre fait que du mien.

— Charmant, dit Enziette en serrant les dents. Vous proposez donc de poursuivre dans cette impasse ?

— Pas du tout, répondit Arlian. Je serai ravi de vous affronter hors des murs de la ville au cours d'un duel à mort équitable. Donnez-moi votre parole qu'il n'y aura pas de triche et qu'aucun de vos hommes d'armes ne tentera de me tuer par surprise...

— C'est moi qui vous affronterai, l'interrompit l'homme en brun. Lors d'un combat équitable, comme vous dites. Je préfère ça plutôt que de vous écouter délirer !

— Fer, rappelle-toi, dit Toribor, qu'il a tué Kourouvain.

— Kourouvain était un mortel, répondit l'homme en brun, les yeux rivés sur Arlian. C'est un cœur de dragon, mais juste un gamin, après tout.

Toribor jeta un coup d'œil à Enziette, qui se caressait le menton d'un air songeur.

— Cela pourrait résoudre l'ensemble du problème, dit Enziette. Si vous le souhaitez, Fer, je n'émettrai aucune objection.

— Êtes-vous le seigneur Fer ? demanda Arlian. Également connu sous le nom de Horim ?

— C'est bien moi, répondit Horim. Osez-vous m'affronter, mon garçon ?

Arlian lui sourit.

— J'en serais ravi, répondit-il.

## DUEL AUX PORTES DE LA VILLE

Les portes de la ville s'ouvrirent et Arlian se dirigea vers elles d'un pas régulier. Horim marchait à côté de lui, à quelques pas sur sa gauche. Les gens s'écartaient sur leur chemin et leurs compagnons les suivaient.

Noir se détacha des quelques spectateurs, accourut à la rencontre d'Arlian et lui chuchota :

— Tu es conscient qu'il s'agit d'un piège, n'est-ce pas ?

Arlian jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en direction du seigneur Enziette et de ceux qui étaient venus en tant que spectateurs.

— Non, pas eux, dit Noir. C'est le seigneur Fer. Comment crois-tu qu'il a obtenu ce surnom ? Il a déjà tué au moins une vingtaine d'hommes, et probablement quelques femmes aussi. Il s'agit de l'un des escrimeurs les plus chevronnés des Terres des Hommes. Je soupçonne le seigneur Enziette d'avoir manigancé tout cela pour se débarrasser de toi.

Arlian jeta de nouveau un coup d'œil vers Enziette, puis vers Horim. Il ne décela aucun signe de peur ou même de nervosité sur chacun des deux visages.

— Tu as probablement raison, dit-il. (Il serra les lèvres et fit la grimace. Son estomac se noua lorsqu'il comprit qu'il se dirigeait hardiment vers une mort presque certaine.) Il semblerait que je doive trouver la mort sans avoir totalement accompli ma vengeance, dit-il en luttant pour garder un ton régulier. Je me fie à toi pour mener mes affaires, tenir ma maison et vérifier que la sécurité des femmes et des Arithéiens est assurée.

— Tu peux toujours faire demi-tour, suggéra Noir.

Arlian afficha un sourire en demi-teinte.

— Non, dit-il. Je ne peux pas.

— Imbécile, dit Noir.

— Peut-être, dit Arlian. Je dois m'en remettre au destin, je suppose. Si je rebroussais chemin maintenant, il me serait impossible de vivre avec ça.

— Ah ! (Noir laissa tomber ses bras en signe de dégoût.) Très bien. Fais comme tu veux.

Il se détourna, et Arlian franchit seul les portes de la ville.

Il avait presque dépassé les limites extérieures du mur d'enceinte lorsqu'il fut mis en garde par le tintement d'une épée sortant de son fourreau. Il se retourna vivement et vit Horim, qui, dès qu'il avait franchi les portes, avait dégainé ses lames et courait sur les pavés dans sa direction.

Des femmes se mirent à crier et les voyageurs ainsi que les commerçants qui se trouvaient à proximité de la porte se dispersèrent.

Horim tenait son épée de la main gauche, son brise-lame dans la droite. Arlian avait moins d'expérience contre des gauchers. Il remarqua ce détail en esquivant de côté tout en dégainant sa propre épée, juste à temps pour parer l'attaque. Il rassembla rapidement ses esprits. Lorsque le seigneur Fer exécuta sa deuxième fente, il dégaina également son brise-lame.

Curieusement, il ne fut ni surpris, ni décontenancé par cet assaut. En fait, il était soulagé. Il ne pouvait désormais plus renoncer. L'avertissement de Noir avait sans doute contribué à cette résignation. Il ne ressentit pas le doute malsain qu'il avait éprouvé lors du duel contre Kourouvain. C'était cette fois Horim qui l'avait défié et qui tentait désespérément de le tuer, tandis que c'était lui qui avait persuadé Kourouvain de se battre.

Le fait que Horim soit gaucher était un inconvénient. Utiliser le brise-lame autrement que pour parer celui de Horim devint problématique. Arlian s'était entraîné à ce type de maniement asymétrique de l'épée, mais pas autant qu'il l'aurait souhaité. Il savait que le seigneur Dragon était droitier et il n'avait pas prévu de se retrouver dans la présente situation.

Horim le savait, bien sûr, et tentait d'en profiter, assenant des attaques circulaires qui se seraient révélées stupides contre un autre gaucher, mais qui étaient pratiques pour contourner la garde d'Arlian. Ce dernier esquiva mais sentit la lame toucher sa veste de velours.

L'un des spectateurs hoqueta. Arlian n'était que vaguement conscient du cercle de badauds qui s'était formé autour des deux combattants. Il concentrait toute son attention sur son ennemi.



Il se rappela d'une ruse que Noir lui avait montrée. Elle consistait à parer et à bloquer les lames, mais de façon irrégulière, afin de laisser à son adversaire la possibilité d'utiliser son brise-lame de la manière qui l'avait rendu célèbre. Sauf que, ce faisant, Arlian serait à même de plonger sa propre main-gauche dans le flanc ou le ventre de Horim, plus ou moins de la façon dont il avait frappé Kourouvain.

Il s'agissait d'une manœuvre risquée, mais il se trouvait dans une position désavantageuse. Il était plus grand et avait une plus longue allonge, mais Horim était puissant et rapide, et il possédait bien plus d'expérience contre un adversaire se battant d'une main différente. Il tenta d'exécuter sa botte, parant délibérément trop loin le long de sa lame...

Horim éclata de rire. Il baissa son brise-lame en garde avant même qu'Arlian ait pu faire le moindre mouvement pour porter son attaque et se servit de la position délibérément désavantageuse de l'épée d'Arlian pour écarter sa lame et lancer lui-même un assaut. Arlian dut se tourner et brandir son brise-lame devant sa poitrine afin de dévier le coup d'épée de Horim.

Cela le mit dans une position délicate, à demi tourné, sa main-gauche bloquée contre l'épée de Horim, sa propre lame inutilement tournée vers la droite, laissant la main droite et le brise-lame de Horim totalement libres. Le seigneur Fer tenta de tirer parti de cette situation en portant un coup en direction du flanc d'Arlian à l'aide de son brise-lame, mais le jeune seigneur baissa son épaule gauche et écarta la lame, se dérochant sous l'épée de Horim. Cela laissa son épaule à la merci d'un coup de taille, mais cela ne le tuerait pas, alors qu'un coup d'estoc ou de brise-lame aurait pu le terrasser.

Cela lui donna l'occasion de repositionner son épée.

Les deux hommes se retrouvèrent sur un pied d'égalité, trop proches l'un de l'autre pour combattre efficacement. Ils reculèrent tous les deux, presque simultanément.

Arlian remarqua que Horim souriait. Manifestement, il s'amusait.

Ce n'était pas le cas d'Arlian.

Horim feinta, et Arlian para. Horim porta un coup de taille, et Arlian l'esquiva.

Arlian songea qu'il avait besoin de s'organiser. Il avait besoin d'agir plutôt que de réagir aux assauts de Horim. Sa propre botte n'avait pas

fonctionné. Horim paraissait s'y être attendu. Il connaissait manifestement les astuces utilisées pour contrer l'avantage d'un gaucher.

Arlian tenta de réfléchir à la situation sans se laisser distraire du combat. Il était plus jeune, peut-être plus rapide, et avait une meilleure allonge. Horim était plus puissant et plus habile.

Horim portait également cet étrange tube de cuivre autour de son bras droit. Cela déconcertait Arlian. S'il devait servir de protection, ne devait-il pas se trouver sur son bras gauche ? Et pour quelle raison un homme du nom de « Fer » portait-il du cuivre ?

Une attaque, une parade, une riposte, une contre-attaque, une parade, l'échange suivant fut rapide comme l'éclair.

Horim était considérablement plus âgé qu'Arlian, et il était peut-être possible de le fatiguer, de l'avoir à l'usure ; mais il s'agissait d'un cœur de dragon, c'était donc peu probable.

Une feinte, une fente, une parade.

À quoi pouvait bien servir cette chose sur son bras ? Arlian remarqua qu'elle était en deux parties, liées par une charnière d'un côté et s'imbriquant de l'autre en formant une sorte de loquet.

Les deux hommes tournaient l'un autour de l'autre, là, sur les pavés, sur un terrain dégagé de près d'une quinzaine de mètres de diamètre, cernés par les badauds qui observaient le duel.

Cette fichue breloque de cuivre fascinait Arlian. Elle brillait à la lumière du soleil, et il manqua presque une parade. Avec rage, il inversa sa prise sur son brise-lame.

En voyant cela, Horim se départit de son sourire vorace et afficha une expression perplexe. Un brise-lame maintenu pointe vers le bas était inutilisable dans un combat normal.

Puis il haussa les épaules et porta une attaque haute. Arlian la para assez aisément, mais au lieu de riposter ou de se désengager, il se rapprocha, bloquant ensemble les épées, qui se croisèrent à hauteur de visage.

Horim leva sa main droite pour parer une attaque à l'aide de son brise-lame, mais la lame courte d'Arlian pointait vers le bas et non en direction de la gorge ou de la poitrine de Horim, de telle façon que la parade échoua, et Arlian put en abaisser la pointe vers le bras de Horim, en direction du loquet.

Il imprima un mouvement de levier, et le tube de cuivre s'ouvrit et tomba plus loin en produisant un bruit déchirant.

La main droite de Horim fut prise de convulsions, et son brise-lame s'échappa de ses doigts tremblants. Il hurla puis battit en retraite, s'éloignant aussi rapidement que possible, donnant à Arlian l'occasion de frapper de la pointe de son épée légèrement en travers de la poitrine de son adversaire tandis qu'ils se séparaient.

Arlian ne partit pas immédiatement à sa poursuite. Il préféra l'observer.

Horim était devenu pâle. Il souffrait manifestement, incapable de maîtriser les doigts de sa main droite. Son avant-bras n'était qu'une petite chose maigrelette et blanche, en rien comparable à son puissant bras gauche hâlé. Il était difforme, noueux et tordu.

Et Arlian en comprit la raison. Il en manquait la moitié, et ce qu'il en restait était principalement composé de tissu cicatriciel portant les marques mal guéries de gigantesques dents. Comme tant d'autres membres de la Société du Dragon, Horim portait les marques que les dragons avaient laissées sur lui. Il avait consolidé son bras abîmé avec du métal, mais cela l'avait vraisemblablement affaibli, d'une certaine façon, puisque sa chair n'était plus exposée à l'air, ni à la lumière du soleil, et ses muscles ne pouvaient plus bouger librement, travailler correctement ni supporter leur propre poids. Avec cette attelle en place, Horim pouvait s'en servir – sa poigne était probablement toujours aussi puissante lorsque son poignet n'était pas pris de convulsions –, mais sans ce support métallique, il était infirme.

Aucun adversaire raisonnable n'aurait pris la peine d'attaquer Horim au seul endroit où il était protégé, comme Arlian l'avait fait. C'était plus son insensée curiosité qu'une mûre réflexion qui avait poussé Arlian à agir de cette façon. Et pourtant, cette action avait porté ses fruits.

Arlian écarta du pied le brise-lame que Horim avait lâché et il s'avança.

Horim se battait toujours, mais il était désormais sur la défensive, et il était manifestement peu habitué à se battre sans son brise-lame. Son bras droit tremblait et sa main vide battait l'air chaque fois qu'Arlian attaquait de ce côté.

Son bras gauche était toujours aussi puissant, et il n'avait pas perdu son adresse. Il parait les attaques les unes après les autres, en battant en retraite sur le pavé. Le public reculait aussi au fur et à mesure que Horim approchait.

Arlian prenait soin d'empêcher Horim de s'approcher des portes. Il n'avait pas l'intention de perdre cette occasion de se venger à cause du

serment qu'il avait prêté.

Le duel s'éternisa durant ce qui parut être des heures, et la lassitude commença à gagner les deux hommes. Les épées frappaient dans un sens et dans l'autre, pointaient à la gorge ou à la poitrine, mais étaient toujours détournées. Arlian pressait sur sa gauche, sur la droite de Horim, plus qu'il l'aurait fait habituellement, mais il ne s'agissait plus d'un duel ordinaire, et Horim réagissait en s'éloignant et en tremblant.

Puis, finalement, Arlian exécuta une fente à l'aide de son brise-lame, et Horim amena son épée pour contre-attaquer, mais l'épée du jeune seigneur frappa son adversaire à la mâchoire, à travers la chair tendre sous sa barbe, en remontant vers son cerveau.

Horim émit un gargouillement répugnant. Ses yeux s'écarquillèrent et du sang jaillit de sa bouche ouverte, sang qui parut briller anormalement à la lumière du soleil estival. Puis il s'écroula sur les genoux, la tête à la renverse, et lorsque Arlian retira sa lame rougie, Horim s'effondra sans vie sur le sol. Du sang coulait de sa bouche et de sa gorge, formant une mare sur les pavés et miroitant comme sous l'effet d'une légère brise.

Arlian ne sentit pourtant aucun souffle d'air. Il pensa que ce mouvement était imprimé par le pouls faiblissant de Horim. Il recula et patienta, les bras frissonnant de fatigue, tandis que le seigneur Toribor se précipitait à l'intérieur du cercle pour s'occuper du seigneur Fer.

Arlian ne pouvait pas s'imaginer que quelqu'un, même un cœur de dragon, puisse survivre à un tel coup, mais il resta sur place et ne nettoya ni ne rengaina ses lames, jusqu'à ce qu'il entende ce que Toribor avait à déclarer.

D'ailleurs, il pensait que ce dernier allait poursuivre le combat lui-même, puisqu'ils se trouvaient en dehors de la cité. Il resta planté là, les lames nues dans chacune de ses mains.

— Il est mort, annonça Toribor, agenouillé près du corps, la main derrière l'oreille du seigneur Fer, à la recherche d'un pouls inexistant. Il refroidit déjà. Il doit être mort depuis qu'il a touché le sol.

Arlian poussa alors un long soupir mal assuré. Puis il se retourna et se dirigea vers les portes de la ville, les armes pendantes mais non rengainées.

Ce faisant, il resta à l'écoute du moindre signe lui indiquant que Toribor se précipitait sur lui, et il chercha du regard le seigneur Dragon parmi la foule. Il n'aurait pas du tout été surpris de voir l'un d'eux, voire les deux, tenter de terminer le travail que Horim avait laissé inachevé.

Personne ne bougea pour l'empêcher de passer ou l'attaquer. Lorsqu'il posa le pied à la limite symbolisée par les portes, Arlian poussa un nouveau soupir et ralentit l'allure. Il rengaina son brise-lame et chercha un mouchoir à tâtons tout en s'engouffrant dans la ville.

Puis Noir apparut auprès de lui.

— Pas mal, dit-il.

Arlian soupira en frissonnant et s'épongea le visage avec un coin de son mouchoir. Il s'assit lourdement sur le bord d'un abreuvoir à chevaux, puis s'attela au nettoyage de son épée avec le côté du mouchoir qui n'était pas déjà trempé de sueur.

Noir se tenait debout à ses côtés, observant la foule d'un air méfiant. Personne ne s'approcha d'eux. Apparemment, personne ne souhaitait féliciter le vainqueur. Toribor et trois autres personnes portèrent la dépouille de Horim à travers la place, en direction du centre-ville, et la foule commença à se disperser. Le seigneur Dragon demeurait invisible.

— Les femmes, dit Arlian. Horim avait deux des femmes. Qui sont ses descendants ? Nous allons devoir racheter leur liberté.

Noir ne répondit pas. En revanche, il lui fit remarquer :

— Nous avons de la compagnie.

Arlian leva les yeux et aperçut dame Givre clopiner dans leur direction, sa canne et sa jambe de bois résonnant et oscillant sur les pavés. Il se leva et rengaina son épée.

— Madame, dit-il.

— Seigneur Obsidien, dit-elle. Je vous félicite pour votre victoire. Une performance impressionnante. Saviez-vous pour le bras de Fer ou était-ce de la chance ?

— Une intuition, reconnut Arlian. Ou une expérience. (Il hésita avant de poursuivre.) Le seigneur Horim était en possession de deux des femmes de *La Maison de la Société Charnelle*. Je souhaiterais les affranchir. Qui sont ses héritiers ?

— Je doute qu'il en ait, répondit Givre avec un sourire en coin. Avez-vous oublié tout ce que je vous ai dit ?

— Vous ne vous mariez pas, dit Arlian. Et les cœurs de dragon ne procréent pas.

Givre acquiesça.

— En fait, la coutume veut, dit-elle, que nous laissions nos biens matériels à la Société du Dragon. Vous êtes donc déjà en partie propriétaire

de ces esclaves, et je suis certaine que les autres sauront se montrer raisonnables en vous les revendant, ou simplement en les libérant.

Arlian, malgré l'épuisement, parvint à esquisser un sourire.

— Bien, dit-il. (Puis une idée lui traversa l'esprit et son sourire se dissipa.) Je crois que deux ou trois membres ne vont pas se montrer raisonnables, dit-il.

Givre jeta un coup d'œil vers le haut de la rue, en direction de Toribor et de ses compagnons, qui transportaient la dépouille de Horim jusque chez lui.

— Enziette, dit-elle. Ainsi que Bedaine, Clou et Drichène ?

— Je pense que Clou sera conciliant, répondit Arlian. Mais les autres, c'est moins sûr.

— Enziette pourrait vous surprendre, dit Givre en s'installant précautionneusement sur le bord de l'abreuvoir. Il est aussi insensible que n'importe lequel d'entre nous, habituellement, mais s'il trouve qu'il est plus aisé pour lui de coopérer avec vous au sujet d'un problème secondaire, il le fera.

Arlian eut l'air d'en douter ; il s'assit à côté d'elle.

— Pourquoi est-il si déterminé à se débarrasser de vous, Arlian ? demanda-t-elle. Quels secrets ne nous avez-vous pas révélés ? (Elle jeta un coup d'œil à Noir, qui prit soudain un immense intérêt à observer la foule, plutôt que d'écouter les deux nobles.) Vous n'êtes pas censé nous faire des cachotteries, dit-elle.

— Je ne fais aucune cachotterie, protesta-t-il. Je vous l'ai dit, j'ai fait le serment de le tuer pour ce qu'il a fait à Rose, Douceur, Colombe et aux autres ainsi que pour ce qu'il m'a fait alors que je n'étais qu'un enfant.

— C'est la raison pour laquelle vous voulez le tuer, approuva Givre. Mais pourquoi lui souhaite-t-il se débarrasser de vous ?

Il cilla, perplexe.

— J'ai juré de le tuer, répéta-t-il. N'est-ce pas suffisant ?

— Non, dit Givre d'un ton catégorique en secouant la tête. Pas pour Enziette. Je le connais depuis plus de deux cents ans – près de trois cents, à vrai dire – et non, ce n'est pas du tout une raison suffisante. Vous avez juré de ne pas le tuer tant que vous vous trouvez tous les deux à Manfort. Cela ne fait pas de vous une menace immédiate. Enziette est un homme patient... ou du moins, il l'a toujours été. Il aurait très bien pu attendre dix ans, ou vingt, avant que vous mettiez vous-même le pied hors de la cité. Il lui aurait

alors été facile de vous tendre une embuscade et de vous supprimer. Ce n'est pas ce qu'il a choisi de faire. Il a risqué la vie du seigneur Fer pour se débarrasser de vous au plus vite, ce qui signifie que cela concerne autre chose, quelque chose d'urgent, et il fallait qu'il vous élimine maintenant.

Arlan la regarda fixement.

— Mais qu'est-ce que ça peut bien être ? demanda-t-il.

— Je l'ignore, mon garçon, dit Givre d'un ton sarcastique. C'est pourquoi je vous ai posé la question.

— Je l'ignore également, dit Arlian, qui la dévisageait toujours. Je vous ai tout dit au cours de l'initiation, je le jure.

Givre se balança en arrière et se tapa sur les cuisses avant de tendre la main vers sa canne.

— Très bien, alors, dit-elle. Il s'agit donc d'une chose à laquelle il va falloir songer, n'est-ce pas ?

— Oui, approuva Arlian sans bouger de là où il était assis. Oui, en effet.

## DES DISCUSSIONS ET DES QUESTIONS

L'intendant de Horim sourit ouvertement à Givre et Arlian avec dédain alors qu'ils se tenaient sur le sol de marbre en mosaïque du vestibule du palais du défunt. Il ne feignit pas de leur souhaiter la bienvenue ni même de se montrer courtois, il ne les invita pas à se rendre dans une autre pièce et ne leur offrit pas de s'asseoir, malgré l'infirmité évidente de Givre.

— Il n'y a pas de femmes ici, dit-il en se croisant les bras sur la poitrine.

— Aucune ? demanda doucement Givre. Dans toute la maisonnée, il n'y a ni femmes de cuisine ni blanchisseuses ?

— Aucune, affirma l'intendant. Mon seigneur avait choisi de n'avoir aucune femme dans son entourage. Et certainement pas des filles estropiées.

— Il a emmené avec lui deux femmes de Garde-Ouest, il y a deux ans de cela, au printemps, expliqua Arlian en reposant sa main gauche sur la poignée de son épée – du moins en partie pour s'empêcher de la dégainer de la droite. Je l'ai vu de mes yeux. S'il ne les a pas amenées ici, que leur est-il arrivé ?

— Il y a deux ans ? demanda l'intendant d'un ton perplexe. (Il leva une main.) Ah ! Je comprends, maintenant. Ces deux-là !

— Oui, ces deux-là, répéta Arlian d'un ton agacé, résistant à la tentation de saisir l'homme à la gorge. Où sont-elles ? Les a-t-il revendues ?

— Non, il les a tuées, répondit l'intendant. Il y a très longtemps. Il me semble que la seconde a dû durer à peu près un mois.

La main d'Arlian se serra sur la poignée de son épée.



— Pourquoi ? demanda-t-il. Au nom des dieux disparus, pourquoi les a-t-il tuées ?

— Parce qu'elles ne lui étaient d'aucune utilité, répondit l'intendant. À quoi bon perdre de l'argent à nourrir une esclave dont vous ne voulez pas ?

— Il aurait pu les revendre ! s'écria Arlian. Ou les affranchir !

L'intendant haussa les épaules.

— Elles savaient des choses que mon seigneur ne souhaitait pas voir répétées, je crois bien.

— Il les a donc simplement tuées ? demanda Arlian, incrédule.

— Oui.

Arlian ferma sa main droite en poing, tandis que sa gauche agrippait si fort la poignée de son épée que ses articulations blanchirent. Il serra les dents et se contraignit à se détourner. Frapper l'intendant n'aurait servi à rien.

— Savez-vous comment elles s'appelaient ? demanda Givre à l'intendant. Avaient-elles de la famille ? Leurs parents en ont-ils été informés ?

— Je l'ignore, répondit l'intendant.

Sans se retourner, Arlian énonça :

— Étincelle, Ambre, Grillon, Barbouille, Furet, Ruisseau, Velours, Santal... Est-ce que l'un de ces noms vous est familier ?

L'intendant fronça les sourcils.

— Peut-être Barbouille, dit-il. Je n'en suis pas certain, toutefois, et je ne crois pas avoir entendu le nom de la seconde.

Arlian serra de nouveau les dents. La pauvre petite Barbouille, morte ? Simplement parce que le seigneur Horim n'en avait plus l'utilité ? Ce salaud ne savait sans doute même pas qu'elle adorait peindre, ni qu'elle était une spécialiste des produits cosmétiques et possédait un remarquable sens de l'humour. Horim n'avait probablement vu en elle qu'une prostituée infirme, et non un être humain.

Et l'intendant qui n'avait jamais entendu le nom de la seconde femme ! Il aurait pu s'agir de n'importe laquelle. Arlian savait que Douceur et Colombe étaient entre les mains du seigneur Dragon, mais lesquelles parmi les autres étaient encore en vie et où elles étaient demeuraient un mystère.

— Pouvez-vous la décrire ? demanda Arlian à travers ses dents serrées.

— Après deux ans ?

— Avez-vous assisté à tant de meurtres pour que ces deux-là ne sortent pas de l'ordinaire ? gronda Arlian.

— Je ne me suis pas du tout intéressé à elles, se défendit l'intendant. Je ne leur ai rien fait.

Arlian poussa un grognement de dégoût.

— Vous avez dit que l'une d'elles avait vécu ici même, chez vous, pendant presque un mois !

— Mais je ne la voyais qu'en de rares occasions, insista l'intendant. Je ne me préoccupais pas d'elle. Le seigneur Fer la gardait sous clé, hors de ma vue.

— Et vous vous en moquiez...

— Pourquoi m'y serais-je intéressé ?

— Seigneur Obsidien, dit Givre, s'interposant avant qu'Arlian puisse en dire davantage, je crois qu'il est temps de partir.

Arlian la regarda un moment puis jeta un coup d'œil à l'intendant.

— En effet, dit-il.

Du point de vue d'Arlian, l'intendant était un type détestable et insensible, mais le monde en était rempli. Il ne pouvait pas tous les faire changer. Il devait se concentrer sur les plus importants, les plus dangereux, tel le seigneur Enziette.

— En effet, répéta-t-il. Allons-y.

On les raccompagna à la porte du palais de feu seigneur Fer, et, un moment plus tard, ils se retrouvèrent dans les rues pavées de Manfort.

Là, ils hésitèrent, puis Arlian suggéra :

— Venez chez moi, nous discuterons.

Givre acquiesça, et ils prirent la direction du Vieux Palais. Ils passèrent la plus grande partie du trajet en silence, chacun perdu dans ses pensées, mais, subitement, Arlian déclara :

— Il les a tuées.

— Apparemment, approuva Givre. À moins qu'on les ait cachées quelque part. Mais je ne vois pas pourquoi ce serait le cas, et je ne voudrais pas vous donner de faux espoirs.

— Nous aurions dû demander ce qu'ils ont fait des corps, suggéra Arlian.

Givre secoua la tête.

— De ce que je connais du seigneur Fer, je crois qu'il vaudrait mieux que nous ne le sachions pas. C'était un cœur de dragon, pas un sentimental.

Arlan, qui se souvenait de ce que Rose lui avait dit si longtemps auparavant à propos de ce qu'il était advenu des vieilles prostituées, resta sans réponse. Il changea de sujet :

— Si j'étais venu immédiatement à Manfort au lieu de me rendre au sud avec la caravane, j'aurais pu les sauver.

— Croyez-vous ? demanda Givre d'un ton brusque. Et comment auriez-vous fait ?

— Vous avez raison, je n'aurais pas pu, admit Arlian à contrecœur. J'étais alors sans le sou, je n'avais ni sortilèges, ni épée, et j'ignorais tout du maniement des armes.

— Alors cessez de vous tourmenter, dit-elle. Réfléchissez plutôt à ce que vous pouvez faire. Vous avez sauvé la vie de quatre femmes, n'est-ce pas ? C'est mieux que ce que vous auriez pu accomplir il y a deux ans si vous vous étiez fait tuer.

Arlan resta silencieux, mais de frustration il grinça des dents.

Au Vieux Palais, Noir leur réserva un accueil chaleureux, et ils s'installèrent tous les trois dans le petit salon avec du vin et un plateau de fruits.

Lorsque Noir fut informé du résultat de leur visite au domaine de Horim, Arlian se tourna vers Givre et dit :

— Vous pensiez qu'Enziette devait avoir un autre motif de vouloir se débarrasser de moi.

— Bien sûr, répondit-elle. D'autres braves jeunes gens ont certainement déjà souhaité sa mort, durant toutes ces années, même si ce n'étaient pas des cœurs de dragon, mais je ne l'ai jamais vu impliqué dans une scène telle que celle qui s'est tenue au siège de l'organisation. Et il n'a même jamais envoyé l'un de ses hommes se battre dans un duel pour son compte.

— Horim s'est battu pour son propre compte, lui fit remarquer Arlian. J'avais fait le serment de le tuer, au même titre qu'Enziette et les autres.

— Le seigneur Fer a fait ce qu'Enziette lui avait demandé, n'en doutez pas, dit Givre. Il ne vous aurait jamais défié si Enziette ne le lui avait pas suggéré.

— En êtes-vous certaine ?

— Je connais ces deux hommes depuis plus de deux cents ans, seigneur Obsidien. Oui, j'en suis certaine. Dans le passé, Enziette prenait son temps, attendait le moment le plus propice et laissait ses adversaires commettre des erreurs dont il tirait profit. Il ne leur a jamais envoyé de messages de

menaces et n'a jamais laissé ses compagnons les combattre à sa place. Il souhaitait vous supprimer le plus rapidement possible, et c'est bien la première fois. La question est pourquoi. En quoi êtes-vous une menace pour lui ?

Arlian fronça les sourcils.

— Je ne détiens aucun secret, dit-il. Je suis tel que je me montre, un homme qui cherche à réparer les torts causés à ceux auxquels je tiens et dont j'ai été témoin.

Givre lui sourit.

— Oh, j'en doute, dit-elle. Je crois bien qu'il y a en vous quelque chose d'important qui n'est pas flagrant. Sans doute y a-t-il en vous quelque chose dont vous n'avez même pas idée.

— Eh bien, on pourrait dire la même chose de tout le monde, protesta Arlian. Je ne vois rien qui me rendrait différent de quelqu'un qui chercherait à se venger du seigneur Enziette, à part, peut-être, que je suis, comme vous le dites, un cœur de dragon.

— Est-ce qu'Enziette le sait ? demanda Noir. T'a-t-il déjà rencontré et aurait-il pu en remarquer les signes caractéristiques ?

— Il n'a pas vu mon visage depuis l'époque où j'étais encore un enfant, là-bas, dans les ruines, sur le mont Fuligineux.

— Quelqu'un a dû l'en informer, suggéra Givre.

— On peut se demander, dit Noir, à quel moment il s'est résolu à t'éliminer. Lorsque je lui ai parlé en tant que messenger, après que tu as combattu le seigneur Kourouvain, il n'était pas très enclin à te rendre service, mais il ne voulait pas te tuer non plus. Il s'est contenté de te mettre en garde.

— C'est vrai, reconnut Arlian. C'est la raison pour laquelle j'ai rejoint la Société du Dragon.

— Il ignorait peut-être que tu étais en possession du cœur du dragon jusqu'au moment où tu as souhaité adhérer à l'organisation, suggéra Noir.

— Il aurait aisément pu vous tuer à n'importe quel moment avant que vous nous rejoigniez, approuva Givre. Qu'il ne l'ait pas fait nous indique qu'il n'avait jusqu'alors aucune raison de vous supprimer, ou en tout cas, qu'il ne s'agissait pas d'une urgence.

— Est-ce alors parce que j'ai rejoint l'organisation ?

Givre secoua la tête.

— Il avait déjà des ennemis parmi nous, dit-elle. C'est toujours le cas, même si aucun n'a juré de le tuer. Vous avez sans doute remarqué qu'il n'était jamais là lorsque vous nous rendiez visite. Il y a une raison à cela.

— Mais laquelle ?

D'un air absorbé, Givre tapota son tibia sur le bras de son fauteuil.

— Songez au déroulement des événements, dit-elle. Il a su que vous étiez son ennemi lorsque vous avez tué Kourouvain, mais il vous a alors simplement demandé de le laisser tranquille. Il a toujours agi de cette façon par le passé. Mais ensuite, quelque temps après votre initiation, quelque chose a changé. Il s'est rendu au siège accompagné de ses amis, Bedaine et Fer, afin de vous affronter, pour vous donner une chance de vous soumettre à sa volonté, de quitter la ville ou de mourir. Qu'est-ce qui avait changé ?

— Je l'ignore, admit Arlian. J'ai prêté serment de ne pas le tuer tant qu'il se trouvait à Manfort. Cela ne rendait-il pas les choses moins urgentes encore ?

— Si, bien sûr, reconnut Givre. En fait, je pensais que cela réglerait le problème, de son point de vue. Il aurait dû se contenter de vous ignorer jusqu'à ce que ses affaires le contraignent à quitter la ville, ce qui aurait pu attendre de nombreuses années. Il se serait alors arrangé pour vous tuer lorsque vous seriez parti à sa poursuite. Il n'aurait pas eu besoin de vous affronter lors d'un duel, ni de risquer la vie du seigneur Fer, même si je suis persuadée qu'il pensait ne prendre qu'un risque mesuré – et c'est en effet un miracle que ce soit vous qui ayez survécu et que ce soit lui qui ait trouvé la mort.

— Alors quelque chose d'autre a changé, en plus du serment, dit Noir. Mais quoi ?

— Quelque chose est devenu une menace pour lui, dit Givre. Maintenant, qu'est-ce qui a bien pu changer ?

— J'étais désormais forcé d'attendre le bon moment, tout comme lui, dit Arlian.

— Et vous vous êtes rendu au siège plutôt souvent, lui fit remarquer Givre. Vous avez discuté avec moi, Clou et quelques autres.

— Craignait-il que je prenne connaissance d'un de ses points faibles ?

Givre grommela avec dérision.

— Il ne possède aucun point faible, à ma connaissance, dit-elle. Et si nous en connaissions un, il aurait trouvé le moyen d'écartier ce danger

depuis bien longtemps. Je vous ai dit qu'il avait des ennemis parmi les membres de la Société du Dragon.

— Alors, peut-être craignait-il qu'il leur apprenne quelque chose, suggéra Noir. Le seigneur Obsidien, je veux dire.

— Ça se tient, dit pensivement Givre. Il n'aurait eu vent de cette menace, quelle qu'elle soit, qu'au moment où on lui a parlé de votre initiation. S'il ignorait jusque-là que vous possédiez... Eh bien, quoi que vous possédiez...

Sa voix faiblit tandis qu'elle martelait le bois verni de son fauteuil à l'aide de l'os qu'elle tenait à la main.

— De quelle nature pourrait être cette menace ? demanda Arlian. Vous étiez présente et vous avez entendu tout ce que j'ai dit. Ai-je fait allusion à quelque chose qui pourrait être une menace plus importante pour la vie du seigneur Enziette que ma propre épée ?

Givre cessa de tapoter son tibia.

— Pour sa vie ? demanda-t-elle. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'une menace pour sa vie. Je doute qu'Enziette craigne la mort, après tous ces siècles.

Perplexe, Arlian demanda :

— Quoi, alors ? Qu'aurais-je pu menacer d'autre ?

— Qu'est-ce qui a de la valeur pour lui ? demanda Noir. C'est toujours ce qu'il faut se demander pour être en mesure de manipuler un ennemi... savoir à quoi il tient et à quoi il ne tient pas.

Givre acquiesça.

— C'est tout à fait vrai, approuva-t-elle.

— Mais à quoi Enziette peut-il bien tenir ? demanda Arlian. Vous avez dit qu'il ne craignait pas la mort, il n'accorde donc que peu de valeur à sa vie. Quoi donc, alors ? Son honneur ? Sa famille ?

— Il n'a aucune famille, répondit Givre. Il n'en a jamais eu, d'après ce que j'ai cru comprendre.

— Et il n'a aucun sens de l'honneur, d'après ce que j'ai pu voir, déclara Arlian.

— Il ne s'agit vraiment pas d'un principe pour lequel il éprouve beaucoup d'estime, approuva Givre, bien que j'aie toujours entendu dire qu'il n'avait qu'une parole. Si ce n'était pas le cas, la Société du Dragon se serait certainement déchirée dans un bain de sang, il y a bien longtemps.

— Il est le conseiller en chef du duc de Manfort, dit Noir. Tient-il à cette fonction ?

— D'une certaine façon, répondit Givre. Je crois qu'il apprécie le pouvoir.

— Mais que pourrait-il prendre comme une menace pour son pouvoir ? demanda Arlian. Le duc n'est lui-même qu'un pauvre imbécile inoffensif. Un homme tel que le seigneur Enziette ne peut que difficilement en avoir peur.

— Bien sûr, répondit Givre. Les ducs sont les marionnettes de la Société du Dragon depuis des siècles, et probablement même avant le départ des dragons eux-mêmes.

Noir s'éclaircit la voix.

— Je n'ai rien entendu, dit-il. S'il vous plaît, n'y faites plus allusion.

— Les dragons, dit doucement Arlian. Est-ce qu'Enziette craint les dragons ?

— Je l'ignore, répondit Givre. Nous sommes nombreux à les craindre. Et plus nombreux encore à les haïr. J'en fais partie, et je pense que c'est également votre cas.

— En effet, approuva Arlian. Mais Enziette ?

— Et s'il les redoutait ? demanda Givre. Où cela nous mènerait-il ? Vous n'êtes guère en position de faire sortir les dragons de leurs cavernes pour qu'ils puissent s'emparer de Manfort...

— Cela serait-il possible ? demanda Arlian. La Société du Dragon étudie les dragons depuis des siècles, n'est-ce pas ? Vous avez certainement accumulé une somme d'informations considérable à leur sujet.

— Trois fois rien, répondit Givre en se remettant à tapoter son os. Et je dirais qu'Enziette en sait plus à leur sujet que n'importe lequel d'entre nous. S'il existait un moyen de les sortir de leur léthargie, il le saurait. Et il saurait également que l'organisation refuserait d'y faire appel. Si vous, vous connaissiez un tel moyen, il ne s'agirait pas d'une menace pour Enziette, il lui aurait simplement suffi de nous dire que vous avez proposé quelque chose de si dément que nous aurions tous souhaité votre mort.

— Vous avez raison, reconnut Arlian. Il ne s'agit pas des dragons, alors. Mais qu'est-ce qui pourrait bien être une menace pour son pouvoir ?

Noir s'éclaircit de nouveau la voix.

— Vous comprendrez que j'ignore tout à propos de sociétés secrètes, dit-il, et que je ne connaisse personne qui puisse exercer une influence

excessive sur la gouvernance de Manfort ou des Terres des Hommes, mais si une telle organisation, œuvrant dans l'ombre, existait effectivement, celle-ci ne serait-elle pas une menace pour le seigneur Enziette ?

— Mais il est lui-même membre de la Société du Dragon ! s'exclama Givre. Le membre principal, en fait, et le plus impliqué en politique.

— Pourrait-il penser que je sois capable de retourner le reste de l'organisation contre lui ? demanda Arlian.

Givre se figea, le tibia suspendu dans son mouvement. Elle regarda fixement Arlian.

— Savez-vous quelque chose qui pourrait nous dresser contre lui ? demanda-t-elle. Parce que je ne vois pas d'autre explication.

Arlian la regarda à son tour.

— Je l'ignore, répondit-il.

— Il doit s'agir d'une chose à laquelle vous auriez fait allusion lors de votre initiation, dit Givre. Une chose à laquelle nous n'avons pas prêté attention sur le moment, mais qui a été rapportée à Enziette.

— Mais quoi ? demanda Arlian, abasourdi.

— Je l'ignore, répondit Givre, tournant son siège pour faire directement face à Arlian, mais j'ai l'intention de l'apprendre. Répétez-moi donc, Arlian du mont Fuligineux, tout ce que vous avez dit lors de votre initiation.

Arlian rassembla ses esprits et s'exécuta.

Il raconta sa découverte de l'existence de la Société du Dragon ainsi que sa plus tendre enfance, et il décrivit la longue période de temps de dragon qui suivit son onzième anniversaire, dont le point culminant fut l'attaque d'Obsidien par les dragons, sa chute, la mort de son grand-père et la façon dont l'infect mélange de sang et de venin s'était écoulé dans sa bouche.

Il poursuivit avec la narration de son réveil, de la manière dont il fut secouru du cellier par les hommes du seigneur Dragon et de sa rencontre avec le seigneur Dragon.

De temps à autre, Givre interrompait son récit en lui posant des questions, tentant de lui faire évoquer d'autres faits, des détails dont Arlian ne se souvenait plus ou qu'il jugeait insignifiants. Il s'éloignait parfois de son histoire avant d'y revenir, et en fait, Arlian avait entamé le récit de son triste voyage vers le pied du mont Fuligineux, en direction de Fond-du-Creux lorsqu'elle se renfrogna et demanda :

— Combien de temps êtes-vous demeuré inconscient, là, dans le cellier ? Plusieurs jours, je suppose...



— Oh, je ne crois pas, dit Arlian d'un air las. (Il grimaça à l'évocation de ce souvenir.) Le corps de mon grand-père n'avait pas encore commencé à empester lorsque j'ai repris connaissance, et j'avais soif, mais je n'étais pas sérieusement déshydraté. Les ruines n'étaient plus en flammes, mais l'odeur de bois brûlé était encore forte. Le temps avait changé et s'était rafraîchi, mais cela peut se produire assez rapidement en montagne. Je dirais que je suis resté inconscient au moins plusieurs heures, mais certainement pas plus d'une journée, ou deux tout au plus.

Givre fit la moue.

— Mais alors, comment les pillards sont-ils parvenus là-bas ? Le mont Fuligineux ne se trouve-t-il pas à au moins cinq jours de cheval de Manfort ?

— Oh, bien plus que cela, répondit Arlian. Huit ou neuf, je dirais. Cela fait des années que je me demande comment le seigneur Dragon a fait pour y parvenir si tôt, et j'en suis venu à l'évidence qu'il savait, d'une façon ou d'une autre, que l'attaque allait se produire. J'ai cru comprendre qu'il était un sorcier accompli, je suppose donc...

— La sorcellerie ne permet pas ce genre de chose, l'interrompit sèchement Givre.

— Sans doute se trouvait-il dans les environs et a-t-il vu l'attaque de loin, ce qui lui aura permis de saisir cette occasion, suggéra Noir. Après tout, pourquoi est-ce que quelqu'un tel que le seigneur Enziette se donnerait la peine de piller un village ?

— Mais Couvrante m'a spécifié qu'il avait été spécialement recruté pour piller le village, dit Arlian. Il savait donc que l'attaque allait se produire, et il n'a rien fait pour l'en empêcher. Cette raison est suffisante pour que je veuille me venger de ce qu'il a fait là-bas.

— Pourquoi se serait-il donné la peine de le piller ? demanda Givre.

Arlian haussa les épaules.

— Il voulait se procurer de l'obsidienne, dit-il. Il m'a demandé sans relâche où se trouvaient les ateliers.

— Nous parlons ici du seigneur Enziette, dit Givre. Il aurait pu acheter l'obsidienne, toute l'obsidienne. Il aurait pu acheter l'ensemble du village.

— Pourquoi aurait besoin d'obsidienne, de toute façon ? demanda Noir.

— On l'utilise en sorcellerie, expliqua Givre. Elle possède un pouvoir contre le feu et les ténèbres. Mais ce n'est pas un élément aussi précieux que ça !

Arlan acquiesça.

— Nous avons au village un sorcier qui l'utilisait, dit-il.

— Il semblerait qu'elle n'ait pas protégé le village contre les dragons, dit Noir, et s'il n'est pas question ici de feu et de ténèbres...

— Ils sont bien plus que du feu et des ténèbres, dit Givre. Et la sorcellerie a des pouvoirs limités.

— Alors pour quelle raison Enziette se serait-il préoccupé de cette obsidienne ? demanda Noir.

— C'est mieux que rien, dit Givre en haussant les épaules. Et je suppose qu'il ne l'a pas achetée parce qu'il n'en avait pas vraiment besoin, mais lorsqu'il a trouvé le village détruit, il aura décidé qu'il pouvait s'en emparer.

— Mais il ne s'est pas contenté de trouver le village détruit, protesta Arlian. Il savait qu'il allait être anéanti avant que cela se produise. Ce n'est pas lui qui l'a détruit, bien sûr – ce sont les dragons qui en sont responsables –, mais il savait que cela allait arriver, sinon, il n'aurait pas pu y parvenir si tôt après l'attaque.

— Mais il ne pouvait pas le savoir ! insista Givre. Il est probable qu'il s'y soit rendu avec ses hommes de main pour se procurer l'obsidienne – pour la dérober, parce qu'il n'aurait pas eu besoin des autres pour l'acheter – et qu'il se soit retrouvé face au village détruit.

— J'ai toujours estimé qu'il savait que les dragons allaient venir, dit Arlian. Je supposais qu'il s'agissait de sorcellerie.

— La sorcellerie ne permet pas de prévoir l'avenir, répondit Givre. S'il savait que l'attaque allait se produire, se rendre au village prenait alors tout son sens. Il était peut-être à la recherche de venin de dragon, de traces de leur présence ou simplement d'informations sur leur comportement. C'est ce que l'on pourrait attendre de la part de n'importe quel membre de la Société du Dragon.

— Mais est-ce que d'autres membres se sont rendus au village ? demanda Arlian. La destruction d'Obsidien n'était pas un secret.

— Oh, bien plus tard, certains d'entre nous s'y sont rendus pour y jeter un coup d'œil, oui, dit Givre. Je n'en faisais pas partie, j'éprouve des difficultés à me déplacer avec cette jambe. Ils n'ont pas appris grand-chose, le venin et les autres marques de leur passage ont rapidement disparu. (Elle fit la moue.) Enziette ne nous a pas révélé sa présence sur les lieux. Personne n'y a fait allusion.

— Il y était, dit Arlian.

— Pensez-vous qu'il puisse s'agir de ça : il veut vous cacher sa présence là-bas au moment du drame ? demanda Noir.

— Je l'ignore, répondit lentement Givre. C'est possible. Ou il s'agit peut-être de quelque chose dont nous ignorons encore tout, quelque chose qui s'est produit à Fond-du-Creux ou dans le lupanar de Garde-Ouest. Revenons à votre récit.

Arlian s'exécuta et reprit son récit en expliquant comment Cachette l'avait extrait du cellier. Givre lui demanda des précisions au sujet des pillards qui accompagnaient le seigneur Dragon, mais rien dans ses explications n'attira son attention.

Ils marquèrent ensuite une pause pour le dîner, puis revinrent au petit salon et Arlian entama le compte rendu des années qu'il avait passées à la mine. Il raconta tout ce qu'il savait à propos d'Hathet, de Main-Sanglante, de Renverse-Lampe et de l'ensemble de ses camarades mineurs. Givre l'interrogea en détail au sujet des améthystes et de la possibilité que les galeries de la mine se trouvent à proximité des cavernes où les dragons étaient en sommeil, mais aucune de ses réponses ne lui permit de faire un rapprochement avec les questions qu'ils se posaient sur Enziette.

Il décrivit son évasion, sa fuite à travers le pays et son arrivée à Garde-Ouest. Il passa en revue chacune des seize prostituées de *La Maison de la Société Charnelle*, ainsi que les gardes et la redoutée Maîtresse, madame Ril.

Givre fit preuve d'un vif intérêt lorsqu'il décrivit Rose et elle fit ressurgir des détails qu'il avait à demi oubliés. Son expression se durcit au fur et à mesure qu'il parlait.

— Qui l'a vraiment tuée ? demanda-t-elle.

— Qui a tenu le couteau ? demanda Arlian. Je l'ignore. Mais elle a été tuée sur l'ordre du seigneur Dragon, j'en suis persuadé.

Givre fronça les sourcils et serra les lèvres.

— Continuez, dit-elle.

Arlian poursuivit son histoire.

Lorsqu'il en eut terminé, les chandelles s'étaient presque entièrement consumées, tous les serviteurs, mis à part Noir, s'étaient couchés depuis longtemps, et la carafe de vin qu'ils avaient apportée était totalement vide.

— Nous avons dû passer à côté d'un détail important, dit Givre d'un air songeur. Si ce n'est pas le cas, je vois deux sujets d'inquiétude possibles

pour Enziette. Le premier est personnel et signifierait à la fois qu'il connaît un secret que je pensais bien gardé et qu'il cherchait à Givre causer délibérément du tort. Je doute que ce soit le cas, et je suppose qu'il s'agit de l'œuvre du hasard. Le second concerne le mystère entourant le pillage du village du mont Fuligineux si peu de temps après l'assaut des dragons ; et il s'agit bien d'un mystère. (Elle jeta un coup d'œil à Arlian.) Cela correspond plus à ce que nous savons. Lorsque vous n'étiez que le simple seigneur Obsidien, ou Lanair, cherchant à se venger des six seigneurs, il ne paraissait pas inquiet outre mesure. Lorsqu'il a appris que vous étiez Arlian du mont Fuligineux, vous êtes immédiatement devenu une menace. Il ignorait ce qu'il était advenu de vous à Fond-du-creux après qu'il vous a vendu, mais il savait ce dont vous aviez été témoin à Obsidien. Je dirais que c'est là ce qui le tracasse.

— Mais pourquoi ? demanda Arlian.

— Il s'agit là, comme je l'ai dit, d'un mystère, répondit Givre. Et je crois qu'il mérite d'être éclairci.

Arlian, dont l'esprit était quelque peu embrumé à cause du vin et de la fatigue, la regarda d'un air absent.

— Allez vous coucher, dit-elle en tendant la main vers sa canne. Réfléchissez-y.

Elle se leva puis hésita.

— Je vous en prie, dame Givre, dit Arlian en bondissant sur ses pieds malgré la fatigue, soyez mon invitée pour le restant de la nuit. Je ne me pardonnerais pas de vous laisser reprendre la route à cette heure avancée !

— Merci, répondit-elle.

Noir intervint à son tour.

— Je vais vous montrer votre chambre, dit-il en prenant le bras de Givre.

Ils s'éloignèrent tous les deux, Givre s'appuyant lourdement sur Noir en boitillant, laissant Arlian seul dans le salon faiblement éclairé. L'une des bougies s'était éteinte, et les autres faiblissaient.

Il regarda autour de lui, peu disposé à se retirer alors que tant de questions étaient toujours en suspens, mais il ne vit pas ce qu'il pouvait faire d'autre dans le salon. Il poussa un soupir et prit la direction de l'escalier. Ses pensées étaient loin d'être limpides lorsqu'il gagna lentement son lit, mais il était déjà en train de planifier ses prochaines recherches.

## UNE PARTIE DE CACHE-CACHE

Le jour suivant, Arlian mit ses plans en application. S'il était vrai que le seigneur Enziette tentait désespérément de dissimuler quelque chose à propos de sa visite au mont Fuligineux, il était évident qu'il n'en dirait rien, et Arlian lui-même ne voyait pas de quoi il pouvait s'agir. Mais ils n'étaient pas les seuls à s'être trouvés là ce jour-là. Six autres personnes avaient été présentes.

Couvrante était mort. L'endroit où se trouvaient Dague et Quenotte était un mystère, et l'une d'entre elles ou les deux pouvaient également être mortes. Traîne-Savates travaillait probablement toujours pour le seigneur Dragon, et il serait certainement impossible de l'approcher sans alerter Enziette. Main-de-Pierre avait rejoint la garde du duc et était donc toujours – même si c'était de façon indirecte – sous l'emprise du seigneur Dragon.

Cachette, cependant, était un marchand réputé de gemmes et de curiosités dans la rue des Joailliers, à une centaine de mètres seulement de la porte principale du palais d'Arlian. Quoi de plus naturel pour le seigneur Obsidien, connu pour être un collectionneur de babioles en obsidienne, que de rendre une visite à l'établissement de Cachette ?

Par conséquent, Arlian revêtit sa plus belle chemise de satin, s'enveloppa d'une magnifique cape de velours, coiffa un superbe chapeau orné de plumes, et prit la direction, à vive allure, de la rue des Joailliers. Une fois sur place, toutefois, il fut retardé par un problème qu'il n'avait pas envisagé, et pourtant si évident qu'il se maudit de ne pas y avoir songé au préalable.

Il ignorait de quelle échoppe il s'agissait.

Il y avait des enseignes, bien sûr, et même des noms peints sur les vitrines, mais il ne comptait guère sur le fait qu'un commerçant utilise le nom de Cachette. La joaillerie était destinée à être montrée et non dissimulée.

Il déambula dans la rue, jetant des coups d'œil aux vitrines, à la recherche d'une indication et tentant de se souvenir du visage de Cachette.

Son image était toujours présente – le moment où Cachette lui avait fait signe et lui avait dit « Viens, gamin. Nous allons te sortir de là » était gravé dans sa mémoire –, mais elle n'était pas aussi nette qu'il l'aurait souhaité. Et bien sûr, cela s'était déroulé neuf ans auparavant. Cachette devait sans doute avoir considérablement changé.

La plupart des échoppes, remarqua-t-il, n'exposaient pas leurs marchandises de manière ostentatoire. Mais quel joaillier pouvait se permettre de posséder suffisamment d'articles sous la main pour en faire étalage et prendre le risque de les montrer, alors qu'un voleur audacieux aurait pu entrer par effraction et s'en emparer ? Les étalages que vit Arlian étaient modestes. Un orfèvre n'avait qu'une seule paire de bougeoirs ornés d'or dans sa vitrine, tandis qu'un joaillier non loin se contentait de montrer les outils avec lesquels il travaillait.

Un orfèvre spécialisé dans l'argenterie du nom de Gorien, en revanche, exposait dans sa vitrine un impressionnant pichet et des timbales assorties, entourés d'objets de moindre valeur – des boucles, des broches et même un collier d'esclave en cuir orné d'argent –, derrière d'imposants barreaux de fer.

Et dans la vitrine juste après, remarqua Arlian, se trouvait un étalage d'objets encore plus tape-à-l'œil : des coffrets, des candélabres et des statuettes en cristal, en nacre, en essence de bois rares, en onyx et en jade. Arlian s'immobilisa et examina cet assortiment, espérant apercevoir le propriétaire de l'échoppe.

Une jeune femme potelée surgit de la boutique sombre et s'écria à travers la porte ouverte :

— Y a-t-il quelque chose que vous souhaiteriez voir de plus près, monseigneur ?

— Non merci, répondit Arlian en portant la main à son chapeau pour la saluer.

Il se détourna. Il pouvait s'agir de l'épouse de Cachette, ou de sa sœur, ou même de sa fille, mais il ne s'agissait certainement pas de lui !

Mais elle savait peut-être où il pourrait le trouver. Arlian fit demi-tour.

— Excusez-moi, dit-il. Vous pouvez sans doute m'aider, après tout. Quelqu'un m'a parlé d'une de mes vieilles connaissances connue sous le nom de Cachette et qui est désormais propriétaire d'une échoppe dans cette rue, mais je crains fort d'avoir oublié les détails qui me permettraient de le retrouver. Vous le connaissez peut-être ? C'était un gaillard plutôt bien bâti, à l'époque, et il était revêtu d'une veste de cuir sans manches qu'il adorait, mais je ne parviens plus du tout à me souvenir de son véritable nom.

Elle lui sourit d'une façon charmante.

— Il n'utilise pas son véritable nom, dit-elle. Et en vérité, monseigneur, je crois que vous reconnaîtriez son nouveau surnom en le voyant, même si ce n'est pas Cachette.

— Oh ? (Arlian lui retourna son sourire.) Quel est-il, alors ?

— Déniche, répondit-elle.

— Oh, dit Arlian en lui souriant bêtement.

— Il s'est spécialisé dans la recherche d'objets insolites, expliqua-t-elle. Lui et moi avons fait affaire, à l'occasion. Lorsqu'il m'est arrivé de tomber sur quelque chose de si étrange qu'il lui était plus facile de le revendre, ou quand il entra en possession d'un article délicat mais qui ne sortait pas suffisamment de l'ordinaire pour sa clientèle. (Elle lui indiqua le bas de la rue.) Je ne crois pas que vous aurez beaucoup de problèmes à le trouver.

— Je vous remercie, madame, dit Arlian en effectuant un salut complexe avec un grand geste du bras. Je suis votre débiteur.

— Alors peut-être vous acquitteriez-vous de cette dette en m'envoyant quelques clients, hein ?

— Sans aucun doute, répondit Arlian. Pour le moment, en revanche, je dois vraiment trouver Cachette – ou plutôt Déniche. Il fit un nouveau salut, plus sobre, et se retira.

— C'est sur la droite ! s'écria la jeune femme.

Il agita son chapeau en guise de remerciement.

Un moment plus tard, il atteignit son objectif et le reconnut immédiatement.

L'échoppe de Déniche était petite mais élégante. L'enseigne disait simplement « DÉNICHE CURIOSITÉS », et la vitrine ne proposait qu'un morceau de velours bleu et une carte blanche sur laquelle était inscrit :

« L'exotisme le plus raffiné de Manfort ». La porte était équipée d'une cloche de verre qui tinta vivement lorsque Arlian s'introduisit dans la boutique.

Il se retrouva dans une petite pièce meublée de deux fauteuils garnis de velours et d'un comptoir d'une essence de bois inhabituelle. Les murs étaient recouverts de panneaux du même matériau et brillaient d'un éclat soyeux. Quelle qu'ait été la nature de ce bois, il possédait des veines qui s'enroulaient et se tordaient comme Arlian n'en avait jamais vu auparavant.

Devant le mur de droite se trouvaient trois petites étagères, sur lesquelles étaient disposées les seules marchandises qu'il était possible de voir dans l'échoppe. Sur l'une d'entre elles se trouvait un service de quatre coupes taillées dans des crânes humains renversés et fixés sur des tiges d'argent en forme de griffe. La suivante proposait un étalage de gemmes taillées dans le détail en forme de différents insectes et araignées, et sur la dernière se trouvait un assemblage complexe de fils d'or, de tiges de cristal et d'orbes de verre multicolores qu'Arlian trouva totalement absurde.

Il observait cet article, tentant de comprendre ce qu'il représentait, lorsque le rideau de velours bleu derrière le comptoir s'écarta et laissa apparaître Déniche.

Arlian se retourna et le dévisagea.

Il s'agissait d'un homme d'à peu près la même taille que Cachette et de la même corpulence, et son visage lui était familier, mais Arlian n'était pas absolument certain qu'il s'agissait du même homme. Cette personne était visiblement plus âgée, plus douce et rondelette, et bien mieux habillée que le Cachette dont il se souvenait. Le commerçant avait la chevelure et la barbe taillées, huilées et impeccablement ordonnées, sa veste crème et or était brodée de soie plutôt que de cuir, et son apparence générale était celle d'un homme aisé et raffiné.

— Puis-je vous aider, monseigneur ? demanda Déniche en posant la paume de ses mains sur le comptoir.

— Je l'espère, répondit Arlian.

— Si ce que vous désirez existe, monseigneur, soyez rassuré, nous le trouverons pour vous, dit Déniche. Cela pourra exiger du temps et de l'argent, bien sûr.

— Je ne crois pas que cela demandera du temps ou de l'argent, dans mon cas, dit Arlian. Il se pourrait que les quelques informations que je désire soient déjà en votre possession.



— Oh ? Il se *pourrait* ?

— Tout à fait. Je ne sais pas encore si j’aurai besoin de vous demander autre chose.

Il regarda Déniche droit dans les yeux, à la recherche d’un signe qui lui permettrait de le reconnaître, d’indications sur l’identité de cet homme, afin d’être certain qu’il s’agissait effectivement du même Cachette que celui à la recherche duquel il était.

Déniche le regarda à son tour, imperturbable.

— Et de quel genre d’informations s’agirait-il ? demanda-t-il.

Arlian hésita le temps d’une seconde. Déniche attendit patiemment. Finalement, Arlian demanda :

— Il y a neuf ans de cela, lorsque l’on vous appelait encore Cachette, pour quelle raison vous êtes-vous rendu au village d’Obsidien, sur le mont Fuligineux ?

Déniche écarquilla les yeux, mais il ne montra aucun autre signe de surprise ou de désarroi.

— On m’a payé pour que je m’y rende, répondit-il calmement. Cinq ducats, tous frais payés, et ma part du butin. À l’époque, ce fut plus que suffisant pour m’appâter. (Il se pencha en avant sur le comptoir.) Je suppose que vous êtes le seigneur Obsidien ? Celui qui s’est débarrassé de Sahazine, du seigneur Kourouvain et du seigneur Fer ?

— On me connaît en effet sous ce nom, reconnut Arlian.

— Et êtes-vous venu ici dans l’intention de me supprimer, moi aussi, afin de venger le pillage de votre village ?

— Le devrais-je ? le défia Arlian.

Déniche sourit pour la première fois depuis son apparition dans la boutique, même s’il ne s’était agi que d’un sourire en coin narquois.

— Bien sûr, je manque d’objectivité, dit-il, mais je pense que me tuer serait sévère et disproportionné. Après tout, à qui le pillage des ruines a-t-il causé du tort ? Les seuls héritiers que ces villageois pouvaient avoir n’étaient certainement que des cousins éloignés, et dérober des biens qu’ils n’avaient pas gagnés et qu’ils n’auraient jamais pensé à réclamer ne me paraît pas être un crime méritant la mort. (Il tourna la paume de ses mains vers le haut et haussa les épaules.) Bien sûr votre point de vue est certainement différent, puisque vous semblez vous être autoproclamé avatar des dieux de la vengeance. Comme je vous l’ai dit, il est possible que je manque d’objectivité à mon égard.

— Et le fait d'avoir réduit en esclavage un garçon né libre qui venait juste de perdre ses parents ?

Son sourire s'estompa.

— C'était pour le moins malencontreux, lui accorda Déniche. Si vous désirez que le châtiment soit à la hauteur du crime, cependant, je ne considère toujours pas que cela mérite la mort. La mort est si définitive. Est-ce que l'asservissement ne correspondrait pas mieux ? (Avant qu'Arlian ait pu répondre, il ajouta :) Je vous fais mes compliments au sujet de vos sources de renseignements.

— Ce sujet n'appelle aucun compliment, répondit Arlian. Vous pensez donc mériter l'asservissement ?

Déniche fit la moue.

— Cela dépend, répondit-il. Je vous accorde que selon les fondamentaux de la loi du talion, œil pour œil, dent pour dent, et ainsi de suite, il paraîtrait justifié que je serve durant quelques années comme esclave dans les mines de Fond-du-Creux. Toutefois, j'ai cru comprendre que le garçon avait finalement recouvré la liberté et que vous le connaissiez ? Est-il toujours en vie ? Se porte-t-il bien ?

Arlian acquiesça.

— Vous comprendrez donc que la mort serait inappropriée – et l'asservissement ne siérait pas totalement, puisqu'il est ressorti des mines alors qu'il était encore un jeune homme avec toute la vie devant lui, tandis que pour moi, ce ne serait pas possible. D'ailleurs, suis-je vraiment le jeune homme stupide qui a participé au pillage de ce village ? J'ai bien changé, depuis, monseigneur, pas seulement en apparence, mais dans de nombreux domaines. Je ne pourrais plus, comme à cette époque, rester là sans réagir, désormais. J'essaierais au moins de protester. Est-il justifié de punir l'homme qui se tient sous vos yeux, l'honnête commerçant auquel ses clients font confiance et, je m'en flatte, respecté de ses confrères, pour des crimes commis par un homme désespérément à la recherche d'une place dans la société, prêt à faire presque n'importe quoi pour gagner suffisamment d'argent pour s'assurer de ne pas se retrouver dans les filets d'un marchand d'esclaves ? Si vous m'aviez retrouvé à l'époque, oui, l'asservissement aurait été un châtiment à la hauteur de mes crimes. Mais aujourd'hui ? Je n'en suis pas sûr. Prenez également en compte ce que serait devenu ce garçon si nous avions empêché le seigneur Dragon de le vendre ; sa famille était anéantie, sa maison détruite... Nous ignorions s'il avait des

proches dans un autre village et, le cas échéant, s'ils auraient accepté de le prendre avec eux. Si nous l'avions laissé dans l'état dans lequel nous l'avons trouvé, ne serait-il pas mort de faim ? Ou ne se serait-il pas retrouvé entre les griffes d'autres marchands d'esclaves ?

— C'est possible, lui concéda Arlian. Mais n'avait-il... n'avais-je pas le droit de prendre ce risque, si tel était mon choix ?

— Le destin d'un enfant ne lui appartient pas, dit Déniche avec un grand mouvement. Il est toujours à la merci de ceux qui l'entourent, soit ses parents, soit d'autres adultes, comme nous sommes tous à la merci des dieux, des dragons et du destin.

— Nous ne saurons jamais ce qu'il serait advenu de moi si vous ne m'aviez pas retrouvé, dit Arlian. Je ne pense donc pas que cela puisse avoir un poids dans la balance. Il est impossible d'argumenter quoi que ce soit avec de simples suppositions.

— C'est assez vrai. (Déniche porta sa main à la tête et regarda Arlian.) Vous êtes donc ce garçon ? Je ne vous aurais jamais reconnu !

— Oh ? Couvrante m'a reconnu, lui, répondit Arlian.

— Vraiment ? Eh bien, il doit posséder une meilleure mémoire que la mienne. Qu'est-il devenu ?

— Il est mort d'une fièvre. Il était mourant lorsque je l'ai retrouvé.

— Il vous a épargné la peine de le punir, alors.

— Peut-être, admit Arlian.

Déniche l'examina.

— Et vous songez toujours à me tuer ?

— Peut-être, répéta Arlian.

Déniche retrouva son sourire en coin.

— Comme je l'ai dit, nous sommes tous à la merci du destin, et c'est manifestement lui qui vous a amené ici, après vous avoir fait sortir de Fond-du-Creux. Pourtant, nous sommes libres d'agir, ou de ne pas agir, à notre bon vouloir. Nous pouvons refuser de saisir les occasions que le destin nous envoie.

— Êtes-vous en train de suggérer que je laisse vos crimes impunis ?

— Eh bien, naturellement, je préférerais, dit Déniche en haussant les épaules. Je peux vous proposer de vous offrir une compensation, mais d'après ce que j'ai compris, vous êtes devenu si riche que le paiement que je pourrais vous faire paraîtrait insignifiant. Je me trouvais là, et j'ai laissé le seigneur Dragon vous causer du tort. J'admets qu'il est justifié que vous

pensiez du mal de moi, mais je me demande si la peine que vous avez l'intention de m'infliger si tardivement est appropriée. Si le but du châtement est de vous assurer que je ne réitérerai jamais mon crime, eh bien, ne vous donnez pas la peine de me punir, je ne reproduirai jamais un tel acte. Je suis satisfait de mon sort, ici, à Manfort, et je n'ai aucunement l'intention de recommencer à errer en compagnie d'une bande de brigands et de piller des ruines. Si l'objectif est d'en dissuader d'autres, tenez compte du fait que vous pourriez en fait pousser le prochain homme dans ma situation à éliminer tout témoin potentiel, pour éviter qu'il revienne le hanter, comme vous le faites ici avec moi. Et si la finalité est d'apaiser votre esprit et de satisfaire votre colère, alors ne vous laissez pas emporter par vos émotions.

— Et si je cherchais à satisfaire les dieux en leur montrant que justice a été rendue ?

Déniche secoua la tête.

— Quels que soient les dieux qui ont survécu, ils savent certainement mieux que nous, simples mortels, quelle sorte de justice est la plus appropriée, et ils peuvent eux-mêmes se charger de la rendre.

Arlian afficha un sourire ironique.

— Vous savez vous montrer convaincant, dit-il.

— Je gagne ma vie en convainquant les gens qu'ils ont besoin de ce que j'ai à vendre, dit Déniche en effectuant un geste de la main. Sachant que ma vie est menacée, je tente de faire de mon mieux.

— De votre propre aveu, cependant, vous m'avez causé du tort, n'avez-vous donc pas une dette envers moi ?

— Je suis d'accord avec vous, répondit Déniche. En fait, je serais ravi de pouvoir vous la rembourser, si vous n'en demandez pas un prix exorbitant. Aurais-je en ma possession quelque chose que vous désireriez ?

— Des informations, répondit Arlian. Comme vous l'avez dit, je possède toutes les richesses dont j'ai besoin, mais pas toutes les connaissances.

Déniche le salua aussi bas qu'il en fut capable derrière son comptoir.

— Je suis à votre service, monseigneur.

— Alors racontez-moi chaque détail de votre expédition au mont Fuligineux dont vous vous souvenez. Comment le seigneur Dragon vous a-t-il recruté ? Connaissez-vous son véritable nom ? Le connaissez-vous

aujourd'hui ? Vous avait-il dit où vous deviez vous rendre et ce que vous y trouveriez ?

Déniche prit une profonde inspiration.

— Eh bien, dit-il. Laissez-moi réfléchir...

Il se gratta la tête d'un air songeur.

Il n'était encore qu'un enfant lorsqu'il commença à faire des commissions pour un homme connu sous le nom de Colis. L'histoire que Cachette avait entendue voulait qu'il ait reçu ce surnom parce qu'il ressemblait à plusieurs hommes empaquetés dans un même colis, et il avait payé un ducat à Cachette pour qu'il aille porter un message. Cachette avait alors demandé plus de travail, et Colis, qui était un homme occupé, le lui avait fourni.

Toutes ses missions n'avaient pas été aussi inoffensives que celle qui avait consisté à porter un message. Il avait jeté une pierre contre la fenêtre d'un seigneur, dérobé la dague d'une dame, versé de l'huile sur une surface pavée où devait se tenir un duel, le tout sous les ordres de Colis. Avec l'âge, on lui confia d'autres tâches, et, un jour, Colis lui avait dit « suis-moi ». Il lui avait obéi et il avait fait la connaissance du seigneur Dragon, le maître de Colis, dans une chambre en location de la rue des Roses.

— Un homme impressionnant, dit Déniche. Même maintenant, alors pour le garçon que j'étais à l'époque... Eh bien, j'étais fier de me trouver là.

— Je peux le comprendre, dit Arlian, se rappelant à quel point le seigneur Dragon pouvait se montrer imposant.

— J'ai fait la connaissance de Quenotte et de Traîne-Savates ce jour-là, poursuivit Déniche. Ils travaillaient déjà pour le seigneur Dragon. Dague est arrivée plus tard, et j'ai recruté Main-de-Pierre moi-même, pour remplacer Colis. Et j'ai recommandé Couvrante, mais il ne nous a rejoints que pour cette expédition. Il paraissait être un bon candidat, mais il n'a pas fait l'affaire. (Il grimaça.) Je le regrette.

Il semblait sincère, mais Arlian réserva son jugement. Comme Déniche lui-même l'avait dit, il gagnait sa vie en convainquant des gens.

— Qu'est-il arrivé à Colis, demanda Arlian, pour que vous soyez contraints de le remplacer ?

Déniche haussa les épaules.

— Je l'ignore, dit-il. Un jour, il ne s'est pas présenté, et le seigneur Dragon m'a dit qu'il était mort. J'ai demandé à en savoir davantage, mais

Dragon m'a répondu que cela ne me concernait pas. Je n'ai pas osé insister. Ce ne fut pas le seul à disparaître. Quenotte s'est volatilisée plus tard, bien que dans son cas, le seigneur Dragon n'ait jamais dit si elle était morte ou encore vivante. Il s'était contenté de nous déclarer qu'elle était partie et que je ne devais pas me faire de souci à son sujet. Et ceux que j'ai nommés n'ont pas été les seuls avec lesquels j'ai travaillé au service du seigneur Dragon. D'autres allaient et venaient, selon les occasions.

Arlan acquiesça.

— Poursuivez, dit-il.

Le seigneur Dragon avait trouvé beaucoup de travail pour Cachette et les autres, à Manfort ou ailleurs. Il ne leur expliquait que rarement ce qui se passait et ne leur donnait presque jamais les raisons pour lesquelles ils exécutaient les tâches qu'il leur avait assignées. Ils étaient parfois envoyés en groupe, parfois seuls, ou à deux ou trois. Quelquefois, le seigneur Dragon les accompagnait, sinon, il se contentait de leur donner des instructions et les laissait se débrouiller pour suivre ses ordres. Souvent, il se passait des mois durant lesquels Cachette ne voyait pas du tout le seigneur Dragon mais recevait simplement des lettres.

— Saviez-vous qui il était ? demanda Arlian.

Déniche secoua la tête.

— Pas à ce moment-là, répondit-il. Et il ne nous l'a jamais dit. Mais j'ai rapidement eu des soupçons.

— Pour quelle raison ?

— Il n'était pas difficile de voir qui bénéficiait politiquement d'une pierre à travers une fenêtre en particulier, ou d'un billet transmis à une dame donnée. Lorsque j'ai commencé à travailler pour le seigneur Dragon, on disait que le duc en avait assez du seigneur Enziette et qu'il n'était pas d'accord avec les conseils qu'il lui avait récemment donnés. Peu après cela, la position d'Enziette était plus puissante que jamais, et ses rivaux s'étaient exilés, avaient trouvé la mort ou n'avaient plus les faveurs du duc. Et sa description coïncidait. La rumeur selon laquelle Enziette ne se montrait jamais en public parce que son visage était balaféré concordait parfaitement.

— Parlez-moi de votre mission au mont Fuligineux, demanda Arlian.

Ce fut lors d'un après-midi lourd, à la fin d'un été effroyablement chaud, que le seigneur Dragon rassembla ses employés et leur ordonna de se tenir prêts à partir pour un voyage à l'aube, le jour suivant. Cachette ne s'était pas donné la peine de demander où ils allaient. Dague, toutefois,

l'avait fait, pour savoir quel genre d'équipement elle devait emporter, et le seigneur Dragon leur avait répondu qu'ils prendraient la direction du mont Fuligineux et qu'il serait nécessaire de prendre des outils pour creuser.

— Des armes ? avait demandé Main-de-Pierre.

— Je ne pense pas trouver qui que soit de vivant, avait répondu le seigneur Dragon, mais faites-vous plaisir, je suppose que la route peut nous réserver des surprises.

Cachette avait cela en tête, plus tard cet après-midi-là, lorsqu'il s'entretint avec Couvrante dans une taverne de la rue de la Porte. Il ne pensait pas que Couvrante pouvait être d'une grande utilité lors d'un combat ou de toute autre situation délicate ou dangereuse, mais il paraissait faire l'affaire pour creuser. Non que Cachette ait eu la moindre idée de ce qu'ils allaient chercher, et où. Couvrante s'était plaint de son incapacité à trouver du travail et Cachette lui avait suggéré de les rejoindre à l'aube, pour voir si le seigneur Dragon accepterait de l'emmener avec eux.

Le seigneur Dragon avait donné son accord, et le groupe avait pris la route du mont Fuligineux.

La chaleur avait été vraiment insoutenable la plus grande partie de cet été-là, et Dague s'en était plainte sur la route. Déniche se souvenait d'avoir entendu le seigneur Dragon lui répondre :

— C'est un temps de dragon.

Et il avait souri en parlant, un sourire que Cachette n'avait pas du tout apprécié.

Arlan frissonna en entendant ces paroles, aux souvenirs qu'elles évoquaient, notamment celui de son grand-père se tenant sur le flanc de la montagne et contemplant le ciel.

Lorsqu'ils furent en vue du mont Fuligineux, se rappela Déniche, ils aperçurent des dragons dans le ciel, dans le lointain, puis, peu de temps après, ils avaient vu des colonnes de fumée s'élever de la montagne en flammes. Dague et Couvrante avaient voulu faire demi-tour – Dague avait cru que le volcan était entré en éruption.

— Nous ne pourrons pas creuser à travers de la lave ! avait-elle protesté.

— Ce ne sera pas nécessaire, lui avait répondu le seigneur Dragon.

— Je ne me souviens plus de ses paroles exactes, après cela, dit Déniche, mais il nous a expliqué qu'il s'agissait d'un village incendié, et non des flammes du volcan, et que nous allions en piller les ruines.

— Et il fera plus frais, ensuite, avait-il dit, les fouilles ne seront donc pas très ardues.

Arlian le regarda fixement.

— Il le savait ?

— Oui, acquiesça Déniche. Il le savait.

Durant un moment, aucun des deux hommes ne reprit la parole. Puis Arlian lui demanda de poursuivre.

Le reste de l'histoire n'était pas surprenant. Le temps s'était gâté cette nuit-là, et le matin suivant, le seigneur Dragon avait guidé sa troupe vers le sommet de la montagne, où ils avaient systématiquement fouillé les décombres fumants des maisons du village et rassemblé les maigres objets de valeur des villageois, la réserve d'obsidienne, ainsi que les talismans et les ustensiles du sorcier – ses documents avaient brûlé, ce qui avait énormément irrité le seigneur Dragon.

Ils avaient trouvé Arlian, bien sûr, et ils l'avaient emmené avec eux.

— Il savait, dit Arlian. Il savait que les dragons allaient venir. Et il savait pour le temps. Mais comment est-ce possible ?

Déniche haussa les épaules.

— C'est de la sorcellerie, je présume. Tout le monde sait que le seigneur Enziette s'intéresse aux arts hermétiques.

Arlian s'apprêta à répondre, mais il se ravisa.

— Bien sûr, dit-il.

— Ai-je gagné ma vie et ma liberté, monseigneur ? demanda Déniche.

— À une condition, dit Arlian. Il se peut que je vous demande de répéter cette histoire, sous serment, à certaines de mes connaissances.

— Je satisferai de telles conditions sans problème, dit Déniche.

— Êtes-vous conscient qu'en disant cela vous courez le risque de mettre de nouveau votre vie en danger ? demanda Arlian.

Déniche redressa la tête.

— Comment ça ?

— Je crains que vous veniez de me révéler certains faits que le seigneur Dragon aurait souhaité par-dessus tout garder secrets.

— Je n'ai rien révélé que je m'étais engagé à tenir secret, protesta Déniche. Je n'ai prêté aucun serment ni fait aucune promesse.

— Je suppose que le seigneur Dragon n'aura pas jugé nécessaire de vous soumettre à des contraintes aussi superficielles. Il devait certainement être entendu que vous ne deviez pas parler de certaines choses, non ?



— Bien sûr ! Mais... (Déniche fit la moue.) J'avais pensé que rien de tout cela n'avait d'importance aux yeux du seigneur Enziette, mais vous en savez sûrement plus que moi à ce sujet.

— Sans doute, répondit Arlian. En effet, je le crois aussi.

— Aurais-je donc perdu auprès de lui ce que j'ai gagné auprès de vous ?

— J'espère que non, répondit Arlian. J'espère sincèrement que non.

— Le destin est friand de ces petites plaisanteries.

— En effet.

Sur ces paroles, Arlian prit congé et se dirigea vers le siège de la Société du Dragon.



# LA VÉRITÉ PART EN FUMÉE

Arlan trouva Givre et Flétrissure en pleine discussion dans un coin de la salle principale, éclairée à la chandelle, de la Société du Dragon. Il les rejoignit, prenant place à la table à côté de Givre, face à Flétrissure, sous le regard d'un petit crocodile empaillé.

Un long moment passa avant qu'ils daignent remarquer sa présence. Arlian s'abstint de précipiter les choses. Il ne souhaitait pas être perçu comme un jeune trop empressé, bousculant ses aînés, il contint donc son impatience.

Givre finit par se tourner et le saluer, et il fut intégré à la conversation. Puis, après quelques minutes seulement, la discussion dévia sur les recherches d'Arlan, et après quelques commentaires préliminaires, Arlian déclara :

— Je sais désormais, sans le moindre doute possible, que le seigneur Enziette était informé au préalable de l'attaque de mon village par les dragons.

Flétrissure le regarda fixement en fronçant les sourcils.

— Comment aurait-il pu le savoir ? demanda-t-il.

— Je l'ignore, répondit Arlian, mais j'ai un témoin qui souhaite révéler la vérité sous serment. Il s'agit de l'une des personnes qui a participé au pillage des ruines en compagnie du seigneur Dragon.

Givre et Flétrissure se regardèrent mutuellement.

— Il est impossible de prédire l'avenir, rétorqua Flétrissure.

— Pas de façon certaine, approuva Givre. La connaissance de l'avenir donne le pouvoir d'en modifier le cours. Cela n'est pas du domaine de la sorcellerie.

— J'ai entendu parler de rêves prémonitoires, objecta Arlian. En Aritheï, il semblerait qu'ils soient assez fréquents.

— Mais il s'agit de magie brute, dit Givre. Les Arithéïens ne maîtrisent pas ces rêves, n'est-ce pas ?

— Non, répondit Arlian. Ils ne se produisent que lorsque les vents apportent la magie des monts Rêveurs.

— C'est différent en ce qui concerne la sorcellerie, dit Flétrissure.

— D'ailleurs, ces rêves se vérifient-ils ? demanda Givre.

— Non, reconnut Arlian. Ils sont... eh bien, ils sont incertains. Ils se vérifient parfois, mais pas toujours. Et même lorsqu'ils se réalisent, ils sont souvent trop vagues ou trop obscurs pour être d'une utilité quelconque.

— Donc, même si le seigneur Enziette a eu, d'une façon ou d'une autre, de tels rêves, ce qui est peu probable à Manfort, pour commencer, pouvait-il suffisamment se fier à eux pour lancer une expédition vers le mont Fuligineux ? demanda Givre.

— Hum... Pas s'ils ressemblaient aux rêves des Arithéiens, non. Mais n'aurait-il pas pu trouver grâce à la sorcellerie une méthode pour produire des prophéties fiables ?

Givre et Flétrissure se regardèrent l'un l'autre.

— Je ne pense pas que ce soit possible, dit Givre. Mais si quelqu'un devait parvenir à en trouver une, ce serait bien Enziette.

— Si c'est le cas, dit Flétrissure, il est lié par l'honneur à partager ce secret avec nous.

— Il a eu neuf ans pour le faire, et il ne nous en a pas dit un mot, s'indigna Givre.

— C'est peut-être la raison pour laquelle il souhaite ma mort, suggéra Arlian. Ainsi, vous n'auriez jamais su qu'il avait un secret. Cela pourrait se révéler très utile pour manipuler le duc et le reste de Manfort, n'est-ce pas ?

— En effet, gronda Flétrissure.

— Mais s'il s'agit effectivement de cela, ne se serait-il pas rendu compte plus tôt, grâce à ces prophéties, que vous représentiez une menace pour lui ? demanda Givre. Il aurait pu vous tuer depuis longtemps.

Arlian haussa les épaules.

— Elles ne sont peut-être pas fiables à ce point.

Givre s'empara de sa canne et repoussa son fauteuil.

— Je souhaite rencontrer ce témoin, dit-elle.

— Moi aussi, approuva Flétrissure en se levant.

— Volontiers, dit Arlian en quittant son siège. Il se fait désormais appeler Déniche, et il possède une échoppe rue des Joailliers.

— Menez-nous à lui, mon garçon, dit Flétrissure.

Arlian les guida, mais, avant même qu'ils s'engagent dans la rue de Joailliers, il sentit que quelque chose ne se passait pas comme prévu. Il perçut une odeur de fumée plus forte qu'à l'accoutumée. Il ne s'agissait pas de l'effluve perpétuel qui régnait à Manfort, mais d'une émanation âcre et récente. Il hâta le pas. Flétrissure le suivit, mais Givre, qui avançait clopin-cloplant, en fut incapable.

— Allez-y, s'écria-t-elle en faisant un mouvement de canne.

Arlian se mit à courir lorsqu'il aperçut les tourbillons de fumée au-dessus d'une lueur orangée et entendit le crépitement des flammes. Une foule s'était amassée, bloquant la rue, et se passait des seaux. Il fut contraint de s'arrêter et de regarder brûler la boutique de Déniche sans pouvoir intervenir.

— Est-ce que Déniche a pu s'enfuir ? demanda-t-il à un homme dans la foule.

L'homme se retourna et jeta un coup d'œil à Arlian.

— Non, dit-il. Il est mort à l'intérieur. Quelqu'un a dit qu'il a fait un arrêt cardiaque et qu'il a renversé une lampe en tombant.

Arlian contempla les flammes avec désespoir. Les seaux d'eau que l'on jetait sur l'incendie étaient efficaces. Arlian entendait le sifflement du feu que l'on combattait. À travers la fumée et les restes calcinés de la devanture, il put distinguer une masse sombre étendue sur le sol.

Il s'agissait incontestablement de Déniche. L'incendie serait bientôt maîtrisé, mais ce serait trop tard pour lui.

Flétrissure arriva à sa hauteur et demanda :

— S'agit-il de votre témoin ?

— J'en ai bien peur, reconnut Arlian.

— Drôle de coïncidence, n'est-ce pas ?

— Il ne s'agit pas d'une coïncidence, dit Arlian. Le seigneur Enziette l'a tué, j'en suis convaincu. Il a dû en avoir vent, d'une façon ou d'une autre – encore de la sorcellerie...

— Si vous dites vrai, il s'agit plus probablement d'un de ses hommes qui vous espionnait, mon garçon, et qui vous aura vu vous entretenir avec ce commerçant. Il n'a pas besoin de sorcellerie pour ça.

— Oh, dit Arlian en déglutissant.

D'une certaine façon, c'était lui qui avait provoqué la mort de Cachette, même après avoir décidé qu'il ne le tuerait pas.

Il aurait dû envisager la possibilité qu'il était espionné, se dit Arlian. Il se mordit la lèvre inférieure de frustration et de rage tout en contemplant les flammes. Il avait manqué à ses devoirs envers Déniche et lui-même.

Des larmes se mirent à couler de ses yeux – à cause de la fumée, se dit Arlian.

— En supposant, bien sûr, que vous nous ayez dit la vérité, dit Flétrissure en interrompant Arlian dans le cours de ses pensées. Et que vous ne l'ayez pas tué vous-même avant de venir nous chercher. Il n'aurait pas été compliqué de renverser une lampe et de placer une chandelle dans la flaque d'huile en guise d'amorce.

— Pardon ?

Arlian fit volte-face et dévisagea Flétrissure.

— Eh bien, vous avez dit vous-même qu'il s'agissait de l'un des pillards dont vous souhaitiez vous venger, dit Flétrissure sur le ton de la conversation. Et nous n'avons plus que votre parole, désormais, concernant le fait que le seigneur Enziette aurait fait quelque chose de déplacé, et nous savons tous que vous désirez vous venger de lui. Pourquoi devrions-nous vous croire et penser que c'est lui, et non vous-même, après tout ?

— Mais... mais pourquoi aurais-je tué mon témoin ?

— Tout simplement parce qu'il n'était pas votre témoin, répondit Flétrissure. Et si c'était vous et non Enziette qui complotiez quelque chose, cet homme, Déniche, vous aurait traité de menteur et aurait mis tous vos plans à l'eau. Il ne serait désormais plus un danger pour vous ; un témoin mort ne peut pas changer sa version des faits. Et si nous croyons à votre histoire, nous condamnons le seigneur Enziette pour meurtre dans le but de se couvrir, et nous le renvoyons de la Société du Dragon parce qu'il refuse de nous révéler le secret de la prophétie – un secret qui, en réalité, n'aura jamais existé. Vous seriez donc parvenu à lui ôter tout pouvoir sans pour autant rompre votre serment de ne pas le tuer, et vous pourriez poursuivre votre vengeance.

— Mais ce n'est pas du tout ce qui s'est passé ! protesta Arlian, tandis que Givre les rejoignait en boitant.

— Qu'est-ce qui n'est pas ce qui s'est passé ? demanda-t-elle.

— Je faisais juste remarquer au garçon, expliqua Flétrissure, que maintenant que son témoin était mort, il n'avait plus aucune preuve de la véracité de son histoire. Il peut tout aussi bien s'agir du seigneur Enziette

qui tâche de dissimuler sa traîtrise que du seigneur Obsidien qui accuse Enziette d'un crime qu'il n'a pas commis.

— Cet homme est mort, alors ? demanda Givre.

— Apparemment, dit Flétrissure.

— C'est dommage, dit Givre. (Elle regarda Arlian.) L'avez-vous tué ?

— Non ! s'exclama Arlian. C'est Enziette, j'en suis persuadé !

— Ne pourrait-il s'agir d'un accident ?

Arlian, se sentant assailli, n'en fut soudain plus aussi certain.

— C'est peut-être un accident, dit-il.

Cela le soulagerait du sentiment de culpabilité qu'il éprouvait à cause de la mort de Déniche, mais il s'agirait également d'un tour exceptionnellement cruel du destin. Il était beaucoup plus simple de croire qu'Enziette ou ses sous-fifres avaient tué Déniche et mis le feu à la boutique.

— Le mieux serait de découvrir ce qui s'est réellement passé, suggéra Givre.

— Et soyez prudent dans vos accusations, mon garçon, dit Flétrissure. Je côtoie Enziette depuis l'époque des dragons, alors que je ne vous connais que depuis la semaine dernière. Enziette est un salaud sans scrupule, je vous l'accorde, mais si je devais me fier à l'un d'entre vous, je crois que je prendrais tout de même son parti.

— Mais..., commença Arlian.

Givre l'interrompit en levant la main.

— Pour ce que ça vaut, je tiendrais plutôt pour vous que pour Enziette, dit-elle, mais je comprends la position de Flétrissure. Vous êtes un étranger, ici, et vous essayez de nous dire qu'un homme que nous connaissons depuis des siècles, l'homme le plus puissant de Manfort, nous a dupés et menti durant toutes ces années. Il va nous falloir des arguments plus solides que votre parole. Y a-t-il d'autres témoins ? Des personnes encore vivantes que vous pourriez amener jusqu'à nous ?

— Je ne peux pas les amener jusqu'au siège, protesta Arlian. Les étrangers n'y sont pas autorisés.

— Cela signifie-t-il qu'il y a d'autres témoins ? demanda Flétrissure.

— Ils sont au nombre de quatre, dit Arlian. S'ils sont toujours en vie, et si je peux les retrouver.

— Alors trouvez-les, amenez-les au Vieux Palais, enfermez-les sous bonne garde et envoyez-nous un messenger, dit Givre. Ne venez pas vous-

même, ne les laissez pas avec qui que ce soit.

Arlian fit la moue.

— Le seigneur Enziette pourrait faire tuer le messenger, dit-il.

La bouche de Givre se tordit en un rictus narquois.

— Je suppose que c'est envisageable, dit-elle. Vous devrez faire preuve de prudence.

Elle tendit la main et donna une tape amicale sur la joue d'Arlian. Flétrissure grommela.

— Si vous nous dites la vérité, déclara Flétrissure, vous finirez par trouver un autre témoin. Et montrez-vous plus prudent qu'avec celui-ci !

Il se retourna et s'éloigna en piétinant.

Givre lui fit un sourire encourageant, puis, à son tour, fit demi-tour et se retira.

Arlian les regarda s'éloigner puis se retourna pour contempler de nouveau l'incendie.

Couvrante et Cachette étaient morts, ce qui laissait quatre témoins, comme il l'avait dit. Mais Dague et Quenotte avaient toutes les deux disparu des années auparavant. Cela signifiait qu'il n'en restait véritablement que deux dont il pouvait tenter de retrouver la trace. Main-de-Fer faisait partie de la garde du duc. Arlian était convaincu qu'il ne se montrerait pas aussi coopératif que Déniche, et menacer un soldat de la garde afin d'obtenir des aveux pouvait se révéler dangereux, voire suicidaire.

Traîne-Savates, en revanche, travaillait toujours pour le seigneur Dragon, aux dernières nouvelles. Arlian s'en rappela comme d'un homme grand, stupide et brutal, et, d'après son expérience à Fond-du-Creux et au sein de la caravane, il savait que ces traits allaient souvent de pair avec une certaine lâcheté. Il pouvait peut-être tenter de l'intimider pour qu'il témoigne de la félonie du seigneur Dragon.

Et comme il travaillait toujours pour le seigneur Enziette, il était également probable qu'il connaisse d'autres secrets qui pourraient se révéler utiles. Et il possédait peut-être des informations sur le sort qui avait été réservé à Douceur. Arlian était constamment hanté par la pensée qu'elle se trouvait entre les mains d'Enziette, et sachant ce que Horim avait infligé à Barbouille ainsi qu'à son amie inconnue, il craignait que Douceur et Colombe soient mortes depuis longtemps.



Mais Enziette avait proféré des menaces contre la vie d'innocents, et Arlian avait présumé qu'elles étaient dirigées contre Douceur et Colombe. Enziette avait très bien pu mentir, mais Arlian espérait que ses insinuations étaient fondées.

Il avait encore de nombreuses choses à apprendre au sujet d'Enziette. Il ne pouvait guère espérer qu'il les lui révélerait lui-même, mais Traîne-Savates ferait un informateur idéal, s'il parvenait à le forcer à coopérer.

La première chose à faire serait de le retrouver et de le capturer. Le faire coopérer, une fois entre ses mains, serait sans doute la partie la plus aisée. Après tout, Arlian était un seigneur possédant le cœur du dragon, et Traîne-Savates n'était, selon toute apparence, qu'une simple brute.

Mais Arlian devrait s'introduire dans la propriété du seigneur Enziette, s'il voulait avoir la moindre chance de le capturer.

Eh bien, se dit-il, il s'introduirait chez le seigneur Enziette. Maintenant, comment pouvait-il s'y prendre ?

Le seigneur Enziette était riche, puissant, et plutôt versé dans la sorcellerie.

Il était, d'après ce que Givre et Flétrissure avaient dit de lui, un homme patient et prudent, qui n'avait pas l'habitude de prendre des risques inconsidérés. Son domicile serait incontestablement très bien gardé, et y enlever quelqu'un demanderait une préparation minutieuse.

Cela exigerait de la magie, Arlian en était persuadé, de la magie arithéienne. Il en possédait plus que quiconque sur l'ensemble des Terres des Hommes, et il était temps d'en faire usage.

Il se détourna des flammes agonisantes et se dirigea d'un bon pas vers le Vieux Palais.

## DANS L'ANTRE DU LION

Lors d'une matinée brumeuse, froide et humide de ce début d'automne, Arlian passa devant les ruines de l'échoppe de Déniche et s'y arrêta un moment pour en examiner les décombres.

La boutique avait été vidée de ses objets de valeur avant même que l'incendie fût totalement éteint, il en était conscient. Les membres de la brigade du feu s'étaient emparés des trésors de Déniche en guise de paiement de leurs services. Arlian avait envoyé Noir à la rue des Joailliers après l'incendie pour s'assurer que la dépouille recevrait un enterrement décent et avait lui-même assisté à la brève cérémonie d'inhumation. Déniche était incontestablement mort et enterré, et il ne restait de l'échoppe que des pierres, du bois et des morceaux de tissu imprégnés d'eau.

Quelqu'un finirait par revendiquer l'emplacement et y bâtirait une nouvelle boutique, mais pour le moment, personne ne s'était manifesté. Les décombres étaient restés intacts.

Tout de même, c'était une bonne chose de faite, songea Arlian. Il n'avait pas le temps de se morfondre, et, après tout, Cachette était un vaurien, un pillard, un voleur... Ses crimes l'avaient rejoint, d'une certaine façon.

Pas de la manière qu'Arlian avait prévue, bien sûr. Il s'agissait d'un nouveau crime à mettre à l'actif du seigneur Enziette.

Et Arlian était déterminé à faire payer le seigneur Enziette pour ses crimes.

À ce moment précis, Arlian le savait, le seigneur Enziette était sur le point de rendre visite au duc de Manfort pour lui faire un rapport détaillé de diverses affaires d'État. Après de multiples ajournements, le seigneur Obsidien avait fini par rencontrer le duc en personne, deux jours auparavant, pour un déjeuner informel – une visite purement amicale, bien sûr, car Obsidien ne faisait pas partie de ses conseillers et ne cherchait pas à le devenir. Il s'était toutefois entretenu avec le duc de différents sujets, y compris des rouages de la gouvernance de la cité, et il était parvenu à prendre connaissance de la date et de l'heure de la réunion politique suivante à laquelle le seigneur Enziette assisterait.

Obtenir cette entrevue avait pris plus de temps qu'Arlian l'aurait souhaité, et il avait craint que cela laisse le temps à Enziette d'agir contre lui – qu'il se réveille un matin avec un assassin à son chevet ou qu'un messenger lui apporte l'un des doigts de Douceur en guise d'avertissement, afin qu'il quitte Manfort. Il avait maintenu les alarmes autour du Vieux Palais, et jusqu'à présent, elles n'avaient pas été activées.

Douceur était sans doute toujours vivante. En tout cas, Enziette n'avait pas laissé entendre que ce n'était pas le cas. Savoir cette pauvre femme entre les mains d'Enziette procurait à Arlian une douleur tenace, mais il ne pouvait pas y faire grand-chose.

Et Enziette avait cessé d'utiliser Douceur et Colombe pour faire chanter Arlian. Il attendait le bon moment, comme l'avait prédit Givre. En tuant Déniche de telle façon qu'Arlian et lui pouvaient tout aussi bien être soupçonnés du meurtre, Enziette avait créé une nouvelle impasse : tout ce qu'Arlian disait était désormais suspect, maintenant que son témoin avait trouvé la mort. Cette situation de blocage en place, Enziette pouvait se permettre d'attendre et de voir ce qui en découlerait.

Mais cela ne pouvait durer éternellement. Tôt ou tard, l'un d'entre eux trouverait le moyen de contredire l'autre, et Arlian avait l'intention de prendre l'avantage en capturant Traîne-Savates. Lorsqu'il avait enfin été à même d'obtenir ce déjeuner à la citadelle, il avait sauté sur l'occasion. Cet imbécile de duc s'était imaginé qu'il s'agissait d'une simple discussion futile, et il avait répondu à toutes les questions banales d'Obsidien à propos de la manière de laquelle il menait ses affaires.

La plupart des questions, qui étaient loin d'être banales, auxquelles il avait répondu concernaient l'emploi du temps du seigneur Enziette. S'il se trouvait à la citadelle, cela signifiait qu'il n'était pas chez lui, et s'il était,

comme le pensait Arlian, le seul sorcier du manoir, cela signifiait que les alarmes qui protégeaient sa propriété ne pourraient pas être aisément remplacées si elles avaient déjà été activées. Enziette ne pourrait les renouveler qu'une fois rentré chez lui.

Thirif avait ressenti la présence de ces alarmes et en avait informé Arlian. Il avait désormais pour instruction de les mettre hors d'usage, et ce par tous les moyens dont il disposait, afin qu'Arlian puisse s'introduire dans la demeure lorsque Enziette serait occupé à la citadelle.

Même Enziette ne pourrait se permettre de quitter aussi simplement un conseil auquel assistait le duc de Manfort lorsqu'il sentirait que les alarmes avaient été désactivées. Arlian aurait un peu de temps devant lui. Pas beaucoup, sans doute, mais un peu. Shibielle, l'une des Arithéiennes, avait lancé un charme sur Arlian – pas du genre de ceux qui se contentaient de rendre une personne plus attirante ou plus difficile à rejeter, mais un déguisement magique. Son apparence extérieure n'était plus du tout celle du seigneur Obsidien, mais celle d'un homme plus mince, plus sombre, avec un grand nez et une mâchoire étroite. Si on le remarquait lorsqu'il s'introduirait dans la propriété, aucun témoin ne serait capable de le reconnaître, et même si Enziette devinait la supercherie, il n'en aurait pas la preuve.

Arlian devait simplement laisser à Thirif le temps d'accomplir sa tâche et à Enziette le temps d'être suffisamment plongé dans ses affaires d'État, et il pourrait s'infiltrer dans la demeure de ce dernier et partir à la recherche de Traîne-Savates.

Bien sûr, il lui faudrait toujours franchir des murs et passer devant des gardes, mais il pensait pouvoir s'en tirer.

Au bout de la rue des Joailliers, il tourna à droite et gravit la côte en direction du modeste manoir qui se trouvait derrière la citadelle.

L'idée de passer simplement par le portail principal lui traversa l'esprit, mais des gardes y étaient postés, et il ne désirait pas leur faire de mal. Il préféra donc contourner la propriété par l'arrière.

La demeure d'Enziette était petite et ancienne d'après les standards de l'aristocratie de Manfort, mais elle était plus grande que la moyenne. Elle était haute de deux étages, bâtie en pierres noircies à la fumée et ornée de meurtrières, ce qui n'était plus à la mode depuis au moins un siècle. La bâtisse en elle-même était entourée d'une étroite cour pavée, qui était elle-même cernée d'un haut mur de pierre. Enziette n'était pas du genre à

s'encombrer de raffinements, et il n'y avait ni jardin, ni statues, ni ferronnerie ornementale, ni terrasse.

Arlian se faufila en direction de l'allée derrière la maison, faisant fi de la poterne verrouillée et barrée, et déambula lentement le long du mur d'enceinte, examinant les éventuelles voies d'accès.

Le mur était haut d'environ deux mètres cinquante et était composé de blocs de granit à l'état brut, sans ouverture d'aucune sorte à part les deux portes. Arlian se rendit compte que les pièces situées au rez-de-chaussée devaient par conséquent avoir une vue plutôt triste et limitée. La légère brume matinale persistante rendait difficile la perception des détails, il abandonna donc l'idée de trouver un endroit où il aurait de bonnes prises pour escalader le mur. En revanche, il trouva une section de mur que les serviteurs d'Enziette ne devaient probablement pas avoir dans leur champ de vision, car elle se situait relativement loin des écuries, des cuisines, du portail d'entrée et de la poterne. Il enfila ses épais gants de cuir, saisit dans sa poche une opale arithéienne et attendit, observant nonchalamment si quelqu'un se présentait dans l'allée.

Ce ne fut pas le cas, et après un moment, l'opale étincela d'une lueur blanche. Le signal de Thirif. Arlian rangea la pierre dans sa poche, rassembla ses esprits, puis s'élança vers un angle du mur et bondit au dernier moment en jetant ses mains sur l'arrête du mur.

Comme il l'avait envisagé, les bords irréguliers de la pierre entamèrent ses gants de cuir, mais pas assez profondément pour les endommager. Il se hissa et, peu après, il s'accroupit au sommet du mur d'enceinte.

Des lames de fer dentelées avaient été insérées dans la pierre, leur côté tranchant vers le haut – le style de protection qu'Arlian avait escompté. Et, comme il s'y était également attendu, personne ne s'était soucié des lames depuis des décennies, et leur tranchant s'était émoussé à cause de la rouille, du vent et de la pluie, lui évitant de se blesser sérieusement.

La brume se changea en bruine et il se débarrassa de l'humidité en clignant des yeux afin de mieux voir la maison, de l'autre côté de la cour pavée. Il se trouvait au-dessus du niveau des fenêtres du rez-de-chaussée, et sous celles du premier étage, mais on pouvait le remarquer de n'importe où s'il demeurait là trop longtemps. Il se tourna donc rapidement et se pendit par les mains sur la face intérieure du mur avant de se lâcher sur les quelques dizaines de centimètres restantes. Il se réceptionna en produisant un léger bruit d'éclaboussure, un pied dans une petite flaque d'eau.

La cour ne faisait pas plus de six mètres de long et était uniquement composée de pierres grises. Droit devant lui s'érigait le bâtiment principal, tandis que tout au bout sur sa droite se trouvaient les écuries et la remise destinée aux voitures à chevaux. La poterne et les cuisines étaient également situées sur sa droite. Il doutait que quelqu'un ait mis les pieds dans cette partie de la cour depuis des années, à moins qu'Enziette ait été suffisamment précautionneux pour instaurer des rondes dans l'ensemble de sa propriété.

Ce qui, bien sûr, pouvait être le cas, et, en réfléchissant à cette éventualité, Arlian se précipita en direction de la maison et commença à chercher un moyen de s'y introduire.

Les meurtrières n'étaient pas suffisamment larges pour qu'il puisse s'y faufiler, même s'il parvenait à en briser les montants de plomb et les vitres. Elles avaient probablement été conçues pour cela. Toutes les portes de la maison étaient certainement gardées. Il fit la moue.

Il ne pouvait pas traverser les murs, il lui fallait passer soit au-dessus, soit en dessous, mais il n'avait pas le temps de creuser un tunnel. Même une demeure de cette taille devait posséder une cour intérieure, ou au moins un atrium, et si les meurtrières étaient trop étroites pour pouvoir s'y glisser, elles serviraient idéalement d'appuis.

La plupart d'entre elles n'étaient pas éclairées. Il évita celles qui laissaient filtrer la moindre lueur, même si celle-ci paraissait provenir d'une chandelle d'une autre pièce, et décida du chemin qu'il allait prendre jusqu'au toit. Il courut ensuite tout droit et effectua un bond.

En grim pant, il se souvint qu'il avait déjà escaladé une façade, près de trois ans auparavant, lorsqu'il était arrivé à *La Maison des Six Seigneurs*. À l'époque, il était sur le point de se jeter dans les bras de Douceur, tandis que cette fois-ci il avait l'intention de retrouver Traîne-Savates – mais il aurait peut-être également l'occasion de voir Douceur. Le seigneur Enziette avait emmené Douceur et Colombe dans son carrosse, et elles pouvaient très bien se trouver dans cette maison. Ou, se rappela-t-il, elles étaient probablement dans l'une des propriétés d'Enziette en dehors de la ville. Ou elles étaient peut-être mortes. Il devait éviter de se faire trop d'illusions.

Bien sûr, Traîne-Savates pouvait également se trouver autre part, ou être mort, songea-t-il en bloquant un pied sur une fenêtre du premier étage et en tendant la main vers le haut pour chercher un appui au deuxième.

Ce n'était guère le moment de penser à cela, cependant, et il pourrait peut-être trouver d'autres preuves compromettantes. À défaut d'un témoin, un journal ou un document de n'importe quel type...

La pierre humide et rugueuse était froide contre sa joue. Ses doigts agrippèrent finalement le rebord d'une fenêtre du deuxième étage. Il prit appui de son pied libre sur le côté d'une meurtrière et exerça une poussée verticale, ce qui lui permit de positionner solidement sa main.

Le bord du toit n'était pas très loin au-dessus des fenêtres du deuxième, car celles-ci étaient placées plus haut que celles des étages inférieurs, mais il y avait une trentaine de centimètres environ en surplomb, et cela rendait l'escalade bien plus délicate. Arlian ne pouvait pas rester plaqué contre le mur tout en s'étirant vers le haut, mais il devait au contraire se retourner en se tordant et se pencher au-dessus du vide.

Il parvint à atteindre le dessous du surplomb et à diriger ses doigts vers l'extérieur avant d'effectuer un dernier bond et de s'y agripper. S'il manquait sa prise, il tomberait d'une dizaine de mètres sur les pavés en contrebas...

Mais il ne manqua pas son saut. Il se balançait au contraire sous le surplomb, les deux mains agrippées aux tuiles extérieures. Il lança une jambe vers le haut pour tenter d'y accrocher son pied. Son épée bougea dans son fourreau. Son pied retomba, mais le mouvement lui permit de jeter une épaule au-dessus des tuiles humides.

Un nouveau mouvement de balancier, et l'extrémité de sa botte se logea entre deux tuiles, ce qui lui permit de se hisser.

Il marqua une pause pour reprendre son souffle et examiner la situation. Il était accroupi sur le toit, pour le moment sain et sauf, mais il avait une vue imprenable sur la ville haute, de la citadelle à la Flèche noire. Il avait vue sur les fenêtres d'une dizaine de palais.

Et cela signifiait que si quelqu'un regardait par l'une de ces fenêtres, on le remarquerait. Il ne perdit pas plus de temps et se hâta de gravir la pente du toit, à la recherche d'une ouverture.

Lorsqu'il atteignit le faîte et jeta un coup d'œil par-dessus, il vit qu'il y avait effectivement une cour intérieure, et que les fenêtres qui y donnaient n'étaient pas de simples meurtrières. Il se précipita de l'autre côté du toit et redescendit, à moitié en rampant, à moitié en glissant. Dix minutes après le début de son ascension, il se réceptionna sur un balcon du deuxième étage

et tenta d'en ouvrir la porte. Elle était verrouillée, mais la large fenêtre à côté ne l'était pas. Il l'ouvrit en faisant levier et l'escalada rapidement.

Il se trouvait dans une chambre à coucher luxueusement décorée, mais elle possédait quelque chose d'étrange. Il fit courir un doigt dans la cuvette du lavabo qui se trouvait à côté du lit, et il en ressortit gris de poussière. Personne n'avait dormi là depuis des jours, c'était évident.

Il se détendit légèrement. Pour la première fois depuis qu'il avait atteint l'allée derrière la propriété, il ne faisait face à aucun risque immédiat de se faire repérer. En revanche, il se trouvait là sans autorisation, et, au mieux, le seigneur Enziette saurait au moment où il franchirait le portail que ses alarmes avaient été désactivées. Il pouvait également s'en rendre compte plus tôt ; il avait peut-être déjà ressenti l'interruption de leur fonctionnement. Tout dépendait de ce que ses alarmes étaient censées surveiller et à quel point Thirif avait réussi à surpasser le talent d'Enziette. Thirif était un magicien puissant, mais Enziette possédait des siècles d'expérience et Thirif travaillait dans des conditions inhabituelles et avec des outils limités.

Enziette pouvait très bien être sur le chemin du retour, à l'heure qu'il était, afin de débusquer l'intrus. Et bien qu'il ait juré de ne pas faire de mal à Arlian, il ne pouvait pas se permettre de demander à ses serviteurs de ne pas éliminer un cambrioleur. Arlian n'avait pas de temps à perdre. Il ouvrit précautionneusement la porte qui donnait sur le couloir et regarda des deux côtés. Il ne remarqua aucun signe de vie.

Il se glissa dans le couloir et referma la porte derrière lui en prenant note de l'endroit où il se trouvait. Il essaya ensuite une autre porte et trouva une nouvelle chambre vide. La suivante était verrouillée. Celle d'après menait à une réserve de linge de maison.

Il atteignit un escalier d'angle, mais il le dépassa et s'engouffra dans un nouveau couloir.

Tout au bout, une porte était fermée à l'aide d'une barre. Curieux, Arlian passa devant les pièces qui s'égrenaient de chaque côté du couloir et se dirigea silencieusement vers cette porte.

Quel que soit ce qui se trouvait derrière, le seigneur Enziette ne désirait manifestement pas lui permettre de sortir. La barre de chêne était aussi épaisse que le bras d'Arlian et était maintenue par d'immenses crochets de fer noir. Arlian colla son oreille contre la lourde porte de bois.



Il ne percevait aucun son – ou du moins, pas avec certitude. Il n'était pas certain d'avoir entendu quelques petits bruits.

Il ne pouvait guère s'agir de la chambre de Traîne-Savates, mais Arlian ressentit l'irrésistible curiosité de savoir ce que le seigneur Enziette se sentait obligé de confiner de cette façon. Il recula, dégaina son épée au cas où l'occupant de la pièce soit dangereux, puis il fit un pas en avant et souleva la barre. Elle pivota vers le haut et s'emboîta dans un support prévu à cet effet. Il actionna le loquet.

La porte était verrouillée.

Arlian fit la moue. Il savait qu'il ferait probablement mieux de ne pas se préoccuper de cette porte. Il ne disposait que de peu de temps, et Traîne-Savates ne se trouvait certainement pas dans cette pièce. Et pourtant, il désirait savoir ce qui se trouvait de l'autre côté de cette serrure. Il passa la main le long du linteau de la porte et examina le mur tout autour, mais il ne trouva aucune clé. Il aurait souhaité que l'éclairage soit meilleur, mais la seule source de lumière provenait d'une simple fente, au-dessus des marches, tout à fait à l'autre bout du couloir, et le jour, à l'extérieur, était toujours aussi gris et couvert.

Il sortit ses propres clés de sa poche et en essaya plusieurs. À sa plus grande surprise, la troisième, avec son unique dent en forme de « T » conçue pour ouvrir la porte d'une salle, fonctionna.

Mais après tout, se demanda-t-il, pourquoi se tracasser avec une serrure complexe, ici ? Il allait sans doute n'y trouver que de la poussière et des vieilles caisses ; la porte avait certainement été bloquée par habitude...

Lorsque la porte se déverrouilla, cependant, il crut entendre des sanglots, mais il n'était pas certain de leur provenance. Il brandit son épée, souleva le loquet et tira la lourde porte.

Il fut tout d'abord frappé par une odeur pestilentielle, des relents de défécation, de sang et de sueur, un épais remugle terreux. Puis il l'aperçut.

Douceur était assise en tailleur sur une paillasse au centre de la pièce, à même le sol de pierre, et le regardait fixement. Elle était nue. Des ecchymoses violettes et jaunes recouvraient ses bras et son ventre. Son épaisse chevelure noire était emmêlée, sale et grasse, et elle avait le visage barbouillé de crasse et de larmes.

Mais il s'agissait bien de Douceur. Le cœur d'Arlian fit un bond, et le jeune seigneur afficha un large sourire, même si, en même temps, ses yeux

s'emplirent de larmes. C'était tout ce qu'il pouvait faire pour s'empêcher de crier.

Elle leva les yeux vers lui sans afficher le moindre signe de reconnaissance ou de joie. Elle ne montrait que désespoir et résignation. Le sourire d'Arlian disparut. Il pénétra précautionneusement dans la pièce. Il porta un doigt à ses lèvres, lui faisant signe de garder le silence.

Elle resta assise et attendit.

Il hésita mais décida de ne pas refermer la porte. Cette barre de l'autre côté serait un sérieux obstacle, et il ne souhaitait pas rejoindre la pauvre Douceur comme prisonnier.

— Tu vas bien ? chuchota-t-il.

Elle parut perplexe.

— Je ne comprends pas, dit-elle.

Arlian jeta un coup d'œil inquiet à la porte ouverte, puis regarda autour de lui.

La pièce était grande et plutôt vide. La paille était presque la seule chose qui faisait penser à du mobilier. Une lourde table en bois massif tachée de traces sombres était appuyée contre un mur. Dans l'une des parois de pierre étaient fixés des pitons, desquels pendaient des chaînes, et deux grands coffres cadénassés avaient été poussés contre un autre mur. Chacun d'eux était surmonté d'une caisse de bois. Un pot de chambre fendu avait été jeté dans un coin. Le plancher était nu et taché à plusieurs endroits. Un foyer occupait une grande partie du mur qui lui faisait face, mais il ne contenait que des braises et de la cendre.

Enziette n'avait manifestement pas choyé ses captives autant que Kourouvain.

— Es-tu gravement blessée ? demanda Arlian. Je sais que tu ne peux pas marcher, mais peux-tu bouger ?

— Je peux bouger, répondit Douceur, visiblement troublée par la question. (Elle décroisa les jambes, révélant les moignons de ses chevilles.) Que voulez-vous que je fasse ?

Arlian la regarda fixement, incertain de la réponse qu'il devait lui donner. Ce qu'il voulait qu'elle fasse, c'était qu'elle se rende au Vieux Palais pour y être en sécurité, au chaud, et heureuse, loin de cet endroit malodorant, froid et difficile, loin d'Enziette et de ceux de son espèce – mais elle ne le reconnaissait même pas !

Puis il se souvint du charme qu'il portait.

— Douceur, c'est moi, dit-il. Triv.

— Pardon ?

Elle leva les yeux dans sa direction, plus perplexe que jamais.

— C'est un déguisement, expliqua-t-il. C'est vraiment moi. Ne reconnais-tu pas ma voix ?

Elle cilla.

— Triv ?

Arlan crut entendre une note de compréhension, mais toujours pas la moindre touche d'espoir.

— Je suis venu te libérer, dit-il.

Ce n'était pas le cas, bien sûr, puisqu'il était venu chercher Traîne-Savates. Secourir Douceur serait stupide et imprudent. Mais il ne pouvait pas la laisser là après l'avoir vue dans cet état.

— Je ne comprends pas, répéta-t-elle.

Que lui avait fait Enziette ? Arlian sentit sa poitrine se resserrer.

— Je me suis introduit ici afin de venir à ton secours, dit Arlian. Je dispose d'un endroit sûr pour toi. Hâtive, Chaton, Lys et Muscade s'y trouvent déjà. Sais-tu où est Colombe ?

— Là, dit-elle en désignant la plus grosse caisse de bois, au-dessus d'un coffre.

Ce fut au tour d'Arlan de demeurer perplexe. Il regarda la caisse.

Tenter de lui soutirer une explication dans l'état dans lequel elle se trouvait pouvait se révéler difficile. Il traversa plutôt la pièce et tira sur le couvercle de la caisse.

Il était verrouillé. Il dégaina son brise-lame, en glissa la pointe dans un interstice et fit levier. La serrure se brisa net et le couvercle s'ouvrit brusquement.

La caisse était pleine d'ossements : un crâne humain, une demi-douzaine de côtes incurvées, un morceau brisé qui avait sûrement été un bassin humain, et un fouillis d'os plus petits. Quelque chose de brun se trouvait au milieu des ossements, et Arlian s'en saisit.

Il s'agissait du cuir chevelu séché d'une femme, recouvert de fragiles cheveux bruns – exactement de la même couleur que ceux de Colombe.

— Par les dieux disparus ! chuchota Arlian.

— C'est Colombe, dit Douceur. Ou ce qu'il en reste.

Arlan jeta un coup d'œil à Douceur, à l'expression calme et morne de son visage, puis il ouvrit la plus petite caisse. Elle n'était pas verrouillée.

Elle contenait deux rouleaux de parchemin d'une texture étrange, un pain de savon et un bocal à demi plein contenant quelque chose d'orange tirant sur le jaune. De la graisse ou du suif...

— Voilà le reste, dit Douceur.

Arlian referma brusquement le couvercle.

— Il faut que je te sorte d'ici ! dit-il. Maintenant !

## UN SAUVETAGE TARDIF

Arlian ne s'était pas préparé à porter une femme nue à travers les rues de Manfort. Il avait prévu de faire marcher Traîne-Savates à la pointe de son épée, si tout s'était déroulé comme prévu, mais pas de porter quelqu'un.

Et pourtant, il fallait qu'il emmène Douceur. Sa recherche de Traîne-Savates lui parut soudainement sans importance, en comparaison. Il la prit dans ses bras.

— Y a-t-il une chose à laquelle tu tiens, ici ? demanda-t-il.

Elle le regarda d'un air inexpressif.

— Oublie, dit-il. Attends.

Il la fit basculer sur son épaule et se dirigea vers la porte.

Le couloir était vide. Il se dépêcha d'atteindre l'escalier sans réfléchir.

Il descendit la première volée de marches sans encombre, mais à mi-chemin de la deuxième, il entendit des bruits de pas à l'étage inférieur. Il remonta quelques marches à reculons.

Il sentit le corps de Douceur se tendre, et il fit volte-face, pensant qu'elle avait vu quelqu'un derrière eux. Le fait de se retourner aussi rapidement dans l'escalier avec le poids de Douceur sur l'épaule – non qu'elle ait été lourde, elle était pitoyablement légère – lui fit perdre l'équilibre. Il maintenait Douceur d'un bras en travers de ses cuisses lorsqu'il trébucha. Il se rattrapa de l'autre main, et le poing qui tenait son épée frappa contre le mur. La lame claqua contre la pierre avec un bruit métallique.

À l'étage inférieur, les bruits de pas cessèrent brièvement, puis reprirent leur rythme, s'éloignant dans le couloir.

Naturellement, dans une demeure protégée par la sorcellerie, les occupants ne s'inquiétaient pas vraiment à propos des cambrioleurs. Celui qui se trouvait là en dessous avait certainement supposé que le bruit était dû à un autre serviteur, et que cela ne le regardait pas.

Mais Douceur se mit à se tortiller. Il la posa sur une marche, regarda en haut de l'escalier mais ne vit toujours rien.

— Que se passe-t-il ? chuchota-t-il en la regardant.

Elle avait changé d'expression, désormais. Elle paraissait plus vivante – il ne s'agissait pas encore de la Douceur taquine qu'il avait connue, mais ce n'était plus la chose apathique à laquelle il avait parlé dans cette horrible pièce du deuxième étage. Elle leva les yeux vers lui.

— Êtes-vous réellement Triv ? Êtes-vous réellement venu me sauver ? demanda-t-elle.

— Oui, bien sûr ! répondit-il. Je suis seulement désolé que ça ait pris si longtemps, et de ne pas avoir pu être là à temps pour sauver Colombe.

— Mais c'est impossible ! Il va te tuer !

— Le seigneur Enziette a prêté serment, devant témoins, de ne me faire aucun mal dans l'enceinte de la ville.

— Mais je... Mais tu ne peux pas !

— Je ne peux pas te laisser ici !

Douceur détourna son regard vers le haut de l'escalier et parut s'affaïsser sur elle-même, ressemblant de nouveau à la créature maltraitée qu'il avait vue là-haut, sur sa paillasse.

— Tu as raison, dit-elle. Rien n'est pire que ça.

— Sais-tu comment sortir d'ici ? demanda-t-il, soudain empli d'espoir. Un chemin par lequel on ne nous remarquerait pas...

— Non. (Elle secoua la tête, sa chevelure emmêlée lui tombant d'une façon négligée en travers du visage.) Je ne suis pas sortie de cette pièce depuis... depuis je ne sais combien de temps. Depuis que j'ai été amenée ici.

— Maudits soient les dieux et les déesses, gronda Arlian. (Il regarda attentivement autour de lui mais ne remarqua toujours personne.) Je ne peux pas te faire passer par le toit et il est impossible de sortir par le portail, ce qui nous laisse la poterne...

— Pourquoi ne peux-tu pas me faire passer par le toit ? demanda Douceur. Est-ce par là que tu es arrivé ?

— Eh bien parce que...

Il s'interrompit. Pourquoi ne pouvait-il pas la faire passer par le toit ? Après tout, ce n'était pas comme si elle pouvait marcher, et rien ne serait plus difficile que de se battre sur le chemin de la poterne tout en la portant. En outre, la poterne était verrouillée et bloquée par une barre, il l'avait remarqué de l'extérieur. Au moins, le toit était dégagé.

Elle ne pouvait pas descendre le long du mur – elle n'était tout simplement pas assez grande pour atteindre les différents points d'appui – mais il pouvait l'envelopper dans quelque chose et la faire descendre jusqu'en bas...

Il la fit de nouveau basculer sur son épaule et remonta l'escalier, en direction des chambres inoccupées.

Elle l'observait du lit de la chambre qui possédait un balcon alors qu'il déchirait des lambeaux de draps et de rideaux et les nouait ensemble pour en faire une corde improvisée.

Il n'était pas certain de savoir de quoi il aurait besoin pour accomplir cette tâche. Il n'avait rien prévu de tel lorsqu'il s'était introduit dans cette demeure. Il avait pensé se servir de Traîne-Savates comme d'un pion ou d'un otage, afin de pouvoir sortir par l'une des portes. Il n'avait donc pas pris la peine de noter les distances exactes, ni l'emplacement des cheminées qui pouvaient se révéler utiles, ni celui des saillies auxquelles il pouvait attacher ses « cordes ». Il avait par conséquent l'intention de confectionner la corde la plus longue possible.

Il avait rassemblé tout le tissu en un tas plus épais que la misérable paillasse sur laquelle Douceur avait dormi durant ces deux dernières années, et il tentait d'estimer ce dont il pourrait avoir besoin sur le toit lorsque Douceur déclara soudain :

— Je t'aime, Triv.

— Pardon ?

Il la regarda d'un air surpris.

— Je t'aime, répéta-t-elle. Tu es venue pour moi.

Il poussa un petit rire amer.

— Cela m'a demandé plus de deux ans, dit-il. J'aurais dû venir te chercher il y a bien longtemps, gardes ou pas. J'ignorais qu'il te traiterait de

cette façon. Mais j'aurais dû m'en douter. Notamment lorsque j'ai appris que le seigneur Horim avait tué les deux qu'il avait emmenées avec lui.

— Qui ?

— Le seigneur Horim. Il se faisait appeler seigneur Fer. Il a emmené deux filles et les a tuées toutes les deux. L'une d'elles était Barbouille, mais je ne sais même pas qui était la seconde. J'ai manqué à mes devoirs envers elles, tout comme envers Colombe. Et seuls les dieux et les dragons savent ce qu'il est advenu des deux que le seigneur Drichène a emmenées.

— Mais, Triv, tu as fini par venir nous chercher. Tu es venu pour moi. C'est plus que je ne l'ai jamais espéré.

— Tu m'as probablement sauvé la vie, à Garde-Ouest, dit Arlian. Il fallait que je vienne à ton secours !

— Et je t'aime pour ça.

Il la regarda fixement durant quelques secondes, perplexe, puis se retourna vers la pile de tissu.

— Je crois que ça devrait faire l'affaire, dit-il. J'ai tout rassemblé en une seule grosse et longue corde, et je peux la diviser si c'est nécessaire. (Il soupesa une quantité de tissu puis regarda Douceur.) Te reste-t-il un peu de force ?

— Pas tellement, dit-elle. Je ne mange pas très bien, ici. Je ne peux pas grimper à cette chose, si c'est ce que tu me demandes.

— Je ne pensais pas que tu en aurais été capable, avoua-t-il. Mais si je t'installe dans une boucle de tissu, en écharpe, et si je te hisse, penses-tu pouvoir t'y maintenir ?

— Je crois, oui, répondit-elle.

— Bien.

Il se dirigea vers le balcon et observa dehors.

La cour intérieure était toujours vide, et la plupart des fenêtres n'étaient pas éclairées. Après tout, le temps froid et humide n'était guère engageant. Avec un temps pareil, ceux qui en avaient la possibilité étaient certainement restés blottis dans leur lit ou s'étaient pelotonnés devant le foyer de la cuisine.

Cela lui rappela que Douceur était nue. Se maudissant de ne pas y avoir songé plus tôt, il saisit un dessus-de-lit trop épais pour pouvoir être noué solidement et le lui tendit.

— Enveloppe-toi là-dedans, dit-il. Il fait froid.



— Merci, dit-elle en lui obéissant. (Elle leva de nouveau les yeux dans sa direction et esquissa un sourire timide, le premier qu’il voyait sur son visage depuis qu’il s’était enfui du lupanar.) Je t’aime vraiment. Est-ce que... est-ce qu’il s’agit de ton visage définitif ?

— Pardon ? Non, c’est juste un sortilège. Il se dissipera dès que je serai de retour chez moi.

— Oh, très bien. Je préfère l’ancien. Je suis impatiente de le revoir !

Arlan la regarda dans les yeux et vit de nouveau à quel point elle paraissait maigre, pâle et faible. Une pensée lui traversa l’esprit.

— À quelle fréquence te nourrissaient-ils, ici ?

— Une fois par jour, répondit-elle. Tous les matins. Ils avaient... (Elle hésita.) Tous les matins, reprit-elle faiblement.

Arlan hocha la tête et lui sourit.

— Bien. Attends-moi ici, alors.

Il se retourna et se précipita hors de la chambre, longea le couloir et tourna à l’angle.

La porte de la cellule de Douceur était toujours ouverte. Il traversa le couloir en trotinant, la referma et remit la barre en place.

Avec un peu de chance, ils ne remarqueraient pas sa disparition jusqu’au matin suivant.

Lorsqu’il en eut terminé, il se hâta de retourner au balcon.

Il ne pouvait atteindre le surplomb du toit sans aide, mais il serait assez simple de sortir une chaise sur le balcon. Ce qu’il fit, avant de marquer une pause et d’en sortir une seconde. Il fit asseoir Douceur sur cette deuxième chaise, douillettement enveloppée dans son édredon, puis il glissa une extrémité de sa corde improvisée sous son ceinturon, grimpa sur la chaise vacante et bondit vers le bord du toit.

Il se hissa ensuite en laissant la corde traîner derrière lui.

— Triv ? appela Douceur avec une note de panique dans la voix.

— Chhhh ! siffla-t-il en se penchant par-dessus le bord du toit. Chut ! Que se passe-t-il ?

— Je voulais m’assurer que tu étais toujours là, dit-elle. Que tu n’étais pas parti sans moi.

— Ne voyais-tu pas la corde remuer ? Tiens bon, je ne partirai pas sans toi, je te le promets.

Elle acquiesça d’un air malheureux, et il se retira sur le toit tout en continuant de tirer sur la corde – un dessus-de-lit en laine, un drap en lin, un

rideau en velours, un drap en lin... le tissu glissait dans ses mains et s'entassait sur les tuiles.

Lorsqu'il aperçut le dernier segment, il chercha du regard un point d'ancrage et repéra une cheminée de pierre qui paraissait appropriée. Il rampa jusqu'à elle sur les mains et les genoux, l'entoura d'une boucle de quelques mètres de corde et serra solidement.

Puis il mesura une large boucle à l'autre extrémité, tout en conservant les deux extrémités à la main, et fit descendre la boucle par-dessus le bord du toit.

— Attrape ! dit-il. Assieds-toi dessus et accroche-toi à l'aide de tes deux mains !

Il ressentit la secousse lorsqu'elle se saisit de la corde. Il la sentit tirer et remuer. Il se pencha pour voir ce qui se passait.

Douceur lui avait obéi, elle s'était assise dans la boucle de la corde et levait les yeux dans sa direction.

— Tiens-toi bien ! dit-il.

Puis il monta un peu plus haut sur le toit, s'assit et commença à la hisser.

Il entendit un petit bruit étouffé, un gémissement contenu, lorsque Douceur se retrouva extraite de son siège.

Il lui avait fait parcourir la moitié du chemin lorsqu'il se rendit compte que cela n'allait pas fonctionner. Plus elle montait, plus il avait de difficulté à faire levier. Il ne pourrait simplement pas la faire basculer par-dessus le surplomb du toit.

— Peux-tu atteindre le bord ? demanda-t-il.

— Je ne... Tu m'as dit de m'accrocher ! dit-elle.

— Très bien, tiens-toi, dit-il. Regarde, je vais faire dépasser ma jambe là où tu peux la voir. Lorsque je le ferai, continue de te tenir d'une seule main et attrape ma jambe de l'autre. Compris ?

Elle ne répondit pas, mais il se laissa glisser en bas du toit tout en tenant la corde. Il enroula une bonne longueur de corde autour de sa poitrine et la serra, afin de ne pas glisser trop loin de la cheminée à laquelle l'autre extrémité était fixée. Mais il était désagréablement conscient que, du fait de l'inclinaison du toit, s'il perdait totalement prise, il pouvait très bien se retrouver suspendu à quelques dizaines de centimètres sous le bord du toit, une dizaine de mètres sur la droite du balcon.

C'était tout de même préférable à une chute jusqu'en bas, bien sûr.

Il s'approcha prudemment du bord jusqu'à ce qu'il puisse faire dépasser son pied.

Presque immédiatement, Douceur tendit la main et s'y agrippa. Instinctivement, il s'écarta brusquement, et elle poussa un gémissement de terreur.

— Chut ! dit-il. Je suis désolé ! Maintenant, attrape-la ! Il lança une nouvelle fois son pied.

La main de Douceur s'agrippa à sa cheville, et il se pencha en avant, laissant la corde enroulée autour de sa poitrine supporter une grande partie de son poids, et il la saisit par le poignet.

— L'autre main, maintenant ! dit-il.

L'autre main apparut, et il la saisit également avant de se mettre à tirer.

Le visage de Douceur frotta contre le bord des tuiles tandis qu'il la hissait à hauteur du toit. Arlian grimaça.

— Bons dieux, je suis désolé, s'excusa-t-il.

— Ce n'est pas grave, chuchota-t-elle en se tortillant pour éviter d'autres dommages.

Il modifia sa prise et continua de la hisser, et, pas à pas, centimètre par centimètre, il parvint à la faire basculer sur le toit.

Son dessus-de-lit était tombé, cependant, la laissant nue et grelottante sur les tuiles. Arlian remonta rapidement la totalité de la corde et arracha le drap de lin qui se trouvait à son extrémité.

— Tiens, dit-il.

Elle s'en empara mais déclara :

— Je ne pourrai pas ramper si je tiens ça.

— Oh, par le sang et la mort, marmonna Arlian. Rends-le-moi, alors. (Elle s'exécuta, et il glissa le drap dans son ceinturon.) Franchissons ce toit avant que tu meures gelée, tu le reprendras lorsque nous serons en bas. Allez, viens !

Ils gravirent la pente à quatre pattes, franchirent le faîte et redescendirent de l'autre côté. Douceur était plus habituée à progresser de cette façon qu'Arlian, et elle le suivit facilement malgré son état de faiblesse et sa fatigue. La corde traînait derrière eux, toujours nouée autour du torse d'Arlian.

De l'autre côté, Arlian se détacha, enroula la corde autour de la poitrine de Douceur, puis demanda à cette dernière de se pencher par-dessus le bord.

Il s'assit, arc-bouté tant bien que mal contre les tuiles, et saisit la corde, la laissant filer main après main tandis que Douceur descendait.

Lorsqu'elle fut en sécurité sous l'avant-toit, il se mit à la faire descendre bien plus rapidement, jusqu'à ce qu'enfin, après ce qui parut être une éternité, la tension cesse. Elle avait atteint la cour pavée.

Il se laissa ensuite glisser avec la corde jusqu'à ce qu'il se retrouve dans l'alignement de la cheminée, puis il lança le reste du tissu par-dessus le bord du toit et entama sa descente, main après main.

Les nœuds tinrent bon jusqu'à ce qu'il ait presque dépassé le premier étage. Il se réceptionna durement, mais correctement et dans le bon sens. Il fut momentanément étourdi, mais rien de plus. Il ne s'était brisé aucun os et sa tête n'avait pas heurté les pavés, et il était en bas, sain et sauf.

Douceur était également en bas. Elle se mit à ramper dans sa direction sur les pavés avant même qu'il ait pu reprendre ses esprits.

La corde avait cédé juste au niveau du bord du toit. Les tuiles coupantes l'avaient entaillée, la rendant moins résistante et permettant au nœud qui se trouvait juste en dessous du bord de se défaire. Une grande partie de la corde était tombée près d'Arlian. En se relevant et en s'époussetant, il la regarda et esquissa un sourire.

S'ils parvenaient à sortir de cette cour sans encombre et emporter cette corde avec eux, il pourrait s'écouler des heures, voire des jours, avant que quelqu'un comprenne ce qui s'était passé.

Soudain, un vacarme retentit quelque part sur leur gauche. Arlian jeta un coup d'œil dans cette direction puis accourut auprès de Douceur et la prit dans ses bras.

L'extrémité de la corde était encore solidement nouée autour de sa poitrine, les morceaux de tissu les suivraient donc s'il la portait. Il la fit basculer sur son épaule et courut jusqu'à la partie la plus éloignée de la demeure, loin de la poterne, des écuries et de la remise.

Il entendit des bruits de sabots, le cliquetis de harnais et des voix qui s'exclamaient : le carrosse était de retour, et le seigneur Enziette se trouvait probablement à l'intérieur. Et s'il ne s'était pas encore rendu compte que ses alarmes avaient été désactivées, il le saurait très bientôt.

Lorsqu'ils furent à l'abri derrière l'angle de la maison, Arlian dénoua la corde qui était enroulée autour de Douceur, l'enveloppa dans le drap et commença à enrouler la corde. Il fit une pelote avec l'une de ses extrémités puis la lança par-dessus le mur d'enceinte afin qu'ils puissent la traîner

derrière eux. Il poussa ensuite Douceur vers le haut du mur jusqu'à ce qu'elle puisse se hisser à son sommet, la corde et son drap lui procurant une protection minimale contre les lames de fer.

— C'est coupant, dit-elle.

— Je sais, chuchota-t-il. Je suis désolé.

Puis il prit son élan, bondit et se hissa auprès d'elle.

Peu après, il descendit l'allée en trotinant dans la brume humide, avec un énorme ballot de tissu sur le dos. Seuls les plus observateurs auraient pu remarquer une paire d'yeux brillants à travers une minuscule ouverture au milieu de l'enchevêtrement de tissus.

## LE RÉCIT DE DOUCEUR

Il faisait agréablement bon dans le petit salon, réchauffé par une belle flambée. De la vapeur s'élevait du tas de tissu posé à terre. Douceur était étendue de tout son long sur un canapé de soie bleue, emmitouflée dans un peignoir qu'un serviteur avait apporté. Muscade, élégamment vêtue, était agenouillée auprès d'elle tandis que Noir et Arlian se tenaient debout non loin de là.

— Ce n'est pas ce que j'avais prévu, lui fit remarquer Arlian, mais elle sait peut-être quelque chose.

Muscade, penchée au-dessus de Douceur – à demi consciente – et lui nettoyant délicatement le visage à l'aide de compresses chaudes, leva les yeux.

— Vous n'avez pas l'intention *d'interroger* cette pauvre petite, n'est-ce pas ?

— Rien de pénible, je te le promets, dit Arlian. Je ne souhaite pas lui faire plus de mal que tu lui en fais.

Muscade regarda Noir, qui se tenait derrière Arlian, d'un air méfiant.

— Et lui ?

— Il ne lui fera aucun mal non plus, pas plus qu'il ne t'a fait du mal.

Noir grommela.

— Eh bien, elle n'est pas suffisamment en forme pour répondre à la moindre question, de toute façon, dit Muscade en retournant à ses soins.

— Cette femme à la jambe de bois, dame Givre, pourrait désirer s'entretenir avec elle, suggéra Noir. Elle devrait peut-être y assister, elle

aussi.

— C'est une remarque judicieuse, reconnut Arlian. Elle m'a demandé de lui envoyer un messenger lorsque j'aurais trouvé un nouveau témoin.

— Considères-tu Douceur comme un témoin ?

— Elle est ce qui s'en rapproche le plus, Noir. Envoie quelqu'un chercher dame Givre.

Noir haussa les épaules.

— Je vais m'y rendre moi-même.

Il se retourna et quitta la pièce, sans courir, mais sans perdre de temps.

Arlian demeura où il était et regarda Muscade s'occuper de Douceur. Il s'agenouilla ensuite auprès d'elle et lui demanda tendrement :

— Comment te sens-tu ?

Douceur ouvrit les yeux et le regarda. L'une de ses joues était entaillée, un large sillon peu profond à l'endroit où elle s'était cognée contre les tuiles du toit. Muscade avait essuyé la plupart du sang. Toutes les autres blessures étaient plus anciennes, mais toujours visibles.

Elle sourit à Arlian.

— Tu as retrouvé ton propre visage ! dit-elle joyeusement.

C'était vrai. Comme prévu, le sortilège s'était rompu au moment où Arlian avait franchi le seuil de chez lui.

— Oui, je sais, répondit-il. Mais comment vas-tu ?

— Ça ira, dit-elle. C'est si délicieux d'avoir de nouveau chaud, et d'être étendue là ! Et Muscade ! (Elle leva les yeux vers sa vieille amie, dont le visage sain contrastait tant avec le sien.) Triv m'a dit que tu étais toujours vivante, mais je ne le croyais pas. Qui d'autre est encore en vie ?

— Lys, Chaton et Hâtive, répondit Muscade. Elles sont toutes ici, saines et sauvées. Quant aux autres, je l'ignore.

— Rose, Soie et Barbouille sont mortes, ainsi que trois autres, mais nous ignorons de qui il s'agit, dit Arlian. Quant aux autres, eh bien, j'ai toujours bon espoir.

— Rose ? (La voix de Douceur se brisa.) Je les ai vus la tuer. Ainsi que Velours. J'ignorais pour Soie et Barbouille.

— Tu les as vus ? demanda Arlian.

Elle acquiesça.

— Et Colombe, bien sûr. Il m'a obligée à regarder.

— Il t'a *obligée* ? demanda Arlian. Pour quelle raison ?

Douceur le regarda d'un air surpris.

— Pour le plaisir, bien sûr, répondit-elle. Il prend plaisir à voir les gens souffrir. Du moins, il doit y avoir y prendre plaisir, parce que c'était toujours ce qu'il voulait faire, mais il paraissait presque en colère lorsqu'il le faisait.

Arlian la regarda en silence, d'un air horrifié, ses poings s'ouvrant et se refermant de frustration.

— Je le tuerai, finit-il par déclarer. D'une manière ou d'une autre, un jour, je le tuerai.

Douceur ferma les yeux.

— Je ne crois pas que quelqu'un puisse le tuer, dit-elle. C'est un sorcier, tu sais ? Il s'adresse aux dragons comme s'il en était un lui-même. Je ne crois pas qu'il puisse mourir, pas plus que les dragons. Peut-être en est-il un, sous une apparence humaine. Peut-être s'agit-il d'un déguisement, comme celui que tu portais.

Arlian continua de la regarder fixement, mais ses mains étaient immobiles, tandis que sa frustration se changeait en perplexité.

— Il parle aux dragons ? demanda-t-il.

— Je crois que c'est pour cette raison qu'il se fait appeler seigneur Dragon, murmura Douceur en fermant les yeux. C'est un dragon.

Arlian regarda autour de lui, comme s'il cherchait de l'assistance. Est-ce que Douceur disait la vérité ou s'agissait-il simplement de l'imagination perturbée d'une femme qui avait fait l'objet de tortures et de maltraitances durant deux longues années ?

C'est à cet instant qu'un serviteur pénétra dans la pièce, avec un plateau chargé de nourriture et de boissons, ce qui lui fournit un moment de répit bienvenu.

— Posez-le là, dit-il en désignant une table basse. (En se tournant vers Douceur, il demanda :) Peux-tu t'asseoir pour manger ?

Elle sursauta.

— Est-ce déjà le matin ?

— Non, bien sûr que non. Tu es en lieu sûr et tu peux manger quand bon te semble, lui expliqua Muscade. Allons, laisse-moi t'aider.

Ensemble, Muscade et Arlian aidèrent Douceur, épuisée, à se redresser, et ils portèrent un verre de vin à ses lèvres. Elle bredouilla puis vida le verre avec empressement.

S'ensuivit un gâteau au miel, puis des raisins, puis un nouveau verre de vin et une tranche de fromage. Elle mangea avec voracité durant quelques minutes, et Arlian et Muscade l'observèrent.



Puis elle s'interrompit brusquement, se plia en deux et vomit sur le tapis.

— Trop de nourriture riche d'un coup, marmonna Muscade. Elle est à moitié morte de faim, la pauvre petite ! (Elle se tourna vers le serviteur, qui attendait dans un coin, et dit :) Allez chercher un bouillon, quelque chose qui siérait à un enfant malade.

Le serviteur salua et se dirigea vers la porte.

— Et envoyez quelqu'un pour nettoyer cela, ajouta Arlian.

Le serviteur salua de nouveau et quitta la pièce.

Lorsque Givre arriva, une demi-heure plus tard, Arlian, Douceur et Muscade s'étaient installés dans une autre pièce, un salon où Douceur s'était pelotonnée dans un fauteuil garni de velours, emmitouflée dans son peignoir et dans une couverture, sirotant un bol de bouillon de bœuf. Hâtive les avait rejoints, et elle se faisait continuellement rabrouer car elle n'arrêtait pas de vouloir discuter avec Douceur. Hâtive insistait sur le fait qu'Enziette n'était pas pire que Kourouvain. Elle était désormais visiblement enceinte de l'enfant de Kourouvain et était déterminée à penser du bien du père de son bébé ainsi que de ses amis.

Arlian se leva lorsque Givre pénétra dans la pièce en boitillant, et il la salua respectueusement. Les trois femmes étaient incapables de se lever, bien sûr, mais Muscade tenta de la saluer partiellement. Givre agita sa canne vers elles en guise de remerciement.

— Alors, s'agit-il de l'un de vos quatre témoins ou juste d'une nouvelle prostituée que vous avez sauvée ? demanda-t-elle à Arlian sans préalable. Noir ne paraissait pas très certain à ce sujet.

Flétrissure l'avait accompagnée et il pénétra à son tour dans le salon. Arlian salua de nouveau. Noir, qui avait ouvert la porte devant ses deux invités, hésita.

— Entrez, tout le monde, dit Arlian en leur faisant signe. Voici Douceur ; et, oui, c'est une des femmes que je cherchais à secourir, mais elle pourrait également se révéler comme étant un témoin de la trahison du seigneur Enziette.

— Trahison ?

Douceur leva les yeux d'un air surpris.

— Tu as dit qu'il s'entretenait avec les dragons, dit Arlian avec douceur. Que voulais-tu dire par là ?

Elle regarda Arlian d'un air stupéfait.

— Je voulais dire qu’il parle aux dragons. Il utilise sa sorcellerie et une cuvette d’eau. Je l’ai vu faire, une fois. Je n’ai rien entendu, mais j’ai vu le dragon dans l’eau, et Enziette m’a expliqué ce que la créature disait.

Elle fut parcourue d’un frisson.

Flétriature se pencha en avant et examina Douceur attentivement. Givre s’appuya sur sa canne et dévisagea la prostituée.

— Êtes-vous sérieuse ? demanda-t-elle.

— Bien sûr que oui ! répondit Douceur en tirant la couverture à elle.

— De quelle couleur était le dragon ? demanda Givre.

Douceur hésita et jeta un coup d’œil à Arlian.

— Il était noir, dit-elle. Mais il s’agissait peut-être de magie, parce que je croyais que les dragons étaient verts.

— Ils sont noirs, dit Arlian.

— Certains d’entre eux, admit Givre. Les plus gros.

— Pourquoi vous a-t-il montré ça ? demanda Flétriature.

— Et quand ? ajouta Givre.

— Il me... il me harcelait, répondit Douceur. Il se moquait de moi en disant que je passerais le reste de ma vie à n’être qu’un jouet. Je lui ai répondu que non, que tôt ou tard je mourrais, comme Colombe, lorsqu’il en aurait assez et qu’il me tuerait. Et il me répondit que non, qu’il me garderait en vie jusqu’à ce que je sois vieille, grisonnante et encore plus impotente que je l’étais alors. (Elle déglutit.) J’étais... j’étais bien plus courageuse, à l’époque. C’était, je ne sais pas, il y a bien longtemps, durant l’été, il me semble, mais longtemps après avoir été emmenée à Manfort. Un jour où il faisait chaud, je m’en souviens. De toute façon, je lui ai répondu qu’il était plus âgé que moi et qu’il trouverait la mort avant que mes cheveux deviennent gris. Il a éclaté de rire et m’a dit qu’il était un sorcier et qu’il vivrait à tout jamais. Et je ne le croyais pas, alors il a saisi la cuvette d’eau qu’il utilisait pour nettoyer le sang, et il m’a montré qu’il pouvait parler aux dragons. (Elle jeta un coup d’œil à Arlian avant d’ajouter :) Je crois que c’est un dragon qui possède une apparence humaine, mais il ne l’a jamais dit, je me contente de le supposer.

— Ce n’est pas un dragon, dit Flétriature.

— Pas encore, du moins, ajouta Givre. Il leur ressemble de plus en plus chaque jour, cependant.

Flétriature regarda Givre.

— Croyez-vous qu’il puisse s’agir d’une illusion ?

— Probablement, dit Givre.

— Mais cela expliquerait comment il savait que mon village allait être détruit ! dit Arlian. Les dragons lui ont révélé ce qu'ils allaient faire !

— En effet, reconnut Givre, d'un air songeur. (Elle se tourna vers Flétriature.) Pourriez-vous faire apparaître l'image d'un dragon dans une cuvette d'eau ?

— Pas aussi simplement, répondit Flétriature. Du sang dans l'eau... Non, ça ne serait pas utile. (Il regarda Douceur.) A-t-il utilisé quelque chose d'autre ? Des poudres ou d'autres procédés ?

— Je l'ignore, répondit Douceur. Je n'ai rien vu de tout cela.

— S'il souhaitait juste faire apparaître une illusion pour prouver qu'il était un sorcier, demanda Arlian, pourquoi aurait-il choisi l'image d'un dragon ?

— Supposons qu'il puisse communiquer avec les dragons, dit Flétriature. Pourquoi ne voudrait-il pas nous le dire ?

— Il le garde pour lui pour être en possession de moyens que nous n'avons pas, répondit Givre.

— Mais que pourrait-il bien en faire ?

— Eh bien, il savait quand il pouvait effectuer son pillage sur le mont Fuligineux, lui fit remarquer Arlian.

Flétriature écarta cette idée.

— À quelle fréquence cela pourrait-il lui être utile ?

— Et même s'il peut communiquer avec eux, pourquoi les dragons lui diraient ce genre de choses ? demanda Givre.

— Peut-être a-t-il la possibilité de les *contraindre* à parler, suggéra Noir.

Givre et Flétriature se retournèrent, surpris, comme s'ils avaient tous les deux oublié que Noir était toujours présent.

— Contraindre un *dragon* à faire quoi que ce soit ? rétorqua Flétriature.

Noir haussa les épaules.

— Eh bien, vous en savez plus que moi sur le sujet, dit-il, mais quelqu'un – ou plusieurs personnes – ne les a-t-il pas contraints à laisser l'humanité se débrouiller toute seule lorsqu'ils sont allés se réfugier dans leurs cavernes ?

— Ce n'était pas..., commença Flétriature avant de s'interrompre et de froncer les sourcils.

— Nous ignorons pourquoi les dragons ont abandonné et sont partis, dit Givre. (Elle jeta un coup d'œil à Flétriature.) N'est-ce pas ?

Flétriature ne répondit pas, et après quelques secondes d'un silence gêné, Arlian suggéra :

— Enziette le sait peut-être.

— Enziette sait peut-être de nombreuses choses dont il ne nous a pas informés, grogna Flétriature.

Il se retourna brusquement et s'éloigna en traînant des pieds.

Les autres l'observèrent, surpris par sa soudaine sortie.

— Attendez une minute, dit Givre.

Elle commença à partir à sa poursuite en boitant, mais elle abandonna après quelques pas. Flétriature était sans doute âgé et son bras totalement délabré, mais ses jambes fonctionnaient parfaitement, et Givre ne pouvait pas en dire autant.

— Dois-je le rattraper ? demanda Noir à Arlian.

— Et faire quoi ? demanda Arlian. Le traîner ici de force ? (Il secoua la tête.) Je ne crois pas. J'ignore où il se rend, mais où que ce soit, quel mal peut-il nous causer ? Enziette a fait le serment de ne tuer ni le seigneur Flétriature, ni dame Givre, ni moi, Douceur est en sécurité ici, avec nous, et les Arithéiens nous protègent de ses sorcelleries. Laisse-le partir. S'il raconte à Enziette ce que nous avons appris, eh bien quoi ?

Givre avait entendu ce qu'Arlian avait dit, et elle revint en boitant.

— Vous devez faire erreur, dit-elle. Flétriature est en colère, maintenant, mais Enziette et lui sont amis depuis des siècles.

Ils entendirent une porte claquer dans le lointain.

— Eh bien, les dés sont jetés, désormais, déclara Arlian. (Il regarda Douceur.) C'est la raison pour laquelle Enziette ne souhaitait pas que je lui rende visite, je suppose, dit-il. Il craignait que je puisse trouver Douceur et que j'entende ce qu'elle avait à dire.

— Oh, il ne souhaitait simplement probablement pas que vous le dérangiez, dit Givre. Mais il a commis l'erreur de permettre à cette fille de voir ce dont elle a été témoin et de la laisser en vie. Et c'est sans compter sur le récit de la destruction de votre village. Il n'est pas dans les habitudes d'Enziette de commettre deux erreurs aussi importantes en une seule décennie, et, malheureusement pour lui, elles impliquent des personnes qui se connaissent. (Elle secoua la tête.) Il est de plus en plus étrange, ces derniers temps...

Douceur frissonna.

— C'est une horrible créature, dit-elle. Ce qu'il m'a fait, et à Colombe...

— Que vous a-t-il fait ? demanda Givre avec curiosité.

Douceur leva les yeux vers elle, puis vers les autres, Hâtive, Muscade, Arlian et Noir.

— Vous ne voulez certainement pas l'entendre, dit-elle.

— Si tu souhaites nous le dire, nous désirons l'entendre, dit Arlian. Mais si tu ne veux pas en parler, ce n'est pas grave. C'est comme tu le désires.

Douceur hésita avant de poursuivre :

— Il faut que je le raconte à quelqu'un. Et il ne faut pas que je tarde à le dire. Lorsque j'avais un client particulièrement grossier, j'avais l'habitude d'en faire part à Rose, c'était ainsi plus facile à supporter. Et elle en faisait autant. Mais Rose est morte...

Elle éclata soudain en sanglots, et Arlian s'empressa d'aller la reconforter.

Lorsqu'elle se fut calmée, elle poursuivit.

— J'ai tout d'abord cru que ce ne serait pas pire qu'au lupanar, dit-elle d'un ton monotone. Je pensais que ce serait plus ou moins la même chose, mais avec Enziette et ses invités, plutôt qu'avec ceux qui payaient Maîtresse. Colombe et moi nous disions cela dans le carrosse, et dès la première nuit au manoir, il semblait que nous avions raison. Il nous a posées sur un lit dans une pièce inoccupée. Mais ensuite, le jour suivant, l'autre pièce était prête, celle où tu m'as trouvée, Triv...

Elle ne cessait plus de parler. Elle n'avait pas encore abordé le sujet de la mort de Colombe causée par une lente torture que Hâtive n'y tint plus et demanda à se faire emmener ailleurs. Noir lui rendit ce service.

Muscade pleura fréquemment et se couvrit les oreilles durant certaines parties du récit.

Noir revint après avoir porté Hâtive à sa chambre, mais il dut de nouveau quitter la pièce peu après, une fois qu'elle eut rendu compte de ce qu'il était advenu de Colombe, afin de se vider l'estomac.

Arlian se sentit mal à plusieurs occasions, pleura une ou deux fois, mais il resta jusqu'à la fin.

Givre s'assit au début du récit, et elle demeura dans cette position et écouta, manifestement peu émue, jusqu'à ce que Douceur en ait terminé.

Elle avait commencé peu après midi. Au moment où son récit prit fin, le soleil était couché et on avait allumé des chandelles. Elle s'interrompit brièvement à quelques reprises, pour manger ou pour d'autres nécessités, mais elle avait parlé presque constamment durant plusieurs heures. Sa voix s'était affaiblie et était devenue rauque.

— ... Je ne l'ai pas reconnu, au premier abord, dit-elle en tendant la main pour caresser la chevelure d'Arlian. Il s'est présenté, mais je n'arrivais pas à le croire. J'ai cru qu'il s'agissait d'une nouvelle astuce, d'une nouvelle façon pour le seigneur Dragon de tenter de me rendre folle. Mais il s'agissait réellement de Triv. Il m'a portée jusque dehors, il m'a hissée sur le toit, il m'a fait descendre en dehors de la maison et il m'a portée jusqu'ici sur son dos. Et je l'aimerai pour ça aussi longtemps que je vivrai.

Elle l'attira à elle pour l'embrasser.

— Eh bien, dit Givre en tendant la main vers sa canne. Je crois que c'est une bonne façon de terminer cette histoire, et je ferai mieux de vous quitter. (Elle pointa sa canne en direction d'Arlian.) Demain, en milieu de matinée, je compte sur vous pour vous rendre rue de la Flèche noire. Je crois qu'il serait bon que nous y ayons une discussion.

— Bien sûr, dit Arlian en se libérant de l'emprise de Douceur. Demain en milieu de matinée.

— Ne l'amenez pas, dit Givre. Gardez-la ici en sécurité, et peut-être que nous viendrons tous pour nous entretenir avec elle.

Arlian salua en guise d'acquiescement.

— Et je vous suggérerais, poursuivit Givre en boitillant en direction de la porte, de prendre tous un peu de repos. Je suis sûre que vous allez en avoir besoin.

## LA DEMANDE D'AUDITION

La matinée était brumeuse, mais on apercevait faiblement la lumière du soleil dans le ciel, et Arlian était pratiquement certain que le brouillard ne tarderait pas à se dissiper. Et, bien sûr, le monde extérieur n'avait plus d'importance lorsqu'il se trouvait au siège de la Société du Dragon.

Il arriva au milieu de la matinée, comme on le lui avait demandé, et plusieurs membres étaient déjà présents, y compris Givre. Il reconnut Flûte, Fracasse et quelques autres, et, bien sûr, Porte gardait l'entrée.

Flétrissure était absent, tout comme Enziette, Drichène, Toribor et Clou. Arlian fit la moue. Il s'inquiétait de l'absence de ses quatre ennemis cœurs de dragon. Et s'ils conspiraient en vue de tuer Douceur, de détruire la preuve de leur félonie ?

Bien sûr, cela laissait supposer qu'ils avaient tous connaissance des capacités particulières d'Enziette – qu'il s'agisse d'un don divinatoire ou d'une aptitude à communiquer avec les dragons –, et il était peu probable que ce soit le cas.

— Vous voici, dit Givre en levant les yeux. (Elle était assise à une table presque au centre de la pièce principale.) Venez, prenez place et laissez-moi vous expliquer quelques petites choses que je ne pouvais pas dévoiler en dehors de ces murs.

Arlian s'installa auprès d'elle et se pencha pour l'écouter.

— La Société du Dragon ne possède pas de nombreuses règles, lui expliqua Givre, mais elle en a tout de même quelques-unes, comme vous le savez. L'une d'elles implique que tout savoir au sujet des dragons soit

partagé. Cela figurait dans le serment que vous avez prêté. Une autre, qui n'est pas aussi fondamentale, veut que toute connaissance d'une nouvelle technique de sorcellerie soit également partagée. Enziette a manifestement enfreint au moins l'une de ces règles. Personne ici ne prêtera attention au fait qu'il ait torturé la fille et qu'il en ait tué une dizaine d'autres, mais qu'il ait rompu son serment est inacceptable. Au moins en théorie, ce qui signifie que nous devons tenir une audition, durant laquelle tous les membres intéressés auront l'occasion de l'interroger, comme nous le faisons lors des initiations – et comme lors d'une initiation, il devra répondre avec sincérité à chaque question que nous lui soumettrons. S'il manque à ses devoirs, nous aurons le choix : l'expulsion, l'exil ou la mort. Depuis huit cents ans que le Société du Dragon existe, aucune audition de ce type ne s'est jamais tenue, à ma connaissance, mais telles sont les règles. Étant donné qu'il s'agit du seigneur Enziette, j'imagine que nous ne voterons pas sa mise à mort, mais quelle que soit la décision que nous prenions parmi les deux choix restants, cela vous laissera libre de mettre vous-même fin à ses jours.

— C'est ce que je pensais, dit Arlian.

— Bien sûr. Toutefois, ne vous faites pas trop d'illusions, Enziette s'est montré suffisamment malin pour pouvoir survivre durant près de mille ans. Je suppose qu'il répondra honnêtement aux questions. Il est possible qu'il n'ait enfreint aucune règle, bien que je ne voie pas comment il aurait pu s'y prendre. En outre, s'il a rompu son serment, il prétendra posséder des circonstances atténuantes, et il implorera le pardon de la Société du Dragon, ce qui, selon toute probabilité, lui sera accordé.

Arlian serra les dents.

— Ce qui nous mènerait de nouveau à une impasse.

— En effet. Toutefois, laissez-moi vous faire part de différentes possibilités, qui ne sont pas régies par les règles officielles. (Elle regarda autour d'elle pour voir si quelqu'un d'autre écoutait, puis elle poursuivit.) Enziette est l'un des fondateurs de la Société du Dragon, avec Sharrae, Flétrissure, Clou et Réhirien. Flétrissure, Clou et Réhirien étaient tous un peu plus jeunes. Si Enziette paraît être leur cadet, ce n'est que le reflet de leur âge relatif lorsqu'ils ont absorbé l'élixir. Depuis la mort de Sharrae il y a trois cents ans, Enziette est le membre le plus ancien toujours en vie, ce qui signifie qu'il détient le rang le plus élevé au sein de l'organisation. Les trois autres membres fondateurs sont tenus en haute estime, et Enziette est de loin le plus actif d'entre eux, le plus craint et le plus respecté. Il est en



outre le conseiller en chef du duc de Manfort, ainsi qu'un sorcier d'un rang juste inférieur à celui du seigneur Drichène. Je ne suis pas du tout certaine que l'organisation dans son ensemble ait le courage de l'affronter, de l'exclure, de l'exiler ou de le tuer. En réalité, je crois que le simple fait de tenir une audition provoquera des tensions insoutenables au sein de l'organisation, et cela pourrait même la faire voler en éclats ; l'ensemble de l'organisation pourrait se disloquer en factions antagonistes. (Elle marqua une pause et regarda Arlian droit dans les yeux.) Souhaitez-vous prendre ce risque ?

Arlian lui rendit son regard.

— Oui, répondit-il.

Il n'en dit pas davantage, mais il n'en pensait pas moins. Il n'appréciait guère la Société du Dragon. Il n'en était pas membre depuis suffisamment longtemps pour en être devenu dépendant. Il ne voyait pas quels avantages elle pouvait lui procurer. Il savait qu'elle possédait de l'influence sur la gouvernance des Terres des Hommes et que ses membres la considéraient comme une force de stabilité déterminante, mais il n'était en aucune façon convaincu du bien-fondé d'un tel point de vue.

En fait, il avait dans l'idée que le démantèlement de l'organisation serait une très bonne chose. Pouvait-il réellement être bénéfique pour l'humanité de laisser les cœurs de dragon mener les affaires des mortels ordinaires ? Des cœurs de dragon insensibles et indifférents, sans famille, étrangers à la notion de vieillissement, à peine conscients du déroulement du temps... Que savaient-ils de la meilleure manière de diriger le monde de tous les jours, dont ils étaient si éloignés ?

Givre pensait manifestement que l'organisation était une institution de bienfaisance, mais Arlian n'était pas de cet avis.

Givre le regardait toujours, comme insatisfaite de sa réponse trop brève. Il développa donc :

— Si l'organisation peut être si aisément brisée, cela vaut-il la peine de tenter de la préserver ?

— Ah, dit Givre en s'enfonçant sur son siège. Vous êtes jeune. Souvent, les choses les plus délicates sont celles qui méritent le plus d'être sauvées.

— Le seigneur Enziette est un criminel d'après toutes les règles de bon sens, y compris d'après celles de l'organisation qu'il a cofondée, dit Arlian. Il doit répondre de ses crimes.

— Quel qu'en soit le prix ?

Arlian voulut répondre, mais il conserva le silence.

— Non, finit-il par répondre. Je ne dirais pas cela. Il y a des choses qui ne valent pas la peine d'être payées au prix fort. La Société du Dragon, en revanche, n'en fait pas partie.

— Très bien, alors, dit Givre en tapotant sa canne contre le sol. Elle se leva, ramassa son os poli et frappa sur la table.

— Votre attention, mesdames et messeigneurs ! demanda-t-elle d'une voix claire et intelligible.

Les autres membres présents dans la pièce levèrent les yeux dans sa direction, diversement surpris selon les cas.

— Il a été proféré une sérieuse accusation, déclara Givre. Un membre de l'organisation accuse le seigneur Enziette d'avoir trahi notre confiance et d'avoir rompu son serment. Convoquons le seigneur Enziette à une audition, afin que ces charges puissent être formulées et qu'il ait la possibilité d'y répondre !

— Enziette ? Avez-vous perdu la raison ? demanda quelqu'un.

Givre regarda attentivement l'intervenant.

— Le seigneur Enziette, dit-elle, a été accusé de conspirer avec les dragons.

— C'est de la folie !

— Nous avons un témoin, s'interposa Arlian.

— Qui ?

— Elle n'est pas membre de l'organisation et n'a donc pas la possibilité de pénétrer en ces lieux, dit Givre. Trois d'entre nous ont entendu son récit, cependant, et ont toute raison de penser qu'il s'agit de la vérité.

— Si ce n'est pas un membre, qui porte cette accusation ?

— C'est moi, répondit Arlian en se levant.

Plusieurs voix s'élevèrent en même temps.

— Mais vous venez juste de nous rejoindre !

— N'avez-vous pas déjà prêté serment de tuer le seigneur Enziette ?

— Pour quelle raison devrions-nous vous croire ?

Givre leva les mains pour demander le silence.

— Le seigneur Obsidien est un membre de l'organisation à part entière, dit-elle. Il a le droit d'effectuer une demande d'audition auprès du seigneur Enziette. Et si l'organisation estime que l'accusation manque de sérieux ou qu'elle a été uniquement portée dans une intention de malveillance

personnelle, nous aurons alors la possibilité d'effectuer une demande d'audition auprès du seigneur Obsidien.

Arlian la regarda d'un air surpris. Elle n'avait pas mentionné cette possibilité.

— Je demande que le seigneur Enziette soit cité à comparaître devant cet auditoire ! déclara Givre.

Le seigneur Fracasse demanda :

— Porte, c'est votre travail, n'est-ce pas ?

— Si personne d'autre ne se porte volontaire..., répondit Porte d'un air gêné.

— Il ne devrait pas s'y rendre seul, fit remarquer dame Flûte. Pas pour *Enziette*.

— Je l'accompagnerai, dit Fracasse.

Plusieurs voix s'élevèrent. Arlian regarda Givre.

— Vous êtes l'accusateur, dit-elle. Vous devez rester ici. Et ayant moi-même formulé la demande d'audition, je me suis désignée comme responsable de cette affaire. Je dois donc également demeurer en ces lieux. Si vous craignez qu'ils l'aident à s'échapper, cependant, vous pouvez demander à quelqu'un de confiance de les accompagner.

Arlian regarda autour de lui puis secoua la tête.

— Je ne souhaite envoyer personne en particulier, répondit-il.

Givre haussa les épaules.

— Comme il vous plaira. (Elle se retourna, remarqua que Porte était en train d'organiser un groupe pour aller cueillir Enziette à son domicile et se rassit.) Nous avons terminé pour le moment, il ne nous reste plus qu'à attendre.

Arlian était nerveux, impatient de passer à l'action. Mais il n'y avait rien à faire. Il n'avait plus qu'à attendre que l'on ramène Enziette. Il regarda partir le groupe de Porte, composé d'environ une dizaine de membres, puis s'assit et tenta de conserver son calme – mais il n'y parvint pas. Presque involontairement, il se leva et chercha quelque chose à faire, quelque part où se rendre.

— Vous ne pouvez pas quitter la pièce, lui dit Givre. Cela fait partie du règlement. En théorie, cette restriction a pour but de vous empêcher de tendre une embuscade.

— J'aurais pu en tenir une auparavant, si telle avait été mon intention, lui fit remarquer Arlian.

— Vous avez raison, reconnut Givre. Je n'ai jamais dit que cette règle se justifiait.

Arlian la regarda un moment, puis il se détourna. Il songea à envoyer un message au Vieux Palais, afin de s'assurer que Douceur et les autres allaient bien. Et si Enziette tentait de réclamer son « bien » ? Après tout, Arlian lui avait volé une esclave légalement acquise.

Il n'avait aucun messenger sous la main, cependant, il déambula donc dans la pièce, admirant les dizaines d'objets étranges qui y étaient rassemblés, interrogeant Givre et d'autres membres de l'organisation à propos de certains d'entre eux.

Les minutes s'égrenèrent et s'ajoutèrent aux précédentes, petit à petit, jusqu'à ce qu'Arlian fût certain que des heures s'étaient écoulées, si ce n'étaient des jours. Puis la porte s'ouvrit soudain, et un babillage de voix animées attira l'attention des personnes présentes. Le groupe qui était parti chercher Enziette était de retour, mais Arlian ne remarqua aucun signe d'Enziette, de Toribor ou de Drichène.

Flétrissure était présent, en revanche, ainsi que Clou.

— Il est parti, annonça Porte en pénétrant dans la pièce. Lui, plusieurs de ses gardes, de ses serviteurs et de ses hommes de main, ainsi que les seigneurs Drichène et Bedaine et une partie de leur maisonnée. Ils se sont réunis chez Enziette ce matin, à l'aube, puis ils ont quitté la ville.

— Mais nous avons trouvé ces deux-là qui discutaient devant le portail d'Enziette, ajouta quelqu'un en désignant Flétrissure et Clou.

— Alors interrogeons-les, proposa quelqu'un d'autre. Je veux savoir la vérité !

Flétrissure se retourna et lança un regard furieux à l'intervenant.

— *De quel droit ?* hurla-t-il.

Les autres mirent instantanément un terme à leurs discussions.

— De quel droit osez-vous suggérer que l'on m'interroge ? poursuivit Flétrissure. Suis-je, moi aussi, accusé de retenir des informations que j'ai juré de partager ? Si c'est le cas, montrez-moi mon accusateur !

— Personne ne vous a accusé de quoi que ce soit, dit Porte d'un ton las.

— Alors ne parlez pas de m'interroger, comme si j'étais un serviteur qui aurait dérobé de l'argenterie ou un vilain garnement ! s'écria Flétrissure en faisant de grands gestes. Je suis plus âgé que vous tous. J'étais sur les remparts de cette cité et j'ai combattu les dragons avant même votre naissance !

Clou s'éclaircit la voix. Givre esquissa un sourire en coin à ces paroles et chuchota à Arlian.

— Personne n'est certain de savoir lequel de ces deux-là est le plus âgé.

— Monseigneur, intervint quelqu'un, nous n'exigeons rien de vous, mais nous vous *demandons* de nous accorder la faveur de nous dire ce que vous savez à propos de cette affaire. À votre façon, de la manière qui vous plaira.

Un murmure d'approbation parcourut l'assemblée.

— Très bien, acquiesça Flétrissure en hochant la tête. Asseyez-vous, tenez-vous tranquille, et je vous expliquerai.

Les différents membres de l'organisation, dont Arlian, prirent place. Somme toute, plus d'une vingtaine de personnes s'installèrent pour écouter le récit de Flétrissure. Clou s'assit à côté de ce dernier. Porte prit place derrière lui, bloquant le passage menant à la porte.

— Hier, dit Flétrissure, le seigneur Obsidien est entré en possession d'une esclave qui avait séjourné dans la demeure du seigneur Enziette. Cette esclave, que le seigneur Obsidien connaît depuis des années et en laquelle il a toute confiance, a raconté à ce dernier, à Givre et à moi-même que le seigneur Enziette s'était vanté auprès d'elle de posséder certains pouvoirs de sorcellerie différents de ceux que nous connaissons tous, et il lui en a fait la démonstration. Même si Givre et Obsidien ont jugé bon de baser leurs accusations contre le seigneur Enziette sur les dires de cette esclave, j'ai moi-même pris la décision de me rendre chez lui hier soir, de lui présenter les faits tels que je les avais compris et de lui demander des explications.

Il marqua une pause et regarda autour de lui la vingtaine de visages absorbés.

— Il n'a pu me fournir aucune explication, poursuivit Flétrissure. Il m'a dit que certaines raisons, inconnues de nous tous, l'avaient contraint à nous taire la vérité ; qu'un serment prêté préalablement à la constitution de la Société du Dragon l'avait empêché de nous révéler chacun des détails de ses connaissances dans le domaine de la sorcellerie et continuait de l'empêcher de répondre aux questions que nous lui posions.

» Je lui ai dit que ce n'était pas une raison suffisante, et il m'a répondu que tout ce qu'il pouvait faire pour m'apaiser était de se rendre en un certain lieu et de demander à être libéré de son ancien serment ; que si je le lui permettais, il partirait et reviendrait aussitôt pour répondre aux questions

de l'organisation. Je lui ai donné mon accord, il a réuni sa maisonnée, invité quelques amis à le rejoindre, et il est parti très tôt ce matin.

— Où a-t-il l'intention de se rendre ? demanda Flûte.

— Je l'ignore, répondit Flétrissure. Je le lui ai demandé, mais il ne souhaitait pas me répondre. Il m'a dit qu'il serait absent durant une très longue période mais qu'il reviendrait. Au printemps, probablement, et, quoi qu'il en soit, avant la fin de l'année.

— Mais il a quitté Manfort ! s'exclama une femme du nom de Verroterie, en regardant Arlian.

— En effet, reconnut Flétrissure.

Clou grommela et se leva.

— C'est un piège, bien sûr, dit-il. Enziette m'a dit la même chose et m'a invité à me joindre à eux. Oh, il est parti faire une mystérieuse excursion pour satisfaire Flétrissure, c'est vrai, et je ne sais rien de plus à ce sujet que ce que Flétrissure vous a dit, mais ce n'est pas une coïncidence s'il s'agit là d'une occasion pour Arlian et *tous* ses ennemis jurés sauf moi de se rencontrer en dehors de l'enceinte de la ville. (Il regarda directement Arlian.) Partez à sa poursuite, si vous le désirez, lui dit-il. Il espère que vous le ferez, et il vous attendra.

Arlian se leva et demanda à Flétrissure :

— Est-ce vrai ?

— Je suppose que oui, admit Flétrissure. Et le plus beau, dans tout ça, c'est de tous vous faire sortir de la ville, afin que vous puissiez régler vos différends une fois pour toutes et laisser les autres tranquilles. Oui, je crois qu'il va vous tuer, mais si vous partez à sa recherche et parvenez à le tuer, je n'en pleurerai pas. Cela me surprendrait, mais je ne pleurerais pas. (Il s'approcha et baissa le ton.) Vous ne nous avez apporté que des ennuis depuis que vous êtes arrivé, Obsidien, et cela ne me plaît guère. D'une façon ou d'une autre, je veux que cette affaire soit réglée, pour que l'organisation puisse poursuivre son existence en harmonie, comme elle l'a toujours fait.

— Rabat-joie ! marmonna Givre.

Arlian lui jeta un coup d'œil puis se tourna vers Clou.

— Et pourquoi n'avez-vous pas accepté l'invitation d'Enziette ? Pourquoi n'êtes-vous pas parti avec lui ? J'ai juré vengeance contre vous aussi bien que contre les autres.

— Je préférerais que vous abandonniez ce serment, répondit calmement Clou. Je souhaiterais bien plus avoir votre pardon que votre sang. Je me suis déjà excusé pour mes crimes, et je le referai, si vous le souhaitez. J'ai fait ce que j'ai pu pour me racheter, et je referai amende honorable si on me le demandait. Si, après cela, vous insistez toujours pour me tuer, eh bien, je ne vous rendrai pas la tâche aisée : je resterai entre ces murs aussi longtemps que je le pourrai. Enziette est peut-être déterminé à vous voir mort, et Flétrissure peut souhaiter qu'il soit mis un terme à cette situation, mais je préférerais de beaucoup que la situation demeure telle qu'elle est.

Arlian le regarda fixement durant un moment, puis il se tourna en direction de Flétrissure.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda-t-il. Pourquoi l'avez-vous prévenu et laissé s'échapper ?

Le vieil homme se pencha vers lui et chuchota :

— Écoutez, Obsidien. Vous aviez raison. Enziette communique avec les dragons. Il me l'a avoué. Mais ne voyez-vous pas ce que cela signifie ?

— Non, répondit-il rageusement. En plus de ça, il nous a tous trompés.

— Cela signifie qu'il sait où ils se trouvent ! siffla Flétrissure. Il peut aller à leur rencontre, et ils ne le tueront pas à vue. Il peut aller chercher du venin !

Arlian le regarda fixement.

— Pour votre amante, dit-il.

— Oui ! (Flétrissure frappa sur la table.) Pour Marasa ! Et pour votre propre petite amie, si vous en avez une ! Pour tous ceux qui en souhaitent ! Nous pouvons tous devenir immortels !

— Et en échange de sa promesse de vous rapporter du venin, vous l'avez laissé partir, dit Arlian d'un ton amer.

— Oui, soupira Flétrissure. Je ne voulais pas manquer cette occasion. Je ne souhaitais pas que la querelle qui vous oppose, tous les deux, puisse détruire la Société du Dragon. Donc, en effet, je l'ai laissé partir, et lorsqu'il reviendra, s'il possède le venin, j'ai l'intention de le soutenir sans réserve.

— S'il revient, rectifia Arlian. Et si je parviens à le tuer en premier ?

— C'est un risque que je vais prendre, répondit Flétrissure.

— Allez-vous partir à sa poursuite ? demanda Givre.

— C'est un piège, dit Clou.

— Mais il s'agit également de l'occasion dont vous rêviez, dit Flétrissure. Trois d'entre eux, hors de la ville...

Arlian les regarda l'un après l'autre et tenta de réfléchir.

Ses ennemis étaient vulnérables, en dehors du champ de la protection fournie par le serment, mais ils l'attendaient ; ils étaient prêts et se montreraient prudents. De plus, ils seraient largement en surnombre. Flétrissure avait tout fait pour qu'il y aille et qu'il meure, mettant ainsi fin au conflit qui déchirait l'organisation – et récupérant par la même occasion du venin pour sa maîtresse. Flétrissure l'avait reconnu, il s'était arrangé pour qu'Arlian trouve la mort en tentant de mener sa quête de vengeance.

Et au Vieux Palais, Douceur l'attendait, toujours affaiblie par sa longue épreuve. Pouvait-il la quitter ?

Il fallait également prendre en compte d'autres éléments : est-ce que Drichène et Toribor avaient emmené leurs captives avec eux ? Est-ce que ces quatre femmes étaient encore en vie ? Il devait enquêter à ce sujet... s'il restait en ville.

Il avait prêté serment de tuer ces trois hommes, et il en avait désormais l'occasion.

Mais Douceur était au Vieux Palais et avait besoin qu'il prenne soin d'elle.

Il pouvait peut-être attendre, partir à leur recherche plus tard et prendre Enziette et les autres par surprise, après tout. Mais s'il patientait, comment saurait-il quelle direction ils avaient empruntée ?

— Allez-vous partir à sa poursuite ? répéta Givre.

— Je l'ignore, répondit Arlian en enfouissant son visage dans ses mains. Je l'ignore !



## DE DOUX ADIEUX

Arlian était soucieux en se dirigeant vers la demeure du seigneur Drichène. Douceur ne guérissait pas aussi rapidement qu'il l'aurait souhaité. En fait, elle lui avait paru plus faible que jamais lorsqu'il l'avait quittée pour se rendre chez Drichène.

Il jeta un coup d'œil aux gardes qui l'encadraient. Il était arrivé au portail et avait demandé à voir Drichène, comme s'il ignorait que l'homme ne se trouvait pas en ville et qu'il était parti pour un long voyage. Le portier lui avait répondu que le seigneur Drichène était en déplacement, mais qu'il avait laissé des consignes au cas où le seigneur Obsidien se présentait.

Il aurait dû s'en inquiéter, il était trop préoccupé par la santé de Douceur pour penser à autre chose. Après tout, Drichène ne pouvait pas avoir ordonné qu'on lui inflige une blessure mortelle. Même si les termes exacts du serment offraient la possibilité d'être interprétés pour le permettre, Drichène devait savoir que le reste de l'organisation ne tolérerait pas une telle duperie dans ce cas précis.

Arlian se fit escorter jusqu'à l'allée principale, entre des massifs de fleurs aux couleurs éclatantes qu'il remarqua à peine, puis jusqu'au vestibule du bâtiment principal, une petite pièce aux fenêtres teintées qui projetaient une lumière bleu et jaune sur le sol de marbre. Là, l'un des gardes qui l'avaient accompagné annonça à une domestique au regard inquiet :

— Voici le seigneur Obsidien.

— Oh, s'exclama la bonne. Celui qui...

Elle n'acheva pas sa phrase mais jeta au garde un regard interrogateur. Il acquiesça.

Cet échange troubla la réflexion d'Arlian. Il regarda autour de lui, se demandant si Drichène avait élaboré un piège non mortel.

— Par ici, alors, dit la bonne en tendant la main et en ouvrant le chemin.

Arlian la suivit le long d'un couloir, ils tournèrent à un angle et débouchèrent dans une grande bibliothèque, où un balcon, à près de trois mètres du sol, faisait le tour de la pièce et donnait accès à un deuxième niveau de rayonnages de livres.

Deux corps nus se balançaient de la rampe du balcon. Deux corps avec des jambes qui s'achevaient par des moignons, deux femmes qui pendaient par le cou au bout d'une corde.

— Il les a pendues la nuit dernière, dit la bonne. Avec précipitation.

Arlian regarda les deux cadavres. Il n'était pas aisé de distinguer leurs traits tordus et congestionnés, mais il les reconnut. Il s'agissait d'Étincelle et de Furet.

— Il a dit que c'était un cadeau spécialement pour vous, monseigneur, poursuivit la bonne. Un cadeau de départ, que nous devons vous montrer dès votre venue.

Arlian serra les dents. Sans un mot, il se retourna et se dirigea vers la sortie.

Personne n'esquissa le moindre geste pour l'arrêter, ce qui était aussi bien. Il avait la main posée sur la poignée de son épée et il aurait abattu quiconque se serait mis en travers de son chemin.

Il savait qu'Enziette n'accordait aucune importance à ceux qui n'étaient pas de son espèce, à ceux qui ne possédaient pas le cœur du dragon. Il les considérait comme des objets dont il pouvait disposer à sa guise. Il ne s'était pas rendu compte que le seigneur Drichène partageait le même point de vue.

Et deux femmes innocentes de plus avaient trouvé la mort parce qu'il n'avait pas compris qu'elles se trouvaient en danger.

Il était peut-être déjà trop tard, mais il en manquait encore deux à l'appel. Arlian courait depuis qu'il avait quitté les terres de Drichène. Il se précipitait vers la propriété plus modeste de Toribor, à la lisière sud de la ville haute.

— Je cherche deux esclaves, dit-il au portier sans préambule. Deux jeunes femmes sans pieds.

Surpris, le portier le dévisagea.

— Ah, ne s'agirait-il pas de Grillon et de Ruisseau ? demanda l'homme.

— Si, répondit Arlian.

En procédant par élimination, il savait désormais que celles qui avaient trouvé la mort au lupanar étaient Santal et Ambre. Enfin, il avait les seize noms.

— Je pensais bien que vous parliez d'elles, dit le portier. Elles ont vécu ici durant des années. Ce sont les seules avec les pieds tranchés.

Au moins, Toribor ne les avaient pas tuées depuis longtemps, contrairement à Enziette, qui avait massacré Colombe, et à Horim, qui s'était débarrassé de Barbouille et de son amie jusqu'alors inconnue. Mais il avait dû suivre l'exemple affreux de Drichène.

— Où se trouvent-elles ? demanda Arlian.

— Le seigneur Toribor les a emmenées avec lui, dit le portier.

— Sont-elles toujours en vie ? demanda Arlian, soulagé.

— Eh bien, elles l'étaient lorsqu'elles sont parties, répondit le portier, manifestement interloqué par la question.

Arlian ne prit pas la peine d'étancher la curiosité de l'homme ; il fit demi-tour sans dire un mot et prit la direction de chez lui en trotinant.

Deux mortes de plus. Mais deux étaient encore vivantes ! Il pouvait encore les sauver. Il esquissa un sourire de soulagement, mais il le réprima rapidement.

Grillon et Ruisseau. Il se souvenait très bien d'elles. Grillon était la plus petite des filles de *La Maison des Six Seigneurs*, et on faisait appel à elle pour tenir le rôle d'une enfant dans les jeux de certains clients. Un rôle qu'elle détestait. C'est pourquoi elle tentait très durement de paraître plus que son jeune âge.

Et Ruisseau avait reçu ce surnom à cause de son habitude de fredonner et de babiller doucement lorsqu'elle travaillait ou qu'elle était heureuse.

Ces deux-là étaient un argument de plus pour qu'il quitte la ville et parte à la poursuite de ses ennemis. Mais il s'inquiétait pour Douceur. Elle paraissait si malade... Son sourire mort-né disparut totalement, et il accéléra l'allure.

Une fois chez lui, au Vieux Palais, il prit à peine le temps de jeter sa cape dans un coin avant de se précipiter vers la chambre de Douceur. Il lui avait donné une chambre dans l'aile est, avec une magnifique vue sur les jardins, même si, à cette période de l'année, ce n'était pas tout à fait un

enchantement, car les fleurs en avaient terminé pour cette année, et les feuilles commençaient à brunir.

Noir le croisa dans le couloir devant la chambre de Douceur et dit :

— Elle ne va pas mieux. Ari, il ne s'agit pas des séquelles des tortures qu'elle a subies. Dois-je aller quérir un médecin ? J'ai demandé à Thirif si lui ou un autre magicien pouvait faire quoi que ce soit, mais il m'a répondu par la négative.

— C'est normal qu'ils ne puissent rien faire, dit Arlian. La magie n'est que tromperie et destruction. Elle est incapable de soigner. Au mieux, elle pourrait lui faire croire qu'elle va mieux, mais cela lui ferait plus de mal que de bien.

— Dois-je donc faire appel à un médecin ?

Arlian secoua la tête.

— Pas encore, dit-il. Laisse-moi d'abord lui parler. Elle en sait peut-être plus que ce qu'elle nous a dit.

Cette décision fut loin de satisfaire Noir.

— Comme tu veux, répondit-il. J'ai demandé aux serviteurs qu'il y ait quelqu'un en permanence dans sa chambre, prêt à lui venir en aide s'il se produisait quoi que ce soit.

— Bien, dit Arlian en lui donnant une tape amicale sur l'épaule. Merci, Noir.

Celui-ci hésita.

— Mon véritable nom est Béron, dit-il. Cela fait un moment que j'ai l'intention de te le dire. Et les autres femmes, au fait ?

— Béron, répéta Arlian. (Il poussa un soupir.) Drichène a pendu les deux qui étaient chez lui. Elles s'appelaient Furet et Étincelle. Le seigneur Bedaine a emmené Grillon et Ruisseau avec lui.

— Sont-elles encore vivantes ?

— Jusqu'à présent, oui, répondit Arlian.

— Vas-tu lui dire ?

— J'en déciderai lorsque l'occasion se présentera.

— Bien, répondit Noir.

Les deux hommes se croisèrent en effectuant un hochement de tête, et Arlian s'introduisit dans la chambre de Douceur. Il la trouva étendue sur son lit, parlant doucement avec Chaton tandis qu'une domestique s'affairait, époussetant et faisant du rangement. Chaton était vêtue d'une longue robe

bleue, censée dissimuler le fait qu'elle n'avait pas de pieds, et était juchée sur le bord du lit, bavardant gaiement.

Les trois femmes l'entendirent entrer et jetèrent un coup d'œil vers la porte.

— Triv ! s'exclama Douceur en affichant un large sourire en le voyant.

Elle lui fit signe. Chaton se tourna et se déplaça de quelques centimètres afin de lui faire de la place sur le lit.

Arlian s'assit à la place qui lui était offerte et se pencha pour embrasser le front de Douceur. Elle avait la peau moite et luisante de sueur. Lorsqu'il se redressa, elle leva une main pour qu'il la tienne, et il remarqua qu'elle tremblait.

Noir avait tout à fait raison, comme Arlian le craignait déjà. Il s'agissait bien plus que du contrecoup de sa longue captivité.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il.

— Merveilleusement, maintenant que tu es là, dit-elle d'un air épanoui.

Il lui sourit brièvement, mais il était tellement inquiet que son sourire disparut rapidement.

— Permits-moi d'être direct, dit-il. Tu n'as pas *l'air* de te porter merveilleusement. Tu parais sérieusement malade. Dois-je faire venir un médecin ?

Son sourire vacilla. Elle secoua la tête.

— Non, non, je vais bien.

— Tu *ne vas pas* bien, insista Arlian.

Son sourire trembla puis disparut. Elle regarda Chaton, puis la domestique et enfin Arlian.

— Fais-les sortir, dit-elle.

— Douceur ! protesta Chaton.

Arlian leva la main pour lui demander de se taire.

— Je reviens, dit-il à Douceur en se levant.

Il prit Chaton, qui protestait avec véhémence, dans ses bras, sa robe bleue emmêlée autour d'un de ses poignets. Elle se laissa faire et lança ses bras autour de son cou, mais ce faisant, elle demanda tout de même :

— Triv, permets-moi de rester, s'il te plaît...

— Non, lui répondit Arlian. Je te ramènerai dans un moment, je te le promets. (Puis il se tourna vers la domestique, lui faisant signe du mieux qu'il le pouvait en soutenant Chaton.) Venez, lui dit-il.

Il porta Chaton dans le couloir jusqu'à une chambre adjacente et l'y installa dans un fauteuil. La domestique le suivit et demeura immobile, attendant des instructions.

— Occupez-vous d'elle, dit-il en indiquant Chaton. Je reviens bientôt.

Puis il s'empressa de ressortir de la chambre.

Peu après, il était de nouveau assis sur le lit de Douceur.

— Tu sais ce qui t'arrive, n'est-ce pas ? lui demanda-t-il. Dis-moi ce que tu sais.

Elle lui sourit faiblement.

— Je t'aime, Triv, déclara-t-elle.

— Alors explique-moi, insista-t-il.

— C'est de la sorcellerie, lui dit-elle. La sorcellerie du seigneur Dragon.

— Quelle sorte de sorcellerie ? T'a-t-il jeté un sort ?

— En quelque sorte, répondit-elle en frissonnant. Chaque fois qu'il venait me voir, il me forçait à boire de son sang.

Arlian la regarda fixement.

— Mais... mais son sang est empoisonné, dit-il.

— Tu le savais ? demanda-t-elle d'un air surpris.

Arlian ignorait comment lui répondre. Il n'était pas désireux de dire à cette femme à laquelle il tenait que son propre sang était également contaminé et toxique. Et pourtant, il exigeait d'elle qu'elle lui raconte ses secrets. Avait-il le droit de garder les siens pour lui ?

Il acquiesça mais ne répondit rien.

— En sais-tu davantage ? lui demanda Douceur d'un air enthousiaste. Il y a peut-être de l'espoir, après tout...

— Dis-moi ce que tu sais, dit Arlian, et peut-être qu'ensemble nous comprendrons ce qu'il faut faire.

Elle fronça les sourcils.

— Tout a commencé peu de temps après mon arrivée à Manfort, dit-elle. Il m'arrivait encore, de temps à autre, de me battre contre lui, à l'époque, et, une fois, je lui ai mordu la main suffisamment fort pour que du sang perle sur sa peau. Sous le coup de la colère, après m'avoir frappée, il m'a saisie par les cheveux et m'a dit : « Alors comme ça, tu apprécies le goût du sang ? Eh bien, tu vas en avoir ! » Il a enfoncé sa main dans ma bouche et a serré son poing pour que le sang suinte. (Elle frissonna à ce souvenir.) Cela avait un goût *infect*, Triv. Il m'était déjà arrivé de goûter du sang, mais celui-ci était totalement différent. Il empestait la décomposition !

— Je veux bien te croire, marmonna-t-il.

— Mais alors, il a vivement retiré sa main et a dit : « Non, c'est trop facile. Recrache-le ! » Et j'ai essayé, j'ai craché tout ce que j'ai pu, mais le lendemain, je me suis réveillée en sueur et tremblante...

— Comme aujourd'hui, dit Arlian.

Elle acquiesça.

— Oui, dit-elle. Comme aujourd'hui. Et il est venu me voir, et j'ai compris ce à quoi il pensait. Puis il est parti pendant quelque temps, en me laissant là, puis il est revenu avec une aiguille. J'ai cru qu'il voulait me prendre du sang mais, au contraire, il se piqua sa propre main, puis il me força à ouvrir la bouche et fit couler une goutte de sang sur ma langue.

— Mais pour quelle raison ? demanda Arlian d'un air stupéfait.

— Une expérience, comme il l'appelait. Mais ça a fonctionné. Les frissons ont cessé et je me suis senti bien durant un moment. Après quelques jours, cela a recommencé, et il m'a fait absorber une nouvelle goutte de son sang. C'est devenu régulier, un moment normal de mon existence dans cette maison. Il m'a dit que j'étais devenue dépendante, que mon corps avait changé à tout jamais grâce à la sorcellerie contenue dans son sang, et que si je venais à en manquer, si nous étions séparés pendant plus de quelques jours, je mourrais. (Elle sourit du coin des lèvres.) Une seule goutte, cependant. Cela m'aurait tuée, m'a-t-il assuré, d'en absorber davantage. Ensuite, j'ai parfois tenté de le couper ou de le mordre, pour boire plus de sang afin d'achever mes souffrances, mais je n'y suis jamais parvenue. Toutefois, je recevais ma goutte de sang dès que j'en avais besoin. (Elle grimaça.) Cela a duré tout le temps que j'ai passé là-bas. J'ai goûté à ce sang infect une centaine de fois. Je pensais qu'il venait pour ça lorsque tu es venu me secourir.

— Mais tu crois que tu vas en mourir ?

— C'est ce qu'il m'a confié, dit Douceur en haussant les épaules.

— Mais... par les dieux disparus, Douceur, pourquoi n'as-tu rien dit ? Pourquoi m'as-tu laissé t'emmener avec moi si tu savais que tu mourrais sans son sang ?

Elle lui sourit.

— Parce que, dit-elle, je préférerais mourir ici, à tes côtés, que de vivre là-bas, avec lui.

Arlian l'observa en silence durant un moment, tandis que sa gorge se serrait et que les larmes lui montaient aux yeux.

— Tu ne vas pas mourir, dit-il. Pas si je peux t'en empêcher !

Après tout, si elle avait besoin du sang d'un cœur de dragon, il serait facile de s'en procurer. Il fut tenté de dégainer son brise-lame, ici et maintenant, de se piquer le doigt et de la laisser goûter à une goutte de son sang. Mais cela signifierait qu'il devrait lui révéler que son sang était aussi contaminé que celui d'Enziette. Il ne souhaitait pas que Douceur le sache. Pas encore.

— Je reviens, dit-il.

Il se leva et sortit dans le couloir. Là, il tira sa lame, se piqua la pulpe du pouce et la pressa pour qu'en surgisse une épaisse goutte de sang foncée.

Il ne pouvait pas lui laisser voir qu'elle provenait de lui, cependant. Il l'appliqua sur le dos de son autre main, puis rengaina sa lame et retourna à son chevet.

— Voilà, dit-il en tendant sa main tachée de sang. Lèche ça.

Elle regarda fixement la trace rouge puis leva les yeux vers lui.

— Il est ici ? glapit-elle.

— Non, bien sûr que non, répondit Arlian. Cela provient d'un autre sorcier.

Hésitante, elle leva la tête, ferma les yeux et tira la langue. Arlian pressa sa main contre ses lèvres.

Elle la lécha puis eut un haut-le-cœur. Il retira vivement sa main.

— C'est *différent* ! dit-elle. Ce... ce n'est pas le même, il n'est pas aussi exécrationnel. Il est infect, mais différent.

— Cela pourrait fonctionner, tout de même, répondit Arlian d'un ton inquiet.

— C'est possible, dit-elle, manifestement peu convaincue. Elle s'adossa contre ses oreillers et ferma les yeux.

Arlian la regarda.

— Je vais te laisser te reposer, dit-il.

Il se rendit plusieurs fois à sa chambre, cette nuit-là, et c'était chaque fois la même chose : son front était trempé de sueur, ses mains tremblaient, son visage était pâle et sa peau glaciale.

Son sang n'avait pas suffi.

Il s'entretint avec Flétrissure, le lendemain, chez le vieil homme. Flétrissure avait déjà vu et étudié les effets du sang d'un cœur de dragon, lorsqu'il tentait de préserver ses amantes.



Lorsque Arlian lui expliqua la situation, Flétrissure prit une expression grave.

— Je n'ai jamais entendu rien de tel, dit-il. Il semblerait que le seigneur Enziette possède *plusieurs* secrets dont il a négligé de nous faire part.

Après qu'ils eurent discuté un moment, Flétrissure se rendit au Vieux Palais, avec un plein sac d'équipements de sorcellerie, afin d'étudier l'état de Douceur.

Elle lui permit de l'ausculter, de lui prendre un peu de sang et de salive, aussi longtemps qu'Arlian était présent. Ce dernier demeura avec Douceur tandis que Flétrissure quittait la chambre avec ses échantillons et ses sorcelleries.

Lorsqu'il en eut terminé, il envoya un serviteur en informer Arlian, et les deux hommes s'entretenirent en privé dans le petit salon.

— Ce n'est pas uniquement le sang qui l'a affectée, lui expliqua Flétrissure. Il semblerait que le seigneur Enziette prenne lui-même des drogues – des drogues qui me sont inconnues – et qu'il les ait transmises à cette pauvre enfant en plus de son sang toxique.

— Pouvez-vous faire quelque chose ? demanda Arlian. Est-il possible de reproduire ces drogues ?

Flétrissure secoua la tête.

— Je n'en ai pas la moindre idée ! Il est impossible de le dire étant donné le peu d'éléments dont nous disposons.

— Qui *saurait* ?

— Mis à part Enziette ? Je l'ignore.

Arlian le regarda un moment puis se tourna et demanda sa cape et son épée.

Quelques instants plus tard, il appuyait sa lame contre la gorge d'un garde suffisamment malchanceux pour se trouver à la grille de la propriété d'Enziette. Peu après, il faisait face à l'intendant d'Enziette.

— Il a pris ses remèdes avec lui, bien sûr, expliqua l'intendant.

C'était un homme mince, à la chevelure grise, qui ne paraissait pas perturbé par l'entrée en force d'Arlian, ni par les questions que celui-ci lui posait. Arlian supposa qu'il avait déjà vu son lot de choses irrégulières et exceptionnelles sous les ordres d'Enziette, et qu'il avait appris à les prendre avec calme.

— En quoi consistent ses remèdes ? demanda Arlian. Que prend-il ?

— Je l’ignore, répondit calmement l’intendant. C’est secret. La plupart des membres du personnel de maison ignorent même qu’il prend des drogues, et aucun d’entre nous ne sait ce qu’elles contiennent. Il se procure les ingrédients et fait les dosages lui-même... Aucun d’entre nous n’intervient jamais. Mettre son nez dans les affaires de mon seigneur peut se révéler *extrêmement* imprudent.

Arlan regarda rageusement l’intendant, mais il finit par le relâcher. Il était évident qu’il lui disait la vérité. Il retourna chez lui bredouille.

Il passa cette nuit-là aux côtés de Douceur, dans son lit, et il lui dit :

— Je ne sais pas quoi faire. Dois-je partir à la poursuite d’Enziette et tenter de le ramener vivant ?

— Non ! s’exclama-t-elle. Il te tuera.

— Mais tu peux mourir s’il ne revient pas.

— Je m’en moque, dit-elle. Comme je te l’ai dit, je préfère mourir ici que vivre...

Elle s’interrompt et fut soudain prise de hoquets et de convulsions. Elle haleta ensuite pendant un moment, tandis qu’Arlan bondissait sur ses pieds et baissait les yeux sur elle, sans pouvoir intervenir.

— Je suis désolée, dit-elle lorsqu’elle eut repris un souffle régulier. Je n’ai pas pu m’en empêcher ! (Elle rit faiblement.) Je n’ai jamais eu ça auparavant !

Arlan fit la moue.

Elle pouvait encore survivre. Elle pouvait lutter contre les poisons. Mais il ne voyait pas ce qu’il pouvait faire d’autre. Il ne parvenait pas à imaginer un moyen de retrouver et de capturer Enziette, puis de le ramener à temps pour qu’il puisse aider Douceur.

Tout ce qu’il pouvait faire, c’était la mettre à l’aise et espérer que tout se passe bien.

Il avait cessé de réfléchir à la façon dont il pourrait poursuivre et tuer Enziette. La vie de Douceur était plus importante que sa vengeance. Il aurait suffisamment le temps de s’occuper d’Enziette lorsqu’elle aurait recouvré la santé – ou lorsqu’elle serait morte.

— Tu n’aurais pas dû me laisser t’emmener, murmura-t-il en se couchant auprès d’elle.

Elle lui sourit.

— Ne sois pas idiot, dit-elle.

— Je t’aime, dit-il.

— Ça aussi, c'est idiot ! dit-elle. Je suis une prostituée droguée et sans pieds alors que tu es le seigneur Obsidien. Tout ira mieux lorsque je serai partie.

— Non, dit-il en posant la main sur son cœur. Tu vas survivre, d'une manière ou d'une autre.

Ils s'endormirent sur ces paroles.

Au beau milieu de la nuit, quelques heures après minuit, mais bien avant l'aube, Arlian se réveilla en sursaut. Quelque chose l'avait dérangé, mais au premier abord, il ignora de quoi il s'agissait. Tout paraissait parfaitement calme.

Puis il comprit ce qui se passait. Tout était *trop* calme. Le battement du cœur de Douceur sous sa main, le délicat chuchotement de sa respiration difficile... Tout avait cessé.

Elle resta étendue sur le lit durant toute une journée, tandis qu'Arlian errait sans but dans les couloirs du palais, pleurant à certains moments, silencieux à d'autres. Le deuxième jour, elle fut enterrée dans le jardin, sous sa fenêtre, tandis que de fins flocons de neige, les premiers de la saison, se mirent à flotter à travers les rues de la cité.

Le troisième jour, Arlian entama les préparatifs de la traque, de la poursuite, du combat qu'il était déterminé à remporter. Il en fit le serment, encore et encore.

Le seigneur Enziette allait périr.

LIVRE 4  
SEIGNEUR LANAIR

## LA POURSUITE

— Toujours au sud, déclara Thirif en étudiant le cristal brillant qu’il tenait dans la main.

— En direction de la Désolation, dit Arlian.

— En effet, en convint Thirif.

Dès qu’Arlian avait appris que le seigneur Enziette s’était dirigé vers le sud, il avait deviné que sa destination se trouvait quelque part dans la Désolation, et chaque vérification ultérieure avait confirmé ses soupçons.

Arlian en était arrivé à la conclusion que si Enziette était parti, au début de l’automne, chercher le venin que Flétrissure lui avait demandé, et si les dragons n’apparaissaient jamais par temps froid, il devait alors avoir l’intention de descendre dans leurs cavernes. On disait que ces dernières étaient disséminées à travers les Terres des Hommes, mais Arlian avait bien réfléchi à la question et en avait conclu que les entrées ne pouvaient se trouver que dans des lieux désertiques, sur des terres à l’abandon, où aucun humain ne serait à même de les voir aller et venir.

Cela pouvait signifier les sommets les plus abrupts des montagnes occidentales, les plaines gelées qui se trouvaient tout au nord – si les dragons pouvaient toutefois tolérer des températures aussi basses, même en été – ou tout autre lieu dont Arlian ignorait l’existence, mais Enziette avait pris la direction du sud, et mieux que les riches terres méridionales, entre Manfort et les Régions Limitrophes tourmentées par la magie, cela paraissait plus probablement signifier la Désolation.

D'ailleurs, Arlian se souvint de son précédent voyage à travers les terres abandonnées. Il avait remarqué des traces qui auraient pu être celles laissées par des dragons.

Et, dans la Désolation, Arlian s'attendait qu'Enziette suive la route de l'Est, puisque les grottes et les crevasses abondaient le long de la voie rocailleuse. La partie intérieure, sablonneuse, était peu propice à la présence de cavernes. Sur la route des Région Limitrophes, plus de deux ans auparavant, un garde du nom de Surineur lui avait affirmé qu'il y avait des cavernes à l'est des trois routes empruntées par les caravanes.

Arlian n'était pas suffisamment certain de ses déductions pour se contenter de suivre cette direction, sans plus d'assistance, mais les magiciens arithéiens, travaillant de concert et fondant leurs sortilèges sur ce qu'ils avaient appris de l'étude du sang empoisonné de Douceur, avaient calculé une trajectoire qui leur permettrait de retrouver la trace du seigneur Enziette.

À cause de son empreinte draconique, de son grand âge, de sa puissance et du mélange particulier de drogues qu'il prenait, le sang du seigneur Enziette ne ressemblait à aucun autre, et les Arithéiens avaient modifié un cristal à l'origine destiné à retrouver des objets perdus afin qu'il ne réagisse qu'à Enziette. Thirif tenait désormais cette pierre magique à la main, vérifiant son éclat de façon périodique afin d'en remarquer toute modification.

Quatre des Arithéiens étaient restés à Manfort. Quelque temps auparavant, Hlur avait été acceptée par le duc au poste de nouvelle ambassadrice arithéienne, et son époux était resté à ses côtés, tandis qu'Isein et Qulu, malgré leur pauvre maîtrise du langage, avaient accepté de rester pour s'occuper du commerce de sortilèges d'Obsidien.

Thirif et Shibielle l'accompagnaient, et, si les circonstances le permettaient, ils poursuivraient leur route jusqu'en Aritheï lorsque Arlian ou Enziette aurait trouvé la mort.

Arlian avait également demandé à Noir de demeurer à Manfort, afin de surveiller ses affaires ainsi que les Arithéiens, mais celui-ci avait refusé.

— Tu auras besoin de quelqu'un pour veiller sur toi, avait-il dit. *Enziette* ne voyage pas seul.

Arlian avait tenté de l'en dissuader, mais, au bout du compte, Noir était parvenu à le convaincre. Il menait désormais le chariot dans lequel Arlian, Thirif et Shibielle – et dame Givre – se trouvaient.

Arlan s'était plus ou moins attendu à l'attitude de Noir, mais l'insistance avec laquelle Givre avait voulu les accompagner l'avait pris au dépourvu.

— Je connais Enziette mieux que vous, avait-elle déclaré. Et j'ai mes propres raisons de lui en vouloir.

— Ce sera dangereux, l'avait prévenue Arlian. Nous pouvons très bien tous y trouver la mort lors d'une embuscade.

Elle avait eu un rire amer.

— J'aurais déjà dû mourir il y a quatre cents ans ! Je crois que vous aurez besoin d'un compagnon cœur de dragon à vos côtés, mon garçon – Enziette a Bedaine et Drichène, et vous m'aurez, moi. Et je ne jouerai pas la téméraire ; avec cette jambe, je n'en serai guère capable. Je demeurerai dans le chariot et je tiendrai compagnie à votre magicien. Peut-être pourrai-je lui apprendre un peu de sorcellerie...

— Comme vous voudrez.

Et maintenant, ils étaient tous les cinq installés autour d'une table, dans une auberge de Sadar, tandis que Thirif et Shibielle étudiaient l'atmosphère, à la recherche de traces du passage d'Enziette.

Ils avaient quitté Manfort huit jours après le groupe d'Enziette, s'attendant plus ou moins qu'ils leur tendent une embuscade juste à l'extérieur des portes de la ville, mais même si des témoins avaient signalé la présence d'Enziette dans les parages, celui-ci n'avait pas attendu suffisamment longtemps pour qu'Arlan tombe sur lui. Finalement, quelques jours avant le départ d'Arlan, Enziette avait pris la direction du sud.

Le groupe d'Arlan l'avait suivi, se déplaçant aussi rapidement qu'un bœuf pouvait tirer un chariot. La route était trop cahoteuse pour un carrosse – ses délicats ressorts et ses élégants rayons auraient rapidement cédé –, et bien que des chevaux puissent convenablement tracter un chariot, Arlian jugea que les bœufs étaient plus fiables.

À Beth-en-Tara, ils se trouvaient à cinq jours du groupe d'Enziette, d'après l'aubergiste, et Arlian s'était inquiété qu'Enziette puisse avoir changé de direction et pris celle des collines.

À Enjambe-les-Eaux, ils avaient perdu du terrain – l'avance d'Enziette s'élevait désormais à six jours –, mais ils étaient toujours sur la bonne piste. Arlian attribua cet écart à la tempête de neige qui avait fait rage à mi-chemin entre les deux bourgs.

À Chêne-Flétri, cet écart était parvenu à huit jours, bien qu'ils n'aient eu à subir aucune tempête. En fait, le temps avait paru anormalement chaud, bien que les champs aient eu une teinte brune et que les arbres aient perdu l'ensemble de leurs feuilles. Arlian avait finalement pensé à demander aux autochtones pourquoi Enziette se déplaçait plus rapidement qu'eux, et il avait appris que les membres du groupe d'Enziette étaient tous à cheval, contrairement à eux qui voyageaient dans un chariot tiré par des bœufs. Le nombre d'hommes était estimé à une vingtaine environ, et le nombre de chevaux à trente.

Cela faisait beaucoup de chevaux, mais le seigneur Enziette pouvait se le permettre – tout comme l'aurait pu le seigneur Obsidien, si seulement il y avait songé.

— J'aurais dû y penser, regretta Arlian après en avoir parlé aux autres. Aucun chariot.

— Savez-vous monter à cheval ? demanda Noir.

— J'en suis incapable, lui fit remarquer Shibielle.

— C'est trop tard, maintenant, de toute façon, dit Givre. Je ne me fierais à aucune monture que je pourrais trouver ici. Et, après tout, il finira bien par retourner au nord !

Arlian n'avait pas pu déterminer qu'il s'agissait d'une raison satisfaisante.

Maintenant, à Sadar, ils avaient neuf jours de retard, mais Arlian se souciait de moins en moins de la possibilité de perdre leur trace. Enziette suivait distinctement la route de la caravane vers la Désolation. Si le temps se maintenait, Arlian et les autres parviendraient à Chêne-Liège en une quinzaine de jours, et il leur en faudrait une autre pour atteindre Briseroche et la Désolation. Les chevaux perdraient leur avantage sur ces terres arides.

— Je pense qu'ils tiendront l'embuscade à Chêne-Liège, dit Noir. Probablement juste au nord du bourg, lorsque nous serons épuisés.

Surpris, Arlian se retourna.

— Pardon ?

— L'embuscade, répéta Noir. Tu sais, le piège, l'attaque...

— De quoi parles-tu ? demanda Arlian. S'ils avaient l'intention de nous tendre une embuscade, ne l'auraient-ils pas fait bien avant ?

Noir poussa un soupir.

— Ari, Enziette est un sorcier, n'est-ce pas ? Un vieil homme futé, réputé dans tout Manfort pour se soucier de chaque détail...



— Il a raison, dit Givre. Il vous a suivi à la trace comme vous l'avez fait pour lui. Il sait que nous arrivons.

— Comment pourrait-il me suivre à la trace ? demanda Arlian. Il ne possède rien de moi qui puisse lui servir de base de travail : ni sang, ni magie.

Il regarda Thirif.

L'Arithéen le regarda d'un air songeur.

— Je comprends mieux, dit-il. Je croyais faire erreur, ou voir de vieux rêves abandonnés.

— Pardon ?

— Il n'a pas les moyens de vous suivre, dit Thirif soudain sérieux, mais nous traversons des lieux dans lesquels il s'est déjà rendu, à une période de l'année où peu de monde voyage. Il peut aisément laisser des alarmes de sorcier derrière lui. Elles ne sont pas sensibles à la population ordinaire, mais elles réagissent à la présence de notre magie.

— Comment pourrait-il savoir que vous m'accompagnez ? demanda Arlian.

— Ce n'est pas utile, dit Givre. Souviens-toi de la façon dont nous suivons sa trace.

— Le cœur du dragon, dit Noir. J'ignore toujours ce dont il s'agit, mais il est évident que la dame et toi le possédez. Voilà ce dont il se sert.

— En effet, dit Thirif. J'ai senti les alarmes se déclencher, telle une toile d'araignée invisible, mais je ne les ai pas reconnues pour ce qu'elles étaient.

— Il sait donc que nous le suivons, dit Arlian.

— Et à quelle distance de lui nous nous trouvons, précisa Noir.

— Il n'a aucune raison de vouloir emmener Bedaine ou Drichène avec lui dans la Désolation, dit Givre. Il pourrait leur demander de vous tendre une embuscade n'importe où.

— Mais je dis qu'ils vont le faire juste au nord de Chêne-Liège, répéta Noir, parce qu'ils voudront se trouver à l'extérieur d'un bourg, tout en ayant la possibilité de dormir assez confortablement et d'acheter les provisions dont ils ont besoin. Briseroche est trop évident, et cela ne leur laisserait pas de seconde chance si nous parvenions à les éviter. Ils ne sont pas ici, à Sadar, et les villages entre ces deux bourgs sont trop petits pour pouvoir les cacher. Cela nous laisse Chêne-Liège. (Il grimaça.) Sadar aurait été plus propice, mais il n'y a peut-être pas réfléchi suffisamment à l'avance.

— Pourquoi n'as-tu rien dit avant ?

Noir parut exaspéré.

— Parce que, expliqua-t-il, je pensais que tu serais suffisamment intelligent pour y penser toi-même. Après tout, personne n'a cessé de répéter tout au long du voyage que tu savais qu'il s'agissait d'un piège. Et jusqu'à ce que nous atteignions Sadar, j'ignorais où se tiendrait l'embuscade.

— Mais je ne pensais pas qu'ils allaient se séparer, et Enziette se trouve toujours loin devant nous ! Nous aurions pu marcher droit dans leur piège !

— Rouler, rectifia Noir. Nous ne marchons pas. Et je conduisais, je suis donc resté attentif.

— Mais... mais qu'aurais-tu fait si tu les avais vus ?

— Je me serais arrêté.

— Et ensuite ?

— Je n'ai pas réfléchi aussi loin.

— Oh, c'est malin !

— Je te l'ai dit, je croyais que tu étais prêt à les affronter.

— Eh bien, ce n'est pas le cas. (Arlian fit la moue.) Mais il faudrait que je le sois. (Il regarda Thirif et Shibielle.) Ils ignorent que nous avons des magiciens avec nous, n'est-ce pas ?

— Comment le saurais-je ? demanda Noir en haussant les épaules.

— Enziette sait que vous avez des magiciens à votre service, dit Givre. Il pourrait supposer que vous les avez emmenés avec vous, mais je ne saurais dire s'il en a parlé aux autres.

— Il ne le ferait pas, dit Arlian. Pas s'il devait les laisser seuls tendre une embuscade.

— Vous le connaissez certainement mieux que moi, mais ne désirerait-il pas qu'ils soient parés à toute éventualité ? demanda Noir.

Arlian secoua la tête.

— Il veut qu'ils aient confiance en eux. Il en a peut-être parlé à Toribor et à Drichène, mais à personne d'autre. Il ne voudrait pas les effrayer.

Givre acquiesça.

— Je crois que vous avez raison.

— Nous avons donc un élément de surprise de notre côté. (Il se tourna vers Thirif.) Que pouvez-vous faire pour nous aider ?

Thirif parut soucieux.

— Vous connaissez la nature de la magie, monseigneur.

— Un peu, admit Arlian. Mais pas tant que cela.

Thirif poussa un soupir.

— Notre puissance est faible, ici. Les rêves sont minces et pâles, comme de la brume, tandis qu'en Arithei, les rêves sont des eaux profondes. Il nous est impossible de créer de nouveaux sortilèges ici, nous pouvons seulement utiliser ceux que nous avons apportés avec nous. Nous en avons pris quelques-uns car je pensais qu'ils pouvaient se révéler utiles, dont certains qui peuvent être modifiés. Nous pouvons élaborer une illusion ou étendre nos sens, mais guère davantage. Chez nous, nous pourrions faire trembler la terre, faire tomber des flammes du ciel, invoquer des créatures de la nuit... Mais pas ici. Nous ne possédons que des sortilèges subtils et des préparations.

— De la sorcellerie, dit Givre. Ils sont devenus des sorciers.

Thirif hocha la tête dans sa direction.

— D'une certaine façon, reconnut-il. Nous utilisons toujours nos propres méthodes, mais elles ne conviennent pas dans vos régions. Dame Givre vous sera sans doute d'une plus grande aide que nous.

— Mais vous travailliez la magie à Manfort !

— Nous pouvions utiliser les objets magiques que nous avons emportés, répondit Thirif, et nous pouvions travailler sur des illusions mineures et de petits sorts. Ce n'est plus le cas.

— Vous avez préparé des alarmes...

— Nous avons emporté de nombreuses alarmes, je vous l'avais dit.

Arlian savait que c'était la vérité.

— Vous m'avez jeté un charme, dit-il en gardant espoir.

— Il s'agissait également d'un petit sortilège que nous avons en notre possession, et il appartenait aux catégories que je viens de décrire. Les alarmes sont des extensions des sens, et les charmes de simples illusions. Cela ne demande pas énormément de puissance. Pour abattre rapidement un ennemi, cela en demande considérablement.

— Mais qui vous l'a demandé ? s'enquit Arlian. Je voulais savoir ce que vous pouviez faire, pas ce que vous ne pouvez pas.

— Ah ! s'exclama Thirif en écartant les mains. Nous pouvons faire ici ce que nous avons pu faire à Manfort, pas moins, pas davantage, mis à part le fait que nous n'avons apporté que quelques potions et talismans, car ne nous ne souhaitons pas épuiser le stock de vos marchandises plus que nécessaire. J'ai la possibilité de réaliser une dizaine d'alarmes et une vingtaine de charmes, une poignée d'illusions... et c'est tout.

— Mais vous avez des charmes ?

— Bien sûr.

Arlian acquiesça.

— Alors déguisez-nous, dit-il.

Thirif fronça les sourcils.

— Il nous est impossible de tromper la vigilance des alarmes que le seigneur Dragon a disposées.

— Il n'est pas nécessaire de les leurrer, dit Arlian. Nous devons duper Toribor et Drichène, ainsi que les gardes qui les accompagnent.

— Ah ! répéta Thirif. (Un sourire inhabituel apparut sur son visage grave et hâlé.) Je vois, dit-il.

— Tu crois qu'ils ne vont pas savoir qui on est ? demanda Noir.

— Ce ne sont pas des chefs de caravane, répondit Arlian. Ils n'ont pas souvent emprunté cette route, si tant est qu'ils l'aient déjà prise. Comment sauraient-ils à quoi s'attendre ? S'ils aperçoivent cinq étrangers dans un chariot, penseront-ils qu'il s'agit de ceux qu'ils recherchent ou supposeront-ils que nous sommes les marchands locaux que nous prétendrons être ? Ils s'attendent d'ailleurs probablement à nous voir à cheval.

— Avez-vous donc l'intention de vous contenter de leur passer devant ? demanda Givre.

— Tout à fait, dit Arlian. Ensuite, je trouverai Toribor et Drichène, et je les tuerai.

Noir soupira.

— Je croyais que tu voulais Enziette.

— C'est le cas, répondit Arlian. Mais je veux Drichène aussi. (Le souvenir de Furet et d'Étincelle pendues dans la bibliothèque de Drichène s'était incrusté dans sa mémoire. Il serra la main sur sa tasse jusqu'à ce que ses articulations deviennent blanches.) Ainsi que Toribor. Mais Drichène avant tout. Je crois que je pourrais même laisser Toribor en vie si cela signifiait que je pouvais tuer Drichène. Mais je ne crois pas que Toribor serait d'accord avec ça.

— Je doute que les gardes le soient davantage, lui fit sèchement remarquer Noir.

— Ça, c'est ton travail, lui dit Arlian. Garde-les éloignés suffisamment longtemps pour que je puisse avoir une chance.

— De les tuer tous les deux ? Des escrimeurs chevronnés bien plus âgés que toi ? (Noir leva les mains au ciel.) Pourquoi est-ce que nous ne faisons

pas demi-tour immédiatement, nous autres, si tu es si déterminé que ça à mourir ? Tout cela est absurde ! Je ne sais même pas pourquoi je suis venu !

— Je n'ai pas l'intention mourir, répondit calmement Arlian.

— Mais vous allez leur laisser une chance, n'est-ce pas ? demanda Givre avec dégoût. Vous n'allez pas simplement les égorger durant leur sommeil, n'est-ce pas ?

— Non, reconnut Arlian. Mais je n'ai pas non plus l'intention de me battre en duel. Ils ont eu l'occasion de m'affronter d'une façon honorable. Ils ont eu l'occasion de faire la paix avec moi, comme Clou l'a fait. Et ils sont en train de préparer une embuscade ! J'ai l'intention de les tuer tous les deux. (Il montra les dents en prenant un air menaçant.) Je vais leur laisser une chance – plus que ce qu'ils ont offert à Rose, Étincelle, Furet ou aux autres –, mais pas une chance équitable.

Noir et Givre le regardèrent fixement puis échangèrent des coups d'œil, l'un et l'autre.

Puis Givre esquissa un sourire.

— C'est *mieux*, dit-elle.

## L'EMBUSCADE

— Nous venons de croiser une alarme, annonça Thirif.

Arlan le regarda, surpris, et fut encore plus surpris lorsqu'il vit son étrange visage. Il avait momentanément oublié le charme que Shibielle avait lancé sur son compagnon la nuit précédente.

Ils se trouvaient à environ une journée au nord de Chêne-Liège et s'étaient préparés la nuit précédente en vue de l'embuscade qu'ils pensaient qu'on leur avait tendue. Mais ce serait pour plus tard, peut-être même pour le lendemain s'ils ne parvenaient pas à atteindre Chêne-Liège avant la tombée de la nuit. Il était encore tôt ce matin-là, et ils avaient levé le camp juste une demi-heure auparavant.

Jusqu'à présent, Thirif n'avait ressenti des alarmes que dans les bourgs et à certains points de repère importants. Ils ne se trouvaient à la portée ni de l'un ni de l'autre.

— Ici, à découvert ? demanda Arlian.

Thirif acquiesça.

Noir, sur le siège du cocher, avait surpris la discussion. Il se pencha en arrière, à travers la porte du chariot.

— C'est pour leur faire savoir qu'ils doivent se tenir prêts pour l'embuscade, dit-il.

Arlan trouvait étrange d'entendre les paroles de Noir provenir de cette silhouette dépenaillée, à la longue chevelure et revêtue de gris, qui dirigeait le chariot.

— Mais c'est Enziette qui a positionné les alarmes, n'est-ce pas ? demanda Arlian. Et il se trouve dans la Désolation, à l'heure qu'il est...

— Drichène est un sorcier aussi expérimenté qu'Enziette, lui fit remarquer Givre.

Le charme lui avait retiré une dizaine d'années de son apparence déjà trompeuse et avait transformé sa jambe de bois en pied bot. Le boitement ne pouvait pas être dissimulé, uniquement camouflé.

— Oh, dit Arlian. Thirif, à quoi ressemblé-je ? Est-ce que le charme se maintient en place ?

— Bien sûr, répondit Thirif.

— Bien, dit Arlian.

Il regarda les autres. Il ne les aurait certainement pas reconnus. Les traits exotiques des Arithéiens avaient été remplacés par des visages tout à fait ordinaires. L'aspect sérieux de Givre était dissimulé sous un visage en forme de lune et une chevelure châtain terne. Les vêtements de cuir caractéristiques de Noir et ses cheveux noirs taillés court avaient été remplacés par une veste de laine rustique et une chevelure brune hirsute.

Un sorcier quelque peu talentueux aurait été capable de percer à jour ces déguisements, s'il s'était trouvé à proximité et s'il en avait fait l'effort, mais pour quelle raison Drichène, ou même le moins expérimenté Toribor, prendrait la peine de les examiner de près ?

— Bien, dit Arlian. Noir – je veux dire, Galle – quand penses-tu que nous allons arriver à leur hauteur ?

— Au milieu de l'après-midi, j'ai l'impression, répondit Noir. Mais je ne peux pas en être certain.

— Bien, répéta Arlian. Continuons.

Ils marquèrent une pause pour déjeuner et abreuver les bœufs à midi, mais sinon, ils avancèrent aussi rapidement qu'ils le purent.

— Si nous arrivons plus tôt qu'ils l'ont prévu, ils croiront plus probablement à nos déguisements, expliqua Arlian à Shibielle, qui était nerveuse et incertaine de ce qui allait se produire.

— Mais ils croient que nous sommes à cheval, dit Givre. Dans ce cas, nous serions arrivés là-bas bien plus tôt.

Arlian se renfrogna.

— Ils ne s'attendent pas à nous voir arriver en chariot aussi tôt, dit-il.

Alors que le jour avançait et qu'ils ne remarquaient toujours aucun signe d'embuscade, Arlian se fit nerveux. Il se mit à parler de manière

compulsive à Givre, afin de se calmer. Son jacassement devint si ennuyeux que les Arithéiens sortirent du chariot pour marcher. Givre, à cause de sa jambe de bois, ne put profiter de cette option.

Elle ne parut pas s'en préoccuper, cependant, et lorsqu'il fut à court de choses à dire, elle lui raconta quelques histoires qu'elle avait vécues durant ses quelques siècles de vie. Elle avait énormément voyagé, pendant plus d'un siècle, avant de gagner Manfort et de découvrir la Société du Dragon. Elle avait des dizaines d'anecdotes à propos de ces années d'errance.

Elle lui raconta lorsqu'elle fut poursuivie à travers les rues de Clair-Étang par une meute de chiens après qu'elle eut égorgé le fils du seigneur Eau, qui l'avait violée. Elle décrit la façon dont elle s'était retrouvée coincée par la neige à la Dent de scie, où elle s'était brisé la jambe dans une avalanche et où elle avait eu tellement faim qu'elle s'était elle-même amputée, avait cuit et mangé sa jambe abîmée et en avait conservé l'os en souvenir. Malgré sa nervosité, Arlian n'avait pas pu s'empêcher d'éclater de rire lorsqu'elle lui avait raconté que, une fois, elle avait passé trois jours à essayer d'attraper un chat qui lui avait chipé ses gants préférés.

Durant une accalmie pendant la conversation, cependant, Arlian se rendit compte qu'elle n'avait pas fait allusion à un incident au sujet duquel il était curieux d'en savoir davantage.

— Vous m'avez dit un jour que vous aviez vos propres raisons d'en vouloir à Enziette, dit-il. Que s'est-il passé ?

Elle le regarda de travers.

— Pourquoi cela vous intéresse-t-il ?

— Par simple curiosité, répondit-il, se rendant compte légèrement trop tard qu'il se montrait un peu trop curieux et impoli. Si vous préférez ne pas en parler...

— Habituellement, cela m'aurait dérangée, dit-elle, mais aujourd'hui, puisque nous risquons tous de périr dans une embuscade à tout moment, j'ai envie de parler. Vous vous rappelez, j'en suis sûre, que je vous ai dit que j'étais mariée et que j'avais quatre enfants lorsqu'un dragon a anéanti notre village. Je vous ai dit que mon époux y avait trouvé la mort, et je vous ai laissé croire que mes enfants avaient également disparu. Mais, en fait, ma fille aînée ne se trouvait pas à la maison. Elle s'était mariée et avait quitté mon domicile l'année précédente. Et lorsque je suis remontée du puits, je me suis rendue chez elle et je m'en suis remise à sa merci. Elle m'a prise sous son aile et s'est occupée de moi. J'ai vécu chez elle durant un bon



moment, mais lorsque ses voisins ont commencé à remarquer qu'elle paraissait plus âgée que moi, je suis partie, avant que soient proférées des accusations d'obscur sorcellerie. J'y suis tout de même retournée incognito de temps à autre, pour rendre visite à mes petits-enfants et à mes arrière-petits-enfants, et ce sur plusieurs générations.

Elle soupira.

— La famille survécut mais ne prospéra pas particulièrement. J'ai sans doute une trentaine de descendants vivants, aujourd'hui, ce qui est bien peu après quatre siècles. J'en aurais sans doute de nombreux autres, toutefois, si une branche de la famille n'était pas tombée entre les mains des marchands d'esclaves du seigneur Enziette.

— Mais n'avez-vous pas..., commença Arlian.

— Protesté ? demanda-t-elle en secouant la tête. Lorsque j'ai compris ce qu'il était advenu d'eux, il était trop tard. Ils étaient tous morts, sauf une, et celle-ci était mutilée. Elle ne pouvait plus rien espérer d'autre que la vie à laquelle Enziette l'avait réduite. J'avais dit à tout le monde que, à l'instar des autres cœurs de dragon, je ne possédais aucune famille, afin que personne n'ait pu s'en servir contre moi ou avoir une emprise sur moi en les menaçant, mais ils avaient tout de même trouvé la mort. Puisque cela s'était produit, que je m'en étais remise, et que c'était terminé, à quoi bon admettre mes mensonges ? Personne ne se soucierait de savoir qu'Enziette avait détruit une demi-douzaine de vies d'innocents. Il ne s'agissait que de mortels, quels qu'aient été leurs aïeux, et Enziette est le membre le plus âgé de la Société du Dragon.

— Je suis désolé, dit Arlian.

— Vous connaissiez la dernière d'entre elles, il me semble, dit Givre. Je crois qu'on l'appelait Rose et qu'il s'agissait de celle que vous avez connue.

Arlian s'assit durant un moment dans un silence figé, puis il déglutit.

— Oh..., dit-il.

— Je ne me rappelle même plus combien de générations nous séparent, dit Givre. En vérité, je crois qu'elle ne descendait pas plus directement de moi qu'un millier d'autres personnes, et nos liens se sont affaiblis après tant de longues années – soit de façon naturelle, soit parce que mon sang souillé m'a rendue insensible, je ne saurais le dire. Pourtant, j'ai cherché les membres de ma famille du mieux que je l'ai pu durant très longtemps, et depuis que je suis arrivé à Manfort jusqu'aux mesures d'Enziette, aucun

d'entre eux n'a jamais connu le besoin ni aucune grave privation que la richesse ou l'influence pouvait leur épargner.

— Oh, répéta Arlian.

— Je serais ravie que le seigneur Enziette reçoive une leçon d'humilité, dit-elle. Je n'aurais jamais pensé avoir la chance de le voir de mon vivant.

— Eh bien, ce n'est pas encore fait, dit Arlian.

— Cela a commencé, insista Givre. Le fait qu'il doive se rendre dans la Désolation pour y chercher du venin de dragon plutôt que de rester en sécurité chez lui à comploter pour la gouvernance de Manfort est un début. Vous avez percé ses secrets à jour, ou du moins, vous en avez eu un avant-goût.

— Eh bien, nous savons qu'il en sait plus sur les dragons qu'il a voulu le révéler à l'organisation, reconnut Arlian, mais nous ignorons ce qu'il sait.

— Il peut manifestement communiquer avec un dragon, dit Givre. Nous savons au moins cela. Et à un dragon noir, qui plus est.

— Sa couleur a-t-elle une signification ? demanda Arlian.

— Vous l'ignoriez ? demanda-t-elle d'un air surpris. Les dragons noirs sont les plus anciens, les plus sages et les plus puissants. La teinte d'un dragon se fonce avec l'âge. On dit que les plus jeunes que les hommes aient jamais vus sont dorés, bien qu'il s'agisse de simples adolescents, d'après les standards draconiques, et qu'ils ne s'aventurent jamais en plein air. Ce sont des personnes qui sont descendues dans des cavernes, autrefois, qui en ont fait mention, lorsque les dragons dirigeaient le monde. Personne n'en a vu depuis... eh bien, depuis plus de mille ans, je dirais. Les dragons adultes sont verts. On dit que la couleur verte apparaît tout d'abord sur leur colonne vertébrale et qu'elle se répand jusqu'à ce que la créature soit entièrement vert vif. Mais alors, la couleur continue de foncer, et les plus anciens dragons de l'espèce sont totalement noirs, aussi noirs que leur cœur monstrueux.

— Les trois qui ont détruit Obsidien étaient noirs, dit Arlian. L'un d'eux portait cependant une trace de vert, il me semble, mais ils étaient noirs.

— Cela signifie qu'ils étaient vieux, dit Givre. (Elle fit la moue.) C'est curieux, vous savez ? ajouta-t-elle. Celui qui a anéanti mon village était très sombre, également, bien qu'il ait été encore légèrement vert. Dans tous les vieux contes, en revanche, les créatures qui ont ravagé les campagnes ou combattu contre les libérateurs de l'humanité étaient verts, et les noirs

étaient censés être tapis loin sous la surface de la terre, dirigeant leurs progénitures à distance.

— Il n’y a peut-être plus de dragons verts, suggéra Arlian. Les noirs sont peut-être les seuls à avoir survécu, au fond de leurs cavernes, dans l’obscurité, et ce serait la raison pour laquelle ils se sont lassés des batailles et nous ont abandonné la surface du monde.

— Mais que serait-il advenu des plus jeunes ? demanda-t-elle en secouant la tête. Je doute qu’il s’agisse de quelque chose d’aussi simple que ça.

— Je crois que vous avez raison...

Arlian se plongea dans le silence, ayant finalement rassasié son envie de bavarder et ayant trouvé matière à réflexion, sur un sujet différent de celui de l’embuscade imminente.

C’est alors que Noir déclara calmement :

— Ils sont dans le bosquet qui se trouve devant nous, de chaque côté de la route.

Arlian et Givre échangèrent des coups d’œil, puis Arlian se retourna et rejoignit l’avant du chariot pour pouvoir voir par la portière.

Un homme élancé surgit au milieu de la chaussée en levant les mains, faisant signe à Noir d’immobiliser le chariot. Noir tira sur les rênes des bœufs.

— C’est Traîne-Savates, chuchota Arlian en reconnaissant son visage hideux.

— Taisez-vous, siffla Givre.

— Que voulez-vous ? demanda Noir. Pourquoi nous arrêtez-vous ?

— Nous désirons simplement voir qui vous transportez à l’intérieur, répondit Traîne-Savates de sa voix ronflante.

Tandis qu’il parlait, deux autres hommes surgirent des arbres, leur épée au clair. L’un d’entre eux était le seigneur Toribor, et l’autre avait un visage familial.

Les deux Arithéiens, leur déguisement intact, s’avancèrent également à hauteur des bœufs. La route était presque encombrée.

— Nous souhaitons parvenir à Chêne-Liège avant la nuit, dit Thirif.

— Alors laissez-nous regarder, et nous vous laisserons repartir, dit Traîne-Savates.

— Vous cherchez quoi ? demanda Noir.

— Un sorcier, dit l’inconnu.

Sa voix fut l'indication dont Arlian avait besoin. Il le reconnaissait, désormais. Il s'agissait de Main-de-Pierre. Trois de ses ennemis jurés se tenaient là, juste devant lui !

Il résista à la tentation de dire quoi que ce soit.

— Un sorcier hors-la-loi qui s'est enfui de Manfort, développa Main-de-Pierre. On dit qu'il fait route dans cette direction. L'avez-vous aperçu ? Il ressemble à un jeune homme, assez grand et bien bâti. Il est probablement à cheval.

Deux nouveaux bretteurs apparurent, mais ces deux-là étaient de parfaits inconnus. Arlian remarqua également des archers, plus ou moins bien dissimulés.

— Je n'ai vu personne qui ressemblait à cette description, dit Noir. (Il demanda à Thirif.) T'as vu quelqu'un comme ça ?

Thirif secoua la tête.

— Vous permettez qu'on jette un coup d'œil dans votre chariot ? grogna Traîne-Savates.

Noir regarda les quatre épées dégainées et haussa les épaules.

— Je ne peux pas vous en empêcher, dit-il.

Sur ces paroles, trois escrimeurs s'approchèrent du chariot. Traîne-Savates demeura là où il se trouvait, cependant, et Toribor s'avança plus lentement en restant derrière les autres.

Noir glissa sur le côté pour laisser les trois hommes monter à bord.

— Bonjour, dit Arlian en portant la main à sa casquette à l'adresse du premier garde.

— Y a quelqu'un d'autre là-dedans ? demanda ce dernier en agitant la lame de son arme d'avant en arrière à l'intérieur du chariot.

— Il n'y a que nous deux, répondit Arlian. Alors, qui est ce sorcier ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a tué un homme, répondit Main-de-Pierre en se glissant à l'intérieur et en regardant partout. Il s'appelle Lanair, mais il utilise peut-être d'autres noms.

— Il a tué qui ? demanda Arlian. Quelqu'un d'important ?

Main-de-Pierre haussa les épaules.

— Quelqu'un de suffisamment important. Un homme du nom de seigneur Fer. Il était chargé de fournir du matériel aux gardes du duc et de les entraîner.

— Le duc est impliqué ? demanda Arlian, tentant désespérément de paraître impressionné.

Tandis qu'ils parlaient, le premier garde fouillait dans les provisions, déplaçant les paquets et les caisses, afin de s'assurer que personne ne se cachait parmi eux. Il se retourna ensuite et déclara :

— Il n'y a personne ici !

Main-de-Pierre fit la moue et regarda Arlian et Givre.

— Seriez-vous suffisamment aimables, tous les deux, pour sortir du chariot afin que le seigneur Bedaine puisse vous examiner ?

Arlian jeta un coup d'œil à Givre puis haussa les épaules.

— Pourquoi pas ?

En fait, il comprit en descendant du chariot la raison pour laquelle il ne s'agissait pas d'une bonne idée. Si Toribor, qui possédait des rudiments de sorcellerie et connaissait à la fois Arlian et Givre, les examinait suffisamment attentivement, il serait capable de percer leurs déguisements à jour.

Toutefois, Arlian ne trouva aucun moyen d'éviter de courir ce risque. Il se laissa tomber à terre et attendit.

Toribor s'approcha précautionneusement et regarda Arlian et Givre.

— Vous les connaissez ? demanda Main-de-Pierre de la porte du chariot.

Toribor secoua la tête.

— La femme me dit quelque chose, répondit-il, mais il s'agit probablement d'une ressemblance. Aucun d'eux n'est manifestement le seigneur Obsidien.

— Qui ? demanda Arlian – et il le regretta aussitôt, car il avait posé sa question légèrement trop tard, d'une façon qui n'était pas naturelle.

Personne d'autre ne parut le remarquer, cependant.

— L'homme que nous cherchons, dit Toribor. Ce n'est pas vos affaires. (Il leur fit un signe de la main.) Remontez dans votre chariot et poursuivez votre route.

— Merci, monseigneur, dit Arlian en ôtant sa casquette et en effectuant un salut.

Peu après, ils se remettaient en route, Thirif et Shibielle étant de retour dans le chariot, en compagnie d'Arlian et de Givre, tandis que Toribor, Traîne-Savates et les autres s'étaient repliés vers les arbres, hors de leur champ de vision.

Tout d'abord, personne n'osa prendre la parole dans le chariot, mais lorsqu'ils eurent mis une centaine de mètres entre eux et leurs ennemis, Arlian dit :

— Je me demande où était Drichène...

— Dans les arbres, sur la gauche, j'imagine, répondit Givre. J'ai eu l'impression de ressentir sa présence. J'espère juste qu'il ne nous a pas repérés. S'il a remarqué la présence de sorcellerie, il a dû soupçonner quelque chose.

— Je n'avais pas pensé à ça, dit Arlian.

Il fronça les sourcils, d'un air inquiet.

— Qu'auriez-vous pu faire, si vous y aviez pensé, demanda Givre.

Arlian ne possédait pas de réponse à cette question.

— Dois-je mettre un terme au charme ? demanda Thirif.

— Non ! répondit Arlian. Non, non, nous en aurons besoin. Après tout, nous séjournons à Chêne-Liège, ce soir. Et je suis persuadé qu'ils en feront de même.

— Lorsqu'ils auront cessé d'attendre le seigneur Lanair, admit Givre. Cela pourrait se révéler très intéressant !

## L'AUBERGE DE CHÊNE-LIÈGE

Aucune chambre n'était disponible à l'auberge de Chêne-Liège. La suite du seigneur Enziette les avait toutes réservées. Arlian et ses compagnons furent cependant autorisés à laisser leur chariot dans la cour de l'écurie et à prendre leur dîner. Les cinq voyageurs étaient repus lorsque les instigateurs de l'embuscade, mécontents, finirent par faire leur entrée.

— ... sorcellerie, je te dis, déclara l'un des hommes en livrée d'Enziette en pénétrant dans l'auberge.

— Probablement, approuva le seigneur Toribor d'un air las. Il savait probablement que nous étions là, il nous aura contournés. Il doit se trouver sur la route de Briseroche, à l'heure qu'il est.

Arlian se retourna pour regarder les nouveaux arrivants.

— Doit-on partir à sa poursuite ? demanda Main-de-Pierre.

— Je l'ignore, répondit Toribor. Je vais devoir en parler à Drichène. Pour le moment, en revanche... Aubergiste !

L'aubergiste apparut, un plateau plein entre les mains.

— La bière est encore fraîche, dit-il, et j'ai gardé votre dîner au chaud, mais il risque d'y avoir de l'attente.

Arlian regarda sa propre chope vide. La bière n'était pas exactement *fraîche*. L'aubergiste devait certainement la conserver dans un profond cellier, elle n'était donc pas chaude, mais il était évident qu'il n'utilisait aucune magie, et pas même une glacière correcte. Elle n'était pas fraîche. C'était de l'assez bonne bière, mais elle aurait été bien meilleure si elle avait été un peu plus fraîche.

Arlian se rappela ironiquement que, moins de trois ans auparavant, il n'avait jamais bu de bière. Et pourtant, le voilà qui portait nonchalamment un jugement sur la boisson. Il frappa sur la table à l'aide de sa chope et regarda autour de lui.

La salle à manger, qui avait été relativement vide quelques instants auparavant, était soudain presque pleine. La plupart des chaises étaient occupées. Toribor et Main-de-Pierre étaient attablés côte à côte. Traîne-Savates était installé à une table contiguë. L'ensemble du personnel de l'auberge – l'aubergiste, sa femme et trois jeunes gens qui étaient soit ses enfants, soit des employés – servait activement des chopes de bière et des assiettes de jambon baignant dans de la sauce.

Noir rota de contentement, comme si la vue de tout ce jambon lui rappelait la portion qu'il venait de dévorer. Il se pencha et dit calmement :

— J'en compte onze.

— Ils ne savent pas tous se battre, cependant, marmonna Arlian – il apercevait parmi eux un jeune garçon et deux femmes qui paraissaient trop frêles pour être des combattantes. Où est Drichène ?

— Je ne le vois pas, dit Givre.

— La barbe ! s'exclama Arlian. Où est-il donc ?

C'est alors que la porte s'ouvrit de nouveau, et un garde pénétra dans la salle, suivi d'un seigneur élégamment vêtu, un chapeau à plume à la main.

— Le voici, dit Givre.

Drichène s'immobilisa sur le seuil de la porte, l'air suffisant, et embrassa la salle du regard. Il agita ensuite son chapeau, comme pour se débarrasser d'une odeur désagréable, et s'avança.

Arlian perçut une légère odeur, un parfum doux et mielleux qui lui était étrangement familier. Il fronça les sourcils en tentant de se rappeler où il l'avait déjà senti.

Puis le souvenir lui revint soudainement : il passait par la fenêtre de Douceur, s'écroulait dans une chambre qui empestait le parfum, il quittait brusquement un monde froid et vide pour se retrouver dans les bras rassurants et chaleureux d'une femme.

Douceur avait ouvert la fenêtre pour aérer la pièce, pour se débarrasser des relents du parfum du seigneur Drichène – et du seigneur Drichène.

Il l'avait de nouveau senti à Manfort, à une ou deux occasions, et plus récemment, très légèrement, lorsqu'il avait vu Étincelle et Furet pendues dans sa bibliothèque.



Et cette même odeur était de nouveau présente. À Garde-Ouest, elle avait été mêlée au parfum de la poudre, des vêtements, de l'huile et bien sûr de Douceur elle-même, tandis qu'ici elle accompagnait les effluves de bière, de pain, de fumée, de viande et de sueur, mais il s'agissait incontestablement de la même senteur.

Le souvenir du visage souriant de Douceur et de son ricanement enjoué le hanta un moment, puis il laissa place à l'image d'elle, pâle, étendue sur son lit auprès de lui, les yeux clos et la bouche ouverte.

Il sentit ses mâchoires se serrer et un grognement s'élever de sa gorge, tandis qu'il suivait du regard la progression de Drichène à travers la salle à manger.

— Chut ! siffla Givre.

Arlan se ressaisit.

— Désolé, dit-il.

Drichène avait rejoint la table à laquelle Toribor et Main-de-Pierre étaient installés, et il se tenait près d'eux lorsqu'ils se tournèrent et levèrent les yeux dans sa direction. Arlan tendit l'oreille pour écouter ce qu'ils se disaient.

Thirif, de l'autre côté de la table, écrasa une minuscule fiole bleue dans sa main, et soudain l'ouïe d'Arlan s'aiguïsa.

— J'ai placé des alarmes sur la route, dans les arbres et dans tout le bourg, dit Drichène. Si le moindre cœur de dragon pénètre en ces lieux, nous le saurons.

Arlan jeta un coup d'œil à Givre, qui articula silencieusement :

— Nous sommes déjà là !

— Bien répondit Toribor. Prenez place, monseigneur, et mangez quelque chose.

Il désigna une chaise vacante.

— En temps et en heure. J'aimerais tout d'abord savoir si vous avez une explication à me fournir à propos de l'échec de notre piège. Pensez-vous que vos hommes sont si patauds qu'il est parvenu à nous voir avant que nous puissions le repérer, et qu'il a fait demi-tour ?

Toribor secoua la tête.

— Non, répondit-il. Je crois qu'il est simplement méfiant. Il a dû deviner que nous avions posé des pièges le long de la grand-route, et il en a empruntée une autre.

Drichène fit la moue en glissant son chapeau sous son bras.

— Et qu'envisagez-vous de faire ?

— Je l'ignore, répondit Toribor avec un haussement d'épaules. Si vous avez la moindre suggestion, je me ferai un plaisir de l'entendre et de la prendre en considération, mais à mon humble avis, nous l'avons manqué. Il a réussi à nous contourner, et c'est dorénavant à Enziette de se charger de lui.

— Et cela ne vous cause aucun problème ? Nous nous sommes positionnés là pour l'arrêter. Nous avons avec nous une dizaine de soldats ; Enziette est tout seul.

— Seul ou pas, croyez-vous vraiment qu'il ne puisse pas faire face à un jouvenceau tel que Lanair ? (Toribor désigna la table d'un geste.) Asseyez-vous et prenez un verre !

— Vous paraissez presque vous réjouir d'avoir pu éviter un combat, dit Drichène, toujours debout.

— Je suis... Presque. Je préférerais en avoir terminé avec lui, mais ce garçon a la chance d'un dragon. Rappelez-vous, il a tué le seigneur Fer ainsi que Kourouvain. On peut toujours être victime de malchance, et même en affrontant une dizaine d'hommes, il aurait pu trouver le moyen de nous blesser, vous ou moi, avant de mourir.

— Cela ne vous dérange donc pas de le laisser retrouver Enziette ?

— Enziette a la chance d'une *dizaine* de dragons, répondit Toribor.

— Ou leur habileté, dit Drichène.

— Ou leur habileté, approuva Toribor. Maintenant, je vous en prie, monseigneur, asseyez-vous !

À contrecœur, Drichène céda. Il fit le tour, jeta son chapeau sur la table et s'assit.

— Avez-vous des suggestions, monseigneur ? demanda Toribor lorsque Drichène fit signe à une serveuse.

— Je propose que nous restions ici et que nous envoyions nos meilleurs hommes à la poursuite d'Enziette pour le prévenir ou lui venir en aide contre Lanair.

Main-de-Pierre jeta un coup d'œil à Toribor, un mouvement que Drichène remarqua.

— Oui, je parlais bien de vous, dit-il.

Arlian étudia la question. Cela signifiait probablement que Main-de-Pierre allait se retrouver seul sur la route...

— L'envoyer seul ? demanda Toribor. Et si Main-de-Pierre tombe par hasard sur Lanair ?

Drichène haussa les épaules.

— Pourquoi est-ce que Lanair voudrait du mal à un simple soldat ? Je pars du principe que Main-de-Pierre est capable de se montrer discret et de passer inaperçu et qu'il saura se défendre s'il est attaqué.

— Nous pourrions envoyer quelqu'un d'autre avec lui...

— Et un autre, et encore un autre... Et avant que vous puissiez vous en rendre compte, nous nous retrouverons tous sur la route à la poursuite de notre seigneur meurtrier, et, pour le coup, nous le manquerions totalement. Un homme se déplace plus vite lorsqu'il voyage seul.

Toribor fit la moue.

— Je suppose que vous avez raison.

— Je peux me charger de lui, dit Main-de-Pierre.

— C'est aussi ce que croyait le seigneur Fer, dit Drichène. Et Kourouvain avant lui. Non, même si vous pouvez prendre le risque de l'affronter si vous l'apercevez, votre mission principale consiste simplement à prévenir Enziette, puis à revenir et à nous faire part, le cas échéant, de ce que vous aurez vu sur la route. Nous avons manqué le garçon à l'aller, mais peut-être que nous l'attraperons au retour.

— À vos ordres, monseigneur, répondit Main-de-Pierre en inclinant la tête en signe d'obéissance.

— Vous ne croyez pas que Lanair ait pu se cacher dans ce chariot, n'est-ce pas ? demanda Toribor.

Drichène leva la main et désigna Arlian, qui tenta de toutes ses forces de paraître comme s'il n'écoutait pas. Toribor jeta un coup d'œil par-dessus son épaule puis se tourna vers Drichène et haussa les épaules.

Drichène se pencha en avant et chuchota quelque chose à Toribor. Même avec son ouïe magiquement améliorée, Arlian fut incapable de comprendre ce qu'il lui dit. Il reporta son attention sur les membres de son propre groupe.

— Merci, dit-il à Thirif, qui acquiesça par politesse.

Arlian résista à la tentation de se retourner et d'observer les autres tandis qu'ils chuchotaient. Cela ne ferait qu'attirer la suspicion.

— Qu'avez-vous l'intention de faire ? demanda calmement Givre.

— Main-de-Pierre va se retrouver tout seul sur la route durant quelques jours, exposa Arlian. Je pourrais le rattraper, discuter avec lui et m'occuper

de lui de la façon qui me paraît la plus appropriée. Quant à Drichène et Toribor, eh bien, puisque ce sont des aristocrates, ils ne vont pas dormir avec les autres. Ils auront soit une chambre chacun, soit une pour eux deux, et nous pourrons probablement savoir laquelle, parce qu'ils posteront un garde à la porte. Je crois que j'aimerais leur régler leur compte tout de suite, en mémoire d'Étincelle et de Furet. Mais Ruisseau et Grillon se trouvent peut-être ici. Si c'est le cas, j'aimerais bien les libérer.

— Tu as donc l'intention de t'introduire dans la chambre de Drichène ? demanda Noir.

Arlian acquiesça.

— Et tu sauras de quelle chambre il s'agit parce qu'il y aura un garde devant la porte...

— Tout à fait.

Noir hocha la tête.

— Et comment penses-tu t'y prendre pour passer outre le garde ? demanda-t-il.

— J'y travaille, dit Arlian d'un ton sarcastique. Si tu as des suggestions à me faire, je serai ravi de les entendre.

— Je n'en ai aucune, répondit Noir.

— Vous vouliez également Traîne-Savates, n'est-ce pas ? demanda Givre.

Arlian haussa les épaules.

— Il devra attendre, ce qui ne me dérange guère, car ses crimes sont relativement anciens et il ne détient aucun otage. J'aurais tendance à croire qu'il partage une chambre avec ses acolytes, et nous n'allons pas tous les affronter.

— Ah ? Vraiment ? demanda Noir. Je suis ravi de l'entendre ! Et à propos du garde devant la porte ?

— Pourriez-vous trouver un autre moyen de vous introduire dans la chambre ? demanda Givre. Par une fenêtre, peut-être ? Ou par le toit ?

— Le toit est en bon état, les tuiles ont l'air solides. Je l'ai remarqué tout à l'heure. Comment pourrais-je m'y prendre ? Et comment pourrais-je atteindre une fenêtre à l'étage sans me faire remarquer ? Comment pourrais-je entrer si les volets sont fermés ?

— Ce sont d'excellentes questions, reconnut Noir.

Arlian se tourna vers Thirif.

— Auriez-vous une idée sur la façon de franchir le garde ? Pourriez-vous le faire dormir ou étouffer ses cris s'il donne l'alarme ?

Thirif réfléchit un moment puis secoua la tête.

— Non, répondit-il. Pas avec ce que j'ai apporté.

— Peut-être que si Thirif parvenait à engager la conversation avec Drichène au sujet des avantages de la sorcellerie, vous pourriez vous faufiler derrière lui et le poignarder dans le dos, suggéra Noir d'un ton sarcastique.

— Je n'y connais rien en sorcellerie, dit Thirif. Je suis un *véritable* magicien.

— Et quelle différence cela fait-il, vraiment ? demanda Noir. Vous faites tous les deux vos petits tours et vos miracles insignifiants en agitant votre baguette magique devant vous.

Thirif ne daigna pas répondre. Il se contenta de se détourner d'un air de mépris.

Arlian, toutefois, regarda Noir d'un air songeur.

— Je n'y connais pas grand-chose en sorcellerie, dit-il, mais je suppose que la plupart des gens en connaissent encore moins que moi.

— Probablement, reconnut Noir d'un ton perplexe. Et alors ?

— Eh bien, je crois que j'ai une idée pour franchir le garde de Drichène, dit Arlian.

— Celui de Drichène ? Et celui de Bedaine ?

— Occupons-nous d'abord de celui-là, veux-tu ?

Noir haussa les épaules.

Trois heures plus tard, la plupart des pensionnaires de l'auberge étaient partis se coucher. L'aubergiste s'était assoupi dans un fauteuil près de l'âtre de la cheminée. Arlian et ses compagnons s'étaient retirés dans leur chariot, mais Arlian décida de retourner à la salle à manger, Noir sur ses talons.

L'aubergiste se réveilla en sursaut et le regarda fixement.

Arlian tendit un petit objet qui scintilla d'un éclat doré à la lueur du feu.

— Nous avons trouvé cela dans la cour de l'écurie, dit-il. Je pense que c'est le seigneur qui a dû le faire tomber. Celui avec le joli chapeau.

L'aubergiste plissa les yeux.

— Remettez-le-moi, dit-il.

Arlian serra l'objet contre sa poitrine.

— Je ne crois pas, dit-il. C'est *nous* qui l'avons trouvé, et nous sommes suffisamment honnêtes pour le rendre. C'est à nous que revient la

récompense.

L'aubergiste grommela.

— Très bien. (Il fit un signe en direction de l'escalier.) Alors, débrouillez-vous.

Il s'enfonça dans son fauteuil.

— C'est ce que nous allons faire, répondit Arlian.

Noir et lui traversèrent la salle et entamèrent l'ascension de l'escalier.

— J'ai vu que Thirif t'avait donné ça, chuchota Noir. Qu'est-ce que c'est ?

— Je l'ignore, répondit Arlian. Mais ça a l'air magique, non ?

Il le tint de manière à ce qu'il brille à la lumière de la lampe qui se trouvait dans la cage d'escalier.

Il s'agissait d'un cylindre doré sur lequel étaient gravées des runes et avec un anneau de petites pierres rouges qui en cerclait une extrémité. Arlian l'avait judicieusement choisi dans la collection de Thirif, parmi une demi-douzaine d'instruments qui lui paraissaient posséder des attributs de sorcellerie.

— Tu vas donc dire au garde que tu souhaites rendre la babiole de Drichène, et tu crois qu'il te permettra d'entrer dans sa chambre ? Et s'il insiste pour que nous laissions nos épées dehors ?

— Eh bien, nous trouverons d'autres armes, répondit Arlian. Tais-toi et viens.

Ils atteignirent le sommet de l'escalier et se retrouvèrent face à un couloir avec trois portes de chaque côté et une autre tout au bout. Un grand gaillard en uniforme de garde était appuyé contre le chambranle de cette dernière, les yeux clos, les bras croisés sur sa poitrine.

Arlian ressentit un étrange pincement au cœur, et l'objet dans ses mains devint soudainement brûlant, mais il chassa cette idée et l'attribua à son imagination et à son état d'excitation, dû à l'approche d'un danger.

— C'est leur chambre, dit-il. Sûrement.

Noir ne prit pas la peine de répondre. Les deux hommes longèrent le couloir. À mi-chemin, Arlian ressentit un nouveau pincement, plus fort, cette fois, comme si son cœur s'était momentanément tordu dans sa poitrine. Il s'immobilisa, mais avant qu'il ait pu faire quoi que ce soit, le garde, probablement alerté par le bruit de leurs pas, se réveilla et porta la main à son épée.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il. Que faites-vous ici ?

Arlian tendit son amulette.

— Nous avons trouvé ça, dit-il. Nous pensons que l'un de vos seigneurs a dû le faire tomber.

Le pincement l'incommodait. Il lui était arrivé à de nombreuses occasions de se montrer nerveux – notamment lorsqu'il avait été sur le point de combattre Kourouvain, par exemple –, mais il n'avait jamais ressenti une impression identique auparavant. Habituellement, ses mains tremblaient lorsqu'il était nerveux. Mais là, elles étaient aussi fermes qu'il l'aurait souhaité.

— Laissez-moi voir ça, demanda le garde.

Arlian écarta brusquement la main.

— C'est nous qui l'avons trouvé ! Et c'est à nous que revient la récompense !

— Vous voulez que je réveille le seigneur Drichène à cette heure-ci de la nuit ?

— Non, répondit humblement Arlian. Vous avez raison. Nous reviendrons demain matin.

Noir le regarda d'un air visiblement stupéfait.

— Vraiment ?

— Oui, répondit Arlian. Cours !

Il fit volte-face et courut en direction de l'escalier.

La porte, au bout du couloir, s'ouvrit brusquement, et Arlian se baissa lorsque vibra la corde d'un arc, décochant une flèche qui siffla au-dessus de son épaule gauche.

Noir et lui dévalèrent les marches, à moitié en courant, à moitié en tombant. Derrière eux, Arlian entendit plusieurs voix crier, des portes claquer, ainsi que le fracas de bottes, le bruit de pieds nus et le cliquetis d'armures.

— Qu'est-ce que..., hoqueta Noir lorsqu'ils se précipitèrent à travers la salle à manger.

— Des alarmes, dit Arlian. Dans l'escalier et dans le couloir. Drichène savait que j'étais là.

L'aubergiste sursauta sur son fauteuil en criant.

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est ?

Ils l'ignorèrent et coururent vers la porte principale. Arlian entendit les bruits de bottes dans l'escalier, derrière eux.

Lorsqu'ils se retrouvèrent dehors, Arlian tourna en direction de la cour où le chariot les attendait. Les bœufs n'étaient pas attelés, se rappela-t-il. Les laisser attachés au chariot aurait éveillé les soupçons, si quelqu'un avait regardé par une fenêtre et les avait vus. Et, bien sûr, personne ne pouvait sérieusement envisager de s'échapper dans un chariot tiré par des bœufs, de toute façon. Des hommes ou des chevaux auraient aisément rattrapé les plus rapides des bœufs.

Il fallait qu'il prévienne Givre et les Arithéiens.

Dès qu'il les aurait prévenus, cependant, il décida de compliquer l'existence de ses poursuivants. Il était impossible de s'échapper à pied : il ne connaissait pas la campagne environnante et il n'était pas réaliste de croire qu'il pouvait distancer tous ses ennemis. Mais il avait d'autres cordes à son arc.

— Fais de ton mieux pour protéger les autres, haleta Arlian lorsqu'ils dépassèrent l'angle du bâtiment. (Il cria :) Attention !

Puis il passa en courant devant le chariot, en direction de l'écurie.

Il ouvrit la porte d'une stalle au hasard et s'agrippa à la crinière du cheval qui s'y trouvait. Il n'était pas un cavalier émérite, mais il avait appris quelques rudiments d'équitation pour parfaire son rôle de seigneur Obsidien. Il parvint à se propulser sur le dos nu de l'animal avant que ce dernier ait été totalement réveillé.

Surpris, le cheval détala hors de sa stalle, vers la cour, puis il ralentit, désorienté. Arlian se redressa et dégaina son épée. Il s'agrippa à la crinière de sa monture de la main gauche.

Un attroupement se forma autour de la cour, des visages invisibles dans l'obscurité. Les deux garçons d'écurie de l'auberge étaient certainement présents, et Noir ainsi que les autres compagnons d'Arlian devaient également s'y trouver, mais certains étaient indubitablement des hommes d'Enziette.

— Lumière ! hurla quelqu'un. Nous avons besoin de lumière !

— Qui est-ce ? s'écria quelqu'un d'autre.

Arlian piqua des deux, et le cheval s'élança brusquement en avant et partit au petit galop. Des silhouettes indistinctes s'écartèrent sur son chemin lorsqu'il quitta les écuries et rejoignit la grand-route.

Quelqu'un avait rallumé les lanternes, à côté de l'enseigne de l'auberge, et un homme se tenait près de la porte, une torche à la main. Arlian était



tout à fait visible pour le petit groupe de personnes qui se trouvait là, lorsqu'il le dépassa, et plusieurs voix s'écrièrent :

— Le voilà !

— Allez chercher les chevaux !

Des fenêtres s'éclairèrent également dans les maisons avoisinantes.

Il encouragea le cheval à se mettre au grand galop, et il dut désespérément s'y agripper de ses deux mains, la lame de son épée s'agitant avec frénésie devant son visage. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

Des gens sortirent en grand nombre de l'auberge et des écuries en criant et en courant. Quelques-uns pourchassaient des chevaux qui tentaient de prendre la fuite, alors que d'autres paraissaient courir en tous sens d'une manière totalement désordonnée.

Arlian espérait que cela procurerait une diversion suffisante pour que Noir et les autres puissent trouver refuge quelque part. Puis il regarda de nouveau devant lui et enfouit son visage dans la crinière du cheval, s'accrochant à la vie.

L'animal ralentit et se mit à trotter après environ deux cents mètres, et Arlian redressa la tête. Devant lui ne s'étendait que l'obscurité – plus sombre de chaque côté, plus claire au-dessus de lui. Lorsque le cheval se mit au pas, Arlian regarda derrière lui.

La route avait suivi un virage. Il apercevait une lueur qui devait provenir de l'attroupement autour de l'auberge, mais des arbres et des maisons lui bouchaient la vue.

Ils le prendraient sans aucun doute en chasse, cependant. Il les entendait toujours crier, et ils paraissaient se rapprocher.

D'ailleurs, il n'avait pas l'intention de s'échapper. Ils devaient penser qu'il se contenterait de fuir, mais ce n'était pas ce qu'il avait prévu.

Il était dans la bonne direction pour rejoindre Enziette, mais c'était sans doute ce qu'espérait Drichène. Arlian n'était pas prêt à poursuivre Enziette. Il avait encore des affaires en cours, ici, à Chêne-Liège.

Il glissa de sa monture et mit pied à terre. Il se réceptionna maladroitement mais retrouva rapidement l'équilibre. Il donna une tape sur le flanc du cheval, qui s'éloigna en trottant. Tandis que sa monture poursuivait son chemin vers le sud sur la grand-route, il s'écarta de la chaussée et gagna les taillis qui la bordaient, et dès qu'il fut en sécurité, hors de vue, il se fraya un chemin en direction de l'auberge.

## L'ÉPÉE DE LA VENGEANCE

Arlian regretta de ne pas suffisamment s'y connaître en sorcellerie pour altérer de nouveau son apparence. Il aurait changé de visage et se serait débarrassé de celui que ses ennemis avaient vu dans le chariot et à l'auberge. Malheureusement, il n'avait en sa possession aucun sortilège préparé à l'avance, il ignorait comment lancer un charme, et Thirif et Shibielle ne pouvaient lui être d'aucune utilité à une telle distance.

En traversant des jardins et des cours, escaladant des haies et franchissant des fossés, il modifia sa coiffure. Dans le chariot, il avait eu les cheveux détachés, coiffés de l'avant vers les côtés, selon la mode des fermiers des environs. Il les peigna vers l'arrière à l'aide de ses doigts, et il se servit de son brise-lame pour couper des mèches qui pendaient de chaque côté, se coiffant dans un style rappelant celui qui avait cours à Manfort, même s'il ne voyait pas ce qu'il faisait, dans l'obscurité et sans miroir. Il ôta sa tunique de campagnard, révélant la chemise de lin de bonne facture qu'il portait en dessous, non parce qu'il ressentait le besoin de changer d'apparence, mais parce qu'il préférait la sensation d'un tissu plus doux au contact de sa peau. La chaleur procurée par une couche supplémentaire avait été la bienvenue, mais lors de ses préparatifs précipités, il n'avait pas pris soin d'emporter du linge de corps en soie.

Il était désagréablement conscient qu'il n'avait pas compris la façon dont fonctionnaient les charmes, que d'autres pouvaient très bien le voir d'une manière différente de celle dont il se voyait lui-même et que les changements qu'il venait d'opérer pouvaient très bien ne rien changer à son

apparence. Mais c'était tout ce qu'il pouvait faire dans de telles circonstances. Il n'avait même pas pensé à apprendre comment faire disparaître le charme.

Il demeura bien à l'écart de la grand-route et se mit à l'abri lorsqu'il perçut des bruits de sabots et quand un groupe d'hommes s'exprimant bruyamment passa à proximité. Dans une cour, un mâtin enchaîné jappa à son approche, juste une fois, et il se figea durant un long moment. Mais le chien cessa d'aboyer et aucun autre ne lui répondit. Il finit par reprendre sa progression.

Finalement, il atteignit le jardin de la cuisine, derrière l'auberge. Il s'était attendu à y trouver un garde qu'il aurait dû éviter, mais la petite cour était déserte. Ses ennemis étaient trop désorganisés et ne s'étaient pas suffisamment préparés pour y poster qui que ce soit.

Il se dirigea vers le chemin de dalles menant au petit perron de bois et martela la porte de derrière de l'auberge à l'aide du pommeau de son épée.

La femme de l'aubergiste ouvrit la porte d'un air perplexe et le regarda attentivement.

— Oui ?

— Il n'y a personne, ici, dit brusquement Arlian. Le seigneur Drichène se trouve-t-il toujours à l'intérieur, ou est-il parti avec les autres ?

— Est-ce que c'est le plus mince ? demanda la femme d'un ton hésitant.

— C'est bien lui, répondit Arlian.

— Il est dans la salle à manger. Le gros borgne est parti à la poursuite de l'assassin.

— J'ai besoin de m'entretenir avec lui, dit Arlian en n'effectuant aucun commentaire à propos de ses descriptions.

Il n'aurait pas exactement dit que le seigneur Toribor était gros, même si le surnom de Bedaine lui correspondait assez bien. Mais il était vraiment musclé.

Et Drichène n'était pas particulièrement mince, non plus. Toutefois, il s'agissait de l'une des façons les plus simples de distinguer les deux hommes.

La femme hésita puis s'écarta sur le côté et laissa entrer Arlian.

— Allez tout droit et ne touchez à rien, dit-elle.

— Merci, répondit Arlian.

Il suivit ses conseils et traversa la grande cuisine encombrée avant d'en sortir par la porte battante.

Et comme prévu, Drichène était assis à l'une des tables, tandis qu'un garçon et une femme occupaient deux des autres chaises. Un seul garde se tenait devant la porte principale.

Le garçon leva les yeux lorsque Arlian apparut dans la salle. Le garde à la porte était penché à l'extérieur et scrutait la rue, alors que Drichène et la femme étaient absorbés par leur discussion. Le garçon n'avait visiblement aucune idée de qui était Arlian, mais à la vue de son épée dégainée, et à cause du simple fait qu'il ne faisait pas partie de la suite d'Enziette, il s'inquiéta.

— Monseigneur, dit-il en tirant sur la manche de Drichène.

Arlian n'avait plus de temps à perdre ; il rugit :

— Écartez-vous de lui, tous les deux !

Et il se précipita sur Drichène, l'épée tendue.

Le garçon bondit sur ses pieds. La femme se retourna, stupéfaite. Drichène se leva, tendant la main vers son épée.

Puis la lame d'Arlian plongea dans la poitrine de Drichène. À cause du mobilier qui se trouvait sur son chemin, il ne put porter le coup net au cœur qu'il avait espéré, mais il s'agissait presque certainement d'un coup mortel.

La femme se mit à hurler, et l'homme à la porte réagit enfin et se retourna pour voir ce qui se passait.

Drichène baissa les yeux sur l'épée, d'un air consterné.

— Je croyais que vous vous..., commença-t-il, mais il fut incapable d'achever sa phrase, sa bouche s'emplissant de sang rouge vif.

L'épée d'Arlian lui avait transpercé un poumon. Du rouge s'écoula de la bouche et du nez de Drichène lorsqu'il s'affaissa sur sa chaise, les yeux hagards, la main droite tirant sur la poignée de sa propre épée.

— ... battiez à la régulière, comme je l'ai fait contre Kourouvain et Horim ? acheva Arlian. Lorsque c'est possible... Mais contre vous, après ce que vous avez fait à Furet et à Étincelle uniquement pour me faire du mal, je me contenterai d'un massacre.

Il tira d'un coup sec pour libérer sa lame.

Le buste de Drichène parut clapoter anormalement tandis que du sang jaillissait de sa blessure. Arlian cilla, incertain de ce qu'il voyait.

Drichène tomba ensuite en avant, sur la table, dans une mare de son propre sang, et une fine volute de fumée s'échappa de sa bouche grande ouverte.

— De la sorcellerie, marmonna Arlian avant de lever les yeux de sa victime.

Le garde à la porte le regarda fixement, tirant son épée de son fourreau, mais sans esquisser le moindre mouvement offensif. La femme et le garçon étaient désarmés et paraissaient uniquement désirer s'enfuir. Derrière lui, la femme de l'aubergiste surgit de la cuisine. Elle se mit à crier. Arlian fit volte-face.

— Taisez-vous, ou je vous éventre comme un poisson, gronda-t-il féroce.

Ses cris cessèrent et se changèrent en gémissements.

Le garde avança d'un pas hésitant à l'intérieur de la salle. Arlian se retourna de nouveau, son épée gouttant sur le sol du sang de Drichène. Sang qui paraissait luire à la lueur de la lampe.

— Vous souhaitez vous battre contre moi ? demanda Arlian en dégainant son brise-lame. Drichène a déjà trouvé la mort, et c'est moi qui ai tué le seigneur Fer. Êtes-vous certain de vouloir m'affronter seul ?

Le garde laissa tomber son épée, se retourna et franchit la porte en courant.

— Imbécile ! s'exclama Arlian. (Il regarda ensuite la femme et le garçon.) Sortez d'ici, dit-il. Tous les deux ! Maintenant !

Ils chancelèrent tous deux et obéirent ; ils suivirent le garde dans la rue.

Ne demeurait plus que la femme de l'aubergiste. Arlian se retourna et la salua.

— Je vous présente mes excuses, madame, pour le désordre occasionné, mais cet homme a assassiné deux de mes amies à Manfort.

La femme réprima un gémissement.

Arlian comprit qu'elle ne représentait pas une menace immédiate. Il entendait des cris dans la rue, cependant. À tout moment, des hommes en armes pouvaient surgir dans l'auberge dans l'intention de venger le seigneur Drichène.

Il ne souhaitait pas être présent lorsqu'ils arriveraient.

Il avait la possibilité de ressortir de l'auberge en passant par la cuisine, bien sûr, mais si les gardes, dehors, possédaient un soupçon d'intelligence, ils encercleraient l'établissement avant d'y effectuer leur entrée. Des hommes devaient déjà contourner l'auberge pour bloquer cette issue.

D'ailleurs, Grillon et Ruisseau devaient sans doute se trouver quelque part dans cette auberge. Probablement à l'étage, dans l'une des chambres.

Et Noir et les autres devaient également se trouver dans les parages, s'ils étaient toujours vivants. Arlian avait encore beaucoup à faire avant de s'enfuir dans la nuit.

Il rengaina son brise-lame et ramassa l'épée que le garde avait lâchée. Même s'il ignorait comment se battre avec deux épées, quelqu'un d'autre pourrait en avoir besoin. Il jeta un coup d'œil à la dépouille de Drichène.

Ce mouvement horrible et anormal de son buste avait cessé, et le flot de sang s'était réduit à un filet. La fumée avait disparu. Il était manifestement mort. Tout de même, Arlian décida de ne pas lui prendre son épée. Le sang sur la table et le sol possédait des reflets particuliers, inhumains, comme un rappel du fait qu'il ne s'agissait pas d'un homme ordinaire. Son épée était peut-être enchantée.

Arlian soupesa ses deux épées, prit la direction de l'escalier, le gravit rapidement et bruyamment, et se retourna brusquement sur le palier en remarquant que la flèche qu'il avait évitée environ une demi-heure plus tôt était toujours fichée dans le plâtre au-dessus de sa tête.

Il avait à peine atteint la dernière marche – sans avoir croisé d'alarme, cette fois – lorsqu'il entendit la clameur des hommes d'armes qui pénétraient dans l'auberge, en bas. Il s'immobilisa une fraction de seconde, aux aguets.

Il entendit ceux qui, en bas, avaient découvert le corps le Drichène, puis il perçut des bruits de bottes. On se dirigeait vers l'escalier, dans sa direction.

Le couloir était plongé dans l'obscurité. Les lampes à huile qui l'avaient éclairé auparavant avaient disparu, mais Arlian remarqua que, sur les sept portes qui lui faisaient face, six étaient ouvertes. Apparemment, personne ne s'était donné la peine de les refermer lorsqu'ils s'étaient jetés à sa poursuite. Quant à la septième – la seconde sur la droite –, elle était solidement fermée.

Il s'agissait manifestement de la chambre qu'il cherchait, puisque ses poursuivants savaient qu'elle était occupée et pensaient qu'il se cacherait ailleurs. Il s'approcha et tambourina contre la porte.

— Ouvrez ! ordonna-t-il.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ? demanda une voix grave et sévère – celle de Traîne-Savates.

Arlian l'avait entendue dans l'après-midi et la reconnut sans hésiter.

— Lanair est avec toute une armée dehors ! Nous avons besoin de tout le monde ! s'écria Arlian.

— Oh ! Par le sang et la mort ! marmonna Traîne-Savates d'une façon à peine audible à travers le bois de la porte.

— Vite !

Le premier garde avait atteint le palier et se trouvait à peine à une demi-douzaine de mètres de là, cherchant à discerner quelque chose dans l'obscurité.

La porte s'ouvrit et Arlian se précipita dans la pièce en bousculant Traîne-Savates, stupéfait, avant que ce dernier ait pu se préparer à recevoir la charge. Puis Arlian se retourna et assena un violent coup de pied à la porte. Elle échappa de la main de Traîne-Savates et se referma en claquant.

Traîne-Savates poussa un grognement et tendit la main vers son épée, mais Arlian lui appliqua son épée contre la gorge.

— Ne tente rien, dit Arlian. Verrouille la porte.

Traîne-Savates grommela.

— Certainement pas ! répondit-il.

Arlian imprima une pression, et la pointe de sa lame fit apparaître une goutte de sang. Traîne-Savates gronda.

— Verrouille-la ou écarte-toi de là, dit Arlian.

Traîne-Savates recula en direction du mur, s'éloignant de la porte.

Tandis qu'il poussait le loquet à l'aide la pointe de son autre épée, Arlian entendit des voix dans le couloir, mais il ne distingua aucune parole. Il jeta un bref coup d'œil dans la chambre.

Il y avait quatre lits, deux de chaque côté de la grande pièce. Une lucarne aux volets clos se trouvait au milieu du mur incliné, du côté opposé à la porte. Des ballots étaient éparpillés dans la mansarde, les draps et les couvertures étaient en désordre. Une lampe à huile était allumée sur une petite table.

Deux des lits étaient occupés. L'un par Grillon, l'autre par Ruisseau, les deux femmes revêtues d'une simple robe de nuit. Elles le dévisageaient, manifestement peu au fait de ce qui se passait. Arlian leur sourit.

— Grillon, dit-il, attrape !

Il lui lança son épée supplémentaire et dégaina son brise-lame. Il se sentit plus à l'aise avec des armes adéquates entre les mains.

Elle fit un écart pour éviter l'épée. Celle-ci chuta en bas du lit.

Quelqu'un frappa à la porte.

— Traîne-Savates ! Ouvre !

Traîne-Savates poussa un grognement mais demeura immobile, adossé au mur et hors de portée de la poignée de porte.

— Si tu bouges ou dis quoi que ce soit, tu es un homme mort, lui dit Arlian sur le ton de la conversation.

Puis il regarda autour de lui.

Grillon se démenait pour récupérer l'épée. Ruisseau le dévisageait toujours.

— Ruisseau, dit Arlian, espérant qu'elle l'entende, mais sans se faire remarquer de l'homme qui se trouvait dans le couloir, dis-leur que Traîne-Savates s'est endormi et qu'il est fin saoul.

— Traîne-Savates ! Maudit sois-tu ! s'écria la voix.

— Pardon ? demanda Ruisseau.

— Crie-leur qu'il est ivre mort ! insista doucement Arlian.

Grillon parvint enfin à saisir l'épée. Elle la brandit triomphalement et s'écria :

— Traîne-Savates est endormi ! Il a bu tout le vin et il est tombé dans les pommes !

Ruisseau la regarda d'un air surpris puis esquissa un sourire et ajouta :

— Et il empeste ! J'ai l'impression qu'il s'est pissé dessus !

Grillon poussa un petit rire. Traîne-Savates voulut protester, mais Arlian appuya un peu plus sur l'épée en guise d'avertissement.

Arlian entendit les gardes marmonner de l'autre côté de la porte. Il ne comprit pas tout, mais il était évident que ses poursuivants se demandaient s'ils devaient se fier à ce qu'avaient dit les femmes.

— Laissez-nous entrer ! s'écria quelqu'un.

Grillon et Ruisseau s'échangèrent des coups d'œil. Ruisseau cria :

— Le faut-il vraiment ? Je n'ai pas envie de ramper aussi loin.

— Et Traîne-Savates est appuyé contre la porte, ajouta Grillon. Il faudrait qu'on le déplace, et il est sacrément lourd !

— Et il y a une flaque ! Ne m'obligez pas à ramper là-dedans ! poursuivit Ruisseau.

Arlian afficha un large sourire, admirant leur présence d'esprit. Pris d'une soudaine inspiration, il rengaina son brise-lame et défit son pantalon. Un moment plus tard, une odeur nauséabonde filtra sous la porte et ajouta un peu de vraisemblance aux propos de Ruisseau.



Traîne-Savates le regarda fixement, les yeux emplis de haine, mais il n'osa pas esquiver le moindre geste ni dire quoi que ce soit.

Cela provoqua des exclamations de dégoût de l'autre côté de la porte. Les poursuivants s'éloignèrent et entamèrent une fouille énergique des autres chambres.

— Allez-vous me tuer ? demanda calmement Traîne-Savates.

— Le devrais-je ? demanda Arlian à son tour. Mérites-tu de mourir ?

Traîne-Savates poussa un grognement.

Arlian ne quitta pas son ennemi des yeux tout en demandant aux autres :

— Grillon, qu'en penses-tu ? Devrais-je le tuer ?

— Comme il vous plaira, répondit Grillon. Je ne le pleurerai pas.

— Ruisseau ?

— Je l'ignore, répondit-elle. Qui êtes-vous ?

— C'est une bonne question, dit Arlian. Tu le sais, Traîne-Savates ?

— Le seigneur Lanair, je suppose, répondit Traîne-Savates.

— Et sais-tu qui est le seigneur Lanair ?

— Un désaxé qui s'est mis en tête de tuer le seigneur Enziette et ses amis et qui a jeté le chaos au sein de Manfort.

Arlian acquiesça.

— C'est une façon de décrire la situation, approuva-t-il. Mais ce n'est pas la seule. (Il remonta la pointe de son épée de quelques centimètres, traçant une ligne ensanglantée sur le cou de Traîne-Savates.) Te souviens-tu d'avoir pillé un village, il y a dix ans, Traîne-Savates ? Te souviens-tu d'y avoir trouvé un jeune garçon dans un cellier, le seul survivant ?

Les yeux de Traîne-Savates se rétrécirent.

— C'était vous ?

Arlian afficha un rictus.

— Bien vu, répondit-il. Oui, c'était moi. Et qu'est-il arrivé à ce garçon ?

— Nous l'avons vendu à la mine de Fond-du-Creux. Vous êtes donc un esclave en fuite, revêtu d'une chemise de seigneur...

— Une fois encore, dit Arlian, c'est une question de point vue. En fait, je suis un seigneur, comme vous le savez.

— Seigneur Lanair. Ce n'est pas votre véritable nom.

— Seigneur Obsidien. Ce qui est autant mon nom que le tien est Traîne-Savates. Je ne me suis pas fait appeler Lanair depuis que je me suis enfui de Garde-Ouest, il y a plus de deux ans, et même là-bas, il ne s'agissait que d'un stratagème temporaire.

— Le seigneur Dragon vous appelle Lanair.

— Il trouve ça plus pratique, reconnut Arlian. Il connaît ma véritable identité, il me semble, mais il se refuse à l'employer.

Traîne-Savates n'avait aucune réponse à cela.

Arlian désigna les femmes.

— Elles me connaissent sous le nom de Triv, dit-il. C'est le diminutif de « Trivial », parce que je leur avais dit que mon nom n'avait que peu d'importance. Elles ne me reconnaissent pas parce que j'ai fait usage de sorcellerie pour changer temporairement d'apparence. Mais elles me connaissent.

— Vraiment ? demanda Ruisseau.

— Triv ? demanda Grillon, les yeux écarquillés. C'est toi ?

— Bon, dit Arlian sans les regarder. Maintenant que nous avons établi qui j'étais, pouvons-nous savoir qui tu es, et nous en servir pour savoir si tu dois vivre ou périr ?

Traîne-Savates le regarda de nouveau fixement mais s'abstint de répondre.

— Tu as participé au pillage de mon village, dit Arlian, lorsque les dragons l'ont détruit. Tu étais présent mais tu n'as pas protesté quand moi, un enfant né libre et héritier de parents qui vivaient dans ce village, j'ai été réduit en esclavage. Ce crime mérite-t-il la mort ?

— Non ! protesta Traîne-Savates. Je n'ai fait de mal à personne.

— Tu n'as rien dit lorsqu'on m'a vendu.

— C'est différent !

— Grillon ? Ruisseau ?

Les femmes se regardèrent mutuellement.

— Je ne sais toujours pas, dit Ruisseau.

Arlian acquiesça.

— J'ai en effet l'intention de tuer le seigneur Enziette, dit-il, tout comme j'ai tué Kourouvain, Horim et Drichène. Ils étaient tous copropriétaires de *La Maison de la Société Charnelle* et responsables de la mutilation des seize femmes qui y résidaient ainsi que de la mort de la plupart d'entre elles. Ton seigneur Dragon a ordonné la mort de Rose et de trois autres femmes lorsque cet établissement a été incendié, il a ensuite torturé Colombe à mort et forcé Douceur à regarder. (Ruisseau hoqueta.) Il a également empoisonné Douceur, elle est morte dans mes bras. Et il a commandité le meurtre de Déniche, que tu as connu sous le nom de

Cachette. Dis-moi maintenant si tu as été impliqué dans l'un de ces crimes. Je n'ai pas pensé à le demander à Douceur avant qu'elle trouve la mort.

— Je n'ai fait que suivre les ordres ! protesta Traîne-Savates.

— Pour quelle raison ? demanda Arlian.

— Parce qu'il me payait, répondit Traîne-Savates.

— Et parce que tu y prenais plaisir ?

Il dut lutter pour ne pas hausser le ton et ne pas se faire entendre du couloir.

— Parfois, admit Traîne-Savates. Mais je n'aurais pas fait de mal à Cachette s'il n'avait pas trahi le seigneur Dragon !

Arlian serra les dents.

— Mais le seigneur Dragon souhaitait sa mort, alors tu l'as tué ?

— Il le fallait !

— T'est-il déjà venu à l'esprit de quitter le service du seigneur Dragon, comme Couvrante et Cachette l'ont fait ?

— Non, j'étais bien payé.

— Tu n'y as pas songé une seule fois ?

— Non !

C'en était assez. Arlian enfonça son épée puis taillada la gorge de Traîne-Savates. Ce dernier porta les mains à sa blessure en s'écroulant contre le mur et en glissant doucement sur le sol, mais il fut incapable de crier.

Il tomba à la renverse, comme une poupée de chiffon, la lueur de ses yeux s'atténuant, les mains toujours agrippées à sa gorge tandis que le sang en jaillissait librement et s'écoulait sur son torse.

Arlian libéra son épée d'un coup sec.

— Eh bien, tu aurais dû, gronda-t-il.

## PAR LA FENÊTRE

Ruisseau hoqueta et frissonna en voyant Traîne-Savates mourir. Grillon se contenta de hocher la tête, comme si elle s'y était attendue et était satisfaite de ce qu'elle avait vu.

— Et maintenant ? demanda-t-elle tandis qu'Arlian nettoyait son épée.

— Nous devons maintenant trouver un moyen de sortir d'ici, répondit-il.

Il se dirigea vers la seule fenêtre de la pièce sans regarder les femmes. Sur le chemin, il glissa son épée dans son fourreau.

— Mais nous ne pouvons pas marcher, dit Ruisseau.

— J'en suis conscient, dit Arlian. J'ai un chariot, même si ce ne sera pas facile de vous y mener et de le sortir d'ici sains et saufs.

Il tendit la main vers les volets puis hésita.

Il aperçut de la lumière à travers la fente entre les deux volets. De la lumière rouge. Il fit la moue. Il était bien trop tôt pour qu'il puisse s'agir de l'aube, et il aurait pensé que cette fenêtre donnait sur le nord. Est-ce que quelque chose était en train de brûler ?

Il n'en aurait pas le cœur net avant d'avoir ouvert les volets. Il souleva le loquet.

Une lueur rougeâtre envahit la chambre lorsqu'il tira les volets à lui, un halo sinistre comme Arlian ne se souvenait pas en avoir déjà vu auparavant. Il regarda précautionneusement par la vitre de la fenêtre et en demeura suffisamment éloigné pour ne pas se faire repérer par un éventuel observateur dans la rue.

Quelque chose tourbillonnait dans l'air face à lui, ni à hauteur du sol, ni plus haut, mais directement devant lui, au niveau du premier étage. Quelque chose de rouge et de lumineux. L'espace d'un instant, Arlian entrevit un visage hideux et inhumain, et il y avait bien des griffes dans cette masse tournoyante. Sans vraiment y réfléchir, il dégaina de nouveau son épée. Cette chose, là-dehors, ressemblait à un démon – un qui lui était étrangement familier.

Il entendit les deux femmes retenir leur souffle. Elles n'avaient pas la même vue que lui, mais elles apercevaient manifestement toutes les deux la monstruosité.

Quoi que cela ait été, cela demeura à distance. Cela n'avait pas l'intention de passer à l'attaque. Arlian approcha de la vitre afin d'étudier plus en détail ce qu'il voyait.

La fenêtre donnait sur la cour de l'écurie. Sous le nuage rougeoyant et tourbillonnant, il distingua les stalles, les mangeoires, les abreuvoirs, la sellerie et son propre chariot ainsi que ses bœufs. Les animaux de trait n'étaient plus dans leur enclos mais devant le chariot.

Et, debout sur le siège du cocher, se tenait une silhouette en tunique, agitant une main en l'air. Thirif. Une lanterne était pendue au-dessus du siège, et Arlian aperçut distinctement le visage du magicien. Le charme avait disparu, révélant ses propres traits.

Arlian regarda la façon dont il remuait la main et dont les images démoniaques se déplaçaient, puis il sourit. Il comprit pourquoi le « démon » ressemblait à l'un des cauchemars qu'il n'avait cessé d'avoir durant sa traversée des monts Rêveurs, lorsqu'il se dirigeait vers le nord, en revenant de l'Arithei. Il espéra que ses ennemis, en bas, ignoraient que la magie arithéienne ne permettait pas vraiment d'invoquer des démons, mais uniquement de créer des illusions.

Arlian ignorait que Thirif avait apporté une telle illusion, mais il se réjouit de la voir. Elle avait dû flanquer une sacrée trouille à leurs ennemis.

La cour de l'écurie était presque déserte – presque. Il était difficile d'en avoir une vue précise, à cause de l'obscurité dans laquelle elle était baignée et de cette vapeur rouge bouillonnante qui obstruait son champ de vision, mais il était quasi certain d'apercevoir Noir, revêtu de son déguisement magique, qui attelait les bœufs. Le chariot serait prêt à se mettre en route dans quelques minutes, et l'illusion de Thirif semblait avoir fait fuir toute opposition.

Drichène aurait rapidement percé à jour la supercherie – mais Drichène était mort.

Arlan fit la moue. Le seigneur Toribor possédait suffisamment de connaissances en sorcellerie pour savoir que cette chose était une illusion inoffensive ; où était-il ?

Eh bien, où qu'il se trouve, il ne semblait pas être dans la cour de l'écurie. Arlian ouvrit les volets en grand puis ôta le loquet et écarta également les battants de la fenêtre. Il étudia la taille de l'ouverture d'un œil critique.

Traîne-Savates n'aurait jamais pu s'y faufiler, et Arlian n'était pas totalement certain de pouvoir lui-même s'y glisser, mais Ruisseau et Grillon étaient suffisamment menues. S'il parvenait à les faire descendre...

Il se retourna et se mit à déchirer les draps du lit de Grillon. Il avait réussi à faire sortir Douceur de la demeure d'Enziette de cette façon, il n'y avait aucune raison pour que cela ne fonctionne pas ici.

— Que fais-tu ? demanda Grillon. Peut-on t'aider ?

— Je confectionne une corde, expliqua Arlian. Mes amis sont en bas, avec notre chariot, et j'ai l'intention de vous faire descendre jusqu'à eux.

Grillon tendit le cou et tenta de regarder par la fenêtre.

— Mais... il y a ce monstre ! dit-elle.

— Il ne s'agit que d'une illusion, dit Arlian. Deux de mes amis sont magiciens.

Grillon hésita, mais elle remarqua que Ruisseau était déjà en train de retirer les draps de son lit et de les nouer entre eux.

Peu après, la corde était prête. Ruisseau fut la première à se préparer.

— Je n'ai pas envie d'appeler d'en haut et de me faire repérer, lui dit Arlian en lui faisant passer un drap dans le dos et sous les bras, donc, lorsque tu atteindras le sol, appelle Noir. C'est lui le responsable, en bas.

Ruisseau acquiesça et jeta un coup d'œil derrière elle, par-dessus son épaule.

— C'est l'homme sur le chariot ? demanda-t-elle.

— Non. Ça, c'est Thirif, un magicien. Ne l'interromps pas ! Noir est à pied, près des bœufs.

— Je le vois, répondit Ruisseau.

Puis elle se laissa basculer par-dessus le rebord de la lucarne et glissa dehors aussi souplement qu'une anguille.

Arlian se pencha par la fenêtre, aux aguets, en laissant filer la corde, main après main. Ruisseau était presque hors de vue lorsqu'elle appela Noir. Arlian l'entendit à peine, mais Noir dressa la tête, d'un air surpris. Il aperçut la femme à demi vêtue et se précipita vers elle.

Arlian ne distingua pas la moindre bribe de leurs chuchotements, mais il vit Noir dénouer les draps et la porter jusqu'au chariot. Le temps qu'Arlian ait remonté la corde de draps et hissé Grillon sur le châssis de la fenêtre, Noir attendait déjà au pied du mur.

Une fois Grillon en sécurité, ce fut à son tour. Il noua solidement la corde, se retourna et se contorsionna, les pieds en avant, à travers l'ouverture.

Ses mouvements ne furent pas aussi gracieux que ceux des femmes. Les battants de la fenêtre claquèrent contre la lucarne, brisant les vitres, lorsqu'il se tortilla pour sortir. Il dut positionner ses épaules en oblique selon un angle aigu pour parvenir à franchir l'obstacle.

Enfin, il dégagea sa tête de la chambre à l'atmosphère chaude et confinée de l'auberge et émergea dans la fraîcheur de la nuit. Il descendit, à moitié en glissant, jusqu'à terre.

— Ari ! s'écria Noir en lui donnant une tape dans le dos au moment où ses pieds touchèrent le sol ferme de l'écurie. Tu es sain et sauf !

— Pas encore, répondit Arlian. Pas tant que nous n'aurons pas quitté ce bourg et que nous ne serons pas à bonne distance de ces gens.

— Oh, Thirif leur a flanqué une peur bleue, dit Noir. Nous étions sur le point de nous mettre en route. Ils nous ont promis de nous laisser partir. (Il grimaça, et son expression se remarqua, malgré l'inquiétante lueur rougeâtre.) Uniquement vers le nord, en revanche.

— Je ne vais pas au nord, dit Arlian alors qu'ils se dirigeaient vers le chariot.

— Nous pourrions faire quelques kilomètres vers le nord avant de rebrousser chemin et de contourner le bourg, suggéra Noir. Cela ne nous retarderait pas énormément.

— Il n'y a pas de route correcte pour contourner Chêne-Liège, lui fit remarquer Arlian. Un bœuf pourrait se briser une patte en tentant de nous tracter à travers les sous-bois ou les sillons des champs.

— Eh bien, le seigneur Bedaine croit que tu te diriges vers le sud, et il ne désire pas que nous allions à ta rencontre, dit Noir en se dirigeant vers le portail de l'écurie. Il nous autorise à partir vers le nord, mais pas au sud.

— Tu lui as parlé ? demanda Arlian en le suivant.

Noir acquiesça.

— Il dirigeait le groupe qui est parti à la poursuite de ce cheval que tu as volé, dit-il. Lorsqu'ils ont retrouvé la monture seule, il a envoyé un groupe vers le sud et lui est revenu ici. Il est entré un petit moment dans l'auberge, puis il en est ressorti. La plupart des hommes sont partis au galop à ta poursuite, mais quatre sont restés ici pour nous surveiller et bloquer les portes afin que nous ne puissions pas faire sortir le chariot. Nous les avons maintenus suffisamment à distance pendant que Thirif invoquait notre ami, là-haut. (Il désigna l'illusion rougeoyante, au-dessus de leur tête, puis ouvrit le portail. Derrière, la route était plongée dans l'obscurité et relativement calme, même si Arlian percevait des cris dans le lointain.) Puis Bedaine et son groupe sont revenus, juste au moment où le seigneur Démon est apparu, et il est venu s'entretenir avec nous. Un imbécile est sorti de l'auberge en courant et en hurlant qu'un dément s'en était pris au seigneur Drichène. Bedaine a dit que nous pouvions partir, et tout le monde s'est réfugié à l'intérieur. J'ai attelé les bœufs, mais j'ai pris mon temps, dans l'espoir que tu puisses nous rejoindre.

Il se retourna et prit la direction du chariot.

Arlian acquiesça.

— Bien, dit-il.

— Ainsi, tu as tué Drichène ? demanda Noir en se hissant sur le chariot, forçant Thirif à se pousser.

Grillon et Ruisseau se trouvaient à l'intérieur du compartiment du chariot en forme de boîte, mais elles s'étaient penchées à la portière afin de mieux voir et entendre.

— Traîne-Savates aussi, dit Arlian. Ils lui avaient laissé la garde de ces deux-là.

Il fit un signe en direction des femmes.

Noir leur jeta un coup d'œil. Grillon lui sourit.

— Ah, ce fut une nuit productive, alors ! dit-il. Du moins, si nous parvenons à quitter les lieux sains et saufs !

— Ce sera le cas, approuva Arlian. Mais le seigneur Toribor est toujours en vie, et je ne rechignerai pas à avoir quelques mots avec ce vieux Main-de-Pierre.

— Oh, vous, les jeunes imbéciles impétueux, n'êtes jamais satis...



— Je vous prie de m’excuser, l’interrompit Thirif, mais il m’est impossible de maintenir cette illusion plus longtemps.

— Je crois qu’elle a rempli son œuvre, dit Arlian. Laissez tomber.

— Merci, répondit Thirif en baissant le bras.

La représentation du démon se dissipa en formant une fumée rouge, et la lanterne qui se trouvait au-dessus du banc parut s’illuminer. Noir s’installa confortablement et secoua vivement les rênes, intimant aux bœufs l’ordre de se mettre en route. Thirif se pencha par-dessus lui, se baissa et pénétra dans le chariot, bousculant au passage les deux femmes, qui se serrèrent sur le côté pour lui faire de la place, sans pour autant renoncer à leur place à la portière.

— Tu prends la direction du nord ? demanda Arlian.

— Au moins pour le moment, répondit Noir.

— Très bien, dit Arlian. Ramène les femmes à Manfort, elles y seront en sécurité. (Il bondit à bas du siège lorsque le chariot se mit en branle.) Je vais au sud, dit-il. Toribor ne s’attendra pas à me trouver derrière lui.

— Ari, tu es fou ! dit Noir en tirant sur les rênes pour immobiliser les bœufs avant qu’ils aient pu parcourir plus de quelques mètres.

— Très probablement, reconnut Arlian. Mais fou ou pas, j’ai juré d’éliminer le seigneur Enziette, et il se trouve au sud, pas au nord.

— Comment feras-tu pour le retrouver sans les magiciens ? demanda Noir.

— Je l’ignore, admit Arlian, mais je trouverai bien un moyen.

C’est alors que retentit un grand fracas au-dessus d’eux. Noir, Arlian et les autres levèrent les yeux, stupéfaits, lorsqu’un visage barbu, en colère, apparut à la fenêtre ouverte de l’auberge par laquelle Arlian s’était échappé.

— Obsidien ! hurla le seigneur Toribor. Par les dieux disparus !

— Bloque le portail, dit Arlian à Noir sans même le regarder, avant de s’écrier : oui, seigneur Toribor, je suis là.

— Vous vous cachez derrière la sorcellerie, répondit Toribor. Avez-vous peur de révéler votre véritable visage ?

— Et vous vous cachez derrière une dizaine de gardes ! s’exclama Arlian. Craignez-vous de m’affronter d’une façon honorable ?

— Pour que vous me massacriez comme Drichène et Traîne-Savates ? Ha !

— Pour que je puisse vous combattre équitablement, comme je l’ai fait avec Fer et Kourouvain, rétorqua Arlian.

— Équitablement ? Vous avez estropié Fer avant de le tuer !

— Je n'ai rien fait de la sorte, il était déjà mutilé. Je me suis contenté d'ôter la protection qui dissimulait son infirmité. Je vous rappelle que c'est lui qui m'a défié, et il ne m'a pas offert l'occasion de refuser !

— Mensonges et demi-vérités !

— Pas plus que vous !

Le seigneur Toribor lança un regard noir à Arlian de son œil valide, puis il se retourna et discuta avec quelqu'un qui se trouvait derrière lui. Arlian saisit cette occasion pour regarder vers Noir et vit que ce dernier avait remis le chariot en route, en direction du portail de l'écurie. Des lumières apparurent dans la rue qui se trouvait derrière. Les hommes de Toribor n'allaient pas tarder à se montrer.

— Je suppose que Thirif ne possède plus de sortilèges de ce genre..., dit Arlian.

— Il m'a dit que c'était le seul qu'il avait apporté, lui répondit Noir.

Puis Toribor réapparut à la fenêtre.

— Je vous donne une chance de vous rendre, cria-t-il.

Arlian esquissa un sourire, bien qu'il ne sache pas vraiment pour quelle raison.

— Et je vous retourne la faveur, je vous permets de vous rendre, dit Arlian. Donnez-moi vos conditions et je vous donnerai les miennes.

— Livrez-vous, reniez votre serment d'occire le seigneur Enziette et moi-même, et je vous ramènerai à Manfort pour que vous soyez jugé du meurtre de Drichène devant le duc et rien d'autre, déclara Toribor. Vos amis seront libres de se rendre où bon leur semble.

Arlian réprima une envie de rire.

— Et les deux femmes ? Grillon et Ruisseau ?

Toribor laissa échapper un bruit de dégoût.

— Oh, très bien ! dit-il d'un ton exaspéré. Prenez-les comme contrepartie du marché, s'il le faut pour que vous vous rendiez !

— Ce n'est pas suffisant, répondit Arlian. Écoutez, seigneur Bedaine, voici mes conditions. Vous me donnez un cheval et votre parole que vous ne tenterez pas de causer le moindre mal, de quelque façon que ce soit, à ceux qui se trouvent dans ce chariot jusqu'à ce qu'ils soient en lieu sûr, au Vieux Palais, à Manfort, et j'ajourne ma vengeance à votre égard. Je n'y renonce pas totalement, mais je la remets simplement à plus tard. Je vous donnerai un an avant de chercher à vous tuer de nouveau, et vous serez libre de tenter

de faire la paix avec moi durant cette période. Je serai occupé à pourchasser le seigneur Enziette une bonne partie du temps, mais qui sait ? peut-être parviendra-t-il à me tuer, auquel cas vous seriez sauvé !

— Êtes-vous complètement fou ? rugit Toribor. Croyez-vous que je vais accepter de telles conditions ?

— Pas plus que j'accepterai les vôtres ! répondit joyeusement Arlian.

— Écoutez, espèce de petit imbécile, vous n'avez aucune idée de ce que vous êtes en train de faire ! Je ne peux pas prendre le risque que vous tuiez Enziette !

— Ari ! s'écria Noir avant qu'Arlian ait pu répondre.

Arlian se retourna et aperçut des gardes, l'épée à la main, se tenant dans l'ouverture du portail, empêchant les bœufs d'avancer davantage.

— Thirif, tenez-vous prêt ! cria-t-il en dégainant ses propres armes, avant de hurler : Est-ce que vos hommes désirent que nous invoquions de nouveau le démon ?

— Il n'y a pas de démon ! cria Toribor. Il ne s'agit que d'une illusion ! Les sorciers sont incapables d'invoquer des démons !

— Thirif n'est pas qu'un simple sorcier, Bedaine ! répliqua Arlian. Il s'agit d'un mage arithéen, originaire d'au-delà des monts Rêveurs.

Les hommes d'armes se regardèrent les uns les autres d'un air fébrile.

C'est alors que Givre tendit brusquement la tête par la porte. Contrairement à Noir et à Arlian, mais à l'instar de Thirif, son charme s'était dissipé. Elle sortit du chariot et se dressa sur le banc auprès de Noir, en équilibre précaire sur sa jambe de bois.

Toribor cessa de crier et la regarda fixement. Arlian se retourna pour voir ce qui se passait.

— Vous, là-bas ! dit-elle en pointant son os si caractéristique vers le garde le plus proche. Que croyez-vous que vous êtes en train de faire ?

Le garde baissa son épée.

— Dame Givre ? demanda-t-il d'un ton perplexe.

— Oui, dame Givre ! s'écria-t-elle. Qui vous a demandé d'immobiliser mon chariot ?

— Eh bien... *lui*, répondit le soldat en désignant Toribor.

— Et qui lui en a donné l'autorisation ?

— Le seigneur Enziette, madame. Il a dit que nous devons obéir aux seigneurs Drichène et Bedaine jusqu'à son retour.

— Et pensez-vous que le seigneur Enziette ait eu l'intention de *me* contrarier ?

— Non, madame.

— Alors écarterez-vous de mon chemin !

— Non ! s'écria Toribor. Ne l'écoutez pas !

Givre se retourna et lui lança un regard furieux.

— Et pourquoi pas ? demanda-t-elle. Je suis conseillère du duc de Manfort, seigneur Toribor, contrairement à vous !

— Mais vous êtes une traîtresse ! hurla Toribor. Vous êtes venue en aide au seigneur Obsidien !

Givre posa les mains sur ses hanches.

— Vous osez me traiter de traîtresse ? C'est *vous* qui avez fui jusqu'ici et qui êtes responsable de tout cela, d'avoir tendu des embuscades, de pourchasser des gens au beau milieu de la nuit... Tout cela parce que vous êtes trop lâche pour affronter le seigneur Obsidien dans un duel d'honneur ! (Elle se retourna vers le soldat.) Est-ce que le seigneur Enziette vous a ordonné de tendre des embuscades ? Vous a-t-il demandé de piéger le seigneur Obsidien ?

— Non, madame. Il nous a simplement demandé d'obéir aux autres seigneurs.

— Vous obéissez donc aveuglément à tous les ordres que le jeune Bedaine vous donne ?

— Madame, dit le garde d'un ton désespéré en désignant Arlian. Cet homme, qu'il s'agisse du seigneur Obsidien ou non, a réellement assassiné le seigneur Drichène.

— Et que s'est-il passé avant cela ? N'aurait-il pas pu tuer le seigneur Drichène en situation de légitime défense ?

— Je... je ne sais pas vraiment, reconnut le soldat.

— Il voulait nous tuer tous les deux dans notre lit ! s'écria Toribor.

— Je suis venu pour m'entretenir avec vous, mais quelqu'un m'a décoché une flèche ! répondit Arlian. (Il se tourna vers le garde.) Allez vous en rendre compte par vous-même, la flèche est encore certainement fichée dans le mur de la cage d'escalier !

Le garde porta désespérément son regard de Givre à Toribor, sans dire un mot.

Toribor s'emporta.

— Givre, cessez cela ! Vous ignorez ce qui est en jeu !

Givre leva les yeux et le regarda fixement d'un air incrédule.

— Vraiment ? En plus de votre misérable vie, voulez-vous dire ?

— Non ! Il s'agit de bien plus que cela !

— Qu'est-ce qui est en jeu, alors, qui est si précieux ?

— Je... je ne peux pas vous le dire ici !

— Et où pourriez-vous m'en faire part ? Et pourquoi ne l'avez-vous pas fait avant ? Je crois me souvenir que nous avons un accord à propos des secrets, seigneur Bedaine.

— J'ignorais tout !

— Et le seigneur Enziette ? S'agit-il d'un nouveau mensonge ou d'un secret qu'il aurait omis de divulguer ?

— Givre, vous ne comprenez pas ! Enziette a de bonnes raisons de...

— Je comprends suffisamment bien, rétorqua-t-elle en se détournant.

Arlian s'adressa à Toribor.

— Écoutez, Bedaine. Une fois de plus, devant témoins, je vous mets au défi de m'affronter dans un duel d'honneur afin de régler tous les différends qui nous opposent !

Durant un moment, Toribor le regarda fixement, dans un état de rage qui le laissa sans voix. Puis il explosa.

— La barbe, Obsidien ! s'écria-t-il. Très bien ! Je vais vous affronter, ici et maintenant !

— Dans la rue, devant l'auberge ! répondit Arlian.

— D'accord !

La tête de Toribor disparut de l'encadrement de la fenêtre.

Arlian esquissa un sourire et se retourna en direction du chariot.

— Parfait, dit-il.

— J'espère, dit Givre. (Elle leva les yeux en direction de la fenêtre d'un air songeur.) Je l'espère vraiment...

## CROISER LE FER

Les deux adversaires se firent face avec méfiance, chacun à une dizaine de mètres de l'autre, épées et brise-lames à la main. Le ciel était encore couvert, la lune et les étoiles étaient masquées, et le peu de lumière provenait de quelques fenêtres et des lanternes pendues de chaque côté de l'enseigne de l'auberge. L'ombre des combattants s'étirait en travers de la rue dans un écheveau de gris et de noir, les bras et les lames s'entrecroisant. Malgré la fraîcheur de l'air, Arlian aperçut de la sueur perler sur le crâne chauve du seigneur Toribor.

Le public était rassemblé en deux groupes : les hommes de Toribor, amassés devant et autour de la porte principale de l'auberge, ou juchés aux fenêtres des chambres, et les compagnons d'Arlian, assis dans le chariot, qui se trouvait à une quinzaine de mètres au nord, prêt à quitter les lieux à tout moment. Les quelques villageois éveillés, y compris l'ensemble du personnel de l'auberge, avaient rejoint le groupe de Toribor, s'élevant au total à environ une trentaine de personnes.

Noir avait éteint la lanterne qui se trouvait au-dessus du siège du chariot, et Arlian supposa que c'était pour pouvoir s'éclipser dans l'obscurité sans se faire remarquer.

— À mort ! s'écria l'aubergiste. Je ne parviendrai jamais à faire partir toutes ces traces de sang, et la porte du haut est fichue !

— Nous paierons pour les dommages, répondit dame Givre.

L'aubergiste grommela d'un air incrédule.

Arlan étudia minutieusement Toribor, attentif à la moindre indication d'un assaut imminent, mais il n'en discerna aucune. Sans doute le seigneur Bedaine pensait-il que le temps jouait en sa faveur et avait-il l'intention de le faire patienter et de se battre défensivement jusqu'à ce que son adversaire s'épuise.

Ou peut-être qu'il se battait d'une façon classique à cause de son œil manquant. Il était borgne sur son côté gauche et maintenait sa tête penchée d'une étrange façon pour compenser, son œil droit orienté vers l'avant, concentré sur la lame d'Arlan.

Ce dernier tenta une feinte rapide, juste pour voir ce qui se passerait. Toribor brandit rapidement sa lame pour parer, mais il ne riposta par aucune contre-attaque.

Arlan sourit, cela lui convenait parfaitement. Il le contourna par la gauche, s'avança, feinta, puis esquiva sur la droite et porta une attaque pour de bon.

Avec ou sans œil manquant, Toribor était prêt et repoussa aisément l'assaut. Mais il ne riposta toujours pas. Après quelques secondes où l'acier s'entrechoqua, Arlian recula.

Toute la lumière provenait de la même direction, de l'auberge. Les lanternes n'étaient pas suffisamment puissantes pour éblouir quiconque les regardait directement, cependant. La bonne vieille ruse du soleil dans les yeux n'était donc pas applicable. S'il se plaçait devant la source de lumière, cela pourrait toutefois empêcher son ennemi borgne de distinguer correctement ses mouvements. Arlian se déplaça donc dans cette direction.

Toribor ne se laissa pas faire. Il recula et fit quelques pas de côté, laissant un angle entre Arlian et les lanternes.

Arlan en tint compte. Si Toribor continuait de cette façon, Arlian pourrait le manœuvrer à peu près où il le désirait. Tout ce qu'il avait à faire, c'était de décider quel était l'endroit le plus avantageux pour lui. Il regarda le visage incliné de Toribor et la façon dont ce dernier se concentrait sur lui et le regardait fixement, et il crut savoir.

Toribor s'était habitué à son œil manquant, mais il n'était pas à l'aise dans l'obscurité. Il avait probablement passé la plus grande partie de sa vie à la lumière du jour ou d'un feu, et il ne pouvait pas se permettre de fermer un œil pour l'adapter à l'obscurité tout en adaptant l'autre à la lumière, comme Arlian en était capable. Arlian possédait ses deux yeux et avait passé sept ans à la mine à la faible lueur des lampes à huile. L'obscurité ne

le gênait pas et il connaissait une dizaine de ruses pour compenser le manque de lumière.

Si Toribor ne permettait pas à Arlian de masquer la lumière, peut-être que celui-ci pouvait toujours tenter de l'en éloigner totalement. Arlian fonça sur lui, et, dans un tourbillon d'acier, Toribor battit en retraite.

Ils s'éloignaient de l'auberge et des spectateurs. Tandis que leurs lames cinglaient et s'entrechoquaient, Toribor dit d'un ton insistant :

— Écoutez, Obsidien – ou Arlian, ou Lanair, quel que soit votre nom. Vous ne savez pas ce que vous faites !

— Vraiment ? ricana Arlian. Je pensais que je tentais de vous tuer.

— Au-delà de ça ! s'emporta Toribor en écartant un nouveau coup et en frappant Arlian à mi-hauteur à l'aveuglette à l'aide de son brise-lame.

— J'ai également l'intention de tuer Enziette, dit Arlian en parant le coup de son propre brise-lame. Est-ce ce que vous voulez dire ?

— Oui, la barbe ! s'exclama Toribor en se libérant. Vous ne pouvez pas le tuer ! Vous ne devez pas !

— Parce qu'il est le conseiller en chef du duc et le véritable dirigeant de Manfort ? demanda Arlian en brandissant dangereusement son épée. Parce que l'ensemble de la ville sera plongé dans le chaos à cause de sa mort ? (Il rit encore.) Je ne crois pas. La ville survivra sans lui, comme elle le ferait s'il s'agissait de quelqu'un d'autre.

Il porta une fente.

Toribor la para, fit un pas de côté et porta une riposte soignée qu'Arlian détourna difficilement, à quelques centimètres de sa manche. Durant un moment, ils poursuivirent le combat sans prononcer la moindre parole, le fracas de l'acier et le brouhaha de la foule désormais distante étant les seuls bruits qui leur parvenaient.

— Ce n'est pas ça, dit Toribor lorsque les deux hommes se séparèrent pour reprendre leur souffle. Vous avez raison, ce n'est rien, le duc pourrait trouver une centaine de conseillers chaque fois qu'il en cherche, et la Société du Dragon possède en son sein des dizaines de membres qui pourraient rivaliser avec les capacités d'Enziette. Mais, monseigneur, aucun d'entre eux ne sait. Si Enziette trouve la mort, les dragons effectueront leur retour.

Arlian s'était préparé à porter un nouvel assaut, mais il s'interrompit, stupéfait.

— *Pardon ?* demanda-t-il.



Toribor porta une attaque, mais Arlian la détourna et la contra. Il ne s'était pas agi d'un coup particulièrement adroit, et cela, plus que tout, le convainquit que Toribor était sérieux. S'il avait proféré cette menace outrancière en guise de diversion, il l'aurait poursuivie de son meilleur coup, pas d'une fente à bout de bras peu convaincante.

— C'est la vérité, dit Toribor. Ou du moins, Enziette jure que c'est vrai, et il m'en a fourni la preuve. Ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi les dragons avaient abandonné leur hégémonie, il y a sept cents ans de cela, alors que tous les combats avaient jusqu'alors démontré que nous ne pouvions pas leur faire le moindre mal ?

— Bien sûr que je me suis posé la question, répondit Arlian en effectuant une petite feinte rapide.

— Ils ont fait un marché, expliqua Toribor, se donnant tout juste la peine de parer. Les humains ont pris connaissance d'un grand secret et ont menacé de le révéler et de s'en servir si les dragons ne quittaient pas les lieux.

— Quel secret ? demanda Arlian en l'écoutant.

— Je l'ignore, reconnut Toribor. Mais Enziette le connaît, et il prétend être le dernier homme en vie à en avoir connaissance. Lorsqu'il mourra, le pacte n'aura plus aucune valeur, le secret sera perdu à jamais et les dragons seront libres de revenir !

— Et vous le croyez ?

Arlian porta un coup sur le flanc de Toribor, qui l'esquiva.

— Tout à fait, répondit-il. Il m'a juré, prenant à témoin l'ensemble des dieux et les dragons eux-mêmes, que lui, et lui seul, connaissait le secret qui a reconduit les dragons dans leurs cavernes.

Arlian réfléchit.

Il pouvait avoir raison, se dit-il. Enziette était parfaitement capable de mentir et de ne pas respecter sa parole, Arlian en était persuadé, mais en même temps, cela pouvait être vrai. Enziette était l'un des êtres vivants les plus âgés au monde – sans doute *le* plus âgé, si l'on ne tenait pas compte des dragons eux-mêmes – et il devait certainement être déjà là lorsque les dragons détenaient le pouvoir. Si un tel secret existait, Enziette pouvait très bien en être l'unique détenteur.

Mais quel pouvait être la teneur d'un tel secret ? Et les dragons reviendraient-ils vraiment s'il était perdu à tout jamais ?

Les dragons avaient-ils simplement la possibilité de revenir ?

Et si c'était le cas, serait-il possible de trouver un moyen de les éliminer ? Est-ce que cela pouvait se révéler comme étant une façon de venger la famille et les voisins d'Arlian ? Si les dragons venaient à lui, au lieu d'avoir à aller les chercher dans leurs cavernes sans fin, il pourrait atteindre son objectif plus rapidement.

C'était en partant du principe, bien sûr, qu'il trouverait un moyen de tuer les dragons.

Il s'agissait peut-être du secret que détenait Enziette, et il pourrait peut-être tenter de le convaincre de le lui transmettre avant de mourir.

— J'ai juré de le tuer, dit Arlian. Il a assassiné mes amies, pillé mon village et m'a vendu comme esclave.

— Il a fait tout cela et bien davantage, reconnut Toribor. Mais il tient les dragons à distance. N'est-ce pas plus important que la vengeance, ou que la justice ?

— Il a juré de partager ses secrets avec les membres de la Société du Dragon, dit Arlian.

— Il a rompu son serment, il le reconnaît. Mais il a juré aux dragons eux-mêmes de ne pas le révéler.

Le rythme du duel avait ralenti depuis qu'ils discutaient. Désormais, ils se tenaient toujours avec leur arme à la main, mais le combat s'était changé en conversation. Arlian risqua un coup d'œil en direction de l'auberge.

Personne ne les avait suivis. Le public se pressait toujours sous les lanternes, se sentant en sécurité en pleine lumière, regardant de loin.

— Pourquoi n'en a-t-il parlé à personne, alors ? demanda Arlian. Pourquoi a-t-il pris ce risque ? Et s'il s'était fait tuer par des brigands, ou s'il était tombé de cheval ? Il aurait permis aux dragons de revenir ?

— Je n'ai jamais dit qu'Enziette n'était pas un salaud d'égoïste, répondit Toribor.

— Il mérite de mourir, gronda Arlian.

— Probablement, reconnut Toribor. Mais nous ne pouvons pas nous permettre qu'il meure, je vous le certifie !

— Alors que proposez-vous que je fasse à ce sujet ?

— Contentez-vous... contentez-vous de le laisser tranquille. Et moi aussi. Je ne souhaite pas mourir. Je n'ai même pas envie de vous tuer. Si vous jurez de ne pas tuer Enziette, je vous laisserai vous enfuir dans l'obscurité, je ne vous pourchasserai pas.

— C'est impossible, répondit Arlian. Je ne romprai pas mon serment et je ne renoncerai pas à ma vengeance. Enziette a empoisonné la femme que j'aimais, et elle est morte sur son lit, à mes côtés. Il paiera pour cela, dragons ou pas !

Il se lança dans un assaut féroce, prenant Toribor par surprise, mais pas suffisamment pour l'empêcher de parer au dernier moment, tout en reculant sous le coup d'Arlian.

— Vous préféreriez de nouveau plonger l'ensemble de l'humanité dans l'esclavage ? s'écria Toribor en reculant.

— Oui ! s'exclama Arlian. S'il le faut ! J'ai été esclave, et j'y ai survécu ! Nous avons repoussé les dragons une fois, nous le referons, avec ou sans Enziette !

— Vous êtes fou à lier ! glapit Toribor.

— Je vous promets une chose, seigneur Bedaine, déclara Arlian en exécutant une nouvelle fente. Je tenterai d'apprendre le secret d'Enziette avant de le tuer. *J'essaierai*. Et si un tel secret existe et que j'en prends connaissance, je l'utiliserai.

Toribor demeura silencieux. Ils étaient loin de l'auberge, désormais, et Arlian avait commencé à forcer Toribor à reculer dans l'obscurité la plus totale d'une rue adjacente. Il était trop occupé à tenter de distinguer les mouvements d'Arlian dans le noir pour pouvoir continuer de parler.

Arlian, pour sa part, voyait encore suffisamment bien. Il avait cherché et transporté du minerai sans plus de lumière que cela un nombre incalculable de fois. Une épée n'était en rien semblable à une pioche, mais les deux pouvaient s'utiliser dans l'obscurité si l'on savait comment s'y prendre.

Il exécuta une fente, se tourna et porta un coup bas à l'aide de son brise-lame. Toribor s'élança en arrière, et Arlian abattit son épée.

Il s'agissait d'un coup oblique, mais il entendit le tissu se déchirer et Toribor hoqueter de douleur. Arlian comprit qu'il avait fait couler le premier sang en entaillant la jambe de son adversaire.

— Soyez maudit ! s'exclama Toribor en donnant un large coup de taille.

Arlian se baissa et l'évita facilement. Il profita de l'occasion pour porter un nouvel assaut, plongeant cette fois profondément son épée dans la cuisse de Toribor. En bondissant en arrière pour se remettre en position et en retirant son épée, Arlian entendit le sifflement que produisit Toribor en inspirant profondément.

— Écoutez, Obsidien, dit-il. Écoutez Enziette lorsque vous le retrouverez ! Il s'agit d'un sujet bien plus important que la mort de vos amis ou que ma vie... Écoutez-le !

Arlian marqua une pause et recula. Toribor paraissait vouloir lui concéder le duel. Arlian ne s'y était pas attendu.

Et il paraissait plus inquiet à propos de la vie d'Enziette que de la sienne. Arlian ne s'était *vraiment* pas attendu à cela ! Il se mit en garde et réfléchit.

Toribor s'approcha en chancelant, tentant de porter une attaque, mais sa jambe blessée s'affaissa sous son poids, et il chuta de côté dans la poussière.

En l'espace d'un instant, Arlian s'était avancé et avait donné un coup de pied dans son épée, qui lui échappa de la main. Il se tint au-dessus de Toribor, qui était sans défense, sa propre épée sur la gorge de son ennemi vaincu.

Puis il hésita.

— Souhaitez-vous vivre ? demanda-t-il.

— Bien sûr, espèce d'imbécile sanguinaire ! s'exclama Toribor, les dents serrées – sa blessure était manifestement douloureuse.

Elle n'était pas mortelle, cependant. Toribor possédait le cœur du dragon, et s'il ne saignait pas à mort ici et maintenant, il récupérerait et guérirait.

— Êtes-vous donc sérieux à propos d'Enziette et des dragons ?

— Oui ! hoqueta Toribor.

Il avait abandonné toute mignardise et s'était agrippé à sa jambe de ses deux mains, tentant d'étancher le flot de sang.

— Alors, *vous*, écoutez-moi, seigneur Toribor, dit Arlian. Vous avez le choix. Jurez-moi de prendre vos hommes, de retourner à Manfort et de ne me causer aucun problème jusqu'à ce que j'y sois de retour, et je vous laisse la vie sauve – même si ce n'est pas terminé entre nous, comme je n'en ai pas fini avec le seigneur Clou. Tous les deux, vous devez toujours faire amende honorable des crimes que vous avez commis à Garde-Ouest. Je me contente de retarder le jour de vérité.

» C'est une des options. L'autre consiste à refuser de prêter ce serment, auquel cas je me verrai dans l'obligation de vous tuer ici et maintenant, en dépit du déshonneur procuré par le fait d'achever un ennemi désarmé. Vous avez été témoin de ce que j'ai fait au seigneur Drichène, vous savez que je

peux me montrer impitoyable. (Une pensée lui traversa l'esprit après coup.) Oh, et dans les deux cas, je veux le cheval et le harnachement de Drichène. Je l'achèterai, ou je me contenterai de le prendre, comme il vous siéra.

— Je vous donnerai ma parole, dit Toribor dont la voix commençait à faiblir, si vous me prêtez un serment en retour.

— Je ne lâcherai pas le seigneur Enziette, répondit Arlian.

— Jurez-moi juste... que vous écouterez ce qu'il a à dire, que vous y réfléchirez soigneusement, avant de décider si vous devez le tuer ou non, dit Toribor.

— S'il m'en donne l'occasion, je le ferai, dit Arlian. Je vous jure de l'écouter, si cela ne met pas ma propre vie en péril.

Toribor acquiesça.

— Alors, je le jure par les dieux disparus, dit-il, je vais ramener mes hommes à Manfort, et vous serez libre de repartir à la poursuite d'Enziette ou où bon vous semblera.

— Et Grillon et Ruisseau restent avec moi.

Toribor acquiesça. Puis il leva une main.

— Je vous le jure, et je tiendrai parole, dit-il, mais trois hommes d'Enziette sont en route pour Briseroche. Je n'ai aucun moyen de les rappeler.

Arlian fit la moue, puis il haussa les épaules.

— C'est une mise en garde loyale, et c'est tout à votre honneur de m'en faire part, dit-il.

Puis il rebroussa chemin, quitta l'allée et regagna la route, d'où il prit la direction de l'auberge et s'écria :

— Vous, là-bas ! Apportez des bandages ! Le seigneur Toribor saigne comme une fontaine !

## BRISEROCHE

Arlian arborait un tout nouveau visage, grâce à un nouveau charme de Shibielle, lorsqu'il pénétra dans l'auberge de Briseroche. Il ne s'inquiéta donc pas d'être reconnu lorsqu'il prit place à une table contiguë, juste derrière les trois soldats de Manfort.

Il savait qu'ils se trouvaient là grâce aux chevaux dans l'écurie. Personne dans ce malheureux petit bourg n'aurait pu posséder de si belles montures. Cela faisait des jours qu'Arlian poussait la jument de Drichène dans ses derniers retranchements, ayant décidé de prendre de l'avance sur le chariot et ses compagnons et de rattraper ces trois-là. Manifestement, les soldats n'avaient pas musardé.

Ce qui intrigua légèrement Arlian, c'était la présence dans l'écurie de quatre pur-sang du nord, sans compter le sien. Toribor avait pourtant bien spécifié qu'il n'avait envoyé que trois hommes. Arlian haussa les épaules. Il supposa qu'ils avaient pris une monture supplémentaire, ou peut-être un cheval dévolu au transport des paquetages.

De toute façon, ils n'étaient que trois à la table à porter la livrée du duc. L'un d'eux était Main-de-Pierre. Arlian s'en était douté puisqu'il n'était pas parvenu à mettre la main dessus à Chêne-Liège, après le duel. Il ne se rappelait pas avoir déjà vu les deux autres soldats.

Arlian fit signe à l'aubergiste et lui demanda une bière tout en tendant l'oreille et en tentant d'épier discrètement la conversation des trois hommes, tandis qu'ils prenaient leur repas.

— J'ai entendu dire que les vents pouvaient balayer la piste en quelques secondes, dans la Désolation, dit un homme, et cela si le sol n'est pas trop rocailleux pour laisser apparaître quelques traces que ce soient. Nous ne le retrouverons probablement *jamais*, là-haut...

— Eh bien, si nous perdons sa trace, nous ferons demi-tour, répondit Main-de-Pierre.

Il vida une bonne partie de sa chope.

— Nous pourrions nous contenter de l'attendre ici, suggéra le troisième homme.

— Ou retourner à Chêne-Liège et dire aux seigneurs que nous l'avons manqué, dit le premier.

— On nous a envoyés pour trouver le seigneur Enziette et le prévenir que Lanair était sur ses traces, dit Main-de-Pierre en frappant sa chope sur la table. Nous savions qu'il se trouvait dans la Désolation. Nous devons au moins jeter un coup d'œil au sommet des falaises. Il n'a pas encore eu le temps d'aller bien loin.

L'aubergiste posa une chope devant Arlian, qui l'accepta d'un hochement de tête. L'aubergiste fronça les sourcils, et Arlian sortit un demi-ducats de sa poche. Manifestement, sa cote n'était pas bonne, ici – toutefois, il n'était pas habillé comme un seigneur mais comme un marchand, et ce alors qu'aucune caravane ne se trouvait en ville.

Il avait manqué une partie de la conversation, à l'autre table. Maintenant, tout en buvant, il entendit le troisième soldat dire :

— ... vois pas le but. Nous savons que Lanair a rebroussé chemin. Il est probablement soit mort depuis longtemps, soit retourné à Manfort la queue entre les jambes.

— Nous devrions peut-être attendre ici un jour ou deux, au cas où ils enverraient un messenger pour nous dire de revenir, suggéra le premier soldat.

— Non. Nous gravirons ce ravin dès demain, déclara Main-de-Pierre, coupant court à toute argumentation. Nous monterons à la Désolation, et lorsque nous serons en haut, nous verrons si nous pouvons trouver la trace du seigneur Enziette.

Les deux autres grommelèrent mais cessèrent toute forme de protestation.

Arlian but sa bière et les examina tout en réfléchissant.

Ils ne savaient pas exactement où Enziette était parti. S'il se contentait de ne pas se mettre en travers de leur chemin, ils perdraient vraisemblablement la trace d'Enziette et rebrousseraient chemin. Arlian se souvenait parfaitement à quel point la Désolation était aride. Est-ce que ces trois-là savaient au moins quelle voie il avait empruntée ? Celle de l'est, de l'ouest ou du centre ? Savaient-ils comment les routes étaient indiquées ?

La route Basse était une véritable route, du moins sur la plupart de sa longueur, avec des bornes tout du long. Peut-être la suivraient-ils, pensant qu'il s'agissait de celle d'Enziette, en direction des Régions Limitrophes.

Arlian était presque certain qu'Enziette avait emprunté la route de l'Est, qui n'était pas balisée.

Si les trois hommes faisaient demi-tour, ou s'ils prenaient la route Basse, Arlian pouvait les laisser se débrouiller tandis que lui poursuivrait Enziette, même s'il rencontrerait probablement lui-même des difficultés à localiser le seigneur Dragon. Il aurait besoin de l'aide des magiciens.

Et ces derniers se trouvaient dans le chariot, un peu plus au nord ; et si ces trois hommes faisaient demi-tour, ils les croiseraient sur la route, et comment cela se terminerait-il ? Arlian fit la moue.

Est-ce qu'ils savaient que ce « seigneur Lanair » avait un rapport avec le chariot et ses occupants ?

Qu'ils le sachent ou non, ils pouvaient très bien décider de fouiller le chariot, et si c'était le cas, ils y trouveraient Ruisseau et Grillon, qu'ils reconnaîtraient, car même si Thirif et Shibielle leur avaient lancé un nouveau charme, cela ne dissimulerait pas le fait qu'elles ne possédaient pas de pieds. Elles pouvaient le masquer, si elles étaient prudentes, mais tout de même...

Ils n'étaient que trois, et Noir serait certainement à la hauteur de n'importe lequel d'entre eux. Si les femmes et les magiciens pouvaient se charger des deux autres...

Mais ils n'en seraient certainement pas capables si un combat s'engageait. Grillon possédait cette épée que lui avait remise Arlian, mais comment pouvait-elle l'utiliser, même si elle en connaissait le maniement, estropiée comme elle l'était ?

Et Thirif et Shibielle commençaient à être à court de sortilèges. Ils n'avaient pas eu la possibilité d'en préparer davantage sur les Terres des Hommes, où la puissance magique était faible et médiocre, et ils ne possédaient aucune connaissance en sorcellerie.



Givre en connaissait quelques rudiments, mais aucune sorte de sorcellerie, à la connaissance d'Arlian, ne leur serait d'une grande aide.

Et d'ailleurs, Main-de-Pierre avait une dette envers lui, vieille de dix ans, et Arlian ne souhaitait la laisser impayée alors qu'il était si près du but.

Il ne pouvait pas affronter les trois hommes tout seul, cependant. Il savait qu'il était un bon escrimeur, mais il n'était pas *aussi* bon que cela. C'était probablement la raison pour laquelle le seigneur Toribor avait envoyé *trois* soldats au lieu d'un seul, comme le seigneur Drichène l'avait envisagé, juste au cas où Arlian parviendrait à les rejoindre.

Et il n'avait rien à reprocher aux deux autres. Oh, ils pouvaient très bien avoir commis des dizaines de meurtres, battu leur épouse et torturé des chatons, mais Arlian l'ignorait. Il pouvait également s'agir de bons fils, de maris fidèles et de pères aimants qui avaient embrassé la carrière de soldat faute de mieux. Son seul ressentiment était dirigé contre Main-de-Pierre.

Il pourrait peut-être le faire entendre aux autres. Après tout, savaient-ils pour quelle raison le seigneur Lanair pourchassait le seigneur Enziette ? C'était peu probable : Enziette était un homme qui cultivait le mystère. En fait, toute cette expédition résultait de son désir de conserver de trop nombreux secrets. Il n'avait certainement pas révélé à l'ensemble du groupe qui son ennemi était réellement.

Traîne-Savates n'avait pas semblé savoir que le seigneur Lanair était le garçon que le seigneur Dragon avait revendu comme esclave dix ans auparavant. Pourquoi, alors, Main-de-Pierre ou les autres le sauraient-ils ?

Et Arlian avait un nouveau visage, grâce au charme de Shibielle.

Il se leva, soudain inspiré, et tapa sur l'épaule de Main-de-Pierre.

Celui-ci se retourna d'un air étonné.

— Oui ?

— On vous appelle Main-de-Pierre, n'est-ce pas ? demanda Arlian.

Main-de-Pierre se montra soudain prudent. Il s'éloigna de la table et porta la main à son épée.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Parce que je crois vous reconnaître, dit Arlian.

Il regarda discrètement la façon dont étaient disposées la table, la chaise de Main-de-Pierre ainsi que son épée, puis, d'un mouvement aussi prompt que possible, il lui assena un coup de poing dans la mâchoire.

La chaise du garde se balança en arrière mais ne bascula pas totalement. Stupéfaits, ses deux compagnons bondirent sur leurs pieds tandis que Main-

de-Pierre portait la main à son menton douloureux et levait les yeux vers Arlian.

— Vous, espèce de tas puant d'abats sanglants, hurla Arlian. Vous m'avez vendu comme esclave !

— Eh, eh ! Pas dans mon établissement ! s'écria l'aubergiste en agitant les bras tout en restant à bonne distance.

— Vous, restez en dehors de ça ! dit Arlian. C'est juste entre lui et moi.

— Vous avez un avantage sur moi, dit Main-de-Pierre en continuant de se frotter la mâchoire. Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Vraiment ? Il y a dix ans de cela, sur le mont Fuligineux ?

Main-de-Pierre fronça les sourcils.

— Je me suis rendu une fois au mont Fuligineux, admit-il. Mais je ne me souviens pas quand.

— Vous souvenez-vous d'avoir trouvé un survivant dans les ruines ? Et ce que vous avez fait de lui ?

— Je n'ai *rien* fait ! protesta Main-de-Pierre. Il était la propriété du seigneur Dragon.

— Je n'étais la propriété de *personne* ! rugit Arlian. J'étais un enfant libre !

— Eh bien, ce n'est pas moi qui vous ai vendu ! rugit Main-de-Pierre à son tour. Je n'avais rien à voir avec cela !

— Vous n'avez rien dit pour protester, dit Arlian. Vous avez pris votre part du butin : les bijoux de ma mère, ce qui appartenait à mes voisins, tout ce que vous avez pu trouver !

— Ils étaient morts !

— Je ne l'étais pas !

— Et vous ne l'êtes toujours pas ! Vous êtes libre, maintenant, n'est-ce pas ?

— Après avoir passé sept ans à la mine, dit Arlian. Vous me devez ces sept années !

— Oh, très bien, dit Main-de-Pierre. Que voulez-vous donc de moi ?

— Réparation, répondit Arlian en saisissant la poignée de son épée – sans toutefois la dégainer.

— Un duel ? demanda Main-de-Pierre, sa bouche se tordant en un rictus. Et si je refusais ?

— Alors vous seriez la pire des ordures, et non un homme digne de porter l'uniforme d'un seigneur.

— Oh, et maintenant, des menaces ! ricana Main-de-Pierre en arborant un large sourire. Un marchand m'insulte et je suis censé trembler de honte ?

— C'est un *homme* qui vous dit que vous valez moins qu'un tas de fumier, et vous pouvez en être sûr, chacun ici vous voit comme le lâche que vous êtes, sauf si vous acceptez de m'affronter pour leur prouver que j'ai tort.

— Je ne souhaite pas vous affronter, dit Main-de-Pierre. (Il dévisagea Arlian.) Voyez-vous, je ne me souviens pas nettement de vous, mais votre visage ne me dit rien du tout.

— Sept années dans une mine, ça change un homme, répondit Arlian. Alors, admettez-vous votre lâcheté ?

Main-de-Pierre poussa un soupir.

— Je n'admets rien de tel, répondit-il. Je suis seulement réticent à l'idée de transpercer un imbécile qui n'a pas toute sa tête pour le simple motif qu'il aurait l'impression que je lui ai un jour causé du tort par inadvertance.

— « Aurait l'impression » ? « Par inadvertance » ?

— Des gens sont réduits en esclavage tous les jours, mon garçon. Le destin se joue de nous, et il se montre rarement d'une grande douceur.

— Et le destin vous a amené ici, jusqu'à moi, et j'exige que vous m'affrontiez !

— Ce ne serait pas équitable, le prévint Main-de-Pierre. Je suis un soldat et vous n'êtes qu'un marchand. Que savez-vous du maniement de l'épée ?

Main-de-Pierre jeta un coup d'œil à ses compagnons. L'un d'eux haussa les épaules en silence et l'autre dit :

— Vas-y, apprends-lui à se mêler de ses affaires !

— Très bien, dit Main-de-Pierre. Dehors.

— Bien sûr.

Arlian le salua solennellement, à la façon d'un seigneur et non d'un simple marchand. Le sourire de Main-de-Pierre se dissipa, et ce dernier regarda son ennemi d'un air suspicieux.

Il demeura silencieux, cependant, et les deux hommes se dirigèrent vers la rue. Ils se mirent en garde, leurs épées brandies, face à face, Arlian au nord, Main-de-Pierre au sud. Le soleil se trouvait derrière les toits, à l'ouest, mais il n'avait pas encore totalement disparu.

Arlian dégaina son brise-lame. Main-de-Pierre fut manifestement surpris de la présence d'une telle arme entre les mains d'un marchand. Il

n'en possédait pas, mais il tira une dague de sa botte de sa main gauche.

— C'est un piège, n'est-ce pas ? demanda Main-de-Pierre en désignant d'un geste le brise-lame. Vous n'êtes pas qu'un simple marchand. Vous n'êtes probablement même pas ce garçon du mont Fuligineux.

— Je ne vous ai pas menti à propos de mon identité, répondit Arlian. Mais il s'agit effectivement d'un piège. J'étudie le maniement de l'épée depuis que je me suis échappé de la mine.

— Obsédé par la vengeance, je suppose ? (Il sourit.) Comme je l'ai dit, le destin s'amuse avec nous tous.

Puis il porta une fente. Arlian la para et exécuta une simple riposte à bout de bras – et embrocha Main-de-Pierre avec élégance, plongeant la lame de son épée dans son buste. Celui-ci regarda sa blessure et dit :

— Je n'ai jamais pigé toutes ces bottes. J'ai toujours...

Puis il chercha son souffle et s'écroula à terre, libérant l'épée d'Arlian, sa propre lame et sa dague glissant de ses mains. Arlian le regarda s'effondrer, étonné de la facilité avec laquelle il avait remporté cette victoire. Le duel avait été si bref que la foule n'avait pas encore terminé de se former.

Arlian avait pensé que la lutte aurait duré bien plus longtemps. Mais Main-de-Pierre avait dû recevoir son surnom grâce à ses poings et non grâce à son habileté avec une lame.

— Je n'étais même pas certain de vouloir le tuer, dit Arlian, autant pour lui-même que pour n'importe qui d'autre.

— Oh, par..., dit l'un des autres soldats. (Son compagnon s'était agenouillé auprès de Main-de-Pierre.) Et *maintenant*, que faisons-nous ?

L'homme à genoux leva les yeux.

— Tu veux te battre contre lui ? demanda-t-il en désignant Arlian du pouce.

— Non, répondit le soldat qui était debout. Je veux rentrer chez moi.

— Cela me paraît être une bonne idée, répondit l'autre. Nous devrions emporter son corps, j'imagine.

— Est-il vraiment mort ? demanda Arlian.

— Non, reconnut l'homme à genoux. Mais il le sera bientôt, je suppose. Il est inconscient.

— Il faut que nous attendions ici, alors. Jusqu'à ce qu'il meure, dit l'autre soldat.

— Je pense que ce sera fini demain matin.

— Je suis désolé, dit Arlian.

C'était la vérité, si étrange que cela puisse paraître. Cela faisait des années qu'il recherchait les pillards du seigneur Dragon, dans l'intention de tous les éliminer, et il avait engagé ce duel en sachant parfaitement qu'il tuerait Main-de-Pierre, mais tout de même, maintenant que c'était fait, il le regrettait. Ce combat rapide ne lui avait apporté aucune satisfaction, et même si Main-de-Pierre avait participé au pilage d'Obsidien et avait servi le seigneur Enziette, il ne s'était pas montré aussi outrageusement cruel que Drichène, ni aussi inhumain qu'Enziette et les autres seigneurs. Durant la brève conversation qui avait précédé le duel, il avait montré des qualités d'homme, il ne s'était pas comporté comme un monstre. Peut-être que dans d'autres circonstances lui et Arlian auraient pu être amis. Il avait mal agi, certes, mais il ne s'en était pas montré fier. Il avait fait ce qu'on lui avait ordonné de faire.

Arlian avait pris quelque chose qu'il ne pourrait jamais rendre. Le seigneur Dragon avait pris sept années de la vie d'Arlian, toutes années durant lesquelles il aurait grandi, mûri et trouvé sa voie dans la société, et Arlian ne les récupérerait jamais, mais prendre le restant des jours de Main-de-Pierre ne compensait en rien cette perte. Il s'agissait uniquement d'un autre vol, pas d'une réparation.

Mais si c'était à refaire, il ne pouvait pas dire s'il s'y prendrait différemment. Et il avait toujours l'intention de traquer et de supprimer le seigneur Enziette. Il n'avait plus envie de pourchasser les autres, mais Enziette, si. Le seigneur Dragon était un monstre, contrairement à Main-de-Pierre, et il devait périr.

Il ne pouvait rien faire d'autre pour Main-de-Pierre. Il essuya son épée, la rengaina et retourna à l'auberge.

— Je ne crois pas que je devrais rester là, après tout, dit-il à l'aubergiste. Je trouverai un endroit pour établir un campement.

— Comme vous voudrez, répondit l'homme. Ce fut rapide, je dois dire. Arlian ignora le commentaire.

— Avant de partir, en revanche... je suis à la recherche d'un homme, le seigneur Enziette. Il a dû s'arrêter ici, il y a plusieurs jours de cela, avant de prendre la direction du sud, vers le ravin de la Désolation. Voyez-vous de qui je veux parler ?

— Oh, le seigneur avec le cheval boiteux ? (L'aubergiste acquiesça.) Ces trois-là m'ont également posé la question. Il s'est lassé de chercher une

nouvelle monture, et il est parti il y a environ trois jours, à pied.

Arlian regarda fixement l'aubergiste.

Un cheval boiteux ? À pied ?

Et seulement trois jours auparavant ?

L'aboutissement de sa vengeance contre le seigneur Enziette était plus proche que jamais.

— Merci, dit-il.

## LA FIN DE LA POURSUITE

Le vent qui soufflait sur la Désolation était presque froid. Il ne s'agissait plus des bourrasques brûlantes dont Arlian se souvenait, mais il soufflait avec la même constance et la même intensité que dans ses souvenirs. Et il était tout aussi sec, déshydratant aussi bien la bouche que la peau.

Ils quittèrent la route de l'Est le quatrième jour et virèrent à l'est, à travers l'étendue de roche nue, loin des dunes de sable, suivant l'éclat du cristal enchanté de Thirif. L'Arithéien était certain qu'il s'agissait du chemin que le seigneur Enziette avait emprunté.

— Il est très proche, Thirif assura-t-il à Arlian. Je crois que nous l'avons presque rattrapé.

— Pourquoi le rattraperait-on ? demanda Arlian. Un homme à pied est plus rapide qu'un chariot tiré par des bœufs.

— S'il se hâte, répondit Noir. Pourquoi se dépêcherait-il ? Il a besoin de s'arrêter pour prendre de l'eau, tout comme nous.

Arlian fit la moue puis haussa les épaules.

— Je pars en éclaireur, dit-il.

Ce n'était pas la première fois. Arlian chevauchait le cheval de Drichène et partait en éclaireur assez régulièrement. Comme d'habitude, il ne trouva rien d'autre que de la roche nue.

Le sixième jour, alors qu'il était une fois de plus parti en éclaireur, Arlian crut déceler une odeur salée dans l'air ainsi qu'une dose d'humidité supérieure à la normale. Son souffle ne lui asséchait plus la gorge chaque

fois qu'il respirait par la bouche. Il aperçut des oiseaux dans le lointain – des oiseaux de mer, lui sembla-t-il.

Il les regarda attentivement, mais il ne parvenait pas à distinguer suffisamment de détails pour en être certain. Après tout, il n'avait jamais vu la mer, ni d'oiseaux marins, si ce n'est en peinture.

Sur les représentations, ils paraissaient généralement avoir de grandes ailes aux formes étranges, en revanche, et ces taches noires qui descendaient en piqué dans le lointain correspondaient à cette description.

Il avait pris suffisamment d'avance, et, habituellement, il aurait rebroussé chemin pour rejoindre les autres, mais les oiseaux attirèrent son attention. Il exhorta son cheval à aller de l'avant, à gravir une pente pierreuse. À son sommet, il marqua une nouvelle pause et observa.

Il baissa ensuite les yeux et aperçut un homme, qui se tenait au sommet d'un rocher, à peut-être deux cents mètres de lui, de l'autre côté d'une étendue rocheuse qui avait subi l'érosion de l'eau – un homme grand, vêtu de noir, un chapeau à plume et à large bord vissé sur la tête, une épée au côté.

Le seigneur Enziette.

Et Enziette s'était également immobilisé et avait jeté un coup d'œil derrière lui. Il regardait fixement Arlian.

— Enfin ! marmonna Arlian en éperonnant sa monture.

Le cheval s'élança au petit galop, projetant des pierres en tous sens, d'une démarche hésitante sur le sol rocailleux. Arlian se sentit perdre l'équilibre – il était loin d'être un cavalier émérite – et tira sur les rênes de l'animal. Durant un moment, il concentra toute son attention sur le fait de ne pas se faire projeter de tout son long sur les pierres.

Lorsqu'il eut fait ralentir son cheval et que celui-ci se mit au pas, il releva les yeux et vit que le seigneur Enziette avait disparu.

— Par le sang et la mort, grogna Arlian.

Il continua d'avancer, regardant devant lui, à la recherche du moindre signe de sa proie.

Il n'en vit aucun.

Quelques instants plus tard, il atteignit le rocher où s'était tenu Enziette. Il mit pied à terre, coinça les rênes du cheval sous une pierre de bonne taille et regarda autour de lui.

Enziette n'était nulle part. Une surface rugueuse de roche nue et déchiquetée s'étendait dans toutes les directions, hostile, froide et



inquiétante. Plusieurs ouvertures étaient visibles. Des trous d'eau, probablement, ou des cavernes, ou simplement des interstices entre des rochers. Arlian était incapable de dire de quoi il s'agissait.

Il étudia le sol, à la recherche d'une piste. Il en trouva une ; une pierre avait été retournée, exposant une face humide qui n'avait pas encore eu le temps de sécher dans le vent frais hivernal. Il traça du regard une ligne du rocher à la pierre, puis il la poursuivit dans cette direction – à l'est-sud-est, presque le cap qu'ils avaient suivi ces deux derniers jours. Il dégaina son épée, donna une tape rassurante au cheval puis se mit en marche en suivant cette ligne, lentement et précautionneusement.

Quelques pas après la pierre, il s'immobilisa. Juste à sa droite se trouvait une ouverture sombre entre deux blocs de roche. Il s'agenouilla et scruta à l'intérieur.

Quelque chose de noir et de poudreux se cramponnait à la face inférieure de l'un des blocs – une plante morte, supposa Arlian, de la mousse ou du lichen qui avait réussi à y pousser avant de brièvement succomber aux conditions épouvantables de la Désolation.

Il y avait deux taches dans la poudre noire, comme si quelqu'un l'avait frôlée des doigts.

— Seigneur Enziette ! s'écria-t-il dans l'obscurité.

Personne ne répondit, mais le son de sa voix se répercutant dans les profondeurs lui indiqua que cette ouverture était manifestement l'entrée d'une caverne et non d'un simple trou d'eau.

Et s'agissait d'une caverne qu'Enziette connaissait certainement mieux que lui, mais Arlian ne s'était pas rendu aussi loin pour abandonner maintenant. Il devait y avoir une autre entrée. S'il s'arrêtait là, Enziette pouvait resurgir n'importe où et n'importe quand.

Précautionneusement, l'épée au clair, il se baissa et se fraya un chemin dans l'obscurité.

Le sol descendait en pente raide, mais il ne se déroba pas sous ses pieds. En fait, après avoir parcouru trois mètres, il se retrouva sur des marches de pierre irrégulières. Il était incapable de dire si elles étaient naturelles ou si elles avaient été taillées par la main de l'homme. Elles serpentaient vers le bas et plongeaient dans l'obscurité, les sinuosités empêchant la lumière du soleil d'entrer.

Il marqua une pause à une dizaine de mètres de l'entrée, sans doute trois mètres sous la surface du sol, juste avant d'abandonner totalement la

lumière du jour. Il se laissa le temps d'accoutumer ses yeux à l'obscurité et regretta de ne pas avoir emporté une lanterne ou une lampe, ou même juste quelque chose qui aurait pu lui servir de torche. Enziette ne pouvait certainement pas voir grand-chose non plus sans une telle source d'éclairage !

Bien sûr, s'il connaissait cette caverne suffisamment bien, il n'aurait pas besoin de voir. Il attendait peut-être au pied des marches, dans l'intention d'embrocher Arlian au jugé.

Arlian retint son souffle et écouta attentivement.

Il entendit le vent siffler entre les pierres, loin derrière lui, et il distingua un son très, très faible devant lui, qui ressemblait à la respiration d'un individu.

— Seigneur Enziette ! appela-t-il. Je sais que vous êtes là. Allumez une lampe, que nous puissions discuter.

— Discuter ? ricana amèrement Enziette – et le son provenait de bien plus près qu'Arlian l'avait imaginé. Vous désirez discuter, Obsidien ? N'est-ce pas trop tard pour cela ?

— Je ne crois pas, répondit Arlian d'un ton plus calme, en se déplaçant en parlant, se faufilant sur sa gauche afin de ne pas risquer un coup d'épée guidé par le son de sa voix. Toribor m'a dit que je devais vous parler avant de tenter de vous tuer, que vous possédiez des secrets que je devais connaître avant de vous abattre, et je lui ai juré que je vous écouterai si l'occasion s'en présentait.

Durant un long moment, Enziette demeura silencieux, et Arlian descendit précautionneusement quelques marches, aussi silencieusement qu'il le put. Puis la voix glaciale d'Enziette reprit :

— Bedaine a réussi à vous soutirer ce serment ? Je suppose qu'il s'agissait de sa dernière volonté ?

Il parlait comme s'il avait des regrets. C'était la première fois qu'Arlian entendait quelque chose qui ressemblait à une véritable émotion dans la voix de son ennemi.

— Je ne l'ai pas tué, répondit Arlian. Pas encore. Drichène n'est plus, cependant, ni Traîne-Savates, ni Main-de-Pierre.

— Vous êtes vraiment un fils de pute de merde ! Pourquoi avez-vous laissé Bedaine en vie ?

— Parce que même avec mon épée sous la gorge, il s'inquiétait plus de *votre* vie que de la sienne, répondit Arlian.

Il était presque certain, maintenant, de savoir où se trouvait Enziette. Les marches s'élargissaient à moins de un mètre sous sa position, et Enziette se tenait à ce niveau, sur sa droite.

Un coup d'épée, en pleine extension, devrait l'atteindre, mais la chance de toucher un point vital était encore minime. Et il lui restait des choses à dire.

— Admirez-vous sa loyauté ?

— Pas sa loyauté, répondit Arlian. Traîne-Savates vous a été loyal jusqu'à son dernier souffle, mais je lui ai tranché la gorge sans scrupule. Bedaine, en revanche, se faisait du *souci*. Il s'agissait de compassion et non de loyauté, et je ne suis pas parvenu à tuer un homme si soucieux du bien-être des autres.

— Même si je suis cet « autre », moi, l'homme que vous avez juré d'éliminer ?

— Mais ce n'est pas le cas, répondit Arlian. C'est la raison pour laquelle je discute avec vous au lieu de tenter de vous tuer immédiatement. Toribor m'a dit que vous déteniez des secrets et que si vous trouviez la mort les effets en seraient bien plus considérables que je pourrais jamais l'imaginer.

Puis Arlian baissa vivement la tête. Il n'était pas tout à fait certain de ce qu'il avait pressenti – s'il avait entendu un vêtement bruire, s'il avait senti l'air bouger ou s'il avait aperçu quelque chose grâce aux dernières traces de lumières qui parvenaient aussi bas sous terre, mais, d'une façon ou d'une autre, il avait su qu'Enziette était sur le point de lui porter une attaque.

Il s'agissait peut-être de sorcellerie, mais il le sut et il esquiva, ce qui lui permit d'être toujours en vie. La lame d'Enziette siffla au-dessus de sa tête et frappa contre la paroi de pierre derrière lui. Il donna un coup de taille avec sa propre épée, sans sérieusement tenter d'atteindre Enziette, mais seulement pour le contraindre à reculer.

Cela fonctionna. Il perçut le craquement de ses semelles alors qu'Enziette battait en retraite, et lorsque ce dernier reprit la parole, sa voix provint de plus loin et d'une direction différente. Il s'était enfoncé dans la caverne.

— Très bien, dit Enziette. Vous vous déplacez bien, même dans l'obscurité.

— Vous aussi, malheureusement, répondit Arlian.

— Bedaine vous a donc dit que ma mort aurait des conséquences, dit Enziette. En a-t-il dit davantage ?

— Quelque peu, dit Arlian. Je préfère ne pas entrer dans les détails, cependant. Je préférerais d'abord entendre votre récit, afin que je puisse comparer les deux.

Durant un moment, Enziette demeura silencieux. Puis il dit :

— Descendez ici, en bas des marches.

— Pourquoi ?

— Parce que si je dois vous raconter mes secrets, un seul d'entre nous pourra quitter ces lieux, tout au plus. Je vous fais la promesse, mon jeune ennemi impatient, que si je vous révèle la vérité, au moins un de nous deux devra mourir. Je préférerais qu'il s'agisse de vous, mais si je parle et que vous vous échappiez par les marches avant que j'aie pu vous tuer, je devrai le payer de ma propre vie.

— Pourquoi ? demanda Arlian.

— Descendez de là et je vous l'expliquerai. Vous comprendrez alors pourquoi je vous dis que l'un d'entre nous doit périr, et il est possible que vous choisissiez vous-même de mourir plutôt que de me tuer.

— Et si je descends et que vous vous enfuyiez par les marches ?

— Alors la poursuite continuera. Mais vous êtes jeune et fort alors que j'ai un millier d'années et que j'en ressens chaque jour le poids. Et n'avez-vous pas des compagnons à la surface qui pourraient m'appréhender ?

Arlian réfléchit.

Ses compagnons se trouvaient probablement toujours à des kilomètres de là, et même s'ils le suivaient, guidés par la magie de Thirif, ils pouvaient ne jamais retrouver cet endroit. Mais pourquoi devrait-il le révéler à Enziette ? Et il l'avait rattrapé, cette fois ; il pouvait le refaire, s'il le fallait.

— Écartez-vous, alors, et je descendrai, dit-il.

Il perçut le bruit de ses bottes sur la roche. Enziette était en effet en train de reculer. Arlian descendit dans la salle et avança le long de la paroi.

Après quelques mètres, il s'immobilisa.

— Dites-moi, alors, quel est ce secret effroyable que vous détenez et qui vous rend si important.

— C'est assez simple, dit Enziette. Je sais comment les dragons se reproduisent.

Durant un moment, Arlian regarda dans sa direction d'un air perplexe dans l'obscurité la plus totale. Puis il demanda :

— Pardon ?

— Je sais comment les dragons se reproduisent et comment les en empêcher.

— Mais... mais ne sont-ils... je veux dire, les dragons sont comme des animaux, non ?

— Non, ce ne sont pas des animaux, répondit calmement Enziette. Ils sont la magie des Terres des Hommes faite chair, une force primale puisée de la terre et qui a pris forme. Ils nous apparaissent comme des animaux, des reptiles, mais ce n'en sont pas.

Arlian prit un moment pour y réfléchir. Il se souvint de l'image terrifiante des dragons au-dessus du mont Fuligineux, de la vision de cet immense visage scrutant dans le garde-manger en ruine, et de toutes les histoires qu'il avait entendues au sujet des dragons.

Il se rappela Noir qui lui avait demandé, longtemps auparavant, s'il savait distinguer un mâle d'une femelle ou si les dragons pondaient des œufs. Il se remémora la vue du ventre de l'un des dragons tandis qu'il survolait Obsidien – il était lisse et dépourvu de sexe.

Des créatures de pure magie, comme ces choses dans les monts Rêveurs, mais bien plus gigantesques et puissantes. Tout correspondait.

— Et c'est donc la raison pour laquelle on ne peut pas les tuer ? demanda-t-il.

Enziette grommela.

— J'ignore si l'on peut les tuer lorsqu'ils ont atteint leur forme définitive, répondit-il. Je crois que c'est possible. Je travaillais sur cette question. Pendant plus de six cents ans, j'ai cherché un moyen, et je crois que j'en étais très, très proche lorsque vous êtes arrivé à Manfort et avez plongé ma vie dans le chaos. Mais, effectivement, leur véritable nature est la raison pour laquelle nous n'avons aucune trace d'un homme ayant jamais réussi à en tuer un.

— Pourquoi ne l'avez-vous jamais dit à personne ? demanda Arlian. Pourquoi l'avez-vous dissimulé à la Société du Dragon ? Il s'agit d'une information si *fondamentale*, si *essentielle*, et pourtant, vous n'avez rien dit durant toutes ces années !

— J'avais juré de ne rien en dire, expliqua Enziette.

— Et vous avez juré à l'organisation que vous révéleriez tout ce que vous apprendriez à propos des dragons ! Quel serment avez-vous pu prêter qui ait priorité sur celui-là ?

— N’avez-vous pas deviné ? (La voix d’Enziette se teinta de sarcasme.)  
Je pensais que vous étiez un garçon *futé* !

— Non, la barbe, je n’ai pas deviné ! Vous l’avez juré à un ancien duc ?  
À votre père ou à votre mère ?

Enziette éclata de rire.

— Vous êtes un imbécile ! Pourquoi me soucierais-je d’un serment prêté  
auprès de quelqu’un qui est mort depuis longtemps ? Non, j’ai prêté  
serment auprès d’une puissance plus grande et plus ancienne que la Société  
du Dragon et que n’importe lequel de ses membres.

— S’agit-il d’un sorcier, alors ?

— Ne soyez pas idiot, Arlian, cracha Enziette. Je l’ai juré aux dragons  
eux-mêmes.

## L'ÉPÉE DU SEIGNEUR ENZIETTE

Durant un moment, Arlian demeura silencieux, le regard perdu dans l'obscurité, regrettant de ne pas pouvoir distinguer le visage d'Enziette – de ne pas voir autre chose que les ténèbres du néant. Il dit enfin :

— Vous voulez dire que vous avez juré au nom des dragons...

— Non, répondit Enziette. J'ai prêté serment aux dragons eux-mêmes, lorsque je les ai éconduits des Terres des Hommes et que je les ai contraints, par leur serment, à demeurer dans les cavernes.

— Vous les avez contraints ? Vous ? Vous-même ?

— J'ai eu cet honneur, en effet.

— Mais ils en sortent, parfois, dit Arlian.

— Par temps de dragon, effectivement. Ce sont des dragons, mon garçon. Ils ne peuvent être totalement astreints par quoi que ce soit d'humain, pas même un serment. Mais ils m'en font part, lorsque la tentation se fait forte, et nous nous mettons d'accord sur ce qui leur est permis de faire.

— Comme d'anéantir mon village et ma famille, dit amèrement Arlian.

— Par exemple, oui, admit Enziette. J'avais mes raisons de choisir votre village. Je n'avais pas prévu qu'il y aurait un survivant, et cette erreur m'a coûté cher. J'aurais dû m'en douter, on ne peut pas faire confiance aux dragons.

— Pardon ? Vous pensez qu'ils m'ont *délibérément* épargné ?

— Tout à fait, mon garçon. J'en connais plus sur les dragons que quiconque, et, oui, je crois qu'ils savaient que vous vous trouviez là et

qu'ils vous ont laissé la vie sauve intentionnellement.

— Mais pour quelle raison ? J'ai juré de les éliminer !

Durant un moment, Enziette demeura silencieux. Lorsqu'il reprit la parole, Arlian perçut de l'hilarité dans sa voix.

— *Vraiment ?* Comme vous avez juré de me tuer ?

— Oui ! Ils ont tué ma mère, mon père, mon grand-père, mon frère... Si un humain est capable de détruire les dragons, je m'y emploierai !

— Les dragons ne craignent pas votre vengeance, Arlian, dit Enziette. Ils n'éprouvent de crainte qu'à mon égard. Un garçon de dix ou douze ans, comme vous l'étiez – bah ! Ils ne vous considèrent pas plus comme une menace qu'un chaton ! (Il éclata de rire.) Ils ne vous connaissent pas comme j'ai fini par vous connaître.

— Peut-on les tuer, alors ? s'empressa de demander Arlian.

— Les dragons noirs ? Les plus anciens ? Je l'ignore. Je crois que c'est possible.

— Vous avez dit qu'ils vous craignaient.

— C'est le cas. Je connais la façon dont ils se reproduisent et je sais comment les en empêcher. Les dragons ne sont pas éternels, ils vivent juste un peu plus longtemps que nous. Parce qu'ils nous ont corrompus nous vivons des siècles, et eux des millénaires, mais nous mourons tous, un jour ou l'autre, et ils souhaitent que leur espèce se perpétue, après eux, comme nous le désirons tout autant. Je ne serais peut-être pas capable de tuer un dragon adulte, mais je peux supprimer leurs progénitures, qui ne sont pas encore nées, et ils le savent. C'est la raison pour laquelle ils me craignent.

— Comment l'avez-vous appris ? demanda Arlian. Avez-vous eu cette idée par hasard ?

— Cela a-t-il de l'importance ?

— Cela se pourrait bien. Si vous êtes parvenu à l'apprendre, est-ce que d'autres ne le pourraient pas, à leur tour, sans vos connaissances ?

— Si c'était le cas, vous n'éprouveriez aucun remords à m'éliminer, hein ? (Enziette se remit à rire.) En mille ans, aucun nouveau dragon n'a vu le jour, Arlian. Comment quelqu'un pourrait apprendre ce que je sais ?

— Avez-vous empêché ces naissances ? demanda Arlian. Et les dragons vous l'ont autorisé ?

— Non, Arlian, répondit Enziette.

Arlian se rendit compte que la voix de son adversaire s'était rapprochée ; il était tellement captivé par cette conversation qu'il avait laissé son



ennemi s'approcher en toute discrétion sans le remarquer. Il frappa dans le vide et fit trois pas rapides sur le côté.

— Ce n'est pas moi qui ai empêché la création de nouveaux dragons durant toutes ces années. La gestation d'un dragon dure un millénaire, et les prochains devraient apparaître dans le courant du siècle prochain, je dirais. Très peu d'entre eux naîtront durant les cent prochaines années, mais il n'y en a eu *aucun* depuis mille ans.

— Comment cela se fait-il ? demanda Arlian. Si vous êtes le seul à savoir...

— Je n'ai pas toujours été le seul à connaître ce secret, l'interrompit Enziette. Les guerres Draconiques n'ont pas simplement eu lieu parce que des humains ont osé défier les lois des dragons, mais parce que l'humanité avait découvert le moyen d'annihiler totalement leur espèce. La véritable nature de ce savoir a été détenue par une société secrète, et j'étais un simple membre de cet Ordre du Dragon. La Société du Dragon que vous connaissez est une pure parodie de l'ordre, Arlian. Une parodie que j'ai moi-même créée après avoir trahi l'ordre pour sauver ma peau. Et lorsque l'ordre a disparu, j'étais la seule personne restante en possession de son secret, et j'étais capable d'accomplir ce que l'ordre n'avait pas fait : débarrasser l'humanité des dragons, non en leur faisant la guerre, mais en faisant un échange de serments.

— Et si vous périssez, les dragons seront libérés de leur serment ?

— Bien sûr.

— Et ils resurgiront et réaffirmeront leur pouvoir sur les Terres des Hommes ?

— J'ignore ce qu'ils feront, Obsidien, dit péniblement Enziette. Je ne les comprends pas aussi bien que cela. Je sais simplement que lorsque je ne serai plus là et que le secret de leurs origines sera oublié, ils seront libérés de toute contrainte.

— Vous n'en avez fait part à personne ? Vous ne l'avez jamais couché sur du papier ?

— Vous êtes un jeune imbécile naïf, déclara Enziette. Je n'ai pas envie de mourir, et je me soucie peu de savoir ce qu'il adviendra du reste de l'humanité une fois que je ne serai plus de ce monde. J'ai d'autres raisons, également. Mais, non, je n'en ai parlé à personne et je n'ai pas consigné mes secrets les plus chers par écrit. Je n'ai suffisamment confiance en personne pour dévoiler ces connaissances à qui que ce soit, et des

documents peuvent toujours se faire dérober, être lus par de mauvaises personnes, et on peut en faire des copies. Désirez-vous toujours me tuer, sachant désormais ce que vous pouvez déclencher ?

— Vous mourrez un jour, de toute façon, répondit Arlian.

— Tout à fait, admit Enziette. Tout comme vous. Il peut me rester une heure à vivre – moins si parvenez à me tuer – ou un siècle. Est-ce qu'un siècle de répit avant le retour des dragons ne vaut pas la peine de renoncer à votre revanche ?

— Non, répondit Arlian. Pas s'il peut ne s'agir que de une heure. Et pas depuis que vous m'avez certifié qu'un seul d'entre nous pourra quitter les lieux en vie. J'ignore si tout ce que vous m'avez dit est vrai. Vous pouvez très bien avoir tout inventé pour me tendre un piège !

— Je jure, par tous les dieux disparus ou non, que tout ce que je vous ai dit est vrai.

— Je ne peux pas me permettre d'accepter votre parole, dit Arlian d'un ton triste. Si tout cela est vrai, vous avez déjà parjuré le serment que vous avez prêté envers la Société du Dragon.

— La Société du Dragon est une imposture ! s'écria Enziette.

— Mais vous avez tout de même donné votre parole, insista Arlian.

— Vous ne me croyez donc pas..., dit Enziette.

— Non, répondit Arlian. S'il s'agit de la vérité, alors révélez-moi ce secret, si vous désirez qu'il vous survive. Parce que *vous*, vous n'allez pas survivre, si je peux vous en empêcher.

— Je pourrais vous tuer, plutôt.

— Vous n'avez qu'à essayer. Révélez-moi votre secret, alors. Si vous me tuez, je ne quitterai pas cette caverne.

Il y eut une longue pause avant qu'Enziette réponde d'un air songeur.

— Je ne crois pas en avoir envie. Le jour viendra peut-être où vous l'apprendrez par vous-même, mais je ne vous le révélerai pas.

— Alors je ne vous épargnerai pas.

— Et je ferai de mon mieux pour vous tuer. Pas de quartier, d'un côté comme de l'autre.

Soudain, Arlian sentit un courant d'air, et il fit un pas de côté. Il frôla des vêtements et porta un coup d'épée, mais il frappa dans le vide. Il se tourna en direction du bruit du souffle d'Enziette, ses deux lames brandies.

— J'ai passé sept ans dans les mines de Fond-du-Creux, dit-il. Je n'ai pas peur dans l'obscurité.

— Et j’ai passé deux ans dans les cavernes en compagnie des dragons, il y a bien longtemps, répondit Enziette. Les ténèbres ne me font pas peur non plus.

— Pour quelle raison êtes-vous venu ici ? demanda Arlian. Pensiez-vous pouvoir m’échapper ?

Enziette grommela.

— Je pensais pouvoir soudoyer Flétrissure, dit-il. Soudoyer Flétrissure, me fier à Drichène, convaincre Clou, terrifier Bedaine pour qu’il m’obéisse et conserver la mainmise sur la Société du Dragon. J’étais persuadé que vous alliez trouver la mort en venant ici, mais j’aurais dû m’en douter. Le destin a manifestement des projets pour vous. Je l’ai compris il y a bien longtemps.

— Soudoyer Flétrissure à quel sujet ?

Arlian, pensant deviner un mouvement, donna un coup d’épée en parlant, mais il frappa dans le vide. Il savait ce que Flétrissure avait demandé à Enziette, mais il souhaitait que son adversaire continue de parler.

— Avec du venin, bien sûr, répondit Enziette. Cette caverne est un accès à l’une des tanières des dragons. Cinq ou six d’entre eux sont assoupis dans une salle pas très loin en dessous de là où nous nous trouvons. Il est relativement simple de recueillir du venin qui s’égoutte de leurs mâchoires lorsqu’ils sont endormis. Je l’ai déjà fait, il y a bien longtemps.

Sa voix se déplaça tandis qu’il parlait. Il contournait Arlian. Celui-ci se tourna, à l’affût des moindres mouvements de son adversaire.

— Cela fait des années que Flétrissure recherche du venin, dit Arlian. Pourquoi n’allez-vous lui en chercher qu’aujourd’hui ?

— Parce que je n’avais pas besoin de soutien, jusqu’à présent, et je ne souhaitais pas voir plus de sang pur souillé par la crasse que vomissent les dragons. Vous devriez apprécier, vous avez dû voir de ce qui est arrivé à cette catin que vous m’avez volée.

En entendant cela, Arlian bondit et porta un coup de taille. Il entendit du tissu se déchirer, mais, une fois de plus, il ne parvint pas à entamer des chairs, et, une fois encore, il entendit des bruits de pas qui reculaient.

Il poursuivit son assaut, mais après une dizaine de pas, le bruit provoqué par ses propres bottes et le fracas causé par les pierres qu’il délogeait couvrirent ceux d’Enziette, et il perdit sa trace. Il s’immobilisa, tentant de repérer son adversaire, mais lorsque les pierres eurent cessé de glisser, la caverne fut plongée dans un silence absolu.

— Vous osez parler d'elle ? mugit Arlian.

— Bien sûr, répondit Enziette, quelque part, loin sur la gauche d'Arlian. J'ose tout ! Je suis le seigneur Dragon, après tout ! Je suis celui qui fait danser les marionnettes. Humain ou dragon, libre ou esclave, duc ou prostituée, vous vous mettez tous à danser lorsque je tire les ficelles ! (Il éclata d'un rire amer.) C'est du moins ce que je croyais. C'est peut-être le destin qui tire mes ficelles, désormais. À moins que les dragons eux-mêmes aient joué tout du long un jeu plus fin que le mien. De la lumière brilla soudainement. Enziette avait projeté des étincelles sur de l'amadou. Arlian se tourna en direction de la source de lumière et se précipita vers elle, son épée prête à s'abattre, mais Enziette recula et brandit sa propre épée.

L'amadou se consuma faiblement, et il ne durerait certainement pas longtemps.

— Je croyais que le moment était venu de s'entendre et de régler le différend qui nous oppose, dit Enziette. Laissez-moi allumer une lampe et nous résoudrons tout cela convenablement.

Arlian s'immobilisa et recula d'un pas.

— Allez-y, alors, dit-il.

Enziette acquiesça et avança à la lueur orangée déclinante. Il tendit la main vers une bourse attachée à son ceinturon en s'agenouillant.

Peu après, il se redressa, une lampe de cuivre allumée à la main. Il la posa sur une saillie de la paroi de la caverne puis se retourna face à Arlian.

Pour la première fois depuis qu'il était descendu dans la caverne, Arlian put voir ce qui l'entourait. Il vit là où il s'était tenu et où il avait couru aveuglément à travers la caverne, et il se rendit compte à quel point il était chanceux. Il était passé juste à côté d'une énorme stalactite et avait manqué de peu de se cogner la tête.

Enziette savait pertinemment qu'une telle stalactite se trouvait à cet endroit, mais peu importait à quel point cette caverne lui était familière, il n'y était certainement resté que peu de temps et cela faisait longtemps qu'il ne s'y était pas rendu avant cette visite, sa connaissance des lieux n'était donc pas parfaite.

C'était la raison pour laquelle il avait eu besoin de lumière : la caverne était presque aussi dangereuse pour lui que pour Arlian. Non seulement ils pouvaient heurter des stalactites, trébucher contre des stalagmites et glisser sur des pierres, mais il y avait une fosse de l'un des côtés, et ils auraient pu y chuter. Le plafond était soit trop bas, soit trop haut pour le distinguer.

— Cela mène jusqu’aux dragons, expliqua Enziette en désignant la fosse. Si vous parvenez à me tuer, vous aurez peut-être envie d’y descendre pour voir si vous pouvez les éliminer à leur tour.

Il sourit de façon déplaisante, déformant sa joue balafmée.

— Est-ce que les trois qui ont détruit mon village se trouvent là-dessous ? demanda Arlian.

— Je l’ignore, répondit Enziette. C’est fort possible.

— Vous détenez tant de secrets... Savez-vous pourquoi ils ont choisi mon village ?

Enziette éclata de rire.

— Ce ne sont pas *eux* qui ont choisi, répondit-il. C’est *moi*. J’avais besoin de me procurer une quantité d’obsidienne, et les dragons avaient hâte de pouvoir se détendre un peu. Vous devez vous souvenir de cet été-là. La température leur faisait bouillir le sang. Ils m’ont dit qu’ils allaient passer à l’attaque, mais ils m’ont permis de choisir le lieu. J’ai pensé que cela me ferait faire des économies. (Il rit de nouveau.) Cela m’a coûté bien plus que je l’avais prévu. Si j’avais su que vous vous y trouviez et ce qui s’est ensuivi, je leur aurais demandé d’aller ailleurs et j’aurais payé cette obsidienne en or !

Il brandit son épée et avança, entre Arlian et la lampe, projetant une ombre immense à travers la caverne.

Arlian esquiva latéralement puis courut et porta une fente. Enziette esquiva et contre-attaqua. Arlian para, riposta, puis rompit son assaut.

Enziette se retira, loin de la lumière, dans l’ombre d’une colonne de pierre. Arlian contourna cette dernière par le côté opposé.

Durant quelques minutes, les deux hommes manœuvrèrent dans la caverne se pourchassant l’un l’autre, cherchant des positions avantageuses, échangeant occasionnellement une rafale de coups. Leurs ombres s’étiraient et rapetissaient, se déformant et disparaissant selon leurs mouvements.

Soudain, Arlian glissa sur une pierre et chuta sur le flanc. Avant qu’Enziette ait pu profiter de cette occasion, Arlian saisit une poignée de poussière et de gravillons et la jeta aux yeux de son adversaire. Lorsque Arlian se releva, Enziette recula en se frottant les yeux à l’aide sa manche et en ôtant son chapeau, récupérant juste à temps pour réceptionner l’attaque d’Arlian.

Les épées s’entrechoquèrent, et Arlian tenta d’accrocher la lame d’Enziette à l’aide de son brise-lame. Enziette esquiva et porta un coup de

taille, traçant une ligne sanglante sur l'avant-bras gauche d'Arlian.

Arlian tressaillit et battit en retraite. Et Enziette tomba dans son piège, s'avançant pour profiter d'une faiblesse feinte. La lame d'Arlian scintilla d'orange à la lueur de la lampe lorsqu'il porta son coup. Enziette para au dernier moment en brandissant son brise-lame, mais la pointe de la lame d'Arlian transperça l'épaule gauche d'Enziette, une blessure bien plus sérieuse que l'égratignure que lui avait infligée son adversaire.

Les deux hommes battirent en retraite et rompirent le combat. Ils se tinrent face à face, les épées luisantes. La lame d'Arlian avait du sang à son extrémité ; celle d'Enziette en était tachée en sa partie centrale.

— Les dragons, en bas, dit Arlian en espérant rompre la concentration d'Enziette. Sont-ils noirs ou verts ?

— Noirs, répondit Enziette. Tous les dragons ayant survécu sont noirs.

— Oh ? Et pour quelle raison ?

— Parce qu'ils sont anciens, Arlian. Un nouveau-né est rouge comme le sang, mais lorsqu'il atteint l'âge d'un an, il devient doré. Après quelques décennies, il se fait aussi vert que le gazon, et après quelques siècles, il fonce pour devenir aussi noir que son cœur.

— Et leur cœur est-il plus noir que le vôtre, seigneur Dragon ? Est-ce là la raison pour laquelle vous avez choisi ce surnom ?

Arlian avait prévu qu'Enziette se mette à rire et lui fasse une réponse acerbe, mais au lieu de cela, il donnait l'impression d'avoir reçu un coup.

— J'ai le cœur d'un dragon, dit-il amèrement. Tout comme vous et le restant de cette ridicule petite organisation. Le vôtre est peut-être encore rouge, tout au plus doré, mais le mien est vieux et las. Et noir, comme vous venez de le dire. Et le vôtre le deviendra, un jour, si vous vivez suffisamment longtemps.

— Jamais ! dit Arlian en abaissant son épée et en lançant un nouvel assaut.

## LE DUEL FINAL

Le combat s'éternisait. La lampe s'épuisait, et les deux hommes s'accordèrent une trêve pour la remplir de nouveau avant de reprendre les hostilités. Arlian reçut une entaille en travers des côtes et une autre juste au-dessus d'une hanche, tandis qu'Enziette se fit une nouvelle fois transpercer l'épaule gauche et taillader la jambe droite.

Il y avait du sang sur les pierres, sur les stalagmites et le long des parois de la caverne. Les deux hommes étaient épuisés mais ils poursuivaient leur affrontement. Aucun des deux ne gaspillait plus son énergie en paroles. Le temps de la discussion était achevé, et les deux combattants le savaient.

Arlian ignorait depuis combien de temps il se battait. Dans la caverne, le soleil ne traversait pas le ciel pour lui donner la moindre indication de l'heure. Il ne pouvait que s'en remettre à son état de fatigue et au poids croissant de son épée.

Finalement, toutefois, tandis qu'ils manœuvraient autour d'une colonne, Enziette porta un coup, la parade d'Arlian projeta les deux épées contre le pilier, et la lame d'Enziette se brisa net, à une douzaine de centimètres de la garde.

Enziette réagit promptement. Il jeta la partie brisée et inutilisable de son arme sur Arlian et battit en retraite en courant, loin de son adversaire, avant qu'Arlian ait eu la possibilité de l'abattre.

Arlian récupéra rapidement de sa surprise. La poignée de l'épée d'Enziette ricocha sans causer de dommages sur son oreille tandis qu'il tentait d'esquiver le projectile, puis il partit à la poursuite de son assaillant.

En fuyant, Enziette transféra son brise-lame de sa main gauche à sa droite. Il se retourna ensuite, juste sous la saillie sur laquelle se trouvait la lampe, et fit face à Arlian.

Ce dernier marqua une pause.

— Pas de quartier, avez-vous dit, rappela-t-il, à bout de souffle, au seigneur Dragon.

— Et je n'en attends aucun, répondit Enziette en haletant. Mais j'ai changé d'avis sur un autre point.

— Oh ?

— Vous désiriez connaître le secret de la reproduction des dragons, dit Enziette. J'ai décidé de vous montrer.

— Quoi ? Souhaitez-vous gagner du temps ? M'amener dans un piège ? (Arlian secoua la tête.) Je ne crois pas, non. Vous trouverez la mort ici même.

— Bien sûr, répondit Enziette, et c'est ici que vous verrez naître un dragon. (Il tourna la pointe de son brise-lame contre sa propre poitrine.) Cela fait des mois que je le sens venir, poursuivit-il. Je savais que ça ne tarderait plus. J'ai lutté, cependant, mais j'ai refusé de reconnaître à quel point c'était proche.

— De quoi parlez-vous ? demanda Arlian.

Enziette arbora un rictus.

— Vous pensiez que lorsque nous évoquions les dragons dans nos cœurs, nous parlions au sens figuré. Vous n'allez pas tarder à comprendre à quel point il s'agissait d'un sens littéral.

En disant cela, il plongea le brise-lame dans son propre cœur, et lui imprima de manière convulsive un mouvement descendant en agonisant.

Arlian sursauta et recula, en état de choc.

Du sang jaillit du buste d'Enziette, mais il ne s'écoula pas sur le sol, comme il aurait normalement dû le faire. Au contraire, le flot noirâtre prit du volume, se tortilla comme un serpent et se courba vers le haut en se solidifiant. Le torse d'Enziette s'agita, comme celui de Drichène, mais le mouvement ne s'estompa pas. Au contraire, il éclata, et une créature, née du sang du cœur d'Enziette, s'échappa de sa dépouille et se dressa sur quatre pattes difformes et instables. Elle leva une tête rouge sang, ouvrit des yeux dorés et lança à Arlian un regard furieux. Une gueule apparut et s'ouvrit, et Arlian aperçut des dents pointues comme des aiguilles, étincelant de blanc. Des ailes se déplièrent sur le dos de la créature. Il s'agissait d'un dragon, un



dragon rouge vif, de la hauteur d'un homme, d'une envergure de plus de trois mètres cinquante et d'environ quatre mètres cinquante de long, de son museau nouvellement formé à la pointe de sa queue souple qui se déroulait en s'extrayant du ventre d'Enziette.

Arlian regarda la créature bouche bée, oubliant qu'il avait une épée à la main et baissant les bras.

Le dragon se dirigea vers lui, et il recula, se cognant sans s'en rendre compte contre les rochers et les stalagmites. Il n'osa pas détourner son regard du dragon ne serait-ce qu'un instant. Il brandit son épée et la positionna en garde haute.

Une pensée lui traversa soudain l'esprit et l'inonda de terreur. Et si cette chose qui avait surgi du corps d'Enziette faisait tomber la lampe de la saillie rocheuse et plongeait la caverne dans l'obscurité ? Il doutait qu'elle ait besoin de lumière. Elle se contenterait sûrement de se diriger grâce à son odorat. Si la lumière venait à disparaître, il n'aurait plus la moindre chance de survivre, à moins qu'il puisse sortir à la lumière du jour avant que la créature l'attrape.

Aurait-elle suffisamment d'espace pour gravir les marches ? Le poursuivrait-elle ?

D'une façon ou d'une autre, elle avait réussi à se faire une place à *l'intérieur* d'Enziette, comme un poussin dans un œuf. Il devait partir du principe que, oui, elle trouverait de la place partout où elle le souhaitait. Comme Enziette le lui avait dit, les dragons étaient de la magie faite chair.

Et au moins cinq autres dragons étaient assoupis dans la caverne du dessous, si Enziette lui avait dit la vérité – et ce dernier lui avait prouvé qu'au moins une partie de son histoire était véridique. Et si ce nouveau monstre avait l'idée de descendre dans la fosse et de réveiller les autres ?

Enziette avait également dit que, même si les dragons adultes étaient peut-être indestructibles, il savait comment tuer les jeunes qui n'étaient pas encore nés. Il était évident pour Arlian qu'il voulait parler de tuer leurs hôtes – et Arlian comprit soudain que, lors de sa quête de vengeance, il avait déjà tué des dragons à naître dans les corps de Drichène et de Horim –, mais peut-être qu'un nouveau-né tel que celui-ci était également vulnérable.

S'il pouvait tuer ce dragon, il serait sauvé. Et chaque seconde qui passait pouvait lui rendre la tâche plus difficile.

En poussant un hurlement, il brandit son épée et se précipita sur la monstruosité.

Le dragon baissa la tête et cracha du venin dans sa direction, mais ce fut une action peu convaincante. Le venin fut projeté en maigre quantité et à faible distance. Il s'écoula sur la pierre sans causer de dommages, et il échoua totalement dans sa tentative d'embrassement. Une légère volute de fumée apparut, pas davantage.

Puis Arlian tenta de porter un coup d'épée dans le buste du dragon, en frappant de toutes ses forces. L'arme glissa sur sa cible et se tordit dans ses mains. La peau rouge sang paraissait souple et douce, mais il eut l'impression de vouloir transpercer une enclume. Les armes blanches possédaient sans doute un pouvoir contre la magie dans les Régions Limitrophes, mais de l'acier de bonne qualité ne parvenait pas à entamer la peau des dragons.

Avant qu'Arlian ait pu retrouver l'équilibre, le dragon lui assena un coup de griffe et le projeta de côté comme s'il s'était agi d'une souris. Arlian rebondit contre la paroi de la caverne, le souffle coupé, le dos en bouillie.

Le dragon s'éloigna de la dépouille d'Enziette en secouant ses griffes pour se débarrasser de morceaux de chair et de tissu. Il s'ébroua, comme un chien le fait en sortant de l'eau, puis il s'étira comme un chat.

Ses griffes tracèrent des sillons dans la roche.

Arlian se releva tant bien que mal, son épée inutile toujours à la main. Le dragon se retourna pour lui faire face.

Arlian croisa son regard, et un flot de souvenirs remonta à la surface. Il se rappela lorsqu'il avait regardé un dragon noir dans les yeux, là-bas, dans le garde-manger de ses parents, dix ans auparavant. Il avait alors compris qu'il reconnaîtrait ce visage instantanément s'il venait à le revoir. Il se rappela le seigneur Dragon chevauchant sa monture, baissant les yeux dans sa direction comme s'il n'était qu'un insecte. Il se souvint de la façon dont Noir et Flétrissure l'avaient dévisagé et lui avaient affirmé qu'il possédait le cœur du dragon. Il se remémora comment les membres de la Société du Dragon se reconnaissaient d'un simple regard.

Arlian connaissait ce dragon. Il connaissait ces yeux. Il les avait déjà vus auparavant, d'une autre couleur et dans un autre corps. Ils étaient différents, désormais, plus grands et inhumains, mais il s'agissait toujours, incontestablement, de ceux du seigneur Enziette.

Le dragon lui sourit. Un sourire féroce et vorace.

Enziette avait juré que seul l'un d'entre eux pourrait quitter cette caverne en vie. Et même s'il s'était débarrassé de son humanité et de son ancien corps, ce dragon était toujours Enziette, d'une façon ou d'une autre, Arlian en était convaincu.

Et Enziette avait toujours l'intention de l'éliminer.

Arlian tenta de réfléchir à ce qu'il pouvait faire, à la façon dont il pouvait lui trouver un point faible. Son épée n'était d'aucune utilité contre cette peau rouge et lisse – mais qu'en était-il de la partie noire, à l'intérieur de la bouche du dragon ? De ses yeux dorés ? De la fine membrane rouge de ses ailes ?

Arlian fondit sur lui, l'épée brandie, et bien qu'Enziette n'ait émis aucun son, il entendit son rire. La créature ne se donna pas la peine d'esquiver ou de contrer, elle se contenta de demeurer immobile lorsqu'il plongea son épée dans sa bouche, le long de sa gorge noire.

Puis elle referma ses mâchoires.

Il eut à peine le temps de retirer vivement sa main lorsque les dents du dragon fracassèrent son épée. Il recula, horrifié, quand le dragon avala les fragments de métal et arbora une nouvelle fois le sourire en coin narquois d'Enziette.

Arlian lâcha ce qu'il restait de son épée et changea son brise-lame de main, comme Enziette l'avait fait. Il contourna le dragon d'un côté.

Ce dernier demeura où il se trouvait, mais il tourna la tête et le suivit du regard.

Puis Arlian se mit soudain à courir à toutes jambes à travers la caverne, projetant des éclats de pierre dans sa course. Il se retourna et fonça droit sur le monstre. Il s'agrippa à son cou sinueux pour se stabiliser, et, de toutes ses forces, il plongea son brise-lame dans l'un de ses grands yeux dorés.

La lame se brisa sous la force du choc, projetant le morceau d'acier brisé à l'écart, et l'impact la fit s'échapper de la main d'Arlian, lui abîmant les doigts. Son poignet s'engourdit et la douleur se répercuta dans tout son bras.

Le dragon s'ébroua et projeta Arlian à bonne distance, le faisant une nouvelle fois rebondir contre la paroi de la caverne, cette fois sur le flanc. La douleur inonda son corps. Il entendit un craquement, probablement l'une de ses côtes.

Il était blessé, peut-être grièvement, et désarmé, ses deux lames s'étant brisées, et, jusqu'à présent, il n'était parvenu qu'à distraire le dragon. Il ne l'avait même pas agacé, à en juger par son expression. Et un visage de dragon, même s'il n'était pas très mobile, parvenait d'une façon ou d'une autre à se montrer aussi expressif que celui d'un homme.

Le rire silencieux d'Enziette emplit les pensées d'Arlian tandis qu'il luttait pour se relever.

Même s'il savait qu'une lame d'acier ne pouvait transpercer la peau du dragon, Arlian en désirait tout de même une. Il se sentait nu lorsqu'il était désarmé face à un ennemi. Ses deux armes étaient brisées, tout comme celle d'Enziette. Mais le brise-lame de ce dernier était intact.

Et, se rappela Arlian, il s'agissait de la lame qui avait donné naissance à cette abomination. Peut-être était-elle dotée d'un pouvoir spécial.

À la fois en courant et en titubant, Arlian se précipita en direction du corps d'Enziette, derrière le dragon. Celui-ci envisagea de se retourner, mais il se retrouva dans une étrange position, coincé entre une colonne de pierre et une zone basse de plafond, duquel pendaient des stalactites. Arlian parvint à atteindre la dépouille sain et sauf.

Le brise-lame était toujours agrippé dans les doigts inertes d'Enziette. Arlian commença à le libérer de l'emprise de son propriétaire tout en levant les yeux pour voir ce que faisait le dragon.

Celui-ci s'était sorti de l'embarras et avait fait demi-tour, et il s'approchait, la gueule grande ouverte.

Arlian, anticipant un jet de venin, baissa vivement la tête, et le poison le manqua de quelques centimètres.

En se déplaçant, Arlian remarqua quelque chose d'emmêlé dans les vêtements en lambeaux d'Enziette : la poignée d'une autre arme, une dague.

Elle n'aurait pas la puissance incomparable du brise-lame, mais il s'en empara tout de même et s'éloigna, le brise-lame dans une main et la dague dans l'autre. Juste à temps pour effectuer une roulade sur le côté tandis que le dragon bondissait sur lui.

Il s'éloigna en roulant, une manœuvre douloureuse, avec ses meurtrissures et ses côtes brisées, mais il se força à ignorer la douleur, comme il l'avait souvent fait à la mine. Lorsqu'il fut hors de portée de l'attaque du dragon, il tenta de se relever, mais il ne put que s'accroupir sur un genou, tant la douleur qui se propageait sur son flanc était atroce. Il venait de se froisser un muscle juste là où l'épée d'Enziette l'avait entaillé.

Il ferma involontairement les yeux. Lorsqu'il put se forcer à les rouvrir, il vit le dragon lui lancer un regard furieux.

*Maintenant*, il était agacé !

Il prit cela pour un signe d'espoir et brandit le brise-lame, prêt à frapper si le dragon lui portait un coup.

Le monstre lui rendit ce service en dressant la tête sur son long cou en forme de S, puis l'attaqua à la manière d'un serpent.

Arlian esquiva et l'attaqua à son tour en plongeant le brise-lame dans la gorge du dragon.

Il ricocha sans causer le moindre dommage.

— Par le sang et la mort ! marmonna Arlian en battant en retraite.

Il brandit la dague dans un geste défensif futile.

Pour la première fois, il regarda la lame de la dague et se rendit compte qu'elle était noire. Pas comme le fer ou l'émail, mais du noir scintillant et translucide de l'obsidienne.

Enziette avait dit qu'il avait eu besoin d'obsidienne.

Enziette était convaincu qu'il existait un moyen de tuer les dragons, c'était du moins ce qu'il avait prétendu, et il l'avait recherché.

Enziette était sur le point de dérober du venin de dragon – avait-il apporté avec lui quelque chose susceptible de le protéger ?

L'obsidienne était efficace contre le feu et les ténèbres, lui avait affirmé Givre.

Arlian plongea la dague dans la gorge du dragon.

La lame noire pénétra dans la chair rouge du dragon comme si sa peau avait été du fromage.

Le dragon hurla. Il produisit un son fracassant comme jamais Arlian n'en avait entendu auparavant. Il se cabra violemment, réduisant des stalactites en poussière à l'aide de ses ailes et de sa tête, et donna des coups de griffes en direction d'Arlian.

Ce dernier en évita un, mais l'autre lui arracha des lambeaux de chair à l'épaule. Il tressaillit à ce nouvel accès de douleur, et il redonna un coup de dague d'obsidienne.

Il trancha l'une des pattes avant, ce qui estropia le dragon. La patte sectionnée se changea en sang en tombant et éclaboussa les jambes d'Arlian.

Le dragon hurla de nouveau, et Arlian sentit quelque chose éclater dans l'une de ses oreilles.

Le monstre boitillait, incertain de pouvoir se déplacer sur trois pattes, mais sa tête se cabra et l'attaqua de nouveau.

Il réceptionna l'assaut de la pointe de la dague, enfonçant sa main directement dans la gueule du dragon et guidant la lame vers son cerveau – c'était du moins son intention.

La créature s'étouffa et recracha son bras dans un flot de sang, mais elle était toujours vivante, et toujours aussi offensive.

C'est alors qu'apparut une faible lueur, à un endroit où il n'y avait pas de lampe. Le dragon se retourna pour voir de quoi il s'agissait.

Arlian l'attaqua au niveau du cou, espérant faire à sa tête ce qu'il avait fait à sa patte, mais la lame ne pourrait pas s'enfoncer aussi profondément. La lame d'obsidienne n'était pas suffisamment longue et la plaie se refermait une fois que l'obsidienne l'avait traversée, laissant une cicatrice hideuse mais ne causant aucun dommage visible.

— Par les dieux disparus ! s'écria quelqu'un. Arlian !

Le dragon rugit de rage et se dirigea vers les marches, tentant de s'interposer entre Arlian et cet intrus. Mais cela signifiait tourner le dos à Arlian, qui saisit cette occasion. Il enfonça le couteau d'obsidienne dans le flanc du dragon encore et encore, levant et abattant sa main aussi rapidement que ses muscles tendus et fatigués le lui permettaient.

Le dragon hurla et se contorsionna, se tordant pour pouvoir atteindre Arlian. Ce dernier sentit une projection de venin en travers d'une de ses joues, venin qui le brûla comme du feu, mais il ne cessa pas de frapper. Chaque nouveau coup s'enfonçait plus profondément, mais les plaies se refermaient et le sang ne coulait pas.

Puis il frappa encore, une dernière fois, et ce fut comme si une digue avait cédé. Il y eut du sang partout, et le dragon sembla se dissoudre autour de lui.

Puis il se retrouva étendu dans une mare de sang luisant, un cœur humain empalé sur la dague de pierre qu'il avait dérobée.

Le cœur d'Enziette.

Il le regarda attentivement durant un long moment, puis il lâcha la dague et laissa retomber sa tête. La douleur et l'épuisement avaient pris possession de son corps, après avoir ôté toute force à ses membres, et le monde qui l'entourait s'estompa dans un brouillard rouge et noir lorsqu'il perdit connaissance.

Après un laps de temps dont il n'avait pas pu estimer la durée, Arlian fut vaguement conscient d'être transporté quelque part et perçut une lumière remarquablement éclatante. Puis on le reposa sur le dos sur quelque chose de dur, baigné par la lumière. Il entendit des voix, mais il ne put distinguer ce qu'elles disaient.

Le simple fait de respirer était l'unique effort qu'il pouvait supporter.

Après ce qui lui parut être des années, il comprit que la lumière était celle du jour, qu'il se trouvait en dehors de la caverne. Il discerna deux ombres et finit par voir qu'il s'agissait de deux personnes penchées sur lui, masquant le ciel aveuglant. Elles lui parlaient, prononçaient son nom.

— Je suis vivant, dit-il, aussi bien pour lui que pour elles, mais elles comprirent. L'une d'entre elles s'éloigna et sortit de son champ de vision.

L'autre demeura silencieuse mais resta immobile, penchée au-dessus de lui. En contre-jour, le visage n'était pas reconnaissable.

— Dors, Ari, finit par dire la silhouette.

Arlian reconnut la voix de Noir.

— Oui, répondit-il.

Et il s'endormit.

Lorsqu'il se réveilla, il se trouvait sur sa couche dans le chariot. Par la fenêtre, le ciel était sombre, mais une lanterne rassurante brillait au-dessus de la portière. Il voulut se redresser, mais il se ravisa lorsque la douleur lui transperça le flanc.

— Il bouge ! s'écria une voix féminine.

Il tourna la tête et aperçut Ruisseau, assise sur une malle qui se trouvait auprès de lui.

— Donne-lui de l'eau, répondit la voix de Givre.

Arlian trouvait que c'était une excellente idée. Peu après, Ruisseau porta une outre à ses lèvres, et il but goulûment.

Il ne demeura éveillé que quelques minutes avant de s'assoupir de nouveau, mais c'était suffisant pour assurer à tout le monde qu'il était vivant et qu'il désirait le rester.

Il recouvra ensuite rapidement la santé. Ses blessures étaient douloureuses, mais pas critiques. La plupart de ses entailles et de ses plaies étaient déjà recouvertes de croûtes, les ecchymoses faisaient déjà la transition entre le violet et le jaune doré. Il n'avait perdu aucun membre. Son poignet droit était brisé, et il avait au moins trois côtes fêlées, et non une comme il l'avait cru, mais ses blessures guériraient. À part, peut-être,

une brûlure sur une joue, qui, il le savait mais ne l'avait révélé à personne, avait été provoquée par le venin du dragon nouveau-né.

Il vivrait. Et il guérirait. Il était, comme Givre le lui fit remarquer, un cœur de dragon.

Ce rappel dégrisa Arlian. Il resta étendu en silence, perdu dans ses pensées, durant un long moment. Il était désormais capable de s'asseoir, et même de marcher, mais il trouvait toujours ces activités douloureuses.

— Qui m'a retrouvé ? demanda-t-il. Qui est descendu dans cette caverne ?

— Noir, lui répondit Givre. Je n'ai pas pu descendre les marches à temps, avec ma jambe. Les autres sont restés dans le chariot.

— Uniquement Noir ?

— Juste lui.

— Allez le chercher.

— Il conduit. Nous retournons à Briseroche, et il ne faut pas que nous nous arrêtions si nous ne voulons pas tomber à court d'eau. Vous pourrez lui parler plus tard.

Arlian acquiesça.

— Thirif et Shibielle ne désirent pas continuer vers le sud ? demanda-t-il en changeant de sujet.

— Non, répondit Givre. Ils ont décidé de ne pas prendre le risque.

Arlian hocha la tête.

Cette nuit-là, lorsqu'ils eurent établi un camp, Arlian demanda à Noir :

— Qu'as-tu vu, en bas ?

— Dans la caverne ?

Arlian acquiesça.

— Tu te battais contre quelque chose, répondit Noir. Quelque chose de gros et rouge, mais je ne l'ai pas vu distinctement. Tu lui donnais des coups de poing ou de couteau pendant qu'il se débattait, et puis, tout d'un coup, tout a disparu et tu t'es écroulé. Ensuite, je suis descendu et je t'ai retrouvé au milieu d'une mare de sang. À quelques mètres de là... (Il fronça les sourcils.) Qu'est-il arrivé à Enziette ? Ce n'est pas toi qui l'as découpé de cette façon, si ?

Arlian avait eu le temps de réfléchir à une réponse à cette question.

— C'était de la sorcellerie, répondit-il. Ou peut-être un autre type de magie. Je ne suis pas certain de savoir de quoi il s'agissait. C'est Enziette



qui l'a créé, mais ça s'est retourné contre lui, et lorsqu'il a trouvé la mort, ça m'a attaqué.

— C'était quoi ?

— Je l'ignore, mentit Arlian. Cela avait des dents et des griffes, mais ce n'était pas solide, et lorsque je lui ai fait suffisamment d'entailles, ça s'est volatilisé.

Noir acquiesça.

— De la sorcellerie et une illusion, dit-il.

— J'ignorais si tu l'avais vu, dit Arlian. Je suis ravi que ce soit le cas, tu peux ainsi confirmer que je ne suis pas fou, et qu'Enziette est vraiment mort.

— Je l'ai vu. Et il est vraiment mort.

Arlian afficha un large sourire en entendant ces paroles.

Il ne dit rien à propos des dragons, ne fit pas mention du cœur d'Enziette ni de ses secrets. Il n'était pas prêt à révéler la vérité. Il n'était pas certain de l'être un jour.

Après tout, il était le seul homme au monde à connaître le secret des dragons, le secret qu'Enziette avait détenu durant un millier d'années.

Et il était un cœur de dragon, et un jour, un jour lointain, s'il vivait suffisamment longtemps, le dragon qui se trouvait dans son cœur voudrait en sortir.

Il ne savait pas encore comment il se sentait à ce sujet, ni ce qu'il avait l'intention de faire.

Trois jours plus tard, il se sentit suffisamment remis pour passer à l'avant du chariot, à l'air libre, aux côtés de Noir, tandis que celui-ci guidait les bœufs. Givre s'installa dans l'embrasure de la portière. Ils avaient atteint la limite de la zone de sable et étaient de retour sur la route de l'Est, en direction du nord, vers Manfort et la maison.

— Alors Enziette est absolument et incontestablement mort ? demanda Givre.

— Absolument et incontestablement, approuva Arlian.

Noir grommela.

— On lui a arraché le cœur, dit-il. Il est bien mort !

— On lui a arraché le cœur ? demanda Arlian.

— Tu n'as pas vu ? Il était par terre, à côté d'une dague brisée.

Arlian acquiesça.

— Je n'étais pas certain d'avoir bien vu, dit-il.

Il se demanda si la dague était réellement brisée ou si Noir n'avait pas remarqué sa lame noire dans l'obscurité. Quoi qu'il en soit, elle était restée là-bas et était perdue à tout jamais.

Mais il savait désormais que l'obsidienne était efficace contre les dragons, au moins parfois, dans certaines circonstances, contre certains dragons. Ce savoir pourrait se révéler précieux.

Il était contraint par le serment de le révéler à la Société du Dragon, mais il ignorait de quelle façon, et quand, il allait en informer les membres. Il se demandait même s'il allait tenir sa parole dans ce cas précis. Enziette étant mort, les objectifs de la Société du Dragon allaient certainement être révisés. Les dragons reviendraient peut-être... s'ils apprenaient qu'Enziette était mort, et si personne ne prenait sa place en tant que gardien du secret de leur reproduction. S'il pouvait apprendre de quelle façon Enziette communiquait avec les dragons, Arlian pourrait le remplacer. Il aurait peut-être besoin de tenir ce secret, comme Enziette l'avait fait. Et s'il tenait celui-là, pourquoi n'en tiendrait-il pas un autre ?

Et grâce au secret des dragons, Arlian voyait l'organisation sous un nouvel angle, comme un gisement de dragons et non plus comme leurs ennemis. Ce secret avait *tout* changé. La Société du Dragon n'était pas ce qu'elle croyait être.

Mais il n'était pas encore prêt à discuter de sujets aussi pesants. Il aurait besoin de prendre son temps pour y réfléchir attentivement. Il aurait le temps de prendre sa décision, lorsqu'il aurait regagné Manfort.

— Vous êtes donc presque arrivé au terme de votre quête de vengeance, dit Givre en l'interrompant dans ses pensées et en lui procurant une distraction bienvenue. Il ne reste plus que Bedaine et Clou, il me semble...

— Si je prends la peine de m'occuper d'eux, oui. Et Dague et Quenotte, si je peux les retrouver, et aussi un type qu'on appelle Renverse-Lampe, répondit Arlian. Ils sont bien moins importants que les seigneurs, cependant. Mais même lorsque je me serai occupé de toutes ces personnes, madame, ma quête ne fera que commencer.

— Oh ? Il ne me semblait pas qu'il vous restait tant à faire. Vous avez déjà vaincu Bedaine, Clou est un vieil homme, et vous ne paraissez pas très déterminé à pourchasser les trois autres.

— Les trois autres *humains*, rectifia Arlian. Il reste encore les dragons, les trois qui ont détruit mon village, et le reste de leur espèce, par principe.

— Les dragons ? demanda Givre.

Arlan acquiesça.

— Les dragons sont mes véritables ennemis, dit-il. J'ai l'intention de les éradiquer.

Et cela signifiait certainement, songea-t-il, qu'il devrait détruire la Société du Dragon, un jour ou l'autre.

Et sans doute se tuer lui-même, puisqu'un dragon naissait dans son cœur.

— C'est l'œuvre d'une vie, au moins, dit Givre. Vous savez pertinemment qu'aucun homme n'est jamais parvenu à tuer un dragon, n'est-ce pas ?

Arlan sourit.

— Je trouverai un moyen, répondit-il.

**Lawrence Watt-Evans** est né dans le Massachusetts en 1954. Il a été élevé dans une énorme maison victorienne qui avait la réputation d'être hantée. Ses parents étaient tous deux de grands lecteurs de science-fiction et il a décidé à l'âge de huit ans qu'il en écrirait. Puis il a découvert la Fantasy. Il a publié son premier roman à vingt-quatre ans et en compte désormais plus de trente à son actif.

Du même auteur, chez Milady :

Les Chroniques d'obsidienne :

1. *Un temps de dragon*
2. *La Société du Dragon*
3. *Le Venin du dragon*

[www.milady.fr](http://www.milady.fr)

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Dragon Weather*  
Copyright © 1999 by Lawrence Watt-Evans  
Publié avec l'accord de l'auteur,  
c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,  
Armonk, New York, États-Unis

© Bragelonne 2009, pour la présente traduction

Illustration de couverture :  
Paolo Barbieri

ISBN : 978-2-8205-0106-6

Bragelonne – Milady  
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : [info@milady.fr](mailto:info@milady.fr)  
Site Internet : [www.milady.fr](http://www.milady.fr)

# **BRAGELONNE – MILADY, C’EST AUSSI LE CLUB :**

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l’adresse suivante :

**Bragelonne  
60-62, rue d’Hauteville  
75010 Paris**

**[club@bragelonne.fr](mailto:club@bragelonne.fr)**

Venez aussi visiter nos sites Internet :

**[www.bragelonne.fr](http://www.bragelonne.fr)**

**[www.milady.fr](http://www.milady.fr)**


**[graphics.milady.fr](http://graphics.milady.fr)**

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d’autres surprises !



LAWRENCE  
WATT-EVANS

LA SOCIÉTÉ  
DU DRAGON

LES CHRONIQUES D'OBSIDIENNE - TOME 2 



Lawrence Watt-Evans

*La Société du Dragon*

Les Chroniques d'obsidienne – tome 2

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sébastien Baert

Milady

*À mon fils, Julian Samuel Goodwin Evans,  
qui s'est montré très patient avec moi.*

LIVRE 1  
SECRETS

# 1

## DES ÉTRANGERS AUX PORTES DE LA VILLE

Tard dans la soirée, cet hiver-là, à une heure où toutes les personnes sensées étaient couchées, un homme bâillait au sommet des remparts qui ceignaient Manfort, près des portes de la ville, adossé à la tour qui dominait l'entrée, scrutant les environs plongés dans l'obscurité. Il était enveloppé d'un épais manteau et portait un chapeau de feutre noir à large bord, mais cela ne l'empêchait pas de frissonner à cause du froid ; de temps à autre, pour se réchauffer, il tapait des pieds sur la courtine.

Soudain, un grincement sourd et lointain attira son attention. Les rues et la place pavée qui se trouvaient à l'extérieur du mur d'enceinte étaient plongées dans l'obscurité. Il y faisait froid et elles étaient désertes, mais quelque part au sud, sur l'une des routes menant à la place, il aperçut une faible lueur vacillante. Ses sens subitement en éveil, il regarda fixement dans cette direction après avoir obturé sa lanterne pour accoutumer ses yeux à l'obscurité... et pour passer inaperçu.

La lueur approchait et le grincement était de plus en plus audible. L'homme sur les remparts put finalement distinguer un chariot qui se dirigeait bruyamment vers la ville. Il était gros et en forme de caisse, tiré par des bœufs, le genre de chariot dont étaient constituées les caravanes qui transportaient des marchandises en provenance du reste des Terres des Hommes. Une unique lanterne se balançait au bout d'un long crochet de fer au-dessus du siège du cocher, diffusant juste ce qu'il fallait de lumière pour que les bœufs puissent voir où ils posaient leurs sabots.

Les caravanes ne voyageaient pas de nuit, bien sûr, mais ce n'était pas une caravane que l'homme sur les remparts guettait. Il s'empara de l'arc qu'il portait dans le dos et le garnit d'une corde sans quitter le véhicule des yeux.

Le chariot continuait à approcher, les bœufs parcourant impassiblement la route en direction de la place, franchissant quelques zones recouvertes de neige à demi fondue tombée des toits. De temps à autre, les roues dérapaient sur les pavés humides, mais le chariot poursuivait son inexorable progression.

Deux hommes étaient assis côte à côte sur le banc du cocher, recroquevillés pour lutter contre le froid. L'un d'eux, le cocher, était un homme trapu aux cheveux ras et d'un âge incertain, entièrement revêtu de cuir noir. Il regardait droit devant lui, aussi calme et impassible que les bœufs qui tiraient le chariot. À ses côtés, tantôt assoupi, tantôt extrêmement vigilant, était affalé un grand jeune homme enveloppé d'une cape de laine noire passepoilée de blanc et portant une cicatrice sur la joue droite. Il se fit plus attentif lorsque le chariot arriva à proximité des portes, et il scruta les tours avec attention.

L'homme sur les remparts, à proximité de la tour, se baissa vivement derrière le parapet et tira une flèche du carquois qu'il portait sur son dos.

— On aurait mieux fait de s'arrêter dans une auberge, dit le cocher lorsque le chariot déboucha sur la place. Il ne fera jour que dans deux heures. Tu es épuisé, tout comme les bœufs, je suis moi-même très fatigué, et nous devons encore aller à la ville haute pour y amener tout le monde.

Le jeune homme secoua brusquement la tête.

— Non, répondit-il. Il est probable que j'aie toujours des ennemis, ici. Si nous étions arrivés en plein jour, la nouvelle de notre retour se serait répandue en quelques minutes, et ils auraient envoyé des assassins dans les rues avant que nous ayons pu franchir les portes de la cité et rejoindre le Vieux Palais.

— Ils ont peut-être déjà posté des assassins sur les remparts ou sur les toits, à l'heure qu'il est, Ari. Il est impossible de le savoir, dans l'obscurité.

— Uniquement s'ils savent que nous sommes de retour, répondit l'autre homme avant de jeter un rapide coup d'œil en direction du parapet, qui n'était qu'une masse sombre se découpant contre le ciel étoilé.

— Le seigneur Toribor est un sorcier, non ?

Le jeune homme grommela.

— Le seigneur Bedaine ? Pas vraiment. Il a laissé cela à Enziette et Drichène.

— Tu as fait le serment de tuer le seigneur Clou, en plus de Bedaine, et lui, il s’y connaît sérieusement, en sorcellerie.

— C’est vrai. J’imagine qu’il la maîtrise suffisamment pour avoir pris connaissance de notre arrivée.

— Alors pourquoi es-tu aussi certain que le seigneur Clou n’a pas placé des archers sur les toits pour nous accueillir ?

Le jeune homme poussa un soupir.

— C’est possible. Mais il a juré de ne pas me tuer au sein même de Manfort, et je pense qu’il respectera son serment.

— Et les autres ? Crois-tu qu’ils envisagent de venger Enziette et Drichène ?

— Je n’en ai aucune idée. J’ignore ce que les autres membres de la Société du Dragon savent, et ce qu’ils pensent de tout cela...

Le jeune homme fut interrompu par le claquement sec de la corde d’un arc. Il était trop épuisé pour immédiatement reconnaître la nature de ce bruit, mais son compagnon vêtu de cuir réagit instantanément et poussa Arlian d’un côté tandis que lui plongeait de l’autre. Le chapeau du jeune homme tomba sur les pavés.

Une flèche siffla à leurs oreilles et se ficha juste derrière le banc en produisant un bruit sec.

— Bon sang ! s’exclama Arlian en tâtant sa ceinture, comme s’il espérait y trouver une épée. Noir, d’où est-ce que ça vient ?

— De là-haut, répondit Noir.

Il désignait au sommet de la muraille l’archer qui était sorti de sa cachette, prêt à décocher une nouvelle flèche. Arlian bondit à bas du chariot, et la flèche frappa le banc, là où il s’était tenu un instant auparavant.

— S’il est malin, il va tirer sur les bœufs, siffla Noir en s’accroupissant à demi sur le banc. Espérons qu’il s’agisse d’un idiot. Nous pouvons mieux esquiver que les bêtes.

Arlian s’était relevé et avait reculé le long du flanc du chariot toujours en mouvement pour sortir de la lumière.

— Thirif ! Shibielle ! appela-t-il doucement en contournant le chariot. Personne ne répondit.

— Ne les réveille pas, dit Noir. À moitié assoupis, ils risquent de sortir la tête pour voir ce qui se passe. Ils pourraient se faire tuer.

— Nous aussi, nous risquons de nous faire tuer ! Ils nous seraient bien utiles s'ils pouvaient lancer quelques sorts... Une illusion telle que celle qu'ils ont fait apparaître à l'auberge de Chêne-Liège, par exemple.

— Je crois que nous pouvons venir à bout d'un archer sans faire appel à des magiciens, Ari.

— Je n'ai pas d'épée, Noir. Elle s'est brisée dans la grotte, tu te rappelles ? Et comment sais-tu qu'il est seul ?

Noir ne répondit pas. Arlian l'appela.

— Noir ?

— Chut ! Écoute !

Arlian tendit l'oreille et perçut le grincement des roues et le martèlement des sabots des bœufs sur le pavé humide...

Et quelque chose d'autre, plus loin. Des bruits de pas. On courait sur la route.

— Il n'est pas tout seul, déclara Noir.

— Je regrette sincèrement d'avoir eu raison, répondit Arlian. Noir, je n'ai pas une seule arme !

Une nouvelle flèche siffla à son oreille, désagréablement proche. Il n'était manifestement pas aussi bien caché derrière le chariot qu'il l'avait espéré.

— Tu sais te servir d'un fouet ? demanda Noir.

— Pour diriger les bœufs, oui, mais pas pour me battre.

— Je le garde, alors.

Une quatrième flèche fit voler un éclat de bois à quelques centimètres du nez d'Arlian.

— Je remarque qu'il ne vise que *moi*, constata Arlian.

— Oui, je sais, dit Noir. Le contrat de ces assassins ne porte apparemment que sur toi.

Arlian eut l'impression que la voix de Noir s'éloignait. Il prit le risque de sortir la tête et de regarder autour de lui.

Noir avait quitté le banc du cocher. Ses vêtements de cuir, sa chevelure et sa barbe, tous noirs, s'étaient fondus dans les ténèbres. Arlian mit quelques secondes avant de le repérer, mais il distingua finalement une forme voûtée se déplaçant rapidement et avec grande discrétion, son fouet

de cocher dans une main. Arlian l’observa traverser la place et se diriger vers les portes de la ville en courant en zigzag.

Il n’entendait plus les bruits de pas. Il scruta l’obscurité pour tenter de repérer les assassins. Il perçut le claquement d’une corde d’arc – mais il ne parvint pas à distinguer la trajectoire de la flèche – et, dans le lointain, le bruit sec d’une pointe d’acier heurtant la pierre. S’agissait-il de l’œuvre d’un autre archer ? Le premier était vraisemblablement toujours au sommet de la muraille, mais les bruits de pas ne semblaient pas...

Quelqu’un poussa un cri, et il crut entendre une échauffourée. Il chercha Noir du regard, mais il ne parvint pas à le localiser dans les ténèbres.

Puis une voix inconnue retentit dans le lointain.

— Seigneur Obsidien !

Perplexe, Arlian hésita avant de répondre.

— Qui le demande ?

— Je m’appelle Olifant, répondit la voix. Je travaille pour le seigneur Flétrissure.

— Le seigneur *Flétrissure* a loué les services d’assassins ?

Arlian était stupéfait. Bien que Flétrissure et lui aient eu des différends, il ne s’était pas imaginé que le vieil homme lui en voulait à ce point.

— Non, monseigneur. Nous avons capturé l’assassin. Je tiens mon couteau contre sa gorge. Que souhaitez-vous que je fasse de lui ?

Tout cela était fort déroutant, particulièrement dans l’état de fatigue dans lequel se trouvait Arlian.

— Noir ? appela-t-il.

Il n’y eut aucune réponse durant un long moment. Il entendit ensuite des murmures dans le lointain, trop bas pour qu’il puisse discerner la moindre parole. Puis la voix de Noir retentit :

— Ne bouge plus, Ari !

Arlian attendit, perplexe. Il leva les yeux vers les remparts au moment même où une lueur apparut. Il remarqua plusieurs hommes, l’un d’eux les mains levées et cerné par les autres. La lueur provenait d’une lanterne que l’un des hommes brandissait.

La lumière disparut ensuite derrière la tour et réapparut quelques instants plus tard au pied de celle-ci. Arlian comprit que c’était désormais Noir qui tenait la lanterne. Il était accompagné de deux hommes, de parfaits inconnus, mais l’un d’eux, comme il l’avait déclaré, tenait un couteau contre la gorge de l’autre.



Arlan avait pensé qu'ils étaient plus nombreux dans le halo de lumière, au sommet de la muraille, mais ils n'étaient que trois à approcher de lui. Arlian les attendit.

— Seigneur Obsidien, dit l'homme qui tenait le couteau en s'approchant du chariot. Voici l'assassin.

— Et vous êtes Olifant ? demanda Arlian.

— Tout à fait.

— Pourriez-vous m'expliquer pourquoi vous vous trouvez ici au beau milieu de la nuit pour me défendre contre des assassins ? Comment saviez-vous qui j'étais ?

— Grâce à la sorcellerie, monseigneur, répondit Olifant. Le seigneur Flétrissure était impatient de vous voir revenir et il a fait usage de sorcellerie pour déterminer l'heure de votre retour. Ce faisant, il a pris connaissance de cette embuscade, et il m'a dépêché pour me rendre à votre rencontre.

— C'est fort aimable de sa part, dit Arlian. Est-ce que le seigneur Flétrissure vous accompagne ?

— Non, monseigneur. Il est en lieu sûr, chez lui, et il dort. Il s'est fié à moi et à mes hommes pour gérer la situation.

— Vos hommes ?

— Nous sommes plusieurs. Ils sont restés sur les remparts, au cas où vous rencontreriez d'autres problèmes.

Arlan acquiesça puis porta son attention sur l'autre inconnu, celui qui avait un couteau plaqué sur la gorge.

— Aviez-vous l'intention de me tuer ? demanda-t-il.

— Oui, monseigneur.

L'homme avait les yeux baissés et regardait fixement les pavés.

— Pour quelle raison ?

— C'est la mission qu'on m'a assignée, monseigneur.

— Qui donc ?

L'assassin leva les yeux et croisa le regard d'Arlan.

— Monseigneur, vous comprendrez que si je vous le révèle, cela mettrait mes amis et ma famille en danger, et puisque, de toute façon, vous allez me tuer...

— Non, je ne vais pas vous tuer, l'interrompit Arlian.

Cela sembla décontenancer l'assassin. Il bredouilla avant de dire :

— Je ne puis... je... Les circonstances sont particulières, monseigneur.

— Comment cela ?

— La personne qui a loué mes services est morte, monseigneur. Vous l'avez tuée.

Arlan le regarda en cillant, d'un air las.

— Vraiment ? De qui s'agissait-il ?

— Du seigneur Drichène, monseigneur.

Arlan acquiesça.

— En effet.

— S'il était toujours en vie, je ne le trahirais pas, mais il est mort et n'a aucune famille...

La simple idée que le seigneur Drichène puisse avoir une famille arracha un grognement à Arlian.

— Il nous a versé la moitié de la somme convenue avant de partir, poursuivit l'assassin. L'autre moitié a été mise en dépôt et nous aurait été payée à la confirmation de votre mort – si vous retourniez à Manfort. Si vous aviez trouvé la mort ailleurs, nous aurions été libérés de notre contrat. Mais nous devions vous éliminer à l'extérieur de la ville – il a insisté sur ce fait. Mon frère et moi nous gelons donc à tour de rôle sur ce mur depuis des mois. Si nous avions pu vous attendre à votre domicile...

— Je suis certain que vous auriez mieux fait, dit Arlian. (Il remarqua que cet homme n'avait paru avoir aucun remords à dénoncer le rôle de son frère dans cette manigance.) Je suppose que Drichène ne vous a pas expliqué *pourquoi* il souhaitait ma mort...

La surprise de l'assassin était évidente, même à la lueur de la lanterne.

— La vengeance, bien sûr. Il savait que vous aviez l'intention de le tuer.

— Bien sûr, soupira Arlian.

Il regarda en direction du chariot immobile – les bœufs s'étaient arrêtés lorsque Noir avait traversé la place en courant – et de la flèche fichée derrière le banc du cocher.

— Dois-je le tuer, maintenant ? demanda Olifant.

— Non, répondit Arlian. Laissez-le partir.

— Monseigneur ? dit Olifant d'un air stupéfait.

— Relâchez-le. Il est désarmé, naturellement ?

— Bien sûr. Du moins, nous lui avons pris son épée, son couteau et son arc, il a peut-être d'autres armes dissimulées. Mais, monseigneur, vous ne pouvez pas le relâcher...

— Si, et c'est ce que je fais. Vous m'avez entendu lui dire que je n'avais pas l'intention de le tuer, et c'est le cas. Relâchez-le.

Olifant hésita puis baissa son couteau et lâcha le bras de l'assassin.

— Une dernière chose, dit Arlian tandis que l'homme le dévisageait bêtement. Vous n'êtes plus un assassin. Si vous êtes de nouveau impliqué dans un meurtre, je vous traquerai et je vous supprimerai. Vous avez entendu de quelle façon la sorcellerie du seigneur Flétrissure l'avait prévenu de vos intentions ; eh bien, deux magiciens arithéiens m'accompagnent dans ce chariot, et leurs sortilèges feraient passer la plus puissante sorcellerie du seigneur Flétrissure pour des gamineries. J'ai eu mon compte de vengeance pour le moment, je sais me montrer miséricordieux, mais je ne suis pas idiot. Ne me mettez pas à l'épreuve, ma clémence a des limites. Me comprenez-vous ?

— Oui, monseigneur, répondit l'assassin en s'inclinant respectueusement.

— Vous avez la moitié de votre argent. Profitez-en et n'essayez pas d'en obtenir le reliquat.

— Oui, monseigneur.

— Maintenant, partez.

L'assassin hésita, puis il tourna les talons et partit en courant en direction des portes de la ville.

Arlian, Noir et Olifant le suivirent du regard.

— J'ai entendu dire, monseigneur, que vous étiez *obsédé* par la vengeance, déclara Olifant. Il semblerait que mes informations soient inexactes.

— Elles ne le sont pas, dit Arlian. Mon obsession est simplement plus précise que cela. Je suis hanté par ma vengeance contre les dragons, pas contre des humains.

— En d'autres termes, il est complètement fou, déclara joyeusement Noir. Mais il paie bien !

Olifant fit la grimace. Arlian l'examina.

— Ainsi me trouvé-je sous la protection du seigneur Flétrissure...

— Pour le moment, en effet, répondit Olifant.

— Pour quelle raison ?

— Il dit que vous avez en votre possession quelque chose qui l'intéresse, monseigneur.

— Et vous a-t-il demandé de le récupérer pour lui, ou de m’amener à lui afin que je puisse lui remettre en échange de m’avoir sauvé la vie ?

— Je ne suis pas certain du tout de vous avoir sauvé la vie, monseigneur. Votre homme de main ici présent était sur le point de régler cette affaire, nous l’avons simplement devancé. Quoi qu’il en soit, nous n’avons pas l’intention de vous importuner davantage. Le seigneur Flétrissure vous attendra tant qu’il le faudra, jusqu’à ce que vous ayez récupéré de votre voyage.

— Vraiment ?

Arlian avait de sérieux doutes quant à la courtoisie et à la prévenance désintéressées dont faisait preuve le seigneur Flétrissure. Le vieil homme songeait probablement qu’une approche polie serait plus efficace pour parvenir à ses fins. Arlian pensait également savoir ce que le seigneur Flétrissure désirait, et il était hors de question qu’il le lui procure.

— Merci pour votre aide, Olifant, dit Arlian, et remerciez le seigneur Flétrissure d’être intervenu. Dites-lui que je serai ravi de le rencontrer dans quelques jours.

Olifant le salua.

— On peut y aller, maintenant ? demanda Noir en désignant le chariot.

Olifant s’éclipsa. Arlian récupéra son chapeau, puis il se hâta de rejoindre le banc du cocher. Peu après, Noir et lui avaient regagné leur siège et ôté la flèche qui s’était fichée entre eux, derrière le banc, et les bœufs avaient repris leur progression comme si rien ne s’était produit.

## 2

### DE RETOUR CHEZ SOI

Le chariot roulait lentement dans les rues de Manfort, en direction de la demeure d'Arlian, dans la ville haute.

— Je t'avais bien dit qu'on aurait mieux fait de s'arrêter dans une auberge pour la nuit, dit Noir. Je ne crois pas qu'il nous aurait attaqués si nous étions arrivés en plein jour, avec du monde tout autour.

— Oh, je crois que si, répondit Arlian. Il aurait aisément pu s'échapper en se mêlant à la foule.

Noir n'en croyait manifestement pas un mot, mais il s'abstint de le faire remarquer. Arlian le regarda avant de déclarer :

— Il fallait bien qu'on franchisse ces portes un jour, et je pensais que le meilleur moment serait tard dans la nuit. Je me suis peut-être fourvoyé.

— Je crois surtout que tu ne voulais pas attendre plus longtemps avant de rentrer chez toi, répondit Noir. Pas même quelques heures.

— C'est en partie vrai, reconnut Arlian. Après tout, l'enfant de Hâtive va naître d'un jour à l'autre, si ce n'est déjà fait. Mais j'ai également une réputation à entretenir en tant que seigneur Obsidien. (Il s'agrippa au rebord du siège lorsque le chariot tressauta sur un pavé saillant.) Penses-tu qu'il est préférable que j'arrive en plein jour, crotté et épuisé, dans un vieux chariot de marchand, ou que je réapparaisse simplement sans prévenir au Vieux Palais ?

— Pourquoi te préoccupes-tu toujours de ce que les autres peuvent penser ? demanda Noir en lançant un regard furieux à son compagnon.

Enziette, Drichène et les autres sont morts, et Clou et Bedaine savent qui tu es vraiment. À qui essaies-tu de faire bonne impression ?

— Au plus de monde possible. Si j'envisage de traquer et de tuer les dragons qui ont anéanti mon village, je vais avoir besoin d'aide. Je ne pourrai pas le faire tout seul.

Noir l'observa et vit qu'il était déterminé, même si son regard se perdait dans l'obscurité. Arlian regardait manifestement autre chose que la rue qui s'étirait devant lui, et Noir soupçonna que cela devait avoir un rapport avec les dragons.

— Tu ne pourras certainement pas le faire *du tout*, Ari, dit-il doucement.

— Je dois au moins essayer.

Le ton de Noir se durcit :

— Et qui pourra t'aider, à ton avis ? Le seigneur Flétrissure ? Il paraît en effet désireux de te venir en aide, du moins contre les assassins de Drichène, mais que pourra-t-il faire contre un dragon ? À qui essaies-tu donc de faire bonne impression ?

— Au duc de Manfort, avant tout, répondit Arlian. Ses ancêtres ont mené des guerres contre les dragons, il y a sept cents ans. Il aura peut-être envie de s'emparer de cette occasion pour parachever cette tâche.

Noir fit la moue.

— Il est plus probable qu'il te pende à une potence. Après tout, tu as pourchassé et tué son principal conseiller. Cela doit suffisamment l'ennuyer pour qu'il ne se préoccupe guère de savoir s'il va te trouver dans ton palais ou dans le caniveau. Tu as de la chance qu'il soit probablement incapable de trouver autre chose que du vin, de la nourriture et des femmes sans un conseiller pour lui dire où chercher, mais malheureusement pour tes projets, je ne crois pas qu'il aura le courage de faire quoi que ce soit à propos des dragons.

Arlian haussa les épaules.

— Si ses conseillers le lui préconisent vivement, qui sait ce qu'il pourrait faire ?

— Arlian, pourquoi ses conseillers l'exhorteraient-ils à faire quelque chose d'aussi insensé que de partir à la chasse aux dragons ? La seule personne suffisamment folle pour ne serait-ce qu'y songer est assise à côté de moi !

Arlian ne lui répondit pas. Il préféra demander :

— Qui sont les conseillers du duc, maintenant ? Je savais que les seigneurs Enziette, Drichène et Hardior en faisaient partie, ainsi que dame Givre.

— Eh bien, tu viens de citer les quatre plus connus.

Arlian afficha un sourire sarcastique.

— Et il semblerait que j'en aie tué deux.

— Effectivement, reconnut Noir. Et je crois que le seigneur Hardior a perdu les bonnes grâces du duc, l'an dernier. Ce qui nous laisse dame Givre.

— Qui dort à l'arrière du chariot, dit Arlian en jetant un coup d'œil à l'intérieur du chariot par-dessus son épaule. Je suis étonné qu'elle ne se soit pas réveillée pendant notre petite altercation, à l'entrée de la ville.

— Peut-être s'est-elle réveillée et a-t-elle eu la sagesse de se tenir tranquille.

— Sans doute, admit Arlian.

Il regarda de nouveau à l'intérieur du chariot, mais il ne distingua aucun des passagers. La lanterne était positionnée de telle façon que la lumière ne pénétrait guère à l'intérieur.

— Quoi qu'il en soit, dame Givre n'était pas présente pour maintenir sa position ou prétendre à celle d'Enziette, fit remarquer Noir. Et, d'une façon ou d'une autre, je doute que ce poste soit resté vacant. Une fripouille mielleuse a incontestablement dû s'attirer les bonnes grâces du duc en notre absence : le seigneur Hardior, qui aura récupéré sa place, ou peut-être un autre courtisan.

— Nous ignorons de qui il peut s'agir, et s'il se montrera bienveillant à notre égard. Ne crois-tu donc pas qu'il serait judicieux de lui faire bonne impression ?

— Oh, j'imagine que si, marmonna Noir.

— On pourrait supposer que, qui que ce soit, il nous soit reconnaissant d'avoir écarté Enziette et Drichène et de lui avoir offert l'occasion d'obtenir une promotion auprès du duc, suggéra Arlian avec optimisme.

— La gratitude est une vertu plus souvent espérée que rencontrée, fit sèchement remarquer Noir.

— Je l'avais remarqué, concéda Arlian.

Il regarda autour de lui, dans les rues désertes. Ici et là, une torche ou une lanterne projetait un halo de lumière orangée sur les murs de pierre gris, les chaussées pavées de Manfort ou des monticules de neige sale, mais la plus grande partie de la ville était plongée dans les ténèbres. Il n'y avait

aucun signe de nouvelle embuscade, ni aucune trace d'Olifant et des hommes du seigneur Flétrissure... mais pourquoi y en aurait-il eu ? Drichène avait quitté précipitamment la ville, et il n'avait guère eu de temps pour se préparer. En outre, comme chacun des membres de la Société du Dragon, il avait fait le serment de ne porter atteinte à aucun de ses confrères au sein même de la cité. Il n'avait probablement eu que le temps de contacter le duo d'assassins, et il n'aurait pas organisé d'attaque au cœur de la ville. Il avait sans doute envisagé de retourner à Manfort et de reprendre sa place au sein de l'organisation, il n'avait donc pas jugé nécessaire de rompre ouvertement son serment.

Et le seigneur Flétrissure le savait certainement.

Arlan, Flétrissure, Drichène et Enziette étaient tous membres de la Société du Dragon, ils étaient tous des cœurs de dragon. Chacun d'eux avait survécu à une attaque de dragons. Chacun avait à un moment donné de son existence ingéré un mélange de sang humain et de venin de dragon et avait ainsi subi une transformation. Des siècles auparavant, quelques cœurs de dragon – Enziette, Flétrissure et Réhirien, mort depuis bien longtemps – avaient fondé la Société du Dragon avec pour objectif déclaré de s'opposer aux dragons de quelque façon que ce soit, de se venger des assauts auxquels ils avaient survécu, des attaques durant lesquelles leurs amis et leurs proches avaient péri. Durant des siècles, tous les cœurs de dragons originaires des Terres des Hommes avaient fini par rejoindre l'organisation.

Et ces cœurs de dragon n'étaient plus vraiment des humains.

Ils ne vieillissaient pas. Ils étaient immunisés contre les poisons et les maladies. Ils possédaient tous, à des degrés divers, une vigueur exceptionnelle : les cœurs de dragon étaient bien plus forts et rapides que des hommes ordinaires et ils ne se fatiguaient pas aussi facilement. Ils possédaient un charisme remarquable, ce qui leur avait permis, à tous, au fil des siècles que l'élixir les autorisait à vivre, de s'enrichir et d'acquérir un certain pouvoir. Chaque membre de l'organisation, quel qu'ait été son statut social à sa naissance, était désormais un seigneur ou une dame, comme il était d'usage sur les Terres des Hommes d'appeler ceux qui étaient à la tête d'une affaire fructueuse, avec de nombreux employés qu'ils ne supervisaient pas de façon directe.

Tels étaient les avantages que procurait le cœur de dragon. Les inconvénients les plus désagréables étaient la stérilité, un sang empoisonné... et d'autres choses que la plupart d'entre eux ignoraient



encore pour le moment. En outre, les cœurs de dragon avaient tendance, au fil des ans, à devenir de plus en plus insensibles et distants par rapport au reste de la société, et ils s'étaient par conséquent regroupés au sein de leur organisation secrète, même si leurs relations y étaient souvent très peu cordiales.

Arlan, par exemple, avait fait vœu d'éliminer cinq de ses confrères ainsi que plusieurs autres personnes pour se venger de leurs crimes. Il avait mené sa mission à bien pour trois d'entre eux : Horim, Drichène et Enziette.

Drichène avait, semblait-il, tenté de lui rendre la pareille.

Les ennemis jurés d'Arlan qui étaient toujours en vie étaient le seigneur Stiam, connu sous le sobriquet de Clou, et le seigneur Toribor, qu'on appelait également Bedaine, mais Arlian était certain qu'aucun d'eux n'attenterait à sa vie au sein même de la cité, que ce soit de manière directe ou par le biais d'hommes de main. Ils prenaient leur serment très au sérieux.

Il était donc en sécurité, pour le moment, et il pouvait rentrer sereinement chez lui, au Vieux Palais. Il scruta l'obscurité environnante pour tenter de se repérer. Après une absence de plus de quatre mois, Arlian n'était pas tout à fait certain de pouvoir retrouver le chemin de son domicile par lui-même en pleine nuit. Il n'avait demeuré que brièvement à Manfort.

Noir, en revanche, semblait connaître les moindres détails du trajet. Il guidait les bœufs sans hésitation le long de la côte menant à la ville haute. Arlian se rendit soudain compte qu'il ignorait si Noir était originaire de Manfort ou s'il était né autre part. Noir n'était pas particulièrement enclin à évoquer son passé, même s'il racontait parfois quelques anecdotes amusantes quand il était ivre.

Arlan ne lui en tenait pas rigueur. Après tout, il ne souhaitait pas que sa propre histoire soit dévoilée au grand jour. Il l'avait racontée en détail à Noir, à Givre et à quelques autres, et il en avait dévoilé les faits les plus marquants durant son initiation à la Société du Dragon. Mais pour la plus grande partie de la population de Manfort, le seigneur Obsidien était un personnage mystérieux au passé obscur.

Et comme il était en réalité un esclave en fuite, il s'agissait plutôt d'une bonne chose. Arlian doutait que l'on puisse montrer autant d'estime pour un esclave évadé de la mine ayant acquis sa fortune grâce à quelques larcins que pour quelqu'un dont on ignorait totalement les origines.

Il n'était pas né esclave, il était né sous le nom d'Arlan du mont Fuligineux, un citoyen libre du village minier que les étrangers appelaient

Obsidien. Les villageois ne s'étaient jamais donné la peine de lui donner un nom, car il s'agissait de l'unique village situé sur les pentes du mont Fuligineux. Arlian avait découvert qu'on l'appelait de cette façon bien après sa destruction.

Il n'avait que onze ans lorsque, par une journée estivale torride, trois dragons avaient surgi du ciel couvert et réduit son village en cendres. Il avait réussi à survivre à l'attaque en restant caché dans les celliers familiaux, où il avait été pris au piège sous la dépouille de son grand-père... et où il avait ingéré un mélange du sang de son aïeul et du venin d'un dragon.

C'est à la suite de cet assaut qu'Arlian avait été capturé par des pillards et réduit en esclavage. Il avait passé sept ans dans les mines de Fond-du-Creux lorsqu'un surveillant, reconnaissant à Arlian de lui avoir sauvé la vie, l'avait aidé à s'enfuir.

Il n'avait pas osé utiliser son véritable nom après sa fuite, et il s'était caché sous divers pseudonymes avant d'arriver finalement à Manfort, fort de l'expérience qu'il avait acquise à Garde-Ouest ainsi que dans les régions méridionales, tourmentées par la magie. Il avait alors adopté l'identité de seigneur Obsidien.

Alors qu'il n'était encore qu'un enfant, il avait juré de se venger de la destruction de son village ainsi que de son propre asservissement. Plus tard, il avait également fait le serment de venger le meurtre de certaines de ses amies à Garde-Ouest et les sévices qu'avaient subis les jeunes femmes esclaves du lupanar alors connu sous les appellations de *La Maison de la Société Charnelle* et de *La Maison des Six Seigneurs*.

Un surveillant sadique des mines de Fond-du-Creux, un jeune homme du nom de Renverse-Lampe, figurait également sur la liste de ceux qui méritaient d'être punis pour leurs crimes, mais il ne s'agissait pour Arlian que d'une moindre préoccupation.

Arlian avait déjà bien avancé dans la réalisation de sa vengeance. La plupart des pillards avaient trouvé la mort ; les deux dernières, Dague et Quenotte avaient disparu de Manfort depuis bien longtemps et n'étaient probablement plus de ce monde non plus.

Sur les six seigneurs responsables des atrocités de Garde-Ouest, Arlian en avait éliminé quatre : trois cœurs de dragon et le seigneur Kourouvain.

Les deux autres figuraient tout en bas de la liste : Clou avait présenté des excuses et restitué les deux femmes qu'il détenait comme esclaves

domestiques, et Arlian avait déjà affronté et blessé Toribor, près de trois mois auparavant, lors d'un duel nocturne dans les rues d'un village du nom de Chêne-Liège. Les deux esclaves mutilées de Toribor, Grillon et Ruisseau, se trouvaient désormais en lieu sûr à l'arrière du chariot d'Arlian, en compagnie de dame Givre et de deux magiciens arithéiens, et le jeune homme considérait qu'il n'était guère urgent de poursuivre leur ancien maître. Comme il l'avait dit à l'assassin, il avait eu son compte de vengeance en ce qui concernait les humains, du moins pour le moment.

Mais il restait les dragons. Pas uniquement les trois qui avaient anéanti Obsidien et détruit la famille d'Arlian, mais l'ensemble de ceux qui vivaient dans les entrailles de la Terre et qui se livraient, lorsque bon leur semblait, à des massacres et à des incendies destructeurs. Arlian souhaitait tous les éliminer.

Jamais dans l'histoire de l'humanité, disait-on, un homme n'était parvenu à tuer un dragon. Ni autrefois, lorsque ces créatures dominaient le monde, ni récemment, depuis qu'elles s'étaient retirées dans leurs cavernes et avaient laissé les hommes gérer leurs propres affaires.

C'était ce que l'on disait. Mais c'était inexact.

Arlian avait réussi à tuer un dragon.

Il ne s'agissait certes que d'un simple nouveau-né, et même ainsi, Arlian avait frôlé la mort durant le combat, mais il avait tout de même réussi à tuer un dragon.

Excepté la cicatrice sur son visage causée par le venin, les blessures que la créature lui avait infligées au cours cet affrontement n'étaient plus qu'un lointain souvenir... du moins, les blessures corporelles. Il n'était pas certain de savoir à quel point son esprit avait été affecté. Au fil de ce combat, il avait appris de nombreux faits qui l'avaient profondément troublé.

On lui avait également révélé des secrets qui, songeait-il, lui permettraient un jour d'éliminer les dragons qui avaient détruit son village et sa famille, tout comme il avait tué le dragon nouveau-né... des secrets qui lui permettraient finalement d'exterminer totalement les dragons. Mais il y avait un problème, un sérieux problème.

Arlian désirait réfléchir soigneusement avant de poursuivre sa quête de vengeance... et il avait réellement l'intention de la mener à son terme.

Il aurait pu réfléchir n'importe où, mais il préférait le faire à Manfort, au cœur des Terres des Hommes, chez lui, au Vieux Palais, un bâtiment monstrueux construit de manière anarchique : le grand-père de l'actuel duc

de Manfort l'avait quitté, le trouvant trop coûteux à entretenir, mais le seigneur Obsidien l'avait racheté et restauré.

C'était à Manfort que vivaient les seigneurs Toribor et Clou. C'était à Manfort que le seigneur Enziette avait servi en tant que conseiller principal du duc. C'était à Manfort que la Société du Dragon, l'assemblée des sorciers et des maîtres secrets des Terres des Hommes, se réunissait. Et les membres de l'organisation avaient fait le serment de ne pas porter atteinte à leurs confrères au sein même de cette cité. Si Arlian avait choisi de demeurer autre part, ses ennemis auraient pu envoyer des assassins à sa poursuite, mais à Manfort, cela leur était impossible.

C'était également à Manfort que résidaient ses alliés potentiels. S'il souhaitait anéantir les dragons, il aurait sans doute besoin d'aide, et la Société du Dragon – du moins certains de ses membres, tels le seigneur Flétrissure et dame Givre, qui ne possédaient aucun motif de le détester ou de le craindre – semblait pouvoir lui fournir le soutien nécessaire.

Bien qu'il y ait un problème.

Une maisonnée l'attendait, à Manfort : ses serviteurs ainsi que quatre des femmes qu'il avait sauvées de *La Maison des Six Seigneurs*.

Il ne possédait pas d'esclaves, bien sûr. Après toutes ces années passées à la mine, Arlian ne pouvait guère autoriser l'esclavage au sein même de sa demeure. Ses quatre invitées avaient été les esclaves d'un lupanar durant des années, et on les avait amputées des deux pieds pour les empêcher de s'enfuir. Il avait malgré tout réussi à les libérer.

Il avait libéré ces quatre-là, mais il aurait dû y en avoir davantage. Le cœur d'Arlian se serra en se rappelant la pauvre Douceur, qui était morte dans ses bras, et Colombe, l'amie de Douceur dont les ossements reposaient toujours dans la bâtisse du seigneur Enziette, et Étincelle et Furet, que le seigneur Drichène avait pendues par pure malveillance, pour qu'Arlian ne puisse pas leur porter secours.

Il y en avait deux autres dans le chariot, Grillon et Ruisseau, ce qui en faisait six au total, bien que seize d'entre elles aient été retenues contre leur volonté au sein de *La Maison des Six Seigneurs*. Arlian avait été incapable de sauver les dix autres.

Il ressassait tous ces souvenirs en silence tandis que le chariot gravissait lentement la rue. Puis il s'assoupit brièvement, l'air malheureux, le visage de ces femmes hantant ses rêves décousus.

Il se réveilla en sursaut lorsque le chariot franchit un caniveau à une intersection. Il entrevit devant lui les contours familiers du Vieux Palais, une silhouette sombre à peine perceptible sous le ciel nocturne. Les fenêtres n'étaient pas éclairées et aucune lanterne ne pendait à l'entrée ou dans la cour.

— Nous sommes presque arrivés, fit-il remarquer.

— Presque, répondit Noir.

— J'espère que quelqu'un sera réveillé pour nous accueillir.

— J'ai les clés.

Arlian acquiesça. Il ne s'était pas attendu à moins de la part de Noir, songea-t-il. Ce dernier était toujours prévoyant. C'était un homme avisé. Arlian savait qu'il avait eu beaucoup de chance de le rencontrer, et que c'était une aubaine qu'il soit resté en sa compagnie aussi longtemps.

Oh, il le rémunérerait grassement, et Noir était somme toute assez sensible au charisme surhumain de son cœur de dragon, mais il possédait sans aucun doute la volonté et le bon sens nécessaires pour le quitter s'il venait à en prendre la décision.

Arlian était immensément flatté qu'il n'ait pas fait un tel choix. Il se demandait parfois s'il méritait un tel honneur.

— Je crois qu'on devrait passer par la poterne, suggéra Noir en interrompant Arlian dans ses pensées. C'est préférable, à cette heure-ci.

— Bien sûr, approuva Arlian.

Mais s'il avait dû tenir les rênes, dans l'état de fatigue où il se trouvait, il aurait guidé l'attelage directement vers la porte principale sans même y penser.

Noir fit claquer sa langue et tira sur les rênes ; les bœufs tournèrent dans l'allée et prirent la direction de l'entrée de service. Peu après, le chariot s'immobilisa en produisant un craquement, et Noir bondit à terre.

— Va réveiller les autres, dit-il. Je vais ouvrir les portes et voir s'il y a du feu.

Arlian, qui était sur le point de descendre du chariot à la suite de son intendant, se ravisa.

— Bien sûr, dit-il.

Il se retourna et plongea la tête à l'intérieur du chariot en évitant la flèche toujours fichée dans une latte du plancher.

Les magiciens arithéiens étaient pelotonnés d'un côté, et dame Givre de l'autre. À l'arrière, Grillon et Ruisseau étaient étendues sur des coussins

disposés au-dessus des bagages.

Il était inutile de réveiller les jeunes femmes avant que quelqu'un soit à même de les porter. Arlian se tourna tout d'abord vers les magiciens, Thirif et Shibielle. Il secoua délicatement l'épaule de Thirif. L'Arithéen ouvrit les yeux et se redressa, puis il réveilla sa compatriote tandis qu'Arlian portait son attention sur dame Givre. Celle-ci s'éveilla instantanément et leva les yeux vers lui.

— Nous sommes arrivés au Vieux Palais, lui dit-il. Vous pouvez y demeurer aussi longtemps que vous le voudrez, ou nous pouvons vous raccompagner chez vous dès que les autres seront à l'intérieur.

Givre jeta un coup d'œil en direction des femmes endormies, puis vers les magiciens.

— Je vais finir la nuit ici, répondit-elle.

— Il fait presque jour, dit Arlian.

— Alors, j'y resterai aussi toute la matinée, répondit Givre.

Elle se retourna, s'empara de sa jambe de bois dans le recoin où elle l'avait coincée et s'apprêta à la fixer au moignon de sa jambe gauche.

— Très bien, dit Arlian.

Il se tourna vers les autres et aperçut Grillon qui s'éveillait, le sommeil troublé par le son de leurs voix.

Peu après, Noir retourna au chariot pour annoncer que la poterne était ouverte, qu'il y avait du feu dans la cheminée de la cuisine et que le personnel avait été averti de leur arrivée.

— Tu voudras prendre ton petit déjeuner ? demanda-t-il.

Arlian cilla.

— Je veux surtout dormir, répondit-il. Fais préparer mon lit ainsi que des chambres pour chacun d'entre nous. Tout le reste peut attendre.

— Comme il vous plaira, monseigneur, dit Noir.

Arlian le regarda fixement durant un moment. Avec une aisance remarquable, Noir s'était de nouveau glissé dans son rôle officiel d'intendant après des mois de désinvolture passés sur la route où ils s'étaient comportés en égaux. Arlian se trouvait dans un tel état de fatigue qu'il ne parvenait pas à s'adapter aussi promptement.

— Allons chercher les femmes, dit-il en désignant Grillon et Ruisseau d'un geste.

Noir acquiesça.

Tout le monde était réveillé, désormais, et les Arithéiens aidèrent Ruisseau et Grillon à descendre de leur perchoir et à sortir du chariot.

Ruisseau regarda fixement la flèche, mais elle ne dit pas un mot. Les autres ne parurent pas la remarquer. Arlian soupçonnait Givre de s'être réveillée au cours du combat contre l'assassin de Drichène et de l'avoir déjà vue.

— Nous sommes réellement arrivés ? demanda Grillon d'un air endormi lorsque Noir la souleva et se dirigea vers la poterne. Je vais vraiment pouvoir voir Lys, Chaton, Hâtive et Muscade ?

— Tout à fait, lui assura Noir.

Elle sourit joyeusement.

— C'est merveilleux ! Que pourrais-je demander de plus ?

— Des pieds, répondit Ruisseau d'un ton grognon tandis qu'Arlian la prenait dans ses bras, les moignons de ses chevilles se balançant dans le vide.

Sur ces impressions, le seigneur Obsidien regagna son foyer.

### 3

## UN HÉRITAGE INATTENDU

Arlian se réveilla avec l'étrange impression qu'il venait de tousser. Sa gorge n'était toutefois pas du tout encombrée. En cillant, il leva les yeux vers les nymphes de plâtre sur le plafond faiblement éclairé.

— Ahem.

Cela expliquait tout, comprit-il. Ce n'était pas *lui* qui avait toussé. Quelqu'un d'autre l'avait fait pour le réveiller. Il dressa la tête.

Il comprit aussitôt que la chambre n'était que faiblement éclairée parce que les rideaux étaient tirés. Un rai de lumière pénétrait dans la pièce par l'interstice formé entre les deux pans de tissu, tel un écran d'un éclat doré qui traversait la chambre selon un angle aigu.

Arlian estima qu'il devait être à peine midi.

*Ça fait du bien de se retrouver chez soi*, songea-t-il. Il pouvait faire la grasse matinée dans un véritable lit sans être dérangé par un aubergiste ou par les aléas du voyage. Il s'étira sous les couvertures, appréciant la sensation et l'odeur des délicats draps de lin, puis il regarda autour de lui pour chercher l'origine du toussotement.

Le vieux Venlin, le maître valet d'Arlian, se tenait à côté du lit, évitant soigneusement de regarder son seigneur et maître.

— Bonjour, Venlin, dit Arlian. En imaginant, bien sûr, que la journée ne fait que commencer.

— C'est le cas, monseigneur, répondit Venlin, même si dans moins de une heure le soleil aura franchi son zénith.



— Il est donc temps de se lever et de vaquer à ses occupations, n'est-ce pas ?

— Il n'est pas de mon ressort de vous donner des ordres, monseigneur, dit Venlin.

— Naturellement, répondit Arlian en écartant le drap et la courtepointe et en faisant basculer ses pieds nus sur le côté du lit. Toutefois, je ne vous blâmerai pas de me donner votre point de vue quand je vous le demande. Et dans l'immédiat, je ne vous blâmerai pas d'aller chercher ma robe de chambre.

— Comme il vous plaira, monseigneur, dit Venlin en se dirigeant vers la garde-robe. Mais puis-je vous suggérer, s'il vous sied d'entendre mon avis, de vous habiller immédiatement ? Un visiteur vous attend.

— Ah ! (Arlian sourit en se levant, uniquement vêtu de sa chemise de nuit.) Voilà donc la raison pour laquelle vous attendiez à côté de mon lit. Je pensais que, peut-être, le personnel de cuisine s'impatientait de garder mon petit déjeuner au chaud. De qui s'agit-il donc ? Du seigneur Flétrissure ?

Olifant avait dit que Flétrissure attendrait qu'Arlian ait eu le temps de se remettre de son voyage, ce qui aurait dû signifier au moins un jour ou deux, mais Arlian supposa qu'il avait dû perdre patience.

— Non, monseigneur.

— Oh ? Alors l'une de nos malheureuses invitées, peut-être ?

— Non plus, monseigneur. Votre intendant leur a expliqué que vous aviez besoin de repos après votre voyage, et elles ont par conséquent accepté de contenir leur impatience de vous voir. Votre visiteur est un gentilhomme qui prétend représenter le seigneur Enziette.

Le sourire et la bonne humeur d'Arlian se dissipèrent. Durant un instant cauchemardesque, il crut que tout n'avait été qu'un rêve : la longue traque de ses ennemis vers le sud, sur la route des caravanes, ainsi que le terrible combat final contre le seigneur Enziette, également connu sous le nom plus approprié de seigneur Dragon...

Mais il sentait la cicatrice sur sa joue, il se souvenait de tout bien plus nettement que de ses rêves et il savait que le seigneur Enziette était bel et bien mort.

Toutefois, la population de Manfort et le personnel de la maison d'Enziette et de ses propriétés n'étaient sans doute pas encore au fait de la situation. Et même si c'était le cas, ils étaient peut-être chargés de missions posthumes, à l'instar de l'assassin de Drichène.

Il ne pensait pas qu'Enziette avait loué les services d'assassins ; il aurait confié cette tâche à Drichène. Ce visiteur était vraisemblablement l'un de ses serviteurs, et il était venu jusque-là pour l'entretenir d'affaires qui avaient pris du retard ou dans l'intention de lui demander des nouvelles d'Enziette. Quoi qu'il en soit, Arlian ne voyait là rien de bon en perspective.

Si quelqu'un de la maison d'Enziette en avait déjà eu vent, la nouvelle du retour d'Arlian avait dû se répandre rapidement, même plus vite qu'il l'avait imaginé. L'assassin de Drichène – Arlian regrettait de ne pas lui avoir demandé comment il s'appelait – avait peut-être colporté l'information.

— Je le recevrai dans le petit salon dans dix minutes, dit Arlian en se dirigeant vers sa garde-robe. Oubliez la robe de chambre, je vais m'habiller moi-même.

Venlin le salua et quitta la pièce.

L'entrevue avec le représentant du défunt semblait demander un certain degré de solennité. Il s'écoula donc plutôt près de vingt minutes avant qu'Arlian pénètre dans le petit salon, lavé et peigné, resplendissant dans ses habits de velours noir, son gilet et son veston garnis de dentelle blanche et portés au-dessus d'une chemise de soie blanche.

Juste devant la porte du salon, il était passé devant deux serviteurs, une femme du nom de Balbutiement et un jeune homme qui s'appelait Wolt, qui envisageaient manifestement d'écouter aux portes. Il fit mine de ne pas remarquer leur présence. Il doutait qu'il se dise des choses qu'il souhaitait leur dissimuler, et il pourrait toujours les chasser plus tard s'il en ressentait la nécessité.

Dans le salon, deux hommes l'attendaient. L'un d'eux était Noir, bien sûr, revêtu de la livrée noire passepoilée de blanc de la maisonnée. L'autre était un homme mince à la chevelure grise qu'Arlian avait déjà rencontré, également vêtu de noir. Son manteau était toutefois orné d'or plutôt que de blanc.

Arlian connaissait ces couleurs, et après une seconde d'hésitation, il reconnut également ce visage. Il s'agissait de l'intendant personnel d'Enziette. Il s'était attendu à un simple messenger et non au chef du personnel d'Enziette.

Arlian s'arrêta net.

— Seigneur Obsidien, dit l'intendant d'Enziette en s'inclinant.

— Bonjour, monsieur, répondit Arlian. J'ai cru comprendre que vous souhaitiez vous entretenir avec moi.

Il s'exprima d'un ton soutenu mais pas ouvertement hostile. Après tout, cet homme n'était qu'un simple employé.

— En effet, monseigneur. Je suis venu en suivant les instructions du seigneur Enziette... qui, m'a-t-on dit, aurait trouvé la mort.

Il jeta un coup d'œil à Noir.

— Effectivement, répondit Arlian. Je l'ai vu plonger son brise-lame dans sa propre poitrine et en extraire son cœur à des fins de sorcellerie maléfique.

L'intendant déglutit.

— Ah, dit-il.

— Pensiez-vous donc que je l'avais tué ? demanda doucement Arlian. Nous avons combattu, certes, mais, au final, il s'est donné la mort avec sa propre lame.

C'était théoriquement vrai, mais relativement mensonger. Arlian n'avait cependant pas l'intention d'expliquer les véritables circonstances du décès d'Enziette. Il ne souhaitait pas susciter des envies de vengeance.

Il aurait également souhaité pouvoir nier sa responsabilité dans la mort du seigneur Drichène, mais, hélas, quelques témoins avaient assisté à la scène. Et, en outre, Drichène avait organisé sa propre tentative de vengeance.

— Peu m'importe la façon dont il est mort, monseigneur, répondit l'intendant. Je souhaite simplement être certain que cela s'est réellement produit.

— C'est le cas, dit Arlian. Dans une grotte souterraine de la Désolation. J'en ai été témoin, comme je vous l'ai dit, et mon intendant, Noir, a également pu voir sa dépouille. Il peut attester que son cœur a été ôté et que le seigneur Enziette n'est plus.

L'homme acquiesça.

— Cela faisait longtemps que nous avons des raisons de croire que le seigneur Enziette était mort, dit-il. Grâce à la sorcellerie.

— Cela ne me surprend guère, dit Arlian. Le seigneur Enziette était un sorcier de renom.

— En effet.

La réponse de l'intendant était une acceptation froide de la déclaration d'Arlian, sans aucune surprise, ni flatterie, ni déception.

— Et en quoi cela vous amène-t-il ici ? demanda Arlian. Votre maître avait-il laissé un message à me transmettre à mon retour ? Une menace, peut-être ? Ou une malédiction ?

Il se souvint que du temps s'était écoulé avant son départ de Manfort à la poursuite du seigneur Enziette et que l'on aurait alors pu lui délivrer n'importe quel message. Il ne s'était pas précipité sur les talons de son ennemi, il avait laissé quelques jours s'écouler. Cet homme avait certainement dû attendre sciemment la mort d'Enziette avant de lui rendre visite.

— Une malédiction ? Au contraire, répondit l'intendant. Lorsque le seigneur Enziette se préparait à partir, je lui ai demandé quand nous devons espérer son retour, et il m'a répondu qu'il l'ignorait. Il m'a expliqué comment fonctionnait la sorcellerie qui nous permettrait de savoir s'il était toujours en vie. Je lui ai alors demandé ce que nous devons faire s'il ne revenait jamais, et il a prononcé ces paroles : « Si je meurs et qu'Obsidien est toujours en vie, cela deviendra *son* problème. »

Arlian fronça les sourcils, mais avant qu'il puisse prendre la parole, l'intendant poursuivit.

— Je lui ai demandé des explications, qu'il m'a données. Seigneur Obsidien, le seigneur Enziette vous a nommé son unique héritier, et ce dans tous les domaines.

— Il...

Arlian s'interrompit, et sa bouche se ferma avec un claquement. Il regarda fixement l'intendant.

En l'observant, cependant, il réfléchit à ce que l'homme venait de dire, et il comprit qu'Enziette en était tout à fait capable. Arlian s'était certainement révélé son ennemi le plus coriace – du moins son ennemi *humain* le plus coriace –, mais Enziette n'était pas enclin à la colère, ni à la haine. Ses sentiments étaient plus froids que cela. Il était insensible et fourbe comme un dragon. Toute la chaleur humaine qu'il avait un jour possédée s'était volatilisée depuis bien longtemps.

Il était probable qu'Enziette n'ait aucun autre héritier, après tout. Son sang et son cœur souillés par le venin d'un dragon, il avait vécu durant près d'un millénaire. S'il avait un jour eu de la famille, elle devait s'être éteinte depuis longtemps. Et même si le venin conférait une longue vie ainsi qu'une immunité au poison et aux maladies, il avait pour autre effet de

rendre stérile ; durant ces derniers siècles, Enziette avait donc été incapable d'engendrer une descendance.

Il ne pouvait non plus se fier à des amis ou à des collaborateurs pour lui succéder. Les seules personnes qu'il estimait plus ou moins comme ses égales étaient toutes, comme lui, de vieux cœurs de dragon, insensibles et fourbes. Son compagnon le plus proche, le seigneur Drichène, l'avait accompagné lors de son dernier voyage et avait péri au fil de l'épée d'Arlian dans une auberge de Chêne-Liège.

Arlian avait tué le seigneur Horim, qu'Enziette avait désigné comme son champion, lors d'un duel aux portes de Manfort. Plus tard, il avait grièvement blessé le seigneur Toribor, un autre ancien compagnon d'Enziette. Ce dernier n'aurait pu compter sur aucun de ses amis pour vaincre la soif de vengeance d'Arlian, à part, peut-être sur le duc de Manfort, mais il ne s'était pas montré suffisamment stupide pour se fier au duc, et ce dans aucun domaine.

Arlian comprenait donc aisément qu'Enziette ait pu considérer son meurtrier comme son unique égal. Cela correspondait parfaitement à sa façon de penser. Enziette n'avait pas du tout souhaité lui rendre service en le désignant comme son unique héritier. Il savait qu'Arlian disposait d'une fortune suffisante.

La véritable question était de savoir ce que contenait ce legs en plus de simples richesses. Un assassin plus ou moins compétent avait fait partie de celui de Drichène ; celui d'Enziette, même s'il paraissait plus bienveillant, pouvait se révéler bien plus embarrassant.

— Son héritier dans tous les domaines, dites-vous, répéta Arlian.

— En effet, monseigneur, répondit l'intendant en baissant la tête.

— Savez-vous ce qu'il voulait dire par là ?

L'intendant hésita avant de dire :

— Je présume qu'il voulait dire exactement ce qu'il a dit, monseigneur : que vous êtes dorénavant le maître de chacune de ses entreprises, que ses propriétés et tout ce qu'elles contiennent sont désormais les vôtres et que vous pouvez en disposer comme il vous siéra. C'est la raison pour laquelle je me place immédiatement à votre service, monseigneur.

— J'ai déjà un intendant, déclara Arlian en désignant Noir. Dites-moi, cependant, pensez-vous que le seigneur Enziette souhaitait que j'assume également ses engagements ?

L'intendant, embarrassé, jeta un coup d'œil à Noir avant de répondre.

— Pour autant que je sache, mon ancien maître ne possédait pas d’engagements significatifs, monseigneur.

Arlian esquissa un rictus.

— Oh si, il avait des engagements. Il a prêté une multitude de serments et détenait de nombreux secrets. Et je ne suis pas du tout certain d’être suffisamment au fait de tous ces secrets pour pouvoir m’engager à mon tour.

— Je ne comprends pas, monseigneur.

— Naturellement. Je ne suis pas sûr de comprendre *moi-même*. Asseyez-vous, dit Arlian en désignant les fauteuils d’un geste. Il faut que je réfléchisse, et il est inutile que nous nous fatiguions tous pendant ce temps.

L’intendant d’Enziette – Arlian se rendit compte qu’il ignorait comment s’appelait cet homme – opina du chef et lui obéit. Il s’affala dans un luxueux fauteuil de chêne et de cuir noir. Arlian prit place sur l’un des canapés de soie bleue, et Noir s’installa sur l’autre.

Noir s’éclaircit la voix, et Arlian lui jeta un coup d’œil.

— Monseigneur, avez-vous l’intention de prétendre à cet héritage ?

— Bien sûr, répondit Arlian en s’appuyant sur le dossier de son canapé.

— Vous est-il venu à l’idée que le seigneur Enziette a sans doute élaboré de complexes projets de vengeance ? Un piège qui se déclencherait lorsque vous pénétrerez dans ses appartements privés, peut-être, ou une sorte de poison indécélable sur ses documents personnels ?

— C’est une suggestion intéressante, dit Arlian en regardant l’intendant d’Enziette. Particulièrement après les événements de la nuit passée.

— Je puis vous certifier, monseigneur, que...

Arlian leva la main pour le faire taire.

— Je suis tout à fait certain que vous ignorez tout de tels procédés, dit Arlian. En outre, je doute qu’il puisse en exister. Le seigneur Enziette avait l’intention de se débarrasser de moi d’une manière plus directe, et il était bien trop pragmatique pour se préoccuper d’une vengeance aussi élaborée... du moins, d’une vengeance qui manquerait réellement de subtilité en provoquant ma mort aussi brutalement. Il n’était pas aussi rustre que le seigneur Drichène. Je crois cependant qu’Enziette aurait pris un malin plaisir à me voir hériter de ses propres problèmes.

— Ari..., commença Noir.

— Il y a peut-être des pièges, l’interrompit Arlian. Il y a peut-être même des assassins. Nous les chercherons soigneusement. Toutefois, je crois que

c'est fort peu probable. Enziette pensait que j'allais mourir et que lui allait survivre, et désactiver de tels pièges ou payer inutilement des assassins à son retour l'aurait fortement agacé. Je suis certain qu'il aurait préféré éviter ces embêtements. De plus, cher Noir, si tu te rappelles bien, le seigneur Enziette est parti plutôt précipitamment. Je ne crois pas qu'il aurait pris le temps de concevoir et de mettre en œuvre un tel dispositif.

— Il était plutôt pressé, confirma l'intendant d'Enziette.

Arlian acquiesça et, durant un moment, les trois hommes demeurèrent silencieux en étudiant la situation. Puis Arlian reprit la parole :

— Dites-moi, l'héritage du seigneur Enziette comprend-il ses esclaves ?

— Bien sûr, répondit l'intendant. Je crois qu'il y en a huit ici, en ville, et des centaines dans ses propriétés, à travers le pays.

— Libérez-les immédiatement.

L'intendant ouvrit la bouche, puis il la referma en faisant claquer ses mâchoires.

— Comme vous voudrez...

— Êtes-vous vous-même un esclave ? demanda Noir.

L'intendant hésita avant de répondre.

— Le seigneur Enziette m'a affranchi il y a quelque temps de cela.

— Ah, vous êtes donc un ancien esclave, dit Noir.

— Vous comprenez donc peut-être mon aversion pour cette institution, dit Arlian.

L'intendant répondit d'un geste équivoque, à mi-chemin entre le hochement de tête et le haussement d'épaules.

— Que vous le compreniez ou non, en tant qu'héritier d'Enziette, je suis désormais votre employeur, n'est-ce pas ?

— Si vous voulez bien de moi, monseigneur.

— Souhaitez-vous rester à mon service ? Vous comprendrez que j'ai déjà un intendant dont je suis entièrement satisfait et que vous ne pourrez me servir qu'en tant que simple chambellan pour certaines des propriétés.

— Je le souhaite, monseigneur.

— Alors faites ce que je vous dis. Tous les esclaves doivent être libérés *sur-le-champ*. En outre, on doit leur proposer un emploi rémunéré comme on le ferait à des hommes et à des femmes libres, et ils pourront accepter ou refuser ces postes sans avoir à subir la moindre pression. J'insiste fortement sur ces conditions.

— Comme vous voudrez, monseigneur, dit l'intendant en baissant la tête.

L'homme ne donnait pas l'impression d'être totalement convaincu que cet ordre était une bonne idée, mais il sembla au moins comprendre qu'Arlian était tout à fait sérieux.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Arlian.

— Ferrézine, monseigneur.

— Bien. Dès qu'on se sera occupé des esclaves, j'aurai besoin d'un inventaire de mon héritage.

— Je m'en chargerai.

Arlian eut une idée.

— Lorsque nous aurons le temps, je souhaiterais également savoir qui sont les héritiers du seigneur Drichène.

Ferrézine releva la tête.

— Le seigneur Drichène est donc...

— ... mort, lui aussi, acheva Arlian. Je l'ai moi-même tué. (Il était inutile de dissimuler ce fait puisqu'il y avait eu plusieurs témoins.) Il n'éprouvait pas autant de bienveillance à mon égard que votre ancien maître. Nous avons déjà dû affronter un assassin dont il avait loué les services avant son départ.

Ferrézine acquiesça.

— J'avais eu vent de certaines rumeurs. Je vais me renseigner sur ses héritiers, monseigneur.

— Parfait. Désirez-vous me dire autre chose ?

Ferrézine réfléchit un moment.

— Je ne dispose d'aucune autre instruction, dit-il. Toutefois, j'aimerais savoir quand nous pouvons espérer que le seigneur Obsidien aille voir ses nouvelles possessions, à Manfort et ailleurs.

— Je me rendrai au manoir du seigneur Enziette demain après-midi, je pense. J'imagine que, d'ici là, j'aurai pris connaissance des grandes lignes de cet inventaire.

— Très bien, monseigneur, dit Ferrézine en se levant pour saluer.

— Noir va vous accompagner jusqu'à la porte, dit Arlian en se levant aussi.

Cela donnerait l'occasion aux deux hommes d'échanger des informations concernant l'intendance et dont l'évocation se serait révélée



inappropriée en présence du maître. Et cela lui donnerait du temps pour réfléchir.

Ferrézine le salua de nouveau, puis il se redressa d'un coup sec et tourna les talons. Noir et lui sortirent du salon, et Arlian les suivit du regard.

Ainsi, il était l'héritier du seigneur Enziette... et à bien plus d'égards que Ferrézine pouvait le supposer.

Dans cette grotte de la Désolation, loin au sud de Manfort, il avait découvert un secret qu'Enziette détenait depuis des siècles, ainsi que d'autres d'égale importance. Ce premier grand secret était à la fois un fardeau et un pouvoir, et au cours du long voyage qui l'avait ramené vers le nord, pendant que ses blessures guérissaient et que ses compagnons le raccompagnaient lentement à Manfort, il y avait songé à de nombreuses occasions. Toutefois, maintenant qu'il était l'héritier des biens d'Enziette ainsi que de son savoir, la situation semblait s'éclairer sous un nouveau jour.

Le secret en lui-même était assez simple : il concernait la façon dont les dragons – autrefois maîtres de la plus grande partie du monde mais actuellement assoupis dans leurs cavernes souterraines – se reproduisaient.

Enziette connaissait ce secret, et, grâce à lui, des siècles auparavant, il les avait contraints à quitter les Terres des Hommes. Il avait mis un terme aux guerres draconiques en parvenant à un accord avec les dragons : s'ils abandonnaient les Terres des Hommes et lui laissaient la vie sauve, il leur permettrait de vivre et de se reproduire, et il tairait ce secret.

Enziette avait respecté sa part du serment jusqu'au moment de sa mort, lorsque tout était devenu limpide pour Arlian.

Les dragons se reproduisaient en empoisonnant les humains de leur venin mêlé à du sang. L'élixir qui conférait un « cœur de dragon » aux mortels ordinaires qui le buaient – comme Arlian l'avait fait lorsqu'il s'était retrouvé coincé sous la dépouille ensanglantée et imbibée de venin de son grand-père – possédait plus de pouvoirs que quiconque l'avait jamais imaginé.

Tous les membres de la Société du Dragon savaient que les cœurs de dragon étaient immunisés contre les maladies et possédaient une espérance de vie de plusieurs siècles. Et, durant tout ce temps, ils se détachaient du reste de l'humanité et ressemblaient de plus en plus aux dragons. Le sang des cœurs de dragon n'était pas humain, il était toxique pour les simples mortels et il le devenait de plus en plus au fil du temps. Ils le savaient aussi.

Ce qu'ils ignoraient, c'était que, au bout d'environ mille ans, ce sang contaminé se transformait en dragon et jaillissait de son enveloppe charnelle.

Arlian avait vu le dragon qui avait surgi du cœur d'Enziette, il avait décelé l'esprit d'Enziette dans son regard... et il l'avait détruit, là-bas, dans une grotte de la Désolation.

Il s'agissait du second grand secret, celui dont Enziette s'était douté mais dont il n'avait jamais eu la démonstration. Tout au long de sa vie, Arlian avait entendu dire qu'il était impossible de tuer un dragon. Il ignora si c'était exact jusqu'à la mort d'Enziette, où il eut la preuve du contraire. Il avait réussi là où même Enziette avait échoué.

Les dragons étaient une incarnation du feu et des ténèbres, ils étaient immunisés contre tout type d'arme de bois ou d'acier. Mais l'obsidienne, le verre volcanique duquel le village d'Arlian tirait son nom, était une roche faite de feu et de ténèbres, et elle avait le pouvoir d'entailler les chairs des dragons. Enziette avait façonné une dague d'obsidienne, Arlian l'avait trouvée et s'en était servi pour tuer le dragon en lequel Enziette s'était transformé.

Tels étaient les deux grands secrets qu'Arlian avait découverts à propos des dragons : la façon dont ils naissaient et comment on pouvait les tuer. Il s'agissait là du véritable héritage d'Enziette, bien plus précieux que sa demeure et ses terres.

Lorsque les dragons avaient détruit le village d'Obsidien et massacré la famille d'Arlian, ce dernier avait juré de les anéantir ou de mourir en tentant de le faire. Durant des années, tous ceux qui avaient eu connaissance de ce serment l'avaient traité de fou.

Arlian pensait qu'il était tout à fait possible qu'il soit fou – il était indéniable qu'il avait vécu des expériences qui auraient pu faire perdre la raison à n'importe qui – mais, grâce à Enziette, il avait compris qu'il était possible de se débarrasser des dragons une bonne fois pour toutes. En théorie, il pouvait les pourchasser dans leurs cavernes profondément enfouies sous la terre et les tuer durant leur sommeil. Des armes d'obsidienne, espérait-il, devaient suffire.

Il ne pouvait en être certain avant d'avoir mis sa théorie en pratique, mais il avait suffi de plonger une lame d'obsidienne dans le cœur du dragon nouveau-né pour le tuer, et il espérait que les créatures n'étaient pas parvenues à se débarrasser de cette vulnérabilité.

Ce serait un défi de trouver leurs tanières souterraines, mais il pensait pouvoir le relever : en se fiant à des rumeurs, en faisant appel à la sorcellerie... Il était certain, sans vraiment savoir comment, de pouvoir localiser les dragons.

En outre, une fois qu'il les aurait trouvés et éliminés, il pourrait faire en sorte que leur race entière s'éteigne à tout jamais et libérer l'humanité de toute menace de leur réapparition en éliminant la totalité des cœurs de dragon des Terres des Hommes.

Bien sûr, il était lui-même un cœur de dragon, tout comme son amie Givre et les autres membres de la Société du Dragon.

Il y avait peut-être un moyen de les guérir de leur contamination draconique, grâce à la sorcellerie ou par un autre biais, de leur faire regagner leur humanité afin qu'ils cessent de subir l'abominable transformation dont Enziette avait été victime. Mais une telle possibilité n'existait peut-être pas. Et si Arlian se révélait incapable de trouver un remède, il serait contraint de tous les éliminer et de mettre un terme à sa quête en se donnant également la mort.

Massacrer l'ensemble des membres de l'organisation lui demanderait d'élaborer des plans minutieux, et sans doute de faire preuve de perfidie, puisqu'il avait juré de ne tuer aucun d'entre eux dans l'enceinte de la ville de Manfort. C'était la raison pour laquelle il avait décidé de remettre ce problème à plus tard. Il commencerait par pourchasser les dragons. Cela représenterait déjà certainement un sérieux défi à relever.

S'il y survivait et s'il parvenait à mener à bien sa traque, alors seulement, quand tous les dragons auraient disparu, reporterait-il son attention sur la Société du Dragon. Et uniquement quand il serait certain d'avoir exterminé tous les autres, se donnerait-il la mort.

Cela lui demanderait beaucoup de temps, mais, après tout, il n'était pas pressé. Il avait près d'un millier d'années devant lui.

## 4

# COMPTABILITÉ DOMESTIQUE

Lorsque Ferrézine fut parti, Arlian s'attela à la tâche de remettre le Vieux Palais en état de fonctionnement. Il attendit que Noir ait raccompagné Ferrézine à la porte, puis il s'enquit de l'état du personnel. En tant qu'intendant, Noir était responsable de la surveillance des gens de maison, et même si, comme lui, il revenait à peine d'une absence de plusieurs mois, Arlian était certain que son compagnon s'était levé plus tôt et avait déjà réglé les affaires courantes.

Il avait vu juste.

— Je n'ai pas eu l'occasion de m'entretenir avec tout le monde, expliqua Noir, mais Balbutiement m'a certifié que le garde-manger et les celliers étaient bien garnis, et que les fours et les ustensiles de cuisine étaient en bon état.

Balbutiement était une jeune veuve qu'Arlian avait embauchée après que son époux succomba d'une fièvre. Le défunt mari, Couvrante, était l'un des pillards que le seigneur Enziette avait menés jusqu'aux ruines du village d'Arlian, mais ce dernier n'avait pas tenu Balbutiement pour responsable des crimes de son époux. Elle s'était montrée dévouée et compétente, et elle dirigeait désormais les cuisines.

— Venlin m'a signalé que le carrosse protocolaire était en bon état et que les chevaux étaient tous en bonne santé, poursuivit Noir. Les valets vont tous bien et ils sont à leur poste.

Arlian acquiesça.

— Hâtive semble avoir pris les bonnes en main. La maison paraît propre, mais je n'en sais pas davantage.

Ce n'était pas une surprise. Hâtive n'était pas du genre à rendre des comptes à propos de quoi que ce soit. Il ne s'agissait pas d'une servante mais d'une invitée, l'une des anciennes détenues de *La Maison de la Société Charnelle*, et on l'avait amputée des pieds pour qu'elle ne puisse pas s'en échapper. Lorsque *La Maison* fut incendiée, Hâtive et une autre jeune femme, Chaton, avaient été emmenées par le seigneur Kourouvain, l'unique mortel ordinaire qui figurait parmi les six propriétaires des lieux.

Arlian l'avait provoqué en duel et avait remporté le combat, ce qui lui avait permis de libérer les deux femmes. Toutefois, Hâtive portait l'enfant du seigneur Kourouvain... qui ne devait désormais plus tarder à naître. Arlian se sentait investi d'une énorme responsabilité quant à l'enfant à naître, puisqu'il en avait tué le père.

— Hâtive... Est-ce que son enfant est né ? demanda Arlian.

— Pas encore.

— Il faudrait que j'aille la voir.

— Oui, ce serait bien, reconnu Noir. Tu devrais également t'entretenir avec Qulu et Isein dès que tu en auras l'occasion.

Qulu et Isein étaient deux des trois magiciens arithéiens qui travaillaient directement pour Arlian. La troisième, Shibielle, avait accompagné Arlian dans la Désolation et n'avait donc rien à lui signaler.

Qulu et Isein, en revanche, étaient responsables du commerce d'objets magiques qui était à l'origine de la plus grande partie de l'immense fortune du seigneur Obsidien. Arlian avait été la première personne depuis des décennies à avoir accompli le périlleux voyage à travers les monts Rêveurs jusqu'en Aritheï. Il avait ainsi rouvert la route commerciale entre ce mystérieux royaume, où la magie brute était omniprésente, et les Terres des Hommes, où elle était rare et chère. Il en avait rapporté trois chariots remplis d'objets magiques, mais n'étant pas lui-même magicien, il avait recruté Qulu, Isein et Shibielle pour utiliser et vendre ces biens.

— Bien sûr. Tu as eu l'occasion de les voir ?

— Ma responsabilité s'étend sur la maisonnée et sur toi-même, Ari. Je ne me mêle pas de tes affaires commerciales.

— Cela veut-il dire qu'ils ne désirent pas te parler ou que tu n'as pas trouvé le temps de les débusquer ?

— Cela veut dire que j'ai délégué cette tâche à Thirif et à Shibielle, que j'ai vus au petit déjeuner, et Thirif m'a déclaré un peu plus tard que Qulu et Isein étaient ravis que tu sois de retour et qu'ils souhaitaient s'entretenir avec toi de certains sujets en particulier.

— Très bien.

Arlan sourit. Thirif n'était pas exactement son employé, mais il avait néanmoins souhaité se joindre à la poursuite du seigneur Enziette, et il lui avait été d'une aide inestimable.

— Givre est-elle encore là ? reprit-il.

— Dame Givre est partie il y a environ une heure pour s'occuper de ses propres domaines. Elle m'a demandé de te dire qu'elle s'attend à être plutôt occupée, les jours qui viennent, parce qu'elle va devoir régler des affaires qui ont été négligées pendant son absence.

Ce n'était guère surprenant, même si Arlian aurait souhaité lui faire ses adieux et la remercier pour son aide... lui demander aussi si, finalement, elle s'était réveillée durant les événements qui s'étaient déroulés sur la place, à l'entrée de la ville.

Sans doute que, après des mois passés à l'étroit, elle n'avait pas souhaité perdre de temps et mettre un peu d'espace entre Arlian et elle-même. Si c'était le cas, il ne pouvait guère lui en vouloir. Le chariot avait été plutôt bondé.

— Et quoi d'autre ?

Les deux hommes parcoururent rapidement d'autres sujets ayant trait à la maison ; dont certains que Noir n'avait pas encore eu le temps d'étudier. Cela fait, Arlian hésita. Il désirait rendre visite aux invitées qu'il avait délaissées : Hâtive, Chaton, Lys et Muscade. Il souhaitait également s'assurer que Grillon et Ruisseau étaient confortablement installées.

Mais les affaires l'appelaient : il devait aller voir Isein et Qulu. Il laissa Noir se charger lui-même des autres points, et il se dirigea vers ce qui fut autrefois le Trésor ducal et la Cour des comptes, lorsque le Vieux Palais était le siège du pouvoir de la cité de Manfort. Arlian avait établi ses propres bureaux dans cette aile.

Isein et Shibielle étaient en train de discuter paisiblement dans leur langue natale dans le bureau de l'ancienne salle d'audience du contrôleur des contributions directes. Elles levèrent les yeux lorsqu'il pénétra dans la pièce, mais aucune des deux ne prit immédiatement la parole, probablement

parce que, songea Arlian, aucune d'elles ne parlait encore couramment la langue des Hommes.

Arlian s'avança dans la pièce et s'inclina.

— Mes salutations à toutes les deux, dit-il. Isein, c'est un plaisir de vous revoir après si longtemps.

— Bienvenue chez vous, monseigneur, dit Isein. C'est bon de vous revoir.

Arlian remarqua qu'elle résistait à la tentation de regarder sa cicatrice à la joue.

— J'ai cru comprendre que Qulu et vous souhaitiez vous entretenir avec moi ?

— En effet, répondit Isein en jetant un coup d'œil à Shibielle avant de se tourner de nouveau vers Arlian. Nous devons retourner en Arithei.

Arlian fit la moue, légèrement surpris.

— Vous voulez démissionner ?

— Non, non, répondit Isein en agitant la main d'un air impuissant. Nous allons revenir.

— Et quelle est la raison de ce voyage ? demanda Arlian, perplexe.

— Nous avons tout vendu ! expliqua Isein. Il faut que nous allions chercher d'autres objets magiques.

Arlian comprit soudain.

— Il y a deux ou peut-être trois mois de cela, nous avons commencé à être à court de marchandises, poursuivit Isein sur un ton plus assuré. Nous avons déjà vendu les meilleurs articles. Maintenant, le reste est parti. Il ne reste plus rien. Qulu et moi avons tenté d'en fabriquer d'autres, mais le... l'atmosphère, ici, contient si peu de magie que nous n'avons rien pu en tirer.

— Bien sûr, répondit Arlian. Vous souhaitez donc retourner en Arithei et en rapporter de nouveaux objets magiques. Parfait. Nous allons assembler une caravane sur-le-champ.

— Bien, bien, dit Isein. Mais l'Arithei se trouve au-delà des montagnes.

— C'est une longue route, reconnut Arlian. Vous devriez vous mettre en chemin le plus tôt possible.

— Oui, mais...

Isein regarda Shibielle.

— Des améthystes, dit Shibielle. Pour franchir les monts Rêveurs.

— Et de l'argent, ajouta Isein.

— Vous avez vos pendentifs..., commença Arlian.

Il s'interrompit en voyant Isein et Shibielle échanger un coup d'œil.

— Une *caravane*, dit Isein. Nous serons plus de quatre. Ce n'est pas suffisamment sûr, à quatre. Lorsque nous avons voyagé vers le nord, nous étions douze et nous possédions des épées, de l'argent et des améthystes. Cette fois, nous sommes quatre, avec de l'argent et des améthystes, mais nous n'avons pas d'armes, et deux d'entre nous... (Elle se désigna ainsi que Shibielle.) Deux d'entre nous sont des femmes, pas des combattants.

Arlian se caressa la barbe, ce qui lui fit penser qu'elle avait besoin d'être taillée. Isein avait raison : sur la douzaine d'Arithéiens qu'Arlian avait guidés vers le nord, la moitié s'était dispersée dans les Régions Limitrophes pour y mener leurs propres affaires. Hlur et son mari avaient fait le chemin jusqu'à Manfort, mais elle y avait pris ses fonctions d'ambassadrice arithéienne et ne souhaiterait certainement pas rejoindre une caravane de marchands. Ne restaient donc que les quatre Arithéiens présents au Vieux Palais : Qulu, Isein, Shibielle et Thirif. Chacun d'eux possédait un collier d'argent orné d'un pendentif en améthyste. L'argent avait le pouvoir de garder à distance certains types de créatures nocturnes qui erraient au-delà de la frontière, tandis que l'améthyste, et uniquement cette pierre, permettait de protéger son possesseur des cauchemars qui anéantissaient l'esprit et des créatures oniriques dont les monts Rêveurs tiraient leur nom.

Les Arithéiens avaient gardé secrète leur connaissance du pouvoir des améthystes afin que les monts Rêveurs puissent les protéger des étrangers qui auraient souhaité les exploiter ou conquérir leur territoire. Sur les Terres des Hommes, personne n'avait eu vent de ce secret, à part Arlian et ses compagnons.

Malheureusement, l'améthyste était devenue introuvable en Aritheï. C'était cette pénurie qui avait été la cause de la fermeture des routes commerciales, et le sachet de pierres d'Arlian, hérité d'un Arithéien décédé du nom d'Hathet, avait permis leur réouverture.

Outre l'améthyste et l'argent, les lames des armes blanches permettaient de vaincre d'autres types de créatures le long du trajet... sans parler des brigands qui écumaient la bordure méridionale de la Désolation.

Quatre magiciens ayant épuisé leurs ressources magiques ne pouvaient constituer une caravane à eux seuls, comme l'avait fait remarquer Isein, et ceux qui les accompagneraient devraient être en possession d'argent et



d'améthyste s'ils souhaitent pouvoir franchir les montagnes. L'argent ne poserait pas de problèmes, mais l'améthyste ? Sur les Terres des Hommes, ces pierres étaient simplement considérées comme de jolis cailloux, et elles possédaient si peu de valeur que l'on ne les sertissait même pas sur des bijoux bon marché. À cet égard, le secret des Arithéiens s'était retourné contre eux.

— Aussi, dit Isein, comment allons-nous pouvoir acheter de nouveaux objets magiques ?

— Nous avons ce qu'il faut, répondit Arlian.

Cela, au moins, ne poserait pas trop de problèmes.

— Toute votre fortune est en or. En Arithei, l'argent a nettement plus de valeur.

— Il ne sera pas très compliqué de changer l'or en argent. Mais pour ce qui est des améthystes...

Arlian essaya de se souvenir s'il avait déjà vu quelqu'un en porter, à part lui et les Arithéiens.

Ce n'était pas le cas.

Il s'était rendu en Arithei avec cent soixante-huit améthystes, et il était rentré chez lui avec deux pierres qu'il avait gardées pour lui. Chacun des Arithéiens en possédait une. Il devait désormais en racheter pour remplacer celles qu'il avait vendues.

Il savait d'où provenaient ces cent soixante-huit pierres : des mines de Fond-du-Creux, où Hathet et lui avaient été esclaves. Il pouvait peut-être charger les mineurs de lui en trouver d'autres...

Il pouvait aussi tenter de se renseigner auprès des joailliers de Manfort, mais il nourrissait peu d'espoir d'en trouver de cette façon.

Retourner aux mines... Le temps était peut-être venu de s'y rendre une nouvelle fois. Il y restait de vieilles dettes à régler. L'un des surveillants, Renverse-Lampe, figurait sur la liste des personnes cruelles qui méritaient d'être châtiées, et le vieillard qui avait acheté Arlian et qui l'avait mis au travail forcé était également admissible sur cette liste.

Jusqu'à présent, Arlian avait concentré son attention sur ceux qui avaient pillé son village en ruine ainsi que sur les six seigneurs à qui avait appartenu le lupanar de Garde-Ouest et, naturellement, sur les dragons, mais Renverse-Lampe et le vieil homme méritaient bien une petite visite.

Deux des pillards avaient disparu et les autres étaient morts. Deux des six seigneurs étaient toujours en vie, là, à Manfort, et quatre étaient morts.

Arlian avait progressé sur ces deux fronts. Mais il ne s'était pas encore chargé de la mine.

Et, là-bas, Arlian avait une dette envers deux personnes : les frères qui l'avaient aidé à s'échapper. Il avait sauvé la vie de Main-Sanglante, mais ce dernier lui avait rendu sa liberté, ce qui était encore plus précieux. Il était peut-être temps de voir si le seigneur Obsidien pouvait faire quoi que ce soit pour Énir – le véritable nom de Main-Sanglante – et son frère, Linnas.

Et pour les mineurs eux-mêmes... Arlian fit la moue. Il n'approuvait pas l'esclavage. Il haïssait le fait qu'il y ait encore des personnes qui vivaient là-bas dans l'obscurité, dormant dans les galeries, passant leurs journées à extraire du plomb et de l'argent de la roche. Toutefois, le seul esclave qui devait y être toujours en vie et qui s'était montré suffisamment proche de lui pour pouvoir prétendre au titre d'ami était Wark, et Arlian avait besoin de quelqu'un sur place pour lui trouver des améthystes.

Il pouvait peut-être tenter de trouver un arrangement pour faire libérer les esclaves une fois qu'ils lui auraient trouvé suffisamment de pierres... Mais pour ce faire, il lui faudrait diriger la mine...

Arlian se demanda de quelle somme d'argent il disposait. Il avait tenté, depuis qu'il était arrivé à Manfort sous le nom de seigneur Obsidien, de donner l'impression que sa fortune était infinie, afin d'attirer l'attention des six seigneurs qu'il avait juré de pourchasser et d'éliminer. En fait, son voyage en Arithei l'avait vraiment enrichi, mais il avait dépensé sans compter, et son commerce d'objets magiques s'était désormais tari par manque de biens à vendre.

Mais, d'un autre côté, il venait juste d'hériter des propriétés du seigneur Enziette. Il était désormais vraisemblablement plus riche que jamais.

Il pouvait sans doute acheter l'ensemble de la mine. Il lui faudrait trouver qui en était le propriétaire.

Il était probable que, en tant qu'héritier du seigneur Enziette, il en soit déjà propriétaire. Après tout, pourquoi Enziette aurait-il choisi ce lieu en particulier pour y vendre un jeune esclave ?

Mais si elle avait appartenu à Enziette, celui-ci n'aurait pas eu besoin du tout de *vendre* Arlian. Il aurait pu se contenter de le mettre simplement au travail.

Il lui fallait vraiment se pencher sur la question.

— Nous nous procurerons de nouvelles améthystes, dit-il. Mais cela va certainement prendre du temps. Il va falloir que je prenne certaines

dispositions et, sans doute, que je me rende à Fond-du-Creux. Pour le moment, Qulu et vous devriez entamer les préparatifs nécessaires à l'envoi d'une caravane en Arithei pour y acheter de nouveaux objets magiques. Achetez de l'argent, des chariots et ainsi de suite, mais rien de périssable, et attendez un peu avant de louer les services de gardes ou de cochers.

— D'accord, monseigneur, dit Isein en inclinant légèrement la tête.

Arlan eut soudain une idée.

— Thirif possède peut-être encore quelques objets qu'il avait emportés avec lui dans la Désolation. Et... Shibielle ? Il vous en reste encore ?

— Quelques bricoles, reconnut-elle. Pas grand-chose. Des articles peu évidents à vendre.

— Vous devriez peut-être les conserver en cas d'urgence, dit Arlian. Merci à toutes les deux d'avoir attiré mon attention sur ce sujet. Et puisque vous ne pouvez naturellement pas vous consacrer à la vente d'objets magiques que nous n'avons plus en notre possession, j'espère pouvoir vous voir tous les trois plus souvent !

Sur ces paroles, il s'éloigna et se dirigea vers l'aile sud du palais pour s'assurer que Grillon et Ruisseau étaient confortablement installées.

## DE PLAISANTES PRÉOCCUPATIONS

Arlian trouva Grillon et Ruisseau, ses nouvelles invitées, dans un salon en compagnie de Lys, Muscade, Chaton et Hâtive. Il était venu s'assurer qu'elles ne manquaient de rien, mais il parut immédiatement évident que Hâtive n'était pas à l'aise. Arlian ne pouvait pas lui être d'un grand secours, la gêne occasionnée par une fin de grossesse ne faisant pas partie des choses auxquelles il pouvait remédier en réaménageant le mobilier.

Les six femmes discutaient gaiement lorsqu'il pénétra dans la pièce, leur conversation ponctuée de fréquents éclats de rire, alors qu'elles se racontaient ce qui leur était arrivé depuis qu'on les avait forcées à quitter *La Maison de la Société Charnelle*, près de trois ans auparavant.

Elles mirent un long moment avant de remarquer la présence d'Arlian. Il se tenait sur le pas de la porte du salon, écoutant leurs voix guillerettes et appréciant le parfum de leurs chevelures, de leurs vêtements et de leurs poudres. Il ne souhaitait pas interrompre ces joyeuses retrouvailles. Il était sur le point de faire demi-tour lorsque Hâtive, se redressant sur son siège pour tenter de trouver une position plus confortable, l'aperçut et l'appela :

— Triv ! C'est Triv !

Les six femmes se retournèrent pour regarder dans sa direction, et leurs six voix s'élevèrent pour le saluer et l'inviter à approcher. Arlian ne put guère refuser et s'avança dans la pièce, où il se retrouva la cible d'une salve de questions et d'exclamations.

Les quatre jeunes femmes qui étaient restées au Vieux Palais durant son absence remarquèrent toutes la nouvelle cicatrice sur sa joue. Muscade et

Chaton poussèrent des cris de compassion, tandis que Lys lui demandait ce qui était arrivé.

— Je trouve que ça lui donne fière allure ! déclara Hâtive.

Il sourit mais refusa de leur expliquer comment il se l'était faite. Elles furent ravies de changer de sujet et de le soumettre à une pluie de questions, de commentaires et de nouvelles.

Il tenta de s'éclipser après un moment de bavardage, arguant du fait que ses affaires le réclamaient, mais Hâtive contrecarra ses plans en lui faisant remarquer qu'il fallait qu'il prenne un déjeuner digne de ce nom, et qu'il pouvait aussi bien le faire au salon qu'ailleurs. Elle fit signe à un valet qui attendait patiemment à l'écart, et Arlian se retrouva contraint de prendre son repas avec les six femmes.

Il ne s'agissait cependant pas d'une véritable épreuve. À vrai dire, il trouvait leur compagnie délicieuse.

On apporta les plats, ils mangèrent et on les débarrassa tandis que les femmes lui faisaient un compte-rendu précis de tout ce qu'il avait manqué durant son voyage, y compris des progrès de la grossesse de Hâtive, des mésaventures sentimentales de diverses servantes, des rumeurs qui circulaient en ville au sujet du duc et de sa cour, des différents bruits qui couraient à propos des seigneurs Enziette, Drichène, Hardior et Bedaine, de dame Givre et d'Arlian lui-même, ainsi que d'un grand nombre de futilités. Il ne parvint pas à quitter le salon avant la fin de l'après-midi.

Il se demanda comment quatre femmes incapables de marcher et qui ne quittaient vraisemblablement jamais le palais étaient parvenues à rassembler autant d'informations, mais il s'abstint de leur poser directement la question.

Grillon et Ruisseau paraissaient satisfaites de leur nouvel environnement, songea-t-il, et ravies d'avoir retrouvé leurs amies. Arlian se réjouit d'avoir pu leur apporter ce bonheur. Il souhaitait pouvoir rendre les autres heureux plus souvent.

Il ne pouvait pas se permettre de perdre du temps à tenter de trouver le bonheur pour lui-même, bien sûr, et ce jusqu'à ce que tous les dragons aient péri. Il avait entièrement dévolu sa vie, son énergie et sa fortune à cet objectif. Les joies simples de la vie, de l'amitié et de la vie de famille n'étaient pas pour lui, il en était conscient, mais il prenait plaisir à voir d'autres personnes les éprouver et, lorsqu'il se retira, cela lui demanda énormément d'efforts.

Il consacra le restant de la journée à rétablir une certaine routine et à s'assurer que ses serviteurs comprenaient bien ce qu'il attendait d'eux en ce qui concernait sa garde-robe, ses repas, son intimité et ainsi de suite.

L'accumulation en son absence de détails requérant son attention était stupéfiante : des questions au sujet du remplacement de la vaisselle brisée, du type de plantes qu'il voulait dans le jardin maintenant que le printemps était sur le point d'arriver, et de ce qu'il fallait dire aux fournisseurs et aux messagers à propos de son retour. Il venait à peine de s'atteler à ces problèmes lorsqu'il se surprit à bâiller sans pouvoir se maîtriser. Il se résolut à aller se coucher.

Il se dit qu'il mettrait tout cela en forme le lendemain, puis il se mit à réfléchir à la façon dont il allait pouvoir s'attaquer aux dragons, recruter d'autres cœurs de dragon pour l'assister dans sa quête et rassembler des informations...

Le matin suivant, Arlian se consacra à la comptabilité domestique, qui parut être en ordre. Lorsqu'il eut enfin la possibilité de se soustraire à cette tâche, il était midi passé, l'heure de tenir ses promesses et d'aller inspecter les propriétés de son surprenant héritage. Il laissa des instructions au cas où le seigneur Flétrissure ou son représentant passeraient durant son absence, puis il s'enveloppa dans sa cape et descendit seul et à pied les rues familières aux pavés humides qui le mèneraient jusqu'au manoir d'Enziette.

Sa visite fut différente de toutes les précédentes. La première fois, il était entré par effraction dans cette bâtisse de pierre grise. Il l'avait escaladée jusqu'au toit et était descendu sur un balcon donnant sur la cour intérieure. Une autre fois, il était parvenu jusqu'à la porte d'entrée en appliquant un couteau sur la gorge d'un garde. Il n'avait jamais été le bienvenu en ces lieux.

Cette fois, il fut accueilli avec déférence. On le salua et on lui fit des démonstrations de politesse, qu'il accueillit avec courtoisie. Toutefois, il n'était pas certain, même à présent, d'être le bienvenu : les serviteurs affichaient un visage impassible en répondant à ses questions.

La propriété, apprit-il, s'appelait la « Maison grise », une dénomination qui, même si elle manquait d'imagination, était tout à fait appropriée.

Cette visite, la première en tant que propriétaire des lieux, fut brève. Il s'entretint avec quelques membres du personnel pour s'assurer que Ferrézine avait obéi à son ordre de libérer les esclaves, puis il discuta avec

Ferrézine lui-même pour voir si ce dernier avait entamé l'inventaire des possessions d'Enziette qu'il lui avait promis.

Guidé par un valet de pied, Arlian rejoignit Ferrézine à l'économat, derrière les cuisines. L'ancien intendant était proche de la panique car l'inventaire, bien qu'entamé, était loin d'être achevé. Plutôt que de se satisfaire de cette maigre ébauche, Arlian décida qu'il était préférable de lui accorder plus de temps pour le compléter. Après tout, d'après sa propre expérience de la gestion du Vieux Palais, il comprenait parfaitement à quel point des détails insignifiants pouvaient être chronophages.

Il se renseigna toutefois auprès de Ferrézine au sujet des mines de Fond-du-Creux.

Ferrézine fit la moue.

— Le seigneur Enziette ne possédait pas de mines là-bas de façon directe, expliqua-t-il, mais il avait des parts dans différentes sociétés minières.

— Penchez-vous sur cette question en priorité, alors, lui demanda Arlian. Je souhaiterais savoir ce qui m'appartient, là-bas. (Il sortit un pendentif en argent de sa poche et le brandit devant lui afin que l'ancien intendant puisse voir l'améthyste qui y était sertie.) Je désirerais en particulier me procurer quelques-unes de ces pierres violettes. Celle-ci provient d'une mine de plomb de Fond-du-Creux – elles sont souvent présentes dans la galène, dans le minerai qui contient le plomb et l'argent. Je voudrais que vous dépêchiez en ville quelqu'un qui ne vous est pas utile ici, pour voir s'il peut se procurer des pierres similaires auprès des joailliers de Manfort – ainsi que dans les villes avoisinantes, bien qu'il soit inutile de perdre du temps à aller en chercher plus loin que Garde-Ouest. Et je veux savoir si des mineurs de Fond-du-Creux se sont donné la peine de récupérer ce genre de pierres. Je sais qu'elles n'ont aucune valeur, mais j'ai des raisons de vouloir m'en procurer.

Ferrézine cilla à la vue du pendentif, puis il leva les yeux vers son nouveau maître.

— Bien sûr, dit-il. Heu... Vous satisferez-vous de n'importe quel type de cristal violet ?

— J'ai besoin de cette variété en particulier, répondit Arlian. Je vais vous laisser le pendentif, pour que vous puissiez comparer.

Il lança le collier à Ferrézine, qui manqua de le laisser tomber et l'attrapa par la chaîne au dernier moment.

— J’entreprendrai des recherches dès que l’inventaire..., commença Ferrézine.

— Non, l’interrompit Arlian. Les pierres sont prioritaires. Je voudrais que vous envoyiez quelqu’un d’intelligent et de digne de confiance à Fond-du-Creux sur-le-champ. Allez-y vous-même si vous pensez que personne ne correspond à cette description. Je veux qu’on aille se renseigner auprès des bijoutiers immédiatement. Dans l’ordre des priorités, l’inventaire arrive en deuxième position ; les pierres violettes sont plus importantes. Si vous avez besoin d’un autre échantillon, j’ai la possibilité de vous en fournir un.

— Je comprends, dit Ferrézine en hochant la tête.

— Je vous laisse vous en charger, alors.

Ferrézine le regarda partir, puis il baissa les yeux sur le pendentif et secoua la tête. Il semblait que son nouvel employeur allait se montrer au moins aussi exigeant et farfelu que le précédent.



## 6

### LE SEIGNEUR FLÉTRISSION

Trois jours s'étaient écoulés depuis son arrivée à Manfort, et Arlian n'avait toujours pas trouvé le temps de retourner à la Maison grise. Il n'avait pas non plus eu l'occasion de se rendre au siège de la Société du Dragon afin de voir où en étaient ses compères cœurs de dragon et ce qu'ils avaient entendu dire des événements qui s'étaient produits dans le sud. Il n'avait pas encore répondu aux sollicitations du seigneur Flétrissure et n'avait pas eu l'occasion de le remercier pour l'aide qu'Olifant lui avait fournie. Il n'avait pas eu non plus de nouvelles de la part de dame Givre, et il ne s'était pas enquis de son bien-être.

Il ne voyait aucune raison de se hâter. Il s'était chargé des problèmes les plus urgents concernant sa maison, ses affaires et celles d'Enziette, et il lui paraissait tout à fait raisonnable de prendre quelques jours de repos pour se remettre de son voyage avant de se lancer dans de nouvelles activités délicates. Olifant avait spécifié que le seigneur Flétrissure préférait le contacter plutôt que de le rencontrer à l'improviste dans son propre domaine ou durant une réunion au siège de la Société du Dragon, rue de la Flèche noire. Il ne se sentait donc pas obligé d'entrer en contact avec son bienfaiteur.

Lorsque tout serait rentré dans l'ordre, cependant, il se promit d'organiser une entrevue avec Flétrissure et Givre, de se rendre au siège de l'organisation et de passer son héritage en revue.

Et une fois qu'il aurait fait tout cela, il s'attellerait aux préparatifs de la chasse aux dragons. Il les pourchasserait dans leurs antres et verrait si

l'obsidienne possédait réellement le pouvoir de les tuer.

Naturellement, il lui faudrait trouver plus d'obsidienne et façonner des armes, et même ainsi paré, il n'était pas certain de pouvoir éliminer des dragons de taille adulte aussi aisément que le nouveau-né. Il se contentait d'*espérer* que cela fonctionnerait.

Et il devrait trouver les dragons. Il connaissait l'emplacement d'une de leurs tanières, dans les entrailles de la Désolation, et il y tenterait sa chance. S'il les trouvait assoupis, les tuait et survivait à l'assaut – et il était peu probable qu'il parvienne à réunir ces trois conditions –, il se soucierait alors de trouver les autres.

Pour ce faire, il aurait besoin d'aide, il en était persuadé. Il se renseignerait auprès des autres membres de la Société du Dragon et consulterait leurs archives, pour y trouver des informations utiles sur la localisation des autres cavernes.

Et cela le conduirait, évidemment, à la question épineuse qui consistait à savoir ce qu'il avait l'intention de faire, à long terme, à propos de la Société du Dragon, et s'il désirait leur faire part de ses projets. Il ne pouvait en laisser aucun se transformer en dragon, mais il ne souhaitait pas leur faire de mal avant que cela s'avère nécessaire.

Bien sûr, il détenait désormais deux grands secrets à propos des dragons, et, en tant que membre de l'organisation, il avait le devoir de partager toutes ses informations au sujet des créatures. Mais comment pouvait-il leur annoncer qu'ils étaient tous condamnés ?

Il était toujours en train de réfléchir à cette question, lorsque Venlin l'informa qu'il avait un visiteur.

— Il s'agit du seigneur Flétrissure, monseigneur, lui annonça-t-il.

Arlian était confortablement avachi sur l'un des canapés garnis de soie du petit salon. Il leva les yeux vers le vieil homme, puis il regarda les autres personnes présentes dans la pièce. Grillon était perchée sur le fauteuil de chêne et de cuir près de l'âtre, et Lys était blottie sur l'autre canapé. Elles discutaient de leurs projets d'avenir lorsque Venlin avait pénétré dans la pièce pour annoncer le visiteur.

Cette visite était impromptue, naturellement, mais Arlian avait une idée sur la raison de la venue de Flétrissure. Il devinait pourquoi le vieil homme avait envoyé Olifant à son secours et pourquoi il avait fait usage de sorcellerie pour suivre sa trace.

Arlian soupira et rassembla ses esprits.

— Je vais le recevoir dans mon étude, dit-il.

Même si Arlian préférait habituellement s'entretenir avec ses invités dans le petit salon et réserver son bureau à ses affaires personnelles, le seigneur Drichène avait eu la judicieuse idée d'amputer les pieds des esclaves du lupanar pour les empêcher de s'évader, et il était donc plus facile pour Arlian et le seigneur Flétrissure de se déplacer que pour les deux femmes.

L'étude paraissait appropriée, de toute façon. C'était là qu'il avait reçu le seigneur Flétrissure pour la première fois, peu de temps après que le seigneur Obsidien fut arrivé à Manfort.

Le souvenir de cette rencontre lui parut étrange lorsqu'il longea le couloir en direction de l'étude. Il était si jeune, à l'époque. Et si naïf. Et pourtant, combien de temps s'était-il écoulé depuis ? Quelques mois seulement, pas même une année complète.

Il n'avait encore jamais pris part à un duel, la première fois qu'il l'avait rencontré. Il n'avait même pas encore rejoint la Société du Dragon. C'était le seigneur Flétrissure qui, le premier, lui avait indiqué comment trouver l'organisation secrète.

Oh, il n'était pas totalement innocent à l'époque : il avait déjà travaillé durant des années à la mine, vécu caché des mois dans un lupanar, dérobé l'or du seigneur Kourouvain, traversé la Désolation, voyagé dans les Régions Limitrophes et franchi les monts Rêveurs pour gagner l'Arithei. Il avait survécu à l'attaque de dragons et à l'esclavage, s'était constitué une petite fortune et il brûlait de vengeance contre ceux qui lui avaient causé du tort. Il avait également tué un homme au combat.

Mais, alors, il ne croulait pas sous le poids des secrets. Il n'avait pas une demi-douzaine de femmes mutilées sous sa protection et personne n'avait trouvé la mort dans ses bras. Il n'avait pas encore été témoin de tant de morts et d'horreurs.

Venlin était parti chercher le seigneur Flétrissure, et, durant un moment, Arlian se retrouva seul. Il se tenait dans l'entrée de l'étude et regardait autour de lui.

Le bureau, les petits placards et la bibliothèque étaient propres et soigneusement rangés, le bois verni luisant au soleil de la mi-journée, qui pénétrait par les deux grandes fenêtres. Arlian traversa la pièce et tira les rideaux. Sans vraiment en connaître la raison, il pensait que le seigneur Flétrissure n'appréciait guère la lumière du jour.

Ce faisant, cependant, il marqua une pause, les mains toujours agrippées au velours bordeaux, pour réfléchir à cette idée. Pourquoi était-il si certain que le seigneur Flétrissure n'aimait pas la lumière du soleil ?

Lorsqu'il se rendit compte de ce que son inconscient l'avait poussé à faire, sa mâchoire se contracta et il serra fortement les dents.

Cela faisait des siècles que le seigneur Flétrissure vivait avec un cœur de dragon – combien, Arlian n'en était pas tout à fait certain, mais au moins huit cents ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait atteint l'âge adulte. Le venin avait suppuré et s'était répandu en lui, et, désormais, même si Flétrissure avait une apparence tout à fait humaine, Arlian savait que le fluide purulent et toxique d'un dragon circulait dans ses veines, qui avaient autrefois contenu du sang humain. À présent, Flétrissure était certainement autant un dragon qu'un humain, et ces créatures ne supportaient pas la lumière directe du soleil. Ils résidaient dans des cavernes et n'en sortaient que lorsque les cieux étaient assombris par les nuages. Arlian était immobile, les mains sur les rideaux, lorsque Venlin annonça :

— Le seigneur Flétrissure.

Arlian lâcha le tissu et se retourna pour faire face à son invité.

Le seigneur Flétrissure était un vieillard voûté. N'ayant jamais été grand, il avait rapetissé et s'était ratatiné avec l'âge, correspondant ainsi de plus en plus au nom qu'il portait depuis des siècles. Il n'avait pas reçu ce surnom à cause des ravages du temps, mais parce que son bras droit était racorni et presque sans vie : il avait été abîmé lors de la rencontre draconique qui lui avait permis d'allonger son espérance de vie.

Toutefois, malgré sa stature et son état, le seigneur Flétrissure n'était pas un homme qu'il fallait prendre à la légère. Sous son épaisse chevelure grise brillaient deux yeux verts enfoncés au regard intense et intimidant. Un cœur de dragon battait puissamment en lui.

Il maîtrisait également des pouvoirs plus ordinaires. Il avait des relations politiques, et il était à la tête d'une immense fortune, ce qui se reconnaissait dans sa façon de se vêtir. Il portait les cheveux tirés en arrière en une simple queue-de-cheval, loin du style en vogue, mais ses vêtements étaient à la dernière mode, bien taillés et légèrement extravagants. Il avait un manteau de velours vert passepoilé d'or, avec de longs poignets de dentelle et un col orné de soie blanche. Ses manches et ses poignets étaient habilement ajustés pour dissimuler sa difformité. La chemise qu'il portait

en dessous était aussi blanche que la neige, minutieusement froncée, et ses hauts-de-chausses étaient faits de délicate laine noire.

Par-dessus son manteau, il portait un ceinturon de cuir noir serti d'émeraudes, et la poignée de l'épée de gaucher qui dépassait de son fourreau perlé était incrustée d'argent, de nacres et de diamants. Porter une épée dans la demeure d'un autre seigneur aurait habituellement été un manquement à l'étiquette, mais on faisait invariablement exception pour le seigneur Flétrissure. Le prétexte généralement invoqué était qu'il serait désobligeant de demander à une personne ne disposant que d'une main de déboucler et de reboucler son ceinturon, mais Arlian était pratiquement sûr que, à la vérité, personne n'osait contredire un homme tel que lui. Ce regard suffisait à dissuader n'importe qui.

Le seigneur Flétrissure avança dans la pièce et Venlin referma doucement la porte de l'extérieur, laissant les deux seigneurs seuls dans l'étude, à quelques mètres l'un de l'autre, se regardant mutuellement avec intensité.

— Seigneur Flétrissure, dit Arlian en s'éloignant de quelques pas de la fenêtre. Comme il est bon de vous revoir !

Il s'abstint de tendre la main ; Flétrissure, avec son bras invalide, ne serrait jamais la main.

— Dispensons-nous des habituelles formules de politesse factices, répondit Flétrissure. Vous n'êtes pas du tout ravi de me voir, et nous le savons tous les deux.

Le vieux seigneur dévisageait Arlian en observant plus particulièrement la cicatrice qu'il avait à la joue. Sa voix était plus grave et chaude qu'on aurait pu l'espérer d'un aussi petit homme.

— Vous vous méprenez, monseigneur, dit Arlian. Je ne ferais pas semblant de prendre plaisir à me trouver en votre compagnie si ce n'était pas le cas. Je suis réellement ravi de vous voir. Je vous suis reconnaissant pour l'aide que vous m'avez apportée lors de mon arrivée aux portes de la ville. Je suis votre débiteur, et j'ai pour habitude de payer rapidement mes dettes. En outre, j'espère que nous pourrons échanger des informations et des banalités qui se révéleront bénéfiques pour chacun d'entre nous.

— Je ne suis pas venu pour échanger des banalités, répondit sèchement Flétrissure. Ce que je souhaite de votre part est bien réel et tangible.

— Soit, répondit Arlian. Et de quoi s'agit-il ?

— Du venin de dragon, dit Flétrissure. Le seigneur Enziette m'avait promis d'aller m'en chercher, et, m'a-t-on informé, vous êtes son héritier et successeur. Vous l'avez poursuivi dans la Désolation et avez vu où il a trouvé la mort. Vous faites le commerce d'objets magiques, vous vous êtes enrichi grâce à cela et vous êtes un cœur de dragon obsédé par votre vengeance contre les dragons. Vous n'avez sans doute pas manqué l'occasion qui vous était offerte de découvrir certains de leurs secrets. En outre, je remarque de mes propres yeux que vous avez été en contact avec du venin de dragon depuis la dernière fois où nous nous sommes rencontrés, car rien d'autre au monde n'aurait pu causer une telle cicatrice sur le visage d'un cœur de dragon. Si quelqu'un peut me fournir le venin qu'Enziette m'avait promis, c'est bien vous. Si vous en possédez, votre prix sera le mien ! Vous déclarez être mon débiteur, eh bien, voici une façon de me rembourser.

— Ah, dit Arlian en s'appuyant contre son bureau. C'est bien ce que je craignais. Et c'est pour cette raison que vous avez envoyé votre homme, Olifant, pour me protéger ?

— Naturellement ! Si l'homme de main de Drichène vous avait tué, qui sait ce qu'il serait advenu du venin que vous avez en votre possession ? Si vous n'en avez pas rapporté, que serait-il advenu des connaissances que vous possédez sur les lieux où il est possible d'en trouver ? Je vous ai permis de rentrer sain et sauf dans la cité pour que nous puissions avoir cette conversation et que vous me remerciez en me fournissant du venin. Si vous pensez que sauver votre vie n'était pas un prix suffisant, je vous paierai avec tout ce que je possède. Il *faut* que je m'en procure !

Arlian poussa un soupir.

— Je vous proposerais bien de vous asseoir, monseigneur, mais j'ai comme l'impression que cette conversation sera brève. Elle me paraît trop semblable à la première que nous avons eue ensemble, il y a quelques mois de cela. Une fois de plus, vous êtes à la recherche de ce venin de dragon afin de pouvoir procurer à votre maîtresse une vie plus longue, n'est-ce pas ? Et, une fois de plus, je dois vous avouer que je n'ai pas de venin à vous vendre.

— Vous avez tué Enziette avant qu'il puisse en trouver ? Alors comment vous êtes-vous fait cette cicatrice ?

— Je n'ai jamais dit que j'avais tué Enziette. Il a plongé sa lame dans son propre cœur, monseigneur. Et, en effet, il s'est donné la mort avant de

pénétrer dans la caverne où les dragons étaient assoupis. S'il avait du venin en sa possession, je n'en ai pas eu connaissance.

— Mais vous l'avez vu mourir. Vous saviez où il se rendait.

— Je l'ai vu mourir, reconnu prudemment Arlian.

— Et cette cicatrice...

— ... ne vous concerne pas. Je me permets d'insister.

Arlian avait déjà refusé à plusieurs occasions, et à plusieurs personnes, d'expliquer d'où lui venait cette cicatrice. En fait, elle lui avait été laissée par le venin du dragon en lequel Enziette s'était changé, et Arlian ne se sentait pas encore prêt à le révéler à qui que ce soit... et certainement pas au seigneur Flétriature.

Ce dernier hésita puis accepta cette explication à contrecœur. Il poursuivit :

— Vous avez vu Enziette mourir et vous saviez où il se rendait. Savez-vous donc où il avait l'intention de trouver le venin qu'il m'avait promis ? Avez-vous la possibilité de vous en procurer, maintenant que je vous ai rappelé que j'étais déterminé à en obtenir et que vous avez reconnu être mon débiteur ?

Arlian réfléchit un moment avant de répondre.

En fait, même s'il ignorait où se trouvaient les autres tanières, il savait où trouver cette caverne dans la Désolation où des dragons étaient assoupis. Le seigneur Enziette l'avait mené jusqu'à son entrée, et c'était là que les deux hommes avaient livré leur dernier duel. Avec l'aide d'un peu de sorcellerie et de l'air frais de l'hiver pour garder les créatures endormies, il devait être possible de se glisser à l'intérieur, de recueillir quelques gouttes de venin et d'en repartir sain et sauf. Mais Arlian n'avait pas l'intention de s'y risquer.

Il ne le ferait pas, car boire le mélange de venin et de sang, l'élixir que Flétriature recherchait, changerait dame Opale en cœur de dragon, ce qui signifierait que, dans environ un millier d'années, si elle n'avait pas été tuée avant, son sang donnerait naissance à un dragon. Arlian ne participerait pas sciemment à la création d'une nouvelle créature, même si cela devait se produire dans un millier d'années. Il ne souhaitait pas que ce genre de magie se perpétue.

S'il avait hésité, ce n'était pas parce qu'il se demandait s'il allait ou non vendre du venin au seigneur Flétriature. C'était au contraire parce qu'il

n'était pas certain de savoir quelle partie de la vérité il devait révéler au vieil homme.

Le seigneur Flétrissure était un homme impulsif, malgré son âge, égoïste et entêté, comme la plupart de ceux qui avaient goûté au venin de dragon et qui y avaient survécu. Redevable ou non, Arlian ne pensait pas pouvoir se fier à lui.

— Je suis désolé, monseigneur, dit Arlian. Je n'ai pas de venin à vous vendre, et je n'irai pas vous en chercher. Dame Opale devra vivre aussi longtemps que la nature le lui permettra sans aide draconique.

Tout en parlant, il se rendit compte que cette simple vie de mortel allait sans doute être suffisante pour permettre à dame Opale de survivre au seigneur Flétrissure. La plupart des cœurs de dragon se croyaient en effet immortels puisqu'ils ne vieillissaient pas de façon visible. Flétrissure imaginait probablement qu'il lui restait encore huit ou neuf siècles de vie devant lui, et peut-être même davantage.

Arlian savait que ce n'était pas le cas. Le seigneur Enziette lui avait appris qu'il fallait environ un millénaire au venin de dragon pour changer le sang d'un homme en dragon, et cela posait une limite à l'espérance de vie du seigneur Flétrissure. Mais ce dernier l'ignorait. Cela faisait partie de l'ensemble des secrets qu'Enziette avait dissimulés à l'organisation et que seul Arlian détenait désormais.

Flétrissure avait déjà vécu au moins huit cents ans, peut-être davantage. Si dame Opale venait à être contaminée, comme le souhaitait Flétrissure, elle lui survivrait de plusieurs siècles. Si Arlian avait sous-estimé l'âge de Flétrissure ou si le dragon qui était en lui se développait plus rapidement que celui d'Enziette, Flétrissure ne vivrait tout au plus qu'une cinquantaine d'années supplémentaires. Dans ce cas, Opale vivrait plus longtemps que lui, même sans l'élixir contre nature.

Arlian n'allait pourtant rien lui dire à ce sujet. Les circonstances n'étaient guère appropriées pour lui révéler de telles informations. Au contraire, il ne donna pas plus d'explications à son refus. Il était toujours appuyé sur son bureau, et il vit Flétrissure s'empourprer de colère.

— Que les dieux disparus vous maudissent, Obsidien ! s'écria Flétrissure, levant la main gauche pour agiter un doigt devant le visage d'Arlian. Pour quelle raison me refusez-vous cela ? Vous déclarez m'être redevable et, pourtant, vous me refusez la seule chose que je vous demande. Je vous connais, je sais de quelle façon vous déformez la réalité. Vous dites



que vous ne *voulez* pas et non que vous ne *pouvez* pas. Vous en savez plus que vous voulez bien l'admettre. Devrai-je voir une autre femme vieillir et mourir sous mes yeux parce que vous détenez quelque secret que vous souhaitez taire à tout prix ? C'est cela ? Ou est-ce que m'aider pourrait interférer d'une façon ou d'une autre avec votre ridicule quête de vengeance ?

Arlian regrettait maintenant de ne pas lui avoir menti au lieu d'avoir tenté de ne pas s'éloigner de la vérité. Il leva les deux mains, les paumes vers l'extérieur.

— Gardez votre calme, monseigneur, dit-il. Je ne refuse pas de divulguer quoi que ce soit pour que ma vengeance puisse s'accomplir, et je ne vous refuse rien dans la simple intention de dissimuler un secret. J'ai mes propres raisons pour refuser de vous procurer du venin, et je crois qu'elles sont bonnes... comme c'était le cas pour Enziette avant moi, j'en suis certain, car rappelez-vous qu'il savait depuis des siècles où il était possible de s'en procurer et depuis des années que vous en cherchiez. Pourtant, il ne vous a pas proposé de vous en rapporter jusqu'à ce que les circonstances le conduisent à le faire. Je crois connaître ses raisons, et je pense qu'il s'agissait des mêmes que les miennes. Les risques qu'impliquerait une telle aventure, à la fois pour moi-même et pour dame Opale, sont si considérables que je n'oserais tenter cette prouesse. Je suis votre obligé et vous rendrai volontiers n'importe quel autre service ou vous accorderai ce qui est en mon pouvoir, mais je suis dans l'impossibilité de vous fournir le venin que vous cherchez.

— Et n'y a-t-il aucun moyen pour que je puisse vous convaincre du contraire ? demanda Flétrissure. Aucun prix ne serait suffisant à vos yeux ? Misérable ingrat ! Si vous craignez les dragons, vous n'avez pas nécessairement besoin de vous y rendre vous-même. Contentez-vous d'y guider un serviteur, et je vous paierai grassement. Olifant serait ravi de vous accompagner ou de se rendre là où vous lui direz d'aller.

Arlian secoua la tête.

— C'est impossible, monseigneur. Peut-être qu'un jour, lorsque vous aurez retrouvé votre calme, je vous expliquerai les raisons qui me poussent à agir de la sorte, mais pour le moment, vous devez vous contenter d'accepter ma décision.

Flétrissure baissa la main et croisa le regard d'Arlian.

— J’y suis bien obligé, dit-il d’un ton amer, puisque j’ai fait le serment de ne vous causer aucun mal dans l’enceinte de Manfort et que je n’ai aucun moyen de vous contraindre. Mais je suis patient, seigneur Obsidien, et Opale est encore jeune, elle a à peine trente ans. Nous attendrons. Nous attendrons que vous repreniez vos esprits et nous explorerons toutes les possibilités qui s’offrent à nous. Et nous parviendrons à nos fins !

Sur ces paroles, il tourna les talons, ouvrit brusquement la porte et quitta la pièce en frôlant Venlin, qui attendait dans le couloir. Le serviteur, surpris, se hâta dans le corridor, à la suite de l’invité.

Arlian les regarda s’éloigner et fit la moue.

Flétrissure était un homme plein de ressources. Il parviendrait certainement à se procurer du venin pour dame Opale : elle ajouterait ainsi son nom à la longue liste de ceux qu’Arlian devrait tuer un jour. Arlian ignorait, si elle en avait le choix, si elle choisirait une vie naturelle ou une plus longue, marquée de la souillure du dragon et promise à une fin violente ; il n’avait jamais eu l’occasion de la rencontrer.

Il doutait, cependant, qu’elle aille à l’encontre de ce que souhaitait ardemment le seigneur Flétrissure. Ce dernier possédait le charme et la volonté surnaturels d’un cœur de dragon. Une simple mortelle aurait du mal à lui refuser quoi que ce soit.

Arlian ne souhaitait vraiment tuer personne... du moins, aucun humain. Même la mort de la poignée de personnes dont il avait juré de se venger et qu’il n’avait pas encore éliminées ne le réjouirait guère. Celle du seigneur Enziette avait été nécessaire, et satisfaisante, d’une certaine façon, mais sa soif de sang était désormais assouvie. Chaque meurtre supplémentaire serait une tâche désagréable à accomplir, mais nécessaire pour rétablir la justice dans un monde injuste et libérer l’humanité de la menace des dragons.

S’il ne parvenait pas à trouver un remède miraculeux contre les effets du venin, il lui faudrait un jour éliminer Flétrissure. Il devrait également tuer Givre, Clou, Toribor et les autres membres de la Société du Dragon avant que leur sang leur fasse subir cette mutation d’humain en dragon. Il devrait se donner la mort avant que son côté draconique prenne le dessus et qu’il perde de vue la nécessité de cet acte.

Il frissonna puis déglutit. Non dans la perspective de sa propre mort – il avait vécu avec depuis qu’il avait onze ans –, mais à la pensée qu’il puisse se tromper et qu’il se permette de mener son éventuelle transformation à terme.

Il lui faudrait éliminer l'ensemble des cœurs de dragon avant que cette mutation puisse survenir, et il devrait également trouver et tuer les dragons eux-mêmes.

Il s'agissait pour le moins d'un sérieux défi.

Il avait peut-être devant lui un millier d'années avant de devenir un dragon, mais quand sa nature se serait-elle suffisamment altérée pour entraver sa quête de vengeance et mettre un terme à ses projets ? Cela pouvait se produire bien plus tôt.

Il avait toujours cru qu'il n'était pas pressé, mais peut-être y avait-il des raisons de ne pas musarder. Il avait remis de l'ordre dans le palais, et les serviteurs pouvaient se charger des détails restants. Le moment était venu de régler toutes les affaires qui le retardaient dans son assaut contre les dragons. Le moment était venu d'examiner plus en détail l'héritage que lui avait laissé Enziette, de voir ce qu'il pouvait faire pour se procurer des améthystes à la mine de Fond-du-Creux et sans doute, avec un peu de retard, d'y rendre justice. Le moment était venu d'envoyer une caravane protégée par de l'argent et des améthystes en Arithei, afin d'accroître sa fortune et de réapprovisionner son arsenal magique. Il aurait à la fois besoin d'or et de magie s'il souhaitait entreprendre une attaque contre les dragons.

Ensuite, une fois qu'il aurait accompli tout cela, il serait temps d'entamer l'extermination de ses ennemis draconiques... ou de périr en tentant de le faire.

## UNE PRISE D'ARMES

Arlan se demanda, en tournant les pages poussiéreuses d'un nouveau carnet codé, si Enziette avait délibérément accumulé des secrets, comme on pouvait collectionner les pierres précieuses ou les concubines, ou s'il s'agissait simplement des conséquences naturelles d'une vie aussi longue.

Ferrézine avait achevé l'inventaire sommaire des principaux avoirs d'Enziette, et la liste était impressionnante, mais Arlian s'était contenté d'y jeter un rapide coup d'œil. Les fermes et les auberges ne l'intéressaient guère, ni les mines qui se trouvaient dans les montagnes occidentales. C'était différent pour celles de Fond-du-Creux, et pour une en particulier, mais, en consultant la liste, il fut incapable de savoir si Enziette avait possédé des intérêts financiers dans la mine du Vieil Homme. Il détenait des biens à Fond-du-Creux, certains d'entre eux concernant manifestement des opérations minières, mais leur nature exacte n'était pas établie.

Ferrézine lui avait certifié qu'il y avait envoyé deux hommes de confiance pour qu'ils puissent s'y renseigner plus avant.

Une auberge de Garde-Ouest attira également son attention, puisque Arlian savait qu'elle avait été bâtie sur les ruines de *La Maison de la Société Charnelle*. Il lui parut étrange de désormais posséder les parts d'Enziette dans l'établissement où il avait passé des mois, caché dans les combles.

Et Enziette, en se servant de l'ancien droit accordé par le duc consistant à léguer des terres abandonnées à ses serviteurs, avait revendiqué la possession des ruines du village d'Obsidien, sur le mont Fuligineux, ainsi

que des mines d'obsidienne qui s'y trouvaient. Personne n'avait contesté cette demande, et Arlian était donc désormais propriétaire de ce qui restait du village de son enfance.

Il était en quelque sorte réconfortant de savoir qu'Enziette s'était au moins donné la peine de conserver les terres qu'il avait volées, plutôt que de les rejeter après les avoir pillées. Et il était étrangement satisfaisant de savoir qu'elles étaient désormais retournées en possession de l'unique survivant du village et de leur héritier légitime.

Outre l'intérêt émotionnel que cela lui procurait, Arlian songea que la possession de ce village en ruine pourrait lui être utile, puisque, à un moment ou à un autre, il aurait besoin de se procurer de l'obsidienne.

Ces biens étaient très intéressants, chacun à leur façon, et se distinguaient dans la longue liste des avoirs d'Enziette, mais, pour le moment, Arlian était plus attiré par ce que contenait la Maison grise elle-même – la demeure fortifiée d'Enziette à Manfort, l'ancienne bâtisse où Arlian se trouvait actuellement, feuilletant les carnets de son défunt ennemi, espérant y trouver des informations plus approfondies au sujet des dispositions qu'Enziette avait prises avec les dragons.

Il s'y trouvait un nombre incalculable de livres ainsi que plusieurs coffres verrouillés – Ferrézine s'y connaissait suffisamment en sorcellerie pour savoir qu'il était préférable de ne pas les ouvrir – et une extraordinaire collection d'objets divers. Les ossements de la pauvre Colombe se trouvaient toujours dans une caisse du troisième étage, et Arlian songea à procéder, un jour ou l'autre, à une inhumation en bonne et due forme.

Pour le moment, en revanche, il parcourait les journaux et les comptes d'Enziette et tentait de déchiffrer le code dont ce dernier s'était servi.

Enziette avait eu l'habitude ennuyeuse d'utiliser des cryptogrammes, des codes et d'autres ruses, et, naturellement, personne n'en détenait les clés. Ce qui n'empêcha pas Arlian d'en déchiffrer quelques parties, et les carnets contenaient souvent des notes écrites à la va-vite en langue des Hommes, perdues au milieu de parties incompréhensibles.

Même si la plupart des notes figurant dans les carnets demeuraient indéchiffrables, il paraissait plutôt évident pour Arlian qu'Enziette avait amassé un nombre important de secrets. Seuls quelques-uns avaient trait aux dragons. Nombre d'entre eux semblaient liés à des chantages ou à des scandales de toutes sortes. Mais Enziette s'était fortement impliqué en politique, ce n'était donc pas si surprenant. Plusieurs carnets paraissaient

recenser les fautes de divers courtisans morts depuis longtemps, et Arlian se demanda pourquoi Enziette s'était donné la peine de les conserver.

Enziette avait également été un sorcier, et il avait consigné des notes sur nombre de ses expériences. Bien que les connaissances d'Arlian dans le domaine de la magie soient très limitées et principalement centrées sur la magie brute du sud plutôt que sur la subtile sorcellerie des Terres des Hommes, il était à peu près certain que certaines des notes d'Enziette décrivaient des effets que les autres sorciers de Manfort auraient jugés impossibles.

Il devint évident pour Arlian que, s'il souhaitait acquérir les connaissances d'Enziette au sujet des dragons, il aurait besoin d'étudier la sorcellerie. Et il désirait *vraiment* se les approprier, afin de pouvoir les mettre en œuvre pour exterminer les monstres et éliminer leur menace à tout jamais. Il savait comment détruire leurs progénitures en tuant leurs hôtes humains, il savait que les armes d'obsidienne avaient le pouvoir de transpercer la peau des plus jeunes, mais il ignorait où trouver les profondes cavernes où ils s'étaient assoupis. Il ignorait également si les lames d'obsidienne seraient efficaces contre des dragons adultes. Il était parvenu à tuer la créature qui avait surgi du cœur corrompu du seigneur Enziette grâce à une dague d'obsidienne, mais ce dragon n'était qu'un simple nouveau-né, pas beaucoup plus grand qu'un homme, et sa peau était encore tendre et rouge, alors que les trois qui avaient rasé le village natal d'Arlian mesuraient au moins quinze mètres d'envergure, et sans doute le double du museau à l'extrémité de leur queue ; ils étaient noirs, âgés, et leur peau était dure. Arlian ne pensait pas qu'une simple dague, quelle que soit la matière de sa lame, puisse venir à bout d'une telle créature. Une lance, peut-être, si l'on visait directement son cœur...

Il atteignit la dernière page du carnet et le referma sèchement en soulevant un tourbillon de poussière. Il éternua et s'essuya le nez à l'aide d'un mouchoir bordé de dentelle.

Il en avait assez d'étudier ces tomes, cela l'agaçait, du moins pour le moment. Il remit le carnet en place sur l'étagère. Les secrets dont il avait besoin se trouvaient certainement sous ses yeux, perdus au milieu de centaines d'autres dont il n'avait que faire, dissimulés parmi les codes et les cryptogrammes d'Enziette. Ils pouvaient également se trouver tout à fait autre part, ou peut-être qu'Enziette s'était contenté de les garder en mémoire, sans les retranscrire.

Il se leva de son siège, épousseta sa chemise de lin et porta son attention sur une rangée de trois coffres alignés contre les lambris, sur la gauche du bureau d'Enziette. D'après l'inventaire, ces coffres contenaient des appareils utiles en sorcellerie. Ferrézine n'avait pas été plus précis.

L'ancien intendant n'avait pas osé les ouvrir.

La sorcellerie ne demandait généralement pas l'utilisation d'appareils. Elle était subtile. Les Terres des Hommes, l'ensemble des pays qui avaient été repris aux dragons des siècles auparavant, étaient pauvres en magie et requéraient cette subtilité. Dans les pays situés au-delà des frontières, en Arithei, au Tirikindaro et au Pon Ashti, la magie se trouvait à l'état sauvage, elle traversait le ciel et coulait à flots sous la terre, mettant à la disposition des mages toute la puissance dont ils avaient besoin. En fait, les magiciens arithéiens avec lesquels Arlian s'était entretenu lui avaient expliqué que, dans leur région, ce qui se révélait le plus difficile dans le maniement de la magie était de contenir son énergie pure, car si on lui en laissait l'occasion, elle était à même de détruire ou de transformer le mage et tout ce qui l'entourait. En Arithei, on avait dû protéger les routes et les villes en développant des réseaux d'alarmes et de fer-blanc afin de conserver la maîtrise de la magie brute. L'argent, le fer et certaines pierres – pas seulement l'améthyste, mais toute une variété de gemmes – étaient utilisés pour contenir la magie brute, et certains sortilèges nécessitaient l'utilisation d'un large éventail de symboles et de talismans afin de lier les énergies mystiques.

À Manfort, cependant, ainsi qu'à travers la plus grande partie des Terres des Hommes, la magie se trouvait en si petite quantité que la plupart des gens étaient incapables de la ressentir et donc de l'utiliser, et l'art délicat de la sorcellerie s'était développé afin d'en exploiter les infimes traces. Tout ce qui aurait été conçu pour limiter le flux de magie se serait révélé inutile en sorcellerie, et tout ce qui aurait pu confiner un tel flux aurait été inutilisable. La plus grande partie de la sorcellerie dépendait des propres compétences du sorcier et de quelques objets courants.

Il fallait toute une vie d'homme pour parvenir à produire des effets significatifs à partir de ressources aussi limitées. Mais comme les cœurs de dragon vivaient bien plus longtemps que les simples mortels, nombre d'entre eux étaient devenus très compétents dans cet art.

Enziette avait été un véritable expert en sorcellerie. Il s'en était servi dans cette maison même afin de communiquer avec les dragons dans leurs

cavernes. Mais le seul outil dont il s'était servi, d'après l'unique témoin qui avait fait part de cette prouesse à Arlian, était une cuvette d'eau. Il avait utilisé des sorts d'alerte et de protection, mais ceux-ci n'avaient demandé que de simples paroles, quelques gestes ainsi que les pierres des murs de la maison pour les canaliser.

Que pouvaient donc contenir ces coffres ?

Arlian saisit à sa ceinture le trousseau de clés que Ferrézine lui avait fourni et s'agenouilla devant le premier coffre en examinant sa serrure. Il s'empara d'une lampe à huile sur le bureau et augmenta la taille de la flamme pour obtenir plus de lumière.

La serrure paraissait assez ordinaire, mais la sorcellerie était généralement invisible. Arlian hésita à faire venir Thirif, Shibielle, Isein ou un sorcier des environs pour qu'ils l'examinent et tentent de voir si elle était protégée par un piège de sorcier, car cela lui aurait fait perdre trop de temps. Le fait d'avoir feuilleté des dizaines de carnets incompréhensibles l'avait rendu impatient ; après tout, il possédait la clé et Enziette était mort. La sorcellerie était un art délicat, à tel point que la plus grande partie de la magie d'Enziette avait dû périr avec lui, et Arlian était persuadé que la serrure n'avait rien de magique.

D'ailleurs, il pensait qu'Enziette ne s'était tout simplement pas donné la peine de poser des pièges. Cela ne lui ressemblait guère.

Arlian estima la taille et la forme du trou de serrure puis il examina la trentaine de clés pour trouver celle qui allait coïncider.

Plusieurs pouvaient correspondre, mais Arlian en choisit une immédiatement, et ce pour une simple raison : elle était en fer noir et baguee d'argent tandis que les autres étaient en cuivre et en acier. Le fer et l'argent étaient des protections contre la magie.

Et, en effet, la clé s'enfonça aisément dans la serrure et s'ajusta étroitement dans le mécanisme. Lorsque Arlian la tourna, il entendit avec satisfaction une série de déclics, et le loquet se déclencha.

Aucune magie ne se manifesta. Quel qu'ait été le type de protection que l'on avait placée sur le coffre, soit il n'était plus efficace, soit la clé l'avait désamorcé. Avec un sourire, Arlian souleva le couvercle et scruta le contenu du coffre en tenant la lampe à bout de bras.

Durant un moment, il ne reconnut pas ce qu'il voyait. Il ne parvenait pas à avoir une vue d'ensemble des différentes formes noires brillantes qu'il



apercevait. Il leva la lampe davantage et la lumière qu'elle diffusait se mit à scintiller sur des surfaces tranchantes incurvées.

Il comprit finalement de quoi il s'agissait.

Le coffre était rempli d'obsidienne.

Il s'agissait du produit du pillage du mont Fuligineux que le seigneur Dragon avait mené des années auparavant. C'était ce qu'il recherchait lorsqu'il avait trouvé le jeune Arlian pris au piège dans les celliers de sa maison en ruine, avant de réduire le garçon en esclavage.

Durant un instant, Arlian revécut cette scène dans les moindres de ses terrifiants détails. Il se souvint du visage du dragon lorsque l'un des monstres l'avait regardé droit dans les yeux. Il se remémora avec horreur le poids du corps de son grand-père ainsi que la pression et la chaleur du sol de pierre sur lequel il était étendu alors qu'il était coincé au pied de l'échelle détachée du mur. Il se rappela le goût infect et indescriptible du sang et du venin qui coulaient dans sa bouche ouverte, et son estomac se retourna à cette pensée.

Et il se souvint d'avoir été extrait du cellier, d'avoir vu les ruines calcinées de sa maison ainsi que le village intégralement détruit, tandis que le seigneur Dragon, avec ses vêtements magnifiques, son visage balaféré et sa voix glaciale, donnait l'ordre à une demi-douzaine de pillards de récupérer les moindres objets de valeur qu'ils pourraient trouver. Il se rappela Enziette, qui lui demandait où se trouvaient les ateliers et l'obsidienne.

Et lui, Arlian, le lui avait indiqué, aussi bien pour échapper à une correction que pour éviter de se faire estropier, car un infirme n'aurait jamais été en mesure de se venger du mal qu'on lui avait fait ce jour-là.

Il contempla les éclats de verre noir qui se trouvaient dans le coffre et ressentit toute la haine qu'il avait nourrie en son sein durant des années, toute cette soif de justice, tout ce désir sanglant de vengeance.

Il avait terrassé Enziette, ou du moins le dragon qu'il était devenu. Il avait laissé Couvrante mourir d'une fièvre et permis que l'on assassine Cachette. Il avait tué Traîne-Savates et Main-de-Pierre.

Dague et Quenotte étaient peut-être toujours en vie. Arlian avait été incapable de les localiser. Dague avait fui Manfort des années auparavant, et Quenotte avait tout bonnement disparu. Il aurait sans doute besoin de faire appel à la sorcellerie pour les retrouver, si cela était faisable et si elles étaient encore vivantes, ce dont Arlian doutait fortement.

Il s'était donc chargé des pillards ; ils étaient tous morts ou en fuite.  
Mais les dragons étaient toujours en vie.

Et là, dans ce coffre, se trouvait le matériel dont Arlian avait besoin pour forger des armes capables de les anéantir.

Cela faisait partie de ce qu'Enziette lui avait légué, c'était une part de son héritage... et Enziette avait certainement souhaité qu'Arlian s'en serve lorsqu'il l'avait nommé comme son unique héritier. Malgré leurs arrangements, malgré la façon dont Enziette avait trahi l'ancien Ordre du Dragon qui avait combattu les dragons, Arlian savait qu'Enziette avait toujours haï ces monstres, même lorsqu'il avait été sur le point d'en devenir un. Durant des siècles, il avait cherché un moyen de les détruire.

Il en avait trouvé un mais n'avait pas eu l'occasion de l'utiliser. Il avait manifestement espéré qu'Arlian s'en charge à sa place.

Ce dernier grimaça. Il s'était autoproclamé seigneur Obsidien. Il portait le même nom que cette roche volcanique... et avait la même destinée.

Il tendit la main et en saisit un fragment. Il se rendit compte qu'il avait déjà été taillé en une belle et longue pointe de lance. À côté se trouvaient une dague de pierre noire et un morceau brisé qui semblait provenir de la lame d'une épée. Mais l'obsidienne n'était pas suffisamment résistante pour que l'on puisse en faire une épée.

Des dagues et des lances. Cela pourrait se révéler suffisant. L'épée était l'arme de choix des aristocrates, destinée à des affrontements loyaux, mais Arlian ne souhaitait pas se *battre* contre les dragons. Il voulait les *massacrer*, de la même façon qu'ils avaient décimé sa famille et les membres de son village.

Il avait cru que, en tuant Enziette, il aurait assouvi sa soif de vengeance et qu'il aurait pu se contenter de poursuivre sa quête contre les dragons pour le bien de l'humanité, mais il comprenait désormais qu'il avait uniquement apaisé sa soif de vengeance contre les humains. Il souhaitait toujours voir les dragons périr pour ce qu'ils avaient fait.

Et avec des armes d'obsidienne et un millier d'années devant lui, il pourrait atteindre cet objectif.

Il tenait les pointes de lance en obsidienne à la main et contemplait le coffre d'un air songeur lorsque l'on frappa à la porte. Il leva les yeux.

— Oui ? demanda-t-il.

La porte s'ouvrit, et un serviteur regarda nerveusement à l'intérieur de la pièce. Arlian ne connaissait pas son nom. Il ne savait d'ailleurs toujours

pas qui étaient tous les employés de la maison d'Enziette.

— Je vous demande pardon, monseigneur, dit le serviteur, mais votre intendant souhaiterait vous parler.

— Ferrézine ? Il n'est pas...

— Votre *intendant*, monseigneur, pas votre chambellan.

Le ton de reproche dans sa voix était à peine perceptible, mais explicite.

— Noir ? Ici ?

— Tout à fait, monseigneur.

— Que veut-il ?

— Il ne me l'a pas dit, monseigneur.

Arlian fit la moue et demeura perplexe. Cela n'était pas de bon augure.

— Je descends tout de suite, dit-il.

— Parfait, monseigneur.

La porte se referma. Arlian reposa la pointe de lance, regarda les deux coffres toujours fermés puis l'étagère sur laquelle étaient rangés les carnets et les registres de comptabilité.

Plus tard, il disposerait de tout le temps nécessaire. Il ajusta ses poignets et tendit la main vers la porte. Il ne se donna pas la peine de refermer le coffre ; qui voudrait dérober des lames d'obsidienne ?

Et qui oserait, même à présent, voler quoi que ce soit au domicile du seigneur Enziette ?

Quelques instants plus tard, il pénétra dans le vestibule de pierre grise et y vit Noir, qui l'attendait.

— Toutes mes excuses pour le dérangement, Ari, dit Noir. J'avais pensé pouvoir attendre jusqu'à ce que tu redescendes de ton propre chef, mais je crains que le personnel, ici, soit plutôt à cheval sur les principes.

Arlian rejeta d'un geste les excuses de Noir et le guida vers la porte intérieure.

— Je leur dirai que tu as la liberté de te déplacer dans la maison comme tu l'entends, dit-il en se dirigeant vers un petit salon. Qu'est-ce qui t'amène ici ? Il y a un problème au Vieux Palais ?

— Eh bien, je crois qu'il n'est plus là, dit Noir, mais il a très bien pu revenir discrètement.

— « Il » ? De qui parles-tu ?

— De ton cher ami le seigneur Flétrissure.

Arlian inclina la tête et regarda son ami de travers.

— Flétrissure ? Il est retourné au palais ?

— En effet.

— Tu lui as dit me retrouver ici ?

— Il n'était pas à ta recherche, Ari, dit Noir en esquissant un rictus. Il souhaitait s'entretenir avec *moi*.

— Vraiment ?

Arlan s'installa sur un vieux fauteuil de chêne noirci par l'âge et fit signe à Noir d'en faire autant.

— Et qu'est-ce qu'il te voulait ? reprit Arlian.

— Il m'a fait une proposition. Il est persuadé que je suis en possession d'informations pour lesquelles il a proposé de me payer très grassement.

— Et de quel genre d'informations s'agit-il ? demanda Arlian, bien qu'il ait une idée de la réponse à cette question.

— Il voulait connaître l'emplacement exact où le seigneur Enziette a trouvé la mort, et il désirait que je l'y emmène.

Arlan acquiesça.

— Je m'en doutais... Il t'a expliqué pourquoi ?

— Non, répondit Noir en jetant un coup d'œil à son employeur. Je suppose qu'il croit que le seigneur Enziette possédait à sa mort quelque chose qu'il veut absolument se procurer. Lorsqu'il s'est entretenu avec toi avant-hier, j'imagine qu'il pensait que tu étais entré en possession de cette mystérieuse chose. J'ai l'impression que c'est la raison pour laquelle il a envoyé Olifant assurer notre protection.

— Il *espérait* que je l'avais. D'ailleurs, le seigneur Enziette ne le possédait pas non plus quand il est mort. Il était sur le point d'aller le chercher, mais il n'est pas parvenu à atteindre son objectif.

— Ah, dit Noir en se redressant contre le dossier de son fauteuil. Je m'étais demandé pourquoi Enziette s'était rendu à cette caverne en particulier dans la Désolation. De quoi s'agissait-il ?

— Je crois qu'il vaudrait mieux que tu ne le saches pas. Et quand le seigneur Flétrissure t'a fait cette offre, que lui as-tu répondu ?

— Eh bien, que j'y réfléchirais, naturellement ! Serais-je assez idiot pour refuser une proposition aussi alléchante ?

Arlan esquissa un nouveau rictus.

— En effet, Noir, tu es loin d'être idiot, j'en suis tout à fait conscient, bien que ton désir de rester à mon service puisse parfois m'en faire douter. Devrais-je donc surenchérir pour égaler l'offre du seigneur Flétrissure ?

Le ton de sa voix et son sourire étaient ouvertement sarcastiques, pour éviter tout malentendu dans ses propos.

— Bien sûr que non, Ari ! Tu sais déjà où Enziette est mort ! répondit Noir en affichant un sourire identique. (Il prit ensuite un air grave.) Sérieusement, Ari, je ne savais vraiment pas que penser de tout cela. Je connais une bonne partie de ton passé, et je t'ai aidé dans ta quête de vengeance, mais tu m'as toujours tenu à l'écart de tes secrets, surtout depuis qu'Enziette n'est plus. Il existe manifestement des problèmes dont j'ignore tout. De façon aussi évidente que la cicatrice que tu as sur la joue, il s'est déroulé dans cette caverne des événements que je ne comprends pas, et tout me laisse croire que, d'une manière ou d'une autre, le féroce intérêt que le seigneur Flétrissure porte à cette caverne ainsi qu'à ta personne y est fortement lié. Lorsque je voyage en territoire inconnu, je préfère avoir un guide, et il semblerait que tu sois la seule personne qui en connaisse tous les détours. Cela te gênerait-il si je menais Flétrissure à la caverne ou cela t'aiderait-il dans tes projets ? Cela pourrait-il me causer du tort ? Et à Flétrissure ? Il m'est impossible de servir efficacement tes intérêts si j'ignore tout d'eux.

Arlian dévisagea son intendant durant un long moment avant de pousser un soupir.

— Je me demande parfois comment tu fais pour me supporter, dit-il.

— Tu me paies bien ! répondit aussitôt Noir, avant qu'Arlian puisse poursuivre.

Arlian lui sourit d'un air ironique.

— Pas si bien que ça, et comme tu le dis, je te tiens à l'écart de certains de mes secrets – d'un grand nombre d'entre eux – tout en t'ennuyant avec d'autres. Et je crains de devoir poursuivre dans cette voie encore un certain temps. Toutefois, je crois que je peux te révéler celui-ci sans qu'il devienne un fardeau pour toi. Cette grotte n'était qu'une antichambre. Ce que cherchait le seigneur Enziette se trouve en dessous.

— Dans une caverne encore plus profonde ?

Arlian acquiesça.

— Dans l'une de celles où les dragons sont assoupis ? Enziette avait-il l'intention de les réveiller ?

— Je ne suis pas certain de savoir quelles étaient les intentions d'Enziette, reconnut Arlian. Réveiller les dragons, c'est une possibilité.

D'après ce qu'il avait déclaré à Flétrissure, en revanche, il avait uniquement l'intention de lui rapporter du venin de dragon.

— Et c'est ce que veut Flétrissure : du venin de dragon...

— Exactement.

— Mais pour quelle raison ? Il possède déjà un cœur de dragon et tout l'or dont il a besoin. Est-ce que cette magie nécessite d'être renouvelée ?

Arlian secoua la tête.

— Il a également une maîtresse, dit-il.

— Dame Marasa, Opale.

— Exactement.

Noir ne répondit pas, mais Arlian ressentit le besoin d'ajouter :

— Flétrissure a vu plusieurs femmes vieillir et mourir sous ses yeux, et il a développé une certaine aversion pour cette fatalité.

— C'est compréhensible, reconnut Noir. Devrais-je lui dire, alors, où se trouve cette caverne ?

Arlian fit la moue.

— Non. Le monde n'a pas besoin de cœurs de dragon supplémentaires.

Noir regarda son employeur d'un air songeur durant un long moment.

— Je ne puis m'empêcher de me demander pour quelle raison, Ari. Pourquoi t'opposerais-tu à ce que quelqu'un obtienne une plus longue espérance de vie, une santé exceptionnelle ainsi qu'une impressionnante force de caractère ? Je me demande moi-même, par exemple, pourquoi je ne partirais pas à la recherche de ce fameux venin pour mon usage personnel.

Arlian avait toujours craint d'en arriver là. Cela aurait été plus simple d'expliquer la vérité à Noir, mais même s'il se fiait à lui plus qu'à toute autre personne depuis sa fuite des mines de Fond-du-Creux, il ne se sentait pas encore prêt à partager ce secret. Enziette était parvenu à dissimuler durant des siècles ce qu'il savait de la reproduction des dragons, et Arlian n'était pas impatient au point de révéler ce secret aussi simplement.

Du moins, pas pour le moment.

Il croisa le regard de son intendant.

— J'ai mes propres raisons, mon cher Noir, et je crois qu'elles sont bonnes. Je te demande de me faire confiance à ce sujet, pour le moment. Peut-être que, avec le temps, je trouverai le moyen de tout te révéler pour que tu puisses en décider toi-même. Si un jour ma parole ne te suffit plus et que je ne souhaite toujours pas te fournir de plus amples explications, alors je ne t'en empêcherai pas. Mais si les résultats de ton expérience

correspondent à ce que je crains, je serais contraint de faire de mon mieux, à ton retour, pour te tuer. Et je ne souhaiterais vraiment pas devoir en arriver là.

Noir poussa un grognement.

— Et rappelle-toi, s'il te plaît, que ta proposition consiste à s'introduire dans une caverne où plusieurs dragons sont assoupis. Une caverne sans aucune source de lumière que ce soit. Souhaites-tu vraiment tituber dans l'obscurité et peut-être trébucher contre une griffe tendue pendant que tu cherches à tâtons du venin sur des crocs de dragon ? Ou peut-être as-tu l'intention d'emporter de la lumière ? J'ignore totalement si les dragons ont le sommeil lourd et à quel point ils sont sensibles à la lumière...

Noir fit la grimace.

— Tu marques un point, dit-il. Mais je n'ai aucune intention de me rendre dans une caverne, que ce soit pour moi-même ou pour le seigneur Flétrissure et sa concubine. Devrais-je plutôt le guider çà et là dans la Désolation et prétendre que je ne retrouve plus le chemin ? Cela pourrait le dissuader...

— Non, dit Arlian. Je soupçonne que cela pourrait accroître sa détermination, et nous lui devons bien plus qu'une telle supercherie. Il a envoyé Olifant et ses hommes à notre secours, et il n'a pas insisté pour que je lui rende ce service. Non, contente-toi de refuser son offre. Laisse-lui trouver un autre moyen de condamner dame Marasa. Cela ne nous concerne pas.

Il ne fit pas allusion au fait qu'un homme, même aussi fiable que Noir, ne puisse pas indéfiniment résister au charisme exceptionnel de Flétrissure. Arlian ne souhaitait pas prendre le risque que le cœur de dragon de Flétrissure puisse influencer Noir et le réduire à sa volonté s'ils devaient voyager tous les deux au cœur de la Désolation. Toutefois, Noir ne souhaitait certainement pas s'entendre dire une telle chose.

Arlian était si concentré sur la question de la sensibilité de Noir à l'autorité de Flétrissure qu'il n'avait pas réfléchi à la portée de ses propres paroles, jusqu'à ce que Noir répète, les yeux écarquillés :

— La *condamner* ? Quelle expression intéressante ! Es-tu donc toi aussi condamné ?

Arlian conserva son calme et se souvint de tout ce qu'il avait traversé durant les dix années précédentes : le feu, la mort et l'horreur. Sa famille, ses amis de la mine et la femme qu'il avait aimée étaient tous morts. Il vit

défiler sa propre vie, sans aucun but à part ce désir obsessionnel de vengeance. Il comprit qu'il ne pouvait même pas avoir confiance en son plus fidèle ami, et qu'il devait s'empêcher de lui divulguer ses secrets. Il considéra calmement l'éventualité que Noir puisse le trahir au profit du seigneur Flétrissure et étudia la possibilité qu'il soit peut-être un jour contraint de le tuer.

Arlan regarda Noir dans les yeux.

— Cela ne te paraît pas évident ? demanda-t-il.

Noir baissa les yeux, et le dialogue prit fin.



## LES DERNIERS VESTIGES DU SEIGNEUR DRICHÈNE

Les jours qui suivirent, Arlian demeura sans nouvelles du seigneur Flétrissure et personne d'extérieur à sa maisonnée ne le déranga. Cela lui permit de se consacrer aux préparatifs de la guerre ultime qu'il allait mener contre les dragons ainsi qu'aux besoins de ses invitées et de son personnel. La main-d'œuvre était devenue insuffisante depuis qu'il avait affranchi les esclaves d'Enziette, mais il hésitait à recruter de nouveaux serviteurs.

Il envisageait, dans quelque temps, de se débarrasser d'une de ses propriétés, mais il n'avait pas encore arrêté son choix. Le Vieux Palais était très confortable mais bien trop vaste pour l'usage qu'il en avait et trop difficile à entretenir. Il était resté inoccupé durant des années avant qu'il en fasse l'acquisition, car il était bien trop grand pour un seigneur ordinaire.

S'il ne parvenait pas à obtenir d'autres objets magiques pour les revendre et si les biens d'Enziette ne généraient pas suffisamment de revenus, il ne pourrait plus se permettre de conserver le Vieux Palais. Et la Maison grise, bien qu'elle manque de charme, était suffisamment grande pour les six femmes et lui-même.

S'il n'avait pas été question d'argent, il aurait préféré conserver le Vieux Palais et vendre la Maison grise, mais il ne souhaitait pas s'en débarrasser avant d'être certain d'avoir soigneusement étudié tout ce qu'elle contenait.

Arlian savait qu'il ne restait de Colombe qu'une caisse d'ossements dans une pièce servant de cellule, à l'étage. Au cours de sa troisième visite, il récupéra le coffre et entama les procédures pour une inhumation privée dans le jardin qui se trouvait derrière le Vieux Palais, à côté de la tombe de Douceur, où Grillon, Ruisseau, Hâtive, Lys, Chaton et Muscade pouvaient se rendre sans attirer une attention malvenue sur leur condition d'infirmités ou sur celle de Hâtive, qui était proche de son terme. Les obsèques se déroulèrent sans incident, un jour de grand vent, froid et humide.

Lors de la soirée qui suivit l'enterrement, Hâtive commença à avoir des contractions, et Arlian fit quérir la sage-femme. Le matin suivant, elle accoucha sans problème de la petite Vanniari. Celle-ci s'arrogea par la suite l'attention de tout le monde, et ce durant un certain temps.

Arlian trouva le temps d'acquérir une nouvelle épée ainsi qu'une main-gauche pour remplacer celles qu'il avait perdues dans la caverne de la Désolation, et de fabriquer quelques armes expérimentales en obsidienne à partir des réserves d'Enziette.

Il reçut une offre préliminaire de Fond-du-Creux : les possessions du seigneur Enziette comprenaient un cinquième des parts de la mine du Vieil Homme, et les autres propriétaires étaient d'accord pour vendre les leurs à un prix correct.

L'exploitant de la mine, qu'Arlian et les autres mineurs avaient appelé le Vieil Homme mais dont le véritable nom se révéla être Lithuil, avait accepté de récupérer des améthystes pour le seigneur Obsidien et d'en négocier le prix plus tard. Arlian souhaitait évidemment se rendre tôt ou tard en personne à Fond-du-Creux afin de régler ce problème, mais cela pouvait attendre. Toutefois, il fit part de son intention d'acquérir les quatre autres parts et d'amasser des réserves d'argent pour son usage personnel.

Il s'abstint de se rendre au siège de la Société du Dragon, rue de la Flèche noire. Il savait qu'il aurait dû le faire, ne serait-ce que pour y évaluer sa popularité et se renseigner sur l'emplacement des tanières des dragons, mais il ne parvenait pas encore à se résoudre à affronter les autres cœurs de dragon. Après tout, il envisageait sérieusement de tous les éliminer, à terme. Il aurait préféré trouver un remède contre la souillure draconique, mais il ne nourrissait que peu d'espoir à ce sujet ; durant sept cents ans, la Société du Dragon s'était montrée incapable d'en trouver un.

Bien sûr, la plupart de ses membres n'avaient sans doute jamais tenté de se pencher sur la question, puisque c'était le venin de dragon coulant dans

leurs veines qui les maintenait en vie. Il savait tout de même qu'Enziette avait ardemment cherché des méthodes pour réduire les effets du venin, mais il n'était parvenu à étendre son espérance de vie que de quelques années : une cinquantaine, tout au plus. S'il s'agissait là de tout ce qu'avait pu accomplir Enziette durant des siècles de travail, Arlian ne voyait pas comment il pouvait espérer faire mieux.

Cela signifiait que les cœurs de dragon devraient périr s'il souhaitait exterminer les dragons.

Et cela signifiait également que lui, Arlian du mont Fuligineux, devrait se charger de tous les tuer.

En outre, en tant que membre de la Société du Dragon, Arlian avait juré de partager toutes les informations qu'il pouvait obtenir à propos des dragons, mais il n'était pas encore prêt à révéler les grands secrets dont il avait pris connaissance auprès d'Enziette, pas plus que ce dernier l'avait été. Enziette avait jugé opportun d'ignorer cette partie du serment. Arlian n'appréciait guère la comparaison avec son ancien ennemi, mais il comprenait tout à fait la raison pour laquelle celui-ci avait gardé le silence. Arlian pensait que, à un moment ou à un autre, il lui serait nécessaire de révéler la vérité, mais il espérait que ce soit le plus tard possible. Il avait besoin de temps pour réfléchir, pour établir un plan, pour se préparer aux réactions des autres et pouvoir les anticiper. Heureusement, le serment ne l'obligeait pas à révéler *sur-le-champ* ce qu'il apprenait. Il finirait par tout leur avouer, au moins pour leur expliquer pourquoi il désirait les tuer.

Se rendre au siège de l'organisation et prétendre que rien n'avait changé, faire face à leurs questions à propos de la mort d'Enziette, les regarder dans les yeux et leur parler en sachant pertinemment qu'un jour viendrait où il devrait les tuer... Arlian n'y était pas préparé.

Il ne s'était pas rendu au siège de la Société du Dragon, n'avait pas invité un seul de ses membres chez lui – pas même Givre – et n'était pas non plus entré en contact avec eux. Si l'un d'eux s'était rendu au Vieux Palais, il l'aurait accueilli aussi poliment que possible, mais il ne parvenait pas à se résoudre à chercher la compagnie d'hommes et de femmes qu'il avait l'intention de supprimer.

Il s'était demandé ce qu'ils pouvaient se dire entre eux, et si Clou et Bedaine se souciaient de leur propre destin. Eux *savaient* qu'il avait l'intention de les tuer un jour ou l'autre, tandis que les autres l'ignoraient encore. Il ne les fit pas rechercher, mais il écoutait les ragots colportés par

ses invités et ses serviteurs, et posait parfois des questions dans l'intention d'obtenir des nouvelles récentes à leur sujet.

Les membres de l'organisation faisant partie des personnes les plus puissantes et les plus riches de la cité, les commérages allaient bon train. Balbutiement et Grillon semblaient en être les meilleures sources, bien qu'Arlian ait eu du mal à s'imaginer comment cette dernière, nouvellement arrivée dans la ville et confinée dans le palais à cause de son inaptitude à marcher, parvenait à savoir autant de choses.

Arlian apprit avec intérêt que le seigneur Drichène n'avait désigné aucun héritier. Cela n'était guère surprenant de la part d'un homme qui ne possédait aucune famille et qui pensait vivre indéfiniment, mais cela s'était néanmoins révélé très intéressant.

Drichène ayant négligé cet aspect des choses, d'après la coutume ancestrale, ses biens avaient été attribués au duc de Manfort. On laissa un peu de temps s'écouler afin que l'information circule et que les représentants du duc fassent le tri dans les possessions du défunt pour mettre de côté tout ce qu'ils pensaient que le duc préférerait garder pour lui ; le reste était destiné à une vente aux enchères quand le duc le jugerait opportun.

Cette occasion se présenta quelque dix-neuf jours après le retour d'Arlian à Manfort, lorsque le sentiment de nouveauté qu'avait occasionné l'arrivée de Vanniari commença à s'estomper, mais avant qu'Arlian se sente prêt à reprendre l'ennuyeux tri des effets personnels du seigneur Enziette ou à s'aventurer hors de la ville pour se rendre à Fond-du-Creux.

Bien qu'Arlian n'ait pas été étonné outre mesure de l'absence d'héritier de Drichène, l'annonce de la vente fut pour lui une heureuse surprise. Il avait imaginé, jusqu'à preuve du contraire, que l'on s'était occupé depuis longtemps des biens de Drichène, puisque le seigneur Toribor et les autres avaient apporté à Manfort la nouvelle de sa mort depuis bien longtemps. L'assassin de Drichène savait également que son employeur avait trouvé la mort, l'information n'était donc guère confidentielle.

Arlian comprit qu'il avait sous-estimé le temps nécessaire aux préparatifs d'une vente aux enchères, mais quelle qu'ait été la raison de ce retard, cela lui convenait. En découvrant que ce problème n'avait pas été réglé, il se rendit compte que cela lui donnerait l'occasion de voir si Drichène, qui avait été l'un des compagnons les plus proches d'Enziette, avait laissé derrière lui quelque chose d'utile. Peut-être Enziette avait-il

utilisé l'un de ses cryptogrammes pour correspondre avec Drichène et ce dernier en avait-il conservé la clé. Ou peut-être Drichène avait-il tenu un journal dans lequel figureraient des observations à propos des dragons ou d'Enziette. Ce dernier avait su où trouver au moins l'une des tanières des dragons ; peut-être Drichène en savait-il plus à propos des autres. Et Arlian reconnut éprouver une certaine curiosité à propos d'archives que Drichène aurait pu laisser derrière lui au sujet du recrutement d'un assassin.

Par conséquent, le matin du jour dit, Arlian se fraya un chemin à travers les rues grisâtres en direction de la demeure de Drichène pour assister à la première session de la vente aux enchères. La quantité de biens concernés contraignait la vente à se dérouler sur plusieurs jours, chaque séance proposant un assortiment d'effets personnels, de mobilier et de biens commerciaux et se poursuivant jusqu'à ce que le commissaire-priseur estime que l'intérêt des acheteurs s'était estompé.

Arlian marchait seul. Noir était occupé avec les affaires de la maisonnée et se désintéressait de ce qu'il appelait une procédure macabre, et Arlian n'avait trouvé personne susceptible de l'accompagner pour une telle mission. Il n'avait établi aucun contact avec dame Givre depuis son retour à Manfort, et ses invitées ne pouvaient guère envisager de se rendre à une manifestation où les gens étaient supposés se lever pour placer des enchères et se déplacer de pièce en pièce. Arlian se rendit compte qu'il ne possédait pas d'autres amis à Manfort, et ce fut pour lui une découverte plutôt déprimante. Il descendit donc seul la colline, emmitouflé dans sa cape, en direction de la demeure de Drichène.

À son arrivée, le portail et la porte d'entrée étaient ouverts, gardés par un unique valet aux traits soucieux. Arlian lui tendit sa cape et n'attendit pas qu'on l'accompagne jusqu'à la vente. Il trouva aisément les lieux en se guidant grâce à la mélodie du commissaire-priseur. Il traversa le vestibule, longea un couloir aux murs de pierres blanches et pénétra dans un salon de bonne taille mais tout de même bondé, où au moins une dizaine d'acheteurs potentiels s'étaient attroupés autour du commissaire-priseur.

D'autres acheteurs erraient dans les nombreuses pièces de la demeure, remarqua Arlian, et comme il n'éprouvait aucun intérêt pour le mobilier du salon, il se mit à déambuler dans une galerie bordée de miroirs, où étaient dispersés des seigneurs et des dames, qui passaient le mobilier en revue. Personne ne se rendit compte de sa présence, et il ne chercha pas à s'imposer. Il observa les participants.

La plupart lui étaient inconnus. Il connaissait chacun des membres de la Société du Dragon et il avait fait connaissance avec les nombreux résidents les plus riches et les plus puissants de Manfort au bal qu'il avait tenu au Vieux Palais, mais ceux qui participaient ce jour-là aux enchères se trouvaient légèrement plus bas sur l'échelle sociale et cherchaient à acquérir à bas prix des articles qu'ils n'auraient habituellement pas pu se permettre d'acheter.

Il longea la galerie en direction de la porte d'un autre salon et s'immobilisa devant l'entrée de la pièce.

Le duc de Manfort se trouvait dans le salon. Il discutait avec des membres de sa cour. Arlian préféra ne pas s'immiscer et fit demi-tour.

Il était logique que le duc en personne soit présent, puisque les enchères se faisaient à son profit. Il était vraisemblablement venu pour superviser les ventes et s'assurer que les prix atteints étaient satisfaisants. C'était logique, mais Arlian n'y avait pas vraiment songé. Il se maudit pour cette erreur d'inattention : cela aurait pu être l'occasion pour lui de sonder le duc à propos de l'aide qu'il aurait éventuellement pu lui accorder dans sa guerre contre les dragons. S'il allait le voir si peu préparé, cela pouvait se terminer en désastre...

Mais il aurait le temps d'y réfléchir, pendant que les enchères se poursuivraient. Il parviendrait peut-être à trouver une approche adéquate.

Pour le moment, il décida de regagner la pièce où se trouvaient la plupart des enchérisseurs. Il retourna au petit salon et découvrit qu'ils étaient en train de se déplacer vers la salle de réception adjacente.

Arlian suivit le mouvement et se joignit à la foule durant l'heure qui suivit, mais il se contenta de placer des enchères décousues, et uniquement sur des livres et certains effets personnels, dans l'espoir d'obtenir des informations sur les activités de sorcellerie de Drichène. Il n'avait nullement besoin de mobilier de seconde main, et aucun article en rapport avec Enziette n'était visiblement proposé à la vente.

Dans la salle de réception, il n'acheta rien d'autre qu'une liasse de documents, qui, après vérification, se révéla contenir les comptes de la propriété et donc être sans aucun intérêt.

Ensuite, le commissaire-priseur se rendit dans la grande et élégante bibliothèque du seigneur Drichène, et Arlian le suivit. Mais la transition le rendit vivement mal à l'aise. Son regard quitta le commissaire-priseur pour se porter sur la balustrade à laquelle Étincelle et Furet avaient été pendues.

Les corps avaient été décrochés des mois auparavant, mais cette douloureuse image était toujours ancrée dans son esprit.

Il se força à se concentrer sur le commissaire-priseur et, un moment plus tard, sur le petit groupe qui accompagnait le duc. Ce dernier et une demi-douzaine de ses courtisans avaient gravi un escalier dérobé et se trouvaient désormais sur le balcon qui surplombait le commissaire-priseur, observant la foule et le déroulement des enchères.

Cela le fit de nouveau penser, avec encore plus de force, aux pendues. Un petit seigneur vêtu de satin vert pâle, le membre du groupe le plus éloigné du duc, avait posé son coude sur la balustrade du balcon, à une quinzaine de centimètres de là où le nœud coulant qui avait tué Furet avait été noué. Arlian tenta de ne plus y penser et passa en revue le petit groupe du duc.

À peu près la moitié des compagnons du duc étaient des cœurs de dragon, remarqua Arlian. Il y en avait également une poignée parmi la foule des acheteurs potentiels, en contrebas. La Société du Dragon dominait la plupart des richesses et du pouvoir de Manfort, après tout. Arlian s'était douté qu'une petite partie de ses membres, au moins, aurait assisté à cette vente.

Comme dans la galerie, personne ne lui prêta attention, même si les cœurs de dragon, contrairement aux autres, savaient sans conteste qui il était. Il se demandait s'ils étaient concentrés sur les enchères au point de ne pas l'avoir remarqué ou s'ils faisaient délibérément mine de ne pas le voir. Après tout, Arlian comprenait que l'on puisse ignorer l'homme qui avait tué quatre éminents seigneurs, dont trois cœurs de dragon, mais il jugea plus probable que sa présence soit passée inaperçue, car il ne s'était pas fait remarquer outre mesure et s'était rendu chez Drichène sans escorte.

Quoi qu'il en soit, Arlian saisit cette occasion pour observer l'élite de la cité, l'entourage du duc et les membres de la Société du Dragon, ce qui lui serait sans doute d'une plus grande utilité que n'importe quel achat. Il remarqua immédiatement que le seigneur Hardior, qui avait perdu les bonnes grâces du duc quelque temps auparavant, avait visiblement investi la fonction de conseiller en chef, à présent qu'Enziette et Drichène étaient morts.

Dame Givre, autrefois haut conseiller du duc, n'assistait pas à la vente, et les autres courtisans présents ne détenaient manifestement pas des rôles

importants. Seul Hardior se trouvait auprès du duc, tandis que les autres se tenaient à une distance respectueuse derrière lui.

Arlian avait fait la connaissance de ce seigneur lors du grand bal qu'il avait organisé pour présenter le seigneur Obsidien aux dirigeants de Manfort, mais il n'avait pas beaucoup eu affaire à lui par la suite. Le seigneur Hardior était membre de la Société du Dragon, bien sûr – l'organisation, qui œuvrait en coulisse, détenait la plus grande partie du pouvoir à Manfort –, mais il n'avait pas assisté à l'initiation d'Arlian et n'avait par conséquent pas pris part à la rituelle séance de questions à laquelle il avait été soumis. Arlian avait toutefois échangé quelques politesses avec lui à diverses occasions.

Il se rappela que le seigneur Hardior, d'après certaines informations, avait été évincé du cénacle du duc un ou deux ans auparavant, et que la responsabilité, d'après la rumeur, en incombait au seigneur Enziette. Maintenant qu'Enziette était mort, toutefois, le seigneur Hardior avait retrouvé les bonnes grâces du duc, et il était là, impeccablement vêtu de dentelle blanche et de velours brun, serré contre le duc, lui chuchotant des plaisanteries à l'oreille, lui faisant remarquer avec discrétion les plus jolies femmes présentes dans l'assemblée, tandis que les autres conseillers se tenaient à distance respectueuse et que le duc souriait et gloussait en lui répondant. Le seigneur Hardior avait manifestement su tirer profit de l'absence d'Enziette.

C'est alors, tandis que le commissaire-priseur déclamait sa prose à propos d'un ennuyeux ouvrage de généalogie, que Hardior jeta un coup d'œil sur la foule et remarqua qu'Arlian était en train de l'observer.

Leurs regards se croisèrent, et Hardior afficha un sourire.

Arlian se demanda ce que pouvait signifier ce sourire. Il paraissait relativement amical, mais il savait que, avec les cœurs de dragon il était impossible de se fier aux apparences. Il ne s'agissait pas du sourire froid d'un ennemi observant sa proie, ni du mépris caustique qu'Arlian avait souvent vu Enziette afficher. Il avait l'impression qu'il s'agissait d'une sincère démonstration de cordialité.

Il pouvait s'agir d'une affection feinte, bien sûr, dans l'intention de faire croire à Arlian qu'il possédait un allié jusqu'à ce que les mâchoires d'un piège se referment sur lui. Hardior pouvait très bien s'apprêter à arrêter Arlian pour le meurtre du seigneur Drichène et trouver ironique et satisfaisant de le voir là, au sein même de la demeure de ce dernier.



Si l'on devait l'inculper d'un crime, c'était bien celui de Drichène, puisque les autres forfaits significatifs d'Arlian s'étaient tous déroulés au cours de duels équitables et honnêtes. Il avait tué Drichène de sang-froid, alors que ce dernier n'avait pas encore dégainé son épée, et ce devant témoins. Si Hardior souhaitait briser Arlian, il s'agissait là de la meilleure accusation à porter contre lui.

D'un autre côté, le seigneur Hardior pouvait très bien avoir apprécié qu'Arlian ait supprimé Enziette et Drichène de façon définitive et conduit Givre loin de la ville durant plusieurs mois, privant ainsi le duc du soutien de ceux en qui il avait confiance.

Cela pouvait devenir intéressant. Un allié politique lui serait très utile pour mener à bien les préparatifs de la guerre qu'il comptait mener contre les dragons et la Société du Dragon. Arlian inclina la tête et lui sourit à son tour.

Durant un moment, les deux hommes se sourirent mutuellement. Puis Hardior se pencha et chuchota quelque chose à l'oreille du duc. Il désigna Arlian d'un geste.

Le duc suivit le doigt de Hardior du regard jusqu'à ce qu'il trouve Arlian, puis il lui sourit et le salua de la main.

En réponse, Arlian fit une légère révérence. Quelques têtes se tournèrent alors dans sa direction, mais personne ne fit de commentaires. Il crut remarquer quelques visages surpris parmi les cœurs de dragon, mais ces expressions furent très fugitives.

Ils reportèrent ensuite tous leur attention sur la vente tandis que l'ouvrage de généalogie trouvait preneur pour seulement sept ducats et qu'un infâme recueil d'histoires érotiques de dame Arinia, la source d'un énorme scandale trois siècles auparavant, était mis aux enchères.

Le duc avait paru favorablement disposé à son égard, et Arlian se demanda s'il pouvait tirer profit de cette situation. Mais il se trouvait en bas, faisant semblant de participer aux enchères, alors que le duc observait la scène du balcon, et il ne trouva aucun moyen de se rapprocher suffisamment de lui pour lui parler sans enfreindre l'étiquette.

D'ailleurs, il n'aurait pas la possibilité de s'entretenir avec lui sans éviter que le seigneur Hardior puisse prendre part à la conversation, et Arlian n'avait pas suffisamment connaissance des intentions et de l'état d'esprit de ce dernier pour pouvoir courir ce risque.

Il fit la moue et tenta d'ignorer poliment ceux qui se trouvaient sur le balcon... ainsi que l'image insoutenable de Furet se balançant au bout d'une corde.

## UNE DISCUSSION AVEC LE SEIGNEUR HARDIOR

Bientôt, Arlian commença à être gagné par l'ennui et tourna les talons en vue de quitter les lieux. Il n'y avait rien d'intéressant à acheter, pour autant qu'il puisse l'établir, et il avait vu ce qu'il avait voulu : l'élite de Manfort semblait s'être accommodée de la disparition des seigneurs Enziette et Drichène sans grand bouleversement, et il lui avait paru évident que le duc de Manfort demeurait un imbécile facilement manipulable et que la Société du Dragon maintenait toujours une solide emprise sur lui.

Et personne ne s'était montré ouvertement hostile envers lui. En fait, Hardior et le duc lui avaient même paru plutôt cordiaux. Si quelqu'un avait eu l'intention de venger la mort de ceux qu'Arlian avait tués, il ne l'avait pas affiché de façon directe. Cela lui rendrait la vie plus facile. Il ne serait pas contraint de porter son attention ailleurs lorsqu'il entamerait les préparatifs de campagne contre les dragons. Il avait imaginé que le seigneur Toribor, sans doute avec l'aide du seigneur Clou, aurait élevé l'organisation contre lui et l'aurait fait passer pour un paria, mais il n'avait pas remarqué le moindre signe allant dans ce sens.

Ni Toribor ni Clou ne s'étaient rendus à la vente aux enchères, cependant, pas plus que la grande majorité des autres cœurs de dragon. Arlian se rappela qu'il ne pouvait pas se permettre de se montrer trop confiant quant à sa sécurité. Ils pouvaient très bien avoir élaboré un plan pour s'occuper de celui qui avait fait le serment de tous les éliminer.

Flétriature le voulait vivant, mais personne d'autre n'avait envoyé qui que ce soit pour arrêter l'assassin de Drichène.

Il marqua une pause sur le pas de la porte afin d'ajuster sa cape. Dehors, le ciel était gris, de la même teinte que les pavés des rues, au-delà du portail d'entrée, et l'atmosphère était fraîche, la fin de l'hiver poussant ses derniers soupirs. Il était sur le point de sortir et de laisser le valet refermer la porte derrière lui lorsqu'il entendit des bruits de pas ainsi qu'un toussotement poli derrière lui.

Il se retourna et remarqua le seigneur Hardior, de l'autre côté du petit vestibule, un bras appuyé avec élégance sur le chambranle de la porte.

— Seigneur Hardior, dit Arlian. Quel plaisir de vous voir !

— Seigneur Obsidien, répondit Hardior en faisant un pas en avant et en s'éloignant du pas de la porte. J'espérais pouvoir vous rencontrer.

Arlian jeta un coup d'œil au valet qui attendait et dit :

— J'étais sur le point de partir. Devrais-je rester ?

— Oh, de grâce, je ne voudrais pas vous retarder... Mais peut-être pourrais-je vous accompagner jusqu'au portail ? Une conversation, même brève, suffit parfois à égayer une journée, ne croyez-vous pas ?

— En effet, répondit Arlian. Je serais ravi de faire quelques pas en votre compagnie.

Il effectua un léger salut puis se retourna et se dirigea de nouveau vers la sortie. Il fit deux pas dans l'allée en direction du portail, puis il marqua une pause jusqu'à ce que le seigneur Hardior apparaisse à ses côtés.

— Votre carrosse vous attend-il ? demanda Hardior.

— Je suis venu à pied, dit Arlian. Et vous ?

— Je suis venu en compagnie de monsieur le duc, répondit Hardior. Puisque j'ai renoncé au plaisir de sa compagnie pour le restant de l'après-midi, je me retrouve du coup, moi aussi, à pied.

— S'il vous sied, nous pouvons poursuivre notre flânerie au-delà du portail. J'imagine que si vous avez abandonné monsieur le duc à cause de moi, vous souhaitez m'entretenir de quelque affaire urgente...

Arlian s'exprimait en descendant l'allée d'un pas tranquille, Hardior marchant à ses côtés.

Il s'agissait d'une occasion rêvée pour sonder le seigneur Hardior et en apprendre un peu plus sur la façon dont il était perçu au sein de la cour du duc et de la Société du Dragon. Arlian essaya de ne pas afficher sa joie et se limita au contraire à un petit sourire courtois.

Hardior souriait aussi.

— Sans doute pas urgente, monseigneur, mais assurément de quelque importance.

— De grâce, dites-m'en plus.

— C'est assez simple : je souhaiterais connaître vos intentions.

Arlian le regarda de travers. Il ne s'était pas attendu à une approche aussi directe.

— Mes intentions ?

— Tout à fait. Vous avez privé monsieur le duc de deux de ses fidèles conseillers, et bien qu'il ne mette pas votre honneur en doute et qu'il ne discute pas vos raisons, il souhaiterait savoir si vous comptez lui en supprimer d'autres. Il se dit que, peut-être, votre intention est de gagner le pouvoir à Manfort et par conséquent d'éliminer vos rivaux.

Ils atteignirent le portail, où un portier, sans dire un mot, les regarda passer. Il n'était pas là lorsque Arlian était arrivé, et ce dernier aurait préféré qu'il soit également absent à ce moment précis.

— Mon cher Hardior, dit Arlian, je ne suis nullement intéressé par le pouvoir. Je sais que vous n'étiez pas présent lors de mon... passage, rue de la Flèche noire, mais vous avez certainement eu vent de ce qu'il s'y est dit.

Il songea qu'il n'était pas judicieux de faire allusion à la Société du Dragon alors que le portier était toujours à portée de voix, mais il était certain que Hardior avait fait le rapprochement.

— On entend tellement d'histoires, Obsidien, qu'on ne sait plus que croire. Je préférerais que vous m'expliquiez de façon directe pourquoi vous êtes venu à Manfort et ce que vous comptez faire dans cette ville.

— J'y suis venu pour me venger, monseigneur, dit Arlian.

Il ne voyait aucune raison d'éluder la question. Ses objectifs n'étaient guère tenus secrets au sein de l'organisation, et ils se trouvaient désormais trop loin dans la rue pour que le portier puisse l'entendre. La rue n'était pas totalement déserte, mais les habitants de la cité n'étaient pas nombreux en ce jour morose, et ils paraissaient tous avoir hâte de rentrer chez eux pour s'abriter du froid humide plutôt que d'écouter une discussion entre deux seigneurs.

— Alors que je n'étais qu'un enfant, j'ai été injustement réduit en esclavage et vendu à une mine de Fond-du-Creux, et j'ai fait le serment de retrouver et de tuer les sept personnes impliquées dans ce crime honteux. Plus tard, je me suis lié d'amitié avec des femmes que l'on avait mutilées et

que l'on a ensuite tuées, sur un caprice de six seigneurs. J'ai donc également juré de venger ces pauvres âmes.

— Cela fait un total de treize hommes, tout de même, dit Hardior.

Arlian secoua la tête.

— Non, dit-il. Dix hommes et deux femmes, car l'un des six seigneurs était Enziette, qui était également celui qui était responsable de ma réduction en esclavage.

— Et êtes-vous parvenu à vous débarrasser de tous ?

— J'ai retrouvé les dix hommes, dit Arlian, et huit d'entre eux sont morts. Deux des six seigneurs, Clou et Bedaine, sont toujours en vie, et je n'ai pas été en mesure de localiser les deux femmes. L'une d'elles est censée être morte depuis des années, et l'autre a fui Manfort et n'y est jamais retournée.

Il se souvint tardivement de Renverse-Lampe. Il n'avait pas donné pour instruction aux émissaires qu'il avait envoyés à Fond-du-Creux de rechercher un surveillant, il ignorait donc si Renverse-Lampe était toujours en vie.

Si c'était le cas... eh bien, il s'agissait d'un problème mineur par rapport aux dragons, et il n'était pas certain de savoir s'il voulait le régler ou non. Il décida de ne pas y faire allusion.

— Et qu'allez-vous faire, maintenant ? demanda Hardior. En tant que membre de la Société du Dragon, vous avez fait le serment de ne pas tuer Clou et Bedaine tant qu'ils se trouvent dans l'enceinte même de la ville. Avez-vous l'intention de partir à la poursuite de ces deux femmes ?

— J'ai rassasié ma soif de vengeance contre les hommes et les femmes, monseigneur. Il se peut qu'un jour je tue Clou et Bedaine. Clou a consenti à m'affronter à la sortie de la ville lorsque je me serai occupé de Bedaine, et il se peut que j'accepte son offre... ou pas. Bedaine et moi nous sommes déjà affrontés, et nous savons ce que nous valons l'un et l'autre. Aujourd'hui, je crois que la situation peut en rester là, mais il est toujours possible que nous nous affrontions de nouveau, un jour.

Le souvenir de ce duel nocturne dans les rues obscures de Chêne-Liège, qui s'était achevé avec Toribor étendu en sang dans les détritrus, lui revint en mémoire, et il se surprit à penser qu'il devrait rendre visite au seigneur Toribor pour discuter des affaires qui étaient restées en suspens. Il aurait dû y penser plus tôt, en fait, mais, depuis son retour à Manfort, il avait eu beaucoup de problèmes à régler : le testament d'Enziette, la pénurie

d'objets magiques que lui avait signalée Isein, la visite de Flétrissure, la naissance de Vanniari...

Il ne souhaitait plus vraiment tuer le seigneur Toribor, mais il avait déclaré, là-bas, dans les rues de Chêne-Liège, que leur querelle n'était pas terminée. Et, bien sûr, il avait l'intention de tuer, un jour ou l'autre, l'ensemble des cœurs de dragon. Il pourrait être judicieux de connaître les intentions de Toribor. Consistaient-elles nécessairement à l'affronter de nouveau ?

Il se rappela qu'il avait fait une promesse à Toribor, à Chêne-Liège. Il lui avait certifié qu'il écouterait ce qu'Enziette avait à lui dire avant de le tuer. Toribor avait cru que la mort d'Enziette aurait déclenché une attaque des dragons sur l'ensemble des Terres des Hommes et mis fin à la période de paix qui régnait entre l'humanité et les dragons depuis désormais près de sept siècles.

Il s'était en effet agi d'une conviction assez raisonnable puisque c'était l'accord d'Enziette qui avait permis de mettre un terme aux anciennes guerres draconiques. Enziette était mort depuis des mois, cependant, et Arlian n'avait entendu aucune rumeur selon laquelle les dragons seraient sortis de leurs cavernes. Il semblait que la catastrophe envisagée n'était pas survenue. Arlian se demanda ce qu'en pensait Toribor.

Il fallait vraiment discuter de tout cela avec lui.

En revanche, il ne souhaitait vraiment pas en parler à Hardior. Ces problèmes ne concernaient que Toribor et lui, et il ne s'agissait pas des affaires de Hardior.

— Quant aux deux femmes, si elles sont toujours en vie, je pense que cela ne vaut pas la peine de les poursuivre, ajouta-t-il après coup. Mais je saurai m'occuper d'elles si je croise leur chemin.

Dague et Quenotte n'avaient été que de simples outils dans la main d'Enziette, du seigneur Dragon. Leur maître ayant disparu, il ne s'agissait plus aux yeux d'Arlian que de deux crapules dans un monde où pullulaient leurs semblables.

— Lorsque vous aurez affronté et tué Bedaine et Clou, en partant du principe que vous parveniez à accomplir de tels actes et à y survivre, que ferez-vous ? demanda Hardior. Avez-vous des projets au-delà de cette vengeance que vous avez jusqu'à présent poursuivie si diligemment ?

Arlian afficha un sourire en coin.

— J'ai en effet des projets, monseigneur, car je ne vous ai pas encore fait part de mon ultime quête de vengeance. Ces hommes sont mes ennemis les moins importants. Ma famille a été massacrée par trois dragons alors que je n'étais encore qu'un enfant, et j'ai fait le serment de les retrouver et de les détruire, ou de périr en tentant d'accomplir ma quête.

Il ne fit pas allusion au fait qu'il avait l'intention de tuer *tous* les dragons, cela aurait paru bien trop prétentieux.

— Ah ! s'exclama Hardior en écartant les mains. J'en ai entendu parler, monseigneur, mais je ne pouvais guère croire que l'homme qui avait tué le seigneur Enziette pouvait être aussi insensé.

Arlian avait eu raison de ne pas déclarer l'ensemble de ses intentions. Avec méfiance, il jeta à Hardior un rapide coup d'œil.

— Le seigneur Enziette s'est lui-même donné la mort, dit-il. Je n'ai jamais dit que je l'avais tué, simplement qu'il était mort.

— Je n'essaie nullement de vous piéger, Obsidien. Il existe manifestement certains mystères que je ne parviens pas à élucider... dont celui qui se trouve sur votre joue, car une telle marque n'a pas pu être laissée par une lame. Je ne vous demande pas de vous expliquer. Il se peut que je ne sache jamais vraiment ce qui est arrivé au seigneur Enziette, mais cela ne me dérange pas outre mesure. De mon point de vue, le fait de savoir qu'il est mort et que vous ne cherchez pas à prendre sa place me suffit.

— Cela ne m'intéresse pas de le remplacer à la cour du duc, dit Arlian. Toutefois, il m'a désigné comme l'héritier de ses biens et de ses propriétés, et j'ai accepté ce rôle.

— Grand bien vous fasse. Je préfère savoir ses biens entre vos mains plutôt qu'au centre de querelles ou mis aux enchères, comme ceux de Drichène, pour remplir à ras bord les coffres du duc.

Arlian s'arrêta de marcher et se retourna pour faire face à Hardior.

— Monseigneur, dit-il, parlons franchement. Vous avez dit vouloir me parler d'un sujet de grande importance, et pourtant, vous ne m'interrogez qu'à propos de mes propres intentions. Même si celles-ci ont de l'importance pour *moi*, je ne parviens pas à comprendre l'importance qu'elles revêtent pour *vous*. Même si j'espérais vraiment m'arroger votre position à la cour ou renverser votre influence de quelque façon que ce soit, je ne vous en ferais certainement pas part. Je présume que vous ne vous donneriez pas tant de peine uniquement pour entendre mes protestations



d'innocence : que pourrais-je vous dire de plus ? Alors pour quelle raison avons-nous cette conversation ?

Hardior lui sourit.

— Aussi direct qu'Enziette, hein ? constata-t-il. Très bien. Oui, j'attendais que vous démentiez toute aspiration au pouvoir à Manfort, mais je me crois capable de juger de votre sincérité. En outre, puisque vous semblez vraiment être fou, j'avais pensé que vous me donneriez volontiers une liste des personnes que vous aviez l'intention d'assassiner, pour que je puisse agir en conséquence. Il semblerait que vous veniez de le faire. Vous avez fait allusion à Clou et à Bedaine et m'avez affirmé qu'il n'y en avait pas d'autres, et je vous crois. Clou n'a pas la moindre importance politique, puisqu'il s'est retiré de la cour avant même que le duc actuel soit né. Bedaine n'est impliqué dans aucune faction depuis la mort d'Enziette et semble être un homme presque brisé, dont on peut aisément se charger, puisqu'il passe le plus clair de son temps à s'entraîner au maniement de l'épée plutôt que de faire de la politique. J'ai bon espoir, monseigneur, de pouvoir vous convaincre, en tant qu'héritier d'Enziette et homme extrêmement riche, de soutenir ouvertement ma position à la cour. Cela renforcerait ma réputation, et, en échange, je m'assurerais qu'il n'y ait pas d'enquête à propos de la mort de Drichène, à l'auberge de Chêne-Liège.

— Je vois.

Arlan devait admettre qu'un tel accord pouvait avoir des avantages, lui éviter de s'inquiéter à propos de l'intervention du duc dans ses affaires, mais il ne put s'empêcher d'ajouter d'un ton sarcastique :

— Et quelle place les dragons prennent-ils dans vos calculs ?

— Pour le moment, aucune, répondit Hardior. Même s'il est vrai que Bedaine a bredouillé quelque chose à propos de secrets et d'arrangements que le seigneur Enziette aurait pu faire, je pense que la situation va perdurer tel qu'elle le fait depuis des siècles : les dragons resteront dans leurs cavernes la plupart du temps, les quittant à l'occasion lorsque le climat le leur permet pour détruire quelques malheureux hameaux ; nous les ignorerons et nous contenterons de nous occuper de nos affaires. Si vous comptez sérieusement les supprimer, vous trouverez, bien sûr, la mort au cours de ce procédé, ce qui sera malheureux, mais nous autres, nous continuerons sans vous. J'espère seulement que, ce faisant, vous ne les excitez pas suffisamment pour provoquer la destruction d'un village ou deux. Si, comme j'ose l'espérer, vous trouvez opportun de consacrer de

nombreuses années aux préparatifs de vos projets, nous aurons alors le plaisir de votre compagnie aussi longtemps que cela durera.

Arlan le regarda fixement sans dire un mot durant un long moment, et le sourire de Hardior perdit de son intensité.

— Vous n’avez pas connaissance de tous les secrets, monseigneur, dit enfin Arlian. Il est probable qu’Enziette ait menti à Bedaine, ou, du moins, il ne s’agissait tout au plus que d’une partie de la vérité. Mais Enziette a passé près de mille ans à effectuer des recherches sur la nature des dragons, et il m’a désigné comme héritier de son savoir. Je suis peut-être fou, monseigneur, mais je crois connaître un moyen de supprimer les dragons. S’il s’avère que je ne suis pas fou et si je parvenais à en tuer un ou davantage, que se passerait-il ?

Le sourire de Hardior s’effaça totalement.

— Me demandez-vous ce que je ferais si vous parveniez à tuer un dragon ?

— Tout à fait. Et permettez-moi également de vous demander ce que vous feriez si je parvenais à *tous* les tuer.

Impassible, Hardior hésita avant de répondre.

— Eh bien, vous deviendriez le héros le plus célèbre de l’histoire de Manfort, naturellement ! On vous accorderait tout ce que vous demanderiez.

— Tout ? Même la mort de certaines personnes ?

— Clou et Bedaine ?

— Sans doute. Et peut-être d’autres.

Hardior déglutit, puis il secoua la tête.

— C’est parfaitement absurde. Votre folie reprend le dessus, monseigneur. Cessons d’aborder ce sujet tant qu’il demeure du domaine du pur fantasme.

— Comme il vous plaira, monseigneur.

Arlan se retourna et se remit à marcher.

Hardior hésita, puis il se tourna dans l’autre direction.

— Je vous souhaite une bonne journée, monseigneur, dit-il.

Arlan répondit avec un geste de la main et poursuivit sa route.

Cette idée selon laquelle il pourrait passer des années à effectuer les préparatifs de son assaut contre les dragons – la possibilité qu’il puisse finalement ne jamais passer à l’acte – l’exaspéra.

Il prendrait son temps pour se préparer, car, s'il se précipitait, il se ferait certainement tuer, mais il ne retarderait pas indéfiniment l'échéance. La tentation était certes réelle, mais il n'y succomberait pas. Il ferait la démonstration à Hardior, ainsi qu'à tous les habitants de Manfort, qu'il était peut-être fou mais qu'il n'était ni un imbécile, ni un couard. Il pourchasserait les dragons, et il le ferait bientôt.

Peut-être les Arithéiens et lui-même se rendraient-ils ensemble à Fond-du-Creux afin de régler leurs affaires sur place, d'y charger une caravane d'argent et d'améthystes en vue de se rendre en Arithei, puis de prendre la route du sud.

Et une fois dans la Désolation, les Arithéiens poursuivraient en direction des Régions Limitrophes, tandis que lui virerait vers l'est et se dirigerait vers la caverne où Enziette avait trouvé la mort et où se trouvait l'antre des dragons.

Dans l'année, se promit-il. Il prendrait la route du sud dans l'année.

## AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ DU DRAGON

Vanniari était un bébé heureux, potelé et en bonne santé, se nourrissant correctement au sein de sa mère. Hâtive adorait sa fille, mais son infirmité l'empêchait de lui prodiguer l'ensemble des soins nécessaires. Les autres invitées mutilées du seigneur Obsidien, Grillon, Ruisseau, Muscade, Lys et Chaton, ne pouvaient pas lui être d'une grande aide, et Hâtive était obligée de faire appel aux servantes du palais chaque fois qu'elle désirait qu'on aille lui chercher quelque chose ou qu'il fallait la porter. Balbutiement prit la situation en main, s'assurant que la fille de Hâtive ait toujours des vêtements propres et que son couchage soit prêt à l'accueillir à tout moment.

Arlian s'efforçait de rendre visite à Hâtive et à Vanniari au moins une fois par jour, mais il consacrait la plus grande partie de son attention à d'autres sujets.

L'une des premières choses qu'il fit lorsqu'il rentra chez lui après sa conversation avec le seigneur Hardior fut de s'atteler à la rédaction d'un message à destination du seigneur Toribor pour lui demander une entrevue.

Il éprouva quelques difficultés à composer cette lettre. Les formules d'usage, avec leurs connotations cordiales, étaient difficilement utilisables puisque leur dernière rencontre s'était soldée par un duel, qui avait pris fin lorsque Arlian avait déclaré que leur différend n'était pas résolu. En outre, il était impossible pour Arlian de coucher sur le papier ses intentions précises, car il était probable que des serviteurs lisent la note. Il lui fut même ardu de rassurer Toribor sur le fait que sa vie était toujours protégée par le serment

qu'il avait prêté auprès de la Société du Dragon, car l'existence même de celle-ci était tenue secrète.

Finalement, toutefois, après une journée entière d'efforts, Arlian eut l'impression d'avoir utilisé des termes satisfaisants, et il demanda à Noir d'aller porter le message.

Deux heures plus tard, tandis qu'Arlian s'entretenait avec le personnel de cuisine au sujet de l'heure et de l'endroit du dîner, Noir revint au palais avec la réponse de Toribor. Il la remit à Arlian sans effectuer le moindre commentaire.

Arlian déplia le message et le lut. *J'attendais de vos nouvelles avec impatience. Pour des raisons qui me paraissent évidentes, je ne me rendrai pas au Vieux Palais, ni dans la demeure qui appartenait autrefois au seigneur Enziette, et je n'admettrai pas non plus votre présence chez moi. Mais je vous rencontrerais volontiers, si vous êtes d'accord, demain, à une adresse que nous connaissons tous les deux, rue de la Flèche noire.*

Arlian réfléchit brièvement, puis il tendit le message à Noir.

— Cela me convient, dit-il. Dis-lui que je suis d'accord pour le rencontrer demain après-midi. (Il jeta un coup d'œil aux préparatifs qui se poursuivaient à quelques mètres de lui, puis ajouta :) Mais n'y va pas tout de suite. Ce sera bien assez tôt après le dîner.

Le jour suivant fut ensoleillé et chaud, idéal en ce début de printemps. Mais à cause du temps et de son rendez-vous imminent avec le seigneur Bedaine, Arlian eut du mal à se concentrer sur ses projets de vengeance contre les dragons. Il en profita donc pour se rendre sur les tombes de Douceur et de Colombe, dans le jardin, et il fut émerveillé par les pousses vertes qui émergeaient des parterres de fleurs, par les bourgeons sur les arbres et par l'odeur enivrante de la terre humide.

Il n'avait pas souvent eu l'occasion, ni le temps, de s'intéresser à de telles choses. Un an auparavant, lorsque les premiers feuillages du printemps étaient apparus, il revenait à Manfort avec toutes ses richesses, et il était trop préoccupé par son emménagement au Vieux Palais, par ses relations commerciales, indispensables au commerce de la magie arithéienne, et par l'établissement de sa réputation de seigneur excentrique le plus riche de Manfort pour pouvoir prêter attention aux changements opérés par la nature.

L'année d'avant, lorsque la nature avait commencé à s'éveiller, il s'enfuyait de *La Maison des Six Seigneurs* et trouvait refuge, avec Noir,

dans une chambre à louer, dans l'une des rues sans verdure de Manfort.

Et les sept printemps qui avaient précédé, il les avait passés dans les entrailles de la Terre, dans les galeries rocheuses des mines de Fond-du-Creux, où les saisons ne possédaient aucune signification.

Maintenant qu'il se trouvait dans le jardin, il contemplait les minuscules pousses vertes qui apparaissaient à travers les feuilles mortes, de chaque côté de la tombe de Douceur, incapable de savoir ce qu'il ressentait. La mort de Douceur était toujours une cicatrice à vif sur son cœur, un vide dans son esprit. Mais elle reposait en paix, à tout jamais libérée du seigneur Enziette, de sa douleur, de ses peurs et de ses horribles souvenirs, et, autour d'elle, le monde se régénérait, continuait à tourner sans elle.

Lui aussi devait poursuivre sans elle. Il l'avait vengée, il avait tué l'homme qui l'avait torturée pendant si longtemps et qui l'avait mortellement empoisonnée. Il avait également supprimé trois de ceux qui l'avaient maintenue en captivité, estropiée et maltraitée. Seuls Clou et Bedaine étaient toujours en vie. Il avait fait tout ce qu'il avait pu pour la remercier de sa gentillesse et de son amour.

Cela ne l'avait pas ramenée à la vie. Il n'avait pas été capable de lui procurer la vie heureuse qu'elle avait méritée. Il ne le pourrait jamais plus, elle était morte.

Ce n'était pas le cas d'Arlian. Il était toujours vivant. Il possédait une maison, il était riche et avait des amis, et il était un cœur de dragon, immunisé contre les effets du poison et des maladies. Le monde était merveilleux, capable de se renouveler, de redevenir vert et luxuriant. Il y avait un nouveau bébé à l'étage, avec sa mère, qui entamait une nouvelle vie.

Il aurait sans doute une existence longue et joyeuse. Il était libre de faire tout ce qu'il voulait.

Et il avait malgré tout l'intention de commettre des dizaines de meurtres qui aboutiraient à son propre suicide. En partant du principe, bien sûr, qu'il ne trouve pas la mort au cours de ses attaques contre les dragons.

Durant les dix années qui avaient précédé, nombre de personnes lui avaient affirmé qu'il était fou, et en regardant la tombe de Douceur, il comprit qu'elles avaient raison. Il avait fait tout ce qu'on aurait pu raisonnablement attendre de lui. Il avait éliminé Enziette et Drichène, et il avait sauvé six femmes de l'esclavage. Il avait également affranchi la totalité des esclaves d'Enziette.

Mais il ne parvenait pas à s'en satisfaire. Manifestement, il n'était pas quelqu'un de raisonnable.

Il était encore en proie au doute et à l'incertitude quant à la sagesse de sa cause lorsqu'il descendit la rue de la Flèche noire et atteignit la porte de fer noir fermée d'une barre rouge qui protégeait l'entrée du siège de la Société du Dragon.

Il savait que ce n'était sans doute pas très avisé, que tout cela ne pouvait que mal se terminer, mais il n'envisagea jamais sérieusement d'abandonner sa vengeance contre les dragons. Il se demanda simplement s'il était fou ou non de vouloir la poursuivre à tout prix. Il n'était donc pas à ce qu'il faisait lorsqu'il fut admis dans la grande salle de l'organisation, et le silence qui s'abattit soudain dans la pièce le fit sursauter. Il marqua une pause, debout dans l'embrasement de la contre-porte, et il parcourut la salle du regard, tandis qu'une dizaine de visages l'observaient en silence.

La pièce était à l'abri de la lumière du soleil printanier. La salle sans fenêtres était éclairée par environ une centaine de bougies différentes, et la lueur qu'elles diffusaient scintillait faiblement sur les dorures encaissées du plafond, les murs et le mobilier en bois vernis, se réfléchissant sur des centaines de sculptures et de bibelots. L'atmosphère était lourde et confinée, elle sentait la poussière et la cire chaude des chandelles. Les occupants de la pièce étaient disséminés autour des dizaines de lourdes tables, les épais tapis atténuant le bruit de leurs pas.

Mais tous le regardaient fixement.

Arlan, absorbé par ses propres réflexions et sa prochaine entrevue avec Toribor, n'avait pas songé à l'effet que produirait sa présence en ces lieux. Il regrettait désormais de ne pas l'avoir fait.

Il avait accusé de trahison le seigneur Enziette, le plus illustre membre de l'organisation et l'un de ses fondateurs. Il l'avait poursuivi jusqu'au cœur de la Désolation et vraisemblablement conduit à la mort. Il avait éliminé le seigneur Drichène, un autre membre éminent de l'organisation, dans une auberge de Chêne-Liège, et avait survécu à l'assassin que celui-ci avait envoyé pour le supprimer. Il avait tué le célèbre seigneur Horim en duel, à l'extérieur de la ville, et avait également juré de mettre fin aux jours des seigneurs Stiam et Toribor.

Et il n'avait pas remis les pieds dans cette salle depuis qu'il était parti à la poursuite d'Enziette.

De plus, d'après certaines informations, il possédait une nouvelle cicatrice au visage, et il était notoire au sein de l'organisation que seul un dragon pouvait laisser une telle marque sur un cœur de dragon. Naturellement, les autres voulaient le regarder, pour guetter ses faits et gestes ainsi que pour s'assurer que la cicatrice existait réellement.

Il parcourut lentement la pièce du regard, et observa les visages perdus au milieu des statues et du bric-à-brac. Et, dans un recoin éloigné, il aperçut celui, large et carré, avec un cache sur l'œil, qu'il recherchait. Sans mot dire, il traversa la salle en serpentant entre les tables et rejoignit le seigneur Toribor.

Une dizaine de paires d'yeux suivirent attentivement ses déplacements.

— Puis-je me joindre à vous ? demanda Arlian en désignant d'un geste une chaise à la table de Toribor.

— Asseyez-vous, répondit Toribor. Ne perdons pas de temps.

Arlian prit place et, durant un moment, les deux hommes se contentèrent de s'observer.

— Je présume que les politesses d'usage ne vous intéressent pas, dit finalement Arlian, en s'exprimant calmement.

— Vous m'avez porté un coup à la jambe, la dernière fois que nous nous sommes rencontrés, dit Toribor d'un ton bien plus fort. Et vous avez promis de me tuer. Je trouve cela suffisamment déplaisant pour me dispenser du raffinement social.

— Bien sûr. Néanmoins, je crois que nous devrions aborder certains sujets, poursuivait Arlian à voix basse. J'imagine que vous vous rappelez que, la dernière fois que nous avons discuté, tandis que vous saigniez abondamment, vous m'avez fait prêter un serment, me contraignant à ne pas tuer le seigneur Enziette avant de l'avoir écouté.

— Je m'en souviens, répondit Toribor aussi bas qu'Arlian.

— J'ai écouté ce qu'il avait à me dire.

— Et...

Avant que Toribor puisse en dire davantage, les deux hommes furent interrompus par un nouvel arrivant, de taille moyenne, avec une chevelure noire grisonnante, qui s'était approché de leur table. Arlian reconnut ses traits, mais il ne parvint pas à se souvenir de son nom.

— Est-ce qu'Obsidien vous menace ? demanda le nouveau venu.

Toribor leva les yeux vers lui.

— Non, répondit-il.



— Nous savons tous qu’il a l’intention de vous tuer…

— Et il a fait le serment de ne pas attenter à ma vie au sein même de la ville. Merci de vous en inquiéter, seigneur Zanère, mais je parviendrai à me charger moi-même de ce jeune freluquet.

Zanère regarda les deux hommes l’un après l’autre puis écarta les mains.

— Je voulais simplement vous proposer mon aide, mais si vous ne la souhaitez pas…

— Je n’en ai pas besoin, dit Toribor en lançant un regard furieux à Arlian. L’offre est appréciable, mais nous discutons d’affaires privées.

— Si vous changez d’avis, faites-le-moi savoir.

— Je n’y manquerai pas, monseigneur.

Zanère hésita puis s’éloigna en disant :

— C’était simplement pour vous aider. Nous ne souhaitons aucun ennui, ici.

Toribor et Arlian regardèrent Zanère s’éloigner. Lorsqu’il fut hors de portée de voix, Toribor se pencha au-dessus de la table et dit à voix basse, mais avec force :

— Que vous a dit Enziette ?

— De nombreuses choses, en vérité.

Il se remémora la conversation qu’il avait eue dans l’obscurité la plus totale de la caverne. Il se rappela qu’Enziette s’était moqué de lui et lui avait expliqué que les dragons avaient été chassés des Terres des Hommes des siècles auparavant, non pas parce que le premier duc de Manfort et ses soldats les avaient courageusement combattus, mais parce qu’Enziette les avait fait chanter et avait menacé de tuer les plus jeunes.

Il n’avait pas l’intention de révéler tout cela au seigneur Toribor, ni de lui décrire comment Enziette était mort en libérant un dragon de son propre cœur.

— Ce que je voulais vous expliquer, dit-il, c’est qu’Enziette vous a menti. Il avait affirmé que s’il mourait, les dragons reviendraient. Eh bien, regardez autour de vous. Cela fait des mois qu’il est mort, et avez-vous eu connaissance du moindre rapport signalant qu’un dragon s’était éveillé ? Il m’a avoué, là-bas dans la Désolation, qu’il *ignorait* ce que feraient les dragons à sa mort. Oui, il a fait un pacte avec eux, et cet arrangement a pris fin à sa mort. Les dragons ne sont donc plus liés aux termes de ce pacte. Mais ils sont vieux et las, et ils dorment toujours.

Toribor le regarda fixement durant un moment, puis il demanda :

— Pourquoi devrais-je vous croire ?

Arlian cilla, surpris par cette question.

— Parce que je n'ai aucune raison de vous mentir, répondit-il. Je peux vous jurer, si vous le souhaitez, au nom des dieux disparus ou de ce que vous voudrez, qu'Enziette m'a avoué qu'il ignorait comment les dragons allaient réagir lorsqu'il serait mort.

— Et pourquoi me dites-vous cela ?

Il s'agissait d'une question plus délicate, et Arlian réfléchit durant un moment pour formuler sa réponse.

— Parce que cette question n'était pas résolue entre nous deux, finit-il par dire. La dernière fois que nous avons discuté, dans les rues de Chêne-Liège, je vous ai fait une promesse. Je souhaitais que vous sachiez que, malgré les apparences, j'ai tenu cette promesse et que vos inquiétudes, qui vous paraissaient plus importantes que votre vie à ce moment-là, étaient sans fondement.

— Vous n'en savez rien, affirma catégoriquement Toribor.

Arlian le regarda fixement, les yeux dans le vide.

— Les dragons ne sont pas revenus, finit-il par dire.

— Bien sûr que non, grommela Toribor. Regardez dehors, monseigneur, l'hiver vient seulement de se terminer ! Vous devriez savoir, comme chacun d'entre nous, que ce n'est pas un temps de dragon, qu'il fait trop froid pour eux depuis bien avant que vous ayez rattrapé Enziette.

Arlian leva de nouveau les yeux vers lui – mais sans le regarder – tandis qu'il comprenait à quel point il s'était montré stupide.

Il n'y avait pas pensé, aussi évident que cela aurait dû lui paraître. Quand Noir l'avait aidé à sortir de la caverne, il était trop préoccupé par sa survie pour s'inquiéter que les dragons puissent surgir de leurs profondes tanières afin de réaffirmer leur pouvoir sur les Terres des Hommes. Lorsqu'il avait suffisamment recouvré la santé, les tracas quotidiens d'un voyage dans un char à bœufs bondé l'avaient éloigné de ce sujet. Enfin, quand il avait commencé à réfléchir de façon plus globale, il s'était écoulé assez de temps pour qu'il puisse se contenter de supposer que les dragons ne reviendraient pas. Il avait songé au fait qu'ils n'avaient peut-être pas encore pris connaissance de la mort d'Enziette, ou qu'ils avaient l'intention de négocier un nouveau marché avec Arlian. Il avait toutefois jugé plus

probable qu'ils étaient simplement trop vieux et fatigués pour se soucier du monde extérieur, malgré la mort d'Enziette.

Après tout, personne n'avait vu de dragons ces dix dernières années, depuis que trois des créatures avaient détruit le village d'Obsidien, sur le mont Fuligineux. D'après tout ce qu'il avait pu entendre dire, les seuls dragons encore en vie étaient noirs et anciens. Il ne restait plus aucun dragon vert, dans la fleur de l'âge. Les plus jeunes avaient au moins sept cents ans. Assurément, même les dragons ne vivaient pas éternellement, et même eux devaient se fatiguer et s'affaiblir avec l'âge. Il avait espéré les trouver et les tuer pendant leur sommeil.

Mais il avait omis de prendre en considération ce qui avait paru évident pour Toribor : les dragons étaient des créatures qui appréciaient la chaleur, et, depuis des siècles, ils ne surgissaient qu'en plein été, lorsque le temps était torride et lourd, et le ciel couvert.

Ce qui signifiait que, lorsque l'été arriverait, les dragons pourraient bien l'accompagner.

Soudain, ses projets de fabriquer des armes d'obsidienne et de trouver les antres des dragons lui parurent bien plus urgents. Il avait estimé, comme Hardior le lui avait dit, qu'il pouvait prendre son temps pour effectuer ses préparatifs, des années, voire des décennies si cela s'était révélé nécessaire... bien qu'il n'ait jamais eu l'intention d'attendre aussi longtemps. Mais, désormais, il lui fallait prendre en compte la possibilité qu'il ne lui restait que deux ou trois mois et que, lorsque la fraîcheur du printemps céderait sa place à la chaleur de l'été, les dragons puissent surgir.

Il connaissait la façon dont ils se reproduisaient et pourrait certainement, avec l'aide de la population de la ville lorsqu'elle aurait été avertie, détruire toute leur progéniture en massacrant les membres de la Société du Dragon, mais cela ne réglerait pas le problème des dragons eux-mêmes, et même s'il pensait être capable d'enfoncer une lance à pointe d'obsidienne dans le cœur d'un dragon *assoupi*, en tuer un alors qu'il serait éveillé se révélerait assurément bien plus ardu.

Et c'était en partant du principe qu'on le croirait lorsqu'il expliquerait les mécanismes de la reproduction draconique. Il lui vint à l'idée qu'ils pourraient très bien refuser de lui faire confiance. S'il tentait de mener une campagne contre la Société du Dragon, cela ne servirait probablement que de confirmation à la croyance très répandue selon laquelle il était complètement fou.

Il était désormais bien plus urgent d'éliminer les dragons qu'il l'avait d'abord pensé.

— Écoutez, Bedaine, dit-il en se penchant en avant et en le regardant de nouveau droit dans les yeux. Vous avez peut-être raison. Je n'y avais pas pensé, et je me sens idiot de ne pas l'avoir fait. Il est donc d'autant plus nécessaire que nous fassions désormais cause commune. Certes, j'ai juré de venger le mal que vous avez fait aux femmes de *La Maison de la Société Charnelle*, mais, pour le moment, j'ai l'intention de mettre ce problème de côté. Je vous ai déjà vaincu une fois, j'ai récupéré les deux femmes que vous déteniez et je vous ai pris un cheval, mais je vous laisserai en vie. Pour un temps, afin que nous puissions travailler conjointement, afin que l'ensemble de la Société du Dragon puisse travailler de concert si les dragons reviennent effectivement.

— Et que pouvons-nous faire, alors ? s'emporta Toribor. Nous ne sommes pas les guerriers qu'étaient nos ancêtres ; nous ne savons même pas comment ils ont combattu les dragons, ni comment ils sont parvenus à les chasser. Personne n'a jamais tué de dragon, comment pouvons-nous même songer à les combattre ? S'ils reviennent, nous serons tous réduits à l'état d'esclaves, tout comme l'étaient les anciens...

— Non, l'interrompit Arlian, ce ne sera pas le cas. Je vous ai dit qu'Enziette m'avait révélé de nombreuses choses. Il a mené des recherches durant des siècles et a découvert que les lames d'obsidienne étaient capables de transpercer la peau des dragons.

Ce fut au tour de Toribor de le regarder fixement, bien qu'il soit plus en proie au doute qu'à la surprise.

— L'obsidienne peut venir à bout d'un dragon ? demanda-t-il. Comme le seigneur Obsidien est venu à bout du seigneur Dragon ?

— En effet, répondit Arlian, légèrement embarrassé par la comparaison.

Il envisagea de nier, une fois de plus, le meurtre d'Enziette, mais il jugea inutile de changer de sujet et d'en aborder un sans véritable rapport avec le problème qu'ils tentaient de régler.

— Et vous nous proposez donc de tous nous armer de lames d'obsidienne ?

— Autant que faire se peut, oui.

— Et je ne suis pas censé imaginer la possibilité que ces armes noires puissent être ensorcelées et qu'il puisse s'agir de l'une de vos manigances ?

Arlian poussa un soupir.

— Je ne suis pas un sorcier, dit-il. Vous le savez. J'ai une vingtaine d'années, alors que la maîtrise de la sorcellerie demande des siècles.

— Il y a des magiciens dans votre palais, lui fit remarquer Toribor. Des mages arithéiens. Qui sait ce qu'ils sont capables de faire avec de l'obsidienne ?

— Pas moi, répondit Arlian. Tout ce que je sais, c'est qu'elle est capable de donner la mort aux dragons. Je souhaiterais armer la Société du Dragon d'obsidienne.

— N'importe quoi, dit Toribor. Nous savons tous depuis que nous vous connaissons que vous êtes fou, seigneur Obsidien. En tout cas, moi, je n'ai pas l'intention de vous rejoindre dans cette démente. (Il recula sa chaise et se leva.) Je pense que nous en avons terminé. Je vous crois lorsque vous dites qu'Enziette ignorait ce qui se passerait après sa mort, mais, au-delà de ça, je n'ai aucune idée de ce qui est vrai et de ce qui tient du délire d'un fou. Si les dragons reviennent, je les affronterai du mieux possible. Si l'obsidienne permet effectivement de transpercer leur peau, j'accepterai une lame noire et l'utiliserai du mieux que je peux. D'ici là, monseigneur, je ne souhaite plus avoir affaire à vous. Nous ne nous sommes pas parlé de l'hiver, voyons si nous pouvons améliorer ce record.

Sur ce, il tourna les talons et s'éloigna.

Arlian le suivit du regard, estomaqué.

Des armes ensorcelées ? Il n'en avait jamais eu l'idée, bien que cela ait paru évident à Toribor. Les Arithéiens étaient-ils capables d'enchanter des armes ? Cela pourrait-il être utile contre les dragons ?

Leur magie pouvait-elle servir d'une autre façon ? Il n'avait pas vraiment réfléchi à cette éventualité. Il n'y avait pas de dragons en Arithéi, les magiciens ne possédaient donc aucune expérience dans ce domaine. Il ignorait s'ils connaissaient la raison pour laquelle les dragons ne s'étaient jamais aventurés au-delà des Régions Limitrophes. La sorcellerie n'était d'aucune utilité contre eux, pour autant que tout le monde le sache, mais la magie du sud était bien plus puissante que la sorcellerie.

Il s'agissait d'une possibilité intéressante, mais ce n'était pas pour cette raison qu'il s'était rendu au siège de l'organisation. Il avait espéré convaincre Toribor qu'ils étaient tous, en tant qu'êtres humains, dans le même camp, mais Bedaine n'était manifestement pas prêt à l'entendre.

Il observa les autres cœurs de dragon, autour de lui. Plusieurs d'entre eux le dévisageaient ouvertement, et aucun de ces regards ne lui parut

cordial.

Arlian soupira. Il avait fait ce pour quoi il était venu. Même s'il avait subi un échec cuisant, cette tentative lui avait donné matière à réflexion et l'avait incité à accélérer considérablement le rythme de ses préparatifs. Il était inutile de rester assis là plus longtemps, de demeurer une cible pour les regards hostiles. Il se leva et se dirigea vers la porte.

# 11

## PRÉPARATIFS ET INQUIÉTUDES

Après sa rencontre avec Toribor, Arlian mit ses autres préoccupations de côté et lança le personnel de ses deux maisons dans la fabrication d'armes d'obsidienne. Il se consacra lui-même à la recherche d'éventuels guides ou de cartes dans les ouvrages et les documents du seigneur Enziette, afin de trouver des informations sur les autres cavernes où les dragons étaient assoupis.

Il lui aurait été aisé de se rendre à celle qu'il connaissait déjà, mais il écarta rapidement cette idée ; dans le meilleur des cas, il ne pourrait y parvenir qu'au milieu de l'été, et, pour autant qu'il le sache, pendant que lui les chercherait dans leur antre désert, les dragons pourraient très bien être en train d'effectuer un raid quelque part.

Il avait projeté de se rendre à Fond-du-Creux pour s'y procurer des améthystes et régler quelques affaires ; ses représentants avaient acquis trois nouvelles parts dans la mine du Vieil Homme : il aurait donc la possibilité d'agir comme il l'entendait. Il avait également envisagé de continuer, par la suite, sa route vers le sud, mais si Manfort devait subir un assaut l'été suivant, il comprit qu'il ne disposerait pas de suffisamment de temps. Il pourrait équiper une caravane plus tard dans l'année, traverser la Désolation à l'automne, passer l'hiver dans les chaudes régions méridionales et retourner à Manfort au printemps. Si l'été se déroulait sans incident, il pourrait accompagner une telle caravane en direction de la Désolation et la quitter à la fraîcheur de l'automne.

Mais si les dragons avaient décidé d'assiéger Manfort durant l'été, il souhaitait être présent et avoir la possibilité de les affronter. Pour le moment, il lui paraissait plus important de s'occuper de l'obsidienne que de l'améthyste.

Il s'abstint d'expliquer à son personnel les raisons pour lesquelles il souhaitait façonner des armes d'obsidienne. La moindre allusion aux dragons aurait suffi à les effrayer ou à les perturber, et l'idée de fabriquer des armes spécialement conçues pour combattre de telles créatures aurait probablement provoqué des syncopes chez ses serviteurs les plus influençables. Heureusement, sa réputation d'homme excentrique était solidement établie, et elle lui permettait d'avoir des exigences apparemment absurdes sans provoquer de commentaires superflus.

Sauf de la part de Noir.

— Je ne veux pas connaître tous tes secrets, dit Noir, lors d'une réunion privée dans l'étude d'Arlian au Vieux Palais, mais je crois que celui-ci réclame vraiment quelques explications. Je sais d'où provient cette roche, mais je ne comprends toujours pas pourquoi Enziette désirait tant se la procurer, ni pourquoi tu veux t'en servir pour fabriquer des armes. Ça sent la sorcellerie, et ça m'inquiète. Tu n'es pas un sorcier, mais Enziette et Drichène excellaient tous deux dans cet art. Pour autant que je le sache, leurs sortilèges ont très bien pu leur survivre, et si c'est le cas, je n'aime pas du tout ça.

— Il n'est pas du tout question de sorcellerie, dit Arlian. Du moins, pas de la façon dont tu l'entends. Il s'agit d'une des découvertes d'Enziette : l'obsidienne est la seule matière qui puisse transpercer la peau des dragons.

Noir étudia cette réponse et baissa les yeux sur la dague d'obsidienne qu'il avait apportée. Il reporta ensuite son attention sur Arlian.

— L'as-tu vérifié par toi-même ou crois-tu Enziette sur parole ?

— J'en ai moi-même fait l'expérience, répondit Arlian.

— Il y a un rapport avec cette cicatrice sur ta joue et avec ce qui s'est produit dans la caverne, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Et tu n'as pas l'intention d'entrer dans les détails, c'est bien ça ?

— Pas encore.

— Ces armes sont donc destinées à être utilisées contre des dragons...

— Oui.



— Tu as donc réellement l'intention de pourchasser et d'éliminer ceux qui ont détruit ton village...

— Oui.

Noir acquiesça d'un air songeur.

— Mais tu n'as pas besoin de plusieurs dizaines de lances, pour ça. Tu ne pourras pas porter tout seul toutes ces armes que tu fais fabriquer.

— J'en suis conscient.

Noir tapota la dague de verre noir contre les ongles de sa main gauche tout en dévisageant Arlian en silence.

— La situation est-elle grave à ce point-là ? finit-il par demander.

— Je n'en sais rien, reconnut Arlian. Ce n'est peut-être rien, mais je voudrais que les armes soient prêtes, au cas où.

— Et qu'en est-il des hommes qui vont utiliser ces armes ?

Arlian soupira.

— Il m'est impossible de lever et d'entraîner une armée privée, dit-il. On se méfie suffisamment de moi comme ça. Si l'on a besoin de ces armes un jour, des hommes se porteront volontaires pour les porter... et probablement des femmes aussi, d'ailleurs.

— C'est si grave que ça ?

— Je ne l'espère pas.

— Tu as assez d'obsidienne en ta possession ?

— Je crois.

— Je pourrais essayer de t'en trouver d'autre.

— Ce serait judicieux...

— Olifant, l'homme de main du seigneur Flétrissure, s'est entretenu avec les membres du personnel, tu sais ? Il espérait que quelqu'un soit capable de lui dire où se trouvent les dragons. J'ai l'impression que certains ont été invités à rencontrer Flétrissure en personne pour en discuter.

— Je ne connais l'emplacement que d'une seule caverne, et elle ne doit abriter qu'une demi-douzaine de créatures. Si le seigneur Flétrissure parvient à en repérer une autre, je serais ravi d'en entendre parler.

— Je doute qu'il ait les moyens d'en trouver d'autres, mais s'il parvient à savoir où se trouve celle-ci ?

— Eh bien, il tentera vraisemblablement d'aller y chercher du venin, soit en personne, soit en engageant d'autres personnes pour faire le voyage à sa place. Mais qui, au sein du personnel, pourrait l'orienter ? Toi et moi sommes les seuls à avoir pénétré dans cette caverne. Je doute que Givre,

Shibielle ou Thirif puissent lui être d'une aide quelconque ; je ne suis pas certain moi-même de pouvoir la retrouver facilement.

— Grillon et Ruisseau étaient également avec nous.

— Et elles sont amputées. Elles ne peuvent pas marcher, et, par conséquent, elles n'ont pas quitté le chariot. Que pourraient-elles lui dire ?

— Tu pourrais te méprendre sur les capacités de Ruisseau.

Arlian trouva curieux que Noir ne désigne que Ruisseau. Arlian avait le souvenir d'une femme astucieuse et habituellement enjouée, qui aimait fredonner doucement ou parler toute seule lorsqu'elle était concentrée sur une tâche ardue. Il se rappela qu'elle avait été prompte à l'aider, à Chêne-Liège, quand il l'avait sauvée des griffes de Toribor. Durant le long trajet qui les avait ramenés de la Désolation, Ruisseau s'était occupée de ses blessures et leur avait été, à tous, de bonne compagnie.

Mais Arlian ne se souvint d'aucun fait qui aurait pu lui laisser penser qu'elle aurait été meilleure qu'une autre personne pour se repérer au cœur de la Désolation. Et comment se faisait-il que Noir paraissait mieux la connaître que lui ? Peut-être que, depuis leur retour au Vieux Palais, ils avaient tous les deux discuté en son absence.

Peut-être, se rendit soudain compte Arlian, avaient-ils fait plus que parler.

— Et si je me méprenais à son sujet, si Ruisseau pouvait, d'une façon ou d'une autre, conduire Flétrissure à cette caverne, pourquoi le ferait-elle ?

— Pour de l'or, Arlian.

— Je peux lui fournir tout ce dont elle a envie, ici.

— Mais elle pourrait préférer se retrouver entièrement aux commandes de sa propre destinée et ne plus être dépendante de toi. Tu l'as affranchie, mais elle pourrait espérer plus de liberté que tu pourras jamais lui offrir.

— C'est possible, admit Arlian. Et elle a tout à fait le droit de mener sa vie comme elle l'entend. Si tu pouvais te montrer suffisamment bon pour l'informer que je préférerais qu'elle s'abstienne de vendre cette information en particulier, j'apprécierais énormément. Mais d'un autre côté, je ne l'empêcherai pas. Si le seigneur Flétrissure trouve cette caverne, ce sera à ses risques et périls. Il s'agit d'un voyage de plus ou moins deux mois, et d'ici là, la température sera nettement plus élevée, particulièrement dans le sud. Je n'oserais pas m'aventurer dans l'antre d'un dragon par temps chaud. Ce n'est pas une coïncidence si Enziette nous y a conduits en hiver. Tu devrais peut-être le signaler au seigneur Flétrissure.

— En effet, en convint Noir. C'est un homme patient, et il se pourrait qu'il décide d'attendre l'automne.

— Et d'ici là, de l'eau aura coulé sous les ponts.

Noir hésita avant de demander :

— Mais imagine, Ari, que le seigneur Flétrissure parte à la recherche de la caverne d'un dragon, soit celle que tu connais, soit une autre, et qu'il la trouve. Comment réagiras-tu ?

— Cela dépend de ce qu'il compte y faire, répondit Arlian.

— Lui fournirais-tu quelques-unes des armes que tu fais fabriquer par Ferrézine et les autres ?

Arlian s'appuya contre son bureau.

— Voilà une question intéressante, reconnut-il. Je pense que s'il m'en demandait, oui, je lui en vendrais certainement quelques-unes. Je n'ai rien contre le seigneur Flétrissure, mais je préférerais qu'il ne parvienne pas à se procurer ce qu'il cherche.

— Tu le préfères aux dragons, en tout cas.

— Oui.

— Et tu fabriques des armes d'obsidienne parce que tu envisages de les utiliser ?

— Disons plutôt qu'il est possible que nous en ayons besoin, un jour. À vrai dire, j'espère avoir surestimé la situation. Et je préférerais que tu n'en parles pas aux autres.

Noir grommela.

— Ils croiraient sans doute que je suis devenu aussi fou que toi !

Sur ces paroles, la conversation prit fin.

Les jours s'écoulèrent, chacun un peu plus long et légèrement plus chaud que les précédents, et Arlian constitua un arsenal non négligeable d'armes d'obsidienne : des lances à pointe noire, des dagues de verre et quelques épées hybrides composées de morceaux d'obsidienne incrustés dans des lames d'acier. Ces dernières étaient peu maniables et fragiles, mais Arlian songea qu'elles pouvaient tout de même se révéler utiles.

Il s'intéressa surtout aux lances, dont certaines avaient une taille prodigieuse. Après tout, les dragons étaient *gros*, et même si l'obsidienne pouvait vraisemblablement transpercer n'importe quelle partie de leur peau, il lui avait fallu viser le cœur pour parvenir à tuer celui qu'il avait affronté dans la Désolation. Certaines de ces lances étaient si longues qu'elles ne pourraient être maniées que par un géant, ou au moins par deux ou trois

hommes œuvrant de concert, mais la possibilité qu'elles se révèlent utiles ne devait pas être négligée.

Arlian aurait souhaité qu'il soit aussi aisé de trouver des géants pour manier ces lances qu'il l'avait été de fabriquer ces dernières.

Pendant que ses employés façonnaient des armes, Arlian accumulait de nombreuses informations à propos du passé d'Enziette et de ses possessions, mais peu d'entre elles lui étaient utiles. Les carnets cryptés demeuraient toutefois assez mystérieux.

Et il entama sérieusement l'étude de la sorcellerie, avec l'aide ponctuelle de dame Givre, une fois qu'elle fut revenue de l'inspection de ses propriétés les plus proches. Bien qu'elle soit âgée de plusieurs siècles, elle avait une connaissance des arts magiques tout de même relativement limitée. Arlian comprit qu'il lui faudrait des décennies avant de pouvoir accomplir quoi que ce soit d'un niveau un tant soit peu relevé.

Durant une séance, après avoir bâclé un simple ensorcellement, il fit remarquer à dame Givre :

— Je me demande parfois pourquoi vous vous donnez la peine de m'aider.

Elle le regarda d'un air étrange.

— Je me pose aussi souvent la question, dit-elle. Après tout, vous n'avez qu'un vingtième de mon âge, et étant donné vos habitudes et vos obsessions, il me semble peu probable que vous puissiez vivre plus de cent ans ! Si je vous fréquente un peu trop, il se pourrait même que je ne vive pas non plus un siècle de plus ! Quand je suis raisonnable, j'essaie de vous éviter, Arlian. Si je me trouve là aujourd'hui, c'est à cause de l'inexplicable fascination que j'éprouve à votre égard et qui me fait perdre toute notion de bon sens. (Elle reporta ensuite son attention sur les cristaux avec lesquels ils travaillaient.) Allez, réessayons.

Arlian se demanda, après cela, si elle avait plaisanté lorsqu'elle avait dit qu'elle cherchait à l'éviter. Il ne serait jamais capable de trouver une façon aimable de le lui demander, et il ne saurait jamais si la diminution de la fréquence de leurs contacts était intentionnelle ou fortuite, si elle était délibérée ou le résultat d'une vie bien occupée.

Captivé par la fabrication de ses armes, ses projets et la sorcellerie, il ne prit pas le temps de se rendre au siège de la Société du Dragon. Il ne jugea pas utile d'avoir une nouvelle confrontation avec le seigneur Toribor ou avec le seigneur Zanère, qui avait trop tendance à s'occuper des affaires des

autres. Un jour viendrait où il se chargerait de ses ennemis membres de l'organisation, mais, pour le moment, les dragons demeuraient sa priorité. Il continua à s'informer sur les activités et les déplacements du seigneur Flétrissure. Jusqu'à présent, il n'avait pas quitté la ville, ni visiblement envoyé d'hommes vers le sud. Arlian ne se sentit donc pas très inquiet. Il prêta également attention à d'éventuels comptes rendus qui auraient pu indiquer une quelconque activité draconique, mais, à part cela, il ne se donna pas la peine de disséquer le perpétuel flot de nouvelles et de rumeurs qui inondait Manfort.

Il continuait à rendre visite à Hâtive et à Vanniari, à prendre ses repas en compagnie de ses invitées et à passer du temps, chaque soir, à discuter avec elles. Il prêta une attention plus soutenue à Ruisseau et en conclut que Noir et elle avaient effectivement appris à bien se connaître.

Grillon commençait à s'intéresser à la cuisine, et elle s'était prise d'affection pour Balbutiement, qui s'en remettait volontiers à elle. En conséquence, Grillon était désormais officiellement responsable du personnel de cuisine.

Chaton passait toujours son temps à lire dans la bibliothèque du palais, et elle manifesta un certain intérêt pour les rayons de celle d'Enziette lorsqu'elle eut épuisé les ouvrages du Vieux Palais. Lys et Muscade n'avaient pas encore trouvé de centres d'intérêt durables, mais elles paraissaient satisfaites de leur sort.

Le temps se réchauffa, les arbres bourgeonnèrent et se parèrent de vert, les fleurs de printemps s'épanouirent et se fanèrent, mais Arlian ne consacra que peu de temps à apprécier les évolutions saisonnières. Il était trop préoccupé par les conséquences d'une éventuelle période de temps de dragon.

Pour le moment, aucune observation de dragon n'avait été signalée. Aucun village n'avait cessé de communiquer avec ceux de sa région. Mais, songea Arlian, il ne faisait pas encore suffisamment chaud. La terrible prédiction de Toribor pouvait toujours se concrétiser.

Pendant quelque temps, il n'eut plus du tout de nouvelles du seigneur Toribor. Finalement, tandis que le printemps cédait sa place à l'été, le conseiller en chef du duc prit contact avec le seigneur Obsidien.

En théorie, il ne devait s'agir que d'une rencontre informelle entre deux amis, mais Arlian préféra ne pas la considérer comme telle. Lorsqu'il apprit que Hardior espérait le retrouver chez lui le jour suivant, il délaissa toute

activité et entama des préparatifs adéquats pour accueillir comme il se devait le représentant du duc.

Un an auparavant, il ne s'en serait pas donné la peine. Mais un an auparavant, le duc et son entourage n'auraient pu lui être d'aucune utilité dans ses projets. Il était alors déterminé à trouver et à tuer le seigneur Dragon et ses autres ennemis humains.

À présent, toutefois, il s'apprêtait à affronter des dragons, puis à éliminer l'ensemble des membres de la Société du Dragon. Il comprenait désormais qu'il ne s'agissait pas d'une quête qu'il pouvait mener à bien tout seul... ni même avec l'aide de ses compagnons, Noir, Givre et les Arithéiens. Du moins, il ne souhaitait pas devoir combattre les gardes du duc pendant qu'il affronterait les dragons.

En conséquence, il consulta le personnel de cuisine pour s'assurer qu'ils disposaient d'une variété suffisante de mets raffinés, et Grillon lui affirma, du haut du grand tabouret duquel elle dirigeait les activités culinaires, qu'elle se portait personnellement garante de la qualité des plats qui allaient être servis. Il convint avec Thirif de quelques illusions afin de créer une atmosphère appropriée, et Noir s'engagea, de sa propre initiative, à ce que les pièces du palais soient impeccables et que les six valets aient une attitude irréprochable.

Ils attendirent ensuite l'arrivée du seigneur Hardior.

## DES NOUVELLES DU SEIGNEUR HARDIOR

Deux bonnes heures après midi, le carrosse du seigneur Hardior s'immobilisa devant le portail, avec un manque de ponctualité qui signifiait clairement que Hardior ne souhaitait pas assister à un repas complet. Il était en effet peu probable qu'Arlian puisse faire poursuivre la rencontre jusqu'à l'heure du dîner, et, naturellement, l'heure du déjeuner était passée depuis longtemps.

Cela pouvait signifier un grand nombre de choses : que Hardior était trop occupé pour perdre du temps, que le duc avait souhaité sa présence à la citadelle pour le repas, qu'il ne souhaitait pas encore accorder à Arlian le statut social qu'aurait conféré à ce dernier un déjeuner avec le conseiller en chef du duc, ou simplement qu'il n'avait pas voulu abuser de l'hospitalité de son hôte. Noir suggéra que Hardior se montrait simplement prudent et qu'il craignait de se faire empoisonner, et Arlian acquiesça d'un air amusé, mais, en réalité, il savait bien que ce n'était pas le cas. Le seigneur Hardior possédait un cœur de dragon, ce qui lui permettait d'être immunisé contre toutes sortes de poisons.

Arlian, revêtu de son plus beau manteau de velours noir, doublé de dentelle blanche au col et aux poignets, accueillit le seigneur Hardior sur le perron du palais et l'invita à entrer en personne. Un valet se trouvait à ses côtés, prêt à débarrasser l'invité de sa cape ou de son épée, mais Hardior n'en portait pas. Il était vêtu d'une veste de lin brune à la dernière mode, courte et légère, par-dessus un gilet de soie couleur fauve et une chemise

crème. La chaleur de ces teintes contrastait brutalement avec le costume noir et blanc strict d'Arlian et la livrée de son personnel de maison.

Une légère fragrance de poudre et de parfum émanait de Hardior. Arlian n'avait pas encore pris l'habitude d'utiliser des produits cosmétiques, et il eut le sentiment que la seule odeur qu'il dégageait était celle de la sueur. Malgré la formation qu'il avait reçue à *La Maison des Six Seigneurs*, il ne se sentait toujours pas entièrement à l'aise dans le rôle de riche gentilhomme de Manfort.

Ils échangèrent tous deux de courtoises salutations et s'enquirent mutuellement de leur santé. Arlian présenta son intendant et pria son invité de considérer sa demeure comme la sienne.

Dès qu'ils se furent pliés aux formalités d'usage, Arlian mena Hardior au petit salon, où une profusion de papillons illusoires dansa dans la lumière du soleil avant de disparaître, et où les subordonnés de Grillon avaient disposé des assortiments de pâtisseries et de fruits confits. Hardior accepta de s'en faire servir et accompagna ces entremets d'un verre d'alcool de poire.

Enfin, Hardior prit place sur un fauteuil de chêne et de cuir, et Arlian ferma la porte de la pièce. Les deux hommes se retrouvèrent donc seuls dans le salon, dans une apparente intimité.

— Bien que je sois enchanté de votre présence, monseigneur, dit Arlian en tournant le dos à la porte, je suppose que cette visite a un objet, au-delà de la simple courtoisie.

— Naturellement, reconnut Hardior. Et je serais ravi de pouvoir aller droit au but. Quelques mots devraient suffire. Vous savez, j'aurais espéré vous voir en d'autres lieux, afin que cette conversation ne vous cause aucun dérangement, mais vous vous êtes montré plutôt casanier, ces derniers temps, et vous ne m'avez laissé aucune occasion de vous rencontrer.

— Si j'avais su que vous cherchiez à me voir, monseigneur, j'aurais passé plus de temps dans les soirées mondaines. N'auriez-vous pas pu m'inviter à l'une des soirées du duc, plutôt que de bouleverser votre emploi du temps chargé ?

— Le problème, Obsidien, c'est que je n'étais pas certain que vous auriez accepté, et, en outre, j'ignore quelles sont les personnes avec lesquelles vous ne souhaiteriez pas partager la même pièce. Aurait-il été judicieux, par exemple, de vous inviter à une soirée en même temps que le seigneur Bedaine ?



— Sans doute pas, monseigneur, bien que je pense pouvoir me conduire correctement par égard pour mon hôte. Quelles que soient les circonstances, j'ai désormais le plaisir de me trouver en votre compagnie, et j'espère que vous n'hésitez pas à me faire part de ce qui vous tracasse.

— Je ne suis pas tant venu pour vous dire quelque chose, monseigneur, que pour vous poser une question... et sa nature est telle que j'ai hésité à en discuter avec vous en des lieux moins privés.

— Vous m'intriguez, monseigneur. Posez donc votre question.

— Elle est assez simple. Pourquoi, monseigneur, êtes-vous en train d'amasser des armes si étranges ?

— Ah, dit Arlian en hochant la tête. Je pensais bien qu'il pouvait s'agir de cela. Vous faites référence aux lames et aux pointes de lance d'obsidienne ?

— Effectivement. J'ai cru comprendre que vous aviez fait fabriquer des dizaines, peut-être des centaines, de ces armes si peu ordinaires.

— En effet, répondit Arlian. Et j'ai l'intention de les proposer aux soldats du duc, si le besoin venait à s'en faire sentir.

Hardior pencha la tête d'un côté.

— Bien sûr, dit-il. Et dans quelles circonstances pourrait-on avoir besoin de lames de verre volcanique plutôt que de ce bon vieil acier ?

Arlian s'installa sur un canapé de soie avant de répondre.

— Vous savez sans doute que je suis l'héritier du seigneur Enziette.

— En effet, répondit Hardior. Je trouve cela aussi incongru que de fabriquer des couteaux de pierre, mais je ne mets pas en cause le fait qu'Enziette vous a désigné comme tel et qu'il en avait tout à fait le droit. Il avait parfaitement connaissance de vos intentions de le tuer. Si cela n'avait pas été le cas, ce serait naturellement allé à l'encontre de sa volonté.

— Si je puis me permettre, monseigneur, vous ignorez de quelle façon le seigneur a trouvé la mort et vous devriez sans doute vous montrer plus prudent avant d'émettre de telles suppositions.

— J'ignore en effet les circonstances de sa mort, monseigneur, et je n'ai pas l'intention d'insinuer quoi que ce soit. Je vous en prie, poursuivez.

— Le seigneur Enziette était le membre le plus éminent d'une certaine organisation à laquelle nous appartenons tous les deux, comme vous le savez, et bien qu'il ne se soit pas toujours conformé aux règles, il n'a eu de cesse de poursuivre son principal objectif, et ce avec succès. Il en savait plus sur les dragons que quiconque à Manfort. Il est probable que vous ayez

eu vent de certaines rumeurs – au moins de la part du seigneur Toribor – selon lesquelles le seigneur Enziette avait fait un pacte avec les dragons, afin que ceux-ci demeurent dans leurs cavernes.

— J'en ai entendu parler, et j'ai écarté cette idée saugrenue. Êtes-vous en train de me dire que c'est le cas ? Et même si c'était vrai, quel est le rapport avec l'obsidienne ?

— Je suis en train de vous dire que j'ignore quelles peuvent être les conséquences de la mort d'Enziette, mais qu'une sortie de quelques dragons n'est pas impossible. Et les recherches d'Enziette, dont j'ai hérité, indiquent que l'obsidienne est capable de transpercer la peau de ces créatures alors que ce n'est pas le cas de l'acier. Bien que je n'aie pas l'intention d'effrayer qui que ce soit, j'ai pensé qu'il serait judicieux de posséder de telles armes au cas où les dragons oseraient s'attaquer à la ville.

Il s'exprima aussi clairement et calmement que possible, et lorsqu'il en eut terminé, il croisa ouvertement et directement le regard de Hardior.

Ce dernier, pour sa part, appuya l'un de ses coudes sur le bras de son fauteuil et posa son menton dans sa main. Il dévisagea Arlian durant un long moment avant de prendre la parole.

— Vous êtes obsédé par les dragons, seigneur Obsidien, finit-il par dire.

— En effet, je ne le nie pas.

— La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, vous m'avez demandé ce que je ferais si vous parveniez à en tuer un. J'imagine donc que ces armes font partie de la méthode que vous comptez employer.

— Exactement.

— Vous n'avez pas pu mettre en *pratique* cette théorie selon laquelle l'obsidienne serait capable de transpercer la peau des dragons.

— Comme vous dites, répondit Arlian. Mais les recherches d'Enziette sont assez complètes. Il en conclut que les dragons sont des manifestations magiques du feu et des ténèbres, que l'obsidienne en est une manifestation purement physique et que, par conséquent, ces deux éléments interagissent d'une façon plutôt curieuse.

— Et il est impossible d'avoir la certitude que les dragons vont venir. Ils ont disparu depuis sept cents ans. La vie d'un homme ne peut certainement pas revêtir une si grande importance pour eux...

— Je l'ignore, en effet, reconnut Arlian. J'ai cependant choisi d'envisager le pire.

— Voilà donc de quoi il retourne ?

— De quoi pourrait-il s'agir d'autre ?

— Oh, de nombreuses choses. On pourrait supposer que l'obsidienne possède quelques pouvoirs de sorcellerie, que vous auriez peut-être hérité de la sorcellerie d'Enziette ou que vous vous soyez procuré en Arithei des sortilèges inconnus, et que vous envisagiez d'équiper une armée d'armes magiques.

— Dans quelle intention ?

— Pour mettre à exécution vos déments projets de vengeance, bien sûr.

— Je cherche avant tout à me venger des dragons. Qui pourrait s'élever contre cela ?

— Vous avez également fait le serment de tuer Clou et Bedaine, n'est-ce pas ?

Arlian le reconnut à contrecœur.

— C'est vrai.

Il n'était pas pressé de réaliser ce vœu, mais il ne pouvait pas nier l'avoir fait. Il envisageait même d'éliminer *tous* les cœurs de dragon, à terme.

— Et, alors que Clou est malade, vous vous intéressez à ce qui pourrait être de la sorcellerie malfaisante. Il n'est certainement pas déraisonnable de soupçonner qu'il y a un rapport.

Sa voix dérailla lorsqu'il remarqua la réaction d'Arlian, qui était rapidement passé de la perplexité à la surprise, puis à une agitation extrême. Le jeune homme bondit ensuite sur ses pieds, interrompant Hardior.

— Clou est malade ? s'enquit Arlian, qui hésitait entre empoigner le seigneur Hardior ou se précipiter vers la porte.

— Tout à fait, répondit Hardior. Depuis trois jours. N'en avez-vous pas entendu parler ?

— Non ! s'exclama Arlian en regardant fixement Hardior. Dites-moi ce qu'il a.

Il avait l'horrible impression de connaître la nature de sa maladie bien mieux que Hardior. Les cœurs de dragon ne tombaient jamais malades. Leur sang corrompu ne pouvait charrier aucune maladie connue, pas plus que le poison pouvait avoir d'effet sur eux. Mais la souillure draconique elle-même...

Le seigneur Stiam, plus connu sous le nom de Clou, était probablement le membre de la Société du Dragon le plus âgé : il était presque aussi vieux qu'Enziette. Seul le seigneur Flétrissure était peut-être aussi âgé,

maintenant qu'Enziette était mort. Clou avait près de mille ans : personne ne connaissait son âge précis.

Il avait atteint la limite, Arlian en était certain. Durant près de mille ans, aucun cœur de dragon n'était parvenu à survivre à la fin naturelle de sa vie. Bien longtemps auparavant, avant que la Société du Dragon soit fondée, une autre organisation secrète, l'Ordre du Dragon, avait éliminé tous les cœurs de dragons connus, et seuls Enziette et une poignée d'autres avaient survécu à ce massacre. Enziette avait trahi et mis fin à l'Ordre du Dragon afin de sauver sa propre vie. Ainsi, durant des siècles, les dragons furent capables de contaminer des mortels, et ces derniers purent couvrir leur progéniture sans risquer de se faire tuer.

Enziette avait été le plus âgé d'entre eux, et Stiam se trouvait en deuxième ou troisième position.

Enziette avait prolongé sa propre vie de quelques années grâce à la sorcellerie, mais Stiam ignorait ce que le destin lui réservait, et il n'avait rien entrepris pour en retarder l'échéance.

— Il se plaint de douleurs à la poitrine, comme si son cœur gonflait en lui, répondit Hardior d'un ton hésitant. Il a également de la fièvre et ses membres sont faibles. Une fois, il m'a même demandé si j'avais entendu une voix alors que tout était calme.

Tout cela ne correspondait que trop bien. Arlian se retourna et se précipita vers la porte en criant par-dessus son épaule :

— Si vous me croyez fou, eh bien, venez avec moi, et nous verrons si c'est le cas ! J'espère simplement qu'il n'est pas trop tard.

Puis il ouvrit violemment la porte et hurla :

— Noir ! Va immédiatement me chercher une lance, et prends-en une pour toi ! Nous allons chez Clou !

Derrière lui, presque oublié et hautement perplexe, le seigneur Hardior se leva et le suivit.

# 13

## FAUTE DE CLOU...

Tous les trois effectuèrent le trajet dans le carrosse du seigneur Hardior, qui attendait devant le portail, prêt à partir : Hardior, convaincu par l'évident sentiment d'urgence d'Arlian, avait offert de l'utiliser. Noir, tenant fermement trois des lances à pointe d'obsidienne que le personnel d'Arlian avait fabriquées, s'était installé à l'avant du véhicule, à côté du cocher, tandis qu'Arlian et Hardior se trouvaient à l'intérieur.

Arlian parvenait à peine à se contenir, tant il était envahi par un enchevêtrement d'émotions. L'excitation et l'effroi se mêlaient de façon inextricable. Il désirait crier des absurdités à Hardior, lui dire qu'il était sur le point de faire face à des horreurs et d'avoir la preuve qu'Arlian n'était pas fou, mais il se contraignit à garder le silence.

Clou était en train de donner naissance à un dragon. Lorsque Arlian arriverait, se retrouverait-il face à un homme ou à un monstre ? Il avait envisagé d'éliminer les cœurs de dragon pour empêcher que cela se produise, mais il n'avait manifestement que trop tardé, du moins pour celui-ci.

Si le dragon avait déjà fait son apparition, il aurait de nouveau l'occasion d'en détruire un pour servir sa soif de vengeance, et qui plus est un dragon surgi du cœur de l'un des six seigneurs. Mais il en était presque venu à apprécier Clou qui, de tous les cœurs de dragon qu'Arlian avait rencontrés, était soit le plus franc, soit le plus subtil.

Il avait les lances d'obsidienne, mais que se produirait-il si le dragon était né depuis plus de une heure ou deux ? Le verre volcanique serait-il

toujours à même de transpercer sa peau ou cette cuirasse aurait-elle eu le temps de se renforcer ? Le dragon d'Enziette n'avait vécu que quelques instants avant qu'Arlian lui assène des coups de dague mortels. Celui de Stiam serait-il plus puissant ?

C'était en partant du principe que le dragon avait déjà vu le jour. Si Clou était toujours en vie – sous forme humaine – à leur arrivée, comment Arlian allait-il pouvoir réagir ? Il avait juré de ne pas tuer Clou dans l'enceinte de la ville, et ce serment avait toujours cours, bien qu'il soit convaincu que personne ne l'appliquerait lorsque Clou se serait changé en dragon.

Il pouvait attendre au chevet de Clou, mais que se passerait-il si cela devait prendre plusieurs jours ? Il ignorait totalement le temps que pouvait prendre la transformation d'un cœur de dragon. Enziette s'était lui-même ouvert le ventre afin de libérer la créature, et Arlian ne pouvait se résoudre à imaginer que Clou ferait de même.

Qui serait présent ? Qui serait témoin de la transformation ?

Quelles seraient les conséquences par rapport au secret qu'il détenait ? Durant des siècles, seul Enziette avait su comment les dragons se reproduisaient. Avant cela, l'Ordre du Dragon avait étroitement surveillé cette information. Elle n'avait encore jamais été rendue publique. À présent, cependant, tous ceux qui se trouveraient dans la chambre à coucher du seigneur Stiam seraient témoins de la transformation et connaîtraient la vérité : les serviteurs, les invités, les médecins et peut-être d'autres personnes encore. Le secret, comme le dragon nouveau-né, verrait le jour.

Un dragon en liberté au cœur même de la ville de Manfort, cela faisait sept cents ans que l'on n'avait pas vu cela.

Et, en fin de compte, se demanda Arlian, cela ne simplifierait-il pas sa tâche ? Tout le monde saurait comment les dragons naissent et comment l'on pouvait mettre fin à leurs jours. Naturellement, chacun se montrerait alors désireux de l'aider dans sa campagne d'extermination des monstres.

Tout le monde, en effet, sauf les membres de la Société du Dragon, qui comprendraient qu'eux aussi devaient mourir.

Le carrosse s'immobilisa devant le portail de la propriété du seigneur Clou, et Arlian atteignit les grilles avant même que Noir ait eu le temps de bondir de son siège pour les lui ouvrir.

Un garde se tenait non loin du portail, la main sur la poignée de son arme : un coutelas de garde bon marché, loin de la qualité d'une rapière de

gentilhomme, mais une lame néanmoins efficace.

— Nous devons voir le seigneur Clou sur-le-champ, dit Arlian. C'est de la plus haute importance.

— Le seigneur Stiam est souffrant, monseigneur, commença le garde.

— Nous le savons, interrompit Arlian. Ouvrez le portail et écarterez-vous !

Le garde fut sur le point de reprendre la parole lorsqu'il se rendit compte que Noir avait plaqué sur sa gorge la pointe de verre dentelée d'une lance. L'intendant avait contourné Arlian et s'était approché du garde par le côté sans se faire remarquer.

— Ouvrez le portail si vous voulez rester en vie, dit Noir.

— Ouvrez le portail, dit le seigneur Hardior en arrivant à hauteur d'Arlian et en écartant la lance de Noir. J'en prends l'entière responsabilité.

— Monseigneur, dit le garde en le reconnaissant. Je ne vous avais pas vu.

— Ouvrez le portail.

Le garde se hâta d'obéir. Les trois hommes, Arlian, Hardior et Noir, traversèrent précipitamment la cour d'entrée et pénétrèrent dans la demeure.

Un valet les accueillit à l'intérieur et tendit les mains pour s'emparer des lances, mais Hardior l'en empêcha.

— Non.

Le valet hésita mais décida de ne pas contredire les deux puissants seigneurs et leur compagnon armé. Il recula et les laissa passer.

Hardior les guida le long de l'allée centrale et franchit la volée de marches du perron. En chemin, Noir donna une lance à chacun d'entre eux. Peu après, ils pénétrèrent tous les trois dans la chambre du seigneur Stiam, prêts à se servir de leur arme.

Le silence qui régnait dans la chambre du malade fut rompu par le fracas des bottes et des lances, et plusieurs des occupants de la pièce se retournèrent pour regarder les intrus. Même Clou, étendu sur son lit, les yeux mi-clos et ses fins cheveux blancs baignés de sueur, leva la tête et regarda les nouveaux arrivants en plissant les paupières.

Arlian s'immobilisa brusquement en voyant l'homme dans son lit, apparemment toujours humain. Il regarda attentivement Clou, la lance brandie.

Hardior s'immobilisa à son tour et regarda les autres occupants de la chambre en baissant son arme.

Noir, qui passa presque inaperçu derrière les deux hommes, recula jusqu'au mur, à côté de la porte, et longea lentement les parois de la pièce pour se rendre de l'autre côté du lit, la pointe de sa lance levée vers le plafond.

— Seigneur Hardior, dit le seigneur Flétrissure, qui se trouvait au chevet du malade. Et seigneur Obsidien. Puis-je vous demander la raison de cette entrée pour le moins fracassante ?

Arlan focalisait encore toute son attention sur Clou. Le vieil homme s'était redressé sur son lit, la tête et les épaules appuyées sur une dizaine d'oreillers, son corps frêle uniquement recouvert d'une fine chemise de nuit de coton blanc. Celle-ci était si imbibée de sueur qu'elle en était presque transparente. Arlian remarqua que la poitrine de Clou était gonflée ; elle avait le double de sa taille normale. Et il vit que la chair de son torse ondulait légèrement, d'une façon horrible et peu naturelle. La peau de son buste était d'un rouge maladif alors que ses mains et ses pieds nus étaient recroquevillés et livides. Sa chevelure et sa barbe pendaient en mèches humides, et lorsqu'il regarda Arlian, il se mit à haleter péniblement.

— Nous sommes à l'intérieur de la ville, chuchota-t-il, si cela a encore une quelconque importance.

Arlan s'approcha de lui, et plusieurs mains tentèrent de le maintenir à distance. Pour la première fois, il se rendit compte qu'il n'était pas seul dans la pièce avec Clou et il jeta un bref coup d'œil autour de lui.

— Il m'a affirmé que nous devons nous rendre à votre chevet de toute urgence, dit le seigneur Hardior par-dessus l'épaule d'Arlan. Je l'ai cru sur parole et je n'ai pas eu le temps de lui demander de plus amples explications.

— Vous pouvez sans doute les lui demander maintenant, répondit rageusement Flétrissure.

Ce dernier, revêtu de ses plus beaux atours de soie verte, se tenait à côté du lit de Clou, sur la droite. Sur la gauche, dans la tenue rouge et blanc d'un médecin, se trouvait dame Flûte, l'illustre sorcière, reconnaissable à son visage balaféré. Arlian l'avait rencontrée plus d'un an auparavant, au siège de la Société du Dragon, et il ne l'avait pas revue depuis. Auprès de Flétrissure se tenait une femme qu'Arlan ne connaissait pas, vêtue d'une luxueuse robe vert et safran, au joli visage mais qui, en quelque sorte, attirait moins l'attention que les autres. Le seigneur Toribor, plus élégant



que jamais dans un manteau bordeaux, était appuyé contre le mur de droite, les bras croisés sur la poitrine, toisant Arlian de son œil unique.

Dame Givre était confortablement installée dans un fauteuil de soie rose, derrière dame Flûte, la jambe gauche repliée sous sa jupe de soie bleu nuit afin que sa prothèse de bois évite de toucher le sol. Elle tenait à la main le tibia humain qu'elle conservait toujours avec elle en guise de souvenir, tapotant silencieusement le bras molletonné du fauteuil. Elle se contentait d'observer la scène sans dire un mot, sans intention de prendre la parole, ni d'intervenir.

Trois serviteurs dans la livrée rose et fauve de la maisonnée se trouvaient également dans la pièce, attendant visiblement qu'un seigneur prenne l'initiative de gérer cette étrange intrusion.

Ils regardaient tous fixement Arlian et sa lance brandie.

— Obsidien ? demanda Hardior. Je ne vois rien ici qui réclamait une intervention armée. Pourriez-vous vous expliquer, je vous prie ?

Arlian fit mine de l'ignorer. Il baissa sa lance et approcha du lit de Clou en bousculant dame Flûte.

Il hésita durant un long moment, conscient que d'autres personnes dans la pièce entendraient ses paroles et qu'il était sur le point de révéler un secret qui avait été gardé des siècles durant. Mais il se rendit finalement compte que, maintenant que les choses étaient allées aussi loin, la vérité n'allait de toute façon pas tarder à éclater au grand jour.

— Savez-vous ce qui vous arrive ? demanda-t-il.

Clou écarquilla les yeux en les levant vers Arlian.

— Vous le savez, vous ? demanda-t-il d'une voix faible mais néanmoins sévère.

— Plus ou moins. J'ai vu la même chose arriver au seigneur Enziette.

Arlian leva les yeux vers le seigneur Flétrissure et, derrière lui, le seigneur Toribor.

— Je sais que vous croyez que je l'ai tué, mais c'est plus compliqué que cela, leur dit-il avant de reporter son attention sur Clou. Enziette a accéléré le processus. Il s'est lui-même ouvert le torse bien avant que son état soit aussi avancé. Si vous souhaitez mettre un terme à tout ceci de cette façon, je suis sûr que l'un de vos serviteurs pourrait aller chercher une lame.

— Monseigneur ! protesta dame Flûte.

Arlian se tourna vers elle.

— Avez-vous la moindre idée de ce qui lui arrive ? Votre sorcellerie vous a-t-elle permis de le savoir ?

— Non, reconnut Flûte. Mes meilleurs sortilèges m'indiquent qu'il n'est pas malade du tout, et ils ne peuvent donc lui être d'aucune utilité. Clou m'a fait appeler parce que ses médecins ne pouvaient pas l'aider, mais je n'ai pas pu faire mieux.

Arlian hésita. Après tout, il était toujours possible de garder le secret. S'il parvenait à convaincre tous ces gens de quitter la pièce...

— Me serait-il possible de me retrouver seul avec le seigneur Clou durant une minute ? demanda Arlian.

— Non, répondit Toribor avant que quelqu'un d'autre ait eu la possibilité de prendre la parole. (Il se redressa et s'écarta du mur.) Vous l'avez peut-être empoisonné, d'une façon ou d'une autre, afin d'assouvir votre soif de vengeance, et vous êtes sans doute venu jusqu'ici pour l'achever.

— Je n'avais pas besoin de l'empoisonner, répondit Arlian. Cela lui est déjà arrivé il y a plus de mille ans.

Certains lui répondirent et protestèrent de manière virulente, d'autres lui posèrent des questions, et Arlian comprit que ses chances de garder son secret étaient infimes. Personne n'avait suffisamment confiance en lui pour le laisser seul avec Clou. Et il ne pouvait pas quitter son chevet avant que la transformation soit achevée. Le dragon auquel Clou était en train de donner naissance devait être tué aussi rapidement que possible.

Et il pouvait surgir à tout moment, vu la manière dont le torse de Clou se soulevait. Arlian ne sentait pas uniquement des effluves de sueur, mais également une odeur de sang, et même des traces pestilentielles de venin de dragon.

Il songea à demander que l'on fasse au moins sortir les serviteurs, afin que seuls les cœurs de dragon puissent entendre ce qu'il avait à dire, mais, de toute façon, la nouvelle allait tout de même se répandre, alors pourquoi tenter de la limiter au cercle des cœurs de dragons ? Tout le monde finirait par savoir.

Il se tourna de nouveau vers Flûte.

— D'une certaine façon, vos sorts vous disent la vérité, dit-il. Le seigneur Stiam n'est pas malade. Il est sur le point d'accoucher.

— Vous êtes fou à lier ! s'exclama Hardior en le regardant fixement.

Clou écarquilla les yeux. Il ne dit tout d'abord pas un mot, mais il regarda intensément Arlian. Ce dernier ignora les autres durant un moment et se pencha au-dessus du lit. Il croisa le regard de Clou.

— Le saviez-vous ? demanda-t-il.

Le mourant chuchota une réponse, et Arlian l'écouta attentivement.

— Je croyais que je délirais à cause de la fièvre, dit Clou d'une voix faible. Je le sens, vous savez. Je parviens presque à entendre ce qu'il pense. Parfois, je ne sais plus si certaines pensées m'appartiennent ou si elles émanent de cette chose, à l'intérieur de moi.

— Vous savez donc de quoi il s'agit, dit Arlian.

Clou parvint à effectuer un hochement de tête.

— Il voulait que je quitte la ville, dit-il. Je l'ai presque fait. Il voulait se rendre quelque part où il fait sombre et chaud, en sécurité. Mais je ne voulais pas mourir, et j'ai eu peur que vous me suiviez, me trouviez et me tuiez, si je quittais Manfort. J'ai cru qu'il s'agissait simplement d'un rêve provoqué par la fièvre.

— C'est la réalité, dit Arlian. Il grandit dans votre sang depuis des siècles, et il est maintenant sur le point de s'éveiller, il est prêt à sortir.

— Enziette le savait, dit Clou.

Arlian acquiesça.

— Il le savait depuis le début. Il a gardé le secret durant sept cents ans.

— J'ai fait tout mon possible pour qu'il reste à l'intérieur. Vous dites qu'Enziette s'est ouvert le torse ?

— Nous étions en plein combat, répondit Arlian. Il était sur le point de perdre. Il savait qu'il n'en avait plus pour longtemps, de toute façon.

— De quoi parlez-vous, tous les deux ? demanda le seigneur Flétrissure en se penchant par-dessus le lit en direction d'Arlian.

Clou lui fit signe de s'éloigner.

— Les lances, dit-il à Arlian. Me sont-elles destinées ou sont-elles pour lui ?

— Pour lui, dit Arlian. Il s'agit de la plus grande découverte d'Enziette : l'obsidienne. C'est lui qui me l'a appris dans la caverne de la Désolation.

Clou esquissa un rictus.

— Alors, vous et Enziette, ensemble, allez me venger, n'est-ce pas ?

— D'une certaine façon, admit Arlian en lui souriant par automatisme à son tour... puis son sourire s'effaça. Souffrez-vous ?

— Pas vraiment, répondit Clou. Je me sens faible et froid au fur et à mesure qu'il devient fort et chaud. Il s'impatiente. Mais je ne ressens aucune douleur en particulier. J'ai l'impression que ma peau est fine et tendue sur mon torse, ce qui me procure une sensation très inconfortable, mais rien de plus.

— Les dieux disparus sont donc cléments.

— Dites plutôt « les dragons », chuchota Clou.

— Ou la puissance qui les a créés.

— Savez-vous combien de temps...

Arlian secoua la tête.

— Non, répondit-il. Quelques secondes, des heures, des jours... Je ne saurais dire. Vous en êtes à un stade bien plus avancé qu'Enziette lorsqu'il s'est donné la mort.

— Seigneur Hardior, dit Flétrissure d'une voix puissante. Voulez-vous bien conduire ce dément hors d'ici ? Il tourmente le seigneur Stiam avec ses fantasmes pervers.

— Taisez-vous, Flétrissure, grinça Clou en faisant un effort pour se faire entendre. Qu'il reste.

Arlian jeta un coup d'œil en direction de Hardior, qui se tenait à l'écart, totalement perdu et peu désireux d'intervenir, puis vers Flétrissure.

Ce dernier le regardait d'un air furieux.

Derrière Flétrissure, le seigneur Toribor s'était avancé. Il observait la scène et écoutait. Mais Arlian fut surpris de ne remarquer aucun signe de colère ou de haine dans son expression, seulement une sorte de fascination attristée.

La femme qui se tenait auprès de Flétrissure avait l'air à peine troublée. Son visage paraissait curieusement sans intérêt malgré sa beauté. Elle avait un regard éteint, et, après un moment, Arlian se rendit compte qu'elle n'était pas un cœur de dragon. À cause de sa présence dans la pièce et de sa tenue onéreuse, il avait tout d'abord supposé qu'elle était membre de la Société du Dragon, mais il comprenait désormais qu'elle n'était qu'une simple mortelle.

Il devait s'agir de dame Opale, la maîtresse de Flétrissure. Elle n'était manifestement pas là dans son élément, et elle en était consciente.

Arlian sentit un bras se poser sur le sien. Il se retourna lorsque Flûte dit :

— Messeigneurs, cessons de troubler inutilement le seigneur Stiam avec nos querelles. Obsidien, posez votre arme. Flétrissure, notre hôte désire la présence d'Obsidien ; ne le contredisez pas durant ce qui pourrait être ses dernières heures. Et, seigneur Clou, de grâce, cessez de faire des efforts, reposez-vous.

— Merci, madame, dit Arlian en effectuant un léger salut de la tête.

— Je vous en prie. (Elle hésita avant de poursuivre.) Vous comprendrez aisément que vos paroles puissent nous paraître quelque peu... insensées.

— Je crois parfois que c'est le monde entier qui est insensé, madame, et, à d'autres moments, que je suis seul à être dans ce cas. Néanmoins, cela ne m'empêche pas de dévoiler la vérité telle qu'elle est.

— Et vous affirmez qu'une... chose est en train de prendre vie à l'intérieur du seigneur Clou ?

— J'en suis en effet persuadé. Je croyais qu'elle aurait déjà surgi de son corps à notre arrivée... ce qui explique notre entrée quelque peu énergique.

Flûte hésita de nouveau, parcourut la pièce du regard, puis demanda :

— Et que pensez-vous qui soit ici en gestation ?

Surpris, Arlian regarda à son tour les visages des personnes réunies dans la chambre. La nature de la créature sur le point de naître lui avait paru évidente, mais, manifestement, certaines de ces personnes avaient besoin de se l'entendre dire à haute voix avant de pouvoir y croire.

— Un dragon, répondit-il. Lorsqu'il jaillira, il sera rouge sang, car il naîtra du cœur même de Clou et de son sang. Il sera plus gros que la logique le permet, plus grand qu'une personne de taille adulte, trop volumineuse pour pouvoir être contenu dans cette pièce, mais il ne s'agira que d'un nourrisson d'après les normes draconiques.

Arlian entendit quelqu'un hoqueter, sans doute l'un des serviteurs, à cette explication. Les autres occupants de la pièce s'agitèrent et se regardèrent anxieusement les uns les autres.

— Et vous croyez que quelques lances vont suffire pour le vaincre ? demanda Flétrissure d'un ton dédaigneux. Même un fou aurait plus de bon sens ! Personne n'est jamais parvenu à tuer un dragon. Qu'allez-vous bien pouvoir faire avec vos lances ?

— Le tuer, répondit Arlian. Les dragons sont une émanation magique du feu et des ténèbres tandis que l'obsidienne en est une manifestation naturelle. Et ces lances ont le pouvoir de vaincre les dragons.

— Vous avez une foi saugrenue dans cette théorie selon laquelle..., commença Flétrissure.

— Il ne s'agit pas d'une simple théorie, répondit Arlian en lui coupant la parole. Vous affirmez qu'aucun homme n'a jamais tué de dragon, mais ce n'est plus vrai. J'en ai éliminé un, un nouveau-né, dans une caverne de la Désolation, avec une dague d'obsidienne.

— Obsidien, s'exclama Hardior, vos propos deviennent outranciers ! Êtes-vous certain de savoir ce que vous dites ?

— Tout à fait.

— Je le crois, chuchota Clou. Je le sens en mon sein.

— C'est insensé, rétorqua Flétrissure.

— J'aurais tendance à être d'accord, dit Hardior, et Flûte acquiesça.

— Le monde est insensé, dit Noir qui s'exprimait pour la première fois. J'aurais bien aimé que tu m'en parles plus tôt, Ari.

— Je suis peut-être fou, dit Arlian. Je ne suis guère le mieux placé pour en juger, et j'admets volontiers que je me le demande parfois. Puis-je suggérer de nous contenter d'attendre et de laisser le temps faire son œuvre ? Soit le seigneur Clou mourra de façon naturelle, soit il guérira de sa maladie, ou encore la preuve sera faite que ma « théorie », comme l'appelle le seigneur Flétrissure, est fondée. Je suis prêt à attendre pour voir ce qui se produira. J'ai le sentiment que nous aurons une réponse avant demain matin.

— Plus tôt que ça, siffla Clou. Oh, bien plus tôt que ça...

Durant un moment, le silence régna dans la chambre à coucher. Puis le seigneur Hardior haussa les épaules et dit :

— Eh bien, attendons.

## VEILLÉE FUNÈBRE

Arlian était d'accord avec l'estimation de Clou. Il pensait lui aussi que le dragon allait naître dans les minutes qui suivraient. Soit il avait mal évalué le niveau de développement du dragon, soit il n'avait pas pris en compte la détermination de Clou de s'accrocher à la vie et à l'humanité aussi longtemps que possible.

S'il avait su combien de temps il avait devant lui, Arlian aurait sans doute tenté de faire renvoyer les serviteurs ainsi que dame Opale afin de préserver au maximum les secrets de la Société du Dragon. Mais dans l'état actuel des choses, il ne s'en donna pas la peine.

Le soleil se coucha, et l'on alluma des chandelles. Clou était toujours étendu sur son lit, haletant, la poitrine gonflée et difforme. Bien après la tombée de la nuit, le seigneur Hardior envoya finalement les serviteurs à la recherche d'un peu de nourriture afin de redonner des forces à ceux qui participaient à la veillée funèbre et pour compenser le dîner qu'ils avaient sauté.

Il devint difficile de respirer à cause de la fumée et de l'odeur de transpiration. Et il n'était plus possible de ne pas remarquer les effluves de venin de dragon.

À part les serviteurs, personne ne quitta la pièce plus d'un instant, et personne d'autre n'y pénétra. Aucune des personnes présentes ne souhaitait manquer le dernier acte du drame.

À trois reprises, Arlian avait demandé à Clou, malgré les objections virulentes de Flétrissure, s'il désirait que l'un des serviteurs aille chercher

un couteau. Chaque fois, le vieil homme avait fait la grimace et avait refusé. Chaque refus était moins catégorique et flagrant que le précédent, et, au dernier, alors qu'ils terminaient le repas que Hardior avait commandé et que les serviteurs renouvelaient les bougies, Arlian crut que leur attente était sur le point de prendre fin.

Il était tout de même minuit passé, et la plupart des convives somnolaient sur leur fauteuil, lorsque dame Flûte poussa un cri.

Arlian, qui ne cessait de s'endormir et de se réveiller d'un sommeil anxieux, se leva brusquement et s'empara de la lance qu'il avait laissé tomber.

À travers la fumée des chandelles, il eut une vision de cauchemar, et, durant un instant, il crut qu'il était en train de rêver. Il ne pouvait s'agir que d'un cauchemar, mais pourtant, tout était bien réel.

Dame Flûte se tenait à côté du lit, les mains recouvrant sa bouche, et elle regardait désormais son patient en silence, terrorisée. Le corps de Clou s'était raidi. Il avait rejeté sa tête en arrière, la bouche grande ouverte, comme s'il était en train de hurler sans produire le moindre son. S'il n'était pas encore mort, ce n'était plus l'affaire que de quelques secondes. Du sang ruisselait de sa poitrine, mais au lieu de s'écouler normalement, il jaillissait de plus en plus haut et fort, et la colonne ainsi formée avait l'apparence d'une patte crochue au sommet de laquelle se dressaient des griffes. La plaie béante au milieu de la poitrine de Clou s'élargit encore, la forme sanguinolente se projeta vers le haut, et la chair autour de l'entaille se mit à onduler et à s'étirer tandis que la créature s'efforçait de quitter son hôte.

— Il... il l'a découpé à coups de griffes de l'intérieur, bafouilla Flûte.

Arlian brandissait sa lance, conscient de la présence à ses côtés de Noir, qui pointait son arme vers la créature.

Puis, dans un craquement d'os, le dragon surgit du corps de Clou, s'efforçant de se dresser sur le lit à l'aide de ses quatre pattes instables. Il battit l'air de sa queue devant les yeux éteints de Clou, et il déploya ses ailes en dressant la tête. L'une de ses pattes glissa du lit, mais la créature retrouva rapidement l'équilibre.

Le secret de la reproduction des dragons était dévoilé.

— Maintenant ! s'exclama Arlian en plongeant sa lance dans le flanc de la créature. Vise le cœur !

Noir porta son coup peu de temps après le sien. Les deux lances s'enfoncèrent sans résistance à travers les écailles rouge sang encore



tendres.

Le dragon poussa un hurlement, un cri perçant épouvantable qui fit trembler les murs. Il se débattit frénétiquement pour tenter d'échapper aux armes à pointe noire qui le transperçaient, mais Arlian et Noir accentuèrent leur pression. Deux des pattes griffues de la créature glissèrent du lit, et l'une d'elles s'enchevêtra dans le dessus-de-lit. Ses ailes se heurtèrent au baldaquin du lit et en fracassèrent le cadre de bois tout en s'emmêlant désespérément dans les draperies. Il cracha du venin, qui grésilla et provoqua une légère fumée sur la literie et le tapis, mais il ne s'embrasa pas. Le dragon ouvrit ses yeux dorés emplis de haine – et également d'autres sentiments – et regarda fixement Arlian et Noir.

Arlian reconnut Clou dans ce regard, et il détourna les yeux. Il se réjouit d'avoir fait fabriquer d'aussi longues lances, car cela lui évitait d'avoir à trop se rapprocher de ce visage inhumain.

— Seigneur Hardior ! s'écria Noir. Mettez-vous derrière lui !

— Le cœur ! dit Arlian. Nous devons viser son cœur !

Il libéra sa lance et, en avançant, il porta un nouveau coup juste derrière la patte avant la plus proche de lui.

Cette fois, l'obsidienne toucha au but. En poussant un nouveau hurlement, le dragon s'écroula et fut instantanément dissous en une gerbe de sang.

Le fluide rougeâtre se répandit sur le lit et la dépouille de Clou, s'écoula sur le sol et ruissela du baldaquin détruit où la créature s'était pris les ailes au piège. Arlian avait les mains couvertes de sang.

Le cœur de Clou était empalé sur la pointe de sa lance.

— Par les dieux disparus ! murmura quelqu'un.

— Par *tous* les dieux ! dit un autre.

— J'ai du mal à le croire, chuchota Flétrissure.

— Vous l'avez pourtant vu de vos propres yeux, monseigneur, dit Noir.

— J'ai bien vu *quelque chose*, dit Flétrissure, mais je ne suis pas certain de savoir de quoi il s'agissait.

— C'est une illusion, de la sorcellerie, dit dame Opale en se levant de son fauteuil. Ce n'est rien d'autre !

Elle tendit la main en hésitant vers les draps encore fumants, là où le venin les avait éclaboussés, puis elle la retira.

— S'il s'agit d'une illusion, elle a laissé une grande quantité de sang, fit remarquer Flûte.

Le devant de sa robe était aspergé de liquide rouge, l'une des ailes de la créature s'étant affaissée sur elle. Elle baissa les yeux sur sa poitrine d'un air consterné puis appela l'un des serviteurs :

— Allez chercher quelque chose pour nettoyer toute cette pagaille !

Le serviteur auquel elle s'était adressée se contenta de la regarder fixement d'un air ahuri, mais un autre quitta précipitamment la chambre. Elle l'interpella :

— Et prenez garde, c'est du poison !

— La poitrine du seigneur Stiam a éclaté, dit Opale. Je ne peux guère refuser de l'admettre ! Mais la créature que nous avons vue, ce n'était que de la prestidigitation, pas un véritable dragon.

— Ça sent le venin de dragon, dit Flétrissure. Cela fait sept cents ans que je n'en ai pas senti, mais il s'agit assurément d'une odeur de venin.

Une puanteur régnait en effet dans la pièce, mêlée à une odeur de sang, de sueur, de fumée et de tripes.

— Naturellement, dit Opale. Elle provient du sang du seigneur Clou. Mais il ne s'agissait pas d'un dragon !

— Et comment pouvez-vous en être si certaine ? demanda Givre, toujours assise.

— Parce que la simple idée qu'il puisse s'en être agi d'un est d'une parfaite absurdité ! s'emporta Opale. Il était *rouge*, et ne dit-on pas qu'ils sont verts ou noirs ?

— Enziette m'a expliqué qu'ils prenaient une teinte de plus en plus foncée avec l'âge. Du rouge au noir en passant par le doré et le vert. Les adultes que j'ai vus étaient noirs, comme vous le dites, expliqua Arlian doucement.

Maintenant que l'événement qu'il avait tant redouté s'était produit, il était enfin à même de se détendre et de s'exprimer calmement.

— Et les dragons sont-ils censés éclater comme des bulles de savon au contact d'une lance ? demanda Opale en se retournant pour lui faire face, les poings serrés. Comme il est étrange, alors, que nos ancêtres, pendant toutes les années durant lesquelles ils ont combattu ces créatures, ne soient jamais parvenus à en tuer un seul !

— Ils ne les ont jamais touchés au cœur avec une arme d'obsidienne, répondit Arlian d'un ton toujours aussi mesuré. Et ce ne sont peut-être que les nouveau-nés qui se dissipent aussi aisément. Celui-là avait à peine terminé de se former, après tout.

— Il me paraît plus probable que ce soit une illusion de sorcier qui ait jailli plutôt qu'un véritable dragon ! rétorqua Opale.

— Croyez ce que vous voulez, répondit Arlian. Je suis venu ici pour empêcher la naissance d'un dragon, pas pour tenter de vous convaincre de quoi que ce soit. Si vous parvenez à nier l'évidence alors que vous l'avez vue de vos propres yeux, il y a peu de chances que mes paroles puissent vous faire changer d'avis. (Il baissa les yeux sur sa lance et sur le macabre trophée qui y était empalé.) Où dois-je poser cela ? demanda-t-il sans s'adresser à personne en particulier.

— Le cœur de Clou fait partie de son propre corps, répondit Toribor en faisant un pas en avant.

Arlian maintint la lance en position tandis que Toribor ôtait précautionneusement le cœur mutilé de la pointe de l'arme et le replaçait respectueusement dans la cavité béante qui avait autrefois été le torse du seigneur Stiam. Une fois qu'il en eut terminé, Toribor se retourna et dit :

— Vous avez donc tué cinq des six seigneurs, Obsidien. Il ne reste plus que moi.

— Je n'en ai tué que trois, rectifia Arlian. Trois seigneurs et les deux dragons qui ont tué les deux autres. J'avais fait le serment de ne pas éliminer le seigneur Clou au sein de la ville, et j'ai tenu parole. Mais vous avez raison, il ne reste plus que vous.

— Cette créature était constituée du sang et du cœur de Clou. Êtes-vous certain qu'il ne s'agissait pas de Clou lui-même ?

— Seigneur Toribor, ce que vous dites est absurde ! s'emporta Arlian, perdant son calme et ne voulant pas penser à ce qu'il avait vu sur le visage du dragon. Le seigneur Clou est mort sur son lit, massacré par cette chose. Le ver solitaire qui tue un homme hérite-t-il de son âme, alors, et serait-il protégé par un serment tel que celui que j'ai prêté ?

— Il ne s'agissait guère d'un ver solitaire. J'ai vu ses yeux, Obsidien...

— C'était un dragon, Bedaine ! l'interrompit rageusement Flétrissure. Êtes-vous sérieusement en train d'affirmer qu'un dragon n'est pas un monstre dont il faut se débarrasser ?

Opale et Toribor se retournèrent tous les deux, surpris par cet accès de colère.

D'un air furieux, Flétrissure les regarda à son tour.

— J'ai combattu les dragons pendant plus d'un siècle, déclara-t-il. Je me suis tenu sur les remparts de la cité et j'ai vu les pierres et les flèches

ricocher sur leurs écailles comme des gouttes de pluie sur le pavé, et j'ai vu mes camarades se faire réduire en pièces par leurs griffes et en cendres par leur souffle enflammé. J'ai fait le serment de les combattre, comme chacun des membres de la Société du Dragon. J'ai juré d'étudier leur comportement et de chercher une méthode pour les détruire. Et maintenant, alors que j'apprends qu'un dragon se trouve peut-être dans mon propre corps, attendant le moment propice pour s'emparer de mon cœur et me déchirer de l'intérieur... alors que j'apprends que ce parasite grandit dissimulé dans mes veines depuis près de mille ans, vous essayez de me dire que le tuer équivaudrait à *me* tuer ? Que le monstre n'a pas tué Clou, mais que ce dernier est *devenu* le dragon ?

Il fit subitement un bond en avant, tendit son puissant bras gauche et saisit Toribor par la nuque. Avec une force stupéfiante pour un homme aussi âgé et apparemment frêle, il contraignit Toribor, pris au dépourvu, à se pencher sur le lit et lui approcha le nez à quelques centimètres du buste décharné de Clou et de ses côtes brisées.

— Mon ami Stiam est *mort*, gronda Flétrissure. Il ne s'est pas transformé ni changé en quoi que ce soit, il est *parti* ! Cela n'a rien à voir avec une chenille qui se change en papillon. C'est d'un homme que nous parlons, et cet homme est mort. Suggérer le contraire, Bedaine, est indécent, et je ne le tolérerai pas !

— Mes excuses, monseigneur, murmura Toribor.

Flétrissure le relâcha, et Toribor se redressa.

Durant quelques secondes, personne ne prononça la moindre parole. Puis Flétrissure gronda :

— Vous le saviez, dit-il en se tournant vers Arlian.

— Oui, reconnut ce dernier.

— Vous le saviez, et c'est la raison pour laquelle vous ne souhaitiez pas aller me chercher du venin.

— Oui.

— Voilà comment... C'est le venin d'Enziette qui a provoqué cette cicatrice sur votre joue !

Arlian fut si surpris par cette affirmation, en contradiction totale avec ce que Flétrissure venait de dire quelques secondes auparavant, qu'il fut incapable de répondre immédiatement. Mais après quelques instants, il acquiesça.

— Arlian, demanda Givre de son fauteuil, dans un coin de la pièce, pourquoi ne nous en avez-vous pas tenus informés ?

Arlian serra les dents. Il ferma les yeux pendant un moment puis demanda :

— M’auriez-vous cru si vous n’aviez pas été témoins de cette scène ?

— Je ne suis même pas certain de pouvoir vous croire maintenant, dit Hardior d’une voix hésitante.

— Je vous ai déjà demandé ce que vous feriez si je parvenais à tuer un dragon, monseigneur, dit Arlian en se tournant vers Hardior. Vous m’avez répondu que vous souhaitiez cesser d’aborder ce sujet tant qu’il demeurerait du domaine du pur fantasme. Le moment est-il venu ou croyez-vous toujours que je suis fou ?

— Ne me forcez pas à répondre, Obsidien, dit Hardior en regardant fixement la dépouille de Clou. Tout cela est suffisamment difficile à admettre.

— Il est impossible d’y croire, dit Flétrissure sans s’adresser à quelqu’un en particulier. Je ne me changerai *pas* en dragon.

— Bien sûr que non, dit Opale en le serrant dans ses bras. Il s’agissait d’un tour, d’une illusion !

— Et dire que je voulais également t’entraîner dans cette malédiction, lui dit Flétrissure.

— C’est un mensonge, mon bien-aimé, et nous parviendrons à me changer grâce au venin d’un véritable dragon, afin que je puisse vivre à jamais à tes côtés !

Flétrissure la regarda d’un air horrifié, mais il s’abstint d’ajouter quoi que ce soit.

Arlian observa la scène et décida qu’il n’était pas judicieux d’intervenir. Si Opale ne pouvait être convaincue par ce qu’elle voyait, des paroles se révéleraient parfaitement inutiles. Et il lui parut évident que Flétrissure avait admis ce qu’il avait vu.

Il était lui-même très âgé. Il sentait peut-être, comme cela avait été le cas pour Clou, le dragon qui grandissait en lui.

C’est alors que la porte s’ouvrit brusquement et que l’intendant de Clou pénétra dans la chambre, accompagné d’une demi-douzaine de serviteurs en livrée.

— Messeigneurs, dit-il, j’ai cru comprendre que le seigneur Stiam nous avait quittés.

— En effet, répondit dame Flûte. Et de façon particulièrement spectaculaire.

Elle leva les bras pour qu'il puisse voir sa robe imbibée de sang.

L'intendant perdit alors de son aplomb, mais il se ressaisit aussitôt :

— Puis-je alors vous demander à tous de quitter cette pièce, afin que nous puissions nettoyer le corps du défunt et le préparer ? Il est tard, et vous avez certainement des affaires à régler de votre côté. Nous avons suffisamment de chambres pour vous tous, et vous êtes les bienvenus, vous pouvez rester aussi longtemps que vous le souhaitez. Ces valets se feront un plaisir de vous indiquer vos appartements, ajouta-t-il en désignant d'un geste les autres serviteurs.

— Je crois qu'il a raison, dit Opale. Nous ferions mieux de nous éloigner de cette scène d'horreur !

— Et de nous nettoyer, dit Flûte. Ceux qui ont du sang sur les mains, prenez garde de ne pas vous toucher la bouche.

— Nous savons que le sang est toxique, madame, dit Arlian. Il est inutile de nous le rappeler.

— Vraiment ?

Flûte fit un signe en direction de Noir, qui regardait fixement ses mains avec effarement, et Arlian garda le silence.

— Merci de nous avoir avertis, madame, dit l'intendant.

— Vous, dit le seigneur Hardior, pour quelle raison ne vous trouviez-vous pas au chevet de votre maître ?

L'intendant le regarda d'un air surpris.

— Eh bien, il m'a ordonné de me tenir à l'écart, répondit-il. Je suis resté à ses côtés durant la majeure partie de sa maladie, mais, hier, il m'a demandé de partir, il m'a ordonné de m'occuper de ses affaires autre part. Je serais bien resté, s'il me l'avait autorisé...

— Ce n'est pas plus mal, dit Arlian. Il vaut mieux se souvenir de lui comme il était avant.

— J'aurais bien aimé que nous en ayons tous la possibilité ! dit Flétrissure.

— S'il vous plaît, messeigneurs et mesdames, insista l'intendant. Auriez-vous l'amabilité de quitter la pièce ?

— Il vous reste encore quelques explications à nous fournir, Obsidien, dit le seigneur Hardior. Mais cela peut sans doute attendre jusqu'au matin,

lorsque nous aurons tous eu le temps de nous reposer et de comprendre ce que nous avons vu.

— Comme il vous plaira, monseigneur, répondit Arlian.

Il baissa les yeux sur ses mains pleines de sang, puis il jeta un coup d'œil à la dépouille de Clou. Il haussa les épaules.

Toribor, qui se tenait près du lit, tendit la main et ferma délicatement les yeux du seigneur Stiam.

## DU SANG ET DE L'EAU

Le serviteur s'écarta lorsque Arlian pénétra dans la pièce et se pressa d'atteindre la table de chevet sur laquelle l'attendaient une cruche d'eau et une cuvette. Sans qu'on le lui demande, il remplit d'eau claire la moitié de la bassine. Une lampe à huile brûlait déjà faiblement sur une applique au-dessus du lit.

— Merci, dit Arlian.

— Préféreriez-vous avoir votre employé près de vous, ou devons-nous lui trouver une place en bas ? demanda le serviteur en allant chercher des serviettes dans un placard, non loin de là.

Arlian jeta un coup d'œil à Noir.

— Comme il préfère, dit-il. Il est libre de rentrer, s'il le souhaite. Je peux me débrouiller tout seul.

— Je crois qu'une place en bas me conviendra parfaitement, répondit Noir.

Arlian comprit que Noir avait l'intention d'écouter ce que diraient les serviteurs de la maison à propos des événements de la soirée. Il pourrait sans doute même orienter quelque peu l'histoire. Il était probablement trop tard pour préserver le moindre secret, mais cela ne ferait de mal à personne de voir la situation d'un peu plus près.

— Comme tu voudras, dit-il.

Il accepta une serviette et tendit les mains vers la cuvette. Le serviteur demeurait près de lui, et Arlian le regarda.



— Il est inutile que vous restiez, dit-il. Il est tard, et je suis certain que vous avez d'autres affaires à régler avant d'aller vous coucher. Occupez-vous de mon intendant, puis de vous-même. Ne vous inquiétez pas pour moi.

— Je vous remercie, monseigneur, dit le serviteur en s'inclinant.

Il se retourna, et Noir et lui quittèrent la pièce en refermant délicatement la porte derrière eux.

Arlian les regarda partir puis reporta son attention sur la cuvette, désireux de se débarrasser enfin du sang de Clou. Il posa la serviette puis plongea les deux mains dans l'eau fraîche et claire.

Le liquide s'assombrit et tourbillonna, le sang écarlate se détachant de sa peau. Il se frotta le dos de chaque main puis se nettoya les doigts un à un en les pressant chacun leur tour entre le pouce et l'index de la main opposée et en grattant le sang avec son pouce.

Après un moment, l'eau était trop sale pour qu'il puisse voir si le nettoyage progressait. Il retira ses mains de l'eau et s'empara de la serviette.

Il était parvenu à enlever le plus gros, certainement... du moins, de ses mains, puisque les manches de sa chemise étaient fichues. Il détailla ses articulations et ses poignets en plissant les yeux, presque certain qu'il y trouverait encore du sang le lendemain matin, à la lumière du jour, bien qu'il n'en voie plus à la lueur jaunâtre de la lampe. Il ramassa la serviette et jeta un coup d'œil à la cuvette.

Il se figea, la serviette à la main.

L'eau de la cuvette était anormalement immobile, aussi lisse qu'un miroir, même si le sang tourbillonnait toujours aussi vigoureusement sous la surface transparente du liquide. C'était incontestablement magique, bien qu'il soit encore incapable de dire s'il s'agissait de la sorcellerie des Terres des Hommes ou de quelque chose de plus exotique. Arlian regarda fixement sa bassine.

Le sang ne se dissolvait pas dans l'eau. Au contraire, il se regroupait au centre de la cuvette, où une image reconnaissable était en train de se former : celle du visage d'un dragon.

Durant un moment, Arlian pensa que, peut-être, le dragon qu'il avait vu naître et qu'il avait tué une demi-heure plus tôt était toujours en vie, sous une forme étrange et intangible, mais il comprit alors que le visage qu'il apercevait dans la cuvette était celui d'une créature adulte, pas celui d'un nouveau-né aux traits délicats. Et les yeux n'étaient pas ceux de Clou.

Non, il s'agissait bien d'un dragon noir adulte, un qu'il n'avait jamais vu auparavant. Arlian avait remarqué, longtemps auparavant, que des dragons possédaient curieusement des traits distincts et reconnaissables. Il se souvenait encore parfaitement de ceux du dragon qui avait détruit sa maison, sur le mont Fuligineux, onze ans auparavant. Il avait encore en mémoire les détails du visage de celui qui avait surgi du corps d'Enziette, tout comme de celui que Clou avait engendré. Les artistes et les sculpteurs ne parvenaient presque jamais à capturer cet aspect particulier de l'apparence des dragons, mais l'image dans la bassine en reproduisait un à la perfection, et il ne s'agissait assurément d'aucune de ces trois créatures.

Arlian se souvint des paroles qu'il avait entendues un an plus tôt de la bouche de la pauvre Douceur, peu après l'avoir secourue de la maison d'Enziette, avant qu'elle entame son déclin funeste.

« Je ne le croyais pas, avait-elle dit, alors il a saisi la cuvette d'eau qu'il utilisait pour nettoyer le sang, et il m'a montré qu'il pouvait parler aux dragons. »

La cuvette d'eau qu'il utilisait pour nettoyer le sang...

L'image se figea et le tourbillon cessa. Il n'y avait plus aucun mouvement, mais l'image dégageait une étrange vigueur, une sensation identique à celle qui permet de faire la différence entre quelqu'un qui dort et un cadavre. Ce dragon était bel et bien en vie.

— *Nous ne sommes pas contents de vous.*

Aucune parole n'avait été prononcée, l'image de la gueule du dragon n'avait pas bougé, mais Arlian comprit tout de même ce que le dragon essayait de lui dire.

Il s'agissait de l'un des dragons les plus anciens et les plus puissants, et il communiquait avec lui de la même façon qu'il s'était entretenu avec Enziette.

Après tout, Arlian n'était-il pas son héritier ?

— Je ne me préoccupe pas de vous satisfaire, répondit doucement Arlian.

Il ne pouvait pas exclure la possibilité qu'un serviteur écoute aux portes. Il s'exprima donc à voix basse. D'une façon ou d'une autre, il doutait que le dragon éprouve des difficultés à le comprendre.

— *Vous le devriez.*

— Pourquoi ? Je suis votre ennemi juré. Ceux de votre espèce ont massacré ma famille et détruit mon village. Mon seul souhait est de vous

éliminer, non de satisfaire à vos désirs.

— *L'autre avait compris, et il vous l'a expliqué. Nous avons un accord, et vous êtes son successeur. Ce que vous saviez devait demeurer secret.*

— Je n'ai passé aucun accord.

— *Comprenez-vous les conséquences que cela pourrait avoir si cet accord n'avait plus cours ?*

Arlan fut soudain parcouru d'un frisson, bien que les fenêtres de la chambre soient solidement fermées et que la nuit soit douce.

Il savait à quelles conséquences le dragon faisait allusion. Le marché d'Enziette avait permis de mettre fin aux guerres draconiques et chassé les dragons jusqu'à leurs cavernes, dans les entrailles de la Terre. Sans cela, comme Toribor l'avait prévenu, rien ne pouvait les arrêter. Ils pouvaient surgir à tout moment et détruire tout ce qu'ils voulaient. Les Terres des Hommes pouvaient de nouveau se retrouver plongées dans la guerre et le chaos. Manfort pouvait connaître le même sort que celui qui avait été réservé au village d'Obsidien.

Arlan l'avait redouté. Ses craintes s'étaient estompées puisque rien ne s'était produit immédiatement après la mort d'Enziette, et elles lui étaient revenues lorsque Toribor lui avait fait remarquer qu'il faisait trop froid. Toutefois, Arlian avait gardé l'espoir que Toribor se trompait, que les dragons ne se risqueraient pas à sortir.

Désormais, l'un des dragons le menaçait directement. Il fut soudain envahi par une vague de colère.

— Et vous, savez-vous quelles conséquences aurait la rupture de cette trêve ? demanda-t-il. J'ai déjà tué deux des vôtres ! Pensez-vous être en mesure de reprendre le pouvoir, comme autrefois, maintenant que nous savons comment nous pouvons vous supprimer ?

— *Vous savez en effet pour la pierre noire, mais vous ne parviendrez pas à éliminer nos aînés aussi aisément que nos progénitures. Une guerre ouverte se révélerait très coûteuse pour chacun de nos camps, et la victoire demeure incertaine. Mais quelle alternative nous proposez-vous ? Vous avez fait le serment de tous nous supprimer, et nous n'attendrons pas tranquillement dans nos tanières que vous nous attaquiez. Il faut que nous trouvions un accord, que vous abandonniez votre quête de vengeance, sinon, nous allons tous en pâtir.*

Arlan marqua une pause, surpris et pensif.

Le dragon avait raison... du moins, Arlian le pensait. Il ne pouvait guère espérer que les créatures se laissent tuer sans réagir. Bien sûr qu'elles se défendraient !

Il n'avait pas réellement songé à la possibilité de poursuivre le marché d'Enziette. Il ignorait alors comment communiquer avec les dragons. Il était parti du principe qu'il devait les éliminer.

Il avait imaginé pouvoir se rendre de caverne en caverne, les tuant par trois, cinq ou dix à la fois, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un ou qu'il périsse lui-même en remplissant sa quête. Mais c'était sans compter sur le fait qu'il ne s'agissait pas de simples animaux, incapables de communiquer entre eux, de se prévenir mutuellement de son arrivée, si profondément endormis qu'ils ne pourraient pas se défendre.

Il avait manifestement tort, et il aurait dû le comprendre dès qu'il avait appris qu'Enziette avait pu communiquer et même sceller un pacte avec eux. Après tout, si ce dernier avait été capable de leur parler, ils pouvaient certainement converser entre eux ! Et le pacte d'Enziette n'aurait guère pu être respecté si les dragons avaient été incapables d'œuvrer de concert.

La campagne d'extermination des dragons d'Arlian se transformerait inévitablement en guerre ouverte s'il y survivait et la poursuivait suffisamment longtemps. Les surprendre dans leurs tanières se révélerait de plus en plus difficile lorsqu'ils se seraient prévenus les uns et les autres et auraient trouvé des cachettes plus sûres... s'ils cherchaient réellement à se cacher. Ils pourraient poster des sentinelles, comme le ferait n'importe quel groupe d'humains, afin qu'il ne puisse pas les surprendre pendant leur sommeil.

Ou ils pourraient simplement choisir de sortir en plein air pour se battre, et comment ferait-il, alors, pour les tuer ? Comment quelqu'un pourrait-il le faire ? Certes, l'obsidienne pouvait transpercer leur peau, mais seul un coup porté au cœur pouvait les tuer, et les dragons étaient de gigantesques créatures capables de voler. Ils avaient des griffes et des crocs et projetaient un venin mortel. Les lances d'obsidienne ne lui seraient d'aucune utilité contre des adultes, pas plus que les dents d'un rat contre un chat.

Mais les dragons n'étaient certainement pas très nombreux : des dizaines, peut-être des centaines, mais sûrement pas des milliers. L'humanité se chiffrait en millions d'individus ; cela ne finirait-il pas par jouer en leur faveur ? En suffisamment grand nombre, des rats pouvaient vaincre un chat, et il était probable que même un dragon puisse succomber

aux attaques d'un régiment entièrement armé d'obsidienne. Au bout d'un certain temps, les dragons seraient anéantis, ils disparaîtraient à tout jamais, leur race s'éteindrait alors que le genre humain se relèverait et se perpétuerait.

De plus, outre leur nombre restreint, les dragons n'avaient jamais osé exterminer l'humanité. Après tout, s'ils le faisaient, comment s'y prendraient-ils pour se reproduire ? Détruire l'humanité signifiait qu'ils se détruiraient eux-mêmes.

Et une fois les secrets révélés, il serait impossible de les empêcher de se propager. Si une guerre devait éclater, tout le monde saurait comment tuer les dragons et détruire leurs progénitures. Tôt ou tard, la victoire serait inévitable pour les humains.

Arlan ouvrit la bouche pour s'exprimer, mais il la referma aussitôt.

Certes, le genre humain survivrait, mais qu'en serait-il de toutes ces personnes, hommes, femmes et enfants, qui trouveraient la mort ? De quel droit pouvait-il se permettre d'en condamner des dizaines de milliers à la mort effroyable que leur infligeraient les dragons : la même que celle qui s'était abattue sur les membres de sa propre famille ?

Il lui fallait du temps pour réfléchir, pour dresser des plans, pour peser le pour et le contre. Mais les dragons voulaient un accord *immédiatement*.

— Que puis-je faire ? demanda-t-il. Le secret a été révélé. Même si je ne fais rien, la rumeur selon laquelle l'obsidienne a le pouvoir de vous tuer se répandra.

— *Vous pouvez toujours affirmer qu'il s'agissait d'une illusion, d'un simple stratagème à base de sorcellerie.*

— Et comment pourrais-je expliquer la mort de Clou ?

— *Encore de la sorcellerie.*

— Vous dites que je devrais avouer son meurtre ?

— *Vous avez fait le serment de le supprimer...*

— Mais je ne l'ai pas tué !

— *Vous avez tué ce qu'il est devenu.*

— Mais..., commença Arlian avant de s'interrompre.

Le dragon ne s'embarrassait guère de mensonges ou de serments, et peu lui importait de savoir si Clou et le dragon qu'il avait abrité étaient ou non le même être. Il souhaitait uniquement un accord, un rétablissement de la trêve.

— Vous voulez que je mente, dit Arlian.

— *Oui.*

— Et, en retour, quoi ? Vous resterez tapis dans vos cavernes ? Vous me laisserez en vie ?

— *Vous avez tué deux de nos nouveau-nés ainsi que deux dragons à naître. Vous laisser en vie se révélerait très généreux de notre part. Mentez pour nous et cessez de nous décimer, nous demeurerons dans nos tanières et nous continuerons comme avant. Trahissez-nous, et nous n’aurons d’autre choix que de tenter d’éliminer tous les habitants de ce que vous appelez les Terres des Hommes avant que vous parveniez à les retourner contre nous et à les armer de pierres noires.*

— *Tous les éliminer ?*

Cette idée surprit Arlian. Les dragons pensaient-ils être capables d’une telle extermination ?

Ils l’étaient peut-être. Sans doute serait-il judicieux de conclure un marché. Mais Arlian sentit la colère sourdre et il déclara, en se souvenant au dernier moment de ne pas crier :

— Vous avez anéanti ma famille ainsi que l’intégralité de mon village, et, maintenant, vous menacez l’existence de ma race ? Deux de vos immondes progénitures ne sont pas suffisantes pour compenser ce…

Le dragon l’interrompit :

— *Mentez pour nous et promettez-moi de ne plus jamais tuer de dragons, nés ou à naître, ou vous devrez faire face aux conséquences de vos actes.*

Et le dragon n’eut pas besoin de développer le fond de sa pensée pour exprimer ce que pourraient être ces conséquences dont il parlait.

Arlian garda le silence et regarda fixement le visage inhumain qui flottait dans la cuvette.

Ces yeux dorés, étrangement humains, qui, des milliers d’années auparavant, avaient vraisemblablement appartenu à un homme ou à une femme, le regardèrent à leur tour.

Arlian réprima sa colère et tenta de raisonner le monstre.

— Né ou à naître ? demanda-t-il. Êtes-vous en train de me dire que vous ne me permettriez même pas d’éliminer le seigneur Toribor ? Ni de me défendre si un cœur de dragon venait à m’attaquer ?

Pour la première fois, le dragon marqua une hésitation.

— *Celui-là, d’accord, mais aucun autre, finit-il par répondre. Et en cas de légitime défense si votre vie est mise en péril.*

— Soit, répondit Arlian.

Il était étrangement assez satisfait de lui. Il avait réussi à obtenir un compromis, même s'il était mineur, de la part d'un dragon. Il n'avait pas cru cela possible. Bien sûr, il n'avait plus l'intention de tuer Toribor. Le seigneur Bedaine ainsi que les autres cœurs de dragon lui paraissaient insignifiants par rapport aux dragons déjà nés.

Il lui faudrait trouver un moyen de les détruire sans que cela dégénère en guerre ouverte, bien que, pour le moment, étant donné son état d'épuisement, il n'ait aucune idée de la façon dont il allait pouvoir s'y prendre.

Et il se rendit compte qu'il n'était pas en état de régler ce problème maintenant. Certes, il n'avait pas été blessé durant son combat contre le dragon de Clou, contrairement à ce qui s'était produit lorsqu'il avait affronté celui d'Enziette. Il n'avait pas non plus été contraint de traverser la moitié de la Désolation à la poursuite de son ennemi, mais, tout de même, il était épuisé et ne parvenait pas à organiser ses pensées de façon claire. Il n'avait pas dû fournir de gros efforts, mais la tension psychique et émotionnelle provoquée par la longue veillée funèbre au chevet de Clou suivie de la soudaine apparition dans sa bassine avait été bien pire.

— *Nous sommes donc d'accord ?*

— Plutôt, répondit Arlian avant de plonger la main dans la cuvette en éclaboussant autour de lui.

L'image du dragon se dissipa, et son esprit se fit soudain plus limpide. La méthode de communication du dragon, comprit-il, avait imperceptiblement provoqué comme un poids oppressant sur son esprit, un poids qui avait de nouveau disparu.

Il espéra qu'il ne s'était pas montré trop prompt à mettre un terme à la discussion. Il observa la cuvette durant un moment, pour voir si la créature tenterait de rétablir le lien.

Rien ne se produisit. L'eau ondula pendant quelques instants, puis elle se figea, le sang s'étant dispersé et commençant à faire un dépôt sur les parois de la bassine.

Apparemment, le monstre était satisfait, du moins pour le moment. Mais Arlian se rappela qu'il n'avait donné son accord sur aucun point. Il s'était contenté d'affirmer que les termes de l'accord étaient raisonnables. Il n'avait jamais dit qu'il les acceptait.

Mais il avait traité avec les dragons, tout comme Enziette l'avait fait avant lui. Il était bel et bien son héritier. Il était en possession de ses propriétés, de ses secrets et désormais de ses affaires.

Il contempla l'eau durant un moment.

Il ne possédait cependant pas les mêmes convictions, se dit-il. Il ne ferait jamais le sacrifice d'un innocent village...

Mais n'avait-il pas, un instant plus tôt, considéré la possibilité d'une nouvelle guerre draconique, au risque de sacrifier des milliers de personnes pour satisfaire aux besoins de la destruction définitive des dragons ?

Et ne projetait-il pas depuis des mois de massacrer l'ensemble des cœurs de dragon de la ville afin d'éliminer les créatures qu'ils abritaient ?

Où se situait la limite morale entre sa quête de vengeance contre les dragons et la campagne subtile d'Enziette que ce dernier poursuivait depuis plusieurs siècles pour parvenir à les dominer ? De quel côté de cette limite se trouvaient le bien et le mal ? Le chantage d'Enziette avait permis de maintenir les dragons dans leurs cavernes ; les actions d'Arlian menaçaient de les en faire sortir de nouveau.

S'il était à l'origine d'une nouvelle guerre draconique, comment pourrait-il prétendre être une meilleure personne que le seigneur Dragon, que personne ne regrettait ?

S'il réussissait dans sa tâche, les dragons disparaîtraient à tout jamais, tandis qu'Enziette leur avait permis de rester en vie et de quitter leurs cavernes de temps à autre pour détruire un village. Ses objectifs étaient bien plus ambitieux. Enziette avait fait en sorte que les dragons ne le dérangent pas durant sa longue vie, rien de plus, alors qu'Arlian désirait en débarrasser l'humanité. Il s'agissait assurément d'un objectif plus présomptueux.

Mais le prix à payer pour l'atteindre...

Il déglutit et regarda ses mains. À la lueur de la lampe, il crut distinguer une fine pellicule de sang toujours incrustée sur sa peau.

— Non, dit-il à voix haute. Je vais y réfléchir. Je finirai par trouver un moyen.

Il saisit la serviette et se sécha minutieusement les mains, les frottant jusqu'à ce que sa peau se mette à rougir, alors qu'il se tenait près de son lit.

Enfin, baissant les yeux, il remarqua que ses mains étaient de nouveau rouges, non plus à cause du sang qui les maculait, mais de celui qui circulait dans ses veines. Il jeta alors la serviette de côté et s'écroula sur son lit.



Malgré la fatigue, il mit des heures à trouver le sommeil.

# 16

## DES FUNÉRAILLES

La voix de Noir le tira de son sommeil.

— L’enterrement aura lieu cet après-midi, dit cette voix. Tu voudras sans doute rentrer pour avoir le temps de te changer. Même si ce manteau noir convient parfaitement, certains pourraient considérer malvenu d’assister à des obsèques avec le sang du défunt sur sa chemise.

Arlan admit à contrecœur qu’il était éveillé. Il ouvrit les yeux et vit le baldaquin au-dessus du lit.

Il ne s’agissait pas de son lit. Bien qu’il l’ait à peine regardé avant de se coucher et qu’il ne l’ait vu qu’à la lueur d’une lampe dont la mèche était mal tressée, il reconnut le baldaquin. Il se trouvait toujours chez le seigneur Clou.

Il tourna la tête et aperçut la cuvette, toujours posée sur la table de chevet. Noir se tenait à proximité.

— Y a-t-il de l’eau dans la bassine ? demanda-t-il.

Si Noir pouvait renoncer aux salutations et aux politesses d’usage, lui aussi en était capable.

Noir y jeta un coup d’œil.

— Oui, mais il semblerait que tu t’y sois lavé les mains, hier soir.

— Est-ce que quelque chose te paraît étrange ?

Noir pencha la tête de côté d’un air suspicieux.

— Mis à part la pellicule de sang, non. Ça devrait ?

Arlan éluda la question. Il faudrait qu’il réfléchisse à ce dragon qu’il avait vu et auquel il avait parlé, mais il n’était pas obligé de le faire

maintenant. Il fit la moue puis se redressa le long de la tête de lit afin de mieux voir Noir.

— N'est-ce pas un peu tôt pour des funérailles ? demanda-t-il. Il est mort depuis moins d'une journée.

— Tu n'as pas vu l'état du corps, répondit Noir. Ça fait l'objet de nombreuses conversations, en bas. Il se décompose bien plus vite qu'il le devrait. L'intendant a fait appel à un embaumeur, ce matin. Il a jeté un coup d'œil à la dépouille, et il a refusé d'y toucher. Il a prétendu qu'avec un buste ainsi déchiqueté, il n'aurait pas pu faire grand-chose, même juste après la mort du seigneur Clou, et il a estimé que ce décès remontait à deux semaines. Quand l'intendant lui a affirmé qu'il était encore en vie et conscient la nuit dernière, il l'a traité de menteur et a quitté la pièce d'un air vexé. Le personnel ne parle que de ça. Tout le monde se demande s'il faut attribuer ce phénomène à l'âge très avancé du seigneur Stiam, à son utilisation fréquente de la sorcellerie ou à une espèce de malédiction draconique.

— Probablement à tout cela à la fois, dit Arlian en s'asseyant à contrecœur sur son lit. Quelle heure est-il ?

— Plus ou moins midi. J'ai pris la liberté de faire appeler ton carrosse, car le seigneur Hardior est parti depuis un bon moment, déjà. Je suppose que tu aurais voulu t'entretenir avec lui, mais il semblait réticent à attendre ou à te faire réveiller.

— Oh ? Eh bien, merci de t'en être chargé.

Il souhaitait en effet parler à Hardior, mais, pour le moment, il n'était pas du tout certain de savoir ce qu'il voulait lui dire. La veille, lorsque Hardior lui avait suggéré d'avoir une discussion, Arlian avait songé lui raconter l'intégralité de l'histoire, l'ensemble des secrets d'Enziette, et tenter de s'assurer de son soutien – et de celui du duc ! – en vue de mener une campagne de recherche et d'extermination des dragons.

Mais c'était avant d'avoir eu sa conversation magique. Les dragons ne souhaitaient pas que leurs secrets soient plus largement divulgués.

Arlian n'avait pas l'intention de se soumettre aux désirs des dragons, mais sa propre survie était en jeu, et il voulait faire tout ce qui était en son pouvoir pour protéger des innocents. Il n'avait pas encore trouvé le moyen satisfaisant d'y parvenir.

Il s'étira puis se regarda.

Il portait toujours la même chemise blanche et le même pantalon noir que la veille, et comme Noir le lui avait fait remarquer, une horrible tache de sang brune avait séché sur sa manche droite et s'étendait presque jusqu'à son coude. Il avait également quelques éclaboussures sur la dentelle de son poignet gauche. Il avait eu la présence d'esprit d'ôter son manteau et ses bottes avant d'aller se coucher, mais il s'était contenté de les jeter à même le sol. En baissant les yeux, il remarqua que l'extrémité de l'une de ses bottes était également tachée.

Il ne pouvait manifestement pas assister à l'enterrement de Clou dans cet état, et il souhaitait vraiment faire preuve de respect envers le vieil homme.

— Occupe-toi du carrosse, dit-il en tendant la main vers le pot de chambre. Je descends dans dix minutes.

En fait, il ne lui en fallut que huit pour se préparer.

Au Vieux Palais, il ne feignit même pas de faire une véritable toilette, il se contenta de se changer et de revêtir des vêtements propres sans perdre de temps. Il se redirigea ensuite rapidement vers le carrosse.

Un peu plus de une heure plus tard, il se trouvait avec une demi-douzaine de personnes autour d'une tombe hâtivement creusée dans le jardin non entretenu qui se trouvait derrière la bâtisse de Clou, à proximité du mur est de la ville. Il observa le cérémonial en silence, tandis que l'on confiait à la terre la dépouille du seigneur Stiam.

Le linceul dissimulait l'état du corps, mais il ne parvenait pas à masquer la puanteur provoquée par son état de décomposition anormalement avancé. Quelques amis du défunt avaient porté un mouchoir à leur nez et évitaient de regarder la dépouille.

Arlian garda les mains serrées derrière lui en tenant son chapeau et ne quitta pas la tombe du regard. Si désagréable que soit l'odeur, il estimait que le seigneur Stiam méritait d'être enseveli avec dignité.

Lorsque la première pelletée de terre fut jetée sur le linceul, Arlian décida qu'il était temps pour lui de décentement quitter les lieux. Il prit une profonde inspiration puis jeta un rapide coup d'œil en direction des autres.

Tous ceux qui avaient été présents au chevet de Clou, qui avaient vu le dragon surgir de son corps et assisté à sa mise à mort, étaient rassemblés devant la tombe, en compagnie de quelques autres membres de la Société du Dragon, de l'intégralité du personnel du domaine et de quelques personnes qu'Arlian ne connaissait pas. À part les quatre gardiens qui

faisaient office de fossoyeurs, tous les serviteurs présents portaient la livrée rose et fauve de Clou. Arlian examina leurs visages et remarqua qu'ils paraissaient véritablement affligés par la disparition de leur maître.

Il se demanda combien d'entre eux étaient des esclaves et si Clou avait pris des dispositions pour eux dans son testament... s'il en avait effectivement rédigé un. Les membres de la Société du Dragon s'attendaient généralement à vivre indéfiniment et, par conséquent, ils négligeaient de telles préoccupations morbides.

Noir, qui se tenait auprès d'Arlian, remarqua la direction de son regard.

— Il a désigné son intendant comme héritier, lorsqu'il est tombé malade, dit-il. Il a également légué une partie de ses biens à ses autres employés. Il semblerait qu'il ait été un employeur prévenant. J'aurais tendance à croire que leur peine est sincère et pas seulement provoquée par leur souci de trouver un nouveau maître.

— C'était quelqu'un de bien, dit Arlian. Lys m'a dit qu'il n'était pas très exigeant, ni excessivement cruel, et Muscade admirait sa force.

— Et il avait un cœur de dragon, dit Noir. Je crois que tu sous-estimes la façon dont cela nous affecte, simples mortels.

Arlian jeta à Noir un bref coup d'œil.

— En effet, dit-il.

Il était curieux de savoir ce que Noir avait voulu dire par cette remarque, s'il laissait entendre que la propre situation d'Arlian était principalement due à la souillure de son sang, mais ce n'était guère le moment ni l'endroit de poursuivre sur ce sujet. Il préféra parcourir du regard les autres membres de l'assistance.

Le seigneur Flétrissure se tenait à côté de la tombe, à proximité des hommes qui, armés de pelles, ensevelissaient le corps, et dame Opale se trouvait juste derrière lui, regardant par-dessus son épaule d'un air impatient. Flétrissure portait toujours ses habits de soie verts, mais Opale avait changé de robe et en avait revêtu une bleu et doré. Arlian se demanda s'il y avait du sang sur l'autre.

Olifant se tenait de l'autre côté de son employeur, en retrait d'un bon mètre. Tandis qu'Arlian les observait, Flétrissure leva les yeux, et leurs regards se croisèrent.

Les deux hommes se dévisagèrent durant quelques secondes, puis Opale chuchota quelque chose à l'oreille de Flétrissure. Le vieil homme se retourna alors et entama une discussion avec elle.

Arlian ne le quittait pas des yeux et remarqua que ses gestes étaient plus lents qu'à l'accoutumée. Ses yeux, lorsqu'il l'avait regardé, lui avaient paru plus sombres que d'habitude.

— Ça faisait plus de sept cents ans qu'ils étaient amis, murmura Arlian à Noir. La mort de Clou a beaucoup touché le vieux Flétrissure.

— D'après ce qu'il a dit hier soir, je crois que d'avoir entrevu son propre avenir le tracasse autant que d'avoir perdu son ami, répondit Noir.

— Tu as sans doute raison, reconnut Arlian. Clou et lui étaient les plus anciens membres toujours en vie de la Société du Dragon, et ils prétendaient qu'aucun d'eux ne savait réellement qui était le plus âgé des deux. Si l'heure de Clou est arrivée, Flétrissure n'est pas très loin derrière.

Il observait Flétrissure d'un air inquisiteur tandis que le vieil homme discutait doucement avec Opale. Bien qu'il ne soit pas aussi énergique qu'à l'accoutumée, il semblait toujours solide et vigoureux et ne montrait aucun des signes – faiblesse, fièvre ou buste enflé – qui avaient envoyé Clou sur son lit de mort.

— Et, naturellement, il ne doit pas être très agréable de savoir qu'un dragon grandit dans sa propre poitrine, poursuivit Arlian à voix basse afin que personne d'autre que Noir ne puisse l'entendre.

Les dragons ne souhaitaient peut-être pas que leurs secrets soient révélés à la face du monde et ils possédaient peut-être un moyen d'entendre ce qu'il disait, mais il lui était impossible de continuer à mentir à Noir à propos de ce dont ils avaient été témoins la veille au soir.

— J'en ai fait des cauchemars durant des mois, poursuivit Arlian, et bien que ma mort ne soit censée survenir que dans quelques siècles, c'est bel et bien un cauchemar. Pour Flétrissure, il est imminent.

— Tout le monde meurt un jour, dit Noir. Certains d'entre vous semblent l'avoir oublié depuis un moment, et lui vient de se le rappeler. Quant au dragon, quelle importance cela a-t-il de savoir de quelle manière on va mourir lorsque le moment est venu ?

— C'est important, répondit Arlian sans quitter Flétrissure des yeux.

— Le dragon sera sans doute une nouvelle fois rapidement détruit.

— J'ignore si c'est cela qui est important. Il n'est pas aussi préoccupé par ce que le dragon pourra faire que par le moment et le lieu où cela se produira.

Noir demeura silencieux pendant un moment, observant les fossoyeurs.

— Pour moi, c'est le résultat qui compte, finit-il par faire remarquer. Un cadavre est un cadavre, et si le sang prend un instant l'apparence d'un dragon, eh bien quoi ? Mais bon, on m'a souvent dit que je manquais de sensibilité.

Arlian grommela.

— On m'a simplement dit que j'étais fou, jamais que j'étais un rustre. Douceur et Rose m'ont bien formé durant l'hiver que j'ai passé à Garde-Ouest.

Flétrissure se détourna d'Opale et s'éloigna de la tombe. Elle le suivit en protestant doucement. Arlian les observa, puis il comprit que Flétrissure contournait la tombe et les fossoyeurs pour aller dans sa direction. Il l'attendit.

Effectivement, Flétrissure tourna après le tas de terre et se dirigea à grandes enjambées droit sur Arlian, tandis que dame Opale le suivait, à quelques mètres de lui, Olifant sur ses talons.

— Monseigneur, dit Arlian en faisant un signe de tête à Flétrissure tandis que ce dernier arrivait à une distance raisonnable.

— Obsidien, dit Flétrissure. J'ai une faveur à vous demander, et, cette fois, je ne crois pas que vous allez refuser.

— Oh ? demanda poliment Arlian. C'est toujours un plaisir de pouvoir vous venir en aide, monseigneur, lorsque d'autres engagements ne m'en empêchent pas.

— Ce ne sera pas le cas, cette fois. Et je vous remercie, mon garçon, d'avoir décliné mes précédentes requêtes et épargné à dame Marasa la fin répugnante que je voulais involontairement lui infliger. Si seulement vous aviez pu faire la même chose pour moi, il y a si longtemps !

Arlian répondit par une légère révérence.

— Vous auriez cependant dû m'expliquer la raison de ce refus.

Arlian hésita.

Les dragons désiraient qu'il mente, qu'il déclare qu'Opale avait eu raison, la veille, que Flétrissure n'avait assisté qu'à une simple illusion. S'il ne le faisait pas et que les dragons l'apprenaient, ce serait comme s'il leur déclarait la guerre. Il les provoquerait, les contraindrait à quitter leurs cavernes et à tenter de tuer tous ceux qui connaissaient leurs secrets.

Étaient-ils en train de l'écouter, en ce moment même ? Arlian ignorait ce que les dragons savaient et comment ils l'apprenaient. Ils savaient

certainement ce qu'il était advenu de Clou, mais étaient-ils capables d'entendre tout ce que les cœurs de dragon disaient et entendaient ?

Même si c'était en leur pouvoir, il était impossible qu'ils puissent être à l'écoute chaque jour, à chaque moment. Enziette n'avait certainement pas passé l'intégralité de son existence sous la surveillance des dragons, sinon, il n'aurait jamais eu l'occasion de mener ses recherches sur l'obsidienne ni sur les drogues qui avaient repoussé l'échéance de sa mort de quelques années.

Peut-être l'écoutaient-ils, en ce moment. Ou peut-être pas.

Flétrissure se tenait devant lui, son bras malingre replié à son côté, attendant la réponse d'Arlian.

— Monseigneur, pour vous parler franchement, je ne pense pas que vous m'auriez cru, répondit Arlian.

Opale était arrivée à temps pour entendre sa réponse et déclara :

— Je ne vous crois toujours pas ! Ce ne sont là que des mensonges et des tromperies. Tout le monde sait que vous avez des magiciens arithéiens à votre service !

— Ne faites pas attention à elle, elle est égarée, dit Flétrissure sans même tourner la tête. Vous avez peut-être raison, je ne vous aurais sans doute pas cru, mais on ne sait jamais, n'est-ce pas ? Ce qui est fait est fait, Obsidien, et j'apprécierais si vous pouviez me rejoindre, chez moi, ce soir, et apporter quelques-uns de ces couteaux de pierre ainsi que des lances. J'ai l'intention de vous en acheter.

Arlian plissa les lèvres et jeta un coup d'œil à Opale, qui était manifestement furieuse mais qui se gardait bien de se disputer avec Flétrissure en de tels lieux. Olifant, derrière elle, était extrêmement calme, imperturbable.

Il n'était pas trop tard pour mentir, pour dire à Flétrissure qu'il ne s'agissait que d'un mauvais tour. S'il ne le faisait pas, même si les dragons n'étaient pas en train de l'écouter à ce moment précis, ils finiraient tôt ou tard par comprendre ce qui s'était produit lorsqu'ils verraient que Flétrissure était en possession d'armes d'obsidienne.

Ce dernier ne doutait pas un instant de ce qu'il avait vu de ses yeux. Peut-être était-il lui-même si proche de la mort qu'il avait senti le monstre qui grandissait en lui. Arlian devait se montrer capable de le convaincre, lui aussi...



Mais il serait honteux de mentir à cet homme. Flétrissure méritait bien mieux.

D'ailleurs, il pouvait se révéler être un excellent allié contre les dragons. Il était dorénavant le membre le plus éminent de la Société du Dragon, une position qui lui conférait une certaine autorité. Avec son soutien, Arlian pourrait convaincre l'ensemble des cœurs de dragon de combattre les créatures à ses côtés, lorsque le moment viendrait.

Et il viendrait, Arlian en avait la certitude. Il ne pourrait pas se contenir indéfiniment. Il n'était pas aussi patient qu'Enziette et il était incapable d'apprécier la situation avec autant de sang-froid que lui. Et Enziette n'était pas mené par la même soif de vengeance qu'Arlian.

Un jour ou l'autre, il devrait affronter les dragons. Et lorsqu'il le ferait, il aurait besoin de tout le soutien dont il pourrait disposer.

S'il mentait ce jour-là à Flétrissure et aux autres, pourquoi le croiraient-ils plus tard ?

Mais il ne se sentait pas prêt à déclencher une guerre totale contre les dragons.

Le serait-il plus tard, s'il tentait de garder pour lui les secrets des dragons ? Si la nouvelle se répandait maintenant, au lieu d'un seul seigneur et de sa maisonnée, ce serait toute la cité qui se préparerait à la guerre.

Une autre possibilité lui effleura l'esprit. Et si lui-même trouvait la mort ? Et si un dragon venait le tuer, ainsi que tous ceux qui s'étaient trouvés dans la chambre à coucher de Clou ? Les dragons n'avaient jamais tenté de tuer Enziette, mais celui-ci avait eu le temps de se préparer à une telle éventualité. Il avait sans doute dissimulé à un endroit ou à un autre des documents qui expliquaient tout...

Ou il aurait pu se contenter d'affirmer aux dragons qu'il l'avait fait. Étaient-ils capables de discerner le vrai du faux ?

Enziette n'avait jamais laissé filtrer le secret qu'il détenait, contrairement à Clou et à Arlian. Les dragons pouvaient décider de mettre un terme à la diffusion de cette information.

Ils n'auraient peut-être même pas besoin de se déplacer eux-mêmes. Et s'ils avaient des représentants parmi les humains, comme cela avait été le cas des siècles auparavant, ainsi que des assassins ? Il serait alors aisé d'attribuer la mort d'Arlian à Drichène, Enziette ou Toribor. Ainsi, cela éviterait que l'on se demande pourquoi un dragon s'était lancé à sa poursuite et pourquoi il avait quitté sa caverne.

La situation actuelle, avec un secret à demi dévoilé, n'était tenable pour aucune des parties.

Toutes ces réflexions fusaient dans l'esprit d'Arlian, mais, au bout du compte, ce ne fut que le respect qu'il éprouvait envers le seigneur Flétrissure qui le convainquit. Ce dernier avait envoyé Olifant à son secours et s'était toujours conduit de façon honorable – même s'il s'était parfois montré très impoli – à son égard. C'était Flétrissure qui, le premier, lui avait parlé de la Société du Dragon et l'avait encouragé à la rejoindre. Arlian avait une dette envers lui, et il ne souhaitait pas lui mentir. Il voulait qu'il soit son allié dans cette guerre.

Il ne mentirait pas à Flétrissure, et il lui fournirait des armes capables de venir à bout des dragons. Et si cela devait déclencher une nouvelle guerre draconique, tant pis. Au moins, tout serait alors révélé au grand jour.

— Dois-je en déduire que vous avez l'intention de parer à toute éventualité ? demanda Arlian. De vous armer contre toutes les possibilités désagréables ?

— En effet. Viendrez-vous donc ce soir ?

— Je serai honoré de vous rendre visite, et j'apporterai les armes... mais comme un cadeau, pas pour vous les vendre.

Arlian le salua de nouveau, plus franchement, cette fois, et ajouta :

— Permettez-moi ce geste pour vous remercier de la gentillesse dont vous avez fait preuve à mon égard par le passé et pour faire amende honorable de la peine que j'ai parfois pu vous causer, dit-il en désignant Olifant d'un geste.

— Je ne vais pas discuter, contentez-vous de les apporter, grommela Flétrissure avant de faire demi-tour et d'ajouter, par-dessus son épaule : Après le dîner, alors. Votre cuisine est certainement meilleure que la mienne, mais je peux vous garantir une eau-de-vie de première qualité.

— Comme vous voudrez, dit Arlian. Bien que le plaisir de me retrouver en votre compagnie puisse compenser toutes les défaillances imaginables de votre personnel.

Il se redressa et regarda Flétrissure s'éloigner, Olifant sur ses talons.

Dame Opale ne les suivit pas immédiatement. Au contraire, lorsqu'ils furent hors de portée de voix, elle regarda Arlian droit dans les yeux et dit d'un ton étonnamment amer :

— Soyez maudit, Obsidien !

Quelques-uns parmi ceux qui assistaient aux funérailles l'entendirent et, étonnés, se retournèrent afin de voir qui s'exprimait de cette façon.

Arlan la regarda d'un air légèrement surpris.

— Je suis déjà très certainement maudit, madame, mais je me vois contraint de vous demander ici et maintenant pourquoi vous me parlez de la sorte.

— C'est vous qui êtes responsable de tout cela ! s'exclama-t-elle en pointant un doigt sous le nez d'Arlan. Vous l'avez tellement contrarié qu'il est impossible de savoir ce qu'il a derrière la tête, et il est désormais hors de question qu'il me donne ce mystérieux breuvage ! J'aurais dû récupérer le venin sur la literie, hier soir, lorsque j'en avais l'occasion.

— Vous vous seriez brûlé la main, madame.

— Ça aurait pu en valoir la peine !

Arlan n'avait aucune dette envers dame Marisa, mais il s'était décidé à ne plus mentir.

— Madame, dit-il, vous avez bien vu ce qu'il est advenu du seigneur Stiam à cause de cet élixir.

— C'est *vous* qui affirmez que c'est ce qui l'a tué !

Contrairement à Flétrissure, elle était déterminée à nier l'évidence, ce qui stupéfiait Arlian.

— Pouvez-vous vraiment en douter ? demanda-t-il.

Opale ne répondit pas directement à sa question, mais elle déclara d'un ton plus calme :

— Que je le croie ou non, cet élixir lui a permis de vivre, quoi, sept cents ans de plus ? Huit cents ? Neuf cents ? J'ai trente ans, et, au mieux, je peux espérer en vivre trente autres avant de mourir comme une imbécile baveuse et desséchée. Votre élixir me permettrait de multiplier mon espérance de vie par dix ! Oui, vous allez dire que cela finirait par me conduire à une mort atroce. Mais qu'est-ce qui me garantit que je ne mourrais pas de façon tout aussi atroce des siècles plus tôt ?

— Rien, madame, répondit Arlian. Personne ne peut savoir de quelle façon il va mourir avant que son heure soit venue. Cela dit, j'ai fait le choix d'éviter de lâcher de nouveaux dragons sur les Terres des Hommes, que ce soit maintenant ou dans mille ans.

— C'est *vous* qui affirmez qu'il s'agissait d'un véritable dragon ! *Moi*, je suis persuadée que c'était une illusion arithéienne, pas plus réelle que les oiseaux lors de votre bal !

— Croyez-moi, j'aimerais bien que ce soit la vérité.

Il se rappela que les dragons voulaient qu'il dise qu'il s'agissait d'une illusion, mais il s'en moquait. Le secret avait été révélé, et il n'aiderait pas les dragons à l'étouffer de nouveau.

— Je vous donne ma parole, reprit-il, il ne s'agissait pas d'une illusion.

— Votre *parole* ? répéta-t-elle avant de lui cracher dessus.

Les lointains murmures cessèrent aussitôt, et presque tout le monde se retourna afin d'assister à la dispute.

— Madame, comme le dit le seigneur Flétrissure, vous vous égarez, dit Noir en posant une main sur son épaule. Je vous en prie...

Il ne put achever sa phrase : elle lui ôta brusquement la main et se tourna vers lui.

— Ne me touchez pas, ordonna-t-elle sur un ton glacial. Il est déjà suffisamment pitoyable d'être un imposteur et un intrigant, mais le *laquais* d'une telle engeance...

Noir et Arlian échangèrent un coup d'œil, puis Arlian baissa les yeux sur sa chemise humectée de salive.

— Il semblerait que je doive de nouveau rentrer chez moi pour changer de chemise. Bien le bonjour, dame Marisa, dit-il en la saluant à l'aide de son chapeau avant de se retourner. Viens, Noir.

Les deux hommes s'éloignèrent, sans être ni les premiers, ni les derniers à quitter l'enterrement.

— Elle te déteste vraiment ! fit remarquer Noir tandis qu'ils approchaient du carrosse.

— Je lui ai ôté toute chance d'avoir une vie si longue qu'elle aurait pu lui sembler éternelle, dit Arlian d'un ton pensif. Il est naturel qu'elle me déteste. J'aurais dû le comprendre plus tôt.

— Je note que tu ne m'as pas offert non plus ce mystérieux breuvage.

— Le voudrais-tu, maintenant que tu sais de quoi il retourne ? demanda Arlian en regardant là où il marchait.

Noir ne répondit pas immédiatement et, comme le silence durait, Arlian regarda son intendant avec curiosité. Il s'était attendu à une réponse instantanée, mais Noir réfléchissait sérieusement à la question.

Mais il n'avait pas vu sa maison réduite en cendres et sa famille massacrée. Il n'avait pas fait le serment de se venger des dragons. Il n'éprouvait pas la haine viscérale d'Arlian pour ces créatures.

— Je n'en suis pas certain, finit-il par répondre, alors qu'ils arrivaient au carrosse. Comme je te l'ai déjà dit, la façon dont je mourrai ne revêt aucune importance pour moi. Mais j'aimerais bien savoir *quand*.

— Bien sûr, dit Arlian, mais voudrais-tu payer cette vie de mille ans en créant un nouveau monstre destructeur ?

— Pourquoi pas ? Si l'occasion se présentait. Le seigneur Flétrissure se prépare au sort qui l'attend en se procurant tes armes d'obsidienne ; pourquoi ne pourrais-je pas faire la même chose ? (Il secoua la tête.) Ce n'est pas une question facile que tu m'as posée...

Arlian avait cru que Flétrissure avait porté de l'intérêt pour ses armes parce qu'il souhaitait pouvoir se défendre en cas d'une attaque des dragons, mais il se rendit soudain compte qu'il était un imbécile. Flétrissure n'avait aucune raison de croire que les créatures allaient s'attaquer à Manfort. Il voulait ces armes pour les avoir à portée de main lorsque le dragon qu'il abritait surgirait de son ventre. Noir l'avait tout de suite compris.

Noir n'était pas idiot, il comprenait vite.

— Le venin ne permet pas seulement de rester en vie plus longtemps, lui fit remarquer Arlian.

— Oh, bien sûr, comment ai-je pu l'oublier ? demanda Noir d'un ton sarcastique. Il confère une bonne santé, du charme et de la vigueur, ainsi que le pouvoir d'influencer ceux de moindre volonté. Quelle perspective vraiment repoussante !

— Il te rend insensible et dur, et il ôte tout espoir de fonder une famille, insista Arlian.

— Enziette était un salaud au cœur de pierre, je te l'accorde, mais peut-être l'était-il déjà avant d'ingérer cet élixir. Flétrissure est toujours un homme passionné.

— Flétrissure est une exception. Pense à Drichène.

— Pense à Givre.

Arlian gravit les marches du carrosse, puis il jeta un coup d'œil à Noir.

— Tu devrais peut-être t'entretenir avec elle. Pose-lui des questions à propos de son arrière-petite-fille, Rose.

— Pourquoi pas ? dit Noir. Cela ne me dérangerait pas.

La conversation prit fin, et, un moment plus tard, ils étaient de nouveau en route pour le Vieux Palais.

## CHEZ FLÉTRISSURE

Arlian n'avait jamais vu l'intérieur du domaine du seigneur Flétrissure, bien qu'il soit passé devant à de nombreuses reprises. La façade extérieure était magnifique, la demeure ayant été bâtie dans le style grandiose qui avait cours quelque cinq siècles auparavant, alors que la guerre draconique était oubliée depuis bien longtemps et que Manfort commençait enfin à abandonner son architecture triste et fonctionnelle – idéale en temps de guerre et constituant encore la majeure partie de la ville – pour une ostentation éhontée. D'imposantes colonnes supportaient une architrave sculptée avec minutie, et des statues de héros deux fois plus grandes que leurs modèles ornaient une dizaine de niches. Les murs et les colonnes étaient en pierre grise, mais les statues et les ornements étaient rouges, blancs et noirs.

C'était Noir qui avait fait office de cocher pour Arlian. Un garçon d'écurie les rejoignit devant le portail d'entrée et se chargea de leur équipage, mais aucun autre serviteur ne se montra. Noir, légèrement surpris, frappa contre l'énorme double porte de bronze vert-de-gris.

Un valet les accueillit alors promptement, les fit entrer et récupéra leurs chapeaux et leurs capes. Arlian regarda autour de lui, curieux de savoir à quoi pouvait ressembler l'intérieur d'une si grande bâtisse.

Il remarqua aussitôt une curiosité architecturale. Dans toutes les grandes demeures qu'il avait déjà visitées, qu'elles aient été construites avant ou après celle-ci, la porte d'entrée s'ouvrait sur un petit vestibule, où l'on débarrassait les invités de leurs manteaux et de leurs armes, et qui servait à

isoler le restant des pièces de la fraîcheur de l'hiver ou de la chaleur de l'été. Là, les portes donnaient directement sur une série de pièces somptueuses et hautes de plafond, somptueuses mais peu éclairées. Arlian fut stupéfait du manque évident d'entretien et de l'état de décrépitude dont souffraient ces gigantesques pièces. Même à la faible lueur de la lampe à huile du valet, il apercevait de toute part de la moisissure sur les tentures, des taches sur les tapis, des toiles d'araignée sur les broderies et des sculptures aux dorures écaillées, et il était impossible de ne pas remarquer l'odeur de pourriture qui régnait dans la maison. En suivant le valet vêtu de vert qui les avait accueillis, il fit discrètement remarquer à Noir :

— J'aurais pensé que dame Opale se serait chargée de l'entretien, même si Flétrissure ne se préoccupe plus de ce genre de problèmes.

En guise de réponse, Noir haussa les épaules. Ils traversèrent une salle de marbre puis gravirent le grand escalier. Noir portait un paquet d'armes d'obsidienne afin que le seigneur Flétrissure puisse en avoir un aperçu, et il se concentrait pour éviter que les lances se prennent dans la balustrade. Noir ne prit pas le temps d'admirer la décoration. Cet immense espace n'était éclairé que par la lampe du valet, et les statues paraissaient jaillir des ténèbres sur leur passage, leurs ombres oscillant et se mouvant de façon étrange comme pour le faire trébucher et lui arracher les lances des mains.

Au sommet de l'escalier, le valet les précéda le long d'un couloir et leur fit franchir une porte. L'environnement changea soudain du tout au tout. Les pièces officielles sombres et négligées cédèrent la place à un petit salon éclairé de lumière vive, à la propreté irréprochable, meublé de bois brillant et de cuivre plutôt que de marbre et d'albâtre. Une jolie cheminée occupait la quasi-totalité d'un mur et un petit feu se consumait dans l'âtre, bien qu'il fasse agréablement bon dehors.

Flétrissure avait manifestement décidé de vivre dans ces pièces et avait déserté celles destinées à l'apparat. Il avait en quelque sorte transformé ces dernières en gigantesque hall d'entrée.

Arlian remarqua que six fauteuils en tilleul garnis de tissus vert et rouge étaient dispersés dans la pièce, et le valet leur en désigna deux pour les inviter à s'asseoir.

Avant même qu'Arlian puisse s'installer, une porte s'ouvrit brusquement au fond de la pièce et Flétrissure pénétra dans le salon à grandes enjambées. Une bonne le suivait de près en tirant sur ses cheveux, qui avaient été coiffés en rouleaux, une coiffure qu'Arlian avait déjà vue sur

certains vieillards vaniteux, mais jamais sur le seigneur Flétrissure. La bonne s'affairait pour s'assurer qu'une mèche de cheveux rebelle demeure en place sur sa nuque.

— Vous voici ! s'exclama Flétrissure sans se préoccuper des soins de sa servante. Bien. Et vous avez apporté les armes ?

— Oui, monseigneur, répondit Arlian en désignant Noir.

— Parfait. (Il regarda autour de lui puis indiqua la porte qu'il venait de franchir.) Apportez-les par là.

Arlian et Noir échangèrent un regard étonné, puis ils suivirent les indications de Flétrissure.

— Restez là, dit Flétrissure au valet, qui avait reculé jusqu'à la porte. Vous aussi, ajouta-t-il à l'attention de la bonne qui avait pris du recul pour admirer son ouvrage. J'aurai bientôt besoin de vos services, à tous les deux.

Puis il se retourna et suivit ses invités dans l'autre pièce.

Il s'agissait de l'étude de Flétrissure. Arlian fut surpris de voir qu'un autre invité était déjà présent : un homme élégamment vêtu qu'il n'avait jamais vu auparavant était assis d'un côté du bureau, une liasse de documents à la main.

Olifant était également présent, debout au fond de la pièce, mais ce n'était guère surprenant. Cet homme était visiblement devenu indispensable pour Flétrissure. Il ponctua l'arrivée d'Arlian d'un salut poli.

La pièce était finement décorée, avec de nombreux rayonnages de livres et quelques superbes toiles sur les murs. Le bureau, orné de nacre, était grand et de bonne qualité, et le fauteuil qui se trouvait derrière, garni de cuir élimé, semblait confortable. D'un côté de la pièce, un meuble ouvert laissait entrevoir une carafe contenant un liquide ambré ainsi qu'une demi-douzaine de petits verres d'un goût exquis.

Arlian se contenta toutefois de jeter un rapide coup d'œil à la pièce, car il portait la plus grande partie de son attention sur l'inconnu.

— Traînard, voici le seigneur Obsidien, dit Flétrissure par-dessus l'épaule d'Arlian en se dirigeant vers le meuble des spiritueux. Et voici son intendant, ajouta-t-il en agitant un pouce en direction de Noir.

— Monsieur, dit Arlian en s'inclinant légèrement.

— Monseigneur, le salua l'autre avant de retourner à ses documents, l'air perplexe, sans se lever ni tendre la main.

Arlian demeura également interdit. Il s'était attendu à une entrevue privée avec le seigneur Flétrissure afin qu'ils puissent parler librement de la



nature des dragons et établir un plan pour s'assurer que, lorsque l'heure de Flétrissure viendrait, le dragon qui était censé surgir de son cœur soit rapidement anéanti. N'était-ce pas la raison pour laquelle il désirait des armes d'obsidienne ?

Arlan ignorait la réaction qu'auraient les dragons lorsqu'il tuerait celui de Flétrissure, mais il ne voulait pas y penser. Il ne souhaitait pas que les vieilles guerres draconiques reprennent, et c'était bien ce dont on l'avait menacé la nuit précédente. S'il tuait de nouveau un dragon, né ou à naître, les créatures considéreraient l'accord comme caduc et déclencheraient une nouvelle guerre draconique.

Ce n'était pas ce qu'Arlan souhaitait, mais il ne voulait pas non plus que de nouveaux dragons apparaissent. Il ne pouvait pas tuer Flétrissure sans mettre les dragons en rage, mais s'il pouvait le convaincre de laisser ce soin à d'autres personnes que lui, peut-être que...

Mais la présence de cet inconnu, manifestement pas un cœur de dragon, compliquait les choses. Peut-être que les projets de Flétrissure n'étaient pas exactement ceux qu'Arlan avait imaginés.

— Traînard est notaire, dit Flétrissure en servant de l'eau-de-vie. Je lui ai demandé de mettre de l'ordre dans mes affaires.

Arlan jeta un coup d'œil à Flétrissure, dissimulant tant bien que mal une pointe d'appréhension.

— Quelle en est la raison, monseigneur ? Êtes-vous souffrant ?

— Je vais bien, répondit sèchement Flétrissure, mais après ce qui est arrivé à Clou, j'ai du mal à croire que cela va durer. J'ai donc fait appel à Traînard.

— Ah, dit Arlian.

Son regard croisa celui de Noir pendant un instant, et il y lut une mise en garde. Mais il ne parvint pas à savoir de quel danger Noir désirait l'avertir.

— Je vous ai promis de l'eau-de-vie, dit Flétrissure en lui tendant un verre.

— Je vous remercie, monseigneur, dit Arlian en acceptant le breuvage.

Il n'était pas particulièrement friand d'eau-de-vie, mais il n'était pas suffisamment grossier pour refuser l'hospitalité de Flétrissure. Il lui était toujours redevable ; peut-être plus encore en ce jour, puisqu'il n'avait jamais mis la parole d'Arlan en doute malgré les efforts d'Opale pour le persuader que ce dragon n'avait été qu'une illusion.

Bien sûr, les dragons voulaient que tout le monde croie qu'il ne s'était agi que d'une illusion. Arlian savait que son refus de mentir à Flétrissure et à Noir pouvait encourager les dragons à mettre leur menace de guerre totale à exécution, mais il ne pouvait toujours pas se résoudre à trahir les deux personnes auxquelles il devait tant.

Flétrissure servit également de l'eau-de-vie à Traînard, Olifant et Noir et prit le dernier verre pour lui.

— À la mémoire du seigneur Stiam, aussi connu sous le nom de Clou, dit Flétrissure en levant son verre. Puissions-nous tous tirer des leçons de sa mort.

Traînard parut plus troublé que jamais, mais personne ne prit la parole tandis que les cinq hommes buvaient.

Arlan dut admettre qu'il s'agissait là d'une excellente eau-de-vie. Il n'en raffolait toujours pas, mais elle l'avait réchauffé et ne lui avait pas semblé si désagréable. Il termina son verre sans se presser, ni prendre son temps.

Lorsque le dernier verre, celui de Traînard, fut enfin vide, Flétrissure les récupéra en disant :

— Cela devrait nous aider à affronter le restant de la soirée. (Il rangea la carafe et les verres dans le meuble, puis il se retourna et dit en désignant le bureau :) Maintenant, rangez-moi ces papiers et voyons ce que l'intendant d'Obsidien nous a apporté.

Traînard débarrassa le bureau des documents restants, et Noir déposa son paquet sur le sous-main. Flétrissure s'avança et défit l'emballage de lin ; quatre lances et une demi-douzaine de lames de tailles et de formes différentes s'étalèrent sur le tissu blanc. Il les passa en revue puis saisit l'un des couteaux dans sa main valide. Il l'examina durant un moment, puis il jeta un coup d'œil à Arlian.

— Sont-ils aiguisés ?

— Très aiguisés, monseigneur, mais fragiles. L'obsidienne permet d'avoir un meilleur tranchant que l'acier, mais elle s'ébrèche et se rompt plus aisément.

— Les armes d'obsidienne ne sont donc pas destinées à un usage répété...

— Non.

— Un seul coup suffit, en revanche. Cela devrait être facile.

— Effectivement, monseigneur. Et comme vous avez pu le voir hier soir, l'obsidienne parvient à traverser ce cuir qui résiste à toutes les autres lames.

Il ignorait qui était réellement Traînard et ce qu'il savait déjà. Il ne savait pas non plus ce que Flétrissure avait raconté à Olifant. Il préféra donc ne pas faire inutilement allusion aux dragons. Sans doute était-il possible d'empêcher les secrets d'Enziette de se répandre davantage.

— Et puisque la lame est si bien aiguisée, la douleur ne devrait être que minime...

Arlian ouvrit la bouche et la referma aussitôt. Durant un instant, il pensa que Flétrissure parlait du dragon qui surgirait un jour de sa poitrine, et qu'il souhaitait lui donner une mort rapide, au cas où il serait toujours lié à lui.

Puis il comprit.

Il hésita encore un instant, mais, après tout, n'était-ce pas là ce qu'il avait prévu pour lui-même, au bout du compte ?

— Je ne pourrais pas l'affirmer, monseigneur, finit-il par dire. Mais, oui, je pense que la douleur doit être minime, si le coup est porté avec vitesse et détermination.

— Parfait, dit Flétrissure avant de se tourner vers Noir. Apportez le tissu, je vous prie. Laissez les autres armes. Ensuite, suivez-moi, tous.

Il s'empara du couteau et se dirigea vers la porte.

— Ari ? demanda doucement Noir.

— Fais ce qu'il dit, répondit Arlian en suivant Flétrissure.

Dans le petit salon, ce dernier ordonna à la bonne et au valet de disposer les fauteuils de tilleul selon une courbe, le long d'un mur. Lorsque ce fut fait, Noir apparut avec le lin dans une main, et Flétrissure désigna l'endroit où il souhaitait que l'intendant l'étende, près de l'âtre, par-dessus le tapis. Lorsqu'il fut satisfait de la façon dont le linge était disposé, Flétrissure se redressa, le couteau à la main.

— Prenez place, s'il vous plaît, dit-il en reculant sur le carré de lin.

— Monseigneur, dit Noir qui était toujours debout. Je vous demande de reconsidérer la question.

— Oh, non, intendant, quel que soit votre nom. J'y ai réfléchi suffisamment longtemps. Je n'ai pensé à rien d'autre depuis que mon ami est mort, hier soir.

— Cela ne fait qu'une journée, monseigneur. Peut-être que de nouvelles possibilités s'offriront à vous après une nouvelle nuit de sommeil...

— *Il n'existe aucune autre solution !* rugit Flétrissure en pointant la dague de pierre en direction de la gorge de Noir. Me prenez-vous pour un imbécile ? Je vous ai dit que j'y ai réfléchi durant tout une journée, mais, en réalité, cela fait des siècles que j'envisage certains aspects de cette situation, depuis bien avant que le grand-père de votre grand-père soit né. Maintenant, asseyez-vous, intendant, et tenez votre langue !

Noir serra les dents, jeta un coup d'œil à Arlian et prit place sur l'un des fauteuils de tilleul.

Traînard, Olifant, Arlian et la bonne s'assirent également. Le valet recula contre le mur.

— Vous aussi, dit Flétrissure en pointant son couteau en direction du valet. Assis !

Surpris, le valet obéit, même si cela constituait une violation de l'étiquette, et ils se retrouvèrent tous les six en demi-cercle d'un côté de la pièce, face à Flétrissure, qui se tenait de l'autre côté du salon, sur le drap de lin étendu devant la cheminée de pierre.

— Maintenant, dit Flétrissure, je crois que certains d'entre vous connaissent mes intentions, et vous en serez tous les témoins : c'est la raison de votre présence en ces lieux. Je veux des témoins. Je désire que tout le monde sache que je le fais de ma propre main et de mon plein gré. Je ne veux aucune question, aucune rumeur malsaine, aucun doute persistant.

— Monseigneur..., commencèrent simultanément Noir et Olifant.

— Et aucune question, dit aussitôt Flétrissure en leur coupant la parole. Aucune question, aucune protestation. Ma décision est prise.

Les deux hommes se turent, l'air malheureux, et échangèrent un coup d'œil.

— Je crois que vous savez tous que je suis bien plus âgé qu'il l'est permis pour un homme, poursuivit Flétrissure. Traînard, c'est vous qui me connaissez le moins, mais vous devez sans doute savoir que j'ai plusieurs siècles. Le poids de toutes ces années est un fardeau pour moi. Je l'ai porté non pas parce que j'aimais la vie, mais parce que je ne souhaitais pas donner à mes ennemis la satisfaction de me savoir mort. J'ai vu mes amis mourir, encore et encore, et j'ai senti que mon cœur était de plus en plus insensible au fil des années. Je pensais que cette froideur, ce détachement, les étranges pensées si éloignées des convictions que j'avais lorsque j'étais jeune... je pensais que tout cela était le résultat de la perte, durant toutes ces années, de ceux qui m'étaient chers. Je croyais que tous ces morts, toute

cette souffrance, toutes ces larmes que je n'ai jamais versées ouvertement m'avaient rongé le cœur comme de la rouille.

» Mes congénères m'ont dit que mon sang était corrompu et que la souillure se propageait au fil du temps, que je perdais progressivement mon humanité, remplacée par autre chose. J'ai refusé de les croire. J'ai cru que ce n'étaient que les ravages du temps et la perte des êtres qui m'étaient chers qui formaient la rouille qui me dévorait.

» Je pensais que si je parvenais à trouver une véritable compagne, une âme sœur qui partagerait ces longues années avec moi, je pourrais me débarrasser de cette rouille. Je croyais que si je parvenais à oublier les monstres qui ont fait de moi ce que je suis, je pourrais me rappeler comment redevenir un véritable être humain, qu'une femme aussi éternelle que moi me permettrait de les oublier.

» Et je ne pensais pas avoir le choix. Si je n'avais pas continué à vivre et à m'accrocher à ce qui restait de mon âme, cela aurait signifié que je me rendais aux monstres qui avaient voulu me tuer... c'était du moins ce que je croyais il y a bien longtemps de cela. Mais je ne voulais pas me rendre, je ne souhaitais pas leur procurer ce plaisir.

» Mais, aujourd'hui, Obsidien a mis le doigt sur les failles de mes convictions. Clou et lui m'ont démontré, la nuit dernière, que mes congénères avaient eu raison sur toute la ligne. Mon cœur n'a pas souffert à cause de douleurs extérieures, mais à cause de la souillure que j'ai en moi. Je sais maintenant qu'il n'était pas du tout prévu que je trouve la mort dans l'assaut qui m'a détruit le bras. J'ai été délibérément jeté dans la fosse, et toutes ces longues années pendant lesquelles j'ai vécu ne m'étaient pas destinées, elles l'étaient pour la chose qui grandit en moi. Je sais qu'il me reste peu de temps, de toute façon. Si Clou était plus âgé que moi, il ne l'était pas de plus d'une année ou deux. Pour moi, un an, ce n'est rien. Lorsque j'étais enfant, les journées me paraissaient interminables, mais, désormais, les décennies ne sont plus assez longues pour que je puisse y attacher quelque importance. Je ne peux pas reporter mes intentions à plus tard, car je risquerais de perdre la notion du temps et de permettre à l'innommable de se produire. Voilà pourquoi nous sommes là ce soir, en particulier le seigneur Obsidien, et je détiens enfin l'arme dont j'avais besoin. (Il brandit le couteau.) Cette lame devrait suffire, mais si, par accident, quelque chose parvenait à survivre, je vous laisserais le soin, à

tous les cinq, d'achever ma tâche grâce aux lances et aux couteaux qui se trouvent dans l'étude.

— Monseigneur, dit Olifant. Dame Opale ne mériterait-elle pas de se trouver parmi nous ?

Flétrissure laissa échapper un éclat de rire amer.

— Je suis incapable de juger si elle le mérite ou pas, mais, sans aucun doute, elle s'en serait mêlée d'une façon ou d'une autre. J'ignore si elle aurait tenté d'empêcher ou d'accélérer le processus. J'en ai fait l'héritière de mes domaines, il est donc probable qu'elle aurait choisi la dernière option. Ce qui m'inquiète, monsieur, c'est qu'elle puisse tenter de boire mon sang.

La bonne hoqueta, et Traînard s'exclama d'un ton outré :

— Monseigneur !

— Je n'avais pas pensé à cette possibilité, marmonna Arlian.

— Cela fonctionnerait-il ? demanda doucement Noir.

Arlian lui jeta un bref coup d'œil et haussa les épaules.

— Je n'en ai aucune idée. Il y a quelques mois, cela l'aurait simplement tuée, mais maintenant, répandu par une lame d'obsidienne... Je l'ignore.

— Je vous prie de vous assurer qu'elle n'en ait pas l'occasion, leur demanda Flétrissure.

Puis, sans plus d'avertissement, il se plongea la lame noire dans la poitrine.

Un silence figé s'abattit. Une volute de fumée s'enroula devant la chemise de Flétrissure, là où la lame l'avait transpercée.

La bonne poussa un cri, rompant le silence et redonnant de l'animation à la pièce.

— Monseigneur ! s'écria Olifant en bondissant de son siège.

Arlian et Noir le suivirent de près. Lorsque Flétrissure s'écroula par terre, Olifant tenta de le rattraper, mais il ne put que ralentir sa chute. Il se retrouva à genoux, le corps de son maître, face contre terre, étendu sur ses cuisses.

Noir et Arlian s'agenouillèrent de part et d'autre, et Noir fit rouler le mourant sur le dos, près des genoux d'Olifant. Lorsque les mains de Flétrissure glissèrent, ils aperçurent le couteau, qui dépassait horriblement de sa poitrine.

Le sang se mit à bouillonner autour de la lame de pierre, épais et rouge, sifflant, fumant et ondulant d'une façon tout à fait anormale, mais resta

simplement du sang. Aucune forme ne prit vie. Arlian vit l'agitation du sang et comprit que si la lame avec laquelle Flétrissure s'était transpercé la poitrine avait été d'une autre matière que de l'obsidienne, un dragon aurait jailli de cette blessure.

C'était bien sûr pour cette raison que Flétrissure avait demandé à Arlian d'apporter des armes. Si une lame d'acier avait suffi, il aurait probablement réglé cette affaire bien plus tôt.

Et c'était également la raison pour laquelle il avait demandé si la lame était aiguisée et à quel point son utilisation se révélerait douloureuse.

— Vous aviez tort, hoqueta Flétrissure. Ça fait mal. Par les dieux disparus, ça fait horriblement mal...

Arlian s'étonna que le vieil homme puisse toujours parler avec un couteau planté dans le cœur.

— J'en suis navré, monseigneur, répondit-il.

— Au moins, le dragon est mort, dit Flétrissure. Je sens que...

Puis il s'étouffa et du sang s'écoula du coin de sa bouche, fumant légèrement mais fluide et d'un rouge éclatant, comme du sang ordinaire. Sa mâchoire se desserra et ses yeux prirent un aspect vitreux.

Arlian contempla ce mince filet de sang et il songea qu'il en suffisait de quelques gouttes dans une cuvette d'eau pour pouvoir de nouveau s'entretenir avec les dragons. Il baissa les yeux sur ses mains et remarqua une tache rouge sur l'une d'elles, là où il avait tenu le seigneur Flétrissure pour le retourner.

Mais que leur dirait-il ?

Lui reprocheraient-ils de nouveau la mort de l'un des leurs ? Flétrissure venait-il de déclencher une nouvelle guerre draconique ?

Ou avait-il éliminé l'un des problèmes qui auraient pu être à l'origine de cette guerre ? Sa mort signifiait qu'il y avait un témoin de moins au décès de Clou.

— J'en suis navré, répéta Arlian.

Mais Flétrissure était mort, et Arlian parlait à quelqu'un qui ne l'entendrait plus jamais.

— Il s'est suicidé ! s'exclama la bonne d'une petite voix grinçante qui paraissait totalement inappropriée à ce moment grave.

— Oui, dit Arlian.

— Je n'en savais rien, murmura Traînard, les mains serrées sur sa poitrine. Il n'a jamais dit qu'il avait l'intention de faire quoi que ce soit de

ce style !

— Bien évidemment, dit Noir. S'il l'avait fait, vous auriez pu contrecarrer ses plans.

— Vous avez essayé, dit Arlian en tendant la main pour clore les yeux immobiles de Flétrissure. Vous et Olifant.

— Tu n'as rien fait pour l'aider, toi, constata Noir.

Arlian s'apprêta à dire quelque chose, mais il s'interrompit. Il regarda Noir droit dans les yeux et dit :

— Non. Je n'étais pas certain de savoir si je voulais l'en empêcher.

— Mais il ne faisait pas partie des six seigneurs ! s'emporta Noir.

— Non... Mais il avait un cœur de dragon.

— Tu en as un, toi aussi. Tu as l'intention de t'enfoncer un couteau de verre dans le cœur, un jour ?

— Tout à fait, répondit Arlian.

Noir le regarda fixement durant un moment, puis il dit d'un ton féroce :

— Je ne t'aiderai pas à le faire, et j'espère que tu auras la courtoisie d'attendre que je sois mort depuis longtemps.

Arlian esquissa involontairement un sourire narquois.

— J'essaierai, répondit-il. Mais je vais avoir beaucoup à faire, avant cela.

— Je ne suis pas sûr non plus de vouloir t'aider, dit Noir. Je commence à avoir des doutes sur toute cette affaire.

— Je ne t'en veux pas, dit Arlian en baissant les yeux sur la dépouille de Flétrissure. Je ne t'en veux pas du tout.



## DAME OPALE

Ils avaient étendu le corps sur le drap de lin, les jambes droites et les bras repliés sur la poitrine. Olifant avait extrait le couteau et l'avait nettoyé à l'aide d'un chiffon qu'il avait tiré de sa poche. Arlian était en train de lui demander où ils pourraient trouver un lieu de recueillement plus approprié lorsque la porte s'ouvrit brusquement. Dame Opale pénétra dans la pièce d'un air furibond, un vieil homme revêtu de la livrée de Flétrissure sur les talons.

— Flétrissure ! s'écria-t-elle. Qu'est-ce que tu me caches ? Pourquoi astu...

Puis elle vit les cinq hommes rassemblés devant l'âtre. La bonne avait fui, mais Traînard et le valet avaient aidé Noir, Olifant et Arlian à s'occuper de la dépouille de Flétrissure. Opale s'immobilisa brusquement, le vieux serviteur entrant presque en collision avec elle, et elle tourna la tête dans leur direction.

— Qu'est-ce que vous..., commença-t-elle.

Puis elle aperçut le corps et se tut, les yeux écarquillés. Le vieux serviteur hoqueta et recula, horrifié, mais dame Opale se contenta de regarder fixement la scène.

Arlian lui jeta un coup d'œil méfiant, imaginant qu'elle allait fondre en larmes ou être victime d'une crise d'hystérie, mais lorsqu'elle reprit finalement la parole, elle demanda simplement :

— Il est mort ?

— J'en ai bien peur, madame, répondit Arlian.

— Oh, non..., murmura le vieil homme.

— En êtes-vous sûr ? demanda Opale.

— J'en suis tout à fait certain, malheureusement. Il a reçu un coup de couteau dans le cœur.

— C'est vous ?

— Il se l'est donné lui-même, madame. Nous pouvons tous ici en témoigner.

Elle regarda fixement le corps durant un moment, puis elle leva les yeux vers Arlian et dit :

— Mais c'est vous qui l'avez poussé à le faire, seigneur Obsidien. Et c'est également vous qui m'avez arraché la chance de vivre jusqu'à mille ans. Ne croyez pas que je l'oublierai aussi facilement et que je vous le pardonnerai.

— Madame, répondit Arlian en écartant les mains, vous n'êtes pas sans savoir que si vous étiez parvenue à obtenir une telle espérance de vie, cela aurait signifié que vous auriez fini par donner naissance à un nouveau dragon, ce qui est un sort peu enviable.

— Au bout de mille ans ! s'écria Opale en perdant son calme. Au bout de mille ans, et j'aurais pu faire comme lui avant que l'inévitable se produise. Est-il devenu un dragon ? (Elle pointa un doigt en direction du corps.) Sa vie entière ne valait-elle pas la peine d'être vécue simplement parce qu'elle aurait pu s'achever par la création d'un dragon ? Et quand bien même, quel mal y aurait-il eu, Obsidien ? Les dragons tremblent de peur dans leurs cavernes, ils ne nous dérangent pas !

— Les dragons ont décimé ma famille et détruit mon village, madame, dit Arlian. En outre, tous les dragons encore en vie sont vieux et las. Un jeune et vigoureux spécimen ne se contenterait pas de passer des années à dormir dans une grotte.

— Vous n'en savez rien !

Arlian s'apprêta à lui répondre, mais il se ravisa. Opale ne voulait manifestement pas entendre raison.

Et elle ne souhaitait certainement pas l'entendre parler de l'image d'un dragon qui l'aurait menacé de conséquences terribles s'il ne tenait pas compte de leurs souhaits.

— Pourquoi cela vous inquiète-t-il à ce point ? demanda-t-elle. Quels inconvénients y aurait-il pour *vous* qu'une femme de plus rejoigne votre société secrète ?

Du coin de l'œil, Arlian vit Noir regarder Olifant, puis le valet, le notaire et le vieil homme. Ce dernier, qu'Arlian pensait être l'intendant de Flétrissure, avait reculé jusqu'à la porte. Ils entendaient discuter de sujets qui auraient normalement dû être gardés secrets. Mais, après tout, que restait-il de secret ? Ces non-dits étaient-ils encore justifiés ?

S'il était vraiment trop tard pour renouveler le marché d'Enziette, quel mal y avait-il à faire connaître la vérité à tout Manfort et à l'ensemble des Terres des Hommes ? En fait, en cas de guerre, ce genre de connaissances se répandrait comme une traînée de poudre, et les dragons ne pourraient rien faire pour l'en empêcher.

Mais si la guerre pouvait encore être évitée, il était peut-être préférable de taire certains secrets... toutefois, Opale n'en avait manifestement que faire.

— Les dragons ont anéanti ma maison, madame, dit Arlian. Je souhaite leur extermination, pas l'augmentation de leur nombre.

— Allez-vous donc traquer et tuer tous les cœurs de dragon du monde ?

Arlian répondit doucement :

— Telle est en effet mon intention, madame.

Opale fut prise au dépourvu. Elle le regarda en silence durant un court moment, puis elle déclara d'un ton dégoulinant de mépris :

— Vous êtes complètement fou !

— C'est ce qu'on dit...

— Olifant, est-il vraiment mort ? demanda-t-elle en se détournant d'Arlian.

Olifant jeta un coup d'œil à Arlian avant de répondre :

— Il s'est lui-même donné la mort, comme l'a dit le seigneur Obsidien. Oui, il est bel et bien mort.

— Il vous a fait venir pour en être les témoins, je suppose. Il a demandé à cet imbécile de me tenir à l'écart, dit-elle en agitant un pouce en direction du vieil homme, mais il vous a demandé, *à vous*, de regarder ?

— Oui, madame. J'ai assisté à la scène à sa demande, sans aucune explication de sa part. Vous savez comme il appréciait m'avoir à sa disposition, au cas où il aurait besoin de me faire faire une course de dernière minute. Il a fait venir Traînard afin de compléter son testament et de régler quelques affaires... et de servir de témoin. Il a fait appel au seigneur Obsidien et à son intendant pour qu'ils lui fournissent une arme, et il leur a demandé, ainsi qu'à Dovliril (il fit un signe vers le valet) de rester

pour servir de témoins. Elle est partie depuis, mais il avait aussi demandé à Orlietta de s'occuper de ses cheveux, car il voulait donner la meilleure impression possible : il m'a dit qu'il souhaitait impressionner le seigneur Obsidien, mais je crois désormais qu'il se préoccupait plutôt de ses funérailles. Elle a également servi de témoin.

— Et pas moi...

— Non, madame. Je lui ai fait remarquer que vous auriez dû être présente, mais il a refusé.

— Et vous n'avez pas pensé à passer outre à ce refus ?

— Je n'en ai pas eu le temps, madame. Il est passé à l'acte de façon subite. Je savais qu'il pensait ne plus en avoir pour longtemps, madame, mais, par tous les dieux disparus, je n'avais jamais imaginé qu'il en viendrait à cette extrémité ! Je suis vraiment désolé...

— C'était son *choix*, Olifant. Il a eu ce qu'il voulait. Je ne le pleurerai pas.

— Elle est bien insensible, murmura Noir à l'oreille d'Arlian. Elle aurait eu sa place parmi tes amis de la rue de la Flèche noire...

— En effet, répondit Olifant à Opale, d'une voix curieusement tendue. Comme vous dites...

— Je dois en informer le personnel, dit le vieil homme. Je vous prie de m'excuser, monseigneur, madame et messieurs.

Arlian crut voir des larmes dans les yeux du vieux serviteur, qui se retourna et disparut. Opale fit mine de ne pas voir qu'il partait. Elle porta son attention sur Traînard.

— Vous avez dressé son testament ?

— En effet, madame.

— Et je suppose qu'il a tout légué à Obsidien, pour l'aider dans sa grande quête contre les dragons...

— Oh, non, madame ! répondit Traînard. Il a effectué quelques petits legs ici et là, il a affranchi ses esclaves, mais la majeure partie de ses propriétés vous revient.

Durant un moment, Opale regarda silencieusement le notaire, qui lui rendit son regard d'un air gêné. Noir, Arlian et les autres attendaient.

— Vous voulez dire que cette maison m'appartient ? demanda-t-elle enfin.

— Tout à fait, madame ! répondit Traînard en hochant vigoureusement la tête.

Opale se mit à réfléchir durant un moment, puis elle reporta son attention sur Arlian. Il croisa son regard.

— Vous êtes dans une propriété privée, dit-elle. Sortez de ma maison !

— Comme vous voudrez, madame, répondit-il en s'inclinant.

— Dois-je aller chercher les lances ? demanda Noir en indiquant la porte menant à l'étude.

Le valet les regardait l'un après l'autre, manifestement perdu.

— Oui, s'il te plaît, dit Arlian avant de s'adresser au valet. Auriez-vous l'amabilité de nous reconduire vers la sortie, monsieur ?

— Je...

Le valet regarda Opale tandis que Noir s'éclipsait vers l'étude.

— Vas-y, dit-elle. Assure-toi que son laquais et lui quittent les lieux aussi vite qu'il l'est humainement possible, et qu'ils n'emportent rien avec eux !

— Le seigneur Flétrissure a laissé certains documents pour le seigneur Obsidien..., commença Traînard.

— Il les aura plus tard ! Je veux qu'il parte ! Immédiatement ! s'écria-t-elle, tapant du pied et pointant un doigt en direction de la sortie. Et vous ne serez pas le bienvenu aux funérailles de monseigneur. Inutile de vous donner la peine d'y aller !

Cette dernière remarque piqua Arlian au vif. Il la salua de nouveau.

— Je vous présente mes excuses si j'ai pu faire quelque chose qui vous a incommodée, madame, dit-il en se dirigeant vers la porte. Mais j'ai agi en accord avec ce que me dictait ma conscience.

Le valet hésita, puis il s'empara de sa lampe et se lança à la suite d'Arlian.

— Je ne peux pas me permettre d'écouter ce que me dicte la mienne, répliqua Opale tandis que Noir surgissait de l'étude avec les armes. Je n'en ai pas le temps.

— Vous avez toute la vie devant vous, madame, répondit Arlian.

— Alors que vous en avez une dizaine ! Sortez !

Sur ce, Arlian quitta la pièce, le valet sur les talons et Noir juste derrière eux, laissant Olifant et Traînard avec dame Opale. Ils longèrent le couloir et descendirent le grand escalier en silence. Ils ne virent aucun signe de l'intendant ou de qui que ce soit d'autre lorsqu'ils traversèrent les gigantesques pièces plongées dans l'obscurité. Arlian s'était imaginé que la maisonnée se serait quelque peu agitée à la nouvelle de la mort du maître.

Lorsqu'ils atteignirent l'entrée, alors qu'il allait chercher le chapeau d'Arlian, le valet hésita, puis demanda :

— Monseigneur, auriez-vous besoin de quelqu'un au sein de votre personnel ?

Il s'agissait de la première phrase complète qu'Arlian l'entendait prononcer, et il fut pris au dépourvu.

— Noir ? demanda-t-il. Nous manque-t-il quelqu'un ?

— Aucun valet, monseigneur, répondit Noir. À moins que vous ayez l'intention d'investir la Maison grise comme résidence principale. Mais, avec le bébé, des mains supplémentaires pourraient se révéler utiles.

Arlian réfléchit, se rappelant qu'il projetait de vendre l'une des maisons et de renvoyer plusieurs serviteurs. Il n'avait guère songé à embaucher quelqu'un d'autre.

Puis il regarda le valet, qui attendait une réponse tout en tenant le chapeau d'Arlian.

— J'en déduis que vous n'avez pas l'intention de rester au service de dame Marasa.

— Je ne préférerais pas, monseigneur, même si elle le souhaitait.

Arlian hocha la tête.

— Noir, même si nous n'avons pas besoin de lui, nous trouverons à ce monsieur un poste un peu plus à sa convenance.

— Assurément, dit Noir d'un ton légèrement amer. Toutefois, puis-je vous suggérer, monseigneur, de ne pas le faire immédiatement ? Pour le moment, dame Marasa est en colère contre nous ; si nous nous enfuyons avec l'un de ses serviteurs, et, qui plus est, l'un des témoins du décès du seigneur Flétrissure, je soupçonne qu'elle le prendra très mal et qu'elle y verra la preuve d'une conspiration quelconque.

— Tu as raison, reconnut Arlian. Tu as tout à fait raison. Sans doute, monsieur, devriez-vous donner un préavis de dix jours à votre nouvelle patronne. Je suis certain que vous trouverez une façon de l'annoncer à dame Opale sans l'offenser, et, dix jours, cela ne devrait pas être insurmontable. D'ici là, je suis sûr que mon intendant vous aura trouvé un poste à votre goût, même si ce n'est pas forcément dans ma propre demeure. Présentez-vous au Vieux Palais et demandez Noir.

— Je vous remercie, monseigneur.

Le valet s'inclina pour le saluer et manqua, ce faisant, d'écraser le chapeau d'Arlian contre sa poitrine. Au dernier moment, il se souvint du

chapeau et le tendit sur le côté. Il le rendit à Arlian en se redressant.

— À bientôt, alors, dit celui-ci en se l'enfonçant sur la tête. Prenez soin de vous, monsieur, et de tous ceux qui se trouvent dans ces murs.

Quelques minutes plus tard, dans le carrosse, Arlian sembla soudain subir le contrecoup de tout ce qui s'était produit durant les vingt-quatre heures précédentes. Il recula sur son siège, tremblant.

— Oh, par tous les dieux ! dit-il.

Clou et Flétrissure étaient morts, à la fois leurs enveloppes charnelles et leurs descendants draconiques. Arlian savait qu'il aurait dû se réjouir qu'il y ait deux dragons potentiels de moins dans le monde, mais, d'une façon ou d'une autre, il ne parvenait pas à voir autre chose que le décès de deux vieillards qu'il avait plutôt appréciés, malgré son vœu de vengeance.

Il se regarda les mains, mais il n'aperçut aucune trace de sang dans l'obscurité du carrosse.

Il ne les avait pas tués, pas lorsqu'ils étaient sous forme humaine, tout du moins. Mais il avait leur sang sur les mains, au sens propre comme au figuré. Et il avait tué le dragon qui était tout ce qu'il restait de Clou. Il ignorait quelle part d'humanité demeurait dans le dragon nouveau-né. Il était probable qu'il ne s'agisse que d'un parasite, n'emportant rien de l'esprit ni de l'intelligence de son hôte. Ou il se pouvait que le dragon ne soit qu'une nouvelle incarnation du défunt. Arlian n'avait aucun moyen de le savoir. Il avait cru déceler une part d'Enziette dans les yeux de son dragon, et quelque chose de Stiam dans l'autre, mais que cela pouvait-il signifier ?

Avait-il réellement tué Clou ?

Le dragon qui s'était adressé à lui dans la cuvette de sang l'avait clairement tenu pour responsable d'une mort, mais s'agissait-il de celle du seigneur Stiam ?

Dame Opale pensait certainement qu'Arlian était responsable de la mort de Flétrissure. Et elle qui, jusqu'à présent, avait été une dame uniquement par courtoisie et qui ne possédait qu'un pouvoir insignifiant, venait d'hériter de l'une des plus grandes propriétés de la cité et avait clairement reproché à Arlian le fait qu'elle soit une simple mortelle. Cela pouvait avoir des conséquences fâcheuses.

Elle désirait toujours accroître son espérance de vie, devenir un cœur de dragon, et cela pouvait également avoir des conséquences fâcheuses.

Et Noir, qu'Arlian avait toujours cru entièrement de son côté, et à qui il pensait pouvoir toujours se fier, semblait également penser qu'un tel sort pouvait en valoir la peine. Tout cela était à la fois surprenant et énervant. Mais maintenant qu'il y réfléchissait, Arlian comprit les raisons qui poussaient Noir à penser de la sorte. Il n'avait jamais eu directement affaire aux dragons, sauf quand il avait participé à la mort de celui de Clou, et il n'était pas en contact régulier avec les cœurs de dragon, contrairement à Arlian. Une vie de mille ans, un rapide suicide à la façon de Flétrissure... n'était-ce pas mieux qu'une vie ordinaire ?

Arlian n'était pas de cet avis. Sa propre vie n'avait rien d'enviable, et les autres membres de la Société du Dragon lui semblaient tous avoir subi, depuis le début, des dégâts à la fois mentaux et physiques. Noir ne le voyait cependant pas de cette manière. Peut-être avait-il raison.

Personne n'avait jamais traité Noir de fou.

Jusqu'à la maladie mortelle de Clou, ce dernier et Flétrissure avaient toujours pensé que leur vie valait la peine d'être vécue. Clou avait lutté contre la mort jusqu'au bout, refusant l'offre d'une fin rapide, et seule la haine que Flétrissure nourrissait à l'égard des dragons l'avait conduit à sa propre mort. Deux longues vies venaient de prendre fin, deux esprits s'étaient éteints, et tous leurs souvenirs étaient perdus à jamais.

Deux bébés dragons avaient été éliminés, mais à un prix qu'Arlian trouva soudain particulièrement élevé. Et il restait en tout plus d'une trentaine de membres au sein de la Société du Dragon. Il avait théoriquement l'intention de tous les supprimer. Il vit leurs visages dans l'obscurité, autour de lui, il les imagina tous recouverts de sang...

Et quelle serait la réaction des dragons s'il se mettait à massacrer leur progéniture à naître ? Ils parvenaient manifestement à ressentir ce qui se passait à Manfort, du moins pour les faits qui les concernaient. Il ne pouvait pas espérer leur dissimuler une campagne d'extermination. En outre, ils avaient déclaré qu'ils réagiraient.

Ils se préparaient peut-être déjà à se venger de son refus de mentir à Noir et à Flétrissure, et d'avoir permis à Flétrissure de se donner la mort. Ils étaient peut-être en train de quitter leurs cavernes...

Depuis le jour où les hommes d'Enziette l'avaient extrait des celliers de sa maison en ruine, Arlian avait consacré sa vie à se venger des dragons qui avaient anéanti son village et de ceux qui lui avaient causé du tort, à lui et à ceux de son entourage. Il avait dévolu plus de la moitié de sa vie à la



vengeance. Durant toutes ces années, il n'avait jamais douté du bien-fondé de cette vengeance. Il était prêt à mourir en tentant de la mener à bien.

Il semblait que la mort n'était qu'une petite partie du prix à payer. Pour la première fois, il se demanda si ce prix n'était pas plus élevé que ce qu'il pouvait se permettre de payer.

Il se demanda également s'il n'était pas trop tard pour tout arrêter.

Lorsqu'il se lava les mains, ce soir-là, il examina attentivement la cuvette, se demandant si l'image d'un dragon allait apparaître, s'il aurait l'occasion de s'adresser de nouveau à ses ennemis et d'apprendre, d'une façon ou d'une autre, s'ils resteraient dans leurs cavernes.

Aucune image n'apparut, et il finit par se sécher les mains avant d'essayer de trouver le sommeil.

LIVRE 2  
RÉVÉLATIONS

## CONVOCATION À LA SOCIÉTÉ DU DRAGON

Arlian eut du mal à dormir la nuit de la mort de Flétrissure. Il en fut de même la nuit qui suivit ses funérailles... auxquelles il n'avait pas assisté, selon les désirs de dame Opale.

Le matin suivant, durant sa visite habituelle à Hâtive et Vanniari, les pleurs du bébé lui firent perdre patience.

— Qu'est-ce qu'elle a ? demanda-t-il à Hâtive, alors que Vanniari refusait le sein qu'on lui proposait et qu'elle gémissait sans discontinuer.

— Oh, ça peut être à cause de n'importe quoi, dit Hâtive en cajolant le nourrisson. Les bébés pleurent parfois sans raison. Je me rappelle que ma mère me disait cela lorsque mon frère se comportait de cette façon.

— Tu as un frère ? demanda Arlian d'un ton étonné.

— J'en ai eu trois, deux aînés et un plus jeune. J'ai également eu une grande sœur. Ils sont tous morts en même temps que mes parents. (Elle parlait sans regarder Arlian ; ses yeux étaient rivés sur Vanniari.) Allons, allons, Vanni, Ce n'est pas si grave...

La petite fille était visiblement d'accord, puisqu'elle changea d'avis au sujet de la tétée et se tut soudainement.

— Que leur est-il arrivé ? demanda Arlian.

— La peste, répondit Hâtive en contemplant amoureusement sa fille. Je suis celle qui a eu de la chance. J'ai survécu et j'ai réussi à atteindre le village suivant, où des marchands d'esclaves m'ont attrapée. J'avais neuf ans.

— De la chance ? répéta Arlian en baissant les yeux sur les moignons de ses chevilles.

— Eh bien, j'ai survécu, n'est-ce pas ? dit Hâtive en levant les yeux vers Arlian. Et tu as fini par me sauver, même si tu as dû tuer le père de Vanni, et me voilà ! (Elle baissa de nouveau les yeux.) N'est-elle pas magnifique ?

— Comme sa mère, dit Arlian.

Hâtive sourit.

— Certains pourraient dire que ta famille a eu plus de chance, poursuivit Arlian. Leurs peines ont pris fin, et ils n'ont pas souffert longtemps.

— Mais ils sont morts, dit Hâtive en relevant les yeux. Leurs joies ont également pris fin, et n'est-ce pas là le plus important ?

— Vraiment ? demanda Arlian.

— Eh bien, c'est ce que je crois ! répondit Hâtive. À quoi d'autre la vie pourrait-elle servir ? Nous avons nos amis et notre famille, qu'elle soit grande ou petite, et nous avons le soleil, le vin, les chansons, de beaux jeunes hommes et de la bonne nourriture. Et on peut toujours compter dessus, tôt ou tard, lorsque la peine prend fin. La peste a emporté ma famille, mais j'en ai désormais une autre. J'ai toujours le souvenir de la première, et je suis heureuse !

— J'en suis ravi, déclara sincèrement Arlian.

Elle leva les yeux vers lui.

— Tu n'es pas heureux, Triv ? demanda-t-elle. Tu as tout l'or que tu veux, cette magnifique maison, ton ami Noir, Lys, Chaton, Muscade, Grillon, Ruisseau et moi... Tu sais que tu peux compter sur n'importe lequel d'entre nous à tout moment, même si tu n'as jamais osé le demander. Et tu as tous tes secrets... Tu as tué tes ennemis, et les magiciens arithéiens feront tout ce que tu leur demandes. N'es-tu pas heureux ?

Arlian regarda la mère et sa fille, toutes les deux satisfaites d'avoir assouvi leurs besoins du moment, et, l'espace d'un instant, il regretta que sa vie ne soit pas aussi simple que la leur, ne serait-ce que pour une journée ou deux.

Puis il repensa à la question de Hâtive, et il lui répondit le plus honnêtement possible :

— Je ne le sais pas vraiment.

— Comment peux-tu ne pas le savoir ? demanda Hâtive. Tu étais un esclave, et maintenant, tu es un grand seigneur. N'est-ce pas suffisant ?

— Non, répondit Arlian. Je n'ai jamais prêté beaucoup d'intérêt à l'argent, à part comme moyen de parvenir à un but, et il n'a jamais été important pour moi d'avoir des gens qui s'inclinent devant moi et qui m'appellent « monseigneur ». La petite maison de mes parents, sur le mont Fuligineux, était plus que suffisante. Vivre ici ne me rend pas plus heureux.

— Que veux-tu donc, Triv ?

Elle lui sourit d'une étrange façon, la tête penchée sur le côté.

— Que justice soit faite, répondit-il. Je veux que les malfaiteurs soient punis et que les méritants soient récompensés.

— Eh bien, tu es un seigneur, dit-elle. Tu peux punir tous ceux qui te désobéissent, n'est-ce pas ? Et tu peux donner de l'argent à tous ceux qui le méritent à tes yeux.

Arlian fit la grimace.

— Il m'est impossible de punir d'autres seigneurs aussi facilement que tu le suggères, dit-il. Et je ne parviens pas à trouver le moyen de punir les dragons qui ont tué mes parents sans pour autant déclencher une nouvelle guerre draconique.

— Oh, les dragons, dit Hâtive en haussant les épaules et en manquant de déloger Vanniari. Tu ne peux pas les punir du tout, pas plus que tu ne pourrais punir une tempête, ou la peste qui a tué mes parents. Ils font juste partie du cours des choses.

— Non, répondit Arlian en secouant la tête. Je sais comment les punir. J'ignore si je peux tuer des dragons adultes, mais je sais comment me débarrasser de leurs nouveau-nés.

Hâtive contemplait son bébé, mais elle redressa brusquement la tête pour regarder fixement Arlian.

— Tu sais comment tuer leurs bébés ? demanda-t-elle. Mais les bébés n'ont rien fait !

— Ce n'est pas aussi simple que ça, dit Arlian en levant une main. Chaque dragon nouveau-né a *déjà* tué un homme ou une femme. Et il s'agit d'un *dragon*, Hâtive.

— Mais c'est juste un bébé !

— Pas vraiment... c'est compliqué.

Elle fronça les sourcils.

— En quoi est-ce compliqué ? Tu ne peux pas tuer un bébé, Triv, si ? Même s'il s'agit d'un dragon...

— Je l'ai déjà fait, dit-il. Deux fois, en fait. Mais le premier essayait de me tuer et le second l'aurait également fait s'il avait pu vivre un peu plus longtemps.

— Oh, ne sois pas idiot. Personne n'a jamais tué de dragon...

— Si, répondit doucement Arlian. Enziette m'a enseigné comment faire. Hâtive s'apprêta à dire quelque chose, mais elle se ravisa et secoua la tête.

— Je ne sais pas quoi te dire, déclara-t-elle. Tuer des bébés pour punir leurs parents, ce n'est pas bien !

— Bien sûr, reconnut Arlian. Mais il s'agissait de dragons.

— Et tu as bien dit qu'ils essayaient de te tuer, j'imagine donc que ce n'est pas si terrible. Mais ce n'est pas une raison pour essayer de te venger de cette façon des dragons qui ont tué tes parents. Ce ne sont pas les bébés qui les ont tués !

— Mais ils auraient grandi et tué d'autres innocents, Hâtive. Ce sont des dragons !

— Je croyais qu'ils se contentaient de rester dans leurs cavernes et qu'ils ne sortaient que lorsque le temps le leur permettait.

Arlian hésita. Il était hanté par l'idée que les dragons puissent surgir de leurs tanières, mais il n'avait pas l'intention de le révéler à Hâtive. Il était sans doute encore possible d'éviter ce désastre.

Pourtant, Hâtive paraissait avoir manqué un point essentiel.

— Mais lorsque le temps le permet, ils massacrent des innocents et réduisent en cendres des villages entiers, dit Arlian.

— Et si tu souhaites les châtier pour cette raison, eh bien, parfait, répondit Hâtive. Mais les bébés n'ont encore rien fait.

— Mais ils le feraient, si on les laissait en vie !

— Alors, il ne s'agit pas d'un châtiment, dit Hâtive. C'est de la prévention.

— Exactement, lui concéda Arlian.

— Il ne s'agit donc pas vraiment d'une vengeance, dit Hâtive. Ce ne sont pas les dragons qui ont tué ta famille que tu élimines, tu te contentes d'empêcher ces créatures de faire du mal à d'autres personnes.

— Oui, pour le moment, admit Arlian.

— Très bien, dit Hâtive. Est-ce donc pour cette raison que tu n'es pas heureux ? Parce que tu n'as pas encore trouvé les dragons qui ont tué tes parents pour les faire payer pour leurs crimes ?

— J'imagine, dit Arlian d'un air surpris.

Il n'aurait jamais cru Hâtive capable de tant de perspicacité.

— Tu essaies toujours de les pourchasser ? Et si tu les trouves et que tu parviens à les tuer, cela te rendra-t-il heureux ?

— Si je parviens à éviter une guerre ouverte entre les humains et les dragons, je crois que oui.

— Pourquoi cela déclencherait-il une guerre ? Ces dragons sont-ils particulièrement importants ?

Arlian poussa un soupir.

— Hâtive, jusqu'à très récemment, personne n'avait jamais tué de dragon. Personne ne savait comment s'y prendre jusqu'à ce qu'Enziette parvienne enfin à trouver un moyen. Ils ne nous considéraient pas comme une menace, ils nous laissaient donc en paix pendant qu'ils dormaient dans les entrailles de la Terre. Mais si nous commençons à éliminer des membres de leur espèce, quels qu'ils soient, ils ne manqueront pas de riposter.

— Et de déclencher une guerre ? (Elle fit la moue.) Je déteste la politique. Il m'est parfois arrivé d'entendre les seigneurs en parler, à Garde-Ouest, mais j'ai toujours détesté cela. Toutes ces querelles...

— La vie est ainsi faite.

— Eh bien... (Elle s'interrompt brusquement, le regard vide, réfléchissant manifestement intensément à quelque chose, puis elle poursuivit.) Mais alors, tu ne pourras jamais être heureux !

— Pardon ?

— Eh bien, il est inenvisageable de tuer ces dragons, si cela doit mener au déclenchement d'une guerre ! Tu ne peux pas faire ça ! Tu ne pourras donc jamais accomplir ta vengeance, et tu ne seras jamais heureux.

— Cela pourrait valoir la peine de déclencher une guerre, dit Arlian. Nous pourrions faire disparaître les dragons à tout jamais. Ainsi, aucun innocent ne mourrait plus à cause de leurs attaques.

— Oh non, dit Hâtive en secouant la tête. S'il y avait une guerre, Vanni pourrait se faire tuer. Il est hors de question qu'il y ait une guerre !

Vanniari avait terminé son repas et s'était assoupie pendant qu'ils discutaient. Mais alors que Hâtive protestait vigoureusement, la tête de la

petite fille bascula en arrière, ce qui la réveilla. Elle poussa un petit gémissement, et Hâtive la réinstalla contre son sein.

— Je suis désolé, dit Arlian. Je ne devrais pas...

— Je ne souhaite plus parler de ce sujet, dit Hâtive en cajolant son bébé. Il n'y aura pas de guerre. Ça fait sept cents ans que les dragons sont dans leurs cavernes, et ils y resteront, hein, Vanni ?

— Naturellement, dit Arlian.

Il quitta la pièce peu après, plus tôt qu'il l'avait envisagé, et bien plus tôt qu'à son habitude.

Il aurait bien aimé être aussi certain que Hâtive qu'il n'y aurait pas de guerre. Il aurait même voulu être sûr qu'elle n'avait pas déjà débuté.

Et il aurait également souhaité être aussi sûr de lui qu'il le montrait quand il affirmait que l'humanité sortirait vainqueur d'un tel conflit.

Elle ne pourrait l'emporter que si la population acceptait de combattre les dragons. Et des personnes comme Hâtive refuseraient certainement. Elles se cacheraient ou accepteraient de subir le joug des créatures, comme l'humanité l'avait fait des siècles auparavant.

Et ceux qui agiraient de la sorte seraient sans doute plus heureux et vivraient plus longtemps que ceux qui se battraient. Et pourtant, il fallait combattre les dragons.

Il dut cependant admettre qu'il avait du mal à imaginer comment, même armé de lances d'obsidienne, quelqu'un pourrait riposter à une attaque de dragon. C'était une chose de les surprendre durant leur sommeil, mais les combattre en plein air...

Il refusa d'y songer pour le moment. Il s'occupa l'esprit en réglant certaines affaires domestiques, en passant en revue les dépenses et le travail des employés, mais cela l'ennuya également assez vite. Il fut presque soulagé lorsqu'un valet, le jeune homme qui s'appelait Wolt, l'informa qu'il avait de la visite.

— Faites-les entrer, dit-il. Je les recevrai dans le petit salon.

— Ils désirent vous rencontrer devant la porte d'entrée, mon seigneur, expliqua le valet.

— Ah bon ? s'étonna Arlian, surpris. Et de qui s'agit-il donc ?

— Je l'ignore, monseigneur. Ils n'ont pas souhaité décliner leur identité.

— Vous ne les avez pas reconnus ?

Le valet hésita.

— Je crois que l'un d'eux pourrait être le seigneur Hardior... peut-être.



— Hardior ?

C'était intéressant. Au chevet de Clou, le conseiller du duc avait dit à Arlian qu'ils devraient avoir une longue discussion, mais ils ne s'étaient pas revus depuis. Peut-être avait-il jugé le moment opportun pour s'entretenir avec Arlian...

Mais s'il souhaitait avoir une longue conversation, pourquoi ne voulait-il pas entrer et se mettre à l'aise ? Une rencontre devant la porte pouvait signifier soit qu'il désirait un échange rapide, soit qu'il envisageait qu'Arlian les accompagne quelque part. Hardior avait-il l'intention de l'amener devant le duc ?

Et qui pouvaient bien être les autres visiteurs ?

— Combien sont-ils donc ?

— Trois gentilshommes, monseigneur.

Uniquement des hommes... Cela signifiait au moins que dame Opale n'en faisait pas partie.

— J'arrive tout de suite, dit Arlian.

Peu après, il franchit la porte d'entrée, sous le soleil vif du début de l'été, et il reconnut immédiatement les trois visiteurs.

— Seigneur Porte, dit-il. Seigneur Hardior et seigneur Zanère. Je ne m'attendais pas à vous voir aujourd'hui.

En fait, il n'avait jamais imaginé pouvoir rencontrer Porte hors du siège de la Société du Dragon. Celui-ci paraissait s'y trouver continuellement, surveillant les entrées et les sorties et s'assurant de l'admission des seuls membres de l'organisation.

Porte s'éclaircit la voix tandis que les deux autres le regardaient, dans l'expectative.

— Arlian du mont Fuligineux, plus connu sous le nom de seigneur Obsidien, parfois appelé seigneur Lanair ou Triv de Garde-Ouest, vous êtes sommé, selon les termes du serment que vous avez prêté, d'expliquer vos actes à vos pairs, déclara-t-il.

Arlian demeura silencieux un moment, réfléchissant à sa réponse.

Il n'aurait pas dû être surpris : il savait que la Société du Dragon pouvait convoquer l'un de ses membres à une audience s'il était suspecté d'avoir rompu une partie du serment qu'il avait prêté. Il avait lui-même tenté de faire convoquer le seigneur Enziette en l'accusant de conspiration avec les dragons, mais celui-ci avait déjà quitté la ville.

Il n'avait toutefois jamais imaginé être la cible de l'une de ces convocations.

— Qui m'accuse ? finit-il par demander. Et de quelle façon suis-je censé avoir enfreint les règles de l'organisation ?

— Le seigneur Toribor vous accuse de dissimuler des informations à propos des dragons et de comploter la mort d'un autre membre de l'organisation au sein des murs de la cité, répondit Hardior. J'ai accepté de superviser une audience à ce sujet.

Eh bien, songea Arlian, au temps pour la tentative de rapprochement avec Toribor. Quant à dissimuler des informations, il ne pouvait pas franchement nier les faits. Cette audience pouvait se révéler intéressante, pour le moins.

Il avait une vague idée de la façon dont elle allait se dérouler, ayant assisté aux préparatifs de celle à laquelle Enziette ne s'était jamais présenté. Givre s'était alors proposée de superviser la séance, et Arlian avait été l'accusateur, contraint de demeurer au siège de la Société du Dragon. Cette fois aussi, Porte avait été le héraut de l'organisation. Arlian avait appris que cela avait été le cas chaque fois que cela s'était révélé nécessaire, et ce depuis plusieurs siècles.

Arlian ignorait toutefois une partie importante du déroulement de la cérémonie.

— Pardonnez-moi, messeigneurs, mais puis-je vous demander combien de temps cette audience risque de durer, et quels préparatifs suis-je autorisé à effectuer, le cas échéant ?

— L'audience durera aussi longtemps que nécessaire pour déterminer les faits de cette affaire, et y apporter la réponse la plus appropriée, dit Hardior. Quelques minutes, des heures ou des jours, je l'ignore. Quant aux préparatifs, nous pouvons vous accorder un moment pour que vous puissiez aller chercher les preuves que vous jugez nécessaires, mais pas davantage. Nous ne pouvons pas prendre le risque que vous vous échappiez.

— Je ne vois aucune preuve pertinente, messeigneurs, mais je vous prie de me permettre d'informer mon personnel que je serai absent pour une durée indéterminée.

— « Indéterminée », qu'il dit ! s'exclama le seigneur Zanère. C'est une façon de voir les choses !

Hardior hésita.

— Obsidien, vous rendez-vous compte que la peine pour avoir rompu le serment de la Société du Dragon peut aller jusqu'à la mort ?

— Oh, tout à fait, dit Arlian. Je comprends bien. J'ai cependant foi dans le bon sens de mes confrères, et je ne m'attends pas à un tel verdict.

Zanère et Hardior échangèrent un coup d'œil. Arlian sourit.

Toribor souhaitait sa mort, et c'était vraisemblablement le cas d'autres cœurs de dragon, mais Arlian songea, malgré les doutes évidents de son escorte, qu'il serait tout à fait capable de convaincre une grande majorité des membres présents de ne pas prendre une décision aussi ridicule que de prononcer la peine de mort à son égard.

Et il savait déjà plus ou moins ce qu'il dirait. Cette audience réglait la question qui l'avait hanté depuis qu'il s'était entretenu avec l'image du dragon dans la cuvette. Si les membres de la Société du Dragon souhaitaient la vérité, ils l'auraient. Il ne désavouerait pas le serment qu'il avait prêté lorsqu'il avait rejoint l'organisation.

Cela pourrait déclencher une attaque des dragons sur Manfort, mais, au point où il en était, Arlian avait l'impression que tout ce qu'il ferait pouvait mener à la même issue. L'attaque était peut-être déjà sur le point de se produire. Il était donc sans doute préférable d'aller de l'avant et de mettre toutes les forces de son côté.

— Allons, dit Zanère. Ne perdons pas de temps.

— Un moment, je vous prie.

Arlian se retourna et se pencha à l'intérieur du Vieux Palais, où Wolt attendait. Il s'empara de son deuxième chapeau préféré, qui pendait à un crochet.

— Dites à mon intendant que je suis convoqué à une audience, dit-il.

— Une audience, monseigneur ? Devant le duc ?

— Non, devant une cour bien plus dangereuse !

Puis, avant que l'homme ait eu la possibilité de répondre, il sortit de la demeure en reculant et referma la porte derrière lui.

— Je suis à votre service, messeigneurs, dit-il.

## ACCUSATIONS

Arlian ne se souvint pas avoir déjà vu autant de monde dans la salle du siège de la Société du Dragon. Tous ceux qu'il connaissait étaient présents. Bien sûr, avec moins d'une quarantaine de survivants, la gigantesque pièce était loin d'être bondée.

Toribor avait pris place au centre de la salle, face à la porte, prêt à affronter son ennemi. Il tournait légèrement la tête afin que son œil valide se trouve en avant, et le cache, qui recouvrait celui qu'il avait perdu lors d'une attaque de dragon si longtemps auparavant, légèrement en retrait. Un petit groupe s'était formé autour de lui.

Givre était assise à la droite de Toribor, son tibia à la main, tapotant doucement sur la table. Flûte se trouvait juste derrière elle, les mains posées sur le dossier de son fauteuil. Le seigneur Fracasse était assis à la gauche de Toribor, et le seigneur Araignée juste derrière, à côté de son épouse, dame Débris. Le seigneur Palpitant, qu'Arlian avait déjà vu mais avec lequel il ne s'était jamais entretenu, se tenait debout à côté de Débris.

Les autres membres de l'organisation étaient dispersés dans la pièce, et ils dévisagèrent tous Arlian lorsque celui-ci fit face à son accusateur.

Dès qu'Arlian et son escorte eurent pénétré dans la salle, Porte regagna sa place habituelle, près de l'entrée, tandis que Hardior et Zanère demeuraient de chaque côté d'Arlian. Ils s'emparèrent de chaises et s'installèrent face au groupe de Toribor. Arlian ignorait tout de la procédure à suivre, mais il comprit que cette affaire pourrait s'éterniser. Il saisit donc également une chaise et jeta son chapeau sur une petite table, à proximité.

Il ne remarqua aucun motif particulier dans la disposition des sièges. Toribor était son accusateur, certainement, mais Zanère était son ami, et Arlian songea que Givre aurait préféré sa propre compagnie à celle de Bedaine. Fracasse n'avait jamais pris parti pour qui que ce soit, aussi loin qu'Arlian se rappelait, alors qu'Araignée, Débris et Palpitant étaient presque des inconnus pour lui.

— Me voici, afin de répondre à ma convocation, dit Arlian.

— Et je dois vous demander, monseigneur, de vous exprimer quand on vous le demandera et de ne pas couper la parole, répondit le seigneur Hardior.

— Je n'ai coupé la parole de personne, dit doucement Arlian. Personne ne s'exprimait.

— Oui, mais à l'avenir, ajouta Hardior, légèrement embarrassé. Maintenant, Bedaine, vous êtes l'accusateur. Veuillez exposer vos griefs.

Toribor se leva de son siège et parcourut l'assemblée du regard à l'aide de son œil valide.

— Chers amis et confrères, dit-il. Vous connaissez tous les termes du serment que chacun d'entre nous a prêté en rejoignant cette organisation. Nous sommes unis pour nous soutenir les uns les autres et pour nous assurer que les dragons n'auront plus jamais la possibilité de dévaster les Terres des Hommes. Nous avons juré de partager nos connaissances à propos des dragons et de ne dissimuler aucun secret aux autres membres de la Société du Dragon. Pourtant, il y a deux nuits de cela, le seigneur Obsidien est arrivé au chevet de notre pauvre ami Clou armé de lances à pointe d'obsidienne, manifestement au fait du sort qui lui était réservé.

» Je présume que chacun d'entre vous a eu vent de ce qui s'est produit. Quelque chose a jailli du torse de Clou, formé de son propre sang, quelque chose qui a pris la forme d'un dragon, et Obsidien et son intendant l'ont détruit à l'aide de leurs lances.

» J'ignore totalement s'il s'agissait véritablement d'un dragon. Mais je suis certain qu'Obsidien *savait* que cette apparition allait se produire, et il s'était préparé à l'affronter.

» Il me paraît donc évident qu'il nous a dissimulé certains secrets au sujet des dragons, et cela en violation du serment qu'il a prêté. En outre, bien que je ne sache pas exactement ce qui s'est passé, je crois qu'il est nécessaire de réfléchir à la possibilité qu'Obsidien ait, d'une façon ou d'une autre, *orchestré* la mort de Clou, toujours en infraction avec son serment.

» Et comme si tout cela n'était pas suffisant, la nuit dernière, Obsidien a apporté un grand nombre d'armes de pierre chez Flétrissure, et, aujourd'hui, ce dernier est également mort.

» Je crois que nous méritons des explications et que, pour le moins, Obsidien mérite une sanction pour avoir manqué à son devoir de nous révéler ce qu'il savait.

Après avoir achevé son discours, Toribor parcourut de nouveau la salle du regard, puis il s'assit.

Hardior hocha la tête.

— Quelqu'un a-t-il une autre accusation à porter ?

À la grande surprise d'Arlian, le seigneur Palpitant se leva. Il désigna un meuble richement orné qui se trouvait contre le mur, et, en particulier, une étagère supportant une rangée de crânes.

Arlian avait déjà vu ces crânes, naturellement, mais, pour la première fois, il remarqua que de nouveaux avaient été ajoutés.

— Messesseurs et mesdames, je vous demande de compter les crânes qui se trouvent sur cette étagère, dit Palpitant. Il y en a onze. Bientôt, lorsque nous aurons récupéré celui de Flétrissure auprès de sa maîtresse, il y en aura douze. Le seigneur Enziette aurait parfaitement fait le treizième, si nous avions pu le retrouver. Et je suis toutefois certain que vous vous rappelez qu'il y a deux ans, il n'y en avait que huit. En sept cents ans, seuls huit membres de cette organisation ont trouvé la mort.

Arlian le regarda fixement. Ces nouveaux crânes étaient ceux de Horim, Drichène et Clou ?

Givre toussa.

Palpitant leva les mains.

— Certes, quelques-uns ont disparu et ont peut-être trouvé la mort : quatorze en tout, il me semble. Même si on les prend tous en compte, cela nous fait un total de vingt-deux en sept siècles. Habituellement, nous parvenons à passer plusieurs décennies sans nouvelle perte. Pourtant, depuis que le seigneur Obsidien nous a rejoints, nous en avons perdu pas moins de *cinq*.

Arlian fronça les sourcils et regarda Hardior, qui prit la parole :

— Même si cette malheureuse constatation est véridique, il m'est difficile de comprendre quelle accusation vous portez à l'encontre d'Obsidien.

— Je dis qu’il représente une menace pour nous, qu’il nous fait courir au désastre. Il a lui-même tué Horim et Drichène, et même s’il n’a pas directement posé la main sur Ilruth, Stiam et Enziette, il était présent lorsque les trois ont trouvé la mort. Quels que soient les détails, Obsidien est une créature de mauvais augure, et je pense que nous devrions l’exiler de Manfort pour notre propre sécurité. Laissons-le retourner en Arithei, d’où il vient.

Arlan s’éclaircit la voix et Hardior acquiesça :

— Vous avez la parole.

— Je ne suis pas originaire d’Arithei, dit Arlian. Je suis né et j’ai grandi sur le mont Fuligineux. J’ai ensuite passé sept années à Fond-du-Creux avant de m’établir à Manfort. Mon séjour en Arithei n’a pas duré plus d’un mois.

— Alors, laissons-le retourner sur le mont Fuligineux, dit Palpitant. Je veux simplement qu’il quitte la ville.

Puis il se rassit.

Arlan considéra cette accusation plutôt évasive avec intérêt. Il n’avait pas remarqué à quel point le nombre de décès avait été jusque-là relativement bas au sein de la Société du Dragon, ni à quel point ses activités s’étaient révélées perturbatrices. Il y avait eu de nombreux morts dans la caravane qui l’avait mené en Arithei et parmi les esclaves des mines de Fond-du-Creux, et il ne s’était pas rendu compte à quel point les décès étaient rares parmi les cœurs de dragon.

Pour ceux qui n’avaient jamais directement pris part à ses activités, cela avait effectivement dû leur faire croire qu’il était la mort incarnée.

Et, d’une certaine façon, c’était le cas, mais s’ils pensaient que le carnage qui avait déjà eu lieu était inquiétant, il était probable qu’ils soient bientôt témoins de choses bien pires, lorsque l’organisation et les dragons s’affronteraient.

Il fut également intéressé de remarquer que le seigneur Palpitant avait fait allusion à Flétrissure par son véritable nom, Ilruth. Arlian ne l’avait entendu prononcer qu’une seule fois, lors de sa propre initiation.

— Quelqu’un d’autre ? demanda Hardior.

— Je souhaiterais entendre sa réponse, dit dame Débris.

— Je serais ravi de la donner, dit Arlian.

— Parfait, dit Hardior. L’accusé à la parole.

— Je vous remercie, monseigneur, dit Arlian en se levant.

En discutant avec Hardior, Porte et Zanère à l'entrée du Vieux Palais, puis sur le trajet vers la rue de la Flèche noire, Arlian avait soigneusement réfléchi à ce qu'il dirait, et il avait décidé de leur raconter l'entière vérité. Il était certain que personne parmi eux n'était de connivence avec les dragons, contrairement à Enziette. Seul Toribor était son ennemi juré, et même lui n'était pas aveugle au point de refuser de faire cause commune avec Arlian. Ces gens étaient tous de farouches ennemis des dragons, et il avait fait le serment de ne pas leur dissimuler ce qu'il savait à leur sujet.

Ces créatures ne tarderaient pas à se manifester, Arlian en avait la certitude. S'il n'avait pas encore suffisamment éveillé leur hostilité pour déclencher une nouvelle guerre, ce serait certainement le cas dans un avenir relativement proche, que ce soit de façon délibérée ou par inadvertance. Il n'était pas comme Enziette, capable de planifier chacune de ses paroles et de ses actions et de taire des secrets durant des siècles. Il savait que la guerre était inévitable.

Et il ne se parjurait pas au profit des dragons. Si cela lui avait permis de sauver la vie d'innocents, il aurait sans doute renoncé à son serment et menti, il les aurait peut-être rassurés en leur racontant des sornettes à propos d'illusions arithéiennes, mais il ne parvenait pas à se convaincre que des mensonges ou que son silence puissent sauver la vie de qui que ce soit, à long terme.

Par conséquent, Arlian expliquerait la situation, il révélerait les secrets dont il avait hérité, et il se laisserait guider par le bon sens de la Société du Dragon. Dans cette pièce se trouvaient les véritables dirigeants des Terres des Hommes. S'il parvenait à les convaincre que les guerres draconiques étaient sur le point de reprendre, ils pourraient organiser des défenses, préparer la ville à subir un siège, aider à concevoir un moyen de frapper le cœur des dragons avec des lames d'obsidienne.

Ils étaient certainement ceux qui l'aideraient à éliminer les dragons une bonne fois pour toutes. Il lui suffisait de leur révéler tout ce qu'il savait, comme il avait juré de le faire.

En conséquence, il prit la parole.



## DES SECRETS RÉVÉLÉS

— Je dois tout d’abord reconnaître qu’il y a certains éléments de vérité dans ces accusations, commença Arlian. Mais j’espère pouvoir justifier mes actes et vous prouver que je n’ai pas enfreint l’esprit du serment que j’ai prêté. J’ai toujours agi dans l’intention d’exterminer les dragons.

— Les dragons et la moitié de l’organisation, marmonna Toribor.

— Pas seulement la moitié, répondit Arlian à Toribor avant de poursuivre son exposé. Comme vous le savez tous, je suis venu à Manfort afin de trouver et de supprimer le seigneur Enziette et ceux qui s’étaient joints à lui pour nuire à mes amis, à ma famille et à moi-même. Par le plus grand des hasards, j’ai appris l’existence de la Société du Dragon et j’ai su que je pouvais en devenir membre. Je l’ai tout d’abord rejointe parce que cela pouvait se révéler utile dans ma quête de justice... ou de vengeance, si vous préférez l’appeler ainsi, je ne m’en offusquerai pas. Cela dit, j’ai pris mon serment très au sérieux. À cette époque, j’ai révélé tout ce que je savais à propos des dragons, et j’ai respecté les termes précis du serment. Ainsi, je n’ai pas tenté de tuer Enziette ou qui que ce soit d’autre dans l’enceinte de Manfort. Lorsque Horim, Drichène et Enziette ont quitté la cité, cela signifiait que je pouvais partir à leur poursuite, ce que j’ai fait. Je ne nie pas avoir tué Horim et Drichène ni avoir pourchassé Enziette jusqu’à sa mort. Il ne s’agissait en aucun cas d’une violation de mon serment, même si c’était légèrement en contradiction avec son esprit. Si l’une de ces trois personnes était restée à Manfort, elle serait toujours en vie.

»Toutefois, vous vous en souvenez sans doute, dans cette même pièce, j'ai accusé le seigneur Enziette de tous les crimes pour lesquels je suis aujourd'hui poursuivi : principalement de la rétention d'informations au sujet des dragons. C'est la menace d'une audience telle que celle-ci qui a poussé Enziette à quitter la ville.

» Je ne suis pas parti tout de suite à sa recherche, mais lorsque j'ai finalement réglé mes affaires, oui, j'ai quitté la ville à sa suite dans l'intention de le retrouver et de l'éliminer. J'en ai profité pour tuer Drichène, et j'ai suivi Enziette jusqu'à la Désolation.

» J'ai affronté mon accusateur ici présent, le seigneur Bedaine, dans les rues de Chêne-Liège, et, bien que je l'aie vaincu, je lui ai laissé la vie sauve : un acte de générosité que je ne regrette pas, même si cela lui a permis de convoquer cette audience. (Toribor se tortilla sur son siège, mal à l'aise.) Il m'a affirmé qu'Enziette détenait effectivement des informations secrètes à propos des dragons, et que si je tuais ce dernier, il y aurait de terribles conséquences. Vous a-t-il déjà fait part de tout ce qu'Enziette lui avait confié à ce sujet, ou mon accusateur est-il finalement aussi coupable que moi ?

— J'ai tout raconté à ceux qui me l'ont demandé, protesta Toribor.

— Personne ne m'a *demandé* directement ce que j'avais appris, répondit Arlian. Du moins, aucun membre de cette organisation. Dame Givre a montré un certain intérêt pour ces informations, mais même elle ne m'a rien demandé de façon directe.

— Il ne s'agissait que de rumeurs et d'insinuations, Obsidien, se défendit Toribor. Vous en saviez manifestement davantage.

— En effet, messeigneurs et mesdames – une fois qu'Enziette eut trouvé la mort. Jusqu'à cet instant, je n'en savais pas plus que le seigneur Bedaine. J'ai suivi Enziette à travers la Désolation, comme je le disais, et je l'ai rejoint alors qu'il pénétrait dans une caverne. Nous nous y sommes affrontés, verbalement et à l'épée. Le combat demeura indécis jusqu'à son terme, malgré ce que vous pourriez croire. Il était vieux et subissait le poids des ans. Et je comprends maintenant qu'il commençait à être malade, tout comme Clou. Il m'a révélé certains de ses secrets, tout d'abord pour tenter de me dissuader de le tuer, et ensuite pour détourner mon attention, mais en vain. Il refusait de m'en livrer un en particulier, le plus important. Enfin, il exécuta une attaque imprudente dont j'ai profité pour briser son épée, et je l'avais à ma merci.

— Et vous l’avez épargné, comme vous l’avez fait avec moi ? demanda Toribor d’un ton moqueur.

— Non, répondit calmement Arlian. Je n’en ai pas eu l’occasion, et, quand bien même, je ne l’aurais pas fait. En fait, il s’est enfoncé une dague dans la poitrine. Par la même occasion, il a libéré ce qui grandissait en lui depuis si longtemps et m’a révélé le secret qu’il détenait.

— Un dragon, dit Givre.

— Un dragon, oui, né du sang et du cœur d’Enziette. J’étais presque sans défense contre lui, jusqu’à ce que je trouve une dague d’obsidienne, dissimulée dans les vêtements d’Enziette. Celui-ci m’avait dit qu’il avait mené des recherches durant six siècles afin de trouver un moyen de tuer les dragons, et il pensait toucher au but. Il m’avait également dit qu’il avait pillé mon village pour se procurer de l’obsidienne. Lorsque j’ai trouvé cette dague, j’ai compris que tous ces faits étaient liés, et je m’en suis servi pour frapper le dragon, ce qui l’a tué, bien que j’aie moi-même été blessé ce faisant.

— Vous avez été grièvement blessé, précisa Givre. Je ne suis pas certaine qu’un simple mortel aurait pu y survivre.

— Mais, bien sûr, je ne suis pas un simple mortel, dit Arlian. Aucun d’entre nous n’en est un. Nous sommes des cœurs de dragon. Et cette appellation est loin d’être aussi anodine que nous l’avons cru.

— Je ne comprends pas, dit le seigneur Palpitant.

— Vraiment ? demanda Arlian. Le secret qu’a détenu Enziette durant toutes ces années et qu’il avait dissimulé à l’organisation concernait la façon dont les dragons se reproduisent. Ils n’engendrent pas de la même façon que les animaux de la nature. Au lieu de cela, ils contaminent des hommes et des femmes pour qu’un jeune dragon puisse germer en eux, telle une maladie, jusqu’à ce qu’il soit prêt à surgir, tuant son hôte par la même occasion. Cette évolution demande des siècles, c’est la raison pour laquelle nos vies sont anormalement prolongées. Pour que nous survivions suffisamment longtemps et que leur progéniture puisse « éclore », nous sommes immunisés contre les poisons et autres maladies. Sans doute pour éviter que nous nous attachions à la vie humaine, nous devenons stériles. Ou peut-être qu’une fois que nous sommes fécondés, il nous est impossible de donner de nouveau la vie jusqu’à ce que naisse le jeune dragon.

— Vous prétendez donc que *nous tous*, ici réunis, allons mourir... d’une horrible façon, lorsque ces bébés dragons surgiront de nos poitrines ?

demanda Palpitant.

— Exactement, répondit Arlian.

— Et pour quelle raison ne nous l'avez-vous pas signalé dès votre retour à Manfort ? s'emporta Toribor. Pourquoi avez-vous attendu cette scène morbide au chevet de Clou ?

— Eh bien, premièrement, expliqua Arlian, je ne pensais pas que vous me croiriez. Je n'avais aucune preuve pour soutenir mes dires, après tout, et beaucoup d'entre vous se méfiaient déjà de moi... ils se méfient d'ailleurs toujours. Je ne peux guère vous en vouloir, étant donné les circonstances.

— Vous semblez penser que maintenant, nous allons vous croire, fit remarquer dame Débris.

— Cette fois, madame, vous me l'avez *demandé*. Vous me croirez peut-être, ou peut-être pas, mais je n'ai pas l'intention de vous mentir.

— Poursuivez, dit le seigneur Hardior. Vous nous avez exposé votre première raison. En avez-vous d'autres ?

— Naturellement, répondit Arlian en écartant les mains. Deuxièmement, je n'étais pas du tout certain de la nature de votre réaction. J'ai donc hésité. Je réfléchissais toujours à la réponse que je pouvais apporter à cette question. Vous vous rappelez sans doute que j'ai juré d'éliminer les dragons ou de périr ce faisant. J'ai donc dû réfléchir pour savoir si cela prenait en compte les dragons à naître.

— Vous voulez dire que vous vous êtes demandé si vous deviez tous nous supprimer ? demanda Toribor.

— En effet, dit Arlian.

— Et avez-vous trouvé une réponse à cette question ? demanda Givre.

— Non, répondit Arlian. Je ne sais toujours pas.

— Vous allez donc tenter de tous nous tuer ? demanda Zanère, stupéfait. Et vous l'avouez ?

— Seigneur Zanère, dit Arlian. Je suis toujours lié à mon serment, et je n'ai pas l'intention d'attenter à votre vie dans l'enceinte de la ville. Il n'y a rien à craindre, je ne vais pas dégainer une épée et tenter de vous embrocher ici et maintenant.

— Non, vous allez attendre que je me rende à Lorigol pour mes affaires, et vous allez me tendre une embuscade sur la route !

— C'est envisageable. Cela reste à voir. Parce qu'il y a une troisième raison pour laquelle je ne me suis pas exprimé, messeigneurs et mesdames.

Il s'agit de la même raison que celle pour laquelle Enziette s'est tu durant toutes ces années.

Il marqua une pause pour souligner l'aspect dramatique de la situation.

— Vous vous faites plaisir, n'est-ce pas ? demanda Givre en souriant.

— Pardon ? demanda Arlian, surpris.

— Vous faites traîner les choses, vous nous taquinez... Vous y prenez un malin plaisir.

— Je souhaite simplement que tout soit clair, protesta Arlian d'un air déconcerté, se demandant soudain s'il y trouvait effectivement un certain plaisir.

Il n'était certainement pas convenable de se réjouir alors qu'il risquait sa vie dans ce tribunal. Mais il était vrai qu'il n'était pas du tout nerveux, et même légèrement enthousiaste...

— Eh bien, poursuivez, alors, dit Givre en effectuant un geste dédaigneux de la main.

— Oui, bien sûr, reprit Arlian. L'autre raison, c'est qu'Enziette m'a expliqué pourquoi les dragons avaient mis un terme à leur guerre contre l'humanité et s'étaient retirés dans leurs cavernes. Il a conclu un accord avec eux. Il leur a promis de ne pas dévoiler leurs secrets en échange de leur retraite. Il m'a dit qu'il était allé jusqu'à détruire l'organisation secrète connue sous le nom d'Ordre du Dragon, qui pourchassait et tuait des cœurs de dragon. Il avait été membre de l'Ordre, mais il a changé de camp... lorsqu'il est lui-même devenu un cœur de dragon, je suppose. Il a trahi et assassiné ses anciens confrères afin que le secret des dragons ne soit pas révélé.

— Je ne vois pas..., commença Palpitant, mais il s'interrompit lorsque ceux qui se trouvaient autour de lui s'agitèrent.

— Par les dieux disparus ! s'exclama Hardior.

— J'en étais sûr, marmonna Toribor. C'est donc ce qu'il voulait dire ? Qu'à sa mort, le marché prendrait fin et que les dragons pourraient resurgir ?

— Oui, dit Arlian. Si le secret venait à disparaître, ils auraient de nouveau été libres de leurs mouvements.

— C'est pour cette raison que vous avez fait fabriquer ces lances, dit Hardior.

— En effet, répondit Arlian. Et c'est pour cela que je n'ai rien dit à propos des méthodes de reproduction des dragons. Je pensais pouvoir,

d'une façon ou d'une autre, prendre la suite d'Enziette en ce qui concerne cet accord. Mais ensuite, Clou est resté en ville, parce qu'il me craignait, au lieu de la quitter, comme les dragons le souhaitaient. Le secret ne pouvait plus être gardé, puisque de nombreuses personnes ont vu la créature surgir de sa poitrine. Et voilà.

— Vous êtes un imbécile, dit Toribor. Vous auriez pu amener vos Arithéiens à son chevet et nous faire croire qu'il s'agissait d'une de leurs illusions ! Dame Opale a émis l'idée qu'il pouvait s'agir d'un tour de sorcellerie, et vous l'avez *nié* ! Vous auriez pu nous dire qu'il s'agissait de l'un des derniers pièges tendus par Enziette pour vous tuer ! Drichène avait loué les services d'un assassin, Enziette aurait très bien pu concevoir un plan utilisant la sorcellerie.

Arlian le regarda fixement.

— Sur le moment, je n'ai pas pensé à tout cela, répondit-il. Pour moi, le secret avait été mis au jour et il était devenu inutile de continuer à faire semblant. Êtes-vous en train de me dire que vous m'auriez cru si je vous avais raconté ces mensonges ?

— Pas moi, intervint Givre. Mais vous auriez pu essayer de nous convaincre de taire ce secret.

— Et les serviteurs ? demanda Arlian. Et dame Opale ? Et Flûte, qui se trouve ici même ; pourquoi aurait-elle pris part à une telle duperie ?

— Pour maintenir les dragons dans leurs cavernes, rétorqua Flûte. S'il n'était pas déjà trop tard. Je me serais tue, si j'avais su.

Arlian la regarda, stupéfait, puis il se tourna vers Toribor :

— Bedaine, auriez-vous participé à un mensonge, à *ma* demande ? s'enquit-il.

— Si vous nous en aviez exprimé la raison, si vous nous aviez dit que c'était pour maintenir les dragons dans leurs cavernes, oui. Vous avez bien vu, à Chêne-Liège, que j'étais prêt à vous écouter.

— Non, corrigea Arlian. J'ai vu que vous *me* demandiez de *vous* écouter. Ce n'est guère la même chose.

Puis il lui vint une idée. Il parcourut l'assemblée du regard.

— Vous rendez-vous compte, dit-il, que je me trouve ici parce que je suis accusé de ne pas avoir dévoilé mes secrets ? Et maintenant, vous me dites que je ne les ai pas assez bien gardés ?

— Je n'ai pas dit ça ! objecta Palpitant. Comment les dragons ont-ils su ce qui se passait ? Comment le seigneur Enziette a-t-il pu conclure un

marché avec eux, pour commencer ?

— Enziette pouvait communiquer avec eux grâce à la sorcellerie, expliqua Arlian. Je pensais que les membres de la Société du Dragon le savaient déjà. Ils disposent de moyens qui leur permettent de s'informer. Ils sont entrés en contact avec moi, après la mort de Clou.

— Et comment pouvons-nous être certains qu'il ne s'agissait pas d'une hallucination ? demanda Givre. Je vous ai souvent entendu dire qu'il était possible que vous soyez fou, après tout.

— Très bien, dit Arlian. J'ai *cru* qu'ils me parlaient. Lorsque je me suis nettoyé les mains pour me débarrasser du sang de Clou, une image est apparue dans la cuvette et j'ai pu percevoir les pensées du dragon... c'est du moins ce que j'ai cru. Si vous préférez penser qu'il s'agit des fantômes d'un désaxé, je ne pourrais pas vous démontrer le contraire.

— Que vous ont-ils dit ? demanda Araignée, qui prenait la parole pour la première fois.

— Ils m'ont demandé de cesser d'éliminer leurs jeunes et de ne pas révéler leurs secrets, sinon, ils reprendraient leur guerre contre l'humanité. Ils m'ont demandé de mentir pour leur sauvegarde et d'expliquer que ce que nous avons vu au chevet de Clou n'était qu'une simple illusion... comme certains d'entre vous l'auraient également voulu.

— Et avez-vous accepté ces termes ?

— Vous ai-je déclaré, monseigneur, que le dragon qui avait jailli de la poitrine de Clou était une illusion ?

— Vous les avez donc mis au défi de quitter leurs cavernes et de nous affronter, dit Toribor d'un air de dégoût. Vous nous avez tous entraînés dans votre malédiction.

— Non, dit Arlian. Je ne suis pas fou à ce point. J'ai essayé de fourvoyer le dragon – je n'ai parlé qu'avec l'un des leurs. J'ai tenté de lui faire croire que j'étais d'accord, sans lui mentir – bien que, à vrai dire, je me demande pourquoi je me suis donné tant de peine. Je n'ai aucune obligation de dire la vérité aux dragons. J'étais très fatigué, messeigneurs.

— Il semblerait, dit Givre, que tout le monde – la jeune Marasa, Flûte, notre ami Bedaine et les dragons eux-mêmes – souhaitait que vous taisiez la vérité et que vous nous affirmiez que nous avons été victimes d'une illusion magique. Et pourtant, ce n'est pas ce que vous avez fait. Avez-vous agi de la sorte par pur esprit de contradiction, Arlian ?

— Dame Givre, je suis aujourd’hui accusé de ne pas avoir révélé certains secrets à l’organisation, et l’on m’a expliqué que je pouvais être condamné à mort. Serait-il judicieux de ma part de continuer à les taire dans de telles circonstances ? C’est vous qui, involontairement, avez provoqué cette situation. Certains n’auraient pas cru à mes mensonges, et la vérité aurait de toute façon fini par éclater au grand jour. Je préfère qu’elle jaillisse maintenant, alors que nous sommes tous présents. Ainsi, nous pouvons réfléchir à une réponse collégiale.

— Une réponse collégiale ? demanda Hardior.

— Tout à fait, répondit Arlian. J’ai refusé de prendre part à l’accord que me proposaient les dragons. J’ai fourni à Flétrissure l’arme dont il avait besoin pour mettre fin à ses jours, et je viens à l’instant de vous révéler les secrets des dragons. Je pense que s’ils mettent à exécution les menaces qu’ils ont proférées – même si je ne l’espère pas –, nous pouvons nous attendre à une reprise des guerres draconiques. Je présume que nous allons y apporter une réponse collective, non ?

— Et à quoi pourrait ressembler cette réponse, seigneur Obsidien ? demanda Araignée.

Arlian esquissa un rictus.

— Bien que je ne sois membre de cette organisation que depuis peu, j’ai cru remarquer que ses membres étaient rarement du même avis. Je ne m’attends pas à une réponse unanime. Je crois qu’il va y en avoir trente-huit différentes, parfois contradictoires. Je remarque que le seigneur Flétrissure a apporté une réponse unilatérale irréversible lorsque la question s’est posée. Je pense qu’elle était tout à son honneur, même si elle était radicale.

Il s’abstint de révéler qu’il *espérait* qu’ils trouveraient un moyen d’exterminer les dragons. Il avait le sentiment que, si cette proposition venait de lui, elle rencontrerait une certaine résistance. Toribor et Palpitant avaient déjà suffisamment tendance à vouloir le contraire de ce qu’il proposait.

— Mais quelle est *votre* réponse ? Que préféreriez-vous que nous fassions ?

On le lui demandait enfin de façon directe.

— Sa réponse a été de faire fabriquer des armes d’obsidienne, fit observer le seigneur Hardior avant qu’il puisse répondre, et de tuer le dragon que Clou abritait.

— Oui, mais au-delà de ça ? demanda Araignée.



— Il a probablement l'intention de tous nous éliminer, grogna Toribor.

— En fait, c'est une idée qui m'a effleuré, répondit Arlian. Il y a bien longtemps, j'ai juré de détruire les dragons par tous les moyens à ma disposition. Tuer leurs bébés à naître semblait correspondre à cet objectif. Mais, d'un autre côté, j'ai fait le serment de ne pas provoquer la mort de l'un d'entre vous dans l'enceinte de la ville, et je tiens à respecter la parole que j'ai donnée. Je ne prends pas plaisir à tuer. Certains d'entre vous sont mes amis, d'autres des personnes estimables. Il n'y a que vous, Bedaine, que je considère comme un ennemi. Mais, même en ce qui vous concerne, je vous respecte et je préférerais faire la paix. À long terme, il serait préférable que vous mouriez avant d'engendrer un nouveau dragon, mais, à court terme, je préférerais ne pas vous causer de tort, à aucun d'entre vous.

— Qu'avez-vous donc l'intention de faire ? demanda Palpitant.

— Et qu'attendez-vous de notre part ? demanda Zanère.

Arlian écarta les mains.

— Je l'ignore, répondit-il. Je présume que vous allez tous souhaiter utiliser les connaissances à propos des dragons dont je viens de vous faire part et travailler à leur extermination. Mais je n'ai encore pris aucune décision quant au meilleur moment, au meilleur endroit ni à la meilleure méthode d'y parvenir. Et il est probable que les dragons ne nous laissent pas l'occasion de le décider nous-mêmes. Je crois qu'ils parviennent, d'une façon ou d'une autre, à sentir ce qui arrive aux membres de leur espèce – peut-être même aux enfants à naître que nous abritons tous. De quelle autre manière auraient-ils pu savoir ce qu'il était advenu de Clou ? Il se peut qu'ils soient à l'écoute de tout ce qui se dit dans cette pièce. Ils peuvent très bien être, en ce moment, en train de quitter leurs cavernes et de se diriger vers Manfort, ne nous laissant aucun choix à part les combattre ici même, et dans peu de temps.

Un murmure inquiet parcourut l'assemblée.

— Mais est-il nécessaire de se battre ? demanda quelqu'un.

Des têtes se tournèrent pour voir qui avait pris la parole. Arlian ne reconnut pas immédiatement la personne qui avait posé cette question. Il s'agissait d'une femme au teint pâle à laquelle il manquait trois doigts à la main gauche. Puis il se souvint d'elle : dame Pulzéra.

— Après tout, poursuivit-elle, nous portons leurs enfants. Ils ne souhaiteront pas nous faire de mal. Au contraire, ils voudront nous protéger pour s'assurer que nous vivions aussi longtemps qu'il nous l'est permis.

— Mais nous parlons de *dragons* ! protesta Toribor. Nous avons fait le serment de nous opposer à eux. Si nous les laissons faire à leur guise, ils réduiront de nouveau l'humanité en esclavage.

— Mais ils ne nous feront aucun mal, insista Pulzéra.

— Suggérez-vous de trahir l'humanité et de combattre aux côtés des dragons lors de la prochaine guerre ? ironisa Hardior.

Pulzéra regarda autour d'elle d'un air fébrile, puis elle dit :

— Eh bien... oui, je crois que c'est bien là ce que je veux dire.

## UNE ORGANISATION DIVISÉE

Lorsque le brouhaha s'atténua et que le seigneur Hardior eut restauré un semblant d'ordre, celui-ci déclara sèchement :

— Il est évident que nous ne pouvons pas envisager une seule seconde de prendre parti pour les dragons aux dépens de ceux de notre propre espèce.

— Cela ne me paraît pas aussi évident qu'à vous, rétorqua Pulzéra d'un ton plein d'assurance.

Arlian l'observa attentivement, avec curiosité. Il avait redouté que cela puisse se produire un jour ; il avait compris, durant son long périple qui l'avait ramené à Manfort, qu'en fait la Société du Dragon, malgré son objectif déclaré, était un allié naturel des dragons. Enziette avait insinué, durant leur dernière discussion, qu'il l'avait délibérément fondée dans cette intention après avoir trahi l'ancien Ordre du Dragon.

Mais Arlian n'avait pas compté sur le fait que les autres puissent le comprendre aussi rapidement.

Oh, il était évident que ceux qui souhaitaient exterminer les dragons – à l'instar d'Arlian – devraient également détruire l'organisation et éliminer l'ensemble de ses membres. Mais Arlian avait espéré qu'ils ne fassent pas le rapprochement, qu'ils se refusent de l'admettre ou qu'ils n'en viennent pas à la conclusion que, en cas de guerre entre les dragons et l'humanité, le camp des humains voudrait anéantir la Société du Dragon afin de se prémunir contre un éventuel renforcement des troupes ennemies. Ce renfort

surviendrait des siècles plus tard, dans la plupart des cas, mais il finirait par se produire un jour.

Les membres de la Société du Dragon se considéraient tout de même comme des humains. Ils avaient tous survécu à des attaques de dragons, et ils savaient tous à quel point ces créatures étaient monstrueuses. Ils avaient tous souffert de siècles de propagande et étaient persuadés que la Société du Dragon était farouchement opposée à l'existence de ces créatures. Arlian pensait que leur envie de se venger de la mort de leurs amis et de leurs familles serait des plus fortes et qu'ils l'aideraient dans sa quête d'annihilation des dragons.

Il s'était imaginé que tout cela les aurait encouragés à rester du côté des humains, du moins pour un moment, car ils auraient besoin d'un certain laps de temps avant de cesser de se fier aux apparences.

Dame Pulzéra, cependant, avait presque immédiatement décelé la vérité. Alors que les autres la dévisageaient avec plus ou moins d'étonnement et de stupéfaction, elle s'expliqua et sembla de plus en plus sûre d'elle au fur et à mesure qu'elle s'exprimait :

— Nous sommes ce que les dragons ont fait de nous. Nous ne sommes plus véritablement des êtres humains, que vous vouliez l'admettre ou non. Le sang qui coule dans nos veines est aussi toxique que le venin des dragons qui nous a transformés. Nous ne pouvons plus nous reproduire avec des humains. Au lieu de cela, nous portons tous en notre sein la progéniture des dragons, et ces derniers souhaiteront par conséquent nous protéger, tandis que les simples mortels voudront sans doute nous éliminer jusqu'au dernier, afin que ces jeunes créatures ne puissent jamais devenir leurs ennemis. Nous avons tout intérêt à nous ranger du côté des dragons, à long terme. Nos membres les plus anciens ont souvent remarqué à quel point nous devenions insensibles avec le temps, et à quelle vitesse nous nous rapprochions de ces créatures : ce qui me paraît désormais naturel. Quelle que soit notre apparence, nous sommes mi-dragons, mi-humains, et cela signifie que nous sommes libres de choisir le camp que nous préférons. Et mon choix se portera vers le camp qui a de bonnes raisons de ne pas vouloir nous éliminer.

— Et choisirez-vous le camp qui a massacré votre famille ? s'emporta Toribor. Le camp qui m'a fait perdre mon œil et la moitié de votre main ?

— Je choisirai le camp qui nous a accordé une espérance de vie de mille ans et l'immunité contre les maladies, rétorqua Pulzéra. Le camp vers

lequel se tournera ma descendance lorsque je périrai.

— Vous mourrez en donnant naissance à cette descendance !

— Bedaine, j'ai près de deux cents ans. Si je suis toujours en vie, c'est grâce aux dragons. Ils m'ont offert la possibilité de vivre durant des siècles, ce qui n'aurait pas été possible autrement. Devrais-je les détester parce que le don qu'ils m'ont accordé est limité ?

— Oui, bon sang ! Vous devriez les exécrer de tout votre cœur de vous avoir contaminée de la sorte ! s'exclama Toribor avant de se tourner brusquement vers Arlian. C'est votre faute ! Vous avez tout gâché ! Vous avez perverti cette organisation. Vous l'avez divisée à cause de vos secrets et de vos meurtres !

— Je me suis contenté de révéler la vérité et de nous séparer d'un traître et de ses alliés, répondit calmement Arlian.

— Vous traitez Enziette de traître ? demanda Toribor.

— Bien sûr, répondit Arlian, véritablement surpris. Il a gardé pour lui certaines informations, et il a passé un accord avec les dragons, en violation avec le serment de l'organisation.

— En taisant ses secrets, il a évité que nous nous entre-déchirions !

Arlian ne trouva aucune réponse sensée à cette remarque et se contenta de hausser les épaules. Il pouvait entendre les autres membres discuter entre eux : une grande partie de l'assemblée trouvait toujours intolérable l'idée de s'allier aux dragons, mais nombreux étaient ceux qui partageaient l'opinion de Pulzéra.

— Pulzéra, dit Hardior en haussant le ton. Calmez-vous un instant et réfléchissez bien à ce que vous dites.

— C'est tout réfléchi, répondit-elle. Les dragons ne nous feront aucun mal si nous ne les combattons pas nous-mêmes. Ils souhaitent que nous survivions. Si nous nous armons de ces lances qu'Obsidien a fait fabriquer, ils tenteront alors de nous tuer pour se protéger. Après tout, ils pourront toujours créer d'autres cœurs de dragon. Mais si nous ne tentons rien contre eux, ils ne se préoccupent pas de nous !

— Ils sont capables de massacrer des milliers d'innocents, dit Hardior. Ils peuvent nous réduire en esclavage, comme ils l'ont fait avec nos ancêtres.

— Certains d'entre *nous* ont été des esclaves, pas uniquement nos ancêtres, dit Fracasse. Cela fait sept siècles que nous sommes libres et j'ai huit cents ans. Je m'en souviens encore très bien.

— Nous pouvons tenter de nous entendre avec eux, comme l’a fait Enziette, dit Pulzéra. Nous ne serons pas nécessairement réduits en esclavage. Nous connaissons leurs secrets.

— Et nous ne sommes pas les seuls, dit Arlian. Que pouvez-vous offrir aux dragons ? Enziette a offert son silence, mais n’est-ce pas trop tard pour cela ?

— Eh bien, qui sait ce qu’il s’est passé ? demanda Araignée. Nous tous ici présents, mais qui d’autre ?

— Marasa, répondit Givre.

— Et ses serviteurs, ajouta Arlian.

— Nous pourrions les supprimer, proposa Pulzéra. Il ne s’agit que de serviteurs, après tout. Nous pourrions les accuser d’avoir empoisonné le pauvre Clou.

— Et Flétrissure, ajouta Palpitant.

— Ils ont abattu ce pauvre Flétrissure, n’est-ce pas ? demanda Pulzéra. C’est probablement cette Marasa qui a tout manigancé afin qu’elle puisse hériter du domaine. Nous pourrions la faire juger et pendre.

— Attendez une minute, dit Arlian en levant la main. Attendez. Êtes-vous sérieusement en train de proposer d’éliminer deux maisonnées pour éviter que les secrets des dragons se propagent ?

— Oui, admit Pulzéra. Pourquoi pas ?

Le silence s’abattit sur la salle durant un moment et Arlian observa les visages de ceux qui se tenaient face à lui.

Palpitant avait à peine l’air troublé, Toribor était en colère et perplexe. Givre arborait un sourire narquois, tandis qu’Araignée était plongé dans ses pensées. Débris faisait la moue, Fracasse était embarrassé. D’un côté, Hardior était vraiment mécontent, et, de l’autre, Porte paraissait déterminé alors que Zanère, tout comme Arlian, regardait les autres pour jauger leur humeur.

Il était évident que, même si personne n’appréciait cette idée, elle semblait rencontrer bien moins de résistance que la proposition initiale de Pulzéra, qui consistait à se ranger du côté des dragons lors de la guerre à venir.

Arlian dissimula son propre dégoût.

Il aurait dû s’en douter, se dit-il. La plupart de ces personnes étaient propriétaires d’esclaves. Un grand nombre d’entre eux avaient participé à des duels à mort. Aucun d’eux n’avait protesté lorsqu’Enziette et ses cinq

acolytes avaient mutilé des esclaves pour les empêcher de fuir. Aucun d'eux n'avait soulevé d'objections lorsque les Six Seigneurs avaient tué cinq femmes en fermant leur lupanar de Garde-Ouest. Aucun ne pensait que la Société du Dragon avait une raison valable de s'interposer quand Enziette, Drichène et d'autres massacraient ou torturaient des innocents. Personne n'avait eu d'objection lorsque Arlian, à son tour, avait tué Horim, Drichène et Enziette. Ils n'attachaient que peu de valeur à la vie des êtres humains. La seule à laquelle ils semblaient tenir, c'était la leur.

Comme Pulzéra l'avait dit, ils étaient des demi-dragons. Ils n'avaient plus aucune sensibilité. Ils se souciaient plus de leur bien-être que de l'équité, de la justice et de la pitié. Arlian était consterné. Il hésitait entre faire remarquer que son propre intendant, Noir, avait été témoin des deux scènes, et leur rappeler que Traînard ne faisait pas du tout partie du personnel de Flétrissure, mais il comprit que, loin de les dissuader, il ne ferait qu'ajouter des noms à la liste de ceux dont ils souhaitaient la mort.

Il pouvait néanmoins se permettre de citer un nom, songea-t-il.

— Dame Opale souhaite devenir un cœur de dragon, dit-il. Il serait sans doute préférable d'arranger cela plutôt que de l'éliminer, si nous comptons faire un marché avec les dragons. Un peu de sang et de venin, et elle sera ravie de vous rejoindre, ce qui vous épargnerait le risque d'avoir à affronter le courroux de ses proches et de permettre un procès où elle pourrait tenir des propos malencontreux.

Lorsqu'il se tut, il se rendit compte qu'il avait peut-être commis une grave erreur. Sauver dame Opale était sans doute un geste généreux, mais cela signifiait également qu'il accorderait du pouvoir à quelqu'un qui le haïssait déjà et qu'il permettrait la création d'un nouveau cœur de dragon.

En outre, cela créerait un fâcheux précédent. Si la Société du Dragon se mettait à « récompenser » d'autres personnes en leur fournissant l'élixir qui permettait la création de nouveaux dragons, Manfort, au lieu d'être un rempart contre les créatures, se transformerait en pouponnière de dragons.

En son for intérieur, il remercia les dieux disparus que la Société du Dragon n'ait pas disposé d'une source de venin. Il avait toujours l'intention, dans son propre intérêt, d'exterminer les dragons et non d'en accroître le nombre. Pulzéra était sans doute une cause perdue, mais il espérait encore convaincre la majorité des membres de l'organisation de le rejoindre dans cette bataille.

— Écoutez, dit-il. Si nous entrons en guerre contre les dragons, qu'est-ce qui vous fait croire qu'ils souhaiteront passer un accord avec nous ? Ne pourraient-ils pas se contenter de détruire l'intégralité de Manfort et de créer de nouveaux cœurs de dragon pour nous remplacer ?

— Ce n'est pas dans leur intérêt, dit Pulzéra. Cela leur ferait perdre des siècles.

— Les dragons savent se montrer patients, rétorqua le seigneur Araignée.

— Mais il leur arrive de se fier aux humains, lorsqu'ils en éprouvent le besoin, poursuivit Pulzéra. Ils l'ont déjà fait par le passé. Demandez au seigneur Fracasse... À une époque reculée, avant qu'ils se replient dans leurs cavernes, les dragons possédaient des serviteurs humains qui travaillaient pour eux de leur plein gré, et ils régnaient sur le reste de l'humanité. Ces serviteurs vivaient comme des rois. Nous pourrions, à notre tour, devenir leurs serviteurs !

— Je préférerais rester un homme libre et un seigneur de plein droit, répondit Araignée.

— Mais aurons-nous la possibilité de demeurer libres lorsque la guerre éclatera ? Nous nous retrouverons soit au service du duc, soit au service des dragons, constata Hardior.

Plusieurs voix s'élevèrent en même temps en réponse à cette remarque. Arlian regarda autour de lui et tenta de discerner quelques bribes de paroles dans le brouhaha grandissant. Il comprit alors que la réunion cédait la place à de petits groupes de personnes qui discutaient – ou se disputaient – entre elles.

Il ne pouvait rien faire pour l'empêcher, mais il lui restait quelques points à éclaircir avant que tout dégénère. Il se leva de son siège.

— Excusez-moi, dit-il d'une voix puissante, mais je souhaiterais vous prévenir que si vous tentez de tuer quelque membre que ce soit du personnel de Clou ou de Flétrissure, je le prendrais vraiment très mal. Il y a parmi eux des personnes qui méritent bien mieux que cela et, de plus, il est très probable que la rumeur se soit déjà propagée aux domaines environnants. Je pense qu'un tel massacre ne ferait qu'attirer l'attention et confirmer le bien-fondé de ces histoires.

— Il a raison, reconnut Débris.

Mais avant qu'elle puisse ajouter quoi que ce soit, Arlian poursuivit :



— On m’a fait venir ici pour m’entendre à propos de secrets que je n’aurais pas révélés à l’organisation. Tous ces secrets sont désormais dévoilés, et je vous ai exposé les raisons qui m’ont conduit à les taire jusqu’à aujourd’hui. Dois-je en déduire que les accusations qui ont été portées contre moi sont levées ?

— Ah, dit Hardior en parcourant l’assemblée du regard. Je suis pour ma part satisfait de vos réponses, et je ne vois aucune raison de poursuivre cette audience. Je crois que vous avez soulevé des points qui méritent une réflexion approfondie.

— Ce n’est pas à vous d’en décider, Hardior, dit Toribor. C’est à la Société de prendre une décision.

— Devons-nous procéder à un vote ?

— Ce sont habituellement les doyens de l’organisation qui expriment leur point de vue, répondit Palpitant.

— Quels doyens ? demanda Toribor en se retournant sur son siège. Il les a tous tués ! Enziette, Flétrissure, Clou, Drichène... Ils sont tous morts !

— Qui est le doyen, désormais ? demanda Hardior. Je n’avais pas songé à ce problème...

Porte s’éclaircit la voix, et Hardior se retourna.

— Messeigneurs, dit Porte. Le membre de l’organisation le plus âgé est désormais le seigneur Illis, plus connu sous le nom de seigneur Fracasse.

— Moi ? demanda Fracasse d’un air surpris.

— Porte est notre archiviste et notre héraut, expliqua Givre. Il sait certainement de quoi il parle.

— Sans doute, mais... Je veux bien être le doyen, mais je ne sais guère que penser de tout cela ! Le jeune Obsidien a bouleversé toutes nos croyances. Il nous explique que nous devons notre survie aux dragons, parce que nous portons leur progéniture, et non aux hasards de la vie. C’est... eh bien, cela fait une grosse différence. Et nous ne sommes pas immortels, nous ne vivons qu’un millier d’années ? (Il lâcha un bref éclat de rire.) Un millier d’années *seulement* ! Mais nous finissons comme de vulgaires coquilles d’œuf en donnant naissance à un dragon. C’est indigne.

— Indigne ? C’est épouvantable ! rectifia Toribor.

— En effet, admit Fracasse. Mais Pulzéra, ici présente, prétend qu’il s’agit d’une destinée plus enviable que celle que nous connaîtrions de toute façon, que nous devrions nous montrer reconnaissants envers les dragons et nous mettre à leur service. Certains d’entre nous se souviennent encore de

l'époque où les dragons avaient des serviteurs – ceux dont nous parle Pulzéra –, lorsque ces derniers nous gouvernaient, mais je ne crois pas en avoir gardé un excellent souvenir. Souhaitons-nous devenir leurs successeurs ?

— Avons-nous le choix ? demanda Pulzéra.

— Nous avons toujours le choix, répondit Givre. Flétrissure a fait le sien.

— Je n'aurais pas fait le même ! rétorqua Pulzéra.

— Excusez-moi, intervint Arlian, mais j'insiste pour que nous ne changions pas de sujet. Décidez de mon sort, je vous prie, avant d'entamer un débat à propos de ces sujets bien plus complexes et pesants, que j'avais cherché à vous épargner.

— Laissez-le partir, dit Fracasse, tout cela n'a plus aucune importance.

— Tuons-le ! répliqua Toribor. Au moins pour le meurtre du seigneur Drichène.

— Exilons-le, dit Palpitant. Demandons-lui de quitter Manfort.

— Détruisons toutes ces armes de pierre, dit Pulzéra. Si elles permettent réellement de tuer les dragons, n'aurions-nous pas intérêt à nous en séparer ?

— Nous pourrions en avoir besoin, objecta Araignée. Et si finalement, nous ne pouvions pas nous fier aux dragons ? Et s'ils décidaient que nous serions plus en sécurité emprisonnés dans leurs cavernes ?

— Je ne vois pas comment nous pourrions justifier sa mort, dit Fracasse. Il a tué Drichène à l'extérieur de la cité, apparemment en situation de légitime défense, et ne lui sommes-nous pas redevables de nous avoir finalement dévoilé la vérité ?

— Il a rompu son serment ! insista Toribor.

— Je vous ai révélé tout ce que je savais, se défendit Arlian. Je ne me rappelle pas que le serment ait spécifié avec quelle célérité j'aurais dû partager mes connaissances avec les membres de l'organisation. Oserais-je vous rappeler, seigneur Bedaine, que vous m'avez longuement expliqué qu'Enziette avait des raisons de ne pas révéler ses secrets, et que cela minimisait sa trahison ? Eh bien, je possédais les mêmes raisons.

— Il serait ridicule de sanctionner Arlian, déclara le seigneur Vorian, qui se trouvait d'un côté de la salle. Il nous a révélé des informations cruciales, peu importe s'il a traîné un mois ou deux avant de le faire. Nous

possédons tous ici un cœur de dragon, et notre espérance de vie se calcule en siècles. Ce retard ne représente rien du tout.

— J'aurais tendance à être du même avis, dit Araignée.

— Moi aussi, ajouta Fracasse.

Hardior parut hésiter, mais il s'abstint de tout commentaire.

— Qui, ici présent, s'oppose à un non-lieu ? mugit Porte.

— Moi ! s'écria Toribor.

— Je ne sais pas, dit Palpitant en se tournant vers les autres.

Personne d'autre ne prit la parole. Tel un nuage de poussière, le silence s'installa dans la pièce.

À contrecœur, Hardior se décida finalement à parler :

— Il semblerait que les charges qui pesaient sur Obsidien soient abandonnées.

— Non ! rugit Toribor en se levant.

Arlian réfléchit rapidement. Il avait tenté de se réconcilier avec Toribor lors de leur précédente conversation, mais celui-ci n'avait rien voulu savoir. Au contraire, il était responsable de la convocation d'Arlian en ces lieux, sans doute dans l'espoir de le voir condamné à mort. Maintenant que son plan avait échoué, Toribor refusait toujours de l'admettre.

Il ne souhaitait manifestement pas de réconciliation. Il ne se satisferait même pas d'une garantie qu'Arlian renonçait à sa vengeance envers lui.

Il désirait la mort d'Arlian.

Et, après tout, pourquoi pas ? Arlian était responsable de la mort de cinq de ses amis, et il l'avait blessé et passablement déshonoré au cours d'un duel. Toribor voulait se venger.

Arlian comprenait parfaitement ce sentiment.

— Monseigneur, dit calmement Arlian. Ce n'est pas à vous de dire si les accusations sont abandonnées ou non. C'est à l'organisation dans son ensemble.

— Je n'accepte pas ce verdict ! s'emporta Toribor.

— Monseigneur, j'ai le sentiment que vous êtes désormais mû par des motifs personnels et que vous avez cessé de défendre les intérêts de la Société du Dragon.

— J'ai du mal à croire qu'il s'agisse de l'intérêt de la Société du Dragon de conserver en son sein un menteur, un traître et un assassin !

Arlian aurait préféré se réconcilier avec Toribor, mais puisque ce n'était pas envisageable, il souhaitait en finir le plus tôt possible avec cette affaire.

Il était convaincu que la Société du Dragon ne parviendrait pas à s'unir tant qu'ils seraient tous les deux vivants. Toribor ne le tolérerait pas.

— Je pense que c'est à l'organisation d'en décider, dit-il. Si vous n'acceptez pas la décision rendue par ses membres et insistez pour que cette affaire se règle par le sang, je suis prêt à vous affronter à l'épée à la sortie de la ville, au moment de votre choix, afin de mettre un terme à tout cela une bonne fois pour toutes.

— Cela résoudrait tous les problèmes, dit Araignée en se rasseyant. Si Bedaine parvenait à tuer Obsidien, nous serions débarrassés d'un fauteur de troubles, et si Obsidien venait à bout de Bedaine, il aurait accompli sa vengeance et pourrait enfin se comporter en être civilisé.

Arlan s'abstint de tout commentaire, mais il savait que tuer Toribor ne ferait guère progresser sa quête de vengeance. Les dragons étaient bien plus importants. En se débarrassant du dernier des Six Seigneurs, il ne mettrait fin qu'à un chapitre de sa quête, mais cela lui permettrait de se concentrer sur sa préoccupation principale.

Toribor dévisagea Arlian durant un moment, et, pendant quelques secondes, ce dernier pensa que Toribor allait décliner cette offre, mais cela ne lui paraissait guère possible. Un refus l'aurait fait passer pour un couard et on aurait tourné en dérision ses accusations. Seules des excuses et une véritable tentative de réconciliation auraient pu lui éviter un duel et le déshonneur, mais Arlian savait pertinemment que Toribor ne s'y serait pas plié volontiers.

Durant quelques secondes, toutefois, il espéra que Toribor choisirait la réconciliation.

Mais celui-ci finit par lever les mains.

— Très bien ! dit-il. Très bien. Je pense que c'est de la folie, mais il semblerait que le monde entier soit devenu fou depuis votre arrivée, Obsidien. Vous mériteriez d'être pendu, mais puisque je ne parviens pas à me faire entendre, eh bien, je vous tuerai de mes propres mains. Demain, à midi, Obsidien. Je vous étriperais devant cent témoins.

— Demain midi, donc, acquiesça Arlian. Sur la place, à l'extérieur de la ville.

— Je dois donc demander à l'un d'entre vous, messeigneurs, de quitter cette salle, déclara Porte. Il n'est pas convenable que vous puissiez vous disputer autrement que par les armes avant le duel.

— C'est moi qui suis parti, la dernière fois, dit Toribor. C'est à votre tour. D'ailleurs, c'est vous qui m'avez défié, pas moi. La responsabilité de ce duel vous incombe donc.

Pris au dépourvu, Arlian hésita. Il n'avait pas songé à ce détail avant de proposer l'affrontement, mais Toribor avait raison, l'usage voulait que les inconvénients d'un duel soient supportés par celui qui en était à l'origine, pas l'inverse.

Mais Arlian voulait savoir ce que les membres de l'organisation allaient décider ! Il souhaitait prendre part au débat...

— Seigneur Obsidien ? demanda Porte.

Arlian regarda autour de lui et remarqua qu'il était la cible du regard intense d'une trentaine de personnes. Une trentaine de personnes qu'il espérait convaincre de le rejoindre dans sa quête contre les dragons. Il ne parviendrait pas à les en persuader s'il refusait de se plier aux us et coutumes de la noblesse de Manfort.

— Comme vous voudrez, répondit-il en s'emparant de son chapeau sur la table. Demain à midi, Bedaine, nous verrons qui d'entre nous est le meilleur bretteur.

Il se retourna et coiffa son chapeau en se dirigeant vers la porte.

En pénétrant dans l'étroite entrée, il grimacha. Il savait assurément qui des deux était le meilleur bretteur. Ils s'étaient déjà affrontés et, bien qu'ils aient eu un niveau à peu près équivalent, Arlian avait compris qui était le meilleur.

Toribor.

Lorsqu'ils s'étaient battus, Arlian l'avait emporté, mais il avait compté sur la ruse et l'obscurité, ce qui avait perturbé Toribor. Celui-ci n'avait pas pu déployer tout son talent. Le lendemain, Arlian ne pourrait pas bénéficier des mêmes avantages.

Il lui faudrait donc en trouver d'autres.

Il avait déjà affronté de meilleurs escrimeurs que lui. Toribor, Enziette et Horim étaient tous censés avoir plus d'expérience à l'épée. Il avait battu ces trois adversaires grâce à son ingéniosité et à sa bonne étoile et non grâce à ses talents à l'épée.

Il espérait que son ingéniosité et sa bonne étoile lui suffiraient une fois de plus, le lendemain midi.

## CROISER LE FER

— Tu es vraiment fou ! dit Noir en tendant à Arlian une épée de bois d'entraînement. Tu ne t'es pas servi sérieusement d'une épée depuis des mois, depuis la mort d'Enziette ! Un entraînement d'une heure ne suffira pas.

— Je doute que Bedaine ait eu l'occasion de s'entraîner plus que moi, répondit Arlian en soupesant la fausse épée.

Mais en disant cela, un souvenir lui revint en mémoire. Le seigneur Hardior ne lui avait-il pas dit que Toribor avait passé son temps à s'entraîner à l'épée ?

— Je n'en serais pas si sûr, dit Noir. Si ça se trouve, il a prévu ce duel depuis son retour à Manfort...

— Noir, c'est *moi* qui l'ai défié, répondit Arlian. Il aurait pu le faire lui-même et m'affronter à la sortie de la ville à n'importe quel moment, s'il l'avait voulu. Il n'en a rien fait.

Tout en parlant, cependant, Arlian se demanda si Toribor ne l'avait pas sciemment manœuvré pour qu'il en vienne lui-même à lancer ce défi, afin d'éviter de se mettre d'autres membres de l'organisation à dos. Cela ne lui ressemblait guère, mais Toribor était un cœur de dragon âgé de quelques siècles de plus qu'Arlian. Il était peut-être plus subtil dans ses actes qu'Arlian aurait pu l'imaginer.

— Et s'il croyait que tu t'entraînais nuit et jour pour préparer ce duel inéluctable ? demanda Noir. N'aurait-il pas essayé de rester en forme jusqu'au jour où il aurait été contraint de quitter la ville ?

Le seigneur Hardior avait bien dit que Toribor s'était entraîné. Arlian en avait désormais la certitude. Mais il ne pouvait pas y faire grand-chose.

— Eh bien, il sera plus entraîné que moi, voilà tout, répondit Arlian en haussant les épaules. Il faut simplement que je trouve un moyen de le vaincre. Je suis plus jeune et plus léger que lui, et je ne suis pas beaucoup moins habile. Je n'ai pas l'intention de mourir aujourd'hui.

— Il est rare que les résultats correspondent à nos attentes, dit Noir en brandissant son épée de bois.

Puis, sans prévenir, il se fendit.

Arlian para le coup avec maladresse, et l'entraînement débuta.

À la fin de l'heure qu'Arlian avait voulu consacrer à cet entraînement, les deux hommes étaient épuisés, en sueur, et Arlian était inquiet.

— Tu n'es pas aussi rouillé que je l'avais craint, lui fit remarquer Noir en replaçant les épées sur le râtelier.

— C'est pire que je le pensais, dit Arlian. Si ces lames avaient été en acier, tu m'aurais tué en quelques secondes.

— Mais je suis un meilleur escrimeur que le seigneur Toribor, dit Noir. C'est mon métier.

— Non, ton métier est de gérer ma maisonnée, répondit Arlian. Tu n'as pas exercé ta fonction de garde depuis plus d'un an.

— Il n'empêche que je suis meilleur que lui avec une épée entre les mains.

— Oui, c'est vrai, admit Arlian avant d'ajouter en pensée : *Mais pas de beaucoup.*

Il n'avait affronté Noir qu'à l'entraînement, alors qu'il s'était battu sérieusement contre Toribor. Il connaissait donc les capacités des deux hommes. Noir n'ayant pas eu l'occasion d'affronter Toribor, Arlian pensait qu'il le sous-estimait.

Ou alors, peut-être essayait-il de le motiver, d'encourager son esprit combatif.

— Et c'était mieux sur la fin, ajouta Noir.

Il tentait de le motiver. Arlian grommela mais il ne prononça aucune parole intelligible. De son point de vue, toutefois, même s'il savait qu'il avait été meilleur sur la fin, il était pratiquement sûr que ce sursaut était plus dû à la fatigue de Noir qu'à de véritables progrès de sa part. Les cœurs de dragon avaient tendance à avoir plus d'endurance que les simples mortels. Il ne bénéficierait pas de cet avantage face à Toribor.

En outre, il doutait pouvoir se battre suffisamment longtemps pour que sa résistance puisse lui procurer un avantage. D'une façon ou d'une autre, il faudrait qu'il trouve un stratagème. Si le duel devait être honnête et équitable, il pouvait s'attendre à une défaite rapide.

Bien sûr, il n'était pas censé arriver à la cheville de Horim, mais il était parvenu à le vaincre. Il lui semblait parfois que le destin était de son côté.

Il serait cependant stupide de se reposer uniquement sur le destin. Celui-ci avait peut-être des projets pour lui, mais s'ils consistaient à tuer Enziette, le dragon de Clou ou à révéler les secrets des dragons à la Société du Dragon, il les avait déjà atteints et il ne devrait alors plus compter sur lui. Il était tout à fait possible qu'il soit en train de courir à sa propre perte.

Jusqu'à présent, depuis ses onze ans, il avait vécu en envisageant la possibilité d'une mort violente, mais, désormais, alors que la Société du Dragon était en train de débattre au sujet de sa loyauté et que les dragons étaient sans doute sur le point de passer à l'attaque, il lui semblait que le moment était mal choisi pour trouver la mort.

Lorsqu'il avait défié Toribor en duel, il n'avait pas sérieusement songé à la possibilité de mourir, mais, depuis, il y avait réfléchi, et il commençait à regretter d'avoir pris cette décision. Il lui avait semblé qu'il s'agissait d'une façon simple de se débarrasser du dernier des Six Seigneurs dont il avait juré de se venger, d'éliminer son plus grand rival au sein de la Société du Dragon, de réduire le nombre de dragons en gestation et, d'une manière générale, de régler quelques vieilles affaires avant de se consacrer corps et âme à l'éventualité d'une guerre contre les dragons. Mais pour cela, il faudrait qu'il survive à l'affrontement.

Et, sur le moment, cela lui parut très peu probable.

Ces derniers temps, tout semblait aller à l'encontre des objectifs qu'il s'était fixés. Durant un certain temps, depuis qu'il avait sauvé la vie de Main-Sanglante et jusqu'à ce qu'il ait tué le dragon qu'Enziette était devenu, il avait connu une période de chance exceptionnelle. D'esclave, il était devenu l'un des hommes les plus riches du monde et il avait retrouvé et éliminé la plupart de ses ennemis. Il avait pris connaissance de secrets dissimulés depuis des siècles. Oh, il avait certainement connu des revers et vécu des drames, durant cette période, mais, de manière générale, tout s'était déroulé pour lui à la perfection. Il savait ce qu'il voulait et il avait tout fait pour atteindre son but.



Toutefois, depuis son retour à Manfort, les événements commençaient à lui échapper. Il ne s'était pas attendu à tomber sur l'assassin de Drichène, il n'avait pas anticipé la mort de Clou, il s'était mépris sur les intentions de Flétrissure, et il lui semblait désormais qu'il s'était lui-même condamné à mort en provoquant un duel auquel il n'était pas préparé.

Si le destin l'avait abandonné et s'il était sur le point de mourir, il lui restait quelques affaires à régler.

— Écoute, dit-il en essuyant à l'aide d'une serviette la sueur qui perlait dans son cou. Tu sais que je t'ai désigné comme étant mon héritier. Je compte sur toi pour t'occuper de toutes mes affaires et veiller à ce que les femmes soient bien traitées si je dois mourir aujourd'hui. En outre, je voudrais être sûr que tu tentes au moins de poursuivre ce que j'ai commencé, que tu fasses en sorte que les secrets des dragons soient révélés au plus grand nombre et que toute tentative de restauration de leur domination soit réprimée. J'ai fait part de ce que je savais aux membres de la Société du Dragon, mais je ne suis pas persuadé qu'ils auront le courage de poursuivre cette tâche sans moi. Si les dragons attaquaient la ville, je veux que les hommes du duc puissent disposer d'armes d'obsidienne. Je n'ai pas envie que la Société du Dragon puisse négocier une paix coûteuse afin de sauver la vie de ses membres. Je ne veux pas que de nouveaux dragons naissent. Je crois que tu peux te fier à Givre et sans doute à Fracasse, Hardior et Porte, mais dame Pulzéra préférera te savoir mort et voir les dragons triompher plutôt que d'abandonner le moindre de ses privilèges.

— Es-tu en train de me demander de perpétuer ta folie ?

Arlian esquissa un rictus.

— Je m'en garderais bien, répondit-il. Tu es bien trop sensé pour perdre ton temps avec ça. Je te demande simplement de rester vigilant et de toujours être sûr de savoir dans quel camp tu te trouves : celui de l'humanité. Les dragons feront sans doute des promesses, il se pourrait même qu'ils en tiennent quelques-unes, mais ils resteront à tout jamais une tache à la face du monde. Une tache qu'il faut effacer.

— Il est peu probable que je l'oublie, répondit Noir.

— Naturellement, dit Arlian. Mais il est possible que tu oublies que, en dépit des apparences, les membres de la Société du Dragon et quiconque possède un cœur de dragon ne sont pas véritablement des humains. Ils sont en partie des dragons, et il ne sera pas possible de se fier à eux si un conflit

éclate entre les humains et ces créatures. Essaie de t'en souvenir. Ne te laisse pas influencer par leur discours.

— Je saurai m'en souvenir, répondit calmement Noir en regardant Arlian de travers.

Ils prirent un léger repas, puis ils se séparèrent. Arlian s'habilla rapidement. Il choisit une chemise aux épaules amples qui n'entraverait pas les mouvements de ses bras, et, malgré le temps clément, il se noua un foulard de soie autour du cou en espérant qu'il le protégerait si on lui portait un coup à la gorge.

Lorsqu'il atteignit le portail, son épée et son ceinturon à la main, il aperçut Noir, debout à côté du carrosse ; Ruisseau et Chaton attendaient à l'intérieur. Lorsqu'il remarqua la présence des jeunes femmes, il jeta un coup d'œil à Noir.

— Balbutiement est partie à pied, elle se dirige vers les portes de la ville, dit Noir, et je crois que d'autres serviteurs en ont fait autant. Hâtive a décidé de rester avec Vanniari : un bébé n'a rien à faire là-bas. Lys voulait venir, mais Muscade ne supporte pas la possibilité de te voir mourir, et elle l'a suppliée de lui tenir compagnie. Grillon n'est pas parvenue à se décider, et j'ai fini par lui dire qu'il n'y aurait pas suffisamment de place dans le carrosse.

— Oh, fit Arlian.

Il n'avait pas imaginé à quel point tout cela avait pu affecter le reste de la maisonnée. Il avait été bien trop préoccupé par ses propres projets. Naturellement, les femmes s'inquiétaient du sort qui allait être réservé à leur hôte.

Arlian regarda les deux visages qui l'observaient par la fenêtre du carrosse. Chaton ne dissimulait pas son inquiétude et Ruisseau arborait une expression indéchiffrable. Il ne souhaitait guère se rendre aux portes de la ville en compagnie de ces deux-là, mais il n'avait pas le choix. Elles ne pouvaient pas s'y rendre à pied, lui-même n'avait pas l'intention de se fatiguer, et il aurait été cruel de leur ordonner de rester au Vieux Palais.

Il poussa un soupir, grimpa dans le carrosse et s'installa sur la banquette, son épée sur les genoux. Noir referma la portière et s'assit sur le siège du cocher.

— Tu vas le tuer, cette fois ? demanda Chaton lorsque le carrosse se mit en branle.

— J’espère bien, répondit Arlian. Sinon cela signifiera que c’est lui qui m’a tué, et je ne pense pas qu’il s’agisse d’une issue souhaitable.

— Tu ne peux pas te contenter de le blesser ?

— Je ne pense pas, répondit Arlian. Je doute que Bedaine m’en laisse l’occasion. Et je crois qu’il est temps de régler cette affaire une bonne fois pour toutes.

Chaton acquiesça.

— Est-ce que le seigneur Bedaine est un bon escrimeur ? demanda Ruisseau. Nous n’avons jamais abordé ce sujet lorsque j’étais sa captive.

Arlian hésita. Il pouvait tenter de les rassurer en usant de bravade, mais cela leur rendrait-il service ? N’était-il pas mieux de leur dire la vérité et de les préparer à ce qui allait probablement se produire ?

— Il est meilleur que moi, dit-il, mais pas de beaucoup.

— Tu l’as déjà vaincu, dit Ruisseau. À Chêne-Liège.

— Dans l’obscurité. J’ai tiré profit du fait qu’il était borgne, dit Arlian. Cette fois, il a choisi la mi-journée pour cette raison.

— Comment espères-tu donc remporter ce duel, alors ?

Arlian haussa les épaules, et Chaton regarda tour à tour Arlian et Ruisseau. Elle n’était plus simplement inquiète, elle avait peur.

— Il ne s’est pas vraiment montré cruel envers Grillon et moi, dit Ruisseau. Ne pourrais-tu pas régler cette affaire sans que quelqu’un finisse par mourir ?

— Il faisait partie des six seigneurs qui possédaient *La Maison de la Société Charnelle*, répondit Arlian, autant pour lui-même que pour Ruisseau. Il a permis que l’on vous mutile et que l’on tue Rose, Soie, Ambre et Velours. Et il a aidé Enziette à s’enfuir.

Il voulait se mettre en colère, que ses sentiments prennent le dessus, pour acquérir la force, la rapidité et la détermination dont il aurait besoin.

— Mais lui-même n’a mutilé et tué personne. Il obéissait aux ordres d’Enziette, c’est tout. C’est un esprit faible, pas un être malfaisant. Et, en plus, tu dis qu’il est meilleur escrimeur que toi ; est-ce que ça vaut la peine de risquer ta vie pour lui ?

Arlian tenta d’éviter de croiser son regard. Elle anéantissait tous ses efforts de préparation.

— Je le crois, répondit-il. J’ai déjà tenté de me réconcilier avec lui, mais il a refusé. Je risque ma vie, mais j’ai juré de venger Rose et les autres.

Même à présent, bien des années plus tard, il se souvenait de la dernière fois qu'il avait vu Rose, gisant sans vie en travers de son lit, la gorge tranchée sur les ordres d'Enziette, dans une chambre qui s'emplissait rapidement de fumée. Soie était étendue à même le sol, quelques chambres plus loin, où elle s'était écroulée dans une flaque de son propre sang. Il n'avait pas eu la possibilité de retrouver Ambre et Velours, bien qu'elles soient mortes au même moment, les flammes et la fumée étant trop denses pour qu'il puisse poursuivre ses recherches.

Il avait fait le serment de les venger et de secourir autant de femmes qu'il le pourrait, ce qui ne s'était pas révélé suffisant.

Plus tard, Enziette avait tué Colombe, par pur plaisir, et il avait empoisonné Douceur. Il était désormais mort, même si Arlian ne savait pas si c'était réellement lui qui l'avait tué.

Horim s'était débarrassé de Barbouille et de Santal lorsqu'il s'en était lassé, et Arlian l'avait tué. C'était tout ce qu'il méritait.

Drichène avait pendu Étincelle et Furet pour blesser Arlian, et celui-ci l'avait donc tué. Il ne l'avait pas provoqué en duel, il s'était contenté de l'assassiner dans une auberge de Chêne-Liège. Lui aussi avait eu ce qu'il méritait.

Kourouvain n'avait pas maltraité Hâtive et Chaton, mais Arlian l'avait tout de même affronté en duel, et il l'avait blessé. Il était mort des suites de ses blessures.

Stiam avait libéré Lys et Muscade quand Arlian le lui avait demandé, et ce dernier lui avait laissé la vie sauve pour les quelques jours qui lui restaient.

Il ne restait plus que Toribor, qui avait libéré Ruisseau et Grillon sous la menace de l'épée d'Arlian et qui s'était opposé à lui chaque fois qu'il en avait eu la possibilité. Il ne s'agissait pas d'un monstre, contrairement à Drichène, mais il était temps de régler cette affaire, et le duel prévu ce jour-là le permettrait. Arlian espérait que, s'il survivait à cet affrontement, le souvenir de la dépouille de Rose s'effacerait de sa mémoire.

Apparemment, tout à sa réflexion, il avait pris un air menaçant. Ruisseau le dévisagea, puis elle détourna le regard et s'abstint de tout autre commentaire.

## LE DÉBUT DU DUEL

Dans le carrosse, plus personne ne prit la parole pendant le reste du trajet à travers les rues tortueuses de la cité, et lorsqu'ils arrivèrent en vue des portes, Arlian se leva et passa la tête par la fenêtre, apparemment pour examiner les lieux mais aussi en partie pour éviter toute nouvelle discussion.

Les portes étaient grandes ouvertes, comme toujours, et une demi-douzaine de gardes du duc observaient l'arrivée du carrosse. Le centre de la place, au-delà des portes, était dégagé, mais des spectateurs s'étaient amassés tout autour, comme ils l'avaient fait quand il avait affronté le seigneur Horim, un an auparavant. La plupart de ces observateurs étaient des étrangers, de simples badauds qui avaient entendu dire que deux grands seigneurs avaient organisé un duel, mais, dans la foule, Arlian aperçut Balbutiement, Wolt et d'autres visages qui lui étaient familiers.

Plusieurs membres de la Société du Dragon étaient également présents. Lorsque le carrosse franchit les portes, Arlian remarqua Zanère, appuyé contre un mur. À ses côtés se tenaient Flûte et Fracasse, tandis qu'Araignée et Débris discutaient ensemble, de l'autre côté de la place.

Arlian fut déçu de ne voir aucun signe de dame Givre ou du seigneur Hardior. Il avait espéré que le bras droit du duc aurait montré quelque intérêt pour ces affaires déplaisantes. Quant à Givre... eh bien, il avait pensé qu'elle se serait inquiétée du sort que le destin lui réservait. Il se demanda quel genre d'affaires avaient pu la retenir.

S'il participait à ce duel, c'était en grande partie pour tenter d'unifier la Société du Dragon, pour que les cœurs de dragon agissent de concert contre les dragons. Il n'était pas de bon augure que deux des membres les plus éminents de l'organisation soient absents.

Bien sûr, les paroles de dame Pulzéra étaient sans doute plus préoccupantes que sa propre dispute avec Toribor. Il se demanda ce qui s'était dit au siège de l'organisation après son départ, la veille. Avait-on réussi à faire taire Pulzéra ? Avait-on rejeté ses idées ?

Arlan l'espérait. Sinon, ce duel ne serait qu'une perte de temps, et il risquait d'y laisser la vie.

Arlan tenta d'écarter cette idée en contemplant la foule. Il vit que Toribor était déjà là, il l'attendait. Arlian ne l'avait pas immédiatement remarqué, mais le grand chauve avait surgi de la foule et s'était engagé sur la place.

Il avait ôté son cache, révélant une orbite endommagée là où aurait dû se trouver son œil gauche, brûlé par le venin d'un dragon des siècles auparavant. Il était vêtu d'une chemise d'un style qu'Arlan n'avait jamais vu, à part sur quelques vieux tableaux, avec des manches qui se resserraient juste au-dessus du coude et moulantes jusqu'au poignet.

Ces manches étaient manifestement conçues pour les duels : il était impossible qu'une lame se prenne dans ces poignets ajustés, mais la partie plus ample en haut des bras permettait une excellente liberté de mouvement, et les épaules paraissaient rembourrées, ce qui procurait une protection supplémentaire à celui qui revêtait cette chemise.

Le carrosse s'immobilisa, et Arlian ouvrit la portière avant que Noir ait eu le temps d'en atteindre le loquet. Il bondit hors du véhicule, tira son épée et sa main-gauche de leurs fourreaux et jeta son ceinturon à l'écart. Il n'en aurait pas l'utilité jusqu'à la fin du combat, et il ne ferait au contraire que le gêner.

Il se retourna en brandissant ses deux lames et fit face à son adversaire, qui se trouvait de l'autre côté de la place.

Toribor demeura immobile et attendit.

Sans quitter son ennemi des yeux, Arlian demanda à Noir :

— Un conseil de dernière minute ?

— Ne te fais pas tuer ! répondit Noir.

— C'est bien aussi mon intention, dit Arlian.

— Il y a toujours un angle mort sur son côté gauche. Tu peux sans doute en tirer profit.

Arlian acquiesça.

— Ari, une dernière chose...

Arlian attendit des paroles d'adieux, peut-être de la reconnaissance ou de l'affection. Au lieu de cela, Noir se contenta de dire :

— Il y a des archers sur les remparts.

Surpris, Arlian risqua un coup d'œil en direction des murs de la ville et s'aperçut aussitôt que Noir avait raison. Une demi-douzaine d'archers portant la livrée du duc de Manfort étaient postés sur les remparts, leurs armes prêtes à servir, mais ils ne visaient personne en particulier.

— Pourquoi sont-ils là-haut ? demanda Arlian.

Il songea un instant qu'il pouvait s'agir d'hommes engagés par Drichène, mais ce dernier n'avait certainement pas eu le temps de recruter une demi-douzaine d'hommes ; il avait manifestement dû se contenter des deux frères. Et des assassins à la solde de Drichène auraient-ils eu le culot de porter la livrée du duc ? Ces gardes pouvaient certainement faire office d'assassins à l'occasion, supposa Arlian, mais Drichène aurait-il loué leurs services ?

Naturellement, bien d'autres personnes étaient susceptibles de recruter des assassins. Arlian n'avait pas imaginé que quelqu'un d'autre puisse avoir recours à de telles mesures pour mettre fin à ses jours, mais peut-être avait-il mal jugé dame Opale, les seigneurs Zanère et Palpitant ou d'autres encore.

Mais certainement pas Toribor. Arlian ne pensait pas qu'il soit capable d'une telle trahison.

Mais la livrée du duc... Il ne s'agissait probablement pas d'assassins. Le duc désapprouverait assurément que certains de ses hommes puissent agir pour le compte d'autres personnes tout en portant ses couleurs, particulièrement dans un lieu où le public était aussi nombreux.

Bien sûr, le duc lui-même avait le pouvoir d'ordonner la mise à mort des personnes de son choix, mais ce qu'il n'avait certainement pas, songea Arlian, c'était la volonté de s'impliquer dans cette affaire. Peut-être Hardior, en tant que conseiller en chef du duc, avait-il décidé de prendre parti dans l'issue du duel et avait-il donné des ordres à ces hommes. Mais quels ordres ? Quel parti ? Et pour quelle raison ? Qui était la cible de ces

archers ? Dans quelles circonstances se mettraient-ils à tirer ? Pourquoi le seigneur Hardior était-il absent ?

Que s'était-il passé la veille, au siège de la Société du Dragon, après le départ d'Arlian ?

Il se rendit compte qu'il était en train de baisser sa garde. Il comprit qu'il ne fallait pas qu'il se laisse distraire pour le moment. Il se résolut à ne pas tenir compte de ces archers et à se concentrer sur son adversaire.

Toribor l'attendait toujours au centre de la place. Arlian avança vers lui d'un pas prudent et s'éloigna du carrosse.

Toribor brandit son arme et se mit en garde. Arlian en fit autant. Les deux hommes se trouvaient toujours à une demi-douzaine de mètres l'un de l'autre, mais Arlian savait que cette distance pouvait se réduire en une fraction de seconde. Il regardait Toribor attentivement, mais il ne pouvait s'empêcher de se demander qui était la cible des archers.

Toribor était resté au siège de l'organisation, la veille, et il avait vraisemblablement assisté à la totalité des débats. Il devait savoir ce que Hardior avait en tête et si les propositions indécentes de dame Pulzéra avaient reçu un quelconque soutien.

— Je suis curieux, monseigneur, dit Arlian en s'approchant de son adversaire par sa gauche. Qu'est-ce que nos camarades ont décidé après mon départ, hier ?

Il se trouvait désormais plus près de Toribor que n'importe qui dans la foule, et il pensa qu'il pouvait discuter avec son adversaire sans que l'on puisse les entendre.

— Rien, lui répondit Toribor d'un ton de dégoût tout en pivotant sur lui-même pour garder son œil valide sur Arlian. Ils ont débattu sans fin sans parvenir à prendre une décision. Ils ne sont d'accord sur rien. Ils n'ont plus de chef, grâce à vous !

— Mais vous étiez présent, *vous*, dit Arlian.

— Je n'ai jamais prétendu vouloir être un meneur, et je ne suis pas suffisamment âgé, de toute façon. Je me suis contenté d'écouter. Bon, allons-nous continuer à jacasser ou allons-nous nous battre ?

— Pourquoi pas les deux à la fois ? demanda Arlian en faisant une feinte sur la gauche.

Toribor se donna tout juste la peine de réagir. Il leva mollement sa main-gauche pour parer le coup, mais il avait manifestement reconnu la feinte pour ce qu'elle était.



— Et Fracasse ? demanda Arlian en se rapprochant. C'est lui, le doyen, non ?

— Il n'arrive pas à se décider.

— Et Hardior ? J'ai remarqué les archers, dit-il en faisant un mouvement de tête vers les remparts.

— Des archers ? répéta Toribor sans le quitter du regard. Il y a des archers sur la muraille ?

— Ils portent la livrée du duc, dit Arlian.

Toribor porta un coup rapide, mais Arlian le détourna aisément.

— Je présume que c'est Hardior qui les a envoyés, dit Arlian après avoir désengagé sa lame. En connaissiez-vous la raison ?

— Hardior n'en a pas parlé après votre départ, dit Toribor. J'ignore tout de ses projets.

— Qui s'est exprimé, alors ? demanda Arlian en se fendant.

Les lames d'acier s'entrechoquèrent et, durant un moment, les deux hommes furent trop occupés pour dire quoi que ce soit, tandis qu'ils se portaient mutuellement des coups de taille et d'estoc. Toribor taillada la manche droite d'Arlian, mais lorsque les deux belligérants se désengagèrent de nouveau, aucun des deux n'était blessé.

— Pulzéra a pris la parole, dit Toribor. Et Palpitant ne voulait plus se taire. Givre et Araignée... tout le monde avait quelque chose à dire, apparemment, mais la plupart d'entre eux auraient aussi bien fait de garder le silence

— Et rien n'a été décidé ?

Le fait qu'il ait fait allusion à Pulzéra n'était guère réjouissant.

— Pas tant que j'étais présent, répondit Toribor. Quand je suis parti, ils étaient toujours en train de se chamailler, mais j'avais besoin de repos avant de vous affronter.

Il porta un bref assaut qu'Arlian prit pour une feinte, mais ce dernier se ravisa avant qu'il soit trop tard. La pointe de l'épée de Toribor passa à quelques centimètres de la joue d'Arlian, mais celui-ci détourna le coup à l'aide de sa main-gauche. Arlian contre-attaqua, mais Toribor para l'assaut avec son propre brise-lame. Arlian désengagea difficilement son épée, et il se rendit compte que cette petite arme portait décidément bien son nom.

Il n'était pas suffisamment concentré, songea Arlian. Discuter en se battant n'était finalement pas une si bonne idée, après tout. Il pourrait satisfaire sa curiosité plus tard, s'il survivait à ce combat. Même si Toribor

trouvait la mort, Givre pourrait lui raconter ce qui s'était passé. Il s'en préoccuperait plus tard.

Il devait d'abord sortir vivant de ce duel.

## DU SANG ET DE L'ACIER

Bien que le duel n'en ait été qu'à ses prémices, il parut évident pour les deux bretteurs que, malgré l'issue de leur dernier affrontement et l'œil manquant de Toribor, ce dernier était le plus expérimenté des deux en plein jour. Il était mieux entraîné et plus en forme qu'Arlian, ce qui compensait son gabarit plus lourd et son plus grand âge, des facteurs qui auraient dû altérer ses temps de réaction. Il possédait une allonge légèrement plus faible que celle d'Arlian, mais son épée était un peu plus longue, il n'y avait donc aucun avantage à tirer de ce côté-là.

S'il voulait remporter ce duel, Arlian devait trouver un stratagème, une ruse qui lui permettrait de prendre le dessus sur son adversaire.

Il n'y avait aucune zone d'ombre exploitable, et Toribor ne possédait aucune ancienne blessure, mis à part son œil manquant. Son style ne souffrait d'aucune faille, même s'il gardait toujours la tête à demi tournée afin de compenser son champ de vision restreint. Malgré sa carrure et son âge élevé, il n'était ni affaibli, ni malade. Arlian n'avait remarqué aucun point faible dans sa façon de manier l'épée.

Il lui fallait cependant trouver *quelque chose*. Arlian se baissa et tenta une attaque basse. À Chêne-Liège, il était parvenu à lui taillader la cuisse en lui portant ce genre de coup.

Cette fois, son épée fut sèchement détournée par la main-gauche de Toribor, et, dans le même temps, ce dernier lui porta un coup de taille à l'épaule par en dessus, parvenant ainsi à lui occasionner la première blessure du combat.

Il ne s'agissait que d'une égratignure superficielle, mais elle était douloureuse... et ce n'était pas un bon présage. Arlian pivota et tenta de reculer pour se désengager, mais Toribor le poursuivit et le força à faire trois pas en arrière avant de pouvoir se remettre en garde.

Cela ne pouvait pas continuer ainsi.

Arlian se rappela qu'il était dans son bon droit, que justice ne serait faite qu'une fois que Toribor aurait trouvé la mort. Il se remémora Rose, Soie et les autres et se souvint de Chêne-Liège, quand Toribor avait tenté de retarder l'échéance et même de le tuer...

Et il se rappela comment Toribor, lorsqu'il fut à sa merci, l'avait supplié – non pas pour sa propre vie, mais pour celle d'Enziette – de ne pas fâcher les dragons. Cet homme était courageux, mais il détestait et craignait les dragons. Il avait traité les esclaves de *La Maison de la Société Charnelle* comme des outils et non comme des personnes, mais il ne s'était pas montré délibérément cruel. Peut-être s'était-il fait manipuler par Enziette. Celui-ci pouvait se montrer très convaincant.

Il faisait tout de même partie des Six Seigneurs, et il s'était constamment opposé à Arlian. Rien que pour cela, il devait périr. Arlian porta une nouvelle attaque en se déplaçant tout d'abord sur la gauche de Toribor, comme s'il avait l'intention de profiter de son angle mort, puis il changea subitement de direction et frappa sur la droite de son adversaire.

Toribor fut déstabilisé durant peut-être une demi-seconde. Arlian put porter un coup de taille oblique en direction du poignet de son ennemi, et une trace de sang écarlate se dessina en s'élargissant sur la manche de sa chemise blanche. Mais il ne parvint pas à porter le coup au coude qu'il avait envisagé et qui aurait sérieusement handicapé Toribor.

Celui-ci contre-attaqua en portant en direction de la poitrine d'Arlian un petit coup qui transperça son foulard de soie sous sa chemise. Lorsqu'Arlian brandit sa main-gauche en espérant briser net la lame de l'épée de Toribor avant que celui-ci ait eu le temps de la désengager de l'enchevêtrement de soie, son adversaire imprima à son arme un mouvement vers le haut, la libérant ainsi du foulard et écorchant le front d'Arlian, du dessus de son sourcil droit à la naissance de sa chevelure.

Aucun des deux hommes ne pouvait désormais plus se permettre de parler. Ils étaient trop concentrés sur le maniement de leurs armes. Les lames d'acier s'entrechoquèrent de nouveau lorsque le combat reprit de plus belle.

Arlian se battait de manière automatique. Sa vie dépendait désormais du long et fastidieux entraînement que Noir lui avait prodigué. Il pressentait les attaques de Toribor et réagissait avant même qu'il amorce ses coups.

Malheureusement, Toribor semblait doué de la même faculté, et de façon tout aussi efficace.

Autour d'eux, la foule des spectateurs acclamait, sifflait et applaudissait les duellistes. Chaque assaut, chaque esquive provoquait des exclamations, des cris, des commentaires et des encouragements. Arlian et Toribor en faisaient abstraction et se concentraient sur leur adversaire.

Les deux hommes tentaient chacun de contourner leur ennemi et, à un moment, tandis qu'Arlian esquivait une attaque haute et portait un coup d'épée au niveau du ventre imposant de Toribor, le jeune seigneur se surprit à jeter un coup d'œil par-dessus l'épaule de son adversaire, en direction des archers qui se trouvaient au sommet de la muraille ceignant la ville.

Quelqu'un qui ne portait pas d'uniforme était en train de s'entretenir avec deux d'entre eux. Chacun de ces soldats avait une flèche à la main, prêt à l'encocher et à tirer.

Mais Toribor se détourna pour esquiver la fente et abattit son épée en direction du cou d'Arlian. Celui-ci fut contraint d'interposer sa main-gauche afin de parer le coup, et cela l'obligea à détourner le regard des remparts.

Alors même qu'il était en plein combat, Arlian se demanda de nouveau qui avait pu envoyer des archers là-haut et dans quelle intention.

Il évalua mal sa parade, sans doute parce qu'il avait été distrait par ce qui se passait... ou parce que Toribor faisait preuve d'une plus grande maîtrise en escrime que lui. L'épée de Toribor le toucha à l'intérieur du poignet, et la main d'Arlian fut prise d'une légère secousse, suffisante pour lui faire perdre la maîtrise de son arme durant une fraction de seconde. Toribor donna alors un brusque coup d'épée en sens inverse et frappa le bras d'Arlian.

Les doigts d'Arlian se crispèrent, et Toribor abattit sa main-gauche sur l'épée du jeune seigneur.

L'épée ne se brisa pas, mais elle s'échappa de la main d'Arlian avant de rebondir sur les pavés en produisant une suite de bruits métalliques.

Le silence s'abattit sur la foule des spectateurs.

Arlian brandit aussitôt sa main-gauche et para la première attaque de Toribor, mais il comprit que la fin était proche. Il trouverait la mort sans

avoir pu mettre un terme à sa quête de vengeance. Les dragons qui avaient massacré sa famille survivraient et leur espèce pourrait se perpétuer dans le cœur d'humains crédules...

Ou peut-être pas si crédules que cela.

— Bedaine, dit-il tandis que Toribor désengageait son épée de sa propre main-gauche et qu'il s'apprêtait à porter un nouvel assaut, ne les laissez pas se ranger du côté des dragons.

Toribor marqua un temps d'arrêt.

— Pardon ?

— Les autres, les membres de l'organisation. Ne les laissez pas prendre parti pour les dragons. N'écoutez pas Pulzéra. Vous pouvez les détruire si vous demeurez unis et si vous utilisez les armes d'obsidienne.

— Je ne veux rien entendre à ce sujet !

— Mais c'est important ! Vous allez me tuer avant que j'aie la possibilité de traiter avec les dragons. Quelqu'un d'autre va donc être obligé de le faire, et seule la Société du Dragon...

— *La ferme !* mugit Toribor en plongeant la pointe de sa lame devant la main-gauche et en la redressant contre la gorge d'Arlian.

— Mais vous ne devez pas permettre aux dragons de l'emporter ! Ne voyez-vous pas que...

— Je vois très bien ! s'écria Toribor. Vous m'avez laissé la vie sauve l'an dernier, à Chêne-Liège parce que j'étais plus préoccupé par le sort d'Enziette que par le mien, et vous tentez maintenant de sauver votre peau en prétendant vous soucier pour l'organisation.

— Ce sont les *dragons* qui me préoccupent, ainsi que tout le mal qu'ils pourront causer à l'humanité si la Société du Dragon se joint à eux ! Je sais très bien que vous allez me tuer...

— Implorez ma pitié, bon sang !

Arlian cilla, stupéfait.

— Vous savez très bien que je ne le ferai pas !

Le visage de Toribor s'empourpra de colère. La pointe de son épée avait transpercé le foulard d'Arlian et s'enfonçait dans la peau de son cou. Une tache écarlate apparut sur la soie blanche.

— Soyez maudit, Obsidien ! dit Toribor. Si je vous tue maintenant, devant tous ces gens – ils savent que vous m'avez épargné la dernière fois que nous nous sommes affrontés –, si je vous tue, vous serez à tout jamais un martyr !

Arlan ne trouva aucune réponse intelligente à formuler et il regarda Toribor en silence.

— J'en étais presque venu à me demander si vous n'aviez pas jeté votre épée à dessein !

Arlan esquissa un rictus.

— À moins de penser que vous soyez un homme aussi bon que moi, cela aurait été du suicide ! rétorqua-t-il. Et si j'avais éprouvé une telle estime envers vous, pour quelle raison vous aurais-je provoqué en duel ?

— Même sous la menace d'une épée, vous trouvez le moyen de discuter et d'argumenter ? Vous êtes complètement fou, Obsidien !

Il déplaça son épée de quelques centimètres sur la gauche en entaillant la peau de la gorge d'Arlan.

— Alors, continuez et débarrassez ce monde d'un fou, Bedaine ! Mais rappelez-vous que, fou ou non, je sais que je suis un homme et pas encore un dragon ni l'esclave de ces créatures. Assurez-vous que tous les autres le sachent !

Durant un moment, Toribor le dévisagea en silence.

— Ramassez votre épée, finit-il par dire entre ses dents serrées.

Arlan le regarda à son tour.

Toribor n'allait pas se contenter de le tuer aussi aisément. Selon la tradition ancestrale, il avait tout à fait le droit de l'achever, ici et maintenant. Mais Toribor n'avait pas l'intention de le faire.

Enziette n'aurait pas eu la moindre hésitation. Il ne se serait pas préoccupé de ce que les autres auraient pu penser de lui. Drichène en aurait savouré chaque seconde et aurait trouvé le moyen de tuer Arlian le plus lentement possible. Mais Toribor lui offrait une seconde chance.

Arlan n'était pas du tout certain qu'il en aurait fait autant si les rôles avaient été inversés. Après tout, il avait tué Drichène de sang-froid, ainsi que Traîne-Savates – il avait pointé son épée contre sa gorge, tout comme Toribor le faisait actuellement, mais il l'avait égorgé.

Mais Toribor allait l'épargner. Il ne souhaitait pas non plus retourner en ville sans avoir réglé ce problème : il voulait des réponses.

— Si vous vous souciez tant de votre réputation, monseigneur, dit Arlian, éloignez votre lame un moment puis abattez-la sur moi, vous pourrez dire que j'ai tenté de me fendre à l'aide de ma main-gauche. Il se pourrait même que je le fasse. Je ne suis pas sans défense, je suis encore armé.

— Je me soucie de mon *honneur*, Obsidien, pas de ma réputation.

— Et si nous n'étions que tous les deux, me proposeriez-vous également de ramasser mon arme ?

Toribor hésita, sa colère avait presque disparu.

— Je l'espère, finit-il par répondre.

— Voilà une réponse franche et honorable, dit Arlian. Dites-moi, alors : que ferez-vous si je décide de ne pas récupérer mon arme ?

— Je ne sais pas. Il est probable que je vous tue. Pourquoi prendriez-vous un tel risque ?

— Parce que si je ramasse mon épée et que nous reprenons ce duel, l'un d'entre nous trouvera la mort, et j'ai plus que jamais le sentiment qu'il y a des risques que ce soit moi. Si je ne le fais pas et que nous discutons, soit je mourrai, soit aucun d'entre nous ne périra. Et je crois préférer cette dernière solution. J'ai déjà tenté de faire la paix avec vous, mais vous avez rejeté mon offre. Je regrette de ne pas l'avoir essayé une nouvelle fois plutôt que de vous défier. Maintenant, je tente de nouveau. Pourrions-nous en finir sans que l'un d'entre nous meure ?

— Et que faites-vous de votre fameux serment de me tuer ou de mourir en tentant de le faire ?

— Je crois qu'il est temps d'y renoncer, monseigneur. C'est à moi seul que j'avais fait cette promesse, je peux par conséquent aisément m'en libérer.

— Et vous le feriez pour avoir la vie sauve ? C'est donc le peu de cas que vous faites de ce serment ?

— Si je le fais, c'est pour épargner *votre* vie, monseigneur. La mienne est entre vos mains, et vous pouvez la prendre, si vous le souhaitez.

— Si je dois la prendre, je le ferai de façon honorable, Obsidien. Ramassez votre épée. Vous m'avez épargné une fois, je vous épargne cette fois, nous sommes désormais quittes. Maintenant, finissons-en convenablement.

— Je le ferai volontiers si vous insistez, mais je souhaiterais vraiment pouvoir régler notre différend de manière pacifique. Vous avez fait preuve de plus de bonté que je l'aurais cru possible.

— Et vous, vous avez... J'ignore ce dont vous avez fait preuve. Ramassez votre épée !

À contrecœur, Arlian recula d'un pas et s'éloigna de l'épée de Toribor. Il se baissa sans quitter des yeux la main droite de son adversaire et chercha



sa lame à tâtons.

La foule, qui n'avait cessé d'acclamer les combattants et de jacasser jusqu'à ce qu'Arlian lâche son épée, observait la scène dans le plus grand des silences.

## UNE NOUVELLE PROMESSE

Toribor recula lorsque Arlian ramassa son épée. Il attendit qu'il soit de nouveau debout et en garde avant de porter une nouvelle attaque.

Arlian se défendit mais ne tenta aucune riposte. Il ne ressentait plus le désir de tuer Toribor. Il le ferait s'il n'avait que cette possibilité pour défendre sa propre vie, mais il ne croyait plus que c'était nécessaire pour que justice soit faite.

Toribor avait été l'un des propriétaires du lupanar de Garde-Ouest, il avait laissé seize esclaves se faire estropier et emprisonner et n'avait rien fait pour éviter le meurtre de quatre d'entre elles. Il s'était emparé de deux femmes quand Enziette avait fermé l'établissement parce qu'il s'agissait pour lui de la part du capital qui lui revenait.

Mais il ne leur avait fait aucun mal. Il n'avait fait de mal à personne d'autre, pour autant qu'Arlian le sache. Il s'était allié à Enziette, à Drichène et aux autres, mais il n'était pas l'instigateur de leurs actes malfaisants.

Et, à Chêne-Liège, il s'était défendu non pour sa vie, mais pour le bien de l'humanité. Il venait d'épargner Arlian. Il était colérique et irréfléchi, mais il possédait le sens de l'honneur, ce qui avait fait défaut à Enziette, Drichène et Horim.

Et il s'opposait aux dragons. Il s'agissait certainement là d'un élément qui jouait en sa faveur. Il fut un temps où Arlian aurait trouvé cela évident, mais il savait que ce n'était pas le cas. Dame Pulzéra lui avait donné la preuve du contraire.

Toribor méritait d'être châtié pour ses crimes, naturellement. Il avait une dette envers les femmes mutilées qu'il ne pourrait jamais payer. Toutefois, Arlian ne pensait plus qu'il méritait la mort.

Autour d'eux, la foule s'était remise à les acclamer, mais avec moins d'enthousiasme que quelques instants auparavant. Les spectateurs semblaient calmés. L'acier s'entrechoqua, et Arlian aperçut une ouverture, mais il ne porta aucun coup. Au contraire, il recula de quelques pas, toujours en garde. Il était peu probable que ce duel puisse s'achever sans qu'il y ait un mort, mais Arlian n'en était pas convaincu.

Bien sûr, Toribor était un cœur de dragon, son sang était contaminé et un monstre grandissait en son sein. Il était sans doute toujours suffisamment humain pour faire preuve de pitié et d'honneur, mais il était plus jeune qu'Enziette de plusieurs siècles. À quoi pourrait-il ressembler dans des centaines d'années, si Arlian lui laissait la vie sauve ?

Et que deviendrait ce dragon qui grandissait en lui ?

Après tout, il valait peut-être mieux que Toribor meure. Arlian para une attaque et, cette fois, il contre-attaqua, ce qui prit Toribor au dépourvu ; il lui écorcha l'épaule droite de la pointe de son épée avant qu'il puisse détourner l'assaut.

Mais les dragons se trouvaient dans tant de cœurs... Trente-huit en comptant celui d'Arlian.

Les tuer ne mettrait pas un terme à la menace. Les dragons en corrompraient d'autres, à moins qu'ils soient morts *avant*.

Et les cœurs de dragon étaient les personnes les plus à même de détruire ces créatures. Tuer Toribor ne lui serait d'aucune utilité. Cela ne ferait qu'accroître la possibilité que les autres cœurs de dragon se méfient d'Arlian, écoutent Pulzéra et s'allient aux dragons.

Toribor exécuta une attaque de taille basse, et Arlian fut contraint de reporter toute son attention sur le maniement de son épée. L'acier scintilla et s'entrechoqua, les quatre lames restèrent bloquées un moment, puis les deux hommes bondirent en arrière pour se libérer. Ils restèrent hors de portée l'un de l'autre, s'observant avec méfiance. Des murmures parcoururent l'assemblée des spectateurs.

Un jour ou l'autre, Toribor devrait mourir, mais les dragons devaient périr avant lui.

— Bedaine, dit Arlian, je souhaiterais prêter un nouveau serment en votre présence, au nom de tous les dieux disparus et de tout ce que vous

voudrez. Cela m'est impossible tant que nous poursuivrons ce combat, mais si vous me le permettez, je suis prêt à jurer de ne pas vous tuer, que ce soit à Manfort ou autre part, aussi longtemps qu'il y aura au moins un dragon en vie.

— Pardon ?

Toribor le regarda comme s'il était fou. Bien sûr, se rappela Arlian, Toribor était persuadé qu'il l'était.

— Je souhaite la mort des dragons bien plus que la vôtre, expliqua Arlian. Ne pouvons-nous pas mettre fin à ce duel, déclarer une trêve et concentrer toute notre attention sur la destruction de ces créatures, qui, et nous sommes d'accord à ce sujet, méritent la mort ?

— Et comment allons-nous les tuer ? Avec vos dagues de pierre ? Personne n'est jamais parvenu à tuer un dragon... je parle d'un adulte.

— Oui, grâce à l'obsidienne ou à ce que nous pourrions trouver d'utile. Et si nous ne parvenons pas à trouver un moyen de les éliminer, alors jamais plus je ne tenterai de vous tuer, *vous*.

— À moins que vous changiez une nouvelle fois d'avis, rétorqua Toribor en tentant une feinte rapide.

— Je ne change pas d'avis aussi aisément.

— Vous changez de *nom*, Triv, d'apparence, et tout le reste.

— Pas tout, je ne changerai jamais tout. Je suis un homme de parole.

— Oh, bien sûr !

Toribor fit jaillir son épée, et Arlian la détourna. Il se rendit compte qu'il lui faudrait plus que des paroles pour mettre un terme à ce duel. Mais il sut ce qui pourrait l'y aider. Il lança brusquement un assaut puis une série de coups éclairs, aucun d'eux n'étant destiné à le tuer ou à lui occasionner la moindre blessure, mais sans doute suffisants pour occuper Toribor durant un moment.

Celui-ci recula d'un pas, et Arlian en profita pour bondir lui-même en arrière, hors de portée de son adversaire.

Lorsque les deux hommes furent suffisamment éloignés l'un de l'autre pour ne plus pouvoir se toucher, Arlian jeta de côté son épée et son brise-lame. L'acier tinta sur le pavé et la foule cessa aussitôt tout murmure.

— Notre querelle est terminée, dit-il. Tuez-moi si vous le jugez nécessaire, mais je cesse là de me battre.

— Oh, et maintenant vous le faites délibérément ? s'écria Toribor. Vous pensez que, puisque je vous ai épargné une fois, je le referai ?

Il fit un pas en avant et brandit son épée, mais il ne porta aucune attaque.

— En effet, répondit Arlian en écartant les bras. Vous m’avez déjà donné la preuve que vous étiez un homme bon, que j’avais eu tort de souhaiter votre mort. Je jure, seigneur Toribor, que je ne me battraï plus contre vous aujourd’hui et que je ne tenterai pas de vous tuer tant qu’il y aura un seul dragon encore en vie. J’avais fait vœu de vengeance, mais j’y ai renoncé. Cette fois, ce serment, c’est à *vous* que je le fais.

Toribor hésita.

— Vous pouvez encore me détromper, poursuivit Arlian. Plongez votre épée dans mon cœur, et nous aurons la preuve que vous avez moins d’honneur et de valeur que je le croyais. Mais je ne suis pas sûr que ce soit ce que nous voulons, l’un et l’autre.

Toribor poussa un grognement avant de dire :

— Soyez maudit, Obsidien !

Il abaissa son épée.

Puis, pour la première fois depuis qu’Arlian était sorti de son carrosse, Toribor quitta son adversaire des yeux et regarda la foule des spectateurs. Il jeta ensuite un coup d’œil en direction du sommet des remparts de la cité.

— Il n’y a pas d’archers, dit-il. Ce stratagème n’était pas très astucieux.

Surpris, Arlian se retourna. C’était vrai, les archers avaient disparu.

— Ils étaient là, dit-il.

— Je ne sais jamais que croire, avec vous, grommela Toribor. Vous mentez comme vous respirez et vous n’êtes loyal qu’envers vous-même. Je ne serais pas surpris si, malgré votre nouveau serment, vous ramassiez vos armes et vous vous jetiez sur moi.

— Les archers étaient bien là et je ne romprai pas mon serment, répondit Arlian, blessé.

Il recula et s’éloigna des armes dont il s’était débarrassé.

— Ne voulez-vous pas reprendre le combat et régler cette affaire ?

— Vous m’avez entendu prêter serment, répliqua Arlian. Je considère que cette affaire est réglée.

— Et je dois l’accepter sans broncher ?

— Vous avez votre épée, monseigneur. Je suis à votre merci.

— Non, ce n’est pas le cas. Je crois que vous ne comprenez même pas la signification de ce terme. N’avez-vous donc peur de rien, Arlian ?

Arlian cilla, surpris.

— Je ne suis pas plus intrépide que vous, dit-il.

— Vous mentez comme vous respirez. Vous prétendiez poursuivre une quête inexorable de vengeance, et, pourtant, vous affirmez désormais que vous en avez terminé et que cela signifie que notre différend est résolu. Pardonnez-moi si je ne peux pas être immédiatement d'accord avec vous, et laissez-moi vous rappeler que même si j'ai maltraité les femmes dont vous vous occupez maintenant, vous avez massacré trois de mes camarades, dont deux que je connaissais depuis des siècles. Horim et Kourouvain ont trouvé la mort lors de duels d'honneur, mais vous avez assassiné Drichène. Les circonstances entourant la mort d'Enziette demeurent relativement floues malgré vos affirmations, et il me semble que je peux avancer sans trop me tromper que vous l'avez également tué. Vous n'êtes pas directement responsable de la mort de Flétrissure, mais vous l'avez poussé au suicide. Devrais-je simplement oublier tout cela, tous mes amis ? N'ai-je pas le droit de vouloir les venger à mon tour ?

— Je me tiens devant vous, désarmé, dit Arlian. Si vous pensez que Drichène mérite une telle vengeance, abattez-moi, mais souvenez-vous d'abord de quel type d'homme il s'agissait. Savez-vous ce qu'il a fait à Furet et à Étincelle ? Et ce que Horim a fait à Barbouille et à Santal ?

— Les femmes ? Vous savez comment elles s'appellent ? Et ce qu'elles sont devenues ?

Toribor paraissait véritablement surpris.

— Bien sûr, répondit Arlian d'un air interdit. Croyiez-vous que je ne voulais que des excuses ? Elles étaient toutes mes amies. Elles méritaient bien mieux que ce qui leur est arrivé. Clou, Kourouvain et vous avez traité celles que vous déteniez en captivité comme n'importe quel autre esclave, mais les autres... Savez-vous ce qu'Enziette a fait à Colombe ? Saviez-vous qu'il a égorgé madame Ril dans la rue ? Il s'agissait d'une femme libre !

Arlian s'abstint de faire allusion à Douceur, qu'Enziette avait empoisonnée. Il valait mieux que la manière dont elle avait trouvé la mort ne soit pas ébruitée.

— Je le savais, répondit Toribor.

Durant un moment, les deux hommes demeurèrent face à face tout en gardant le silence. Puis Toribor dit :

— Vous m'avez juré de ne pas me tuer tant qu'il y aura des dragons en vie... Croyez-vous sérieusement que vous pourrez tous les exterminer ?

— Oui, répondit simplement Arlian.

— Pas moi, dit Toribor. Je crois que vous êtes un homme hors du commun, Obsidien, mais pas à ce point. Tuer un nourrisson à la peau tendre n'a rien à voir avec l'élimination d'un adulte de vingt mètres à la cuirasse endurcie.

— Je sais bien, répondit Arlian.

— Je ne suis pas suffisamment stupide et égoïste pour prêter attention aux balivernes de Pulzéra, mais j'ai également du mal à croire vos absurdités. Les arguments de Pulzéra sont bien plus convaincants, mais je trouve que les vôtres sont nettement plus séduisants. Si vous pouvez *vraiment* éradiquer les dragons...

Sa voix s'estompa. Puis, soudain, il enfonça son brise-lame dans son fourreau.

— Très bien, alors, dit-il. Notre combat est terminé jusqu'à ce que vous me signifiez le contraire. Mais vous me pardonnerez si je ne rengaine pas mon autre lame ou si je ne vous tourne pas le dos tant que nous ne serons pas à l'abri des murs de la ville.

— Je demanderai donc à mon intendant d'aller récupérer mes propres armes, répondit Arlian en s'inclinant.

— Cela me convient tout à fait.

Toribor resta immobile sur la place et regarda Arlian regagner son carrosse.

— Où sont passés les archers ? chuchota Arlian à Noir en approchant du véhicule.

— Ils ont reçu de nouveaux ordres il y a quelques instants et ils se sont retirés, répondit Noir. Cela vaut-il la peine que je te demande ce qu'il vient de se passer ?

— Tu ne nous as pas entendus ?

— Seulement lorsque Bedaine criait.

— Je te raconterai plus tard, alors, dit Arlian en faisant un signe en direction de Ruisseau et de Chaton, qui étaient penchées à la fenêtre du carrosse. Quand tout le monde pourra m'entendre. Pour le moment, aurais-tu l'amabilité d'aller récupérer mon épée et ma main-gauche ? Le seigneur Toribor n'a pas encore suffisamment confiance en moi pour que je puisse les ramasser moi-même.

— Il est difficile de le lui reprocher, répondit Noir. Très difficile.

Il s'éloigna en direction des armes.

Arlian se retourna en franchissant la portière du carrosse et remarqua que Toribor avait finalement rengainé son épée et qu'il quittait la place. Il se dirigeait vers les portes de la ville.

Arlian était ennuyé par les derniers propos de son adversaire. Toribor croyait qu'il était impossible de tuer les dragons ?

Il était bien plus âgé qu'Arlian et il en savait certainement plus que lui au sujet de ces créatures : Arlian était resté pris au piège dans une cave durant la majeure partie de l'attaque de son village. Toribor avait la certitude, même après avoir pris connaissance du sort qui avait été réservé aux dragons qui avaient jailli d'Enziette et de Stiam, qu'il était impossible d'éliminer ces monstres ; comment Arlian pouvait-il mettre ses paroles en doute ?

Les autres membres de l'organisation croyaient-ils aussi qu'il était futile d'essayer de combattre les dragons malgré les armes d'obsidienne ? Si c'était le cas, il était inutile de se demander pourquoi ils avaient pris les propos de Pulzéra au sérieux.

Arlian contempla la place d'un air songeur.

Les spectateurs qui avaient assisté au duel étaient en train de se disperser. La plupart d'entre eux étaient manifestement déçus qu'il n'y ait eu aucun mort ni aucun blessé grave. Alors qu'Arlian se tenait sur le pas de la portière du carrosse, le seigneur Zanère se fraya un chemin à travers la foule, souhaitant visiblement s'entretenir avec lui.

Peut-être, songea Arlian, le seigneur Zanère pourrait-il lui en dire plus que la veille, rue de la Flèche noire.

Balbutiement se dirigeait également d'un pas hésitant vers le carrosse, mais lorsque Zanère la bouscula en passant devant elle, elle s'immobilisa, fronça les sourcils, fit un signe de la main et rebroussa chemin en direction des portes de la ville, abandonnant Arlian et ses compagnons à des personnes de plus grande importance.

Poliment, Arlian attendit que Zanère approche. Quelques spectateurs se retournèrent et se turent, attendant avec impatience d'entendre ce qu'un seigneur pouvait avoir à dire à un autre.

Zanère s'immobilisa à quelques pas du carrosse et dit, sans plus de formalités :

— Seigneur Obsidien, je ne savais pas que vous étiez couard au point de lâcher votre épée lorsque votre adversaire a le dessus !



Arlian ne s'était pas attendu à ce genre de remarque. Il savait que Toribor faisait partie de ses amis, et il avait pensé que, peut-être, Zanère avait eu l'intention de le remercier d'avoir refusé de se battre jusqu'à la mort. Manifestement, Zanère ne voyait aucune raison de lui être reconnaissant. Il était visiblement certain que Toribor l'aurait tué, et non l'inverse. Sa réaction lui parut tout de même déplacée.

— Pensez-vous qu'il s'agisse de couardise de rester désarmé face à un adversaire ? demanda doucement Arlian.

— Vous saviez pertinemment que Bedaine n'allait pas vous tuer ! Moi-même, si je vous avais affronté sur cette place, je ne vous aurais pas tué. Mais, par les dieux disparus, je vous aurais au moins arrangé le portrait !

Arlian se tamponna la joue pour essuyer le sang qui suintait de la blessure qui lui avait été infligée au-dessus de l'œil, et il répondit calmement :

— Je saurai m'en souvenir si nous avons un jour l'occasion de nous affronter en duel, monseigneur.

Tandis qu'ils discutaient, Noir s'était approché de Zanère et bouscula le cœur de dragon, l'interrompant alors qu'il allait répondre.

— Je vous prie de bien vouloir m'excuser, monseigneur, dit-il en présentant à Arlian son épée par la poignée. Il faudra la nettoyer de tout ce sang avant de la remettre dans son fourreau.

— Je te remercie, répondit Arlian en saisissant l'arme.

Il lui fut reconnaissant à la fois pour ses recommandations et pour son intervention. Cet échange avec le seigneur Zanère ne lui paraissait pas partir dans une bonne direction. Il tira un mouchoir de sa poche et se mit ostensiblement à essuyer le sang de Toribor de son épée.

Zanère regarda tour à tour Arlian et Noir, puis il grommela et tourna les talons, au plus grand soulagement d'Arlian.

Peu après, lorsque Arlian eut nettoyé et rangé les lames dans leurs fourreaux et qu'il se fut installé dans le carrosse, Noir referma la portière et ils furent prêts à partir. Avant qu'il ait pu en donner l'ordre, cependant, Arlian entendit une femme s'écrier :

— Seigneur Arlian !

Il se retourna et se pencha par la fenêtre.

Sur la place pavée, le cercle des spectateurs s'était dissipé et la vie y avait repris son cours habituel ; c'était de nouveau un lieu de passage et de rencontre. Le duel était oublié et il n'en restait presque plus aucune trace...

du moins, à l'extérieur du carrosse. Le mouchoir d'Arlian était maculé de sang, sa chemise et son foulard étaient déchirés et tachés, et ses blessures, au bras, à l'épaule, au front et la gorge, lui faisaient horriblement mal.

Dame Givre tentait de se faufiler à travers la foule dense, boitant sur sa jambe de bois et brandissant l'os qu'elle avait toujours avec elle.

— Arlian ! appela-t-elle de nouveau.

— Dame Givre, répondit-il. Voulez-vous vous joindre à moi ? C'est une longue route jusqu'à la ville haute.

— Naturellement, répondit-elle. Et il va falloir que vous m'expliquiez comment il se fait que Bedaine et vous soyez tous les deux en vie.

Arlian ouvrit la portière du carrosse et attendit. Quelques instants plus tard, il l'aida à monter dans le véhicule et à s'installer auprès de Ruisseau, face à Arlian et à Chaton. Noir les regarda du haut de son siège de cocher, et lorsque la portière fut de nouveau fermée, il fit claquer les rênes, et les chevaux se mirent en mouvement.

Chaton s'occupa aussitôt des blessures d'Arlian à l'aide de son délicat petit mouchoir, essuyant le sang et ôtant les fibres de tissu de ses plaies.

— Il semblerait, dit Givre, que j'aie tout manqué. De grâce, Ari, racontez-moi ce qui s'est passé.

— Noir souhaitait également le savoir, dit Ruisseau avant qu'Arlian ait pu répondre.

— En effet, dit Arlian. Et je suis certain que d'autres voudront en connaître les détails dès que nous serons rentrés. Il en apprendra donc davantage une fois au Vieux Palais. Pour le moment, plutôt que de laisser dame Givre dans l'expectative, je dirai simplement que nous nous sommes battus, que le seigneur Toribor a pris le dessus à un certain moment : il m'a porté un coup qui m'a fait lâcher mon épée. Il a refusé de me tuer alors que j'étais désarmé ; je pense que c'est en réponse à notre précédent affrontement, à Chêne-Liège, lorsque je lui avais laissé la vie sauve après l'avoir blessé, car il ne souhaitait pas courir le risque de passer pour moins miséricordieux que moi. Lorsque je fus de nouveau en possession de mon arme, il avait toujours l'intention de poursuivre le duel jusqu'à une issue fatale, mais j'ai changé d'avis. Bedaine est un homme brave et honorable, bien plus que je l'avais cru au premier abord, c'est la raison pour laquelle j'ai cessé de vouloir le tuer. Je me suis débarrassé de mes armes, et je lui ai fait une proposition : soit il me tuait, soit nous mettions pacifiquement un

terme à notre querelle. Je suis ravi de pouvoir vous dire qu'il a choisi la seconde option.

— Le seigneur Zanère t'a traité de couard, fit remarquer Ruisseau. J'ai cru qu'il allait te provoquer en duel sur-le-champ.

Arlan ouvrit la bouche puis il la referma. Il hésita avant d'avouer :

— C'est aussi ce que j'ai cru, tu sais.

Il n'y avait pas du tout pensé quand il s'était entretenu avec Zanère. Il était alors fatigué, en sang et il avait hâte de s'asseoir et de se reposer. Il n'avait pas songé aux répercussions que pourrait avoir le fait de s'être laissé insulter. Zanère avait sans doute espéré, au moins en le menaçant de le défigurer si ce n'était en l'accusant d'être un couard, qu'il en prenne ombrage et que cet échange s'envenime de façon irrémédiable. Arlian n'avait pas mordu à l'hameçon, et Noir était intervenu avant que Zanère puisse faire une nouvelle tentative.

Arlan n'avait tout simplement pas accordé la moindre importance à cette conversation. Il avait si souvent été injustement traité de lâche dans les mines de Fond-du-Creux que, même s'il savait qu'il s'agissait d'une terrible insulte pour les nobles, il n'en fut pas blessé pour autant. Il avait été esclave dans ces mines, non un seigneur, et, en tant que tel, il n'avait alors aucun honneur à défendre, il avait donc souvent été la cible de ce genre d'injure.

Depuis qu'il se trouvait à Manfort, il avait été traité de fou à maintes reprises et cela n'avait plus aucun effet sur lui. Mais personne auparavant ne l'avait traité de couard. Après tout, il avait franchi seul les monts Rêveurs pour se rendre en Aritheï. Il s'était battu en duel contre les seigneurs Kourouvain et Horim, que l'on surnommait Fer, et il les avait tués tous les deux. Il avait ouvertement défié le redoutable seigneur Enziette, il l'avait pourchassé dans la Désolation et il l'avait affronté au cours d'un combat qui lui avait été fatal. Il avait fait face à des *dragons*. Si l'on pouvait remettre en question son équilibre mental, sa bravoure n'était plus à démontrer.

Jusqu'à ce jour.

Zanère l'avait-il réellement pris pour un lâche ou s'était-il simplement contenté de le provoquer ? Zanère souhaitait-il sa mort ? Il savait qu'il ne l'aimait pas beaucoup, mais il pensait que c'était dû à sa querelle avec Toribor, ce qui ne méritait pas une provocation en duel alors que Toribor et lui venaient juste de faire la paix. Arlian ne lui avait jamais causé le moindre tort ; il le connaissait à peine...

— Zanère ? demanda Givre. Je me demande s'il s'agit de l'œuvre de Hardior.

Arlian fut si surpris qu'il en demeura perplexe.

— Hardior ? demanda-t-il.

— Oui, Hardior, répondit Givre.

— Il n'était même pas présent, du moins, pas à ma connaissance, lui fit remarquer Arlian. Et vous non plus.

— Pour la simple et bonne raison que nous nous trouvions tous les deux à la citadelle en compagnie du duc. Nous lui avons exposé nos différents points de vue. Je crains que le seigneur Hardior ait un compte à régler avec moi. (Elle tapota son tibia contre le rebord de la fenêtre du carrosse et esquissa un rictus.) Il est fort probable qu'il n'ait plus les faveurs du duc, du moins pour le moment.

— Vraiment ? demanda Arlian. Puis-je vous en demander la raison ?

— Parce que le duc vous apprécie, Arlian. Ou, du moins, il aime beaucoup qu'on lui conte vos aventures, et le seigneur Hardior souhaitait vous faire éliminer.

## LES FAVEURS DU DUC

Arlian se caressa la barbe de la main gauche et dévisagea Givre, qui demeurait impassible. Chaton lui tenait la main droite tout en s'occupant de ses blessures au poignet et à l'avant-bras.

— Pourquoi le seigneur Hardior souhaiterait-il ma mort ? demanda-t-il.

— Je n'en suis pas certaine, mais je suppose qu'il a compris que tant que vous serez en vie, d'une façon ou d'une autre, vous tenterez de détruire la Société du Dragon.

Chaton leva les yeux, surprise, et échangea un coup d'œil avec Ruisseau. Arlian regarda Givre d'un air songeur.

— Vous formulez cela d'une façon qui laisse entendre que c'est également ce que vous croyez, dit Arlian.

— Oh, bien sûr, répondit Givre. Vous me direz sans doute que vous ne vous êtes pas encore décidé, mais je sais quelle sera votre décision, étant donné la haine que vous éprouvez envers les dragons et puisque, quoi qu'il advienne, vous avez l'intention de tous nous tuer méthodiquement. Et même si ce n'est pas le cas, vous avez déjà tant divisé l'organisation que je pense qu'il sera difficile pour elle de se rétablir.

— Vraiment ? J'espérais rallier la Société du Dragon à ma cause et non la diviser.

— Arlian, vous opposez la haine des dragons au désir de vivre. Pulzéra n'est pas la seule à avoir choisi de vivre. Mais nous ne soutenons pas tous son point de vue. L'organisation est scindée en deux.

— Cela ne semble pas vous troubler outre mesure, lui fit remarquer Arlian.

— Et cela pour deux raisons, répondit Givre. La première, c'est que je crois que le mal est déjà fait et que le désaccord est trop profond pour permettre une réconciliation, que vous soyez mort ou vif. Dans ces circonstances, je préfère que vous restiez en vie.

Le carrosse fut soudain pris d'une brusque secousse lorsque l'une de ses roues heurta un obstacle, et Arlian dut s'accrocher au rebord de la fenêtre.

— Merci, dit-il. Et quelle est la seconde raison ?

— Je crois que vous avez raison de vouloir nous détruire, répondit Givre. Je pense que nous le méritons. Nous ne pourrions guère nous plaindre du fait que notre fin soit prématurée. J'ai plus de quatre cents ans, cinq fois plus que ce qu'une femme ordinaire pourrait espérer, et au moins la moitié des membres de la Société du Dragon est plus âgée que moi. Si notre mort est nécessaire pour éliminer la menace des dragons, alors qu'il en soit ainsi. C'était également l'opinion de Flétrissure, et il a agi en conséquence. Je ne suis pas aussi noble que lui et je n'ai aucunement l'intention de m'ôter la vie, mais il me reste plus de cinq cents ans pour changer d'avis. Si vous deviez m'égorger un jour, je n'y opposerai aucune résistance.

Arlian la regarda fixement avant d'esquisser un rictus.

— Et, de mon côté, j'ai compris que je ne pouvais pas, en bonne conscience, tuer l'ensemble des membres de l'organisation, dit Arlian. Lorsque j'ai jeté mes armes, il ne s'agissait pas d'un stratagème pour avoir la vie sauve. Je n'avais véritablement plus le désir de tuer Toribor. Et si je ne suis pas parvenu pas à me résoudre à le tuer, comment le pourrais-je pour vous et les autres ?

— Je me suis demandé quelle était la raison qui vous avait poussé à agir de la sorte, dit-elle. Avez-vous donc finalement choisi de vous allier aux dragons ? Pulzéra a-t-elle réussi à vous convaincre ?

— *Non !* s'écria Arlian, véritablement scandalisé par cette idée. Nous devons détruire les dragons. Mais il serait injuste de vouloir tuer ceux qui portent leur progéniture contre leur gré. Il doit exister une autre possibilité : en étant attentif et en tuant chaque nouveau dragon à sa naissance, peut-être.

— Ah ! s'exclama Givre. Et qui s'en chargera ? Il se passera près de mille ans avant que le dernier cœur de dragon – c'est de vous dont je parle – trouve la mort, et cela en partant du principe que les créatures ne

parviennent pas à en créer de nouveaux. Comment pouvez-vous imaginer organiser cette surveillance durant une si longue période ?

— En tant que plus jeune cœur de dragon, je dirais que cette tâche m'incombe.

— Vous consacreriez le restant de vos jours à cette besogne ?

— Nous ne sommes que trente-huit, madame. Sur une durée de mille ans, il ne s'agit pas d'une épreuve insurmontable.

— Si vous n'y voyez pas d'objection, pourquoi pas...

Avant qu'Arlian ait pu répondre, il remarqua l'expression de Chaton. Elle le regardait avec les yeux écarquillés et la bouche grande ouverte, oubliant de s'occuper de ses blessures. Ruisseau était parvenue à conserver la maîtrise de son visage, mais elle le dévisageait également, visiblement stupéfaite par ce qu'elle venait d'entendre.

— Je vois qu'aucun de nous deux n'est plus tenu de garder le secret, dit Arlian. Il semblerait que nous venions de révéler des faits que ces deux personnes ignoraient totalement.

— En effet, dit Givre en jetant un coup d'œil aux deux femmes abasourdies. J'étais partie du principe que vous aviez tenu votre maisonnée informée des événements et qu'il n'y avait rien à dissimuler. Il semblerait que je me sois méprise.

— Je ne me suis pas montré très prodigue en informations, reconnut Arlian.

— Tu vas vivre *mille ans* ? demanda Chaton.

— Plus ou moins. Si l'on ne me tue pas avant, dit Arlian.

— Et vous avez quatre cents ans ? demanda Ruisseau à Givre.

— Quatre cents et quelques, oui. Je ne me souviens plus du nombre exact.

Givre croisa le regard de Ruisseau, qui s'éloigna sur la banquette.

— Et cela nous ramène à votre entretien avec le duc, dit Arlian. Je suppose que Hardior et vous ne vous êtes pas montrés aussi diserts avec monsieur le duc que nous l'avons nous-mêmes été il y a un instant.

— En effet.

— Et que lui avez-vous dit ? Quels ont été les arguments de Hardior en faveur de ma mort et les vôtres pour le contrer ?

— Oh, ce fut relativement simple, répondit Givre. Hardior a soutenu que vous aviez assassiné Drichène et Enziette, que vous aviez l'intention de tuer Bedaine, que ce soit par des moyens équitables ou grâce à quelque

perfidie, et que vous l'aviez également lui-même menacé. Il vous a accusé de conspirer en vue d'éliminer l'ensemble des conseillers du duc et d'autres personnalités puissantes qui auraient menacé vos plans. C'était absurde, naturellement, car je suis persuadée que Hardior en sait autant que nous, mais il a su se montrer convaincant : Hardior peut être très persuasif quand il s'en donne la peine. Il a expliqué au duc qu'il avait pris la liberté de placer des archers sur les remparts de la ville, et, à son signal, ceux-ci vous auraient supprimé, une fois pour toutes, mettant ainsi fin à la menace que vous représentez pour la paix et le bien-être de Manfort.

— Ah ! s'exclama Arlian. Voilà qui explique la présence des archers.

— Le duc a hésité, poursuivit Givre. En fait, j'ai eu la très nette impression que la mort d'Enziette et de Drichène l'avait soulagé, bien que, naturellement, il ne l'ait pas dit ouvertement. Je me suis exprimée en votre nom, expliquant que vous étiez un jeune homme obstiné, que vous en vouliez personnellement à six seigneurs, dont Toribor était le dernier survivant, et que vous n'aviez aucunement l'intention de désorganiser la ville. La seule menace que vous représentiez pour Hardior, ai-je dit, c'est qu'il craignait que vous finissiez par obtenir plus de succès que lui... ce qui est faux, bien sûr.

— Naturellement, approuva Arlian.

— J'ai également fait allusion aux nombreux avantages que représentaient, grâce à vous, la venue des magiciens arithéiens et la présence de leur magie au sein même de Manfort. J'ai expliqué que si vous veniez à mourir, ils retourneraient très certainement dans leur lointain pays. J'ai pris soin de ne pas mentionner ce qu'ils pourraient faire à la ville avant de partir, mais je me suis assurée que monsieur le duc ait une idée des nombreuses possibilités qui s'offriraient à eux.

Arlian, lui non plus, n'avait pas envisagé quelles pouvaient être ces possibilités. Il se caressait désormais la barbe en y réfléchissant. Shibielle, Isein et Qulu ne possédaient plus d'objets magiques, mais il n'était pas certain que Thirif ou Hlur n'aient pas quelque chose en réserve, et, bien sûr, l'ensemble des Arithéiens de la maison de Déri se considéraient comme ses débiteurs. Les magiciens étaient peut-être à court de magie à Manfort, mais ils pourraient toujours en rapporter d'Arithei.

— Et, bien sûr, j'ai fait remarquer au duc que, s'il décidait d'intervenir dans une affaire d'honneur, sa propre réputation n'en sortirait guère grandie, ajouta Givre.



— Mais pourquoi le duc n'a-t-il pas décidé de tuer Arlian une fois le duel terminé ? demanda Ruisseau.

— C'était une possibilité, répondit Givre, mais le seigneur Hardior ne pouvait décemment pas faire une telle proposition. Cela aurait été contraire au serment qu'il a prêté auprès de l'organisation, puisque cela équivaldrait à organiser le meurtre de l'un de ses membres tout en sachant qu'il pourrait avoir lieu dans l'enceinte de la ville. Et Hardior ne pouvait pas expressément demander que ce meurtre ait lieu à l'extérieur de la cité sans avoir à donner à monsieur le duc des explications compromettantes.

— Le duc pouvait toujours..., commença Ruisseau.

— Le duc n'a pas envie de le tuer, l'interrompit Givre. Il apprécie le seigneur Obsidien. Il le considère comme un jeune homme fringant qui n'en fait qu'à sa tête et dont la présence apporte un certain intérêt à la ville de Manfort. J'ai trouvé des arguments en vue d'épargner Arlian, et le seigneur Hardior, lié à son serment, s'est révélé incapable de trouver un moyen de provoquer sa mort autrement qu'au cours d'un duel. Rien que pour cette raison, le duc n'a pas éprouvé de difficultés à prendre une décision. Étant donné que personne ne s'élevait contre sa volonté, il a pu s'en tenir à ce qu'il avait prévu et lui laisser la vie sauve.

— Je n'ai pas eu le sentiment de lui faire si grande impression, la première fois que nous nous sommes rencontrés, fit remarquer Arlian.

— C'était bien avant que vous soyez impliqué dans deux duels spectaculaires et que vous vous mettiez en tête de traverser le pays afin de pourchasser vos ennemis, avant que surgissent des rumeurs à propos d'étranges armes de pierre et de représentations magiques de dragons. Depuis, vous êtes devenu quelqu'un de très intéressant.

— Et d'ailleurs, il faudra vraiment se préoccuper des magiciens, dit Chaton en lâchant le bras d'Arlian. Nous ignorons totalement ce dont ils seraient capables, si Triv venait à se faire tuer.

— Je devrais leur donner des instructions, dit Arlian. Je n'y avais pas songé. (Il plia les doigts de sa main droite, grimaça en ressentant une vive douleur puis il se tourna vers Chaton.) Merci.

Toutefois, il ignorait encore quelles instructions il allait pouvoir donner aux Arithéiens et s'ils s'y conformeraient. Ils avaient fait le choix de l'accompagner à Manfort dans leur propre intérêt. S'ils devaient retourner chez eux, ils ne souhaiteraient peut-être pas courir le risque de reprendre la route du nord.

Et que souhaitait-il qu'il se passe, après sa mort ? Il pouvait demander à Thirif et aux autres de le venger, et, d'une façon ou d'une autre, ils feraient probablement ce qu'il leur aurait demandé, tuer les responsables de sa mort. Mais à quoi cela servirait-il ? Il serait mort. Souhaitait-il vraiment qu'ils contribuent à sa quête de vengeance ?

De toute façon, il ne serait plus là pour le voir. Il n'était donc pas certain que cela revête une quelconque importance. Il préférerait rester en vie plutôt que d'avoir à laisser un héritage... du moins, tant qu'il n'aurait pas atteint les objectifs qu'il s'était fixés.

Et, à ce stade, cela signifiait la destruction des dragons. Il s'était suffisamment vengé contre les humains et avait porté secours à toutes les personnes qu'il s'était juré de protéger.

Mais les dragons étaient toujours en vie, et c'était la raison pour laquelle il voulait également vivre. Il pouvait courir certains risques – tels que défier l'homme qui lui avait mis une lame sur la gorge –, mais il ne souhaitait pas mourir, même si cela ne lui faisait pas peur.

— Vous avez donc persuadé le duc de me laisser la vie sauve, dit-il. Je vous en remercie, madame.

— Je vous en prie, monseigneur, répondit Givre. Comme le duc, je trouve la vie bien plus intéressante avec vous que sans vous. Le monde est devenu plus violent et imprévisible que jamais, mais il laisse désormais transparaître de grands espoirs. Je pense qu'il est bien plus probable que nous parvenions à exterminer les dragons si vous restez en vie.

— Vous me flattez !

— C'est la vérité, rien de plus. Pour en revenir au sujet qui nous préoccupe, monseigneur, je vous rappelle que, même si j'ai remporté aujourd'hui ce débat contre le seigneur Hardior, mon contradicteur n'a pas pour autant abandonné. Il souhaite toujours votre mort, ou au moins votre départ. S'il ne peut convaincre le duc de vous éliminer, il cherchera sans doute d'autres moyens de parvenir à ses fins, et c'est la raison pour laquelle je me demande s'il n'a pas un rapport avec les accusations de lâcheté que Zanère a proférées à votre égard.

— Aurait-il eu le temps d'échafauder de tels plans ?

— Cela, je l'ignore, répondit Givre en haussant les épaules. Après tout, le seigneur Zanère a peut-être agi de son propre chef.

— Pensait-il vraiment que Triv aurait eu peur du seigneur Bedaine ? demanda Chaton. C'est absurde.

Personne n'eut de réponse intelligente à lui fournir, et la conversation s'arrêta là. Quelques minutes plus tard, ils atteignirent le portail du Vieux Palais. Givre avait décliné l'offre d'Arlian, qui lui avait proposé de la ramener jusque chez elle.

À la surprise d'Arlian, la majeure partie de la maisonnée les attendait : Venlin, plusieurs cuisiniers, quelques bonnes et des valets, dont Ferrézine et un ou deux autres portant la livrée d'Enziette et qui semblaient tout juste arriver. On avait porté dehors Hâtive, Lys, Muscade et Grillon, et elles étaient désormais assises sur des bancs, dans l'avant-cour. Vanniari était endormie dans les bras de sa mère. Les magiciens arithéiens qui travaillaient pour lui, Shibielle, Qulu et Isein, étaient regroupés d'un côté de la cour, et ils affichaient un air grave. Thirif, qui était en théorie un invité d'Arlian plutôt qu'un employé, se tenait à proximité du portail.

Balbutiement et Wolt n'étaient pas encore revenus, et quelques autres manquaient également à l'appel, mais, visiblement, la nouvelle avait précédé l'arrivée du carrosse.

— Je vois que tout le monde est là : il ne manque plus que Hlur. Où est-elle ? demanda Givre d'un ton ironique en s'approchant de la portière du carrosse.

Noir avait bondi de son siège et s'appêtait à ouvrir le loquet de la portière.

— Elle est vraisemblablement à la citadelle, là où l'on a besoin d'elle, rétorqua Arlian, qui se trouvait derrière elle.

Hlur était l'ambassadrice arithéienne en poste à Manfort, et, bien que ce soit Arlian qui les ait amenés à la ville, son époux Kthelik et elle, ils avaient depuis longtemps élu domicile au palais du duc, comme il convenait pour des personnes du rang de Hlur.

Arlian attendit que Givre, avec l'aide de Noir, soit descendue du carrosse et ait fait quelques pas sur la terre ferme avant de soulever Chaton et de la remettre à son intendant.

Ce dernier la récupéra et la tendit aussitôt à un valet qui attendait là. Il se retourna ensuite pour réceptionner Ruisseau.

Lorsque les trois femmes furent descendues du carrosse, Arlian put enfin en sortir et il demanda :

— Que faites-vous tous dehors ?

Thirif s'éclaircit la voix, mais avant qu'il ait pu prendre la parole, Hâtive se manifesta.

— C’était mon idée, Triv ! Nous voulions te faire savoir que nous étions tous de ton côté.

Arlian la regarda fixement l’espace d’une seconde, puis il se tourna vers Thirif.

— Toutes mes excuses, monseigneur, dit Thirif, mais elle a bien résumé la situation. Nous avons pensé qu’une démonstration de... communauté ? Non, de solidarité. Nous avons pensé qu’une démonstration de solidarité se justifiait.

Arlian fut surpris que Thirif ait pu trouver le terme adéquat dans un langage qui n’était pas le sien. Il regarda fixement l’Arithéen durant un moment, caressant, sans y prêter attention, ses blessures au bras droit à l’aide de sa main gauche.

— Et en quoi cette démonstration se justifie-t-elle ? demanda-t-il. Est-ce simplement parce que j’ai survécu à ce duel ?

— Non. C’est parce que les gardes du duc ont tenté de pénétrer de force dans le Vieux Palais, et nous les avons éconduits.

— Ils sont également venus à la Maison grise, ajouta Ferrézine. Nous ne les avons pas laissé entrer. Nous sommes ensuite venus ici pour vous le signaler.

— Les gardes du duc ?

Arlian était toujours en train de tenter d’assimiler cette information.

— Tu es blessé ! s’écria Hâtive en apercevant le sang sur la manche et le foulard d’Arlian.

Il leva la main pour réclamer le silence.

— Les gardes du duc sont venus ici ? Que voulaient-ils ?

— Les armes de verre, répondit Thirif.

Arlian se tourna vers Givre, qui haussa les épaules.

— J’en ignore la raison, dit-elle. Cela a dû se produire après mon départ.

— Racontez-moi ce qui s’est passé, dit Arlian en s’adressant à Thirif.

Thirif acquiesça et fit son rapport.

— Chiril se trouvait devant le portail, expliqua-t-il en désignant l’un des valets. Il attendait d’avoir des nouvelles du duel. Il a aperçu les gardes et il a couru le dire aux autres. Je me trouvais à proximité, et je l’ai entendu. Je suis donc sorti pour voir de quoi il retournait.

— Les gardes du duc ? demanda Arlian. En êtes-vous certain ?

Chiril était l'un de ses valets les plus dignes de confiance, mais il n'était pas le plus intelligent d'entre eux.

— Tout à fait, les gardes du duc, répondit Thirif, visiblement agacé d'avoir été interrompu. Un officier s'est adressé à nous et nous a dit qu'il venait chercher les armes d'obsidienne. Il a ordonné à Chiril et à Venlin de les lui apporter. Venlin lui a répondu que cela lui était impossible sans l'autorisation de son seigneur.

Venlin évitait de manière évidente de croiser le regard d'Arlian. C'était à Thirif de faire son rapport.

— L'officier a rétorqué qu'il s'agissait d'un ordre du duc et que, si nous ne lui donnions pas ces armes, il entrerait de force et irait les chercher lui-même. Je lui ai répondu qu'il était préférable qu'il n'en fasse rien, mais ses hommes et lui ont ensuite tenté de forcer le passage. J'ai utilisé un sortilège que j'avais conservé en cas de nécessité et je les ai repoussés.

— Il s'agissait d'un monstre énorme et féroce, Triv ! s'écria Hâtive.

— Une illusion, rectifia Thirif en haussant les épaules. Ma dernière.

— Il n'y avait pas de magiciens à la Maison grise, dit Ferrézine. Nous avons dit à l'officier que nous ne pouvions pas le laisser entrer sans votre consentement, et nous avons bloqué la porte.

Arlian acquiesça. Il savait que cela avait dû suffire. La Maison grise était bâtie comme une forteresse, avec d'épais murs de pierre, et les fenêtres du rez-de-chaussée possédaient des barreaux et de solides volets.

— Je me suis éclipsé par la poterne et je suis venu vous chercher, monseigneur, poursuivit Ferrézine. Les hommes du duc sont peut-être encore là-bas.

— C'est étrange, dit Arlian. Pour quelle raison voudrait-il s'emparer de ces armes ? Et pourquoi l'aurait-il fait alors qu'il savait pertinemment que j'étais absent ?

— Je soupçonne la main de Hardior derrière tout cela, dit Givre. Il a sans doute rebroussé chemin après avoir quitté la citadelle.

— J'ai l'impression que le duc avait l'intention d'agir par précaution, dit Noir. Imagine que tu aies perdu ton duel et que tu y aies trouvé la mort. À qui ces armes, que l'on prétend magiques, appartiendraient-elles, à l'heure qu'il est ?

— À toi, répondit Arlian.

— Monsieur le duc le sait-il ?

— Non, répondit Arlian en fronçant les sourcils. Je crois qu'il est temps que j'aille m'entretenir avec monsieur le duc. Et j'ai également deux mots à dire au seigneur Hardior.

## DE NOUVELLES RÉVÉLATIONS

Pour obtenir une entrevue avec monsieur le duc de Manfort, il ne suffisait pas de se rendre à la citadelle et d'y laisser un message, Arlian le savait très bien. Il lui fallait présenter une demande d'audience. Il rédigea par conséquent une lettre adaptée et dépêcha un messenger pour la remettre à qui de droit. Il le fit sans attendre, avant même d'avoir ôté la chemise déchirée, imbibée de sueur et de sang avec laquelle il s'était battu. Arlian ne s'autorisa à se détendre et à satisfaire ses propres besoins que lorsque le messenger, l'un des deux hommes de la Maison grise qui avaient accompagné Ferrézine, quitta le Vieux Palais.

Il était évident que Ferrézine attendait de nouvelles instructions, que Noir voulait savoir ce que Toribor et lui s'étaient dit et que plusieurs personnes désiraient avoir une description détaillée du duel, mais Arlian ne se sentait pas disposé à les satisfaire. Il se retira dans ses appartements en prétextant le besoin de se changer.

Lorsqu'il eut ôté ses vêtements abîmés et passé une robe de chambre, il verrouilla la porte et s'étendit sur son lit dans l'intention de se reposer quelques instants avant de s'entretenir avec son personnel et ses invités.

Ce fut Venlin qui le réveilla pour lui annoncer que le dîner serait bientôt servi.

Confus, Arlian s'habilla et descendit. Balbutiement et les autres étaient de retour, et la maisonnée avait repris une activité normale. Les serviteurs s'affairaient à la préparation du repas imminent tandis que, dans le petit

salon, Givre discutait avec Chaton, Ruisseau et Grillon. Ferrézine et les hommes en livrée d'Enziette avaient disparu.

Aucun soldat ne se présenta de nouveau au portail, mais, d'une certaine façon, Arlian doutait que cette apparente normalité puisse persister. Personne n'allait pouvoir oublier les événements de cet après-midi-là aussi aisément.

Il salua les femmes et invita Givre à lui prendre le bras pour se rendre à la salle à manger. Une fois à table, il décrivit le duel en s'attardant sur certains détails et répéta, d'après ses souvenirs, la conversation qu'il avait eue avec Toribor. Quelques-uns de ses serviteurs restèrent à proximité, contrairement à leurs habitudes, et Arlian prit soin de s'exprimer suffisamment fort pour qu'ils puissent l'entendre, eux aussi.

Une fois le repas achevé et lorsqu'il eut répondu à toutes les questions qu'on lui avait posées, Arlian se cala dans son fauteuil, un verre de vin cuit à la main, et il écouta les femmes discuter des raisons qui avaient pu pousser Toribor à l'épargner. Il n'avait bu que la moitié de son verre quand Venlin se pencha vers lui et chuchota :

— Votre messenger est revenu de la citadelle.

Arlian leva les yeux, reposa son verre et se leva.

Le messenger attendait dans le couloir réservé aux serviteurs. Il s'inclina à l'arrivée d'Arlian.

— Avez-vous remis ma lettre ? demanda Arlian.

— Oui, monseigneur.

— À qui l'avez-vous donnée ?

— À monsieur le chambellan, répondit le messenger.

— Vous a-t-il fourni une réponse ? A-t-il dit quelque chose ?

— Il m'a demandé qui était l'expéditeur de la lettre, monseigneur, et quand je lui ai répondu, il m'a dit : « Oh, le duc voudra certainement le recevoir, *celui-là* ! » Je lui ai demandé si je devais attendre une réponse, il m'a dit d'attendre, alors j'ai attendu, mais quand il est revenu, il m'a dit que je pouvais partir, que le duc ne lirait pas la lettre ce soir.

C'était raisonnablement encourageant, en tout cas.

— Très bien, dit Arlian. Vous a-t-on donné quelque chose à manger ?

— Non, monseigneur.

Arlian se tourna vers son maître valet.

— Venlin, assurez-vous qu'il soit bien nourri avant de le renvoyer chez lui, je vous prie, lui demanda-t-il avant de reporter son attention sur le



messenger. S'il y a le moindre problème à la Maison grise, revenez m'en avertir aussitôt. Je vous remercie.

Il donna une tape sur le dos de l'homme et le regarda ensuite s'éloigner vers les cuisines.

Venlin hésita un instant, puis il se hâta à la suite du messenger. La présence de ce dernier semblait le mettre mal à l'aise, et Arlian comprit qu'il ne savait pas vraiment quelle attitude adopter avec lui. Après tout, le messenger travaillait pour le même employeur que lui, mais il ne faisait pas partie de la même maisonnée, et Venlin n'était pas certain de savoir quel statut il possédait par rapport à lui. Pour un homme tel que Venlin, cette situation était plutôt embarrassante.

Le fait de maintenir deux maisonnées et deux personnels distincts était absurde, songea Arlian, en particulier s'il devait les défendre contre les hommes du duc. Il faudrait qu'il se débarrasse de l'une des deux.

Et, après les événements de la journée, il savait laquelle il allait conserver. La Maison grise était plus petite, plus fonctionnelle et plus facile à défendre. Voilà pourquoi il allait la vendre. Il n'avait aucune envie de se barricader dans une forteresse, ni de se fermer au monde extérieur. S'il devait habiter à la Maison grise, il lui serait trop facile de se couper du reste de l'humanité, comme l'avait fait Enziette.

En outre, Douceur et Colombe étaient enterrées là, dans le jardin du Vieux Palais. La Maison grise ne possédait pas de jardin du tout, et il y avait cette cellule, au dernier étage, où Colombe avait été assassinée et où Douceur avait été retenue prisonnière. Arlian ne souhaitait pas vivre à proximité de cette pièce de mauvais augure.

Il retourna à la salle à manger et fit signe à Noir.

— Quand tu auras un moment, pourras-tu aller voir Piécette ? Je crois qu'il est temps de vendre la maison d'Enziette. Aussi, j'aimerais que l'on rapporte ici tout le mobilier – les livres, les coffres, tout –, du moins pour un temps. Il doit y avoir de la place dans l'aile nord. J'aimerais garder Ferrézine à mon service, nous déterminerons sa fonction exacte plus tard.

Noir ne répondit pas, il se contenta tout d'abord de regarder fixement Arlian.

Celui-ci le regarda à son tour, puis il comprit ce qui se passait.

Noir souhaitait avoir de plus amples explications et ne pas simplement recevoir des ordres. Il n'était pas un serviteur-né, comme Venlin, mais un

homme libre, qui demeurait au service d'Arlian parce qu'il s'était attaché à lui ; il n'avait jamais convoité le poste d'intendant d'une grande maison.

Et, depuis des mois, Arlian s'était contenté de lui fournir un minimum d'informations à propos de ses intentions. Il était temps que les choses changent.

— Ah, dit Arlian. Le chambellan du duc a reçu mon message, mais monsieur le duc n'était pas disposé à le lire ce soir. C'est en voyant le messenger dans la livrée d'Enziette que j'ai repensé à la maison.

Noir hocha la tête.

— Je commençais à croire que tu avais pris l'habitude de garder tes secrets pour toi.

Arlian esquissa un rictus.

— Je crois bien que c'est le cas, répondit-il. Je compte sur toi pour m'aider à y remédier. Si tu as l'impression que je te cache quelque chose, n'hésite pas à me le faire savoir. Je n'ai plus l'intention de te dissimuler quoi que ce soit, Noir. J'en ai assez de tous ces secrets. Il est temps de les mettre au grand jour.

Noir lui sourit.

— Dans ce cas, je crois qu'il faut que tu te prépares à veiller très tard, ce soir. J'ai plusieurs questions à te poser.

— Comme tu voudras. Mais fais d'abord connaître mon intention à Piécette. Et à Ferrézine.

Noir le salua d'une façon moqueuse.

Arlian retourna auprès de ses invitées et participa poliment à la conversation durant une bonne heure avant d'accompagner Givre jusqu'à la porte et de faire appeler le carrosse. Hâtive était déjà partie coucher Vanniari, portée par Wolt, tandis que Balbutiement s'occupait du bébé, mais les autres femmes continuèrent à discuter.

Arlian ne se joignit pas à elles. Une fois Givre partie, il remarqua que Noir l'attendait. Les deux hommes se retirèrent dans l'étude d'Arlian, et ce dernier lui raconta alors en détail ce qui était arrivé à Enziette dans la Désolation, ce qui s'était produit lorsqu'il s'était lavé les mains après la mort de Clou et ce qui s'était dit à l'audience, au siège de la Société du Dragon.

Noir l'écouta attentivement avant de demander :

— Et que devons-nous faire, à présent ?

— Je ne sais pas, répondit Arlian. J'ignore tout des projets des dragons, ainsi que de ceux de la Société du Dragon. J'ignore ce que tout le monde a l'intention de faire, y compris moi-même ! Je ne sais pas si les dragons vont passer à l'attaque cet été ou s'ils vont rester blottis dans leurs cavernes. Tout ce que je sais, c'est que, tôt ou tard, il va falloir que j'affronte les dragons. Et quand cela se produira, je veux y être préparé.

— Tu veux donc ces lances.

— Oui.

— Pourquoi penses-tu que le duc a tenté de s'en emparer ? Pour qu'il les ait ou pour que toi ou ton héritier ne les ayez plus ?

— Je n'en sais rien. C'est la principale raison pour laquelle je voudrais m'entretenir avec lui.

Noir acquiesça.

— Ari, demanda-t-il, quelle taille font les dragons ? Les adultes dans la fleur de l'âge, j'entends, pas les petits comme celui que nous avons tué dans la chambre de Clou.

— Ils sont gros, dit Arlian. Je ne saurais le dire, je n'en ai pas vu depuis mes onze ans, et, à cette époque, les circonstances ne m'ont pas permis de faire une estimation précise de leur taille.

— Une quinzaine de mètres de la tête à la queue, peut-être ?

— Plus, répondit Arlian. La tête du dragon remplissait presque tout l'espace de l'entrée du garde-manger, en hauteur et en largeur, et leurs proportions sont sensiblement identiques à celles des serpents à plumes.

— Et pour en tuer un, il faut parvenir à lui plonger une lame d'obsidienne dans le cœur...

— En effet.

Durant un moment, les deux hommes ne dirent plus un mot, mais Noir finit par poser la question qu'ils redoutaient tous deux :

— Ari, tes lances les plus longues font peut-être deux mètres quarante. Si tu arrives à côté d'un dragon et que tu en enfonces une de toute sa longueur, crois-tu qu'elle sera assez grande pour en atteindre le cœur ? Et comment espères-tu pouvoir te rapprocher à ce point de l'une de ces créatures ?

— Je crois qu'elles seront assez longues si l'on parvient à porter le coup sous le bon angle, répondit doucement Arlian. Les dragons sont très grands mais ils sont minces.

— Et comment penses-tu pouvoir les approcher d'assez près ?

— Je ne sais pas, reconnut Arlian.

— Et tu ignores même si l'obsidienne a véritablement le pouvoir de tuer un adulte. Bedaine est persuadé du contraire.

— Le dragon qui s'est adressé à moi semblait penser que c'était possible.

— L'a-t-il *clairement* signifié ?

— Cela aurait-il une importance, si c'était le cas ? Il ne faut en aucun cas nous fier à leurs paroles.

— Et combien reste-t-il de dragons en vie ?

— Je n'en sais rien. Je n'ai aucun moyen de le deviner.

Noir demeura silencieux, se contentant de regarder Arlian. Celui-ci poursuivit :

— Bien qu'il soit probable que les événements contrarient mes plans, ceux-ci consistaient originellement à se faufiler dans les cavernes des dragons et à leur porter un coup de lance pendant leur sommeil.

— Planter une lance de plus de deux mètres dans un monstre pendant qu'il dort ? Alors que ses congénères se trouvent aussi dans la même grotte ?

— Nous devons certainement surmonter de nombreux obstacles, dit Arlian.

Noir le regarda fixement en silence durant un long moment. Arlian laissa échapper un soupir.

— Oui, je suis probablement fou, dit-il. Il se pourrait bien que tout cela soit impossible.

— J'ai l'impression que cette expédition requerrait bien plus que les simples capacités dont disposent les êtres humains, dit sèchement Noir.

Arlian cilla.

— Oui, c'est aussi mon avis, dit-il.

Il avait tenté de ne pas y songer jusque-là, tout comme il n'avait pas réfléchi à la façon de vaincre Toribor avant le duel. Même s'il pensait qu'il était possible de tuer les dragons durant leur sommeil, il lui paraissait désormais évident qu'en attaquer un alors qu'il était éveillé serait inenvisageable pour de simples humains. Et il était de moins en moins probable qu'il parvienne à les surprendre durant leur sommeil.

Heureusement, il avait à sa disposition des pouvoirs surnaturels.

— Je suppose qu'il faudra faire usage de magie, dit-il.

Noir plissa les yeux.

— Existe-t-il un type de magie qui pourrait nous aider ?

— Je n'en ai aucune idée, admit Arlian. Mais je crois qu'il est plus que temps qu'Isein et les autres retournent en Arithei. J'avais remis ce voyage à plus tard parce que je pensais qu'il aurait été préférable de franchir la Désolation par temps plus frais, mais je crois désormais qu'il n'y a plus un instant à perdre. (Il fit la moue.) Dis à Isein de commencer à préparer ce dont elle pense avoir besoin pour le voyage.

## LA LOGIQUE DU SEIGNEUR HARDIOR

Le matin suivant, on réveilla Arlian pour lui annoncer que monsieur le duc de Manfort était disposé à le recevoir à la citadelle le lendemain, deux heures après la mi-journée.

— Je ne pensais pas qu'il se déciderait si vite, dit-il à Noir en prenant son petit déjeuner. J'avais entendu dire qu'il fallait généralement patienter une quinzaine de jours avant de pouvoir voir le duc.

— Il semblerait que dame Givre avait raison, dit Noir. Le duc t'apprécie.

— Ou il souhaite m'affronter directement et me demander de lui remettre l'obsidienne, dit Arlian.

— C'est également une possibilité, reconnut Noir. Le seigneur Hardior assistera-t-il à l'audience ?

— Je l'ignore, répondit Arlian d'un air songeur. Je crois que je ferais bien d'avoir une entrevue avec le seigneur Hardior aujourd'hui même, avant de m'entretenir avec le duc ; je saurais ainsi à quoi m'en tenir.

— Ce serait en effet judicieux, si cela pouvait s'organiser, approuva Noir.

— Je vais m'en occuper.

Arlian fit signe à Wolt, qui se trouvait à proximité.

— Allez me chercher une plume et de l'encre, lui dit-il, j'ai une lettre à écrire. Et quand elle sera prête, vous irez aussitôt la porter au domaine du seigneur Hardior, où vous la remettrez en main propre soit au seigneur, soit,

s'il est absent, à son intendant. Si aucun des deux n'est présent, vous attendrez en vous comportant de façon exécration.

— Pardon, monseigneur ? rétorqua Wolt, clairement surpris par cette dernière instruction.

— Je ne veux pas qu'ils puissent vous ignorer. Ne les laissez pas vous reléguer dans un coin, il ne faut pas qu'ils oublient votre présence.

— Bien, monseigneur.

Wolt le salua, puis il se retourna et s'éloigna pour aller chercher de quoi écrire.

Peu après, Arlian entama la rédaction de la lettre. Il alla droit à l'essentiel :

*« Dans la mesure où l'on m'a récemment reproché de ne pas avoir révélé certains secrets, je crois qu'il serait urgent que nous ayons une discussion avant mon entrevue de demain avec monsieur le duc. Je ne souhaiterais pas vous incommoder en gardant le silence alors que je ne le devrais pas ni en faisant allusion à des sujets que vous souhaiteriez conserver dans le domaine du privé. Je serais ravi de pouvoir vous rencontrer dès qu'il vous siéra. »*

Il signa « Obsidien », puis il plia la lettre, la cacheta et la tendit à Wolt.

— Allez-y ! dit-il.

Wolt le salua, tourna les talons et quitta la pièce.

— Et faites vite ! le pressa Arlian.

Wolt accéléra son allure, sans pour autant se mettre à courir. Arlian le suivit du regard, soupira et se dirigea ensuite vers les appartements de Hâtive pour lui rendre sa visite matinale habituelle.

La jeune femme était aussi joyeuse qu'à l'accoutumée, et Vanniari grandissait de jour en jour. La petite se concentra sur le visage d'Arlian lorsqu'il se baissa au-dessus d'elle. Elle cessa d'agiter les mains et le regarda d'un air émerveillé et impressionné. Naturellement, elle regardait *tout le monde* avec cette même fascination.

Arlian lui parla doucement et lui permit d'attraper son doigt tendu. Il écouta Hâtive lui parler du bébé. Elle lui fit remarquer à quel point il s'était montré idiot d'avoir provoqué le seigneur Bedaine en duel et courageux d'avoir jeté ses armes. Elle lui avoua également qu'elle ne croyait pas tous ceux qui déclaraient qu'il avait imploré son adversaire pour qu'il lui laisse la vie sauve.

Arlian jeta un coup d'œil à Hâtive.

— Qui a dit ça ? demanda-t-il d'un air intrigué.

— Oh, tu sais, des gens qui feraient mieux de se taire. J'ai entendu Balbutiement et Grillon en discuter. Elles non plus n'y croient pas, naturellement, pas plus que moi.

— Naturellement...

Arlian secoua la tête, stupéfait. Implorer son adversaire ? Pour quelle raison l'aurait-il fait ?

Il avait quitté Hâtive et sa fille et déambulait dans la galerie est, sur le chemin qui le menait à Isein, lorsque Wolt le rejoignit en courant.

— Monseigneur ! s'écria-t-il, à bout de souffle.

Arlian tourna vers lui.

— Eh bien ? Avez-vous remis ma lettre ?

— Il est là ! hoqueta Wolt.

— Je vous demande pardon, Wolt...

— Le seigneur Hardior est là, monseigneur, au Vieux Palais, poursuivit Wolt. Il a insisté pour venir avec moi. Il vous attend dans le vestibule.

— Vraiment ? s'étonna Arlian, qui n'avait pas imaginé une réponse aussi rapide à ses menaces. Conduisez-le au petit salon, je le rejoins de ce pas.

Wolt le salua et s'éloigna en courant.

Arlian le suivit du regard, se demandant s'il avait quelque chose à faire avant de rejoindre le seigneur Hardior. Il ne songea à rien de particulier. Il se trouvait donc déjà dans le salon quand Wolt invita Hardior à y pénétrer, quelques instants plus tard.

— Monseigneur, dit Arlian en tendant la main. Je vous souhaite la bienvenue chez moi et je vous remercie d'avoir répondu à ma missive de manière si prompte et si inattendue !

— Inattendue, Obsidien ? répliqua Hardior sans prendre la main tendue. J'en doute fort.

— Inattendue, je vous assure, monseigneur. Même si je pensais que donneriez une suite favorable à ma requête, j'avais pensé devoir me déplacer jusqu'à votre domaine, et ce plus tard dans la journée.

— Je n'ai pas de temps à perdre, dit Hardior avant de jeter un coup d'œil à Wolt. Pourrions-nous nous entretenir en privé ?

— Bien sûr, répondit Arlian.

Il fit signe au valet, qui quitta aussitôt la pièce et referma soigneusement la porte derrière lui.



— Puis-je vous offrir un siège, monseigneur ? demanda Arlian en désignant les canapés de soie.

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit sèchement Hardior. Vous avez réussi à obtenir une entrevue avec le duc ?

— Demain après-midi, monseigneur.

— Et qu'avez-vous l'intention de lui dire ? Projetez-vous de lui raconter tous vos petits secrets ?

Arlian fronça les sourcils.

— Monseigneur, je crois que votre attitude est déplacée. J'ai demandé à vous voir afin d'éviter tout conflit inutile.

— Vous voulez dire, je suppose, que vous souhaitez vous assurer que je ne tenterai plus d'organiser votre assassinat.

Arlian ferma les yeux et expira lentement, puis il les rouvrit avant de poursuivre.

— Seigneur Hardior, j'ai nettement plus envie d'apprendre les raisons qui vous ont poussé à vouloir me tuer que d'empêcher une nouvelle tentative d'assassinat. Je sais que je n'ai rien à craindre de vous aussi longtemps que je demeurerai dans l'enceinte de la ville, ma propre sécurité ne fait donc pas partie de mes préoccupations les plus immédiates. J'avais cru comprendre que nous étions dans le même camp, mais les archers sur les remparts m'ont quelque peu troublé. Qu'ai-je bien pu faire pour vous inciter à les poster là et à demander au duc l'autorisation de me tuer ?

Hardior le regarda fixement durant un moment avant de déclarer :

— J'avais oublié : vous êtes complètement fou. Je pensais que c'était évident.

— Ce n'est pas le cas.

— À cause de vous, les dragons risquent de s'abattre sur nous tous.

Arlian cilla.

— « Risquent » ? Monseigneur, le simple fait que vous sachiez cela signifie que, selon toute probabilité, les dragons envisagent déjà de s'abattre sur nous, et ils n'attendent que le moment propice avant de passer à l'attaque. J'ai du mal à comprendre ce que ma mort pourrait changer à la situation, désormais.

— Il n'est peut-être pas trop tard pour leur faire changer d'avis, Obsidien. Mais ce sera impossible tant que vous serez en vie, que vous continuerez à les menacer et à les provoquer en divulguant des informations à propos de leur nature, en distribuant des armes d'obsidienne et en

projetant de massacrer leur progéniture. Je vous connais suffisamment pour savoir que vous n'abandonnez pas votre folle quête de vengeance tant que vous serez vivant. C'est la raison pour laquelle je souhaitais mettre fin à vos jours.

Arlian le dévisagea en silence durant un long moment, puis il dit :

— Vous me décevez vraiment, monseigneur. J'avais espéré bien mieux de votre part.

— Mieux ? J'essaie de protéger les Terres des Hommes des conséquences de votre folie : que pourrais-je faire de mieux ?

— Seigneur Hardior, il n'y a pas si longtemps, vous m'avez déclaré que si je parvenais à détruire un dragon, ou, mieux, si je parvenais à trouver le moyen de les éradiquer, je deviendrais un héros. Vous m'avez vu tuer le dragon qui a jailli du cœur du seigneur Stiam, et, pourtant, vous paraissez désormais déterminé à récompenser cet acte héroïque en me supprimant plutôt qu'en m'aidant à parvenir à mon objectif.

— Vous avez tué une créature qui n'était pas plus un dragon qu'un nourrisson est un homme. Oui, vous l'avez tué, et, oui, ce serait devenu un dragon, mais vous ne pouvez pas tuer un *dragon*, pas plus qu'un nouveau-né ne pourrait tuer un soldat de métier.

— Vous semblez en être convaincu...

— J'en suis tout à fait certain ! J'ai déjà vu des dragons, Obsidien. J'ai *affronté* des dragons. Je n'étais pas un gamin caché dans une cave quand ils ont anéanti ma ville natale. J'étais un adulte, et j'ai fracassé mon épée sur les écailles d'un dragon. (Il inspira profondément en frissonnant.) Nous pensions qu'ils avaient disparu, voyez-vous. On ne les avait plus revus depuis plus de cinquante ans, depuis l'époque de mon grand-père, quand la guerre s'est mystérieusement achevée, lorsqu'ils se sont retirés dans leurs cavernes. Nous ne nous étions pas rendu compte qu'ils étaient toujours vivants. Et puis, un jour, alors qu'il faisait chaud et que le ciel était sombre, nous les avons vus arriver...

» Nous connaissions les vieilles histoires à propos des guerriers qui leur avaient résisté du haut des remparts de Manfort. Nous savions que nos armes seraient inutiles face à eux, mais ils avaient déjà pris la fuite, n'est-ce pas ? Nous pensions qu'ils seraient vieux et affaiblis, que les armes les avaient blessés et qu'ils seraient à peine remis de leurs meurtrissures. Nous ne nous sommes donc pas enfuis pour nous cacher. Au contraire, nous nous sommes rassemblés, l'épée à la main, pour leur faire face.

» À la dernière minute, on m'a ordonné de chasser quelques enfants, qui avaient désobéi à leurs parents et qui voulaient observer le déroulement de la bataille, et de les conduire dans un lieu que nous pensions sûr. C'est ce que j'ai fait, je les ai emmenés à l'hôtel de ville avant d'aller rejoindre les autres, au moment même où les dragons sont arrivés.

» C'est uniquement à cela que je dois ma survie. J'ai vu ce qu'ils ont fait, j'ai tout vu. Ils ont craché du venin enflammé sur les guerriers, puis ils ont systématiquement détruit chaque bâtiment et massacré les femmes et les enfants qui s'y étaient réfugiés. Je les ai entendus crier...

Il frissonna. Arlian demeura silencieux durant un moment, puis Hardior poursuivit.

— Ils étaient quatre. Lorsque le plus gros s'est dirigé vers l'hôtel de ville, je me suis rué vers lui, l'épée à la main, hurlant de rage, tentant de faire diversion. Il ne s'est pas donné la peine de me tuer, ni même de m'écarter. Il m'a simplement méprisé et s'est consacré à la destruction du toit. J'ai été heurté par des pierres et du chaume enflammé. J'étais blessé à la tête et mon visage était couvert de sang, mais le dragon n'a jamais daigné s'intéresser à moi pendant que je frappais.

» Mon épée s'est brisée. J'ai ramassé des pierres et je les lui ai lancées. Il m'a regardé, et un filet de venin a coulé de sa mâchoire et a atteint la pierre que je tenais à la main. Cela m'a brûlé les doigts. J'ai lâché la pierre et j'ai porté les doigts à mes lèvres. C'est la raison pour laquelle je suis encore là aujourd'hui au lieu d'être mort depuis six cents ans.

» Puis il s'est de nouveau retourné et il a entrepris d'incendier l'intérieur de l'hôtel de ville pour s'assurer que tous les enfants que j'y avais envoyés étaient morts, et il ne s'est plus soucié de moi.

» Et maintenant, vous m'affirmez que vous pouvez tuer ces monstres avec vos lances de verre magiques ? grogna Hardior. Je dis que vous êtes fou. Il est impossible de les tuer.

— Et vous pensez donc qu'il serait préférable de ne pas les contrarier ? De leur servir de simples incubateurs ? De devenir leurs serviteurs ?

— J'ai l'intention de m'entretenir avec eux, si j'en ai la possibilité. Du sang et de l'eau dans une cuvette, cela me paraît suffisamment simple à réaliser. Vous avez réussi à communiquer avec l'un d'eux et vous n'êtes pas un sorcier. Nous leur offrirons la paix. S'ils continuent à se comporter comme ils l'ont fait jusqu'à présent, la Société du Dragon empêchera que le secret à propos de leur progéniture soit révélé. Après tout, comme Pulzéra

l'a fait remarquer, il est dans leur intérêt que nous survivions... et nous souhaitons vivre.

— Pulzéra..., répéta Arlian. Vous vous rangez du côté de Pulzéra ?

— Parce qu'elle a raison, monseigneur, dit Hardior. Au premier abord, son idée ne me plaisait guère, à moi non plus ; je me suis souvenu des cris de mes frères, et de ceux des enfants qui s'étaient réfugiés dans l'hôtel de ville. Je me suis souvenu du visage dédaigneux du dragon et de sa cruauté féroce. Je déteste les dragons autant que vous, monseigneur, mais je me garderais bien de penser que nous pouvons les vaincre. Si la guerre éclate, il y aura beaucoup, beaucoup de cris d'enfants, lorsque ceux-ci se feront massacrer par ces monstrueuses créatures. Si nous parvenons à un accord...

— Alors, ils seront moins nombreux, dit Arlian, mais les dragons vivront à tout jamais et continueront à attaquer la population. Si nous les combattons et si nous tentons de les exterminer, oui, il y aura de nombreuses victimes, mais, au final, nous l'emporterons et nous les éradiquerons pour toujours.

— C'est faux ! s'écria Hardior. Ils sont invincibles ! Personne n'a jamais tué de dragon adulte, et ce depuis des milliers d'années, depuis que l'homme et ces créatures existent.

— Personne n'a jamais pensé à utiliser de l'obsidienne ! lui répondit Arlian sur le même ton. Le seigneur Enziette a passé six cents ans à étudier les dragons et la sorcellerie afin de trouver le moyen de les atteindre. Et il y est parvenu ! Vous m'avez vu tuer un dragon, comment pouvez-vous refuser de l'admettre ?

— Je vous ai vu tuer un nuage de sang animé, rétorqua Hardior. Pas un dragon ! Vous auriez sans doute pu faire la même chose avec une épée ordinaire aussi bien qu'avec vos ridicules couteaux de pierre.

— Non, j'ai déjà essayé, répondit Arlian. Dans la caverne sous la Désolation, là où Enziette a trouvé la mort. Mon épée s'est révélée incapable d'entailler la peau de ce dragon nouveau-né, tout comme vous avez été impuissant face à la créature que vous avez affrontée. Et quand j'ai fait courir la lame d'obsidienne sur sa gorge, elle est parvenue à la trancher.

Hardior le regarda fixement.

— Vous mentez, finit-il par dire.

— Je ne mens pas, répondit Arlian.

— Soit, l'obsidienne aurait le pouvoir d'entailler ce contre quoi l'acier est impuissant... Quand bien même, croyez-vous sérieusement que cela

vous permettrait de *tuer* un dragon adulte ?

— Oui !

— Pas moi, dit Hardior. Et je crois que vos projets vont simplement les rendre furieux et les pousser à s'abattre sur nous. De plus, vous m'avez expliqué que vous envisagiez d'éliminer l'ensemble des cœurs de dragon de Manfort : comment pourrais-je me fier à vous ? Vous avez démontré à quel point vous n'accordiez que peu de valeur à votre parole en jetant votre épée lors de votre duel avec Bedaine. Au temps pour votre serment de le tuer ou de périr en tentant de le faire ! Devrais-je accorder plus de foi dans le serment que vous avez fait auprès des membres de la Société du Dragon ? Vous êtes un fou, et un danger pour nous tous, et j'espérais que le duc vous aurait fait tuer. Cela n'a pas été le cas et je ne peux pas faire de nouvelle tentative tant que vous resterez à Manfort, mais, par les dieux disparus, Obsidien, je ferai tout ce qui en mon pouvoir pour vous empêcher d'éveiller l'hostilité des dragons et de mettre cette cité en danger.

— Ils sont donc déjà vos maîtres, alors même qu'ils sont encore tapis au fond de leurs cavernes, dit Arlian d'un ton de dégoût. Vous n'allez donc pas m'aider à les détruire ?

— Vous *aider* ? Je ferai au contraire tout ce que je peux pour vous en *empêcher* !

— Je crois donc que nous n'avons plus rien à nous dire, monseigneur, rétorqua Arlian en désignant la porte.

— Oh que si, dit Hardior. Vous m'avez fait venir ici pour discuter de ce que vous allez dire au duc demain, et nous allons en parler avant que je parte.

— Vraiment ? Vous venez juste de me rappeler que vous avez juré de ne me faire aucun mal, alors pourquoi devrais-je me retenir de dire à monsieur le duc tout ce j'ai sur le cœur et tenir compte de vos desiderata ?

— Pour deux raisons, monseigneur. Premièrement, je doute que vous passiez le restant de vos jours dans l'enceinte de la ville, et bien que je ne possède pas votre obsession de la vengeance, je saurais me montrer rancunier aussi longtemps que nécessaire. Deuxièmement, je ne suis tenu par aucun serment concernant la sécurité du duc. Le sang des anciens seigneurs de guerre de la dynastie de Roioch se fait rare aujourd'hui, monseigneur, et il ne s'agirait pas d'une grosse perte pour les Terres des Hommes si la lignée actuelle venait à s'éteindre. Monsieur le duc n'a aucun héritier. S'il venait à périr, il n'y aurait plus de ducs de Manfort, et un

nouveau système de gouvernance serait mis en place. Un conseil seigneurial, probablement, comme il en existe dans certaines villes. Et pouvez-vous douter de qui dirigerait un tel conseil ? Je n'ai pas l'intention de tuer le duc parce que je n'ai pas envie de faire face aux conséquences qui en découleraient, et parce que je l'aime bien, ce vieil imbécile. Mais s'il s'avérait qu'il existe la moindre possibilité pour que les conséquences soient pires encore si je le laissais en vie, s'il tombait sous votre influence et écoutait vos sornettes à propos d'armes susceptibles de tuer des dragons...

Il ne se donna pas la peine d'achever sa menace.

— Vous souhaitez donc que je me taise au sujet de la reproduction des dragons et de l'utilité de l'obsidienne, dit Arlian.

— Bien sûr. J'imagine que vous allez devoir discuter avec lui de vos lances ridicules, mais je compte sur vous pour rester discret quant à leur véritable raison d'être.

— Je ne peux pas vous promettre une telle chose, monseigneur.

Hardior poussa un soupir.

— Obsidien, je ne serai probablement pas présent demain, mais ne croyez pas que cela signifie que je ne saurai pas ce que vous dites. J'ai des yeux et des oreilles au sein même de la citadelle, et il existe des méthodes de sorcellerie qui me permettent de savoir ce qui se dit ailleurs. Je ne peux pas vous empêcher de dire ce que vous voulez, mais je le saurai et j'agirai en conséquence. Ne signez pas l'arrêt de mort du duc à cause de paroles imprudentes... ni le vôtre !

Arlian le regarda fixement durant un moment, puis il dit :

— Je vous remercie du conseil, seigneur Hardior, mais je crois que nous nous sommes désormais tout dit.

— En effet, je crois également que c'est le cas, répondit Hardior en tournant les talons.

Arlian eut tout juste le temps de lui ouvrir la porte.

## UNE AUDIENCE AVEC LE DUC DE MANFORT

Le lendemain, après avoir déjeuné, Arlian revêtit ses plus beaux habits et demanda à Grillon et à Lys de le peigner et de lui couper les cheveux. Il passa sa plus belle chemise de soie blanche et un manteau de lin noir et noua un foulard de soie rouge pour ajouter une touche de couleur... et dissimuler l'entaille que Toribor lui avait infligée à la gorge. La balafre sur son front ne fut pas aussi aisée à masquer, elle demeura donc visible.

Lorsqu'il en eut terminé avec ses préparatifs, il se dirigea vers la citadelle. Il ne s'embarrassa pas d'un carrosse et partit à pied, ce qui lui permit d'arriver avec environ un quart d'heure d'avance malgré un trajet de plus d'un kilomètre et demi.

Il profita du temps qu'il lui restait avant son rendez-vous pour visiter les parties de la citadelle ouvertes au public. Contrairement à la plupart des visiteurs, cependant, il évita de s'attarder sur les toiles, les tapisseries, les jardins et les statues pour s'intéresser aux moyens de défense. Après tout, à l'origine, la citadelle s'appelait bien de cette façon pour une raison !

Cette époque était bel et bien révolue. Pour la plupart, les douves avaient été comblées et transformées en jardins où avait été agencée une succession de viviers ornementaux. Les remparts avaient été élargis en vérandas et en terrasses. Des ouvertures manifestement conçues pour jeter de larges objets ou déverser des liquides bouillants sur d'éventuels assaillants étaient désormais affublées de parois vitrées qui s'ouvraient sur des balcons fleuris.

Et il s'agissait là des défenses extérieures. Les bâtiments intérieurs n'avaient jamais été défendables.

La citadelle d'origine avait été bâtie bien après la fin des guerres draconiques, durant une période d'instabilité, et elle avait été conçue pour repousser des émeutiers et des seigneurs rebelles, non des dragons. Lorsque la paix s'installa, la citadelle fut abandonnée au profit du Vieux Palais – alors un simple palais ducal –, mais après un siècle ou deux, le grand-père du duc actuel décida que le palais était trop difficile à entretenir et fit abattre les ruines à l'intérieur de la citadelle pour y ériger un nouveau palais. Les anciennes murailles, les bâtiments extérieurs et les galeries souterraines étaient suffisamment spacieux pour y accueillir l'administration nécessaire à la gestion de Manfort, et si ces lieux fortifiés étaient moins agréables que les pièces aux murs de plâtre ornés de dorures du Vieux Palais, cela ne dérangerait pas le moins du monde les souverains qui s'y succédèrent.

Le duc avait élu domicile au sein du nouveau palais, à l'intérieur de la citadelle, et les lieux étaient aussi luxueux qu'on pouvait l'imaginer.

Toutefois, Arlian ne put s'empêcher de se dire que, si les dragons décidaient de passer à l'attaque, la citadelle serait sans doute l'endroit le moins sûr de la ville. La plupart des bâtisses de Manfort étaient construites en pierre grise et n'étaient séparées ni par des arbres ni par des jardins, et toutes les rues et les allées étaient pavées. Les dragons n'auraient pas grand-chose à incendier. Le venin enflammé se contenterait de ruisseler sur la pierre sans causer de dommages.

Naturellement, avec leurs griffes, les dragons pourraient faire d'énormes dégâts, s'ils le décidaient, mais, au moins, la solidité des murs et des voies pavées les ralentirait certainement.

La seule partie de la ville qui n'était pas bâtie en pierre était la ville haute, où, au fil des siècles, de nombreux seigneurs s'étaient fait bâtir des manoirs et des palais percés de larges fenêtres, entourés de vastes jardins et ornés de surfaces de bois aussi bien que de pierre. Depuis au moins cinq cents ans, personne ne pensait plus que les dragons pourraient un jour revenir à Manfort, et l'architecture avait évolué en conséquence.

Et, aussi longtemps qu'Enziette avait vécu, les dragons n'étaient effectivement pas revenus. Mais il était désormais mort, et Arlian savait qu'il faudrait tout au plus quelques minutes à un dragon pour réduire la citadelle à un champ de ruines.



Bien sûr, son propre domicile, le Vieux Palais, ne résisterait pas plus longtemps. La Maison grise serait plus sûre, mais Arlian avait toujours l'intention de la vendre. Si les dragons attaquaient la ville, il ne souhaitait pas se réfugier derrière des murs de pierre mais les affronter face à face.

Il se trouvait sur un chemin dans ce qui avait autrefois été des douves, et il contemplait les papillons qui dansaient au-dessus des fleurs lorsqu'un valet s'approcha de lui d'un pas pressé.

— Seigneur Obsidien ? demanda-t-il.

— Oui ? dit Arlian en se tournant vers lui.

— Monsieur le duc va vous recevoir tout de suite. Si vous voulez bien me suivre...

Arlian lui emboîta le pas.

Il se rendit compte, toutefois, que « tout de suite » signifiait en fait « après un bon quart d'heure d'attente dans une antichambre à regarder un tableau représentant la grand-mère du duc actuel alors qu'elle n'était encore qu'une jeune femme ». Arlian ne parvint pas à déterminer s'il s'agissait de la femme la plus fade qu'il ait jamais vue ou si l'artiste s'était simplement montré extraordinairement peu flatteur.

Finalement, on le mena à la salle d'audience, où monsieur le duc était installé sur un énorme coussin rouge sous un dais de soie. Arlian mit un genou en terre, comme Noir le lui avait enseigné, ignorant la demi-douzaine de courtisans et de gardes qui se tenaient de chaque côté.

Il avait déjà rencontré certains de ces courtisans, à la vente aux enchères du domaine de Drichène. Il fut ravi de voir qu'aucun de ceux qui étaient présents n'était un cœur de dragon.

Toutefois, au moins l'un d'entre eux était certainement un espion à la solde du seigneur Hardior.

— Seigneur Obsidien, dit le duc avec un sourire qui paraissait sincère. Quel plaisir de vous revoir !

— Tout le plaisir et l'honneur sont pour moi, monsieur le duc, répondit Arlian en se relevant.

— J'ai cru comprendre que vous souhaitiez me voir, dit le duc, toujours en souriant.

— Tout à fait, monsieur le duc, répondit Arlian. Je désirais vous demander pourquoi vos gardes avaient tenté de pénétrer dans mon domaine, l'autre jour. Si vous avez besoin de quoi que ce soit qui se trouverait en ma

possession, je peux certainement vous le trouver plus aisément que vos soldats.

— Ah, ça ! (Son sourire s'estompa quelque peu.) Vos gens vous ont certainement dit ce que mes hommes voulaient. Je les ai envoyés chercher ces armes magiques que vous avez en votre possession.

Arlian feignit l'étonnement.

— C'est ce qu'ils m'ont dit, monsieur le duc, mais je ne possède pas d'armes magiques.

— Oh, allons ! Vous ne niez pas avoir fait façonner des armes étranges, si ?

Arlian fit mine de soudain comprendre.

— J'ai fait fabriquer des armes *d'obsidienne*, monsieur le duc, dit-il. Pour rendre honneur à mon nom.

Il avait imaginé ce mensonge la nuit précédente, mais il n'avait pas su jusque-là s'il allait ou non s'en servir. Mais, en regardant le duc, il fut convaincu que le seigneur Hardior mettrait ses menaces à exécution, et il ne vit aucune raison de condamner à mort ce vieil imbécile inoffensif.

— Je vous assure, conclut-il, qu'elles n'ont absolument rien de magique.

— Vraiment ? On m'a dit qu'à l'aide de l'une de ces lances, vous étiez parvenu à dissiper une illusion magique lorsque ce pauvre seigneur Stiam a trouvé la mort à cause d'une malédiction que quelqu'un avait jetée sur lui.

Arlian écarta cette idée d'un geste.

— J'aurais pu contrer cette sorcellerie avec n'importe quel type de lance. Je me suis servi de lances d'obsidienne simplement parce que je les avais sous la main.

— Ce n'est pas l'impression qu'a eue le seigneur Hardior.

— Oh, monsieur le duc, ne me tenez pas pour responsable des erreurs et des interprétations erronées du seigneur Hardior ! Les miennes me causent déjà suffisamment de problèmes.

— Naturellement, gloussa le duc.

Durant un moment, les deux hommes se contentèrent de s'observer, l'un et l'autre. Puis Arlian s'éclaircit la voix et dit :

— Monsieur le duc, vous ne m'avez pas expliqué la raison qui vous a poussé à donner l'ordre de me confisquer ces armes.

— Oh, eh bien, il s'agissait d'une simple précaution, répondit le duc en effectuant un geste dédaigneux de la main. Lorsque j'ai entendu dire que

vous aviez défié le seigneur Bedaine, je n'étais pas certain de savoir ce que vous projetiez. Il était possible que vous trouviez la mort et que ces armes tombent alors entre de mauvaises mains. J'ai également pris en compte la possibilité que vous soyez devenu fou. Le seigneur Hardior m'a *certifié* que les lances étaient magiques. Je ne suis pas sorcier moi-même, et il m'a semblé judicieux de prendre certaines *précautions*, comme je vous l'ai dit.

— Les archers sur les remparts étaient-ils une précaution supplémentaire ?

Le sourire du duc disparut totalement.

— Vous les avez remarqués...

— Oui, monsieur le duc.

— C'est une initiative de Hardior. Je leur ai ordonné de se replier. Je ne suis pas homme à avoir recours à des assassins. Il me semble que le seigneur Enziette a déjà dû y faire appel, en mon nom ou en celui de mon père, mais je n'ai jamais apprécié cette idée. Si je souhaitais vous voir disparaître, monseigneur, je vous ferais arrêter et vous bénéficieriez d'un procès équitable, je ne vous tendrais pas une embuscade.

— Vous me rassurez, monsieur le duc, dit Arlian en s'efforçant de ne pas prendre un ton sarcastique.

— J'en suis sûr. (Le duc examina attentivement Arlian avant de poursuivre.) Vous êtes quelqu'un d'étrange, Obsidien.

— Ce n'est pas dans mon intention, répondit franchement Arlian.

— C'est pourtant le cas. Je ne vous comprends pas, et cela signifie que j'ai besoin de me montrer prudent. Le seigneur Hardior affirme que vous êtes dangereux, et il se pourrait bien qu'il ait raison.

Arlian ne trouva aucune réponse prudente à formuler.

— Vous avez tué plusieurs de mes seigneurs, poursuivit le duc. La rumeur voudrait que vous poursuiviez une quelconque vengeance personnelle, mais, tout de même, vous avez fait de sacrés dégâts à Manfort. L'ambassadeur arithéien, le seigneur Enziette, le seigneur Drichène...

Arlian ouvrit la bouche pour protester, mais il se rappela au dernier moment qu'il ne fallait pas interrompre le duc de Manfort.

— ... les seigneurs Fer, Kourouvain, Stiam, Flétrissure...

L'effort qu'il faisait pour ne pas répondre se lisait sur son visage, mais il parvint à garder le silence.

— Et puis, il est apparu que vous souhaitiez également tuer le seigneur Bedaine. Lorsque vous vous êtes débarrassé d'Enziette, je pensais que vous

en aviez terminé, mais il y en a ensuite eu trois autres, et Hardior m'a dit qu'il pensait que vous n'aviez pas l'intention de vous arrêter un jour. Je ne peux pas me satisfaire de cette situation. J'ai besoin de savoir si mes conseillers resteront suffisamment longtemps en vie pour pouvoir m'assister !

— Monsieur le duc, je n'ai pas tué toutes ces personnes ! dit Arlian lorsque le duc marqua finalement une pause. Je n'ai tué ni Stiam, ni Flétrissure, ni Enziette, pas plus que l'ambassadeur arithéien.

— Sont-ils donc toujours en vie ?

— Ah... non. J'ignore ce qu'il est advenu de l'ambassadeur. Il s'agissait d'une affaire interne aux Arithéiens, et j'ai pensé qu'il valait mieux ne pas en savoir davantage. Le seigneur Stiam est mort des suites d'une fièvre ; quant à Flétrissure et à Enziette, ils se sont eux-mêmes ôté la vie.

— *Enziette* s'est suicidé ? Je ne connais pas suffisamment le seigneur Flétrissure pour savoir s'il aurait été capable ou non d'un tel acte, mais *Enziette* ?

— Nous nous battions, et son épée s'est brisée, monsieur le duc. Il s'est porté un coup droit au cœur plutôt que de me concéder la victoire.

À voir l'expression du duc, il était évident qu'il ne croyait pas un mot des explications d'Arlian.

— Monsieur le duc, j'admets volontiers avoir tué le seigneur Drichène. Pourquoi nierais-je alors le meurtre d'Enziette si j'en étais responsable ?

— Je vous ai déjà dit que je ne vous comprenais pas, Obsidien, dit le duc en effectuant un geste vague de la main. Quoi qu'il en soit, vous avez sans aucun doute tenté de le tuer, non ?

— En effet, reconnut Arlian.

— Alors, les détails ne m'importent guère. Vous êtes responsable de la mort d'une demi-douzaine de seigneurs, sans parler d'au moins deux de mes gardes et, d'après la rumeur, d'un ou deux commerçants.

— C'était Enziette !

— Les détails, *comme je vous l'ai dit*, ne m'importent guère, répéta le duc avec colère. Quelles qu'en soient les circonstances, vous avez tué plusieurs hommes qui étaient à mon service. Vous avez fait savoir que vous possédiez des raisons personnelles pour chacun de ces meurtres. Mais, tout de même, le résultat est tel que vous avez supprimé plusieurs de mes partisans. En outre, que ce soit grâce à la sorcellerie ou non, vous avez fabriqué des armes, pas seulement une poignée pour les gardes de votre

domaine, mais suffisamment pour équiper une petite armée. Et contre qui pouvez-vous avoir envie de lever une armée, ici, à Manfort, monseigneur ? Contre qui d'autre que moi ?

Arlian ouvrit la bouche, puis il la referma.

— C'est ce que Hardior m'a fait comprendre, en tout cas, et il m'a conseillé de vous éliminer une bonne fois pour toutes. Dame Givre a produit des arguments pour que l'on vous laisse la vie sauve, et je suis tombé d'accord avec elle, car je n'ai aucune preuve que vous me vouliez du mal. Mais, tout de même, pour quelle raison aviez-vous besoin de toutes ces lances ? J'ai donc envoyé mes hommes pour aller les récupérer avant que nous ayons l'occasion d'en discuter. Mais vos hommes les ont refoulés et ils ont même fait usage de magie contre eux !

— Ils ont agi de leur propre chef, monsieur le duc, se défendit Arlian.

Naturellement, s'il avait soupçonné que l'occasion se présenterait, il leur aurait ordonné d'agir exactement de la même manière.

— Je me suis dit que c'était sans doute le cas, dit le duc en se calant sur son coussin. Et vous avez épargné Bedaine. Vous lui avez même fait croire qu'il vous avait battu. Cela m'a convaincu que vous n'étiez peut-être pas le fou sanguinaire que Hardior croyait voir en vous. En fait, cela m'a laissé entendre que vous n'aviez pas le courage de conspirer contre moi !

Arlian cilla. Zanère s'était-il entretenu avec le duc ?

Avant qu'il puisse répondre quoi que ce soit, le duc poursuivit :

— J'ai donc décidé de réfléchir à tout cela avant de m'occuper plus avant de cette histoire de lances. Et puis, vous avez demandé à avoir cette audience, et nous voici en train d'en discuter comme les hommes de bon sens que nous sommes.

— Je vous assure, monsieur le duc, qu'il ne m'est jamais venu à l'idée d'utiliser ces lances contre vos gardes, dit Arlian, décidant de passer outre à l'accusation de lâcheté. Je n'ai aucun projet contre vous ou contre Manfort.

Le duc acquiesça.

— Expliquez-moi donc pourquoi vous avez fait fabriquer autant de lances !

Pour une fois, le talent d'Arlian pour concevoir de rapides mensonges lui fit défaut, et l'idée de dire la vérité, et donc de risquer le courroux de Hardior, ne lui parut pas judicieuse. Expliquer au duc de Manfort que ces armes étaient destinées à combattre les dragons ne lui parut pas du tout être

une bonne idée. Il demeura silencieux et mal à l'aise durant un moment, puis il dit :

— Je voulais en posséder suffisamment pour l'ensemble de mon personnel.

— Pourquoi ?

— Je... je l'ignore ; il s'agit simplement d'un caprice.

Le duc ne dissimula pas ses émotions. Il prenait Arlian pour un menteur, un fou ou les deux à la fois.

Avant qu'il puisse prendre la parole, cependant, Arlian eut une idée.

— Monsieur le duc, dit-il, je l'avoue, c'était plus qu'un simple caprice. J'ai fait fabriquer ces armes dans une intention précise, mais il s'agit d'un secret commercial. Suis-je obligé de vous le révéler ?

— Je crains que vous le deviez, répondit le duc, manifestement intrigué. Arlian soupira d'une façon théâtrale.

— Bien sûr, monsieur le duc, vous savez que j'ai bâti ma fortune sur le commerce d'objets magiques avec les Arithéiens. Ne vous êtes-vous jamais demandé ce que je leur fournissais en échange de leur magie ?

— Des armes ? s'enquit le duc, visiblement ravi de faire preuve d'autant de perspicacité.

Arlian acquiesça.

— Je leur fournis les armes dont ils ont besoin pour se défendre contre les accès de magie brute, dans ces régions maudites qui se trouvent au-delà de la frontière.

— Et vous avez constitué des réserves à des fins commerciales ? Ces lances sont-elles donc destinées aux Arithéiens ?

— Exactement. Monsieur le duc a l'esprit très vif.

— Je vois ! Et vous avez gardé le secret afin que personne ne puisse partager vos bénéfices.

— Exactement, répéta Arlian.

Le duc réfléchit un moment en regardant fixement Arlian, puis il dit :

— Vous savez, il y a bien d'autres rumeurs qui circulent à votre sujet, en plus des théories de Hardior selon lesquelles vous souhaiteriez me prendre la ville, que ce soit par les armes ou grâce à la sorcellerie.

— Ah bon ?

— On dit que vous avez fait usage de sorcellerie pour tuer Stiam et que vous avez ensuite dissipé le contrecoup magique afin d'effacer toute preuve qu'un autre sorcier aurait pu utiliser contre vous.

— Monsieur le duc, je n'ai rien à voir avec la mort du seigneur Stiam. Je le jure sur les dieux disparus.

— Et l'on dit que le seigneur Flétrissure, d'une façon ou d'une autre, est parvenu à vous percer à jour, que vous l'avez abattu pour couvrir vos traces et que vous avez soudoyé son notaire et ses serviteurs pour qu'ils mentent et disent qu'il s'est suicidé.

— Monsieur le duc, le seigneur Flétrissure pensait être atteint du même mal que celui qui a tué le seigneur Stiam et il s'est donné la mort pour éviter d'avoir à souffrir autant que lui.

Le duc se pencha en avant et s'exprima doucement, ne souhaitant apparemment pas que ses courtisans l'entendent.

— Certains prétendent que le seigneur Enziette et vous saviez comment élaborer un élixir d'immortalité, que vous vous êtes battus pour savoir qui en tirerait les bénéfices et qu'il s'agissait là du point de départ de votre querelle.

Arlan fut pris par surprise, et il marqua un temps d'hésitation.

— Nous savons tous qu'Enziette possédait une sorte d'élixir, ajouta le duc. Après tout, il était le conseiller de mon père et de mon grand-père, et, la dernière fois que je l'ai vu, il ne paraissait pas plus âgé que lorsque je n'étais qu'un enfant. Il prétendait cependant qu'il avait perdu la formule, qu'on le menace ou qu'on lui propose de l'acheter.

— Je ne peux pas vous aider à ce sujet, dit Arlian. Je n'ai jamais entendu parler d'élixir d'immortalité.

C'était la vérité. Après tout, le venin de dragon ne procurait pas l'immortalité mais simplement un millénaire de gestation d'un nouveau dragon.

— C'est fâcheux. Je paierais presque n'importe quel prix pour une telle chose.

— Je ne peux pas vous aider, monsieur le duc.

Il réprima un frisson à l'idée que cet idiot de duc pourrait vivre et régner un millier d'années, prenant petit à petit les traits de caractère des dragons, sans parler du problème de succession lorsqu'il finirait par mourir, puisqu'en tant que cœur de dragon, il deviendrait stérile.

Le duc se cala de nouveau sur son coussin.

— Je vois, dit-il. Bah, tant pis. Et vous me jurez que vous ne projetez pas de me trahir et que vous n'avez pas l'intention d'utiliser ces armes à pointe de pierre contre moi ?

— Je vous le jure, monsieur le duc, par tous les dieux, qu'ils aient disparu ou non.

— Néanmoins, je pense qu'il serait préférable que vous les emportiez hors de la ville.

— Monsieur le duc ? s'étonna Arlian, surpris.

— Je veux que vous fassiez disparaître ces armes d'obsidienne de Manfort. Vous affirmez qu'elles ne sont pas magiques et que vous n'avez pas l'intention de vous en servir contre moi, mais, monseigneur, elles sont néanmoins la source de nombreuses *rumeurs*. Je n'exige pas que vous les détruisiez, mais je ne serai satisfait qu'une fois qu'elles ne seront plus dans la ville.

À contrecœur, Arlian comprit qu'il n'avait pas le choix. Le duc semblait déterminé.

Arlian avait remis tout voyage à plus tard au cas où les dragons viendraient à attaquer Manfort, mais il avait des affaires à régler à Fond-du-Creux et des achats à faire en Arithei. De plus, que pouvait-il espérer faire si les dragons venaient vraiment, s'il ne parvenait à obtenir l'aide ni de la Société du Dragon, ni du duc ? Il était temps de prendre la route.

Emporter les armes avec lui lors de son prochain voyage présentait quelques inconvénients, car elles prendraient de la place dans les chariots, et cela signifierait que personne ne pourrait les utiliser si les dragons attaquaient Manfort. Mais pourquoi passeraient-ils à l'attaque si Arlian ne se trouvait pas dans la cité ? C'était lui qui avait révélé leurs secrets et qui les avait irrités.

Et le duc était déterminé à lui faire sortir les armes de la ville. Arlian le salua.

— Comme il vous plaira, monsieur le duc. J'avais prévu un voyage vers le sud, pour y faire du commerce ; j'emporterai les armes d'obsidienne avec moi.

Bien sûr, cette expédition donnerait également l'occasion à Hardior de le tuer une fois qu'il aurait quitté la ville, mais cela ne le dérangeait pas outre mesure. Il était à peu près certain qu'il pouvait faire face à un assassin ou deux, et si Hardior décidait d'envoyer des forces plus importantes à ses troupes, la nouvelle remonterait jusqu'aux oreilles du duc, et il pourrait y avoir des répercussions désagréables.

— Je n'exige pas que *vous* quittiez la ville, monseigneur, dit le duc d'un air surpris. Seulement que vous fassiez disparaître ces armes.



— Naturellement, monsieur le duc. Mais, en fait, des affaires m'attendent à l'extérieur de Manfort, et cela me permettra de m'assurer que les armes ne sont ni volées, ni maniées sans précautions.

— Je vois. Et je crois qu'il s'agit là d'une sage décision, dit le duc. Votre présence a quelque peu perturbé Manfort, ces derniers temps, et je crois que la ville a besoin d'un peu de repos. Du reste, en parlant de cela, j'ai *moi aussi* besoin de repos. Très bien, donc. Je vous suggère de partir dès que possible.

— Comme il vous plaira, répéta Arlian.

Il lui sembla que le duc avait fait le tour de ce qu'il avait envisagé de dire, mais Arlian ne comptait pas en rester là. Avant que le duc puisse mettre un terme à l'entretien, Arlian demanda rapidement :

— Monsieur le duc, puis-je me permettre de vous poser une question ?

— Oui ?

— Supposons, monsieur le duc, que je trouve un moyen de tuer des dragons. Les Arithéiens disposent d'une magie étonnante, et j'ai tendance à croire qu'il s'agit d'une éventualité à envisager.

— Je croyais qu'il était impossible de les tuer, répondit le duc en penchant la tête de côté.

— C'est ce que l'on croit depuis longtemps, dit Arlian. Mais vous savez que je suis l'héritier du seigneur Enziette et que ce dernier a passé énormément de temps à s'efforcer d'étudier les dragons dans l'espoir de trouver un moyen de les supprimer. Je crois qu'il était sur la bonne voie.

— Ce serait *merveilleux*, naturellement. Mais pensez-vous qu'un tel moyen existe véritablement ?

— En effet, monsieur le duc.

— Ah, vous me fascinez. Dites-m'en plus !

— Hélas, cela m'est impossible. J'ai juré de ne rien en faire. Vous comprendrez que la magie possède des vertus qui lui sont propres. Je prends déjà un véritable risque en y faisant allusion.

— Alors pourquoi en parlez-vous ? s'enquit le duc, manifestement agacé.

— Pour savoir, monsieur le duc, si vous seriez disposé à m'accorder votre aide au cas où nous devrions utiliser les connaissances d'Enziette.

Le duc fronça les sourcils.

— C'est probable, répondit-il. Mais je crois qu'il faudrait d'abord que vous m'apportiez la *preuve* que les dragons peuvent effectivement être tués.

Arlian cilla.

— Pardonnez-moi, monsieur le duc, mais en quoi pourrait bien consister une telle preuve ?

— La dépouille d'un dragon, bien sûr. Prouvez-moi que votre magie peut venir à bout de ces créatures et, par les dieux disparus et l'esprit de mes ancêtres, Obsidien, je vous promets que je vous fournirais toute l'aide dont vous auriez besoin pour en éliminer davantage.

— Mais... Monsieur le duc, et si j'avais besoin de votre aide pour n'en tuer ne serait-ce qu'un ?

— Alors, je crains que vous deviez agir seul, monseigneur. Je ne vais pas vous aider à exciter ces monstres avant d'être certain du succès de l'entreprise. Vous savez, ils ont détruit un village, il y a dix ou douze ans de cela, ils l'ont réduit en cendres... (Il marqua une pause et cligna des yeux d'un air idiot.) En fait, il me semble que ce village s'appelait Obsidien. Comme c'est curieux !

— Très curieux, monsieur le duc. Il se trouve que ce village m'appartient, et c'est à cause de cette attaque que je me suis mis à chercher un moyen d'éliminer les dragons.

— Oh, vraiment ? Comme c'est intéressant ! Vous avez beaucoup de chance de ne pas vous être trouvé au sein du village lors de l'attaque !

— Beaucoup de chance, monsieur le duc, répondit sèchement Arlian.

— Quoi qu'il en soit, monseigneur, je souhaiterais que vous ne provoquiez pas les dragons afin d'éviter qu'ils incendient d'autres villages. Apportez-moi la preuve que vous pouvez les tuer et vous aurez à votre disposition tout ce que vous voudrez. Mais, en attendant, je ne puis vous aider. Maintenant, je suis épuisé... Rendez-vous en Aritheï ou où que ce soit d'autre, et laissez-moi me reposer.

Il indiqua ensuite que l'audience était levée, et on escorta Arlian jusqu'à la sortie de la salle.

LIVRE 3  
CONSÉQUENCES

## DISCUSSIONS AVANT LE DÉPART

Il fallut plusieurs jours pour préparer au départ la caravane du seigneur Obsidien. Arlian se rendit compte que cela laissait au seigneur Hardior, et à quiconque pensait que le monde ne s'en porterait que mieux après la mort d'Arlian, suffisamment de temps pour recruter des assassins, mais il n'avait guère le choix. Il ne s'agissait pas d'une simple course-poursuite, mais d'une véritable expédition commerciale en Arithei.

Arlian passa ces journées, grâce à l'aide considérable de Noir, à rassembler huit chariots et le personnel adéquat, dont vingt gardes. Aucune caravane ordinaire de cette taille n'aurait fait appel à autant d'hommes d'armes, car ils auraient grevé les bénéficiaires à un tel point que n'importe quel marchand un tant soit peu sérieux s'y serait refusé, mais Arlian voulait être absolument certain que les brigands des coteaux méridionaux de la Désolation ne causeraient aucun ennui à ses amis et à ses employés.

De plus, les caravanes ordinaires ne franchissaient jamais les monts Rêveurs, tant ils étaient tourmentés par la magie et infestés de monstres.

Arlian n'avait pas encore décidé si lui-même les franchirait. La caravane prendrait tout d'abord la direction de Fond-du-Creux et non de l'Arithei. Arlian devait y récupérer de l'argent et des améthystes, et il pensait retourner peut-être directement à Manfort, laissant les Arithéiens et le reste de la caravane poursuivre leur route sans lui. Cela dépendrait de la situation précise à Fond-du-Creux et des nouvelles qu'il récolterait tout au long du trajet. Il pensait qu'une telle absence suffirait à satisfaire le duc,

d'autant plus qu'Arlian n'avait pas l'intention de causer le moindre trouble à son retour.

Il avait eu suffisamment de problèmes, jusque-là. Il lui semblait que tout ce qu'il avait entrepris ces derniers temps n'avait fait qu'empirer la situation. Désormais, ce n'était plus seulement Toribor, mais Pulzéra, Hardior et sans doute d'autres membres de la Société du Dragon qui étaient devenus ses ennemis. Le duc l'avait épargné, mais il l'avait envoyé en exil, du moins temporairement.

Et personne ne souhaitait l'aider à combattre les dragons. Lorsqu'ils attaqueraient, si cela devait se produire un jour, Manfort serait sans défense et lui-même, bien que convenablement armé, se retrouverait seul.

Il lui semblait que la meilleure chose à faire était de rester à l'écart, de se préparer au pire et de voir ce qui se passerait. Faire ce voyage à Fond-du-Creux était une façon comme une autre de prendre de la distance, mais s'il devait se rendre jusqu'en Arithei, il laisserait Manfort probablement trop longtemps sans protection.

Il reviendrait s'il pensait pouvoir le faire sans s'attirer d'ennuis supplémentaires, et, à son retour, il avait l'intention de se consacrer pleinement aux aspects pratiques de l'élimination des dragons et non de provoquer l'hostilité de qui que ce soit.

Il lui paraissait judicieux de se débarrasser de tout ce qui pouvait lui compliquer la vie et le distraire des objectifs qu'il s'était fixés. Par conséquent, dès qu'il trouvait un moment où il ne devait pas s'impliquer directement dans les préparatifs de la caravane, il rendait visite à la courtière en immobilier connue sous le nom de Piécette, qui lui avait vendu le Vieux Palais. Elle avait accepté de vendre la Maison grise et commencé à en faire la promotion, mais aucun acquéreur potentiel ne s'était encore manifesté.

— Plusieurs propriétés ont été mises sur le marché, dernièrement, dit Piécette d'un air entendu alors qu'Arlian s'était arrêté pour discuter avec elle. Le domaine du seigneur Drichène et ceux des seigneurs Horim et Stiam.

— Je vois, dit Arlian. Eh bien, faites de votre mieux.

Il avait chargé Ferrézine de superviser le transfert du contenu de la Maison grise au Vieux Palais, tandis que Noir et lui se consacraient à la caravane.

Les préparatifs l'occupèrent une grande partie du temps, mais Arlian eut vent de quelques nouvelles et de rumeurs qui faisaient le tour de la ville. Les serviteurs avaient pour habitude de récolter des informations ici et là et de les partager avec les invitées ; Arlian découvrit ainsi, en discutant avec Grillon et Hâtive, un matin, que Balbutiement possédait un réseau d'informateurs très étendu. Elle l'avait développé grâce à ses anciens contacts parmi les indigents et les nécessiteux de Manfort et aux serviteurs des autres maisonnées, en grande partie pour faire plaisir à Grillon et à Lys, qui aimaient être tenues informées de ce qui se produisait alentour.

Grillon et Hâtive elle-même lui avaient affirmé que cette dernière était trop occupée avec son bébé pour se soucier de ce que faisaient les autres.

Cet après-midi-là, Arlian aperçut Balbutiement dans la cuisine, et il l'appela à l'écart des autres.

— J'ai cru comprendre que vous vous teniez informée des nouvelles qui circulent en ville, dit-il.

Elle le regarda fixement, terrifiée.

— Je... je...

Arlian leva une main pour la rassurer.

— Calmez-vous, je vous en prie, ma chère ! Je ne vous accuse de rien. Vous ne m'appartenez pas et vous êtes libre d'agir à votre guise tant que votre travail est fait. Je suis ravi de constater que vous portez un certain intérêt au monde extérieur. Mes invitées trouvent très généreux de votre part de partager ces informations avec elles, puisqu'elles-mêmes ne peuvent pas sortir librement.

Pour toute réponse, Balbutiement exécuta une révérence maladroite, incapable de s'exprimer. On ne l'avait pas affublée de ce sobriquet sans raison.

— Certaines rumeurs me concernant semblent circuler en ville, et elles ont attiré mon attention. Je me demandais si vous en aviez entendu quelques-unes.

— Monseigneur, je... je... ne sais pas...

Elle en resta là, incapable de poursuivre.

— Il vous serait peut-être plus aisé de les mettre par écrit, non ? lui suggéra Arlian.

Balbutiement secoua violemment la tête, et il vint à l'esprit d'Arlian qu'elle était peut-être analphabète. Sa mère et son grand-père lui avaient

appris à lire et à écrire lorsqu'il était enfant, mais Balbutiement n'avait sans doute pas eu cette chance.

— Je serais ravi d'entendre tout ce qui se dit à mon sujet, dit Arlian. Peu m'importe à quel point tout cela est affreux. Je vous le certifie, je ne vous ferai aucun mal si vous me parlez franchement.

— Je... c'est impossible, monseigneur, dit-elle en baissant les yeux sur ses mains alors qu'elles chiffonnaient son tablier.

Arlian était curieux de savoir quel genre de rumeurs pouvaient circuler, mais il ne s'agissait pas d'une affaire urgente.

— Très bien, alors, dit-il. Si vous changez d'avis, faites-le-moi savoir.

Il la congédia d'un geste de la main et la regarda retourner à la hâte à la table où elle était en train de pétrir de la pâte pour le pain du lendemain. Elle se remit au travail, mais, de temps à autre, elle levait nerveusement les yeux et, remarquant qu'il était encore là, elle évitait de croiser son regard. Arlian finit par avoir pitié d'elle et il quitta les cuisines.

Ce soir-là, il était seul dans son étude, vérifiant les frais occasionnés par les préparatifs de la caravane, lorsque quelqu'un frappa timidement à la porte.

— Entrez ! s'écria-t-il.

La porte s'ouvrit et Balbutiement pénétra dans la pièce. Elle referma la porte derrière elle, prit une profonde inspiration et dit :

— Ils disent que vous êtes fou, monseigneur, que vous vouliez massacrer tous ceux qui se dressent sur votre chemin et que vous alliez ensuite renverser le duc lui-même, mais que lorsque Toribor vous a défié pour vous empêcher de prendre le pouvoir sur l'ensemble des Terres des Hommes, votre courage vous a abandonné, et quand il vous a offert une dernière chance, vous avez jeté vos armes et laissé tomber vos projets, du moins pour un temps, et selon certains, vous vous cachez désormais ici, au palais, et lorsque la nouvelle de votre voyage s'est répandue, tout le monde a dit que vous preniez la fuite parce que vous aviez honte, et que vous vous êtes entretenu avec le duc et qu'il vous a tellement fait peur que vous avez décidé de quitter la ville pour toujours. On ne parle que de ça, en ville, monseigneur, et quand je dis que c'est faux, on ne me croit pas. Ils pensent que vous m'avez jeté un sort, que vous m'avez séduite ou dupée d'une façon ou d'une autre. Mais ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

Arlian la regarda fixement durant un moment, tentant d'assimiler ce qu'elle venait de dire, puis il répondit d'une voix calme :

— Ce n'est pas vrai. Rien de tout cela n'est vrai.

Elle hoqueta, les mains serrées sur le cœur, puis elle dit :

— J'en étais sûre.

— Quoi d'autre ? demanda Arlian.

— Quoi... quoi...

Elle avait manifestement atteint la fin de son discours préparé.

— Y a-t-il d'autres rumeurs à mon sujet, en ville ? demanda-t-il.

Elle acquiesça, la gorge serrée, tenta de se ressaisir et finit par dire :

— On dit que vous avez empoisonné le seigneur Stiam ou que vous lui avez jeté une malédiction que le seigneur Drichène vous a enseignée avant que vous le tuiez, ou que vous avez apprise dans les livres du seigneur Enziette, et que vous vous êtes rendu à son chevet pour vous assurer que ça avait fonctionné, mais que la sorcellerie a mal tourné et qu'elle est devenue visible, alors vous avez dû la cacher pour qu'il n'y ait pas de preuves, mais le seigneur Flétrissure a réussi à trouver quelques traces qui vous ont échappé, et il vous l'a fait savoir aux funérailles, donc vous vous êtes rendu chez lui, vous l'avez frappé à mort et vous avez soudoyé ses serviteurs et son notaire pour qu'ils affirment qu'il s'était suicidé alors qu'en réalité, vous l'auriez tué à l'aide de votre dague de pierre noire, et... et... et...

Elle inspira de nouveau profondément et cligna des yeux d'un air désespéré. Son débit rapide et la longueur de ses phrases étaient manifestement un moyen pour elle d'éviter de bégayer ; Arlian s'abstint donc de lui demander de s'exprimer plus lentement et plus clairement.

— Prenez votre temps, lui dit-il au contraire.

Elle le regarda fixement en silence.

— Savez-vous qui est à l'origine de ces rumeurs ? demanda-t-il.

Elle bafouilla une rafale de noms qu'Arlian ne connaissait pas : Poucet, Trotte, Korri, Werrine et plusieurs autres qu'il eut du mal à identifier clairement. Lorsqu'il lui demanda d'expliquer qui étaient tous ces gens, elle se perdit rapidement dans des baragouinages désespérés, mais Arlian pensa avoir deviné une part du mystère :

— Ils sont au service de dame Pulzéra ou de dame Opale, n'est-ce pas ?

— Et... et... et... (Elle déglutit bruyamment avant de poursuivre.) Har... Hardior. Et Zanère. Et Pal... Palpitant.

Ils étaient *tous* dans le coup.

Arlian songea un moment à annuler son expédition et à rester pour démentir ces calomnies, mais il écarta rapidement cette idée. Il serait vain



de nier, et il fallait qu'il règle ses affaires à Fond-du-Creux pour pouvoir envoyer ses employés arithéiens à la recherche de nouveaux sortilèges, en particulier de certains qui pourraient s'avérer utiles contre les dragons.

Et quel mal ces rumeurs pouvaient-elles lui causer ? Tout cela serait rapidement oublié.

— Merci, dit-il.

Balbutiement fit une révérence et marqua un temps d'hésitation.

— Vous pouvez disposer, maintenant, lui dit Arlian. Ou restez, si vous avez d'autres choses à me dire. N'hésitez pas à venir me voir, comme vous l'avez fait ce soir, si vous apprenez autre chose ou si vous vous souvenez de détails qui pourraient m'intéresser.

— Merci, monseigneur, répondit Balbutiement avant d'ouvrir la porte à toute volée et de disparaître.

Arlian la suivit du regard, songeur.

Les rumeurs en elles-mêmes étaient inoffensives, mais il se demanda si un complot était en train de s'organiser contre lui. Opale le haïssait parce qu'il avait refusé de lui fournir du venin de dragon, et il était probable qu'elle dise du mal de lui. Pulzéra avait choisi de prendre parti pour les dragons, qu'Arlian avait juré de détruire ; son hostilité n'était donc pas très surprenante. Hardior pensait que, si Arlian quittait la ville, les dragons laisseraient Manfort en paix. Arlian avait cru que Hardior et lui étaient des alliés naturels, mais il lui paraissait désormais évident que celui-ci n'était pas de cet avis.

Quant à Zanère et Palpitant, leurs motivations étaient moins flagrantes, mais Arlian soupçonna qu'ils avaient passé un accord soit avec Pulzéra, soit avec Hardior.

Il se rendit compte qu'un nom se faisait remarquer par son absence. Balbutiement n'avait pas fait mention de la maisonnée de Toribor comme point d'origine de rumeurs. L'avait-elle omise par inadvertance ? Ou son réseau d'informateurs ne s'étendait-il peut-être pas jusqu'à ce domaine en particulier ?

Arlian fit la moue et sortit dans le couloir. Il aperçut un valet et lui fit signe d'approcher. Le jeune homme trottina jusqu'à son maître.

— Allez dire à dame Givre que je souhaite lui parler dès que possible, dit-il. Je serai ravi de la rencontrer chez elle ou de la recevoir comme invitée, comme elle le souhaitera.

— Oui, monseigneur, répondit le valet en s'inclinant.

Il hésita un instant avant de faire demi-tour et de s'éloigner précipitamment. Arlian le suivit du regard et fronça les sourcils.

Givre était le seul membre de la Société du Dragon en qui il avait toute confiance : et c'était là un bien triste constat de la situation.

Ce n'était toutefois guère surprenant. Il était arrivé à Manfort pour se venger, non pour chercher de la compagnie, et, à aucun moment, il n'avait dévié de son objectif pour se faire des relations parmi ses confrères cœurs de dragon. Sans parler du fait qu'il en avait éliminé quelques-uns et qu'il projetait d'exterminer les autres.

Il aurait pu se rendre au siège de l'organisation pour s'entretenir avec ceux qu'il aurait trouvés sur place, mais, d'une façon ou d'une autre, il craignait que cette démarche puisse créer de l'animosité et susciter des dérobades, et non de la sincérité. Et il pensait vraiment qu'il ne pourrait pas leur en vouloir de faire preuve d'autant d'hostilité à son égard, alors qu'il leur avait avoué sans fard qu'il avait envisagé de tous les massacrer.

Mais il ne voulait plus les tuer, à présent.

Givre n'avait pas semblé s'offusquer de ses projets de meurtres, en tout cas, et peut-être serait-elle à même de l'éclairer sur ce qui se passait au sein de la Société du Dragon.

## LE COMPTE-RENDU DE DAME GIVRE

Le matin suivant, Givre arriva juste à temps pour partager le déjeuner d'Arlian, en clopinant sur sa jambe de bois, serrant fort son tibia dans sa main droite.

À table, ils discutèrent du prochain voyage d'Arlian, et ce dernier lui indiqua clairement qu'elle était la bienvenue si elle souhaitait se joindre à lui, comme elle l'avait fait lorsqu'ils étaient partis à la poursuite d'Enziette.

— Non, je vous remercie, dit-elle. La dernière fois, le problème nous concernait tous. (Elle jeta un coup d'œil aux serviteurs et n'apporta aucune précision quant à la signification de ce « nous tous », mais Arlian comprit qu'elle faisait allusion aux membres de la Société du Dragon.) Cette fois-ci, vous voyagez pour mener vos propres affaires tandis que les problèmes les plus significatifs seront réglés ici, à Manfort.

— C'est assez vrai, reconnut Arlian. Et ces problèmes auxquels vous faites allusion m'intéressent également beaucoup. Je serais ravi si vous pouviez m'en dire davantage.

— Sans doute plus tard, répondit Givre en jetant un nouveau coup d'œil en direction du valet qui leur apportait des plateaux de viande.

Arlian acquiesça.

Une fois repus, Givre, Arlian et Noir se retirèrent dans l'étude. Givre s'installa aussitôt sur une chaise et Noir s'appuya contre un mur. Arlian congédia les serviteurs et ferma soigneusement les portes.

— Maintenant, dit-il en se tournant pour faire face à son invitée, racontez-moi, si vous le voulez bien, ce qui passe parmi les cœurs de

dragon.

Givre jeta un coup d'œil à Noir qui la regarda à son tour d'un air impassible.

— J'ai promis à Noir que je ne lui cacherais plus un seul secret, dit Arlian en se dirigeant vers son bureau.

— Je vois, répondit Givre en tapotant son os contre la paume de sa main gauche. Je n'ai pas fait de telle promesse, *moi*.

— Bien sûr que non, mais, de toute façon, je répéterai à Noir tout ce que vous pourrez me dire. J'ai donc choisi d'éliminer une étape de ce processus. S'il vous est impossible de lui révéler certaines choses, alors ne me les confiez pas, que ce soit maintenant où à un autre moment. (Il tira sa propre chaise et s'assit.) Mais il y a certainement des choses que vous pouvez nous dire !

— Très bien. Arlian, vous avez plongé l'organisation dans un véritable chaos, je n'avais jamais vu cela auparavant.

— C'est aussi l'impression que j'ai eue, dit Arlian.

— Ils ne cessent de se disputer. Par le passé, je pouvais me rendre au siège à n'importe quel moment de la journée, c'était toujours calme, quoi qu'il puisse se produire dans le monde extérieur. Désormais, la ville est calme, mais je ne peux pas franchir le pas de la porte sans entendre les protestations de membres en colère. La première fois que vous nous avez rendu visite, j'avais pensé que votre présence pourrait rompre la monotonie ambiante. Lorsque vous avez avoué ouvertement que vous cherchiez à vous venger de cinq de nos confrères, vous avez apporté un peu de vie à cette tombe virtuelle. Votre honnêteté était rafraîchissante. Vous avez provoqué Bedaine et Clou, et j'ai trouvé cela très amusant : de voir Bedaine en rage faire les cent pas et les autres reculer d'horreur lorsqu'ils ont appris quelles étaient vos intentions envers Enziette. (Elle soupira.) Je crains que l'aspect de la nouveauté se soit dissipé. J'en ai désormais assez de la colère, de l'hostilité et des constantes chamailleries.

— J'en suis désolé, dit Arlian.

— Ne le soyez pas, répliqua-t-elle en agitant son os dans sa direction. Ils ont tout fait pour que vous disiez la vérité en vous convoquant à cette audience.

— Je ne revendique pas la responsabilité de cette dispute, madame, je regrette simplement que cela puisse vous incommoder.

Elle haussa les épaules.

— Je suis capable de faire face à ces tracas.

— J'en suis sûr, dit Arlian. J'en suis moi-même capable. Mais c'est toujours facile lorsque l'on sait à quoi s'attendre. J'ai eu vent de certaines rumeurs qui circulent en ville ; elles me reprochent d'avoir tué tous les cœurs de dragons qui sont morts durant ces deux dernières années et m'accusent de comploter et de vouloir trahir le duc, mais je n'ai pas entendu parler de la nature des disputes qui déchirent la Société du Dragon, ni du camp que chacun a choisi de soutenir.

— Il y a bien sûr de nombreux camps, répondit Givre.

Arlian attendit qu'elle poursuive, mais elle se contenta de tapoter son tibia contre la paume de sa main.

— Dois-je en déduire que Pulzéra envisage toujours de tenter de nous convaincre de nous mettre au service des dragons et de nous ranger de leur côté dans l'éventualité d'une nouvelle guerre ? finit-il par demander.

— Oh, oui, répondit Givre. Et au moins une dizaine de personnes sont d'accord avec elle. Hélas, il semblerait que cette faction représente une majorité relative au sein de l'organisation, et Fracasse, le doyen, en fait partie. Il est par conséquent devenu leur chef de file.

Arlian fit la grimace.

— Fracasse ? Il a pourtant combattu les dragons et leurs serviteurs, il y a des siècles de cela, non ?

— En effet. Mais il n'est pas le premier à reconsidérer ses actes passés, Arlian.

— Je vois. Et les autres ?

— Hardior est partisan du « attendons de voir » en ce qui concerne les dragons, c'est du moins ce qu'il prétend, mais il s'est fortement prononcé en faveur de votre départ de la ville, poursuivit Givre. Il donne l'impression de penser que vous êtes trop imprévisible. Votre refus de mener le duel à son terme l'a convaincu que vous n'êtes pas une personne digne de confiance. Il a également fait remarquer que les dragons vous en voulaient, à vous, et non à l'organisation en tant que telle, et que, par conséquent, vous représentiez une menace pour l'ensemble de la Société du Dragon. Si les créatures décidaient finalement d'attaquer Manfort, ce serait pour vous éliminer, mais les autres pourraient avoir à en subir les conséquences. Dame Pulzéra et lui sont plus ou moins d'accord sur ce sujet.

— Je n'en attendais pas moins, dit Arlian.

Givre acquiesça.

— Il soutient en outre que nous devrions régler nos différends et agir en tant que groupe uni si nous voulons être capables de maintenir notre rang et notre puissance au cœur des Terres des Hommes, et que cela demeurera impossible tant que vous serez en vie. J'ai l'impression qu'il ne croit pas vraiment que les dragons oseront s'attaquer à Manfort, et il pense que tout reprendra son cours normal une fois que vous aurez été éliminé.

— Je suis déçu, dit Arlian. Je me serais attendu à mieux de sa part.

— Pulzéra et lui ne sont pas d'accord sur certains points : Pulzéra, Fracasse et leur groupe pensent que vous avez mis un terme à la trêve et que nous devrions nous résigner à nous mettre au service des dragons, ce qui vous laisse, personnellement, en dehors de cette histoire. Hardior, de son côté, est persuadé que si l'on vous élimine, les dragons n'auront plus aucune raison de nous attaquer et se contenteront d'adopter le même comportement que celui qu'ils ont observé durant ces siècles derniers. Palpitant et Zanère soutiennent tous les deux Hardior dans cette thèse. Mais je crois qu'ils sont les seuls.

Arlian acquiesça. Cela ne le surprenait vraiment pas.

— Environ sept ou huit personnes, menées par le seigneur Voriem, pensent que nous devrions vous nommer maître de la Société du Dragon et faire tout ce que vous direz, poursuit Givre. Ils soutiennent qu'en tant qu'héritier d'Enziette et que seul membre capable d'entrer directement en contact avec les dragons, vous êtes manifestement l'élu du destin. Ils ne sont pas d'accord sur ce qui s'est produit lors de votre combat avec Bedaine, ils se demandent si vous l'avez épargné ou si vous avez décidé que votre vie ne valait pas la peine d'être gâchée aussi facilement avant que votre principal objectif soit atteint. Ils ont émis l'idée de vous envoyer un émissaire, mais, aux dernières nouvelles, ils ne s'étaient pas mis d'accord sur la meilleure façon de s'adresser à vous, et ils se demandaient s'ils ne feraient pas mieux d'attendre d'avoir rallié plus de membres à leur cause.

— Voilà qui est... hum...

Arlian voulait dire que l'idée de le nommer maître de l'organisation était absurde, mais, en fait, cela simplifierait certainement beaucoup de choses.

— Et Toribor ? demanda-t-il plutôt. Je suppose qu'il s'est rangé aux côtés de Hardior ?

— Bedaine ? Non. Son groupe, comme celui de Fracasse, maintient que vous n'avez rien à voir dans cette histoire, maintenant que vous avez révélé

vos secrets. Toutefois, il considère que Fracasse et Pulzéra sont des traîtres et que nous devrions nous préparer à combattre les dragons en utilisant tous les moyens dont nous disposons. Il a émis l'idée de vous acheter des armes d'obsidienne ou d'en faire fabriquer lui-même, et il a proposé de partir à la recherche des cavernes où les dragons sont assoupis. Mais il n'est pas encore passé à l'action. Je crois qu'il a du mal à se résoudre à vous parler.

— Oh ! s'exclama Arlian.

— Il s'est toutefois entretenu avec le duc, poursuivit Givre. J'ai l'impression qu'il est en train d'essayer de le persuader de remettre les fortifications de la ville en état et de se préparer à la guerre. Vraiment, Arlian, tout cela est vraiment incroyable. Durant des siècles, Bedaine s'est totalement désintéressé de la politique, mais il passe désormais la plupart de son temps à la citadelle. (Elle esquissa un rictus.) Je ne sais pas ce qui va se passer si les dragons ne viennent pas. Je suppose que Bedaine perdra toute crédibilité et que Hardior sera considéré comme un prophète.

— Bedaine tente-t-il donc de prendre la place de Hardior auprès du duc ?

— Il ne souhaite pas le remplacer, mais compléter son point de vue, répondit Givre. Bedaine ne s'intéresse à rien d'autre qu'à se défendre contre les dragons, et il s'agit là d'un sujet que Hardior évite d'aborder.

— Vraiment ? demanda Arlian d'un air surpris.

— Oh, oui. Comme je vous l'ai dit, Hardior ne semble pas convaincu que les dragons finiront par venir, et il ne s'est pas donné la peine de choisir un camp entre le leur et celui des humains. Il pense ne jamais devoir prendre une telle décision, et il sait que s'il le faisait il se mettrait à dos la moitié de l'organisation. Pulzéra et vous l'avez scindée en deux, Ari, et je ne pense pas que cette fracture puisse un jour se résorber.

Durant un moment, Givre et Arlian se dévisagèrent mutuellement en silence, puis Arlian prit la parole :

— Eh bien, d'une façon ou d'une autre, nous devons un jour dissoudre la Société du Dragon, si nous voulons éviter la naissance de dizaines de jeunes dragons. La diviser aujourd'hui me semble être un bon début.

— Oh, absolument. Il s'agit d'un cancer au cœur des Terres des Hommes, et il est temps d'y mettre un terme. Cela fait des siècles que nous manipulons l'humanité, et regardez le monde que nous avons bâti : un monde de cruauté et d'esclavage où les femmes, telles que vos invitées ou ma Rose, sont considérées au mieux comme des objets de plaisir dont on

peut se débarrasser sur un coup de tête. Nous vivons dans une cité dure comme la pierre, dure comme nos cœurs empoisonnés.

Noir remua d'un air gêné et s'éclaircit la voix. Givre le regarda d'un œil scrutateur.

— Votre Rose ? demanda Noir.

— Mon arrière-petite-fille sur plusieurs générations, expliqua Givre. C'était l'une des captives de *La Maison des Six Seigneurs*. Le seigneur Enziette a tué la plus grande partie de sa famille et l'a réduite en esclavage. Et il a fini par la tuer parce que seize n'était pas divisible par six.

Noir la regarda fixement durant un moment avant de s'exclamer :

— Oh !

— Je l'ai déjà expliqué à Arlian dans le chariot qui nous menait à Chêne-Liège, poursuivit Givre. Vous conduisiez les bœufs. Je pensais que vous nous entendiez.

— J'étais concentré sur autre chose, répondit Noir.

— Et vous n'avez jamais demandé à Enziette de l'épargner ? demanda Arlian, bien qu'il connaisse déjà la réponse. Avez-vous tenté quoi que ce soit pour lui venir en aide ou pour punir Enziette ?

— Non, répondit Givre.

Arlian échangea un coup d'œil avec Noir avant de poursuivre.

— Vous pensez donc que la Société du Dragon mérite de disparaître...

— En effet, répondit Givre.

— Et si je vous demandais, à vous, au seigneur Voriem et à ses sympathisants, de vous retourner contre les autres et de tous les éliminer, le feriez-vous ?

Givre lui sourit froidement.

— Non, répondit-elle. Je ne le ferais pas. Mais je pense que certains amis du seigneur Voriem s'en chargeraient volontiers, et je contemplerai le massacre sans vous en empêcher. Je vous présenterai ma gorge lorsque le moment sera venu pour vous de m'égorger, mais je ne parviendrai pas moi-même à manier la lame.

Arlian la regarda, cette femme qui avait plusieurs fois l'âge qu'elle paraissait avoir, sa longue chevelure aux mèches grises tirée en arrière, découvrant chacun des traits de son visage buriné. Elle lui rendit son regard aux yeux noirs et immobiles.

Elle tapotait paresseusement sur l'accoudoir de son siège à l'aide du tibia dont elle ne se séparait jamais. Il lui manquait la moitié de l'une de ses



jambes, tranchée juste en dessous du genou au cours d'un très ancien incident. Et cet os était son propre tibia. Bien qu'elle lui ait déjà raconté la façon dont elle avait perdu sa jambe et dont elle avait récupéré cet os, il ne lui avait jamais demandé pourquoi elle ne s'en était jamais séparée durant toutes ces années ni pourquoi elle l'emportait partout où elle allait.

Elle avait suivi la trace des membres de sa famille depuis plusieurs générations après avoir été la victime du dragon, qui, de femme ordinaire, l'avait changée en ce qu'elle était désormais, mais elle ne leur avait jamais révélé qui elle était.

Elle s'accrochait à des souvenirs même si elle savait pertinemment qu'il serait préférable de les abandonner, mais cela faisait tout simplement partie d'elle-même. Et sa vie n'était pas pour elle très différente de cet os ou du souvenir de ses petites-filles. Elle n'en avait plus vraiment l'utilité mais elle ne parvenait pas à s'en débarrasser.

Ces membres de l'organisation qui le soutenaient seraient les plus faciles à éliminer. Ceux qui s'opposaient à lui défendraient chèrement leur vie, il en était persuadé. Comme Toribor.

Mais ce dernier était en fait d'accord avec lui, il avait l'intention de combattre les dragons, contrairement à Pulzéra et Fracasse...

Tout cela était très déroutant.

— Je crois qu'il est temps que nous prenions un peu l'air, dit-il. Souhaiteriez-vous que nous nous promenions dans les jardins ?

Il se leva et tendit la main pour aider Givre à s'extraire de son siège.

## SUR LA ROUTE DE FOND-DU-CREUX

Enfin, onze jours après son entretien avec le duc, Arlian put mener sa caravane vers le sud, en direction de Fond-du-Creux. Dès qu'il aurait rassemblé suffisamment d'argent et d'améthystes et qu'il se serait occupé des mineurs, la caravane pourrait poursuivre sa route, traverser la Désolation et les Régions Limitrophes et gagner les royaumes magiques du sud.

Les chariots quittèrent les faubourgs de Manfort sans incident, progressant entre les champs luxuriants qui commençaient à peine à passer du vert au jaune, tandis que les cultures arrivaient presque à maturité. Si le seigneur Hardior avait loué les services d'assassins, ils ne s'étaient pas manifestés.

Arlian avait refusé de prendre la position traditionnelle du chef de caravane, à l'arrière. Au lieu de cela, il avait demandé aux magiciens arithéiens d'occuper le dernier chariot, tandis que Noir et lui voyageraient en tête. Il souhaitait pouvoir contempler la route et la campagne qui s'étiraient devant lui et non l'arrière poussiéreux du chariot qui l'aurait précédé.

Arlian avait recruté un homme du nom de Preste-Main, avec lequel il avait déjà voyagé auparavant, pour lui servir de chef des gardes. Noir, qui avait gagné sa vie durant des années en officiant comme commandant des gardes, tenait désormais le rôle d'assistant du chef de caravane et de cocher du chariot de tête, afin qu'Arlian et lui puissent être assis côte à côte en tête du convoi, Noir tenant les rênes et Arlian scrutant les environs.

Les armes d'obsidienne, la totalité d'entre elles, avaient été chargées dans les deux chariots de tête, ce qui ne laissait que peu de place pour le reste. Arlian jeta un coup d'œil par-dessus son épaule tandis que le chariot bringuebalait le long de la route, espérant que les lames fragiles ne souffrent pas trop des cahots.

Noir remarqua son coup d'œil et lui dit :

— Tu ne vas pas vraiment les vendre en Arithei, si ?

— Non, répondit Arlian.

— Il va falloir les dissimuler à notre retour, alors. Cela risque de devenir compliqué de les distribuer et de les utiliser...

— Nous les conserverons à l'abri jusqu'à ce que nous en ayons besoin, approuva Arlian. Nous les distribuerons lorsque les dragons se manifesteront, le cas échéant.

— Et qu'en est-il de tes chers compagnons au cœur de dragon ? Quand as-tu l'intention de les éliminer ?

Arlian regarda Noir, l'air surpris.

En fait, il venait d'y penser et avait tenté de déterminer quelle serait la meilleure marche à suivre. Aucun d'eux n'avait choisi de garder des dragons en gestation, après tout, et il serait injuste de les tuer.

Toutefois, il serait imprudent de permettre la naissance de nouveaux dragons.

Il avait décidé qu'il laisserait vivre chaque cœur de dragon jusqu'au terme de ses mille ans et qu'il se chargerait de chaque nouveau-né à sa naissance, mais si la Société du Dragon se dissolvait et si ses membres se dispersaient, il lui serait difficile de les pourchasser le moment venu. Il était sans doute préférable de tous les tuer avant qu'ils puissent s'éparpiller...

Mais ce ne serait toujours pas juste.

— Je ne sais pas, répondit-il. Je ne suis pas sûr de vouloir les tuer.

— Dame Givre risque d'être déçue...

— Je suis certain qu'elle saura surmonter cette déception.

— Vous paraissiez pourtant tous les deux déterminés à anéantir la Société du Dragon, l'autre jour.

— Eh bien, nous ne voulons pas que de nouveaux dragons puissent voir le jour, dit Arlian d'un air gêné.

— Ce n'était pas la seule motivation de dame Givre, il me semble, dit Noir. Elle a qualifié cette organisation de cancer au cœur des Terres des Hommes.

— Elle a exagéré.

— Je crois plutôt qu'elle minimise les faits, répondit Noir. Ari, la Société du Dragon n'est pas un cancer, elle est le cœur lui-même. As-tu déjà songé au pouvoir que détient cette organisation ?

Arlan regarda Noir, visiblement perplexe.

— Eh bien, la plupart des conseillers du duc sont des cœurs de dragon..., répondit-il avec hésitation.

— En plus de cela, s'impatienta Noir. N'as-tu donc jamais fait attention à qui étaient les autres seigneurs ? Tu ne m'as pas donné le nom de tout le monde, mais je l'imagine aisément. Tu as mentionné le seigneur Voriam, à qui appartiennent la plupart des terres et des moulins de Norva à Kariathi, et il y a le seigneur Zanère, qui détient la moitié des navires de commerce et des entrepôts de Lorigol. Dame Flûte gère les pompes et les aqueducs qui fournissent Manfort en eau, et la plus grande partie de Clair-Étang est à elle. Dame Givre elle-même est propriétaire de mines de sel, de tanneries et de teintureries. Tu t'es lancé dans le commerce d'objets magiques, ce qui n'a pas une grande importance en soi, mais as-tu déjà songé à la liste des exploitations dont tu as hérité d'Enziette ? En tant qu'intendant, je l'ai parcourue en compagnie de Ferrézine. Tu es à la tête de deux tiers environ des mines d'étain des montagnes occidentales, de milliers d'arpents d'orge au nord, et ce sont tes propres employés à Garde-Ouest qui frappent les pièces d'argent dont le duc se sert pour payer ses troupes, simplement pour te donner une idée de tes affaires les plus florissantes.

— Hum, dit Arlian qui n'avait jamais songé à tout cela et ne voyait pas où Noir voulait en venir. Quand bien même nous posséderions tout cela, et alors ? Nous ne faisons pas pousser ces cultures et n'extrayons pas ce minerai nous-mêmes. Si nous mourons, ces activités se poursuivront.

— Vraiment ? La plupart d'entre vous ne possèdent pas de descendance, si j'ai bien compris. Veux-tu vraiment que le duc hérite de tout cela ? Imagine que cet homme soit non seulement le seigneur héréditaire de Manfort, mais aussi le possesseur de la plus grande partie des entreprises des Terres des Hommes. Et que se produirait-il, sans même tuer qui que ce soit, si tu divisais la Société du Dragon et que ses membres interrompaient tout échange entre eux ? Et si le seigneur Zanère cessait d'acheminer ton étain et ton orge sur ses navires ? Et si les hommes du duc ne se fiaient plus à l'argent que tu leur fournis ? Pire que tout, et si les dragons nous attaquaient véritablement et que tu les combattais ? Manfort pourrait être

anéantie, et, même toi, tu serais d'accord pour dire que cela signifierait sans doute la fin des Terres des Hommes.

— C'est la raison pour laquelle les dragons doivent périr, répondit Arlian. Pour qu'ils ne puissent pas anéantir ce que les hommes ont bâti.

— Tu veux donc courir le risque de détruire tout ce que nous avons pour protéger ce que nos descendants pourraient éventuellement construire ?

— Tout à fait, répondit Arlian.

— Et qu'est-ce qui te donne le droit d'en décider ?

Arlian cilla et se tourna de nouveau vers Noir.

— Le droit ? demanda-t-il. Il n'y a pas de « droit ». J'ai la *possibilité* de supprimer les dragons – ou, du moins, j'espère l'avoir – et j'ai choisi de le faire.

— Et les milliers de personnes qui pourraient avoir à en subir les conséquences n'ont-elles pas leur mot à dire ?

— Chacun est libre de choisir ce qu'il fera, répondit Arlian. Elles peuvent se joindre ou s'opposer à moi, ou simplement se cacher jusqu'à ce que tout soit terminé.

— Mais, selon toi, elles ne peuvent pas te dire : « Non, laissez-nous tranquilles » ?

— Non. Et cela n'a rien d'exceptionnel. Chaque jour, le duc prend des décisions qui affectent la population ainsi que ses employés. Nous sommes à tout jamais à la merci des autres.

— Mais les gens *savent* que le duc règne sur eux. Tous ceux qui sont à son service l'ont choisi. Il n'y a guère que les esclaves qui n'ont pas le choix. Et pourtant, tu proposes à tous les habitants de Manfort de ne pas leur laisser le choix.

— Attends, intervint Arlian en fronçant les sourcils, me compares-tu à un esclavagiste pour me faire enrager ou penses-tu réellement que je puisse accepter cet argument spécieux ? Personne n'a choisi de vivre sous le joug des dragons. Personne n'a choisi le duc actuel. Personne ne peut dire au seigneur Zanère quelles marchandises il doit transporter dans ses navires, même si cela peut conduire l'ensemble des habitants de Lorigol à la famine. Noir, crois-tu vraiment que si je mettais aujourd'hui un terme à tout cela, la vie pourrait reprendre son cours normal, comme si rien ne s'était passé ? Enziette est mort et ses secrets ont été révélés. Je vais devoir en subir les conséquences, comme tout un chacun. Le seigneur Hardior a tort de penser que ma mort permettrait de rétablir les choses comme elles étaient.

— Tu pourrais te débarrasser de ces armes et promettre aux dragons de taire leurs secrets tant qu'ils demeureront dans leurs cavernes. Tu pourrais rester à Fond-du-Creux et ne jamais retourner à Manfort. Tu pourrais faire en sorte de réconcilier les membres de la Société du Dragon.

— Il est trop tard pour garder les secrets des dragons.

— Vraiment ? Balbutiement t'a raconté les mensonges que l'on colporte à ton sujet. Des rumeurs apparaissent dans toute la ville, comme des champignons après la pluie, et elles disparaissent aussi rapidement. D'ici à un an, à part les cœurs de dragon, personne ne se souviendra de la façon dont Clou a trouvé la mort.

Arlian ne répondit pas immédiatement. Le chariot poursuivait son chemin dans les ornières de la route, et les bœufs avançaient d'un pas lent mais régulier.

— Rien ne te permet de l'affirmer, finit-il par répondre. Il est sans doute trop tard. Les dragons ont peut-être déjà quitté leurs refuges, et ils méritent de mourir... tous.

— Tu vas donc poursuivre ta quête de vengeance, même si, pour cela, tu dois causer la destruction de Manfort et la ruine des Terres des Hommes.

— En effet.

Ce fut au tour de Noir de marquer une pause avant de poursuivre, mais il finit par dire :

— Tu vas donc laisser la Société du Dragon se désagréger...

— Je ne pense pas pouvoir l'en empêcher.

— Cela risque d'avoir de terribles conséquences pour Manfort. As-tu déjà songé à ce qui pourrait la remplacer ?

Arlian sursauta lorsque le chariot heurta une bosse.

— Pardon ?

— La Société du Dragon est peut-être constituée d'une brochette de salauds au cœur de pierre, Ari, mais elle a permis à Manfort de rester en paix et unie pendant plus de six cents ans. Si tu réduis l'organisation à néant, ou si elle s'autodissout, qui dirigera la ville ? Penses-tu que le duc pourrait accomplir la tâche pour laquelle il est né sans Enziette ni Hardior pour le guider ? Et si les cœurs de dragon périssent sans laisser d'héritiers, le duc deviendra mille fois plus riche qu'il l'est aujourd'hui. Penses-tu que ce soit une bonne chose ?

— Attends-tu de moi que je mène une véritable insurrection contre lui ? demanda Arlian. Il s'agit du duc de Manfort, seigneur de guerre des Terres

des Hommes.

— Il s'agit surtout d'un imbécile.

— Certes, tu n'as pas tort. Mais c'est le duc. Je suis sûr qu'il parviendra à trouver de nouveaux conseillers, comme il l'a toujours fait. La seule différence, c'est que ce ne seront pas des cœurs de dragon.

— Tu souhaites donc remplacer des sorciers au cœur de dragon ayant acquis une certaine sagesse au cours des siècles par des hommes ordinaires ?

— C'est en effet mon intention, répondit Arlian.

— Tu as une meilleure opinion que moi de mes semblables.

Arlian esquissa un sourire en coin.

— Non, répondit-il. J'ai simplement une très mauvaise opinion des sorciers au cœur de dragon. (Puis son sourire se dissipa, et il prit un air songeur.) Qu'est-ce qui remplacerait la Société du Dragon ? Des hommes et des femmes ordinaires. Qui d'autre ?

Noir le regarda, mais il conserva le silence. La conversation prit fin et les deux hommes demeurèrent silencieux. Arlian paraissait ailleurs, visiblement préoccupé.

En fait, il réfléchissait à l'avenir de la Société du Dragon. Pas à l'organisation en tant que telle, mais à ses membres. Si l'on permettait à leur sang contaminé d'arriver à maturité, ils deviendraient des dragons, et des cadavres si on l'en empêchait. Mais n'y avait-il pas une troisième possibilité ?

Noir avait demandé par quoi la Société du Dragon serait remplacée à la tête de Manfort. De simples mortels prendraient certainement la place de ses membres actuels, et les Terres des Hommes iraient de l'avant. Était-il possible d'imaginer quelque chose de semblable à une échelle plus personnelle ?

Il s'était déjà demandé s'il était possible de se débarrasser du sang vicié responsable de la nature même des cœurs de dragon. Il savait que la sorcellerie était impuissante dans ce domaine. En était-il de même de la magie brute du sud ?

La magie arithéienne serait-elle capable de remplacer un cœur de dragon par un cœur humain ?

Cette nuit-là, dans la rue, devant une auberge du village d'Orme-Aïeul, dès que la caravane fut sécurisée pour la nuit, Arlian s'entretint avec les Arithéiens.

— Lorsque vous reviendrez, dit-il, je souhaiterais que vous m’apportiez certaines choses.

— Des philtres d’amour ? demanda Thirif en souriant.

— Non, répondit Arlian en secouant la tête. Je ne parle pas de marchandises à vendre. Vous savez mieux que moi ce qui se vend, maintenant que vous avez passé tout ce temps à Manfort, et je m’en remets à votre jugement pour effectuer un choix des plus judicieux. J’ai cependant un ou deux problèmes à régler, et je vais avoir besoin de magie : je ne vois aucun moyen d’en venir à bout.

— De quoi s’agit-il ? demanda Isein.

— Tout d’abord, il me faut un moyen de guider une lance droit vers le cœur d’un dragon.

Les Arithéiens échangèrent un regard.

— Vous en avez déjà parlé à Manfort, dit Thirif. Nous en avons discuté entre nous. Nous pensons que c’est faisable, mais nous devons d’abord en référer à nos anciens, à la maison de Déri.

— Très bien, dit Arlian en hochant la tête. En ce qui concerne mon autre sujet de préoccupation... je crois que je vais devoir faire appel à un médecin.

— Êtes-vous malade ? demanda Isein d’un ton inquiet.

— Non, je... eh bien, je le suis peut-être. Mais je vais avoir besoin d’un magicien capable de vider un homme de son sang, sans doute jusqu’à ce que son cœur cesse de battre, tout en le maintenant en vie. S’il est possible de remplacer du sang corrompu avec du sang sain...

Les magiciens demeurèrent silencieux durant un long moment, puis Thirif finit par prendre la parole :

— Je n’ai jamais entendu dire qu’une telle chose était possible.

— Est-ce impossible ?

— Je l’ignore.

— Faites des recherches, dit Arlian. Je vous en prie. Parlez-en à toutes les personnes en Aritheï susceptibles de le savoir. Pas seulement au sein de la maison de Déri, mais aux membres des onze maisons, même à ceux de la maison de Slihar. Je paierai en argent, en améthystes ou avec tout ce que vous voudrez. C’est plus important pour moi que tout le reste réuni.

— Nous nous renseignerons, répondit Isein.

Arlian hocha la tête.



— Très bien, dit-il avant d'ajouter : Si vous mettez la main sur de tels sortilèges, revenez me voir immédiatement, même si, pour cela, vous devez abandonner tout le reste. Et apportez-en suffisamment pour que cela puisse servir de nombreuses fois, si c'est possible.

— Comme vous voudrez, répondit Isein en le saluant d'un mouvement de la tête.

— Parfait ! (Arlian leva les yeux vers le ciel nocturne – les étoiles étaient masquées par les nuages – puis il porta son regard sur l'auberge.) Allons dîner et nous reposer tant que nous le pouvons.

Il pénétra dans l'établissement.

À l'aube, ils se remirent en route sous un ciel couvert, et la journée se déroula sans anicroche, malgré une chaleur accablante.

## À LA MINE

Arlian se rendit compte avec surprise, tandis que la caravane descendait la rue principale poussiéreuse de Fond-du-Creux, qu'il n'avait jamais vu cet endroit. Il avait passé sept ans dans les mines, mais il n'avait jamais mis les pieds dans cette bourgade, pourtant située à moins de un kilomètre.

Le bourg, niché dans une vallée encaissée, n'était qu'un enchevêtrement de rues étroites et bondées, bordées de constructions à moitié en bois. Il n'y avait pas de marché découvert, pas de place... mais il y avait une auberge, naturellement. Une localité qui vivait de la production de ses mines ne pouvait guère se passer d'infrastructures destinées aux clients. Arlian conduisit les bœufs fatigués en direction de l'auberge, et lorsque le chariot s'immobilisa près de la porte d'entrée avec force grincements, il en descendit, le dos de sa chemise trempé de sueur.

Il laissa son chapeau dans le chariot et la caravane l'attendit dans la rue tandis que Noir et lui pénétrèrent dans l'établissement. Il demeura près de la porte, montrant des signes d'impatience, Noir se tenant à ses côtés, jusqu'à ce que le patron daigne les remarquer.

— Puis-je vous être utile, monseigneur ? demanda l'aubergiste en ôtant des miettes de son tablier.

— Je suis à la recherche d'un vieil homme du nom de Lithuil, qui gère une mine non loin d'ici, dit Arlian.

L'aubergiste parcourut du regard les clients qui se trouvaient dans la salle puis haussa les épaules.

— Je le connais, mais il n'est pas là.

— Où pourrions-nous le trouver, alors ?

— Ses bureaux se trouvent rue des Alezans : la deuxième rue sur la gauche, par là, expliqua-t-il en agitant un doigt.

— Je vous remercie.

Arlan se retourna et s'éloigna.

Un quart d'heure plus tard, Arlian se retrouva face au Vieil Homme pour la première fois depuis près de dix ans – de l'autre côté d'un bureau encombré dans une pièce poussiéreuse, cette fois, et non dans une galerie taillée dans la roche. Durant un moment, il fut submergé par la crainte irrationnelle que le Vieil Homme le reconnaisse et le renvoie à la mine, mais il parvint à se ressaisir. Après tout, comment Lithuil pouvait-il reconnaître ce garçon de onze ans dépenaillé alors qu'il avait en face de lui un jeune seigneur élégant ?

Toutefois, Arlian reconnut parfaitement le Vieil Homme, même s'il paraissait bien plus âgé et qu'il avait perdu du poids. Il avait le même visage marqué par les ans et la même longue barbe, mais ses rides étaient plus profondes et son embonpoint n'était plus aussi impressionnant.

Soit cela, songea Arlian, soit il avait exagéré sa corpulence dans ses souvenirs.

Par le passé, cet homme l'avait porté dans l'obscurité de la mine et l'y avait abandonné pour qu'il extraie la galène des parois rocheuses des galeries et la transporte dans des chariots jusqu'à un puits.

Désormais, ce même homme lui disait :

— C'est un grand honneur pour moi de vous rencontrer, seigneur Obsidien. Quelle chance que je me sois trouvé en ville aujourd'hui ! D'habitude, je me serais trouvé à la mine, mais des affaires urgentes...

— Oui, j'en suis sûr, l'interrompit Arlian.

Il ne supportait pas d'entendre cette voix le flatter, alors qu'il se rappelait parfaitement qu'elle l'avait tyrannisé.

— Je dois également m'occuper d'affaires urgentes ici même, poursuivit-il. Je présume que vous savez que je détiens désormais les quatre cinquièmes des parts de votre mine...

— J'en ai entendu parler..., commença Lithuil.

— Cela signifie que vous travaillez pour moi, l'interrompit de nouveau Arlian. Je vous ai fait parvenir des instructions pour que vous rassembliez des améthystes telles que celle-ci. (Il désigna le pendentif en argent sur

lequel était sertie la plus grosse des pierres que le pauvre Hathet lui avait remises bien longtemps auparavant.) Sont-elles prêtes ?

Lithuil écarta les mains, paumes vers le haut.

— Oh, eh bien, monseigneur, nous n'avons pas encore eu le temps de déterminer le prix des pierres, et les mineurs m'ont déclaré qu'ils avaient eu énormément de mal à en trouver...

Il haussa les épaules et sourit pour s'excuser.

Arlian le dévisagea durant un moment.

— Mon message n'était-il pas suffisamment clair ? demanda-t-il sèchement.

Le sourire disparut du visage de Lithuil.

— Je ne...

— Je vous ai fait dire que j'en avais besoin et que vous deviez vous mettre à leur recherche sur-le-champ, s'emporta Arlian. Êtes-vous en train de me dire que vous n'en avez trouvé *aucune* ?

— Monseigneur, je n'avais même jamais entendu parler de ces pierres avant de recevoir vos messages, se défendit Lithuil. J'ignorais que l'on pouvait trouver ces cristaux violets dans le minerai. J'ai suivi vos instructions, j'ai ordonné aux mineurs d'en chercher et de les remonter avec le minerai, mais, pour le moment, on ne m'a rien livré.

— Et qu'avez-vous proposé aux mineurs, en échange ?

Lithuil cilla.

— « Proposé » ? Monseigneur, ce sont des esclaves ! Je leur ai *ordonné* de me faire parvenir les pierres violettes.

Arlian le regarda fixement, se souvenant des années qu'il avait lui-même passées dans les galeries. Aucun des mineurs n'aurait fait quoi que ce soit pour satisfaire ses maîtres simplement parce qu'on le lui avait ordonné. Ou plutôt presque aucun, et l'on aurait rappelé à ceux qui auraient tenté de le faire la folie de leur geste. Si l'un d'eux avait rapporté quelques améthystes à la trémie, un autre mineur se serait assuré qu'elles ne parviennent jamais à la surface.

En fait, cette démonstration de bêtise aurait eu des conséquences irrévocables.

— Y a-t-il eu plus de décès qu'à l'accoutumée depuis que vous leur avez demandé de chercher ces pierres ? demanda-t-il.

Lithuil pencha la tête de côté.

— Plus qu'à l'accoutumée ? Pas vraiment. Il y en a eu, naturellement. Deux hommes ont été tués au cours de rixes. Pourquoi ? Ces pierres sont-elles donc censées porter malheur ?

— Non, répondit Arlian en secouant la tête. Ce serait plutôt le contraire. Elles peuvent protéger leurs possesseurs de certains types de sortilèges.

— Alors pourquoi est-ce que...

— Allons à la mine, l'interrompit de nouveau Arlian qui ne se trouvait plus la patience d'écouter ce vieillard antipathique. Je souhaite m'entretenir avec vos esclaves.

En fait, il désirait faire bien plus que discuter avec eux.

— Il est tard, monseigneur, il va bientôt être l'heure de dîner, protesta Lithuil. Consultons les livres de comptes ce soir, vous verrez ainsi comment se porte la mine, et attendons demain pour...

— Rendons-nous immédiatement à la mine, dit Arlian sans élever la voix mais d'un ton qui empêchait toute contestation.

Lithuil dévisagea Arlian et ne dit plus un mot.

Environ une heure plus tard, Arlian, Lithuil, Noir et quatre gardes de la caravane choisis avec soin arrivèrent à l'entrée de la mine. Arlian regarda attentivement la lourde porte de bois qui barrait l'ouverture sombre de la galerie, se remémorant la dernière fois où il l'avait vue.

Il retrouvait alors la lumière du jour après avoir passé sept ans dans les ténèbres. Revêtu de haillons et muni d'un sac d'améthystes, il était totalement démuné, mais il avait recouvré la liberté grâce à deux frères, Linnas et Énir, après avoir sauvé la vie du second.

Énir, également connu sous le nom de Main-Sanglante, était alors l'un des surveillants de la mine, et Linnas un garde.

Lithuil ouvrit la porte et s'écarta de l'entrée afin que le seigneur Obsidien puisse pénétrer dans la mine. Arlian marqua un temps d'hésitation, imaginant un instant que le Vieil Homme puisse refermer la porte derrière lui une fois qu'il serait à l'intérieur. Mais Noir et les gardes feraient en sorte que cela ne se produise pas. Il n'était plus un jeune garçon à moitié affamé ; il était le seigneur Obsidien. Il franchit le seuil de la porte.

Lithuil le suivit, puis Noir et les gardes en firent autant.

Le passage rocheux était éclairé par quelques torches espacées, fixées sur les parois. Elles diffusaient un peu de lumière, mais, à cause d'elles, l'air était envahi de fumée. Même avec les torches, cependant, il faisait plus frais à l'intérieur qu'à l'extérieur, où la chaleur estivale était écrasante.

Arlan se souvint du système. Plus bas, dans la galerie, les torches laissaient place à des lampes à huile, et celles-ci, ainsi que les torches, étaient allumées avant chaque changement d'équipe, pour des raisons de commodités pour les gardes, les surveillants et les transporteurs de minerai, mais surtout parce que les mules qui tractaient les chariots n'appréciaient guère l'obscurité. Les gardes allumaient les torches en descendant le long de la galerie, précédant les chariots vides, remplaçaient les tisons et les mèches trop usés et remplissaient les lampes qui avaient besoin d'huile.

Un roulement devait être en train de se produire, tout comme la première fois où on l'avait fait descendre dans le puits, bien des années auparavant.

— Combien de personnes travaillent pour vous, ici ? demanda-t-il à Lithuil alors que le groupe d'hommes progressait dans la galerie.

— Nous employons deux surveillants, deux gardes et six muletiers, répondit le Vieil Homme.

Naturellement, il ne fit pas allusion aux esclaves.

— Très efficace, dit Arlian. Et faites-vous pleinement confiance à ces hommes ?

— Je leur fais *suffisamment* confiance.

— Les surveillants actuels travaillent ici depuis longtemps ?

Surpris, le Vieil Homme lui jeta un coup d'œil.

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

Arlan haussa les épaules.

— Par simple curiosité. Je m'intéresse à la façon dont les gens vivent, et un tel travail, passer ses journées dans l'obscurité avec des esclaves... Eh bien, je serais curieux de savoir s'il s'agit d'un emploi qu'ils peuvent conserver toute leur vie ou s'ils ne le supportent plus après un certain temps.

Il n'avait pas l'intention de lui expliquer qu'il souhaitait savoir si Renverse-Lampe, le sadique qui lui avait rendu sa vie d'esclave encore plus difficile à supporter, travaillait toujours là et s'il pouvait servir de cible à sa vengeance.

— Ça dépend, monseigneur, répondit le Vieil Homme. Nous avons des hommes qui ont passé leur vie en tant que surveillants, et d'autres qui ont rapidement changé de métier.

— Et les deux surveillants actuels ? Travaillent-ils ici depuis longtemps ?

Il savait que Main-Sanglante avait commencé à travailler à la mine dix ans auparavant et Renverse-Lampe environ six ans. Mais il ignorait s'ils étaient toujours là.

Et il ne pouvait pas les appeler par leurs noms : Main-Sanglante et Renverse-Lampe étaient des surnoms que les esclaves leur avaient donnés, et Lithuil les connaissait vraisemblablement sous un autre nom. Arlian savait que Main-Sanglante s'appelait en réalité Énir, mais il ignorait le véritable nom de Renverse-Lampe.

Lithuil fit la grimace.

— Non, dit-il. Nous avons été victimes d'un regrettable incident l'an dernier : l'un des surveillants s'est fait assassiner par les esclaves, et l'autre a démissionné. Nous avons donc dû en recruter deux nouveaux. L'un d'eux ne faisait pas l'affaire, donc... bref, l'un des surveillants est là depuis un an, et l'autre sept ou huit mois.

Arlian parvint à se contenir.

— Il s'est fait assassiner ?

— Apparemment, répondit Lithuil en haussant les épaules. Nous ne savons pas trop.

— Que s'est-il passé ?

— L'autre surveillant, un homme du nom d'Énir, arrivait pour prendre son service, et celui qui est mort n'est pas ressorti de la mine. (Arlian réprima un soupir de soulagement. Main-Sanglante avait survécu.) Énir est descendu pour voir ce qui se passait, et il a retrouvé la dépouille de Klorikor. Les esclaves ont tenté de lui expliquer qu'il avait été victime d'un accident, mais Énir m'a dit qu'il semblait avoir été battu puis étranglé à l'aide de son propre fouet.

— C'est fâcheux, dit Arlian sans pouvoir s'empêcher de penser que Renverse-Lampe l'avait bien mérité.

Cela répondait également aux questions qu'il se posait à propos de la façon dont il allait pouvoir se venger. Les autres mineurs s'en étaient chargés pour lui.

Il partait bien sûr du principe que c'était Renverse-Lampe qui s'était fait tuer.

— Et celui qui est mort, depuis combien de temps travaillait-il ici ? demanda-t-il.

— Oh, cinq ou six ans, il me semble.

Il s'agissait bien de Renverse-Lampe.

— Et qu'est-il advenu des esclaves responsables de sa mort ? demanda Arlian.

Lithuil ne répondit pas immédiatement. Arlian lui jeta un coup d'œil et le sentit soudain frissonner. Avait-il fait tuer l'ensemble des esclaves en représailles ?

— Nous n'avons jamais pu déterminer qui étaient les responsables, finit par répondre le Vieil Homme. Énir est remonté, et nous les avons laissés sans surveillance et sans nourriture. Nous leur avons fait savoir qu'ils n'auraient plus rien à manger ni à boire tant que le responsable de la mort de Klorikor ne se dénoncerait pas. Mais ils n'ont jamais cessé de prétendre que la cause de sa mort était accidentelle, et nous ne pouvions nous permettre de *tous* les laisser périr. Donc, après quelques jours, nous avons cédé. C'est ce jour-là qu'Énir a donné sa démission, plutôt que de risquer sa vie en bas.

— Mais vous avez trouvé de nouveaux surveillants ?

Lithuil acquiesça.

— Nous ne leur avons pas dit ce qui était arrivé à Klorikor.

Arlian songea que les nouveaux venus devaient en avoir été informés, depuis le temps. Les mineurs avaient dû leur dire, si personne d'autre ne l'avait fait auparavant. Cela devait certainement expliquer pourquoi l'un d'entre eux n'avait pas « fait l'affaire ».

Noir s'éclaircit la voix.

— Excusez-moi, monsieur, dit-il. Vous avez dit qu'Énir vous avait décrit les blessures que Klorikor avait reçues. Personne d'autre n'a vu le corps ? Vous-même, ne l'avez-vous pas vu ?

— Euh...

Lithuil jeta un coup d'œil gêné à Arlian.

— Parlez, monsieur, le pressa celui-ci. Vous n'espérez tout de même pas pouvoir me dissimuler quoi que ce soit ?

Il croisa le regard de Lithuil et le dévisagea attentivement.

— Eh bien, Énir est parti un peu précipitamment après avoir vu la dépouille, expliqua Lithuil. Il ne l'a pas remontée avec lui. Il l'a laissée en bas. Et puis... eh bien, comme je vous l'ai dit, nous avons décidé de ne plus nourrir les esclaves.

Arlian trébucha et manqua de tomber sur le sol de pierre pourtant régulier. Il se rappela comment c'était, en bas. Ils étaient perpétuellement



affamés, car tous légèrement sous-alimentés. Il pouvait être atroce de manquer ne serait-ce qu'un seul repas.

Il comprit ce qu'il était advenu du corps de Renverse-Lampe.

— Ils l'ont dévoré, soupira Noir.

Lithuil acquiesça d'un air triste. L'un des gardes eut un haut-le-cœur.

— C'est *très* fâcheux, dit doucement Arlian bien que, en fait, cela paraisse étrangement lui convenir.

Il se demanda s'il aurait pu lui-même prendre part à cette atrocité, s'il s'était encore trouvé à la mine, ou s'il aurait préféré rester affamé.

— Nous n'avions jamais songé qu'ils étaient aussi pervers, se défendit Lithuil. Aucun de nous n'aurait pu croire que c'était possible !

Arlian ne trouva rien à répondre, et il devenait de plus en plus difficile de s'exprimer, de toute façon, puisque les chariots de minerai remontaient la galerie, juste devant eux. Le cliquetis des harnais et le craquement des roues sous le poids du chargement se répercutaient contre les parois rocheuses.

Les six hommes s'écartèrent sur un côté du tunnel afin de laisser passer les chariots. Les muletiers les regardèrent d'un air surpris, mais ils gardèrent le silence.

Quelques minutes plus tard, ils atteignirent le bord du puits, où des cordes et des poulies étaient suspendues à une lourde structure de bois et de métal, le tout permettant de hisser des tonnes de minerai à la fois. Un seul garde, vêtu de cuir, était appuyé contre une poutre de soutènement. Il s'écarta à l'arrivée impromptue du groupe de visiteurs. Il reconnut Lithuil et ne posa aucune question à propos de la présence des étrangers. Son travail consistait à s'assurer que les esclaves demeurent en bas et non à empêcher son employeur d'amener des invités.

Arlian prit une profonde inspiration. En bas de la galerie, l'air était frais et il régnait une odeur de poussière et de roche. S'il avait ignoré ce qu'il y avait en bas du puits, cela aurait pu lui paraître agréable et paisible par rapport à la chaleur extérieure. Mais il se trouvait à la limite du monde libre, songea Arlian en penchant la tête par-dessus les poutres et les cordages et en regardant la lueur vacillante des lampes à huile, en contrebas. Cinq mètres plus bas, c'était l'univers étriqué et obscur des esclaves de la mine.

Et puisque l'on venait juste de hisser le minerai, les esclaves devaient être en train de se repaître de la nourriture qu'on leur avait fournie en

échange de leur travail. La plupart d'entre eux, sans doute la totalité, devaient encore se trouver à proximité du puits.

Arlian s'approcha du bord du puits et hurla :

— Vous, les mineurs ! Écoutez-moi !

— Monseigneur ! protesta Lithuil d'un air stupéfait.

Une voix lui répondit, quelque part en dessous de lui.

— Vous êtes qui, vous ?

— Je suis le seigneur Obsidien, s'écria Arlian en faisant mine de ne pas voir Lithuil. Je suis le principal propriétaire de cette mine, et je souhaiterais que vous écoutiez tous attentivement ce que j'ai à vous proposer.

— Monseigneur, ce n'est pas...

— Silence ! ordonna Arlian à Lithuil sans même le regarder. Noir, fais-le taire. Tranche-lui la gorge, si nécessaire.

Arlian entendit le bruit caractéristique de l'acier glissant sur le cuir, et Lithuil cessa de protester. D'un bref coup d'œil, il vit que les gardes de la caravane tenaient également celui de la mine en respect. L'un d'eux, un homme du nom de Surineur, aux côtés duquel Arlian avait combattu deux ans auparavant dans la Désolation, avait plaqué la lame de son épée contre la gorge du garde de la mine.

— Vous tous, hurla Arlian, on vous a demandé, il y a un mois de cela, de ramasser des pierres violettes, des améthystes, et de les faire remonter avec le minerai. Aucune de ces pierres ne nous est encore parvenue. Je ne peux pas vous en vouloir... que vous a-t-on proposé en échange ?

— Rien du tout ! répondit un mineur plus courageux que les autres.

— Exactement. Mais ces pierres ont énormément de valeur pour moi, et je vais vous proposer en échange quelque chose d'aussi précieux. Vous êtes des hommes comme les autres, et je suis certain que vous avez mis les améthystes de côté, même si vous ne nous les avez pas remises. Soit. Mais faites-les-nous parvenir *immédiatement*, et si, *collectivement*, vous faites remonter une centaine de pierres de taille acceptable, suffisamment grosses pour que je puisse les utiliser, vous serez *tous* affranchis.

Lorsque l'écho de sa voix s'estompa, il y eut un moment de silence. Puis Lithuil s'offusqua.

— Vous ne pouvez pas me faire ça !

— Si, répondit Arlian en se tournant vers lui, la main sur la poignée de son épée, j'en ai parfaitement le droit.

— Mais ce ne sont pas vos esclaves ! Ils sont à moi !

— C'est moi qui vous les paie.

Arlian afficha un petit sourire désagréable. C'était sa façon de se venger du Vieil Homme. Il se retourna ensuite vers le puits et s'écria :

— J'oubliais... Si l'un d'entre vous meurt avant que vous m'ayez remis les cent pierres, le total requis montera à cent dix ! Chaque mort augmentera le nombre de pierres de dix. Si vous vous les volez entre vous, assurez-vous que votre victime survive ! De toute façon, vous ne pourrez rien faire de ces pierres ; elles n'intéressent que moi et, en échange, je ne vous donnerai rien d'autre que votre liberté. Je me moque de savoir qui en a trouvé, et en quelle quantité : c'est vous tous ou personne. Plus vite vous rassemblez ces cent pierres, plus vite vous pourrez partir d'ici ! Maintenant, dites-moi combien vous en avez.

Il y eut un murmure, en contrebas, mais personne ne répondit de façon intelligible.

— Très bien, vous n'êtes pas encore prêt à me le dire, dit Arlian. Je serai de retour ici même avec un seau au prochain changement d'équipe, et vous pourrez y déposer les améthystes. Nous verrons alors ce que nous avons.

Arlian afficha un sourire narquois et gêné à l'idée de leur faire remplir un simple seau. Habituellement, les mineurs devaient remplir une gigantesque trémie deux fois par jour, mais, pour lui, le contenu de ce seau aurait plus de valeur qu'une dizaine de ces trémies.

Ensuite, Arlian se retourna et remarqua qu'il était en train de trembler. Il n'était pas à proprement parler effrayé par le fait de revenir en ces lieux, mais il avait l'impression d'être tirailé, comme s'il ne savait plus s'il était Arlian l'esclave ou le seigneur Obsidien, propriétaire de la mine.

— Partons d'ici, maintenant, dit-il aux autres en indiquant le sommet de la galerie.

Lithuil s'apprêta à protester davantage, mais il se ravisa et referma la bouche avant d'avoir prononcé la moindre parole. Le garde de la mine hésita.

— Vous restez ici, lui ordonna Noir.

Il lui obéit, et les six autres remontèrent péniblement la galerie qui menait vers la surface.

## UN ESPION DÉMASQUÉ

Arlan et ses compagnons prirent un repas tardif à l'auberge de Fond-du-Creux. Lithuil se garda bien de leur proposer de dîner chez lui, comme il était de coutume, et Arlian s'abstint d'exiger quoi que ce soit. Il savait que le traitement qu'il avait fait subir au Vieil Homme à la mine, si satisfaisant soit-il, avait fait voler le protocole en éclats. Un seigneur qui avait menacé un subalterne de la pointe de son épée et qui s'était arbitrairement arrogé le droit d'affranchir des esclaves ne pouvait s'attendre à bénéficier de l'hospitalité qui était habituellement de mise envers une personne de son rang.

Cela n'ennuyait pas Arlian le moins du monde. Il avait assez vu Lithuil et il préférait dîner avec les siens.

Les quatre magiciens arithéiens, Thirif, Shibielle, Qulu et Isein s'installèrent ensemble à une table et se mirent à converser dans leur propre langue. Les gardes s'étaient rassemblés autour de trois autres tables, tandis que Noir, Arlian et Preste-Main mangeaient dans un recoin de la salle.

En tant que seigneur et chef de caravane, Arlian aurait pu demander à prendre son repas dans sa chambre, mais il préférait dîner dans la salle commune, en compagnie des autres. Il se laissa toutefois tenter au point de commander des côtelettes de porc au lieu des saucisses grasses qui figuraient au menu de l'auberge.

Tout en piquant un morceau de côtelette et en le portant à ses lèvres, il se remémora la conversation qu'il avait eue à la mine et se souvint du sort

qui avait été réservé à Renverse-Lampe. Son assiette lui parut subitement bien moins appétissante.

Il engouffra néanmoins sa bouchée, la mâcha consciencieusement, puis, afin de se changer les idées, il parcourut la salle du regard et s'arrêta sur les tablées des gardes enjoués et volubiles. Il demanda à Preste-Main :

— Comment ça se passe avec les hommes qu'on a recrutés ? C'est une bonne équipe ?

Preste-Main jeta un coup d'œil par-dessus son épaule puis haussa les épaules.

— Ça va, répondit-il. Ils pensent que vous êtes fou d'avoir recruté autant de gardes pour seulement huit chariots.

— C'est probablement le cas, dit instinctivement Arlian.

— As-tu déjà eu l'occasion de travailler avec eux ? demanda Noir.

— Pas avec tous, répondit Preste-Main. Vingt personnes, ça fait du monde ! Il y en a quatre ou cinq que je n'avais jamais vus.

— Tu penses qu'ils vont se battre ou s'enfuir ?

Noir but une gorgée de bière après avoir posé sa question, sans pour autant quitter Preste-Main des yeux.

— Oh, ils se battront, pour la plupart, répondit Preste-Main en soulevant sa propre chope. Il y en a un dont je ne suis pas tout à fait sûr... il est du genre à avoir un peu trop d'imagination. Il pourrait se dire que recevoir une épée dans le ventre peut être douloureux et décider de ne pas courir ce risque. (Il but une petite gorgée de bière et fit la grimace.) Je crois bien qu'elle est coupée à l'eau.

— Probablement, reconnut Arlian. Ce garde dont tu parles, qu'est-ce qui te fait penser qu'il a trop d'imagination ?

— Oh, parce qu'il est sans cesse en train de poser des questions, monseigneur. C'est un signe qui ne trompe pas, c'est quelqu'un qui réfléchit plus que la moyenne ! Et les questions qu'il pose ne sont pas d'ordre pratique, comme celles qui pourraient nous préoccuper, Noir ou moi.

— Vraiment ? Quel genre de questions pose-t-il ?

— Eh bien, des tas de questions sur notre destination, pour savoir si nous nous rendons vraiment en Arithei, si nous avons l'intention de marquer des arrêts le long du trajet, s'il y a des dragons en Arithei... Il ne parle pas des bandits, d'ailleurs, ou de quoi que ce soit d'autre ! J'avais pourtant déjà expliqué aux hommes, quand Noir et moi les avons recrutés,

que nous pourrions avoir affaire à de la magie du sud, mais il n'a posé aucune question là-dessus, il a explicitement évoqué les dragons.

— D'une façon ou d'une autre, il semblerait que, dans l'esprit des gens, tu sois définitivement associé aux dragons, lui fit remarquer Noir.

— Hum...

Arlan prit une nouvelle bouchée de côtelette.

— J'ignore ce qu'il en est des autres, seigneur Ari, mais pour ce type-là, vous avez manifestement un rapport avec les dragons ! Ou peut-être est-il simplement obsédé par ces créatures. Il a même demandé s'il y en avait qui étaient assoupies dans les mines, ici, à Fond-du-Creux !

Arlan cilla et reposa son couteau. Tout cela lui semblait bien étrange. Cette question, d'une façon ou d'une autre, lui paraissait déplacée. Pourquoi quelqu'un penserait-il qu'il pourrait y avoir des dragons à Fond-du-Creux ? Oh, Arlian s'était parfois posé la question, lorsqu'il travaillait à la mine ; il s'était imaginé que des mineurs pourraient déboucher sur l'une des cavernes où les dragons étaient assoupis, mais, en réalité, rien ne pouvait justifier qu'il y ait de telles cavernes dans la région.

Et pourquoi un garde de caravane devrait-il s'en inquiéter ? Il n'était en rien concerné par les mines ou les dragons...

D'ailleurs, pour quelle raison pouvait-on faire preuve d'un intérêt aussi malsain pour les dragons ? Habituellement, les gens *évitaient* d'y faire allusion, car ils pensaient que cela pouvait les attirer ou, tout du moins, que ça portait malheur.

— Qui est cet homme ? demanda Arlian.

— Il se fait appeler Poteau, répondit Preste-Main en désignant l'un des gardes, deux tables plus loin.

— Poteau ? répéta Noir en grommelant. J'imagine que c'est censé impressionner les filles, mais je ne suis pas sûr que ce soit la preuve d'une grande intelligence !

— Au moins, il ne s'appelle pas Dragon, dit Arlian. Il semblerait pourtant qu'il soit plus préoccupé par eux que par les filles.

— Ça et la sorcellerie, approuva Preste-Main. J'ai essayé de lui expliquer que la magie du sud n'en était pas, mais il n'a pas semblé comprendre, ou alors, il s'en fichait éperdument. Il n'a rien voulu entendre sur les Régions Limitrophes ou les monts Rêveurs, il m'a juste demandé si l'on y croiserait des dragons. Je voulais savoir tout ce que les Arithéiens pouvaient nous dire à propos de cette expédition, mais Poteau ne se sentait

pas concerné. Seules les choses les plus étranges paraissaient l'intéresser ! Il a demandé quel âge vous aviez vraiment, monseigneur, comme si ça pouvait avoir une quelconque importance ! Et comme s'il ne pouvait pas le deviner lui-même en vous regardant !

Arlan regarda fixement Preste-Main, l'air suspicieux. Toutes ces étranges questions semblaient s'inscrire dans un motif plus général. Il se retourna de nouveau pour jeter un coup d'œil vers Poteau.

— Lequel est-ce ? demanda-t-il.

— Là-bas, répondit Preste-Main, celui en bleu.

Arlan l'examina du mieux qu'il le pouvait sous cet angle, et il en conclut que non, il ne connaissait pas cet homme.

— Je voudrais lui parler, dit Arlian. Amène-le à mon chariot après dîner.

— Comme vous voudrez, répondit Preste-Main.

Noir demeura silencieux, mais il haussa les sourcils à l'attention d'Arlan.

— Je soupçonne ce Poteau d'avoir un autre employeur, expliqua calmement Arlian.

— C'est une possibilité intéressante, dit Noir.

Une fois le repas achevé, Arlian retourna à son chariot, mais il marqua un temps d'arrêt sur le pas de la porte de l'auberge pour s'assurer que Preste-Main était bien allé parler à Poteau.

Puis il tourna les talons et quitta l'établissement.

Il faisait chaud et humide, à l'intérieur de l'auberge, et il y régnait une légère fumée. Arlian avait espéré pouvoir trouver un peu de fraîcheur dans l'air nocturne, mais l'atmosphère était toujours aussi suffocante et moite, malgré l'heure tardive. Le soleil était couché depuis bien longtemps, mais il était impossible de distinguer la lune ou les étoiles. Le ciel était couvert comme rarement.

*Sale temps, songea Arlian se dirigeant d'un pas lourd vers la caravane. Chaud et couvert...*

*Un temps de dragon.*

Il s'immobilisa et leva les yeux vers le ciel.

Il aurait fini par y penser, de toute façon, se dit-il, mais les questions de Poteau à propos des dragons lui avaient sans doute mis la puce à l'oreille. Oui, il s'agissait bien là d'un temps de dragon.

Il se retourna et jeta un dernier coup d'œil en direction de l'auberge. Des hommes en sortaient, mais il ne put dire de qui il s'agissait à cause de

l'obscurité. Il se hissa sur le siège du cocher du chariot de tête et attendit dans le noir, sans prendre la peine d'allumer la lanterne qui pendait à côté de sa tête.

Il jeta un coup d'œil derrière lui, à l'intérieur du chariot, sur les lances et les armes qui y étaient entassées. Avec ce temps, il était probable qu'il ait bientôt besoin de s'en servir, songea-t-il. Elles étaient *toutes* là, mais c'était à Manfort qu'elles risquaient d'être nécessaires...

Il y eut une altercation dans la rue. Il se retourna de nouveau et vit des hommes se battre. L'un d'eux en retenait un autre et tentait de l'empêcher de s'enfuir. D'autres se trouvaient à proximité et observaient la scène. L'unique source de lumière provenait de l'auberge, derrière eux. Il ne distinguait donc rien d'autre que le contour des silhouettes. Pourtant, il eut l'impression que celui qui retenait le fuyard pouvait être Preste-Main, ce qui signifiait que l'autre était sans doute Poteau. Il percevait des bruits de bousculade et des grognements.

— Donnez-moi un coup de main ! s'écria quelqu'un.

Arlan tendit la main et récupéra son épée là où il l'avait rangée, derrière le siège. Il posa le fourreau sur ses genoux et dégaina partiellement sa lame.

Ils étaient désormais trois à maintenir le fuyard, ils le tiraient en avant.

Arlan s'empara de la trousse contenant les accessoires nécessaires pour faire du feu et alluma la lanterne tandis que les hommes approchaient. Puis il se leva.

— Poteau, annonça-t-il, je ne vais vous faire aucun mal. Venez simplement me parler.

Le captif leva les yeux et cessa de se débattre. Il préféra alors se laisser conduire vers le chariot plutôt que d'être tiré de force sur le restant de la distance. Arlian aperçut enfin son visage à la lueur de la lanterne, et il en fut alors certain : il s'agissait bien de Poteau, maintenu par Preste-Main, Surineur et deux gardes dont il ignorait le nom.

— Montez, lui dit Arlian en se décalant sur le côté pour lui laisser suffisamment de place.

Il conserva son épée sur ses genoux, la main sur la poignée. À contrecœur, Poteau lui obéit.

— Merci, Preste-Main, s'écria Arlian. Tu peux disposer.

Preste-Main lança un regard noir en direction de Poteau.

— En êtes-vous certain, seigneur Ari ?



— Oui, ça ira, répondit Arlian en soulevant son épée.

Les gardes s'éloignèrent, laissant seuls Arlian et Poteau. Le jeune seigneur regarda ce dernier d'un air songeur. Il s'agissait d'un homme relativement grand mais pas vraiment trapu, et il lui parut plutôt âgé pour exercer la fonction de garde de caravane.

Mais, après tout, il n'était pas vraiment un garde.

— Vous savez, dit Arlian, si vous n'aviez pas résisté pour venir me voir, vous auriez peut-être pu me convaincre que vos étranges questions n'avaient d'autre dessein que de satisfaire une curiosité innocente. Maintenant, toutefois, je crains qu'il soit trop tard.

— Quelles questions ? demanda Poteau d'un air bravache.

— Vos questions à propos des dragons, de la sorcellerie et de mon âge, répondit Arlian. J'en déduis que quelqu'un vous a demandé de m'accompagner dans l'espoir de me soutirer des informations à propos de l'usage du venin de dragon en sorcellerie.

— Personne ne m'a envoyé, répondit Poteau avec ressentiment.

Arlian garda la main droite sur la poignée de son épée, mais il brandit la gauche et la referma sur la gorge de Poteau, plaquant la nuque de l'homme contre l'armature du chariot.

— Je vous ai dit qu'il était trop tard pour cela, grogna Arlian. Je ne suis pas d'humeur miséricordieuse, ce soir, monsieur. La visite à la mine ne m'a pas mis à l'aise et je déteste ce temps. La découverte de votre tromperie, que, par bonté d'âme, je ne qualifierais pas encore de trahison, n'a fait que m'agacer davantage. Ne tentez plus de me mentir.

Il relâcha la pression sur la gorge de Poteau.

— Je ne vous mens pas ! protesta ce dernier lorsqu'il put de nouveau reprendre son souffle. Pas vraiment.

Il se frotta le cou et lança à Arlian un regard plein de rancœur.

— Vous prétendez que personne ne vous envoie, alors pourquoi êtes-vous là ? Ne me répondez pas que vous vouliez travailler de façon honnête au service d'une caravane.

— Non, répondit Poteau, en continuant à se frotter le cou. Vous avez raison, je voulais savoir où vous vous procuriez votre venin de dragon et comment vous l'utilisiez.

— Et pourquoi le venin de dragon vous intéresse-t-il tant ? C'est très toxique, vous savez.

— Dame Opale m’a affirmé que vous l’utilisiez pour retrouver votre jeunesse.

— C’est Dame Opale qui vous envoie ?

— Pas vraiment. Elle a accepté de me payer si je lui en rapportais un échantillon ou si je lui disais simplement où vous vous en procuriez, mais elle ne m’a pas *envoyé*. Je me suis porté volontaire.

— Dame Opale..., répéta Arlian, se détendant quelque peu.

— Oui, dame Opale. Elle voulait envoyer Olifant, mais vous l’auriez reconnu, alors je me suis proposé.

Ce n’était pas aussi catastrophique qu’Arlian l’avait craint. Il s’était imaginé que Poteau était un assassin au service du seigneur Hardior, attendant de savoir où trouver les dragons avant de porter son attaque, ou un espion à la solde du duc impliqué dans une intrigue de cour. Dame Pulzéra aurait pu l’envoyer comme émissaire auprès des dragons, se servant d’Arlian pour les trouver. Une autre faction de la Société du Dragon aurait également pu le recruter pour une raison obscure.

Arlian avait même songé qu’une personne de sa propre maisonnée avait très bien pu le trahir et placer cet espion parmi ses hommes d’armes. Il avait également envisagé la possibilité que les dragons eux-mêmes aient pu envoyer cet homme.

Tout compte fait, dame Opale était sans doute l’explication la moins effrayante qui ait un sens, bien que, naturellement, il soit probable qu’elle œuvre de concert avec Pulzéra ou Hardior.

— Et vous a-t-elle demandé de me tuer une fois que vous auriez pris connaissance de mes secrets ? demanda Arlian.

— Non, protesta Poteau. Je me garderais bien de me battre contre vous, monseigneur, tout comme j’évitais de tendre une embuscade à un sorcier. Même si vous n’en étiez pas un, ni un escrimeur réputé, le fait de tuer un chef de caravane entouré d’une vingtaine de gardes fidèles... eh bien, je crois que je ne parviendrais pas à vivre suffisamment longtemps pour revoir ma famille, si j’avais voulu m’y essayer. Si dame Opale veut vous voir mort, elle devra recruter quelqu’un d’autre. Je ne le tenterais pas pour tout l’or de Manfort.

— Il vous reste encore un peu de bon sens, dit Arlian.

Poteau poussa un grognement indistinct.

— Elle vous a menti, vous savez, poursuivit Arlian sur le ton de la conversation. Ou, du moins, elle vous a induit en erreur. Le venin de dragon

n'a jamais fait rajeunir qui que ce soit. Je suis vraiment *aussi jeune* que j'en ai l'air.

— Alors pourquoi dame Opale a-t-elle si envie de s'en procurer ? demanda Poteau, visiblement débarrassé de sa peur.

— Parce qu'il permet de vivre plus longtemps, expliqua Arlian. J'ai à peine la vingtaine, certes, mais certaines personnes à Manfort ont déjà plusieurs siècles grâce à l'élixir de dragon. Elles ne vieillissent que très, très lentement. Mais elles vieillissent quand même, elles ne rajeunissent pas.

— Plusieurs *siècles* ?

Poteau écarquilla les yeux. Arlian hocha la tête.

— Le seigneur Enziette était le plus âgé, poursuivit-il. Et le seigneur Flétrissure était presque aussi vieux. Dame Opale tient toute l'histoire de lui.

— Le seigneur Flétrissure. J'ai entendu dire que... eh bien, j'ai entendu dire que vous l'aviez tué, mais on dit aussi qu'il s'est suicidé.

— Le seigneur Flétrissure s'est lui-même donné la mort, expliqua Arlian. L'élixir a d'autres effets que de simplement allonger l'espérance de vie, et il a eu peur des conséquences que cela impliquait.

Poteau ne parut pas convaincu.

— À quelle fréquence en prenez-vous ? demanda-t-il. Je veux dire, pour paraître aussi jeune, parce que vous allez...

— J'ai l'âge que je semble avoir, l'interrompit Arlian. Je vous le répète, elle vous a menti. Cette expédition n'est pas destinée à aller chercher du venin de dragon. Il suffit de boire l'élixir une seule fois pour que le mal soit fait. Je n'en aurai plus jamais besoin, même si dame Opale ne semble pas en être convaincue.

— Je ne crois pas qu'elle le soit, dit Poteau.

Son expression parut indiquer : *Et moi non plus.*

Arlian le dévisagea durant un moment avant de demander :

— Avez-vous parlé aux hommes qui m'ont accompagné à la mine, aujourd'hui ?

— Je...

Poteau s'interrompit, mais Arlian put lire la réponse sur son visage.

— Vous ont-ils expliqué ce que je suis allé chercher à la mine ? Ont-ils fait allusion à des dragons, ne serait-ce qu'une fois ?

— Ils ont dit que vous aviez proposé d'affranchir les esclaves en échange d'améthystes, reconnut Poteau. Personne n'a parlé de dragons. (Il

hésita avant d'ajouter :) Ils ont dit que les mineurs avaient dévoré un surveillant.

Arlian soupira. Il n'avait pas dit aux gardes de cacher quoi que ce soit à leurs camarades, car il était parti du principe qu'ils devraient franchir ensemble les monts Rêveurs et qu'ils se rendraient compte par eux-mêmes des propriétés des améthystes. Maintenant, il craignait toutefois que cet imbécile raconte à qui veut l'entendre à Manfort que le seigneur Obsidien accordait plus de valeur aux améthystes qu'aux pierres translucides qui portaient son nom, et de nouvelles rumeurs se répandraient.

— Les esclaves l'ont-ils réellement dévoré ou l'ont-ils donné en pâture aux dragons ? demanda Poteau.

— Il n'y a pas de dragons dans les mines, répondit Arlian d'un ton las.

Toutefois, le scepticisme de Poteau était flagrant. Ce type était vraiment un imbécile.

— Pour quelle raison voulez-vous tant ces améthystes ? En avez-vous besoin pour l'élixir ?

— Non. Nous les utiliserons pour... (en plein milieu de son explication, Arlian décida de ne pas lui révéler l'exacte vérité) pour commercer avec les Arithéiens. Ils leur accordent énormément de valeur.

Il eut soudain envie de faire preuve d'espièglerie. Il ajouta donc :

— Ils pensent que les améthystes ont la propriété d'éloigner les dragons, et c'est la raison pour laquelle ces créatures ne se sont jamais aventurées en Aritheï. Ils pensent que leurs bijoux les protègent. (Il sourit comme s'il prenait cela pour un ridicule fantasme.) Ces pierres sont la seule monnaie d'échange qu'ils acceptent contre leurs sortilèges et leurs objets magiques. De quoi d'autre pourraient-ils avoir besoin, après tout, puisque la moitié d'entre eux sont des mages ? Pour ma part, je me moque bien de savoir pourquoi ils veulent ces pierres à tout prix. Si c'est ce qu'ils veulent, je les leur fournirai.

— Les améthystes protègent-elles réellement des dragons ? demanda Poteau d'un air émerveillé.

— Comment le saurais-je ? dit Arlian en haussant les épaules.

Puis il eut une nouvelle idée saugrenue et ajouta :

— Mais personne n'a jamais vu le moindre signe d'un dragon dans les mines ; peut-être leur pouvoir est-il suffisamment puissant pour s'étendre jusqu'à leurs cavernes.

Poteau écarquilla les yeux en assimilant cette absurdité.

Arlian s'appuya sur le dossier de son siège et se tapa sur les cuisses.

— Ainsi, vous vous êtes joint à la caravane parce que dame Opale croyait que j'allais chercher du venin de dragon... Ce n'est pas le cas. Je vous suggère de rentrer à Manfort et de lui en faire part.

— Euh..., hésita Poteau.

— J'ai bien peur que dans de telles circonstances je ne puisse plus vous garder dans la caravane, dit Arlian. Je suis sûr que vous comprendrez. Je dirai à Preste-Main de préparer votre solde. Vous pouvez prendre vos affaires et repartir demain matin.

— Euh..., répéta Poteau. Vous n'allez pas...

Sa voix s'estompa.

— Je ne vais pas vous punir, ni retenir quoi que ce soit sur votre solde, répondit Arlian d'un air las. Vous avez fait preuve de duplicité, mais vous n'avez commis aucun crime, et, jusqu'ici, vous avez accompli votre devoir. Vous êtes libre de partir. (Une crainte lui traversa l'esprit, il ajouta donc :) Mais je vous recommande vraiment très fortement de ne pas tenter de suivre la caravane jusqu'en Arithei. Je ne pense pas que vous puissiez survivre dans la Désolation.

— Vous vous rendez donc réellement en Arithei ? demanda Poteau d'un air surpris.

— Non, répondit Arlian.

Cette idée devenait subitement hors de question. Jusqu'à ce moment précis, il pensait encore que cela faisait partie des possibilités qui lui étaient offertes, mais il était désormais certain qu'il ne pouvait pas se permettre de quitter Manfort aussi longtemps.

— Ma caravane se rendra en Arithei, mais je resterai pour ma part quelques jours ici, à Fond-du-Creux, pour régler certaines affaires.

— Bien sûr, dit Poteau en reprenant, plus flagrant que jamais, son air sceptique désormais familier.

C'en était plus que ce que l'humeur à vif d'Arlian pouvait supporter.

— Partez, monsieur, dit Arlian en refermant sa main sur la poignée de son épée. Je vous ai assez vu. Retournez auprès d'Opale, et soyez tous les deux maudits !

Poteau recula brusquement et manqua de tomber en descendant du chariot.

## LE PRIX DE LA LIBERTÉ

Le lendemain matin, Arlian se réveilla juste après l'aube afin de pouvoir retourner à la mine avant le changement d'équipe sans avoir à se presser inutilement. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il crut tout d'abord que le soleil ne s'était pas encore levé tant le ciel était sombre, mais il comprit rapidement que d'épais nuages bas masquaient l'astre lumineux.

Il faisait une chaleur accablante.

Au moins, songea-t-il, par ce temps lugubre, les mineurs ne s'abîmeraient pas les yeux s'ils parvenaient à gagner leur liberté en rassemblant la centaine d'améthystes qu'il leur avait demandée. Il se remémora à quel point il avait été aveuglé par la lumière du jour lorsqu'il s'était lui-même enfui de la mine.

Il se leva de son lit, s'habilla et rassembla les affaires dont il aurait besoin pour tenir ses promesses.

À peine une heure plus tard, il se tenait au sommet du puits, appuyé contre l'imposante structure, faisant descendre le seau, comme promis, jusqu'aux mineurs.

Il les entendit marmonner et discuter entre eux. Il supposa qu'ils étaient en train d'exprimer leurs doutes et de se demander de quelle façon leurs maîtres allaient pouvoir les tromper et les trahir, cette fois.

Au même niveau que lui, les autres – Noir, Qulu, la moitié des gardes de la caravane et les muletiers – demeuraient silencieux. Les gardes étaient à demi dissimulés dans l'obscurité. Le surveillant de l'équipe de jour, un jeune homme qui prétendait que les mineurs le surnommaient Fouet, se

tenait également à l'écart. Le surveillant de nuit se trouvait toujours en bas, dans le puits. Arlian avait interrompu le chargement habituel de minerai dans l'énorme trémie.

Le seau toucha le sol du niveau inférieur, et la corde à laquelle il était suspendu se détendit lorsque Arlian laissa filer un peu de longueur supplémentaire.

— Toutes les améthystes, dans le seau, immédiatement ! s'écria-t-il.

Le murmure s'amplifia, et Arlian entendit des bruits de pas marteler et racler le sol, puis une voix s'éleva :

— Elles sont dans le seau.

Tremblant presque d'excitation, Arlian se mit à tirer sur la corde, main après main. Quelques instants plus tard, il avait le seau sous les yeux. Il l'inclina à la lumière.

Des pierres violettes scintillaient au fond du récipient. Il apporta le seau à Qulu et ils s'accroupirent tous les deux pour entamer la vérification des pierres et évaluer leur butin.

— Et maintenant ? demanda Fouet.

— Vous feriez bien de reprendre le chargement de minerai, lui répondit Arlian. Ça va nous prendre un bon moment.

Il lui était venu à l'esprit que les mineurs avaient probablement tenté de faire passer des morceaux de verre violets ou d'autres éclats de pierre pour des améthystes. Mais, bien sûr, il serait impossible de le vérifier avec si peu de lumière.

Toutefois, pour autant qu'il puisse en juger à la lueur des lampes, les pierres contenues dans le seau étaient effectivement des améthystes de calibres variés, les plus petites étant des fragments de la taille d'une fourmi et les plus grosses des morceaux de la taille d'un œuf de pigeon.

Derrière eux, le vacarme causé par le chargement du minerai dans la trémie était assourdissant. Ces bruits éveillèrent en lui de nombreux souvenirs, désagréables pour la plupart. Ils étaient plus distants, naturellement, puisqu'il se trouvait en haut et non plus au fond de ce puits, mais il s'agissait incontestablement des mêmes bruits. Il frissonna légèrement puis se concentra sur le comptage des pierres.

Le total définitif s'élevait à soixante et onze améthystes : il était bien plus élevé qu'Arlian l'avait espéré. Hathet en avait mis de côté durant des décennies et il n'était parvenu à en rassembler que cent soixante-huit. Quelqu'un avait dû trouver un excellent filon.

— Il n’y en a pas cent, dit Qulu.

— Il y en a assez ? demanda Arlian.

— Oh, plus qu’il en faut, monseigneur, répondit Qulu. Certaines sont bien plus grosses que prévu.

— Cela fera donc l’affaire, dit Arlian avant de se tourner vers les hommes tapis dans l’obscurité. Dès que le minerai sera chargé dans les chariots, faites descendre l’échelle.

— Vous allez vraiment les libérer ? demanda le surveillant tandis que les gardes approchaient l’échelle du bord du puits.

— Tout à fait, répondit Arlian.

Il se redressa, laissant Qulu se charger des améthystes, et il se dirigea vers le puits.

Il avait eu l’intention de s’adresser aux mineurs de là où il se trouvait, mais il se rendit compte qu’il ne parviendrait pas à se faire entendre par-dessus le vacarme provoqué par le chargement du minerai dans la trémie. Il grimaça puis recula et attendit.

En contrebas, le surveillant fit un signe à l’attention des muletiers, et ceux-ci positionnèrent leurs mules afin qu’elles puissent tirer les cordes. Ils firent remonter la trémie, les bras articulés de la structure pivotèrent avec force craquements, et la trémie oscilla au-dessus des chariots en attente. On déchargea le minerai dans ces derniers, ce qui demanda quelques minutes.

Une fois vidée, la trémie était de nouveau prête à être descendue. On plaça des sacs de nourriture et des tonnelets d’eau et d’huile de lampe au bord du puits pour les descendre aux mineurs, en guise de rétribution, mais les ouvriers hésitèrent.

— Continuez, faites descendre les provisions, dit Arlian. Puis envoyez l’échelle.

— Et moi ? demanda Fouet. Dois-je descendre avec la nourriture ?

— Je crois bien, répondit Arlian. Maintenez l’ordre pendant que nous préparons l’échelle.

Fouet regarda avec intérêt les hommes qui chargeaient les provisions dans la trémie, puis il s’y installa à son tour. Contrairement à Main-Sanglante et à Renverse-Lampe qui avaient l’habitude de se tenir sur le bord de la benne en s’aidant d’une corde, Fouet s’assit à l’intérieur.

En tendant les bras au-dessus du puits, les muletiers se mirent à tirer sur des cordages à proximité de leurs animaux.



Arlian n'avait jamais assisté à cette opération sous cet angle. Il ignorait la quantité de travail que les muletiers devaient fournir chaque fois et à quel point cette manœuvre était complexe.

La trémie se mit à descendre, et Arlian s'approcha du bord du puits pour observer la scène. Il aperçut la lueur des lampes des mineurs dans les galeries en contrebas, mais pas les esclaves. Il leur était formellement interdit de s'approcher du puits tant que la trémie était en mouvement.

Celle-ci s'immobilisa sur le tas de loques qui servait d'amortisseur, et Fouet en descendit en faisant des signes.

— Écoutez-moi, vous tous ! s'écria-t-il, sa voix paraissant étrangement sourde à ceux qui se trouvaient au niveau supérieur. Le seigneur Obsidien a dit qu'il allait vous rendre la liberté.

Il sortit les sacs de nourriture de la trémie.

— Mais il n'y en avait pas cent ! s'écria quelqu'un, tandis que les mineurs surgissaient des galeries.

— Je sais, bande d'incapables. Mais le seigneur Obsidien est débordant de générosité ! Maintenant, fermez-la et venez chercher le dernier repas que vous n'aurez pas à payer.

Il fit signe aux mineurs les plus proches d'extraire un premier tonnelet d'eau de la trémie.

Durant un moment, plus aucun bruit ne provint du puits, puis les mineurs s'élançèrent sur la nourriture. Arlian aperçut l'autre surveillant, qui s'approchait de Fouet pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille, et cela lui rappela vaguement quelques souvenirs. S'agissait-il de l'homme qu'ils avaient surnommé Grande-Gueule et qui avait temporairement remplacé Main-Sanglante lorsque ce dernier s'était blessé ?

Du bois claqua contre la roche. Arlian se retourna et vit l'extrémité de l'échelle basculer par-dessus le bord du puits tandis que des gardes de la caravane étaient en train de la faire descendre.

Le silence le plus complet se fit parmi les mineurs lorsqu'ils aperçurent et entendirent l'échelle.

Arlian s'approcha du bord et s'écria :

— Écoutez-moi tous !

Des visages sales à la longue barbe se tournèrent dans sa direction.

— Je suis le seigneur Obsidien. J'ai récemment acquis cette mine, et je vous libère, car je crois que chaque être humain mérite la liberté s'il la souhaite. Mes hommes sont en train de faire descendre une échelle, et vous

êtes libres de la gravir et de quitter la mine quand il vous plaira. On ne retirera pas l'échelle. Toutefois, vous êtes également libres de demeurer ici et de travailler à mon service si vous ne vous sentez pas prêts à affronter le monde extérieur. Vous serez payés deux ducats par mois si vous choisissez de rester, et vous serez libres d'aller et venir comme bon vous semblera. La qualité des repas et leur quantité seront revues à la hausse, mais probablement pas énormément. Les surveillants auront toujours le droit de se servir de leur fouet, mais pas pour tuer, ni pour mutiler. Si vous quittez votre emploi à un moment où à un autre, vous serez payés dix ducats par personne pour le travail accompli, et, ensuite, vous devrez vous débrouiller seuls. Faites le bon choix.

Lorsqu'il en eut terminé, il recula. Des voix retentirent en contrebas, une dizaine de conversations s'étant engagées en même temps.

L'échelle toucha le sol.

Arlian attendit.

Environ une minute plus tard, un premier mineur se mit à gravir maladroitement l'échelle, puis un visage apparut au-dessus du bord du puits, regardant autour de lui avec émerveillement.

Arlian le reconnut immédiatement : Amer.

Amer ne remit manifestement pas son ancien camarade, Arlian, d'apparence impeccable et revêtu des habits délicats du seigneur Obsidien. Il gravit lentement les derniers échelons et fit quelques pas dans la galerie, où il hésita, regardant attentivement les personnes qui l'entouraient.

Les dix gardes de la caravane, le magicien arithéien, le seigneur, son intendant et la demi-douzaine de muletiers le dévisagèrent à leur tour.

— Je peux profiter d'un chariot pour monter là-haut, ou je dois y aller à pied ? demanda Amer.

Les muletiers regardèrent Arlian, qui haussa les épaules.

— Comme vous voudrez, répondit-il. (Il jeta un coup d'œil à l'échelle. Personne d'autre ne montait.) Si vous le souhaitez, vous pouvez rassurer vos collègues et leur certifier qu'il ne s'agit pas d'un piège.

Amer se tourna et s'écria :

— Tout va bien, jusqu'à maintenant !

Puis il se retourna et se dirigea vers le chariot de tête.

Des bruits de pas se firent entendre.

Arlian attendit et observa une bonne dizaine d'hommes gravir l'échelle vers la liberté. Il reconnut Tache, Ruminant, Marécage, Coudées, Vérino et

quelques autres. Certains visages lui étaient inconnus, et il en manquait des plus anciens.

Aucun d'eux ne sembla reconnaître leur libérateur.

C'était assez déconcertant. Arlian avait vécu et travaillé auprès de ces hommes pendant sept ans. Avait-il changé à ce point ?

Naturellement, se rappela-t-il, ils pensaient probablement qu'il était mort. Main-Sanglante avait tenté de les convaincre qu'il l'avait fouetté à mort, alors qu'en réalité il avait aidé Arlian à s'enfuir. Il ne viendrait à l'esprit d'aucun de ces mineurs qu'Arlian puisse encore être en vie et de nouveau libre, sans parler du fait qu'il était devenu ce mystérieux fou, le seigneur Obsidien.

Toutefois, il ne put résister à la tentation d'appeler Vérino et de lui faire signe de le rejoindre dans un recoin tranquille.

Surpris, Vérino lui obéit.

— Oui, mon... monseigneur ? dit-il en hésitant sur la formulation à employer.

— Je me suis entretenu avec un homme qui s'est échappé de cette mine, autrefois, dit Arlian.

— Personne ne s'est jamais échappé d'ici, dit Vérino, les sourcils froncés. Enfin, pas depuis que j'y suis.

Arlian se rendit compte de son erreur et rectifia :

— Pas un esclave, un surveillant. Il me semble que vous l'aviez surnommé Main-Sanglante.

Les traits de Vérino se crispèrent.

— Il m'a expliqué certaines choses, et j'aimerais prendre des nouvelles de certains des esclaves, poursuivit Arlian.

— Si Main veut que je vous aide à punir...

Arlian leva la main.

— Vérino, je viens de tous vous affranchir. Pourquoi voudriez-vous que j'aie l'intention de punir qui que ce soit ?

Vérino cilla.

— Comment vous savez mon nom ?

— Je me suis renseigné. Maintenant, Vérino, dites-moi si Wark se trouve toujours ici.

— Il est encore en bas.

— Et Olnéor ?

— Il est mort, il y a des semaines. Peut-être des années. Il s'est brisé la hanche et il n'a pas survécu.

— Et Mulot ?

— Il n'est pas remonté ?

Arlan hésita, tentant de se souvenir d'autres mineurs. Il était sûr qu'il y en avait d'autres...

Mais vraiment, quelle importance ?

— Pour quelle raison Wark est-il resté en bas ? demanda-t-il.

Vérino haussa les épaules.

— Je n'en sais rien, répondit-il. Il est redescendu dans le tunnel n° 28. (Il hésita avant de poursuivre.) Je peux vous poser une question, monseigneur ?

— Allez-y.

— Pourquoi vous faites ça ? Je veux dire, pourquoi vous nous rendez notre liberté ?

Arlan le regarda fixement durant un moment.

— Parce que j'en ai la possibilité, finit-il par répondre. J'essaie de rendre le monde meilleur, Vérino, et cela en fait partie.

— Vous dépensez donc tout votre argent pour acheter des esclaves et vous les libérez ?

— Non, dit Arlian. Il m'est impossible de libérer tout le monde. Vous autres, mineurs, vous avez eu de la chance. J'avais besoin d'améthystes, vous avez donc attiré mon attention.

— C'est vraiment grâce aux améthystes ?

— En effet.

— Il n'y en avait pas cent, pourtant.

— Vous en avez récupéré suffisamment.

— Mulot en a quelques autres, je crois. Il a commencé à les mettre de côté il y a des années de ça, parce qu'un vieux fou du nom d'Hathet lui a affirmé qu'elles avaient de la valeur. On l'a forcé à nous en donner quelques-unes, mais je crois bien qu'il a réussi à en cacher d'autres.

— Merci, dit Arlian, je vais m'en occuper.

Vérino hésita un instant, puis il demanda :

— Fait-il nuit ou jour, dehors ?

— C'est le matin, mais le temps est vraiment couvert. Je pense que vous aurez le temps de vous accoutumer à la lumière du jour. Il fait sombre et chaud.

Vérino prit un air étrange, comme s'il se souvenait de quelque chose d'inquiétant.

— Un temps de dragon ? demanda-t-il.

— Un temps de dragon, approuva Arlian.

Vérino fut parcouru d'un frisson, et il hésita de nouveau. Il finit par saluer Arlian et il s'éloigna dans la galerie, en direction de la surface.

## LA CUVETTE DE SANG

Certains mineurs eurent du mal à supporter la faible lumière du jour, malgré le temps couvert. Trois d'entre eux fondirent en larmes à la vue du ciel. Un quatrième manqua de courage et se replia dans la galerie en bredouillant.

— Non, non, c'est trop. Je ne peux pas, ça ne va pas...

La plupart d'entre eux, cependant, franchirent la lourde porte en se protégeant les yeux de leur bras, un large sourire sur les lèvres. Un homme fut pris d'un fou rire nerveux. En voyant cela, Arlian eut envie de sourire. Ils étaient crasseux, dépenaillés et à demi aveugles après avoir passé tant d'années dans l'obscurité, mais ils étaient libres.

Il était ravi d'avoir pu leur venir en aide. C'était bien plus réjouissant et satisfaisant que de tuer qui que ce soit... sauf, peut-être, le seigneur Drichène, dut admettre Arlian, mais les monstres de son espèce étaient rares.

Sans doute, songea Arlian, ferait-il mieux d'abandonner totalement son obsession de vengeance et de se trouver une autre manière de rendre le monde plus juste. Il avait déjà décidé d'accorder son pardon au seigneur Toribor, Quenotte et Dague demeuraient introuvables, et tous ses ennemis humains, y compris Renverse-Lampe, étaient morts, à moins d'y inclure des personnes telles que Lithuil, Opale, Hardior et Zanère, qui, à sa connaissance, n'avaient tué et réduit personne en esclavage, même si, d'après lui, ils étaient probablement complices de quelques meurtres et de mises en captivité arbitraires.

Il ne pensait pas que sa vengeance devait le mener si loin.

Ne restaient plus que les dragons. Ils méritaient assurément de disparaître, mais s'il tentait de les tuer, ils lui avaient fait comprendre qu'ils riposteraient et que des innocents devraient en subir les conséquences.

Bien sûr, avec le temps, s'il permettait aux dragons de survivre, des innocents souffriraient, de toute façon. Il essaya de se persuader que ce n'était, après tout, plus vraiment pour se venger qu'il devait les combattre, mais qu'il s'agissait dorénavant d'une question de survie. À long terme, songea-t-il, il ne pourrait probablement pas éviter l'affrontement, même si c'était ce qu'il souhaitait.

Il leva les yeux vers le ciel et son sourire s'effaça. Les dragons pouvaient très bien avoir déjà quitté leurs repaires. Peut-être se dirigeaient-ils actuellement vers Manfort ou étaient-ils en train de détruire un village quelconque.

Mais si ce n'était pas le cas...

— Par là, s'écria quelqu'un. À moins de un kilomètre.

Arlan, distrait par cette intervention, regarda de nouveau les mineurs qui erraient, désarmés. L'un des gardes de la caravane comptait les salaires qu'Arlan leur avait promis, tandis qu'un autre leur indiquait la direction de Fond-du-Creux en désignant la route. Les chariots de minerai descendaient déjà la côte qui les mènerait aux fonderies.

— Suivez-moi, dit-il en faisant un signe et en guidant le groupe vers le bourg.

En marchant, il jeta un coup d'œil à Qulu, qui gardait précieusement le sac d'améthystes entre ses mains, craignant de le suspendre à sa ceinture ou de le ranger dans sa chemise.

Les améthystes et l'argent qui reposait dans un coffre, rue des Alezans, suffiraient pour ramener une caravane pleine d'objets magiques et de sortilèges d'Arithei. Mais de quelle sorte de magie ? Des philtres d'amour et des illusions dont il pouvait tirer un bon prix ou de la magie qui permettrait de guider une lance droit dans le cœur d'un dragon et de remplacer du sang contaminé par du sang sain ?

S'il parvenait à tuer un seul dragon, pour prouver que c'était possible, le duc l'aiderait à poursuivre le combat... c'était du moins ce qu'il avait promis. Les Arithéiens pourraient-ils lui fournir les sortilèges qui lui permettraient d'effectuer cette première tentative ?

Et s'il pouvait rendre toute son humanité à un cœur de dragon, il n'aurait plus aucune raison de vouloir éliminer ses confrères de la Société du Dragon.

Il jeta un nouveau coup d'œil vers le ciel.

Il faudrait des mois pour rapporter un chargement d'Arithei, et durant cette période, quels dégâts les dragons pouvaient-ils causer ?

Sans doute devait-il chercher un autre moyen de faire face aux dragons. Il pouvait peut-être conclure un accord avec eux, comme Enziette l'avait fait avant lui, bien qu'il ait déjà révélé leurs secrets. Après tout, il aurait près de mille ans pour s'entendre avec eux. S'il pouvait gagner du temps, les empêcher d'attaquer qui que ce soit...

Il repoussa l'idée selon laquelle Enziette, après mille ans, n'était pas parvenu à supprimer les dragons ni à empêcher sa propre mutation. Enziette n'avait pas eu quelqu'un à ses côtés pour lui révéler le secret de l'obsidienne. Il lui avait fallu des siècles de recherche pour le découvrir, tandis qu'Arlian pouvait profiter de cette information ; il ne lui restait plus qu'à la mettre en œuvre.

Il lui fallait entrer en contact avec les dragons. Il avait besoin de négocier une trêve. Ce n'était pas une coïncidence si ce temps de dragon survenait maintenant, après toutes ces années. Les monstres avaient certainement dû le provoquer.

Il fallait qu'il communique avec eux, qu'il les empêche de passer à l'attaque... s'il n'était pas déjà trop tard.

C'est alors qu'il était en pleine réflexion qu'Arlian atteignit Fond-du-Creux. Il se dirigea droit vers l'auberge, où il demanda trois choses : une chambre, un baquet d'eau et l'intimité la plus complète.

L'aubergiste bougonna tout en jetant des coups d'œil inquiets aux mineurs dépenaillés et à l'air hagard qui avaient suivi Arlian jusqu'au bourg, mais lorsque ce dernier lui montra son or, il obtempéra assez rapidement.

— Ces messieurs vont dans la chambre avec vous ? demanda-t-il en désignant les mineurs.

— Bien sûr que non, répondit Arlian. Je vous l'ai dit, je ne souhaite pas être dérangé *du tout*.

L'aubergiste le salua et retourna derrière son comptoir.

La chambre se trouvait au rez-de-chaussée, avec une petite remise attenante. Arlian ferma les volets et en actionna le loquet. Il vérifia que la



porte était soigneusement verrouillée, puis il s'installa sur une chaise, la cuvette devant lui, sur la table. Il tira son brise-lame.

Naturellement, il n'était pas certain que cela fonctionnerait. Il ignorait la façon dont la sorcellerie agissait, il savait simplement qu'il était possible d'entrer en contact avec les dragons de cette façon. De plus, il n'avait pas le choix. Il saisit son brise-lame de la main droite, pressa la pointe de la lame contre l'intérieur de son bras gauche et s'entailla légèrement la peau.

Il se rappela que la fois précédente, lorsqu'il avait communiqué avec les dragons, il s'était lavé les mains, maculées de sang, dans la cuvette. En outre, lorsque Douceur avait vu Enziette évoquer l'image d'un dragon, il avait également lavé ses mains ensanglantées. Par conséquent, Arlian ne se contenta pas de verser du sang dans l'eau. Il en fit couler sur ses doigts puis l'étala sur ses deux mains, se frottant les paumes et entremêlant ses doigts.

Ce n'est qu'alors qu'il commença à se laver les mains, les faisant tremper et les frottant jusqu'à ce que sa peau soit propre et rosâtre et l'eau terne et mêlée de sang.

Une fois qu'il en eut terminé, il regarda fixement l'eau.

Tout d'abord, rien ne se produisit. Arlian n'était pas vraiment un sorcier, mais il tenta de recréer la sensation de calme, dont Givre lui avait expliqué qu'il s'agissait d'un préalable à la maîtrise de la sorcellerie, et de concentrer son énergie sur l'eau trouble.

La surface de l'eau s'immobilisa, se faisant aussi lisse qu'un miroir, tandis que le sang s'accumulait sous la surface. Une image prit forme, la même que celle qu'il avait déjà vue. Il s'agissait du dragon avec lequel il avait communiqué chez Clou.

Le dragon paraissait amusé. Arlian eut cette impression avant même de pouvoir mettre des mots sur ce qu'il ressentait.

— *Pourquoi nous dérangez-vous ?*

— Je souhaiterais parvenir à un accord, répondit Arlian.

— *Il est un peu tard pour cela.* (Arlian remarqua qu'il n'avait pas dit « trop tard ».) *Vous avez révélé nos secrets.*

— Je sais, répondit Arlian, bien qu'il ait espéré que les dragons ne l'auraient pas encore découvert. Mais nous est-il impossible de conclure un marché ?

— *Oh, il est sans aucun doute toujours possible de négocier. Mais pour ce faire, l'une des parties doit faire part de ses désirs et l'autre doit déterminer le prix de leur réalisation. Que voulez-vous de nous ?*

— Je voudrais que vous demeuriez dans vos cavernes et que vous ne fassiez de mal à personne.

L'amusement du dragon se fit soudain plus évident.

— *Il est bien trop tard pour cela.*

Arlan fut assailli par un mauvais pressentiment.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— *Parce que nous avons déjà pris notre envol, répondit le dragon. Un village de pêcheurs est en flammes et, bientôt, un autre le sera également.*

— Un autre ? Un second, si vite ? Mais je pensais que... Jamais auparavant vous n'avez...

— *Nous étions liés par le marché que nous avons conclu avec l'autre, dit le dragon avant qu'Arlan puisse se ressaisir.*

Arlan savait qu'il faisait allusion au marché qu'Enziette avait conclu avec eux, à l'accord qui avait permis de mettre un terme aux anciennes guerres draconiques et de repousser les dragons dans leurs cavernes.

— Allez-vous ensuite vous attaquer à Manfort ? Avez-vous l'intention de régner sur les Terres des Hommes, comme vous l'avez fait il y a si longtemps ?

— *Rien ne presse, répondit le dragon. Nous sommes libres d'agir, mais nous ne sommes pas nombreux et plutôt âgés. Nous devons tout d'abord rebâtir nos forces, que vous avez sérieusement réduites.*

— Rebâtir ? répéta Arlian, perplexe.

— *Nous pensons qu'il y a eu un survivant dans le premier village... et peut-être plus d'un. Il y en aura davantage avec le temps.*

Puis Arlian comprit.

— Vous êtes en train de créer de nouveaux cœurs de dragon...

— *Bien sûr. Vous en avez tué beaucoup, vous et l'autre. Nous devons les remplacer.*

Arlan était trop désespéré pour remarquer que le dragon venait de lui confirmer qu'Enziette avait en effet tué des cœurs de dragon.

— Mais ils ne deviendront pas des dragons avant un millier d'années !

— *Nous savons nous montrer patients.*

— Et si je pourchassais ces nouveaux cœurs de dragons et que je les supprimais ?

— *Nous en créerions d'autres. Nous sommes vieux, mais nous vivons plus longtemps que vous, mon petit. Nous ne sommes pas nombreux, mais nous pouvons en créer plus que ceux que vous pourrez éliminer.*

— Pas si je vous tue avant !

L'air enjoué du dragon se fit encore plus évident et moqueur. Il se moquait manifestement de lui.

— *Avec vos lances noires ? Tous nous tuer ?*

— M'en croyez-vous incapable ?

— *C'est effectivement ce que nous pensons.*

— Je trouverai un moyen ! Je vous forcerai à me révéler comment vous détruire.

— *Vous ne pourrez pas nous y contraindre.*

— Ah non ? Alors pourquoi êtes-vous en train de me parler ?

— *Parce qu'il nous sied de le faire. Vous n'êtes pas un sorcier, mon petit. Nous vous parlons par plaisir et non parce que vous l'avez décidé. Si vous tentez de nouveau de faire appel à nous, vous échouerez. Nous n'avons plus rien à nous dire.*

— Mais vous n'avez pas entendu ce que j'avais à vous dire !

— *Rien de ce que vous pourrez nous dire ne nous intéresse.*

Sur ce, l'image laissa subitement place à un tourbillon de sang.

— Non ! s'écria Arlian. Revenez !

Le dragon n'était plus là.

Arlian regarda fixement la cuvette durant un long moment, l'esprit occupé par trop de préoccupations à la fois. Il envisagea de vider le récipient et de recommencer, mais il ne doutait pas une seconde des paroles du dragon : ce dernier répondait aux évocations comme bon lui semblait, et non selon le bon vouloir du jeune seigneur. S'il était aussi simple d'exécuter un acte de sorcellerie si contraignant pour les dragons, les sorciers de la Société du Dragon l'auraient découvert depuis bien longtemps.

Et maintenant, les dragons avaient quitté leurs cavernes, ils étaient en train d'incendier des villages côtiers, et il ne pouvait rien y faire.

Ou presque rien. Il y aurait des survivants, leurs maisons seraient détruites, leurs amis et leurs familles décimés. S'il pouvait leur envoyer de l'aide, les conduire à Manfort, les faire surveiller, peut-être un jour pourrait-il se servir de la magie arithéienne pour nettoyer leur sang...

Mais il ignorait où sur la côte les dragons étaient passés à l'attaque, quels étaient les villages qu'ils avaient incendiés, et où se trouvaient les éventuels survivants. La plupart s'enfuiraient et chercheraient un abri ailleurs. Il ne pouvait pas espérer qu'ils soient pris au piège dans une cave, comme il l'avait lui-même été. Avec le temps, il finirait par atteindre la côte

et trouver les villages détruits, mais les survivants seraient partis depuis longtemps, disséminés aux quatre coins des Terres des Hommes.

Il pouvait peut-être faire quelque chose pour eux, cependant.

Et, plus important, il pouvait tenter de trouver un moyen de supprimer les dragons et de faire cesser le massacre avant qu'il prenne une trop grande ampleur.

Il était désormais hors de question de compter sur la trêve qu'il avait espéré pouvoir instaurer.

Il se leva de sa chaise, ouvrit les volets afin de laisser la faible lueur du jour pénétrer dans la chambre et déversa l'eau souillée par la fenêtre. Il se dirigea ensuite vers la porte et quitta la pièce.

Quelques minutes plus tard, il se trouvait dans la rue et appelait Thirif et Isein tout en se dirigeant vers la caravane d'un pas déterminé. Les esclaves affranchis qui déambulaient toujours dans la rue – sans doute la moitié du groupe qui les avait accompagnés depuis la mine – s'immobilisèrent et le regardèrent fixement tandis qu'il passait en trombe devant eux. Arlian les ignora.

Lorsqu'ils l'entendirent, les Arithéiens surgirent de leurs chariots et le regardèrent également.

Quand les quatre magiciens – Thirif, Shibielle, Isein et Qulu – se furent rassemblés, il leur déclara :

— Vous avez désormais des améthystes et de l'argent. Les affaires m'appellent ailleurs, je me trouve donc dans l'impossibilité de vous accompagner, mais vous devez regagner l'Arithei aussi vite que possible et vous devez me rapporter les deux choses que je vous ai demandées : des médecins qui puissent garder un homme en vie alors qu'ils lui ont ôté l'intégralité de son sang ainsi qu'un moyen de guider une lance droit vers le cœur d'un dragon.

— Nous ferons de notre mieux, dit Isein.

— Vous *devez* les trouver, dit Arlian. L'arme contre les dragons en priorité. Et vous devez faire *vite*. Les dragons ont quitté leurs cavernes. Ne perdez pas de temps ! Partez sur-le-champ !

— Je..., commença Thirif.

— *Partez !* s'écria Arlian en tournant les talons.

Une demi-heure plus tard, la caravane d'Arlian fut séparée en deux. Six chariots se dirigeraient vers le sud, vers la Désolation, les Régions Limitrophes et l'Arithei, sous les ordres de Preste-Main, puisque aucun des

Arithéiens n'était apte à prendre le commandement de la caravane. Deux autres chariots, chargés d'armes d'obsidienne, prendraient la direction du nord, vers Manfort, conduits par Surineur et un homme du nom de Firiol.

Deux des mineurs affranchis avaient supplié Arlian de rejoindre l'un des deux groupes, afin de quitter Fond-du-Creux au plus vite, mais le jeune seigneur les avait éconduits. Il ne leur faisait pas suffisamment confiance. Après avoir passé tant de temps à la mine, ils auraient besoin de temps pour retrouver leurs marques dans le monde extérieur.

Trois des hommes qui avaient suivi les chariots depuis Manfort ne se joignirent à aucun des deux groupes. Poteau, comme les autres mineurs, avait été prié de se débrouiller par lui-même, tandis qu'à la seule écurie de Fond-du-Creux, Arlian, impatient, laissait Noir négocier l'achat de montures.

— Je garde les juments pour l'élevage, lui expliqua le propriétaire des lieux, pas pour en faire le commerce. Je ne vends que des mules.

— Vos juments peuvent-elles être montées ? demanda Noir.

— Oh, elles sont habituées à la selle, naturellement. Elles me permettent de gagner ma vie lorsqu'elles ne sont pas pleines. Mais je n'ai pas l'intention de les vendre.

Arlian fit tomber quelques pièces d'or sur le couvercle d'un tonneau. Au son des pièces, Noir et le patron de l'écurie se retournèrent.

— Combien ? demanda Arlian. Vous pourrez acheter d'autres chevaux avec ça.

— Ah...

— Huit ducats, suggéra Noir.

— Oh, non, je ne peux décemment pas en demander moins de cinquante !

Noir aurait pu en tirer un meilleur prix si Arlian n'avait pas été présent, manifestement impatient et prêt à dépenser sans compter. Noir le lui fit savoir alors qu'ils chevauchèrent vers le nord, sous d'épais nuages et une chaleur accablante.

Arlian haussa les épaules.

— Et pourquoi est-il si urgent que nous retournions à Manfort ? demanda Noir. Pourquoi ne peut-on pas s'y rendre avec les chariots ?

— Parce que tu ne vas pas à Manfort, dit Arlian. Tu prendras vers l'est au prochain carrefour et tu te dirigeras vers la côte pour voir ce qui s'y passe.

— Vraiment ?

— Eh bien, j’espère que tu accepteras, répondit Arlian. Tu es le seul à pouvoir en décider, bien sûr.

Il lui expliqua ce que le dragon lui avait dit.

Noir l’écoula attentivement. Quand Arlian eut achevé son récit, ils avaient rejoint les deux chariots se dirigeant vers le nord. Surineur leur fit signe lorsqu’ils le dépassèrent. Noir répondit d’un geste avant de dire à Arlian :

— Tu as raison, je vais aller vers l’est. Et toi ?

— Je n’en sais rien, admit Arlian. Je t’accompagne si tu penses que c’est la meilleure solution, si tu crois que deux hommes peuvent se montrer plus efficaces qu’un seul.

— Si la tâche consiste simplement à se rendre compte de l’étendue des dégâts provoqués par les dragons, je crois que je n’ai pas vraiment besoin de toi.

— Tu devras aussi retrouver le plus grand nombre possible de nouveaux cœurs de dragon et les ramener à Manfort.

— Je peux aussi m’occuper de ça tout seul.

— Je vais donc retourner à Manfort et tenter de mobiliser la Société du Dragon afin de nous préparer à l’assaut.

Il ne fit pas allusion au fait que la plus grande partie des membres de l’organisation refuserait certainement de le suivre.

— Tu penses que les dragons se dirigent sur Manfort ? demanda Noir.

— Oui, répondit Arlian.

Mais il se souvint alors de ce que le dragon lui avait affirmé. Certes, les créatures envisageaient de reprendre leur règne interrompu, mais uniquement une fois qu’elles auraient renforcé leurs rangs clairsemés.

Dans un millier d’années.

— Ils finiront par le faire, ajouta-t-il.

Noir lui lança un regard en coin.

— Tu me fais encore des cachoteries ?

Arlian hésita à lui répondre, et Noir écarta le sujet d’un revers de main.

— Il faudra que tu m’expliques tout ça quand on se reverra, dit-il.

Il éperonna sa monture pour qu’elle se mette au trot, et Arlian le regarda bifurquer en direction de la côte lorsqu’il eut dépassé le poteau indicateur qui se trouvait devant eux.

## UN HAVRE DE PAIX

Arlan pénétra précipitamment dans Manfort, sans cérémonie. Il chevaucha sans s'arrêter dans les rues pavées, se faufilant à travers la foule des habituels piétons.

Il croyait peu probable que l'on ait positionné des assassins pour l'accueillir, mais il ne marqua aucun temps d'arrêt superflu et poussa un soupir de soulagement lorsqu'il eut franchi l'enceinte de la ville.

Les badauds devant lesquels il passait semblaient le dévisager un peu plus qu'à l'accoutumée, mais il supposa que c'était simplement parce qu'il chevauchait seul, sans escorte. Les grands seigneurs se déplaçaient généralement à pied ou en carrosse.

Il atteignit la ville haute et gagna le Vieux Palais sans encombre. Il était étrange d'y retourner sans que Noir soit là pour s'assurer que tout était prêt pour l'accueillir, mais le reste des membres de son personnel était toujours sur place ; ils s'occupèrent rapidement de sa monture et s'assurèrent qu'un repas l'attendrait une fois qu'il se serait changé et débarrassé de ses vêtements tachés de sueur et de poussière.

Le valet qui l'accueillit sembla surpris de le voir, mais il tenta de ne pas le montrer. Arlian imputa cet étonnement à son retour subit, sans les chariots.

Venlin se chargea du confort d'Arlan dès qu'il apprit que son maître était de retour. Il se présenta à la porte de sa chambre alors que ce dernier était en train d'ôter sa chemise, mais Arlian lui trouva également un comportement étrange. Quelque chose s'était peut-être produit pendant son

absence, mais il écarta cette idée et se promit de se renseigner lorsqu'il serait habillé et qu'il aurait rejoint la petite salle à manger du rez-de-chaussée.

Une fois rassasié et désaltéré, Arlian s'enfonça dans son siège, tentant d'apaiser les douleurs dues à sa chevauchée.

— Qu'est-ce qui vous tracasse, Venlin ? demanda-t-il. Est-ce que tout le monde va bien ?

— J'aimerais vous poser la même question, monseigneur, répondit Venlin. Est-ce que tout va bien ? Vous êtes revenu sans votre intendant, sans aucun des chariots avec lesquels vous êtes parti, sur le dos d'une jument inconnue et totalement indigne de votre rang. S'est-il produit une catastrophe ?

Arlian s'apprêta à lui répondre par la négative, mais il se ravisa. Si on leur avait demandé leur avis, les habitants des villages côtiers déclareraient incontestablement qu'un désastre s'était produit.

— Je vais plutôt bien, répondit Arlian. La caravane se dirige vers l'Arithei, à part deux chariots que j'ai envoyés à Garde-Ouest, où ils seront déchargés de leur contenu.

Il s'abstint de faire allusion à la nature de leur chargement. Il faisait suffisamment confiance à Venlin, mais il ne pouvait ignorer la possibilité que quelqu'un de moins fiable puisse les épier. Sa rencontre avec Poteau l'avait rendu méfiant.

— J'ai envoyé Noir faire une commission à l'est, et j'espère qu'il sera de retour ici sain et sauf dans un mois environ.

— Et tout le monde se porte bien ?

— Pour autant que je le sache, répondit Arlian. Pourquoi me posez-vous cette question ? Si je peux comprendre que mon retour vous ait semblé surprenant, je suis sûr qu'il m'est déjà arrivé de vous surprendre par le passé sans que cela vous amène à vous inquiéter de la sorte.

— Des rumeurs circulent en ville, monseigneur. On dit que vous êtes impliqué dans une horrible affaire de trahison et de sorcellerie, et que votre caravane n'était qu'un simple prétexte pour fuir la ville. Il y a eu des menaces. Certains sont passés à l'acte pour exprimer la haine qu'ils ont pour vous, ou du moins pour ce qu'ils croient savoir de vous d'après les rumeurs.

— Passés à l'acte ? demanda Arlian d'un air perplexe. Comment cela ?



— On a jeté des pierres contre le portail et la maison, monseigneur. Des pierres et du crottin.

— Oh ! s'exclama Arlian en faisant la grimace. C'est très fâcheux. J'espère que personne n'a été blessé.

— Personne, monseigneur. Une vitre a été brisée, mais elle a été réparée.

Arlian fit un mouvement de la main.

— Une fenêtre, ce n'est rien. Je suis ravi d'apprendre que personne n'a été blessé.

— Je craignais, monseigneur, que *Noir* soit blessé.

— Non, il était en pleine forme la dernière fois que je l'ai vu, et je n'ai aucune raison de croire qu'il en soit autrement aujourd'hui. Je lui ai simplement demandé d'effectuer quelques vérifications pour moi. Je suis certain qu'à son retour il sera touché que vous vous soyez inquiété pour lui.

Venlin hésita avant de poser une nouvelle question, ce qui surprit Arlian, car le vieil homme ne s'était jamais montré aussi curieux. Il avait toujours été clair pour Venlin qu'un serviteur devait savoir se montrer aussi discret que possible et qu'il ne devait pas incommoder son employeur avec des commentaires déplacés ou des demandes inutiles. Cette conversation, se rendit compte Arlian, était la plus longue qu'il ait jamais eue avec Venlin.

— Puis-je vous demander quelle est la nature de ces vérifications, monseigneur ? Je crois que la maisonnée trouverait rassurante la présence de votre intendant. Son retour peut-il être avancé ?

Arlian regarda fixement le valet en chef durant un long moment, puis il décida qu'il n'était pas utile de lui dissimuler la vérité.

— Les dragons ont quitté leurs cavernes, dit Arlian. Je l'ai appris grâce à la sorcellerie, et j'ai également découvert qu'ils avaient détruit un village de pêcheurs, sur la côte. J'ai demandé à *Noir* de s'y rendre et de voir s'il pouvait localiser le village et venir en aide à d'éventuels survivants.

— Des survivants à une attaque de dragons, monseigneur ? demanda Venlin d'un ton incrédule et affligé.

Arlian poussa un soupir.

— J'ai appris grâce à la sorcellerie qu'il y en avait au moins un, répondit-il.

Venlin paraissait toujours aussi soucieux.

— Monseigneur, dit-il, d'après certaines rumeurs, on vous accuserait d'avoir, d'une façon ou d'une autre, sans doute grâce à la sorcellerie,

dérangé les dragons dans leur sommeil, et l'on dit qu'ils pourraient surgir de leurs repaires souterrains. Ce que vous me dites concorde étonnamment avec toutes ces histoires, et cela risque d'accroître le nombre de rumeurs et de faire augmenter votre niveau d'impopularité...

— Je crains que celle-ci soit vraie, l'interrompit Arlian en jouant avec sa coupe. J'ai effectivement dérangé les dragons, même si c'était tout à fait involontaire de ma part. (Venlin déglutit, plus perturbé que jamais. Arlian le dévisagea en silence durant un moment avant d'ajouter :) C'est la raison pour laquelle j'ai fait façonner ces armes d'obsidienne. Parce que je savais que j'avais probablement importuné les dragons.

— Monseigneur ! s'exclama Venlin.

— Il leur a fallu un certain temps avant de se montrer, dit Arlian. Selon toute vraisemblance, il leur en faudra encore plus pour atteindre Manfort. Je me suis toutefois hâté de rentrer, en partie parce que je craignais qu'ils soient là plus tôt, et je ne souhaitais pas vous laisser les affronter sans moi.

Venlin ne répondit pas, mais il conserva son expression affligée suffisamment longtemps pour qu'Arlian la remarque.

Mais que pouvait-il ajouter pour atténuer l'effet que ses paroles avaient eu sur lui ? Tout ce qu'il pouvait faire, c'était tenter de changer de sujet de conversation.

— Comment vont mes invitées ? demanda-t-il. Et Vanniari ?

— Oh, la mère et la fille se portent toujours aussi bien, monseigneur. Toutes les autres invitées également, bien que j'aie l'impression que les rumeurs et l'agitation les tracassent quelque peu.

Finalement, le sujet n'était pas aussi réjouissant qu'Arlian l'avait espéré.

— Et avez-vous eu des nouvelles de Piécette à propos de la vente de la Maison grise ?

— Ah, monseigneur, nous lui avons fait parvenir plusieurs messages, mais c'est Ferrézine qui s'en est chargé, et je ne me suis pas soucié de cette affaire. Dois-je le faire appeler ? Ou Piécette ?

Arlian agita la main d'un air las. Il se rendit soudain compte qu'il était épuisé. Il n'était pas vraiment bon cavalier, et la chevauchée avait été longue et éprouvante.

— Ça pourra attendre demain matin. Tout le reste peut attendre jusqu'au matin.

Il reposa sa coupe sur la table puis s'enfonça dans son fauteuil et croisa les mains sur sa poitrine. Il ferma les yeux pour se reposer quelques instants.

Il ne fut que vaguement conscient que Venlin l'aidait à gagner son lit, mais lorsqu'il comprit où il se trouvait, il soupira avec gratitude et se coucha pour la nuit.

Le lendemain matin, Arlian rendit visite à Hâtive et à Vanniari, prit son petit déjeuner en compagnie de Lys et de Ruisseau et s'assura que Chaton, Grillon, Muscade et Balbutiement se portaient bien et n'avaient rien d'urgent à lui communiquer. Lys se plaignit longuement du temps chaud, nuageux et sec, mais elle n'avait rien à lui signaler en particulier. Hâtive lui raconta avec force détails les différents progrès de Vanniari, et les autres se contentèrent de lui faire part de quelques rumeurs sans importance.

Aucune nouvelle d'une quelconque activité draconique n'était encore parvenue jusqu'à Manfort, et Balbutiement s'abstint de lui raconter par le menu les nouvelles rumeurs qui circulaient à travers la ville, mais elle reconnut que les suppositions de Venlin étaient exactes, pour autant qu'elle le sache. Arlian n'insista pas sur ce sujet, pas encore, et il évita de signaler aux femmes que les dragons avaient quitté leurs refuges souterrains.

Il fit ensuite appeler Ferrézine afin de discuter de la Maison grise et de la méthode à employer pour faire transiter les armes d'obsidienne le plus discrètement possible entre Garde-Ouest et Manfort. Il était persuadé que Ferrézine avait acquis de l'expérience dans ce domaine lorsqu'il travaillait au service d'Enziette, et l'ancien intendant n'essaya pas de le convaincre du contraire.

Piécette avait effectivement reçu des offres pour la maison d'Enziette, mais aucune n'était suffisamment sérieuse pour attirer l'attention des deux hommes. Arlian accepta de recevoir les mandataires et envoya à Piécette une lettre polie pour lui exprimer sa consternation et s'étonner qu'elle ait pu donner suite à des offres aussi fantaisistes. La courtière pourrait alors montrer cette lettre, comme si elle trahissait sa confiance, aux acheteurs potentiels et les inciter à reconsidérer leur offre et à proposer un prix plus élevé.

Cet après-midi-là, Arlian et Ferrézine se rendirent à Garde-Ouest pour y effectuer quelques préparatifs avant l'arrivée des chariots. À mi-chemin entre le Vieux Palais et les portes de la ville, Arlian fut surpris par le bruit sourd d'une pierre qui avait heurté son carrosse. Il regarda aussitôt dehors et

aperçut un pavé de la taille d'un poing qui dévalait la rue en pente raide, mais il ne parvint pas à déterminer qui l'avait lancé. Après avoir jeté un rapide coup d'œil aux visages hostiles des passants, il pressa le cocher de poursuivre sa route.

Il fut consterné par cet incident. Manifestement, les habitants de Manfort étaient sensibles aux rumeurs de sa présumée trahison. Plus tard, lorsqu'il descendit de son carrosse, à Garde-Ouest, il découvrit que la pierre avait ébréché la dorure de la portière. On l'avait incontestablement lancée avec une certaine force.

À Garde-Ouest, les événements se déroulèrent comme prévu, cependant, et personne ne sembla véritablement le remarquer. Surineur et Firiol arrivèrent à l'heure dite, et ils entamèrent le processus qui allait leur permettre d'acheminer les armes d'obsidienne avec la plus grande discrétion jusqu'à la cité.

Ensuite, tandis qu'Arlian regagnait le Vieux Palais, il ne vit rien d'autre à faire que d'attendre : attendre que les armes soient toutes parvenues à Manfort, attendre Noir, attendre les Arithéiens et attendre les dragons. Il envisageait d'armer les membres de la Société du Dragon qui souhaitaient affronter les dragons, mais il n'y était pas encore prêt. Pas tant que la nouvelle de la réapparition des dragons ne serait pas parvenue jusqu'à la ville, pas tant que ses armes se trouvaient à Garde-Ouest.

Il aurait bien aimé pouvoir armer les gardes du duc, mais ce dernier ne le lui permettrait pas... à moins qu'Arlian puisse lui montrer la dépouille d'un dragon.

La chaleur accablante – le temps de dragon – persistait, sapant le moral de tout le monde. Durant les jours qui suivirent, Arlian fit plusieurs fois couler son sang dans une cuvette et s'y lava les mains pour tenter d'établir le contact avec les dragons et d'en apprendre plus sur leurs projets, mais comme la créature le lui avait promis à Fond-du-Creux, ses tentatives furent vouées à l'échec.

Il n'avait rien d'autre à faire qu'attendre.

## UNE VISITE DE DAME OPALE

L'attente d'Arlian fut interrompue de façon inattendue. Il se trouvait dans les jardins, se recueillant sur les tombes de Douceur et de Colombe, sous le frêne, lorsque Venlin apparut.

Ce dernier ne mettait jamais les pieds dans les jardins sans avoir une bonne raison de le faire. Arlian se retourna et lui demanda :

— Que se passe-t-il ?

— C'est dame Marasa, monseigneur.

Arlian cilla.

— Eh bien, quoi ?

— Elle vous attend dans le petit salon.

— Elle est là ? Elle est venue ici ?

Arlian regarda Venlin fixement. Que pouvait-elle bien lui vouloir ? Elle le haïssait et n'en faisait pas un secret. Elle ne pouvait pas feindre une simple visite de courtoisie.

— Oui, monseigneur.

— Vous l'avez laissé entrer ?

— Oui, monseigneur. Dame Marasa sait se montrer convaincante.

C'était vrai, Arlian en était conscient. Elle ne possédait pas le charisme surnaturel d'un cœur de dragon, mais elle n'hésitait pas à le faire savoir lorsqu'elle désirait quelque chose. Arlian soupçonnait que c'était la raison pour laquelle Flétrissure l'avait appréciée à ce point.

— Vous l'avez laissée sans surveillance ?

— Non, monseigneur. Wolt est avec elle.

Une pensée déplaisante lui vint à l'esprit.

— Elle n'a pas vu Dowliril, n'est-ce pas ?

Il s'agissait du valet qui avait assisté à la mort du seigneur Flétrissure. Il avait quitté le service d'Opale quelque temps auparavant, et Arlian l'avait engagé pour transférer les biens de la maison grise au Vieux Palais. Si elle le voyait, cela ne ferait qu'empirer les relations déjà tendues qui s'étaient établies entre Arlian et elle.

— Je ne crois pas, monseigneur.

— Faites en sorte que cela ne se produise pas, dit Arlian en époussetant le pollen qui s'était fixé sur ses hauts-de-chausses tout en se dirigeant vers la porte.

Peu après, il pénétra dans le petit salon et s'inclina devant son invitée.

— Dame Opale, dit-il.

Elle s'était installée sur l'un des canapés de soie bleue, sa robe repliée de façon provocante sur ses hanches afin de relever l'ourlet et dévoiler de fines chevilles. Elle se pencha vers Arlian, révélant le décolleté de son corsage. Sa chevelure noire était minutieusement coiffée, son visage encadré par des mèches en rouleaux, et ses yeux fardés de khôl.

— Monseigneur, dit-elle d'une voix grave, comme jamais Arlian ne l'avait entendue s'exprimer.

— Wolt, dit Arlian sans la quitter des yeux, je vous remercie. Vous pouvez disposer.

Wolt effectua un salut et disparut par l'autre porte. Arlian entendit le loquet se refermer derrière lui.

— Seigneur Obsidien, dit Opale. Quel plaisir de vous revoir !

Arlian l'observa en silence durant un moment avant de dire :

— Inutile de vous forcer, madame.

Elle le regarda à son tour et éclata d'un rire factice.

— Mes informateurs m'ont signalé que vous n'aviez pas donné suite à des avances moins flagrantes, répondit-elle.

Au fond de lui, Arlian se demanda qui pouvaient bien être ces informateurs, mais il se contenta de dire :

— C'est probablement parce que je n'ai pas pris la peine d'y répondre, madame, et non parce que j'en ignorais l'existence.

Opale fronça légèrement les sourcils, une expression dont Arlian était persuadé qu'elle avait été soigneusement travaillée pour paraître charmante et innocente.

— Mais je *sais* que vous appréciez les femmes ! (Elle cessa de faire la moue et haussa les épaules.) Je suppose que votre gynécée d'une demi-douzaine de prostituées doit vous suffire.

Arlian était conscient depuis des semaines qu'Opale et lui n'étaient pas amis, qu'ils soutenaient chacun des thèses opposées, mais il ne comprit qu'à cet instant qu'il la détestait vivement sur un plan plus personnel.

— Qu'est-ce qui vous amène ici, madame ? demanda-t-il. En quoi puis-je vous être utile ?

— Poteau vous l'a expliqué, répondit dame Opale en se redressant. Et vous le saviez, de toute façon. Ce pauvre Ilruth vous l'avait déjà dit.

— Et il était d'accord pour que vous n'en obteniez pas, dit Arlian. Il a fait en sorte que vous ne soyez pas présente à sa mort pour s'assurer que vous ne tenteriez pas de boire de son sang.

Opale feignit d'être choquée... ou peut-être ne faisait-elle pas complètement semblant.

— Était-ce pour cette raison ? Jamais je n'aurais bu de son sang ! (Elle prit un air songeur.) Cela aurait-il fonctionné ?

— Probablement pas, répondit Arlian d'un ton de dégoût. Cela n'aurait pas fonctionné avant qu'il s'enfonce un couteau dans le cœur et tue ainsi le dragon qui y était en gestation, mais après son coup mortel, qui sait ?

— Je sais que son sang était toxique lorsqu'il était encore en vie, approuva Opale. Il m'a raconté qu'il avait tué cette idiote de Vorina de cette façon. Il ne m'est jamais venu à l'idée que sa mort aurait pu y changer quoi que ce soit.

Elle jeta un coup d'œil à Arlian avec curiosité.

— Mon sang ne serait pas suffisant, dit Arlian, peu importe quand ou comment vous le prélèveriez. Il n'est pas contaminé depuis suffisamment longtemps.

— Il y en a d'autres pour qui c'est le cas.

— Sans doute. Ou peut-être ne parviendriez-vous qu'à vous empoisonner. Madame, pourquoi n'abandonnez-vous pas cette quête perverse et ne vous contentez-vous pas de vivre la vie que les dieux vous ont accordée ?

— Parce que les dieux se sont montrés chiches et que les dragons savent faire preuve de nettement plus de générosité ! répondit-elle. Il vous est aisé, à vous, de me dire à quel point il est horrible d'être redevable envers les dragons et d'avoir un de leurs rejetons en gestation dans votre cœur, mais

vous allez pouvoir vivre près d'un millier d'années, tandis que, moi, je n'ai sans doute tout au plus qu'une cinquantaine d'années devant moi, dont une grande partie avec la peau flétrie et les cheveux grisonnants.

— C'est là le lot de tout humain, madame.

— Le lot de tout humain... Regardez-vous, monseigneur. Est-ce naturel de s'asseoir sur des coussins de soie, sous des moulures ? Non, le lot de tout humain est de se blottir nu dans des grottes, comme le font les barbares, au-delà des montagnes. Nous sommes parvenus à améliorer notre quotidien, et ce de nombreuses façons. Pourquoi ne pourrions-nous pas également nous améliorer nous-mêmes ?

— Parce que, ce faisant, nous déclencherions la naissance de nouveaux dragons.

— Il est possible de tuer les dragons, monseigneur, avant qu'ils puissent causer le moindre mal. Vous nous l'avez vous-même démontré, avec Stiam et Enziette !

Elle s'appuya avec empressement sur le bras du canapé et se pencha vers Arlian, qui soupira.

— Madame, je vous ai déjà dit que je ne vous aiderai pas. Pourquoi ne parvenez-vous pas à accepter ma décision ?

— Parce que *vous savez où ils se trouvent* ! répondit-elle. Personne d'autre ne le sait. Je leur ai demandé. Dame Pulzéra a parcouru les registres de l'organisation pour moi, et elle m'a juré qu'elle n'avait pas pu localiser le moindre de leurs repaires. Mais Enziette vous a montré où l'un d'eux se trouvait !

— Vous êtes-vous entretenue avec Pulzéra ?

— Bien sûr ! s'exclama Opale. Selon elle, vous avez laissé entendre que vous aviez cette information. Je me suis donc dit que votre cruauté n'avait été que passagère et que je pourrais peut-être vous convaincre de m'aider.

— J'ai simplement tenté de la dissuader de vous tuer, madame, dit Arlian.

— Eh bien, je vous en remercie, en tout cas. Mais, Obsidien, vous pouvez obtenir bien plus que cela ! Je ferai *n'importe quoi* pour vous, si vous daignez m'indiquer où se trouve cette caverne. Je vous offrirai l'ensemble des propriétés de Flétrissure. Je me soumettrai à votre volonté de toutes les façons possibles. Je suis encore jeune, mais Flétrissure m'a enseigné des choses qu'il a lui-même apprises au fil des siècles. Je peux vous satisfaire de manières dont vos prostituées ignorent même l'existence,



j'en suis certaine ! Et je vous aiderai à éliminer les dragons, si c'est vraiment là ce que vous souhaitez. Pulzéra peut tenter de nous en empêcher, mais je la trahirai pour que vous puissiez vous débarrasser d'elle, si vous le désirez. *N'importe quoi*, monseigneur !

Elle leva les yeux vers lui d'un air implorant.

Arlian la regarda à son tour, consterné.

— Le seigneur Flétrissure était plus idiot que je l'avais imaginé. Il n'aurait jamais dû vous expliquer ce qu'il cherchait, dit-il.

— Il ignorait tout de ce que vous savez ! dit-elle. Il était seul, et il croyait être immortel. En quoi est-il insensé de chercher une compagne ? Je peux être *votre* compagne, monseigneur. Je peux être votre *esclave*, si vous le souhaitez !

— Je ne désire rien de tel, répondit Arlian, ébranlé. Je ne vous aiderai pas à vous damner, peu importe à quel point vous le désirez !

— Damnez-moi, je vous en prie ! le supplia-t-elle.

Comme il ne répondait pas et qu'il conservait une expression horrifiée, elle se redressa de nouveau.

— Obsidien, dit-elle. Si vous ne désirez rien de ce que je peux vous offrir, vous serez peut-être plus intéressé par les secrets que je détiens. Vous savez qu'il existe de nombreuses rumeurs à votre sujet.

— J'en ai entendu parler, reconnut prudemment Arlian.

— J'ai fait en sorte qu'elles se répandent, pour le compte de Pulzéra, expliqua Opale. Le seigneur Hardior et elle mènent une campagne de dénigrement envers vous afin de persuader le duc de vous éliminer, ou, du moins, de vous éloigner de la ville, et je les y ai aidés. Pulzéra a promis de me venir en aide, mais elle prétend désormais qu'elle est incapable de trouver les antres des dragons. Elle dit que les créatures reviendront bientôt et que, lorsque ce sera le cas, elle se mettra à leur service et les convaincra de leur donner un peu de leur venin, mais comment puis-je lui faire confiance ? Et si les dragons refusent ses services ? Je préfère donc conclure un marché avec vous, monseigneur. J'ai envoyé Poteau avec vous pour que vous le meniez à la caverne de la Désolation, mais vous êtes revenus tous les deux sans être allés plus loin que Fond-du-Creux, et vous êtes désormais sur vos gardes, je ne peux donc pas tenter de faire mieux avec un autre espion. Il ne me reste plus qu'à vous convaincre de me venir en aide, de votre plein gré. Si vous acceptez, je serais ravie de trahir Pulzéra. Mes gens démentiront les rumeurs qu'elle a répandues et nieront

toutes ses affirmations. Je ne parviendrai sans doute pas à vous séduire, mais je saurai charmer le duc et l'assurer de votre loyauté, de votre courage et de votre importance pour la ville. Je pourrai neutraliser les mensonges de Hardior. Ils vous traitent de lâche et prétendent que vous avez jeté votre épée parce que vous aviez peur. Je pourrai lui affirmer que vous avez fait preuve de clémence. Je vous en prie, monseigneur !

Arlian eut pitié d'elle, mais il la méprisait toujours autant. Cette femme avait osé traiter ses invitées de prostituées, et, pourtant, elle se proposait elle-même ouvertement de se donner à lui ou au duc afin d'obtenir l'élixir qu'elle désirait tant.

— Non, dit-il.

— Je vous en supplie !

— Dame Opale, vous vous mettez toute seule dans une situation embarrassante, dit-il. S'il vous plaît, rentrez chez vous et réexaminez la situation qui est la vôtre. Vous avez encore de longues années devant vous, même sans ce sang contaminé.

— Pas assez ! s'écria-t-elle. Vraiment pas assez !

— Je ne vous aiderai pas.

Elle le regarda fixement en silence durant un moment avant de dire :

— Je ne considère pas ce refus comme définitif. Vous changerez peut-être d'avis, un jour. Jusque-là, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour aider Pulzéra et Hardior, et peut-être qu'un jour, ils trouveront le venin dont j'ai besoin. Si vous changez d'avis, vous savez que je vous offrirai tout ce que vous me demanderez... mais lorsque les autres en auront trouvé, il sera trop tard.

— Je ne crois pas que je changerai d'avis, répondit Arlian.

— Alors, vous êtes un... (Elle se ressaisit.) Vous changerez d'avis. Nous verrons.

— Oui, nous verrons. Maintenant, avez-vous autre chose à me dire ou dois-je appeler Wolt pour qu'il vous reconduise jusqu'à la porte ?

— Je m'en vais, répondit-elle en se levant.

Arlian lui ouvrit la porte. En franchissant le seuil, elle se retourna et dit par-dessus son épaule :

— J'espère avoir rapidement de vos nouvelles, monseigneur.

— Vous pouvez toujours espérer, madame.

## UNE VISITE CHEZ DAME GIVRE

La visite d'Opale avait contrarié Arlian. Il n'appréciait guère que Pulzéra, Hardior et elle puissent conspirer contre lui. Pulzéra et Hardior ne pouvaient pas tenter de le tuer, mais Opale n'était pas soumise à ce genre de restriction. Arlian savait que la seule chose qui l'en empêchait, c'était l'espoir qu'il change un jour d'avis et qu'il finisse par lui offrir une goutte de venin. Tant qu'il demeurerait la seule personne à Manfort à savoir où trouver l'ancre d'un dragon, elle ne chercherait pas à le tuer. Mais si quelqu'un d'autre venait à l'apprendre ou parvenait à se procurer du venin de dragon autre part, Arlian était certain qu'Opale serait ravie de louer les services d'un assassin pour se débarrasser du gênant seigneur Obsidien.

Et, si elle prenait son temps et écoutait les précieux conseils du seigneur Hardior, elle en ferait sans doute un meilleur usage que Drichène.

Il aurait bien aimé que Noir soit présent, afin d'avoir quelqu'un à qui parler librement, mais il n'y avait aucun signe du retour imminent de son intendant.

Pour se changer les idées et pour se renseigner sur l'humeur actuelle des autres cœurs de dragon, Arlian décida de rendre visite à dame Givre quelques jours après son entrevue avec Opale.

Il avait pensé que, peut-être, il pourrait lui dire ce qu'il avait sur le cœur, comme il le faisait avec Noir, mais elle lui parut étrangement froide, loin d'être aussi franche et amicale qu'à l'accoutumée. Il se ravisa donc, de plus en plus anxieux.

Finalement, au dîner, il lui demanda franchement :

— Vous aurais-je offensé d'une quelconque façon, madame ? J'avais pensé que nous étions proches, mais, aujourd'hui, vous ne m'avez pas parlé comme à un ami.

Elle tourna la tête vers lui, posa sa fourchette et tendit la main vers son habituel tibia.

— Pour quelle raison êtes-vous revenu ? demanda-t-elle.

Il cilla en la regardant d'un air surpris.

— Où devrais-je donc me trouver ? répondit-il.

— En Aritheï, sans doute. Ou dans la Désolation. Ou dans les cavernes qui s'y trouvent. Ou en train de rôder dans les rues, dans l'intention de tendre une embuscade à Hardior ou à Bedaine. Ou à la citadelle, pour convaincre le duc de vous aider dans vos projets.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir, madame. Voudriez-vous me faire la faveur de m'expliquer tout cela ?

Elle poussa un soupir.

— Arlian, dit-elle, je pensais que vous aviez fait le serment d'accomplir votre quête de vengeance, que vous consacriez votre vie à la destruction des dragons une bonne fois pour toutes. Vous vous êtes débarrassé d'Enziette et de Drichène et avez entamé des préparatifs complexes. Vous avez détruit le dragon que Clou était devenu et nous avez fait part du sort qui nous était réservé. Vous avez non seulement envisagé la disparition de la Société du Dragon en vous servant de ces connaissances, mais vous l'avez encouragée. Vous avez assisté au suicide de Flétrissure, provoqué Toribor en duel et vous êtes entretenu avec le duc en personne.

» Ensuite, vous avez abandonné vos préparatifs et fui la ville. J'ai cru que c'était pour poursuivre votre quête de vengeance, que vous seriez absent durant des mois, voire des années, et que vous reviendriez en brandissant la tête d'un dragon ou à la tête d'une armée, ce qui vous aurait permis de passer à l'étape suivante de votre campagne.

» Mais, au contraire, vous êtes revenu seul, bien trop tôt pour avoir eu l'occasion de vous rendre en Aritheï et d'y chercher de nouveaux sortilèges, trop tôt pour qu'il vous ait été possible d'atteindre la caverne des dragons dans la Désolation, trop tôt pour avoir pu faire quoi que ce soit d'important. Vous n'êtes pas retourné voir le duc, vous ne vous êtes pas rendu au siège de la Société du Dragon, mais vous avez reçu la visite d'Opale, et, d'après les rumeurs, elle portait pour cette occasion sa robe la plus affriolante. Certes, vous l'avez renvoyée chez elle en moins de temps qu'il en faut pour

le dire, mais vous n'avez rien fait pour l'empêcher de propager des mensonges. Au contraire, vous êtes venu chez moi et avez perdu votre temps en discussions convenues. Vous ne m'avez rien révélé d'important et vous n'avez pas fait la moindre allusion à votre vengeance, ni aux dragons. Je vous regarde du coin de l'œil en me demandant si vous avez décidé que je devais être le prochain cœur de dragon à périr pour empêcher la naissance d'un dragon, en me demandant si je suis prête à mourir alors qu'il me reste normalement cinq cents ans à vivre sous cette forme. Et je me demande ce qui a pu se produire de si particulier pour parvenir à éteindre le feu qui embrasait votre cœur et à souffler cette flamme de vengeance. Le venin qui coule dans vos veines a-t-il agi plus promptement que d'habitude et est-il déjà parvenu à vous rendre insensible ? Ou avez-vous mis en œuvre un plan subtil et machiavélique que vous souhaitez me dissimuler ?

— Ah, s'exclama Arlian.

Il s'enfonça dans son siège, la dévisagea et poursuivit :

— Je n'ai aucunement l'intention de vous éliminer dans l'immédiat, madame, soyez-en assurée. Et je n'ai pas non plus abandonné mes projets de destruction des dragons. Je n'ai pas *fui* la ville. Il fallait que je règle quelques affaires à Fond-du-Creux, et lorsque j'en ai eu terminé, je suis retourné chez moi. Je n'envisageais pas de me rendre dans les cavernes souterraines de la Désolation. J'avais pensé un moment accompagner mes amis et mes employés en Arithei, mais j'ai changé d'avis. Ils ont repris la route et devraient revenir au printemps avec les objets magiques et les sortilèges dont j'ai besoin pour accomplir ma quête de vengeance.

— Vous n'êtes pas partis avec eux ? Vous êtes revenu ici ?

— C'est exact.

— Pourquoi donc ?

L'espace d'une seconde, Arlian la regarda fixement, les yeux vides, sans voix.

— Vous avez envoyé Noir et les Arithéiens vers le sud et vous ne les avez pas accompagnés ? Arlian, depuis le peu de temps que je vous connais, vous avez toujours insisté pour vous charger vous-même de vos affaires et ne pas laisser les autres les régler à votre place. Pourquoi n'avez-vous pas accompagné la caravane jusqu'en Arithei ?

— Je n'ai pas envoyé Noir vers le sud, répondit Arlian. Je lui ai assigné une tout autre mission.

— Et, quoi que ce puisse être, vous n’avez pas souhaité vous en charger personnellement ?

— Il pense pouvoir obtenir de meilleurs résultats sans moi, répondit Arlian. Et je crois pouvoir me rendre plus utile ici. Je n’avais pas l’impression de pouvoir me permettre de prendre le temps de me rendre en Arithei.

— Vous rendre plus utile en quoi ? Pourquoi n’avez-vous pas le temps de vous rendre en Arithei ?

Arlian hésita avant de répondre :

— Il m’a parfois semblé, madame, et ce depuis la mort d’Enziette, que tout ce que je tentais pour faire progresser ma quête contre les dragons ne faisait qu’empirer la situation. J’ai presque l’impression que je ferais mieux de ne rien faire du tout. Et pourtant, alors même que je ne fais rien de particulier, vous paraissez me le reprocher.

— Bien sûr que je vous le reproche ! Je veux que vous acheviez ce que vous avez commencé et que vous arrangiez le désordre que vous avez provoqué.

Arlian croisa son regard. Elle disait vrai, il en était persuadé. Elle *voulait* qu’il détruise les dragons, et elle se demandait pour quelle raison il ne faisait rien pour atteindre cet objectif. Elle méritait d’entendre la vérité à son tour.

— Le désordre est bien pire que ce que vous pensez, répondit-il. Les dragons ont quitté leurs refuges.

Givre le regarda fixement durant un moment avant de lui demander :

— Quoi, tous ?

— J’ignore combien ils sont, reconnut-il. Disons certains.

— Comment le savez-vous ? Pourquoi la nouvelle n’est-elle pas parvenue jusqu’à nous ?

— J’ai appris à communiquer avec eux grâce à la sorcellerie d’Enziette, si vous vous rappelez...

— C’est ce que vous nous avez dit, l’interrompit Givre. La moitié des sorciers de l’organisation s’y sont essayés, mais si l’un d’eux y est parvenu, il ne nous en a pas fait part.

— Néanmoins, j’ai utilisé cette technique avec succès à deux reprises. Mais plusieurs de mes tentatives ont échoué. Cela fonctionne uniquement lorsque les dragons daignent le permettre. Je m’en suis servi à Fond-du-Creux, et l’une des créatures m’a appris, dans l’intention de me narguer,

qu'ils avaient quitté leurs cavernes. Ils sont en train de détruire des villages sur la côte et laissent délibérément derrière eux des survivants au sang contaminé afin de remplacer les cœurs de dragon que j'ai tués. La nouvelle n'est pas encore parvenue à Manfort, mais j'imagine que cela ne saurait tarder.

— Et lorsque ce sera le cas, vous souhaitez être présent ? demanda Givre. Pourquoi ? Si les dragons sont effectivement en train de dévaster la côte, ne devriez-vous pas vous rendre à Lorigol ou à Sarkan-Mendoth pour les affronter ?

— Et que pourrais-je faire, une fois là-bas, même avec une lance d'obsidienne ? demanda Arlian. Un homme contre un dragon dans une ville incendiée ? En revanche, Manfort a été bâtie pour résister au souffle des dragons...

— Il y a sept cents ans, l'interrompit Givre. Combien reste-t-il de quartiers encore en état de résister ? Regardez autour de vous : s'agit-il de murs de pierre ?

La salle à manger était lambrissée de panneaux de bois précieux foncés et le plafond était traversé par des poutres de bois sculptées et dorées. Par la fenêtre aux montants de bois, Arlian aperçut des ornements architecturaux en bois et des arbres fruitiers. La vue donnait sur une promenade fleurie et sur le bas de ses jardins.

— Tout de même, dit Arlian, la ville est protégée par son mur d'enceinte et les gardes du duc...

Givre grommela d'un ton moqueur.

— Je préfère être ici que n'importe où ailleurs, insista Arlian. Et, plus important encore, dame Givre, je suis certain que, tôt ou tard, les dragons viendront jusqu'ici, alors qu'ils peuvent parfaitement contourner Lorigol et Sarkan-Mendoth. Si je m'étais rendu sur la côte, comment aurais-je pu les retrouver ? Comment aurais-je pu les combattre ? À la moindre menace, ils se seraient enfuis à tire-d'aile, comme des pigeons à la vue d'un chien. Ici, ils seront confinés entre les murailles et les tours, encerclés par des hommes armés de lances d'obsidienne. Ici, au moins, nous aurons certainement la chance d'en tuer un ou deux !

— Mais vous avez pourtant envoyé Noir sur la côte...

— Pour rassembler des informations et trouver d'éventuels survivants, non pour affronter les dragons.

Givre réfléchit longuement, puis elle dit :

— Vous avez bien dit que les dragons seraient encerclés par des hommes armés de lances d'obsidienne ? À quels hommes faites-vous allusion ? Les gardes du duc ?

— En fait, je souhaiterais rallier les membres de la Société du Dragon à cette cause, du moins, ceux qui ne se sont pas rangés du côté des théories de Pulzéra ni de celui des âneries de Hardior. Nous avons déjà vu des dragons et nous y avons survécu, ce qui n'est pas le cas des gardes du duc.

Il s'abstint de préciser que le duc ne lui prêterait main-forte qu'une fois qu'il lui aurait prouvé qu'il avait tué un dragon.

— Ha ! s'esclaffa Givre.

— Madame ?

— Ari, la plupart des cœurs de dragon vous haïssent. (Malgré ses paroles très dures, Arlian fut soulagé de l'entendre l'appeler par son diminutif pour la première fois de la journée.) Même Voriam commence à douter de vous. Pulzéra, Opale et Hardior ont réussi à répandre leur fiel, et vous avez joué leur jeu en agissant comme vous l'avez fait ces derniers temps. Vous avez humblement quitté la ville avec vos armes sur l'injonction du duc, vous êtes revenu discrètement sans escorte...

— Discrètement ? J'ai chevauché au vu et au su de tous !

— Sans votre suite.

— Je n'ai pas besoin de suite !

Elle haussa les épaules.

— Vous avez laissé Bedaine en vie.

— Le seigneur Toribor m'a pris au dépourvu grâce à sa bravoure et à son honneur, protesta Arlian. Et, à la vérité, c'est lui qui m'a laissé la vie sauve.

— Vous aviez fait le serment de le tuer. Nous pensions que vous envisagiez d'éliminer l'ensemble des membres de l'organisation ou de périr en tentant de le faire.

— Je suis à la recherche de solutions de rechange. Préférez-vous que je vous tue ici et maintenant ?

— Non. Même si je n'ai pas l'intention de céder aux dragons, ni à la trahison de Pulzéra, j'ai tout de même envie de vivre, comme nous tous, il me semble.

— Ce sont les dragons, mes ennemis, madame, dit Arlian. Je n'ai aucune intention belliqueuse envers l'organisation. Je souhaite simplement m'assurer qu'aucun dragon ne naîtra parmi ses membres.



— Et comment allez-vous faire ? Et qu'en est-il des survivants que Noir est parti chercher ? S'il y en a, vous ne serez plus le plus jeune cœur de dragon des Terres des Hommes. En quoi cela va-t-il modifier vos plans ?

— Je l'ignore, répondit Arlian. J'attends d'en savoir davantage.

— Cela ne vous ressemble guère.

— Des événements sont en train de se produire, madame, et je dois comprendre où tout cela peut nous mener avant d'entreprendre la moindre action.

— J'espère que l'on vous en laissera l'occasion, répondit Givre. Je vous rappelle que vous avez également des ennemis humains.

— Et je leur ferai face lorsque le besoin s'en fera sentir, ajouta Arlian en soulevant sa coupe. Je vous remercie pour votre explication, madame. Et j'espère que nous sommes de nouveau amis.

— Moi aussi, dit Givre en posant son tibia pour saisir sa fourchette. Moi aussi...

## DE LA NATURE DE L'ESCLAVAGE

Trois jours après le dîner chez Givre, la nouvelle de la destruction d'un village de pêcheurs à quelques kilomètres au sud de Benthin parvint jusqu'à Manfort. Il s'agissait d'un hameau que l'on appelait Les Rochers de Kirial. Des témoins – et, à la surprise générale, il y avait des témoins vivants, ils avaient assisté à la scène des chaumières avoisinantes – rapportèrent que trois dragons avaient jailli des nuages et réduit en cendres les embarcations de pêche à partir de la mer grâce à leur souffle de venin enflammé, avant d'incendier les quais et les maisons.

Deux pêcheurs, un homme et son fils, avaient été rejetés sur le rivage, grièvement brûlés, mais en vie.

Il n'y avait pas d'autres informations, mais les rumeurs allaient bon train, d'après Balbutiement. Certaines l'accusaient d'être plus ou moins responsable de la réapparition des dragons, bien que le lien entre eux ne soit pas clairement défini.

Défini ou pas, il fut vraisemblablement l'élément déclencheur d'une série de lancers de pierres et de vandalisme. Deux nouvelles fenêtres furent brisées, et le glyphe d'une malédiction fut peint sur un montant de porte à l'aide de ce qui se révéla être du sang. Arlian comprit qu'il ne serait pas judicieux de s'aventurer dehors ni de convier des invités. Il demeura donc à l'intérieur du Vieux Palais. Il vérifia les comptes de la maisonnée et se chargea de régler les affaires courantes.

À peu près deux tiers des armes étaient discrètement revenus de Garde-Ouest. Il envisagea de faire différer le transfert du reste, mais il décida

finalement de se fier au jugement de Surineur.

La livraison de ce jour-là fut tardive, mais elle se déroula sans encombre.

Le matin suivant, la nouvelle de la destruction de Tiapol parvint jusqu'aux oreilles d'Arlian.

Tiapol était un bourg important, à mi-chemin entre Les Rochers de Kirial et Benthin, mais les dragons l'avaient réduit en cendres aussi aisément que n'importe quel village de moindre taille. Et, là aussi, il y avait des témoins encore en vie dans la campagne environnante, et les dragons avaient permis à quelques survivants de quitter leurs embarcations brisées et de nager jusqu'au rivage.

On jeta plus de pierres que jamais. Arlian ordonna que l'on conserve les volets fermés afin que, lors d'éventuels nouveaux bris de glace, il n'y ait plus de verre projeté à l'intérieur des pièces. Il se demanda si Opale ou Pulzéra étaient ouvertement à l'origine de ces attaques ou si les lanceurs de pierres agissaient spontanément.

Il crut voir Olifant dans la foule, mais l'homme disparut avant qu'Arlian puisse confirmer son identité.

Juste avant qu'Arlian prenne son déjeuner, Balbutiement lui apprit d'horribles détails à propos de la destruction de Tiapol, ce qui le mit d'une humeur massacrate. Il venait d'achever son repas lorsque Wolt lui remit une note. Curieux, Arlian la décacheta alors qu'il était encore à table.

Le vélin était orné des armoiries du seigneur Toribor et il y était écrit :

« *J'attendrai que vous soyez disponible chez vous cet après-midi. Je crois qu'il faut que nous abordions certains sujets.* »

Arlian se précipita à son étude et rédigea une réponse à la hâte :

« *Je suis au regret de ne pouvoir vous garantir un niveau de sécurité satisfaisant, mais vous serez malgré tout le bienvenu chez moi. Si vous aviez un empêchement, je le comprendrais, et nous trouverions, j'en suis sûr, un autre moment pour nous rencontrer.* »

Il fit sortir Wolt par la poterne avec le message.

Il n'y eut pas de réponse, mais au beau milieu de l'après-midi, le carrosse de Toribor s'immobilisa devant le portail.

Arlian vint à sa rencontre dans la galerie, qui avait l'avantage de faire face aux jardins plutôt qu'à l'avant-cour ou à la rue. Ils ne seraient donc pas interrompus par de nouveaux actes de vandalisme. Aucun des deux hommes

ne tendit la main à l'autre, mais ils se saluèrent courtoisement et marchèrent côte à côte tout en conversant.

— Je souhaiterais qu'il en soit autrement, dit Arlian, mais j'ai cru comprendre qu'il vous était pénible de vous trouver en ces lieux. Dispensons-nous donc des civilités d'usage et venons-en directement à ces sujets dont vous vouliez m'entretenir. De quoi s'agit-il ?

Toribor sembla soulagé par cette approche directe.

— Je présume que vous avez appris la destruction des Rochers de Kirial et de Tiapol, dit-il.

— Bien sûr.

— Possédez-vous à propos de ces attaques d'autres informations que celles qui ont été largement répandues ? Parmi nous tous, c'est vous qui entretenez les liens les plus étroits avec les dragons. En savez-vous plus que nous ?

Arlian fronça les sourcils.

— Je ne connais pas plus de détails que vous à propos des attaques en elles-mêmes, répondit-il. Mais je sais depuis un certain temps déjà que quelques dragons sont sortis de leur longue léthargie.

Mécontent, Toribor fronça les sourcils à son tour.

— Et comment le saviez-vous, monseigneur ?

Arlian soupira.

— Il y a quelques semaines de cela, je me trouvais à Fond-du-Creux pour affaires, et le temps m'a rendu soucieux. Il faisait alors, comme aujourd'hui encore, ce que mon grand-père appelait un « temps de dragon ». Je me suis rappelé que la dernière fois qu'il y avait eu un tel temps, les dragons étaient venus, ils avaient détruit mon village et massacré ma famille. J'ai craint que la même chose se reproduise, j'ai donc tenté de les contacter à l'aide d'une cuvette d'eau et de sang.

— Nous l'avons tous essayé, dit Toribor. Cela ne fonctionne pas.

Arlian esquissa un rictus.

— Je sais, répondit-il. Ou plutôt, je sais que ce sont les dragons qui décident selon leur bon vouloir d'établir ou non le contact. J'ai refait plusieurs tentatives depuis, et elles ont échoué. Mais, là-bas, à Fond-du-Creux, cela a apparemment amusé les dragons de me répondre. Leur porte-parole m'a confirmé qu'ils avaient quitté leurs cavernes, détruit un village de pêcheurs et qu'ils en anéantiraient d'autres. Leur accord avec Enziette a pris fin, et ils ont l'intention de remplacer tous les cœurs de dragon que lui

et moi avons tués, massacrant des centaines d'innocents afin de parvenir à en contaminer une poignée avec leur venin fétide.

— Ils auraient donc délibérément laissé ces pêcheurs en vie ?

— Il semblerait bien, en effet.

— Ils ont incendié deux villages. Vont-ils en détruire d'autres ?

— Ils ne me l'ont pas affirmé expressément, mais je présume que oui.

Toribor le regarda attentivement durant un long moment avant de déclarer :

— Et voilà ce que votre vengeance de dément a provoqué...

Arlan le regarda à son tour.

— C'est probable. Croyez-moi, je regrette profondément la mort de ces villageois.

— Et tout cela pour quelques esclaves !

Arlan ne répondit pas aussitôt, mais ils atteignirent l'extrémité de la galerie, et, plutôt que de faire demi-tour, il fit un signe.

— Par ici, monseigneur.

Il précéda son interlocuteur dans un passage adjacent, et, de là, ils rejoignirent le salon, où quelques-unes de ses invitées passaient le temps.

— J'étais l'un de ces esclaves, monseigneur, déclara-t-il sur le chemin.

— Il s'agissait d'une erreur, je vous le concède, dit Toribor. Vous n'êtes manifestement pas un esclave de naissance. Enziette n'aurait jamais dû s'emparer d'un jeune né libre pour le revendre. Mais cela n'avait aucun rapport avec Drichène, qui aurait dû devenir le successeur d'Enziette et qui aurait sans doute mieux conservé ses secrets que vous ne l'avez fait. Et cela n'avait rien à voir non plus avec Fer, Clou et Kourouvain.

— Vraiment ?

Ils pénétrèrent dans le salon. Surprises, les femmes levèrent les yeux. Ruisseau était assise près de la fenêtre et contemplait le ciel gris. Hâtive et Grillon étaient installées à même le sol et jouaient avec Vanniari. Hâtive ne parut pas troublée par la présence de Toribor, mais Ruisseau prit un air ébahi, et Grillon cessa de sourire pour froncer les sourcils d'un air hostile.

— Reconnaissez-vous ces femmes, monseigneur ? demanda Arlian.

— Deux d'entre elles, répondit Toribor. Elles m'ont appartenu pendant deux ans, après tout. Je présume que la troisième était une autre résidente de *La Maison de la Société Charnelle*, bien que je ne me souvienne pas d'elle.

— Et pensez-vous qu'elles soient nées esclaves ?

Surpris, Toribor se tourna vers Arlian.

— Ce n'est pas le cas ?

— N'avez-vous jamais songé à le leur demander durant les deux années pendant lesquelles elles vous appartenaient ?

Toribor cilla.

— Non, admit-il. Cela ne m'est jamais venu à l'idée. Enziette et Drichène se chargeaient de fournir les femmes, et j'ai toujours supposé qu'elles étaient nées pour accomplir cette tâche.

— Commençons par celle que vous ne connaissez pas, Hâtive, dit Arlian, qui, devrais-je ajouter, a été détenue et mise enceinte par le seigneur Kourouvain. Hâtive, es-tu une esclave de naissance ?

— Non, bien sûr que non, Triv, répondit Hâtive. Tu le sais bien. Ma famille s'est fait décimer par une épidémie lorsque j'avais neuf ans, et des marchands d'esclaves se sont emparés de moi.

— C'est fâcheux..., commença Toribor, mais Arlian l'interrompt.

— Grillon ?

Grillon regarda tour à tour les deux hommes avant de dire :

— Mon père est mort lorsque j'avais dix ans – son cœur a lâché. Ma mère a tenté d'aller de l'avant, mais il y avait trop de bouches à nourrir – j'avais trois frères et une sœur. Elle m'a donc vendue contre de la nourriture alors que j'avais onze ans. Elle a choisi de se débarrasser de moi en premier parce qu'elle pouvait me vendre à un meilleur prix. J'étais plus âgée et plus jolie que ma sœur, et j'étais plus docile que mes frères. Elle a toutefois dû vendre ma sœur un peu plus tard. Je pense que ma mère et mes frères sont restés libres.

Toribor la regarda d'un air surpris.

— J'avais quatorze ans, dit Ruisseau de la fenêtre sans qu'on l'y ait invitée. J'étais folle amoureuse d'un garçon qui s'appelait Sarchéyon, qui avait quelques années de plus que moi. Je souhaitais l'épouser, mais mon père ne voulait pas en entendre parler. Nous nous sommes par conséquent enfuis tous les deux. Sarchéyon avait toujours parlé de prendre la mer, donc, afin de duper tout le monde, nous sommes allés à l'intérieur des terres.

— À l'intérieur des terres ? demanda Toribor d'un air surpris.

— Je suis originaire de Siribel, monseigneur, à quelques kilomètres au nord de Sarkan-Mendoth.

— Vous ne le saviez même pas ? demanda Arlian.

Toribor secoua la tête.

— Je croyais qu’elles venaient toutes de Manfort, répondit-il. Esclaves de naissance et élevées comme telles.

— Élever des esclaves est bien trop cher, monseigneur, dit Ruisseau. Presque personne ne s’en donne la peine. Il y a toujours quelques malheureux à exploiter...

Toribor la regarda en silence. Après avoir marqué une pause, elle poursuivit.

— Nous avons réussi à rejoindre Gan Péthrin avant de tomber à court de nourriture et d’argent, et nous y sommes restés un certain moment, vivant de mendicité et d’expédients, et j’avais l’impression de mener une merveilleuse aventure ; j’étais jeune et je me trouvais en compagnie de l’homme que j’aimais. Mon père avait cependant raison à propos de Sarchéyon. Il s’est lassé de moi. Quatre mois après notre fuite, affamé, il m’a vendue à un marchand d’esclaves. Il lui a dit qu’il partait en direction de Torrent-de-Glace, mais je ne sais même pas s’il s’agit de la vérité ou d’un autre mensonge.

Toribor la regarda fixement avant de demander :

— Pourquoi n’êtes-vous pas retournée à Siribel ?

Ruisseau le regarda à son tour.

— Et pourquoi ça ? demanda-t-elle. Ils ne sont pas partis à ma recherche. Nous sommes restés des mois à Gan Péthrin et ils n’y ont envoyé personne. Et que ferais-je, une fois là-bas ? (Elle désigna les moignons de ses chevilles.) Vous et les autres vous êtes assurés que je ne puisse jamais devenir la femme d’un homme ordinaire, ni une mère digne d’élever des enfants. Et les seuls talents que j’ai appris à maîtriser durant ma jeunesse ne me sont d’aucune utilité hors d’un lupanar. Ici, j’ai des amis, et le personnel de Triv peut s’occuper de moi lorsque j’en suis incapable.

— J’ignore où se trouvent ma mère et mes frères, déclara spontanément Grillon. Ils ne sont pas restés à Lassir.

— Triv et Vanni sont ma seule famille, dit Hâtive en tendant le bras pour chatouiller son bébé, qui gazouilla d’un air reconnaissant.

Arlan sourit et posa la main sur le bras de Toribor pour qu’il se retourne et lui indiquer le chemin. Lorsqu’ils furent de nouveau dans le passage qui menait à la galerie, Arlian dit :

— Voyez-vous, monseigneur, je les considère comme des êtres humains, non comme des esclaves : peut-être, comme vous dites, parce que

j'en étais moi-même un. Je pense qu'en tant qu'êtres humains, elles méritent vengeance pour tout le mal qu'on a pu leur faire.

— Sans doute, répliqua Toribor. Je laisse soin aux dieux d'en décider, s'ils existent encore. Qu'elles le méritent ou non, Obsidien, votre vengeance a déchaîné la colère des dragons sur nous tous.

— Sans doute, répondit Arlian. Mais peut-être cela se serait-il produit de toute façon. Vous saviez certainement qu'Enziette n'avait plus longtemps à vivre, en tout cas. Et qui aurait repris son marché ? N'aurions-nous pas été confrontés à la même destinée qu'aujourd'hui ?

— Pas tout à fait, répondit Toribor. Drichène aurait été le successeur d'Enziette, et la Société du Dragon serait demeurée unie et se serait opposée aux monstres au lieu de se fissurer comme elle est en train de le faire.

— Vraiment ? Et cela aurait-il eu une quelconque importance ?

— Oh, je l'ignore, répondit-il d'un air triste. Soyez maudit, Obsidien ! Ils surgirent dans la galerie et poursuivirent leur marche.

— Monseigneur, dit Arlian. Vous pensez que je suis la cause de toutes vos misères, mais peut-être que le destin m'a chargé d'y mettre un terme et non de les provoquer. Vous aimeriez sans doute que les dragons disparaissent une fois pour toutes, n'est-ce pas ?

— Naturellement ! Je ne suis pas un traître comme Pulzéra.

— Et qui d'autre que moi cherche à atteindre cet objectif ?

— Nous essayons, bon sang, mais que pouvons-nous faire ? Voriarn et son groupuscule attendent que vous apparaissiez dans une gerbe de flammes et que vous les conduisiez à la victoire, et la plupart des autres se sont laissé influencer par Pulzéra, à des degrés divers. Hardior, elle et cette odieuse dame Opale ne cessent de concevoir des stratagèmes, non pour défaire les dragons, non pour les tuer ni les empêcher de nuire, mais simplement pour s'assurer qu'ils n'attaquent pas Manfort. Ils sacrifieraient l'ensemble des Terres des Hommes pour demeurer à l'abri. Et Opale céderait toute sa fortune pour quelques gouttes de venin. Elle ne cesse de flatter et de cajoler Pulzéra et Hardior dans l'espoir qu'ils lui apprennent comment elle pourrait s'en procurer. (Il grommela.) C'est du moins ce qu'elle fait tant qu'ils ne disent rien. Lorsqu'ils ne peuvent plus la supporter, elle consacre son temps à propager des mensonges à votre sujet.

— Vraiment ?

Arlian trouva cela étrangement amusant.



— Des mensonges et la vérité mêlés, expliqua Toribor. Elle connaît trop de secrets de l'organisation, et je ne suis pas certain de pouvoir discerner ce qu'elle a appris de Flétriature de ce que lui a révélé Pulzéra. (Il jeta un coup d'œil à Arlian.) Elle prétend que vous avez retourné votre veste et que vous avez l'intention de gouverner Manfort en tant que gouverneur des dragons. C'est du moins ce qu'elle dit lorsqu'elle ne raconte pas que vous avez sombré dans le plus complet désespoir et que vous vous êtes abandonné à la débauche, ici même avec vos six prostituées.

Arlian fit la moue.

— Elles ne sont plus prostituées, et je ne suis pas homme à les ennuyer.

— Vous savez, Obsidien, je vous crois, répondit-il en jetant un coup d'œil derrière lui, en direction du passage menant au salon.

Ils marchèrent en silence durant quelques instants.

— Bedaine, finit par dire Arlian, j'aimerais tant vous dire qu'il existe un moyen de forcer les dragons à regagner leurs cavernes et de nous épargner leur courroux, mais cela m'est impossible. Je n'en sais pas beaucoup plus que vous sur ce qui nous attend. J'ai un plan : j'espère que nous résoudrons au moins certains de nos problèmes grâce à une solution magique, et je suis en possession d'armes qui, en théorie, ont le pouvoir de tuer les dragons. Si ces monstres s'aventurent jusqu'à Manfort, venez me voir et je vous fournirai une lance, vous pourrez ainsi au moins mourir en les combattant.

— Ce serait déjà ça, en tout cas, répondit Toribor avant de jeter un nouveau coup d'œil à Arlian. Vous dites que vous avez un plan ?

— J'espère vraiment. J'ai demandé aux Arithéiens de voir ce qu'ils pouvaient nous fournir pour nous venir en aide. Après tout, les dragons n'ont jamais osé franchir les monts Rêveurs ; ils trouveront peut-être là-bas quelque chose qui nous permettra de les vaincre.

— Peut-être... (Toribor réfléchit avant d'ajouter :) Vous savez, Obsidien, je suis ravi de ne pas vous avoir tué. Comme vous le dites si bien, les dragons auraient bien fini par sortir de leurs tanières.

Arlian esquissa un rictus.

— Je suis moi aussi enchanté que vous m'ayez laissé la vie sauve ! En outre, je suis ravi de vous avoir épargné, l'an dernier, à Chêne-Liège.

— Il semblerait que nous ayons finalement trouvé un terrain d'entente...

Sur ce, Toribor s'éclipsa.

## LA LONGUE FIN DE L'ÉTÉ

Durant les quelques jours qui suivirent, avec une régularité déprimante, on continua à jeter des pierres, de la boue et du fumier sur le Vieux Palais, brisant plusieurs nouvelles fenêtres, mais les attaques finirent par se réduire progressivement.

Puis survint la nouvelle de la destruction de Chêne-Liège, et le tir de barrage reprit, plus fourni que jamais.

Le deuxième jour de cette attaque, Arlian s'installa dans le petit salon, contemplant la fenêtre aux volets clos et écoutant les insultes qui fusaient de l'autre côté de la vitre brisée. Un peu plus tôt, il avait jeté un coup d'œil dehors. Il avait aperçu les visages furieux dans la foule et s'était demandé qui étaient ces gens, et comment il était possible qu'ils aient le temps, l'énergie et la colère de venir le harceler. Il avait cru reconnaître des visages qui lui étaient familiers : Poteau et Olifant.

Toutefois, il n'en était pas certain, et il s'était mis hors de vue avant que son apparition provoque un nouveau tir de barrage.

Il se demanda si les dragons avaient délibérément choisi Chêne-Liège pour se moquer de lui... ou pour intercepter la caravane qui se rendait en Arithei. Savaient-ils ce que les magiciens allaient chercher ? Avaient-ils lu ses intentions dans ses pensées ? Un proche d'Arlian leur avait-il, d'une manière ou d'une autre, communiqué ses plans ?

Il ne parvenait pas à trouver qui aurait pu faire une telle chose ; il n'avait jamais dévoilé ses projets ouvertement. Quelques serviteurs en avaient sans doute pris connaissance, mais il savait à quel point il était rare

que les seigneurs et les dames de la Société du Dragon écoutent les employés de leurs maisonnées.

Il avait expliqué à Toribor que la caravane était partie à la recherche de magie susceptible de vaincre les dragons. Bedaine en avait-il parlé à la mauvaise personne ?

C'était possible. Tout était possible. Il ne saurait probablement jamais si Chêne-Liège avait été délibérément visée et s'il y avait un lien avec la caravane.

Tôt ou tard, cependant, il saurait si la caravane avait survécu à l'assaut.

C'est alors que quelqu'un frappa à la porte du salon.

— Entrez, répondit-il.

La porte s'ouvrit et Noir pénétra dans la pièce.

Arlan bondit de son siège. Il n'était plus du tout abattu, et il afficha un sourire jusqu'aux oreilles.

— Béron ! s'exclama-t-il. Tu es sain et sauf !

— Ari, répondit Noir, d'un ton un peu moins enthousiaste. Oui, je suis de retour.

Arlan le serra dans ses bras puis recula d'un pas pour le regarder dans les yeux. Noir avait les traits tirés et la mine grave. Sa barbe était négligée et quelques mèches de cheveux s'échappaient du nœud sur sa nuque.

— C'était si grave que cela ? demanda Arlian.

— Suffisamment, en tout cas, répondit Noir. Et mon retour à la maison ne s'est pas vraiment déroulé comme je l'avais espéré.

Arlan jeta un coup d'œil vers les volets lorsqu'un objet lourd les heurta violemment. Plutôt de la boue, d'après le bruit, qu'une pierre.

— Ils me reprochent d'être responsable des déprédations des dragons, lui expliqua Arlian. Les dames Pulzéra et Opale ainsi que le seigneur Hardior ont répandu des mensonges.

— Hum, répondit Noir, d'un air évasif.

— Est-ce que l'un d'eux t'a causé des ennuis ? demanda Arlian, d'un ton inquiet.

— Je suis entré par la poterne, et ils m'ont pris pour un serviteur, répondit Noir. Personne ne s'en prend à des serviteurs pour de telles affaires, même si, bien sûr, quelqu'un doit bien réparer les dégâts et tout nettoyer, et ce n'est jamais le seigneur qui se salit les mains.

— Je suis désolé de ne pas avoir pu t'accueillir dans de meilleures conditions, dit Arlian. Tu as déjà mangé ? Tu veux quelque chose à boire ?

Il tendit la main vers la poignée de porte.

— J'ai grignoté un morceau en arrivant, répondit Noir. Et j'ai laissé mes ouailles dans les cuisines.

— Des survivants ? Les deux pêcheurs ?

Arlian ouvrit la porte en grand. Les deux hommes quittèrent le salon et dirigèrent leurs pas vers les cuisines.

— *Cinq* pêcheurs, rectifia Noir. Deux des Rochers de Kirial et trois de Tiapol.

— Et ils sont...

— Des cœurs de dragon ? Trois sur les cinq, il me semble, dit Noir avant de jeter un regard en coin à Arlian. Tu as l'intention de les supprimer ? J'aurais aisément pu m'en charger, si c'est ce que tu avais en tête.

— Non, répondit Arian en secouant la tête. Tout d'abord, j'aimerais savoir qui ils sont et où ils se trouvent. Je souhaite m'entretenir avec eux, les aider à se trouver une nouvelle vie... et leur expliquer ce qui les attend. Peut-être sera-t-il finalement nécessaire de les tuer, mais je n'ai pas hâte d'avoir de nouveau du sang d'innocent sur les mains. Et j'ai toujours espoir de trouver une solution de rechange durant les siècles à venir.

— Les siècles à venir..., répéta Noir, une trace d'amertume dans la voix.

Arlian s'abstint de répondre, et les deux hommes demeurèrent silencieux jusqu'aux cuisines.

Noir présenta alors le seigneur Obsidien à ses nouveaux invités : Plouf et son père Ficelle, des Rochers de Kirial, ainsi qu'un homme surnommé Palourde, sa femme Demdva et le frère de celle-ci, Dinan. Tous étaient épuisés, sales et vêtus de haillons. Ils avaient perdu la plupart de leurs biens dans la destruction de leurs maisons, et Arlian n'avait pas pensé à fournir à Noir suffisamment d'argent pour les dédommager.

Ficelle, Demdva et Dinan pensaient avoir ingéré du sang et du venin durant la phase de chaos qui avait accompagné le naufrage de leurs embarcations en flammes. Ce n'était pas le cas de Plouf et de Palourde. Ce petit quelque chose, cette puissance dégagée par le cœur de dragon, n'était encore vraiment perceptible chez aucun d'entre eux mais, après tout, ils n'avaient bu l'élixir que quelques semaines auparavant, songea Arlian, et il y avait une certaine période d'incubation avant que le breuvage fasse effet.

Demdva avait perdu sa main droite, coincée puis broyée lorsque l'embarcation familiale s'était disloquée autour d'elle, fracassée par les

griffes d'un dragon. Mais son moignon avait rapidement cicatrisé, sans s'infecter. Cette blessure avait fourni le sang nécessaire à l'élixir en giclant sur elle et son frère. Palourde se trouvait alors à l'autre bout du bateau, tentant de maintenir stable le frêle esquif, et il n'avait souffert d'aucune blessure. Demdva et Dinan portaient des traces de brûlure de venin à demi guéries sur leurs visages et leurs bras, brûlures qui, Arlian le savait, ne disparaîtraient jamais en totalité, pas plus que la cicatrice qui lui barrait la joue.

Plouf s'était sérieusement écorché la main lorsqu'un cordage lui avait échappé, une blessure qui aurait très bien pu se résorber proprement si du venin n'était pas tombé un peu plus tard sur ses chairs à vif. Son père était déjà passé par-dessus bord et se trouvait à bonne distance. Plouf le suivit et passa un bras autour de son cou pour l'aider à rejoindre le rivage. C'est à ce moment-là que Ficelle ingéra le sang et le venin qui suintaient de la blessure de son fils.

— Je leur ai dit que vous les paieriez bien s'ils vous racontaient leur histoire, spécifia Noir.

— C'est ce que je vais faire, approuva aussitôt Arlian. Suffisamment pour qu'ils puissent prendre un nouveau départ, que ce soit à Manfort ou sur la côte, comme il leur plaira.

Ses invités furent visiblement soulagés par ces propos, et Demdva, enhardie, demanda :

— Monseigneur, pourquoi est-ce que ces personnes, dehors, crient et jettent des choses ?

Elle s'était exprimée avec un fort accent, et Arlian ne se souvint pas d'en avoir jamais entendu de tel.

— Elles croient que je suis responsable des attaques des dragons, expliqua Arlian.

Les cinq invités échangèrent des coups d'œil, et Ficelle demanda :

— Et c'est vrai ?

— Je ne crois pas, répondit Arlian. Et si, dans une certaine mesure, j'y avais contribué par inadvertance, ne seraient-ce tout de même pas les dragons qui mériteraient de subir leur courroux ? Ce sont eux qui ont choisi de détruire vos villages. Je n'ai assurément jamais désiré une telle chose.

— Nous sommes en sécurité, ici ? demanda Palourde. Et si cette foule, dehors, mettait le feu au palais ?

Arlian voulut lui répondre que Manfort avait été bâtie pour résister aux incendies, mais il se souvint alors des paroles de Givre. Il étudia la pièce dans laquelle ils se trouvaient.

Le grand âtre et les fours étaient en pierre, avec des accessoires de fer noir, mais les montants des portes étaient en bois, et, dans les autres pièces, le Vieux Palais et son mobilier étaient en bois, en plâtre et en tissu.

— Si cela vous préoccupe, dit Arlian, vous pouvez rejoindre une autre de mes demeures, une maison de pierre.

— La Maison grise n'a toujours pas été vendue ? s'enquit Noir.

— Je soupçonne les acheteurs potentiels d'espérer pouvoir en tirer un meilleur prix au cours d'une vente aux enchères, répondit Arlian en désignant l'extérieur d'un geste. J'espère bien les décevoir. (Il se retourna vers ses invités.) Toutefois, en attendant, que diriez-vous de prendre le risque de passer une nuit ici, afin de me raconter vos aventures ?

Ils acceptèrent et Arlian les écouta attentivement raconter ce dont ils se souvenaient de l'attaque des dragons. Il prit note du fait que les créatures volaient en rase-mottes lorsqu'elles passaient à l'attaque, mais que, parfois, elles se posaient et se déplaçaient sur leurs pattes pour s'en prendre aux murs et aux portes plutôt qu'aux toits. Ce serait manifestement le meilleur moment pour les attaquer : lorsqu'elles se dirigeaient vers leurs cibles.

Il fit part de ses impressions à Noir, une fois que leurs invités se furent retirés pour la nuit.

— C'est pour obtenir ce genre d'informations que je t'ai envoyé à l'est.

— Tuer un dragon avec une lance ne me paraît toujours pas être une tâche aisée, lui fit remarquer Noir. C'est bien trop risqué de s'aventurer si près de ces monstres.

— Eh bien, à moins que les Arithéiens trouvent les sortilèges appropriés, je n'ai aucun moyen d'espérer les tuer à distance, répondit Arlian. Une flèche, même avec une tête d'obsidienne, ne parviendrait jamais à atteindre le cœur d'un dragon.

— À moins qu'il s'agisse d'une très grosse flèche ! dit Noir avec un sourire sarcastique.

Arlian rit de bon cœur, mais il s'interrompit soudain.

Une très grosse flèche. Aussi longue qu'une lance, ou même plus grande encore... Pourquoi pas ? Un archer ordinaire ne parviendrait jamais à décocher une flèche suffisamment longue pour transpercer le cœur d'un dragon, mais il était peut-être possible de fabriquer quelque chose. Un

homme ordinaire ne serait jamais parvenu à soulever un seau de la taille de la trémie de minerai, à la mine, mais grâce à des poulies, à un système de cordage et à des mules, on soulevait cette trémie deux fois par jour... ou, du moins, jusqu'à ce qu'il libère les esclaves chargés de la remplir.

Il serait naturellement très difficile de manier un mécanisme lanceur de flèches géantes, et il ne pourrait pas l'emporter avec lui dans les cavernes des dragons, mais tout de même...

Il se surprit à se demander pourquoi il n'y avait pas songé plus tôt.

Le matin suivant, Arlian accompagna les pêcheurs à la Maison grise et s'assura qu'ils étaient confortablement installés dans leur nouvelle résidence. Il s'arrangea pour qu'une partie du mobilier d'Enziette soit réintégrée dans la bâtisse, et il profita également de l'occasion pour s'entretenir avec Ferrézine à propos de divers sujets.

La soirée était déjà bien avancée lorsqu'il regagna finalement le Vieux Palais et remarqua que l'on avait fracassé le portail principal. La foule qui avait occupé la rue depuis des semaines était partie, et les environs étaient apparemment déserts.

Horriifié, il se précipita vers la porte et frappa bruyamment. La porte ne s'ouvrit pas aussitôt, et il craignit le pire. Mais après un moment, Venlin le fit entrer, le visage livide et une lance à la main, sa longue pointe d'obsidienne étincelant à la lueur de la lampe. Les volets obscurcissaient la pièce, ce qui fait qu'Arlian ne l'avait pas remarquée avant.

Il n'avait pas vu non plus que le verrou de la porte était brisé, ni que la porte et son encadrement étaient fendus à plusieurs endroits. Pour l'ouvrir, Venlin avait dû ôter une barricade érigée à la hâte.

— Monseigneur, dit le valet. Vous allez bien ?

— Très bien, oui, répondit Arlian. Que s'est-il passé ?

— Un nouveau village a été détruit, expliqua Venlin. La foule est devenue furieuse lorsque la nouvelle lui est parvenue, elle a forcé le portail et s'est engouffrée dans la maison. Je m'étais préparé au pire et j'avais armé le personnel afin que nous soyons prêts lorsqu'ils parviendraient à défoncer la porte. Ils auraient pu vouloir nous combattre, mais nous leur avons expliqué que vous étiez absent, ils ont donc rebroussé chemin.

— Où sont-ils allés ? demanda Arlian. Ils ne se sont pas rendus à la Maison grise.

— Non, répondit Venlin. Mais je crains qu'ils aient trouvé le jardin. Je suis surpris qu'ils n'aient pas tenté de forcer les fenêtres de ce côté-là. Nous

n'aurions pas pu les contenir si cela avait été le cas.

— Le jardin ?

Arlian tourna ses pas vers la galerie.

Quelques instants plus tard, il se faufilait précautionneusement à travers les décombres, Venlin auprès de lui, qui brandissait la lampe.

La foule avait arraché la vigne, piétiné le jardin d'herbes aromatiques et brisé les branches d'une dizaine d'arbres soigneusement entretenus. Il y avait des fleurs arrachées éparpillées un peu partout. Les chemins étaient jonchés de débris.

Silencieux, Arlian regarda autour de lui avec stupéfaction. Pour quelle raison avait-on fait cela ?

— Y a-t-il eu des blessés ? demanda-t-il.

— Je ne crois pas, répondit Venlin.

Arlian parvint à hauteur du petit cimetière où Douceur et Colombe étaient enterrées côte à côte, leurs tombes signalées par des pierres blanches à chaque coin. Arlian n'avait jamais connu leur véritable nom, les pierres étaient donc vierges, sauf une, sur laquelle était inscrite l'épithaphe de Douceur : « Elle était aimée. »

Cette pierre avait disparu, et un trou avait été creusé au centre de sa tombe. Un trou d'une trentaine de centimètres de profondeur et de soixante de diamètre. Les maraudeurs avaient manifestement agi à dessein.

Le trou n'était pas vide, et l'image de quelqu'un d'accroupi au-dessus de la tombe de Douceur, les braies baissées, éclatant de rire, traversa l'esprit d'Arlian. Il baissa les yeux vers la matière nauséabonde et dit :

— Je suis désolé, Douceur.

Il fut ensuite incapable de prononcer la moindre parole et tourna les talons.

Le bon côté de cette affaire – même si elle demeurait aussi obscure que le ciel couvert provoqué par cet horrible temps de dragon qui semblait vouloir se prolonger indéfiniment – était que la foule avait manifestement assouvi son courroux, et plus personne ne jeta de pierres, ni ne porta d'attaques durant les quelques semaines qui suivirent.

Durant cette période de calme, Arlian fit réparer les dégâts causés au Vieux Palais et se mit également à dessiner des plans et à conduire des expériences dans l'intention de construire une machine capable de propulser une lance dans le cœur d'un dragon.



C'est alors que la longue période de sécheresse prit fin. Une pluie froide inonda les rues et détrempa les bâtiments de Manfort, faisant disparaître les dernières traces de boue qui n'avaient pas encore été nettoyées des murs et des chemins. L'été, le temps de dragon et les attaques... tout cela était terminé pour cette année.

En tout, les dragons avaient détruit cinq villages : Les Rochers de Kirial, Tiapol, Chêne-Liège, Shardine et Noires-Eaux. Près d'un millier d'innocents avaient trouvé la mort.

Tout cela paraissait cependant être terminé, et Arlian pensa que l'hiver permettrait de panser les plaies. Il en profiterait lui-même pour se réconcilier avec la population de Manfort ; peut-être celle-ci finirait-elle par comprendre qu'il n'était pas responsable des actes des dragons.

Mais il fit un jour l'erreur de laisser les volets ouverts après avoir remplacé une vitre, et une pierre vola.

Tandis que Noir et lui vérifiaient les dégâts, sentant la brise fraîche de l'automne souffler à travers la fenêtre brisée, Arlian dit :

— Je regrette qu'il ne s'agisse pas d'un ennemi unique que je puisse terrasser plutôt que de cette foule anonyme.

— Ces personnes ont des noms, dit Noir.

— Oh, naturellement, répondit Arlian, mais je ne suis plus certain de savoir qui se range de quel côté. Prends par exemple le seigneur Toribor, que j'ai juré de tuer : lui et moi sommes désormais d'accord sur tous les sujets importants. Et le seigneur Hardior, dont je pensais autrefois qu'il serait mon meilleur allié contre les dragons, ne cesse de comploter pour me discréditer ou me faire tuer. Je ne sais pas qui sont mes ennemis.

— Eh bien, ces imbéciles qui jettent des pierres ne font manifestement pas partie de tes amis. C'est dame Opale qui les incite. Tu pourrais aller régler ça avec elle *une bonne fois pour toutes*.

— Et cela donnerait un prétexte au seigneur Hardior pour m'envoyer les gardes du duc et me faire passer en jugement, dit Arlian. Et dame Pulzéra s'en servirait comme preuve de ma perfidie. Si je devais m'attaquer à un ennemi humain, cela ne ferait que renforcer les autres. Il faut que je parvienne à supprimer la source de tous ces maux.

— Et de quelle source s'agit-il ?

— Les dragons, bien sûr. Il faut que je tue les dragons. Si je parvenais à en tuer ne serait-ce qu'un seul, je ferais mes preuves aux yeux de la plupart des habitants de la ville.

Noir le regarda en silence durant un moment, puis il fit demi-tour et s'éloigna sans prononcer la moindre parole.

## LE RETOUR DES ARITHÉIENS

L'hiver était froid et rigoureux. Les réserves étaient basses à cause de la période de sécheresse prolongée. Personne n'était enclin à traîner inutilement dans les rues.

Cela protégea indubitablement le Vieux Palais de nouvelles ignominies.

Les pêcheurs vivaient à la Maison grise, mais ils n'y étaient pas heureux. La vie citadine ne leur était pas familière, et la cité constituait pour eux un environnement dur et étrange où ils ne se sentaient jamais les bienvenus, malgré tous les efforts d'Arlian. La première neige n'était pas encore tombée qu'Arlian dut, à contrecœur, accepter de les renvoyer vers la côte et de leur acheter de nouveaux bateaux de pêche, en échange de quoi ils lui firent la promesse de toujours demeurer là où il pourrait facilement les retrouver.

Il ne neigeait pas, mais le temps était instable et le voyage vers l'est serait long et éprouvant. Ils décidèrent d'un commun accord qu'ils attendraient le printemps avant de partir.

En attendant, Arlian leur trouva du travail. Il se servit de leurs connaissances des filets, des gréements et de la construction navale pour progresser dans la mise au point de ses armes expérimentales, les catapultes à lances dont il espérait pouvoir se servir contre les dragons.

Il leur fit savoir que leur rencontre avec ces créatures pourrait les changer à jamais, mais il s'abstint de faire allusion à leur cœur de dragon, de leur révéler l'existence de la Société du Dragon et de les informer de leur éligibilité à une telle organisation.

Pour sa part, Arlian découvrit, bien après que la Société du Dragon eut pris sa décision, qu'il n'était plus le bienvenu à son siège. Lorsqu'il s'y aventura finalement, le seigneur Porte l'éconduisit.

— Les règles ont changé, dit Porte. Votre place n'est plus ici, sur l'ordre du seigneur Fracasse.

Surpris, il s'entretint avec Givre et Toribor et se rendit compte qu'eux aussi en avaient été bannis. La Société du Dragon n'accueillait désormais plus l'ensemble des cœurs de dragon.

Cela lui parut être un changement radical dans la raison d'être même de l'organisation. Curieux, Arlian tenta d'entrer en contact avec le seigneur Voriarn afin de savoir s'il avait lui aussi été évincé, mais, au lieu de cela, il apprit que, quatre jours après son exclusion, le seigneur s'était pendu.

La Société du Dragon, semblait-il, s'était refondée sous le commandement de Fracasse, Hardior et Pulzéra.

Refondée dans quelle intention, Arlian l'ignorait, mais il craignait que ce soit dans celui de servir les dragons plutôt que de les affronter.

Il possédait toujours quelques amis parmi les cœurs de dragon : Givre et Toribor et, curieusement, Araignée et Débris. Il avait à peine fréquenté ces derniers avant le schisme, mais il les rencontrait désormais assez régulièrement dans les rues ou lorsqu'il rendait visite à Givre, et il leur parlait chaleureusement.

Le temps que l'atmosphère se réchauffe de nouveau et que la neige sur le toit du Vieux Palais se mette à fondre, Arlian comprit que cette nouvelle amitié découlait du fait qu'ils étaient tous les cinq les seuls cœurs de dragons toujours exclus de l'organisation. La mort de Voriarn avait eu raison de la petite faction qui croyait qu'Arlian était prédestiné à les conduire à la victoire contre les dragons, et les survivants avaient rejoint le groupe principal. Celui de Toribor, qui continuait à s'opposer à toute paix avec les dragons mais qui n'accordait pas une grande importance à Arlian, s'était réduit à trois membres : Araignée, Débris et Toribor.

Tous les autres, quelque trente-deux cœurs de dragon, avaient fini par accepter les arguments de Pulzéra selon lesquels ils ne pourraient survivre que s'ils se rangeaient du côté des dragons dans le conflit en cours.

Arlian était écœuré, mais il évita de perdre du temps avec cette affaire. Au contraire, il passait le plus de temps possible, lorsqu'il ne se consacrait pas aux affaires courantes de la maisonnée et à ses affaires, à la construction de ses machines.

Puisque la taille de ces engins l'empêchait de dissimuler ses activités, Arlian prit soin de ne jamais utiliser d'obsidienne lors de ses expérimentations. Les armes d'obsidienne demeurèrent en lieu sûr, hors de vue, et il testait toujours ses machines à l'aide de simples perches de bois. Le duc ne lui avait jamais interdit de fabriquer des armes, après tout – uniquement des armes d'obsidienne. Si monsieur le duc avait la moindre objection à formuler au sujet de ces nouvelles machines, Arlian était certain qu'il en entendrait rapidement parler, mais jusqu'à ce que cela se produise, il avait bien l'intention de poursuivre ses expérimentations.

L'approche la plus prometteuse semblait consister à utiliser d'énormes contrepoids pour faire basculer un long bras de bois, qui venait à son tour s'abattre sur une barre transversale matelassée et libérait une lance de son extrémité extérieure – ou plusieurs. En effet, Ficelle lui avait fait remarquer que les marins utilisaient souvent plus d'une ligne lorsqu'ils pêchaient au chalut, et Noir lui avait signalé que les aléas de la visée à longue distance étaient généralement compensés par un tir en salve. Un tel mécanisme pouvait propulser une demi-douzaine de lances de deux mètres quarante de long sur une centaine de mètres avec une force acceptable.

Malheureusement, le premier prototype était gigantesque et culminait à une hauteur d'environ trois étages. Arlian ne vit aucun moyen pratique de le transporter rapidement d'un point à un autre afin de suivre les attaques d'un dragon. Il tenta de lui adjoindre des roues, mais il aurait eu besoin d'un attelage de bœufs important pour le déplacer de Manfort vers un village menacé, et le voyage demanderait plusieurs jours.

Même si les dragons décidaient de s'en prendre à Manfort, il faudrait qu'ils s'approchent d'une petite zone dans la ville haute pour que l'arme soit efficace, et Arlian ne vit aucun moyen de résoudre tous ces problèmes. Les dragons n'étaient pas stupides.

Il avait autrefois pensé qu'ils l'étaient, lorsqu'il avait envisagé de les pourchasser dans leurs cavernes et de les tuer pendant leur sommeil, mais il était désormais d'un autre avis. Ils n'étaient pas humains et ne pensaient pas comme des hommes, mais ils n'étaient pas de simples bêtes et n'étaient pas dépourvus d'intelligence. Il ne serait pas aisé de les attirer à portée de tir.

Il étudia la possibilité d'installer une dizaine de ces machines sur les murailles de la cité, avec des soldats entraînés pour les utiliser, mais cela requerrait la pleine coopération du duc, et ce dernier se fiait toujours aux conseils de Hardior. Une enquête discrète lui avait appris que le duc n'était

pas très enclin à lui accorder une nouvelle audience. Ce dernier n'était pas totalement insensible à l'opinion publique, et ce que la population pensait d'Arlian paraissait suffisamment évident.

Des réponses indirectes en provenance de la citadelle stipulèrent que le duc ne trouvait pas que quelque chose d'important s'était produit. Arlian interpréta cela comme la confirmation que le duc l'aiderait à éliminer les dragons une fois qu'il lui aurait démontré qu'il était possible d'en tuer un de taille adulte.

En y pensant, Arlian fut quelque peu surpris que Hardior et le duc ne se soient pas mêlés de ses expérimentations. Hardior avait certainement compris que ces machines étaient destinées à tuer des dragons, et il considérait sûrement que leur construction était une nouvelle provocation, quelque chose qui attirerait de nouveau le courroux des dragons. Il n'avait pas dû lui être très compliqué de convaincre le duc que ces armes gigantesques pouvaient être utilisées contre la citadelle.

Cette nuit-là, à l'heure du dîner, Arlian demanda à Balbutiement, qui lui apportait des nouvelles en provenance du personnel de la citadelle, ce qu'elle avait entendu à ce sujet.

— Ils... ils pensent que vous... que vous... que vous êtes fou, répondit-elle. Le seigneur Har... Hardior voulait les détruire, il a dit qu'elles étaient dangereuses, mais le d... le d... le *duc* lui a rétorqué qu'il pensait qu'elles étaient inoffensives et... rigolotes. Et tous les autres le pensent aussi.

— Je vois, dit Arlian.

— Sauf que le duc a dit autre ch... autre cho... autre chose, monseigneur, poursuivit Balbutiement. Il a dit que si vous parveniez un jour à les faire fonctionner, elles pourraient se révéler très utiles. Après ce que les dragons ont fait l'été dernier, il serait ra... ravi de posséder une arme pour les combattre, et il ne laisserait pas Hardior le priver d'une telle occasion, si fou que cela puisse paraître.

Voilà qui était intéressant, songea Arlian. Peut-être le duc n'était-il finalement pas aussi idiot qu'il l'avait cru, ni à ce point sous l'influence de Hardior.

S'il parvenait, d'une façon ou d'une autre, à tuer un seul dragon, cela pourrait bien libérer totalement le duc de l'emprise de Hardior.

— Je vous remercie, dit-il.

Il acheva son repas dans un silence contemplatif.

L'hiver semblait ne pas vouloir cesser, mais la neige finit par fondre et les coups de vent se firent de plus en plus chauds. Arlian espérait ne plus tarder à recevoir des nouvelles du sud – de l'Arithei.

Même lorsqu'il se mit à faire franchement chaud, le soleil demeura éclatant et il n'y eut pas de temps de dragon, ce qu'Arlian prit pour un bon présage. Peut-être les dragons s'étaient-ils épuisés l'été précédent.

Lorsqu'il fut manifeste que l'hiver était parti pour de bon, Arlian renvoya à contrecœur les pêcheurs chez eux, sur la côte – mais, évidemment, ni à Tiapol, ni aux Rochers de Kirial, leurs villages désormais en ruine –, avec suffisamment d'argent pour acquérir deux nouvelles embarcations. Ils semblèrent ravis de quitter la ville.

La Maison grise fut de nouveau inoccupée, et Arlian rappela à Piécette qu'elle était toujours en vente.

Des jours et des semaines s'écoulèrent, et ce fut à la fin du printemps, presque à l'arrivée de l'été, que la caravane effectua son retour à Manfort. La nouvelle avait précédé les chariots, et lorsque leur arrivée se fit imminente, Arlian grimpa dans son carrosse et se précipita à travers les rues de la cité. Il arriva à leur hauteur une centaine de mètres à peine après qu'ils eurent franchi les portes de la ville.

Il remarqua que seuls cinq chariots sur les six étaient de retour, chacun d'eux dans un état d'usure plutôt avancé, mais Preste-Main souriait, juché sur le siège du cocher du chariot de tête. Arlian aperçut Isein et Qulu à bord des deux suivants. Arlian s'adressa à Preste-Main :

— Quelles sont les nouvelles ?

— Tout s'est bien déroulé, monseigneur, répondit Preste-Main. Dans l'ensemble, en tout cas.

Arlian lui adressa un sourire.

Au moins, les magiciens étaient revenus et ils avaient, espérait-il, rapporté les sortilèges qu'il pourrait utiliser pour remplacer le sang contaminé d'un cœur de dragon, et ceux qui lui permettraient de guider une lance droit vers le cœur d'un véritable dragon.

Il pourrait enfin montrer au duc et aux habitants de la ville qu'il avait raison.

— On se retrouve au Vieux Palais, dit-il en regagnant son carrosse et en faisant signe au cocher.

Il leur laissa le temps de se restaurer, de prendre un bain et d'enfiler des vêtements propres. Ce n'est donc qu'au milieu de l'après-midi qu'Arlian se

retrouva face à Isein, Qulu et Preste-Main dans le petit salon.

— Qu'est-il advenu de l'autre chariot ? demanda Arlian. L'avez-vous laissé en Arithei ?

— L'une de ses roues s'est brisée dans la Désolation, expliqua Preste-Main. Nous avons transféré ce que nous avons pu dans les autres chariots et nous l'avons abandonné sur place.

— Vous ne possédiez pas de roues de rechange ?

— Une malencontreuse faute d'inattention, monseigneur. Je suis cocher et garde de métier, pas responsable de caravane...

— Naturellement, répondit aussitôt Arlian. Oublions cela. Maintenant, dites-moi, où se trouvent Thirif et Shibielle ? Sont-ils souffrants ?

— Ils ont choisi de demeurer en Arithei, monseigneur, expliqua Isein. Ils en avaient tout à fait le droit.

Arlian cligna des yeux.

— Oh ! s'exclama-t-il. Tout à fait.

Thirif ne faisait pas partie de son personnel et était depuis bien longtemps libéré de ses obligations. Shibielle et lui avaient déjà eu l'intention de rentrer chez eux un an auparavant, lorsqu'ils avaient pourchassé le seigneur Enziette dans la Désolation.

— Nous avons ramené trois jeunes magiciens avec nous, dit Qulu. Ils souhaitaient voir les régions du nord de leurs propres yeux. Naturellement, ils seront ravis de gagner leur vie en travaillant à votre service.

— Très bien, répondit Arlian. Et que m'avez-vous rapporté d'autre ?

— Un assortiment varié de philtres et d'illusions, répondit Isein, ainsi que diverses amulettes. Nous avons repéré ce que nous avons bien réussi à vendre, et nous nous sommes constitué des réserves en conséquence.

Arlian eut soudain un mauvais pressentiment.

— Je vous ai demandé de me rapporter deux types de sortilèges en particulier, dit-il. Êtes-vous parvenus à vous les procurer ?

Isein jeta un coup d'œil gêné en direction de Qulu, qui se mordit les lèvres et demeura silencieux. Enfin, alors que le silence se faisait réellement pesant, Isein prit la parole :

— Nous avons tout essayé, monseigneur. Nous vous avons ramené un médecin qui sera peut-être en mesure de faire ce que vous avez demandé, mais en ce qui concerne l'autre requête, nous n'avons rien trouvé qui puisse faire l'affaire.



— Mais il s’agissait de la demande la plus aisée des deux ! protesta Arlian. Il me fallait simplement quelque chose qui puisse guider une lance...

— Je suis désolée, monseigneur, répondit Isein en baissant les yeux.

Arlian était sur le point de formuler une nouvelle objection mais il entrevit par la fenêtre l’ombre de sa catapulte à lances, qui se trouvait dans l’avant-cour. Son désarroi s’estompa.

La catapulte à lances possédait certes encore quelques défauts, mais, maintenant que les magiciens étaient de retour, il espéra qu’ils seraient capables de trouver un moyen de la faire fonctionner correctement. Cela pouvait attendre.

— Vous avez trouvé un médecin ? demanda-t-il.

Isein acquiesça.

— Elle s’appelle Æshir, dit-elle. Elle a travaillé de nombreuses années sur le moyen de neutraliser le venin des créatures des monts Rêveurs, et nous pensons que ses méthodes pourraient vous convenir.

— Parfait ! C’est excellent !

— Monseigneur, à propos de votre autre demande... nous ne connaissons aucun type de magie qui pourrait vous être utile, et nous n’avons trouvé personne...

Arlian jeta de nouveau un coup d’œil par la fenêtre en direction de la machine et leva la main pour demander le silence.

— Cela ne fait rien, après tout, dit-il. Je crois que j’ai conçu *ma* propre magie...

## LA PURIFICATION DU SANG

Æshir était une frêle vieille femme qui parlait mal la langue des Hommes et semblait peu désireuse de s'en donner la peine. Elle écoutait Arlian lui poser des questions et lui faire la conversation mais ne répondait jamais rien d'autre que : « Peu importe. »

Cependant, il suffisait de quelques paroles d'Isein pour la lancer dans un monologue de vingt minutes en arithéen. Arlian connaissait quelques expressions dans cette langue – il la parlait moins bien qu'Æshir s'exprimait en langue des Hommes – mais il ne parvenait pas à saisir la moindre bribe de son torrent de paroles.

Lorsque Æshir eut terminé l'une de ses tirades, Isein se tourna vers Arlian et se contenta de lui dire :

— Elle est prête, amenez-lui le patient quand vous voudrez.

Et cela amena Arlian à une question à laquelle il avait longuement songé mais à propos de laquelle il n'avait pas encore pris de décision. Qui pourrait bien être le cobaye de cette expérience magique ?

Il se serait volontiers porté candidat, mais Noir s'était farouchement élevé contre cette idée.

— Imagine que le procédé te rende malade ou te laisse sans forces, avait-il dit, et que la foule revienne, ou même qu'un dragon arrive avant la fin de ta convalescence ?

Cet argument l'avait convaincu, et Arlian avait donc demandé aux pêcheurs, qui s'étaient montrés peu enthousiastes. Arlian ne leur avait jamais vraiment révélé ce que le venin de dragon avait fait d'eux, sa requête

était donc restée relativement imprécise. Ils ne saisissaient pas en quoi leur situation justifiait qu'ils aient affaire à de dangereuses expériences magiques.

De toute manière, le temps que les Arithéiens arrivent à Manfort, les pêcheurs avaient quitté la cité depuis près d'un mois et regagné la côte.

Demeuraient donc quatre possibilités : Toribor, Givre, Araignée et Débris.

En fait, Arlian ne pensait pas que Toribor se fierait encore suffisamment à lui pour se plier à un tel procédé. Il connaissait Givre bien mieux qu'Araignée ou Débris, et elle seule avait évoqué l'idée de provoquer délibérément sa propre mort afin de prévenir la naissance d'un nouveau dragon.

Il faudrait que ce soit Givre. Mais, en fait, il ne le lui avait *pas encore* demandé. Il n'avait pas souhaité susciter de faux espoirs, au cas où les Arithéiens seraient revenus les mains vides.

Cela n'avait pas été le cas : ils avaient ramené Æshir.

Par conséquent, lorsqu'il eut remercié Æshir et Isein, il fit parvenir à Givre un message dans le lequel il lui demandait s'il pouvait lui rendre visite dès que possible. Il reçut la réponse environ une heure plus tard, l'assurant que dame Givre serait disponible dans le milieu de la matinée.

Il se demanda s'il devait s'y rendre en compagnie d'Æshir et prendre avec lui les instruments magiques, mais il se rendit aussitôt compte que ce ne serait pas très convenable. Il se coucha tôt afin d'être en forme pour son entrevue avec Givre, mais l'excitation causée par le fait de pouvoir enfin agir contre le dragon qui grandissait en lui et ceux hébergés par ses amis le tint éveillé. Il contempla le baldaquin au-dessus de son lit jusqu'à près de minuit.

Naturellement, il se réveilla tard. Comme il s'était couché tôt, il n'avait laissé aucune instruction pour qu'on le réveille. Il entama donc cette nouvelle journée plus tard que prévu, mais, finalement, revêtu d'un manteau de velours noir et d'une chemise gris argenté ornée de la plus délicate des dentelles blanches, il s'engouffra dans son carrosse et fit un signe à l'attention de Noir, qui fit claquer les rênes.

Il avait songé à s'éclipser par la poterne en vêtements d'ouvrier, mais il s'était ravisé. Ce jour-là, il allait faire à Givre une proposition capitale, et il pensait qu'il serait plus approprié de faire preuve d'un minimum de solennité.

Il avait également envisagé de s'y rendre à pied, mais il n'avait pas osé se montrer dans la rue sans escorte depuis plus de six mois. La dernière émeute avait été éconduite lors des premières neiges, et il n'y en avait pas eu d'autre depuis, mais Arlian jugea qu'il ne serait pas judicieux de leur offrir une cible trop tentante.

Cela signifiait qu'il devait s'y rendre en carrosse, même si la distance qui le séparait de la demeure de Givre ne le justifiait guère.

Il aurait plus vite fait de s'y rendre à pied, songea-t-il, impatient, tout en étant ballotté à travers les rues de la ville haute. Lorsque le véhicule s'immobilisa enfin devant l'entrée de l'élégant petit manoir de Givre, il n'attendit pas que Noir descende de son siège ; il ouvrit la portière lui-même et bondit à terre.

Il laissa Noir se charger du carrosse et se dirigea en toute hâte vers la porte d'entrée, où le portier de Givre s'inclina fortement pour le saluer. Le serviteur le mena, sans dire un mot, vers le salon où l'attendait son hôtesse, confortablement étendue sur un canapé de soie rose, sans sa jambe de bois, son vieil os posé sur une table basse. Elle était revêtue d'une robe lavande qui s'accordait à la perfection avec le canapé, et elle avait relâché sa chevelure aux mèches grises, habituellement tirée en arrière en queue-de-cheval.

— Seigneur Obsidien, dit-elle. Qu'est-ce qui vous amène dans mon humble demeure par une si belle matinée ?

Arlian répondit en la saluant. Il ne pouvait se résoudre à répondre à sa question aussi brusquement, il avait besoin d'amener le sujet en douceur, bien qu'il n'ait eu aucune idée de la façon dont il allait s'y prendre.

— J'espère que vous allez bien, madame.

— Très bien, monseigneur. Comme vous le savez, je ne suis pas sujette aux fièvres, ni à la fatigue.

La touche d'ironie était légère, mais bien présente.

— Naturellement. Mais l'on peut toujours souffrir d'une douleur de l'esprit, ou du corps...

— Arlian, l'interrompit-elle. Allez droit au but. Vous n'avez pas demandé à me voir au plus tôt pour me dispenser vos politesses. Je ne souhaitais pas m'y intéresser hier soir, mais la curiosité s'est montrée plus forte que moi toute la matinée, et je suis désormais très impatiente d'entendre ce que vous avez à me dire. Quelle est la raison de votre présence ici ?

— Ma caravane est revenue d'Arithei, répondit Arlian.

Elle se redressa sur son canapé.

— Même s'il s'agit sans aucun doute d'une excellente nouvelle, je ne vois pas en quoi cela me concerne. Peut-être avez-vous des nouvelles concernant des attaques de dragons dans les Régions Limitrophes ?

— Non, rien de tel, répondit Arlian en secouant la tête. Écoutez, Givre. Vous vous rappelez qu'Enziette avait réussi à retarder sa transformation, pour un temps – durant des mois, au moins, voire des années –, grâce à l'utilisation de drogues et de sorcellerie. Il m'est venu à l'idée que si la sorcellerie, subtile mais faible, pouvait y parvenir, peut-être un autre type de magie pourrait-il avoir des résultats encore plus probants.

Elle inclina la tête et le regarda en silence durant un moment.

— Poursuivez, finit-elle par dire.

— Mes employés ont ramené d'Arithei un médecin – une magicienne spécialisée dans les traitements curatifs. Elle a apporté tous les appareils et les sortilèges qu'elle utilise pour traiter l'empoisonnement et la corruption du sang causés par du poison ou du venin magique.

— L'empoisonnement et la corruption..., répéta lentement Givre. Et pour quelle raison me dites-vous cela ?

— Il y a quelques mois de cela, vous m'avez dit que si je tentais de vous tuer, vous ne tenteriez pas de résister, expliqua Arlian. Supposez maintenant que je veuille tenter de vous guérir...

— L'avez-vous tenté sur vous-même ?

— Non, reconnut Arlian. Je l'admets, je préférerais que le premier essai soit tenté sur quelqu'un d'autre, afin que je puisse observer les effets avant d'avoir à les subir moi-même.

— Et vous m'avez choisie comme cobaye ?

— Eh bien, je ne crois pas que dame Pulzéra souhaitera se porter volontaire...

Givre esquissa un rictus.

— Seriez-vous d'accord pour tenter l'expérience ? demanda Arlian.

— Savez-vous en quoi consiste cette méthode et quels en seront exactement les résultats ?

— Pour être franc, non, répondit Arlian. Conservez-vous votre espérance de vie ? J'en doute. Mais votre humanité vous sera vraisemblablement totalement rendue, et vous pourrez de nouveau vivre le restant des jours qu'il vous restait avant d'être contaminée.

— Ou je pourrais mourir dans d'atroces souffrances, si votre médecin arithéien a surestimé ses capacités.

— Oui, admit Arlian. C'est possible.

— Vous me demandez donc de renoncer à peut-être cinq cents ans de ma vie ainsi qu'à ce charme naturel qui nous a permis, à tous ceux qui possèdent un cœur de dragon, de devenir riches et puissants, et tout cela afin d'empêcher la naissance éventuelle de dragons dans plusieurs siècles ?

— Oui.

— Me croyez-vous suffisamment idiote pour l'accepter ?

— Je l'espère, en tout cas, répondit Arlian. Je subirai moi-même ce traitement une fois que je serai certain de son efficacité.

Elle sourit de nouveau. Il s'agissait plus d'une grimace que d'un sourire.

— Et savez-vous, dit-elle, qu'il est possible que je satisfasse à vos attentes ? Mais pas aujourd'hui, Ari. J'ai besoin de temps pour y réfléchir. Il n'est certainement pas nécessaire de se précipiter – nous avons des siècles devant nous, vous et moi.

— En effet, reconnut Arlian. Mais ce n'est pas le cas de notre médecin arithéien. Il s'agit d'une vieille femme, et j'ignore si un autre pourra faire aussi bien qu'elle, lorsqu'elle nous aura quittés.

Givre acquiesça.

— Peut-être pas des siècles, alors, mais vous pouvez certainement m'accorder quelques heures...

— Bien sûr.

— Malgré le prix à payer, lui fit remarquer Givre, cela me semble préférable à avoir un jour la gorge tranchée ou à permettre à un ver monstrueux de jaillir de ma poitrine.

— C'est également mon avis, approuva Arlian, rassuré.

— Si je vous donnais mon assentiment, j'aimerais que vous m'accordiez un peu de temps pour mettre mes affaires en ordre, au cas où votre expérience se révélerait fatale. Quand votre magicienne arithéienne sera-t-elle prête ?

— Quand il vous plaira, répondit Arlian.

— Alors, abordons d'autres sujets pour le moment, je vous donnerai ma décision lorsque je l'aurai prise.

Arlian ne pouvait guère s'y opposer. Ils passèrent le reste de la matinée à discuter de choses et d'autres, de rumeurs et de futilités.

Trois jours plus tard, Arlian fut prévenu que Givre se soumettrait à l'expérimentation.

Et deux jours après cela, Givre se rendit au Vieux Palais, où Æshir avait préparé une chambre, disposé un assortiment de talismans, entourant le lit lui-même d'un cercle de chaînes de fer et d'argent afin de prévenir toute incursion de magie néfaste.

— Ce n'est certainement pas nécessaire ici, s'excusa Isein en écartant les chaînes pour permettre à Givre d'atteindre le lit sans que sa jambe de bois se prenne dedans. Mais elle s'en sert chez nous, et cela la tranquillise.

— Hum, grommela Givre en s'installant sur le couchage.

Æshir elle-même n'était pas encore là, mais Arlian était présent dans la pièce, avec Isein et Givre. Noir se trouvait dans une pièce adjacente en compagnie de Lys, Chaton et Ruisseau, qui s'étaient portées volontaires pour fournir le sang sain dont la magie avait besoin.

Arlian, naturellement, ne pouvait pas faire don du sien, puisqu'il était lui-même contaminé. Hâtive avait suggéré avec hésitation de donner également le sien, mais Arlian avait refusé. Elle avait besoin de toutes ses forces pour nourrir son bébé. Grillon avait frissonné à cette idée et avait refusé, tandis que Muscade s'était désistée à la vue de la lame de cristal qu'Æshir envisageait d'utiliser.

— Vous devez ôter vos vêtements, madame, s'excusa Isein.

— Je vais quitter la pièce, dit Arlian lorsque Givre lança un regard noir en direction de l'Arithéienne.

— Vous auriez pu me prévenir plus tôt, dit Givre en se relevant et en tendant les mains pour déboutonner sa robe. Ari, je veux que vous restiez ici et que vous gardiez ces deux-là à l'œil. Ne me regardez pas, je vous fais confiance.

— Comme vous voudrez, répondit Arlian en revenant sur ses pas.

— Maintenant, Isein, dit Givre en déboutonnant sa robe, dites-moi pour *quelle raison* je dois ôter mes vêtements.

— Pour que le sang ne les tache pas, madame, répondit Isein. Et aussi pour qu'Æshir puisse vous inciser sans les abîmer.

— M'inciser ? Ce sortilège ne fait-il donc pas uniquement appel à une incantation ou à une potion ?

Isein lança à Arlian un regard gêné.

— Nous aurions sans doute dû vous expliquer...

— Je crois que vous devriez lui expliquer tout de suite, dit Arlian. Avant d’aller plus avant. Je savais que le sortilège nécessitait du sang sain et que celui-ci remplacerait le sang contaminé, mais y a-t-il d’autres choses à savoir ?

— Je suis... que...

Isein s’embrouilla quelques instants dans le langage qui n’était pas le sien, puis elle répondit simplement :

— Oui.

— Expliquez-nous, alors, lui demanda Givre.

Isein regarda Arlian puis de nouveau Givre.

— Il y a bien longtemps, dit-elle, de nombreux mages parcouraient l’Arithei et sa région.

— Il y a toujours des magiciens en Arithei, fit remarquer Arlian.

— Ils étaient bien plus nombreux, autrefois. Et ils ne s’y étaient pas installés. Ils se sont combattus, et, bien sûr, ils ont affronté les créatures des monts Rêveurs et d’autres, ailleurs.

— Ah ?

— Oui. C’était très dangereux. Nombre d’entre eux se sont fait tuer, et quelques-uns ont trouvé une astuce pour ne plus être si faciles à éliminer. Ils ôtaient leur cœur de leur poitrine et les conservaient soigneusement chez eux lorsqu’ils partaient sur les routes. Il était très difficile de tuer un magicien sans cœur. Il était toujours possible de le brûler ou de le décapiter, mais il ne pouvait pas mourir de blessures ou d’un coup de couteau dans la poitrine, et le poison ne pouvait plus atteindre leur cœur pour le faire cesser de battre.

— Attendez une minute..., commença Givre.

— Mais les magiciens ne pouvaient pas vivre longtemps sans leur cœur, poursuivit aussitôt Isein, avant que Givre ait pu achever sa phrase. Il fallait que leur cœur réintègre leur poitrine en moins de trois jours, sans quoi ils mouraient. Si un magicien avait été empoisonné, il devait alors retirer le poison avant de récupérer son cœur. C’est grâce à cela que nous connaissons ce type de magie ; les magiciens d’Arithei ont subtilisé ces connaissances aux vieux mages.

— Vous envisagez de me *retirer le cœur* ? demanda Givre.

— Pas moi, Œshir, dit Isein.

Givre leva les yeux vers Arlian.



— J'ai dit que vous pouviez m'égorger, mais il s'agit là d'un peu plus que cela...

— Vous survivrez ! insista Isein.

— Soyez maudite, femme ! Veuillez cesser de m'interrompre ! (Givre saisit son tibia et s'en servit pour taper sur la main d'Isein.) Laissez-moi au moins y réfléchir.

— Elle retirera votre cœur, expliqua Isein, elle le lavera dans de l'eau, le remplira de sang sain pour le purifier et utilisera un sort pour aspirer tout le poison qui se trouve dans votre poitrine, là seul où il peut être retiré. Elle remettra ensuite votre cœur en place et soignera la plaie.

— Et je vais survivre à une telle épreuve !

— Oui ! (Elle hésita puis reconnut :) En Arithi, les gens y survivent. Ici, personne n'a jamais essayé.

— Oh, comme c'est rassurant ! s'exclama Givre. Et dites-moi, cela va-t-il être douloureux d'avoir la poitrine ouverte ?

Isein parut inquiète.

— Oui, répondit-elle. Énormément.

— Et disposez-vous des sortilèges qui peuvent atténuer cette douleur ?

— Des herbes, répondit Isein en désignant un ensemble de flacons de verre sur la table de chevet. Elles vont vous empêcher de bouger et atténuer la douleur.

— L'atténuer.

— Un peu. Ça va vous faire mal.

— Givre, dit Arlian. J'ignorais tout cela. Si vous préférez me maudire, vous rhabiller et rentrer chez vous, je ne le prendrai pas mal.

— Les anciens mages ôtaient eux-mêmes leur propre cœur, expliqua Isein. Ils ne pouvaient pas utiliser les herbes parce qu'ils avaient besoin de rester attentifs, mais ils parvenaient à faire usage de la magie, malgré la douleur. Cela ne doit pas être si douloureux que ça...

— Je ne suis pas un mage ! répondit Givre.

— Mais vous êtes une sorcière, lui fit remarquer Arlian.

— Et un cœur de dragon, ajouta Givre. Soyez maudit, Arlian. Très bien. Elle continua à se déboutonner, et Arlian détourna le regard.

Lorsque Givre fut nue et qu'elle eut ôté sa jambe de bois, Isein lui tendit une décoction d'herbes. Givre but lentement le contenu de la tasse, mais sans marquer d'hésitation.

— Ça a quel goût ? s'enquit Arlian.

— C'est assez agréable, en fait, répondit Givre. Cela ressemble un peu à... à de la menthe.

Elle clignait des yeux, l'air perplexe, et semblait avoir du mal à articuler.

— Allongez-vous, lui conseilla Isein.

Givre obéit. Isein ôta délicatement l'antique tibia de ses doigts engourdis et le posa sur une table avant de lever les yeux.

C'est à ce moment précis qu'Æshir fit enfin son apparition.

Elle était revêtue d'une étrange robe arithéienne aux couleurs vives et portait un récipient de verre bleu, à peu près de la taille d'une tête d'homme. Elle le portait devant elle et traversa cérémonieusement la pièce. Elle posa le récipient au pied du lit, près de l'unique pied de Givre.

Celle-ci était anormalement immobile. Les herbes faisaient manifestement effet.

Arlan ne savait pas où Æshir avait mis le couteau de cristal, mais il apparut soudain dans sa main. Arlian glissa la sienne sous son manteau pour atteindre la ceinture de ses hauts-de-chausses, où il dissimulait lui-même une dague, l'une de celles avec une lame de pierre noire étincelante, juste au cas où quelque chose se passerait mal durant le processus magique.

Æshir n'avait pas prononcé la moindre parole depuis son entrée dans la chambre. Elle se mit à entonner un chant tout en agitant son couteau de cristal. La lame sembla rayonner d'un éclat blanchâtre, mais Arlian ne savait pas vraiment s'il s'agissait de son imagination, si le cristal avait capturé les rayons du soleil ou si c'était l'œuvre de la magie.

Elle appliqua le couteau contre la poitrine de Givre, et, malgré les herbes paralysantes, Givre tressauta à son contact, ses mains et son pied tressaillant légèrement. Puis Æshir brandit deux talismans – une fois de plus, Arlian ne parvint pas à déterminer d'où ils provenaient ; ils avaient simplement semblé apparaître entre ses mains. L'un était rouge et vaguement en forme de cœur, tandis que l'autre n'était qu'une minuscule sculpture de femme en pierre blanche. Æshir fit quelque chose à l'aide de ses mains, et Arlian eut l'impression soudaine que le talisman en forme de cœur était en quelque sorte passé à *travers* la pierre blanche avant de réapparaître de l'autre côté.

Le talisman rouge se mit à palpiter doucement. Æshir le déposa sur la gorge de Givre et s'empara ensuite de nouveau du couteau de cristal.

Puis elle plongea la lame étincelante dans la poitrine de Givre.

Cette dernière fut prise de convulsions, ses membres s'agitèrent de façon désordonnée. Elle ouvrit grands les yeux et la bouche, en état de choc, mais elle ne produisit aucun son. Du sang jaillit, imprégnant le couteau et les mains de la magicienne – mais cela ne se produisit qu'une seule fois.

La vision d'Arlian se troubla. Il cilla et déglutit, se sentant soudain mal à l'aise.

Æshir ne prêta aucune attention au sang répandu ni aux soubresauts de Givre, elle continua au contraire à psalmodier. D'une main, elle entailla le corps de Givre à l'aide du couteau, tranchant à la fois les chairs et les os. De l'autre, elle maintenait le talisman rouge sur la gorge de Givre, tandis que la femme se débattait.

Arlian déglutit de nouveau, luttant pour ne pas intervenir.

Isein observait calmement la scène, de l'autre côté du lit.

Puis Æshir retira la lame, et Givre cessa de s'agiter. La magicienne posa le couteau ensanglanté sur le bas-ventre de Givre et plongea une main dans l'ouverture qu'elle venait d'effectuer dans sa poitrine, tandis qu'elle saisissait le talisman rouge de l'autre.

Givre devrait être morte, Arlian en était persuadé. Après une telle blessure, elle aurait dû succomber sur le coup. Elle n'était cependant pas morte. Elle avait les yeux écarquillés et le regard figé, mais elle était en vie, ses poings se serrant et se desserrant malgré les herbes.

Autour du lit, l'atmosphère sembla onduler, et les draps chatoyèrent de manière anormale. Arlian se souvint des vagues de magie brute qu'il avait vues traverser le ciel, au-delà des Régions Limitrophes. Il n'avait jamais pensé qu'il serait témoin d'un tel phénomène ici, chez lui, à Manfort. Il eut l'impression de voir les côtes sectionnées de Givre onduler comme des serpents pour faire de la place aux mains de la magicienne, mais il ignorait s'il s'agissait d'une illusion ou de la réalité.

Æshir se tendit, tira, et sa main surgit de la poitrine de Givre en agrippant quelque chose de rouge et de sanguinolent. Elle plongea aussitôt son autre main dans l'ouverture et inséra le talisman rouge en lieu et place du cœur de Givre.

Elle prit ensuite le cœur sanglant et palpitant à deux mains, abandonnant le talisman dans la plaie, et le plaça respectueusement dans le récipient de verre.

Elle cessa de psalmodier.

— De l'eau ! ordonna-t-elle.

Isein s'approcha, une cruche à la main – Arlian ne l'avait pas vue s'en saisir. Elle versa de l'eau dans le récipient tandis qu'Æshir reportait son attention sur Givre. Elle s'empara de nouveau du talisman de pierre blanche. Elle le porta à sa bouche et l'embrassa, puis elle le posa sur la taillade qui barrait la poitrine de la femme.

Arlian eut l'impression que Givre avait cessé de regarder dans le vide. Elle remuait toujours les doigts de façon erratique, et elle commençait à trembler de tout son être.

Æshir prononça quelques paroles en arithéen.

— La pierre aspire le poison, traduisit Isein.

— Cela va-t-il prendre beaucoup de temps ?

— Elle l'ignore, répondit Isein. Monseigneur, nous allons bientôt avoir besoin de sang afin de garder le cœur en vie.

— Naturellement. Noir ! appela Arlian en se précipitant vers la porte.

Il était soulagé, en fait, de pouvoir profiter de ce prétexte pour regarder ailleurs. Le fait de savoir qu'il avait infligé ce rituel horrible, atroce et contre nature à son amie lui retournait l'estomac. Il avait le cœur au bord des lèvres.

Noir apparut à la porte qui séparait les deux chambres, et Arlian fut soudain consterné à l'idée de laisser son intendant voir Givre étendue là, nue et mutilée.

— Ne rentre pas, dit Arlian en poussant doucement Noir hors de la chambre. Par égard pour elle.

Noir acquiesça.

— Que veux-tu que je fasse ? demanda-t-il.

Arlian jeta un coup d'œil en direction du lit et remarqua qu'Isein avait plongé ses mains dans le récipient et était en train de laver le cœur de Givre comme s'il s'agissait d'un chou.

— Nous allons bientôt avoir besoin de sang, dit-il. J'ignore en quelle quantité.

— La moitié du bol, répondit Isein.

Arlian ferma les yeux, malade à l'idée que ses invitées puissent lui fournir autant de sang. Puis il les rouvrit.

— Je suis désolé, dit-il. Je n'aurais jamais dû accepter tout cela.

— Si, tu as bien fait, répondit Ruisseau. Ça ne va pas nous tuer.

— Je vais m'en charger, dit Noir. Isein nous a donné un bol.

— Monseigneur ! s'écria Isein d'un ton soudain désespéré.

Arlian se retourna et vit les deux magiciennes, immobiles, regarder avec horreur en direction de la poitrine de Givre.

Le talisman blanc avait pris une teinte cramoisie. Il s'était lui-même enveloppé d'un rideau de sang qui formait désormais des ailes translucides et des serres d'oiseau. Il avait déjà changé de forme et il se modifiait encore tandis qu'Arlian l'observait. Il avait abandonné sa forme de femme pour celle de... quelque chose d'autre.

La nouvelle forme était biscornue et contrefaite, avec une tête trop grosse pour le corps qui la soutenait et des pattes aussi épaisses que des brindilles, mais il s'agissait incontestablement d'un dragon rouge miniature. Il se déplaçait sous cette forme sur le corps de Givre, et descendit de son épaule pour tomber sur les draps imbibés de sang.

Arlian se saisit de la dague d'obsidienne qu'il portait à la ceinture et bondit au chevet du lit. Puis il hésita, lorsque la chose à l'aspect de dragon se retourna pour lui faire face.

— Cela va-t-il avoir des conséquences pour Givre si je tue cette chose ? demanda-t-il.

Isein tourna les yeux vers lui puis vers Æshir. Elle n'était manifestement pas en état de traduire cette question, et Arlian décida que cela n'avait aucune importance. S'il tuait Givre en supprimant cette chose, cela la soulagerait au moins de sa douleur.

Il donna un coup de dague entre les omoplates de la créature, entre ses ailes, et l'épingla sur le lit. Elle poussa alors un cri perçant, un son ténu et suraigu semblable au couinement d'un rat blessé, et la forme ensanglantée se dissipa, laissant de nouveau apparaître la petite femme de pierre... ou du moins ce qu'il en restait. La lame d'obsidienne avait brisé le talisman en une dizaine de morceaux.

La pointe de la dague s'était également brisée, et un éclat triangulaire de verre noir était retombé dans l'enchevêtrement des draps.

La pierre blanche était devenue noire. Sous ses fragments, les draps fumaient, et Arlian perçut une odeur qu'il ne reconnut pas immédiatement.

Celle du venin de dragon.

Æshir se mit à babiller en arithéen avec frénésie, mais Arlian l'interrompit en pointant sa dague vers le récipient.

— Et maintenant ? demanda-t-il.

Æshir se ressaisit. Elle se tut, prit une longue inspiration puis souffla de toutes ses forces. Elle se tourna vers le récipient et glissa les pouces sous son rebord.

Puis, à la surprise d'Arlian, elle souleva une cuvette intérieure incolore. Ce qu'il avait pris pour un simple récipient de verre bleu était en fait composé de deux cuvettes glissées l'une dans l'autre. Æshir venait de les séparer. Elle posa la cuvette intérieure remplie d'eau à côté de celle qui était vide, puis elle retira le cœur de Givre de l'eau trouble et rougeâtre et le plaça dans la cuvette vide, la bleue.

Il palpait encore de façon énergique. Arlian se sentit un peu mieux lorsqu'il s'en rendit compte. Givre n'était pas morte.

— Le sang ! réclama Æshir.

Arlian acquiesça et se précipita vers la porte du salon.

— Nous avons besoin du sang immédiatement, dit-il à Noir.

Noir était agenouillé devant Lys, il lui tenait le bras au-dessus d'un bol d'argent. Du sang y coulait, en provenance de son poignet. Ruisseau était assise dans un fauteuil à proximité ; elle était très pâle et tenait elle-même son avant-bras bandé. Chaton était assise à même le sol, le visage contre un mur, fermement résolue à ne pas regarder la scène sanglante qui se déroulait autour d'elle.

Arlian se dirigea à la hâte vers le bol et regarda son contenu.

— Cela devrait suffire, déclara-t-il.

Noir acquiesça et tendit la main vers un bandage préparé au préalable.

Arlian souleva délicatement le bol d'argent et se hâta de retourner au chevet du lit, où il le tendit à Æshir.

Elle examina la quantité de sang d'un œil critique puis hocha la tête et accepta le bol. Elle en versa le contenu dans la cuvette bleue et se mit de nouveau à psalmodier tandis qu'elle massait de ses mains le cœur de Givre.

Arlian ne souhaitait pas être témoin de cette scène. Il détourna les yeux, à la recherche de quelque chose d'autre à regarder. Son regard tomba sur la cuvette incolore, posée sur la table de chevet à l'écart.

Le sang tourbillonnait à l'intérieur, sous la surface lisse comme un miroir.

Arlian cilla.

Ce mouvement n'avait rien de naturel, mais il l'avait déjà vu auparavant.

— Par les dieux disparus ! s'exclama-t-il en s'approchant.

L'image prit forme.

Il ne s'agissait pas du dragon qu'il avait déjà rencontré, mais c'était néanmoins l'une de ces créatures, et Arlian put comprendre ses pensées aussi clairement qu'avec l'autre. Il ressentit sa colère et sa haine.

Puis il entendit ses pensées.

— *Vous avez tué mon enfant !*

## LE DRAGON FURIEUX

Isein et Æshir sursautèrent. Manifestement, elles avaient également entendu les pensées du dragon. Æshir continua à psalmodier en hésitant mais sans s'interrompre.

— *Vous avez tué mon enfant !* répéta le dragon.

— Tout comme vous avez tué l'époux de dame Givre ainsi que ses enfants, rétorqua Arlian en croisant le regard intense de l'image du dragon dans la cuvette.

— *Et comme je vous tuerai. J'ai été réveillé par le cri de douleur atroce de mon enfant, et vous allez payer pour cela. Nous ne pouvons pas vous permettre d'enseigner à d'autres le moyen de faire cela. Il est inenvisageable de tuer mon enfant et de laisser vivre son hôte.* (La dose de dégoût et de répugnance contenue dans le terme « inenvisageable » était écrasante.) *C'est tout simplement obscène.*

Arlian s'étonna que le dragon ait pu à ce point oublier ses propres ancêtres vraisemblablement humains et qu'il puisse éprouver si peu de compréhension vis-à-vis des valeurs humaines.

Ou peut-être comprenait-il ces valeurs mais avait-il choisi de les renier.

— Ce n'est pas la première fois qu'un dragon me menace, dit Arlian. Et je suis toujours en vie.

— *Vous n'aviez pas encore eu affaire à moi,* répliqua le dragon. *C'est désormais chose faite. Vous mourrez dans les flammes de votre palais. L'abomination qui a accompli cette obscénité en votre compagnie périra avec vous, comme tous ceux qui osent s'aventurer sur les terres des dragons*



*grâce à leur simulacre de sorcellerie. La créature qui a permis qu'une telle chose lui soit faite mourra. Je suis déjà en route pour vous détruire.*

Arlian ouvrit la bouche pour le défier, mais avant qu'il ait pu prononcer la moindre parole, l'image dans la cuvette se dissipa. Et la cuvette elle-même vola en éclats un instant plus tard, projetant du sang, de l'eau et du venin sur la table et par terre.

Arlian se retourna pour voir ce qui se passait sur le lit.

Æshir avait remis le cœur de Givre en place dans sa poitrine, et elle tentait frénétiquement de refermer l'entaille et de soigner la plaie. Ses mains et sa voix tremblaient, mais elle poursuivait ses gestes et ses incantations.

Avec horreur, Isein regardait fixement la cuvette brisée.

Givre avait les lèvres pincées entre ses dents, affichant une grimace hideuse, et ses mains étaient si fermement agrippées au dessus-de-lit que ses articulations avaient blanchi. Ses yeux étaient rivés sur le baldaquin qui surplombait le lit.

Arlian se retourna de nouveau et aperçut Noir dans l'embrasement de la porte du salon, une dague à la main.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? demanda Noir. Qui est-ce qui a parlé ?

— Un dragon, dit Arlian. Celui dont le venin coulait dans les veines de dame Givre. Il semblerait que notre petite expérience soit un succès.

— Il va venir ici ?

— C'est en tout cas ce qu'il prétend.

— Le carrosse peut être prêt dans...

— Je ne vais pas m'enfuir, l'interrompit Arlian. Je cherche un moyen de combattre ces monstres depuis que je suis enfant. Maintenant que l'un d'eux a finalement décidé de venir jusqu'ici pour m'affronter, je n'ai pas l'intention de m'enfuir !

Noir acquiesça. Il s'apprêta à dire autre chose, mais Arlian l'interrompit de nouveau.

— Toutefois, tu devrais faire sortir les femmes d'ici – avec le carrosse, un chariot, ce que tu peux trouver. Préviens la maisonnée, dis à tous ceux qui veulent fuir de le faire sur-le-champ. Tu feras armer d'obsidienne tous ceux qui resteront. (Il afficha un sourire crispé.) Et assure-toi que quelqu'un charge des lances dans cette machine, là-dehors.

Æshir cessa de psalmodier. Arlian se retourna.

— C'est fait, dit la magicienne en s'écartant du lit, le talisman rouge dans le creux de sa main.

Puis elle s'adressa à Isein en arithéien.

— Il sera impossible de la déplacer pendant un jour et une nuit, traduisit Isein. (Elle hésita avant de demander :) Quand pensez-vous que le dragon va arriver ?

— Je l'ignore, répondit Arlian. Je ne sais pas où se trouve son antre, ni à quelle vitesse une telle créature peut voler. Il peut aussi bien s'agir de jours que de simples minutes.

Isein regarda Givre d'un air triste.

— S'il s'agit de moins d'un jour et d'une nuit, nous aurons fait tout cela pour rien.

— Je ferai en sorte que ce ne soit pas le cas, répondit Arlian.

Lui aussi jeta un coup d'œil en direction de Givre.

Son corps nu était baigné de sueur, et, de la gorge à l'entre cuisses, elle était maculée de sang. Le dessus-de-lit sur lequel elle était étendue était détrempé de sang. Elle tremblait sans pouvoir se maîtriser, malgré la décoction d'herbes.

Sa plaie à la poitrine s'était cependant refermée et elle était consciente.

— Faites tout ce que vous pouvez pour elle, dit Arlian. (Il lui vint une idée.) Œshir pourrait-elle soigner les deux femmes qui ont fait don de leur sang ?

Isein traduisit aussitôt la question en arithéien. Œshir ne se donna pas la peine de répondre, elle se contenta de se diriger vers le salon en toute hâte. Isein, quant à elle, alla quérir un linge et un broc d'eau, et elle se mit à nettoyer Givre.

Arlian souhaitait rester, afin de veiller à ce que l'on s'occupe bien de son amie, et pour la rassurer, mais il avait des affaires bien plus urgentes à régler.

Un dragon était en route pour le tuer.

— Si je survis, je reviendrai vous voir, dit rapidement Arlian à Givre avant de tourner les talons et de se précipiter vers la porte.

Deux heures plus tard, la catapulte à lances était prête, dressée dans l'avant-cour, armée de six des plus longues et des meilleures lances à pointe d'obsidienne d'Arlian, parée à tirer ; il suffirait d'actionner un unique levier. Arlian resta à côté d'elle, scrutant le ciel, une lance à la main et deux dagues d'obsidienne à la ceinture.

Chaton, Ruisseau, Grillon, Hâtive, Vanniari, Lys, Muscade et la plupart des serviteurs avaient été précipitamment entassés dans les véhicules et envoyés à la Maison grise. Noir s'était chargé des opérations et les avait accompagnés pour s'assurer que leur voyage se déroule sans anicroche. Il avait fait envoyer des messagers à la citadelle, chez Toribor, Araignée et Débris, pour les prévenir qu'un dragon se dirigeait vers la ville. On arma d'au moins une dague d'obsidienne tous ceux qui avaient choisi de demeurer au Vieux Palais.

Tout le monde, sauf Givre, qui n'était pas encore en mesure de refermer ses doigts sur la poignée d'un couteau. Isein, Æshir et Givre se trouvaient toujours dans les pièces de l'étage supérieur. Il était impossible de déplacer Givre, et les deux magiciennes ne souhaitaient pas l'abandonner, même si elles acceptèrent volontiers des dagues de pierre.

Arlian ignorait où se trouvait Qulu, le troisième magicien. Il n'avait pas croisé son employé de la journée. Arlian espérait que le dragon ne possédait aucun moyen particulier de localiser les Arithéiens et que Qulu était à l'abri.

Arlian avait envisagé d'envoyer un message aux membres restants de la Société du Dragon, mais avait finalement exclu cette idée. Après tout, ils pouvaient très bien décider de venir en aide au dragon !

Tout était prêt, et pourtant il n'y avait toujours aucun signe du dragon.

Cela signifiait qu'Arlian avait le temps de réfléchir et de se rendre compte à quel point ses préparatifs étaient peu convaincants. Certes, il avait sa catapulte à lances, mais l'engin était bien trop gros et lourd pour être déplacé par un seul homme. Et même une équipe de quatre personnes ne parviendrait pas à le tourner suffisamment vite pour pouvoir espérer toucher une cible mouvante. Arlian ne pourrait atteindre le dragon avec ces lances que si le monstre se dirigeait droit sur lui.

Bien sûr, il pourrait avoir un coup de chance. Le dragon pourrait effectivement se diriger droit sur lui... Arlian se rappela que Givre était originaire du nord-ouest et qu'elle pensait que l'antre du dragon se trouvait au cœur des montagnes occidentales. C'est la raison pour laquelle, avant que Venlin et les autres valets quittent le Vieux Palais, il avait fait en sorte que la catapulte à lances soit orientée vers l'ouest, faisant presque directement face au portail d'entrée.

Si le dragon venait de l'est, du sud ou du nord, l'engin serait inutilisable, mais Arlian ne voyait pas ce qu'il pouvait faire pour y

remédier.

La soudaine agitation au sein du Vieux Palais ne passa pas inaperçue dans le reste de la ville. Une foule de curieux commença à s'agglutiner devant le portail, observant la catapulte à lances et Arlian, qui se tenait à côté d'elle, une étrange lance à pointe de pierre à la main. Des personnes de toutes les couches sociales, revêtues de laine tissée ou de velours, s'arrêtaient devant la grille et observaient un moment et lançaient parfois une ou deux insultes avant d'être gagnées par l'ennui et de reprendre leurs occupations.

Olifant apparut. Il regarda Arlian un moment puis disparut de nouveau.

Arlian faisait mine de ne pas les voir et scrutait le ciel, qui s'assombrissait. Le soleil était toujours haut dans le ciel, mais d'épais nuages étaient en train de s'amonceler, masquant de plus en plus la lumière de l'astre. Le temps, déjà particulièrement bon pour la saison, sembla devenir anormalement chaud.

Il ne s'agissait pas encore d'un véritable temps de dragon, mais celui-ci n'aurait su tarder.

Arlian avait compris, l'été précédent, que c'étaient les créatures elles-mêmes qui, en quelque sorte, *créaient* le temps de dragon plutôt que d'attendre qu'il se produise naturellement – cette longue période durant laquelle ils avaient librement sillonné les cieux était trop bien tombée pour qu'il ait pu s'agir d'une simple coïncidence –, mais il ne s'était jamais imaginé qu'un seul dragon puisse le provoquer si promptement.

Les dragons étaient des êtres puissamment magiques, c'était indéniable, comme ceux qui, au-delà de la frontière – les magiciens, les démons et les monstres –, pouvaient modeler leur environnement de façon artificielle.

Mais ils possédaient des points faibles. Sans doute ne préféraient-ils pas simplement un temps chaud et obscur mais en avaient-ils *besoin*. Arlian scrutait le ciel, vers l'ouest, le sud, l'est et le nord.

Puis il fut interrompu dans ses pensées par une voix qui l'appelait du portail.

— Obsidien ! Qu'est-ce que c'est que tout ce raffut ?

Arlian se retourna, quittant les nuages des yeux, et reconnut la silhouette chauve du borgne qui se tenait juste de l'autre côté de la grille. Il sourit.

— Bedaine ! s'écria-t-il. Entrez, entrez, le portail est ouvert.

Il trouva quelque peu étrange d'être aussi heureux de voir un homme qu'il avait autrefois juré de supprimer, un homme qu'il avait affronté en

duel à deux reprises. Malgré tout, il était ravi de voir Toribor. Il s'agissait là d'un homme qui détestait les dragons au moins autant que lui.

Toribor pénétra dans l'avant-cour, les yeux levés vers la catapulte à lances, l'air effaré.

— Je savais que vous étiez en train de travailler sur des machines, mais je n'en avais jamais vu de telles. Est-ce que cette « chose » est censée pouvoir tuer un dragon ? demanda-t-il.

— Je l'espère, répondit Arlian. Si je parviens à en avoir un dans la ligne de mire.

— Vous ne pouvez pas viser ?

— Non.

— Vous pourriez probablement y intégrer un mécanisme avec des cordes et des poulies. Cela vous permettrait de l'orienter selon l'angle de votre choix.

— Si j'avais plus de temps devant moi, sans doute, répondit Arlian qui n'avait en effet jamais pensé faire pivoter sa machine à l'aide de cordes et de poulies et qui le regrettait. Hélas, un dragon est à l'approche au moment même où nous parlons.

— C'est en effet ce que disait votre message. Vous avez simplement omis d'expliquer comment vous avez eu vent de cette nouvelle.

— C'est le dragon lui-même qui me l'a appris, répondit Arlian. Dans une cuvette d'eau et de sang.

Toribor tourna son œil valide en direction d'Arlian.

— Je croyais qu'ils ne souhaitent plus communiquer avec vous...

— Celui-ci a été poussé à le faire, dit Arlian. Je crois que nous avons trouvé le moyen d'ôter le cœur de dragon d'une personne sans pour autant la tuer.

Cette description était désagréablement littérale, même si Toribor ne s'en rendait pas vraiment compte.

— Dois-je en déduire que vous avez expérimenté cette méthode ?

Arlian acquiesça.

— Sur dame Givre. Le dragon qui est entré en contact avec nous est celui qui a décimé sa famille, il a quatre ou cinq siècles de cela. Il n'a pas vraiment apprécié la mort de son enfant à naître.

— Ah ! s'exclama Toribor. Mais vous ne l'avez pas délibérément attiré ici, n'est-ce pas ?

— Non, bien sûr que non ! Si j'avais dû attirer un dragon quelque part, je ne l'aurais pas fait au beau milieu de Manfort.

Toribor haussa les épaules.

— Il y a probablement pire, comme endroit..., répondit Toribor en haussant les épaules, avant de lever de nouveau les yeux vers la catapulte à lances. Vous n'avez donc pas moyen d'attirer le dragon dans la ligne de mire de cet engin...

— Je suis ouvert à toute suggestion.

— Vient-il spécialement pour vous tuer ?

— Oui, ainsi que Givre et les magiciennes arithésiennes.

— Un jour, il faudra que vous m'en disiez plus à propos de votre méthode...

— Bien sûr. Je n'avais pas du tout l'intention de la garder pour moi. Pour le moment, en revanche, j'ai bien d'autres soucis.

— Savez-vous quand le dragon arrivera ?

— Non.

— Si vous restez là où vous êtes, le chemin le plus direct pour vous atteindre passe devant votre machine infernale.

— Si le dragon arrive de l'ouest, en effet. Mais pas s'il vient du nord ou du sud. Et il faut que je l'atteigne au cœur, pas au visage, ce qui complique sérieusement les choses.

— En effet... (Toribor étudia pensivement la situation.) Est-ce que vos magiciens peuvent vous aider ? En guidant les lances, peut-être ? Ou en se servant d'illusions pour amener le dragon à portée ?

— Je l'ignore, reconnut Arlian. Deux d'entre eux sont en haut, en compagnie de Givre, et le troisième...

Sa voix s'estompa. Qulu pourrait lui être utile, après tout. C'était plutôt une bonne idée que de se servir d'illusions pour attirer le dragon là où il serait le plus vulnérable.

Puis il entendit les premiers cris. Surpris, il regarda vers la petite foule, derrière Toribor, qui s'était formée dans la rue, de l'autre côté de la grille.

Plusieurs personnes avaient les yeux levés vers le ciel et montraient quelque chose du doigt – au nord. Arlian se retourna et scruta l'horizon.

Contre les lourds nuages gris qui les surplombaient, une légère forme noire se dessina, semblable à un serpent ailé, long et étroit, la queue ondoyante, et flanqué de larges ailes qui battaient l'air. Cette forme grossissait à une vitesse alarmante.

Il s'agissait incontestablement d'un dragon.

— Bon sang, dit Arlian. Il est rapide !

— Donnez-moi une lance, dit Toribor en se tournant pour faire face à la créature.

— Je n'en... (Arlian hésita, puis il lui tendit sa propre lance.) Tenez.

Toribor s'empara de l'arme.

De l'autre côté de la grille, la foule s'était mise à hurler et à courir en tous sens. Certains s'étaient enfuis, en proie à la terreur, mais d'autres semblèrent trop fascinés pour pouvoir bouger, et quelques-uns étaient en fait en train d'escalader les grilles pour avoir un meilleur point de vue. Olifant était réapparu, cette fois en compagnie d'Opale et de Poteau. Ils se trouvaient tous les trois du côté opposé de la rue et scrutaient le ciel septentrional.

— Le duc ! s'écria quelqu'un, suffisamment fort pour être entendu par-dessus le tohu-bohu.

Plusieurs visages se tournèrent vers le sud, en direction de la citadelle.

Si le duc arrivait réellement, Arlian ne voyait pas en quoi cela pourrait l'aider. Que pouvaient-ils espérer faire contre la créature, ses gardes et lui ? Ils ne possédaient que des lames d'acier et non d'obsidienne.

Et Arlian se rendit compte qu'il ne possédait que sa catapulte et deux dagues : il venait de remettre sa lance à Toribor.

Ce dernier avait manifestement l'intention de l'utiliser. Il avait escaladé l'ossature de la catapulte à lances afin de se mettre à hauteur du dragon, et il se tenait désormais sur la plate-forme de chargement, à près de deux mètres cinquante du sol.

— Bedaine ! s'écria Arlian. Ce n'est pas à *vous* qu'il en veut !

Toribor baissa la tête dans sa direction.

— Ça ne change rien, répondit-il. C'est un dragon qui m'a pris mon œil, et il est temps qu'ils le paient. J'ai fait le serment de combattre les dragons et, par tous les dieux disparus, c'est bien là mon intention !

Arlian s'abstint de discuter. Il regrettait que Noir ne soit pas là pour l'aider, mais son intendant – son *ami* – n'était pas encore revenu de la Maison grise.

Puis, aussi soudainement qu'un orage estival, le dragon fut sur eux.

## LA VENGEANCE DU DRAGON

Lorsque la gigantesque ombre noire s'abattit sur lui, Arlian dégaina une de ses dagues, mais en levant les yeux vers le ventre de la créature, il comprit que ce geste était absurde. Le dragon était colossal. Contre un tel monstre, sa dague lui serait aussi utile qu'une épingle.

Il lui parut soudain totalement aberrant d'avoir l'effronterie de vouloir tuer une telle créature. Pour qui se prenait-il ? Il n'avait que vingt-deux ans, alors que le monstre vivait depuis des millénaires. Il n'était qu'un homme seul armé d'une dague de pierre contre une créature aussi grosse qu'une aile de son palais, qui crachait du venin enflammé, et dont chaque griffe, même le plus petit ergot, était plus longue et effilée que la lame d'obsidienne qu'il tenait entre ses mains.

Il allait mourir. Il l'avait compris. Dès que la créature l'aurait repéré, il périrait dans un jaillissement de venin enflammé, ou peut-être succomberait-il à ces effroyables mâchoires et serait-il dévoré.

Mais le dragon ne porta pas immédiatement son assaut contre lui. Au lieu de cela, il piqua sur le toit du Vieux Palais lui-même, toutes griffes dehors. Un nuage de venin jaillit de la gueule du dragon et s'embrasa aussitôt.

Les flammes léchèrent le toit du palais. Même par-dessus les cris de moins en moins nombreux des badauds qui fuyaient à toutes jambes, Arlian perçut le son des tuiles qui éclataient et volaient en éclats sous l'effet de la chaleur et de la pression.



Puis les pattes antérieures du dragon heurtèrent la toiture en produisant un vacarme assourdissant et déchirant. Arlian ne pouvait pas voir ce qui était en train de se produire, mais il entendit de lourdes poutres craquer et se briser net, du plâtre s'effondrer et du verre voler en éclats. S'éleva ensuite un nuage de poussière et de fragments de pierre, mêlé à la fumée du feu du dragon, qui dériva au-delà de l'avant-toit. Il apercevait furtivement un bout d'aile, de temps à autre, mais la créature demeurait hors de vue.

— Qu'est-ce qu'il fait ? demanda Toribor en criant.

— Il doit chercher dame Givre et les Arithéiens, répondit Arlian sur le même ton, même si, en fait, le dragon s'en était pris au centre du palais alors que les trois femmes se trouvaient dans l'aile sud.

— Votre machine est orientée dans la mauvaise direction.

— Je l'avais remarqué, admit Arlian.

La catapulte à lances était orientée dans le sens opposé à celui du palais, ce qui lui avait paru judicieux, à ce moment-là. Elle était censée intercepter le monstre avant que ce dernier atteigne sa cible.

Sauf qu'il n'avait jamais eu l'occasion de l'essayer. Le dragon était arrivé dans une direction inattendue, et à une vitesse bien plus élevée qu'il l'avait imaginé.

Le dragon reprit son envol. Arlian entendit le crépitement des flammes. Le palais était en feu, et l'incendie se propageait rapidement. Le crépitement se changea vite en rugissement.

C'était logique. Pourquoi le dragon se serait-il donné la peine de pourchasser et d'extraire ses proies une à une alors qu'il pouvait se contenter de les détruire par le feu ? Arlian se souvint du village d'Obsidien, sur le mont Fuligineux. Toutes les maisons avaient été réduites en cendres, et ceux qui étaient parvenus à s'échapper des incendies avaient été tués durant leur fuite. Les dragons ne s'étaient pas donné la peine de sortir qui que ce soit des bâtiments.

Arlian se remémora comment le dragon avait tué son grand-père. Il ne s'était servi ni de ses griffes, ni de ses dents ; lorsqu'il avait repéré le vieil homme dans la bâtisse en flammes, il avait simplement pulvérisé plus de venin dans sa direction, puis il avait poursuivi sa route.

Ce dragon-ci anéantirait et réduirait en cendres le palais avant de tuer quiconque tenterait de s'en échapper. Il ne serait pas nécessaire d'en dénicher ses occupants.

Si les Arithéiens pouvaient amener Givre en un lieu relativement sûr ou s’y rendre eux-mêmes – la cave à vins, sans doute –, ils pouvaient cependant espérer survivre à l’attaque.

Si le dragon pouvait être attiré loin du palais...

Mais la seule chose qui pouvait l’attirer, c’était l’une de ses cibles, et la seule disponible, la seule qui se trouvait à l’extérieur du palais était Arlian en personne.

Ce dernier se précipita vers le bord de la plate-forme de chargement.

— Bedaine ! s’écria-t-il pour se faire entendre par-dessus le rugissement de l’incendie et les cris en provenance de la rue. Je vais essayer de l’éloigner du palais et des femmes. S’il me suit et qu’il se trouve dans la ligne de mire, tirez...

Toribor baissa les yeux vers lui puis vers le mécanisme de déclenchement.

— Je n’ai jamais vu cette machine en action, dit-il. J’ignore comment elle fonctionne, quelle est sa portée... ce genre de choses, quoi.

Le dragon avait déjà décrit un cercle dans le ciel, loin au-dessus de leurs têtes, et il s’apprêtait à décrocher latéralement afin de partir de nouveau en piqué sur le Vieux Palais et de porter une nouvelle attaque.

— Mais c’est simple ! hurla désespérément Arlian. Il vous suffit de...

— Je vais me charger de l’éloigner ! l’interrompit Toribor en hurlant. Occupez-vous de votre machine, vous savez vous en servir.

Il bondit à bas de la plate-forme, la lance à la main, et il se réceptionna près d’Arlian.

— Mais cela ne va..., commença Arlian.

Cette fois, Toribor ne l’interrompit pas avec des paroles. Il le poussa violemment au niveau de la poitrine, le projetant sous la plate-forme de chargement.

— Restez planqué là jusqu’à ce qu’il me suive, ordonna Toribor.

Puis, avant qu’Arlian ait pu retrouver l’équilibre ou répondre quoi que ce soit, Toribor s’éloigna de la catapulte en courant et en hurlant à pleins poumons.

— Hé ! Dragon ! Espèce de ver puant ! Espèce de monstre ! Viens me chercher !

Le dragon plongeait sur le palais, mais il aperçut la silhouette qui courait et il se déporta vers elle.

Il mordait à l'hameçon. Arlian ne comprit tout d'abord pas vraiment pour quelle raison – Toribor ne figurait pas dans la liste des ennemis que son image dans la cuvette avait énumérés, et il s'agissait d'un cœur de dragon, il portait un dragon dans son propre sang.

Mais il comprit soudain, alors même qu'il bondissait en direction du levier de déclenchement, que le dragon ne réfléchissait pas avec autant de clarté. Il avait vu quelqu'un qui courait, qui tentait de s'échapper, et il le poursuivait sans se poser de questions. Il ne s'agissait pas d'un être humain. C'était un prédateur, un chasseur, et son instinct lui dictait d'attaquer tout ce qui tentait de fuir.

Le monstre se laissa tomber, les ailes déployées. Il leur fit fouetter l'air, et un mélange de poussière et de fumée tourbillonna autour de la machine et d'Arlian, manquant d'aveugler ce dernier. L'appel d'air provoqué par un second battement d'ailes manqua de le faire tomber à la renverse.

Toribor avait atteint le portail d'entrée, et il avait ralenti son allure. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en direction d'Arlian, et celui-ci comprit qu'il souhaitait s'assurer qu'il se trouvait toujours dans l'axe de la machine.

La machine pouvait aisément projeter une lance à une centaine de mètres au-delà de la position de Toribor, et le dragon arrivait vite. Son ombre obscurcissait le ciel, et l'air déplacé par ses ailes fit chanceler Arlian et s'envoler son chapeau.

— Allez ! hurla Arlian. Courez !

Toribor reprit sa course, mais suffisamment loin, pas assez vite. Le dragon se retrouva soudain là, dans l'avant-cour, le flanc tourné vers Arlian, le cou tendu, la tête tournée vers Toribor. Il ouvrit sa gueule.

Il était parfaitement placé, le flanc droit exposé à la catapulte à lances.

Arlian actionna le levier, mais un nuage de venin enflammé jaillit et submergea Toribor. Des étincelles s'élevèrent du portail de fer en tourbillonnant, une bourrasque de poussière et de fumée traversa la cour, et l'éclat de la flamme jaune manqua d'aveugler Arlian. Il se protégea le visage à l'aide de son bras lorsque les poids tombèrent et que le gigantesque bras de bois oscilla vers le haut, gagnant rapidement de la vitesse.

Il s'abattit ensuite contre la structure en produisant un unique bruit sourd semblable à celui d'un tremblement de terre, et une demi-douzaine de lances à pointe d'obsidienne furent propulsées en direction du dragon tandis que celui-ci s'apprêtait déjà à reprendre son essor.

Quatre lances atteignirent leur but. À cette distance, il aurait été difficile de manquer totalement la cible. Une cinquième ricocha contre le dos du dragon et disparut, en pirouettant sur elle-même, dans le nuage de flammes et de fumée qui s'était engouffré par le portail. La sixième disparut sans même toucher la créature.

L'une des quatre lances qui avaient atteint leur but avait transpercé l'aile droite du dragon. Elle l'avait presque totalement traversée, puis elle était restée coincée là. Une autre s'était fichée dans son épaule, juste au-dessus de sa patte antérieure.

Les deux dernières s'étaient solidement enfoncées dans le flanc de la créature – mais, apparemment, aucune n'était parvenue à atteindre son cœur.

Le dragon hurla, produisant un bruit comme Arlian n'en avait jamais entendu auparavant. Le cri d'un dragon adulte était infiniment plus grave et puissant que celui d'un nouveau-né. Des fenêtres volèrent alors en éclats derrière lui, et il crut que ses oreilles allaient exploser.

Il avait manifestement blessé le monstre. Mais il ne l'avait pas tué, il l'avait simplement rendu furieux. Lorsqu'il se retourna pour faire face à la source de cette ignominie, il parut à la fois plus terrible et plus superbe que jamais.

L'horrible relent de venin parvint jusqu'à Arlian, mêlé aux odeurs de poussière, de fumée et de chair brûlée.

— *Vous*, dit-il sans émettre le moindre son, comme l'avait fait son image grâce à la sorcellerie.

— *Moi*, répondit Arlian en criant et en dégainant ses deux dagues de pierre inutilisables.

Il était sur le point de mourir, il l'avait compris, et il avait l'intention de mourir valeureusement.

Les lances n'avaient pas atteint son cœur. L'une d'elles avait transpercé la peau noire écailleuse de la créature derrière sa patte antérieure et s'était enfoncée d'un peu plus de trente centimètres dans ses chairs. Ce coup n'avait pas dû manquer sa cible de beaucoup, songea Arlian.

Et alors ? Quelle taille pouvait bien faire un cœur de dragon pour être aussi implacable et dénué de pitié ?

Si cette lance s'était enfoncée un peu plus profondément, peut-être aurait-elle...

Arlian manqua de temps pour poursuivre ses réflexions. Le dragon venait de balancer sa tête dans sa direction. Il se mit à courir – et, en partie parce que la catapulte à lances le gênait, en partie parce qu’il était bloqué par le mur du palais, et sans doute aussi à cause d’une idée un peu folle, il courut vers le dragon, vers son flanc criblé de lances.

Le dragon ne cracherait pas de venin enflammé sur lui, il en était persuadé. Après tout, le venin de dragon était la seule chose qui pouvait causer des cicatrices à un cœur de dragon. Ne pouvait-il donc pas également brûler un dragon ? Et le venin ne s’enflammait jamais avant d’avoir quitté la gueule du monstre ; peut-être la flamme ainsi créée pouvait-elle les brûler, elle, si le venin n’en était pas capable.

Le cou recourbé, la tête le suivait, et il courait comme il n’avait jamais couru auparavant. Puis il bondit, les deux bras tendus, en brandissant ses deux dagues d’obsidienne. Il envisageait de taillader la peau du monstre, de le faire souffrir, avant de mourir.

Il se jeta contre le flanc du dragon, entre deux lances qui dépassaient. Ses dagues s’enfoncèrent à travers les écailles et lui fournirent une prise lorsque la créature se mit à se débattre, tentant de l’atteindre, essayant de se défaire de lui.

Il demeura pendu là, les pieds dans le vide, le buste appuyé contre les gigantesques écailles lisses, et il enfonça chacune à son tour ses dagues aussi profondément que possible dans les chairs du monstre.

Il s’agrippa à la poignée de ses armes lorsque le dragon poussa un nouveau hurlement et battit des ailes. La droite s’abattit sur lui, comme une couverture de cuir noir géante, le plaquant contre le flanc de la créature. Il tourna la tête au dernier moment afin de ne pas se briser le nez contre les écailles.

La lance qui avait transpercé cette aile se tordit sous la puissance de l’impact, déchirant le cuir de la membrane. Du sang noir et épais gicla sur un côté du visage d’Arlian. Celui-ci remarqua que le battement d’ailes avait enfoncé plus profondément les deux lances plantées dans le flanc du dragon, même si celle qui se trouvait un peu plus loin s’était brisée en son milieu.

Cela avait dû provoquer une intense douleur, car le dragon souleva aussitôt ses ailes le plus haut possible, hurlant de douleur et de rage. Il cessa de battre des ailes.

Cela signifiait qu'il ne pouvait plus s'envoler, comprit Arlian. Il aurait au moins fait cela. Si d'autres pouvaient trouver des armes d'obsidienne, sans doute parviendraient-ils à achever le dragon.

Si ce monstre mourait là, le duc serait certainement convaincu. L'humanité se défendrait.

Cette contribution valait la peine d'avoir vécu, songea Arlian. Il ne pourrait bientôt plus faire quoi que ce soit avec ses dagues, elles étaient toutes les deux enfoncées jusqu'à la garde, mais les lances dans le flanc et l'épaule du dragon étaient à sa portée. Il libéra sa main gauche et la tendit vers le manche de la lance la plus proche.

Le dragon avait finalement incliné la tête sur le côté pour le regarder.

— *Vous êtes courageux*, dit-il, *mais vous êtes un imbécile. Croyez-vous pouvoir me faire souffrir ?*

— Je crois que c'est *déjà* fait, haleta Arlian en empoignant le manche de la lance et en appuyant dessus.

La lance s'enfonça dans la chair du dragon, non comme elle l'aurait fait en transperçant de la chair naturelle, mais comme un bâton enfoncé dans de la terre, comme un coup de pelle dans le sol d'un jardin.

Le dragon ouvrit grande sa gueule et écarquilla les yeux, affichant une expression qui ressemblait incontestablement à une grimace de douleur.

— *Oui, ça fait horriblement mal !* dit le dragon.

— Parfait, dit Arlian en enfonçant la lance un peu plus profondément.

— *Arrêtez !*

— Ne soyez pas ridicule.

— *Si vous me tuez, les autres vous détruiront tous.*

— Qu'ils essaient, répondit Arlian d'un air grave.

La pointe de la lance avait disparu et le manche était désormais enfoncé de près de un mètre dans la chair noire de la créature – presque la moitié de la longueur de la lance. Il ignorait si elle pouvait atteindre le cœur du monstre, mais tout ce qu'il pouvait faire, c'était de pousser encore et encore.

Puis, lorsqu'il eut enfoncé la lance de quelques dizaines de centimètres supplémentaires, il sentit une lente et lancinante pulsation dans le manche de la lance, semblable au battement d'un cœur monstrueux. Il fut soudain submergé par une immense vague d'allégresse et de triomphe.

Enfin, après avoir passé la moitié de son existence à poursuivre sa quête de vengeance, il était finalement sur le point de tuer un dragon – pas un

nouveau-né hésitant, à peine plus qu'une émanation de sang et de magie, mais bel et bien un monstre adulte, avec le sang de centaines d'innocents sur ses griffes.

Il ne s'agissait pas de l'un des trois qui avaient détruit Obsidien, mais leur tour viendrait. Même si celui-ci le tuait alors qu'il était en proie aux affres de la mort, il aurait montré au monde qu'il était tout à fait *possible* de tuer des dragons, et il était persuadé que ses compatriotes, un jour, se serviraient de ces connaissances pour exterminer leurs anciens ennemis.

Il appuya de nouveau sur la lance. Une goutte de sang noir jaillit de la blessure, coula le long du manche de l'arme et sur sa main et détrempea le velours noir et la dentelle blanche de sa manche.

Et le dragon tomba. Ses pattes se dérochèrent sous le poids de son corps, ses ailes levées s'affaissèrent comme une tente qui s'écroule. Une dernière goutte de venin enflammé et de la fumée grasse et noire jaillirent de sa gueule lorsque sa tête s'effondra. Arlian en ressentit la chaleur, mais la boule de feu ne l'atteignit pas.

Le dragon ne fut pas pris de soudains soubresauts, il ne se tordit pas désespérément et ne donna aucun coup de griffes ou de dents de dernière minute. Il s'écroula simplement de tout son long. Les dures écailles sous Arlian se ramollirent soudain et cédèrent. La dague qu'il tenait dans sa main droite déchira les chairs du dragon comme si elle coupait du vieux fromage. Arlian glissa le long du flanc du monstre, sous son aile, jusqu'à ce que ses pieds touchent terre. Il chancela puis se redressa et se servit de la dague pour faire une ouverture dans l'aile. Celle-ci se déchira et s'écroula autour de lui.

Le dragon n'avait pas explosé dans une gerbe de sang et d'air, comme l'avait fait le nouveau-né, mais il n'était pas non plus mort de la même façon qu'un animal ordinaire. Arlian se rappela avec quelle vitesse le corps de Clou s'était décomposé. Le dragon paraissait entamer le même procédé, mais encore plus rapidement. Il vit sa chair se flétrir à vue d'œil, les os déjà saillants.

Et il dégageait une odeur de pourriture et de mort. Arlian se fraya un chemin à travers les restes de l'aile du dragon et regagna le grand air.

C'est alors qu'il entendit les acclamations.

## DES OS ET DES CENDRES

Là où était tenu Toribor, il ne restait plus que des os et des cendres. Une silhouette s'agenouilla au-dessus des restes de la dépouille, mais elle portait une robe de femme et était bien trop svelte pour pouvoir être le seigneur Bedaine. Arlian était trop abasourdi pour reconnaître cette personne à travers la fumée et les tourbillons de cendres, mais elle finit par lever les yeux vers lui avant de se redresser et de se retourner pour s'enfuir.

Dame Opale.

Encore étourdi, Arlian comprit tout de même ce qu'elle avait fait, lorsqu'elle était penchée au-dessus des restes de Toribor. Elle avait cherché du venin, et il se pouvait bien qu'elle en ait trouvé.

Derrière le portail, dans la rue qui avait été désertée quelques instants auparavant, c'était comme si un millier de personnes avaient surgi de nulle part, l'acclamant et l'applaudissant.

— Obsidien ! Obsidien ! scandaient-ils.

Arlian le regarda à travers la grille, stupéfait. Il était abasourdi, et il lui fallut un moment avant de reconnaître Noir, jouant des coudes pour se frayer un chemin à travers la foule.

En bas de la rue, des hommes criaient des ordres – des gardes en train de dégager la voie.

Il entendit également un grondement derrière lui. Il se retourna et se rendit compte que la mort du dragon ne signifiait pas que la bataille était terminée.



Des flammes et de la fumée s'élevaient en tourbillons du Vieux Palais. Alors qu'il regardait, une portion de mur, à l'étage, s'affaissa et s'effondra avec fracas.

— Givre ! s'exclama-t-il.

— Ari ! appelait Noir à pleins poumons afin de se faire entendre par-dessus le bruit des acclamations et de l'incendie. Ari !

Arlian se retourna brusquement.

— De l'eau ! hurla-t-il. Allez chercher de l'eau ! Il y a encore du monde à l'intérieur, dont quelqu'un qui ne peut pas se lever de son lit !

Noir parvint finalement à se frayer un chemin et à franchir le portail.

— Laisse tomber, Ari ! s'écria-t-il. Tu ne peux plus rien faire pour le palais, regarde !

— Je me moque du palais, répondit Arlian, mais il faut faire sortir Givre !

Noir hésita, puis il se retourna.

Des gardes revêtus de la livrée du duc dégageaient la voie et établissaient un périmètre de sécurité autour du portail, pour laisser un passage au duc de Manfort qui marchait calmement, arborant un large sourire, revêtu d'un manteau bleu cobalt garni d'argent et de blanc.

— Obsidien ! s'exclama-t-il. Formidable ! Tout simplement formidable !

— Monsieur le duc, s'écria Noir, nous avons besoin que vos hommes fassent sortir nos camarades de la maison – pouvez-vous nous en fournir quelques-uns ?

— Naturellement, naturellement ! répondit le duc. Et les autres vont aller chercher de l'eau. J'ai bien peur qu'il n'y ait plus d'espoirs pour le Vieux Palais, mais nous pouvons certainement empêcher l'incendie de se propager, hein ? (Il afficha un sourire encore plus large.) Magnifique, Obsidien ! Tous simplement splendide !

— Je vous remercie, monsieur le duc, répondit Arlian. Vous, suivez-moi !

Plus tard, il ne se souviendrait pas de tous les détails, mais il avait dû conduire les gardes aux cuisines, puis à l'étage par l'escalier de service et enfin jusqu'à la chambre, dans l'aile sud.

Là, Isein avait insisté pour que Givre ne soit pas déplacée de son lit, et ce sous aucun prétexte. Arlian s'en souviendrait tout particulièrement, tout

comme il se rappellerait longtemps ce qu'il avait répondu, bien qu'il oublierait toute pensée consciente précédant ces paroles.

— Alors, sortez le lit de là, avait-il dit. Un homme à chaque coin, un autre de chaque côté, et ne vous arrêtez pas.

Après un moment, le lit se retrouva en sécurité dans la rue, le baldaquin et ses montants taillés en pièces, mais Givre, Isein et Æshir étaient toutes saines et sauvées, n'ayant pas souffert des flammes.

L'incendie faisait toujours rage, les murs se désagrégeaient, malgré les dizaines de personnes – des gardes, des serviteurs et de simples badauds qui s'étaient trouvés à proximité – qui s'affairaient à jeter des seaux d'eau sur le palais. Noir les dirigeait – il avait manifestement pris les opérations en main lorsque Arlian était parti à la recherche de Givre. C'est alors que le jeune seigneur se rendit compte que sa mémoire lui jouait des tours. Il était incapable de dire quand Noir et lui s'étaient séparés.

Toutefois, Givre était à l'abri, dehors, et il était temps de retourner auprès de son ami. Arlian prit la décision de se joindre à l'une des chaînes de seaux.

C'est alors que le duc revint vers Arlian et lui donna une tape dans le dos, proclamant qu'il était formidable, merveilleux et brillant, et la rue fut une fois de plus bondée de gens scandant :

— Obsidien !

Arlian regarda autour de lui et se rendit compte que, même si quelques courtisans avaient accompagné le duc, le seigneur Hardior ne se trouvait pas parmi eux, ni aucun cœur de dragon.

— Monsieur le duc, le seigneur Hardior ne se trouve-t-il pas avec vous ?

— Cet imbécile ? *Non*, il n'est pas là ! Il vous a traité de dément et a proclamé à qui voulait l'entendre que vous ne nous apporteriez que des catastrophes, alors que vous venez de *tuer un dragon* ! Par les dieux disparus, vous rendez-vous compte de la portée de ce que vous venez d'accomplir ? Vous avez tué un dragon ! Vous êtes le premier homme dans l'histoire à avoir réalisé une telle chose ! Hardior prétendait que c'était impossible, mais vous venez de le faire !

— Oui, répondit Arlian en se retournant vers le monstre inanimé.

Sa chair noire se décomposait rapidement, mettant ses os à nu – ses côtes, le sommet de son crâne ainsi que les longs os fins de ses ailes étaient déjà visibles, étincelant de blanc à la lumière du soleil de cet après-midi-là.

Le soleil était revenu. Les nuages s'étaient presque dissipés et se dispersaient rapidement. Le temps de dragon était sur le point de disparaître, tout comme la dépouille du dragon.

Les ossements de Toribor se trouvaient près du portail, eux aussi mis à nu. Arlian déglutit. Le dernier des Six Seigneurs avait trouvé la mort.

La catapulte à lances avait été réduite en miettes par les derniers soubresauts du dragon, et elle demeurait là, brisée, effondrée sur elle-même et se consumant tandis que des étincelles et des escarbilles voletaient autour d'elle.

— Il faut que je donne un coup de main pour éteindre cet incendie, dit Arlian.

— Oubliez tout cela, Obsidien, vous en avez assez fait pour aujourd'hui ! Vous avez l'air exténué, mon pauvre !

— C'est le cas, répondit Arlian.

Puis il s'évanouit, et le duc lui-même prit le nouveau héros de la cité dans ses bras alors qu'il s'effondrait.

## CONSÉQUENCES

Ce n'était finalement pas plus mal, songea-t-il en s'éveillant dans un lit qui lui était inconnu, qu'aucun acheteur ne se soit sérieusement manifesté pour acquérir la Maison grise. Au moins, il avait toujours un endroit où dormir.

Il regarda autour de lui et tenta d'identifier la pièce dans laquelle il se trouvait. Mais il ne trouva aucune indication qui aurait pu le mettre sur la voie.

En fait, comprit-il en jetant un coup d'œil par la large fenêtre, il ne se trouvait pas du tout à la Maison grise.

Il se rappela vaguement avoir été transporté jusqu'au carrosse du duc, emmené quelque part et allongé sur un lit, mais il était parti du principe qu'il s'agissait de la Maison grise. Toutefois, cette bâtisse ne possédait pas de fenêtres aussi larges que celle qui se trouvait dans cette chambre.

Il s'assit, perplexe, et se rendit compte qu'il n'était pas seul dans la pièce. Deux serviteurs se tenaient près de la porte, et l'un d'eux était en train de tourner les talons et de quitter la chambre – vraisemblablement pour aller signaler que le seigneur Obsidien s'était éveillé.

Ils portaient tous les deux la livrée du duc. Arlian se retourna et regarda par la fenêtre aux nombreux carreaux. En observant la vue, il comprit où il se trouvait.

Il était à la citadelle.

— Avez-vous besoin de quoi que ce soit, monseigneur ? demanda le serviteur qui était resté dans la chambre.

— Des nouvelles, répondit Arlian. Des explications et de la nourriture.

— Je vais faire apporter de la nourriture, répondit le serviteur. Que désirez-vous manger ?

Quelques instants plus tard, on apporta un plateau chargé de pain, de viande et de vin, et on lui déclara que monsieur le duc de Manfort serait honoré si le seigneur Obsidien pouvait lui accorder une audience.

Arlian s'étonna d'une telle requête tandis qu'il mangeait.

— Je m'entretiendrai avec lui dès que possible, répondit-il au messenger entre deux bouchées.

L'entretien qui s'ensuivit fut étrange, presque irréel. Le duc se montra si coopératif, si enclin à le satisfaire, qu'il répondit immédiatement et directement à chacune des questions que lui posa Arlian et qu'il accepta de donner suite à chacune de ses requêtes. Leurs rangs respectifs – un noble vieillissant qui avait reçu le pouvoir héréditaire de régner sur l'ensemble des Terres des Hommes, et un esclave en fuite à peine adulte qui avait fait fortune en investissant de l'or dérobé dans des illusions en provenance de l'étranger – semblaient s'être inversés.

L'incendie avait été maîtrisé, lui révéla le duc, mais il ne restait plus grand-chose du Vieux Palais : quelques murs ici et là, les fours et l'âtre des cuisines ainsi qu'une partie de l'aile nord.

La catapulte à lances avait été détruite, mais on avait retrouvé plusieurs armes d'obsidienne, et les hommes du duc étaient en train de passer les ruines au peigne fin, afin d'en récupérer le plus possible, ainsi que tout ce qu'ils pouvaient trouver ayant appartenu à Arlian. Les flammes, la fumée et l'eau avaient détruit la plupart de ses effets, mais il était fréquent que l'on retrouve indemne le contenu de boîtes, de tiroirs et de coffres.

Les ossements du dragon se trouvaient toujours là où le monstre avait trouvé la mort. La plupart de ceux de Toribor étaient restés près du portail, mais quelqu'un avait dérobé son crâne.

Arlian savait qui était responsable de ce méfait. Il ignorait qui précisément, mais il savait à quel groupe il appartenait. Le crâne de Toribor rejoindrait ceux qui se trouvaient sur l'étagère, au siège de la Société du Dragon.

Personne n'avait vu d'autres dragons. Le temps demeura dégagé et la température avait légèrement baissé.

— Nous avons donc du temps pour nous préparer, dit Arlian.

— Et nous nous préparerons, approuva le duc. Nous bâtirons une centaine, *un millier* de vos machines ! Nous les disposerons tout autour des murs de la ville et dans chacune des villes importantes des Terres des Hommes. Si le moindre dragon ose s’approcher, il sera accueilli par une grêle de lances d’obsidienne ! Enfin, nous pourrons accomplir ce qu’aucun de mes ancêtres n’a eu la possibilité de faire ! Nous éliminerons les dragons ! Nous débarrasserons le monde de cette engeance une bonne fois pour toutes !

Son enthousiasme était quelque peu démesuré, mais Arlian afficha tout de même un large sourire. Après avoir passé une partie de sa vie à s’entendre dire qu’il était fou et que sa vengeance était impossible, Arlian avait fini par convaincre quelqu’un qu’il était *possible* de tuer des dragons.

Et il s’agissait de quelqu’un qui possédait le pouvoir d’agir.

— Si nous trouvons leurs antres, dit-il, nous devrions être capables de les attaquer durant l’hiver et de les tuer dans leur sommeil.

— C’est une excellente proposition ! Formidable !

Arlian regarda autour de lui dans la salle d’audience et remarqua que, une fois de plus, il était le seul cœur de dragon présent.

— Est-ce que le seigneur Hardior..., commença-t-il.

Le sourire du duc se dissipa, et il prit un air grave.

— Le seigneur Hardior a été informé que ses services n’étaient plus requis, répondit froidement le duc. Saviez-vous que, avec quelques-uns de ses amis, il avait l’intention d’engager des pourparlers avec les dragons, et ce grâce à je ne sais quelle sorcellerie ? Ils étaient prêts à *se rendre* ! Il me l’a révélé lorsque l’on nous a signalé pour la première fois que le monstre était à l’approche. Il était prêt à offrir à cette créature tout ce qu’elle voulait si cela permettait d’épargner la citadelle.

— Oh ! s’exclama Arlian.

— Mais vous, vous étiez prêt ! Une lance en plein cœur !

Son sourire réapparut.

— En plein cœur, approuva Arlian. (Cela lui rappela qu’il avait d’autres préoccupations.) Puis-je vous demander, monsieur le duc, où dame Givre a été conduite ?

— Chez elle. C’est ce qui me paraissait le plus approprié.

— Et se portait-elle bien ?

— Je crains de ne pas m’en être occupé moi-même, monseigneur, vos deux employées étrangères s’étant chargées de garder tout le monde à

distance.

— Je souhaiterais lui rendre visite.

— Je peux la faire amener ici, si vous le souhaitez...

— Non, répondit Arlian en secouant la tête. Elle a besoin de repos. Elle a été soumise à une puissante magie. Tout ce que j'ai fait, c'est...

Il cilla, se rendant soudain compte de ce qu'il était sur le point de dire. Il grimaça et acheva sa phrase avec un sourire narquois :

— Tout ce que j'ai fait, c'est de combattre un dragon.

Noir, Ruisseau, Hâtive, Vanniari, Lys, Muscade, Chaton et Grillon étaient tous en sécurité à la Maison grise. Qulu, Balbutiement, Venlin, Ferrézine, Wolt, Chiril et les autres s'y trouvaient également. Miraculeusement, personne n'avait trouvé la mort au Vieux Palais, et seul Toribor avait été tué, à l'extérieur.

Isein et Æshir avaient accompagné Givre, cependant, plutôt que de se joindre au reste de la maisonnée d'Arlian.

Lorsqu'il retourna pour la première fois à la Maison grise, Noir le prit à part.

— Ari, dit-il, il faut que nous nous parlions franchement.

Arlian le regarda en cillant.

— Vraiment ? demanda-t-il doucement.

— Je crois bien, oui.

— Eh bien, commence, cher Béron, et je ferai de mon mieux pour te répondre.

Noir hésita en entendant Arlian l'appeler par son véritable nom, puis il dit :

— Je te présente toutes mes excuses. Tu as compté sur ma fidélité et tu m'as considéré comme un ami, mais je n'ai pas le sentiment d'avoir été sincère avec toi.

Arlian le regarda avec étonnement, trop surpris pour pouvoir répondre.

— Dans quelle mesure ? finit-il toutefois par demander. Tu as toujours accepté de faire ce que je t'ai demandé, voire davantage !

— Mais je n'y ai pas mis tout mon cœur. La première fois que nous nous sommes rencontrés, je t'ai aidé parce que tu étais jeune, agréable, et que tu avais manifestement besoin d'un ami, parce que tu avais un cœur de dragon et une détermination sans faille, et parce que tu m'as bien payé. Je savais que tu avais le potentiel pour accomplir de grandes choses, et ton obsession de vengeance m'a quelque peu fasciné. Je t'ai donc guidé, je t'ai

appris à te servir d'une épée et j'ai accepté de travailler pour toi comme intendant. Je pensais que j'aurais pu devenir quelqu'un en même temps que toi.

— En effet, dit Arlian.

— Cela a duré jusqu'à la mort d'Enziette. Durant le voyage qui nous ramenait à Manfort, j'ai commencé à me demander si j'avais pris la bonne décision. Tu avais tellement avancé dans ta quête de vengeance, mais tu en voulais toujours plus. Tu voulais détruire des dragons.

— Depuis le début...

— Et j'ai toujours prétendu que tu étais fou. Eh bien, j'ai commencé à le croire sérieusement.

— Je le suis probablement, Noir.

— Mais ta folie a pris une forme plus menaçante, plus malsaine, après la mort d'Enziette. Tu as parlé de ta propre damnation, et j'ai compris que tu pensais vraiment ce que tu disais, mais si tu étais un être damné, que pouvais-je donc bien être ? Tu avais le pouvoir, la richesse et une espérance de vie de plusieurs siècles, mais tu semblais déterminé à te débarrasser de tout cela, alors que moi, que possédais-je ? Une vie de serviteur.

— D'intendant, rectifia Arlian. Et tu serais devenu un seigneur si j'avais trouvé la mort.

— Peu importe, ma vie se déroulait dans ton ombre... dans l'ombre d'un dément.

— Que pouvais-je y faire ? s'enquit Arlian, les mains écartées.

— Tu aurais pu me dire, lorsque nous avons parlé de tes projets, que tu étais revenu à la raison. Tu aurais pu dire que vaincre les dragons était une tâche au-dessus de tes moyens. Tu aurais pu me dire que tu souhaitais me garder à ton service plus longtemps qu'une vie ordinaire le permet et tu aurais pu me demander si je voulais boire ce mélange de sang et de venin. Tu aurais pu parler d'espoir pour l'avenir plutôt que d'une campagne de plusieurs siècles contre les dragons, une campagne qui, de toute façon, aurait certainement continué bien après ma propre mort. Tu aurais pu prendre en considération les possibilités que la vie nous offre, plutôt que la mort.

Durant un moment, Arlian regarda son ami en silence.

— L'aurais-tu accepté si je te l'avais proposé ? finit-il par lui demander. Aurais-tu bu de cet élixir ?



— Bien sûr, répondit-il d'un air pitoyable. Et je le ferais encore maintenant. Et d'autant plus volontiers maintenant, puisque tu as trouvé un moyen d'empêcher la transformation !

— Je crois que je considérerais cela comme une trahison, dit doucement Arlian.

— Je sais, répondit Noir.

— Pourquoi es-tu resté à mes côtés ? demanda Arlian. Si tu ne croyais pas en moi, pourquoi es-tu resté ?

— Parce que je t'apprécie toujours, Ari. Et tu me paies toujours aussi bien. Parce que tu as de bonnes intentions, et, par-dessus tout, parce que Ruisseau habite chez toi.

— Ah.

Beaucoup de choses s'éclaircissaient.

— Nous attendons un enfant dans quelques mois.

— Elle est aussi libre que toi de partir, suggéra Arlian, non sans hésitation.

— Mais ses amies habitent aussi chez toi, et il y a également beaucoup d'autres raisons. Nous ne pourrions pas vivre aussi bien ailleurs.

— Tu es donc resté.

— Nous partirons, si tu le souhaites.

— Non, ce n'est pas du tout ce dont j'ai envie ! rétorqua Arlian en fronçant les sourcils. Pourquoi me dis-tu tout cela maintenant ?

— Parce que tu as désormais accompli l'impossible. Tu as tué un dragon noir. Tu as prouvé que j'avais tort. Tu n'as plus besoin de moi, tu as désormais tous les hommes du duc sous tes ordres. Et il ne te reste plus que cette maison, maintenant, au lieu de ce gigantesque palais. Tu pourrais donc avoir envie de réduire les effectifs de ton personnel. Il est temps pour moi de reconnaître mes erreurs et de mettre les choses à plat, et pour toi de décider si Ruisseau et moi devons partir ou rester.

— Ce n'est pas à moi d'en décider, répondit Arlian. Ce choix t'appartient, Béron. Je serais ravi que tu choisisses de rester en tant qu'intendant, et que tu puisses demeurer mon héritier. Je serais enchanté de voir Ruisseau porter son enfant sous mon toit. Mais tu comprendras bien que ma vie est toujours dédiée à la destruction des dragons.

— Bien sûr, répondit Noir. Et tu comprendras bien que je pourrais être tenté si l'on me proposait de l'élixir, et que je pourrais l'accepter.

— Il me semble que des hommes peuvent tout à fait rester amis, même s'ils ont des points de désaccord, dit Arlian en donnant une tape amicale sur l'épaule de Noir. Allez, viens, et voyons comment nous pouvons organiser cette maison.

Arlian ne put se libérer du duc et des incessantes requêtes en provenance de sa maisonnée que trois jours après la mort du dragon. Il se rendit alors au domicile de Givre dans l'un des carrosses du duc.

Il n'avait pas osé y aller à pied, car chaque fois qu'il mettait les pieds dans un lieu public, désormais, il se retrouvait aussitôt assailli par une meute d'admirateurs. Et bien que son propre carrosse n'ait pas succombé à l'incendie, il était recouvert de suie, et sa peinture et ses dorures avaient craquelé à cause de la chaleur des flammes.

Le carrosse s'éloignait à peine du portail lorsque Arlian entendit une voix l'appeler.

— Monseigneur ! Seigneur Obsidien !

Il s'était habitué à ce genre de cris, mais cette voix lui était familière. Il se pencha par la fenêtre pour voir de qui il s'agissait. Il remarqua que deux gardes du duc qui l'escortaient étaient en train de retenir un homme qui agitait une liasse de papiers au-dessus de sa tête pour réclamer son attention.

Arlian le reconnut. Il s'agissait de Traînard, le notaire du seigneur Flétrissure.

— Laissez-le approcher, s'écria Arlian.

Les gardes hésitèrent, mais leur capitaine répéta l'ordre d'Arlian, ils s'écartèrent donc.

Traînard rejoignit le carrosse en courant et tendit les papiers jusqu'à la fenêtre.

— Monseigneur, dit-il, voici votre héritage de la part du seigneur Flétrissure. Dame Opale m'a interdit de vous remettre ces documents, du moins tant qu'elle ne les aurait pas lus, mais le seigneur Flétrissure avait interdit qu'elle en prenne connaissance, et je savais que je devais tout de même vous les apporter, mais je... elle a dit que...

— Elle a dit que j'étais un traître, dit Arlian.

— Oui, admit Traînard. En effet. Mais lorsque vous avez tué le dragon, j'ai... eh bien, j'ai dérobé ces documents pour vous les remettre. C'était le souhait du seigneur Flétrissure.

— Je vous remercie, dit Arlian en s'emparant des papiers.

— Merci à *vous*, monseigneur, d’avoir tué le dragon !

— Monseigneur..., commença le capitaine.

— Oui, capitaine, répondit Arlian. Allons-y. Je ne voudrais pas vous monopoliser, vous et vos hommes, plus longtemps que nécessaire. Je vous remercie, Traînard, et puissent les dieux disparus vous défendre.

Il rentra la tête et les bras – ainsi que les documents – à l’intérieur du carrosse.

Lorsque les chevaux se mirent en route et que le carrosse se mit en branle, il jeta un coup d’œil à la page de garde, sur laquelle Flétrissure avait inscrit en toutes lettres :

« Enziette, Réhirien et moi nous en sommes servis il y a bien longtemps. En tant qu’héritier d’Enziette, j’ai pensé que vous devriez le posséder. »

En dessous, et sur les trois pages suivantes, se trouvait, écrite avec une vieille encre délavée, l’explication d’un système de chiffrage et de déchiffrage de messages. Arlian demeura immobile un long moment, puis il sourit.

Il pouvait désormais entamer le décryptage des carnets que lui avait laissés Enziette – du moins de ceux qui avaient survécu à l’incendie.

Il y avait d’autres pages, cependant. Il les parcourut rapidement, puis il s’arrêta et les lut de plus près.

Il s’agissait de notes relatant exactement les dates et les lieux où les dragons avaient été aperçus au cours des siècles derniers. Elles ne dévoilaient pas précisément l’emplacement d’autres de dragons, mais elles permettaient de se faire une idée sur l’endroit où il faudrait commencer à chercher.

Arlian replia soigneusement les documents et les rangea dans son manteau. Il se mit à regarder fixement le siège vide qui lui faisait face.

C’était lui que l’on honorait comme un héros et il serait celui qui mènerait la guerre contre les dragons, du moins au début, mais il y en avait d’autres qui méritaient également les honneurs. Le seigneur Enziette, même s’il était un monstre insensible, lui avait fourni les armes. Le seigneur Toribor avait rendu possible, au péril de sa vie, une première grande victoire. Et le seigneur Flétrissure lui avait laissé des informations capitales. Arlian leur était redevable à un point qu’il n’aurait jamais pu imaginer.

Et Givre, naturellement. Givre avait certainement sacrifié des siècles de sa vie et s’était soumise à une torture extrême afin de détruire le dragon qui

grandissait en elle, et, ce faisant, elle avait attiré le vieux dragon vers sa propre mort. Elle, au moins, était encore en vie et pourrait recevoir le témoignage de sa gratitude. Il avait hâte de la revoir et de lui raconter quelles étaient les nouvelles. Il regarda par la fenêtre au moment pile où le carrosse s'immobilisa devant son portail.

Givre était toujours alitée lorsque Arlian fut admis dans sa chambre, mais elle était éveillée, consciente et revêtue d'une robe de chambre convenable. Elle s'assit dans son lit lorsqu'il pénétra dans la pièce.

Elle n'avait pas changé, sa chevelure aux mèches grises tirée en arrière et attachée en queue-de-cheval, ses yeux brillants, mais quelque chose semblait avoir disparu en elle. Elle paraissait plus petite et plus faible qu'auparavant.

Mais ce n'était guère surprenant : on lui avait ôté le cœur de la poitrine. Même avec une assistance magique, il lui faudrait sans doute plus de trois jours pour s'en remettre.

— Et voici le héros victorieux ! s'exclama-t-elle.

— J'ai plutôt l'impression que c'est vous, l'héroïne, répondit Arlian en approchant de son chevet. Je n'ai pas de mots pour vous exprimer ma reconnaissance. Croyez-moi, madame, j'ignorais totalement ce que vous auriez à subir lorsque je vous ai demandé de prendre part à cette expérience.

Elle sourit.

— Arlian, est-ce qu'il vous arrive parfois de savoir dans quoi vous mettez les pieds ?

Arlian lui sourit à son tour.

— Est-ce que l'un de nous le sait ? demanda-t-il.

— Je suppose que non, mais vous êtes un cas extrême. J'ai cru comprendre que vous étiez désormais le conseiller en chef du duc ?

— Non, dit Arlian en secouant la tête. C'est vous qui l'êtes – à ma demande expresse. J'ignore comment lui prodiguer des conseils sur la façon de diriger les Terres des Hommes. Je n'ai pas suffisamment d'expérience ou de maturité, pour cela. Je ne suis guère plus que son seigneur de guerre.

— Seigneur de guerre ?

Arlian acquiesça.

— Nous sommes en guerre, madame. C'est le duc qui l'a déclaré.

— Contre les dragons.

Il ne s'agissait pas vraiment d'une question.

— Bien sûr. À vrai dire, nous sommes en guerre contre les dragons depuis toujours, même si le seigneur Enziette est parvenu à imposer un armistice de sept cents ans – ainsi qu’à nous fournir les connaissances nécessaires pour les vaincre un jour.

— Vous croyez donc que nous allons les vaincre ?

— Givre, nous sommes des millions, alors qu’ils ne sont tout au plus que quelques centaines, et ils ont besoin d’un millénaire pour pouvoir se reproduire. Maintenant que nous savons que l’obsidienne peut les tuer, ils n’ont plus vraiment de chances de survivre.

— Ils massacreront probablement des milliers d’innocents avant de périr, cependant.

— Je sais...

Givre vit l’expression qui se dessinait sur le visage d’Arlian et décida ne pas aller plus avant.

— Il y aura quelques dragons de plus, vous savez, dit-elle. Il y a toujours une trentaine de cœurs de dragon en vie.

— Plus que cela, après ce qui s’est produit l’été dernier. Mais vous, madame, vous n’êtes plus l’une d’entre eux, et nous leur offrirons, à tous, la possibilité de se soumettre au procédé que vous avez expérimenté ou d’être tués. Le duc insistera sans doute. Ces derniers jours, je lui ai parlé de la nature des cœurs de dragon – je ne lui ai pas tout dit, simplement l’essentiel. Il avait quelques soupçons, et je l’ai informé du peu qu’il ignorait. Il a admis que les cœurs de dragon devaient se soumettre à ce procédé... ou périr. Nous ne pouvons pas nous permettre d’avoir parmi nous des personnes dont la loyauté est partagée. Nous ne pouvons pas tolérer que nos ennemis puissent se reproduire.

Givre resta silencieuse un moment, puis elle dit :

— C’est incroyablement douloureux, vous savez ? J’ai cru que j’allais devenir folle. À un moment donné, j’aurais bien aimé mourir...

— Je sais.

— Et je pense que je vais désormais être aussi vulnérable à l’âge et aux maladies que n’importe quelle femme ordinaire...

— Je suppose, oui.

— Croyez-vous vraiment que les autres accepteront tout cela ?

— Probablement pas. Et ils seront tués. Le duc l’a décrété, et je ferai respecter ce décret.

— Vous allez donc totalement détruire la Société du Dragon...

— Oui.

— Enziette, Drichène, Fer, Clou, Flétrissure, Bedaine, Voriarn, moi...  
C'est un bon début.

— En effet.

— Et vous ? Va-t-on vous ôter le cœur, comme on me l'a fait ?

— Un jour ou l'autre. Lorsque nous aurons remporté la guerre. Jusquelà, je ne peux pas me le permettre.

Elle eut un sourire moqueur.

— Je pressens une longue guerre, alors, dit-elle.

Arlian la regarda sans un trait d'humour. Le sourire de Givre s'estompa avant de se dissiper totalement.

Elle comprit que sa plaisanterie n'était pas drôle du tout. Gagner cette guerre marquerait l'aboutissement de la quête de vengeance d'Arlian, quête à laquelle il s'était dévoué corps et âme depuis qu'il était un jeune garçon, quête qui était plus importante pour lui que sa propre vie. Bien plus importante.

En outre, la longue vie à laquelle tenaient tant la plupart des autres cœurs de dragon, celle que dame Opale avait cherché à obtenir avec autant d'avidité, Arlian la considérait comme une souillure, étant lui-même contaminé par le poison des dragons.

Et plus la guerre durerait longtemps, plus d'innocents périraient dans les flammes des dragons, de la même façon que les membres de la famille d'Arlian – ou que ceux de la famille de Givre. Arlian en avait bien conscience. Elle l'avait oublié, l'espace d'un instant.

Sa plaisanterie n'était pas drôle du tout.

— J'espère que vous vous trompez, dit-il. Je l'espère vraiment.

— Moi aussi, répondit-elle.

**Lawrence Watt-Evans** est né dans le Massachusetts en 1954. Il a été élevé dans une énorme maison victorienne qui avait la réputation d'être hantée. Ses parents étaient tous deux de grands lecteurs de science-fiction et il a décidé à l'âge de huit ans qu'il en écrirait. Puis il a découvert la Fantasy. Il a publié son premier roman à vingt-quatre ans et en compte désormais plus de trente à son actif.

Du même auteur, chez Milady :

Les Chroniques d'obsidienne :

1. *Un temps de dragon*
2. *La Société du Dragon*
3. *Le Venin du dragon*

[www.milady.fr](http://www.milady.fr)



Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *The Dragon Society*  
Copyright © 2001 by Lawrence Watt-Evans  
Publié avec l'accord de l'auteur,  
c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,  
Armonk, New York, États-Unis

© Bragelonne 2009, pour la présente traduction

Illustration de couverture :  
Paolo Barbieri

ISBN : 978-2-8205-0107-3

Bragelonne – Milady  
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : [info@milady.fr](mailto:info@milady.fr)  
Site Internet : [www.milady.fr](http://www.milady.fr)



LAWRENCE  
WATT-EVANS

LE VENIN  
DU DRAGON

LES CHRONIQUES D'OBSIDIENNE - TOME 3



Lawrence Watt-Evans

***Le Venin du dragon***

Les Chroniques d'obsidienne – tome 3

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sébastien Baert

Milady

*À Deborah Hogan,  
avec qui ce fut toujours un plaisir de travailler.*

LIVRE 1  
LES DRAGONS

# 1

## DANS L'ANTRE DU DRAGON

Une horrible puanteur s'échappait des dragons en état de décomposition et de leur venin ; une odeur désormais tellement familière que c'en était déprimant. Arlian brandit son flambeau en inspirant légèrement, et il scruta l'obscurité de la caverne, une longue lance à pointe d'obsidienne dans la main.

Le halo orangé produit par la torche enflammée illumina le plafond d'une vaste salle aux parois calcaires et au sol incliné. Elle faisait environ quatre cents mètres de long sur trente de large. Non loin, sur une vaste étendue rocheuse lacérée de coups de griffe, étaient regroupées les dépouilles de quatre dragons, dont les carcasses s'affaissaient déjà sur elles-mêmes, se décomposant à une vitesse hors du commun. Leur peau d'écaillés noires se détachait de leurs os immaculés, et leurs épines dorsales se cambraient loin au-dessus de la tête d'Arlian.

Les douze soldats revêtus de l'uniforme blanc et bleu de la garde du duc de Manfort étaient restés à proximité des créatures, sur le qui-vive, leurs lances et leurs torches à la main. De temps à autre, l'un d'eux jetait un coup d'œil en direction d'Arlian d'un air interrogateur, attendant les ordres. Même si la laine épaisse de leurs manteaux d'hiver n'avait jamais été blanche, elle était à présent noircie par la fumée et maculée de boue : cela faisait des mois qu'ils étaient en campagne, loin des tailleurs et des teinturiers de Manfort. Les cottes de mailles que les hommes portaient sous leurs manteaux étaient sales et abîmées – mais pas du tout rouillées : pour

occuper les soldats et maintenir leur équipement en bon état, on leur faisait souvent astiquer leurs armures.

Même le passepoil sur la cape de laine noire d'Arlian, autrefois d'un blanc étincelant, était désormais tacheté de brun et de gris. Le noir avait conservé son éclat, mais il montrait d'importants signes d'usure. Son chapeau à large bord était abîmé et informe, et le panache qui l'ornait jadis avait disparu depuis bien longtemps. Ses bottes étaient éraflées, et sa chevelure ainsi que sa barbe avaient grand besoin d'être démêlées.

Le quatorzième et dernier membre du groupe, en revanche, était propre et soigné dans son manteau vert et chamois immaculé. Il se tenait près de l'entrée de la caverne, observant les dragons morts d'un air chagriné. Il ne portait ni torche ni lance. Arlian lui jeta un bref coup d'œil avant de reporter son attention sur le reste de la caverne.

Il tendit l'oreille, mais il ne perçut que le bruit provoqué par ses hommes : le grincement de leurs bottes de cuir et le martèlement de leurs pas, le crissement de leurs habits de laine et de leurs cottes de mailles, et leur souffle léger. Il regarda dans leur direction et ne distingua aucun mouvement à part celui des carcasses des dragons qui s'affaissaient sur elles-mêmes.

Impossible de douter qu'ils soient morts. C'était l'avantage, avec ces créatures, se dit Arlian. Il était inutile de se demander si un dragon faisait semblant d'être inanimé. Si ses chairs ne se détachaient pas de ses os, si ces derniers n'avaient pas transpercé sa peau tendue, cela signifiait qu'il était encore en vie. S'il était entré en phase de décomposition, c'était indéniable, il s'était éteint.

Arlian et ses douze hommes avaient abattu ces quatre créatures sans rencontrer de problèmes particuliers, malgré leur gabarit et leur supposée férocité. À leur arrivée, les dragons étaient profondément endormis, comme c'était toujours le cas en hiver, et aucun ne s'était réveillé avant de mourir. Le dernier avait légèrement remué lorsque les quatre hommes avaient enfoncé dans son cœur noir une lance à pointe d'obsidienne longue de trois mètres, et il s'était brièvement débattu en succombant, mais ce fut sans conséquence. Aucun des assaillants n'avait été blessé, et ils s'étaient débarrassés de ces quatre horribles monstres, qui vinrent allonger la liste des dizaines d'êtres qu'Arlian et ses hommes avaient supprimés.

Il était étrange de remarquer à quel point cette tâche était devenue routinière. Durant des siècles, l'humanité avait cru qu'il était impossible de



tuer des dragons. Aucune arme connue n'était en mesure de transpercer la peau magique de ces créatures, ni de les blesser de quelque façon que ce soit. Ce n'était que récemment, grâce à la sorcellerie du défunt seigneur Enziette et aux expérimentations d'Arlian, que l'on avait découvert que la roche volcanique noire – l'obsidienne – permettait de trancher leur chair sans effort, et qu'un coup porté au cœur avec une lame de la même matière les abattait instantanément.

Une fois la démonstration faite que les dragons *pouvaient* être tués, Arlian avait été nommé seigneur de guerre par le duc de Manfort, avec pour instruction d'exterminer ces monstruosité – ordre auquel il se conformait avec enthousiasme chaque hiver, au moment où les dragons étaient assoupis. Quand il commençait à faire plus chaud, lorsqu'il devenait suicidaire de pénétrer dans l'antre de ces gigantesques créatures, il trouvait d'autres moyens de s'occuper.

Grâce aux longues lances à pointe d'obsidienne et aux informations qui lui permettaient de savoir où et quand les dragons étaient endormis, c'était un jeu d'enfant de les tuer. Alors qu'il aurait autrefois semblé miraculeux de parvenir à blesser l'un de ces monstres, en abattre quatre paraissait désormais constituer le fruit d'une journée de travail tout à fait banale.

Arlian fit la moue. Quatre. C'était le plus grand nombre de dragons qu'il ait jamais trouvés au même endroit. Mais il avait néanmoins espéré qu'ils soient plus nombreux, cette fois. Les rapports faisaient état d'au moins six créatures, dans cette région. Les anciens documents dont il avait hérité, des fiches qui décrivaient chacun des dragons aperçus au cours des huit cents dernières années, lui avaient appris qu'une demi-douzaine de ces monstres, peut-être davantage, avaient surgi de ces montagnes quelque cinq siècles auparavant pour dévaster le village de Chêne-du-Gueux.

Leur nombre avait certainement été exagéré, bien sûr... c'était fréquent. La moitié des rapports sur lesquels il s'était fondé au cours de ces quatorze années de chasse au dragon avaient signalé plus de créatures qu'il en avait déniché dans les grottes et les cavernes visitées. Parfois, il avait supposé que certains dragons n'étaient plus là soit parce qu'ils avaient trouvé la mort, soit parce qu'ils étaient partis ailleurs, mais il était à peu près sûr que de nombreuses histoires avaient simplement été romancées. Il était humain d'exagérer, de croire que tous les gros oiseaux repérés dans les environs d'un assaut étaient des dragons, ou que, chaque fois que l'un d'eux

apparaissait, il s'agissait d'un nouveau monstre et non de celui que l'on avait déjà aperçu à deux reprises.

Et le compte-rendu concernant cette tanière en particulier n'émanait pas d'un survivant de l'attaque de Chêne-du-Gueux, mais de simples témoins qui avaient assisté de loin à la scène. Une telle description était inévitablement moins fiable que celle qu'auraient pu faire des villageois rescapés.

Naturellement, il n'y avait que très rarement des survivants. Il n'y en avait eu aucun à Chêne-du-Gueux.

Arlian agita doucement la torche au-dessus de sa tête et examina la dépouille des créatures. Elles avaient été six lors de l'attaque ; il était donc possible qu'il existe une autre cavité dans les environs, que ses sorciers et ses soldats n'avaient pas encore repérée. Mais avec l'expérience qu'ils avaient acquise après toutes ces années, ses hommes savaient ce qu'ils devaient faire. Les comptes-rendus les plus vagues leur suffisaient généralement à trouver la bonne région, et un peu de sorcellerie permettait ensuite de localiser l'entrée des grottes. Ceux dont il louait les services lui avaient affirmé que cela devenait chaque fois plus facile.

Et ils n'avaient découvert qu'un seul accès, cette fois.

D'ailleurs, Arlian n'avait pas encore lu de compte-rendu d'attaque isolée, comme celle de Chêne-du-Gueux, impliquant plus d'un repaire de dragons. Les grandes batailles qui s'étaient déroulées au cours des guerres Draconiques avaient parfois concerné plusieurs antres, mais tout cela avait pris fin plus de sept cents ans auparavant.

Pour autant qu'Arlian le sache, deux des six dragons repérés avaient pu mourir de vieillesse. Mais même si ces créatures subissaient effectivement les affres du temps, il n'avait jamais eu la preuve formelle qu'elles pouvaient y succomber, et cinq siècles, ce n'était pas grand-chose pour elles.

Peut-être deux dragons avaient-ils péri, pas à cause de leur grand âge, mais parce qu'ils s'étaient trompés de cible ; un grand nombre de bourgs importants des Terres des Hommes étaient désormais défendus par de gigantesques catapultes à lances qu'Arlian avait conçues, et il savait que, au moins à six reprises, ces machines étaient parvenues à abattre des dragons ou à repousser leurs attaques. Seuls deux assauts s'étaient terminés par une mort confirmée de la cible, mais peut-être ces deux créatures provenaient-elles de ce nid.

Ou peut-être y en avait-il six dans la caverne, aujourd'hui, après tout. Cette cavité était probablement plus vaste que la galerie d'entrée et la grande salle dans laquelle ces quatre-là s'étaient assoupis. Les deux autres dragons pouvaient très bien être en train de dormir – ou d'attendre en embuscade... hors de son champ de vision. La flamme des torches ne parvenait pas à dissiper l'intégralité de l'épaisse obscurité, même dans la salle principale. La lumière orangée illuminait de vastes surfaces de roche brute, mais les ombres et les ténèbres s'étendaient bien au-delà.

— Est-ce que quelqu'un voit d'autres issues ? demanda-t-il. Un endroit où il pourrait y en avoir ?

Une armure tinta, des armes cliquetèrent, et de nouvelles torches s'embrasèrent dans l'air frais et fétide, comme si ses douze hommes s'étaient mis à scruter chaque paroi de la caverne, chaque excroissance minérale formée par les stalactites qui les surplombaient, ainsi que les ombres projetées par ces dernières.

— Pas ici, monseigneur, répondit quelqu'un.

Arlan reconnut la voix de son jeune lieutenant, un homme que tous désignaient par son surnom : Surineur. Il avait fait honneur à ce sobriquet, aujourd'hui : c'était lui qui avait enfoncé une lance de trois mètres dans le cœur de deux des quatre dragons, aidé en cela par trois de ses hommes.

— Pas ici non plus, répondit Preste-Main, le lieutenant plus âgé.

Ses hommes et lui s'étaient également débarrassés d'une créature. Et Arlian en personne, avec de l'aide, avait tué la quatrième.

— Prenons notre temps, et cherchons soigneusement, déclara Arlian. Je n'aimerais pas du tout qu'un dragon surgisse derrière nous quand nous repartirons.

Il perçut presque le frisson provoqué par ses paroles.

— Venez là, vous deux, s'écria Surineur en faisant signe à ses hommes les plus proches. On va faire ça bien. Longez la paroi et inspectez-la centimètre par centimètre.

— Un dragon a besoin de plus que quelques centimètres pour se déplacer, mon lieutenant ! protesta un soldat.

— Et il pourrait y avoir une ouverture au-dessus de nous, entre ces pointes de pierre... si c'était le cas, on ne la verrait pas.

— Faites ce qu'on vous dit, ordonna Arlian. On fait ce qu'on peut, du mieux possible. Un dragon est capable de se faufiler à travers une ouverture

bien plus étroite que vous pourriez le penser. Ils ont la peau et les os durs, mais leur chair est bien moins dense que la nôtre.

Il désigna les gigantesques carcasses en décomposition pour illustrer ses dires.

— Oui, monseigneur.

— Surineur, allez sur la droite avec vos deux hommes. Et Preste-Main, prenez-en deux et longez la paroi de gauche. Faites brûler toutes les traces de venin que vous trouverez. Inutile d'en laisser aux charognards. Les autres, dispersez-vous sur toute la surface de la salle : il pourrait y avoir des trous dans le sol ou au plafond. Levez haut vos torches !

Il brandit la sienne en guise d'exemple, et elle se mit à rugir et à crépiter ; l'atmosphère était encore chargée de venin inflammable.

C'était à cause de ces émanations toxiques qu'ils portaient des flambeaux plutôt que des lanternes. De tels objets auraient en effet pu être soufflés dans un embrasement, ou enfumer, ce qui les aurait rendus inutilisables. Les torches étaient moins maniables et ne duraient pas si longtemps, mais elles étaient bien plus appropriées à l'atmosphère de l'antre d'un dragon.

Les hommes obéirent, et les deux groupes se mirent à longer les parois tandis qu'une demi-douzaine de soldats se dispersaient.

Quant à l'individu en manteau vert, il franchit l'entrée de la grotte, s'approcha d'Arlian et demanda calmement :

— Monseigneur ?

Arlian tourna légèrement la tête.

— Oui ?

— Monseigneur, si d'autres dragons sont toujours en vie dans cette caverne, ils doivent certainement être réveillés, maintenant, et se tenir en embuscade, attendant le bon moment pour passer à l'attaque.

Arlian modifia sa prise sur sa lance.

— Vous avez peut-être raison, répondit-il.

— Monseigneur, nous sommes tout à fait capables de tuer quatre de ces créatures pendant leur sommeil, mais affronter un dragon éveillé ? Je crois que nous ferions mieux de nous replier dans la galerie et d'attendre.

— Je ne pense pas, répondit Arlian en cherchant des ouvertures dans le plafond de la caverne. J'ai déjà combattu de tels monstres. Ils sont féroces et puissants, mais pas invincibles.

L'autre grimaça et Arlian le remarqua du coin de l'œil.

— Pendant des siècles, nos ancêtres ont été persuadés du contraire..., dit-il.

— Et nous avons prouvé à maintes reprises qu'ils avaient eu tort. Avec de l'obsidienne, il est tout à fait possible de transpercer la peau des dragons, et un coup porté au cœur peut leur être fatal. Vous en avez été le témoin voilà moins de dix minutes.

— C'est vrai. Mais s'il y avait d'autres dragons ici, ils seraient éveillés. Dans un espace si confiné, dans l'obscurité et avec une atmosphère si viciée, aura-t-on l'occasion d'atteindre rapidement le cœur d'une créature en mouvement ?

— Nous serons suffisamment rapides. Je l'ai déjà fait, monseigneur, et plus d'une fois.

— En cas d'embuscade de la part des dragons, plusieurs de nos hommes pourraient se faire tuer, monseigneur.

— C'est exact. Il m'est arrivé à diverses reprises d'en perdre ; certains de ceux qui nous accompagnent aujourd'hui étaient présents lorsque ça s'est produit... contrairement à vous. Pourtant, ils sont venus de leur plein gré, et ils sont conscients des risques auxquels ils s'exposent. Ils savent qu'ils trouveront peut-être la mort aujourd'hui. Mais si nous cessons de pourchasser les dragons et de les supprimer, seigneur Rolinor, combien d'innocents finiront par périr ?

— Peut-être beaucoup, peut-être aucun. Seigneur Obsidien, nous ne pouvons pas endosser la responsabilité de tous les meurtres perpétrés sur les Terres des Hommes ! Nous...

— Au contraire ! l'interrompit Arlian. C'est exactement ce que j'ai fait en acceptant la charge de seigneur de guerre que le duc m'a confiée. Il est de mon devoir, de ma responsabilité, de protéger tous les innocents des dragons, dans la mesure de mes moyens, même si cela doit me coûter la vie, ou celle de mes hommes. Ça m'attriste de savoir que des centaines d'innocents, peut-être des milliers, sont morts sous les griffes et le feu des dragons, ces dernières années. Et pas uniquement parce que chaque mort représente une perte considérable, mais aussi parce que j'étais responsable de ces personnes. J'ai fait le serment d'exterminer ces monstres jusqu'au dernier, si je parviens à vivre suffisamment longtemps, et je compte bien réussir. Nous nous sommes tous portés volontaires, Rolinor. Auriez-vous oublié la raison pour laquelle nous l'avons fait ?

— Je me suis mis au service du duc pour tuer des dragons, monseigneur, pas pour mourir !

Rolinor avait la voix quelque peu hésitante, il avait du mal à articuler ses consonnes sifflantes. Arlian se demanda s'il était affecté par l'atmosphère imprégnée de venin.

— Alors contentons-nous de terrasser des dragons, monseigneur, et faisons de notre mieux pour ne pas perdre la vie en même temps.

Sur ces paroles, il se détourna et brandit de nouveau sa torche, scrutant l'intérieur de la caverne.

Ses deux lieutenants étaient en train de longer les parois, leurs longues lances à la main, la lumière de leurs flambeaux illuminant les entrailles de la grotte, chacun suivi de près par deux hommes disposant de leurs propres torches et armés de piques plus courtes. De temps à autre, l'un d'eux enfonçait la pointe de son arme dans une anfractuosité afin d'estimer sa taille, ou approchait sa torche d'une flaque luisante de venin, provoquant un vif embrasement de la roche lorsque le liquide s'enflammait.

Chacune de ces conflagrations détruisait l'équivalent de plusieurs centaines de ducats de venin, poison que les seigneurs de la Société du Dragon auraient sans doute pu utiliser pour augmenter leur nombre et s'assurer la loyauté de troupes supplémentaires. Arlian était ravi de constater que ses hommes n'hésitaient pas à brûler cette infecte substance.

Ailleurs dans la caverne, loin des parois, les autres soldats s'étaient dispersés, évoluant plus ou moins au hasard à travers la vaste salle, chacun possédant une torche ; deux d'entre eux tenaient de longues lances mortelles, et le reste des armes défensives plus maniables.

— Vous, au centre, formez une ligne ! ordonna Arlian. Vous pourriez manquer une ouverture si vous vous contentez d'errer sans méthode comme des moutons ahuris !

Quelques hommes le regardèrent en jetant un coup d'œil par-dessus leur épaule ; l'un d'eux répondit :

— Bien, monseigneur !

Puis ils se remirent à déambuler comme avant.

Arlian poussa un soupir. C'étaient de bons soldats, pour la plupart forts, courageux et dociles. À part le jeune seigneur Rolinor, ils l'accompagnaient tous depuis au moins deux ou trois ans, maintenant. Il les connaissait bien, et il était fier d'être à leur tête. Et pourtant, ils n'étaient pas aussi disciplinés et attentifs qu'il l'aurait souhaité.

Il envisagea d'envoyer Rolinor leur demander de mieux s'aligner, mais il se ravisa ; ce dernier n'était pas plus discipliné que les autres, et bien moins dévoué et empressé qu'eux.

En fait, le seigneur Rolinor était le seul du groupe qui ne s'était pas vraiment porté volontaire. Oh, il avait fait preuve d'un grand enthousiasme lorsqu'il était arrivé, une semaine auparavant. Il avait fait un petit discours pour montrer à quel point il était ravi de se joindre au grand seigneur Obsidien dans sa croisade contre les dragons, mais Arlian et Rolinor savaient tous les deux que ce n'était que de l'esbroufe. Rolinor était là parce qu'il essayait d'impressionner le duc afin d'obtenir un poste au gouvernement, et il avait pensé qu'il se ferait plus remarquer en allant tuer des dragons dans leurs repaires qu'en supervisant les travaux des fortifications ou qu'en finançant des caravanes – et c'était certainement moins risqué que d'attaquer les places fortes de la Société du Dragon, de pourchasser les assassins de l'organisation et de tenter de capturer les cœurs de dragon eux-mêmes.

Les parents de Rolinor l'avaient envoyé à la cour afin de perpétuer la longue tradition familiale au service des ducs de Manfort, et Rolinor faisait de son mieux pour coopérer, mais il n'y mettait pas tout son cœur. Il appréciait les intrigues de cour et il n'éprouvait aucun mal à jouer les flagorneurs, mais affronter des dragons ne le passionnait manifestement pas. Il n'avait pas demandé à bénéficier d'une lance mortelle, et il semblait même avoir égaré sa petite pique ; il avait évité de trop s'approcher des cibles avant qu'elles soient bel et bien mortes. Il était là pour faire avancer sa carrière, pas parce qu'il haïssait ces créatures.

Contrairement à Arlian, Rolinor n'avait pas perdu de membres de sa famille ni d'amis à cause des dragons. Il n'avait pas assisté à deux reprises à la destruction de son foyer par le souffle de l'un d'entre eux. Il n'avait jamais discuté avec eux et n'avait donc pas ressenti leur mépris ni leur haine. Il n'avait pas été témoin de la naissance d'un dragon, déchiquetant de l'intérieur la poitrine d'un homme. Tandis qu'Arlian savait qu'un tel monstre grandissait en lui, dans son sang corrompu, Rolinor, lui, n'avait jamais été contaminé, il ne vivait donc pas dans l'angoisse d'une telle fin. Pour Rolinor, la vengeance n'était qu'un mot comme un autre, un concept abstrait.

Pour Arlian, se venger des dragons, c'était toute sa vie. Il vivait, il luttait dans l'intention de se venger ; c'était uniquement pour cela qu'il

avait cherché à devenir riche et puissant, et qu'il avait accepté le titre de seigneur de guerre de la part du duc de Manfort. Sa propre survie était bien moins importante à ses yeux que l'extermination des dragons et de leurs alliés humains, que la protection des innocents.

— Monseigneur !

L'un des soldats s'était accroupi et brandissait sa torche. Il avait découvert une ouverture dans le sol de la caverne et y avait enfoncé sa lance, mais il ne parvenait pas à en toucher le fond.

— Je la vois ! s'écria Arlian en s'élançant sur la surface rocheuse inclinée. Restez à l'écart ! Préparez vos piques !



## 2

# LA CLÉMENCE DU SEIGNEUR DE GUERRE

Arlian s'agenouilla à côté du trou, tenant sa torche à bout de bras, et il scruta l'obscurité. Les soldats formèrent un cercle autour de lui, et, sans vraiment y prêter attention, il remarqua que le jeune seigneur Rolinor ne se trouvait pas parmi eux.

— Ce n'est certainement pas assez spacieux pour qu'un dragon puisse passer ! dit l'une des nouvelles recrues, un type que les autres appelaient « Cuir ».

Il avait raison. La cavité dans la roche ne faisait pas plus d'un mètre vingt dans sa plus grande largeur, pour sans doute un mètre quatre-vingts de long.

— En tout cas, pas un grand dragon, concéda Arlian.

— Est-ce qu'il y en a de si petits ? demanda Surineur.

— Ils peuvent se comprimer sur eux-mêmes d'une façon incroyable. Rappelez-vous que les dragons nouveau-nés sortent de la poitrine d'hommes, répondit Preste-Main. Le plus petit que j'ai vu se faufilait dans une ouverture à peine plus grande que celle-ci.

Arlian jeta un coup d'œil à Preste-Main. Pendant des siècles, un seul homme avait eu connaissance du secret de la naissance des dragons, mais Arlian avait fini par apprendre que ces créatures se servaient d'hôtes humains pour se reproduire, et il s'était alors montré bien moins mystérieux que feu le seigneur Enziette. Cette information était désormais connue de l'ensemble des soldats du duc de Manfort, ainsi que d'un grand nombre d'habitants des Terres des Hommes.

Preste-Main n'avait jamais assisté à la naissance d'un dragon, contrairement à Arlian, mais il avait manifestement entendu de nombreuses histoires à ce sujet.

Il soutint le regard d'Arlian l'espace d'un instant, puis les deux hommes reportèrent leur attention sur la tâche qui les attendait. Arlian abaissa son flambeau dans l'anfractuosité, aussi loin que possible. La lueur orangée ne se refléta que sur la roche brute, le reste de la cavité demeurant plongé dans l'obscurité. Il ne vit aucune trace de dragon, ni aucun signe indiquant qu'une telle créature avait séjourné en ces lieux – mais il n'avait qu'une vue superficielle sur la salle en contrebas.

— Tenez-vous prêts, dit-il.

Autour de lui, les hommes reculèrent, ajustant leur prise sur leurs armes à pointe noire ; puis Arlian lâcha sa torche.

Il la suivit du regard ; elle percuta presque aussitôt un morceau de pierre, et elle roula le long d'une pente ; au dernier moment, lorsqu'il aperçut le fluide luisant, il recula la tête et s'éloigna de l'ouverture.

En bas du puits, la flaque de venin s'était embrasée, et un nuage de flammes jaunes tourbillonnant envahit la salle du bas, jaillissant par l'ouverture sous la forme de volutes de lumière, de chaleur et de fumée. Arlian sentit roussir sa chevelure et ses sourcils, alors qu'il reculait en trébuchant, s'éloignant de la fournaise aveuglante. Autour de lui, ses hommes se mirent à jurer, à marmonner et à tousser.

Puis, les flammes se dissipèrent, presque aussi vite qu'elles étaient apparues, et Arlian cligna des yeux, s'efforçant de se réhabituer à l'obscurité. Ses narines étaient assaillies par la puanteur de la fumée saturée d'émanations de venin et par l'odeur de ses cheveux roussis. La sueur gouttait sur son front et sous sa chemise. Il lui sembla soudain que sa cote de mailles pesait nettement plus lourd.

Il toussa, essuya la suie de ses paupières, puis il se pencha en avant pour regarder de nouveau dans le trou.

De petits résidus de venin étaient encore enflammés, ici et là, sur les parois et le sol de la salle en contrebas, suintant de fissures dans la roche ; la lumière qui en émanait lui permit de constater qu'il n'y avait aucun dragon en bas, que la place n'y était pas suffisante pour les accueillir, et qu'il n'y avait pas d'autres ouvertures.

Il y vit des os calcinés, en revanche. Beaucoup. De très vieux restes, d'après leur aspect. Aucun d'entre eux n'était assez gros pour avoir

appartenu à un dragon. Quelques-uns étaient incontestablement des fragments de crânes humains.

— Un ossuaire, avança Surineur en s'agenouillant près d'Arlian.

— Ou des oubliettes, peut-être, suggéra un homme surnommé Tranchant en s'approchant lui aussi et en regardant en contrebas.

— Ou pire, répondit Arlian qui s'abstint d'exprimer ses doutes.

Il lui semblait presque évident que les dragons se servaient de cet endroit pour se débarrasser de leurs déchets, sans faire de distinction entre des restes humains et d'autres rebuts.

En revanche, il n'était pas tout à fait certain de la raison pour laquelle les créatures avaient amené des hommes en ces lieux. Contrairement aux idées reçues, ces monstres ne semblaient pas adeptes de chair humaine... ni de quoi que ce soit d'autre. Ils subsistaient apparemment uniquement grâce à la magie. Longtemps auparavant, Enziette lui avait dit : « Ils sont l'incarnation de la magie des Terres des Hommes, une force primale issue de la terre et à laquelle on a donné forme. » Et qu'il se soit agi de la vérité ou non, il semblait qu'ils n'avaient pas besoin de nourriture solide.

Toutefois, ils paraissaient prendre un malin plaisir à maltraiter et à tuer les humains, et il était fort possible qu'ils en aient traîné quelques-uns dans leur antre pour s'amuser avec eux – toutefois Arlian n'avait jamais pris connaissance de rapports faisant état de tels agissements, ni trouvé la moindre preuve de tout cela dans les tanières qu'il avait explorées au cours de ces quatorze dernières années.

Il lui vint à l'idée que ces ossements, là en bas, étaient peut-être ceux des hommes et des femmes qui avaient engendré les quatre dragons dont les carcasses en décomposition reposaient à une dizaine de mètres de lui. Mais il semblait incroyable qu'il puisse rester quelque chose de reconnaissable après si longtemps, même dans l'air sec et stagnant d'une caverne. Ces créatures-ci avaient au moins plusieurs milliers d'années. Leur peau était entièrement noire, ce qui signifiait qu'elles avaient atteint l'âge de la maturité, ou peut-être même l'avaient-elles dépassé. Les nouveau-nés étaient rouge sang, une teinte qu'ils perdaient rapidement au profit d'un jaune doré, puis du vert, avant de prendre leur couleur définitive, le noir.

Tous les dragons adultes qu'Arlian avait eu l'occasion de voir étaient noirs, même si au moins l'une des trois créatures qui avaient détruit son village et massacré sa famille avait encore de légers reflets verts lorsque le soleil se réfléchissait sur ses écailles selon un angle particulier. Et, quelques

années auparavant, Arlian avait affronté deux nouveau-nés rouge vif. Mais tous ceux qu'il avait aperçus depuis étaient bel et bien noirs. Arlian se retourna pour jeter un coup d'œil aux monstrueuses carcasses, comme s'il avait pu, d'une façon ou d'une autre, déterminer depuis combien de temps elles se trouvaient là à partir de leurs restes en décomposition.

Il s'immobilisa un instant, surpris par ce qu'il voyait à la lueur de la torche, puis il ferma les yeux d'un air las. Il poussa un soupir et se tourna vers ses compagnons.

— Il est possible qu'il y ait d'autres ouvertures, avança-t-il. Poursuivons les recherches.

— Comme vous voudrez, monseigneur, dit Preste-Main en levant son flambeau.

Le cercle dessiné par les soldats se dissipa, et les hommes se dispersèrent de nouveau.

— Formez une ligne ! s'écria inutilement Arlian à leur attention en se redressant.

Quand il fut debout, il s'aperçut que, une fois de plus, ils ne lui obéissaient pas, mais il s'abstint d'insister. Au contraire, il patienta un moment, puis il porta encore son attention sur le seigneur Rolinor.

L'homme – dont le comportement se rapprochait de celui d'un adolescent – avait au moins eu le bon sens de s'éloigner des dragons. Mais Arlian put tout de même voir à quel manège il se livrait. Il regrettait de ne pouvoir mettre cela sur le compte du faible éclairage, d'une illusion d'optique ou d'un acte sans conséquence... car il savait qu'il ne s'agissait de rien de tout cela. Il y avait suffisamment de lumière, il était impossible de se méprendre.

Rolinor avait récupéré du venin. Il avait apporté un flacon, et il l'avait plongé dans la poche de poison en décomposition qui se trouvait à la base de la mâchoire pendante d'un des dragons. Il avait ensuite dissimulé la fiole, mais il portait toujours les gros gants qu'il avait enfilés pour perpétrer son acte.

Le venin de dragon n'avait que trois usages connus, et n'était indispensable qu'à l'un d'entre eux. Ce liquide précieux, un poison mortel et caustique hautement inflammable, se changeait, une fois mêlé à du sang humain, en élixir permettant à n'importe quel homme ordinaire de devenir un cœur de dragon.

Un homme possédant un cœur de dragon était immunisé contre les poisons, les maladies et le passage du temps. Il acquérait une force de caractère qui lui permettait d'attirer l'attention des simples mortels. Les cœurs de dragon semblaient également un peu plus forts que la seule nature humaine le permettait, et ils possédaient une endurance hors du commun.

Ils étaient aussi incapables d'engendrer ou de porter une descendance, et, au fil du temps, ils avaient tendance à se faire de plus en plus insensibles et froids.

Enfin, après une période de gestation d'environ un millier d'années, chaque cœur de dragon trouvait la mort en donnant naissance à un dragon. Seuls le trépas ou un rituel magique affreusement douloureux consistant à purifier le sang d'un cœur de dragon de sa souillure draconique et à lui rendre son humanité pouvaient empêcher l'éventuelle transformation.

Le duc de Manfort, souverain de l'ensemble des Terres des Hommes, avait décrété, quatorze ans auparavant, que tous les cœurs de dragon de son royaume – ou plutôt tous sauf Arlian, qui avait reçu une dérogation exceptionnelle jusqu'à la complète disparition des dragons – devaient se soumettre au rituel de purification arthéien s'ils ne voulaient pas mourir.

La plupart des cœurs de dragon avaient refusé et s'étaient enfuis de Manfort, établissant le nouveau quartier général de la Société du Dragon dans la ville portuaire orientale de Sarkan-Mendoth. Depuis, les armées du duc les attaquaient constamment, tentant de faire appliquer le décret. Le duc avait la loi et les traditions pour lui, ainsi que les forces régulières des Terres des Hommes, mais les seigneurs de la Société du Dragon, qui avaient bénéficié de siècles pour bâtir leur fortune et qui avaient la possibilité, dans une certaine mesure, de communiquer et de coopérer avec les dragons eux-mêmes, pouvaient de leur côté puiser dans des ressources considérables.

Ils disposaient également de puissants moyens de pression pour s'assurer la loyauté de leurs troupes. On disait qu'ils récompensaient leurs fidèles les plus méritants en leur fournissant de l'élixir. Ils devenaient alors à leur tour des cœurs de dragon, dont l'espérance de vie dépassait mille ans.

C'était très séduisant. Pour Arlian et certains autres, la perspective de devenir un dragon au bout du compte ôtait tout attrait à cette idée, mais tout le monde ne jugeait pas le prix à payer trop élevé.

Et, apparemment, le seigneur Rolinor avait cédé à la tentation. Il se tenait maintenant sur une hauteur, dans la caverne, et il dévisageait nerveusement Arlian.

D'un pas lourd, ce dernier se dirigea lentement vers l'aristocrate qui l'attendait, immobile. Au moins, songea Arlian, il n'aggravait pas son cas en fuyant.

— Seigneur Rolinor, déclara Arlian, j'aimerais vous dire deux mots.

— Naturellement, monseigneur, répondit son interlocuteur.

Il parvint à dissimuler sa nervosité d'une façon surprenante.

Arlian s'approcha à une distance suffisante pour pouvoir s'entretenir avec lui, tenant nonchalamment sa lance dans une main. Il ne fit aucun geste menaçant, et il demanda d'une voix douce :

— Vous voulez le venin pour vous-même ou avez-vous l'intention de le vendre ?

— Pardon ?

Rolinor prit un air indigné soigneusement étudié.

— Il me semble pourtant avoir été très clair...

— Je... Et pourtant, je crains de ne pas comprendre le sens de votre question, monseigneur.

Rolinor sembla inquiet, mais pas encore effrayé.

Arlian soupira, et il appliqua soudain la pointe de sa lance sur la gorge de son interlocuteur. Le regard de ce dernier fut aussitôt envahi par la peur, toutefois il ne tenta toujours pas de fuir.

— Vous avez rempli un flacon du venin de ce monstre, dit Arlian en effectuant un brusque mouvement de tête en direction de la carcasse du dragon le plus proche. Je veux savoir si vous aviez l'intention de vous en servir pour la préparation d'un élixir destiné à votre usage personnel, ou si vous comptiez le vendre à d'autres personnes aspirant à devenir des cœurs de dragon.

— Je n'ai pas...

La pointe de pierre noire se fit plus insistante sur sa peau tendre, sous son menton.

— Je vous ai vu remplir la fiole, affirma Arlian. Maintenant, répondez à ma question, ou je me verrai contraint de vous tuer. À vous de décider.

Rolinor déglutit.

— Et si je reconnaissais que j'avais recueilli du venin, ne m'abattrait-on pas, de toute façon ? Il est interdit de...

— Bien sûr qu'il est interdit de s'en procurer, et, comme vous l'avez dit, c'est puni de mort, l'interrompit Arlian. Mais vous êtes jeune, et je saurai me montrer magnanime. Si je me voyais contraint de vous déshabiller pour

mettre la main sur ce flacon, l'irritation provoquée par ce désagrément pourrait sérieusement atténuer ma clémence. Maintenant, répondez à ma question : quelles étaient vos intentions ?

Rolinor se dressa de toute sa hauteur – il faisait malgré tout quelques centimètres de moins qu'Arlian –, et il déclara :

— Je n'avais encore rien décidé, monseigneur. J'ai vu là une occasion qui ne se représenterait pas de sitôt, et j'ai décidé de la saisir...

Arlian l'interrompit une nouvelle fois.

— Vous aviez emporté ce flacon à dessein. Il ne s'agissait pas d'une simple lubie, ni d'un coup de tête.

Rolinor fit la grimace.

— Ce récipient n'était pas vide lorsque nous sommes arrivés, monseigneur. Il contenait de l'eau-de-vie. Je l'ai bue pour me donner du courage avant de pénétrer dans une caverne pleine de dragons.

— Ah...

Arlian se pencha en avant pour sentir l'haleine du jeune homme.

— Je n'avais jamais vu de telles créatures, monseigneur, et ce qu'on raconte à leur sujet n'est guère encourageant. La réalité s'est révélée suffisamment intimidante pour que ce breuvage me tente. Comme j'avais tout avalé, il me restait ce flacon, il y avait le dragon, et vous regardiez tous ailleurs, alors, sur un coup de tête...

Il haussa les épaules.

Malgré la puanteur régnant dans la caverne, Arlian décela effectivement une légère odeur d'alcool, et il remarqua que le jeune seigneur avait également un peu de mal à articuler. Il relâcha très légèrement la pression de ses doigts sur la lance, tendit l'autre main et demanda :

— La fiole...

— Il s'agit plus d'une flasque, en fait..., dit Rolinor qui, plongeant la main dans son gilet de daim couleur chamois, en ressortit un récipient plat de verre brun.

C'était du verre, à n'en pas douter ; peu d'autres matières étaient susceptibles de contenir du venin sans se corroder. Arlian le lui arracha des mains, puis il se retourna vers les autres membres du groupe.

Ils avaient atteint le fond de la caverne, la lumière de leurs torches illuminant une paroi de roche blanche. Et lorsque le regard d'Arlian croisa le sien, Surineur s'écria :

— Il n'y a rien ici, monseigneur !

— Alors quittons les lieux avant de suffoquer dans cette atmosphère fétide, répondit Arlian.

Il abaissa sa lance et se dirigea en trotinant vers le bord de l'ouverture dans le sol, par laquelle il jeta le flacon.

Le récipient vola en éclats quand il se fracassa en contrebas, et un sifflement retentit lorsque son contenu nocif se répandit sur la roche.

Arlian rejoignit ensuite Rolinor, le saisit par un bras et le mena vers l'entrée de la grotte.

— Allez, venez tous ! ordonna-t-il par-dessus son épaule.

Puis, sans regarder franchement Rolinor, il murmura :

— Vous êtes jeune, et vous étiez sans doute ivre. J'ai entendu mes hommes dire que les émanations de venin faisaient mauvais ménage avec l'alcool, même si je n'ai jamais été assez idiot pour boire avant d'entrer dans l'ancre d'un dragon ! Disons que vous aviez l'esprit embrumé, et une fois que nous aurons retrouvé l'air libre, je ne veux plus jamais entendre parler de cette histoire. Mais comprenez, seigneur Rolinor, que, idées obscurcies ou pas, vous avez remis votre existence entre mes mains, aujourd'hui. Si vous êtes toujours en vie, c'est uniquement parce que j'ai décidé qu'il en serait ainsi. Ne comptez pas sur plus de clémence de ma part.

Rolinor lui jeta un rapide coup d'œil inquiet, puis il baissa les yeux et observa ses pieds.

— Je vous remercie, seigneur Obsidien.

Arlian lui donna une tape sur l'épaule et dit en haussant le ton :

— Il n'y avait pas la demi-douzaine de monstres espérée, mais tout de même, quatre dragons morts, c'est une bonne journée, n'est-ce pas ? Et notre jeune seigneur Rolinor a enfin reçu son baptême du feu ; même s'il n'a pas encore porté de coup de grâce, il a été constamment prêt à le faire, et il n'a pas hésité à s'approcher. Peut-être qu'il *apprécie* l'odeur du venin, hein ?

Quelques soldats se mirent à rire. Rolinor toussa, mais il ne répondit rien.

Peu après, ils gravissaient de nouveau le chemin en pente raide qui menait de l'obscurité méphitique de la caverne vers l'atmosphère ensoleillée et fraîche de l'extérieur, et ils étaient trop occupés à regarder où ils mettaient les pieds pour poursuivre la conversation.



## DU VIN ET UNE BONNE DISCUSSION

La longue marche à travers la pinède qui les mena de la caverne à leur camp fut des plus silencieuses, exception faite du craquement de la croûte de neige sous leurs pas traînants. Les hommes étaient fatigués et quelque peu nauséux à cause des émanations qu'ils venaient de respirer ; de plus, ouvrir la bouche pour parler signifiait laisser échapper une précieuse quantité de chaleur dans le vent glacial de cette fin d'hiver. Les membres de l'équipée demeurèrent groupés jusqu'à ce qu'ils franchissent les piquets et qu'on les reconnaisse. Puis, alors que les autres poursuivaient leur chemin, Arlian fit une pause pour s'entretenir avec une sentinelle.

— Rien à signaler ? demanda-t-il.

Le garde se redressa.

— Non, monseigneur ; tout est calme.

— Aucun signe d'espions de la Société du Dragon ? Aucune nouvelle de Manfort ?

— Pas que je sache, monseigneur.

— C'est bien, dit Arlian, en donnant une tape sur l'épaule du soldat.

Il jeta un coup d'œil aux autres membres de son groupe tandis qu'ils se dispersaient dans l'obscurité grandissante du début de soirée.

Le détachement qui avait pénétré dans la caverne n'était composé que de quatorze hommes, mais le campement en contenait plus d'une centaine : suffisamment de combattants étaient réunis là pour repousser toute attaque que la Société du Dragon pouvait lancer en hiver, accompagnés d'une vingtaine de cuisiniers, de cochers, de forgerons, d'armuriers, d'employés,

de palefreniers, de tailleurs, et, bien sûr, des trois sorciers dont la magie avait permis de localiser l'entrée de la grotte. Trente tentes étaient disposées sous les grands arbres, séparées par des chemins presque dépourvus de neige tant ils avaient été piétinés. Une vingtaine de chevaux étaient attachés dans une clairière, à côté du camp. Leurs naseaux laissaient échapper de la brume tandis qu'ils se repaissaient de foin. De l'autre côté, une colonne de chariots était chargée des provisions de l'expédition. Une odeur de bois brûlé et un léger murmure de voix s'élevaient dans l'air ; les hommes d'Arlian retrouvaient la chaleur des feux de camp et la compagnie de leurs collègues.

Le seigneur Rolinor avait déjà presque atteint le rabat de l'entrée de son pavillon, où une jeune femme attendait en grelottant, une lanterne accueillante à la main. Arlian n'était pas certain de savoir qui était cette personne, mais il l'avait aperçue à plusieurs reprises dans les parages depuis que l'expédition avait dépassé Pierre-Fendue. Il supposa qu'il devait encore s'agir d'une jeune fille des environs qui avait décidé de suivre la troupe, et qu'elle avait été un peu plus chanceuse que la plupart des autres dans le choix de sa cible. Rolinor était bien plus fortuné que n'importe lequel de ces soldats, et il donnait l'impression d'être plutôt généreux.

Les autres se dispersèrent en petits groupes ; Preste-Main et Surineur se dirigèrent vers les chariots réservés aux lieutenants, tandis que leurs compagnons regagnaient leurs tentes respectives. Preste-Main portait un faisceau de lances, alors que Surineur récupérait les dernières dagues d'obsidienne et les glissait dans un sac de cuir, puis autorisait ses hommes à se disperser. Les précieuses armes noires étaient toujours placées en sécurité dans le chariot qui servait d'armurerie.

Rolinor n'avait pas perdu sa lance, finalement ; il l'avait simplement laissée à l'entrée de la galerie, avec les couvre-chefs des soldats. Elle était désormais avec les autres, dans les bras de Preste-Main. Au moins, le jeune seigneur n'avait pas transgressé *toutes* les règles.

Arlian avait toujours sa propre pique à la main, et il portait encore sa dague de pierre à la ceinture – il pouvait conserver ses armes, c'était l'un des privilèges que lui octroyait son rang. Il fit la grimace. Il n'y avait pas si longtemps, les lances et les dagues étaient encore considérées comme un équipement de roturiers, et l'on attendait d'un seigneur qu'il porte une belle épée d'acier, et, le cas échéant, un brise-lames assorti.

Arlian portait une telle arme à la taille, naturellement, mais il ne s'était pas donné la peine de la dégainer dans la caverne. Le métal dont elle était constituée n'avait aucun effet sur la peau des dragons, contrairement à l'obsidienne. Pourtant, il en avait fait usage quelques semaines auparavant, lorsque l'un des assassins à la solde du seigneur Hardior lui avait tendu une embuscade à la sortie d'une taverne, aux Hauts-de-Durlek. L'homme avait vu son premier coup de dague dévié par la cotte de mailles qu'Arlian portait sous sa veste, et ce dernier avait alors eu le temps de tirer sa propre lame. L'assassin n'avait pas eu l'occasion de porter une seconde attaque, et son crâne ornait désormais le bout d'une pique, à l'arrière du chariot d'Arlian.

L'inconnu avait survécu suffisamment longtemps avant de perdre tout son sang pour confirmer qu'il avait été recruté par le seigneur Hardior. Il n'avait pas eu l'occasion d'ajouter quoi que ce soit d'autre – mais cela n'avait guère d'importance. La Société du Dragon, vraisemblablement sur les instructions de ses monstrueux maîtres, envoyait des tueurs sur les traces d'Arlian et de quelques autres depuis une dizaine d'années maintenant, et leurs aveux s'étaient révélés très surprenants. Ils avaient été contactés par des amis de confiance qu'ils avaient rencontrés à plusieurs reprises, et le seigneur Hardior leur avait finalement promis qu'il offrirait à l'assassin du seigneur Obsidien une dose d'élixir qui permettrait d'allonger son espérance de vie. Les versions ne différaient guère dans leurs grandes lignes.

Si le seigneur Fracasse était théoriquement à la tête de l'organisation – parce qu'il était le plus ancien –, c'était le seigneur Hardior qui semblait être responsable du recrutement des tueurs. Quant à dame Pulzéra, elle faisait également preuve d'une grande autorité. Hardior et elle souhaitaient déjà la mort d'Arlian bien avant qu'une guerre ouverte éclate entre la Société du Dragon et le duc ; il n'était donc guère surprenant qu'ils la désirent désormais plus que jamais.

Arlian prenait un malin plaisir à contrarier leurs plans. Il se fendit d'un sourire amer à cette pensée, tandis qu'il traversait le camp, en direction de son propre pavillon, en pataugeant dans la boue glacée.

Contrairement à Rolinor, aucune femme ne l'attendait, mais lorsqu'il ouvrit le rabat, il tomba sur son intendant, qui était en train de disposer deux verres ainsi qu'une bouteille ouverte de bon vin rouge sur la petite table de voyage dressée entre les fauteuils pliants. Un feu brûlait déjà dans l'âtre de terre et de pierre improvisé, mais même si les flammes parvenaient à faire

oublier les morsures du froid, on ne pouvait pas pour autant dire qu'il faisait chaud dans la tente. Arlian conserva sa cape sur ses épaules et son chapeau sur sa tête.

L'intendant s'appelait Béron, mais tout le monde le connaissait sous le nom de Noir ; il avait les cheveux et la barbe bruns, et il était généralement tout de noir vêtu, arborant les habits de cuir qui lui rappelaient le garde de caravane qu'il avait été autrefois, bien qu'il soit intendant depuis un certain temps maintenant. C'était l'un des plus vieux amis d'Arlian, et il était chargé du personnel de sa maisonnée. Celui-ci regrettait qu'ils ne puissent passer davantage de temps ensemble ; le plus souvent, Noir restait à Manfort, avec sa famille, supervisant les affaires d'Arlian tandis que ce dernier battait la campagne, affrontant des dragons et des cœurs de dragon. Cette visite au campement des exterminateurs était très inhabituelle – mais elle était la bienvenue.

Noir versa de généreuses quantités de vin, puis il attendit qu'Arlian ait rangé sa lance sur son râtelier, disposé horizontalement sur presque toute la largeur du pavillon, et pendu son épée ainsi que sa dague d'obsidienne à leur place, au-dessus de son lit de camp, à côté de son brise-lames, qu'il ne s'était pas donné la peine d'emporter avec lui pour cette expédition.

Une fois les armes rangées, Arlian ôta son chapeau et frotta la suie qui s'était accumulée sur son bord, puis il s'en débarrassa avant de se tourner vers Noir. Il accepta un verre en se laissant tomber sur l'un des fauteuils tout en écartant les pans de sa cape.

Noir prit place sur l'autre siège et demanda :

— Tout s'est bien passé ?

— Assez bien..., répondit Arlian en tendant ses jambes.

— Il y avait six dragons, alors ? Est-ce que certains se sont réveillés ?

— Ils n'étaient que quatre, répliqua Arlian. Et on les a tous tués avant qu'ils puissent ouvrir les yeux, même si le dernier a semblé remuer à l'approche de Surineur. Personne n'a été blessé, il n'y a eu aucune perte.

— Sauf pour les dragons !

— Sauf pour les dragons, oui. Et la réserve de venin. On a incendié une cavité pleine de cette substance puante.

— Et qu'est-ce que vous avez fait des poches de poison présentes sur les quatre cadavres ? Vous les avez brûlées ou vous les avez laissées en l'état ?

— Ni l'un ni l'autre, pour être franc. Il y a eu... mais bon, j'ai dit que je n'en reparlerais plus.

Il écarta le sujet d'un signe de la main.

Noir lui sourit.

— Ah, trop tard, tu as attisé ma curiosité ! Puis-je te rappeler la promesse que tu m'as faite, il y a quelques années ? Tu m'as juré que tu n'aurais plus aucun secret pour moi...

— J'ai parfois l'impression de prêter bien trop de serments ! répondit Arlian d'un air contrit.

— Sans aucun doute.

Arlian goûta son vin, étudiant minutieusement son bouquet ; il avait un léger arôme de fumée qu'il ne trouvait pas particulièrement attirant après les événements de la journée.

— J'attends que tu me racontes, dit Noir.

Arlian décida qu'il se satisferait du vin tel qu'il était, et il en prit une nouvelle petite gorgée.

— Eh bien, il semblerait que notre jeune seigneur Rolinor ait connu une faiblesse passagère et qu'il se soit laissé tenter, expliqua-t-il. Je l'ai surpris en train de remplir de venin sa flasque d'eau-de-vie.

Noir demeura silencieux un long moment. Puis il demanda, l'air grave :

— Tu as pris tes dispositions pour faire parvenir la nouvelle à sa famille ? Ou au duc ? Est-ce que l'on doit renvoyer son corps chez lui ?

Arlian observa son intendant en cillant, puis il lui répondit doucement :

— Il n'est pas mort.

Noir le regarda fixement.

— Ah non ?

— Non.

— Tu lui as laissé la vie sauve ?

— Bien sûr que oui.

— Mais faire du trafic de venin... Ari, comment as-tu pu le laisser en vie ?

Arlian poussa un soupir.

— Noir, c'est un jeune imbécile de bonne famille qui a perdu la tête dans des circonstances exceptionnelles... Une tête pleine d'eau-de-vie et d'effluves de venin. J'ai brisé sa flasque, je l'ai sévèrement mis en garde, et je lui ai dit que c'était terminé, que je n'en parlerais plus.

— Tu lui as laissé la vie sauve...

Noir n'en revenait visiblement pas.

— Si ça n'avait pas été le cas, cela aurait entraîné des complications des plus *fâcheuses*, lui fit remarquer Arlian.

— Mais tu as fait preuve de faiblesse, Ari... Ça ne te ressemble tellement pas !

— Je préfère considérer que ce sont les dernières traces de compassion qui me restent. Encore un siècle et je pense que je n'éprouverai plus du tout ce sentiment. Je ne connaîtrai alors plus ce genre de défaillances embarrassantes.

— Ah, tu as donc l'intention de vivre encore un siècle...

— Je crains que ce soit nécessaire. Combien de dragons avons-nous tués en quatorze années de guerre ? Combien en reste-t-il encore ?

— En comptant les quatre d'aujourd'hui, il me semble que l'on en est à quatre-vingt-huit morts confirmées. Naturellement, le nombre de créatures restantes nous est inconnu, mais selon tes dernières estimations, d'après les mystérieux rapports que tu as parcourus, il y en aurait encore quarante-six, sans compter qu'il en existe certainement d'autres, même si nous ne savons pas combien. Mais je te ferais remarquer que, d'après ces mêmes comptes-rendus, tu aurais dû en trouver six, dans la région, et je présume que tu t'es montré aussi pointilleux qu'à l'accoutumée ; or ils n'étaient que quatre.

— Seulement quarante-six ?

Arlian regarda fixement Noir par-dessus son verre de vin.

— Oui. *A priori*. Et, au rythme actuel, il ne nous faudrait plus que dix ans...

— J'aimerais bien pouvoir le croire ! grommela Arlian. Mais j'en doute. Je pense que, jusqu'à présent, nous nous sommes chargés des créatures les moins rusées. Certaines parmi ces quarante-six-là sont probablement très bien cachées et plus malignes que les autres. Et il *pourrait* bien nous falloir un siècle avant de réussir à toutes les débusquer. Et puis, quand nous nous serons débarrassés d'eux, nous devons encore nous occuper du seigneur Hardior et des autres cœurs de dragon, des plus anciens comme des plus récents, et nous assurer qu'aucune invasion de dragons ne soit plus jamais déclenchée. Ce sera une tâche ardue.

— Elle pourrait même se révéler *impossible*, Ari. Certes, nous sommes en supériorité numérique et nous avons les traditions et la loi de notre côté, mais la Société du Dragon peut offrir à ses partisans une espérance de vie de près de mille ans ! Il s'agit d'une motivation des plus intéressantes pour

de simples mortels, nous avons suffisamment pu nous en rendre compte ! Il ne sera pas facile de les éradiquer. Les hommes du duc y travaillent depuis quatorze ans, et leurs résultats restent limités.

— Non, ce ne sera pas facile, admit Arlian, mais je crois que c'est faisable. Quand tous les monstres seront morts, nos ennemis ne disposeront plus d'aucune source de venin jusqu'à la prochaine génération de dragons. Cela devrait limiter leur capacité à recruter de nouveaux partisans.

— Et quel âge a le seigneur Fracasse ? De combien de temps dispose-t-on avant qu'un dragon jaillisse de sa poitrine ?

— Je crois qu'il n'a pas plus de huit cents ans. Nous avons donc *au moins* un siècle devant nous.

— Et tu viens de dire qu'il nous faudra ce siècle pour éliminer les autres dragons.

— Espérons que ce ne soit pas le cas – et que nous pourrons nous débarrasser du seigneur Fracasse dans le même temps. (Il s'appuya sur le dossier de son fauteuil.) Noir, il ne reste plus que vingt-six cœurs de dragon plus âgés que moi. Peu importe la quantité de venin que les dragons puissent leur fournir, peu importe combien de personnes ils peuvent recruter, il se passera mille ans avant qu'un vingt-septième nouveau dragon voie le jour. C'est la raison pour laquelle je pense que nous pouvons obtenir la victoire finale avant cette naissance. Cela nous demandera peut-être un siècle, voire deux ou trois, mais je suis disposé à prendre le temps qu'il faudra – je pars du principe que personne ne parviendra à m'assassiner d'ici là.

— Oui, on connaît tous ton dévouement insensé, Ari. Ou peut-être n'est-il pas si dément que ça, dans le cas présent. J'imagine que tu n'es pas très pressé de te faire ôter le cœur pour qu'on te le purifie magiquement...

Arlian détourna un moment le regard, avant de déclarer :

— Dame Givre a déjà proféré une telle accusation, il y a longtemps. À vrai dire, je n'ai pas hâte de me soumettre à un tel procédé. J'ai bien vu à quel point Givre, Débris et Araignée ont souffert, et avec quelle rapidité ils ont semblé vieillir au cours des semaines qui ont suivi. Je suis soulagé de ne pas avoir été présent lorsque dame Flûte s'est rendue, et je souhaite ne jamais devoir de nouveau assister à cette opération, sans parler de l'expérimenter moi-même. Je crois que je préférerais simplement mourir, comme le seigneur Flétrissure. Après tout, qu'est-ce qui m'attendra, une fois que je serai purifié ? Où se trouverait ma place dans un monde expurgé

de ses dragons ? Quel sera le but de ma vie, quand ma vengeance sera assouvie ? Je suis souillé de leur magie depuis ma plus tendre enfance. Je n'ai pas ma place au sein de l'humanité. Plutôt périr que de devoir subir un tel supplice pour couler ensuite des jours des plus fades.

Noir regarda fixement Arlian un long moment avant de répondre.

— Je crois que tu devrais t'entretenir avec Givre, Débris, Araignée et Flûte avant de prendre une décision irréversible, finit-il par dire. Tu ne leur as presque pas adressé la parole depuis aussi longtemps que je me souviens. Ils pourront peut-être t'éclairer sur la fadeur de leur existence. (Il se redressa sur son siège.) Tu nourris de tels doutes... Pour quelle raison n'en as-tu pas discuté avec eux ?

— J'ai été plutôt occupé, ces derniers temps, lui fit remarquer Arlian. Nous avons tous énormément voyagé, et accompli de nombreuses tâches.

— Comme l'atteste la mort de quatre-vingt-huit dragons.

— En effet.

Les deux hommes demeurèrent un moment silencieux, chacun perdu dans ses propres pensées. L'un des bords de la tente ondoya sous l'effet de la brise, et Arlian observa oisivement le phénomène en savourant lentement son vin, remarquant le changement de couleur de la toile tandis que la lumière du jour déclinait et que l'on allumait des torches.

Puis Noir se leva.

— Je crois que j'ai bu assez de vin pour le moment, dit-il. Je vais aller chercher le dîner...

— Parfait, répondit Arlian. Merci, Noir.

Ce dernier le salua avant de se glisser hors de la tente et de gagner le crépuscule.

Arlian resta sur son fauteuil, observant la paroi de la tente comme s'il ne la voyait pas.

— Quatre-vingt-huit dragons..., finit-il par murmurer pour lui-même.

Jamais il n'avait osé espérer tuer autant de ces monstrueuses créatures ; ni quand il était devenu orphelin et qu'il avait juré de se venger, ni pendant les sept années qu'il avait passées comme esclave dans les mines de Fond-du-Creux, ni au moment où il avait fomenté sa vengeance et prié pour pouvoir l'assouvir, tout au long de son périple à travers la Désolation, qui l'avait amené dans les Régions Limitrophes et en Arithei, ni même alors qu'il luttait pour trouver les moyens de poursuivre son vœu de vengeance. Il avait fait en sorte de devenir riche et puissant afin de pouvoir bénéficier de



ressources suffisantes pour mener sa tâche à bien, mais, même s'il avait réparé presque tous les torts qu'on lui avait causés, il avait alors seulement espéré trouver un jour le moyen de tuer *au moins* l'un d'entre eux.

Mais, à la mort du seigneur Enziette, dans une caverne sous la Désolation, il avait compris comment naissaient les dragons et la façon dont on pouvait mettre fin à leurs jours.

Quant à la créature qui avait détruit son ancien palais, à Manfort, elle lui avait permis de prouver à la ville entière qu'il était tout à fait possible de tuer un dragon adulte.

Le duc de Manfort l'avait alors nommé seigneur de guerre et chargé de la destruction des monstres et de l'extermination de ces cœurs de dragon qui refusaient de redevenir des hommes et des femmes ordinaires. Il avait fait de son mieux pour accomplir son devoir. Il avait tout d'abord choisi de concentrer ses efforts sur les dragons, estimant qu'ils représentaient la menace la plus importante, laissant aux autres chefs militaires du duc le soin de se charger de la Société du Dragon.

Ses hommes et lui – les soldats du duc, en fait –, ainsi que les défenseurs de certains villages, étaient parvenus à supprimer quatre-vingt-huit de ces créatures.

Pourtant, ils n'avaient toujours pas mis la main sur celle qui avait tué le grand-père d'Arlian et souillé le sang de ce dernier avec du venin. Tant que les trois dragons responsables de l'anéantissement de son hameau et du massacre de sa famille seraient en vie, Arlian ne pourrait assouvir sa vengeance.

Il finirait bien par les retrouver, se disait-il. Il y avait encore quarante-six dragons d'après les comptes-rendus que Flétrissure et Enziette lui avaient laissés. Quarante-six dragons que l'on avait vus surgir de leurs cavernes. Quarante-six dragons dont il était possible de retrouver la trace, que ce soit avec un peu de savoir-faire ou grâce à la sorcellerie, et que l'on pouvait tuer pendant leur sommeil dans leurs antres souterrains.

Ceux qui avaient détruit le village d'Obsidien se tenaient certainement parmi eux ! Il finirait par les retrouver et les supprimer.

Et, une fois ces quarante-six créatures éliminées, une fois la menace à tout jamais écartée... alors quoi ?

Ah, mais la menace *subsisterait* tant qu'un cœur de dragon serait en vie. Les vingt-six membres restants de la Société du Dragon étaient traqués, sur ordre du duc, et on leur offrait le choix entre la mort et la purification

magique. On proposait la même chose à leurs subordonnés, à ceux qui avaient ingéré l'élixir de sang et de venin. Ils étaient probablement des dizaines, désormais, bien que, naturellement, Arlian n'en ait pas le décompte précis. On les trouverait tous et on se chargerait d'eux ; pour ceux qui connaissaient la question, il était aisé de reconnaître un cœur de dragon.

C'en serait ensuite terminé. Les Terres des Hommes seraient à tout jamais libérées du pouvoir pernicieux des dragons, et Arlian pourrait prendre du repos. Il pourrait choisir de mener une vie normale, comme Givre, Araignée, Débris et Flûte, ou il pourrait se décider pour la mort, comme le seigneur Flétrissure.

Il s'avachit dans son fauteuil, frôlant du bout des doigts le sol terreux et froid de sa tente, tout en réfléchissant à l'alternative qui s'offrirait à lui.

Il fallait vraiment qu'il parle à Givre et aux autres, songea-t-il. Noir avait raison. Et étant donné la rapidité avec laquelle ils semblaient vieillir, il ne pouvait pas se permettre de reporter plus longtemps cette décision.

Il passa ses plans en revue. La caverne suivante se trouvait à environ cent trente kilomètres au nord-ouest, au cœur des monts Brisés, et, malgré le froid et la neige persistante, on pouvait déjà sentir le parfum du printemps. Il devrait se hâter s'il voulait y parvenir avant que les dragons se réveillent. Il faudrait surveiller Rolinor de très près...

Il s'interrompit au milieu de ses pensées.

*Non, se dit-il. Non.*

Il avait pris une décision. Il était en campagne depuis plus de quatre ans, se déplaçant d'un site à l'autre, pourchassant les dragons là où on les avait aperçus, cherchant l'entrée des grottes à l'aide de moyens à la fois naturels et magiques. Quand il avait fait si froid qu'il était certain que ses ennemis monstrueux étaient assoupis, il les avait massacrés dans leurs propres refuges. Par temps plus clément, il avait participé à la fortification et à la défense des bourgs dans lesquels il se trouvait, et il avait parfois localisé, combattu et tué des cœurs de dragon qui avaient refusé de se soumettre aux ordres du duc et au rituel magique de purification dispensé par Ceshir et les siens – sans parler du fait qu'il avait dû lui-même se protéger contre les différentes tentatives d'assassinat orchestrées par la Société du Dragon.

Lorsque des messagers avaient apporté des nouvelles, des provisions et des troupes en provenance de Manfort, ainsi que des enquiquineurs tels que le seigneur Rolinor, ses meilleurs hommes et lui étaient restés sur place. Enfin, la plupart de ses meilleurs hommes ; seul Noir ne se joignait que

rarement à la campagne, et c'était généralement pour de courtes périodes, préférant passer le plus de temps possible à Manfort, avec son épouse et ses enfants, à superviser les différentes affaires d'Arlian.

Ce dernier n'était pas retourné à Manfort, que ce soit en été ou en hiver, depuis plus de quatre ans. Durant tout ce temps, il avait passé sa vie dans des auberges, des tentes et des gîtes, et il n'avait pas une seule fois dormi sous son propre toit. Il n'avait pas vu grandir les enfants de Noir, ni ceux de Hâtive, ni ceux des autres femmes qu'il avait sauvées de l'esclavage. Il ne s'était pas du tout occupé de ses biens et il ne s'était entretenu avec aucun membre de son personnel, sauf avec Noir ; il ignorait d'ailleurs comment se portaient la plupart de ses affaires.

Il jeta un coup d'œil au chapeau abîmé et déplumé qu'il avait jeté sur un coffre, à proximité. Cela faisait quatre ans qu'il n'avait pas vu non plus un tailleur digne de ce nom. Il ignorait tout de la mode qui avait cours. Un détestable engouement pour les masques semblait s'être propagé à la plupart des Terres des Hommes, maintenant. Peut-être s'était-il enfin estompé à Manfort... Noir n'y avait pas fait allusion. Si observateur soit-il, il ne pouvait pas rendre compte de ce qu'il voyait aussi bien que les propres yeux d'Arlian.

Celui-ci avait remarqué que le manteau du seigneur Rolinor avait une coupe différente du sien, avec de fins revers effilés. S'agissait-il de la dernière mode ou simplement d'un goût personnel ?

Arlian n'appréciait guère d'être en décalage avec le reste du monde. La mode n'était pas importante en soi, mais que pouvait-il manquer d'autre ? Le duc de Manfort avait-il toujours la même envie de soutenir la guerre contre les dragons ? Les subtils mensonges de la Société du Dragon étaient-ils parvenus à ébranler sa détermination ou quatorze années de guerre avaient-elles eu raison de son courage ? Le seigneur Rolinor avait-il le comportement typique de la jeune noblesse ? Si le soutien apporté par le duc venait à faiblir ou à disparaître, la campagne d'extermination des dragons serait certainement vouée à l'échec.

Les quarante-six créatures restantes – ou quel que soit leur véritable nombre – pouvaient bien attendre l'hiver suivant, ou un autre encore, pour mourir. Arlian en avait assez pour cette saison. Il prit la décision d'annoncer la nouvelle le soir même, dès qu'il aurait mangé. Ils lèveraient le camp aux premières lueurs de l'aube, comme prévu, mais ils ne poursuivraient pas leur périple à travers les étendues sauvages du nord. Au lieu de cela, ses

soldats, ses sorciers et lui reprendraient la route de la citadelle du duc, à Manfort, et ceux qui suivaient l'expédition, qu'il s'agisse de serviteurs, de prostituées, de voleurs, ou de marchands, seraient renvoyés chez eux.

Il retournerait à Manfort, ferait état de ses progrès auprès du duc, puis il rendrait visite à dame Givre pour discuter de son avenir.

Il leva la tête lorsque Noir réapparut à l'entrée de la tente, le dîner à la main. Il se leva et s'empara du plat. Il jeta un coup d'œil aux tranches peu appétissantes de bœuf bouilli et salé, et fit remarquer :

— Ça a au moins le mérite d'être chaud...

## 4

### UN DRÔLE D'OISEAU

Arlian se réveilla en sursaut, les muscles tendus, mais il fit en sorte de demeurer le plus immobile possible. Il était allongé sur le côté dans son lit de camp, emmitouflé dans ses couvertures. Il ouvrit un œil, précautionneusement, et il tenta de percer l'obscurité pour voir ce qui l'avait réveillé.

Les dernières braises du feu de la veille, que l'on avait soigneusement recouvertes, rougeoyaient encore dans le rudimentaire foyer de pierre, et la lointaine lueur provenant des lanternes de la sentinelle filtrait à travers la toile de la tente ; il ne faisait donc pas totalement noir. Arlian distingua une fine silhouette devant l'entrée du pavillon. Il comprit que c'était le bruissement du rabat qui l'avait réveillé, et il avait certainement dû entendre des pas.

Il ne s'agissait pas de Noir, qui serait venu s'acquitter d'une commission tardive ; il faisait deux fois la taille de l'intrus. Celui-ci laissa retomber l'abattant et regarda autour de lui. Lorsqu'il se tourna, révélant les contours de sa silhouette, Arlian n'eut plus aucun doute : il s'agissait d'une femme, et elle n'était pas vêtue pour affronter le climat hivernal.

Intéressant... Il était peu probable qu'elle ait une raison légitime de se glisser dans ce pavillon au beau milieu de la nuit, mais cela ne signifiait pas nécessairement que ses intentions étaient hostiles. Arlian ne se jugeait pas particulièrement beau, mais il savait que nombre de femmes le trouvaient attirant ; de surcroît, il était riche, puissant, et il possédait le charisme

surnaturel des cœurs de dragon. Il était donc tout à fait possible que cette visite ne soit qu'un inoffensif rendez-vous galant.

En outre, depuis quelques années, la rumeur voulait que la semence des cœurs de dragon soit porteuse de leur longévité. On disait que, même si elle ne permettait plus d'engendrer, elle n'était pas devenue totalement stérile, et qu'elle avait en quelque sorte simplement changé de fonction. Arlian n'accordait aucun crédit à cette superstition : tous les membres de la Société du Dragon qui avaient épousé de simples mortels avaient bien sûr vécu plus longtemps qu'eux, et il ne se souvenait pas que l'on ait remarqué une longévité inhabituelle chez leurs conjoints. Pourtant, la croyance persistait dans quelques régions, et, par conséquent, certaines femmes cherchaient à prendre des cœurs de dragon pour amants.

Néanmoins, la plupart de ceux qui s'étaient introduits furtivement et en pleine nuit dans sa tente ou dans sa chambre au cours de ces dernières années étaient des assassins envoyés par la Société du Dragon.

Son épée ainsi que deux lames de plus petite taille étaient accrochées à l'armature de la tente, à quelques dizaines de centimètres seulement au-dessus de lui. Mais il était tourné du mauvais côté, et il était trop emmitouflé dans ses couvertures pour pouvoir s'en saisir rapidement. Il se mit à glisser lentement sa main droite vers le haut du lit, la sortant des couvertures, tout en observant l'intruse.

Elle ne semblait pas sûre d'elle – ou peut-être ne voyait-elle simplement pas grand-chose dans l'obscurité de la tente. Elle se tenait près de l'entrée, les mains légèrement levées sur les côtés, et elle scruta les ténèbres durant un long moment. Elle parut ensuite parvenir à se repérer, et elle se mit à avancer lentement, contournant la table et les fauteuils qui se trouvaient au centre du pavillon.

Il remarqua qu'elle avait les mains vides ; c'était plutôt rassurant. La plupart des assassins, et particulièrement les amateurs les plus tentés par les propositions de la Société du Dragon, auraient brandi leur dague ou leur garrot depuis longtemps. Un tueur particulièrement stupide aurait même déjà débouché ses flacons de poison, ignorant que les cœurs de dragon étaient immunisés contre pratiquement toutes les toxines naturelles.

Qui que soit cette femme, elle avait les mains levées, les doigts écartés, comme si elle marchait en équilibre. S'il s'agissait d'un assassin, elle était très subtile. En tout cas, soit elle avait froid, soit elle était particulièrement nerveuse : il voyait distinctement qu'elle tremblait.

Le temps qu'elle atteigne le lit de camp, Arlian avait sorti ses deux mains de l'enchevêtrement des couvertures, et il était prêt soit à empoigner l'inconnue, soit à s'emparer de l'une de ses armes. Mais il n'avait pas esquissé le moindre mouvement.

— Seigneur Obsidien ? demanda-t-elle en chuchotant d'une voix nerveuse et aiguë. Vous êtes réveillé ?

Arlian poussa un soupir et se tourna sur le dos, cessant aussitôt de faire semblant de dormir.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il. Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Passereau, répondit-elle d'une voix fébrile. Je m'excuse de vous déranger, monseigneur, mais je me suis demandé si je pouvais dormir ici, cette nuit.

Arlian considéra la question, et, ce faisant, il tendit la main, sans regarder, puis la referma sur la première poignée que ses doigts rencontrèrent. Observant la femme du mieux qu'il le pouvait dans l'obscurité, il dégaina et se redressa sur son lit, conscient, au toucher, qu'il s'était emparé de son brise-lames – c'était probablement l'arme la plus adaptée à la situation. Il s'agissait d'un grand couteau pourvu d'une poignée garnie de cuir et d'une lame d'un peu plus de trente centimètres de long. La garde, entre le manche et le tranchant, était en forme de « U », dont les deux bras s'étendaient parallèlement au fer sur près de la moitié de sa longueur et se finissaient en pointes acérées, donnant à l'arme l'air d'un trident. Elle était conçue pour être maniée de la main gauche lors des duels, et elle pouvait alors servir à frapper, à parer ou à bloquer l'épée de l'adversaire. Avec un peu de chance et de savoir-faire, on pouvait coincer cette dernière entre la lame du brise-lames et l'un des deux pics, puis, d'un mouvement de torsion du poignet, il était possible de la casser – ou, tout du moins, de la tordre suffisamment pour la rendre inutilisable.

Cette femme n'était pas armée, mais le brise-lames était plus maniable qu'une épée dans les lieux confinés, et il était moins susceptible de s'ébrécher ou de se rompre qu'une fragile dague d'obsidienne.

— Qui êtes-vous ? répéta-t-il.

— Passereau. Je suis... je...

Sa voix s'évanouit.

Arlian ajusta sa prise sur le brise-lames, faisant en sorte qu'elle le voie bien.

— Le seigneur Rolinor m’a jetée dehors, dit-elle, au bord des larmes. Et je ne peux aller dans aucune autre tente, parce qu’ils... ils voudraient me partager, et je ne... J’ai pensé que vous...

Il lui fut inutile de poursuivre son explication, Arlian avait compris. Sur la centaine d’hommes présents dans le camp, ils n’étaient que trois à dormir seuls : le seigneur Rolinor et lui-même dans leurs pavillons respectifs, et Noir dans le chariot personnel d’Arlian. Cette femme n’avait manifestement qu’un seul moyen de paiement à proposer pour son hébergement, et elle ne souhaitait pas se faire humilier davantage en indemnisant de multiples logeurs. Rolinor l’avait chassée, Noir était un homme marié au caractère imprévisible... Arlian était donc le dernier espoir qui lui restait de ne pas devoir coucher dehors et mourir de froid.

Il restait toutefois une question en suspens.

— Comment se fait-il que Rolinor vous ait renvoyée ? demanda-t-il. S’il s’était simplement lassé de vous, il vous aurait tout de même permis de rester jusqu’au matin.

— Je... Il était d’une humeur exécrationnelle, ce soir, monseigneur. Je ne sais pas pourquoi. Ça a semblé empirer quand on a entendu dire que vous souhaitiez rentrer à Manfort plutôt que de poursuivre vers le nord.

— Hmm...

Voilà qui était intéressant. Si la raison de son irritation était évidente, pourquoi s’était-elle accrue ? Sans doute Rolinor avait-il espéré pouvoir remplir de venin un nouveau flacon et avait-il été déçu d’apprendre qu’il n’en aurait pas l’occasion...

Ou peut-être avait-il pris ce changement de plan pour le signe qu’Arlian ne lui faisait pas confiance.

— J’ai essayé de lui remonter le moral, poursuivit Passereau, mais en vain. Il était... Ça n’a servi à rien. La situation n’a fait qu’empirer. (Toute explication supplémentaire était superflue.) J’ai simplement besoin d’un endroit pour dormir, monseigneur... Je ne vous dérangerai pas. (Elle prit une voix plus grave pour ajouter :) Quoique, naturellement, si je pouvais faire quoi que ce soit pour vous satisfaire, j’en serais ravie.

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit Arlian.

Dans d’autres circonstances, il aurait peut-être pu se laisser tenter, mais la journée avait été longue et éprouvante, et il voulait être en pleine possession de ses moyens lorsqu’ils lèveraient le camp, au petit matin. Tout



en tenant le brise-lames d'une main, il se servit de l'autre pour extraire deux couvertures de son couchage et les lancer à la femme.

— Tenez, dit-il. Vous pouvez dormir sur l'un de ces fauteuils, et vous partirez demain matin. Vous êtes de Pierre-Fendue, il me semble, non ?

— Oui, monseigneur, répliqua-t-elle en attrapant les couvertures.

— Alors, vous pourrez rentrer chez vous demain. Et tâchez de trouver un meilleur moyen de gagner votre vie.

— Merci, monseigneur, répondit-elle, même si sa gratitude ne semblait pas particulièrement sincère.

Il l'observa pendant qu'elle s'installait sur l'un des fauteuils pliants, s'enroulant dans les couvertures, et il tenta ensuite de retrouver le sommeil. Il laissa toutefois le brise-lames sorti à côté de lui, plutôt que de le remettre dans son fourreau.

Puis il fut de nouveau réveillé par des bruits de pas sur le sol gelé. Il se retourna et vit que Passereau avait quitté son siège et s'approchait de lui.

— Seigneur Obsidien ? s'enquit-elle.

Arlian ne répondit pas immédiatement. Il écouta le son de sa voix et porta particulièrement attention à la façon dont elle avait prononcé son nom.

— Monseigneur ? demanda-t-elle encore.

— Oui ?

— Il fait si froid... Je n'arrive pas à dormir, dans ce fauteuil. Ni par terre. Je peux dormir dans le lit, avec vous ?

— Non, répondit-il fermement.

Elle s'immobilisa à un pas de la couche, mais elle l'implora :

— Oh, je vous en prie, monseigneur... Il fait si froid !

Jusqu'à là, il avait eu l'intention de lui accorder le bénéfice du doute et de croire à son histoire, mais le comportement de la femme éveilla de nouveau ses soupçons. La nuit était fraîche, mais pas si terrible que ça. Une fille à soldats ordinaire n'aurait pas autant insisté... Et puis, il y avait son accent, qui ne semblait pas provenir de la région dans laquelle ils se trouvaient. On aurait plutôt dit qu'elle tentait d'*imiter* l'accent local.

— Ça ne changerait rien si vous vous blottissiez contre moi, dit-il. Mon corps n'est pas plus chaud que la température ambiante. Ignorez-vous que les cœurs de dragon ont le sang froid, comme les dragons eux-mêmes ?

— Non, ils..., commença-t-elle d'un air surpris, avant de s'interrompre. Je n'ai jamais entendu dire ça, poursuivit-elle avec prudence.

— Et comment savez-vous tout cela à propos des cœurs de dragon ? demanda-t-il.

— Eh bien... simplement... les gens parlent !

— Oui, bien sûr, qu'ils parlent... (Il se redressa sur son lit, son brise-lames de nouveau à la main.) Allez chercher la lanterne, dit-il en désignant la lampe qui pendait à un crochet de la structure du pavillon. Allumez-la à l'aide des braises, dans le foyer.

Avec hésitation, Passereau lui obéit, et, quelques instants plus tard, elle revint vers lui avec la lampe allumée. Arlian put enfin distinguer les traits de son visage, et il reconnut la femme qui vivait dans la tente de Rolinor. Cette partie de son histoire était vraie.

— Déshabillez-vous, ordonna-t-il.

— Mais il fait froid ! protesta-t-elle.

— J'ai envie de voir ce qu'on me propose, répliqua Arlian.

— Je serais ravie de soulever mes jupons, monseigneur, mais...

— Retirez-les !

— Mais...

— Madame, soit vous vous déshabillez, soit vous sortez de ma tente, c'est comme vous voulez.

Passereau hésita, puis elle repoussa les couvertures à contrecœur et entreprit de déboutonner son manteau. Arlian l'observa avec un intérêt non feint.

Sous sa pèlerine dérisoire doublée de mouton, elle portait une robe verte avec une guimpe raffinée ornée de fils d'or. Lorsqu'elle se retourna pour étendre son manteau sur l'un des fauteuils, il remarqua que son corsage était lacé dans le dos. Elle tendit les mains derrière elle pour en défaire le nœud tout en évitant de regarder Arlian.

— Tournez-vous, dit-il.

Surprise, elle lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Tournez-vous, répéta-t-il.

— Mais le lacet...

— Ce n'est pas le lacet que j'ai envie de voir, dit-il. Regardez-moi.

Elle lui obéit à contrecœur et elle se retourna pour lui faire face, la tête baissée, tandis qu'elle s'efforçait de défaire le lacet de sa guimpe. Il l'examina attentivement du regard.

— Arrêtez ! ordonna-t-il. Tenez-vous droite.

Elle soupira et s'exécuta. Comme Arlian l'avait prévu, un objet doré glissa par le bas de son corsage desserré et le manche d'un stylet apparut.

— Levez les mains, déclara-t-il en quittant son lit de camp et en s'approchant d'elle, prêt à se servir de son brise-lames.

Elle lui obéit, délogeant ainsi un peu plus l'arme dissimulée. Arlian tendit la main, sortit le stylet de son fourreau et l'examina de près sans jamais quitter complètement son invitée des yeux.

La fine lame mesurait quinze à vingt centimètres et se terminait par une pointe aussi effilée qu'une aiguille. Le manche doré avait la forme approximative d'une goutte d'eau, et Passereau l'avait fixé juste au-dessus de son nombril, de façon à pouvoir le dégainer aisément lorsqu'elle était étendue sur le dos.

— Il faut bien que je puisse me défendre ! dit-elle.

— Sans doute, répondit Arlian. Peut-être que vous n'êtes qu'une simple fille de Pierre-Fendue, qui, par hasard, est parvenue à se procurer une robe si ouvragée et y a dissimulé une arme, mais qui, pourtant, a choisi de devenir une fille à soldats. Une jeune femme qui ressent le besoin d'employer de tels moyens pour se défendre, mais qui tente à tout prix de se frayer un chemin jusqu'à mon lit. Une jeune femme qui ne donne pas son véritable nom, une putain peu disposée à se dévêtir. Nous sommes de drôles de créatures, nous, les êtres humains, et il est en effet possible que vous soyez ce que vous prétendez être. (Il soupira et plaqua la pointe de son brise-lames sous son menton.) Toutefois, je crois qu'il est plus probable que vous soyez un assassin en herbe, qui espère toucher la prime que la Société du Dragon a mise sur ma tête, et acquérir une espérance de vie de mille ans. Je crois que vous avez cherché à gagner ma confiance afin de parvenir jusqu'à mon lit alors que j'étais désarmé. Vous auriez ainsi pu tirer cette lame et me l'enfoncer dans le cœur avant que j'aie le temps de réagir. Vous avez certainement entendu dire à quel point il était difficile de me prendre au dépourvu, comme plusieurs de vos prédécesseurs ont pu s'en rendre compte, et plutôt que de tenter de m'abattre pendant mon sommeil, vous avez espéré me débarrasser de mes soupçons et me rendre vulnérable à votre attaque.

— Je... jamais je ne...

Elle baissa les yeux sur la main qui tenait le brise-lames et tenta de reculer, mais elle entra en collision avec un fauteuil. Arlian s'avança, maintenant l'arme sur sa gorge.

— Et en plus, jeune fille, je vous suspecte d’avoir soudoyé le seigneur Rolinor, ce qui vous rend en partie responsable du défaut de bon sens dont il a fait preuve dans la caverne aujourd’hui, et qui aurait pu lui être fatal. Sans doute pensiez-vous qu’il existait une façon plus simple de vous procurer de l’élixir qu’en m’éliminant. Quand vous avez appris que Rolinor avait échoué dans sa tentative, et que, en outre, nous ne vous en laisserions plus l’occasion cette saison, vous avez finalement décidé de me tuer.

— Non ! hurla-t-elle. Je ne sais pas de quoi vous parlez !

Elle avait perdu son faux accent, bien qu’Arlian ait été incapable de situer sa véritable provenance.

— Comme je l’ai dit, ce n’est peut-être pas le cas. Mais il y a une façon simple de déterminer si vous êtes une menteuse, jeune fille. Au petit matin, nous quitterons ce campement et nous prendrons la route de Pierre-Fendue, où vous habitez, m’avez-vous affirmé. Nous devrions y être le soir suivant, si le temps se maintient. Nous aurons alors tout le loisir de rencontrer vos amis et votre famille, et si vous m’avez dit la vérité, vous retournerez auprès d’eux. Si vous n’êtes pas de Pierre-Fendue, nous devons alors nous rendre à l’évidence, cela signifiera que vous êtes un assassin. Mais si vous acceptez de coopérer, je saurai me montrer charitable – le seigneur Rolinor vous a sans doute expliqué que cela m’arrive parfois. Si vous nous forcez à vous traîner à Pierre-Fendue fers aux pieds et que personne là-bas ne vous reconnâit, j’ai bien peur que notre ressentiment nous commande de vous exécuter. Votre tête ornera alors la pique à l’arrière de mon chariot ; le crâne qui s’y trouve déjà a fait son temps.

Elle fondit en larmes. Tandis qu’elle sanglotait, la pointe du brise-lames s’enfonçait dans la peau de son cou au rythme des soubresauts de sa tête, y laissant une égratignure superficielle, mais Arlian maintint fermement le fer en place.

Il attendit, et elle finit par se maîtriser suffisamment pour pouvoir dire :

— Je vous en prie, ne me tuez pas, monseigneur ! S’il vous plaît, je ferai tout ce que vous me demanderez.

— Relatez-moi simplement la vérité, et nous verrons s’il est toujours nécessaire de vous abattre.

— Je ne viens pas de Pierre-Fendue, avoua-t-elle. Personne ne me connaît, là-bas. Mais je ne suis pas une meurtrière. Je le jure ! Je n’ai jamais assassiné qui que ce soit !

— J’étais censé être le premier, alors ?

— Pas au départ, répondit-elle. On ne m’a pas envoyée pour vous tuer, mais je... (Elle s’interrompt et déglutit, appuyant ce faisant la peau de sa gorge contre la lame d’Arlian.) Je ne voulais pas vous faire de mal, poursuivit-elle en levant désespérément les yeux vers lui.

— Dites-m’en davantage, demanda-t-il doucement. Racontez-moi toute l’histoire.

Elle déglutit une nouvelle fois et s’efforça de se ressaisir avant de dire :

— Je viens de Siribel. J’étais au marché de Sarkan-Mendoth quand j’ai entendu la nouvelle.

Arlian pinça les lèvres. Siribel était un village côtier que les dragons avaient détruit deux étés auparavant, lorsque les doyens avaient choisi de se ranger du côté du duc de Manfort dans sa lutte contre la Société du Dragon. L’épouse de Noir, Ruisseau, y était née. Elle pourrait donc confirmer la véracité de l’histoire de Passereau ou déterminer s’il s’agissait d’un mensonge, si cela se révélait nécessaire.

Passereau s’exprimait toutefois avec les intonations de ce patois côtier.

— Toute ma famille est morte, poursuivit-elle. Je n’avais personne pour m’aider, personne pour empêcher les marchands d’esclaves de m’emmener. Je me suis donc rendue auprès du seigneur Fracasse pour implorer sa protection. J’ai essayé de le piquer au vif, en affirmant qu’il était responsable de l’attaque de Siribel.

Arlian réprima un grognement moqueur.

— Fracasse n’a jamais été du genre à assumer ses responsabilités.

— Il m’a sauvée, malgré tout. Il m’a prise sous son aile, il m’a nourrie et engagée comme espionne. C’est lui qui m’a envoyée ici, pour que je vous observe et que je lui fasse parvenir l’itinéraire que vous aviez l’intention de suivre. Je n’ai pas réussi à attirer *votre* attention, j’ai donc séduit le seigneur Rolinor, et j’ai appris quels étaient vos plans grâce à lui. Ensuite, je les ai communiqués à l’un des messagers du seigneur Fracasse, mais ce soir, vous avez décidé de les modifier, et vous avez dit que nous allions retourner à Pierre-Fendue... Et j’avais des instructions si une telle éventualité venait à se produire. Ainsi qu’une robe et un poignard que dame Pulzéra m’avait confiés.

— Il y a donc une embuscade qui nous attend sur la route du nord...

— Je ne sais pas, ce n’est pas sûr.

— Mais vous n’avez aucune raison de penser que ce n’est pas le cas.

— Non. Je... On m'a donné une sorte de mot de passe. Si nous devons subir l'attaque de brigands, il fallait que j'en appelle au destin ainsi qu'aux dieux disparus, et on m'aurait épargnée.

Arlian hocha la tête.

— Et si nous avons remporté cette escarmouche, nous n'aurions jamais pensé qu'il s'agissait d'un message codé. Il y a donc une embuscade de prévue... Et quoi d'autre ? Quels sont vos liens avec le seigneur Rolinor ?

— Il... Je l'avais sous la main, monseigneur. Rien de plus. J'avais besoin de quelqu'un dans votre camp pour m'y faire rentrer. De plus, il est beau, il mange proprement, et il a son propre pavillon.

— Et la flasque de venin ?

— Je lui ai suggéré cette idée en me moquant de lui, monseigneur. Je lui ai affirmé que je pourrais trouver un acheteur.

— Pourquoi ? Le seigneur Fracasse a certainement tout ce qui lui faut.

— Si j'étais parvenue à me procurer du venin, monseigneur, je n'aurais plus eu besoin de retourner auprès du seigneur Fracasse – et je ne crois pas que ses maîtres soient très généreux avec lui, concernant leur élixir. Il m'a dit qu'il serait ravi si je pouvais lui en rapporter, et qu'il m'accorderait une généreuse récompense.

— Intéressant.

Pour la première fois, Arlian relâcha légèrement la pression sur son brise-lames. L'histoire de Passereau lui paraissait crédible, il était convaincu qu'elle lui avait raconté la vérité. Les membres de la Société du Dragon s'enorgueillissaient d'avoir accès au venin de dragon, mais, en réalité, il avait déjà entendu dire, de source sûre, que les dragons refusaient de fournir l'abominable fluide à leurs serviteurs.

Passereau disait donc la vérité. Il ne lui restait plus qu'à trouver la réponse à cette question : qu'allait-il pouvoir faire de ces informations ?

## 5

# LA DÉFENSE D'ÉTHINIOR

Au final, Arlian décida de ne rien entreprendre.

Il avait fait ligoter Passereau et il l'avait placée sous bonne garde, bien sûr. Il l'avait envoyée dans son propre chariot, sous la surveillance de Noir, mais il n'avait effectué aucun changement dans ses plans. Il n'avait rien dit de plus à Rolinor, et il avait résolu de ne rien faire à propos de l'embuscade. Après tout, il ignorait tout de l'importance des forces que le seigneur Fracasse avait pu engager dans ce piège. Même en reprenant à son compte l'avantage de l'effet de surprise, il n'était pas certain de sortir victorieux d'une confrontation avec son ennemi. Mieux valait laisser les hommes de Fracasse les fesses dans la neige et la boue, épuisant leurs rations et leur énergie, dans l'attente d'un adversaire qui ne viendrait jamais.

Quant à lui, il retournait à Manfort, aussi vite que possible. Si la Société du Dragon avait prévu de tendre un guet-apens à un détachement de plus de cent hommes en plein hiver, c'était signe que ses membres devenaient de plus en plus ambitieux, ou qu'ils étaient vraiment désespérés. Et dans un cas comme dans l'autre, Arlian souhaitait en parler au duc le plus tôt possible, afin d'avoir le temps de planifier la campagne de l'été suivant.

L'itinéraire le plus court pour retourner à Manfort n'était pas celui qu'Arlian et ses soldats avaient suivi à l'aller. Il s'agissait même, en fait, d'une route que le seigneur Obsidien n'avait jamais empruntée auparavant. Les locaux qui proposaient leurs services au campement lui avaient assuré que le meilleur moyen de rejoindre la cité était de prendre le chemin

forestier de Pierre-Fendue à Éthinior, puis la voie commerciale à destination de Garde-Ouest.

Une fois arrivé à Garde-Ouest, naturellement, Arlian connaissait parfaitement le trajet menant à Manfort ; il y possédait des biens immobiliers. Il n'avait aucune objection à suivre un chemin qui lui permettrait, dans une intention purement personnelle, de les inspecter.

Par conséquent, une fois le camp levé, il guida la grande colonne de chariots le long de la piste menant à Pierre-Fendue, où des femmes et des enfants rejoignirent leurs familles. D'autres quittèrent le convoi et décidèrent de se débrouiller par eux-mêmes. Comme l'expédition avait été prévue pour durer quelques semaines de plus, ils n'avaient pas vraiment besoin de se réapprovisionner, mais Arlian dépensa une partie de ce qui restait du contenu de son coffre-fort sur les marchés locaux, aussi bien pour maintenir le moral des troupes au plus haut que pour pourvoir aux besoins du voyage de retour.

La colonne passa la nuit à Pierre-Fendue, et, au matin, elle prit la direction du sud, suivant le chemin forestier qui menait à Éthinior.

Arlian estima qu'un cavalier seul aurait pu faire le trajet en trois ou quatre jours. Il en fallut près d'une quinzaine à sa petite armée avant de pouvoir fouler les anciens pavés de la place centrale d'Éthinior. Il fut tout d'abord très contraignant de maintenir Passereau en captivité, mais cela devint assez vite une habitude.

La nouvelle de sa présence et de sa qualité d'espionne à la solde de la Société du Dragon s'était progressivement répandue au sein de la troupe, et Arlian savait que ses hommes se demandaient ce qu'il avait l'intention de faire d'elle.

Il s'interrogeait lui-même à ce sujet. Lorsqu'ils atteignirent Éthinior, il n'avait toujours pas décidé de son sort.

Leur arrivée fut des plus intéressantes. Naturellement, le convoi fut repéré longtemps avant son entrée dans la bourgade. Il était impossible de se méprendre, il s'agissait bel et bien de soldats. Les lances et le reste de l'armement étaient tout à fait apparents, et bien trop nombreux pour une simple caravane ; et aucune caravane ordinaire n'aurait emprunté ce chemin forestier sans au moins haler du bois.

L'identité des soldats et leurs intentions étaient quant à elles nettement moins évidentes, et, visiblement, les trois minuscules hameaux qu'Arlian et



ses hommes avaient traversés n'avaient pas fait parvenir la nouvelle de leur identité jusqu'à Éthinior.

Les rues étaient par conséquent désertes et les volets solidement fermés lorsque les chariots dépassèrent l'ancienne tour de guet, à la lisière de la ville. Arlian était certain que des dizaines de paires d'yeux les observaient, mais il fut tout d'abord incapable de voir ou d'entendre la moindre âme qui vive à part ses propres troupes.

Mais la rumeur avait dû se propager rapidement : il s'agissait bien des armoiries et de la livrée du duc, de pointes de lances d'obsidienne, et ces soldats ne montraient aucun signe d'hostilité. Au deuxième étage des bâtisses, les volets s'entrebâillèrent, des visages curieux apparurent prudemment.

Puis les fenêtres des niveaux les plus élevés s'ouvrirent en grand, et les habitants de la cité s'y penchèrent, criant et faisant de grands gestes. Le temps que le convoi atteigne la place et que Noir fasse ralentir les chevaux, on leur réserva un accueil triomphal. Des foules s'amassèrent dans les rues transversales, des enfants se mirent à courir le long des chariots ; des chants et des acclamations retentirent sur leur passage.

Arlian ajusta son chapeau et son épée, puis il descendit de son véhicule et regarda autour de lui. Comme il s'y était attendu, un officiel surgit de la foule pour le recevoir – un homme potelé revêtu d'une cape de laine grise et d'un chapeau au bord relevé sur un côté, qui faisait de petits nuages de brume en respirant dans l'air froid.

Ils se saluèrent et se présentèrent. C'est ainsi que le seigneur Obsidien se retrouva à discuter logements avec Monifin, le seigneur-maire d'Éthinior. Les soldats en avaient assez de dormir dans des tentes et des chariots, et Arlian se renseigna pour savoir s'il était possible de trouver des chambres, ou du moins des lits, chez l'habitant et dans les auberges. Le seigneur Monifin se montra optimiste et affirma qu'il prendrait des dispositions.

Toutefois, Arlian comprit rapidement qu'il y avait un malentendu quant à la nature des nouveaux arrivants.

— Nous avons trois vieilles tours de pierre, vous n'avez qu'à y établir vos premiers chantiers, dit Monifin. Bien sûr, je sais que ce ne sera pas suffisant, mais j'ai cru comprendre que l'on pouvait installer les catapultes sur des toits ordinaires... Est-ce que vos hommes sont équipés pour ça ?

Arlian marqua un temps d'arrêt avant de répondre.

— Monseigneur, je crains que vous vous mépreniez. Nous ne sommes pas venus pour construire des catapultes. Nous sommes uniquement de passage, nous rentrons chez nous.

Monifin jeta un bref coup d'œil aux chariots, puis il se retourna vers Arlian.

— Mais, monseigneur, il est certainement...

Arlian leva la main.

— Monseigneur, dit-il, même si le duc envoie très certainement des troupes et du matériel pour fortifier les villes et les protéger des dragons, il est impossible d'entreprendre un tel travail en hiver, alors que la plupart des cités ont déjà suffisamment de mal à nourrir leurs propres habitants et qu'elles seraient incapables de subvenir aux besoins de plusieurs centaines de soldats. Non, il s'agit là d'un régiment de chasseurs de dragons – nous avons débarrassé les Terres des Hommes de trois repaires de ces créatures, cette saison, et en avons abattu neuf. C'est une tâche qui ne peut être accomplie sans risques qu'en hiver, lorsqu'il fait froid et que ces monstres sont assoupis. C'est la raison pour laquelle, contrairement aux autres armées du duc, nous sommes en campagne dans la neige.

Monifin cligna des yeux, surpris.

— Vous avez tué des dragons ? demanda-t-il.

— Un grand nombre d'entre eux, oui. Dernièrement, nous nous sommes débarrassés de quatre créatures qui avaient élu domicile sur la crête, à une vingtaine de kilomètres au-dessus de Pierre-Fendue. Toutefois, nous en avons terminé pour cette saison, et nous rentrons chez nous, à Manfort. Éthinior n'est pas notre destination, mais simplement une étape agréable sur notre trajet. Je vous présente mes sincères excuses, j'aurais dû vous en informer immédiatement ; je plaide la fatigue du voyage.

Monifin hésita, puis il dit :

— Et devons-nous nous attendre à...

Il marqua une pause. Arlian attendit poliment. Monifin reprit :

— Monseigneur, n'est-il donc pas des plus urgents de défendre Éthinior contre de probables représailles ?

Arlian cilla.

— Des représailles ? (Il jeta un coup d'œil à son chariot, où Noir était assis sur le siège du cocher et dans lequel, il le savait, Passereau était ligotée.) De la part de qui ?

— Des dragons qui ont survécu, pardi ! Ou de leurs sous-fifres humains.

— Les autres créatures sont toutes assoupies, monseigneur. À moins que le climat se réchauffe de façon vraiment inattendue, elles ne se réveilleront pas avant au moins une quinzaine de jours ; et ce sera probablement dans beaucoup plus de temps. Quant à leurs serviteurs... (Il réfléchit à la question avant de dire :) Même si je suppose qu'ils souhaitent faire payer à quelqu'un la perte de leurs maîtres, pourquoi voudraient-ils s'en prendre à Éthinior ? Ils préféreraient de loin vous embrigader plutôt que vous combattre.

— Nous savons ce qui se passe à l'est, monseigneur. La façon dont les bourgades environnantes sont rasées pour venger chaque tanière de dragons que vous rayez de la carte.

— N'accordez pas trop de foi aux récits des voyageurs, monseigneur. (Il soupira avant de poursuivre.) Nous discuterons de tout cela en détail un peu plus tard... Pour le moment, nous sommes fatigués et affamés !

— Bien sûr, bien sûr ! Mille excuses, monseigneur !

Monifin étendit chaleureusement les bras en signe de bienvenue, puis il se tourna vers ses concitoyens et en appela quelques-uns, demandant à certaines familles de bien vouloir héberger les hommes d'Arlian.

Une heure plus tard, on leur avait à tous assigné un logement. Noir et Arlian étaient, naturellement, les invités du seigneur-maire et de son épouse.

Il faudrait ensuite aborder la question de la prisonnière. Arlian y avait réfléchi tout au long du trajet depuis Pierre-Fendue, et, finalement, en arrivant en ville, il trouva la solution. Il n'avait aucun intérêt à la tuer, il était contre ses principes de la vendre à un marchand d'esclaves, et il doutait qu'elle puisse représenter la moindre menace pour le bien-être de qui que ce soit. S'il se contentait de la relâcher, en revanche, elle deviendrait vite la proie des marchands d'esclaves, et elle pourrait de nouveau tomber sous la domination de la Société du Dragon. Il fallait lui trouver un domicile, et Éthinior ne semblait pas être une ville moins bien qu'une autre.

S'il l'amenait dans son nouveau logis ligotée comme une prisonnière, cela n'augmenterait certainement pas ses chances d'y passer une vie décente. En conséquence, lorsque les chariots s'immobilisèrent, il ôta ses liens, après qu'elle lui eut fait la promesse qu'elle ne révélerait à personne ni son identité, ni la raison de sa présence. Il ne lui en dévoila pas plus sur

les projets qu'il avait pour elle, préférant d'abord observer sa conduite avant d'annoncer quoi que ce soit qu'il pourrait ensuite regretter.

Il ordonna également à ses hommes d'éviter de raconter l'histoire de Passereau. Et si quelqu'un s'en préoccupait, ils devaient simplement répondre qu'il s'agissait des affaires du seigneur Obsidien et non des siennes.

La deuxième soirée de leur séjour, on organisa un bal en leur honneur, même si les autochtones étaient très déçus qu'ils ne soient pas venus pour ériger des défenses contre les dragons. Les délais parurent extraordinairement courts aux yeux d'Arlian, mais il fut ravi d'y assister. Il ne s'était rendu qu'à un très petit nombre de réceptions mondaines, ces dernières années.

Il remarqua que la mode des masques qui s'était répandue à travers une bonne partie des Terres des Hommes était toujours considérée à Éthinior comme trop extrême pour les activités quotidiennes, mais parfaitement appropriée à ce genre de festivité : au moins la moitié de la vingtaine de personnes présentes sur la piste de danse avait le visage recouvert, d'une manière ou d'une autre. Ses hommes ne possédaient pas de masques, mais quelques-uns en improvisèrent à l'aide de mouchoirs ou de toques de garde.

À un moment, il se retrouva à danser avec Passereau, qui saisit cette occasion pour lui demander :

— Pour quelle raison m'avez-vous libérée ? Vous ne craignez pas que je m'enfue et que je retourne auprès du seigneur Fracasse ?

— Je me fie à votre bon sens pour que ça ne se produise pas, répondit-il.

Elle leva les yeux et le regarda fixement durant un long moment, tandis qu'ils suivaient la chorégraphie du tableau.

— Merci, finit-elle par lui dire.

Comme ils étaient sur le point de se séparer, elle chuchota :

— Ne vous fiez pas au seigneur Rolinor.

Il la suivit des yeux tandis qu'elle s'éloignait en dansant, mais une aristocrate locale réclama son attention pour le tableau suivant, et il renonça à la poursuivre.

Tard dans l'après-midi du troisième jour, alors qu'Arlian et Noir faisaient l'inventaire de leurs provisions en vue de leur départ pour Manfort, le seigneur Monifin s'approcha. Il portait le sceau de la ville au bout d'une chaîne, qui pendait autour de son cou, afin d'indiquer qu'il était

là pour des raisons officielles et non pour se contenter de faire la conversation.

— Je vous demande pardon, monseigneur, dit Monifin en saluant, mais il semblerait que vous soyez sur le départ...

— En effet, j'espère pouvoir vous quitter demain à l'aube, répondit Arlian.

Le maire le salua de nouveau.

— Ne pourrions-nous pas vous persuader de rester ? La population est si honorée de votre présence...

Arlian et Noir se consultèrent du regard.

— Est-ce toujours les dragons que vous craignez, ou la Société du Dragon ? demanda Arlian.

L'homme hésita, et Arlian crut déceler une légère rougeur sur son visage.

— Les deux, monseigneur. Même s'il n'y a aucune raison d'appréhender une vengeance ou des représailles, il leur est déjà arrivé à tous les deux de s'en prendre à des villes sans défense.

— C'est vrai. Et pourtant, quelques dizaines de soldats, même aussi courageux et émérites que ceux que j'ai l'honneur de commander, ne seraient probablement que d'une utilité limitée contre un dragon éveillé, et en vol. Nous les tuons dans leurs tanières pendant leur sommeil parce qu'il n'y a que dans ces conditions que nous pouvons être assurés de les vaincre. Si nous devons affronter en plein air un ennemi vigilant et furieux, même à l'aide de nos lances, nous aurions du mal à en réchapper, sans parler d'en venir à bout. Et malgré tout cela, monseigneur, je doute que ces créatures attaquent une ville aussi importante que celle-ci : ils se méfieraient d'éventuels pièges et du nombre important de leurs ennemis.

— Seigneur Obsidien, l'été dernier, Sellas-aux-Chutes a été réduite en cendres. Éthinior n'est pas beaucoup plus grande que Sellas...

— Éthinior est principalement bâtie en pierre, alors que Sellas était essentiellement construite à l'aide de ce bois sombre et raffiné, qui brûle si bien lorsqu'il est atteint par du venin enflammé. Non, vraiment, je ne pense pas qu'il s'agisse d'une cible envisageable pour les dragons – mais il m'est déjà arrivé de me tromper, et c'est sans parler de la Société du Dragon. (Il jeta un coup d'œil à Noir.) Nous devons retourner à Manfort, mon intendant et moi, mais je vais voir si ça intéresserait certains de mes soldats de rester ici pour vous montrer la meilleure façon de vous défendre et entraîner vos

hommes au combat. Nous ne disposons pas du matériel nécessaire à la construction des catapultes, ni les anciennes en bois, ni les nouvelles en fer, qui résistent mieux au feu et que nous utilisons à présent. Et il n'y a avec nous personne qui soit spécialisé dans leur confection ou leur maniement. Mais nous allons au moins vous laisser quelques-unes de nos lames d'obsidienne, vous disposerez ainsi d'armes capables de transpercer la peau des dragons.

— Je vous *remercie*, monseigneur.

Monifin le salua une nouvelle fois, puis il se retira.

Arlian le suivit du regard, puis il se tourna vers Noir.

— Qu'en penses-tu ?

— Il me semble que tu as pris une excellente décision, répondit Noir. Si la population d'Éthinior sent qu'elle peut compter sur toi, elle ne tentera pas de retourner sa veste si le seigneur Hardior ou un autre arrive avec un ultimatum. Nous n'aurons certainement pas besoin d'hommes ni d'obsidienne, à Manfort.

— Tu crois donc que certains vont se porter volontaires ?

— Oh, sûrement ! Ce sont des héros, ici ! Et la route est longue et ennuyeuse, jusqu'à Manfort. Je ne serais pas surpris s'ils se portaient *tous* volontaires !

— Voilà qui serait embarrassant, dit Arlian en esquissant un sourire.

— Au contraire. Nous voyagerions plus vite seuls, et la fortification d'Éthinior est une tâche qui vaut la peine et qui occuperait les hommes pendant l'été. Je crois bien que le duc louerait ton initiative et ton efficacité si tu laissais toute la compagnie ici. Et tu pourrais la retrouver à l'automne, avant de regagner les montagnes.

Arlian acquiesça d'un air songeur.

— Ils peuvent construire des catapultes, déclara-t-il. Ils ont le bois, le fer et le cordage nécessaires, ici. Toutefois, les pointes de lances en obsidienne...

— Tu devrais peut-être envoyer un messenger au mont Fuligineux, afin d'en faire parvenir un chargement jusqu'ici.

— Excellente idée ! (Il jeta un coup d'œil aux paquets de provisions que Noir et lui étaient en train de comptabiliser, et il ajouta :) Je vais voir avec Preste-Main. Toi, va trouver Surineur. Nous allons faire savoir que nous recherchons des volontaires pour passer l'été à Éthinior.

## 6

### UN TRAJET FASTIDIEUX

Durant la période de confusion qui régna lorsque l'on demanda à chacun des soldats s'il préférerait rester ou rentrer à Manfort, les hommes eurent le temps de s'entretenir avec leurs camarades et de s'assurer qu'ils faisaient le bon choix. Le départ d'Arlian fut retardé d'une pleine journée – et, au final, la quasi-totalité de la troupe se porta volontaire pour rester, du moins pour un temps. Plusieurs hommes avaient hésité, ou avaient tout d'abord décidé de rentrer, mais ils suivirent finalement l'influence de la majorité. Même les sorciers, à la surprise d'Arlian, choisirent de demeurer à Éthinior – autant pour éviter le stress du voyage que pour toute autre raison, puisqu'ils étaient tous les trois relativement âgés.

Naturellement, sachant que leur campagne allait être longue et périlleuse, Arlian avait délibérément engagé des soldats qui n'avaient que peu d'attaches : aucun d'eux n'était attendu par une femme ou un enfant à Manfort.

Et quand bien même, ils n'y passeraient pas tous l'été. La compagnie fut divisée en deux groupes, un qui resterait pour une période indéterminée, sous les ordres de Surineur, et un autre, dirigé par Preste-Main, qui s'attarderait jusqu'aux beaux jours, afin de participer à l'élaboration des défenses d'Éthinior avant de rentrer à Manfort. Tous les hommes semblèrent heureux de rejoindre l'un ou l'autre des groupes. Même ceux qui avaient de la famille à la capitale ne paraissaient pas particulièrement pressés.

Le seigneur Rolinor faisait figure d'exception ; il choisit de poursuivre directement jusqu'à Manfort.

— Je ne sais pas si je lui aurais *permis* de rester, s'il en avait manifesté l'intention, fit remarquer Arlian en s'asseyant avec Noir dans sa chambre, chez le maire, au cours de leur quatrième et dernière soirée à Éthinior, pour passer en revue les préparatifs restants. Je n'ai pas envie qu'il conspire avec Passereau, ni qu'il se mette à la recherche d'une source de venin.

— Je ne crois pas qu'il ait jamais été nécessaire de s'inquiéter à ce sujet, répondit Noir. Il peut être reçu comme un héros n'importe où, avec son titre et son accoutrement. Et il a hâte de rentrer à la citadelle, où il pourra flagorner encore un peu plus monsieur le duc.

Arlian fit la moue. Il abandonna ce sujet de conversation et entreprit de charger un messager de porter ses instructions jusqu'au mont Fuligineux.

Une fois cette tâche accomplie, il s'entretint avec le seigneur-maire.

— Monseigneur, dit-il, il y a avec nous une femme qui se fait appeler Passereau et dont le domicile a été détruit par les dragons. Vous me rendriez un immense service si vous pouviez lui trouver un logement ici, à Éthinior.

— Bien sûr, répondit Monifin.

Et l'avenir de Passereau fut assuré.

Il ne lui restait plus qu'à l'en informer. Il la trouva en train de bavarder joyeusement avec quelques femmes qu'elle avait rencontrées au bal. Il l'appela et lui expliqua qu'elle était libre et qu'il la laissait à Éthinior.

Elle demeura silencieuse un moment, puis elle demanda :

— Vous leur avez dit que j'étais une espionne ?

— Je n'en ai pas vu l'utilité, répondit-il. J'ai plutôt fait en sorte qu'ils vous réservent un bon accueil, pour que vous ne soyez plus tentée d'aider le seigneur Fracasse. J'imagine que la plupart de mes hommes le savent, mais je leur ai demandé de ne pas y faire allusion en présence d'habitants de la ville.

— Je suppose que vos soldats vont me surveiller, pour s'assurer que je me conduis bien.

— C'est en effet probable. Mais est-ce si grave que ça ?

— Non. (Elle tendit les deux mains, le prenant au dépourvu, et elle attira son visage vers le sien pour l'embrasser sur la joue.) Une fois encore, monseigneur, je vous remercie.

Puis elle le libéra, et ils se séparèrent.



Le matin suivant, trois hommes et un seul chariot poursuivirent leur chemin sur la route commerciale qui menait à Garde-Ouest. Jusqu'à présent, Rolinor avait chevauché en compagnie des lieutenants, mais Arlian avait affecté Preste-Main et Surineur au commandement de la garnison temporaire d'Éthinior. Les effets de Rolinor avaient donc été transférés dans le véhicule d'Arlian.

Ils s'éloignèrent de la place centrale sous les acclamations et les adieux, mais lorsqu'ils franchirent l'ancienne tour de guet qui marquait la limite symbolique de la ville, il ne régna plus que le bruit provoqué par le chariot, les chevaux et le vent. L'atmosphère était particulièrement fraîche, et l'humidité transperçait leurs capes, annihilant les derniers effets bénéfiques de l'âtre du maire. Pendant un long moment, ils roulèrent en silence, recroquevillés sur leurs sièges.

Toutefois, alors que Noir guidait le véhicule et que les autres se trouvaient derrière le banc du cocher, Rolinor se pencha sur le côté et vit, derrière lui, les contours d'Éthinior s'estomper dans la brume. Puis il se redressa sur son siège et demanda :

— Ainsi, seigneur Obsidien, j'ai cru comprendre que vos ancêtres étaient originaires de Noires-Eaux ?

Arlian sursauta, surpris, et il se retourna pour regarder le jeune homme.

— Pas du tout, répondit-il. Ma famille vivait sur le mont Fuligineux, où se trouvent désormais les ateliers d'obsidienne.

— Mais elle ne faisait pas partie des familles les plus éminentes du mont Fuligineux ! Je vous ai entendu dire que vous veniez de là-bas, mais je pensais qu'il s'agissait simplement d'un prétexte pour justifier votre surnom.

Arlian se retourna de nouveau.

— Non. Ma famille n'était pas « éminente ». Je suis né à Obsidien, sur le mont Fuligineux, et je tiens mon nom de mes origines.

— Et vous n'avez aucun ancêtre parmi la noblesse de Noires-Eaux ?

— Aucun.

— Alors, vos aïeux ont sans doute servi les ducs de Manfort avec une qualité remarquable...

La détermination dont Rolinor faisait preuve pour trouver une trace de sang noble en lui commençait à l'agacer, même s'il était probable qu'il s'agisse d'une sorte de compliment.

— Non, mes aïeux n'ont jamais mis les pieds à Manfort.

— Mais, le Vieux Palais vous appartenait...

— Je l'ai acheté au duc.

— Et vous êtes propriétaire de la Maison grise.

— Le seigneur Enziette me l'a léguée lors d'un accès de perversité temporaire.

— Je suis sûr que c'était plus que ça ! Il a certainement dû reconnaître une étincelle en vous.

— Il a vu que j'étais aussi têtu et maudit que lui.

Il s'abstint de faire allusion au fait qu'Enziette considérait plus cet héritage comme un fardeau qu'une récompense. Il doutait que Rolinor puisse le comprendre.

— Mais vous étiez déjà un grand seigneur avant la mort d'Enziette, n'est-ce pas ?

— J'étais riche, bien entendu.

— Grâce à vos exploitations familiales ?

— Grâce au commerce avec l'Arithei.

— Vous avez bien dû commencer par quelque chose...

— J'ai volé un tonnelet d'or à un homme du nom de Kourouvain.

— Volé ?

Rolinor sembla choqué.

— Tout à fait. Sa putain préférée m'avait expliqué où le trouver. Elle faisait partie de celles qui m'ont appris les bonnes manières. J'étais un esclave en fuite, et les pensionnaires d'un lupanar m'ont pris sous leur aile. (Il jeta un coup d'œil à Rolinor.) N'avez-vous donc jamais entendu cette histoire ? Je croyais qu'il s'agissait d'une rumeur assez répandue...

— Je... Il y a énormément de rumeurs, monseigneur. Mais la plupart d'entre elles ne sont que des mensonges.

— Ne soyez jamais trop prompt à considérer ce qui est peu probable comme un racontar. Le destin peut nous jouer de sacrés tours, et une grande partie des choses les moins vraisemblables sont absolument véridiques.

— Alors... Est-il vrai que vous avez fait le serment d'exterminer les dragons ?

— Oui.

— Mais si votre famille n'avait aucun domaine... pourquoi ?

Arlian cilla.

— Pardon ?

— J'ai entendu dire que ces créatures avaient réduit en cendres la propriété de votre famille et que vous aviez pris ce qui restait de la fortune de vos ancêtres pour la faire fructifier afin d'avoir les moyens de venger cette perte. Mais s'il n'y avait aucun domaine...

— C'est vrai, les dragons ont tué les miens, et ce fut suffisant pour alimenter la haine que j'éprouve envers eux. Notre « domaine » consistait en une modeste bâtisse dans un village de montagne. J'étais caché dans les celliers quand ces monstres ont incendié le village et massacré ses habitants. Des pillards qui prospectaient dans les ruines m'ont vendu comme esclave. Je me suis échappé et j'ai cherché à assouvir ma vengeance.

— Et vous avez juré de tuer *tous* les dragons ?

— Oui.

— Mais ils n'ont pas tous participé à l'attaque de votre hameau...

— Ils n'étaient que trois. Les autres ont tué suffisamment d'innocents ailleurs.

— Mais comment le savez-vous ?

— Pardon ?

— Eh bien, les dragons ne sont certainement pas tous les mêmes. Comment pouvez-vous être certain qu'ils soient tous des tueurs ? Peut-être que ce ne sont que quelques individus malfaisants qui sont responsables de toutes les attaques.

— Non. Tous sont des monstres.

— Mais comment pouvez-vous en être si sûr ? Ils naissent dans des cœurs humains, et ces cœurs humains ne sont pas tous les mêmes.

Arlian soupira.

— Les hommes ne sont pas des dragons, dit-il.

— Même si c'est vrai, ne prétendez pas que tous les dragons se comportent de la même façon !

— Non. Il y a des différences entre ces créatures, comme entre les hommes – même si, pourrait-on dire, cette variation n'a pas la même *amplitude*.

— Sans doute... Ou peut-être ne s'agit-il que d'individus, comme nous, offrant un large éventail de personnalités. Si ça se trouve, il y a des dragons tapis sous terre qui sont aussi bienfaisants et bienveillants qu'on pourrait le souhaiter.

— Ça me paraît très peu probable.

— Mais si c'était le cas ? N'avez-vous pas fait le serment d'exterminer l'intégralité de leur espèce ?

— Si, reconnut Arlian.

— Et pendant quatorze ans, vous avez traqué ces créatures et vous les avez exterminées, sans même savoir si elles étaient d'impitoyables meurtrières ou pas.

— Ah, mais voilà où vous faites erreur, dit Arlian. (Il désigna un petit coffre verrouillé, à l'intérieur du chariot.) Vous oubliez que le seul moyen que nous ayons de localiser les tanières des dragons, c'est de suivre les descriptions et les indications qui figurent dans les vieux comptes-rendus que le seigneur Flétrissure et la Société du Dragon ont dressés. Pendant plus de six cents ans, l'organisation a consigné chaque rapport, chaque témoignage, et le seigneur Flétrissure a rassemblé, organisé et préservé chacune de ces notes. Ce sont ces comptes-rendus dont nous nous servons pour trouver leurs cavernes, et pour *chacun* de ces témoignages et de ces rapports, il s'agit de dragons qui s'en sont pris à des communautés d'humains et qui ont massacré des dizaines, voire des centaines d'innocents. Tous les dragons que nous avons *découverts* étaient des tueurs, c'est incontestable. S'il existe des dragons innocents, nous n'avons aucun moyen de le savoir, et aucun moyen de les repérer. Et, franchement, monseigneur, je doute qu'il puisse en exister. Je crois qu'il est inhérent à la nature de ces créatures de se distraire de temps à autre en massacrant des gens. Et c'est certainement ce qu'elles ont fait durant chacun de ces quatorze derniers étés, et, au final, ce sont des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants qui ont trouvé la mort.

— C'est vous qui leur avez déclaré la guerre ! Vous avez abattu leurs semblables pendant leur sommeil ! Comment pouvaient-ils ne pas réagir ?

— Mais ils ne s'en prennent pas à Manfort, ni aux villes que j'ai fortifiées. Ils choisissent invariablement des villages sans défense, où ils peuvent librement perpétrer leurs massacres. Ils ne tuent pas dans une intention stratégique ou tactique, mais uniquement parce qu'ils prennent plaisir à infliger la souffrance et la mort.

— Ou peut-être simplement parce qu'ils ont faim, monseigneur...

Arlian secoua la tête.

— Ils ne se repaissent pas de chair humaine, monseigneur.

Rolinor en fut surpris.

— Vraiment ?

— Oui. Les quelques comptes-rendus concernant des corps à demi dévorés concernaient en fait des cadavres en partie dissous par le venin. Ces créatures sont purement magiques, et elles n'ont besoin d'aucune nourriture physique. Elles tuent parce que tel est le choix qu'elles ont fait, parce qu'elles y prennent du plaisir.

— Sans doute peut-on alors tenter de les convaincre de ne pas le faire !

— C'est également ce que pensait le seigneur Enziette. Durant des siècles, il a réussi à les tenir grâce à un marché, qui les empêchait de nuire aux humains – et, pourtant, de temps à autre, tous les dix ou vingt ans, ils anéantissaient un village. Ils ne pouvaient tout simplement pas résister à la tentation. À mes yeux, ils représentent un mal qui mérite d'être anéanti.

— S'ils étaient *tous* les mêmes, sans doute.

— Tous ceux qui ont été aperçus étaient comme ça.

— Mais il en existe peut-être que nous n'avons jamais vus, profondément enfouis sous terre, et qui parviennent à ne pas céder à ce penchant !

— Et si c'est le cas, nous ne les trouverons jamais. Par conséquent, nous ne leur ferons jamais de mal.

— Et pourtant, vous ne permettez à personne de devenir cœur de dragon.

— Ah ! Je commençais à me demander pourquoi vous aviez décidé de défendre nos vieux ennemis. Vous aimeriez pouvoir vivre un millier d'années, puis, à votre mort, donner naissance à une créature bienveillante plutôt qu'à une abomination...

— Eh bien... certes.

Arlian secoua la tête.

— Je ne crois pas en vos dragons bienfaisants. Tout ce qu'ils ont montré jusqu'à présent n'est que destruction, douleur et mal absolu. Je pense qu'il s'agit là de leur véritable nature.

— Je n'en suis pas persuadé, monseigneur.

— Peu importe.

— Les dragons ont chassé l'ancienne magie brute, les mages, les démons et les monstres des Terres des Hommes. Il s'agissait là d'un acte bienfaisant, non ?

— D'abord, si ça s'est effectivement produit, c'était il y a des milliers et des milliers d'années, et tout ce que nous en savons est probablement trop confus pour ressembler un tant soit peu à la réalité. Je note que vous

attribuez cela aux dragons, comme, j'imagine, vos parents vous l'ont enseigné, alors que mes propres parents m'ont dit que c'étaient les dieux qui avaient repoussé le chaos avant de disparaître. Ensuite, si ces créatures en sont effectivement responsables, je suppose qu'elles l'ont fait pour se débarrasser de toute opposition à leurs règles, et non par un quelconque altruisme.

— L'humanité en a néanmoins profité.

— Si ça s'est réellement produit, certes, c'est incontestable – il règne dans les pays qui se trouvent au-delà de la frontière un épouvantable chaos, et nous pouvons nous estimer heureux d'être originaires des Terres des Hommes plutôt que d'être des esclaves du Tirikindaro ou des membres d'un clan arithéen tremblant de peur derrière des protections de fer et d'argent. Mais je ne pense guère que cet argument puisse suffisamment peser dans la balance face à la nature maléfique des dragons.

Rolinor ne trouva rien à répondre, et Arlian s'empara de cette occasion pour aller s'asseoir sur le banc du cocher, auprès de Noir. Il demanda à ce dernier des nouvelles du trajet et du temps. Il n'y avait que deux places sur ce siège, Rolinor se retrouva donc tout seul.

Cette nuit-là, ils établirent leur campement sur le bord de la route, et Rolinor fatigua Arlian avec de nouvelles explications sur la façon dont l'humanité pourrait tirer avantage de la présence des dragons, et des suggestions sur la manière dont le duc devrait choisir les membres de sa cour : plus judicieusement, en portant davantage d'attention à leur lignée et moins à leurs discours enjôleurs. Arlian prétextait le surmenage, et il se retira relativement tôt.

Le jour suivant, ce ne fut pas mieux, mais il était impossible de trouver un refuge dans l'espace exigu de l'unique chariot. Alors qu'ils étaient condamnés à voyager ensemble, Arlian se lassa rapidement de la compagnie de Rolinor. Au troisième jour de leur périple, il regretta amèrement de ne pas avoir prévu un second véhicule, ce qui lui aurait permis d'échapper à ces conversations. Lorsqu'ils atteignirent Garde-Ouest, près d'un mois plus tard, la neige avait disparu au profit d'un climat printanier, et, envahi par un ennui profond, Arlian abandonna l'idée de surveiller le jeune homme et d'anticiper de sa part une nouvelle tentative de se procurer du venin de dragon.

Il tenta de se convaincre que, puisque Rolinor s'était bien conduit durant le trajet et qu'il n'avait montré aucun intérêt suspect envers le venin

de dragon, il avait fourni la preuve qu'il était possible de lui faire confiance et qu'il n'était pas nécessaire de le surveiller. En réalité, Arlian ne supportait vraiment plus son arrogance, ses théories utopiques sur la nature des dragons, ni son obsession pour les menus détails généalogiques et les intrigues de cour. Il ne souhaitait qu'une chose, se débarrasser du jeune homme.

Par conséquent, lorsqu'ils passèrent devant les rangées de catapultes de bois de Garde-Ouest sous une bruine glaciale, il déclara :

— Il faut que je m'arrête dans l'une de mes auberges, monseigneur, pour en inspecter les comptes, et je ne voudrais pas vous retarder. Pourquoi ne partiriez-vous pas devant pour faire savoir à monsieur le duc que nous arrivons ? Vous pourriez également l'informer du fait que nous avons laissé les hommes à Éthinior. Nous n'avons pas de cheval à vous proposer, mais il est assez facile de parcourir le chemin à pied, d'autant que la pluie a fait fondre la neige et la glace de la route.

— Je serais enchanté de pouvoir vous rendre ce service, monseigneur, lui répondit Rolinor en le saluant.

Il semblait véritablement ravi, et Arlian se demanda si le jeune homme en avait autant assez de lui que l'inverse.

Lorsque Noir immobilisa le chariot, Rolinor se trouvait à l'arrière, rassemblant ses effets. Peu après, Arlian l'aidait à descendre du véhicule et à récupérer ses bagages. Puis, après avoir fait ses adieux, le jeune noble s'éloigna vers l'est sans se soucier de la fine pluie.

Arlian le suivit du regard, puis il bredouilla à Noir :

— Je n'ai jamais été aussi content de voir quelqu'un partir !

— Même si, en temps normal, je n'aurais certainement pas recherché sa compagnie, je crois qu'il t'exaspère plus que moi, lui fit remarquer Noir tandis qu'ils se dirigeaient tous deux, le dos voûté pour se protéger du froid et de l'humidité, vers *La Nouvelle Auberge*, qui portait désormais très mal son nom.

À Éthinior, Arlian avait acheté un nouveau plumet pour son chapeau, mais, étant donné le temps épouvantable, il l'avait ôté avant d'arriver et l'avait laissé dans le chariot pour éviter de l'abîmer. Sans son panache et emmitouflé dans sa cape, il était, comme son compagnon, revêtu de noir de la tête aux pieds.

— Quand il n'essayait pas de me convaincre d'épargner quelques dragons, il ne me parlait que des ridicules jeux de pouvoir à Manfort !

protesta Arlian. Il n'y a rien de plus ennuyeux !

— Ah, il est obsédé, dit Noir, tout comme toi. Et le seul problème entre vous, c'est que vous êtes obnubilés par des sujets différents.

— Si c'est vrai et qu'une obsession non partagée est forcément aussi ennuyeuse pour toi qu'elle l'est pour moi, comment fais-tu pour nous supporter, l'un et l'autre ?

— Oh, c'est facile ! Je n'ai aucune obsession, mais les deux vôtres m'intéressent beaucoup. Et, surtout, il faut dire que je n'écoute pas, la plupart du temps. J'ai appris à donner l'impression de prêter poliment l'oreille alors qu'en réalité j'essaie de me souvenir de ce que j'ai mangé au dîner de la veille, de ce que Ruisseau m'a dit pendant notre nuit de noces ou d'un sujet qui n'a rien à voir.

— Tu es *toujours* à l'écoute, lui fit remarquer Arlian. Tu te rappelles chaque parole prononcée dans un rayon de cent mètres autour de toi, je te jure !

— *J'entends* chacun de ces mots, et je me souviens de ceux qui me paraissent importants, mais je n'*écoute* pas vraiment. C'est une technique très utile.

— Il va falloir que tu me l'enseignes, un jour !

— Peut-être... quand tu auras pris suffisamment de recul par rapport à tes propres obsessions pour pouvoir l'apprendre.

Ils atteignirent bientôt la porte de l'auberge. Noir l'ouvrit, et lorsque Arlian la franchit, il était de nouveau concentré sur ses affaires, heureux à l'idée de pouvoir se réchauffer et de dormir au sec, pour une fois.



## UN RETOUR DISCUTABLE

Ils arrivèrent à Manfort le lendemain, en fin de matinée, et ils franchirent les portes de la ville sans éveiller l'attention. Arlian remarqua que les catapultes aux armatures de fer qui ornaient les remparts de la cité étaient encadrées par des équipes au complet et qu'elles étaient déjà armées de projectiles à pointe d'obsidienne malgré un temps encore relativement frais.

Le chariot remonta les rues pavées détrempées en direction de la ville haute, où les nobles de la cité avaient fait bâtir leurs manoirs et leurs palais. Le soleil commençait à se montrer entre des nuages de plus en plus rares, presque juste au-dessus de leurs têtes, lorsque Noir et Arlian s'arrêtèrent devant l'entrée de la Maison grise.

La plupart des demeures des seigneurs et des dames de Manfort étaient de somptueux édifices de bois, de pierre, de verre et de plâtre, avec de larges fenêtres et des pelouses soignées. Toutefois, la Maison grise avait été érigée huit cents ans auparavant, à l'époque des guerres Draconiques, et elle ressemblait plus à une forteresse qu'à un palais. Elle comptait peu de croisées, et celles-ci étaient étroites. Ses cours et ses patios étaient entièrement pavés de pierres grises. Toutes ses façades étaient en pierres noircies ou en lourdes tuiles sombres. Le bois, le chaume et la verdure s'étaient révélés trop inflammables lorsqu'un dragon crachait ses flammes sur la ville. La Maison grise en était donc dépourvue. Même les portes extérieures étaient gainées de métal.

Arlian n'aurait pas choisi un bâtiment si inhospitalier pour y élire domicile, mais il en avait hérité du défunt seigneur Enziette – son ennemi juré, qui lui avait néanmoins légué l'ensemble de ses biens matériels, estimant apparemment que son adversaire pourrait en faire meilleur usage que n'importe lequel de ses alliés lui ayant survécu.

Lorsqu'il s'était rendu pour la première fois à Manfort sous l'apparence du riche seigneur Obsidien, Arlian avait mis un point d'honneur à acquérir la demeure la plus ostentatoire possible. Il avait donc vécu un certain temps au Vieux Palais, l'ancienne résidence des ducs de Manfort, mais un incendie avait dévasté les lieux, et la Maison grise était la seule bâtisse qui lui restait au cœur de la cité. Il avait passé si peu de temps dans cette ville qu'il n'avait pas vu de raison de la remplacer par une demeure plus avenante.

Arlian descendit lui-même du chariot, et Noir en fit autant, de l'autre côté. Ils se dirigèrent tous les deux vers l'entrée, mais Arlian dut attendre que son intendant trouve la bonne clé et déverrouille l'intimidant portail de fer.

Arlian regarda autour de lui, perplexe.

— J'avais pensé qu'il y aurait un garde, ici, dit-il.

La serrure émit un déclic, et Noir leva les yeux.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Pour faire savoir au duc que nous étions de retour. Rolinor a dû le prévenir de notre arrivée ; je m'étais plus ou moins imaginé qu'une escorte nous attendrait aux portes de la ville pour nous conduire directement à la citadelle.

Arlian pénétra dans la cour tandis que Noir lui tenait le portail.

— Pour quelle raison le duc aurait-il dû se montrer si empressé ?

— Je pensais qu'il aurait eu hâte d'apprendre les dernières nouvelles concernant notre campagne.

— Il a sans aucun doute *déjà* pris connaissance de ces informations, lui fit remarquer Noir. Rolinor a la langue bien pendue !

— Tu n'as pas tort, concéda Arlian. Tout de même, je suis le seigneur de guerre du duc, et je croyais que mon retour aurait inspiré un peu plus de solennité.

— Et je suis sûr que tu vas avoir ta cérémonie... Mais sans doute un peu plus tard.

Ils avaient rejoint la porte de la maison, et Noir en avait trouvé la clé, mais avant qu'il puisse l'introduire dans la serrure, le battant s'ouvrit brusquement vers l'intérieur.

Une silhouette mince à la chevelure blanche et revêtue de la livrée noir et blanc d'Obsidien se tenait là, exécutant un profond salut.

— Heureux de vous revoir, monseigneur, dit-il.

— Merci, Ferrézine, répondit Arlian en ôtant son chapeau. Ça fait du bien de rentrer.

Ferrézine hésita, puis il cligna des yeux.

— Ah, seigneur Obsidien, dit-il. Vous savez, l'espace d'un instant, je vous ai pris pour le seigneur Enziette !

Arlian se figea et regarda fixement le vieil homme.

— Enziette est mort, finit-il par lui répondre. Mort depuis quoi... seize ans ? Dix-sept ?

— Bien sûr, monseigneur, bien sûr. Je le sais bien. Mais j'ai été son intendant pendant vingt ans, et, avant ça, son esclave durant quarante, comme ma mère avant moi. Et, tout au long de ces soixante années, le seigneur Enziette n'avait pas pris une ride. En outre, je ne l'ai pas vu mourir, et je n'ai pas vu sa dépouille non plus. Je suis bien conscient qu'il a péri il y a bien longtemps dans une caverne de la Désolation, comme il me l'a appris lui-même par la sorcellerie, et comme Noir et vous me l'avez confirmé, mais mon cœur n'en est pas encore convaincu, et je m'attends parfois à l'apercevoir au détour d'un couloir, ou franchissant le portail d'entrée.

— Il est mort, répondit Arlian d'un ton brusque.

Ferrézine le salua de nouveau, mais il demeura silencieux. Arlian regarda le chambellan, ses cheveux blancs comme neige et son visage anguleux, et il se demanda s'il n'était pas temps de le mettre à la retraite, de lui payer une pension, de lui trouver un endroit calme où vivre et un peu de famille pour prendre soin de lui. Selon ses propres estimations, comme il venait de l'indiquer, Ferrézine avait plus de soixante-quinze ans, et il ne bénéficiait d'aucun des avantages que la sorcellerie ou le venin de dragon auraient pu lui procurer. On ne pouvait tout de même pas le laisser travailler indéfiniment, jusqu'à ce qu'il tombe raide mort !

Arlian se demanda pourquoi la lubie de ce vieil imbécile l'avait à ce point touché. Enziette et lui étaient tous les deux de grands hommes bien bâtis, à la chevelure sombre, avec une cicatrice sur la joue droite, et ils

s'habillaient généralement en noir. Finalement, il n'était pas si insensé que cela de les confondre.

Mais Enziette avait choisi d'orner ses tenues d'or, tandis qu'Arlian avait opté pour le blanc. Enziette ne portait pas la barbe et avait le visage sérieusement marqué, alors que la cicatrice d'Arlian n'était qu'une simple entaille rougeâtre et que sa barbe était soigneusement taillée. N'importe qui aurait pu le remarquer d'un simple coup d'œil. Même sans le panache blanc à son chapeau, la différence était flagrante.

Sans doute la vue de Ferrézine baissait-elle. Oui, il était vraiment temps de songer à la retraite.

— Est-ce que ma femme est là ? demanda Noir, interrompant Arlian dans ses pensées – et lui rappelant une autre différence notable entre Enziette et lui : Enziette n'avait jamais eu de compagnon ressemblant un tant soit peu à Noir.

— Il me semble, monsieur, répondit Ferrézine en débarrassant Arlian de sa cape. Dois-je faire vider le chariot ?

— S'il vous plaît, répondit Arlian. Nous allons rester un certain temps. Du moins, je l'espère.

Ferrézine le salua et s'engagea dans un couloir aux murs de pierre qui menait de l'entrée aux cuisines, tâchant du mieux qu'il le put de trouver un ou deux valets. Il portait la cape d'Arlian sur un bras ; il en avait manifestement oublié la présence, puisqu'il passa devant l'entrée du vestiaire sans s'y arrêter.

Cet homme aurait dû prendre sa retraite il y a bien longtemps, Arlian n'en avait plus le moindre doute. Sa confusion passagère entre ses deux maîtres n'avait été qu'un signe supplémentaire de son âge avancé.

C'était tout aussi bien qu'Arlian soit enfin rentré, et qu'il ne soit pas resté loin de chez lui plus longtemps. Quatre ou cinq ans d'absence, c'était bien trop long.

Lorsque Ferrézine eut disparu de leur champ de vision, Noir et Arlian se dirigèrent vers le petit salon. Une fois dans la pièce, Arlian s'immobilisa et regarda autour de lui afin de se réhabituer à son environnement. Après tout ce temps passé au loin, la pièce ne lui semblait plus aussi familière qu'il l'aurait souhaité. Quelqu'un y avait fait des aménagements pendant qu'il n'était pas là. Le petit meuble près de la porte avait disparu, les rideaux avaient été remplacés, et il ne reconnut pas le siège orné de dorures qui se trouvait désormais dans l'un des angles du salon.

Cela faisait des années qu'il n'était pas revenu, et la maison n'était pas restée inhabitée.

Derrière lui, il entendit Ferrézine donner ses consignes, puis des bruits de pas qui s'éloignaient rapidement. Quelque part, une porte claqua.

— Ruisseau ! appela Noir en pénétrant à grands pas dans la galerie. Je suis rentré !

Arlian regretta de ne pas avoir autant confiance en lui ; il s'agissait en théorie de sa maison, certes, et il en était le propriétaire, mais il y avait passé si peu de temps, et cela remontait à si longtemps...

Il se laissa doucement tomber sur un canapé de velours brun et déposa son chapeau – dont Ferrézine aurait dû le débarrasser, en même temps que sa cape, ce qu'il n'avait pas fait – sur une table non loin.

La Maison grise avait été la résidence du seigneur Enziette pendant plusieurs siècles. Pourrait-elle un jour devenir celle d'Arlian ? Il s'agissait de la demeure où Colombe avait été tuée, où Douceur avait été torturée et mortellement empoisonnée, où Enziette s'était concerté avec les dragons et inlassablement adonné à la sorcellerie, où il avait expérimenté différents moyens de s'assurer l'immortalité. Elle faisait partie de l'héritage dont Arlian avait bénéficié, et cela faisait quatorze ans qu'il y habitait lorsqu'il était à Manfort – mais il se trouvait si rarement dans la cité !

Il s'était plus senti chez lui au Vieux Palais, où il avait élu domicile lorsqu'il était arrivé à la capitale, qu'à la Maison grise. Mais cette demeure n'existait plus, elle avait été incendiée et réduite en cendres par le souffle d'un dragon.

Les murs de pierre et les plafonds voûtés de la Maison grise ne pourraient jamais prendre feu. Si les dragons cherchaient à détruire cet endroit, ils devraient le faire en usant de force brute, ils ne pourraient pas se contenter de l'asperger de flammes. Tant qu'il combattait ces monstres, la Maison grise lui conviendrait – froide et dure, capable de résister aux menaces de ces créatures –, même s'il n'était pas vraiment certain de s'y sentir *chez lui*.

Et lorsque viendrait le jour où mourrait le dernier dragon, et périrait ou serait purifié le dernier cœur de dragon, qu'advierait-il ? Resterait-il dans cette forteresse alors qu'il n'aurait plus d'adversaires contre lesquels lutter ?

Il grimaça pour lui-même. C'était en partant du principe qu'il vivrait jusqu'à ce jour, ce qui était loin d'être assuré. Quarante-six dragons étaient toujours en vie, ainsi que vingt-six cœurs de dragon plus âgés que lui – mais

tant de chemin avait été parcouru... et si vite ! Il était tout à fait possible qu'il survive jusqu'à la fin de sa campagne.

Et si c'était le cas, il ne resterait pas dans cette maison. Il en trouverait une autre, moins baignée de sang, de larmes et de sorcellerie, moins imprégnée de souvenirs et de symboles...

Ou il mourrait. Le suicide était la façon la plus simple de s'assurer qu'aucun dragon ne jaillirait jamais de sa poitrine. Il ne lui semblait pas que cela vaille la peine de se faire ôter le cœur et de le purifier de son abominable souillure avant de le remettre en place. Quel but aurait-il alors dans la vie, une fois ses ennemis disparus ? Quel avenir pourrait justifier une telle douleur ?

Et, dans ce cas, pour quelle raison aurait-il besoin d'une autre habitation ? Non, la Maison grise lui suffirait amplement.

Il entendit des voix, ainsi que le bruit de portes, de pas et de bagages que l'on cognait par inadvertance contre les murs. Ses serviteurs vaquaient à leurs obligations.

Il avait fui les siennes, en rentrant chez lui : il aurait dû être dans les montagnes du nord-ouest, à la recherche de la tanière suivante, ou à la citadelle, en train de faire son compte-rendu au duc. Mais il s'était apitoyé sur son sort et était revenu, cédant à ses doutes et à la fatigue.

Néanmoins, se dit-il, maintenant qu'il était là, il était trop tard pour repartir et atteindre la cachette d'autres dragons avant l'arrivée du printemps, avant que les monstres se réveillent, et le duc n'ait pas réclamé sa présence. Il était donc inutile qu'il se montre si exigeant avec lui-même.

Il se leva du canapé, jeta un coup d'œil à son couvre-chef, mais il le laissa sur la table et suivit Noir dans les entrailles de la demeure.

## LES INVITÉS DU SEIGNEUR OBSIDIEN

Noir retrouva son épouse à l'extrémité nord de la longue galerie, et il la souleva de son fauteuil roulant. Arlian ne souhaitait pas perturber leurs retrouvailles, ni se mettre en travers du chemin des valets qui transportaient ses affaires du chariot à ses appartements du premier étage. Il décida donc de monter au deuxième.

Autrefois, ce niveau avait constitué le domaine privé du seigneur Enziette, un endroit où même ses propres serviteurs ne s'aventuraient pas très souvent. C'était là qu'il avait retenu des esclaves prisonniers, qu'il les avait torturés pour son propre plaisir et qu'à l'occasion il les avait tués. C'était également là qu'il s'était exercé à la pratique de la sorcellerie, là qu'il avait cherché à retarder l'inévitable naissance du dragon qui grandissait en lui.

Tout cela avait disparu. Il s'agissait maintenant des quartiers des magiciens arithéiens au service d'Arlian, des médecins qui savaient comment ôter la souillure draconique de quiconque avait absorbé l'élixir de sang et de venin. Les magiciens d'Arlian étaient parvenus à accomplir ce qu'Enziette avait vainement tenté pendant si longtemps.

Alors qu'Arlian déambulait dans le couloir, une porte s'ouvrit, et une femme apparut dans son encadrement, avant de la refermer derrière elle. Elle se retourna et aperçut Arlian.

— Seigneur Obsidien ! s'exclama-t-elle en souriant.

Arlian lui retourna son sourire.

— Isein !

Elle fit une révérence. Arlian la salua à son tour, et il l'observa plus attentivement.

Isein d'Arithei, semblait-il, avait fini par adopter la mode des aristocrates de Manfort : elle portait une veste de velours vert bouteille lacée étroitement sur un corsage de lin blanc, ainsi qu'une ample jupe verte, évasée de la taille jusqu'aux pieds. Elle était coiffée d'une façon complexe, avec des boucles et des plumes – du moins avait-elle été coiffée ainsi : des mèches s'étaient échappées, pendant désormais sur son col de dentelle. Sa peau, malgré tant de temps passé dans le nord, étant toujours plus sombre que celle des dames originaires de Manfort, ce qui lui donnait un air exotique.

À son arrivée à Manfort, Isein avait continué à porter les tuniques de son pays natal, courtes et amples, aux couleurs vives, jusqu'au premier hiver rigoureux. Elle avait alors compris l'utilité de se couvrir les bras et les jambes. Pourtant, pendant des années, elle avait préféré revêtir des tenues plus amples que celles d'usage, et elle s'était toujours coiffée dans le style simple des Arithéiennes.

Elle avait manifestement révisé son jugement.

— J'ai été navré d'apprendre la mort d'Æshir, dit-il. Je vous présente mes sincères condoléances, et je m'excuse sincèrement d'avoir manqué ses funérailles. La maison de Déri peut être honorée du travail qu'elle a accompli, elle nous a rendu de grands services, à mon peuple et à moi. Je regrette de n'avoir pu en témoigner à son décès.

— Je vous remercie, monseigneur. Tout le monde s'éteint un jour, quand l'heure est venue. Elle a eu une vie longue et bien remplie.

— Est-ce que ses étudiants sont encore là ? Tout se passe bien ?

— Lilsinir habite ici, monseigneur, mais Asaf et Tiviesh ont élu domicile à la citadelle, en compagnie de Hlur, afin de pouvoir répondre au plus vite aux besoins de monsieur le duc.

— C'est très judicieux.

Arlian était soulagé que les trois étudiants se trouvent toujours à Manfort. C'étaient les seuls magiciens de toutes les Terres des Hommes capables de procéder au rituel complexe de purification qui permettait à un cœur de dragon de retrouver son statut de simple mortel, et il préférait les savoir en sécurité et à portée de main.

— Et Qulu ?

— Nous attendons son retour d'Arithei d'un jour à l'autre.



— Il s’y est rendu pour faire des achats ?

— Oui, monseigneur.

— Et vous ne l’avez pas accompagné ?

— Non, monseigneur. Je suis restée pour superviser quelques affaires. Nous avons estimé qu’il n’était pas très sage de risquer nos deux vies en même temps, d’autant que la rumeur fait état d’une grande agitation dans les Régions Limitrophes.

Arlan lui lança un regard inquisiteur.

— Je n’ai pas entendu parler d’agitation...

Isein parut surprise.

— Vraiment, monseigneur ? Ça fait maintenant deux ou trois ans qu’il y a des troubles le long de la frontière. Les voyageurs subissent les attaques de mages et de diverses créatures magiques. Et, plus grave, on dit que le maître du Tirikindaro tente d’étendre sa mainmise sur les Régions Limitrophes. On raconte aussi des histoires d’étranges rêves récurrents jusqu’à Douces-Eaux, au nord.

— Je n’en avais pas entendu parler. Est-ce que la route qui mène en Arithei est toujours...

Il s’interrompit avant d’avoir formulé l’intégralité de sa question. Elle était absurde. La route de l’Arithei n’avait *jamais* été sûre.

— Dur à dire, monseigneur, répondit malgré tout Isein. Elle n’est sans doute pas plus sécurisée qu’avant, surtout d’après les derniers témoignages, mais il est impossible de savoir si elle est pire aujourd’hui.

Arlan acquiesça et tenta de conserver un semblant de politesse et d’affabilité, mais l’information que venait de lui communiquer l’Arithéienne l’avait profondément perturbé. Des rumeurs de magie aussi loin au nord que Douces-Eaux ? Ce village se trouvait au bord de la Désolation, il était très reculé par rapport à la frontière des Terres des Hommes !

Il espérait que Qulu n’avait pas pris de risques inconsidérés et qu’il était sain et sauf sur la route de Manfort. Des magiciens qu’il avait recrutés bien longtemps auparavant en Arithei, Qulu et Isein étaient les deux derniers à être restés à son service. Il les avait amenés à la capitale afin qu’ils y vendent des sorts et des talismans arithéiens à la noblesse de Manfort, ce qui lui avait permis d’accumuler de prodigieuses richesses.

Mais il n’avait plus besoin de tout cet argent. Il avait hérité des importantes possessions et des entreprises du seigneur Enziette, sans

compter qu'il occupait désormais son poste de seigneur de guerre. Le commerce d'objets magiques était devenu sans objet – du moins pour lui, puisqu'il permettait encore à Isein et à Qulu de gagner leur vie.

Il se rendit compte qu'il aurait dû leur signifier depuis longtemps qu'ils étaient les bienvenus chez lui et qu'ils pouvaient rester ses invités aussi longtemps qu'ils le souhaitaient, qu'ils n'avaient plus besoin de faire venir des marchandises du sud. Il leur était redevable pour les services qu'ils lui avaient rendus, et il pouvait largement couvrir leurs dépenses quotidiennes.

Quand Qulu serait de retour – s'il revenait sain et sauf –, Arlian était décidé à leur proposer, à Isein et à lui, une retraite confortable, comme il le ferait pour Ferrézine. S'ils choisissaient de poursuivre leurs activités, il voulait qu'ils le fassent de leur plein gré et non à cause de lui.

— Et qu'est-ce que le duc pense de ces rumeurs ? demanda Arlian. Après tout, il est responsable de la sécurité des routes qui parcourent les Terres des Hommes...

— Je l'ignore, monseigneur, répondit Isein. Monsieur le duc ne me fait aucune confiance.

— Non, j'imagine que non... Mais vous m'avez dit qu'Asaf et Tiviesh habitaient désormais à la citadelle ; certaines informations ont dû filtrer.

— Pas que je sache, monseigneur. Bien que, si vous le souhaitez, je puisse tenter de me renseigner la prochaine fois que je les verrai.

— Je vous en serais reconnaissant, dit Arlian. Non seulement ces rumeurs concernent mes affaires, mais elles pourraient bien avoir un rapport avec la guerre que nous livrons aux dragons.

— Personne n'a relevé la présence de telles créatures dans les Régions Limitrophes, monseigneur.

— Non, et je ne pensais pas que ce serait le cas. Pourtant, qui sait ce qui peut être lié aux plans des dragons ?

Isein sembla douter de ces allégations.

— Bien, je suis sûr que vos affaires vous attendent, dit Arlian. Je ne voudrais pas vous retenir plus longtemps.

Isein fit une révérence.

— Vous êtes mon hôte et mon employeur, monseigneur. C'est toujours un plaisir de pouvoir vous satisfaire. Cela dit, oui, certaines affaires réclament mon attention.

— Alors, allez-y, je vous en prie, et merci de m'avoir accordé de votre temps.

Il s'écarta pour lui céder le passage.

— À votre service, monseigneur, dit-elle en passant devant lui. (Puis elle se retourna et ajouta par-dessus son épaule :) Et c'est un grand plaisir de vous savoir de retour à la maison.

Arlan sourit et la suivit du regard.

Il allait devoir s'efforcer de se mettre à jour sur les ragots et les rumeurs qui circulaient à Manfort, cela ne faisait plus aucun doute. Balbutiement, la responsable du personnel de cuisine allait certainement lui être très utile dans ce domaine. Elle avait toujours maintenu en activité un riche réseau d'amis et de connaissances aux oreilles indiscrètes et à la langue bien pendue.

Et ces histoires à propos des Régions Limitrophes... Pouvaient-elles être liées à sa campagne contre les dragons ? La Société du Dragon s'était peut-être décidée à semer le trouble chez des mages étrangers afin de détourner l'attention du duc... Ou cela faisait-il partie d'un nouveau plan pour mettre un terme aux activités d'Arlan ?

Il jeta un coup d'œil vers une porte non loin de l'endroit où il se trouvait, et il la franchit. Il se retrouva dans une chambre inutilisée, où deux grandes fenêtres à vantaux donnaient sur le patio, au centre de la Maison grise.

Il observa les balcons, puis il regarda en bas, la cour pavée et la fontaine discrète qui se trouvait en son centre. Il leva ensuite les yeux vers le toit de tuiles pentu.

Huit catapultes en chêne y étaient installées, deux par côté, chacune d'elles chargée de quatre lances à pointe d'obsidienne prêtes à être projetées sur le premier dragon qui se présenterait pour en découdre avec l'ennemi le plus acharné de sa race ou pour menacer sa maisonnée. De la chambre, Arlan pouvait contempler les deux machines qui se trouvaient en face, de l'autre côté de la cour, et l'une de celles qui étaient sur le toit, à sa droite. L'angle de vue était tel qu'il lui était impossible de distinguer les autres, mais il partit du principe qu'elles se trouvaient toujours là, armées et prêtes à tirer.

Il était protégé par des murs de pierre et des lames d'obsidienne, mais s'il venait à l'idée des dragons de tenter quelque chose de plus subtil, quelque chose qui passerait outre à ces défenses ?

Eh bien, si c'était le cas, il portait également de l'acier, de l'argent et de l'améthyste. Bien longtemps auparavant, un magicien arithéien lui avait

expliqué que les monstres des ténèbres craignaient l'argent, que les créatures volantes ne pouvaient rien contre le fer et que celles des rêves n'approchaient jamais de l'améthyste. Depuis, ses études en sorcellerie lui avaient confirmé les vertus de l'argent et de l'acier, mais personne sur les Terres des Hommes n'avait jamais entendu parler du pouvoir de l'améthyste. Grâce à la sorcellerie, il savait maintenant comment placer des alarmes qui le préviendraient de l'approche d'un ennemi, et, par conséquent, il était aussi bien protégé contre la magie que contre les hommes et les dragons.

Mais il y avait des milliers d'autres façons de l'atteindre, et il en était conscient. Il avait dû affronter une vingtaine d'assassins tout au long de ces années, et c'était sans compter ceux qui s'étaient montrés aussi inefficaces que Passereau, il avait survécu à une dizaine d'attaques de toutes sortes, mais il savait qu'il n'était pas en sécurité et qu'il ne le serait jamais.

Quand il aurait exterminé tous les dragons et qu'il se serait chargé des cœurs de dragon, cela ne signifierait pas pour autant que les Terres des Hommes seraient de nouveau sûres. Il y aurait toujours d'autres menaces. Peut-être que le problème dont il venait d'apprendre l'existence dans les Régions Limitrophes était nouveau et qu'il n'avait aucun lien avec les dragons, ni avec lui.

Dans tous les cas, il n'en apprendrait guère plus en restant là, à regarder par la fenêtre. Il se retourna et entreprit encore la traversée du long couloir avant de descendre l'escalier.

Au rez-de-chaussée, il tomba sur Noir et Ruisseau, qui discutaient calmement dans la petite galerie. Ruisseau était de nouveau assise dans le fauteuil roulant que son époux lui avait fabriqué. Lorsqu'elle entendit son pas, elle leva les yeux, et Noir se retourna.

Arlan salua Ruisseau.

— C'est comme toujours un ravissement de vous voir, madame, dit-il.

— Tout le plaisir est pour moi, monseigneur, répondit Ruisseau.

Elle n'esquissa pas le moindre salut ni la moindre ébauche de révérence. Longtemps auparavant, on l'avait amputée des pieds, alors qu'elle était une esclave, pour l'empêcher de tenter de s'enfuir – et pour ajouter un certain exotisme aux services qu'elle proposait au sein du lupanar auquel elle avait appartenu. Elle était désormais libre, mais elle ne pourrait jamais réparer sa mutilation. Même les magiciens arithéiens les plus érudits avaient avoué leur impuissance : ils ne connaissaient aucune méthode qui aurait pu lui

permettre de retrouver des pieds ou simplement de la faire de nouveau marcher. Inspiré par les chariots à roues des premières catapultes d'Arlian, Noir avait conçu et fabriqué un fauteuil pour lui offrir un peu de mobilité, mais elle ne parvenait toujours pas à exécuter les gestes imposés par la politesse, et elle ne voyait aucune raison de tenter de les accomplir de façon approximative.

— Où sont tes filles ? demanda Arlian. Je croyais qu'elles auraient hâte de voir leur père, et j'aimerais constater à quel point elles ont grandi pendant ma longue absence.

Il avait spécifiquement parlé de ses « filles », plutôt que de ses « enfants », et c'était par pur tact de sa part ; Ruisseau avait donné naissance à deux fils mort-nés après la venue au monde de ses deux précédents enfants, et elle avait également souffert de quelques fausses couches au cours de toutes ces années.

— Kerzia doit bien avoir... treize ans, maintenant, c'est ça ?

— Elle a eu quatorze ans il y a quelques jours, monseigneur, répondit Ruisseau. Sa sœur et elle sont allées au Vieux Palais – elles ont des amies, là-bas.

— Vraiment ?

Arlian lança à Noir un regard interrogateur. Pour toute réponse, l'intendant haussa les épaules.

— On devrait peut-être aller voir si on les trouve. D'ailleurs, ça ne me dérangerait pas de me rendre dans ces vieilles ruines...

— C'est exactement ce que j'avais l'intention de faire, Ari, répliqua Noir.

— Alors, allons-y ! Et ne t'inquiète pas, ma chère Ruisseau : je te promets de te ramener très vite ton mari et ta progéniture. Nous ne nous embarquerons dans aucune aventure, et nous ne nous laisserons pas distraire jusqu'à notre retour !

Ruisseau se contenta de hocher la tête.

Peu après, les deux hommes remontaient la rue en direction du Vieux Palais. Les pavés séchaient rapidement sous les rayons du soleil, qui parvenaient à percer entre les nuages de moins en moins épais.

Le palais en lui-même n'existait plus, naturellement, il avait été la proie des flammes quatorze ans auparavant, mais Arlian était toujours le propriétaire des lieux. Il n'avait eu ni le temps ni l'envie de reconstruire. Au lieu de cela, lorsque des gens fuyant les villages détruits par les dragons ou

les batailles entre les hommes du duc et la Société du Dragon commencèrent à affluer dans la capitale, Arlian permit aux réfugiés d'établir leurs campements sur ses terres et dans les ruines, jusqu'à ce que l'on puisse leur fournir un domicile permanent. En outre, il décréta qu'aucun marchand d'esclaves ne serait admis en ces lieux, afin que les sans-logis et les plus démunis n'aient pas à craindre de s'y faire capturer.

La plupart des émigrants trouvèrent effectivement de quoi se loger après quelques mois, mais ce ne fut pas le cas de tous, et les nouveaux arrivants se présentaient en un flot continu. Les tentes d'origine et les cabanes grossières avaient progressivement laissé place à des structures plus importantes, bâties à partir des ruines du Vieux Palais.

On appelait ces gens les « invités du seigneur Obsidien ». Ce nom leur avait tout d'abord été donné par dérision, mais il fut rapidement admis par tous. Après tout, ils étaient *réellement* ses invités, et Arlian les accueillait comme tels. S'il n'avait pas dérangé les dragons, il n'y aurait jamais eu de réfugiés à Manfort. Il avait l'impression, en leur fournissant ces logements de fortune, que c'était le moins qu'il pouvait faire pour eux.

Arlian accordait toutefois son hospitalité sous certaines conditions : avant tout, il avait insisté pour que soit respectée la quiétude d'une partie du vieux jardin et des tombes qui s'y trouvaient. Jusqu'à présent, on avait honoré cette condition, mais il souhaitait tout de même s'en assurer pendant qu'il était en ville et vérifier que tout allait bien. Partir à la recherche de Kerzia et d'Ambredine lui avait fourni le prétexte idéal pour entreprendre sur-le-champ cette visite.

Ils tournèrent à l'angle de la rue et aperçurent des anciens montants de porte. Le portail en lui-même avait disparu, mais ses portants et une grande partie du mur d'enceinte étaient toujours debout.

La suie s'était effacée après toutes ces années de pluie, mais les montants de pierre étaient toujours légèrement marqués, striés de traînées gris foncé là où le souffle du dragon les avait percutés.

Arlian ôta son chapeau et s'agenouilla au pied de l'un d'eux. C'était là que le seigneur Toribor avait trouvé la mort, en attirant le dragon à l'endroit où Arlian avait été en mesure de le tuer à l'aide de sa première catapulte. Durant toute la période pendant laquelle Arlian avait connu Toribor, il avait cru qu'ils étaient ennemis. Il avait fait le serment d'éliminer le cœur de dragon, et il l'avait affronté en duel à deux reprises. Néanmoins, lorsque la

créature avait surgi, Toribor avait travaillé de concert avec Arlian pour la vaincre.

— Si votre esprit demeure, Bedaine, chuchota Arlian, je veux que vous sachiez que je n'ai pas oublié. Sans votre aide, tout aurait été perdu. J'aurais péri depuis longtemps et quatre-vingts et quelques dragons seraient toujours en vie. Merci.

Puis il se releva et frotta la boue sur ses hauts-de-chausses avant de se retourner et de pénétrer dans le camp de réfugiés.

Les maisons s'étaient embellies depuis sa dernière visite. En fait, certaines paraissaient avoir été construites pour durer. Le sol de sa majestueuse galerie de miroirs, sur lequel la noblesse de Manfort avait autrefois dansé, servait désormais de rue, et les édifices, de chaque côté, même s'ils étaient farfelus, semblaient plutôt solides.

Il s'imagina qu'il devrait peut-être commencer à prélever des loyers : il ne s'agissait plus d'un camp de réfugiés, mais de belles maisonnettes. Il fixerait un prix minimal, mais s'il cessait de faire valoir que ces terres lui appartenaient, il finirait sans doute par les perdre.

Il n'aperçut tout d'abord aucun enfant. Il traversa ce qui fut autrefois l'avant-cour, passant devant le lieu où il avait pour la première fois tué un dragon adulte, et où sa carcasse avait été longuement exposée, et il se dirigea vers le poste de garde qui se trouvait à l'emplacement de son ancien vestiaire.

— Ho ! appela-t-il.

Un jeune garde revêtu de la livrée du duc apparut à la porte, une lance à pointe d'obsidienne à la main. Il dévisagea Arlian, ne le reconnaissant manifestement pas, et il déclara :

— C'est une propriété privée, monseigneur.

Noir grommela.

— On est conscient de ça, mon garçon, dit-il.

— Noir ?

Le soldat sursauta, puis il se redressa.

— Et voici le seigneur Obsidien, le *propriétaire* des lieux, répondit Noir en désignant Arlian.

— Je vous demande pardon, monseigneur, déclara le garde en saluant.

Arlian lui répondit d'un signe de tête, mais il examina le jeune homme un moment avant de prendre la parole. Il lui paraissait relativement curieux d'accueillir un riche inconnu en lui signalant qu'il pénétrait sur une

propriété privée, et il tenta de deviner la raison qui avait poussé le soldat à agir de la sorte.

Il ne trouva aucune explication évidente, et il finit par simplement lui demander :

— Puis-je savoir, monsieur, pourquoi vous avez jugé utile de préciser qu'il s'agissait d'une propriété privée ?

Le soldat rougit légèrement.

— À cause des marchands d'esclaves, monseigneur. Ils nous ont posé quelques problèmes. Les réfugiés n'ont que rarement de l'argent ou de la famille, après tout, et, parfois, la tentation est trop grande, malgré vos ordres. Il arrive que des marchands d'esclaves s'introduisent dans la propriété pendant la nuit, quand les gardes sont assoupis, ou qu'ils escaladent le mur d'enceinte, hors de notre champ de vision.

— Attendez, vous n'avez pas pu me confondre avec un marchand d'esclaves...

— Non, certainement pas, mais, à l'occasion, des seigneurs comme vous sont venus ici pour repérer des victimes potentielles avant d'envoyer leurs hommes de main.

— Pas des seigneurs comme moi, rétorqua Arlian. Je n'ai aucun esclave, et je n'ai pas la moindre accointance avec les marchands d'esclaves.

— Bien sûr que non, monseigneur, répondit la sentinelle en rougissant davantage et en saluant de nouveau. Et vous avez le visage découvert... Ceux qui viennent prendre des esclaves sont généralement masqués. Mais le bord de votre chapeau dissimulait vos traits, et...

— Inutile d'en dire davantage, l'interrompit Arlian. Je comprends et vous avez fait ce qu'il fallait. Mais maintenant que nous avons tiré les choses au clair, peut-être pourriez-vous nous aider : nous cherchons des enfants qui devraient être en train de jouer. On nous a signalé que les filles de mon intendant se trouvaient dans les environs.

— Oh, elles sont sans doute là-bas, monseigneur. (Il indiqua les jardins du doigt.) Je les ai vues arriver, ce matin, et je pense qu'elles s'y trouvent toujours.

— Merci.

Arlian hocha la tête et suivit les instructions du garde.

Il demeura silencieux lorsqu'ils traversèrent ce qui, autrefois, avait été son domicile ; il était plongé dans ses pensées.



Personne ne lui avait jamais signalé que des marchands d'esclaves avaient tenté de braver ses interdictions, et il se demanda s'il s'agissait d'un phénomène récent. Il aurait pu s'en enquérir auprès de la sentinelle, mais il ne souhaitait pas l'interroger tout en étant à la fois juge et partie. Ce jeune gars ne faisait que son boulot, et plutôt bien, mais il semblait manquer quelque peu de confiance en lui, et Arlian n'avait aucunement l'intention d'accroître son défaut d'assurance.

D'ailleurs, il ne désirait pas vraiment aborder ce sujet à haute voix – en tout cas, pas pour le moment. Il voulait d'abord y réfléchir.

Il haïssait les marchands d'esclaves et l'esclavage en général. Il avait passé sept ans dans les mines, et la servitude était sans doute ce qu'il détestait le plus au monde après les dragons.

Peut-être que, si par miracle il parvenait à exterminer les dragons et qu'il était toujours en vie, il pourrait se consacrer à l'abolition de l'esclavage – même si, en réalité, cela se révélerait sans doute une tâche bien plus complexe. Les marchands d'esclaves n'étaient pas des monstres cracheurs de venin facilement reconnaissables à leur taille et à leurs écailles ; au contraire, ils se dissimulaient sous les traits d'êtres aux idées humanistes. Nombreux étaient ceux qui pensaient que l'esclavage faisait partie de l'ordre des choses, que des hommes et des femmes étaient destinés, à cause de leur faiblesse d'esprit, à satisfaire les caprices des autres, que c'était tout à fait normal et naturel, et que, sinon, ces avortons crèveraient de faim dans les rues, au détriment de la salubrité publique. Le seigneur Toribor avait fait partie de ceux-là, et il avait considéré que l'esclavage était une coutume juste, jusqu'à ce qu'Arlian le convainque d'écouter l'histoire de certains esclaves. Le doute s'était instillé en lui, mais il avait trouvé la mort avant d'être intimement persuadé que cette tradition était, par nature, une aberration.

Même s'il s'agissait d'êtres magiques, les dragons étaient bel et bien tangibles ; il était possible de les tuer, et leur destruction semblait définitive. L'esclavage était un concept, impalpable et sujet à variations, une idée qui pouvait demeurer tapie dans l'esprit de chacun, qui pouvait se propager du jour au lendemain, qui pouvait rester latente durant des années, voire des décennies, avant de resurgir un beau jour.

Pourtant, il était possible de s'opposer à un mode de pensée, de le combattre, et Arlian ne pouvait pas espérer trouver un meilleur but dans sa

vie, s'il devait, d'une façon ou d'une autre, survivre au dernier dragon et au dernier cœur de dragon.

Ces marchands d'esclaves s'introduisaient sur ses terres, ils chassaient ses invités, au plus grand mépris de la loi ; cela le troublait beaucoup.

Et ils portaient des masques. Cette fichue mode était apparue des années auparavant, et Arlian la détestait. Ses défenseurs lui avaient trouvé de nombreuses justifications, notamment historiques – apparemment, durant les derniers jours des *vieilles* guerres Draconiques, les braves gens qui s'étaient opposés aux règles des dragons et qui avaient résisté à leurs serviteurs humains s'étaient parfois masqués pour ne pas révéler leur identité aux envahisseurs, et éviter qu'on envisage des représailles contre leurs familles. Aujourd'hui, les masques étaient censés être un hommage à ces héros d'autrefois, et venaient rappeler que l'humanité était de nouveau en guerre contre ses anciens ennemis.

Ces ancêtres insoumis s'étaient également servis de faux noms pour préserver leur identité et protéger leurs proches. Cette coutume-là avait survécu au fil des siècles, ainsi Béron était-il connu de tous sous le nom de Noir, tandis qu'Arlian se servait de celui d'Obsidien, mais le port des masques était tombé en désuétude quand les dragons s'étaient retirés dans leurs cavernes.

Les masques avaient donc fait leur réapparition, cependant Arlian soupçonnait que, cette fois, ce n'était pas pour protéger les adversaires des dragons, mais bel et bien leurs alliés. Une personne avertie pouvait différencier un cœur de dragon d'un mortel ordinaire en étudiant simplement son regard, ses traits, ses mouvements... Et les masques dissimulaient justement les visages et les yeux, ce qui permettait aux cœurs de dragon, du moins en théorie, de se déplacer en tapinois parmi la population de Manfort malgré le décret du duc exigeant d'eux qu'ils se soumettent au rituel de purification arithéen. Il était possible d'obtenir le même effet avec des déguisements magiques, que l'on appelait des charmes, mais un simple masque était moins onéreux, et bien plus facile à manier.

Malheureusement, jusqu'à présent, Arlian s'était montré incapable de convaincre les décideurs en matière de style de l'importance de ce dernier point. Tout le monde savait bien qu'il était difficile de décourager les dernières lubies et les nouvelles modes. D'autant que les masques, qui procuraient un sentiment de mystère et d'intrigue, *amusaient* simplement la

plupart de ceux qui les portaient. Les protestations d'Arlian s'étaient donc révélées aussi inutiles que de l'acier contre la peau d'un dragon.

Les deux hommes contournèrent la dernière cabane, d'où s'échappaient des couinements aigus, et ils tombèrent sur une demi-douzaine de fillettes se pourchassant frénétiquement sur un terrain labouré qui deviendrait probablement le petit potager de quelqu'un dans les semaines à venir.

— Kerzia ! beugla Noir, d'un ton qu'il réservait habituellement à dispenser ses ordres à des hommes en armes.

L'une des filles les plus grandes s'immobilisa net et pivota brusquement sur elle-même. Une autre, plus petite, hésita, puis se retourna, elle aussi, après avoir cessé toute activité, bien que sa réaction ait été plus posée. Elles poussèrent ensuite toutes les deux un cri perçant à l'unisson.

— Papa !

Et elles coururent à la rencontre de Noir.

Arlian observa la scène en silence. Les deux filles franchirent la petite clôture d'un bond et se jetèrent dans les bras accueillants de leur père. Il attendit qu'elles aient terminé leurs joyeux babillages pendant que Noir les écoutait attentivement.

Les autres fillettes marquèrent une longue pause avant d'admettre que leurs camarades de jeu étaient sur le départ, puis elles reprirent leurs activités et se mirent à hurler à tue-tête en courant autour du vieux frêne. Elles se dirigèrent ensuite vers la « rue » qu'était devenue l'ancienne galerie.

Kerzia, l'aînée, finit par se calmer suffisamment pour remarquer que son père n'était pas venu seul. Elle recula, se libérant de l'étreinte de Noir, épousseta sa robe chasuble pour la défroisser, puis elle s'essaya à une courte révérence.

Elle jeta ensuite un bref coup d'œil à son père, attendant manifestement qu'il fasse les présentations.

Noir sourit à Arlian par-dessus son épaule, puis il déclara :

— Seigneur Obsidien, permettez-moi de vous présenter mes filles. Cette jeune demoiselle s'appelle Kerzia, c'est mon aînée, et cette petite peste qui se tortille dans tous les sens, là, c'est Ambredine.

— Papa ! protesta Ambredine, tandis que Kerzia écarquillait les yeux.

— Seigneur Obsidien, dit cette dernière en exécutant une nouvelle révérence. C'est un immense honneur.

— Tout le plaisir est pour moi, mademoiselle, répondit Arlian en la saluant. Nous nous sommes *déjà* rencontrés, si vous vous souvenez bien.

— Oh, mais cela fait *des années* !

— En effet. Vous n'étiez alors pas plus âgée que votre sœur aujourd'hui. Ambredine avait fini par comprendre ce qui se passait, et elle se dégagea des bras de son père pour aller se tenir auprès de sa sœur.

— Nous sommes-nous déjà rencontrés, monseigneur ? demanda-t-elle.

— Il me semble que la dernière fois que nous nous sommes vus, vous n'aviez pas encore trois ans, répondit Arlian.

— Je ne m'en souviens pas, dut admettre Ambredine.

Arlian lui sourit.

— On ne peut espérer qu'une personne aussi charmante que vous se souvienne de tous les hommes qui s'extasient devant elle.

Ambredine ignorait totalement ce qu'elle pouvait répondre à cela, et elle jeta un coup d'œil à Kerzia, qui se mit à ricaner.

— Il est temps de rentrer, dit Noir. Votre mère nous attend.

— Tu vas nous raconter comment on tue les dragons ? demanda Ambredine.

— Je n'ai pas abattu de dragons, répondit Noir, mais le seigneur Obsidien, si. Il vous relatera sans doute tout ça.

— Peut-être, consentit Arlian. Vous permettez, mademoiselle ?

Il tendit la main à Kerzia.

Elle la saisit, et ils se dirigèrent tous les deux vers le portail, tandis que Noir et Ambredine les suivaient de près.

## CHEZ DAME GIVRE

Bien qu'à cause de sa fonction de seigneur de guerre Arlian ait été censé répondre à la moindre sollicitation du duc, il était retourné à Manfort avec la ferme intention de se reposer, de reprendre des forces et de renouer de vieilles relations, plus qu'avec celle de se présenter auprès de son supérieur. À présent, il se souciait moins de l'étape suivante de sa campagne contre les dragons que de ce qu'il adviendrait de lui une fois que tout cela aurait pris fin.

Il allait vraisemblablement lui falloir plusieurs années pour trouver et supprimer les quarante-six dragons restants, ou quel que soit leur véritable nombre, mais il ne faisait aucun doute qu'ils périraient, un jour ou l'autre. Les vingt-six seigneurs et dames de la Société du Dragon trouveraient également la mort à leur tour, à moins qu'ils choisissent de reprendre leur nature première.

Et que deviendrait Arlian lorsque tout cela serait terminé ? Il aurait accompli la tâche que le destin lui avait apparemment assignée. Pourrait-il continuer à vivre après cela ?

Il ne pouvait pas s'entretenir de ce sujet avec le duc de Manfort. Il préférait plutôt rendre visite à dame Givre ; elle faisait partie de la poignée de cœurs de dragon qui, pour avoir accepté de se faire purifier par les magiciens arithéiens, avaient retrouvé leur simple humanité. Elle, plus que quiconque, pouvait comprendre la situation dans laquelle il se trouvait, et ses doutes quant à son avenir.

Il avait pensé que, avant de pouvoir lui rendre visite, il lui faudrait attendre d'avoir réglé ses affaires officielles avec le duc. En fait, lorsque Noir et lui étaient arrivés, il imaginait trouver des hommes de la garde à la Maison grise, prêts à l'escorter à la citadelle. Après tout, le seigneur Rolinor était vraisemblablement retourné au château, et il avait dû expliquer au duc que le seigneur Obsidien était en chemin, sans escorte, puisqu'il avait laissé ses soldats à Éthinior.

Comme personne ne l'attendait, Arlian avait soupçonné que le duc, pour une raison ou pour une autre, n'était pas très pressé de le rencontrer. Si le duc n'y voyait aucune urgence, ce n'était pas à Arlian de s'en inquiéter ; il préférait d'ailleurs s'occuper d'affaires plus personnelles.

Par conséquent, le jour qui suivit son arrivée en ville, plutôt que de s'y rendre en personne, Arlian envoya un messenger à la citadelle afin d'informer le duc de son retour et de lui assurer que le seigneur Obsidien attendait ses consignes.

Cela fait, et lorsqu'il eut réglé les affaires les plus pressantes de sa maisonnée, il descendit la rue en flânant, en direction du domaine de dame Givre, laissant à Noir le soin de répondre à une éventuelle missive du duc.

À son arrivée, Arlian remarqua que l'intérieur de la demeure de dame Givre avait changé et n'était plus comme dans ses souvenirs. Lors de ses dernières visites, quelques années auparavant, les salles et les pièces étaient richement décorées, soigneusement rangées et bien tenues, aussi calmes qu'un tombeau, et uniquement occupées par Givre et une demi-douzaine de serviteurs.

Aujourd'hui, le valet qui l'avait accueilli avait quelque chose de violet et de collant dans sa chevelure, et dès qu'Arlian eut mis les pieds à l'intérieur de la maison, il entendit des rires d'enfants. Le portemanteau qui se trouvait près de la porte était envahi par une dizaine de vêtements différents, tous de petite taille, et le miroir, non loin, avait été récemment fêlé.

Arlian regarda autour de lui, surpris, lorsqu'il tendit au valet son chapeau et son manteau.

Puis la tête d'une fille légèrement plus âgée que Kerzia, presque une jeune femme, surgit dans l'encadrement d'une porte.

— Salut ! dit-elle en souriant. Vous êtes venu voir grand-mère Givre ? (Puis son sourire s'effaça, et elle le regarda fixement.) Je vous connais, non ?

Arlian la salua.

— Je suis le seigneur Obsidien, et je suis venu voir dame Givre, dit-il. Et à qui ai-je l'honneur ?

— Le seigneur *Obsidien* ? Oncle Triv ? (Elle ouvrit de grands yeux.) C'est vraiment vous ?

Ils se turent un long moment, puis Arlian se rendit compte que le visage de la jeune personne ne lui était pas inconnu, et qu'il n'y avait qu'une seule fille de cet âge qui était susceptible de l'appeler Triv. Pourtant, ce fut le valet qui, après avoir débarrassé Arlian de ses vêtements d'extérieur, rompit le silence.

— Seigneur Obsidien, déclara-t-il, permettez-moi de vous présenter la petite-fille adoptive de dame Givre, Vanniari.

Vanniari franchit le seuil de la porte et exécuta une révérence. Arlian la salua de nouveau.

— Seigneur Obsidien, dit Vanniari, ça faisait longtemps...

— Cinq ans, il me semble, approuva Arlian. Excuse-moi de ne pas t'avoir reconnue tout de suite, Vanniari, mais tu as tellement grandi ! Et, je t'en prie, pardonne-moi ma longue absence et appelle-moi Ari.

— Bien sûr, oncle Triv, répondit Vanniari en souriant. Appelle-moi Vanni.

Arlian sourit malgré lui. Personne ne l'avait nommé Triv depuis sa dernière entrevue avec la mère de Vanniari, Hâtive, presque cinq ans auparavant. Il jeta un coup d'œil au valet.

— Tu sais, Vanni, que j'avais oublié que tu habitais ici ? La dernière fois que je t'ai vue, tu étais encore mon invitée à la Maison grise.

— C'était il y a *des années* ! (Elle haussa les épaules.) Quelle demeure lugubre ! Je me moquais d'y vivre quand j'étais petite, mais chaque fois que j'y vais pour rendre visite à Kerzia et Ambredine, ou à Isein et Lilsinir, elle me semble plus sombre, plus froide et plus désagréable.

— Ce n'est pas une jolie maison, reconnut Arlian. Je voulais la vendre quand tu étais bébé...

— ... Mais le dragon a mis le feu à l'autre habitation. Je sais, oncle Triv.

— Et depuis, j'ai simplement été très occupé, admit Arlian.

— Tu n'as qu'à dire au vieux Ferrézine qu'il la vende pour toi, et tu pourrais déménager toutes tes affaires et les Arithéiens à la citadelle. Ou ici.

— Mais je n'en ai pas envie, répondit Arlian. Il me semble plus sage de ne pas devenir dépendant de la bonne volonté du duc, et j'ai déjà bien trop fait appel à celle de dame Givre. D'ailleurs, ce matin, je viens juste de prendre des dispositions pour que Ferrézine puisse partir à la retraite – il faudrait que je fasse appel à quelqu'un d'autre pour s'occuper de la transaction.

C'est à ce moment-là qu'il remarqua qu'il y avait désormais de nouveaux visages de part et d'autre de l'encadrement de la porte, tous plus jeunes que Vanni, qui n'avait pourtant que quinze ans.

— Vanni ? appela un jeune garçon en remarquant le regard d'Arlian.

Vanniari se retourna, fit signe aux autres, puis elle demanda à Arlian :

— Puis-je faire les présentations, monseigneur ?

— Je t'en prie, répondit Arlian en saluant. Je crois reconnaître ton frère Kouron, non ?

— Kouron, voici le seigneur Obsidien.

Kouron, un garçon de onze ans, celui qui avait prononcé le nom de sa sœur, franchit le seuil de la porte et salua.

— Et voici notre frère Békerin, monseigneur.

Békerin hocha la tête, mais il resta à l'endroit où il se trouvait. Arlian fit un rapide calcul et estima que Békerin devait avoir huit ans. Il semblait très peu probable que le garçon ait le moindre souvenir de leurs précédentes rencontres.

— Et voici Rose.

La fillette en question salua timidement de la main depuis la porte, mais elle n'approcha pas. Arlian ne l'avait jamais vue. Elle n'était pas encore là la dernière fois qu'il était venu à Manfort. Il avait été informé de sa naissance, quatre ans auparavant, et, à l'époque, il s'était demandé comment elle s'appelait. Mais, connaissant sa mère, il soupçonnait que Rose était son *véritable* nom, en dépit de tous les usages – et en l'honneur d'une femme assassinée par les hommes d'Enziette dix-sept ans auparavant, une femme que Hâtive et Arlian avaient tous les deux considérée comme une amie, une femme qui s'était révélée être une descendante directe de dame Givre.

— Et là, c'est Halori, poursuivit Vanniari en tirant sur le bras d'un garçon d'environ une dizaine d'années.

Arlian savait qu'il s'agissait du fils de Muscade, et non de l'un des enfants de Hâtive. Vanniari avait terminé l'énumération de la liste de ses



demi-frères et sœurs. Elle n'avait jamais fait allusion au fait qu'elle ne partageait pas le même père que les autres enfants de sa mère, mais Arlian avait tué celui de Vanniari au cours d'un duel, quelque sept mois avant sa naissance, et la fille en était certainement consciente. Il était reconnaissant envers Hâtive et Vanniari du fait qu'elles ne semblaient pas lui en tenir rigueur, et il n'était pas certain de savoir qui exactement avait pu engendrer les trois plus jeunes.

Halori, quant à lui, était visiblement le fils de Dovliril ; même si Muscade et Dovliril n'avaient pas été mariés – ils l'étaient depuis environ douze ans –, il aurait été impossible de se méprendre, tant la ressemblance de cet enfant avec son père était frappante.

— Et voici son frère, Selsur – tu te souviens de lui ?

Arlian sourit au garçon, qui avait fait ses premiers pas la dernière fois qu'il l'avait vu.

— Bien sûr ! répondit-il.

— Et la petite, là, c'est Fanora, conclut Vanniari.

La fillette, qui devait avoir trois ans, s'esquiva hors de vue lorsqu'elle entendit prononcer son nom, mais Békerin la saisit par le col et la ramena dans le champ de vision d'Arlian.

— Pour vous servir, demoiselle Fanora, dit Arlian en saluant une nouvelle fois. (Il hésita, puis finit par admettre :) Je ne crois pas avoir déjà eu le plaisir de vous rencontrer, ni même celui d'avoir été présenté.

Comprenant où Arlian voulait en venir, Vanniari déclara rapidement :

— C'est la fille de tante Lys... de tante Lys et d'oncle Pierre.

— Ah, dit Arlian. (Il savait que Lys avait épousé l'un des gardes du duc, mais il ignorait qu'un enfant était né de cette union.) Merci. (Il jeta un coup d'œil à Vanniari.) Est-ce que j'ai bien entendu, tout à l'heure ? Tu es maintenant la petite-fille adoptive de dame Givre ? Vanniari, surprise, le regarda en cillant.

— Oui, bien sûr, répondit-elle. Elle nous a *tous* adoptés. Elle a adopté maman, tante Grillon, tante Lys, tante Muscade et tante Chaton comme ses propres filles, ce qui fait de nous tous ses petits-enfants.

*Et ses héritiers*, songea Arlian. Ils recevraient tous les domaines et les sociétés que Givre avait acquis durant quatre siècles. Cela expliquait pourquoi la progéniture de Dovliril, un simple valet, était en train de jouer dans les pièces communes de la maison – et cela signifiait probablement

qu'un jour, ce serviteur deviendrait le seigneur Dowliril. Était-il encore domestique ?

Et grâce à cela, les survivantes de *La Maison de la Société Charnelle* ne manqueraient plus jamais de rien. Cinq d'entre elles étaient désormais les héritières de l'une des conseillères du duc, et la sixième, Ruisseau, avait épousé Noir.

Cela ne semblait pas très équitable pour Ruisseau ; elle n'était que la femme d'un simple intendant et non l'héritière d'une riche aristocrate. Mais Arlian se rappela alors qu'il avait désigné Noir comme son propre héritier. S'il venait à mourir, Ruisseau deviendrait la plus riche de toutes ces personnes.

— Monseigneur, déclara le valet, qui se trouvait derrière lui, puis-je vous conduire aux appartements de dame Givre ?

— Je vous en prie, répondit Arlian.

— Oh, je vais m'en occuper, Oril ! s'exclama Vanniari.

Oril, le serviteur, ne tint absolument pas compte de sa remarque et dit à Arlian :

— Par ici, je vous prie.

Arlian le suivit – ainsi que Vanniari et Kouron, alors que les cinq autres enfants se mirent soudain à pousser des cris aigus et des ricanements tout en tournoyant sur eux-mêmes et en se poussant, puis ils s'enfuirent.

Arlian avait pensé qu'on le conduirait à la chambre de Givre, où elle avait pris pour habitude de passer le plus clair de son temps, mais le valet longea la galerie et guida le petit groupe jusqu'à une pièce ensoleillée, dont Arlian n'avait pas souvenir. Il s'était attendu à voir Givre toute seule, sans doute en train de lire, mais, au lieu de cela, il entendit de grands éclats de rire, et il la trouva entourée de femmes.

— Grand-mère ! s'écria Vanniari, lorsque le domestique leur céda le passage. Regarde qui est venu nous rendre visite !

Quatre visages se tournèrent en direction de la porte : ceux de Givre, Grillon, Lys et Muscade. Toutes, sauf Givre, étaient installées sur des fauteuils roulants du genre de celui que Noir avait conçu pour Ruisseau. Comme cette dernière, l'ensemble des filles adoptives de Givre avaient autrefois été esclaves dans un lupanar de Garde-Ouest, et elles avaient été amputées des deux pieds.

Arlian les salua avec déférence, et lorsqu'il se redressa, toutes les femmes s'exclamèrent joyeusement. Givre s'était saisie de sa grosse canne

d'ébène, et elle se leva de son siège, légèrement chancelante sur son unique pied et sa jambe de bois.

— Ari ! s'écria-t-elle en tendant sa main libre. Comme il est délicieux de vous revoir !

Arlian saisit dans ses deux mains celle qui lui était tendue, et il y déposa un baiser.

— Pour vous servir, madame, dit-il.

En se redressant, il l'examina.

Elle avait toujours le visage aussi déterminé, bien visible, encadré par sa chevelure grise – désormais entièrement de cette couleur, et non plus striée de noir et de gris, comme elle l'avait été durant quatre siècles – bien tirée en arrière en une queue-de-cheval qui lui tombait sur les reins. Elle avait le teint hâlé et buriné, et des yeux noirs – mais plus aussi hypnotisants que la première fois qu'Arlian l'avait rencontrée, bien longtemps auparavant. Elle ne possédait plus, comme jadis, le charme surnaturel, le charisme et l'intensité particulière des cœurs de dragon.

Lorsqu'elle lui sourit, cependant, Arlian crut déceler en elle quelque chose d'autre, quelque chose de nouveau. Il la dévisagea un moment, puis il finit par se rendre compte qu'il faisait preuve d'un comportement grossier – même si elle parut ne pas s'en offusquer outre mesure.

La clameur enthousiaste des autres femmes s'estompa, et Vanniari put s'interposer :

— Je l'ai présenté à tout le monde, grand-mère – à tous les enfants, je veux dire.

Givre se tourna vers Vanniari en souriant, ce qui permit à Arlian de comprendre ce qui avait changé.

Givre avait l'air heureuse. Pas seulement amusée, satisfaite ou momentanément joyeuse, mais véritablement et sincèrement heureuse.

Et il y avait encore quelque chose de différent : il manquait quelque chose... de matériel. Il lui libéra la main, et il y jeta un bref coup d'œil.

L'os n'était pas en vue.

Depuis qu'Arlian la connaissait, Givre avait toujours eu avec elle, où qu'elle aille, un tibia humain poli. Elle s'en servait comme d'un marteau de commissaire-priseur, d'une verge ou d'un jouet. Arlian se souvint qu'il avait mis du temps à comprendre qu'il s'agissait de l'un de ses propres os, celui de la jambe gauche qu'elle avait perdue.

Et il n'était pas là ; pas dans la main, ni sur la table, ni où que ce soit dans la pièce.

— Bravo, Vanni, dit Givre. Alors, Ari, que penses-tu de ma famille ?

Elle désigna les autres femmes ainsi que Vanniari et Kouron.

— Je crois que tous ont énormément de chance de vous avoir comme bienfaitrice, madame.

— Bienfaitrice ? *Bienfaitrice* ? (Elle retira vivement sa main et feignit de prendre un air renfrogné.) Arlian, je les ai adoptées. Je suis leur mère, pas leur... *bienfaitrice* !

— Et cela vous va à merveille. Je ne voulais pas vous offenser, madame.

— J'espère bien ! Mais je crois sincèrement que vous ne comprenez pas, Ari, que c'est moi qui ai de la chance d'avoir trouvé cinq filles aussi parfaites à un âge si avancé.

— Et sept petits-enfants, dit Kouron.

Givre lui sourit.

— Et sept *magnifiques* petits-enfants ! approuva-t-elle. Je vous remercie, Ari, d'avoir porté secours à mes filles.

— Tout le plaisir a été pour moi, Givre. J'avais une dette envers elles. Je regrette simplement de ne pas avoir pu sauver les autres.

— Moi aussi, dit Givre. Mais vous avez fait ce que vous avez pu.

— Où sont Hâtive et Chaton ? demanda Arlian en regardant autour de lui.

— Hâtive est probablement aux cuisines, et Chaton se trouve dans la bibliothèque, répondit spontanément Grillon. Je vais aller leur dire que tu es rentré.

Elle empoigna les roues de son fauteuil pour le faire rouler.

— Tu as mangé ? demanda Muscade.

— Vanni, tu as vu Fanora ? demanda Lys. A-t-elle rencontré le seigneur Obsidien ?

Arlian et Vanniari se mirent à parler en même temps, et la conversation se fit rapidement chaotique. Arlian se retrouva pris au cœur d'une série de quiproquos, et il fut contraint de rencontrer une nouvelle fois les sept membres de la jeune génération, avant de pouvoir s'asseoir. On lui offrit alors des pâtisseries et du vin. Hâtive et Chaton firent leur apparition au beau milieu de cette réunion, assises sur leurs fauteuils roulants, et elles se joignirent également à la joyeuse confusion.

Arlan abandonna tout espoir de tenir une conversation sérieuse avec Givre dans l'immédiat, et il se laissa emporter par cette joyeuse pagaille.

## RÉFLEXIONS SUR L'AVENIR

Il s'écoula plus de deux heures avant qu'Arlian puisse s'éclipser et s'entretenir avec Givre en privé. Lorsqu'il parvint enfin à la persuader de l'accompagner autre part, il guida délibérément leurs pas vers le niveau supérieur de la maison, où les cinq filles adoptives de Givre ne pourraient pas les suivre sans assistance.

Il savait ce qu'il voulait demander à sa vieille amie, mais il ignorait totalement comment aborder le sujet. Ils marchèrent en silence le long d'un couloir, à l'étage. Il finit par lui faire remarquer :

— J'ai vu que vous n'aviez plus votre os. L'auriez-vous perdu ?

Elle lui jeta un coup d'œil, surprise.

— Non, bien sûr que non ! Il est sur ma table de chevet.

— Vous ne l'emportez plus partout avec vous ?

Givre esquissa un rictus.

— Non. Même si cela ne me surprend pas que vous l'ayez remarqué – vous avez toujours été un jeune homme très observateur –, je dois avouer que je suis très étonnée que vous me posiez cette question. En quoi le tibia d'une vieille femme peut-il concerner vos desseins de vengeance ?

— En rien du tout, madame !

— Ah. Lorsque vous m'avez dit que vous souhaitiez vous entretenir avec moi d'un sujet sérieux, j'avais cru qu'il s'agissait de votre grand projet d'extermination des dragons. Je ne vous ai jamais vu considérer autre chose avec autant de gravité. Bien entendu, je m'imagine bien que l'emplacement

de mon tibia ne constituait pas une question sérieuse en soi. Alors, pourquoi vous intéressez-vous à lui ?

Pendant un moment, Arlian ne trouva rien à répondre. Ils atteignirent le bout du couloir et s'engagèrent sur un balcon surplombant les jardins, derrière la maison.

— Peut-être que, d'une certaine façon, c'est lié à mes projets de vengeance, madame, dit Arlian. Il n'était pas dans vos habitudes, depuis des siècles, de le laisser de côté, après tout. Je suis donc curieux de connaître les raisons qui vous ont poussée à ce revirement, ainsi que l'état de votre cœur et de votre santé en général. Je ne vous ai pas simplement rendu visite aujourd'hui pour l'indéniable plaisir que me procurent votre compagnie et votre hospitalité, mais pour que vous m'en disiez plus sur la nature des transformations que vous avez subies au cours de votre vie. Il se pourrait bien, en effet, que la décision que vous avez prise de laisser cet os sur votre table de chevet fasse partie de ce que je suis venu vous demander.

Givre s'appuya sur la balustrade du balcon, sa canne d'ébène à la main, et elle contempla les jardins : les tulipes étaient en fleur tandis que les jonquilles commençaient à faner. Puis elle leva les yeux vers Arlian.

— Vous pensez donc que vous pourrez venir à bout de votre quête de vengeance, et vous vous demandez ce qu'il pourra y avoir après ? demanda-t-elle.

— Vous avez toujours été très perspicace, répondit Arlian.

— Je crois que vous devriez en discuter avec Noir, plutôt qu'avec moi.

— Noir n'a pas été victime de la malédiction du venin de dragon. Il n'a jamais été transformé de simple mortel en cœur de dragon, ni l'inverse. Alors que vous, vous avez survécu à ces deux changements.

— Tout comme Araignée. Et Débris, Flûte, Ficelle, Dinan, Demdva, Pori...

— Inutile de dresser une liste, l'interrompit Arlian. Et je crois qu'il serait préférable de ne pas tenir compte de Ficelle, ni de tous ceux qui n'ont été des cœurs de dragon que pour un court laps de temps. Leur expérience n'a rien à voir avec la mienne. Araignée, Débris, Flûte et vous êtes les seules sources d'information fiables dont je dispose, et, parmi elles, il n'y a qu'à vous que je peux faire confiance pour ne me dire que la vérité.

— J'en suis flattée ! (Elle reprit sa contemplation des jardins.) Et que voulez-vous donc savoir ?

— Simplement, madame... est-ce que ça valait la peine d'être purifiée de la souillure du dragon, ou est-ce que vous auriez préféré bénéficier d'une mort rapide ?

Elle esquissa un rictus, et elle le regarda du coin de l'œil.

— Vous réussirez toujours à me surprendre, Arlian ! Et à me faire sourire, aussi. J'espère que vous vous rendez compte que la plupart des hommes n'auraient pas à faire un choix entre une vie de mortel et une mort rapide, mais entre une existence pure, et néanmoins brève, et celle, souillée mais longue de plusieurs siècles, d'un rejeton de dragon, sans aucun doute voué, à terme, à tuer leurs propres enfants...

— Je ne ressemble pas à la plupart des hommes, madame. Je n'ai *jamais* été un homme normal. Je n'étais encore qu'un enfant quand j'ai absorbé le sang de mon grand-père et le venin du dragon. Je suis devenu un adulte en étant déjà contaminé. Je n'ai jamais mené une existence d'homme, je n'ai jamais eu leurs connaissances, ni leur cœur. Je n'ai aucune famille et seulement quelques amis ; les biens matériels et le pouvoir temporel n'ont aucune signification pour moi. La seule femme que j'ai jamais aimée s'est fait empoisonner, et elle est morte dans mes bras. Je ne vis que pour me venger des dragons qui ont fait de moi ce que je suis aujourd'hui. C'est pourquoi, lorsque j'en aurai terminé, je me demande pour quelle raison je devrais continuer à vivre.

— Pour la simple compagnie des autres, et le plaisir des joies de la nature. Même dans votre condition, vous pouvez apprécier la beauté des fleurs au printemps, ou le corps d'une jeune femme... Pourquoi vouloir à tout prix rejeter une vie si pleine de promesses ?

— À cause de ce qui grandit en moi. Je suis impur, et tous les plaisirs éphémères dont je pourrais jouir sont plus que neutralisés par le fait d'avoir constamment conscience de l'abomination que je suis en réalité. Vous savez bien que je me soucie peu de ma propre existence, vous avez dû remarquer que je l'ai très souvent risquée.

— En effet, je l'avais noté.

— Alors, vous savez à quel point j'accorde peu de valeur au fait de continuer à vivre dans ces conditions. Vous savez ce que ça signifie d'être un cœur de dragon et de récupérer ensuite sa véritable humanité. Et vous connaissez le prix à payer : la douleur que l'on vous inflige lorsque l'on retire le cœur de votre poitrine alors que vous ne pouvez qu'assister, impuissante, à la scène, la souffrance de le voir purifié de son poison, puis



remis en place, les semaines, voire les mois de convalescence pour recouvrer vos forces afin de pouvoir faire face à la certitude que, de toute façon, vous trouverez la mort moins d'un siècle plus tard, et que votre sacrifice ne vous a finalement fait gagner que très peu de temps. Contrairement à moi, vous savez ce qui m'attend. Vous ne souhaitiez pas particulièrement expirer quand vous étiez un cœur de dragon, pas plus qu'aujourd'hui – mais quelle différence cela fait-il ? Étant donné que je me moque éperdument de vivre ou de mourir, y a-t-il une raison qui pourrait me pousser à vouloir subir ce supplice magique au lieu de m'enfoncer simplement une lame d'obsidienne dans le cœur ?

— Oh, Ari... (Elle secoua tristement la tête avant de se perdre une nouvelle fois dans la contemplation des jardins.) Mon pauvre enfant. Vous savez si peu de choses sur la vie...

Arlan s'apprêta à répondre, à protester – il avait énormément voyagé, il avait mené l'existence d'un esclave puis celle d'un noble, il s'était battu contre des hommes, des monstres et de la magie, alors que la plupart des gens vivaient et mouraient dans le même village, comme ses parents.

Mais il se souvint alors de l'identité de son interlocutrice. Dame Givre avait plus de quatre cents ans, et n'était-il pas allé vers elle parce qu'elle possédait l'*expérience* dont il manquait ?

Et n'avait-il pas lui-même affirmé, quelques instants auparavant, qu'il n'avait jamais su ce que c'était que d'être un homme ?

Il se mordit la langue et attendit qu'elle poursuive.

— Quand j'étais encore une jeune femme, avant l'arrivée des dragons, dit-elle, je ne connaissais pas grand-chose du monde qui m'entourait, et, pourtant, j'en savais plus que ce que vous avez jamais appris, ou que ce dont vous vous souvenez. Je savais ce que c'était que l'amour, l'amitié... et j'ai tout perdu quand j'ai sucé le sang qui s'écoulait de ma propre plaie empoisonnée, au fond de ce puits, où je me cachais des dragons.

» J'ai tout d'abord pensé que c'était le choc que j'avais subi, la perte de ma famille, qui m'avait insensibilisée. J'ai cru que la froideur dont je faisais alors preuve était un moyen de me protéger contre la peine qui m'assaillait. Plus tard, quand j'ai rejoint la Société du Dragon, j'ai compris que tous les cœurs de dragon s'éloignaient de l'humanité, avec le temps, mais, pourtant, nous persistions à penser que c'était surtout dû aux multiples séparations que notre longue espérance de vie nous obligeait à endurer. Et nous ne nous rendions pas compte de l'importance de notre isolement ; il s'accroissait de

manière très progressive, au fil des ans, et nous en étions tous horrifiés, au départ.

» Mais j'ai ensuite été guérie. *Vous* m'avez guérie, Arlian – vous et vos magiciens arithéiens –, et je vous suis redevable au-delà de toute considération.

» Il m'a fallu du temps pour me remettre sur pied, pour reprendre des forces. J'ai dû mettre deux ans avant de me sentir de nouveau bien. Mais, ensuite, au fur et à mesure que mon cœur guérissait, mon âme en faisait autant. J'ai réappris ce que j'avais perdu et oublié. Je suis de nouveau entière, comme je l'étais avant l'arrivée des dragons. Même avec ces cicatrices sur ma poitrine et ma jambe en moins, je suis plus entière aujourd'hui qu'au long de tous ces siècles, avant notre rencontre. Je me rappelle maintenant ce que c'est que d'aimer, de se sentir heureux, de prendre plaisir à être simplement en vie. J'ai perdu mon mari et mes quatre enfants il y a quatre cents ans, et, pendant tout ce temps, je ne me suis jamais remariée, je n'ai jamais cherché à fonder une nouvelle famille, tout ça parce que j'étais incapable d'aimer : cette disposition avait été annihilée par le poison qui coulait dans mes veines.

» Mais je suis *de nouveau* apte à aimer, et, en fait, j'ai du mal à m'en empêcher ! Mes chères filles – je trouve ces femmes si courageuses, si adorables –, comment pourrais-je ne pas les aimer ? Pendant toutes ces années, je croyais qu'il n'y avait rien de bon dans l'humanité, alors qu'en réalité il n'y avait rien de bon en moi ! Je les aime, de la même façon que j'ai aimé mes enfants il y a quatre cents ans. Pendant neuf ans, j'ai accepté qu'elles soient vos invitées à la Maison grise, parce que je ne voulais pas vous blesser, parce que je n'étais pas certaine de leurs sentiments à mon égard, mais j'ai fini par les faire venir, et je regrette de ne pas l'avoir fait plus tôt. J'aurais bien adopté Ruisseau aussi, si elle y avait consenti, mais elle a choisi de rester près de son mari, et c'est tout à fait normal. (Elle sourit.)

» Les enfants ont donné une seconde vie à cette vieille bâtisse, ils l'ont emplie de rires et de joie. J'ai une autre famille, nombreuse et turbulente, et elle m'est aussi chère que celle que les dragons ont massacrée. J'ai de nouveau des amants qui ne sont plus simplement une distraction de quelques nuits. Arlian, mon existence m'est désormais très précieuse, mais je préférerais n'avoir qu'une heure devant moi comme je suis aujourd'hui plutôt que quatre cents années comme j'étais auparavant. Et, pour l'obtenir,

je suis prête à payer en subissant encore un rituel de transformation, avec toute la souffrance que cela implique. L'atmosphère est plus douce et le ciel plus beau que tout ce que vous pouvez imaginer. Je n'ai besoin d'aucun os pour me souvenir de ce que j'ai perdu, car ce que je possède aujourd'hui m'est plus que suffisant. Ceux de nos anciens compagnons qui refusent de se soumettre à cette transformation, qui se cramponnent à l'existence prolongée que les dragons leur ont fournie, n'ont aucune idée du point auquel ils sont stupides ! J'aimerais bien pouvoir le leur expliquer... mais me croiraient-ils ? Ils se diraient que je leur mens, qu'après avoir sacrifié ma propre vie, je souhaiterais que l'on prenne également la leur, pour que je puisse les attirer au fond du gouffre avec moi. Mais je ne suis pas en dessous d'eux, Arlian : je vole si haut au-dessus d'eux qu'il leur est impossible de le concevoir. J'en ai parlé à Flûte, et elle m'a écoutée. J'espère que ce sera également votre cas, en temps voulu, quand vous aurez accompli la tâche ardue que vous vous êtes assignée, mais je savais que la plupart d'entre eux ne m'entendraient pas. Araignée et Débris s'en sont remis aux soins d'Æshir de leur plein gré, avant que je puisse influencer leur décision, et Ficelle et les autres y ont été contraints par les hommes du duc, mais Flûte, c'est grâce à moi, et j'en suis très fière. Je crois qu'elle m'est reconnaissante, vous devriez aller le lui demander.

— Il est possible que je le fasse, dit Arlian.

— Et peut-être serez-vous ma seconde victoire ?

— Peut-être...

— Vous savez, Ari, comme ils sont nombreux, les membres de la Société du Dragon, à s'être tournés du côté de la cruauté et de la perversion ? J'ai l'impression qu'ils sont devenus ainsi parce que, en un sens, ils savent qu'ils devraient ressentir plus d'émotions, qu'il leur manque quelque chose, et ils sont à l'affût de tout ce qui pourrait leur apporter de nouvelles sensations. Je me rappelle à quel point j'avais trouvé ça distrayant quand vous avez ouvertement proclamé votre intention de tuer le seigneur Enziette et les autres, mais, aujourd'hui... aujourd'hui, je serais plus consternée qu'amusée. (Elle eut un temps d'hésitation, puis elle se corrigea d'elle-même :) Non, ça me divertirait toujours autant, mais je serais également atterrée. (Elle esquissa un sourire.) Comme c'est dommage que Flétrissure n'ait pas vécu suffisamment longtemps pour pouvoir être traité.

— C'est vrai, admit Arlian.

Il s'était appuyé sur la balustrade, contemplant ostensiblement les jardins, mais sans rien voir, en réalité.

Les propos de Givre avaient répondu à sa question, mais ils en avaient inspiré une centaine d'autres.

S'il la croyait sur parole, le rituel de purification valait manifestement la peine d'être vécu. Mais était-ce réellement aussi simple ? Elle était une femme adulte, une épouse et une mère, lorsque les dragons avaient surgi. Lui n'était qu'un enfant de onze ans. Est-ce que son cœur, une fois purifié, serait celui d'un homme ou celui d'un garçonnet ? Il avait tiré de nombreuses leçons des terribles épreuves qu'il avait eu à surmonter depuis ce jour où ces créatures avaient fondu sur le mont Fuligineux, et il n'avait aucune envie de les oublier.

Givre avait regagné sa capacité à aimer, mais qu'avait-elle bien pu perdre ? Se souvenait-elle vraiment de tout ce qu'elle avait été, de tout ce qu'elle savait, lorsqu'elle était un cœur de dragon ?

Est-ce que tous les cœurs de dragon réagiraient de la même façon qu'elle ? Il lui fallait sans doute s'entretenir avec Flûte, et voir si elle était d'accord avec les déclarations de Givre.

Cette dernière lui avait affirmé qu'elle avait été incapable de faire preuve d'amour lorsqu'elle était un cœur de dragon, mais Arlian était persuadé d'avoir aimé Douceur. Il était encore accablé par sa disparition. Il avait pensé que son souvenir était une partie de la raison pour laquelle il n'avait jamais trouvé une autre femme qu'il aurait pu considérer comme plus qu'une amie ou qu'une éphémère distraction. Mais peut-être était-ce la souillure présente dans ses veines qui l'en empêchait. Peut-être ce qu'il avait ressenti pour Douceur n'était-il pas du tout de l'amour, ou peut-être sa capacité à aimer avait-elle été amoindrie par le venin et en avait-il fait intégralement usage.

Être de nouveau capable d'aimer, de vivre sans cette obsession qui hantait son âme, de connaître le réconfort d'une famille, comme c'était le cas quand il n'était encore qu'un enfant... Il s'agissait là d'une perspective si séduisante qu'il lui fut presque douloureux d'y songer.

Et l'idée que ces espoirs pouvaient être faux et qu'il était possible qu'il souffre durant des semaines avant de se rendre compte qu'il ne pourrait plus jamais éprouver d'émotions humaines ordinaires était à la fois pénible et terrifiante.

Les cœurs de dragon savaient-ils que l'expérience de Givre s'était révélée si satisfaisante ? Il était peut-être possible d'écrire une lettre, de la recopier et de la distribuer ; d'autres s'en remettraient peut-être volontairement aux soins des Arithéiens, si la nouvelle se répandait.

Il en ferait la suggestion au duc, la prochaine fois qu'il le verrait.

Et peut-être qu'un jour, quand le dernier dragon serait mort, il demanderait aux Arithéiens de lui ôter le cœur et de nettoyer ses veines de toute trace de venin de dragon.

# 11

## RENCONTRES À LA CITADELLE

De retour à la Maison grise, aucun message ne l'attendait, et, après mûre réflexion, et une petite discussion avec Noir, Arlian décida de ne pas patienter pour être convoqué. Le troisième jour suivant son retour à Manfort, il se présenta de lui-même à la porte de la citadelle et sollicita une audience auprès de monsieur le duc de Manfort.

On le fit immédiatement entrer, comme l'exigeait son rang, et l'on fit parvenir la nouvelle de sa présence au duc tandis qu'Arlian était escorté jusqu'à une élégante salle d'attente.

Il aurait préféré patienter dans son propre bureau, dans la muraille extérieure, mais, manifestement, le duc en avait décidé autrement.

La salle dans laquelle il se trouvait, décorée en bleu de smalt et blanc cassé, était assez agréable, et il découvrit à son arrivée qu'il était loin d'être le seul à attendre. Une dizaine de courtisans et de messagers divers étaient dispersés dans la pièce. Ils levèrent les yeux lorsqu'il entra, mais la plupart d'entre eux, voyant qu'il ne s'agissait que d'une personne de plus sur la liste de celles qui patientaient, et non d'un garde venu les convoquer à la salle d'audience, retournèrent aussitôt à leurs précédentes occupations.

Trois inconnus bien habillés étaient agglutinés dans un recoin de la pièce, discutant paisiblement. Un homme et une femme masquée, debout, regardaient par l'une des trois larges fenêtres. Une autre femme élégamment vêtue était assise sur un canapé de soie bleue, tandis qu'un homme masqué habillé de velours vert bouteille se penchait par-dessus le dossier pour lui parler. Deux personnages étaient assis en silence dans leurs

fauteuils, l'un d'eux feuilletant un petit livre. Un autre homme s'appuyait nonchalamment contre le mur, observant tout le monde.

Au centre de la pièce, un homme masqué était en pleine discussion avec une magnifique jeune femme, et ces deux-là *ne reprirent pas* leur conversation. Au contraire, ils se mirent à dévisager Arlian sans un mot.

Arlian soutint calmement leur regard. Il ne connaissait pas la femme, et le masque de soie blanche qui recouvrait le visage de son compagnon du front au menton dissimulait son identité de façon très efficace.

L'homme masqué se pencha en avant et chuchota quelques paroles à l'oreille de son interlocutrice. Elle lui lança un bref regard, puis elle reporta son attention sur Arlian et se fendit d'un sourire. Elle fit un pas vers lui et tendit une fine main blanche.

— Seigneur Obsidien, il me semble...

Arlian lui jeta un rapide coup d'œil en lui saisissant la main, avant de la saluer. Il ne la reconnaissait pas, mais elle était si jeune qu'il ne pouvait être certain qu'ils ne s'étaient jamais rencontrés auparavant. La dernière fois qu'il avait séjourné à Manfort, elle ne devait être qu'une enfant, pas encore une femme, et il était probable qu'elle avait une apparence très différente. Elle était alors bien trop jeune pour porter la robe de velours bleu échancrée qui, aujourd'hui, dévoilait de façon si admirable ses charmes incontestables, et la coiffure élaborée qui encadrait son visage ne devait pas encore être à la mode.

— Vous avez un avantage sur moi, mademoiselle, dit-il. Même si j'ai honte d'ignorer l'identité d'une personne aussi délicieuse, j'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur... j'ai très longtemps été absent de Manfort.

— Naturellement, monseigneur. Je suis dame Tiria du coteau de l'Échafaud, et je suis moi-même arrivée à Manfort il y a peu. Il est donc peu probable que vous me connaissiez.

Arlian la salua une nouvelle fois.

Toutefois, ce faisant, il remarqua du coin de l'œil que l'homme au masque blanc avait légèrement reculé, tout en maintenant son attention sur Arlian. Pas sur Tiria, qu'il tentait vraisemblablement de séduire, mais sur *Arlian*.

Ce dernier se redressa, libéra la main de la jeune femme et tendit la sienne en direction de son compagnon.

— Et de qui s'agit-il donc ?

L'espace d'un instant, l'homme demeura figé, puis il avança les doigts à contrecœur.

— Je m'appelle, heu... Quenotte, répondit-il avec la poignée de main la plus brève et la plus réticente qu'on ait donnée à Arlian depuis des années.

— Enchanté, monsieur, dit ce dernier en hochant la tête. (Tiria avait cessé de sourire pendant l'échange.) Je suis le seigneur Obsidien, de la Maison grise.

Arlian avait connu quelqu'un qui se faisait appeler Quenotte, autrefois. Il y avait très longtemps. Il s'agissait en fait de l'un des pillards qu'il avait juré de tuer. Et c'était une femme, ce qui n'était visiblement pas le cas de cette personne.

Quelque chose chez cet homme masqué – sa voix, sa poigne, ou peut-être sa façon de se mouvoir – lui était familier, mais il fut tout d'abord incapable de le resituer. Il s'agissait vraisemblablement de quelqu'un qu'Arlian avait connu, ici, à Manfort, mais il s'était absenté de la ville pendant si longtemps...

Le personnage était de taille moyenne, avec une chevelure noire et quelques mèches grises visibles autour de son masque – ces détails ne lui permirent guère de resserrer de façon significative le champ des possibilités. Il était bien habillé, mais pas de façon ostentatoire : son manteau tissé de laine et de lin était simple, mais sa coupe parfaite, et le foulard de soie blanche qu'il portait autour du cou était exactement assorti à son masque ; néanmoins, il n'était pas brodé – seule une simple bordure étroite de dentelle l'ornait. Il n'était pas évident, d'après sa tenue, de savoir s'il s'agissait d'un noble ou d'un simple négociant prospère – et Arlian soupçonnait que cette ambiguïté était intentionnelle. Cet homme, quel qu'il soit, ne souhaitait manifestement pas être reconnu. Arlian n'avait pas cru un seul instant qu'il s'appelait Quenotte, et le masque, apparemment un simple accessoire de mode, était très certainement destiné à dissimuler son identité – non seulement aux yeux d'Arlian, mais également à ceux de tous.

Arlian eut une idée perverse.

— Nous sommes-nous déjà rencontrés, Quenotte ? demanda-t-il, en plongeant son regard dans les yeux derrière le masque – même à demi dissimulés, ils semblaient d'une étrange profondeur et d'une intensité inhabituelle.

Quenotte fut pris d'un rire nerveux, et il répondit :

— C'est le cas, à *présent*, monseigneur.



— Naturellement, dit Arlian en poussant un gloussement poli.

Soudain, les mots lui manquèrent : les pièces du puzzle se mirent en place, et il comprit qui était Quenotte.

C'était grâce à son rire. Il ne put se rappeler avec précision dans quelles circonstances il l'avait entendu. Il ne s'agissait pas d'un rire très particulier, mais il lui avait néanmoins permis d'assembler tous les morceaux de l'énigme et de faire resurgir un souvenir de sa mémoire. Il jeta un coup d'œil à Tiria, se demandant si elle savait à qui elle avait affaire. Remarquant son expression, il fut convaincu qu'elle connaissait l'identité de ce personnage.

Cela signifiait-il qu'elle était elle aussi un cœur de dragon ?

*Non*, décida Arlian. Son visage n'avait pas la férocité caractéristique des dragons. Il paraissait évident, en revanche, qu'elle était de connivence avec l'organisation.

Quant à ce que signifiait la présence de cette femme à Manfort, et en particulier à la citadelle, il s'agissait d'une tout autre question. S'il l'avait rencontrée sur l'un de ses différents campements, au cours de l'hiver, il aurait supposé que, à l'instar de Passereau, elle était au mieux une espionne, et plus probablement un assassin, mais là, au sein même du palais du duc...

— Qu'est-ce qui vous amène à la citadelle, monseigneur ? demanda Tiria, rompant le silence avant qu'il devienne particulièrement gênant.

— Oh, je suis depuis peu de retour d'une campagne d'extermination de dragons, sous les ordres du duc, et je suis venu lui faire mon rapport.

— Ah, le tueur de dragons est à l'œuvre ! Et voudriez-vous nous faire part du contenu de votre compte-rendu, monseigneur ? Je suis *pressée* d'entendre ça, que monsieur le duc le soit ou non.

Il était possible qu'elle soit effectivement une espionne à la solde de la Société du Dragon. Tout le monde savait que le duc avait un faible pour les jolies femmes, et l'on disait un peu partout que son mariage, quelque dix ans auparavant, n'avait fait que tempérer son enthousiasme et accroître sa circonspection, sans pour autant le convaincre de mettre un terme à ses aventures. Une créature de rêve telle que Tiria parviendrait certainement à soutirer quelques secrets à monsieur le duc.

Et l'intérêt dont elle faisait preuve à propos de son rapport pouvait sembler assez innocent – peut-être l'était-il, d'ailleurs –, mais il était également possible qu'il fasse partie de sa mission.

— Je ne pense pas que ce soit très approprié, mademoiselle, répondit Arlian. Mais sans doute pourrions-nous nous revoir après nos différents rendez-vous, je vous ferais alors part de ce que j'ai dit au duc...

— Ce serait avec plaisir, monseigneur. Je pourrais éventuellement me rendre chez vous dans la soirée ?

Peut-être était-elle un assassin, après tout, se dit Arlian, plutôt qu'une espionne. Il douta qu'elle se soit rendue à la citadelle pour tuer le duc, car il se serait agi d'un quasi-suicide. Mais elle pouvait tout aussi bien être venue pour l'éliminer, *lui*.

En fait, elle se trouvait peut-être dans cette salle d'attente non dans l'espoir de voir le duc, mais dans celui de tomber sur Arlian, qui, c'était inévitable, ne manquerait pas de venir rendre des comptes. L'organisation savait très certainement qu'il était de retour à Manfort. Et comme Passereau n'avait vraisemblablement pas fait de rapport, ses membres avaient dû considérer qu'Arlian n'était pas tombé dans son piège. Il aurait suffi à un informateur d'échanger quelques paroles avec n'importe qui à Éthinior pour savoir où il était allé, et grâce à un peu de sorcellerie, un tel agent aurait pu transmettre la nouvelle de l'arrivée d'Arlian à Manfort avant même qu'il atteigne la ville. Il ne lui serait plus alors resté qu'à louer les services d'un assassin, ce qui ne devait pas être bien difficile.

Tenter de le séduire, organiser une rencontre... quelle meilleure façon de s'approcher de lui pour pouvoir le supprimer ? Ça ne serait pas la première fois que l'on essayait de l'aborder ainsi.

— Cela vous intéresserait-il également, mon cher Quenotte ? demanda Arlian en toisant l'homme masqué.

Arlian remarqua la moue de Tiria, mais il resta concentré sur « Quenotte ».

Après une courte hésitation, celui-ci entreprit un salut.

— Avec plaisir, mon cher Obsidien, répondit-il.

— Alors, je vous attends tous les deux à la Maison grise, ce soir, si nous en avons terminé ici avant ! Pour le dîner, peut-être ?

Tiria et Quenotte échangèrent un coup d'œil.

— Tout dépendra des circonstances, monseigneur, répondit Tiria.

— Naturellement.

Arlian s'inclina légèrement et esquissa un sourire.

Tiria crut certainement qu'il lui était destiné, mais il était en fait pour lui-même. Il était persuadé d'avoir compris ce qui se tramait dans leur

esprit, et il était à peu près sûr qu'il ne dînerait pas en compagnie du seigneur Zanère – car il avait réussi à reconnaître l'homme au masque blanc, « Quenotte » – ce soir. Zanère ne pouvait guère espérer maintenir le mystère autour de son identité à table ; personne ne gardait son masque pour manger. Il trouverait assurément un prétexte pour échapper au repas, mais il viendrait plus tard – s'il venait.

Quant à Tiria, elle n'avait, elle, aucune raison évidente de vouloir remettre le rendez-vous. En tant que cœur de dragon, Arlian ne craignait pas qu'on verse du poison dans son verre, mais elle pouvait saisir l'occasion de ce dîner pour tenter de gagner sa confiance.

Elle ne s'était manifestement pas attendue qu'il invite Zanère. Il l'avait fait délibérément, pour la provoquer, pour lui faire comprendre qu'il ne serait pas aussi aisé de le séduire qu'elle l'avait visiblement escompté ; et il en avait été récompensé par sa moue ! En revanche, s'il les laissait tous les deux pénétrer chez lui, cela signifierait que, si l'un d'eux avait l'intention de l'assassiner, il ou elle aurait la possibilité de bénéficier d'un complice.

Arlian pensait qu'il pouvait faire face à une tentative de meurtre ; il avait déjà survécu à nombre d'entre elles, au fil des ans... Mais il ferait en sorte que Noir ou Isein, ou n'importe quel employé fiable, reste constamment à proximité tant que Tiria et Zanère se trouveraient dans sa demeure.

Malgré tout, il avait hâte de se mesurer à ces deux-là, et, peut-être, de bientôt se débarrasser d'un cœur de dragon supplémentaire. C'était pour cette raison qu'il souriait.

Bien sûr, il aurait pu dénoncer le seigneur Zanère sur-le-champ, en plein cœur de la citadelle ; il aurait été capturé ou tué. L'homme avait fait preuve de beaucoup de courage en se rendant en un tel lieu, même sous un déguisement. Si on le reconnaissait, soit on l'abattrait aussitôt, soit on lui donnerait le choix entre la mort et le rituel de purification arithéen. Malgré l'enthousiasme dont Givre faisait preuve à propos de sa nouvelle vie, Arlian doutait que Zanère puisse considérer cette épreuve comme une option envisageable – des heures de supplice insoutenable, des mois de lente guérison, quelques années à vivre comme un homme ordinaire, puis la vieillesse et le trépas.

Longtemps auparavant, Zanère avait regardé Arlian dans les yeux et l'avait traité de couard, sans doute dans l'espoir de le pousser à le provoquer en duel, et aussi parce qu'il pensait très certainement ces mots.

Arlian avait toujours été suffisamment sûr des objectifs qu'il s'était fixés et de ses propres valeurs pour que l'insulte puisse le toucher. Toutefois, il se demanda s'il aurait eu le courage de pénétrer dans la forteresse de son ennemi sous un déguisement si précaire, de courir un si gros risque pour ne recevoir que bien peu. Sans doute Zanère était-il *beaucoup* plus courageux que lui.

Pour quelle raison Zanère s'était-il rendu dans pareil endroit ? Qu'avait-il à y gagner ?

Cette interrogation était la raison pour laquelle Arlian non seulement ne l'avait pas dénoncé, mais l'avait même invité à la Maison grise : il espérait apprendre pourquoi le seigneur Zanère de la Société du Dragon était venu à Manfort, et recueillir des informations sur la fonction et les intentions de dame Tiria.

— Vous êtes allé dans le nord, monseigneur, n'est-ce pas ? demanda cette dernière.

— Au nord-ouest, dans les contreforts des monts Brisés, répondit Arlian.

— Je ne m'y suis jamais rendue, dit-elle. De grâce, dites-moi, à quoi cela ressemble-t-il, là-bas ?

— C'est un lieu assez agréable, d'une certaine façon, commença Arlian. C'est une contrée boisée, pour la plus grande partie, et on y trouve principalement des pins, dont les épaisses épines jonchent le sol sous...

C'est alors que s'ouvrit la porte qui se trouvait derrière lui. Il se retourna lorsqu'un capitaine de la garde du duc entra dans la pièce.

— Seigneur Obsidien ? appela le soldat. Monsieur le duc souhaite vous recevoir maintenant.

— Je vous prie de m'excuser, mademoiselle, dit Arlian en lui adressant un dernier salut avant de se retourner et de suivre l'officier.

Peu après, il s'agenouillait devant le duc, accomplissant le salut rituel adapté à ce genre d'audience officielle, tandis qu'une dizaine de courtisans, dont le seigneur Rolinor, l'observaient. Arlian fut consterné de voir que la moitié d'entre eux étaient masqués.

Le seigneur Araignée, un ancien cœur de dragon devenu le conseiller privilégié du duc, se tenait en silence, l'air grave, sur la droite du trône ducal.

— Levez-vous, monseigneur, dit le duc.

Arlian s'exécuta et attendit les instructions du duc.

— Je suis ravi de vous savoir de retour sain et sauf, seigneur Obsidien, déclara celui-ci, arborant un sourire étrangement peu accueillant. Le seigneur Rolinor nous a donné de vos nouvelles, et mon attention était retenue par d'autres sujets d'importance. J'ai donc pensé qu'il était préférable de vous accorder quelques jours de repos avant de vous faire venir à la citadelle. Je vois que votre patience a des limites !

— Pas du tout, monsieur le duc. Disons plutôt que mon impatience de vous servir s'est montrée plus forte que mon état de fatigue.

— Très bien, alors ! J'ai cru comprendre que vous vous étiez débarrassé de neuf de nos vieux adversaires, au cours de l'hiver ?

— Je suis ravi de vous confirmer que mes hommes ont en effet abattu neuf dragons, monsieur le duc, et nous n'avons pas accusé la moindre perte humaine.

Arlan se permit de se fendre d'un petit sourire de satisfaction. Le duc, en revanche, n'esquissa pas le moindre rictus en retour.

— Et l'an dernier...

— Huit, monsieur le duc. Mon intendant m'a signalé que le total s'élevait à quatre-vingt-huit depuis que vous m'avez nommé pour mener la campagne contre ces monstres. Nous estimons qu'ils sont encore peut-être une cinquantaine.

— Quatre-vingt-huit ? C'est remarquable ! (Le duc s'appuya sur le dossier de son trône en fronçant légèrement les sourcils – Arlian supposa qu'il calculait quelque chose et que les mathématiques n'avaient jamais été son point fort.) Si vos chiffres sont exacts, cela signifie que plus de la moitié de ces créatures ont été exterminées !

— À un prix effroyable, ajouta quelqu'un. (Arlan jeta un coup d'œil sur un visage dissimulé derrière un masque bleu, celui d'une femme qu'il ne reconnaissait pas et qui se tenait à la droite de Rolinor.) Il ne s'écoule guère une semaine pendant les mois d'été sans qu'un village ou un hameau soit ravagé par des dragons, en guise de représailles contre vos massacres. Voyons, le nombre de morts doit se compter en milliers !

Arlan se mordit la lèvre avant de répondre :

— Peut-être même en dizaines de milliers, madame. Je ne mets pas en question le décompte des victimes, et mon cœur se serre chaque fois que j'y pense. J'ai consacré la plus grande partie de ma fortune, et autant de temps que je le pouvais, à la recherche de ces créatures, aux mines d'obsidienne, à la construction de catapultes et à la fortification du maximum de villes. Et

ces remparts se sont révélés efficaces. Même si deux dragons seulement ont été tués grâce aux catapultes depuis la destruction du Vieux Palais, il y a quatorze ans, aucune cité ainsi défendue n'a été détruite.

— Naturellement, les dragons choisissent les cibles les plus faciles !

— Et quand toutes les villes seront équipées, les attaques cesseront vraisemblablement, poursuit Arlian. Et, mieux encore, lorsque tous les dragons seront morts, la *possibilité* même de se faire attaquer disparaîtra.

— Mais nous serons alors...

Le duc s'éclaircit la voix.

La femme au masque bleu avait manifestement encore des choses à dire, mais après avoir jeté un coup d'œil au duc, elle s'abstint de tout commentaire supplémentaire. Elle n'acheva même pas sa phrase.

Arlian pensait avoir compris ce que l'inconnue avait eu l'intention de souligner : qu'aucune des cités qui avaient juré fidélité à la Société du Dragon ne s'était fait attaquer, pas plus que celles qui étaient fortifiées n'avaient été détruites. Que les Terres des Hommes avaient connu sept siècles de paix avant que l'arrivée d'Arlian fasse surgir les dragons de leurs cavernes. Et que l'on pouvait certainement négocier une nouvelle fois une trêve comparable.

Le duc avait sans aucun doute déjà entendu ce type d'arguments, et il ne souhaitait manifestement pas qu'on les lui répète.

— Je suis impressionné par les progrès qui ont été accomplis tout au long de cette campagne contre les dragons, monseigneur, dit le duc. Toutefois, je serais curieux de connaître votre avis sur un tout autre sujet.

— Je ferai mon possible pour satisfaire la curiosité de monsieur le duc, répondit Arlian en esquissant un léger salut.

Il souhaitait poursuivre la discussion sur la guerre, au moins pour faire allusion à l'embuscade qu'il était parvenu à déjouer et à ses éventuelles implications. Mais cela pourrait attendre qu'il ait amadoué le duc et traité le sujet, quel qu'il soit, que celui-ci avait choisi d'aborder.

— Vous avez fait du commerce dans les Régions Limitrophes, et vous vous êtes chargé de rouvrir la route de l'Arithei, il me semble...

Perplexe, Arlian acquiesça.

— Tout à fait.

— On peut même dire qu'une grande partie de votre fortune provient du négoce d'objets magiques, que vous avez entretenu avec les Arithéiens, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, même si je ne suis pas magicien moi-même.

— Et avez-vous étudié la sorcellerie ?

— Uniquement les principes les plus simples, monsieur le duc. Je ne suis pas plus un sorcier que je suis capable de voler comme un oiseau.

— Néanmoins, vous en savez plus sur les terres méridionales et leur magie que qui que ce soit d'autre ici. Que pensez-vous donc des dernières nouvelles ?

Arlan cilla, puis il jeta un coup d'œil à Araignée, dont le visage inexpressif ne lui fut d'aucun secours.

— Monsieur le duc, je n'ai pas pris connaissance de ces dernières nouvelles. À quoi faites-vous référence ?

— Vous savez certainement qu'il y a eu des intrusions dans les Régions Limitrophes...

Arlan se souvint de sa conversation avec Isein.

— J'ai entendu dire, depuis mon retour à Manfort, que des rumeurs couraient à ce sujet, répondit-il prudemment. Aucune information de ce type ne m'est parvenue dans le nord. Je n'ai eu connaissance d'aucun détail. Il y a donc eu des intrusions ?

— Oh, oui. (Le duc passa ses courtisans en revue, et il fit signe à l'un d'entre eux.) Approchez-vous, seigneur Naran, et répétez au seigneur Obsidien ce que vous m'avez expliqué. Peut-être qu'avec son expérience dans le sud, il saura apprécier à leur juste valeur les subtilités de cette histoire.

Arlan se retourna.

Naran était un jeune homme grand et mince revêtu de lin délicat, dont le visage était hâlé par le soleil. Il s'approcha puis salua Arlian et le duc. Arlian lui rendit son salut.

— Je suis ravi de faire votre connaissance, seigneur Obsidien, dit Naran. J'ai beaucoup entendu parler de vous.

— Le plaisir est pour moi, répondit Arlian. Mais, de grâce, racontez-moi tout !

— Bien sûr. Voyez-vous, je suis un chef de caravane, et je reviens juste de ce qui était censé être une expédition commerciale dans les Régions Limitrophes. Mais nous n'avons guère pu faire d'affaires.

— Et pour quelle raison ?

— On est arrivés à Douces-Eaux à la date prévue – il me semble que vous connaissez cette bourgade, non ? Mon partenaire de voyage, un gars

du nom de Dreins, m'a dit que vous l'y aviez déjà accompagné.

— En effet, approuva Arlian.

— On avait l'intention de diviser le convoi en deux ; le seigneur Dreins était censé poursuivre vers le sud-ouest, peut-être jusqu'aux chutes de Skok, et moi, je me serais dépêché de rejoindre Pon Ashti, à l'est. J'avais bon espoir de croiser des marchands des côtes méridionales sur les marchés de la cité, vous comprenez ?

Arlian s'efforça de se souvenir de la géographie des Régions Limitrophes. Il savait que les chutes de Skok se trouvaient au sommet d'une gigantesque falaise qui formait une partie de la frontière la plus au sud des Terres des Hommes, surplombant une jungle sauvage que l'on disait habitée par des créatures à demi humaines, mais par aucun véritable humain. Parfois, des aventuriers descendaient l'escarpement, s'enfonçaient dans la végétation, au péril de leur vie, et en rapportaient divers produits exotiques qu'ils revendaient ensuite aux marchands des caravanes à des prix exorbitants. Ces mêmes commerçants pouvaient alors céder les herbes et les créatures à des tarifs encore plus effarants une fois qu'ils avaient regagné le nord de la Désolation.

Le Pon Ashti, en revanche, était une cité-État dans le sud-est marécageux, dont les relations avec les Terres des Hommes étaient depuis bien longtemps quelque peu épineuses. Il se trouvait suffisamment au nord pour que la magie y soit faible et facilement régulée, et il avait été bâti sur des terres qui avaient incontestablement été sous le joug des dragons durant au moins une partie du long millénaire de leur domination, aussi aurait-il dû, de fait, être considéré comme appartenant aux Terres des Hommes. Mais son conseil dirigeant n'avait jamais reconnu la suprématie du duc de Manfort, ni, d'ailleurs, quelque autorité que ce soit. L'emplacement de la cité, à l'extrémité de l'estuaire du Darambar, en avait fait un centre d'échanges, et, à plusieurs reprises, certains des ancêtres du duc actuel avaient tenté de mettre en place des droits de douane et des taxes sur le commerce qui s'y développait, mais toujours en vain.

Arlian ne s'était jamais rendu dans l'un de ces deux lieux.

— Oui, répondit-il, je comprends.

— On était sur le point de répartir les chariots de la caravane quand la nouvelle nous est parvenue, de l'est, avec les premiers réfugiés : la Mage Bleu prétendait que le Pon Ashti lui appartenait, et les tentatives de la repousser avaient toutes échoué. Résultat ? L'ensemble des Régions



Limitrophes de l'est se sont retrouvées en effervescence, et il semblerait que la cité soit effectivement tombée entre les mains de la mage.

— Mais le Pon Ashti est protégé, protesta Arlian. Ses murailles sont gainées de fer !

— Disons plutôt que les murs de la ville sont « garnis » de fer, rectifia Naran. On manquait de métal pour les gainer entièrement. Une bande d'acier noir tous les trois mètres. Certes, ça s'était révélé suffisant pendant sept siècles. Pourquoi cela n'a-t-il pas permis de résister à la Mage Bleu ? Je n'en sais rien. Je vous répète juste ce que les réfugiés nous ont raconté.

Arlian jeta un coup d'œil en direction du duc, qui était bien calé sur son trône, un sourire inquiet sur les lèvres, puis vers le seigneur Araignée, dont le visage semblait figé dans une immobilité absolue, et qui n'avait pas encore pris la parole depuis le début de cette audience. Manifestement, différents courants politiques s'affrontaient, mais Arlian n'en comprenait pas la teneur, et cela l'inquiéta. Il reporta son attention sur Naran.

— Poursuivez, lui dit-il.

## LA FRONTIÈRE À FEU ET À SANG

— Naturellement, il nous était impossible de diviser la caravane dans de telles conditions, poursuivit Naran. On a donc décidé de suivre les plans d'origine de Dreins, et de poursuivre vers le sud-ouest, en direction des chutes de Skok – même si on n'était pas du tout certains de la distance qu'on pourrait parcourir. Je ne sais pas si vous le savez, seigneur Obsidien, mais depuis quelques années, les chutes de Skok sont hantées : leurs habitants ont le sommeil troublé par des cauchemars, ils aperçoivent des choses du coin de l'œil, et on y a fait état d'un très grand nombre d'étranges coïncidences. Alors qu'on ne pouvait autrefois trouver certaines herbes qu'au-delà de la frontière, on les voit maintenant pousser dans les jardins de la ville, dont des créatures inconnues parcourent les rues. De moins en moins de marchands osent s'aventurer là-bas, et, depuis quelque temps maintenant, des personnes originaires de la cité ont même déménagé dans des régions plus au nord.

— Je l'ignorais, affirma Arlian.

Il était loin d'être ravi d'apprendre de telles nouvelles. Cela lui rappela que les sorciers qu'il employait pour localiser l'entrée des cavernes où les dragons étaient assoupis lui avaient fait remarquer à plusieurs reprises au cours de ces dernières années qu'il leur était plus facile de manier la sorcellerie, et que l'énergie magique était plus abondante qu'avant. La plupart du temps, il en avait conclu que c'était dû aux progrès effectués par les magiciens à force de pratique, mais il s'était aussi parfois demandé si les nombreux objets magiques arthéiens qu'il avait emportés sur les Terres des

Hommes y étaient pour quelque chose. Ses maigres études en sorcellerie lui avaient appris que, lorsque l'on maniait la magie, l'énergie utilisée ne cessait pas simplement d'exister. Elle se dissipait au contraire dans l'atmosphère et la terre environnante. Celle dont se servait la magie arithéienne provenait des réserves abondantes réunies au-delà de la frontière, et elle s'était vraisemblablement ajoutée aux très faibles traces d'énergie présentes sur les Terres des Hommes, accroissant la puissance dans laquelle les sorciers pouvaient puiser.

Toutefois, ces imports magiques n'auraient pas dû se révéler suffisants pour créer une différence notable, même aux yeux du plus sensible des sorciers, puisqu'ils étaient dispersés sur une surface très étendue. Ils ne pouvaient donc pas être tenus pour responsables d'événements aussi lointains que la conquête du Pon Ashti par la Mage Bleu, ou que les apparitions des chutes de Skok. Un autre facteur devait certainement être à l'œuvre. Les paroles des sorciers auraient dû l'alerter bien longtemps auparavant.

Le seigneur Naran poursuivit.

— On a malgré tout pris la route du sud-ouest, et on a atteint Porte-Rouge, à deux jours de Douces-Eaux. On n'y a trouvé qu'une population d'exilés. C'était comme si les hordes nues et hurlantes du Tirikindaro avaient envahi les villes fortifiées de Chenneïd et Talolo. On aurait bien mieux fait d'emporter des céréales et des fruits plutôt que de la laine, de la soie et de l'étain : la plupart de ces pauvres gens mouraient de faim. On a fait ce qu'on a pu, puis on est reparti.

» Après Porte-Rouge, nous avons prévu de nous arrêter à Sazar, à la frontière du Shei, mais la route était à ce point infestée de créatures nocturnes et d'oiseaux de feu qu'on a dû changer nos plans – plus tard, on a d'ailleurs entendu dire que les mages du Shei avaient annexé Sazar, de toute façon, et il est fort probable qu'ils nous auraient confisqué toutes nos marchandises. On a donc pris la direction de Galadas, puis de Champ-d'Or.

» Et là, on a abandonné, et on a fait demi-tour.

— Pourquoi ? demanda Arlian.

— Parce qu'on a rencontré quelques survivants du sud lointain. (Naran prit une profonde inspiration avant de poursuivre.) Monseigneur, les chutes de Skok n'existent plus. Et certains de leurs habitants, même parmi ceux qui ont fui, ne sont plus humains. J'ai vu une femme avec des yeux de chat, un gamin avec les bras recouverts d'écailles violettes brillantes... (Il haussa

les épaules.) Au-dessus de Champ-d'Or, le ciel était chargé de magie : des couleurs qui ne devraient pas exister déchiraient la voûte céleste, et, durant la nuit, celle-ci s'est mise à rougeoyer anormalement, ce qui nous a permis de distinguer des formes au-dessus de nos têtes ; j'en suis encore tout retourné.

— J'ai déjà vu le ciel du Tirikindaro, et celui des monts Rêveurs, dit Arlian. Inutile d'en raconter davantage.

— Les villes entre Champ-d'Or et les chutes de Skok étaient en plein chaos, poursuivit Naran. Il y avait des émeutes, des échauffourées entre ceux qui voulaient fuir vers le nord et ceux qui préféraient rester pour se battre – et ceux qui avaient été altérés par les forces magiques d'au-delà de la frontière.

— Il semblerait que l'ensemble des Régions Limitrophes soient sens dessus dessous, lui fit remarquer Arlian.

— En effet, dit le duc avant que Naran puisse ajouter quoi que ce soit.

Arlian se retourna vers le trône.

— Et je crois connaître, seigneur Obsidien, la raison de tout cela, poursuivit le duc. Les créatures, au-delà de la frontière, ont toujours cherché à s'introduire sur les Terres des Hommes, mais, jamais, depuis les débuts de notre histoire, il y a des siècles, elles ne sont parvenues à faire des percées significatives. Pourquoi y arrivent-elles *aujourd'hui* ?

— Je l'ignore, monsieur le duc, répondit Arlian – et, à dire vrai, il n'en savait vraiment rien, mais un horrible soupçon commençait à prendre forme dans son esprit.

Il n'y avait pas que ce qu'il avait rapporté d'Arithei qui était magique, sur les Terres des Hommes, après tout.

— Vous êtes mon spécialiste en magie, Obsidien. Vous n'avez aucune idée ? Pas la moindre hypothèse à suggérer ?

— Hélas, monsieur le duc... En avez-vous parlé aux magiciens arithéiens, Asaf, Tiviesh et Isein ? Ou à Hlur, l'ambassadrice ? La population de l'Arithei est habituée à ce genre de phénomènes, et elle en sait certainement plus que moi à ce sujet.

— Je me suis entretenu avec Hlur et Tiviesh, ainsi qu'avec mes propres sorciers – quoique les bons sorciers se fassent rares, à Manfort, maintenant que les vieux seigneurs sont morts ou qu'ils se sont enfuis.

— Vous voulez parler des cœurs de dragon, sans doute...

— Oui. Je parle des seigneurs qui ont vécu suffisamment longtemps pour pouvoir *apprendre* la sorcellerie. Et trois des meilleurs sorciers qui nous restaient vous ont accompagné, cet hiver. Les avez-vous ramenés avec vous ?

— Hélas, monsieur le duc, ils sont restés à Éthinior, ils vont y passer l'été. Mais il y a dame Givre, ici, à Manfort. Et dame Flûte en sait plus sur la sorcellerie médicale que n'importe qui d'autre ayant vécu cinq cents ans.

— Vous pensez qu'elles auront davantage de connaissances que vous ?

— Monsieur le duc, je ne suis qu'un simple enfant, par rapport à elles. Je n'ai pas encore quarante ans, alors que Givre en a quatre cents !

Le duc fit la moue.

— Dame Givre a fait partie de mes conseillers, par le passé, Obsidien, et elle m'a abandonné il y a des années pour se retirer au sein de sa nouvelle famille. Je n'apprécie pas particulièrement l'idée d'aller la voir pour lui demander de me rendre service.

Arlian écarta les mains.

— Naturellement, faites comme il vous plaira, monsieur le duc. Je n'avais nullement l'intention de vous commander ; je désirais simplement vous informer de mon ignorance à ce sujet.

Et, en fait, il ne souhaitait pas vraiment que le duc s'entretienne avec Givre, ni avec quiconque qui soit susceptible d'évoquer les raisons qu'il soupçonnait lui-même d'être à l'origine de ce phénomène – pas tant qu'il n'aurait pas eu le temps de réfléchir à la question.

Il lui sembla entendre la voix de Noir résonner dans son esprit, lui répétant ce qu'il lui avait dit bien longtemps auparavant, avant qu'ils se joignent pour la première fois tous les deux à une caravane en partance pour les Régions Limitrophes. Arlian était alors encore jeune, il n'avait guère plus de la moitié de son âge actuel, mais il s'en souvenait très bien. Noir lui avait parlé de ce qui dirigeait les pays au-delà de la frontière.

« Des dieux pour certaines contrées, peut-être, et certainement quelques mages ailleurs, mais pour la plupart... pour la plupart, il s'agit d'*autres* choses. Des choses que ni les hommes, ni les dragons ne sont parvenus à dominer. »

C'étaient ces choses qui se déployaient désormais vers le nord, vers le cœur des Terres des Hommes, les terres que les hommes avaient reprises aux dragons.

Et Noir avait ajouté : « Ce sont des choses qui *n'ont pas réussi à vaincre les dragons.* »

Mais maintenant, grâce à Arlian et à ses compatriotes, plus de la moitié de ces dragons avaient disparu, et les survivants, lorsqu'ils étaient éveillés, détruisaient activement les implantations humaines. Quelle qu'ait été la façon dont les dragons parvenaient à maintenir ces choses à distance, la magie brute et les créatures d'au-delà de la frontière, ils avaient manifestement cessé de le faire.

Cette conversation rendit futile et hors de propos toute discussion à propos d'embuscades évitées. Cela pouvait signifier que la nature même du conflit qui opposait l'humanité aux dragons avait été modifiée.

— Certains avancent une théorie, monseigneur, dit le duc, interrompant Arlian dans ses pensées. Je vous ai annoncé que j'avais parlé à quelques sorciers et aux Arithéiens, et c'est le cas. Je n'ai pas dit qu'ils ne m'avaient donné aucune réponse. Ils proposent des explications à ces événements, et l'une d'elles semble assez prisée.

Arlian sentit son cœur se serrer.

— Oh ? Et de quoi s'agit-il, monsieur le duc ?

— On raconte que le fait que vous massacriez les dragons affaiblirait les défenses magiques des Terres des Hommes.

Voilà, on y était. Arlian se rendit compte pour la première fois que le duc avait dit être impressionné par les résultats de sa campagne contre les dragons, mais il n'avait pas spécifié qu'il en était enchanté. Il les avait qualifiés de remarquables, mais il n'avait jamais précisé qu'ils étaient *bons*. Et le seigneur Araignée, qui aurait en temps normal félicité Arlian d'avoir obtenu de tels résultats, était resté muet jusqu'à présent.

Arlian s'en voulut de ne pas avoir remarqué ces détails plus tôt et donc de ne pas les avoir correctement interprétés.

— En fait, nous avons reçu un message en provenance de Sarkan-Mendoth, de la part de rescapés de la Société du Dragon, expliqua le duc en faisant un signe. (Arlian ne jugea pas nécessaire de se donner la peine de tourner la tête ; il savait pertinemment que le duc désignait la femme au masque bleu.) Leur lettre nous dit la même chose : que les dragons, si destructeurs soient-ils, incarnent l'essence magique de l'ensemble des territoires que nous considérons comme étant les nôtres, et que leur existence même suffit à maintenir les mages et les monstres de l'autre côté de la frontière.

Même si c'était pénible à entendre, tout cela était très sensé. Mais Arlian fut momentanément distrait par la provenance de ces informations. Les cœurs de dragon avaient ouvertement envoyé un de leurs représentants. La présence de Tiria et de Zanère au sein de la citadelle était-elle donc légitime ? Si c'était le cas, pourquoi Zanère s'était-il embarrassé d'un masque ?

Non, ces deux-là étaient probablement des espions, agissant clandestinement pendant que cette femme au masque bleu détournait l'attention du duc. Elle n'était pas un cœur de dragon, Arlian en était certain. L'organisation n'aurait pas pris le risque d'envoyer à découvert quelqu'un dont la simple présence à Manfort était passible de la peine de mort. Qui que soit cette femme, elle n'avait pas goûté au mélange fétide de sang et de venin.

Du moins, pas encore. Peut-être qu'après avoir rempli sa mission elle recevrait cette fausse récompense.

— Nous savons désormais que des désastres se sont produits dans les Régions Limitrophes, dit le duc. Le Pon Ashti et les chutes de Skok – et qui sait quoi d'autre – sont tombés aux mains des mages, cette chose au Tirikindaro s'étend, envoyant ses soldats-esclaves un peu partout... C'est une *catastrophe*, Obsidien ! C'était déjà grave de perdre chaque été la vie de centaines d'innocents à cause des dragons, mais, au moins, nous étions à peu près sûrs que ça s'arrêterait un jour, et nous avons vos armes d'obsidienne pour nous défendre. Mais ces *choses-là* ? Si elles franchissent la Désolation, est-ce que l'obsidienne pourra toujours nous protéger ?

— Nous en repousserons certaines avec du fer, répondit Arlian sans réfléchir. Pour les autres, il nous faudra de l'argent, et grâce à certaines pierres...

— *Je ne veux pas le savoir !* mugit le duc en se levant de son trône. Croyez-vous que j'aie envie de vivre de la même façon que les Arithéiens, d'être constamment assailli par des cauchemars, d'être obligé de planter des poteaux de métal sur toutes les routes pour garder les monstres à distance ? Hlur m'a raconté comment c'était, là-bas, et je ne veux pas de ça chez moi !

Arlian inclina la tête en silence, mais le duc n'en avait pas terminé.

— Et ça, c'est juste pour le sud ! poursuivit-il. On dit aussi qu'il y a de la magie brute au-delà des déserts, à l'ouest. Et dans les champs de glace du nord, et derrière les montagnes du nord-ouest... Qu'est-ce qui va bien

pouvoir l'empêcher de se déverser sur nous quand les dragons seront tous morts ?

— Je ne sais pas, monsieur le duc, répondit calmement Arlian.

— Même si ça me répugne de devoir l'avouer, Obsidien, nous avons besoin des dragons ! Je préfère ces monstres aux choses d'au-delà des frontières ! Tant que vous n'aurez pas une solution de rechange à me proposer, et que vous ne m'aurez pas prouvé son efficacité, je vous interdis de tuer le moindre dragon supplémentaire ! Me suis-je montré assez clair ?

— Absolument, monsieur le duc. (Arlian se tourna vers la femme au masque bleu.) Est-ce que la Société du Dragon envisage de négocier une trêve, en échange, et de s'assurer qu'aucun innocent ne soit massacré cet été ?

— Je ne suis qu'un émissaire, monseigneur, répondit l'inconnue. Je suis certaine que les membres de l'organisation feront tout ce qui est en leur pouvoir, mais ils sont les serviteurs des dragons, pas leurs maîtres.

— Est-ce qu'ils le reconnaissent ? demanda Arlian, surpris.

— Sans doute « partenaires » serait-il un terme plus approprié que « serviteurs »... Je ne crois pas qu'ils soient leurs esclaves, mais tous ceux qui vivent sous la protection des dragons admettent que ceux-ci sont plus puissants que n'importe quel humain, et que, pour la plupart, les cœurs de dragon leur obéissent, et non l'inverse.

Arlian décida de couper court à cette discussion. Il possédait sa propre opinion quant au pouvoir et à l'humanité, mais il ne voyait pas l'utilité d'en débattre ici et maintenant. Il se retourna vers le duc.

— Monsieur le duc, je vous donne ma parole : je ne pourchasserai plus aucun de nos ennemis draconiques sans votre autorisation jusqu'à ce que nous trouvions une solution au problème qui se pose au-delà de la Désolation. Toutefois, me permettrez-vous de défendre la population contre ceux qui surgiraient de leurs tanières, si le cas venait à se présenter ? Et puis-je poursuivre la fortification des villes et des villages de votre royaume ?

Le duc jeta un coup d'œil à la messagère, puis au seigneur Araignée. Finalement, ce dernier prit la parole.

— Je pense que c'est envisageable, dit-il. Il faudra que les dragons se tiennent tranquilles si nous voulons mettre un terme à ces invasions, au sud.

— Qu'il en soit ainsi, alors, déclara le duc. (Son expression s'adoucit.) Seigneur Obsidien, je sais que vous haïssez les dragons à cause de ce qu'ils



ont fait à votre famille et à votre hameau. Je sais que vous espériez les exterminer jusqu'au dernier. Il doit être difficile pour vous de l'accepter, mais il y a pire que ces monstres. Nous avons toujours vécu avec ces créatures, et nous pouvons cohabiter un peu plus longtemps avec elles. Vous n'aviez aucun moyen de savoir ce qui se produirait.

— Je vous remercie, monsieur le duc, dit Arlian.

Il ne savait pas trop pourquoi il le remerciait, mais il n'avait rien trouvé d'autre à lui répondre.

— Cela fait des années que vous vous battez durement... Rentrez chez vous et reposez-vous. Laissez-nous nous charger de ce problème.

Il fit un signe pour l'inviter à se retirer.

Arlian salua. L'audience touchait manifestement à son terme. Tous les autres sujets dont il souhaitait s'entretenir avec le duc – et, étant donné les circonstances, il n'était plus certain de savoir de quoi il s'agissait – devraient attendre. Il se retira rapidement et quitta la pièce.

Une fois dans le couloir, il hésita, se demandant s'il avait d'autres affaires à régler à la citadelle, mais il décida qu'il n'était pas d'humeur à s'occuper des problèmes triviaux inhérents à la charge de seigneur de guerre de la cité.

D'ailleurs, se dit-il, il avait convenu d'un rendez-vous avec Tiria et Zanère. Il s'était imaginé qu'il aurait à jouer au plus rusé, mais il semblait désormais plus probable qu'il doive se contenter de négocier les termes de sa reddition.

Il regrettait déjà d'avoir fait une telle promesse au duc. Il souhaitait toujours autant pourchasser et tuer les trois dragons qui avaient détruit son village, sur le mont Fuligineux, alors qu'il n'était encore qu'un enfant. Il était déjà difficile d'admettre qu'il fallait épargner les autres en échange du service qu'ils rendaient à l'humanité en défendant magiquement les frontières et d'un accord par lequel ils s'engageaient à ne plus attaquer les villages sans défense ; toutefois, il pourrait sans doute apprendre à vivre avec. Mais ménager les monstres qui avaient abattu ses parents, son grand-père et son frère...

Eh bien, se dit-il, il faudrait qu'il le supporte. Ou qu'il trouve un autre moyen de défendre les Terres des Hommes contre les assauts des mages et des monstres.

Peut-être existait-il une solution et la trouverait-il. Après tout, Enziette avait découvert le secret de la vulnérabilité des dragons à l'obsidienne.

Et, en tant que cœur de dragon, il avait du temps devant lui.

## LA VISITE DU SEIGNEUR ZANÈRE

Arlian ne fut guère surpris lorsqu'un valet lui annonça que son invité pour le dîner était arrivé. Il fut en revanche étonné de découvrir qu'il s'agissait du seigneur Zanère – toujours masqué et se faisant appeler Quenotte – et non de dame Tiria.

Ils se rencontrèrent dans le couloir près du vestibule.

— Mon cher Quenotte ! s'exclama Arlian en lui prenant la main. Quel plaisir de vous voir !

— Pourrions-nous nous entretenir en privé, monseigneur ? demanda nerveusement Zanère.

— Naturellement. (Il fit un signe à Wolt, le valet qui avait escorté Zanère depuis le portail.) Où pourrions-nous parler sans être importunés et sans causer trop de dérangement ?

Le domestique jeta un coup d'œil dans le couloir qui menait aux cuisines, où le personnel de la maison s'affairait à la préparation du dîner, puis en direction de la galerie, où l'on entendait Ambredine, qui riait gaiement devant un jeu que sa sœur avait inventé.

— Peut-être à l'étage, monseigneur ? Dans votre étude ?

Arlian avait laissé son bureau à Isein et à Noir, qui y examinaient de vieux documents traitant de sorcellerie ayant appartenu à Enziette dans l'espoir de trouver quelques indices sur la façon dont les dragons empêchaient la magie de franchir la frontière.

Isein était là, mais Qulu n'était pas rentré d'Arithei, et Lilsinir se trouvait à la citadelle, afin d'étudier des notes avec Tiviesh et Asaf. Le

deuxième étage était donc inoccupé pour le moment, et une idée saugrenue traversa soudain l'esprit d'Arlian.

— Par ici, monseigneur, dit-il, oubliant momentanément qu'il n'était pas censé connaître l'identité et le rang du seigneur Zanère.

Il gravit les deux niveaux, suivi de près par son invité au masque blanc. Une fois en haut, il s'empara d'une bougie allumée dans l'une des niches creusées dans le mur, puis il s'engagea dans le couloir jusqu'à un lourd battant de bois muni de crochets de fer noir.

La barre qui avait autrefois reposé sur ces crochets avait disparu, mais Arlian avait délibérément laissé la pièce dans l'état dans lequel il l'avait trouvée lorsqu'il avait hérité de la Maison grise. Il ouvrit la porte et invita Zanère à le précéder.

Celui-ci fit un pas, puis il s'immobilisa.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Arlian ? demanda-t-il.

— C'est une pièce dans laquelle nous pourrions discuter sans être dérangés, répondit Arlian.

— On dirait une cellule de prison !

— C'en était une, quand cette maison appartenait au seigneur Enziette. C'est désormais un lieu commémoratif.

Il entra lui-même dans la salle, saisissant de sa main libre le bras de Zanère et l'incitant à faire de même.

Une fois à l'intérieur, Arlian referma la porte et posa la bougie sur une table massive et grossière qui se trouvait près de lui. La lueur de la chandelle fit clairement apparaître plusieurs marques sombres sur la surface rugueuse de la table.

La pièce dans laquelle ils se trouvaient était de bonne taille et terriblement vide. À part la table, seuls deux grands coffres, qui avaient été poussés contre un mur, la meublaient. Un foyer, inutilisé depuis bien longtemps, occupait un bout de la salle, et, sur le mur opposé étaient fixées deux séries de lourdes chaînes. Les murs étaient en pierre, le plancher nu, et de vieilles lattes étaient tachées à plusieurs endroits.

— Quelle était l'utilité de ce lieu ? demanda Zanère. Pour quelle raison Enziette avait-il besoin d'une telle pièce ?

— On peut dire qu'il s'en servait comme d'une « salle de jeu », répondit Arlian en s'appuyant contre la table. La première fois que je l'ai vue, il y avait emprisonné deux femmes. L'une était encore en vie, même s'il l'avait déjà empoisonnée, et l'autre était plus que morte. Elles étaient toutes les

deux mes amies, et l'une d'elles était sans doute plus que cela. Elles sont désormais enterrées dans le jardin du Vieux Palais.

Zanère eut un frisson tout à fait visible malgré son masque et le faible éclairage.

— C'est *horrible* !

— Pire que ce que vous pouvez imaginer. Mais je vous épargnerai les détails. C'est l'une des raisons pour lesquelles je suis parti avec tant de détermination à la poursuite d'Enziette, à travers la Désolation et jusqu'à la caverne où il a trouvé la mort.

— Pourquoi m'avez-vous amené ici ? Je suis sûr que nous aurions pu trouver une autre pièce pour discuter !

— Oh, très probablement, mais j'ai pensé qu'il fallait vous montrer ça, pour vous rappeler que je possède d'excellentes raisons personnelles de haïr les dragons et leurs pions.

— Et je crois que nous pouvons nous rejoindre sur ce terrain, Arlian. Tout comme vous ne m'avez pas tout dit, il y a des choses que je ne *vous* ai pas racontées !

— J'espère que vous ne parlez pas simplement de votre identité, monseigneur. Je vous ai reconnu, à la citadelle, ce matin. Je vous en prie, seigneur Zanère, n'hésitez pas à retirer votre masque, vous ne me ferez pas croire que c'est agréable à porter.

— C'est bien ce que je pensais, dit Zanère en l'ôtant. Mais, non, ce n'est pas ce que j'évoquais.

— Qu'êtes-vous donc venu me dire ? Je vous avoue que j'ai été quelque peu surpris de vous voir. Je pensais que vous auriez préféré conserver votre identité secrète, ce qui n'est guère possible autour d'un dîner. Qu'est-ce qui peut être urgent au point que vous soyez prêt à abandonner votre secret et que vous souhaitiez vous assurer de notre tranquillité avant de me parler ?

— Je voudrais que vous me soigniez, répondit Zanère. Voilà ce qui est pressant ; c'est la raison pour laquelle je me moque que vous voyiez mon visage. Je m'en remets à votre offre, à vous et au duc. Et je suis venu tôt et seul afin que dame Tiria ne l'apprenne pas.

Ce n'était pas du tout ce à quoi Arlian s'attendait. Il s'était *lui-même* résigné à céder à cause de la situation dans les Régions Limitrophes.

— Vous voulez dire que vous souhaitez que l'on débarrasse votre cœur de sa souillure ? Vous voulez que les magiciens arithéiens vous rendent votre humanité et ôtent le rejeton draconique qui grandit dans votre sang ?

— Oui, c’est exactement ça.

— Vous savez ce que ça implique ?

— Pas par le menu détail, mais je crois que je sais *l’essentiel*. Quelle importance ?

— On m’a dit que c’était atrocement douloureux.

— Je m’en moque.

— Vous auriez pu organiser ça plus facilement, il y avait d’autres moyens, dit Arlian. Vous auriez pu vous rendre aux gardes de la citadelle, aujourd’hui.

— Mais je voulais vous parler, répondit Zanère. J’avais *besoin* de vous parler.

— Maintenant, monseigneur, j’avoue que je suis confus. Je propose que nous nous asseyions sur ces coffres – je suis désolé de ne pas avoir choisi une pièce avec de meilleurs sièges – et que vous me racontiez tout ce que vous êtes venu me dire. Je reconnais que je suis très curieux de connaître vos motivations. Après quatorze années de guerre, pourquoi vous décidez-vous à vous rendre *aujourd’hui*, alors qu’il semblerait que vos confrères de la Société du Dragon aient trouvé un moyen de faire changer d’avis le duc et de le contraindre à une trêve en votre faveur ?

— Je ne considère pas qu’il s’agisse d’une reddition, protesta Zanère. Je demande à être purifié. Ce n’est pas vraiment la même chose !

— Comme vous voudrez. Expliquez-moi, avec vos propres mots, ce qui vous amène ici aujourd’hui.

— Je vais vous le dire.

Il regarda autour de lui. Malgré la proposition d’Arlian, il préféra rester debout, tandis que son interlocuteur demeurait là où il se trouvait, appuyé contre la table. Il prit une profonde inspiration, et il entama son récit.

— Vous comprenez bien, Arlian, que je sais que les dragons sont des monstres. Ils ont tué tout le monde sous mes yeux, à Oginathi, il y a plus de cinq cents ans. J’étais un marchand, je traversais la ville pour rentrer chez moi, à Lorigol, et je me suis caché dans l’abreuvoir de l’écurie, à côté de l’auberge. Je me suis éraflé le front en me cognant sur le bord, quand je me suis tapi au fond de l’eau pour ne pas qu’on me voie. Du venin en provenance de l’auberge en flammes est tombé dans l’abreuvoir. Et me voilà, des siècles plus tard, toujours en vie... Mais je me souviens très bien de ce que j’ai vu, là-bas. Des hommes, des femmes et des enfants carbonisés ou découpés en morceaux...

Il frissonna de nouveau.

Arlian n'avait jamais entendu parler d'Oginathi, mais la cité avait été détruite cinq cents ans auparavant. Les villes et les villages anéantis par les dragons n'étaient que rarement reconstruits. Après tout, ce qui les avait attirés une fois pouvait très bien les séduire une seconde.

— Poursuivez, dit-il.

— Je pensais qu'il s'agissait d'animaux, dit Zanère. Comme des chats qui jouent avec une souris. Quand j'ai compris qu'ils étaient intelligents et qu'ils pouvaient communiquer avec nous, j'ai été horrifié, mais ça n'a pas changé grand-chose. (Il indiqua les chaînes qui pendaient au mur.) Entre-temps, j'avais vu ce dont mes semblables étaient capables. Je ne le *comprendais* pas, mais j'en avais été le témoin, alors comment aurais-je pu en vouloir aux dragons de faire preuve de cruauté après avoir découvert quels actes Drichène et Horim pouvaient perpétrer par simple amusement ? (Il jeta un coup d'œil aux chaînes.) Cependant, je ne savais pas qu'Enziette en faisait autant... Il était un peu plus discret.

— Le seigneur Enziette avait plus d'un secret, dit Arlian.

— En effet ! Et il semblerait que vous en ayez découvert la plupart.

Arlian acquiesça.

— Il a voulu que je sois son héritier.

Zanère fit la grimace.

— Ça m'a secoué, vous savez, quand vous nous avez raconté comment les dragons se reproduisaient. Mais, en même temps, ça expliquait beaucoup de choses, notamment pourquoi ils s'attaquaient à des villages et tuaient tous ces pauvres gens : ils essayaient d'en féconder quelques-uns.

— Si c'était pour cette raison, ils n'étaient guère efficaces ! lui fit remarquer Arlian.

— Oui, je sais, je m'en rends compte, maintenant, mais, à l'époque, je ne l'avais pas compris. Je crois que je ne voulais pas voir la vérité en face. Et Pulzéra développait toutes ses théories sur le fait que nous, cœurs de dragon, nous devons nous ranger du côté des dragons, et que nous n'allions pas vraiment mourir puisque nous serions transformés en dragons. Tout cela me paraissait *logique*, à l'époque. Et vous ne vous êtes pas montré très convaincant. Vous aviez tué Horim, Enziette, Drichène et tous les autres, et vous affirmiez à qui voulait l'entendre que vous aviez l'intention de *tous* nous supprimer ! Comment aurais-je pu me ranger de votre côté ?

— Je me suis sans doute montré trop direct, reconnut Arlian. J'étais un jeune imbécile. (Il fit la grimace.) C'est toujours le cas, mais je suis un peu moins jeune et peut-être un peu moins imbécile !

— On peut toujours espérer, hein, Arlian ? Un peu moins stupide chaque année, sans doute. (Il s'appuya contre la table, à environ une trentaine de centimètres de son hôte.) Quoi qu'il en soit, j'ai suivi les autres à Sarkan-Mendoth, et mes navires, mes carrosses et mes entrepôts m'ont été très utiles dans cette guerre. Puis quand Hardior, Fracasse et Pulzéra sont enfin parvenus à parler aux dragons grâce à votre sorcellerie, j'ai cru que nous pourrions régler tout cela de façon pacifique : en passant un accord, comme Enziette l'avait fait sept cents ans plus tôt.

— Quel genre d'accord ? demanda Arlian, franchement perplexe. Leurs secrets ont été révélés, et il est impossible de les empêcher de se diffuser. Tout le monde sait maintenant comment sont nés les dragons, ce qu'est un cœur de dragon, et connaît le nom des seigneurs qui font partie de la Société du Dragon. Qu'aviez-vous à leur proposer ?

— C'est relativement simple. Nous pouvions leur offrir de vivre. Nous pouvions vous trouver, vous arrêter et leur promettre que les humains ne tueraient plus de dragons. En échange de quoi ils devaient nous certifier qu'ils n'élimineraient plus d'humains. Comment aurait-ce pu être plus facile ?

— En effet, admit Arlian. Et si vous aviez soumis au duc une telle idée après les premiers massacres, après Pont-Coudé, Kandarag et les Hauts-de-Toniva, je suis persuadé qu'il aurait accepté. Je l'aurais peut-être fait moi-même, et, dans le cas contraire, le duc aurait facilement pu me faire disparaître. Le carnage, le premier été...

— Je sais, dit Zanère. J'en étais écœuré. Je crois que nous l'étions tous. Mais les dragons se sont montrés intraitables. Même quand nous leur avons proposé, en échange d'une trêve, d'utiliser leur venin pour créer plus de cœurs de dragon, autant qu'ils en voudraient, ils n'ont pas cédé. Oh, ils acceptaient que nous nous servions de ce poison, seulement si c'était avec parcimonie, et ils voulaient qu'on vous tue ! Ça, vous le savez...

— Trop bien ! approuva sèchement Arlian. J'ai compté environ une trentaine d'assassins. Y en a-t-il eu d'autres qui ont échoué dans leur tentative sans même que je m'en aperçoive ?

Zanère haussa les épaules.



— Je ne sais pas. Ce n'étaient pas mes affaires. C'est Hardior qui était un adepte des meurtriers. Mais ce que je veux dire, c'est que quelles qu'aient été nos propositions, les dragons refusaient d'arrêter le massacre. Chaque fois.

— Pardon ?

— Arlian, ils ne désiraient conclure aucun marché. Ils ne voulaient pas en entendre parler. Ils refusaient.

— Mais c'est... Mais nous en avons décimé plus de la moitié, depuis. Pourquoi repoussaient-ils une trêve qui aurait pu l'empêcher ? (Il se souvint soudain de l'audience à la citadelle.) Et pour quelle raison en accepteraient-ils une *maintenant* ?

— Ils avaient faim. Et ce n'est désormais plus le cas.

Arlian le regarda fixement, puis il tendit la main et souleva la chandelle pour éclairer le visage de son invité.

— Ils avaient faim de *quoi* ? demanda-t-il. Qu'est-ce qu'ils mangent ? Il n'y a pas de nourriture, dans leurs tanières. Lorsqu'ils surgissent, ils brûlent leurs victimes ou ils les mettent en pièces, mais ils ne les *mangent* pas ! Je le sais, quoi que puissent en dire les légendes. Et de quoi d'autre pourriez-vous parler ? J'étais parti du principe qu'ils n'avaient pas *besoin* de se nourrir, que cela faisait partie de leur nature magique.

— C'était ce que nous croyions tous, reconnut Zanère. Mais ce n'est pas vrai. Ils se repaissent d'âmes.

— Pardon ? demanda une nouvelle fois Arlian.

— Je ne l'ai compris qu'il y a six semaines environ. Hardior a dit quelque chose, et j'ai demandé si...

— Ils se nourrissent d'âmes ?

Zanère acquiesça.

— C'est la raison pour laquelle ils ne souhaitaient pas abandonner complètement leurs attaques, pendant toutes ces années, depuis qu'Enziette avait passé un accord avec eux. Sinon, ils seraient morts de faim. Ils dévorent l'âme de tous ceux qu'ils tuent, et ils s'en nourrissent. Ils ont fait un très long jeûne pendant l'époque des Hommes, attendant la mort d'Enziette, n'apparaissant qu'après de longues périodes d'absence, lorsqu'ils n'en pouvaient vraiment plus, et même dans ces conditions, ils se restreignaient à d'obscurs petits villages – tels qu'Oginathi et Obsidien. Mais Enziette a fini par mourir, et ils sont sortis de leurs cavernes pour entamer leur festin. Il y a d'abord eu les Rochers de Kirial et Tiapol, puis,

l'année qui a suivi, quand vous avez tué le premier d'entre eux, ils sont allés à Pont-Coudé, et... eh bien, vous connaissez la suite aussi bien que moi.

— Mais ils m'ont dit... Ils m'ont proposé de poursuivre avec moi l'accord qu'ils avaient négocié avec Enziette ! Ils m'ont certifié qu'ils resteraient dans leurs cavernes si j'acceptais cette offre !

— Ils ont menti, Arlian. Ils réagissent lentement, et ils n'avaient pas encore décidé de ce qu'ils feraient de vous, mais ils souhaitaient que vous conserviez leurs secrets jusqu'à ce qu'ils soient prêts. Ils vous ont donc demandé de faire ce qui leur permettrait d'atteindre cet objectif.

— Et ils m'ont laissé tuer autant de leurs congénères ?

— Oh, ils ont très souvent tenté de vous arrêter ! Ces trente assassins n'étaient pas tous de simples amis du seigneur Drichène ou du seigneur Hardior, vous savez. Et après cette première année, vous n'avez pas passé une seule journée d'été à plus de cinquante mètres d'une dizaine de lances à pointe d'obsidienne et de grosses catapultes. Ils ne souhaitaient donc pas vous pourchasser eux-mêmes. Pas après ce qui s'était passé au Vieux Palais.

— Oui, mais de là à me permettre d'en abattre autant...

— Arlian, vous aviez les anciens comptes-rendus, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr.

— Combien de fois indiquaient-ils plus de dragons que vous en avez trouvé en réalité ?

— Souvent, reconnut Arlian. Dans la dernière caverne, ils étaient quatre alors que je pensais en découvrir six. Dans la précédente, ils étaient trois alors qu'il y en avait quatre de répertoriés.

— Ils s'étaient déplacés. Les plus jeunes. Ils ont quitté les plus âgés et les plus las, ceux qui ne se réveillent plus guère. Les plus jeunes et les plus vigoureux ont gagné de nouvelles tanières, des refuges plus sûrs, qui ne figurent pas sur vos listes et vos cartes.

— Tout de même, en abandonner autant... (Puis il s'interrompt, et regarda fixement le seigneur Zanère.) Ces comptes étaient justes ?

— Probablement. La plupart d'entre eux, en tout cas.

— Mais nous étions partis du principe que les calculs étaient faux et que ces autres dragons n'existaient pas. Cela signifie donc...

Il s'interrompt encore.

Cela indiquait que son estimation de quarante-six dragons restants était affreusement éloignée de la réalité. Il croyait avoir éradiqué au moins trois

cinquièmes de l'espèce, mais, en fait, il devait plutôt se trouver un peu au-dessus de la moitié – peut-être même en dessous !

Et c'étaient les plus âgés et les plus faibles qu'il avait tués ?

— Poursuivez votre histoire, déclara-t-il.

— Jamais ils n'auraient pensé que vous obtiendriez de si bons résultats, dit Zanère. Vous pouvez en être fier.

— Poursuivez, répéta Arlian.

— Ils savaient, à propos des puissances, hors de nos frontières, expliqua Zanère. Ils savaient *tout*. Ils ne nous en ont pas vraiment parlé, mais, progressivement, des informations ont commencé à transpirer. Ils ne voulaient pas de la paix tant qu'ils ne pouvaient pas l'obtenir selon *leurs* conditions. Ils ont fait festin sur festin, et ils vous ont laissé tuer leurs congénères les plus âgés et les plus malades, jusqu'à ce que leur nombre devienne insuffisant pour maintenir les protections magiques aux frontières. Ce n'est qu'*ensuite* qu'ils nous ont tous envoyés ici, à Manfort.

— Tous ?

— L'émissaire – elle s'appelle Aile, et, dès son retour à Sarkan-Mendoth, elle sera récompensée par une dose de sang et de venin. En partant du principe, naturellement, que l'organisation parvienne à s'en procurer. Et dame Tiria, bien sûr...

— Encore un assassin...

— Oui, mais vous n'êtes pas sa cible, expliqua Zanère. Elle a pour mission de tuer autant de magiciens arithéiens qu'elle le pourra. Elle sera également remerciée par une dose d'élixir. Ça fait partie des conditions imposées par les dragons – pas pour vous, ni pour le duc, mais pour nous, les membres de la Société du Dragon. Il faut que nous portions leur progéniture jusqu'à terme, que cela nous plaise ou non, et quiconque y faisant obstacle doit périr. Tous vos magiciens arithéiens sont donc des cibles potentielles.

Arlian se redressa subitement.

— Vous êtes donc venu ici, à la Maison grise, pour tuer Lilsinir ?

— Qui ça ? demanda Zanère d'un air perplexe. Oh, non, je ne suis pas un assassin ! Je suis à Manfort pour m'assurer que tout se passe bien. Pour des sujets aussi importants, nous ne faisons confiance à personne, il faut qu'un cœur de dragon supervise le déroulement des opérations.

— Vous êtes donc en train de détourner mon attention pendant que votre Tiria séduit Asaf ou Tiviesh avant de lui planter un couteau dans le dos !

— *Je n'espère pas !* dit Zanère. Quand vous avez fait votre apparition dans la salle d'attente, nous avons changé nos plans – enfin, j'espérais déjà avoir la possibilité de vous rencontrer et d'organiser une entrevue. Puisque vous étiez à la citadelle, j'ai sauté sur l'occasion. Je pensais qu'il faudrait que je demande à Tiria de convenir d'un rendez-vous, mais vous m'avez vous-même invité. Et voilà.

— Et où est Tiria ?

— Elle ne devrait pas tarder, elle a certainement dû recevoir quelques instructions de dernière minute. Je lui ai dit qu'il était important qu'elle vous parle, que l'assassinat des magiciens pouvait attendre. Franchement, je crois qu'elle n'a pas les qualités requises pour être un assassin. Je doute qu'elle soit en mesure de tuer l'un d'eux, même si je cessais de tout mettre en œuvre pour lui compliquer la tâche.

— Espérons que vous ayez raison, répondit froidement Arlian. Les Arithéiens sont venus jusqu'ici à ma demande, et je n'ai aucune envie que mes invités soient éliminés.

— *Ne vous inquiétez pas,* déclara Zanère en donnant une tape dans le dos d'Arlian. Ils n'ont rien à craindre. Elle n'osera pas agir ce soir : toute la citadelle est en effervescence à cause des nouvelles en provenance des Régions Limitrophes.

— Et ce tumulte pourrait lui fournir une excellente couverture...

— Mais ce ne sera pas le cas. Je vous l'ai dit, Arlian, je suis venu parce que je veux que les magiciens me purifient, et ils ne le pourront pas s'ils meurent ! J'ai fait tout ce que j'ai pu pour ralentir Tiria et lui rendre la tâche difficile, sans jamais renoncer, et je ne crois vraiment pas qu'elle tentera quoi que ce soit ce soir. Si ça se trouve, elle attend en bas, à l'heure qu'il est.

— Et où se cache le dernier membre de votre équipée, cette fameuse Aile ? Est-elle, elle aussi, un assassin ?

— Non, c'est une émissaire, et elle a probablement une dizaine de gardes sur le dos, qui observent chacun de ses mouvements. Mais qui a annoncé que c'était la dernière ? Nous sommes cinq.

Arlian ferma les yeux et posa la pointe de ses doigts sur son front.

— Cinq..., dit-il. Aile, Tiria, vous... Qui d'autre ?

— Dame Opale, répondit Zanère. C'est elle qui avait été choisie pour superviser cette mission, et j'ai dû batailler ferme pour réussir à en faire partie. J'ai fait remarquer qu'un groupe composé de trois femmes et d'un

simple garçon pourrait attirer une attention malvenue, et qu'un homme adulte pourrait...

— Ça fait quatre, l'interrompt Arlian.

— Furet, dit Zanère. Vous ne le connaissez pas, c'est un garçon de Lorigol, il vient juste d'avoir dix-sept ans. Il a pour tâche d'espionner... eh bien, le plus de monde possible. Il doit essayer de sentir l'humeur générale de la ville.

— Donc, la Société du Dragon, sur injonction de ses innombrables maîtres, vous a envoyés ici, vous cinq, afin de négocier une trêve avec le duc, et, accessoirement, d'assassiner les magiciens arithéiens qui savent comment purifier les cœurs de dragon de leur souillure, et de recueillir un maximum d'informations sur l'état d'esprit des habitants de la cité.

— Et sur les défenses, ajouta Zanère. Et il semblerait qu'Opale ait d'autres projets, plus personnels, mais je ne sais pas de quoi il s'agit.

— Et vous avez réussi à vous faire accepter dans ce groupe... Pourquoi ?

— Parce que j'en ai assez vu et entendu, seigneur Obsidien. Les dragons sont effectivement les monstres que vous avez décrits depuis le début. Ils tuent pour se repaître des âmes de leurs victimes, et ils ont délibérément prolongé cette guerre afin de pouvoir festoyer, même si cela a coûté la vie de nombre de leurs congénères les plus âgés. J'ai découvert le pot aux roses, après toutes ces années d'inutiles bains de sang, et ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Je ne pouvais plus rester à leur service.

— Mais vous le savez depuis...

— Depuis six semaines. Et vous ai-je dit que, lorsqu'un nouveau dragon naissait, il ne s'agissait pas d'une transformation de son géniteur humain ? Ce que l'on aperçoit dans son regard, ce ne sont pas des restes de son humanité, mais ceux de son premier repas. (Il fut parcouru d'un frisson.) Je ne veux pas que mon âme soit dévorée par un horrible parasite qui se serait auparavant nourri de mon cœur et de mon sang. À ma mort, je désire que mon âme aille là où elle *doit* aller, que ce soit au royaume des dieux disparus ou ailleurs. Je suis d'accord pour renoncer à la moitié de ma vie de mille ans, pour ça !

— Et vous voulez le faire maintenant, plutôt que d'attendre, parce que nos chers cœurs de dragon font tout leur possible pour éliminer les magiciens capables de réaliser cette opération.

— Oui, c'est exactement ça. J'espère *sincèrement* que les Arithéiens échapperont à la mort, mais l'organisation a de nombreuses ressources, et je préfère ne pas courir de risques.

— Naturellement.

— Pouvez-vous arranger ça, alors ?

— Il va d'abord falloir que vous vous trouviez un lieu sûr, où vous pourrez rester pendant quelques semaines après l'opération. Où logez-vous, actuellement ?

— Furet et moi partageons une chambre à *L'Aile du corbeau*.

— Ça ne va pas aller. Je peux sans doute vous proposer une pièce ici... Mais je crois que je connais quelqu'un qui pourra vous aider, si vous préférez.

— Peu importe...

Ce fut au tour d'Arlian de donner une tape sur le dos de Zanère.

— Je vais voir ça, alors. Maintenant, retournons en bas et voyons ce qu'on nous a préparé à manger.

Il ouvrit la porte pendant que Zanère récupérait la chandelle, puis ils sortirent côte à côte.

## UN ÉTRANGE DÎNER

Wolt les attendait au pied de l'escalier.

— Une dame est arrivée, monseigneur, et nous l'avons installée dans la salle à manger, dit-il. Le dîner sera servi d'un moment à l'autre.

— Parfait, répondit Arlian. (Il jeta un coup d'œil à Zanère.) Par ici, monseigneur.

— Je ne peux pas prendre le risque qu'elle me voie ici, le visage découvert en votre présence ! s'exclama Zanère en tirant sur son masque pour le remettre en place.

Arlian ne pouvait guère le contredire. Il s'était déjà demandé comment Zanère avait l'intention de s'y prendre pour les rejoindre à table. Il semblait qu'il ne le ferait pas.

— Wolt, tâchez de trouver quelqu'un pour accompagner notre ami Quenotte à mon étude, dit Arlian. Je crois qu'il sera ravi d'avoir l'occasion de s'entretenir avec Isein – en privé, mais demandez à son escorte d'attendre devant la porte. Et invitez aussi mon intendant à nous rejoindre pour dîner, je vous prie.

Arlian devina que Zanère préférerait être seul lorsqu'il discuterait des détails du rituel de purification avec la magicienne arithéienne. Isein ne pouvait pas procéder elle-même à la cérémonie, mais elle avait déjà assisté à son déroulement, et elle avait assisté Æshir et Lilsinir. Elle serait en mesure d'expliquer à Zanère ce qu'il devait savoir.

Quant à l'escorte, il ne faisait pas encore suffisamment confiance à Zanère pour le laisser sans surveillance en compagnie d'une magicienne

arithéienne.

Wolt salua.

— Tout de suite, monseigneur.

Reconnaissant, Zanère se retourna et suivit le domestique au premier étage, tandis qu'Arlian prenait la direction de la salle à manger.

Il s'agissait sans doute de la plus grande pièce de la Maison grise, mais elle n'en était pas pour autant moins sombre que les autres. Le plafond voûté était en pierre nue, les tapisseries étaient depuis longtemps défraîchies et ressemblaient désormais à d'incompréhensibles surfaces beiges ; quant à la table en chêne massif, elle avait noirci avec l'âge. La principale qualité de la salle était d'être suffisamment solennelle pour que les invités d'Arlian ne s'imaginent pas, simplement parce qu'ils y avaient été admis, que celui-ci les considérait comme des amis.

Dame Tiria était assise à l'une des extrémités de la gigantesque table noire, et trois ou quatre serviteurs, mal à l'aise, attendaient dans la pièce.

— Je vous croyais en compagnie de Quenotte, monseigneur, dit Tiria lorsque Arlian la salua. C'est du moins ce que m'a dit votre domestique.

— En effet, mais je crains qu'il ait été appelé par quelque affaire urgente, répondit Arlian. (Il se tourna vers le plus ancien des serviteurs qui se trouvaient là – il s'agissait de son valet en chef, un homme guère plus jeune que Ferrézine, et qui remplacerait ce dernier au poste de chambellan.) Venlin, pouvez-vous vous charger de faire apporter le dîner dans mon étude, pour Isein et son nouvel assistant ? Je crois qu'il serait préférable qu'ils prennent leur repas là-haut, plutôt que de devoir interrompre leurs travaux.

Venlin salua et se précipita dans les cuisines, hors de vue.

— Isein ? demanda Tiria en prenant un verre de vin sur le plateau qu'un laquais lui présentait.

— Une invitée, répondit Arlian en se dirigeant vers la tête de la table. L'une de mes employées. Voilà maintenant plusieurs années qu'elle travaille pour moi, et je la considère comme une amie. Elle est à l'étage, occupée par d'urgentes affaires.

— Elle porte un curieux nom, dit Tiria en faisant tourner son verre de vin dans sa main et en jugeant la longueur de la table, qui la séparait de son hôte.

La distance n'était pas énorme – la table était censée pouvoir accueillir dix personnes –, mais elle n'était pas non plus propice à des chuchotements romantiques.



— Il me semble que c'est un nom arithéien, répliqua Arlian.

— Ah ! Isein serait donc arithéienne ? S'agirait-il de l'un de vos célèbres magiciens ?

— Vous êtes aussi perspicace que vous êtes belle, mademoiselle, déclara Arlian en levant son verre et en s'asseyant à son tour.

— J'aimerais bien la rencontrer. Je suis *fascinée* par la magie arithéienne !

Arlian esquissa un sourire. Bien sûr qu'elle était intéressée par les Arithéiens, elle avait pour mission de les tuer ! Isein n'était pas une experte dans l'art de la guérison, et elle n'avait jamais appris à accomplir le rituel de purification d'Æshir, mais Tiria ne le saurait pas, et elle pourrait même ne pas faire grand cas de telles subtilités.

— Je pense qu'il sera possible d'arranger ça à un moment ou à un autre, mais ses travaux en sont à un stade critique, ce soir, répondit Arlian.

Il n'était pas près d'admettre Tiria en présence de l'une de ses futures cibles. D'ailleurs, il faudrait qu'il avertisse les autres dès qu'il en aurait l'occasion, avant même de donner congé à son invitée, et qu'il s'assure que les Arithéiens bénéficient de la présence de gardes.

En fait, s'il avait pu trouver une excuse pour la laisser seule un moment, il s'en serait chargé sur-le-champ.

Comme des voix s'échappaient des cuisines, accompagnées du cliquetis de couverts, il se retourna. Lorsqu'il reprit sa position initiale, il aperçut son intendant dans l'encadrement d'une porte lointaine. Revêtu de la livrée noir et blanc de la maisonnée, il portait, pour l'occasion, le sceau en or de sa charge autour du cou.

Arlian n'avait pas vu cet objet depuis des années, et il ignorait qu'il existait encore.

— Ah, Noir ! Joins-toi à nous ! s'écria-t-il.

— Bien sûr, répondit l'intendant. Toutefois, j'ai pris la liberté d'envoyer mes enfants manger dans la cuisine.

Cela expliquait les ricanements qui s'échappaient de cette pièce.

— Et ton épouse ?

— J'ai pensé qu'il était préférable qu'elle garde un œil sur ses filles.

— Alors, je crains que nous ne soyons que trois, mademoiselle. Je peux vous faire porter votre assiette à une autre place, si vous le souhaitez. Cela nous éviterait de devoir crier pour nous faire entendre.

Tiria se fendit d'un sourire qui se voulait aguicheur, mais qui, aux yeux d'Arlian, n'était que faussement enjoué, dépourvu de toute grâce féminine. Peut-être pourrait-elle faire mieux dans quelques années – si elle vivait jusque-là et si elle ne dénaturait pas sa croissance en devenant l'hôte d'un embryon de dragon.

— J'en serais ravie, dit-elle en se levant. J'ai failli en faire la demande lorsque l'on m'a fait asseoir, mais je ne voulais pas exagérer.

Peu après, Tiria était installée sur la gauche d'Arlian, et Noir sur sa droite, à un bout de la table, tandis que les valets disposaient devant eux des assiettes fumantes de soupe à la tortue.

Tiria et Arlian discutèrent longuement, au fil du repas, mais Noir limita sa contribution à la conversation à quelques commentaires narquois. La jeune femme persuada son hôte de lui décrire en détail les tanières des dragons et la façon dont il éliminait leurs occupants. Il ignorait à quel point elle était sincère ou si elle se contentait de faire semblant de s'intéresser à lui pour mener à bien sa mission.

Il décrivit comment ses hommes et lui enflammaient le venin qui se trouvait sur les parois des cavernes, et Tiria changea d'expression. Elle perdit son habituel sourire attentif et tenta de manière malhabile de contenir sa consternation.

— Vous savez, j'imagine, dit-elle, que dans certains milieux, une simple goutte de cette substance pourrait vous rapporter au moins trois cents ducats.

— C'est en effet ce que j'ai entendu dire, répondit Arlian en esquissant un sourire qu'il savait cruel.

Cette femme, à peine plus âgée qu'une gamine, était devenue un assassin ; elle avait échangé son sens moral, et sans doute sa vie, contre la chance de pouvoir se procurer l'une de ces gouttes.

— On dit que même une si faible quantité de venin, si elle est mêlée à du sang humain, est suffisante pour obtenir un cœur de dragon.

— C'est ce qu'on raconte..., approuva Arlian. D'après ma propre expérience, la dose mélangée au sang de mon grand-père était considérablement plus importante qu'une simple goutte. Le venin avait dévoré la chair de son visage et dissous son œil gauche dans son orbite avant de s'écouler dans ma bouche.

Tiria déglutit, le visage soudain blême, et elle posa sa fourchette.

— Ah, je vous présente toutes mes excuses ! dit Arlian, éprouvant un étrange mélange de plaisir vindicatif et de remords sincères face à son indéniable sentiment de gêne. Ce n'est pas une façon de parler lorsque l'on dîne en compagnie d'une si belle demoiselle ! Nous devrions célébrer la vie et la beauté, et non évoquer les mutilations et la mort.

— En effet, répliqua Tiria en baissant les yeux sur le poisson dans son assiette, mais sans reprendre sa fourchette.

— Ne parlons plus de ces infects dragons et de leurs répugnants serviteurs, ces incubateurs humains portant en leur sein la monstrueuse progéniture de leurs maîtres. Il y a certainement des sujets plus agréables qui vous intéressent...

— Mais ils ne sont pas tous répugnants, protesta-t-elle en levant les yeux de son assiette et en croisant son regard. Je... j'ai rencontré un cœur de dragon, au coteau de l'Échafaud, qui semblait tout à fait charmante. Et n'êtes-vous pas vous-même porteur malgré vous de la descendance d'un dragon ?

— J'ai en effet cette douleur, admit Arlian. J'ai honte de ne pas encore avoir profité des miracles de la magie arithémienne et de ne pas avoir débarrassé ma chair de cette souillure, mais je trouve les avantages qu'elle me procure très utiles dans la poursuite du combat que je mène contre les auteurs de cette abomination. Je m'en libérerai en temps voulu, quand je serai certain que nous pourrons remporter cette lutte. Ou lorsque la guerre sera terminée et que les dragons n'existeront plus.

— Mais vous n'êtes ni répugnant ni impur, monseigneur !

— On voit que vous ne le connaissez pas, marmonna Noir, la bouche pleine de pain.

— Enfin, pensez aux avantages que ce statut vous procure ! Une espérance de vie dix fois plus grande que celle des mortels ordinaires, une immunité contre les poisons et les maladies...

— La stérilité et l'engourdissement des émotions...

— ... ce charisme surnaturel... En fait, j'ai même du mal à m'empêcher de passer mes bras autour de votre cou ! Et l'on raconte des cœurs de dragon qu'ils sont plus forts et rapides que de simples hommes, qu'ils sont doués en sorcellerie...

— La sorcellerie n'est qu'une question de travail et d'entraînement, déclara Arlian. Comme pour le reste, je suis incapable de dire si c'est vrai,

mais il s'agit là d'un maigre avantage, sachant qu'un monstre grandit en nous !

— Un monstre qui ne surgira qu'après mille ans !

— Mille ans, ce n'est pas infini, et je préférerais laisser à la postérité un héritage plus intéressant qu'une bête féroce.

— Je n'arrive même pas à *imaginer* à quoi le monde pourrait ressembler, dans mille ans !

— Pourtant, ce temps s'écoulera.

— Et que se passerait-il si, après neuf cents ans, un cœur de dragon se soumettait au rituel arithéen ? Ne s'agirait-il pas de la meilleure solution : vivre très longtemps tout en détruisant la créature avant sa naissance, avant qu'elle puisse causer le moindre mal ?

— Ça se pourrait ; je ne peux pas dire. Je ne suis pas non plus certain que l'on connaîtra encore ce rituel arithéen dans plusieurs siècles. J'ai l'impression que les membres de la Société du Dragon aimeraient bien voir morts tous les magiciens arithéens présents sur les Terres des Hommes.

Il donnait sans doute un tour dangereux à la discussion en s'approchant si près des raisons de la présence de Tiria à Manfort ; d'ailleurs, la jeune femme lança à Arlian un regard furtif avant de décider, semblait-il, que ces mots étaient le fruit d'une simple coïncidence.

— Eh bien, que se passerait-il, s'ils étaient tués ? demanda Tiria. On irait certainement en chercher d'autres en Arithei.

— Et, naturellement, ils seraient *ravis* de venir ! dit Noir. Après tout, ce n'est pas parce que leurs prédécesseurs se seront fait assassiner que...

Tiria posa sur lui un œil noir, qui coupa court à ses sarcasmes. Puis elle se tourna de nouveau vers Arlian.

— Mais ne viendraient-ils pas ? s'enquit-elle. S'ils étaient suffisamment payés et si on avançait des arguments valables pour les convaincre...

— En effet, ça pourrait en intéresser certains. Il y a toujours des imbéciles qui partent du principe qu'ils pourront survivre là où leurs prédécesseurs n'y sont pas parvenus, reconnut Arlian. Mais l'Arithei est un petit pays, tous les Arithéens ne sont pas des magiciens, et tous les magiciens ne connaissent pas le rituel de purification. Le secret pourrait finir par se perdre, avec le temps.

Tiria sembla sincèrement embarrassée.

— Vous croyez ?

Arlian la dévisagea un long moment, la fourchette en l'air.

Manifestement, elle avait eu précisément l'intention de franchir les étapes qu'elle venait de décrire : acheter une dose d'élixir, bénéficier neuf cents ans durant des avantages procurés par ses effets, puis se faire purifier pour regagner sa complète humanité, se faire ôter le dragon du corps avant sa naissance et le tuer. Elle avait espéré obtenir sa récompense en versant du sang arithéien plutôt qu'en la payant avec des ducats d'or, mais sinon...

La perte de fertilité et l'engourdissement des émotions ne semblaient pas l'émouvoir plus que de raison. Cependant ce n'était guère surprenant. Arlian avait souvent rencontré ce genre de cas, par le passé. De nombreuses personnes paraissaient ne pas croire du tout que leurs émotions seraient à ce point affectées. Et il leur semblait tout à fait acceptable de le payer en sacrifiant un nourrisson avant sa naissance.

— Vous comprenez, naturellement, dit-il, que les dragons eux-mêmes n'ont pas envie que l'on tue leur progéniture...

— Bien sûr ! approuva-t-elle. Comment peuvent-ils s'y opposer ?

— De pas mal de façons, répliqua Noir.

— Et vos armes d'obsidienne sont là pour nous défendre, poursuivit Tiria, ne tenant pas compte de la remarque de l'intendant.

Arlian prit une bouchée de poisson et la mâcha minutieusement. Puis il déglutit et dit :

— Les dragons, si anciens soient-ils, ont encore des siècles devant eux pour découvrir le moyen de contourner nos défenses et de nous empêcher de tuer leurs rejetons.

— Et nous avons autant de temps pour trouver une riposte ! Vraiment, seigneur Obsidien, je crois que vous mésestimez l'ingéniosité des humains !

— Et moi, je crois que vous semblez oublier que des humains travaillent pour les dragons. Et ils ne sont pas moins ingénieux que les magiciens arithéiens, ni que ceux qui conspirent en vue de nettoyer les cœurs de dragon de leur souillure.

— Non, je...

Tiria s'interrompit, la fourchette levée, comme si elle venait de se rendre compte qu'elle faisait elle-même partie de ceux qui œuvraient pour le compte des dragons.

Arlian lui sourit.

— Il y a mille ans, pendant les balbutiements de la rébellion contre les règles établies par les dragons, et au début de la première guerre Draconique, un groupe d'individus qui avaient appris comment les dragons

se reproduisaient comptait mettre un terme au règne de ces créatures en se contentant de tuer l'ensemble des cœurs de dragon, dit-il. Les membres de cet Ordre du Dragon, comme ils l'appelaient, ne connaissaient aucun moyen de tuer les dragons – le secret de l'obsidienne n'a été découvert qu'il y a vingt-cinq ans –, mais il leur était assez facile de tuer les cœurs de dragon, ce qu'ils ont fait, espérant libérer leurs lointains descendants du joug de leurs maîtres draconiques. Cela déclencha les guerres Draconiques, les créatures s'efforçant de produire des cœurs de dragon plus vite que les membres de l'ordre pouvaient les supprimer.

— Pardon ? s'étonna Tiria. Je n'ai jamais entendu parler de ça !

— Bien sûr que non, répondit Arlian. C'était tenu secret. Si tout le monde avait su qu'un tel ordre existait et avait pris connaissance de ses activités, les cœurs de dragon auraient fui et se seraient cachés, ou ils auraient riposté. Et si le mystère de la reproduction des dragons avait été découvert, des centaines, peut-être des milliers de volontaires, auraient fait la queue pour boire le venimeux élixir, pour échanger leur humanité contre une espérance de vie de mille ans. L'ordre n'a rien révélé – ni les dragons, ni leurs serviteurs –, car ses membres ne savaient pas qui l'emporterait si le conflit venait à se dérouler au grand jour. Les deux camps préféraient que la véritable guerre se fasse dans la clandestinité. Les batailles légendaires n'étaient que de simples distractions futiles.

— Pourquoi me dites-vous ça ?

— Parce que je voudrais que vous réfléchissiez au fait que ce que nous voyons autour de nous n'est que la dernière phase d'un conflit qui remonte à l'aube de l'histoire. Nous avons connu un répit de sept cents ans parce que le seigneur Enziette a trahi et massacré les membres de l'Ordre du Dragon, puis il a fait chanter les créatures et a obtenu d'eux qu'ils se retirent dans leurs cavernes souterraines – les dragons ont accepté parce qu'ils savaient qu'il allait mourir bien avant eux. À leurs yeux, cette pause de sept cents ans que nous appelons l'« époque des Hommes » est insignifiante.

Il se cala sur sa chaise.

— Maintenant, croyez-vous vraiment que des créatures qui se sont si longtemps battues pour dominer l'humanité, des créatures capables d'échafauder des plans sur plus de sept siècles, des créatures qui sont parvenues à corrompre un membre de l'Ordre du Dragon et qui l'ont poussé à assassiner ses compagnons n'ont pas trouvé un moyen de s'assurer que la plupart de leurs descendants puissent naître à temps ?

— Les dragons ignoraient tout de la magie arithémienne !

— Plus maintenant, et je suis certain qu'ils sont déjà en train d'essayer de la détruire.

Tiria ne pouvait guère le contredire.

— Mais il y a d'autres moyens pour contrer l'avènement de nouveaux dragons ! insista-t-elle. Regardez le seigneur Flétrissure, par exemple. Il a préféré se donner la mort à l'aide d'une dague d'obsidienne plutôt que de donner naissance à une telle créature !

Arlan grimaca à ce souvenir. Il avait été *témoin* du suicide du seigneur Flétrissure, et il lui avait même fourni la lame.

— Mademoiselle, admettez-vous qu'il existe des gens, sur les Terres des Hommes, qui feraient presque n'importe quoi pour prolonger leur vie de neuf cents ans ?

— J'imagine...

— Imaginons alors que, pour leur faire payer leur dose de venin, les dragons exigent de chacun de ces aspirants cœurs de dragon qu'ils en capturent un, un de ceux qui approchent du terme des mille ans exigés. Supposons ensuite que le ravisseur doive amputer le prisonnier de ses mains et de ses pieds pour éviter qu'il s'enfuie ou qu'il se suicide, et le retenir jusqu'à la naissance du dragon avant de recevoir sa récompense. Comment pourrait-on alors empêcher que ça se produise ?

— Ce serait impossible, admit Tiria. Mais trancher des mains et des pieds... Comment ferait-on ne serait-ce que pour imaginer une telle...

— Avez-vous rencontré ma femme ? l'interrompit Noir, parvenant mal à dissimuler sa colère.

Surprise, Tiria le regarda.

— Non, je...

— Disons simplement qu'il existe des gens qui ne rechigneraient pas à prendre de telles mesures, déclara aussitôt Arlian.

Tiria ne parut pas convaincue – et ça, songea Arlian, c'était sans doute le pire signe de sa corruption. Elle refusait de croire qu'elle ne pourrait pas tout avoir : *et* l'espérance de vie de mille ans, et la restitution de son humanité.

Et elle y parviendrait peut-être... Mais ce ne serait pas le cas de tout le monde. À moins que l'on prenne des mesures pour empêcher la distribution de venin, il y aurait bientôt des centaines, voire des milliers de cœurs de

dragon sur les Terres des Hommes, et, dans mille ans, les dragons seraient des centaines, voire des milliers.

Arlian commençait enfin à comprendre la portée de tout ce qui se préparait. Cela faisait des heures qu'il disposait de toutes ces informations, mais il n'avait pas vraiment eu le temps de les assembler. Toutefois, maintenant qu'il se trouvait face à dame Tiria, les pièces du puzzle commençaient à se mettre en place.

Les dragons avaient permis que la guerre et les massacres d'Arlian perdurent jusqu'à ce qu'il devienne impossible de ne plus tenir compte des ravages qui avaient cours dans les Régions Limitrophes. Ils s'étaient eux-mêmes montrés terriblement destructeurs afin de mieux se faire comprendre : le duc devait faire la paix avec eux, sous peine d'assister à l'anéantissement des Terres des Hommes. Et il ne pourrait pas rétablir le calme en exterminant les dragons ; cela ne ferait même qu'aggraver la situation. Il n'y avait qu'une seule alternative acceptable : une trêve, qui permettrait aux monstres restants de vivre et donc d'exercer leur influence sur la magie brute et de la maintenir à distance.

Or, en cas de trêve, il était évident que leur venin circulerait et que de nouveaux cœurs de dragon seraient créés. Un décret ducal l'interdisant resterait sans effet. Nombreux étaient ceux qui désobéiraient volontiers à un tel ordre si on leur offrait la possibilité de vivre des siècles et des siècles.

Cet infect breuvage se vendait apparemment déjà, pour trois cents ducats la dose – aucun prix n'aurait été fixé s'il avait été impossible de s'approvisionner. Arlian savait que les dragons, pour des raisons qui leur appartenaient, n'avaient pas directement doté leurs partisans de réserves de venin, mais, vraisemblablement, ces derniers en avaient récupéré des parcelles dans les villages détruits ou dans les tanières insuffisamment nettoyées.

Et si cette quantité de poison se révélait insuffisante, les dragons pouvaient naturellement changer d'avis et entamer la distribution de tonneaux – enfin, non, pas de tonneaux, puisque la substance en rongerait le bois, mais de bouteilles et de jarres.

Dans un millier d'années, une nouvelle génération de dragons verrait le jour. Et toutes celles qui l'avaient précédée paraîtraient peu nombreuses ; elle surpasserait considérablement en nombre les quatre-vingts et quelques qu'Arlian et ses hommes avaient tués. Si les dragons le souhaitaient, dans mille ans, et pour une durée indéterminée, des centaines de nouveaux



monstres pourraient naître chaque année, jusqu'à ce que les Terres des Hommes regorgent de ces créatures à tel point qu'elles ne laissent plus suffisamment de place pour les humains.

Tout le travail de l'Ordre du Dragon, du seigneur Enziette et du seigneur Obsidien serait réduit à néant. Les Terres des Hommes se trouveraient de nouveau sous l'hégémonie des dragons.

L'autre possibilité, c'était de poursuivre la campagne d'Arlian jusqu'à l'extinction complète de cette engeance – et s'il fallait en croire le seigneur Zanère, il en restait bien plus de quarante-six ; il ne s'agirait donc pas d'une tâche aisée. Puis, une fois cet objectif atteint, il faudrait qu'Arlian et ses sympathisants partent à la poursuite des centaines de cœurs de dragon qui auraient vu le jour entre-temps pour les tuer ou les soumettre au rituel de purification. Vaste programme. Et, ce faisant, Arlian et ses successeurs permettraient à tous les mages, aux monstres et aux cauchemars tapis de l'autre côté de la frontière de plonger les Terres des Hommes dans le chaos absolu.

La domination des dragons ou le règne du chaos...

Aucun des deux n'était acceptable, se dit Arlian.

Il faudrait qu'il trouve une troisième voie – une *autre* magie –, qui pourrait protéger les Terres des Hommes, comme l'avaient fait les dragons, mais sans tuer des innocents, ni dévorer leurs âmes.

Toutefois, il n'avait aucune idée de ce que cela pourrait être.

## LA TROISIÈME POSSIBILITÉ

Au milieu de la soirée, dame Tiria, à sa grande déception, dut retourner à l'auberge où logeait son groupe. Elle n'avait pas appris grand-chose – voire rien du tout – à propos des magiciens arithéiens, et si elle avait perfectionné son projet d'assassiner Arlian, celui-ci ne s'en était pas rendu compte. Il avait fait envoyer des messagers pour s'assurer que tous les Arithéiens pourraient bénéficier d'une protection et que l'on empêcherait Tiria de les approcher.

Quant au seigneur Zanère, c'était un autre problème. Isein et lui avaient discuté des terrifiants détails du rite de purification. Lorsque Arlian les rejoignit à l'étage, après le départ de Tiria, Zanère était ébranlé, mais toujours aussi déterminé.

— Il faut que je le fasse, dit-il. Les dragons sont maléfiques, et il m'est impossible de les soutenir davantage.

— Avez-vous vraiment eu besoin d'autant de temps que ça pour comprendre qu'ils étaient malfaisants ? demanda Arlian.

— Il m'en a fallu énormément pour saisir et accepter l'*ampleur* de leur malfaisance. Je refusais de l'admettre, mais je ne peux pas la nier plus longtemps.

Arlian le regarda fixement.

Si Zanère, qui les avait servis tout au long de ces quatorze dernières années, ne pouvait plus les supporter, comment Arlian, qui avait fait serment de les supprimer, pouvait-il envisager une trêve ? Les dragons devaient être anéantis.

Pourtant, il fallait également se protéger de la magie brute, pour que les Terres des Hommes puissent subsister sous leur forme actuelle.

Mais peut-être leur population pourrait-elle se contenter de voir leur pays changer de forme ? Arlian regarda Isein, l'Arithéienne, qui avait grandi dans les territoires qui se trouvaient derrière la frontière, où les ténébreuses créatures volantes parcouraient les cieux et où les cauchemars hantaient les collines.

Peut-être parviendrait-on à maîtriser la magie, à la rendre plus acceptable...

Arlian s'était déjà rendu en Arithei, longtemps auparavant, et il avait trouvé cette expérience extrêmement pénible. L'Arithei en lui-même s'était révélé être un étrange pays dans lequel on ne se sentait pas très à l'aise, mais ce n'était pas une contrée franchement repoussante. C'était le trajet à travers les monts Rêveurs qui avait été épouvantable. Quand le seigneur Naran et le duc avaient évoqué la magie brute du sud qui se propageait sur les Terres des Hommes, Arlian et tous les autres s'étaient aussitôt représenté les monts Rêveurs, la jungle, les chutes de Skok, les royaumes de Furza et du Shei, dirigés par un mage, ou le Tirikindaro et son abominable maître – mais l'Arithei et la Stiva étaient des royaumes humains, même si la magie y était omniprésente. Si les Terres des Hommes devaient apprendre comment ces deux nations étaient parvenues à survivre...

— Je vous fais confiance, monseigneur, dit-il à Zanère. Et je vous prie de m'excuser, mais il se trouve que je dois m'entretenir en privé avec Isein.

Surprise, Isein tourna la tête vers lui.

— Ce n'est pas moi qui vais procéder au rituel, monseigneur, dit-elle. Vous savez bien que je ne le connais pas. J'ai proposé que Lilsinir s'en charge, et elle aura naturellement besoin d'un jour ou deux pour se préparer.

— Je sais, répondit Arlian. Ce dont je voudrais discuter n'a rien à voir avec le seigneur Zanère, et c'est la raison pour laquelle je ne souhaite pas l'ennuyer avec ça. Il s'agit d'un sujet tout autre. Seigneur Zanère, si vous désirez rester ici, soyez mon invité, et, je vous en prie, considérez cette maison comme la vôtre. Mon personnel tâchera de trouver une chambre qui vous convient. Je suis au regret de vous dire qu'elle ne sera pas très luxueuse ; cette demeure a été bâtie à une époque reculée où l'efficacité défensive avait plus d'importance que le confort.

— Je devrais peut-être retourner à l'auberge. Ainsi, mes compagnons ne pourraient pas se douter que quelque chose ne va pas.

Arlian le salua.

— Si vous préférez, d'accord. Faites comme bon vous semble. Je demanderai à Lilsinir d'effectuer ses préparatifs et d'attendre le moment qui vous conviendra.

Arlian raccompagna Zanère à la porte, et une fois qu'il fut parti, il le suivit un moment du regard, se demandant s'il reviendrait vraiment pour récupérer son humanité, ou s'il perdrait son courage et raccompagnerait Opale, Tiria, Furet et Aile à Sarkan-Mendoth, ou au quartier général de la Société du Dragon, où qu'il soit.

Puis il se retourna et rebroussa chemin jusqu'à son étude, et s'installa face à Isein qu'il se mit à interroger sur son pays natal.

— Comment se fait-il que l'Arithei n'ait jamais été conquis par les mages et ne se soit jamais fait envahir par d'autres monstres ? demanda-t-il.

— Il a *déjà* été conquis, répondit-elle. À plusieurs reprises. Le dernier roi-mage s'est fait tuer alors que ma grand-mère n'était encore qu'une enfant. Ses esclaves ont rompu le cercle de protection qui entourait sa chambre, et ils y ont introduit un rôdeur de la nuit.

Arlian cilla.

— Pourquoi ?

— Pour le tuer, naturellement ! Le rôdeur de la nuit lui a dévoré les yeux et le cerveau, et même un mage ne peut pas survivre à une telle épreuve sans s'y être préparé.

Arlian ouvrit la bouche, puis il la referma. Il fut profondément troublé par le fait qu'elle avait insinué qu'un mage prêt aurait eu la possibilité de surmonter une telle épreuve. Il savait qu'ils n'étaient pas humains, malgré leur apparence, mais il se les était toujours représentés comme de simples mortels.

— Il a tenté de s'approprier le corps du rôdeur de la nuit pour le faire sien, mais les esclaves ont pu interrompre le sortilège, poursuivit Isein. Huit d'entre eux en sont morts, et trois autres ont été mortellement blessés en repoussant le rôdeur de la nuit. On a gravé leurs visages dans le fer sur le mur de la maison d'Indé, en souvenir de leur bravoure.

— Je vois..., dit Arlian.

— Ce mage n'était pas aussi mauvais que certains autres, poursuivit Isein. Lui, au moins, revêtait la plupart du temps une forme humaine, et il ne tuait que ceux qui le mécontentaient. Une centaine d'années plus tôt, il y avait eu un... Je ne sais pas comment on peut le dire dans la langue des

Hommes. Un seul individu avec trois corps... Il avait exterminé la totalité de la population d'une ville avant que l'on parvienne à trouver son cœur et à le faire voler en éclats. Son agonie a provoqué la dévastation de terres agricoles sur une si grande étendue que des centaines de personnes sont mortes de faim à cause des récoltes qu'elles avaient ainsi perdues.

— Oh ! s'exclama Arlian en la regardant fixement.

Comment pouvait-elle raconter de telles horreurs tout en demeurant si calme ?

Après tout, ceux qui n'avaient jamais été les témoins de déprédations de dragons en parlaient avec une tranquillité comparable.

— Il existe des histoires bien pires, et très anciennes, mais je ne sais pas à quel point elles sont fiables.

— Mais, chaque fois, les mages et les monstres ont fini par être chassés ou tués...

— Jusqu'à présent, approuva Isein. Nous menons une lutte permanente. Vous avez vu l'Arithei, vous connaissez les protections de fer qui défendent les routes et les villes... Nos magiciens passent le plus clair de leur temps à tisser de nouvelles barrières et à repousser les créatures magiques qui s'aventurent à proximité. L'unique mission de la maison de Shalien, par exemple, est d'empêcher la chose du Tirikindaro de s'intéresser à l'Arithei. Ses magiciens connaissent plus de techniques de diversion que tous les autres réunis.

— Qu'est-ce que c'est que cette *chose* du Tirikindaro ? demanda Arlian. Je ne crois pas qu'on me l'ait jamais expliqué en détail.

— Personne ne le sait.

— S'agit-il d'un roi-mage, alors ?

— Non. Aucun mage n'aurait pu vivre aussi longtemps que cette chose. Nous ne savons pas ce que c'est.

— Est-ce que...

— Nous *l'ignorons*, monseigneur !

Arlian lui lança un regard noir.

— Monseigneur, dit-elle, je comprends pourquoi vous me posez cette question ; vous essayez de déterminer s'il est préférable de débarrasser les Terres des Hommes des dragons ou de la magie brute. Je vous répondrais que je n'en sais rien, pas plus que je connais la nature de la chose du Tirikindaro – mais, malgré les dragons, je préfère la vie à Manfort que celle que l'on mène chez moi, en Arithei. Ici, mes rêves m'appartiennent, et il est

inutile de craindre que des émaciés s'introduisent dans ma chambre pendant mon sommeil. Je sais que, lorsque je me réveillerai, je serai toujours moi-même, toujours humaine. Les enfants et les moutons ne se font jamais enlever par des créatures nocturnes. On ne retrouve pas ceux qui s'écartent des chemins des jours, voire des semaines plus tard, avec le cœur ou les entrailles dévorés de l'intérieur, le visage figé dans une expression de terreur – ou bien ils ne rentrent pas chez eux marqués par la magie, visiblement condamnés, aussi leurs familles n'ont-elles pas besoin de passer les mois suivants à attendre de voir quelle sorte de mage ou de monstruosité va naître de la chair de leur parent. Certes, sur les Terres des Hommes, les dragons peuvent surgir à tout moment, des villages entiers sont susceptibles d'être anéantis en quelques instants, mais il s'agit d'une menace *compréhensible*, à laquelle il est possible de faire face.

— Alors, pourquoi est-ce que tout le monde reste en Arithei, ou dans les autres pays qui se trouvent au-delà des frontières ? demanda Arlian, qui tentait de comprendre.

Si Isein disait vrai, comme c'était très certainement le cas, comment pouvait-on préférer demeurer dans ces royaumes magiques ?

— Eh bien, personne ne peut quitter le Shei ni la Furza parce que les mages l'interdisent. Et, bien sûr, personne ne peut partir du Tirikindaro sans en avoir la permission. Pour fuir l'Arithei, il faut franchir les monts Rêveurs, ce qui est impossible sans améthyste ni argent – sans parler d'une bonne lame en acier ! Quant à la Stiva, je la connais très mal. Je pense qu'un sort de contrainte empêche ses habitants de voyager.

— Thirif et Shibielle ont préféré rentrer en Arithei plutôt que de rester ici...

— En effet... Mais ils ont de la famille à Théyani. Et Thirif m'a dit qu'il ne supportait plus le froid, ici, en hiver.

Il fallut un moment à Arlian avant de se souvenir que Théyani était la capitale de l'Arithei. Il avait séjourné dans cette ville baignée par le soleil, bien longtemps auparavant.

— Je peux comprendre, pour le froid, dit-il.

— J'aime assez ça, répliqua Isein. J'apprécie énormément le nord.

— Vous accepteriez donc de traiter avec les dragons, même si cela devait signifier que dans mille ans, quand les nouveaux cœurs de dragon auront enfanté, des centaines de créatures de leur espèce sillonneront le monde ?

— Dans mille ans, je serai morte et enterrée ! répondit Isein. Pourquoi devrais-je m'en préoccuper ? Qui sait ce qui pourra se produire dans tant de temps ?

— Plus la trêve durera, plus il y aura de cœurs de dragon, au final.

Isein écarta les mains.

— Monseigneur, dit-elle, bien que j'honore la mémoire des esclaves de la maison d'Indé, je dois admettre que je n'aurais pas eu le courage de me joindre à eux, d'abandonner ma vie pour le bien de ceux qui viendraient après moi. Et eux, au moins, escomptaient que la mort du roi-mage puisse profiter à leurs propres familles et à leurs amis, alors que vous, vous me demandez de me préoccuper de personnes qui ne naîtront que dans un millénaire ! J'ai du mal à me faire à l'idée que leur sort soit si important, et inévitable, pour justifier la destruction des dragons et laisser le champ libre à la magie brute.

— Et si nous pouvions trouver le moyen de contenir la magie sans avoir recours aux dragons ?

— Eh bien, ce serait le meilleur des deux mondes, assurément. Mais comment comptez-vous y parvenir ? Mon peuple s'est battu pendant des siècles pour protéger l'Arithei. Et son succès, même s'il est authentique, reste très limité. L'Arithei est un tout petit pays, alors que les Terres des Hommes sont vastes – l'ensemble de l'Arithei tiendrait aisément au sein des Régions Limitrophes, qui ne représentent qu'une infime partie de votre nation. Il faudrait dans chaque village, chaque ville et chaque corps de ferme des magiciens pour les protéger. Il serait nécessaire de dresser des poteaux de protection en fer sur toutes les routes, et sur toute leur longueur. Et la Désolation... personne ne peut y vivre ; comment comptez-vous la protéger ? Elle deviendrait l'équivalent de nos monts Rêveurs, une vaste étendue hantée qui déverserait en permanence ses horreurs sur les populations alentour.

Arlian savait qu'elle avait raison. Mais il refusait de l'admettre.

Ce n'était guère une situation nouvelle, pour lui. Il avait fait le serment de se venger des dragons alors qu'il n'était encore qu'un enfant, et, durant des années, on lui avait affirmé qu'il était fou, on lui avait rappelé que personne n'avait jamais tué de dragons. Mais il avait tout de même fini par trouver une solution. Le seigneur Enziette avait passé six cents ans à faire des recherches en sorcellerie et à s'intéresser à la nature des dragons, et cela avait payé, il était parvenu à identifier l'obsidienne comme la seule matière

capable de transpercer de la peau de dragon. Et Arlian avait fait bon usage de cette découverte.

Il existait certainement un moyen de repousser à la fois les dragons *et* la magie brute !

Arlian avait entre neuf cents et mille ans pour le découvrir.

Et il savait où entamer ses recherches. Isein le lui avait dit. Les Arithéiens en connaissaient certainement plus sur la façon de se défendre contre de la magie hostile que quiconque. Ils n'avaient pas encore trouvé la solution ultime qui leur permettrait de sécuriser complètement leur pays, mais ils pouvaient au moins lui indiquer ce qui ne fonctionnerait pas, et ce qui ne fournirait que des résultats partiels.

Il irait en Aritheï. Il parlerait aux magiciens. Si le besoin s'en faisait sentir, il étudierait leur langue pour mieux se faire comprendre – il ne connaissait pour le moment que quelques mots d'arithéien, qu'il avait à moitié oubliés. Il en apprendrait autant que possible, et il se mettrait en quête d'une solution définitive.

Et si le peuple arithéien se révélait incapable de la lui fournir, il se rendrait en Stiva, ou même, s'il le fallait, chez les mages de Furza et du Shei. Ensuite, si tout le reste échouait, il tenterait d'approcher la Mage Bleu ou peut-être même le maître du Tirikindaro.

D'une façon ou d'une autre, il *trouverait* un moyen de défendre les Terres des Hommes contre la magie néfaste.

Et quand il en aurait terminé, il reprendrait les choses là où il les avait laissées. Il exterminerait les dragons une bonne fois pour toutes.



LIVRE 2  
LES MAGICIENS

## PLANS ET PRÉPARATIFS

On attendait Qulu depuis longtemps, mais il n'était toujours pas revenu d'Arithei. Après être resté un mois à Manfort, Arlian en conclut, à contrecœur, qu'il ne reviendrait probablement jamais. Même dans les meilleurs jours, les routes étaient périlleuses, et l'époque actuelle était loin d'être la plus sûre.

Ce dernier mois avait été étrange et plutôt pénible. Arlian avait poursuivi son intention de mettre Ferrézine à la retraite, bien que le vieil homme ait vivement protesté. Il avait fini par accepter, avait emballé ses quelques effets personnels, et était parti sans dire où il allait.

Le seigneur Zanère avait tenu parole, lui aussi. Dans l'une des pièces du haut de la Maison grise, Lilsinir lui avait ôté le cœur, en avait retiré la souillure, puis elle avait replacé l'organe purifié dans son corps. Arlian avait assisté à l'intégralité du rituel, et il avait tué l'horreur difforme ainsi expulsée de l'organe vital de Zanère. La petite chose répugnante, encore à cinq siècles de son terme, n'était pas plus grosse qu'un chaton, et elle ne ressemblait pas vraiment à un dragon lorsque sa forme était apparue grâce au talisman sanglant que Lilsinir avait placé sur la poitrine de Zanère pour extraire le poison de son sang. Elle avait poussé un piteux vagissement au moment où, rampant sur les couvertures du lit, elle avait maladroitement chuté à terre. À peine avait-elle touché le tapis qu'Arlian l'avait transpercée à l'aide d'une dague d'obsidienne, la réduisant en miettes dans une mare de sang, de venin et de détrit.

On brûla dans la cour le tapis ainsi que la literie saccagés. La puanteur mit plusieurs jours à disparaître.

Malgré les herbes apaisantes fournies par les Arithéiens, le rituel fut extrêmement douloureux, et le seigneur Zanère avait perdu connaissance. Lorsqu'il était revenu à lui, il avait déclaré ne plus jamais vouloir avoir affaire à Arlian – apparemment, sa simple vue était désormais associée à une insupportable douleur.

Le duc de Manfort, bien que soucieux des négociations en cours avec la Société du Dragon et des comptes-rendus en provenance des Régions Limitrophes, avait officiellement pardonné au seigneur Zanère l'ensemble des méfaits qu'il avait pu commettre sous l'emprise des dragons, et il lui avait en outre rendu toutes les terres et les propriétés qui lui avaient été confisquées pendant les quatorze ans où il avait été banni de la ville.

Sa richesse retrouvée, son retour accepté, et toute affection pour Arlian disparue, le seigneur Zanère récupérait désormais dans son vieux manoir – qui était resté inoccupé quatorze années durant, et qui, par conséquent, avait besoin de nombreuses réparations, que Zanère supervisait de son lit.

Il avait fait savoir qu'aucun cœur de dragon, ni aucun serviteur de la Société du Dragon n'était le bienvenu chez lui – bien que ceux qu'il appelait ses « camarades, victimes des sorcières du sud » étaient cordialement engagés à passer. Givre accepta son invitation, et elle rapporta à Arlian que, globalement, Zanère semblait plutôt bien s'accommoder de sa nouvelle situation.

Il avait commencé par embaucher Ferrézine comme intendant. Quant à savoir s'il avait une idée en vue ou s'il souhaitait simplement placer un homme expérimenté à la tête de son personnel, Arlian l'ignorait.

Même si le duc se disait publiquement enchanté de la récente soumission du seigneur Zanère, il informa Arlian en privé que ses magiciens et lui ne devaient plus procéder à aucun rite de purification.

— Les désirs de monsieur le duc sont les miens, bien sûr, répondit Arlian en le saluant, mais je me demande pour quelle raison il devrait en être ainsi.

— Parce que je suis au beau milieu de l'élaboration d'un processus de paix avec les dragons, j'essaie de les convaincre de repousser les envahisseurs au-delà des Régions Limitrophes, et ils n'apprécient pas trop qu'on tue leurs enfants !

— Monsieur le duc, il me semble que d'autres cérémonies de purification pourraient servir à faire pression sur ces créatures et à les convaincre d'accepter vos conditions.

— Obsidien, je n'oserais *jamais* faire ça ! Nous avons *besoin* d'eux. Je ne peux pas prendre le risque qu'ils abandonnent tout bonnement les négociations et qu'ils reprennent la guerre. Ou, pis, qu'ils joignent leurs forces à celles des monstres d'au-delà de la frontière. Certes, vous vous êtes montré *remarquablement* brillant face à eux, jusqu'à maintenant, et j'admire tout ce que vous avez fait, mais dame Opale m'a dit que les dragons restants s'étaient réfugiés dans de nouvelles tanières, plus profondes, où il vous sera impossible de les débusquer...

— Je peux les trouver, l'interrompit Arlian. D'une façon ou d'une autre, je peux le faire.

— Peut-être en serez-vous capable... mais peut-être pas, répondit le duc, agacé d'avoir été interrompu. Mais ce que *je* veux dire, monseigneur, c'est que je souhaite mettre un *terme* à cette guerre contre les dragons, pour que nous puissions nous occuper de ces cauchemars, dans le sud.

— Monsieur le duc, il existe peut-être une autre façon de défendre les Régions Limitrophes, un moyen qui nous permette de ne pas céder aux dragons.

— Mais ce n'est pas certain. Je n'en connais aucun, pour ma part ; et vous ?

— Non, monsieur le duc, mais j'envisage de me rendre en Arithei afin de discuter des différentes possibilités avec les magiciens locaux.

— Eh bien, vous êtes libre d'agir à votre guise, monseigneur ; je vous autorise à partir. Votre présence ici complique sérieusement les négociations, comme vous pouvez l'imaginer, j'en suis sûr.

En fait, Arlian s'en doutait très bien. Au cours de ces dernières semaines, il avait fait quelques rencontres embarrassantes, à la citadelle. Cela faisait près de quinze ans que dame Opale et lui s'affrontaient avec acharnement, et elle était désormais l'émissaire officiel de la Société du Dragon auprès du duc, aussi avait-elle de nouveau accès à la cité. Il était donc inévitable qu'ils s'aperçoivent, de temps à autre, que ce soit dans les couloirs du château ou dans les rues environnantes.

Il se souvenait bien de la première fois qu'il l'avait croisée ; il venait de tourner à l'angle d'une allée en toute hâte, plongé dans ses pensées, pour se

rendre à la citadelle, et il s'était retrouvé à regarder droit dans les yeux verts d'Opale.

Ils s'étaient tous les deux figés, et ils restaient face à face, à peine à un mètre l'un de l'autre. Comme il soutenait son regard, Arlian n'avait que vaguement remarqué le garde qui l'accompagnait.

Il se souvint de la toute première fois qu'il l'avait rencontrée, au chevet du lit de mort du seigneur Clou. Il avait trouvé qu'elle avait un regard terne et sans vie. Ce n'était bien entendu plus le cas. À l'époque, elle n'avait pas encore goûté au venin, elle n'avait pas encore un cœur de dragon. À présent, ses yeux étaient pétillants.

Un silence gêné s'était installé entre eux ; il l'avait toisée d'une façon grossière. Il s'était obligé à s'incliner légèrement et avait dit :

— Madame Marasa...

— Seigneur Obsidien, avait-elle répondu d'une voix tendue.

— Je vous prie de m'excuser, j'avais la tête ailleurs.

— Naturellement.

Elle n'avait pas esquissé le moindre sourire et s'était abstenue de tout commentaire galant que l'on aurait été en droit d'attendre, dans ces circonstances, de la part d'une femme célibataire – mais la situation était loin d'être ordinaire.

Arlian avait passé en revue tout ce qu'il aurait pu lui dire, les subtiles injures qu'il aurait pu proférer, mais comme ils étaient tous deux les invités du duc à la citadelle, le protocole exigeait qu'ils se montrent polis l'un envers l'autre. On ne leur demandait pas de faire preuve de cordialité, et personne n'aurait attendu de la part de tels adversaires qu'ils se déclarent mutuellement à quel point ils étaient ravis de se revoir, mais un minimum de courtoisie était tout de même requis.

— Si vous voulez bien m'excuser, mes affaires m'appellent.

— Naturellement, avait-elle répété.

Elle avait hoché la tête et il l'avait de nouveau saluée avant de s'écarter et de reprendre sa route à grands pas.

Ce ne fut pas là leur unique rencontre, mais celle-ci avait donné le ton pour toutes celles qui suivirent. Ils échangeaient sèchement les civilités d'usage, mais pas davantage.

Un tel comportement leur demandait tout de même de fournir des efforts considérables. Arlian n'appréciait guère ces entrevues, et il était persuadé qu'Opale n'en pensait pas moins.

Parmi les personnes de son entourage, seule Aile avait été ouvertement présentée comme l'une de ses partenaires. Furet et dame Tiria étaient censés être de simples voyageurs n'ayant aucun lien avec la Société du Dragon, ni avec dame Opale. Toutefois, Tiria avait été obligée de constater que le seigneur Zanère avait révélé son identité à Arlian, ainsi que le but de sa mission, et, depuis, elle faisait en sorte de l'éviter – parfois sans succès. Cela aussi fut à l'origine de quelques situations cocasses.

Naturellement, Arlian avait prévenu les Arithéiens de la présence de Tiria, et il leur avait fourni tous les gardes qu'ils voulaient – à vrai dire, davantage qu'ils en désiraient. Il avait pris la menace bien plus au sérieux que les principaux intéressés. Tiviesh, en particulier, avait trouvé totalement absurde l'idée qu'un assassin puisse vouloir le prendre pour cible, et, malgré toutes ses protestations, Arlian n'était pas parvenu à le convaincre. Ce dernier espérait que l'Arithéien ne remarquerait jamais que sa nourriture était subrepticement vérifiée pour qu'il n'absorbe pas de poison, ni que ses appartements étaient étroitement contrôlés et, à l'occasion, fouillés, à la recherche de quelque machine infernale.

Arlian avait également chargé des espions de surveiller chacun des membres du groupe d'Opale. Ainsi, il pourrait être prévenu de toute activité suspecte. Cela ne donna pas grand-chose, en réalité, mais quelques-uns des comptes-rendus qu'il obtint se révélèrent très intéressants.

Par exemple, il semblait que le seigneur Rolinor s'était pris d'engouement pour Aile, et qu'il passait un temps considérable en compagnie de dame Opale, ce qu'Arlian considérait comme plus que malsain. Cela l'incita à douter, plus que jamais, que les précédentes relations de Rolinor avec Passereau aient été entièrement innocentes. Il devenait évident que le jeune aristocrate n'était pas quelqu'un de confiance, et il était fort probable qu'il espérait encore trouver le moyen de se procurer une coupe d'élixir.

Mais Opale et Aile n'allaient pas nécessairement lui en fournir une de bon cœur. Les dragons communiquaient avec les responsables de l'organisation grâce à la sorcellerie sur de longues distances, jamais en face-à-face, et ils ne donnaient jamais volontiers du venin à leurs partisans. Les cœurs de dragon étaient toujours désireux d'obtenir plus de poison et d'exploiter toutes les sources dont ils disposaient afin de pouvoir l'offrir à leurs disciples en guise de récompense – il s'était d'ailleurs agi d'une partie de la mission de Passereau.

Aile et Opale étaient des femmes relativement attirantes, bien sûr, tout comme Passereau. Il était donc possible d'attribuer cet intérêt que Rolinor leur portait à la nature luxurieuse des jeunes gens, mais Manfort regorgeait de jeunes femmes avenantes, qui ne possédaient pas de si fâcheuses relations, et Rolinor ne semblait pas passer tant de temps que ça avec elles.

Quelles qu'aient été les raisons qui poussaient Rolinor à fréquenter ces deux femmes, Arlian n'était guère ravi.

— J'aurais dû tuer ce jeune imbécile, là-bas, dans la caverne, grommela-t-il.

— Ça n'aurait eu aucune importance, à long terme, lui fit remarquer Noir. Il y aura des *centaines* d'acheteurs enthousiastes quand il sera généralement admis que le duc a cessé d'exécuter à vue les cœurs de dragon. Là où est la demande, on finit toujours par voir ceux qui trouvent un moyen de fournir les biens convoités.

— Je sais, admit Arlian. Mais j'aurais quand même dû le tuer.

Mis à part les activités de Rolinor, d'autres rapports incitèrent Arlian à penser que les responsables de la Société du Dragon – les seigneurs Fracasse et Hardior ainsi que dame Pulzéra – avaient choisi dame Opale comme représentante de l'organisation parce qu'ils ne la considéraient pas comme un membre indispensable. Si elle avait dû être éliminée, elle n'aurait pas représenté une grande perte. Mais, maintenant que sa mission avait été couronnée de succès, sa position au sein de l'organisation, malgré sa jeunesse, s'était largement améliorée.

Pendant des siècles, c'était l'âge qui avait déterminé le rang de chacun au cœur de la Société du Dragon. Dame Opale, le plus récent cœur de dragon connu, aurait dû figurer tout en bas de l'échelle hiérarchique. Au contraire, parce qu'elle avait été la première à choisir délibérément le statut de cœur de dragon, et parce qu'elle s'était montrée active et ambitieuse dans la réalisation des objectifs de l'organisation, elle semblait avoir développé une influence considérable.

Quatorze ans auparavant, Arlian, alors le plus jeune cœur de dragon, avait fait éclater l'organisation en plusieurs factions, à cause de ses activités et de ses découvertes. La Société du Dragon, sous sa forme réduite actuelle, était représentée par l'unique groupement qui était parvenu à subsister. Et il semblait désormais que les agissements d'Opale étaient sur le point de le faire de nouveau implorer.

Ce n'était guère surprenant. La situation était complexe, et les individus impliqués très différents les uns des autres. Il n'y avait plus simplement deux camps qui s'affrontaient. L'organisation était théoriquement au service des dragons, alors que le duc et les habitants de Manfort s'opposaient manifestement à eux. Mais les choses n'étaient pas si simples : la Société du Dragon avait de nombreux points de divergence avec les créatures, et les intérêts du duc convergeaient parfois avec ceux des dragons, ce qui donnait à certains, dans chacun des camps, des raisons d'être tiraillés.

Arlian détestait ce genre de situation. Il n'avait qu'une envie, que les dragons disparaissent, qu'ils meurent, qu'ils soient supprimés une bonne fois pour toutes. Il voulait se venger de ce qu'ils avaient fait à sa famille, et il désirait épargner les villages que ces créatures pourraient détruire à l'avenir, si on leur laissait la vie sauve. Il souhaitait protéger ces âmes que les dragons dévoreraient, si Zanère avait raison et s'il avait bien compris la façon dont ces monstres se nourrissaient. Arlian souhaitait ne rencontrer aucune complication dans la réalisation de cet objectif simple bien qu'extrêmement difficile à atteindre.

Malheureusement, les obstacles existaient bien, comme il avait été forcé de le reconnaître. Il trouvait cette situation exaspérante.

Il passa plusieurs soirées en compagnie de dame Givre et de sa maisonnée, se réjouissant d'entendre les rires des enfants et les joyeux bavardages de sa famille adoptive, et tentant de détourner son attention de ses habituelles pensées morbides à propos de magie, de dragon et de trépas.

Cela ne durait généralement pas très longtemps.

Quand la dernière trace de neige eut disparu, quand les fleurs de printemps eurent éclo puis largement fané, quand les journées se firent de plus en plus chaudes, et alors que Qulu n'était toujours pas revenu d'Arithei avec des nouvelles de la situation de la ville, Arlian n'y tint plus. Il avait terminé ses préparatifs, il ne lui restait qu'à se mettre en action.

— Je vais en Arithei, annonça-t-il à Noir au cours du dîner. Je pars demain.

L'intendant jeta un coup d'œil à Ruisseau, qui était assise à sa droite.

— J'espère que tu voudras bien rester ici, pour t'occuper de mes affaires et garder un œil sur le déroulement des événements, ajouta Arlian.

Ruisseau esquissa un sourire.

— Comment pourrais-je refuser ? demanda Noir en souriant à son tour. (Puis il reprit son sérieux.) Je t'aurais accompagné, si tu me l'avais



demandé, dit-il. Si tu avais pensé que l'épée d'un vieil homme aurait pu t'être utile.

— Je préfère que mon informateur à Manfort ait du bon sens, dit Arlian. Il est beaucoup plus facile de trouver des escrimeurs que des hommes sensés.

Ruisseau se fendit d'un large sourire.

— C'est ce que j'ai tenté de lui expliquer, affirma-t-elle.

Arlian acquiesça.

— Même si je ne suis pas sûr que des escrimeurs de son *calibre* courent les rues !

Une fois ce problème réglé, se posa la question de savoir *qui* Arlian allait pouvoir emmener. Après tout, une personne seule, même avec son expérience, ne pouvait pas décemment espérer franchir la Désolation. Ils passèrent le reste de la soirée à envisager différentes possibilités.

Au final, il y avait trois hommes dans le chariot qui quitta Manfort, deux jours plus tard : Arlian et deux jeunes soldats de la garde du duc qui se faisaient appeler Double et Mandale. Pour le moment, ils se trouvaient tous les trois derrière les bœufs. Arlian avait l'intention d'acheter un ou deux chevaux à Briseroche, afin que l'un des gardes puisse par la suite effectuer des missions d'éclaireur dans les environs.

Le groupe comptait également une femme : Isein.

— Je croyais que vous préféreriez Manfort, l'avait taquinée Arlian lorsqu'elle s'était portée volontaire.

— C'est le cas, avait-elle répondu. Je n'ai pas l'intention de rester dans le sud. Mais j'espère que je pourrai avoir des nouvelles de Qulu, et je voudrais me rendre compte par moi-même de l'étendue des dégâts. En outre, monseigneur, vous allez avoir besoin d'un interprète et d'un guide.

— Effectivement, avait reconnu Arlian. (Malgré des mois passés à étudier, son arithéien demeurait quelque peu limité.) Je vous remercie.

Le chariot en lui-même était grand et massif, et ses parois peintes avaient été renforcées par des bandes de fer noir. Les surfaces qui se trouvaient entre les barres métalliques avaient été ornées de délicats filigranes d'argent, ajoutant une couche de protection supplémentaire contre la magie, et l'on avait dissimulé une améthyste aux quatre coins du véhicule. Chacun des voyageurs était à tout moment armé d'au moins deux lames d'acier. Ils portaient tous une améthyste de bonne taille autour du cou, maintenue par une grosse chaîne d'argent.

L'intérieur était bourré à craquer de provisions, dont une grande quantité d'eau – ils allaient traverser la Désolation en plein été. Arlian n'avait presque pas de place pour des marchandises, mais son intention n'était pas d'en transporter. Il ne s'agissait pas d'une équipée commerciale, ni d'une caravane miniature.

C'était une expédition de reconnaissance.

Après tout, il était le seigneur de guerre dûment rémunéré des Terres des Hommes. Le duc de Manfort pouvait bien espérer faire la paix et négocier un compromis avec les dragons, Arlian préférait trouver le moyen qui leur permettrait véritablement de gagner cette guerre.

## DANS LES RÉGIONS LIMITOPHES

Le trajet vers le sud ne fut pas des plus réjouissants. L'ensemble des villes et des villages qui se trouvaient le long de la route avaient été gagnés par des rumeurs de désastres provoqués par la magie, et, dans les tavernes et les auberges dans lesquelles Arlian se rendait, on ne parlait plus que de cela.

Lorsqu'il affichait ouvertement son identité, on le harcelait de questions sur ce que le duc et lui avaient l'intention de faire pour débarrasser les Terres des Hommes à la fois des dragons et de la magie brute. Et quand il insistait sur le fait qu'aucune décision n'avait encore été prise, cela provoquait la colère et les moqueries.

— Alors comme ça, c'est le seigneur de guerre lui-même qui va se rendre compte de la situation, avec simplement deux hommes et un mage pour l'aider ? railla un villageois de Benth-en-Tara, tandis qu'Arlian inspectait le déploiement d'une demi-douzaine de catapultes.

— Ce n'est pas un mage, rectifia mollement Arlian. C'est une magicienne, une magicienne arithéienne.

Cela provoqua un débat qui s'intensifia rapidement, et l'on dégaina quelques lames, même si les esprits finirent par se calmer avant que la moindre goutte de sang soit versée.

De nombreux villageois semblaient penser que les tous les Arithéiens étaient des mages, et non des êtres humains, dont ils ne se différenciaient que par leur talent à dissimuler leur véritable nature. D'autres considéraient cela comme un problème secondaire, et ils voulaient uniquement connaître les intentions du duc, et savoir si Arlian était véritablement parti en mission

de reconnaissance, ou s'il avait été envoyé en exil. Ils ne furent guère satisfaits par les explications d'Arlian, et celui-ci ne parvint pas vraiment à dissiper leurs doutes.

Arlian avait tout d'abord pris cet incident pour un fait du hasard, mais lorsque des événements à peu près similaires se produisirent à Enjambe-les-Eaux et à Chêne-Flétri, il décida de ne plus révéler son identité. À Sadar, il se fit passer pour un messenger au service du duc, et il prétendit qu'il lui était défendu de dévoiler sa destination ainsi que le contenu de son message. Des autochtones astucieux remarquèrent le fer et l'argent sur le chariot, et ils en déduisirent qu'il se rendait quelque part de l'autre côté de la frontière.

Il en résulta une pluie de questions des plus exaspérantes. Isein fondit en larmes et s'enfuit vers le véhicule, tandis que Mandale se rabattait sur l'alcool, en silence, pour éviter de laisser filtrer la moindre information.

Bien que déprimantes, les ruines de Chêne-Liège, envahies par la végétation, eurent au moins le mérite de ne poser aucune question aux voyageurs. Avant d'aller s'installer dans le chariot pour la nuit, Arlian déambula avec précaution parmi les pierres, sur le bas-côté de la route. Il parvint à identifier les fondations de la taverne dans laquelle il avait embroché le seigneur Drichène, et à localiser le lieu où il avait affronté le seigneur Toribor au cours d'un duel nocturne.

Ce village était le seul sur la route à ne pas avoir été protégé par des catapultes armées de lances à pointe d'obsidienne pour repousser les dragons. Elles n'avaient pas été prêtes à temps. Les maigres vestiges de Chêne-Liège servaient de cruel rappel et expliquaient pourquoi tant de catapultes étaient érigées dans les villages avoisinants.

À Briseroche, Arlian demanda à Mandale et à Double de porter des vêtements ordinaires plutôt que leurs uniformes blanc et bleu, et il refusa de donner la moindre justification à cette décision. Cela se révéla être la meilleure solution : les villageois semblaient bien plus disposés à accepter un étranger complètement inconnu qu'un représentant du duc chargé d'une mystérieuse mission. Le groupe passa deux jours au hameau, et Arlian en profita pour acheter deux chevaux. Ainsi, un soldat ou deux pourraient partir en éclaireurs devant le chariot, dans les terres plus sauvages, au sud. Il arrêta tout d'abord son choix sur un gros hongre alezan, un animal calme et bien entraîné, puis sur une jument baie un peu plus nerveuse qui semblait avoir une bonne vitesse de pointe.

Les négociations pour le prix des montures se firent en douceur. Le vendeur, qui souhaitait conclure la vente, ne posa aucune question quant aux intentions d'Arlian, et il s'abstint de faire la moindre allusion à la vague de magie qui avait déferlé dans les Régions Limitrophes.

Le marchand de chevaux fut sans doute la seule personne à Briseroche qui n'avait pas tenté de les prévenir au sujet des dangers qu'ils couraient en allant plus au sud. Partout, il y avait de folles rumeurs et des comptes-rendus de troisième main faisant état de magie filtrant vers le nord, d'événements épouvantables qui se seraient produits dans la Désolation ou dans les pays plus au sud. Arlian tenta de faire le tri entre les faits et les ragots, demandant des noms, des dates et des lieux, et il ne trouva aucune raison de croire chacune de ces histoires.

Malgré les rumeurs, les disputes et la nervosité qui régnaient dans les différents villages, Arlian et Isein ne trouvèrent pas la moindre preuve d'une quelconque intrusion de magie brute dans les territoires avoisinants. Tout semblait parfaitement normal. Jusqu'à ce qu'ils parviennent au cœur des hauteurs de la Désolation. Arlian se mit à espérer, tandis qu'ils cheminaient à travers l'étendue rocailleuse, que les rapports qu'ils avaient reçus à la citadelle étaient exagérés.

Lorsque le chariot entama la descente le long du défilé rocheux qui menait de la Désolation aux Régions Limitrophes, cependant, Arlian savait depuis plusieurs jours déjà que la situation qui les attendait était bel et bien catastrophique. Il avait vu la magie ondoyer dans le ciel méridional alors qu'ils se trouvaient encore au beau milieu de la Désolation, et il soupçonna que les rêves inquiétants ayant incommodé tous ceux qui avaient tenté de dormir hors du véhicule protégé par l'améthyste n'étaient pas le seul fruit naturel de leurs appréhensions.

Bien qu'ils aient suivi la route de l'Est, comme Arlian l'avait fait la dernière fois qu'il s'était rendu dans les Régions Limitrophes, ces derniers jours, le terrain lui sembla très différent. Les dunes de sable de la Désolation se déplaçaient souvent, dérivant au gré du vent, et il était pratiquement certain d'être descendu par un autre cañon que celui qu'il avait emprunté lors de sa précédente expédition.

Cela signifiait que le village qui se trouvait devant eux n'était probablement pas Douces-Eaux. Arlian se souvint qu'il existait trois routes, dans les environs, permettant de quitter la Désolation. L'une d'elles menait à Douces-Eaux, et il était pratiquement certain que la plus escarpée et la

moins praticable n'aboutissait à proximité d'aucun hameau. Malheureusement, il ne se souvenait pas du nom de la bourgade qui se dressait au pied de la troisième.

Il ne tarderait pas à le découvrir. Il exhorta les bœufs à presser l'allure.

Double chevauchait devant, sur la seule monture qui avait survécu, le gros hongre alezan. La jument baie avait trouvé la mort dix jours auparavant, et ils l'avaient abandonnée sur le sol rocailleux, car ils n'avaient pas pu se permettre de perdre du temps, ni de se fatiguer pour l'enterrer. Ils n'avaient jamais vraiment compris les raisons de son trépas, et Double avait émis des doutes sur l'honnêteté du marchand de Briseroche.

Mandale était installé à côté d'Arlian, sur le chariot – c'était lui qui avait conduit les bœufs, la plupart du temps, mais Arlian s'était emparé des rênes lorsqu'il avait aperçu des toits dans le lointain.

Isein était restée à l'intérieur du véhicule, à l'abri du soleil – et des flèches d'éventuels brigands malavisés qui auraient voulu savoir ce qu'un chariot isolé voyageant hors saison pouvait bien transporter. Elle avait renoncé à ses corsages du nord et à ses habits de velours pour les tuniques aux couleurs vives des Arithéiennes, qui étaient bien plus adaptées aux températures élevées du sud.

Les deux soldats avaient de nouveau revêtu l'uniforme du duc, même s'ils n'avaient pas enfilé leur manteau ; ils avaient aussi relevé leurs manches et défait leurs boutons pour ne pas succomber à la chaleur. Arlian avait pris la résolution de tenter une nouvelle fois de révéler sa véritable identité ainsi que le but de sa mission, en espérant que les choses se passent différemment, ici, dans les Régions Limitrophes.

— Qu'est-ce que c'est que ces arbres ? demanda Mandale, alors qu'ils émergeaient du défilé pour rejoindre une piste bordée de deux bosquets touffus, un chemin à peine visible, qu'il était impossible de comparer à une route.

— Une orangerie, répondit Arlian – il avait déjà vu des orangers auparavant.

Il ne se donna guère la peine d'y jeter un coup d'œil. Il focalisait toute son attention sur les cieux anormalement bouillonnants, dans lesquels des formes indistinctes voletaient entre les nuages violets scintillants. Il jeta un coup d'œil de chaque côté pour s'assurer que les agriculteurs qui cueillaient les fruits n'étaient pas hostiles, et il fut rassuré lorsqu'il les vit saluer joyeusement de la main le passage du chariot. Soulagé, il se retourna pour

tenter d'estimer la distance à laquelle se produisaient les phénomènes célestes, et la nature des formes aériennes.

Mandale, quant à lui, contemplant les bosquets et observait les arboriculteurs, véritablement fasciné.

— Les oranges poussent sur des arbres ? demanda-t-il.

Arlan se retourna, un sourire sur les lèvres, pour regarder son compagnon.

— Et tu croyais qu'elles venaient d'où ?

— De plantes grimpantes, comme les citrouilles, expliqua Mandale. Je pensais que c'étaient des citrouilles miniatures.

— Eh bien non, elles poussent sur les arbres que tu vois là, dit Arlian. Malheureusement, ils sont incapables de résister aux hivers du nord. Tu verras, fraîchement cueillies, elles sont encore meilleures que chez nous.

— Je n'en ai jamais goûté une seule, affirma Mandale. On ne peut pas se permettre d'acheter des oranges ! Si ma famille était si riche, je ne serais pas devenu soldat.

— Eh bien, tu en mangeras ici, répondit Arlian en souriant.

Puis il se concentra de nouveau sur la piste, devant lui. Cette conversation lui avait permis de se souvenir du nom du village, qui lui échappait depuis un moment : Orange-les-Eaux.

— Je crois que nous arrivons à Orange-les-Eaux, s'écria-t-il par-dessus son épaule, à l'attention d'Isein. Vous connaissez ?

— Non, répondit-elle en criant. Nous passons toujours par Douces-Eaux.

Ce n'était guère surprenant ; Orange-les-Eaux se trouvait bien à l'est de la meilleure route menant en Arithei.

En revanche, s'il se souvenait correctement de sa géographie, ils ne se trouvaient qu'à quatre jours du Pon Ashti. La cité-État était, disait-on, désormais sous la coupe de la Mage Bleu, mais elle était peut-être encore suffisamment sûre pour qu'ils puissent y faire un détour. Il pourrait certainement s'y entretenir avec des magiciens, voire obtenir une audience avec la Mage Bleu en personne.

Tout au long de la traversée de la Désolation, Isein et Arlian avaient envisagé différentes possibilités, et ce dernier lui avait posé de nombreuses questions à propos de la nature de la magie et des mages.

— Les mages sont tous créés à partir d'êtres humains, lui avait-elle expliqué. C'est du moins ce que nous croyons. Ceux dont nous connaissons

les origines sont des personnes qui se sont fait consumer par la magie et qui sont devenues quelque chose qui n'est plus humain.

— Il s'agirait donc de magiciens qui auraient perdu la maîtrise de leur art ? lui avait demandé Arlian. Prenez-vous un risque en vous aventurant au-delà de la frontière ?

— Non, avait-elle répondu. Il semblerait que le fait de connaître ou non la magie ne soit pas déterminant. Certains mages ont été des magiciens, d'autres non. Mais ils se sont tous fait contaminer par la magie brute. Elle les a submergés avant de les détruire, créant des mages à partir de leur chair. Le dernier roi-mage d'Arithei était auparavant un cultivateur de champignons. Il alla travailler, un jour, et le lendemain matin, il avait changé.

Cela avait éveillé la curiosité d'Arlian. Qu'étaient donc ces mages, et comment le devenaient-ils ? Leur nature pouvait-elle être la clé de ce qu'il cherchait ? Il se demandait à présent si la Mage Bleu pourrait lui apporter les réponses dont il avait besoin pour protéger les Terres des Hommes sans l'aide des dragons, et si elle accepterait de le recevoir.

Il avait brièvement entretenu l'idée qu'il serait envisageable de permettre aux mages de gouverner les Terres des Hommes ; ils feraient certainement en sorte de maintenir à distance les autres sources de magie brute. Isein avait fait de son mieux pour l'en dissuader, et elle y était parvenue. D'après l'histoire arithéienne, il s'agissait d'êtres capricieux et violents, parfaitement indignes de confiance et dont la longévité était relativement courte, ce qui signifiait qu'il faudrait remplacer assez souvent les éventuels rois-mages à la tête de Manfort. Et il serait extrêmement difficile, voire impossible, d'en dénicher un seul qui soit acceptable. Et il ne pourrait vraisemblablement jamais en trouver plusieurs d'affilée.

— Les mages ne se reproduisent pas à la façon des humains et des animaux ? avait-il demandé.

— Non, comme tout ce qui est magique, avait répondu Isein.

D'une certaine façon, il n'en fut pas surpris.

Grâce à Givre, il avait appris quelques principes de sorcellerie, des années auparavant. Sa conversation avec Isein l'avait conforté dans l'idée que la magie du sud, si chaotique ait-elle pu sembler, possédait également des règles sous-jacentes, des motifs et des limites. Les magiciens de l'Arithei connaissaient certains de ces motifs et de ces limites, mais ils devaient se contenter de deviner la plupart des règles fondamentales.



Pendant ses préparatifs, Arlian avait pris la décision de se diriger tout droit vers l'Arithei, afin de s'entretenir avec les magiciens du pays, mais, après avoir longuement parlé avec Isein sur le trajet, il avait désormais changé d'avis. Incontestablement, certains Arithéiens en sauraient plus qu'elle sur le sujet, mais elle lui avait donné une idée des limites des connaissances de ses compatriotes.

La Mage Bleu parlait différentes langues humaines, on pouvait parfois lui faire entendre raison, et elle connaissait sûrement des secrets dont les Arithéiens n'avaient même pas idée. Peut-être parviendrait-il à la persuader de lui révéler quelques-uns d'entre eux. Elle avait pris le Pon Ashti aux Terres des Hommes, au mépris de la puissance des dragons. Peut-être que si Arlian lui proposait de nouvelles acquisitions...

Mais cela n'arrangerait guère la situation.

Double avait fait halte sur une place, au cœur du petit village, et il était en pleine discussion avec un des autochtones. Il leva le bras, exécutant l'un des signaux qu'Arlian lui avait appris.

— Double nous fait signe qu'il y a une auberge, devant, s'écria Arlian par-dessus son épaule. Je sais qu'il est encore tôt, mais je crois qu'on ferait bien de s'y arrêter pour y entendre les dernières nouvelles.

— Comme il vous plaira, monseigneur, lança à son tour Isein.

Mandale esquissa un sourire.

— Je crois que c'est un choix judicieux, monseigneur.

— Va l'annoncer à Double, alors, dit-il en le poussant légèrement. Et allez prévenir l'aubergiste.

Mandale bondit à bas du chariot qui roulait lentement, et sa monture s'éloigna en trotinant. Lorsque les bœufs pénétrèrent d'un pas lent sur la place, les deux gardes et une demi-douzaine de villageois les attendaient. Deux garçons d'écurie accoururent, un de chaque côté, et ils tendirent les mains vers le harnachement des bœufs.

— Attendez qu'on soit complètement arrêtés ! s'écria Arlian en tirant sur les rênes.

— Bien, monseigneur, répondit le plus grand des deux, sans tenir compte de l'injonction d'Arlian et en se saisissant des sangles.

Aucun mal n'avait été fait. Les bêtes s'immobilisèrent, et Arlian put s'emparer des rênes d'une main et tirer sur la poignée du frein de l'autre avant que le chariot parcoure un mètre de plus. Peu après, les garçons menèrent les bœufs à l'écurie, où Double et Mandale firent manœuvrer la

voiture contre le garde-fou. Arlian avait aidé Isein à descendre du véhicule, et il se tourna ensuite pour saluer l'aubergiste.

— Seigneur Obsidien de Manfort, pour vous servir, annonça-t-il.

— Haddrew d'Orange-les-Eaux, monseigneur, répondit l'homme en lui retournant son salut. (Il sembla ne pas reconnaître le titre d'Arlian.) Puis-je vous demander des nouvelles du reste de votre caravane ? Va-t-elle arriver aujourd'hui ou a-t-elle été retardée ?

— Est-ce qu'elle s'est fait attraper par un monstre ? demanda d'une voix forte la plus grande des femmes. On a entendu dire qu'il y avait des monstres dans la Désolation, maintenant !

— On ne fait pas partie d'un convoi, rétorqua Arlian en regardant alternativement l'aubergiste et l'inconnue. Je ne suis pas venu dans les Régions Limitrophes pour y faire du commerce, mais pour y régler d'autres affaires. (Il ôta son chapeau à l'attention de la femme, et il ajouta :) Et nous n'avons vu aucun monstre, à part ceux qui se trouvent dans le ciel, au sud.

Quelques villageois jetèrent un bref coup d'œil inquiet vers le ciel méridional.

— Et on n'a même pas croisé de brigands, fit remarquer Double. J'avais pourtant toujours entendu dire que la Désolation en regorgeait.

Arlian réprima un soupir. Il semblait peu diplomatique de faire allusion aux bandits en ces lieux. Il était fort probable que les fameux pillards qui rendaient la traversée de la Désolation si périlleuse comptent en leurs rangs nombre d'habitants de ce village et des fermes avoisinantes. Il leur était impossible de vivre dans les étendues désertiques, ils provenaient de différents hameaux des Régions Limitrophes. Les caravanes arrivaient généralement après les moissons, et l'on voyait ici dans les attaques un moyen d'occuper les jeunes gens et de remplir les coffres de la maisonnée. Les risques étaient considérables – la toute première fois qu'Arlian avait tué un homme, il s'était agi de l'un de ces brigands –, mais les gains en valaient la peine.

Heureusement, les villageois ne s'offusquèrent pas de la remarque de Double. Une femme, une de celles qui n'avaient pas encore pris la parole, dit :

— Je crois qu'ils sont tous partis vers le sud pour aider à combattre les monstres, ou à protéger les habitants de la mage du Pon Ashti.

Arlian se retourna.

— Vous parlez de la Mage Bleu ?

— Oui, c'est comme ça qu'ils l'appellent, monseigneur. Vous avez entendu parler d'elle ?

— Malheureusement, oui. C'est donc vrai ? Elle s'est emparée du Pon Ashti ?

— Oui, acquiescèrent les deux femmes.

Le chariot était en sécurité, les bœufs hors de vue ; Mandale et Double rejoignirent l'atroupement d'un pas nonchalant. Arlian et Haddrew se mirent à parler en même temps, puis ils s'interrompirent. Haddrew s'inclina.

— Monseigneur ?

— J'étais en train de penser, monsieur, que nous venons de faire une longue route à travers des terres arides, et je serais ravi de pouvoir profiter de votre hospitalité...

— Quelque chose à boire... Naturellement, monseigneur !

Il fit un signe en direction de la porte.

Quelques instants plus tard, les quatre voyageurs étaient installés à une table de l'auberge, juste devant une large fenêtre sans vitre. Les volets étaient grands ouverts, mais un imposant auvent de toile procurait un peu d'ombre. Haddrew, les deux femmes et un vieillard qui n'avait pas encore participé à la conversation s'attablèrent non loin, tandis que les deux garçons partirent chercher de l'eau et du vin à la cave.

— On nous a signalé que la magie s'était propagée au nord de la frontière, déclara Arlian. Je suis désolé de constater que c'est vrai. Quelle est l'étendue des dégâts ?

— La situation est grave..., répondit la plus petite des femmes. On n'ose plus sortir, la nuit.

— Et même au lit, on a des nuits agitées ! dit la plus grande. On paie pourtant des impôts au duc de Manfort, il ne peut rien y faire ?

— Le duc est à l'abri loin d'ici, ajouta la petite.

— Tout de même, sa famille est censée être responsable de la protection de l'ensemble des Terres des Hommes, répliqua Arlian. Vous êtes en droit d'attendre quelque chose en échange des impôts dont vous vous acquittez.

Il s'abstint de faire allusion au fait que la plupart des Régions Limitrophes ne payaient aucune taxe. Il avait entendu le duc en faire la remarque, une fois.

— Il n'a pris connaissance de ce problème que quelques semaines avant notre départ, dit Mandale.

Les villageois se consultèrent du regard.

— Alors, il en a entendu parler ?

— Tout à fait, approuva Arlian. Je suis en partie venu ici comme représentant du duc, pour lui fournir une évaluation de la situation.

— Fantastique ! s'exclama la grande femme.

— Ça fait des mois qu'on n'a pas eu de nouvelles du nord, dit Haddrew. À Douces-Eaux, on nous a raconté que les messages étaient bien partis, mais on n'avait aucun moyen de savoir s'ils étaient arrivés à Manfort. Je suis ravi d'apprendre que c'est le cas.

— Le seigneur Naran n'a pas été retardé au cours de son voyage vers le nord, expliqua Arlian. En revanche, les mois ont passé, et je suis sûr que la situation n'est plus la même. Dites-moi où on en est... Est-ce que la Mage Bleu est toujours à la tête du Pon Ashti ? Et qu'en est-il des chutes de Skok ?

Tout le monde se mit à parler en même temps, impatient de faire connaître les dernières nouvelles.

Plusieurs heures et plusieurs verres plus tard, le flot de ragots se tarit enfin, laissant Arlian avec une description plus claire, bien que déprimante, de la situation.

Pendant des siècles, il y avait eu une frontière naturelle, invisible mais bien précise, que les créatures magiques ne franchissaient jamais. Oh, ceux qui s'endormaient trop près de la limite avaient parfois des visions, faisaient des cauchemars, apercevaient des mouvements anormaux du coin de l'œil, et, bien sûr, étaient en mesure d'apprécier l'étrange phénomène qui se produisait dans le ciel méridional, mais rien de plus concret – des brouilles qui voletaient dans l'atmosphère aux mages presque humains en passant par les monumentales horreurs qui vous harcelaient – ne s'était jamais aventuré sur les Terres des Hommes.

L'emplacement exact de la frontière pouvait légèrement se déplacer, dans un sens comme dans l'autre. La cité de Pon Ashti en avait été bâtie si près de la ligne qu'il était arrivé que ses murailles sud et ouest soient sujettes à des attaques de rôdeurs de la nuit et d'émaciés, et on avait dû les protéger de bandes de fer afin de repousser l'envahissante magie. Cela avait bien fonctionné, et l'on était parvenu à maintenir la frontière en l'état. Chaque décalage vers le nord avait toujours été compensé par un renflement vers le sud ailleurs, et les positions s'inversaient de toute façon d'une saison – ou deux – à l'autre.

Mais, quelques années auparavant, la situation avait changé. Des fermes qui s'étaient toujours trouvées à l'abri avaient soudain donné naissance à des mauviettes difformes s'exprimant dans un langage incompréhensible. Les monstruosité volantes qui tournoyaient perpétuellement au-dessus du Tirikindaro s'aventuraient désormais jusqu'à des villages frontaliers, voletant parfois devant les fenêtres des habitants. Des conducteurs de bestiaux qui utilisaient les routes le plus au sud retrouvèrent de petites créatures fantomatiques dissimulées dans leurs chariots. La frontière existait toujours, mais elle s'était déplacée vers le nord, mètre par mètre, jour après jour, et les terres nouvellement exclues étaient progressivement absorbées par les étendues magiques, ou étaient envahies et annexées par leurs voisins du sud. La plupart de ceux qui avaient vécu ou travaillé dans ces zones se battaient pour conserver leurs biens, mais les assauts fantastiques se poursuivaient. Les marchands se firent de plus en plus réticents à l'idée de s'aventurer si près de la frontière, puis un grand nombre de fermiers et d'artisans abandonnèrent la lutte et déménagèrent vers le nord.

Il y avait des agglomérations humaines, de l'autre côté de la frontière, mais la plupart d'entre elles étaient à présent régies par des mages, ou elles parvenaient à survivre grâce à une trêve ou à un compromis fragile avec la magie brute. Quelques résidents des Régions Limitrophes avaient tenté de s'allier avec les habitants de ces localités, mais cela n'avait fait qu'empirer les choses – si ces étrangers avaient ressenti la moindre affinité avec les sujets des Terres des Hommes et qu'ils aient eu la possibilité de l'exprimer, ils ne se seraient jamais retrouvés de l'autre côté de la frontière. Persuadés que celle-ci était en train de tomber, les étrangers, qu'ils soient humains ou de nature magique, firent de plus en plus d'incursions au nord.

Ces attaques s'étaient transformées en véritables invasions deux ans auparavant. Toutes les terres situées au-delà de la nouvelle frontière avaient été annexées par une puissance étrangère ou une autre. Le Shei, la Furza et le Tirikindaro s'étaient montrés particulièrement gourmands. La Mage Bleu, une créature extrêmement puissante qui ne s'était jamais donné la peine, auparavant, de diriger un territoire de façon permanente, mais qui se déplaçait simplement comme bon lui semblait, s'installant dans n'importe quelle habitation de son choix, s'était désormais entichée du Pon Ashti, et elle s'était établie dans le palais du conseil, créant ainsi un royaume miniature. Elle avait fait retirer les bandes de fer des murailles, et les rapports en provenance de la cité faisaient état de créatures inhumaines

errant en liberté dans les rues. On avait également signalé la disparition de beaux jeunes hommes, qui auraient manifestement attiré l'attention de la mage et qui se seraient volatilisés dans sa demeure. On ne les avait plus jamais revus.

Le Darambar, qui traversait Pon Ashti avant d'atteindre son delta marécageux et difficile d'accès, avait toujours été un fleuve propre et naturel en amont de la cité. Il était désormais peuplé d'étranges poissons aux multiples yeux, qui observaient tous ceux qui s'approchaient d'eux, et l'eau semblait rougeoier, la nuit. On pensait maintenant que la frontière se trouvait à quelque cinq bons kilomètres au nord de l'agglomération.

D'autres villes et villages étaient également tombés. Par dizaines. Mais les habitants d'Orange-les-Eaux considéraient la perte de Pon Ashti comme un véritable désastre, puisqu'il s'agissait de leur principal centre d'échanges. La rivière dont le village tirait son nom se jetait dans le Darambar à une journée de marche à peine vers le sud.

On craignait vraiment dans les Régions Limitrophes que la magie brute s'étende jusqu'à la Désolation. Ses habitants seraient alors contraints de fuir ou de se soumettre à la volonté d'un mage quelconque.

La raison du recul de la frontière, qui semblait si évidente à Manfort, était ici totalement inconnue. Les villageois n'avaient en effet aucune raison d'établir un lien avec les dragons. On n'en avait pas vu un seul dans les Régions Limitrophes depuis plus de trois cents ans, et les histoires que l'on racontait au nord à propos de villages détruits et de dragons massacrés dans leurs tanières n'avaient simplement aucun rapport avec le monde dans lequel ils vivaient. Personne ici ne comprenait comment une catapulte pouvait fonctionner, ni ne voyait une raison de vouloir en construire une dans le hameau.

En fait, après avoir posé quelques questions prudentes, Arlian était parvenu à la conclusion que les habitants d'Orange-les-Eaux n'avaient jamais entendu parler des cœurs de dragon, qu'ils ignoraient tout de la reproduction des créatures, et qu'ils n'auraient pas su quoi faire d'une dose de venin. Ils avaient appris que l'obsidienne permettait de transpercer la peau des dragons, mais ils considéraient que cette information n'avait qu'un intérêt purement académique. Après tout, aucun d'entre eux n'avait jamais vu une telle pierre, ni ne savait ce que c'était, et, naturellement, personne ici n'avait jamais aperçu de dragon.

Arlan prit le temps de montrer aux villageois la dague d'obsidienne qu'il portait. On se la passa de main en main, d'un air émerveillé.

— J'ai envie de voir le Pon Ashti par moi-même, dit-il. Comment pourrais-je faire pour y pénétrer ?

Ses interlocuteurs le dévisagèrent avant de se regarder les uns les autres, perplexes. Puis la grande femme déclara :

— Vous n'avez qu'à entrer, on ne vous arrêtera pas.

— Personne ne garde les murs d'enceinte ?

— Les portes restent ouvertes jour et nuit, maintenant que la Mage Bleu fait la loi. Après tout, de quoi d'autre les habitants pourraient-ils avoir peur, maintenant ?

— Ah, je vois, répondit Arlian.

— Naturellement, c'est dangereux. Enfilez des gants, sinon vous vous ferez mordre par une créature hantée ou une chose de la nuit, et prenez soin de toujours longer un mur. Un mur de plâtre, si c'est possible, parce que certaines de ces choses sont capables de s'infiltrer entre les pierres et les planches.

— Effectivement. (Il hésita avant de raconter :) Il y a des années, j'ai traversé les monts Rêveurs pour me rendre en Arithei. Dois-je m'attendre à croiser au Pon Ashti quelque chose de pire que là-bas ?

Les villageois se consultèrent de nouveaux du regard.

— Je ne crois pas, dut admettre la petite femme, à contrecœur.

— Parfait ! s'exclama Arlian en donnant une tape sur la table et en repoussant sa chaise. Alors, je partirai pour le Pon Ashti dès demain matin !

## LES PORTES DE PON ASHTI

Arlian examina le terrain qui se trouvait face à lui avec beaucoup d'intérêt. Il n'avait jamais rien vu de tel.

Juste devant lui, au sud-ouest, il avait la vue bloquée par les murs d'enceinte mordorés de Pon Ashti, tachetés et zébrés de marques là où l'on avait ôté les bandes de protection de fer, laissant des rivets brisés, des traînées de rouille et des pierres délavées.

De chaque côté de la cité s'étendaient des marécages jusqu'à l'horizon. Pour le moment, la marée était basse, et les herbes gris-vert du marais étaient étendues à plat, étirées vers la mer et entremêlées en gracieux motifs par la descente des eaux. Ici et là, des créatures de toutes sortes apparaissaient et disparaissaient aussitôt entre les brins d'herbe – certaines d'entre elles faisaient partie du bestiaire côtier habituel, d'autres étaient fantomatiques, et d'autres encore scintillaient comme, Arlian en était certain, cela aurait été normalement impossible sur les Terres des Hommes. De temps en temps, une étrange vague de couleur illuminait les marais, au sud, et le ciel méridional bouillonnait de magie. Il régnait dans l'air une odeur de sel et d'orage.

À cause des marais, on ne pouvait pas faire de commerce maritime, et les marchands étaient donc contraints d'envoyer des caravanes à travers la Désolation. Arlian savait que, quelque part à l'est, il y avait la mer, suffisamment près pour que les marées lessivent les murailles de Pon Ashti et permettent à ces herbes de pousser, mais il ne pouvait pas la voir. L'étendue verte du marais semblait sans fin.



Et quelque part au sud, le Darambar se frayait un passage dans les marécages grâce à une centaine de canaux sinueux peu profonds, avant d'aller se jeter dans la mer. Il passait également à travers des kilomètres de territoires qui s'étaient toujours trouvés du mauvais côté de la frontière, même quand les dragons avaient été au sommet de leur splendeur. Parfois, avec leurs frêles embarcations à fond plat, des étrangers s'aventuraient dans ce labyrinthe, mais aucun marchand du nord n'avait tenté une telle expédition depuis des siècles.

À côté d'Arlian, le Darambar s'écoulait doucement sur la roche polie, l'eau et la pierre scintillant à la lumière du soleil de l'après-midi. Derrière lui, le terrain s'élevait mollement au-dessus des marais, et la route était bordée de maisons et de champs cultivés, à perte de vue.

Ces fermes semblaient presque ordinaires, alors que les marais étaient vraiment étranges. Arlian fit ralentir sa monture afin de mieux apprécier la scène.

Il chevauchait le hongre alezan, approchant seul de Pon Ashti, et il se moquait de se jeter dans un piège magique ou dans une embuscade. Il regretta une fois de plus qu'Isein ne l'ait pas accompagné, mais elle avait catégoriquement refusé.

— Je suis allé au sud avec vous parce que vous m'aviez dit que vous vous dirigeriez vers l'Arithei, avait-elle expliqué. Mais le Pon Ashti et la Mage Bleu ne m'intéressent pas. Ce sont deux choses qu'il vaut mieux éviter, à mon avis.

Il avait tenté de la persuader, de la convaincre qu'il pourrait lui être utile d'en apprendre plus sur la Mage Bleu pour venir en aide à son pays, mais elle n'avait rien voulu savoir.

Une fois ce problème réglé, il lui avait été facile d'abandonner le véhicule et ses deux soldats. Sans l'aide d'un magicien, la meilleure chose à faire, c'était de se montrer discret. On remarquait moins un homme à cheval que trois dans un chariot.

Toutefois, personne ne semblait vouloir le remarquer. Il ne distinguait aucun garde sur les remparts de la cité, et la plupart des maisons devant lesquelles il était passé étaient vides – elles avaient été désertées –, tandis que les habitants des autres vauquaient à leurs occupations, sans prêter la moindre attention au cavalier.

Ce manque d'intérêt pourrait devenir problématique, songea-t-il. Malgré ce que lui avaient affirmé les habitants d'Orange-les-Eaux, les portes de la

cités étaient closes – du moins, celles qui se trouvaient juste devant lui. Il savait qu'il y en avait d'autres, et, en fait, il apercevait même celles de l'ouest, de l'autre côté du fleuve. Si aucun garde ne venait lui ouvrir, comment allait-il faire pour entrer dans la ville ?

Il s'imagina qu'il pourrait patauger dans le Darambar et escalader le grand treillage de pierre qui permettait à l'eau de franchir librement la muraille, mais les ouvertures n'étaient pas suffisamment grandes pour laisser passer un homme de sa taille, et, au-dessus, les remparts étaient bien trop hauts pour pouvoir être atteints – sans parler du fait que son cheval n'emprunterait guère la même voie.

Eh bien, peut-être des gardes étaient-ils dissimulés quelque part et l'observaient-ils... Il fit claquer ses rênes et pressa sa monture en avant à l'aide de ses genoux.

Comme l'on pouvait s'y attendre, les portes s'ouvrirent à son approche, et la voix d'un homme lança :

— Que venez-vous faire au Pon Ashti ?

Arlian ne voyait toujours personne en faction sur la muraille. Il apercevait quelques individus dans la rue, de l'autre côté de la porte, menant leurs affaires avec hâte, mais il ne distinguait pas son interlocuteur, ni qui que ce soit sur les remparts ou au maniement des portes.

— Je suis venu pour établir des accords commerciaux, répondit-il.

Il avait décidé que ce prétexte lui fournirait le meilleur moyen d'approche possible, et qu'il ne dénaturait pas trop la vérité : il voulait obtenir des informations, et il était prêt à les échanger contre ses propres connaissances.

— Avec qui ? demanda la voix.

Malgré ses questions, l'inconnu ne semblait pas se soucier outre mesure de la réponse qu'Arlian allait lui apporter.

— Avec tous ceux que ça intéressera ! répondit-il.

— Est-ce que vous avez du fer ou de l'acier ?

Arlian cilla face au soudain changement de sujet.

— J'ai une épée, dit-il. Et un brise-lames. Et une dague. Oh, et une partie du harnais de ma monture, ainsi qu'un petit morceau d'acier pour faire fonctionner ma pierre à briquet...

Il soupçonna qu'il allait devoir tout lui remettre, et il n'appréciait guère cette idée – mais il s'y était plus ou moins attendu.

— Vous avez des objets en argent ?

— Quelques pièces, et une chaîne autour du cou.

— Alors, il vous sera interdit de pénétrer dans certains endroits de la cité. Mais entrez librement, et de votre plein gré ; soyez le bienvenu au nom de Sa Majesté la Mage Bleu.

Voilà qui était intéressant. *Sa Majesté* ? Interdit d'accès dans certaines parties de la ville, mais pas partout ?

Il remarqua qu'on ne lui avait rien demandé à propos des améthystes ou de l'obsidienne. Était-ce parce que ces substances n'étaient d'aucune utilité contre la Mage Bleu et ses sous-fifres, ou simplement parce qu'elles étaient si rares que l'on parlait du principe que les voyageurs n'en possédaient jamais ?

*Lui* en avait. Il portait une dague d'obsidienne sous sa chemise, une grosse améthyste au cou, qui pendait au bout d'une chaîne d'argent, et une plus petite pierre dans la poche. Toutefois, il ne vit aucune raison d'y faire allusion.

Il franchit les portes et n'aperçut toujours pas de gardes, jusqu'au moment où, finalement, alors que l'on était en train de refermer les battants derrière lui, il aperçut quelque chose du coin de l'œil. Il se retourna brusquement sur sa selle et entrevit un mouvement fugace, qui s'évanouit aussitôt.

Il n'était pas certain de savoir de quoi il s'agissait, mais c'était gros et jaune, avec des ailes et des cornes, et c'était étrangement irréel. Cela se déplaçait incroyablement vite, et c'était manifestement magique.

— Il vous est interdit d'aller aux marches d'eau, ainsi qu'au palais du mage, poursuivit la voix, quelque part derrière lui. Vous avez le droit de vous approcher des greniers et des établissements piscicoles uniquement si vous vous êtes au préalable défait de vos armes et si vous avez abandonné votre pierre à briquet ainsi que votre pièce d'acier. Mais vous pouvez conserver vos objets en argent, en ces lieux.

— Je vous remercie, répondit Arlian, ignorant toujours à qui il s'adressait.

Puis il reprit sa progression et s'engagea sur la place vide, derrière les portes.

*Voilà qui aurait dû être un marché animé*, songea-t-il. Mais il ne s'agissait que d'une étendue déserte pavée de briques brunes, délimitée au nord par le mur d'enceinte de la cité, à l'ouest par le fleuve, et au sud et à l'est par de grandes maisons étroites. Trois rues partaient de l'esplanade,

une vers le bord du cours d'eau, les autres s'enfonçant entre les rangées de maisons.

Au-delà de la place, les gens s'activaient dans les allées, revêtus des amples tuniques à la mode dans les pays du sud, même si elles étaient plus longues ici que celles que l'on portait en Arithei. Et elles étaient décolorées en blanc ou dans une autre teinte pâle et subtile, alors que les Arithéiens préféraient des tons rouge et orange vif. Arlian remarqua que la plus grande partie des habitants de la cité semblaient être pieds nus. Il avait supposé qu'ils auraient au moins des sandales. Il était rare de voir des chaussures plus solides, si loin dans le sud, mais la population portait fréquemment des sandales.

Certains lui jetèrent des coups d'œil, avant de regarder aussitôt ailleurs.

Tout cela semblait bien étrange. N'était-il donc pas permis d'observer les étrangers, ici ? Si l'on autorisait ces derniers à pénétrer dans la cité, il ne semblait guère raisonnable d'obliger les autochtones à les ignorer.

Il guida le hongre vers le fleuve, imaginant qu'il aurait de là-bas une meilleure vue.

— Rappelez-vous, interdit d'aller aux marches d'eau ! s'écria, derrière lui, la voix qu'il pensait appartenir à la créature jaune.

— Je m'en souviendrai, répondit Arlian.

Il ignorait complètement ce qu'étaient ces « marches d'eau », mais il partit du principe qu'il les reconnaîtrait quand il les verrait. D'après leur nom et étant donné le moment auquel le gardien lui avait fait ce rappel, elles devaient certainement avoir un lien avec le fleuve. Il regarda attentivement devant lui, à la recherche d'un indice.

Peu après, de son pas régulier, le cheval le mena dans une rue adjacente, d'où il put voir le cours d'eau, en contrebas. Soudain, la signification de ce nom se fit limpide.

Le Darambar coupait la ville en plein milieu, longé, sur chacune de ses rives, par deux voies pavées. Arlian dénombra quatre ponts de pierre dont les arches enjambaient le fleuve, tous situés dans la partie de la cité qui se trouvait le plus en amont, là où la largeur du cours d'eau n'excédait pas dix ou douze mètres.

Toutefois, au-delà du quatrième pont, le fleuve s'élargissait et se transformait en légère chute, sans doute de un mètre ou un mètre vingt. En bas, bien qu'il ait été difficile d'apercevoir l'ensemble des détails à une telle distance, même à dos de cheval, il constata que le cours d'eau s'élargissait,

encore et encore, ponctué de brusques chutes, dont les dernières étaient moins abruptes que la première.

Des marches... le fleuve, comprit Arlian, suivait les degrés d'un gigantesque escalier, s'écoulant comme il le pouvait jusqu'en bas, où, avant de disparaître dans des centaines de tuyaux qui s'enfonçaient dans le mur d'enceinte de la ville puis de se jeter dans le marécage, il s'étirait sur près de huit cents mètres de large sans excéder quelques centimètres de profondeur.

Et il y avait du monde sur ces marches d'eau. Les gens se promenaient, franchissaient le Darambar sans que la présence d'un pont soit nécessaire, vaquaient à leurs occupations, ou prenaient simplement un bain de pieds dans l'eau fraîche. Des hommes discutaient en gesticulant, sans tenir compte du liquide verdâtre qui tourbillonnait autour de leurs chevilles, des femmes faisaient leur lessive dans le courant, et des enfants s'éclaboussaient en criant et en courant. C'était là que vivait la cité, et non sur la place, près des portes.

Et on lui avait interdit de mettre les pieds dans l'eau, sur ordre de la Mage Bleu. Il fronça les sourcils.

Eh bien, s'il quittait son armement et laissait en sécurité tout l'acier et l'argent qu'il portait sur lui, peut-être serait-il autorisé à rejoindre les autochtones – mais peut-être pourrait-il tout simplement atteindre son but en demeurant sur la terre ferme.

Cela lui rappela qu'il lui fallait trouver un endroit où loger, une auberge ou un gîte. Sur le trajet depuis Orange-les-Eaux, il avait pris l'habitude de louer à des fermiers une place par terre pour la nuit, mais, en ville, il désirait quelque chose d'un peu plus convenable. Il avait voulu se renseigner à ce sujet, aux portes de la cité, mais les remarques du garde à propos du fer, de l'argent, des marches d'eau et du palais l'avaient tant intrigué qu'il avait oublié.

Toutefois, il remédia aisément à ce problème. Il sollicita une femme lorsqu'elle arriva sa hauteur.

— Je vous prie de m'excuser, madame. Y aurait-il une auberge à proximité ?

Elle leva les yeux vers lui, puis elle détourna ostensiblement le regard et s'éloigna en pressant le pas.

Perplexe et contrarié, Arlian la laissa partir, puis il héla un nouveau passant et lui répéta sa question... avec le même résultat.

Ce ne fut qu'à la cinquième tentative qu'il reçut une réponse.

— Vous êtes un humain, alors ? demanda l'homme.

Arlian réfléchit un moment à cette question avant de répondre :

— Il me semble bien, oui.

Il ôta son chapeau à large bord, pensant qu'il pourrait être utile à son interlocuteur de mieux voir ses traits à la lueur du soleil.

— Et ça, c'est juste un cheval ?

— Pour autant que je le sache, oui, répondit doucement Arlian. En tout cas, on me l'a vendu comme tel à Briseroche, et je n'ai remarqué aucun changement depuis lors.

Le Pon-Ashtien jeta de brefs coups d'œil autour de lui, puis il s'approcha et demanda en chuchotant :

— Comment vous avez fait pour *rentrer* ?

— Sur ma monture, il y a à peine une demi-heure, répondit Arlian. Les portes se sont ouvertes, quelqu'un m'a soumis à un interrogatoire, et a manifestement été satisfait de mes réponses. Mais je n'ai pas le droit de me rendre au palais, ni dans les établissements piscicoles et les greniers, et on m'a formellement interdit d'aller aux marches d'eau. Sinon, je suis libre d'aller et venir à ma guise dans la cité.

— Mais vous portez une épée.

— En effet, et j'en ai le droit, comme tout gentilhomme au service du duc de Manfort qui se respecte.

— Pas *ici*, dit l'homme. Elle *déteste* l'acier.

Il fut inutile de demander qui était ce « elle ».

— J'imagine que c'est pour cette raison que l'on m'a interdit l'accès du palais.

— Oui. (L'homme dévisagea Arlian, de sa tête nue aux cheveux d'ébène à ses bottes de cuir noir.) Vous venez du nord, constata-t-il.

— Ça ne m'avait pas échappé, répondit sèchement Arlian.

— Je ne comprends pas pourquoi le démon vous a laissé rentrer...

— Le « démon » ? (Arlian jeta un coup d'œil derrière lui, en direction des portes de la ville.) Vous parlez de cette créature jaune ?

— Oui, c'est un démon. Elle l'a invoqué pour qu'il lui serve de gardien.

Arlian haussa les épaules.

— Il m'a permis de passer...

— Alors, elle a *encore* changé les règles.

Arlian fut surpris par l'intensité du désespoir qu'il y avait dans la voix de l'homme lorsqu'il prononça ces simples paroles.

— Je ne saurais dire, répondit Arlian. Vraiment ?

— Certainement. Des épées, des chevaux, des gens du nord... Tout cela était interdit, voici seulement une semaine. On tuait tous ceux qui étaient surpris avec une lame, et elle étendait parfois son châtement à l'ensemble des personnes qui se trouvaient dans les parages, comme si elles étaient elles aussi coupables, du fait seul de leur présence.

Cela expliquait l'accueil inhospitalier que les habitants de la cité lui avaient réservé – et cela montrait à quel point cet homme était courageux.

— Pourtant, j'ai bien dit à la créature que je portais une épée et que j'avais d'autres armes. Mais elle m'a autorisé à franchir les portes, même si elle a émis quelques réserves.

— Elle a tout changé...

— Quoi qu'il en soit, mon cher monsieur, auriez-vous l'obligeance de m'indiquer un endroit où je pourrais loger pendant mon séjour à Pon Ashti ?

— Les auberges sont fermées, répondit l'homme. « Des foyers d'agitation qui attirent les fauteurs de troubles étrangers », qu'elle les appelle ! J'ai vu ce qu'elle a fait à Hulimir. C'était le patron de *La Roue brisée*.

Il frissonna.

Cela éveilla la curiosité d'Arlian.

— Qu'est-ce qu'elle lui a *fait* ?

— Il s'est étranglé avec ses propres tripes, répondit l'homme. C'était comme si un serpent l'étouffait. Son ventre s'est ouvert tout seul, c'est sorti et c'est monté jusqu'à sa gorge.

Se figurant la scène, Arlian regretta d'avoir posé la question. Il poussa un soupir.

— Alors, j'imagine qu'il va falloir que je me satisfasse d'un coin de terre, ou d'une rue tranquille. C'est dommage, moi qui espérais trouver un bon lit...

— Vous rencontrerez peut-être une personne qui acceptera de partager son toit. Elle n'a émis aucune objection à cette idée.

— Connaîtriez-vous quelqu'un qui serait d'accord ?

L'inconnu leva les yeux vers Arlian, réfléchissant à la question.

— Vous avez de quoi payer ?

L'homme avec lequel Arlian s'entretenait dans la rue se faisait appeler Balai, et la veuve qui lui loua une chambre, Crépuscule.

— J'ignorais que la coutume des surnoms s'était répandue si loin, fit remarquer Arlian en bouchonnant son cheval pour la nuit.

Crépuscule ne possédait pas d'écurie à proprement parler, mais il y avait suffisamment de place dans la remise de son jardin pour abriter le hongre.

— Ce n'était pas le cas, avant, expliqua Crépuscule du banc qui se trouvait dans le jardin. Mais ça l'est devenu.

Arlian lui jeta un coup d'œil, puis il acheva d'étriller l'animal en silence.



## LES SERVITEURS DE LA MAGE BLEU

Cela faisait quatre jours qu'Arlian se trouvait au Pon Ashti lorsque les créatures de la mage vinrent lui rendre visite.

Il s'était plus ou moins attendu à quelque chose de ce genre. Il avait respecté à la lettre l'interdiction qui lui avait été faite de pénétrer dans le palais, de franchir les marches d'eau, et d'entrer dans les établissements piscicoles et les entrepôts avec du fer ou de l'argent, mais il avait exploré une bonne partie du reste de la cité, et il avait pu discuter librement avec nombre de ses habitants.

Nombreux étaient ceux qui avaient refusé de lui adresser la parole et ceux qui s'étaient enfuis lorsqu'il avait insisté, mais certains avaient osé répondre à ses questions et évoquer avec lui la situation. Crépuscule se montrait relativement affable, tant qu'il s'abstenait d'évoquer les mages en général ou la Mage Bleu en particulier. Elle lui apprit qu'elle était devenue veuve à l'arrivée du nouveau suzerain de la cité-État. Son époux était alors un jeune membre de l'ancien conseil dirigeant de la ville, et la mage avait estimé qu'il n'y avait aucune raison de laisser la vie sauve à ceux qui avaient participé au gouvernement qu'elle renversait.

Visiblement, Balai devait avoir le sentiment d'avoir fait appel à la chance plus que de raison en osant parler à Arlian la première fois et en le présentant à Crépuscule. Il refusa toute nouvelle tentative de conversation, et il évita consciencieusement Arlian.

Toutefois, dans la cité, d'autres se montrèrent plus enthousiastes et racontèrent au Nordiste tout ce qu'ils savaient des atrocités commises par la

Mage Bleu, souvent sans faire la distinction entre ce qu'ils avaient effectivement vu et les vagues rumeurs dont ils avaient entendu parler.

Arlian discuta avec des gens dans la rue et sur des places, bien qu'il ait évité par obligation les lieux de rencontre les plus prisés de la cité et qu'il soit resté à l'écart des marches d'eau, puisqu'il n'avait aucunement l'intention d'aller à l'encontre des limitations que le garde lui avait fixées. Toutefois, si abominable que soit la Mage Bleu, Arlian était venu ici pour obtenir des informations sur elle, et non pour éveiller son hostilité.

Il avait donc pensé que, en s'asseyant régulièrement sur un banc près de la rue qui donnait sur les marches, ceux qui vauaient là à leurs occupations finiraient par le remarquer et à s'habituer à lui. Il pourrait alors s'adresser à eux lorsqu'ils sortiraient de l'eau et envisager d'obtenir une réponse polie de leur part.

Il dialogua également avec les commerçants et les clients des boutiques qu'il fréquentait, poursuivant parfois la conversation dans la rue. La plupart des habitants de Pon Ashti étaient ravis de bavarder en marchant avec cet étranger excentrique, ou même de l'inviter chez eux pour parler.

C'est ainsi qu'Arlian parvint à obtenir différentes descriptions de la façon dont la Mage Bleu s'était emparée de la cité, en corrompant plusieurs hommes de la garde même de Pon Ashti, puis en plaçant sur eux des sortilèges pour que, sur commande, ils retirent une grande partie des protections magiques de la ville – non seulement les bandes de fer sur les murailles, mais aussi d'autres dispositifs, souvent dissimulés et dont la nature exacte n'avait jamais été communiquée au public. Puis, avec ses créatures – ses démons, ses primates et ses ombres –, elle s'était introduite dans l'agglomération et avait écrasé toute tentative de résistance.

— Mais quelques-uns de vos concitoyens ont certainement tenté de résister ! s'exclama Arlian, assis à une petite table, dans une cour baignée de soleil. Ils n'avaient pas de bonnes lames en acier ?

— Le fer est efficace pour refouler les créatures volantes, mais il est complètement inutile contre la mage, lui répondit son interlocuteur, qui avait préféré garder l'anonymat le plus complet. Sa magie ne lui permet pas de déplacer ou de biser le fer, mais celui-ci ne la repousse pas du tout, et les lames d'acier sont bien incapables de lui causer le moindre mal. Elle a choisi ses serviteurs en tenant compte des protections métalliques et des épées d'acier dont sont équipés les soldats. Elle n'a fait venir que ceux qui ne craignaient pas ce métal.

Après avoir mené plusieurs conversations et appris de nouveaux détails, il devint évident pour Arlian que la Mage Bleu avait minutieusement planifié son attaque et qu'elle savait ce qu'elle allait trouver sur place. Même si elle était connue pour son caractère fantasque, elle n'était manifestement ni stupide ni présomptueuse. Elle avait réfléchi au moindre de ses actes au lieu de se fier uniquement à l'effet de surprise et à la puissance brute.

Il semblait également incontestable, d'après un grand nombre de sources, que la Mage Bleu disposait de méthodes efficaces pour obtenir toutes sortes d'informations, ainsi que d'incroyables réserves magiques. C'était la raison pour laquelle la venue de ses serviteurs ne l'avait pas vraiment surpris, et cela expliquait aussi pourquoi il ne s'était pas donné la peine de leur résister.

Seul à ce moment-là, il descendait une rue déserte, un petit pain fourré d'une saucisse dans une main, avec, une nouvelle fois, l'intention de s'installer près du fleuve et d'apprécier la vue des marches d'eau pendant qu'il mangerait. Les ombres qui l'entouraient se mirent alors à se mouvoir de façon anormale, surgissant des venelles environnantes et des porches, et se mettant à le suivre sur la voie pavée. Il ralentit l'allure, mais il ne s'immobilisa pas tout de suite.

Toutefois, ensuite, les choses grises ressemblant à de grands singes jaillirent à l'angle de la rue, devant lui. Elles étaient quatre, chacune de la taille d'un homme, et elles se disposèrent sur toute la largeur du passage.

Il ne s'agissait pas de véritables singes, mais c'était ce à quoi ils ressemblaient le plus. Ils se tenaient voûtés sur des pattes couvertes de fourrure grise, leurs doigts griffus se balançaient à quelques centimètres au-dessus de la chaussée au bout de longs bras décharnés, et de grands yeux noirs perçant leur visage gris aplati l'observaient fixement.

Il changea son petit pain de main, pour le cas où il aurait eu besoin de dégainer son épée, et il s'immobilisa. Il attendit. Du coin de l'œil, il aperçut les ombres, qui se rassemblaient de part et d'autre. Il jeta un regard sur la vitre d'une fenêtre, non loin, et il se rendit compte, dans le reflet, que d'autres « singes » se tenaient derrière lui, l'empêchant de battre en retraite. Il n'y avait pas d'autres humains à cent mètres à la ronde, entre les deux lignes d'individus qui le bloquaient. Le doute n'était donc pas permis sur la cible de ce guet-apens.

Aucun de ses interlocuteurs n'avait particulièrement décrit ces créatures simiesques, il ignorait donc si l'acier se montrerait efficace contre elles. S'il s'agissait, comme c'était probable, des singes qui s'étaient engouffrés dans la cité un an auparavant et qui avaient recouvert de sang les marches d'eau, les lames de métal ne leur feraient aucun mal.

— Que voulez-vous de moi ? demanda-t-il.

À sa grande surprise, l'un de ses interlocuteurs lui répondit d'une voix gutturale mais distincte.

— Notre maîtresse souhaite que vous nous accompagniez.

— Pour quel motif ? J'étais sur le point de déjeuner...

— Notre maîtresse souhaite que vous nous accompagniez *maintenant*.

Arlan comprit qu'il serait inutile de discuter.

— Je vous suis, dit-il.

Les singes ne semblaient pas armés, et il aurait peut-être été capable d'échapper à leur attention, mais pour quoi faire ? Il était venu là pour obtenir des informations sur les magiciens et les créatures du sud, et la Mage Bleu faisait partie des plus puissants d'entre eux. Il était allé au Pon Ashti pour s'entretenir avec elle. Il s'agissait donc là d'une occasion à saisir.

En outre, il n'y avait guère de raisons pour qu'ils éprouvent de l'animosité l'un envers l'autre. Certes, elle avait conquis le Pon Ashti, tué des dizaines ou des centaines de personnes et elle opprimait les survivants, mais que cela pouvait-il signifier pour le duc de Manfort ou son loyal seigneur de guerre ? Le Pon Ashti s'était toujours rebellé contre le duc, en rejetant ses tentatives d'établir des impôts, des droits de douane et diverses taxes. S'il était tombé entre les mains d'un autre maître, moins tolérant, ce n'était pas à Arlian de régler ce problème.

En réalité, le sujet était d'importance : il ne supportait pas de voir quelqu'un massacrer des innocents, que le tueur soit un dragon, un humain, un mage ou quoi que ce soit d'autre. Il ne faisait que peu de cas des suzerains qui établissaient des lois arbitraires dont la violation était punie de mort. Cela froissait son sens de la justice de voir le Pon Ashti dans cet état. Mais la Mage Bleu ignorait vraisemblablement ce qu'Arlan éprouvait. À moins d'avoir le pouvoir de lire dans ses pensées, comment aurait-elle pu en avoir le moindre soupçon ?

Et il voulait vraiment l'interroger.

Par conséquent, il suivit sans hésiter les créatures simiesques vers le palais du mage, et il laissa ses armes dans leurs fourreaux. Il avala son petit pain à la saucisse tout en marchant – après tout, il lui était impossible de savoir quand il pourrait de nouveau prendre un repas. Il était plus sec et plus épicé que ceux qu’il avait l’habitude de manger à Manfort, mais il n’était pas mauvais ; il s’était habitué à la pitance locale, depuis son arrivée.

Les singes lui imposaient une allure rapide, avec leur étrange démarche bondissante, se servant à la fois de leurs pattes antérieures et postérieures. Il était étonné qu’ils soient capables de se déplacer si vite. Dix minutes à peine s’écoulèrent avant qu’ils lui fassent franchir une extraordinaire porte de cristal – l’une de celles dont on est immédiatement convaincu qu’elle est d’origine magique, et dont Arlian soupçonnait qu’elle n’avait que récemment remplacé un portail de fer forgé –, et qu’ils lui permettent d’atteindre le parvis du palais.

Là, les créatures simiesques s’immobilisèrent brusquement, formant un cercle autour de lui, le forçant également à s’arrêter s’il ne voulait pas entrer en collision avec leur dos poilu. Il avala précipitamment une dernière bouchée de saucisse, il s’épousseta la barbe pour se débarrasser d’éventuelles miettes de pain, puis il se redressa et attendit.

Une chose rouge, gris et noir, avec des cornes et des yeux dorés, et une forme incertaine sur laquelle Arlian ne parvenait pas à se concentrer, surgit du palais puis le domina de toute sa hauteur. Tandis que cette créature approchait, la lumière du jour sembla décroître, le ciel s’assombrir, le bourdonnement du vent, de l’eau et de la cité cesser. Arlian était grand, et il voyait sans peine au-dessus de la tête des singes accroupis, mais cette créature l’aurait aisément fait passer pour un enfant. Elle commença à parler ; Arlian avait du mal à saisir ses paroles exactes et à distinguer le son de sa voix. Il savait simplement qu’elle s’était exprimée, et il avait compris le message qu’elle lui avait transmis.

Il devait se débarrasser de ses armes en fer avant de pouvoir aller plus loin.

— Naturellement, dit-il en saluant.

Il s’agissait du protocole habituel entre les nobles de Manfort : lors d’une visite amicale, on ne devait pas entrer chez quelqu’un avec des armes, ne serait-ce que pour éviter d’érafler le mobilier. Il défit son ceinturon, puis il tira son couteau ordinaire de son fourreau et il les tendit devant lui.

L'une des créatures simiesques se retourna et s'empara des objets, puis elle les emporta hors de vue – Arlian ne put voir où. Elle se déplaçait d'une façon maladroite, car elle était contrainte de marcher sur ses membres inférieurs, et il était évident qu'elle aurait été bien plus à l'aise si elle avait pu se mouvoir à l'aide de ses quatre pattes.

Lorsque le singe eut disparu, le gigantesque être s'approcha davantage, et le firmament s'obscurcit à un tel point qu'Arlian, par réflexe, leva les yeux pour voir si un nuage était passé devant le soleil.

Le ciel était dégagé, mais sa couleur était inquiétante, une sorte d'indigo terne rayé de traînées roussâtres. Le soleil, lui-même, avait une teinte cuivrée.

Arlian avait déjà vu à plusieurs occasions la magie colorer la voûte céleste, mais jamais de si près. Il déglutit anxieusement.

La créature prit la parole. Il fallait qu'Arlian se débarrasse de tous les objets en argent qu'il avait sur lui, et qu'il les remette aux serviteurs.

Ce n'était pas la coutume, à Manfort, mais Arlian s'y attendait. À contrecœur, il ôta la chaîne qu'il portait autour du cou, et il la rangea dans une bourse qui pendait à sa taille. Puis il dénoua le tout et le tendit au singe le plus proche.

La créature s'en empara, et elle s'éloigna en se dandinant gauchement, tenant la bourse à bout de bras, comme s'il s'agissait d'un fardeau répugnant et dangereux.

Arlian la suivit du regard, inquiet. Ce n'était pas la chaîne en argent qui lui manquerait, mais l'améthyste qui y pendait en médaillon. Il n'avait pas pu ôter le joyau de sa monture d'argent. Il lui restait toujours une plus petite pierre dans la poche, mais s'il devait dormir en ces lieux, il n'était pas certain qu'elle serait suffisante pour protéger ses rêves.

La forme rouge et sombre s'exprima de nouveau, et les singes restants s'éloignèrent – sur les côtés, cette fois, et non vers l'avant et l'arrière. Arlian allait être admis dans le palais.

Il prit une profonde inspiration et se dirigea vers les trois marches de marbre jaune, puis il franchit la porte ornée de cuivre.

Ni les singes ni la créature aux yeux jaunes ne le suivirent, mais il savait où il devait aller : il n'y avait qu'un seul couloir, qui s'enfonçait dans les entrailles du palais. Il le traversa à grands pas.

Le corridor était sombre et sans fenêtre, et les portes se refermèrent derrière lui, mais une lueur, devant, parvenait jusqu'à lui – une lumière

bleue qui l'empêchait de distinguer les véritables couleurs de ce qu'il voyait. Il se dirigea vers la source lumineuse sans tenir compte des légers murmures et des bruissements qui lui parvenaient de toutes parts. Le couloir sentait la pierre humide, mais il ne remarqua aucun signe de moisissure, et l'atmosphère semblait relativement sèche.

Il se demanda qui il allait rencontrer. Ceux qui l'avaient conduit là n'avaient pas précisé que la Mage Bleu en personne désirait s'entretenir avec lui, seulement qu'elle voulait qu'il les accompagne. Mais pour quelle autre raison l'aurait-elle fait venir ?

Et, à part elle, qui aurait pu produire cette lumière artificielle devant lui ?

## RENCONTRE AVEC LA MAGE

Peu après, il émergea dans ce qu'il prit tout d'abord pour une grande salle, mais qu'il reconnut ensuite comme étant une cour intérieure – il s'était mépris à cause de l'éclatante lumière bleue, qui masquait les rayons du soleil aussi efficacement que le jour chassait les ténèbres. La cour était un carré d'environ six mètres de côté, avec un unique palmier en son centre et des fontaines dans chacun des quatre coins. L'arbre et les sources étaient entourés de parterres de fleurs. Arlian soupçonna que celles-ci devaient être de dizaines de couleurs tropicales éclatantes, rouges, dorées, jaunes... Mais, pour le moment, elles avaient toutes une teinte bleue différente.

Près de chaque parterre de fleurs, il y avait des bancs, et, sur l'un de ceux qui se trouvaient non loin de l'arbre central, une femme était assise. C'était de cette femme qu'émanait la lueur bleuâtre.

Il s'agissait manifestement de la Mage Bleu, et l'origine de son nom ne faisait pas mystère. Elle se tourna pour faire face à Arlian, tandis que ce dernier approchait, et elle lui sourit. Elle avait des dents éclatantes comme des saphirs, et ses yeux brillaient aussi vivement qu'une flamme bleue.

À cause de la lumière aveuglante et des couleurs altérées, il lui fut difficile de distinguer clairement les traits de son visage, mais il lui sembla qu'elle avait l'apparence d'une jeune femme certainement pas plus âgée que lui. Mais il savait qu'elle était déjà une puissance majeure dans les pays au-delà de la frontière bien avant qu'il naisse. Sa chevelure ondoyait en formant des vagues bleues sur ses épaules et dans son dos. Elle descendait jusqu'au banc, où elle s'estompait plus qu'elle se terminait, comparable à



de la fumée, avant de toucher les pavés de la cour. Elle portait une robe bleu foncé qui semblait scintiller aux moindres de ses mouvements, mais qui n'était à première vue sertie d'aucune pierre, ni d'aucun autre ornement.

Elle était magnifique, toutefois Arlian se rappela que, malgré son apparence, elle n'était pas du tout une femme. C'était un mage, une créature magique.

— Seigneur Obsidien, dit-elle en se levant du banc. Bienvenue dans mon royaume.

Elle s'exprimait d'une voix basse, mélodieuse et très, très belle. Debout, elle était presque aussi grande qu'Arlian. Il n'avait jamais croisé de femmes de cette taille.

Il la salua respectueusement.

— Je suis honoré de votre invitation, madame – ou peut-être devrais-je dire « Votre Majesté » ?

— Je me moque bien des titres, monseigneur. Appelez-moi comme vous voudrez.

— Je vous remercie, madame.

Elle s'avança, avant de s'immobiliser à environ deux pas de lui, tandis qu'il se redressait après l'avoir saluée.

— Êtes-vous le seigneur Obsidien, le seigneur de guerre du duc de Manfort, que certains appellent Tueur-de-Dragons ? demanda-t-elle.

— C'est bien moi, madame.

Si elle en savait déjà autant sur lui, il ne voyait pas l'utilité de lui mentir. Elle pouvait sans doute, grâce à la magie, détecter ou déjouer toute tentative de supercherie.

— C'est ce que l'espion m'a appris, mais je me pose une question : pour quelle raison Tueur-de-Dragons se rendrait-il au Pon Ashti ? Il n'y a pas de telles créatures, ici...

— C'est l'objet même de ma venue, madame : je souhaiterais savoir *pourquoi* il n'y a pas de dragons ici.

Elle pencha la tête d'un côté.

— Vraiment ? Quelle question intéressante ! (Elle indiqua un banc – pas celui qu'elle venait de quitter, mais un autre qui se trouvait sur la droite d'Arlian, contigu au parterre de fleurs de l'un des angles de la cour.) Je vous en prie, mettez-vous à votre aise, et nous en discuterons à loisir.

— Je vous remercie, madame, répondit Arlian en prenant place sur le siège qu'elle avait désigné.

La Mage Bleu se déplaça jusqu'à un banc adjacent – plus en flottant qu'en marchant –, et elle s'assit de nouveau.

La tournure que prenaient les événements commençait à laisser Arlian pour le moins perplexe. Cela lui semblait trop facile, d'une certaine façon. La Mage Bleu allait-elle vraiment lui expliquer ce qu'il voulait savoir ? Les choses pouvaient-elles être aussi simples ?

Mais, en même temps, il n'avait pas tout prévu. Il n'avait pas imaginé qu'elle puisse connaître son identité. Son allusion à un espion l'avait déconcerté. En outre, le simple fait de la regarder, si magnifique soit-elle, commençait à devenir douloureux. Étrangement, il trouvait épuisant de focaliser son regard sur son visage, et le halo éclatant qui émanait d'elle, l'unique source de lumière de la cour malgré le fait qu'il fasse jour, commençait à lui provoquer des maux de tête.

— Vous avez fait le serment de tuer les dragons jusqu'au dernier, m'a-t-on dit, déclara la mage.

— En effet, madame, oui. J'ai fait vœu de les anéantir, ou de périr en tentant de le faire.

— Pourquoi ?

— Ils ont massacré ma famille, madame. Ils ont réduit en cendres la maison de mes parents, leur venin a brûlé la chair de mon grand-père jusqu'aux os, ils ont abattu ma mère, mon père, mon frère Korian et le restant des habitants du village, sauf moi. Ils tuent selon leur bon plaisir, décimant en quelques instants des populations entières. Ils s'en prennent aux miens comme si nous n'étions qu'un troupeau à massacrer. Ils m'ont souillé de l'un de leurs maudits rejets, et ils m'ont dépossédé d'une partie de mon âme. Jusqu'à ce qu'ils soient exterminés, l'humanité vivra à leur merci, et je poursuivrai ma quête.

— Intéressant, dit la mage en se penchant légèrement en arrière, comme pour le voir sous un autre angle. Vous semblez très déterminé...

— Je suis un cœur de dragon, madame, contaminé par le venin des monstres. Même s'il s'agit d'une malédiction, j'en tire quelques avantages. La détermination en fait sans doute partie.

— Quelle fascinante théorie ! Si vous dites vrai, les dragons sont voués à leur propre perte.

— Je le souhaite de tout mon cœur.

— Moi aussi, seigneur Obsidien, moi aussi. Sans doute vous êtes-vous rendu compte que je n'éprouve pas grande affection pour ces créatures ?

— C'est l'idée que j'en avais, madame. Après tout, n'est-ce pas leur puissance qui vous empêche d'explorer les territoires du nord à votre guise ?

— C'est vrai, même si j'ignorais que ça se savait.

— Peu de monde en est conscient, madame, mais c'est un sujet qui m'intéresse tout particulièrement.

— Naturellement. Fascinant... (Elle l'étudia un moment en silence, avant de demander :) Pour quelle raison êtes-vous venu au Pon Ashti ? Pourquoi n'êtes-vous pas en train de chasser les dragons dans les montagnes du nord, là où ils ont établi leurs repaires ?

— Parce que mon maître m'a trahi, expliqua Arlian, surpris par l'amertume de sa propre voix et la brusquerie de ses propos. Le duc de Manfort a fait la paix avec ces créatures afin de mettre un terme aux intrusions dans les Régions Limitrophes.

— Vraiment ? L'espion ne m'avait pas dit ça !

Arlian hésita avant de demander :

— Madame, quel est cet indicateur dont vous parlez sans cesse ?

La mage sourit une nouvelle fois ; ses dents et ses yeux étincelèrent d'un vif éclat bleu.

— Vous ne saviez pas ? Vous ne devinez pas ? (Elle marqua une pause, mais Arlian se contenta de la regarder, jusqu'à ce qu'elle poursuive.) C'est l'espion des dragons au Pon Ashti. Ils l'ont envoyé ici pour qu'il surveille leurs frontières.

— L'espion des *dragons* ?

Arlian n'avait pas envisagé cette possibilité. Cette cité se trouvait si loin de toute tanière connue de ces créatures et de toute habitation de cœurs de dragon qu'il était simplement parti du principe qu'elle se trouvait hors de leur portée. Quoi qu'il en soit, ils n'avaient certainement pas demandé à un homme de le suivre depuis Manfort !

— Oui. Cet imbécile croyait pouvoir se servir de sa sorcellerie ici, dans ma propre citadelle, sans que je m'en rende compte. Je lui ai démontré à quel point il se trompait, puis je l'ai persuadé de m'expliquer la raison de sa présence en ces lieux, et de me révéler la teneur des informations qu'il avait transmises à ses abominables maîtres.

— Il m'aurait donc suivi à travers la Désolation ?

— Oh, non ! (Elle éclata de rire, produisant un son inhumain qui donna la chair de poule à Arlian et qui aggrava significativement son mal de tête.)

Ne croyez pas que vous êtes si important que ça ! Il s'agit d'un habitant de Pon Ashti, qui s'est fait recruter il y a quelques années et à qui l'on a fourni les moyens de communiquer avec les dragons quelle que soit la distance qui les sépare.

— Ah, dit Arlian.

Il supposa que les moyens de communication en question devaient consister en un peu de sorcellerie grâce à du sang humain versé dans une cuvette d'eau – il s'en était lui-même servi, par le passé. Il avait cru que le sang devait être celui d'un cœur de dragon, mais peut-être s'était-il trompé.

— J'imagine qu'il s'agit d'une sorte de magie obscure du nord, poursuivit le mage. En tout cas, je ne connais pas les dispositifs qu'il utilise.

— Il me semble que j'ai déjà entendu parler d'un tel procédé, reconnut Arlian. Il ne fonctionne qu'au bon vouloir des dragons.

Il réfléchissait tout en parlant. Cela signifiait-il que la Société du Dragon avait des agents secrets *partout* ? Ses membres ne pouvaient pas deviner qu'il se rendrait au Pon Ashti. Il l'ignorait lui-même avant d'arriver à Orange-les-Eaux. Cet espion devait avoir été posté ici pour des raisons qui n'avaient aucun lien avec lui.

Dans ce cas, il ne voyait aucune raison de ne pas s'en enquérir. S'il était bien conscient que l'ennemi de son ennemi n'était pas forcément son ami, il n'y avait toutefois aucune raison de partir du principe que la Mage Bleu lui était ouvertement hostile. Jusqu'à présent, elle l'avait plutôt bien traité.

— Pour quelle raison les dragons auraient-ils besoin d'avoir un espion au Pon Ashti ? demanda-t-il.

— Il prétend qu'il l'ignore, répondit-elle, sans plus sourire. (Elle observa attentivement Arlian.) Il persiste dans ses affirmations, même sous la contrainte. Étant donné l'intérêt qu'il vous porte, je pensais que vous auriez une idée sur la question.

— C'est possible, répliqua Arlian, mais il ne s'agit vraiment que d'une hypothèse. Madame, je vais vous dire ce que je pense, mais pourrais-je vous demander une faveur en échange ?

— Et quelle serait la nature de cette faveur ?

— Rien de bien fâcheux, je vous assure. Je souhaite simplement obtenir des informations sur la nature des mages.

— Pour mieux pouvoir les tuer, j'imagine ? Et vous ne trouvez pas ça fâcheux ?

Elle resta assise sur le banc, mais, d'une façon ou d'une autre, elle sembla plus grande et menaçante. La lueur bleue de son regard prit une teinte plus sombre, presque indigo. Sa chevelure s'agita, comme si une forte brise s'était levée, bien que l'atmosphère dans la cour ait été parfaitement calme.

— Non, non, madame ! Je vous le promets, ce n'est en aucun cas mon intention ! Au contraire, je voudrais en savoir plus pour pouvoir vous aider !

— M'aider ? Et de quelle manière ?

Elle conserva sa nouvelle forme impressionnante, les yeux sombres.

— En participant à la destruction de notre ennemi commun ! Je ne vous veux *aucun* mal, je désire simplement supprimer les dragons !

— J'avais cru comprendre que vous connaissiez déjà certaines méthodes pour en venir à bout, et que vous en aviez d'ailleurs tué un nombre significatif.

— C'est vrai, madame. Excusez ma brusquerie, mais nous savons tous les deux que si je ne l'avais pas fait, vous ne pourriez pas gouverner librement au Pon Ashti. La magie des dragons et la vôtre semblent être antithétiques, incapables de coexister...

Elle le regarda fixement durant un long moment, puis elle sembla reprendre sa taille initiale.

— Vous schématisez, dit-elle doucement. Mais il y a du vrai dans ce que vous dites. Ainsi, vous cherchez à en savoir davantage sur les mages afin de pouvoir utiliser notre puissance contre les dragons ? Mais en quoi cela pourrait-il vous être utile, puisque vous disposez déjà de méthodes efficaces ?

— Je vous ai appris que l'on m'avait trahi, madame. Le duc de Manfort a fait la paix avec les dragons. Il a agi ainsi parce qu'il craignait que, profitant de la disparition des dragons, les créatures du sud et vous-même étendiez votre pouvoir vers le nord, jusqu'au cœur des Terres des Hommes. Et il préfère affronter un adversaire connu, si malfaisant soit-il, qu'un ennemi inconnu. Je suis donc venu jusqu'ici pour savoir si votre autorité se révélait à ce point supérieure à celle des dragons, afin de le convaincre de réviser son jugement.

Elle l'observa un moment en silence, puis elle dit :

— Faites-moi part de votre hypothèse à propos de l'espion que les dragons ont placé chez moi.

— Je pense que c'est pour observer le déclin de leur propre puissance, madame. Pour mesurer, grâce à l'efficacité de la sorcellerie qu'il utilise pour communiquer avec eux, à quel point leurs pertes ont affaibli leur mainmise sur ces régions. Ainsi, ils peuvent anticiper les incursions des grandes puissances méridionales et les vôtres, et agir en conséquence. Les émissaires qu'ils ont envoyés auprès du duc sont arrivés à point nommé, et votre indicateur est certainement l'un des éléments qui ont permis une telle précision.

— Je crois que vous avez vu juste, dit-elle, les yeux à présent turquoise.

Espérant pouvoir tirer profit de son apparente satisfaction, il déclara aussitôt :

— Je vous ai donné mon avis, madame. Pourriez-vous maintenant m'offrir en retour l'aide que je vous ai demandée ?

— Vous apporter des informations sur la nature des mages ? (Elle rit une nouvelle fois.) Il va falloir que vous soyez plus précis que ça !

— Madame, commençons par le tout début, alors : qu'est-ce qu'un mage ?

Elle éclata de nouveau de rire, et Arlian crut que son crâne allait éclater.

— Je suis *moi-même* un mage, répondit-elle. Une créature magique, née de la terre et du feu grâce à un hôte humain.

— Ainsi, vous étiez humaine, avant ? Une simple mortelle ?

— Non. J'ai grandi dans le corps d'une femme, puis j'en ai émergé telle que vous me voyez là, avec la même apparence qu'elle, mais je ne suis pas cette femme. Je l'ai dépouillée de sa chair, et elle en est morte, son esprit et son corps ont été saccagés par ma naissance lorsque j'ai jailli de sa bouche.

La douleur dans les tempes d'Arlian était désormais aiguë et intense, et il ne put s'empêcher de lever une main vers son front.

— Voulez-vous dire que...

Il s'interrompit et prit une profonde inspiration.

La description de la naissance de la Mage Bleu lui semblait terriblement familière, et il se demanda pourquoi il n'y avait jamais songé. Après tout, dans une certaine mesure, c'était toujours de la magie, qu'il s'agisse de la subtile et délicate sorcellerie de Manfort ou de l'usage flamboyant que l'on en faisait en Arithei, qu'elle soit incarnée en dragon ou qu'elle se manifeste au travers d'un mage.

Il souffla et reprit :

— Voulez-vous dire que les mages passent leur période de gestation dans le corps d'un humain, puis qu'ils en jaillissent, tuant ainsi leur hôte ? Ils font tous ça ?

— Vous avez parfaitement compris.

— Et qu'est-ce qui leur permet, à l'origine, de pénétrer dans l'organisme d'un homme ? Existe-t-il une sorte de breuvage qui...

Il s'interrompit et ferma les yeux avant d'avoir pu achever sa question. La douleur dans sa tête était insupportable.

— Ni breuvage, ni venin, ni graine, ni œuf, excepté la magie brute de la terre et du ciel, répondit la mage. Le monde *regorge* de magie, seigneur Obsidien, toujours à la recherche d'un exutoire et d'une forme, et chaque fois qu'une étincelle ou qu'un grain de cette force omniprésente atteint par chance un être vivant, il s'y infiltre et y prend forme. Si l'hôte est un homme, une femme ou un enfant, et la puissance suffisante pour que les défenses naturelles de la cible ne puissent l'absorber, alors, après un an et un jour, la magie jaillit sous l'apparence d'un mage. S'il s'agit d'un animal, c'est un monstre qui voit le jour. Les plantes, dépourvues de la moindre intelligence, produisent des choses magiques qui hantent sans but une région, quant aux champignons et à la mousse, ils donnent naissance à des rêves intangibles et à des produits de l'imagination.

Il devenait impossible de réfléchir. Arlian ne parvenait plus à formuler des phrases complètes.

— Mais les dragons, dit-il. Ils... leur venin. Mille ans...

— Les dragons sont différents, répondit la Mage Bleu. Ils absorbent toute la magie de la terre, et ils la fournissent directement à leur progéniture. Je ne comprends pas comment. Si je pouvais faire la même chose, je le ferais ! Il m'est impossible d'avoir des enfants, Obsidien, du moins, pas à ma connaissance. Je peux transformer d'autres créatures pour satisfaire mes lubies, canaliser la magie de la terre pour fabriquer des démons et des émaciés à partir d'hommes et d'animaux, changer des bêtes en rôdeurs de la nuit... J'ai créé votre escorte, aujourd'hui, à partir d'ombres et d'écureuils. Mais ces choses ne sont destinées qu'à me servir, elles ne possèdent pas de volonté propre, et aucune n'est capable de manier la magie à son tour. Quand je mourrai, ma magie se dissipera et retournera à la terre. Et, un jour, un tourbillon ou un courant la récupérera et en transportera les parcelles et les morceaux qui m'appartenaient jusqu'à ce qu'ils entrent en contact avec un être vivant, ce qui donnera naissance à

cent nouvelles créatures, aucune d'elles semblable à ce que je suis aujourd'hui. Les dragons, eux... les dragons peuvent en engendrer de nouveaux. Qu'ils soient maudits !

Elle se leva brusquement.

— Ma présence vous fait souffrir, constata-t-elle. Reposez-vous. Nous reparlerons plus tard.

Arlian tenta de protester poliment, mais il ne parvint à émettre qu'un coassement indistinct.

Puis la Mage Bleu disparut, la lumière du jour réapparut, et il perdit connaissance.



# 21

## L'ESPION

Arlian se réveilla étendu sur un banc de pierre, dans une cour, le ciel nocturne, au-dessus de lui, constellé d'étoiles brillantes. Il leva un moment les yeux vers elles et essaya de se rappeler où il se trouvait.

Puis il aperçut une silhouette penchée sur lui, une forme sombre qui masquait une partie des astres. Arlian se redressa aussitôt, tendant la main vers sa dague, mais son étui était vide.

La mémoire lui revint alors, et il se souvint de ce qui s'était produit : il se tenait dans la cour du palais de Pon Ashti, palais dans lequel la femme qui se faisait appeler la Mage Bleu avait élu domicile – ou sans doute, songea-t-il, était-il préférable de ne pas la considérer comme une femme. Après tout, de son propre aveu, elle n'avait pas véritablement de sexe, et elle était incapable de procréer.

Les étoiles dans le ciel lui indiquaient qu'il était manifestement resté inconscient pendant de nombreuses heures. Le dernier moment dont il se souvenait se situait en début d'après-midi. Il avait le dos courbaturé d'avoir dormi sur le banc dur, et il ressentait toujours cette douleur lancinante qui lui transperçait le crâne, mais l'épouvantable souffrance dont il avait été victime en présence de la mage avait disparu. La faible lueur qui éclairait la cour n'était pas bleue, mais d'une teinte orangée naturelle, produite par la lumière des torches – il apercevait des tisons dans des appliques sur chacun des quatre murs.

Et il distinguait à grand-peine les contours de la silhouette d'un homme tenant une cordelette entre les mains. Il avait reculé lorsque Arlian s'était

réveillé, et il se tenait à présent à un bon mètre de lui, le regardant intensément.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Arlian. Qui êtes-vous ? Avancez-vous dans la lumière, que je puisse vous voir.

Alors qu'il prononçait ces paroles, sa vue commença à s'adapter à la pénombre, et il comprit qu'il s'adressait à un homme d'âge mûr bedonnant, revêtu d'une tunique claire.

L'inconnu s'éclaircit la voix.

— Félicitations, monseigneur, dit-il. J'ai l'impression que vous avez bien dormi. Avez-vous moins mal à la tête ?

— Ça va, merci, répondit Arlian. Je crains que vous ayez un avantage sur moi : à qui ai-je l'honneur de m'adresser ?

— Peu importe, riposta l'homme à la cordelette en se trémoussant.

Arlian esquissa un rictus. Dans un temps fort éloigné, il avait répondu la même chose, et cela lui avait valu le surnom de Trivial. Il n'avait pas l'intention de le partager avec cette personne.

— Disons plutôt que vous préférez ne pas me le révéler, dit Arlian. Comme vous voudrez. Vous travaillez donc pour la Mage Bleu ?

— Je suis au service des dirigeants de ce royaume.

Cet emploi du pluriel semblait confirmer les doutes d'Arlian : cet homme était sans doute l'espion des dragons. Et il avait certainement eu l'intention de l'étrangler à l'aide de cette cordelette qu'il tenait entre les mains. Mais personne ne parvenait à survivre à quatorze années de guerre et de tentatives d'assassinat sans avoir appris à maintenir un certain niveau de vigilance, même pendant son sommeil.

— Et pensez-vous, monsieur, que la Mage Bleu vous laisserait la vie sauve si vous me tuiez sous son propre toit ?

— Vous savez ?

L'inconnu bondit en avant, la cordelette tendue.

Arlian leva une main pour l'intercepter, mais l'homme se montra plus rapide et plus puissant qu'il en avait l'air, et il parvint à faire passer la cordelette au-dessus des doigts d'Arlian avant que ce dernier puisse la saisir. Il la lui plaqua sous le menton et le poussa à la renverse. Le banc sur lequel il était assis se balança en arrière sous la pression, et Arlian bascula. Les deux hommes culbutèrent sur le parterre de fleurs, le prétendu assassin au-dessus de sa victime, pressant la cordelette sur sa gorge.

La situation était pire que ce qu'Arlian avait anticipé. Il était parti du principe qu'il serait aisément parvenu à tenir son assaillant à distance, mais il avait à la fois mésestimé la vaillance de cet adversaire et son propre équilibre sur le banc de pierre. Toutefois, il était encore loin de s'inquiéter sérieusement. De sa main gauche, il fit pression sur son ennemi, tandis que de la droite il tenta d'atteindre les boutons de sa propre tunique.

Personne dans ce palais n'avait de lame d'acier, ni d'argent, et c'était sans doute là la raison pour laquelle l'espion avait opté pour un garrot, mais cela ne signifiait pas pour autant qu'Arlian était complètement désarmé. Et il doutait qu'un individu au service de la Société du Dragon puisse être en possession d'une arme comme la sienne.

Il avait du mal à atteindre sa dague à cause du poids de l'homme qui le maintenait plaqué au sol, mais même le plus solide des étrangleurs avait besoin de quelques minutes pour réussir à tuer sa victime ; il avait le temps.

— Je suis désolé, Obsidien, grogna l'espion en s'efforçant de croiser les deux extrémités de sa cordelette dans le dos d'Arlian. On m'a promis du venin si je réussissais à vous tuer ; et une vie de mille ans !

Arlian parvint enfin à glisser la main dans sa tunique, il se mit à chercher la poignée à tâtons, mais les deux protagonistes furent soudain baignés de lumière bleue, et tout mouvement cessa.

Arlian leva les yeux puis les plongea dans ceux de l'espion. Il y décela une terreur absolue. Il ne pouvait toujours pas bouger. La pression sur sa gorge était plus faible, mais elle n'avait pas totalement disparu.

Puis des mains grises, inhumaines et velues, celles des créatures simiesques de la mage, se refermèrent sur les bras, les épaules et les jambes de l'espion, et elles le soulevèrent au-dessus d'Arlian et l'emportèrent, la cordelette toujours entre les mains. Arlian essaya de tourner la tête pour voir où l'homme était emmené, et qui s'en était chargé, mais il en fut incapable. La magie le contraignait à demeurer immobile, les yeux levés vers un ciel où toutes les étoiles étaient désormais bleu foncé.

Il n'avait plus du tout mal au cou, mais sa tête s'était remise à le lancer.

Manifestement, la Mage Bleu était de retour.

Puis il entendit sa voix chaude et magnifique.

— Pensez-vous que je ne saurais pas ce qui se passe dans ma propre demeure ? demanda-t-elle.

— Je l'espérais, répondit l'espion. Je croyais que, peut-être, la magie des dragons...

— Les dragons n'ont aucun pouvoir, ici ! s'écria-t-elle. (Arlan sentit un frisson le parcourir et se propager jusqu'aux plantes écrasées sur lesquelles il était étendu.) Et les dragons n'ont pas placé la moindre magie en vous — c'est lui, le seigneur Obsidien, qui bout de leur essence ! Rien que le fait de se trouver en ma présence le fait souffrir, car j'ai rejeté vos maîtres bestiaux et éloigné de moi leur puissance. Il souffre intensément alors que *vous*, vous êtes indemne !

*Voilà qui explique le mal de crâne...*, songea Arlian.

Sa voix sembla se répercuter sur les murs de la cour, mais l'écho finit par mourir, et le silence se fit. Arlian commença à se demander si l'espion et la mage étaient toujours là, lorsqu'elle reprit la parole, s'exprimant d'un ton calme et pensif.

— Je trouve cela très curieux, dit-elle. Ce seigneur Obsidien est imbibé de magie draconique, il est destiné à vivre près de mille ans, et quand le terme sera échu, son cœur et son âme serviront à nourrir l'un des êtres magiques les plus puissants qui soient depuis les dieux disparus. Et pourtant, il a fait le serment d'éliminer les dragons, de les abattre et d'éviter qu'il en soit ainsi. *Vous*, en revanche, vous êtes vierge de toute sorte de magie, même si vous avez appris quelques-uns des tours les plus simples de ce que vous appelez de la sorcellerie, et pourtant, vous vous êtes mis au *service* des dragons.

— Je veux ce qu'il a, expliqua l'espion.

— Bien qu'il le rejette... Et si, une fois que vous l'aurez reçu, vous le repoussez, à votre tour ?

— Non. Nombreux sont ceux qui ne le rejettent pas, et j'en ferai partie !

— Pouvez-vous en être certain ?

— Il me semble.

— Et si, au lieu de vous accorder votre breuvage de sang humain et de venin de dragon, je vous emmenais au fin fond des régions méridionales et faisais en sorte de vous imprégner de la magie brute de la terre et du feu ? Cela vous satisferait-il autant d'engendrer un mage que de donner naissance à un dragon ?

Arlan perçut une pointe d'incertitude dans la réponse de l'homme.

— Combien de temps ça prendrait ? Enfin, je pourrais vivre combien de temps ?

— Vous vivriez un an et un jour avant que la magie se manifeste en vous de différentes façons. Il pourrait vous pousser des ailes, des écailles ou

des cornes, vous pourriez obtenir un don de double vue ou le toucher d'un guérisseur. Une fois à maturité, le mage surgirait et se débarrasserait de votre enveloppe corporelle.

— Un *an* ? Juste un an ?

— Et un jour. Pensiez-vous que vous pourriez trouver un autre moyen de prétendre à une espérance de vie de mille ans ?

— Je... Peut-être.

— Non. La durée, la longévité et la continuité sont les plus puissants attributs magiques des dragons. Personne ne sait combien de temps ils peuvent perdurer : des milliers d'années, peut-être des dizaines de milliers d'années, ou même à tout jamais. Nous autres, les mages, nous ne pouvons espérer vivre qu'une cinquantaine d'années, une soixantaine, avec un peu de chance, avant de disparaître de nouveau dans le chaos qui nous a vus naître. Et nos sortilèges se dissipent avec nous. Je serais donc incapable de vous assurer la vie éternelle, même si je le voulais, car toutes les invulnérabilités que je vous accorderais disparaîtraient avec moi.

Arlian écoutait avec attention. Il s'agissait d'informations importantes... et fascinantes en tant que telles.

En particulier parce qu'il savait que la Mage Bleu était déjà en activité bien avant sa naissance – probablement au moins une dizaine d'années avant –, or il avait à présent trente-sept ans. S'il était exact qu'elle ne pouvait pas espérer vivre plus de cinquante années, cela signifiait qu'elle approchait du terme de son existence.

Puis il sentit des mains froides se refermer sur ses bras : on le souleva et on le hissa par-dessus le banc, puis on le reposa sur les pavés, soutenu de chaque côté par des créatures simiesques. Il se rappela que la mage lui avait dit qu'elle les avait créées à partir d'écureuils, mais elles avaient une poigne aussi ferme que celle d'un homme.

L'espion se tenait à environ trois mètres de lui, lui aussi immobilisé, et la Mage Bleu se trouvait entre eux deux. Elle regardait directement Arlian. Tout en sachant qu'elle était une chose inhumaine et stérile, il ne put s'empêcher de la considérer comme une femme. Mis à part leur couleur et leur luminescence, son visage et son corps étaient ceux d'une humaine magnifique.

— Oui, ma fin approche, dit-elle. Et, oui, je lis dans vos pensées, dans certaines circonstances. (Elle l'examina en inclinant la tête.) Vous m'intriguez, seigneur Obsidien.

Il lui était impossible de la saluer tant les créatures simiesques le maintenaient fermement en place, mais il hocha poliment la tête.

— Je suis ravi de pouvoir vous divertir de quelque façon que ce soit, madame.

— Cet homme était prêt à braver mon courroux pour vous tuer, et pourtant, je ne sens en vous aucune colère contre lui, aucune haine...

— Il est à la recherche de ce qu'il pense être une formidable récompense, madame. Il ne déteste aucun d'entre nous. Pourquoi alors devrais-je le haïr ?

— Les dragons ne haïssaient pas votre famille, ils l'ont simplement massacrée parce qu'elle se trouvait là. Et pourtant, vous détestez les dragons avec une intensité rare. Cette distinction me laisse pantoise.

— J'aimais ma famille. Elle n'avait fait de mal à personne. Elle était innocente. Les dragons *n'avaient pas le droit* de la décimer !

Arlan fut surpris d'entendre une telle véhémence dans sa voix.

— Et cet assassin a le droit de vous tuer, lui ?

Arlan s'efforça de réprimer sa colère, puis il haussa les épaules.

— Il a un motif, en tout cas, et je ne peux pas prétendre être un innocent. J'ai assisté à l'extermination de plus de quatre-vingts dragons. J'ai abattu une dizaine d'hommes. Et, en plus, je ne considère pas que ma vie soit si précieuse que ça. Viendra le jour où je devrai rendre l'âme, et même si je ne suis pas pressé, je ne crois pas qu'il s'agira d'une grande perte.

— Quelle résignation ! (La voix de la mage laissa transparaître un émerveillement non feint.) Pourriez-vous m'apprendre à ressentir la même chose ?

— Pardon, madame ?

— Ma propre dispersion est proche, Obsidien – ma mort, si tant est qu'un être comme moi puisse mourir. Je la redoute, mais je suis consciente du fait que je ne peux rien faire pour l'empêcher. Je me sens déjà moins concentrée, moins cohésive. Ma lumière me fuit, que je le veuille ou non, et je ne peux rien y faire. Contrairement à un humain, je ne peux pas boire de sang, ni de venin pour prolonger mon existence. Je ne suis ni une humaine, ni un dragon, et je ne peux pas le devenir. Je suis allée au Pon Ashti dans l'espoir que l'environnement que j'y trouverais, bien plus pauvre en magie brute que ma terre natale, tout en demeurant hors de portée des dragons, pourrait me permettre de prolonger, ne serait-ce qu'un peu, mon existence.

Mais je ne perçois aucune amélioration de mon état, ou vraiment très peu. Ma situation a peut-être même empiré. C'est très difficile à déterminer. Quoi qu'il en soit, ici au Pon Ashti ou errant dans les étendues sauvages, je me meurs ; et je *ne veux pas* mourir ! Si je pouvais apprendre à ressentir de l'indifférence, comme vous, cela faciliterait mon passage.

— Je suis désolé, répondit sincèrement Arlian. Je suis ce que je suis parce que j'ai vécu la vie que j'ai vécue. Il m'est impossible de vous enseigner quoi que ce soit pendant le temps qu'il vous reste à vivre. (Il marqua une hésitation, pas certain de savoir pourquoi il voudrait venir en aide à cette créature, puis il poursuivit :) J'ai entendu parler d'un mage, en Arithei, qui, il y a bien longtemps, avait tenté de transférer son essence dans un autre corps lorsque le sien fut détruit. Seriez-vous à même d'effectuer une telle opération, et par la même occasion de prolonger votre existence ?

La Mage Bleu éclata d'un rire jaune.

— Je pourrais prendre une nouvelle enveloppe, dit-elle. Je pourrais me glisser dans celle de l'une des créatures qui vous tiennent, ou dans celle d'un des démons que j'ai créés, ou même dans le corps de cet homme, qui a tenté de vous tuer. Nous, les mages, nous ne sommes pas liés à un organisme unique. Mais ça ne changerait rien. Ce n'est pas mon corps qui s'affaiblit. (Elle leva les bras et transféra tout son poids sur une seule jambe, dévoilant ses charmes non négligeables.) Est-ce que ça ressemble à un corps sur le point de mourir de vieillesse ? Non, c'est mon âme qui frise la désintégration, mon essence magique, et la transférer dans une autre enveloppe, moins familière que celle-ci, ne ferait que précipiter la dispersion.

— Peut-être les dragons..., commença l'espion, derrière elle.

Elle fit brusquement volte-face en tendant la main, et il se retrouva projeté contre l'un des murs de la cour. L'une des deux créatures simiesques qui le maintenaient fut emportée avec lui, et ils heurtèrent le mur côte à côte, tandis que son bras droit fut arraché à l'emprise de l'autre singe qui, y laissant des marques de griffures irrégulières et sanglantes, s'écroula sur le pavé.

Lorsqu'elle se retourna, la Mage Bleu paraissait beaucoup plus grande, elle faisait à présent deux fois la taille d'un homme, émettant une lueur plus éclatante que jamais.

— Les dragons ne pourront rien pour moi ! mugit-elle d'une voix effroyable et inhumaine, bien plus grave qu'un instant auparavant, et

pourtant toujours aussi belle. En raison même de leur nature, ils sont les ennemis de toute sorte de magie brute. Nous sommes les créatures du chaos et du changement, alors qu'eux sont l'essence même de l'ordre et de l'inertie ! Eux et nous ne pouvons pas cohabiter. Aucun mage ni aucune autre créature magique ne peut mettre les pieds sur les Terres des Dragons sans éprouver une forte souffrance. Quant aux dragons, il leur est impossible de franchir les frontières de nos territoires.

*Adieu*, songea Arlian, à un éventuel compromis qui permettrait aux dragons de vivre ailleurs que sur les Terres des Hommes ! Il pouvait au moins tirer de tout cela une nouvelle réjouissante : il était très peu probable que, en dernier recours, les dragons et les mages puissent s'allier contre lui et le reste de l'humanité.

La mage se retourna et baissa les yeux sur Arlian par-dessus son épaule – qui semblait pourtant avoir à peu près repris sa hauteur initiale.

— Monseigneur, dit-elle d'une voix qui retrouvait progressivement sa tonalité habituelle, je sais que vous ne haïssez pas cet homme, mais voyez-vous une raison pour que je doive lui laisser la vie sauve ?

— Il s'agit d'un être humain, riposta Arlian.

— Vous pensez que c'est là un argument suffisant ? (Arlian ouvrit la bouche pour répondre, mais avant qu'il ait pu prononcer la moindre parole, elle poursuivit :) Pas moi !

Il y eut un embrasement de lumière bleue, et l'homme de main des dragons fut projeté contre le mur. Arlian entendit le craquement provoqué par ses os brisés, il vit du sang – violet sombre dans le halo de lumière bleue – jaillir de sa bouche et de l'arrière de son crâne. Son visage se déforma lorsque sa tête fut aplatie.

Il resta un instant pendu là, comme si on l'avait accroché au mur, puis il glissa le long des pierres, laissant une traînée de sang et de cheveux, et il s'écroula en tas au pied de la paroi.

— Si moi je ne peux pas vivre, demanda la mage, pourquoi lui le pourrait-il ? (Puis elle se retourna pour faire face à Arlian.) À présent, dites-moi, seigneur Obsidien, si moi je ne peux pas vivre, pourquoi vous le pourriez-vous ?



## CHANGEMENT DE RÉGIME

— Je suis l'ennemi de votre ennemi, déclara calmement Arlian, bien qu'il ne se sente pas *serein*.

Il commençait à croire qu'il avait commis une erreur en se rendant au Pon Ashti. La mort de l'espion l'avait convaincu que, selon toute probabilité, il allait lui aussi y rester. Cette perspective ne l'effrayait pas outre mesure, mais elle ne le réjouissait pas non plus !

— Cela ne fait pas de nous des amis, ni même des alliés, poursuivit-il, mais cela signifie au moins que je peux vous être utile, et qu'il ne faut pas m'écarter aussi rapidement.

La Mage Bleu le regarda fixement, tout en rétrécissant lentement.

— Vous n'avez pas peur, constata-t-elle. Vous n'avez vraiment pas peur de mourir.

— Vous avez tout à fait raison, reconnut Arlian. Je désespérais de parvenir un jour à vivre sans avoir à porter les fardeaux qui pèsent continuellement sur mon âme et qui excluent pour moi toute possibilité de vivre heureux. Quelles sont les choses qui devraient donc m'effrayer dans la mort ?

— L'inconnu, répondit la mage. La dissolution. La perte de votre essence. Comment pourriez-vous ne pas craindre tout ça ? Tout ce qui est vivant redoute le trépas !

Arlian tourna ses paumes vers le ciel.

— Pas moi, rétorqua-t-il.

La mage, qui avait de nouveau repris la taille d'une femme ordinaire, fit un signe de la main. Les singes-écureuils libérèrent Arlian et s'écartèrent de lui, et la mage s'approcha en flottant. En baissant les yeux, Arlian remarqua qu'elle n'avait apparemment pas de pieds, ou, tout du moins, qu'ils ne dépassaient pas sous l'ourlet de sa robe. Elle flottait à quelques centimètres au-dessus du sol pavé. Il était presque sûr d'avoir déjà vu ses pieds, dans des pantoufles de velours bleu, mais il n'y avait plus aucun signe de leur présence.

— Et pourtant, vous voulez certaines choses, dit-elle. Des choses dont vous avez besoin et que vous désirez ardemment.

— Effectivement, admit Arlian. Et celles qu'il n'est pas tout bonnement impossible d'obtenir sont souvent incompatibles avec d'autres. Je veux exterminer les dragons, mais je n'ai pas envie que les Terres des Hommes soient submergées de magie brute. Je souhaite que mes amis puissent se sentir en sécurité, et pourtant, je les mets constamment en danger en m'opposant ainsi aux dragons. Je désire la justice, quand je suis conscient qu'il est impossible d'aboutir à une justice universelle, que ce qui est juste pour l'un est cruel pour un autre.

— Moi aussi, je veux l'impossible, dit-elle, en lévitant à quelques dizaines de centimètres de lui. Je veux être ce que je suis, le plus puissant des mages, et, en même temps, j'ai envie de vivre éternellement – ce qui est irréalisable pour un mage. Nous sommes des créatures du chaos et du changement, de la mort et du renouveau, je dois donc périr. Et, puisque c'est inéluctable, je désire ne pas en avoir peur. Il y a tellement de choses que je veux... et si je meurs, je ne les aurai jamais. Si vous, vous périssez, ici et maintenant, vous n'aurez nullement la possibilité d'assouvir votre vengeance, d'éradiquer les dragons, de faire justice à votre famille. Ne le redoutez-vous pas ?

— Madame, dit Arlian, je n'ai jamais vraiment cru que je finirais par obtenir justice, et j'ai appris que la vengeance ne suffisait pas. Je serais ravi de pouvoir faire disparaître les dragons, mais cela laisserait les Terres des Hommes à votre merci ainsi qu'à celle des vôtres, et pourrait-on franchement considérer ça comme un progrès pour les villageois et les citadins ordinaires ? Je n'obtiendrai jamais ce que je veux, que je vive ou que je meure. Je m'y suis résigné.

— Alors pourquoi voulez-vous continuer à vivre ? Pourquoi vous donner cette peine ? Pourquoi n'avez-vous pas permis à l'assassin de vous

étrangler, de vous ôter la vie ?

Elle remua anxieusement les mains, et Arlian la soupçonna d'être sur le point de lui envoyer une décharge d'énergie, comme elle l'avait fait pour l'espion.

Il n'avait pas envie de mourir, mais il n'avait aucune réponse intelligente à lui fournir. Il se contenta de lui dire la vérité.

— Parce que j'ai fait des promesses, dit-il.

— Uniquement pour cette raison ?

— Oui. Pour ça et peut-être parce qu'il me reste un mince espoir que la situation puisse s'améliorer, et même si je suis conscient que je ne parviendrai jamais à atteindre mes objectifs, je peux peut-être au moins réaliser *quelque chose*.

— À part la vie en elle-même, j'ai atteint mes buts au cours de cette existence, dit la mage. J'ai agi comme bon me semblait. Je me suis emparée du Pon Ashti et je me le suis approprié, comme je l'avais déjà fait avec des dizaines de royaumes. J'ai éliminé tous ceux qui s'opposaient à moi, et j'ai rendu honneur à ceux qui m'ont respectée. J'ai modelé le monde qui m'entoure afin de satisfaire mes moindres désirs. Tous mes objectifs ont été réalisés, sauf ma propre préservation. Devrais-je donc simplement me laisser mourir ?

— Il s'agit là d'une décision qui vous appartient, répondit Arlian. Il m'est impossible de savoir ce qu'un mage devrait faire. J'ai déjà suffisamment à entreprendre pour me rappeler comment rester humain !

— Peut-être devrais-je mourir maintenant et en finir, plutôt que de vivre dans la crainte.

Arlian hésita.

— Avez-vous la *possibilité* de mourir quand bon vous semble ?

Elle éclata de rire.

— Non, il ne me suffit pas de le souhaiter ; mais je sais ce qui peut me tuer.

— Le fer ? L'argent ?

— Non, ni l'un ni l'autre : vous venez de faire allusion aux fléaux de l'air et des ténèbres, alors que je suis moi-même une créature de la terre et du feu. Je n'aurais guère pu conquérir le Pon Ashti si je n'avais pas été immunisée contre les effets du fer ! Avec une lame d'acier, on peut faire voler en éclats mes illusions et inverser mes transformations, car je les tisse grâce à l'air qui nous entoure. C'est pour cette raison que j'interdis le port

de telles armes là où résident mes créatures, mais je ne crains moi-même aucun métal. Avec votre épée, si vous l'aviez avec vous, vous pourriez me transpercer sans laisser la moindre marque sur mon corps. Ou, à ma guise, je pourrais la faire ricocher sur ma peau, comme s'il s'agissait de pierre.

Quelques souvenirs d'Arlian se ravivèrent à la mention de la terre, du feu, de l'air et des ténèbres.

— Mais vous redoutez certaines armes ? demanda-t-il.

— En effet, répondit-elle. Aucun mage n'est véritablement indestructible, bien que je sois moins vulnérable que la plupart.

Arlian plongea la main dans sa tunique et en ressortit son poignard noir – bien que ce faisant il ne soit pas certain de connaître les raisons qui l'avaient poussé à agir de la sorte.

— Serait-ce une telle arme ? demanda-t-il.

Son regard se figea.

— Une dague ? Comment avez-vous pu apporter une dague...

— Elle n'est ni en acier, ni en argent, l'interrompit Arlian. Votre créature n'a pas mentionné le verre.

— Du verre ? (Elle s'approcha en flottant.) Quelle sorte de verre ?

À cet instant précis, les pensées d'Arlian semblèrent se précipiter dans son esprit à une vitesse vertigineuse, malgré son épouvantable mal de tête. Il savait que la Mage Bleu ne lui avait pas délibérément fait de mal, qu'elle pouvait encore lui fournir de nombreuses informations, mais il s'agissait d'un mage, elle était imprévisible et mortelle, et elle avait tué des dizaines, sans doute des centaines d'innocents habitants de Pon Ashti – sans parler de l'espion assassin. Elle méritait de périr, et l'arme qu'il avait en sa possession lui permettrait peut-être de l'abattre.

Arlian savait qu'il n'aurait jamais de meilleure occasion. Il bondit en direction de la Mage Bleu, le bras droit en avant, il transféra tout son poids sur son pied droit, en complète extension, et il abattit sa dague d'obsidienne.

La lame noire s'enfonça dans sa poitrine comme si elle n'était rien de plus qu'une ombre.

— Oh ! s'exclama-t-elle en baissant les yeux. Obsid...

Il y eut ensuite une explosion de lumière et de mouvement, ce qui projeta Arlian à la renverse. Le monde sembla tourbillonner autour de lui dans un écheveau de bleu, d'obscurité et de lumière en provenance des torches. Puis il se cogna contre une fontaine, son pied gauche se prit dans

une plante grimpante, et il chuta sur le côté. Le vent se mit à siffler et à tournoyer, et l'éclat bleu et orangé à vaciller.

Hagard, Arlian lutta pour se relever, et il parvint finalement à s'asseoir par terre.

La Mage Bleu avait disparu. La lueur bleue qui accompagnait sa présence s'était également dissipée. Au-dessus de lui, les étoiles brillaient d'un blanc éclatant. Les torches, sur les murs, diffusaient une lumière jaune et rouge.

Il y avait un écureuil dans l'embrasure de la porte la plus proche. Il regardait autour de lui, perplexe ; un autre se réfugia dans le palmier. Le corps de l'assassin était toujours étendu contre le mur le plus éloigné de la petite cour.

Arlian avait de moins en moins mal à la tête ; en revanche, il ressentait la douleur de quelques bosses et ecchymoses et d'une irritation au cou, là où l'espion avait tenté de l'étrangler à l'aide de sa cordelette. S'arc-boutant contre la fontaine et un arbrisseau en fleur, il parvint à se redresser.

Il n'avait plus rien dans les mains, constata-t-il. Il jeta un coup d'œil à l'endroit où s'était tenu la Mage Bleu, et il remarqua qu'il y avait des éclats de verre noir éparpillés sur le pavé, sur plusieurs mètres carrés.

Il observa les écureuils.

La Mage Bleu n'était plus. Sa magie s'était dissipée avec elle.

Il ne savait pas trop ce qui s'était produit. Sans doute l'obsidienne l'avait-elle tuée, comme elle l'aurait fait une fois plongée dans le cœur d'un dragon. Peut-être son heure était-elle survenue, par pure coïncidence, au moment même où il l'avait frappée. En guise de dernières paroles, elle avait tenté de prononcer son nom, ou peut-être avait-elle reconnu la matière de la lame avec laquelle il l'avait frappée. Il ne le saurait jamais.

Et tant d'autres questions demeuraient sans réponses ! La Mage Bleu s'était montrée impitoyable et imprévisible. S'agissait-il de la nature même des mages, ou simplement de la sienne ? Était-ce le fait de savoir que sa mort était imminente qui l'avait poussée à un tel comportement ? Elle était un être unique, même parmi les mages, rayonnant de bleu... Quelle était la signification de la lumière qu'elle répandait, et cela en avait-il effectivement une ?

S'il l'avait tuée grâce à sa dague, cela signifiait-il que l'obsidienne permettait de venir à bout de *tous* les mages, ou s'agissait-il d'une des particularités de la Mage Bleu ?

Pouvait-on maîtriser les mages ? Pouvait-on lier la magie des Terres des Hommes à quelques mages plutôt qu'aux dragons ? Et, dans ce cas, serait-il envisageable de les contraindre à ne faire de mal à personne ? Est-ce que les mages dévoraient les âmes, comme le faisaient les dragons, d'après le seigneur Zanère ? Dans cette éventualité, s'allier aux mages ne constituerait pas un progrès.

Ou peut-être était-ce le fait que les dragons se nourrissent d'âmes humaines qui leur procuraient cette longévité... Les mages du sud ne le savaient peut-être pas, ce qui pouvait expliquer pourquoi ils ne vivaient pas plus longtemps que les humains. Quoi qu'il en soit, Arlian n'avait nullement envie de voir un mage expérimenter cette théorie.

Peut-être existait-il une façon de lier la magie à quelque chose d'inanimé ? Est-ce que l'obsidienne, par exemple, pouvait être enchantée afin de l'absorber ?

Avait-on besoin de magie, après tout ? N'y avait-il pas un moyen de la détruire complètement, ou, du moins, de la réduire pour qu'elle devienne inoffensive ? Arlian aurait bien aimé pouvoir lui poser la question. Isein pensait que c'était impossible, mais la Mage Bleu connaissait peut-être des secrets que les magiciens arithéiens ignoraient totalement...

Il regarda l'espion mort, l'homme qui avait espéré échanger la vie d'Arlian contre une dose de venin de dragon. La Société du Dragon avait-elle d'autres agents dans les Régions Limitrophes ? Pouvaient-ils, eux aussi, être à la recherche d'informations sur la nature de la magie ?

Était-ce bien la disparition de tous ces dragons qui avait permis aux créatures d'au-delà de la frontière d'avancer vers le nord ? Les dragons auraient-ils pu, d'une façon ou d'une autre, abaisser délibérément leurs protections pour inciter le duc à faire la paix ? Arlian avait-il été attiré à dessein dans le sud, pendant que quelques assassins locaux commettaient leurs forfaits dans le nord ?

D'une certaine façon, un projet comme celui-ci semblait trop extravagant pour les dragons ou les membres de l'organisation. Enziette aurait pu échafauder de tels plans, s'il avait été encore vivant, mais il était bel et bien mort – Arlian avait vu le cœur de l'homme étendu sans vie sur la roche. Et ces quatre-vingt-huit dragons avaient aussi tous péri, donc, selon toute probabilité, la chute de la puissance draconique était bien réelle.

La Mage Bleu avait appelé les Terres des Hommes par leur ancienne dénomination, les Terres des Dragons, un nom auquel la population du

royaume du duc avait renoncé sept siècles plus tôt. Elle était donc manifestement persuadée que c'étaient les dragons, et eux seuls, qui déterminaient les frontières qu'elle ne pouvait franchir.

Mais elle n'avait vécu que cinquante ou soixante ans ; comment avait-elle pris connaissance de tout ce qu'elle savait ? Ce savoir était-il inhérent à sa nature de mage, ou l'avait-elle acquis au cours de ces cinquante ou soixante dernières années ?

Cinquante ou soixante ans, tout au plus. Jusqu'à présent, Arlian avait ignoré que l'espérance de vie des mages était si réduite. Les sorciers de la Société du Dragon estimaient qu'il fallait au moins soixante-dix ans pour réellement maîtriser les arts obscurs. Mais les sorciers étaient humains, contrairement aux mages.

Il y avait d'autres mages, là-bas, des dizaines – ils s'étaient même rassemblés en conseil pour gouverner le Shei, par exemple. Peut-être avaient-ils accumulé plus de savoirs qu'une créature aussi solitaire que la Mage Bleu.

Et il y avait la *chose*, au Tirikindaro...

Arlian fit la moue. Il baissa les yeux sur les éclats de sa dague brisée.

Quelle que soit cette chose qui dirigeait le Tirikindaro, cela faisait des siècles qu'elle était au pouvoir ; c'était du moins ce que prétendaient les histoires. S'il s'agissait d'un mage, soit il avait trouvé un moyen de vivre bien plus longtemps que les autres, soit il ne s'agissait pas du tout d'un seul être, mais d'une succession de créatures.

Il était d'ailleurs plus probable que ce ne soit pas du tout un mage, mais quelque chose d'autre, doté d'une longue espérance de vie – peut-être pas aussi longue que celle d'un dragon, ni même que celle d'un cœur de dragon, mais bien plus importante que celle d'un mage ou d'un homme ordinaire.

Certains disaient qu'il s'agissait d'un dieu. Arlian ne savait pas trop ce que cela pouvait signifier. Qu'était-ce qu'un *dieu*, après tout ? Est-ce qu'un être qui vivait dans le monde matériel et qui régnait sur un royaume physique pouvait être un dieu ? Cela ne lui semblait pas crédible. Les dieux disparus, ceux qu'Arlian avait toujours vénérés, qui avaient autrefois pris soin des Terres des Hommes et qui, d'une certaine façon, les protégeaient sans doute toujours, ne ressemblaient certainement pas à la chose du Tirikindaro.

Dieu ou pas, il s'agissait d'un tyran, tout le monde s'accordait sur ce point. La population du Tirikindaro avait été réduite en esclavage,

s'échinant durement au travail, tout au plus vêtue de haillons, se nourrissant uniquement de ce que son maître l'autorisait à absorber, et aux moments qu'il choisissait. Il détestait le soleil, et le Tirikindaro était par conséquent perpétuellement plongé dans l'obscurité, grâce à d'épais nuages artificiels.

Un être magique d'une grande longévité détestant la lumière du soleil et capable de modifier le climat pour satisfaire cette aversion... cela ressemblait à un dragon, en réalité. Mais la chose du Tirikindaro n'en était pas un.

Ni un mage, manifestement.

Arlian ne souhaitait permettre ni aux dragons ni aux mages de prendre le pouvoir sur les Terres des Hommes. Et il ne voulait pas non plus voir les siens réduits en esclavage. Mais la nature tyrannique de la chose lui était-elle propre ? Pouvait-on en créer une version bienfaitrice ? Est-ce qu'une dizaine ou une centaine de tels êtres pourraient remplacer les dragons comme incarnation de la magie des Terres des Hommes ? Et seraient-ils à même de le faire avec bienveillance ?

La seule chose qui lui semblait désormais évidente, parmi toutes celles qu'il avait cherché à apprendre au Pon Ashti, c'était que la Mage Bleu n'avait toléré aucun rival et qu'elle n'avait accepté la présence d'aucun allié. Et, à sa mort, la cité s'était affranchie de toute magie, même si ce n'était que pour un court instant. Arlian ne vit aucune raison de s'attarder en ses murs. Il jaugea les issues de la cour, et il finit par choisir celle par laquelle il était arrivé. Il décrocha une torche de son applique, et il se dirigea de nouveau vers le couloir.

Les bruissements s'étaient tus. L'odeur d'humidité s'était dissipée. Il n'y avait plus trace du démon rouge et noir qui gardait l'entrée, ni des créatures simiesques : le parvis était désert.

La porte de cristal était grande ouverte, mais il ne voulait rien abandonner sur place. Il tourna sur le côté et mena une rapide exploration avant de quitter le palais. Il trouva son ceinturon, sa dague et sa bourse dans une petite pièce annexe, et il les rangea à leur place habituelle. Ce n'est qu'après qu'il se décida à regagner la cité baignée par l'obscurité.

Les rues sombres étaient pour la plupart désertes, et il poursuivit son chemin sans être importuné en direction du pont le plus au sud parmi les quatre qui enjambaient le Darambar. Là, il regarda vers le sud où se trouvaient les marches d'eau.



L'éclat du liquide, lorsqu'il s'écoulait sur les pierres, était faible et irrégulier. Les nuits précédentes, il avait été vif et uniforme. Les femmes et les enfants qui y travaillaient et y jouaient le jour étaient partis, mais quelques groupes d'hommes se tenaient dans l'eau qui leur arrivait aux chevilles, discutant. Quelques-uns levèrent les yeux dans sa direction, attirés par la lueur de sa torche.

— Votre attention, bonnes gens ! s'écria-t-il de sa plus belle voix d'officier.

La plupart des hommes firent silence et se tournèrent vers lui.

— La Mage Bleu est mort ! cria-t-il. Le palais est vide, et la cité vous appartient de nouveau !

Cela dit, il se retourna et s'engagea sur le pont. Il avait transmis son message, et il ne voyait aucune raison d'entrer dans les détails, ni de faire la moindre suggestion. La cité de Pon Ashti ne lui appartenait pas.

Il ne tint pas compte de l'agitation qui se fit derrière lui, ni des cris, des pas précipités et des bruits d'éclaboussure. Il poursuivit sa route à travers les rues menant chez Crépuscule.

Lorsqu'il franchit les portes de la cité, le matin suivant, la nouvelle avait été confirmée et avait fait le tour de la ville. À chaque coin de rue, l'on débattait énergiquement de la composition idéale du prochain gouvernement de la cité. Il n'y avait aucun démon pour garder les portes, aucun singe-écureuil n'arpenait les rues, et les ombres demeuraient là où le soleil les projetait. Mais les eaux du Darambar crépitaient et scintillaient sur le bord de la route, et, sous la surface, des poissons à trois yeux le regardaient d'un air solennel.

## SOUS LE JOUG DU TYRAN

— Vous êtes fou ! s'exclama Isein.

— Oui, je sais, reconnut Arlian en vérifiant les sangles de cuir qui maintenaient les vivres sur le dos du hongre.

Il était à peu près certain d'avoir ôté toute trace d'argent de son paquetage. Ce métal était formellement interdit au Tirikindaro. On pouvait y faire entrer du fer, tant qu'on le faisait également ressortir du pays.

Il avait regagné Orange-les-Eaux sain et sauf deux jours auparavant, et il était déjà prêt à repartir ; une fois de plus, il avait l'intention de faire le voyage seul.

— Non, monseigneur, vous êtes *vraiment* fou ! insista Isein. Véritablement malade.

Il tira sur une sangle.

— Oui, Isein, je le *sais*. Je suis devenu fou à l'âge de onze ans. Je n'ai jamais dit le contraire.

— Arlian, la situation est différente. Vous avez toujours été obsédé par votre quête de vengeance, et vous vous êtes toujours montré audacieux et intrépide, mais là...

Arlian se retourna pour lui faire face. D'aussi loin qu'il s'en souvienne, Isein ne l'avait jamais appelé par son véritable nom.

— En quoi est-elle différente ? demanda-t-il.

— Il s'agit maintenant du *Tirikindaro*.

— Isein, j'ai survécu à l'attaque d'un dragon alors que je n'étais encore qu'un enfant, puis je suis devenu le premier homme de l'histoire à avoir

réussi à en tuer un. Et pour prouver qu'il ne s'était pas simplement agi d'un pur hasard, j'en ai supprimé quatre-vingts de plus dans leurs propres tanières. Il semblerait à présent que j'aie également éliminé la Mage Bleu et que je sois sorti indemne de ces péripéties. J'ai pris part à une dizaine de duels et j'y ai survécu, à défaut de tous les avoir remportés. J'ai résisté à tant de tentatives d'assassinat que j'en ai perdu le compte. J'ai traversé seul les monts Rêveurs, et j'ai survécu plus d'une fois à la Désolation. J'ai combattu des brigands, des monstres, des mages et j'ai affronté les plus fines lames de Manfort. En quoi serait-il plus fou d'aller au Tirikindaro que tout le reste ?

— C'est un dieu, Arlian. Et il est aussi dément que vous.

Il la regarda un moment fixement, puis il se retourna vers sa monture.

— Les dieux sont morts, Isein, dit-il. Je ne sais pas ce que c'est que cette chose du Tirikindaro, et elle est peut-être effectivement insensée, mais je doute qu'il puisse s'agir d'une divinité.

— Les dieux des Terres des Hommes ont péri, c'est du moins ce que vous dites tous, mais il s'agit là de celui du Tirikindaro.

— Ce sont vos origines qui refont surface, répondit Arlian. Vous avez grandi avec la présence de cette chose de l'autre côté des montagnes, si près de vous que vous pouviez parfois apercevoir sa magie dans le ciel ; les peurs enfantines ont la vie dure. J'ai passé ma jeunesse sur le mont Fuligineux, à des centaines de kilomètres d'ici, et je ne partage pas ces appréhensions. Quelle que soit sa nature, même s'il s'agit en effet d'une sorte de créature divine, que pourrait-elle me faire de plus qu'un dragon ?

— Tout ce qu'elle désire. Tout ce que vous pouvez imaginer de plus terrifiant.

— Devrais-je la craindre plus que la Mage Bleu ?

— *Oui !*

Arlian cessa toute activité. Il ferma les yeux et poussa un soupir.

— Je ne vais pas l'affronter, dit-il. Je ne lui veux aucun mal – enfin, non, c'est faux ; je pense vraiment que la tyrannie qu'elle exerce sur son peuple est néfaste et qu'il faut y mettre un terme. Toutefois, cela mis à part, je n'éprouve pas la moindre haine envers elle, et je ne cherche pas à me venger de quoi que ce soit à ses dépens. Je souhaite simplement lui parler, lui poser quelques questions.

— Et lorsqu'une fourmi grimpe le long de votre bras, vous souciez-vous de savoir si elle vous veut du mal ou si elle se contente d'explorer son

environnement, ou lui donnez-vous une chiquenaude pour la faire partir – si vous ne l'écrasez pas – sans vous préoccuper de ses motivations ?

— Les fourmis ne peuvent pas poser de questions dans une langue que les humains comprennent. La chose du Tirikindaro a sans doute les capacités d'entendre ceux qui l'implorent, non ?

— Quand elle prend la peine d'écouter, certainement...

Il soupira une nouvelle fois.

— Si fou que cela puisse vous paraître, Isein, je vais aller au Tirikindaro pour m'entretenir avec le dirigeant de ce pays. Je ne vous oblige pas à m'accompagner, et j'ai donné l'ordre à Double et à Mandale de rester ici, mais moi, j'y vais.

— Je croyais que vous vous dirigiez vers le sud pour vous rendre en Arithei, pas au Tirikindaro !

— Si je reviens du Tirikindaro, j'ai l'intention de poursuivre ma route vers le Shei, l'Arithei, la Stiva, le Baratu, les chutes de Skok et partout où ma quête pourra me mener tant que je n'aurai pas trouvé réponse à mes questions.

Elle le regarda fixement un long moment, puis elle déclara :

— Jusqu'à présent, je n'avais pas véritablement compris ce que vous recherchez.

Perplexe, il lui jeta un coup d'œil.

— Je l'ai pourtant expliqué à maintes reprises. Je veux trouver le moyen de permettre aux Terres des Hommes d'exister sans avoir à subir la menace d'une magie dangereuse et hostile, qu'il s'agisse des dragons ou de la magie brute d'au-delà des frontières.

Isein secoua la tête.

— Vous cherchez la mort, Arlian, dit-elle. Chaque fois que vous parvenez à accomplir une tâche impossible sans la trouver, vous en entamez une nouvelle. Vous vous êtes fixé le but d'échapper à l'esclavage, bien qu'il ait été fort probable que votre vie devait s'achever dans les mines. Vous avez entrepris de devenir riche, même s'il semblait évident que vous vous feriez prendre à dérober l'or du seigneur Kourouvain et que vous seriez abattu, et il était aussi vraisemblable que vous trouviez la mort au cours de votre périple en Arithei. Vous avez décidé de venger votre jeunesse perdue en tuant le seigneur Enziette, ses partenaires et ses hommes de main ; et quelles étaient vos chances de survivre à une telle entreprise ? Vous avez tenté d'exterminer les dragons, en vous rendant jusque dans leurs tanières,

sachant qu'ils pourraient aisément vous éliminer. Vous avez voulu affronter la Mage Bleu, et maintenant le Tirikindaro...

— Je prends chaque fois le même risque, Isein. Je souhaite débarrasser le monde des dragons pour venger le massacre de ma famille et m'assurer qu'aucun innocent ne subisse plus jamais le même sort. *Voilà* ce que je recherche.

— Je crois que vous voulez *rejoindre* votre famille, pas la venger. Que le destin vous ait laissé vivre aussi longtemps et qu'il vous ait permis d'approcher si près du but de votre quête insensée, c'est de la pure perversité.

— J'aurais pu avoir l'occasion de mourir plus d'une centaine de fois, Isein. J'aurais pu partir à la recherche d'une tanière de dragon en plein été, plutôt qu'en hiver. J'aurais pu me laisser transpercer par Enziette ou Toribor...

— Vous désirez expirer sans avoir à en accepter la responsabilité. Vous ne voulez pas admettre que vous souhaitez trépasser. Le destin jouera avec vous tant que vous n'admettez pas que c'est ce que vous cherchez. Et il se pourrait bien que vous l'ayez reconnu en déclarant vouloir affronter la chose du Tirikindaro.

— Je crois que je sais mieux que vous ce qui me pousse à agir, Isein. Je ne redoute pas la mort, mais je ne la cherche pas pour autant. J'espère un monde meilleur pour tout le monde, un monde sans dragons. La clé dont j'ai besoin pour parvenir à mes fins se trouve peut-être au Tirikindaro.

— C'est tout à fait possible, mais qu'est-ce qui vous fait croire que vous pourrez la ramener ?

Arlan la regarda en fronçant les sourcils.

— Pensez ce que vous voulez, alors. Je ne vois aucune raison de ne pas vouloir chercher une solution. Je vais aller au Tirikindaro. Vous êtes libre de m'y accompagner ou de rester, c'est vous qui choisissez, mais, pour ma part, je m'y rends.

Il mit le pied à l'étrier.

— Je ne vais donc plus jamais vous revoir, et je le regrette bien.

Arlan se propulsa sur le dos du hongre.

— N'en soyez pas si sûr. J'ai déjà survécu à l'impossible. Attendez-moi ici, et si je ne suis pas revenu au bout d'un mois, retournez en Arithei ou à Manfort, comme bon vous semblera. Si vous rentrez à Manfort avec Mandale et Double, assurez-vous alors qu'au moins l'un d'entre vous fasse

part à Noir du sort qui m'a été réservé, et qu'il l'exhorte à poursuivre ma quête.

— J'attendrai un mois, approuva-t-elle. Pas davantage.

— Très bien.

Il fit claquer ses rênes et pressa sa monture pour qu'elle avance.

Peu après, il jeta un coup d'œil derrière lui, et il vit qu'Isein se trouvait toujours devant l'auberge et qu'elle le suivait du regard. Au moment de quitter le village d'Orange-les-Eaux, il jeta un second coup d'œil, mais la rue était alors déserte, et il n'avait aucun moyen de savoir où elle était partie.

Il avait prévu un itinéraire qui lui permettrait de contourner la cité de Talolo, qui, d'après le récit du seigneur Naran, était tombée aux mains des hordes du Tirikindaro, car il souhaitait éviter de se retrouver impliqué dans un conflit. Il préféra diriger les pas de sa monture vers le cœur du pays. Avec ce crochet, il aurait dû chevaucher sept ou huit jours avant d'atteindre la frontière, mais il n'en était qu'au cinquième lorsqu'il aperçut le ciel, au-dessus de lui et devant lui, zébré de magie et obscurci par les nuages.

C'est tôt dans l'après-midi du sixième jour qu'il vit pour la première fois une dizaine d'hommes nus au travail dans un champ. Ils ne tinrent pas compte des salutations qu'il leur adressa en criant. Il avait entendu dire que les esclaves du Tirikindaro ne portaient pas de vêtements, car leur maître ne souhaitait pas gaspiller ses ressources inutilement, mais il n'en avait jamais été le témoin direct, jusqu'à présent. Il semblait que les rumeurs étaient fondées, et la présence de ces hommes signifiait qu'il avait franchi la nouvelle frontière qui séparait les Terres des Hommes du Tirikindaro.

Il était pratiquement certain que cette zone faisait encore partie des Régions Limitrophes la dernière fois qu'il avait traversé cette région. Mais ce n'était visiblement plus le cas.

Il n'immobilisa pas sa monture et préféra poursuivre sa route, gardant un œil sur la chaussée et l'autre sur les hommes. Ils ne firent pas attention à lui, ils continuèrent à sarcler les mauvaises herbes à l'aide de grossières houes en bois et à fouiller parmi les plantes, comme s'ils étaient à la recherche de quelque chose. Parfois, autour d'eux, les tiges ondoyaient et finissaient par dessiner d'étranges motifs, et Arlian était convaincu que ces derniers n'étaient pas simplement provoqués par le vent.

Dans la matinée du septième jour, il atteignit un village désert, et il s'accorda un moment pour regarder à l'intérieur de quelques bâtisses

dépourvues de toitures. Ce hameau avait visiblement été une petite bourgade frontalière, où les voyageurs et les caravanes s'arrêtaient pour prendre un peu de repos et se regrouper avant de pénétrer au Tirikindaro. Mais, à présent, le caravansérail n'était plus qu'une coquille carbonisée, et la dizaine de maisons avoisinantes avaient été désertées et abandonnées.

Au moins, songea-t-il en baissant les yeux sur une fosse remplie de gravats, qui avait dû autrefois faire office de cellier pour l'auberge, il ne voyait ni ossements ni cadavres, rien qui ait pu indiquer que quiconque avait trouvé la mort en ces lieux. On avait défoncé les tonneaux de bière, et il y avait plusieurs bouteilles de vin brisées, mais les ravages n'étaient pas si importants que ceux que des dragons auraient provoqués. Avec un peu de chance, les villageois avaient tous réussi à fuir sains et saufs vers le nord.

Il leva les yeux et remarqua que le ciel, au-dessus de lui, était gris foncé et zébré de traînées rose vif ; il tonnait et vibrait comme s'il était vivant. Arlian eut du mal à se concentrer sur ce qu'il voyait.

Il poursuivit sa route. Il longea de nouveaux champs, passa encore devant des ouvriers agricoles – certains vêtus, d'autres nus – et quelques baraquements aux proportions étranges. Il n'y avait plus de villages en tant que tels, ni d'auberges. La population du Tirikindaro ne s'encomrait pas de raffinements tels que des familles, des maisons individuelles ou des logements spécifiques pour les voyageurs. Son dirigeant n'en voyait pas l'utilité.

Tandis qu'Arlian progressait, personne ne lui adressa la parole. Il finit par atteindre une fourche, et il ne sut quelle route emprunter, même en jetant un coup d'œil au ciel et en dirigeant les pas de sa monture vers la plus forte concentration de magie. Il dut donc descendre de cheval, empoigner un homme dans un champ avoisinant, lui arracher des mains sa machette de soixante centimètres, et lui plaquer les doigts sur la gorge avant qu'il daigne répondre à la moindre question.

Le paysan se débattit, mais il ne fit aucune tentative pour récupérer son outil et s'en servir comme d'une arme. Aucun des autres ouvriers agricoles ne fit mine d'intervenir lorsque Arlian traîna son prisonnier jusqu'à la fourche, un bras autour de son cou, et qu'il désigna les routes de sa main libre.

— Quelle est la voie qui mène à votre maître ? demanda une nouvelle fois Arlian dans la langue des Hommes – il avait déjà essayé cet idiome, ainsi qu'un galimatias d'arithéien, mais en vain.

Il était possible, après tout, que cet homme et lui n'aient tout simplement aucune langue en commun, mais Arlian n'était pas encore disposé à l'admettre.

— Laissez-moi tranquille, répondit l'inconnu, enfin décidé à s'exprimer. J'ai du travail.

Il avait un étrange accent et une voix rauque, comme s'il n'avait pas l'habitude de parler.

— Moi aussi, dit Arlian. Et j'ai besoin d'avoir une entrevue avec la chose qui dirige ce territoire.

Autour de lui, l'air sembla ondoyer au son de sa voix, et du bleu étincela sur les bords de son champ de vision.

Le paysan désigna le chemin qui partait sur la gauche, et Arlian le libéra. Il se hâta de retourner à son champ. Il ramassa sa machette et se remit à faucher les tiges brunâtres. Arlian ne connaissait pas les plantes qui poussaient là, et il ne souhaitait pas particulièrement se pencher sur la question.

Il regarda en direction des deux routes qui s'étiraient devant lui, puis vers les ouvriers agricoles. L'homme aurait pu mentir, ou il aurait pu en désigner une au hasard s'il ignorait quelle était la bonne. Mais il n'avait pas *dit* qu'il ne savait pas, et il semblait agir de façon trop machinale pour se montrer capable de subtilité ou de duplicité.

Arlian leva les yeux vers le ciel, dans lequel des nuages bleu nuit bouillonnaient continuellement, striés d'une demi-douzaine de couleurs vives qui scintillaient et s'entremêlaient. Leur densité était *peut-être* légèrement plus prononcée sur la gauche.

Il se remit en selle et exhorta son cheval à prendre la route de gauche.

Le hongre ne voulait manifestement pas aller plus loin. Il tenta de changer de direction, mais Arlian le força à reprendre la bonne, et il finit par faire céder l'animal, qui reprit son pas régulier.

Puis, sans ressentir la moindre transition ou le moindre changement, Arlian se retrouva à chevaucher le long d'un couloir aux murs de marbre, sous des arches peintes. Devant lui, une lueur dorée masquait le bout du corridor.

— Ouah..., s'exclama-t-il doucement en tirant sur les rênes.

Le cheval s'immobilisa, mais Arlian n'en descendit pas immédiatement. Il regarda autour de lui.



Le passage semblait se prolonger devant lui sur une vingtaine de mètres environ, et sur une distance infinie derrière lui. Les murs étaient en marbre d'excellente qualité et de différentes teintes, ornés d'agréables motifs composés de différents types de rayures – une large surface noire était par exemple bordée de rouge, de jaune ou de vert, puis une bordure d'une couleur complémentaire était suivie d'une grande étendue de blanc.

Le sol était constitué d'une sorte de roche parfaitement noire qu'Arlian ne connaissait pas, et qui semblait ne réfléchir aucune lumière. À trois mètres environ au-dessus de ses pieds, des arches recouvertes de plâtre étaient peintes de plantes grimpantes et de fleurs, et le plafond, entre les voûtes, représentait des scènes où des hommes et des femmes revêtus de tuniques flânaient dans des jardins ensoleillés. Alors que l'unique source de lumière apparente était cette lueur dorée, loin devant, il n'y avait aucune ombre, nulle part. Tout était parfaitement visible.

Arlian soupçonna que rien de tout cela n'était réel.

— Je serais honoré si vous choisissiez de vous montrer, cher hôte ! s'écria-t-il.

— *Je me montre*, prononça une voix silencieuse. *Mais vous ne me voyez pas.*

## CONVERSATION AVEC CE QUI N'A PAS DE NOM

Arlan regarda autour de lui, mais il ne vit que les murs éclatants du palais. Il n'aperçut aucun mouvement, aucun signe de vie, rien qui puisse se révéler être le maître du Tirikindaro – à moins qu'il s'agisse du palais lui-même, ou de cette lueur, devant lui.

La voix qui s'était adressée à lui était suffisamment distincte, cependant. Arlian avait déjà eu affaire à différents moyens magiques de communication, au fil des années, des échanges avec les dragons grâce à la sorcellerie aux ordres silencieux du gardien démoniaque de la Mage Bleu, et la voix qui venait de lui parler était aussi compréhensible que les autres.

— Je vous demande pardon, dit Arlian. Mes sens me font défaut. Comme vous dites, je ne vous vois pas. Comment dois-je m'y prendre pour y remédier ?

— *Vous voyez ce que je choisis pour vous*, affirma la voix silencieuse.

— Et vous avez décidé de me montrer un couloir de marbre menant à une lueur dorée informe. (Arlan descendit de sa monture et se laissa glisser sur le sol de pierre noire.) S'il s'agit là de l'aspect sous lequel il vous plaît d'être vu, ça ne me pose aucun problème. En temps normal, je ne chevaucherais pas en de tels lieux, j'en déduis donc que vous souhaitez me voir mettre pied à terre...

— *Peu importe !*

Sa monture disparut soudain, avec le restant de ses provisions, et il se retrouva seul sur le sol de pierre noire, à la merci la plus complète de son hôte magique.

Au moins, il n'avait pas mal à la tête, cette fois.

— Je vois, dit-il. Ça n'a pas d'importance, mais ma monture s'est évaporée.

— *Votre destrier est en vie. Vos effets existent toujours. Vous n'en avez pas besoin, ici.*

— Il semblerait que je n'aie besoin de rien d'autre ici que de votre indulgence.

— *Exactement. Et vous resterez en vie tant que je le déciderai.*

— Vous avez donc choisi de me laisser la vie sauve ? Tous mes remerciements, ô être suprême.

— *Disons plutôt que je n'ai pas encore décidé de vous supprimer.*

— Ah. Existerait-il, par hasard, un moyen de m'assurer que vous n'en décidiez pas autrement ? Une méthode qui me permettrait de gagner votre sollicitude ? Vaut-il mieux que je vous implore et que je vous supplie ? Ou devrais-je plutôt tempêter contre vous et vous menacer, ou bien entamer des négociations ? Je suis ici en tant qu'humble requérant à la recherche d'informations, mais j'ignore de quelle façon je puis mériter votre générosité. Je me tiens à votre entière merci. Que puis-je faire pour m'attirer vos bonnes grâces ?

— *Il est d'usage, me semble-t-il, d'assigner une tâche aux quémandeurs, une dont le succès leur permet de vivre un peu plus longtemps et dont l'échec signifie une mort lente et douloureuse. N'en est-il pas ainsi, dans les histoires ?*

— On m'a en effet déjà raconté de telles légendes, admit précautionneusement Arlian. Mais elles ne vous concernaient pas particulièrement.

— *Je profiterais bien de l'occasion pour satisfaire mes caprices et me plier à la tradition.*

— Soit... Que puis-je donc faire pour vous être agréable ? Quelle tâche voudriez-vous me voir accomplir ? À quelle épreuve pourrais-je me soumettre pour me montrer à la hauteur de votre indulgence ? Comment pourrais-je vous faire la démonstration de ma bravoure ?

Pendant un moment, il n'y eut aucune réponse ; puis la chose répondit.

— *Chantez-moi quelque chose.*

Arlian cilla. Il ouvrit la bouche et la referma aussitôt.

— Pardon ? demanda-t-il.

— *Chantez-moi quelque chose. Un air de louanges ou de grâces, peut-être, comme les anciens prêtres en entonnaient pour leurs dieux. Ou un chant funéraire pour tout ce que vous avez perdu et que vous perdrez. Je vois que vous êtes fort et rapide, que le destin vous a avantage. Vous avez éliminé de nombreux ennemis, triomphé de multiples obstacles, je ne vais donc pas perdre mon temps, et le vôtre, à vous inviter à combattre. Il serait totalement sans intérêt de vous faire accomplir une simple prouesse physique. Au lieu de cela, je vous demande de me faire plaisir avec une chanson, comme si j'étais votre dieu.*

— Je ne suis ni un prêtre, ni un religieux, et je ne suis pas du tout doué en musique, protesta Arlian, mais il se rendit compte, alors, de ce qu'il était en train de faire, ce qu'il était en train de refuser, et il ajouta aussitôt : il me faut un moment pour me ressaisir.

Aucune réponse. Il était seul dans le couloir. Il ferma un moment les yeux et tenta de se souvenir d'une chanson qui pourrait convenir.

Cela faisait des années qu'il n'avait pas chanté. En fait, il ne se rappelait pas avoir jamais chanté depuis la mort de ses parents. Il ne connaissait aucune chanson par cœur. Il en avait entendu quelques-unes, au fil des ans, à diverses occasions, mais il n'avait jamais fait l'effort de se joindre aux chanteurs, et il ne s'était jamais donné la peine d'apprendre des paroles.

Il se souvenait de quelques airs, bien que les premiers qui lui vinrent à l'esprit soient ceux de comptines enfantines absurdes que sa mère lui avait chantées quand il était petit. Il s'efforça de trouver des paroles de circonstance.

— *Les dragons sont mes ennemis*, finit-il par chanter, la voix désagréablement râpeuse.

Il s'interrompit, se racla la gorge et reprit :

*Les dragons sont mes ennemis*

*Pour ton aide je t'implore.*

*Je ne saurais combien t'offrir*

*Si tu me demandais de l'or.*

*Mes demeures sont à toi*

*De ma richesse pourrais me défaire*

*Si jamais tu la convoitais ;*

*Mais ta fortune n'est plus à faire.*

Arlian n'était pas du tout satisfait du dernier vers de cette seconde strophe, ni de sa tendance à chanter faux à chaque fin de mesure, mais il faisait de son mieux. Il était conscient de son interprétation maladroite, toutefois il trouva un certain plaisir à employer sa voix de cette façon, et à poser des paroles sur l'air qu'il avait choisi – pourtant, il s'agissait originellement d'une chanson enfantine à propos d'un amoureux qui avait pris la mer, et elle était complètement inappropriée pour se concilier les bonnes grâces d'un demi-dieu.

*Ton pouvoir, objet de légendes,  
Est d'origine divine, dit-on ;  
De tout cœur j'espère que ta clémence  
Satisfera mes doléances.*

Puis il interrompit sa mélodie. Sa création l'avait épuisé, et il n'avait aucune idée de ce qu'il pourrait chanter dans une quatrième strophe. Il fut plutôt agréablement surpris d'être parvenu jusqu'au bout de la troisième, en dépit de sa voix tendue et fautive, sans avoir perdu la complète maîtrise de sa chanson. Il prit une profonde inspiration avant de souffler lentement.

— *Comme il est curieux que les anciens dieux aient pris tant de plaisir dans ces chants de louanges. Votre improvisation est maladroite, mais nombre d'anciens airs de prières l'étaient également. Les dieux se délectaient de ce genre de musique, mais je ne lui trouve rien de particulièrement exaltant.*

— J'en suis désolé, répondit Arlian. Je ne sais pas bien chanter. Peut-être pourrais-je faire en sorte que des musiciens...

— *Non.*

Arlian s'inclina en direction de la lueur dorée.

— Comme il vous plaira.

— *Toujours.*

Arlian se redressa.

— Si je puis me permettre, vous siérait-il, à présent, d'entendre ma requête ?

— *Je sais de quoi il s'agit. Vous êtes venu chercher des informations susceptibles de vous aider à débarrasser votre terre natale des dragons sans pour autant la soumettre aux abjections de la magie brute.*

— En effet, approuva Arlian. Vous êtes allé droit au cœur du problème.

— *J'exècre les dragons qui m'ont repoussé jusqu'ici, et je ne porte pas un amour inconsidéré au chaos insensé des pays qui cernent le mien, mais*

*je ne pense pas être en mesure de vous secourir.*

Arlan regarda une nouvelle fois le marbre apparemment solide qui l'entourait et les peintures raffinées au-dessus de lui, puis il déclara :

— J'ai du mal à croire qu'un être aussi puissant que vous puisse me dire ça.

— *Il n'est guère avisé de mettre ma parole en doute en mon propre palais.*

Arlan esquissa un rictus.

— Je n'ai jamais prétendu être quelqu'un d'avisé, répondit-il.

— *Vous m'avez diverti, vous et votre étrange petite chanson. Et notre haine partagée des dragons me pousse à vous accorder toute ma mansuétude, du moins pour un temps. Posez vos questions, je vous en prie.*

— Et vous allez y répondre ?

— *Jusqu'à ce qu'elles m'ennuient et que je vous jette dehors. Ou que je me fâche et que je vous abatte.*

Il ne s'agissait guère d'un choix séduisant, mais Arlian supposa qu'il ne pourrait pas espérer mieux.

— Qu'est-ce que vous êtes ?

— *Je suis ce qui n'a pas de nom.*

— On dit que vous vous appelleriez Tirikindaro...

Arlan sentit une pointe d'amusement dans la réponse.

— *Dans la langue de ma terre natale, une langue disparue depuis plus de mille ans, « tir i kin daró » signifie simplement « ce qui n'a pas de nom ».*

— « Disparue depuis plus de mille ans » ? Depuis quand existez-vous ? Et depuis quand dirigez-vous cette région ?

— *Je ne m'en souviens plus. Des milliers d'années, probablement des dizaines de milliers.*

— Comment est-ce possible ? La Mage Bleu m'a certifié qu'aucun mage ne pouvait espérer vivre plus de soixante ans !

— *Je ne suis pas un simple mage.*

— Ma partenaire arithéienne croit que vous êtes un dieu...

La réponse ne fut pas immédiate.

— *Je ne pense pas être un véritable dieu.*

Voilà qui était incroyablement ambigu, songea Arlian.

— Comment pouvez-vous donc vivre depuis si longtemps ?

— *Il existe des dragons aussi âgés que moi ; inutile d'être un dieu...*

— Néanmoins, une telle longévité est extrêmement rare. Comment avez-vous atteint un tel âge ? S'agit-il d'une simple coïncidence, d'une partie de votre nature ?

— *Non. Il y a bien longtemps maintenant, il y a sans doute dix mille ans, j'ai bu le sang d'un dieu agonisant – l'un de ces dieux disparus par lesquels vous ne cessez de jurer –, et je suis devenu ce que je suis à présent.*

Il s'agissait d'une réponse pour le moins fascinante, et elle pouvait entraîner un certain nombre de répercussions, mais Arlian s'interdit de se laisser distraire. Il désirait tout savoir de la nature de cet être magique qui n'était ni un dragon, ni un véritable dieu, et qui pouvait malgré tout vivre des millénaires.

— Et qu'êtes-vous vraiment ? demanda-t-il. Qu'étiez-vous avant d'absorber cette essence divine ? Comment vous êtes-vous retrouvé à boire le sang de cette divinité ?

— *Il n'existe aucun mot pour décrire ce que j'étais... et ce que je suis aujourd'hui. J'étais une créature magique, un parasite de l'esprit et des rêves, et j'ai eu le désir de devenir davantage. J'avais pris forme humaine, infligeant cette apparence et toutes les caractéristiques humaines possibles à mon corps de rôdeur de la nuit – organisme que j'avais dérobé. Je m'étais frayé un chemin vers le sommet du mieux que je l'avais pu en me débrouillant tout seul, en dévorant des mages et en continuant à posséder le rôdeur de la nuit, mais je ne parvenais pas à me satisfaire de cette situation. J'ai supplié les dieux de me venir en aide, et lorsque les dragons les ont trahis et anéantis, j'étais présent, aussi ai-je bu le sang qui s'écoulait de la gorge déchiquetée de l'un d'eux. Puis je me suis enfui, de peur que les dragons s'en prennent également à moi.*

Arlian devina une pointe d'hésitation, de complaisance, puis la chose reprit la parole.

— *Saviez-vous, ô humain, que cela faisait des siècles que je n'y avais plus pensé ? Vous m'avez rappelé mes origines, et je ne sais pas si je dois vous en remercier ou vous condamner à un supplice de plusieurs décennies.*

— Je préférerais la première de vos propositions, répondit Arlian en tentant d'appréhender le sens des paroles de la chose.

— *J'en ai bien conscience.*

Arlian ne tint pas compte de cette remarque, car il essayait de faire correspondre les propos de la créature – ou ses pensées, ou tout ce qu'il percevait – avec ce qu'il croyait savoir des temps anciens. De vieux récits

faisaient allusion à une époque où les dieux parcouraient le monde et où les dragons étaient leurs sombres serviteurs – qui se rebellaient parfois. Puis les dieux étaient partis, ou étaient morts, et les dragons avaient entamé leur règne de plusieurs millénaires, oppressant l’humanité et maintenant l’ensemble des Terres des Hommes en état de servitude implacable. Durant des siècles, les humains avaient espéré le retour des dieux, ils avaient prié pour que cela se produise, mais tous avaient fini par comprendre qu’ils ne reviendraient jamais plus. Ensuite, quelques courageux s’étaient insurgés et avaient déclenché les guerres Draconiques, qui, en leur temps, avaient renvoyé les dragons vers leurs cavernes et fini par libérer l’humanité.

Mais personne n’avait jamais pu expliquer la mort des dieux. Arlian était parti du principe que tout le monde ignorait ce qui s’était passé à ce moment-là.

Apparemment, nul n’avait posé la question au maître du Tirikindaro.

— Vous avez dit que les dragons avaient trahi les dieux ? demanda Arlian. Nous n’avons pas trace d’un tel événement...

— *Il n’y a pas eu de témoins humains. Uniquement les dieux, les dragons et moi-même. Il est peu probable que les dragons daignent vous raconter ce qu’ils ont fait ; quant aux dieux, ils n’en ont plus la possibilité ; et, jusqu’à présent, personne ne m’avait interrogé à ce sujet.*

— Je trouve cela difficile à croire, depuis le temps que vous vivez...

— *Peu nombreux sont ceux qui osent me poser des questions. Déjà, peu nombreux sont ceux qui se risquent à m’adresser la parole. Et encore moins nombreux sont ceux qui ont survécu à leur tentative pour pouvoir le raconter.*

— Pardonnez-moi, mais vous ne semblez pas si redoutable... Jusqu’à présent, je vous trouve même délicieusement conciliant.

— *Je ne le suis pas toujours. Vous me distrayez : votre audace est pour le moins inhabituelle, et votre chanson était relativement comique. Je me réjouis de ce que vous avez fait : vous avez tué des dragons. Par conséquent, je m’entretiens volontiers avec vous – ce qui ne signifie pas que je ne vous éliminerai pas, que je ne vous métamorphoserai pas ou que je ne vous jetterai pas au fond d’un cachot. Ma vie a été longue et j’ai été témoin de toutes sortes de choses, je peux donc en anticiper un certain nombre, mais mes caprices demeurent imprévisibles.*

— Merci pour l’avertissement.

— *Il ne vous servira absolument à rien.*



— Néanmoins, je suis ravi d'avoir été prévenu, et j'espère que ça n'ira pas plus loin.

— *Vous commencez à m'ennuyer, maintenant... Que voulez-vous de moi, à part avoir la vie sauve ?*

— Vous l'avez dit vous-même : je cherche un moyen d'exterminer les dragons sans pour autant déchaîner une vague de magie brute sur les Terres des Hommes.

— *Je n'en connais aucun.*

— Mais vous ne niez pas que ce soit faisable ?

— *Il fut un temps où c'étaient les dieux qui dirigeaient vos territoires, et non les dragons. Sans doute qu'une telle chose peut de nouveau se produire. Rien ne me prouve le contraire.*

— Les dieux ?

Cela ne faisait pas partie des éléments qu'Arlian avait pris en compte.

— *Ou d'autres êtres. La magie présente dans vos contrées, même lorsqu'on le lui ordonne, n'est pas contrainte de prendre la forme de dragons.*

— Est-il possible de détruire la magie, de la retirer ou de l'envoyer autre part ? Est-ce que chaque pays doit absolument être en possession de magie ?

— *Je suis moi-même de la magie ; modelée, comme les dragons, les mages, les démons ou n'importe quelle créature inférieure. Croyez-vous que je vous expliquerais la façon dont on pourrait me détruire, même si je la connaissais ?*

Le couloir se mit à chatoyer, et la lueur dorée fut parcourue de rouge. Arlian décida d'abandonner cette piste en particulier.

— Alors, y a-t-il des différences entre la magie des dragons et celle des pays du sud ? Pour quelle raison la nôtre est-elle toujours liée aux dragons, alors que celle du sud peut prendre des milliers de formes différentes ?

— *Au fond, il s'agit de la même magie, de la même essence de la terre. J'y ai goûté dans les deux royaumes, et je puis assurer que cette affirmation est vraie. Au nord, les dragons se la transmettent de génération en génération, tandis qu'au sud elle jaillit spontanément de la terre et de l'air, et elle y retourne chaque fois qu'une créature magique meurt.*

— Mais pourquoi ? Comment cette différence est-elle apparue ?

— *J'ignore comment tout cela a débuté. Ça s'est produit bien avant ma propre arrivée. Mais il est assez simple de comprendre pourquoi le*

*phénomène perdue : le pouvoir magique le plus important des dragons n'est pas leur espérance de vie incroyablement étendue, ni leur force, leur armure naturelle, leurs ailes, leur souffle, ni même leur maîtrise du climat, mais bien leur venin, qui leur permet de transmettre leur apparence à une nouvelle génération. Aucune des créatures du sud ne possède un tel don. C'est de cette substance que provient tout le reste.*

— Mais... alors, cela signifie que les autres créatures magiques sont incapables de perpétuer leur propre espèce ?

— *Ça leur est impossible... nous est impossible.*

— Comment se fait-il donc que de nombreuses créatures aient la même forme ? En quoi un mage se distingue-t-il d'un démon, et un rôdeur de la nuit d'un cauchemar ? Je sais qu'il y a plus de différences entre eux qu'entre les dragons, mais pourquoi existe-t-il tant de diversité ? Ou, s'ils se créent de la même façon, pour quelle raison ne sont-ils pas tous identiques ?

— *La magie ne peut pas prendre forme à partir du néant, répondit la chose. Certains êtres, comme les démons, sont délibérément créés par des mages ou des magiciens, mais ceux qui naissent naturellement doivent disposer de deux parents. Tandis que les créatures naturelles sont conçues par un mâle et une femelle de la même espèce, les créatures magiques sont engendrées à partir d'un parent magique et d'un hôte naturel. Au nord, les parents sont toujours un dragon et un humain, et le résultat est par conséquent chaque fois un dragon. Au sud, le parent magique est toujours le monde lui-même, mais l'hôte naturel peut aussi bien être un homme qu'un serpent, un arbre... ou tout être vivant, même s'il est aussi insignifiant qu'une mauvaise herbe ou qu'un ver de terre. La forme de la nouvelle créature, ainsi que son espèce, est déterminée par sa parenté : un humain produira un mage, un prédateur un rôdeur de la nuit, et ainsi de suite.*

Tout cela s'accordait si bien avec ce qu'Arlian savait déjà – ce qu'Enziette lui avait expliqué à propos des dragons, ce qu'Isein et la Mage Bleu lui avaient dit des mages – qu'il ne pouvait pas le mettre en doute. Au contraire, il se demanda pourquoi il n'y avait jamais songé lui-même.

— Et ces créatures contiennent la magie qui les a créées ? Elles s'en servent ? Et quand elles meurent, la magie retourne à la terre, pour réamorcer un nouveau cycle ?

— *Vous semblez avoir compris...*

— Et les dragons ont un tel besoin de magie qu’aucune autre sorte de créature magique n’a la possibilité de voir le jour sur les Terres des Hommes ? C’est la raison pour laquelle les seuls types de magie dont les humains peuvent disposer sont soit la sorcellerie, qui utilise les maigres vestiges du pouvoir dont les dragons ne se sont pas servis, soit les objets magiques qu’ils rapportent d’autres royaumes ?

— *Cela me paraît évident.*

— Donc, si je parvenais à trouver une espèce de créatures magiques qui soit bienveillante et capable de se reproduire, elle pourrait remplacer les dragons ?

— *Comme les dragons ont autrefois remplacé les dieux, oui. En partant du principe qu’une telle créature bienveillante existe, ce qui, à ma connaissance, n’est pas le cas.*

— Parce que l’unique moyen qu’a une créature magique de se reproduire, c’est celui dont se servent les dragons : leur venin qu’ils mêlent à du sang humain et font boire ? Et nulle autre créature n’est capable d’agir de la sorte ?

— *Je ne connais aucun autre moyen, et aucune autre créature magique susceptible de produire une telle substance. Pas plus que je connais de créatures magiques bienveillantes de quelque sorte que ce soit, depuis que les dieux sont morts.*

— Mais pourquoi n’en existe-t-il pas ?

— *Je l’ignore.*

Arlan trouva cette réponse profondément insatisfaisante. Cette chose sans nom à la tête du Tirikindaro était ce qu’il y avait de plus proche d’une divinité, ou d’un oracle sérieux. Et il trouvait vraiment frustrant qu’elle ne puisse répondre à ses questions. Il essaya de réfléchir à une nouvelle façon d’approcher le problème.

— Donc toutes les créatures magiques, sauf les dragons, sont complètement stériles ?

— *La magie est stérile par essence, en effet.*

— Mais les dragons ne le sont pas...

— *Leur magie unique en son genre leur permet de perpétuer leur espèce, oui. Mais, tout de même, il faut des siècles pour remodeler une âme humaine en dragon, et la fertilité même de l’humain est alors anéantie. Les dragons sont des êtres destructeurs, non des créateurs, et il faut qu’ils naissent de la destruction.*

— Comment pouvez-vous savoir tout cela alors que vous avez reconnu ignorer nombre de choses sur le sujet ?

— *J'ai vécu parmi les dragons. Je me suis entretenu avec les dieux, avant leur mort. Je cherchais à prolonger mon espérance de vie, je me suis donc renseigné en détail sur la nature des dieux et des dragons et sur la raison qui leur permettait de vivre bien plus longtemps que tous les autres êtres magiques.*

— Et ils vous l'ont expliquée ?

— *Disons que je me suis abreuvé de ce savoir à leurs dépens.*

— Grâce au sang du dieu ?

— *Ou à celui d'un dragon.*

— Vous avez également bu leur sang ?

— *Cela faisait partie de ma nature.*

Le halo doré se teintait progressivement de rouge, et la lumière dans le couloir commençait à faiblir. Arlian se mit à regretter de ne pas être armé — toute lame, qu'elle soit d'argent, d'acier, d'obsidienne ou de quoi que ce soit d'autre, l'aurait rassuré. Il n'avait pas emporté d'argent avec lui, son acier se trouvait dans les sacoches du cheval qui s'était volatilisé, et son obsidienne avait volé en éclats sur le pavé de la cour de la Mage Bleu.

— Et pourquoi donc ? demanda-t-il.

— *Vous avez compris ce que je vous ai dit de mes origines. Ne vous êtes-vous pas demandé ce qu'étaient mes parents ? Ni pourquoi j'avais réduit mes humains en esclavage ?*

— Je... j'avais d'autres sujets à aborder avec vous, admit Arlian. Et je ne souhaitais pas m'immiscer dans vos affaires.

— *Je vous ai expliqué tout à l'heure que la magie de la terre pouvait féconder jusqu'au plus insignifiant des êtres vivants, et j'ai en effet moi-même débuté très bas. Je suis né d'une sangsue. Une sangsue tout ce qu'il y a de plus ordinaire.*

— Et vous avez magnifiquement transcendé votre ascendance.

— *Vous espérez pouvoir échapper à mon courroux. Mais je vois également que vous exprimez franchement vos convictions et que vous n'êtes pas dégoûté, comme le seraient la plupart des humains. Certes, j'ai transcendé mes origines. J'ai absorbé le sang, le savoir, le pouvoir et la magie d'un million de créatures plus développées, et je me les suis appropriés. L'essence de ces myriades d'êtres vivants est devenue la mienne. Leur magie est désormais mienne, comme le venin appartient aux*

*dragons – je l’ai d’ailleurs utilisée comme personne auparavant et depuis. Aucune autre chose-sangsue ne s’est jamais élevée ne serait-ce que d’une fraction des hauteurs que j’ai atteintes.*

Le halo reprit sa teinte dorée, toute trace de rouge ayant disparu, et Arlian perçut la fierté de la créature. Fierté, songea-t-il, qui était entièrement justifiée. Entamer sa vie comme le rejeton magique d’un répugnant petit suceur de sang et devenir quelque chose que d’aucuns prenaient pour un dieu, c’était en effet un exploit duquel on pouvait se permettre de retirer quelque orgueil !

— *J’avais pensé que le sang d’un cœur de dragon pouvait avoir un goût nouveau et intéressant, mais je crois maintenant que je vais vous épargner,* déclara la chose. *Je crois que vous me serez plus utile si je vous libère. Si quelqu’un doit exterminer les dragons qui m’ont repoussé ici, je crois que c’est vous que le destin a choisi.*

— Je vais en tout cas faire de mon mieux, répondit Arlian.

— *Les dragons m’ont chassé. À présent, à mon tour, je vous chasse, Arlian du mont Fuligineux. Bouclez la boucle, et faites en sorte de mériter la vie que je vous octroie.*

Arlian se retrouva aussitôt dans un champ désert en pente, sous d’épais nuages scintillants qui diffusaient des reflets violets et dorés. Des voiles de brume brunâtre s’étiraient sur les tiges asséchées et la terre nue. L’atmosphère était chaude et humide, et sa chemise lui collait dans le dos à cause de la transpiration.

Son cheval se trouvait à quelques mètres de là, piaffant d’inquiétude, mais il ne semblait pas vouloir s’enfuir. Ses sacoches et paquets de provisions étaient toujours en place.

Arlian se retourna lentement, à la recherche de la moindre trace du « palais » ou de l’être qui l’y avait amené et qui lui avait parlé sans faire le moindre signe.

Le hongre et lui se trouvaient au pied d’une montagne dont la cime se perdait dans une masse bouillonnante indescriptible qui n’était pas tout à fait un nuage.

Arlian contempla un moment le versant rocailleux de l’émminence, puis il estima qu’il avait probablement appris tout ce qu’il était utile de savoir et que le Tirikindaro pouvait lui enseigner.

Le dieu-sangsue lui avait pour le moins donné matière à réflexion. S’il parvenait à trouver une créature magique capable de procréer, si possible

moins néfaste que les dragons, il pourrait alors s'en servir pour les remplacer.

Mais de quoi pourrait-il s'agir ?

Il s'approcha du cheval en prononçant des paroles absurdes mais calmes et apaisantes, et il parvint à se saisir de ses rênes. Peu après, il laissa la montagne derrière lui et chevaucha sur la pente en direction de ce qu'il espérait être le nord.

## AU ROYAUME DE LA MAGIE BRUTE

Bien qu'il aurait aimé explorer un peu plus en profondeur les territoires situés de l'autre côté de la frontière, Arlian chevaucha directement du Tirikindaro à Orange-les-Eaux, dans les Régions Limitrophes, afin d'aller y récupérer Isein, Double et Mandale. Il leur avait promis de rentrer avant qu'un mois se soit écoulé, il avait donc pris la décision de ne pas s'attarder en chemin.

Il avait également affirmé qu'il ramènerait la magicienne chez elle, et il décida que l'Arithei pouvait très bien devenir sa prochaine étape. Il doutait que les mages du Shei ou de la Furza soient à même de lui fournir des informations significatives que la Mage Bleu ou la chose du Tirikindaro ne lui avaient pas déjà transmises, alors que les magiciens humains de l'Arithei pourraient sans doute lui ouvrir de nouvelles perspectives.

En passant devant les orangeraiés, à l'entrée du village, il aperçut Isein sur le bas-côté de la route, en pleine discussion avec un autochtone. Il la reconnut immédiatement à son accoutrement typiquement arithéen aux couleurs bien plus vives que celles de la tenue locale.

— Salut ! lança-t-il.

Isein et son interlocuteur se retournèrent. Elle écarquilla les yeux et poussa un cri en plaquant ses mains sur sa bouche.

L'habitant des Régions Limitrophes sursauta et la regarda fixement, manifestement stupéfié par sa réaction. Il se mit à lui bredouiller quelque chose pour tenter de la calmer, tandis qu'Arlian bondissait de sa selle et courait vers eux.

— Isein ! s'exclama-t-il. Isein, ce n'est que moi !

— Vous êtes..., hoqueta-t-elle.

Puis elle se ressaisit, prit une profonde inspiration et se redressa.

— Vous étiez censé aller au Tirikindaro, lui jeta-t-elle d'un ton accusateur. Vous m'aviez *dit* que vous iriez parler à la chose qui dirige ce pays.

— C'est ce que j'ai fait, répondit Arlian en s'immobilisant à un pas d'elle, alors que l'homme qui l'accompagnait la tenait par le bras – Arlian ne parvint pas à déterminer s'il essayait de la reconforter ou de la retenir.

— Mais vous êtes revenu en vie ! On vous a arrêté à la frontière ? Vous ne l'avez pas trouvée ?

— Je l'ai trouvée, répondit Arlian. Et je lui ai parlé.

— Mais vous êtes en vie, non ? (Elle tendit les doigts pour le toucher, cependant il se trouvait trop loin de quelques centimètres. Il s'approcha et lui prit la main.) Elle ne vous a pas réduit en esclavage, ni tué, ni... ni transformé ?

— Je suis bel et bien vivant, dit-il en posant sa main dans les deux siennes pour la rassurer. Je suis vivant, libre et indemne.

— Elle... elle ne vous a *rien* fait ?

— Je l'ai divertie, répondit Arlian d'un ton ironique. Et nous avons un ennemi commun. Elle m'a laissé la vie sauve.

La stupéfaction d'Isein se mua soudain en colère, et elle retira brusquement sa main des siennes.

— Comment avez-vous pu faire ça ? demanda-t-elle. Partir accomplir quelque chose d'insensé en nous abandonnant tous les trois ici...

— J'ai supposé que vous sauriez vous débrouiller tout seuls, répondit Arlian. Et mon existence n'appartient à personne d'autre qu'à moi, je prends les risques que j'ai envie de prendre.

— Vous êtes égoïste, en plus d'être fou ! s'exclama-t-elle.

— Je suis un cœur de dragon, répondit Arlian. Un monstre dépourvu de toute chaleur humaine. Vous le savez, depuis toutes ces années...

— Habituellement, vous parvenez à mieux dissimuler votre nature, rétorqua Isein un peu plus calmement.

— Je vous présente mes excuses, dit Arlian. Je me suis en effet montré très égoïste. Néanmoins, c'est du passé, maintenant, et je suis toujours vivant. À présent, le temps est venu de poursuivre notre périple vers l'Arithei. Il faut que je m'entretienne avec les érudits et les magiciens.



Elle réfléchit un moment, puis elle jeta un coup d'œil à l'homme qui était resté silencieux tout au long de la discussion.

— Doni, il semblerait que je doive reprendre la route dès demain, déclara-t-elle. Je me vois donc dans l'obligation de refuser votre offre, du moins pour le moment. (Elle lança à Arlian un regard qui lui fit comprendre que sa colère n'avait pas entièrement disparu.) Toutefois, je finirai vraisemblablement par revenir par ici, et comme je ne suis pas du tout certaine de vouloir continuer à travailler pour le seigneur Obsidien, je réexaminerai la question à ce moment-là.

— Comme vous voudrez, Isein, répondit l'autochtone en effectuant un léger salut. (Il jeta à son tour un coup d'œil en direction d'Arlian, plus désorienté que furieux.) Si je puis faire quoi que ce soit pour vous être utile, il vous suffit de me le demander, et je m'exécute.

Isein lui rendit son salut.

Arlian estima que le moment était venu pour lui de récupérer son cheval, pour le cas où ces deux-là auraient des choses à se dire en privé. Le temps qu'il retrouve et parvienne à rattraper le hongre, qui s'était enfoncé de quelques mètres dans l'orangerie, puis qu'il revienne à hauteur de la route avec sa monture, Doni était parti. Isein attendait impatiemment.

Ils regagnèrent Orange-les-Eaux sans dire un mot. Arlian marchait à côté de sa monture. Ils étaient presque parvenus à l'auberge lorsque Isein dit :

— Doni voulait me recruter pour défendre le village contre la propagation de la magie. Je lui ai répondu que je ne savais pas si j'étais en mesure de l'aider, mais que je pouvais essayer.

— C'est une décision louable, répliqua Arlian.

— J'ai songé à tenter de rejoindre l'Arithei par mes propres moyens, naturellement – enfin, avec Double et Mandale, en fait. Ils ne savent pas à quoi s'attendre, et ils m'auraient suivie si je le leur avais demandé.

— Possible.

— Mais je ne voulais pas prendre de décision hâtive...

— C'est plus sage.

— Si nous nous trouvions dans le verger sud, c'était pour essayer de sentir à quel point la frontière s'était rapprochée. Ça n'avait rien à voir avec vous.

Arlian noua les rênes du hongre à la rambarde de l'auberge et répondit :

— Je n'avais pas imaginé autre chose.

— J’ai cru que vous étiez mort !

— Vous aviez toutes les raisons de le penser.

Il flatta l’animal, puis il se tourna vers la porte de l’établissement.

Isein demeura silencieuse un long moment, puis elle n’y tint plus :

— Qu’est-ce qu’elle a dit ? À quoi ressemble-t-elle ?

Arlian esquissa un sourire.

— Je serai ravi de tout vous raconter, une fois qu’on se sera occupé du cheval, que nous aurons informé l’aubergiste de mon retour et qu’il nous aura servi à boire et à manger.

Il ouvrit la porte, et la suite de la conversation se perdit momentanément dans les cris de bienvenue de Mandale et Double, qui étaient assis près de l’entrée de la taverne, une chope de bière à la main.

Ce soir-là, Arlian décrivit son périple au Tirikindaro dans les moindres détails à un auditoire captivé composé de ses trois compagnons de voyage et d’une dizaine de villageois.

Les préparatifs pour le départ furent donc reportés au matin suivant, et, finalement, les quatre Nordistes passèrent une journée supplémentaire à Orange-les-Eaux, afin de se reposer, d’établir un itinéraire et de charger le chariot, avant de prendre la route pour l’Arithei.

Le trajet classique partait tout d’abord vers l’ouest, puis vers le sud et enfin vers le sud-est, évitant ainsi le Tirikindaro et toute autre implantation magique. Mais les frontières s’étaient déplacées ; en outre, Arlian avait une sorte d’arrangement tacite avec le Tirikindaro. Il suggéra de suivre un parcours plus direct.

Les autres s’élevèrent contre cette idée.

— Nous ne voudrions pas manquer Qulu sur la route du nord, contesta Isein.

— Il faut une vraie chaussée pour le chariot, fit remarquer Double.

Arlian fut forcé d’admettre que ces arguments étaient fondés, et, après discussion, la tradition finit par l’emporter.

Par conséquent, le véhicule, protégé par de l’acier, de l’argent et des améthystes s’engagea sur le chemin habituel – qui ne sembla pas si habituel que ça, au premier abord. Les Régions Limitrophes avaient changé. Le ciel était parcouru de vagues de magie, le vent poussait des ricanements et marmonnait, et après seulement trois jours de voyage, ils croisèrent des villages déserts. Dans les rues de l’un d’eux, de curieux arbres, petits et épais, avaient poussé. Des visages humains semblaient surgir de leur

écorce, et ils se tortillaient en bruissant alors qu'il n'y avait pas le moindre souffle d'air. Arlian les soupçonna d'avoir été autrefois les habitants de ce hameau.

À partir de ce lieu, d'étranges animaux se mirent à hanter les nuits, et des choses merveilleuses apparaissaient à chaque virage. Des fleurs les regardaient passer avec leurs grands yeux bleus, des oiseaux leur parlaient en différentes langues ; une créature au plumage éclatant les suivit un certain temps, appelant Arlian par son nom avec la voix de sa mère, qui était morte depuis bien longtemps. Les voyageurs apercevaient sans cesse des formes du coin de l'œil, mais elles s'évanouissaient dès qu'ils voulaient les regarder directement.

Étonnamment, une fois qu'ils eurent franchi l'*ancienne* frontière, à environ huit jours d'Orange-les-Eaux, le chaos s'apaisa, et un semblant de normalité reprit le dessus. Les villages qu'ils croisaient à présent étaient habités par des personnes à la peau brune et vêtues d'amples tuniques aux couleurs vives. Lorsqu'elles le pouvaient, elles s'exprimaient dans la langue des Hommes avec un fort accent. Contrairement aux autres, ces agglomérations étaient habitées, et, si étranges que leurs occupants puissent sembler, ils étaient tout ce qu'il y avait de plus humain.

Isein se renseigna ici et là pour savoir si quelqu'un se souvenait avoir vu, à peu près un an auparavant, un Arithéien dont la description correspondait à celle de Qulu, mais elle ne reçut pour toute réponse que des haussements d'épaules.

— Rien n'a changé, ici, expliqua Isein lorsque Mandale lui fit remarquer que cette région avait conservé une apparence des plus ordinaires. Il y a toujours la même quantité de magie sur ces territoires. Une partie de la magie des dragons a été libérée dans les Régions Limitrophes, mais la magie brute présente au-delà de l'ancienne frontière n'est pas plus importante qu'avant.

— C'était quand même très *étrange*, là-bas, protesta Mandale. Pourquoi est-ce que ça devrait l'être plus qu'ici ?

— Parce que là-bas, la magie n'a été que récemment libérée, et elle n'a pas encore trouvé sa forme définitive, expliqua Isein. Personne là-bas n'a encore appris à l'apprivoiser et rien ne la retient. Avec le temps, ça va se calmer...

Si elle avait eu l'intention de poursuivre, elle n'en aurait pas eu l'occasion : à ce moment précis, devant eux, une monstruosité verte surgit

de l'accotement en rugissant et s'élança en direction du bœuf de tête. Arlian se trouvait à proximité ; son épée sembla bondir dans sa main lorsqu'il se rua pour défendre l'animal. Double, qui chevauchait devant, fit également volte-face en dégainant sa lame, se maudissant de ne pas avoir repéré la créature lorsqu'il était passé devant elle.

Les deux bretteurs en vinrent rapidement à bout, la découpant en rondelles bondissantes, sans que la chose verse la moindre goutte de sang. Une pause fut toutefois nécessaire pour s'occuper des quatre longues entailles qu'elle avait infligées à l'un des bœufs.

— Notre situation n'a pas empiré, dit Isein en lançant un rapide sort de soins, mais ça ne veut pas dire que nous ne sommes pas en danger.

Ce rappel fit grimacer Arlian, qui s'abstint néanmoins de tout commentaire.

Après une quinzaine de jours de voyage, ils dépassèrent le dernier village et entamèrent l'ascension des monts Rêveurs. La troisième nuit qui suivit, les attaques commencèrent pour de bon. La créature verte n'avait été qu'un léger avant-goût de ce qui les attendait.

Heureusement, la plupart des cauchemars et des monstruosité s'enfuyaient, se désintégraient ou disparaissaient quand on leur assenait un coup avec du bon vieil acier. Certaines créatures éclataient comme des bulles de savon, mais d'autres, qui n'étaient pas particulièrement vulnérables aux lames métalliques, étaient repoussées par les colliers d'argent que portaient les quatre voyageurs. Et après un assaut singulièrement violent, Arlian détacha du chariot quelques ornements d'argent qu'il noua autour du cou des bœufs.

Le hongre portait désormais un harnais décoré d'argent, au lieu du simple harnachement de cuir dont Arlian s'était servi pour se rendre au Pon Ashti et au Tirikindaro. Mais cela se révéla insuffisant : au cours de la quatrième nuit qu'ils passèrent dans les montagnes, alors que les voyageurs étaient en train de massacrer un essaim de créatures venimeuses ressemblant à des rats noirs à l'arrière du chariot, quelque chose égorgea le pauvre animal, qui perdit tout son sang avant que quelqu'un puisse lui venir en aide.

Deux nuits plus tard, Mandale perdit deux doigts de la main gauche en tentant de chasser une horreur en forme d'insecte, qui poussait des hurlements perçants, semblables à ceux d'une femme, chaque fois qu'elle se faisait transpercer. Ses compagnons se défirent du monstre pendant

qu'Isein s'occupait de la blessure de Mandale : même si la créature ne craignait pas particulièrement le fer, les combattants, maîtrisant à la perfection le maniement de leurs lames d'acier, parvinrent à transpercer son armure de chitine.

Son sang était rouge vif. Lorsqu'elle finit par abandonner la lutte et s'enfuir, Double proposa de partir à sa poursuite pour l'achever, mais Arlian, après avoir vu le sang rouge et entendu les cris de femme, se souvint d'un incident qui s'était produit lors de son premier passage à travers les monts Rêveurs. Il retint Double et laissa le monstre s'échapper.

Le pire était passé. Cinq jours plus tard, ils sortirent des montagnes et aperçurent devant eux les portes en fer noir du bourg d'Ilusali. Tard dans l'après-midi suivant, ils atteignirent Théyani, la capitale arithéienne.

Enfin, on leur donna des nouvelles de Qulu, même si elles n'étaient guère réjouissantes. Il était arrivé un an auparavant, en bonne santé, et il était reparti comme prévu. Depuis, plus personne n'avait entendu parler de lui.

— Qu'est-ce qui a pu lui *arriver* ? demanda Isein – mais nul ne fut en mesure de lui répondre.

Il était toutefois aisé de faire des suppositions déplaisantes.

Puis, temporairement, le groupe se divisa. Isein partit à la recherche de sa propre famille, afin de se tenir informée des affaires de son clan, d'obtenir des nouvelles de Qulu et de partager ses préoccupations avec ceux qui lui étaient proches et qui se souciaient de lui. Comme ils se trouvaient en territoire civilisé et sous la protection de la maison de Déri, Arlian et Isein n'avaient plus besoin de gardes. Par conséquent, Double et Mandale furent libérés de leurs obligations. Les deux soldats saisirent cette occasion pour se détendre et se familiariser avec le légendaire pays magique de l'Arithéi – et plus particulièrement avec ses femmes et ses étranges liqueurs méridionales. Mandale partagea son temps entre la recherche – infructueuse – de magiciens capables de lui restituer ses doigts perdus, et, lorsqu'il en avait le loisir, celle de la sympathie de la population féminine locale.

Arlian quant à lui passa ses journées à consulter les plus grands magiciens et érudits des maisons de Déri, Shalien, Péol, et même ceux de la maison d'Indé. Cette fois, il n'était pas venu pour emmener les meilleurs médecins à Manfort, comme il l'avait fait avec Œshir, Lilsinir, Tiviesh et Asaf ; il n'était pas non plus intéressé par la façon dont les magiciens créaient leurs sortilèges, ni par l'histoire des rares rois-mages, ni par la

nature des défenses de leur pays. Il voulait simplement savoir comment il était possible de lier la magie, comme le faisaient les dragons, à d'autres créatures.

Et personne ne fut en mesure de lui répondre. En fait, la plupart des informations qu'il avait recueillies auprès de la Mage Bleu et de la divinité-sangsue du Tirikindaro étaient inconnues ici. Il en apprit donc autant à ses interlocuteurs que ce qu'ils lui enseignèrent.

Car il prit en effet connaissance de nouveaux éléments.

— L'essence de toute créature naturelle se trouve dans son propre sang, lui expliqua le vieil Éphéil, l'un des érudits les plus éminents du royaume, alors qu'ils étaient assis en tailleur sur le carrelage d'une pièce située dans la tour du clan des Péol. C'est la raison pour laquelle il faut purifier le sang d'un cœur de dragon, plutôt que sa chair ou ses os, pour lui faire retrouver son humanité. Nous avons énormément étudié cette question, au cours de ces dernières années, depuis que nous avons reçu les premiers comptes-rendus d'Æshir. Et, bien sûr, nous étions en possession de nombreuses données en provenance des anciens mages et magiciens. Nous sommes certains de nos conclusions : c'est la contamination du sang qui permet la création d'un nouveau dragon ou d'un mage, et c'est l'utilisation de ce sang par la magie infectante qui détermine la nature finale de la progéniture. La magie brute qui réside dans la peau, la chair ou ailleurs que dans le sang donnera naissance à des monstruosité, comme nous pouvons souvent en voir dans les territoires qui entourent l'Arithei, et elle fera en général subir des transformations aux hôtes infectés, au lieu de créer un nouvel organisme.

— Les mages sont plus ou moins humains dans leur forme, fit remarquer Arlian. Ce qui n'est pas le cas des dragons, alors qu'eux aussi naissent du sang des hommes. Comment votre théorie peut-elle justifier cela ?

— Il ne s'agit là encore que de conjectures, répondit Éphéil. Certains ont suggéré que c'était la raison pour laquelle la gestation d'un dragon durait si longtemps par rapport à celle des autres créatures : la magie *ne veut pas* adopter l'aspect qu'on lui donne, et le sang de l'hôte doit tout d'abord être altéré goutte après goutte pour devenir celui d'un dragon. C'est une composante du venin qui provoque cette lente mutation, et ce n'est qu'une fois qu'elle a été accomplie que la magie peut prendre sa forme draconique définitive.

Arlian réfléchit un long moment à ces explications, puis il dit :

— Quelqu'un m'a affirmé que les dragons se repaissaient d'âmes humaines...

— Nous ne disposons d'aucune connaissance à ce sujet, répondit Éphéïl en croisant le regard d'Arlian. Mais ça se pourrait bien...

— Si c'est le cas, la première qu'ils dévorent doit être celle de leur hôte – peut-être que la souillure du sang détruit progressivement l'âme humaine et que c'est la raison pour laquelle les cœurs de dragon sont incapables de faire preuve de sentiments. (Cela réveilla en lui de désagréables souvenirs.) Et peut-être que c'est ce qui explique pourquoi, lorsque naît un nouveau dragon, il y a dans ses yeux quelque chose de son parent humain : il finirait juste de dévorer son âme.

— C'est une possibilité.

— Et une fois l'âme détruite – l'essence naturelle dans le sang dont vous venez de parler –, c'est la forme du dragon qui prédomine.

— Ça pourrait être compatible avec ma théorie, reconnut Éphéïl. Mais il ne s'agit là que de simples suppositions.

— Ainsi, le venin de dragon serait une sorte de magie à la fois perfectionnée et refrénée : elle tenterait simultanément de transformer l'hôte en une créature magique, à l'instar de la magie brute du sud, tout en étant contrainte de ne pas poursuivre cette mutation tant que toute trace d'humanité n'aurait pas été expurgée de son sang.

— Encore une fois, il ne s'agit là que de simples hypothèses, le prévint Éphéïl. Rappelez-vous que le venin de dragon en lui-même est un poison virulent, et que ce n'est que lorsqu'il est ajouté à du sang humain qu'il permet une transformation. Il y a manifestement quelque chose qui nous échappe. Pourtant, il s'agit sans conteste d'une substance magique très puissante.

— Et existe-t-il une potion ou un élixir qui agirait de la même façon ? Peut-être pourrions-nous l'apprendre en comparant...

Éphéïl secoua la tête.

— Je ne vois rien qui soit capable de provoquer un processus si lent. Il existe des breuvages qui permettent de transformer quelqu'un en quelque chose d'autre, que ce soit temporairement ou de façon permanente – la Mage Bleu s'en est sans doute servi avec les écureuils que vous nous avez décrits –, mais ils n'altèrent aucunement la nature fondamentale de leurs cibles, ils n'opèrent que sur leur aspect. Comme vous avez pu le constater

quand la Mage Bleu a trouvé la mort, les rongeurs ont repris leur forme initiale. Il s'agit là d'un procédé fondamentalement différent.

— J'aurais bien sûr *préféré* que cette transformation n'agisse pas sur la nature intrinsèque de ses victimes..., dit Arlian. Peut-être pourrais-je louer les services d'un mage pour qu'il change des milliers de créatures en êtres inoffensifs, qui absorberaient ainsi une partie de la magie inhérente aux Terres des Hommes...

— Mais vous feriez appel à la magie d'un *mage*, en provenance de l'extérieur, lui fit remarquer Éphéil. Il n'y aurait donc aucune magie inhérente, dans vos créatures altérées. Vous ne pourriez faire usage que de la magie dont la mage a déjà la maîtrise, et elle se dissiperait à sa mort.

— J'ai tué des dragons qui avaient créé des cœurs de dragon, et ceux-ci n'ont pas repris leur humanité initiale...

— Comme je vous l'ai dit, il s'agit là d'un processus fondamentalement différent. C'est une particularité du venin de dragon, et elle ne ressemble à rien de connu.

— Du venin de dragon..., répéta Arlian d'un air songeur. Toujours ce venin de dragon... Et s'il existait un moyen de transférer la magie inhérente à cette substance à autre chose ?

— Alors, vous auriez la solution de votre problème, j'imagine. Mais il vous faudrait acquérir la certitude que cette autre chose n'est pas pire que les dragons.

— Qu'est-ce qui pourrait être pire ? demanda Arlian.

Mais il se souvint de quelques créatures qu'il avait croisées dans les monts Rêveurs, dans les champs du Tirikindaro, et même dans les rues de Pon Ashti. Il grimaça.

— Inutile de répondre, reconnut-il.



## UNE QUÊTE VOUÉE À L'ÉCHEC

Arlian demeura à Théyani une quinzaine de jours – suffisamment longtemps pour se convaincre que les magiciens d'Arithei n'avaient aucune solution simple à lui proposer. Il fut mis au fait de nombreuses théories à propos de la nature de la magie, grâce à Éphéil et à une dizaine d'autres magiciens, mais personne ne fut capable de lui enseigner ce qu'il voulait savoir.

Il apprit que, comme il l'avait soupçonné, les sortilèges et les objets magiques servaient à concentrer la magie naturelle et à la déplacer temporairement d'un lieu à un autre. Son affaire d'importation de magie avait déplacé une quantité non négligeable d'énergie magique de l'Arithei vers les Terres des Hommes. Comme elle était trop concentrée dans leur région, les Arithéiens avaient considéré qu'il s'agissait plutôt d'une bonne chose, et comme le niveau de magie naturelle était très bas dans les Terres des Hommes, ils avaient cru qu'un accroissement de sa quantité se révélerait inoffensif. Toutefois, Arlian songea qu'il n'était plus très sage de transférer *quelque sorte* de magie que ce soit vers les Terres des Hommes, et il se résolut à mettre un terme à son entreprise.

Cependant, personne ne fut capable de lui expliquer la façon dont il pourrait extraire de la magie des Terres des Hommes, ni de lui fournir une méthode pour la lier à une forme stable autre que les dragons.

Par conséquent, après deux semaines, il entama des préparatifs pour une exploration plus lointaine, et, trois jours plus tard, il se mit en route pour la Stiva, un pays qui était aux mains des hommes et où l'on étudiait

intensivement la magie. Double et Mandale l'accompagnèrent, tout comme un Arithéen du nom de Uilieh, qu'il avait embauché pour lui servir d'interprète. Isein demeura en Arithei, car elle souhaitait se réaccoutumer à son pays d'origine.

À leur arrivée en Stiva, une semaine après qu'on les eut reçus avec une certaine méfiance – les seuls habitants du nord qui se soient jamais rendus dans cette contrée étaient des marchands, et Arlian n'avait ni calicot ni étalage sur son unique chariot à moitié vide –, il n'avait rien apporté à échanger, à part des informations, et les gens de la région n'accordaient manifestement que peu de valeur à ce genre d'article. Arlian se vit contraint d'extraire quelques onces d'argent et plusieurs kilos de fer des protections de son chariot pour pouvoir se payer de quoi vivre, un endroit où dormir et les renseignements qu'il cherchait.

Il put approfondir ses connaissances théoriques de la magie, et certaines thèses étaient étrangement différentes de ce qu'on lui avait enseigné en Arithei, mais rien n'était encore immédiatement utilisable.

— Après tout, avait dit un magicien stivain, d'après la traduction de Uilieh, si nous avons la possibilité de créer une magie stable et inoffensive, ne l'aurions-nous pas fait pour éliminer bien des dangers de ce royaume, plutôt que de vivre reclus derrière des alarmes, des sorts et des runes de protection ?

Cette simple constatation semblait si évidente qu'elle avait heurté Arlian de plein fouet. Pour une raison ou pour une autre, cet aspect des choses lui avait échappé. Manifestement, personne n'allait lui offrir la solution sur un plateau d'argent, prête à être appliquée aux Terres des Hommes. Si une telle possibilité était avérée, quelqu'un en aurait déjà fait usage quelque part. Mais ce n'était pas le cas. Dans l'ensemble du monde connu, des déserts occidentaux aux îles Orientales, seules les Terres des Hommes étaient dépourvues de magie brute, d'émaciés, de mages, de magiciens véreux, de rôdeurs de la nuit et d'autres créatures de cet acabit. Et il apparaissait que cette particularité était entièrement due à la présence des dragons.

*Mais, se dit-il, personne avant moi n'avait réuni l'ensemble des connaissances éparses des pays du sud. Personne d'autre ne s'était entretenu avec le maître du Tirikindaro, les érudits d'Arithei, les magiciens de Stiva et un mage tel que la Mage Bleu, ni n'avait rassemblé toute cette masse d'informations. Aucun des habitants du sud n'avait déjà étudié les*

*subtilités de la sorcellerie du nord.* Cependant, dut-il admettre en son for intérieur, il n'avait lui-même fait qu'effleurer la surface la plus superficielle de cet art.

Le seigneur Enziette avait passé des siècles à étudier la sorcellerie et les dragons, et il était parvenu à apprendre le secret de leur vulnérabilité à l'obsidienne. S'il s'était aventuré dans les pays au-delà de la frontière, peut-être l'aurait-il découvert beaucoup plus tôt ?

Peut-être... et peut-être pas. Arlian ne le saurait sans doute jamais. Ce qu'il savait, en revanche, d'après les notes dont il avait hérité, c'était qu'Enziette n'avait jamais cherché une alternative aux dragons. Il n'avait pas vécu suffisamment longtemps pour avoir le temps de s'intéresser à une telle possibilité.

*Ce problème-là* était entièrement entre les mains d'Arlian.

Il espérait fortement ne pas avoir besoin de six cents ans – le temps qu'Enziette avait mis pour découvrir les propriétés de l'obsidienne – pour le régler.

Il resta un peu plus d'un mois en Stiva. Ce fut plus long qu'en Arithei à cause des problèmes de compréhension, et aussi parce qu'il n'avait pas passé des années à faire le commerce de magie stivaine, et parce qu'il n'avait pas traversé la Désolation en compagnie d'un magicien stivain. Sa méconnaissance initiale du pays était impressionnante, et il dut faire de son mieux pour y remédier, aussi rapidement et minutieusement que possible.

À la fin de son séjour, il en était arrivé à la conclusion qu'il avait atteint le point au-delà duquel toute connaissance supplémentaire ne justifierait plus ses investissements en temps et en argent. Il avait appris, pensait-il, tout ce qui pourrait lui être utile à propos de la magie stivaine. Il lui manquait peut-être un détail important contenant la réponse à ses questions, mais il n'avait aucune envie de perdre des années en espérant tomber dessus. Il retrouva Mandale et Double, il leur demanda, ainsi qu'à Uilieh, de regagner le chariot, et ils prirent la direction de l'ouest.

Les gardes furent ravis de partir. Les femmes de Stiva étaient bien moins coopératives que les Arithéiennes, leurs époux bien plus protecteurs et suspicieux. En outre, l'unique alcool local était un vin amer qu'aucun des deux soldats n'appréciait.

De Stiva, Arlian mit le cap sur le Lur Dalakett, un pays au cœur de la jungle méridionale, qui n'avait jamais établi le moindre commerce avec les Terres des Hommes. Pour cette raison, il espérait y trouver de nouvelles

idées, encore inexploitées. Au lieu de cela, il tomba sur une grappe de malheureux villages primitifs, dont les habitants, victimes de leurs superstitions, attendaient simplement qu'un mage décide de les gouverner et d'imposer un semblant d'ordre dans leur misérable existence. Une semaine fut plus que suffisante pour qu'il soit écœuré des lieux et décide de partir pour le Baratu, une contrée qui, avait-il découvert, avait su rester relativement à l'abri des mages et de ce genre de créatures car on y massacrait quiconque ou qui que ce soit était soupçonné d'être souillé par la magie. Le résultat ? Une population fort peu nombreuse en constante diminution vivant en certains lieux dans une atmosphère si épaisse à cause d'émanations magiques sans formes précises qu'Arlian éprouvait parfois des difficultés à respirer. L'air semblait constamment vaciller.

De là, Arlian prit la direction du nord, vers le Shei, où un conseil de treize mages dirigeait un peuple en assez bonne santé. Aucun magicien humain n'était admis, pas plus que les protections magiques telles que celles qui ornaient le chariot d'Arlian. Il abandonna le véhicule et les bœufs, ainsi que ses trois compagnons à la frontière, le temps de s'aventurer sur le territoire du conseil.

Les mages se montrèrent suffisamment civilisés et curieux pour lui accorder une brève audience – qui se révéla insatisfaisante –, durant laquelle il fut surtout question de savoir si les Terres des Hommes seraient mieux dirigées par des mages que par le mélange actuel d'humains et de dragons. Arlian fut soulagé que les mages finissent par tomber d'accord sur le fait qu'ils n'étaient pas d'accord, et qu'ils ne tentent pas de le faire changer d'avis par d'autres moyens que des paroles.

Toujours seul, du Shei, il traversa à pied la jungle dépourvue de routes qui se trouvait au sud des chutes de Skok, et il gagna la cité-État du Kaltaï Ol, où les magiciens avaient pris leur environnement en main en apprenant des sorts qui leur permettaient de réduire les rôdeurs de la nuit en esclavage. Ils s'en servaient alors pour se protéger de tout autre danger. Arlian fut tout d'abord intrigué par ce concept, et il se demanda s'il serait possible d'étalonner ces enchantements pour parvenir à maîtriser les dragons. Mais il découvrit par la suite que les magiciens avaient été incapables de modifier le régime alimentaire des rôdeurs de la nuit. Les femmes du Kaltaï Ol devaient constamment tomber enceintes afin d'assurer des réserves régulières de nourrissons supplémentaires, dont les cerveaux servaient à nourrir les rôdeurs de la nuit.

Arlian considérait qu'il ne s'agissait pas d'une solution acceptable, et il leur fit part de son mécontentement à la pointe de son épée. Il tua trois des huit magiciens de la cour avant de fuir devant une vingtaine de leurs épouses enceintes et indignées.

De là, plutôt que de rebrousser chemin à travers la jungle, il rejoignit les Régions Limitrophes – ou, en tout cas, les territoires qui s'étaient autrefois trouvés au nord de la frontière et qui n'avaient pas encore été revendiqués par un quelconque État. Il bifurqua une nouvelle fois vers l'est, puis vers le sud, repassant par le Shei avant de regagner son chariot et de rejoindre ses trois compagnons.

Durant l'absence d'Arlian, Double avait contracté une fièvre, et il avait dû rester couché plusieurs jours à l'intérieur du véhicule, dégoulinant de sueur. Mandale et Uilieh s'étaient occupés de lui, et il n'était pas entièrement remis au retour d'Arlian. Ce dernier reporta par conséquent toute nouvelle exploration et ramena Uilieh sain et sauf chez lui, en Arithei, laissant Double à Théyani pour qu'il recouvre la santé. Puis Mandale et lui s'aventurèrent dans des territoires inconnus.

Arlian consacra dix-neuf mois à l'exploration des pays se trouvant de l'autre côté de la frontière, avant de finalement en arriver à la conclusion qu'il ne pourrait plus rien y trouver d'utile.

Il en savait bien plus que ce qu'il avait espéré apprendre à propos de la nature de la magie, du sang, du pouvoir et de la myriade de formes qu'ils pouvaient prendre. Mais le secret qu'il avait besoin de découvrir devait résider dans le venin de dragon lui-même. Aucune essence magique existante n'était capable de produire des résultats si réguliers, ni de lier un tel pouvoir si longtemps et si bien. Nulle autre créature vivante ne possédait une faculté équivalente.

Le sang d'une divinité était apparemment à même d'engendrer des créatures magiques aux pouvoirs immenses et d'une longévité incroyable, à en croire le dieu-sangsue du Tirikindaro, ou, du moins, de conférer une longévité accrue à des créatures existantes, mais il ne restait plus aucune divinité vivante, d'après ce que l'on en savait, et donc aucune source possible. Si seulement Arlian pouvait trouver un dieu...

Mais c'était impossible. Et cela signifiait que, s'il cherchait à créer quelque chose qui soit susceptible de contenir la magie présente au sein des Terres des Hommes dans une forme stable et résistante, le seul moyen dont il disposait était le venin de dragon. S'il souhaitait atteindre son objectif

sans la présence continue des dragons, il semblait alors qu'il devrait trouver un moyen pour que cette substance se mette à produire autre chose que de nouveaux dragons.

Tout cela paraissait fort compliqué, c'était le moins que l'on puisse dire, mais il s'agissait sans doute là de son unique espoir.

Et s'il voulait avoir la moindre chance d'y parvenir, il lui faudrait mener des expériences avec du venin de dragon – qui, évidemment, n'était pas disponible au-delà de la frontière.

Il finit par conséquent par retourner en Arithei, où il rechargea son chariot cabossé et attela ses bœufs fatigués. À la fin de l'hiver du sud, chaud et dépourvu de neige, il reprit une fois de plus la route du nord, vers les monts Rêveurs, en compagnie de Double qui avait entièrement recouvré la santé et qui s'était installé auprès de lui sur le banc, et de Mandale, qui marchait à côté du chariot. Aucun Arithéien ne souhaita les accompagner. Isein avait été chaleureusement accueillie par son clan, aussi avait-elle changé d'avis à propos des avantages respectifs que lui offraient Théyani et Manfort, et elle préféra rester chez elle. Quant à Uilieh, il n'avait simplement rien à faire sur les Terres des Hommes, et le voyage ne l'intéressait guère.

Le trio d'habitants du nord, connaissant à présent le fonctionnement des royaumes magiques, fit bonne route. En trois semaines, les voyageurs avaient dépassé Douces-Eaux et gravi le cañon menant à la Désolation.

## LE PORTAIL DE BRISEROCHE

Le premier signe qu'aperçut Arlian des changements qui s'étaient produits depuis son départ, deux ans auparavant, fut la présence d'un gigantesque portail de fer, barrant le passage dans le défilé descendant de la Désolation et menant au village de Briseroche. Le soleil estival brillait d'un vif éclat sur l'encadrement de métal noir qui soutenait un mur de pierre édifié d'un bord à l'autre de l'étroit cañon, sur une hauteur d'environ quatre mètres. Au centre, deux tours de six mètres de haut flanquaient deux énormes panneaux de fer, chacun mesurant environ trois mètres de large sur autant de haut.

Arlian était fort mécontent.

Il n'avait rencontré aucune trace de magie, pas même un mauvais rêve, depuis le troisième jour passé dans les étendues arides. Il n'y avait assurément aucune raison d'ériger des défenses si loin au nord ! D'autant plus que le portail avait été spécialement conçu pour protéger de la magie, et *pas d'autre chose* ; quelle autre menace aurait pu surgir de ce désert sans vie ?

La perte de temps, d'argent et de main-d'œuvre provoquée par la construction de cette chose était ridicule. Il aurait mieux valu dépenser toute cette énergie en assemblant des catapultes et en taillant des pointes de lances en obsidienne – ou en travaillant la terre et en élevant des enfants, puisque la trêve que le duc avait négociée avec les dragons était vraisemblablement entrée en vigueur.

Le chariot s'immobilisa à quelques mètres de la grille de fer, et Arlian rabattit son chapeau en arrière afin de mieux voir le mur. De chaque côté du portail, les tours étaient de simples structures de fer, mais toutes deux étaient surmontées d'une plate-forme à balustrades accessible par le biais d'une échelle fixée du côté nord – et aucune de ces plates-formes n'était actuellement occupée.

— Ho ! Là-bas ! s'écria Arlian, aussi fort qu'il le put.

Après avoir roulé une demi-journée, il avait la gorge plutôt sèche, et son cri ne fut pas aussi puissant qu'il l'aurait été dans de meilleures conditions.

Ses paroles se répercutèrent sur les parois rocheuses du ravin, mais personne ne lui répondit. Arlian s'assit, furieux.

À côté de lui, sur le banc, Mandale se pencha à l'intérieur du chariot, cherchant quelque chose à tâtons de sa main valide. Le garde était en civil, il avait remis la livrée du duc à l'abri des regards depuis des mois. Double se trouvait derrière eux, à l'intérieur, le banc du cocher ne pouvant permettre qu'à deux personnes de s'asseoir confortablement.

Mandale trouva ce qu'il cherchait, et il tendit à Arlian une outre d'eau à moitié pleine – la dernière. Ils avaient pris soin de se rationner tout au long de la traversée de la Désolation, et s'ils ne parvenaient pas à franchir ce portail rapidement, la soif deviendrait vite un sérieux problème. Arlian en but une bonne lampée, il s'éclaircit la voix, puis il monta sur le banc du cocher et il positionna ses mains en porte-voix.

— *Ho ! La porte !* beugla-t-il.

Son cri se répercuta sur le fer du portail et les pierres du mur. Mais personne ne répondit.

Double sortit la tête du chariot, entre l'épaule de Mandale et la hanche d'Arlian, et, durant un bon moment, ils observèrent tous les trois la porte. Puis Double tendit un doigt et demanda :

— Qu'est-ce que c'est que ça, monseigneur ?

Arlian tourna la tête dans la direction indiquée par le doigt de Double, et il aperçut un levier de plus d'un mètre vingt qui était relié à une chaîne et qui disparaissait dans une petite ouverture de la tour se trouvant sur sa gauche. Il ne l'avait pas vraiment remarqué auparavant, pensant qu'il s'agissait d'un simple morceau tordu de la structure de l'édifice. Mais maintenant que Double avait attiré son attention dessus, Arlian comprit qu'il s'agissait d'une sorte de mécanisme. Il descendit du banc, bondit à



terre et se dirigea à grands pas vers le levier en question. Puis il le saisit à deux mains, l'éprouva et le souleva.

Un dispositif s'enclencha, et le portail s'entrouvrit. Le levier avait libéré un loquet.

— Par les dieux disparus ! grommela Arlian en écartant un clapet. Qu'espère-t-on donc tenir à distance avec ça ?

Manifestement, celui qui avait construit cette porte était parti du principe que les créatures magiques qu'il était censé tenir à l'écart étaient des monstres sans cervelle. Arlian en déduisit donc que ses concepteurs n'avaient jamais fait face à des mages, ni à des émâciés.

Peu après, le chariot franchissait le portail, prenant la direction de Briseroche. Double demanda :

— Ne devrions-nous pas le refermer ?

Arlian poussa un grognement.

— Non, répondit-il. Si la population est suffisamment bête pour le laisser sans surveillance, il n'est pas de notre responsabilité de pallier ses erreurs.

— Peut-être qu'il n'est pas gardé parce que tout le monde est mort, suggéra Mandale.

— Alors, il n'y a personne à défendre, et ça ne servirait à rien de le refermer, répondit Arlian sur un ton plus doux (la possibilité qu'une catastrophe se soit produite ne lui était pas venue à l'idée). De toute façon, je n'ai pas l'impression que ce portail servait à grand-chose : les humains peuvent le franchir, comme nous l'avons fait nous-mêmes, et nombre de créatures ne sont pas du tout affectées par le fer et ne peuvent être retenues par une simple barrière. Si quelque chose a *effectivement* tué tout le monde, c'est que les portes n'étaient pas si efficaces que ça.

Mais ils dépassèrent ensuite le dernier lacet du ravin, et la question devint sans importance : ils aperçurent le village, devant eux, ainsi que ses habitants, vaquant à leurs occupations, dans les rues. Tout ce qu'Arlian voyait ressemblait beaucoup à ce dont il se souvenait, sauf que les catapultes qui se trouvaient le long de la route avaient disparu. Il présuma qu'elles avaient été déplacées à des endroits où elles gênaient moins.

Il n'y avait aucune catapulte dans les villages se trouvant au-delà de la Désolation, mais il avait pensé qu'elles seraient de plus en plus nombreuses ailleurs, depuis qu'il avait entrepris ce voyage. Il fut légèrement surpris par leur absence.

Comme lors de leur trajet vers le sud, les trois hommes passèrent la nuit à l'unique auberge du village, à une dizaine de mètres de là où Arlian avait tué un soldat du nom de Main-de-Pierre lors d'un duel, près de dix-huit ans auparavant, et non loin de l'endroit où il avait acheté deux chevaux, qui avaient trouvé la mort depuis. Leur arrivée attira l'attention d'une bonne partie des villageois. Manifestement, les caravanes se faisaient rares, ces temps-ci.

Les autochtones furent quelque peu irrités d'apprendre qu'Arlian avait laissé le portail ouvert.

— Les hommes du duc nous ont recommandé de le maintenir fermé, expliqua un inconnu pendant qu'Arlian dînait.

— Et comment les honnêtes voyageurs font-ils quand ils souhaitent le franchir ?

— Comme vous, répondit l'aubergiste en apportant le dernier plat. C'est pour ça qu'on a installé ce levier.

— Sauf qu'on avait pensé qu'ils auraient la courtoisie de le laisser dans le même état que celui dans lequel ils l'ont trouvé, dit l'autre homme.

— Peut-être que si vous y laissiez quelqu'un pour monter la garde...

— C'est ce que le messenger du duc nous avait conseillé, expliqua un jeune garçon.

— Mais qui a le temps de rester là-bas à longueur de journée ? On a mieux à faire. Déjà qu'on a dû aider les soldats à le construire ! J'ai perdu trois bonnes semaines à porter et à marteler du fer, et ça ne m'a pas rapporté un seul ducat !

— Ce n'était pas si dur..., dit l'aubergiste.

— Toi, tu n'y étais pas, tu n'as pas hissé des tonnes de barres métalliques !

— Non, mon établissement était plein de soldats, de messagers et consorts qui me donnaient des ordres jour et nuit, alors qu'aucun d'entre eux ne payait sa chambre. Au moins, à toi, on ne te demandait plus rien, après le coucher du soleil.

— Et, au moins, on te payait les repas et les boissons !

— À quoi ça sert ? demanda Arlian.

Les autochtones interrompirent leur discussion et le regardèrent fixement.

— À quoi ça sert, quoi ? s'enquit l'aubergiste.

— Le portail.

— À nous protéger de la mauvaise magie, répondit le garçon.

— Mais ce n'est que du fer, dit Arlian. Ça pourrait retarder quelques monstres de la terre et de l'air, sans doute... Et l'argent pour les créatures des ténèbres ? Et les gemmes pour celles des rêves et de la folie ? Et qu'en est-il des créatures volantes ? Et de celles capables d'escalader les parois du ravin ou de descendre des falaises ? Et des humains sous l'emprise de la magie ou des mages, aussi à même que moi d'actionner ce levier ?

Les villageois se consultèrent du regard.

— On ne sait rien de tout ça, répondit l'aubergiste.

— Vous êtes un magicien, alors ? demanda une femme potelée.

— Un négociant en magie, et je pratique la sorcellerie en dilettante, répliqua Arlian. Je ne suis pas un véritable magicien.

— Il y a deux sorciers, ici, à Briseroche, déclara un homme. Aucun d'eux n'a dit que le portail était inefficace...

Arlian haussa les épaules.

— Et qu'est-ce qu'un sorcier peut savoir de la magie du sud ? Je reviens juste d'Arithei, et... eh bien, cette porte n'a pas grande utilité, en soi.

— Tant pis, dit l'aubergiste. J'ai entendu les hommes du duc discuter entre eux. Ils affirment que ce sont les dragons qui vont maintenir la magie du sud à distance. On dirait que le duc a fait un pacte avec eux, ils font cause commune contre ceux du sud. Le portail sert juste à les ralentir jusqu'à ce que les dragons arrivent.

— Et vous faites confiance aux *dragons* ? demanda Arlian.

Tout d'abord, personne ne voulut répondre, mais, alors que le silence se faisait gênant, l'une des serveuses déclara :

— Il vaut mieux ; on ne peut rien contre eux, de toute façon.

Arlian fronça les sourcils.

— J'avais cru comprendre que vous aviez des catapultes, ici, avec des pointes d'obsidienne fixées à des lances de trois mètres de long. (Il en avait en fait lui-même signé la commande, bien qu'il n'en ait pas personnellement supervisé l'installation, et il avait été témoin de leur présence lors de son voyage vers le sud.) Après ce qui est arrivé à Chêne-Liège...

— Le duc les a reprises, répondit le garçon. Les bœufs qui ont apporté le fer jusqu'ici sont repartis avec les catapultes.

— Le garçon dit vrai, reconnut l'aubergiste.

Arlian n'appréciait guère tout cela.

— Et pour quelle raison ?

On traîna des pieds et on haussa les épaules.

— On n'en sait rien..., avoua un homme.

Arlian imaginait bien quelques motifs plausibles, mais aucun d'eux ne lui plaisait.

— Ainsi, vous avez échangé vos catapultes contre un portail en fer... Avez-vous déjà été victimes d'incursions en provenance du sud, auparavant ? Des naissances étranges, des animaux transformés, des plantes anormales ?

— Non.

— Non, rien de tout ça.

— Des cauchemars, alors... ou des rêves insolites ?

— Non.

— Mais les voyageurs nous ont raconté des histoires sur les Régions Limitrophes ! s'écria le garçon. Des histoires horribles !

— Les Régions Limitrophes se trouvent à des centaines de kilomètres d'ici, au-delà de la Désolation, fit remarquer Arlian.

— Mais les histoires se recourent : elles disent toutes que le danger se rapproche du nord, déclara un homme. Pourquoi rester sans défense jusqu'à la dernière minute ?

— Ah, eh bien, alors, si vous voulez vous préparer à affronter une menace qui ne pourrait survenir que d'ici quelques années, le portail de fer est un bon début, reconnut Arlian. Il faudra cependant l'améliorer, en temps et en heure...

— Naturellement, répondit l'aubergiste. Bien sûr ! Et on s'en occupera le moment venu.

— Dès que le duc nous en donnera l'ordre.

Arlian acquiesça en silence, mais ses pensées se bousculaient. Cette situation le troublait à plus d'un titre.

Tout d'abord, bâtir un portail de fer si loin du village, et uniquement du côté sud, était parfaitement inutile. Si les dragons périssaient et que la magie se propageait, elle viendrait de toutes les directions, de la terre comme du ciel, et il faudrait un mur complet tout autour du village pour l'en protéger un tant soit peu.

Et si les dragons *ne mouraient pas*, la magie ne viendrait pas. Ces gens n'avaient aucun moyen de le savoir, mais les conseillers du duc, si. Quant au duc, même s'il avait acquis un peu de bon sens au cours de ces dernières

années, il était toujours un imbécile, et il se pouvait qu'il ne comprenne pas bien la situation, mais certains de ceux qui l'entouraient avaient nécessairement dû la lui expliquer !

Si le duc tentait de bâtir des défenses contre une invasion magique en provenance du sud, qui le conseillait ? Pourquoi quelqu'un lui suggérerait-il une telle ligne de conduite ? Tout cela n'était qu'une perte de temps et d'argent, qui auraient pu être bien mieux employés ailleurs. Quels avantages pouvait-on espérer tirer d'une telle entreprise ?

Et pour quelle raison avait-on décidé de supprimer les défenses de Briseroche contre le danger bien réel, celui-là, des attaques de dragons ? Où avait-on emporté ces catapultes ? Qu'était-il advenu des pointes de lances en obsidienne ? S'agissait-il de l'œuvre des serviteurs des dragons ? Avaient-ils pris le pouvoir ? S'efforçaient-ils de supprimer tout ce qui pourrait constituer une menace pour leurs monstrueux maîtres ? Que se passait-il à Manfort ? Est-ce que la cité, elle aussi, avait été dépouillée de ses protections ? Est-ce que le duc pouvait être à ce point stupide ?

Du reste, pourquoi les habitants de Briseroche parlaient-ils du duc comme s'il s'agissait de leur seigneur et maître ? Certes, il n'y avait pas d'autorité supérieure à celle du duc de Manfort sur les Terres des Hommes, et chaque village faisant un peu de commerce était censé lui reverser une taxe, mais il s'agissait là de vestiges du passé. Les ancêtres du duc avaient été des seigneurs de guerre à la tête des armées humaines, au cours des guerres Draconiques, et, durant sept siècles, les différents ducs et leurs troupes avaient été chargés de maintenir la paix et de défendre le pays contre toutes sortes d'ennemis, mais on ne les avait jamais reconnus comme autorité suprême dans les autres domaines. Les seigneurs locaux et les conseils de village avaient toujours imposé leurs propres règles et pris leurs décisions de façon indépendante. Mais la population de Briseroche avait érigé ce ridicule portail sur ordre du duc, et permis qu'on retire les catapultes.

Arlan ne voyait qu'une seule possibilité : les actes des villageois avaient été guidés par la peur. Ces dernières années, depuis la mort d'Enziette, la paix n'avait pas simplement été rompue, mais complètement foulée aux pieds : des bourgades et des villages avaient été détruits par les dragons, les seigneurs de la Société du Dragon s'étaient ouvertement dressés contre le duc, et, à présent, on racontait un peu partout des histoires de magie brute qui saccageait les Régions Limitrophes. Un hameau ne

pouvait pas espérer se défendre seul, sans aide. Et le duc était le seul à proposer de l'aide. Les villageois ignoraient de quelle façon se protéger face à ces menaces, et le duc, semblait-il, prétendait le savoir. Quoi de plus naturel, dans ces conditions, que de se hâter d'obéir à son traditionnel bienfaiteur ? Pour quelle raison auraient-ils mis ses connaissances en doute ?

Arlian termina sa côtelette, grattant les derniers résidus de viande de l'os à l'aide de son couteau, puis il regarda autour de lui.

— Je vous remercie tous de m'avoir renseigné sur la situation, et je vous présente mes excuses pour la gêne que j'ai pu occasionner en laissant le portail ouvert, mais je vous assure qu'il n'aurait pu vous protéger d'aucune menace magique, et vous n'avez rien à craindre. La magie brute s'est effectivement propagée dans les Régions Limitrophes, mais bien au sud de la Désolation, et elle ne semble plus gagner de terrain.

À moins que de nouveaux dragons périssent, il n'envisageait pas qu'elle progresse davantage. Mais il ne vit pas l'intérêt d'apporter une telle précision.

— Ça se passe vraiment mal, dans les Régions Limitrophes ? demanda le jeune garçon. Il y a réellement des monstres suceurs de sang partout qui vident l'énergie vitale du bétail ?

— Pas *partout*, lui assura Arlian.

Et cette réponse désinvolte déchaîna un flot de questions. Il passa le reste de la soirée à décrire ce qu'il avait vu et ce qu'il n'avait pas vu dans le sud.

Le lendemain matin, ses hommes et lui quittèrent le village alors que le soleil était encore rouge à l'horizon. Arlian souhaitait rejoindre Manfort au plus vite, afin de voir par lui-même ce que le duc était en train de manigancer.

## MANFORT, CITÉ TRANSFORMÉE

Comme toujours, les ruines de Chêne-Liège furent déprimantes à voir. Personne n'avait encore tenté de reconstruire le hameau, et les arbres poussant dans les décombres déserts étaient plus grands et plus robustes que jamais.

À Sadar, il n'y avait pas de portail, mais des poteaux de fer, semblables aux bornes émaillant les routes d'Arithei, tout autour du village. Les catapultes à lances d'obsidienne qui avaient été postées et chargées quelque dix ans auparavant avaient disparu. Les autochtones expliquèrent que les hommes du duc avaient prétendu en avoir besoin d'urgence autre part.

À Chêne-Flétri, on avait construit une structure défensive métallique qui cernait la place centrale, et les catapultes avaient été retirées.

À Enjambe-les-Eaux, aucune protection supplémentaire n'avait été érigée, et les catapultes n'étaient plus en place. Benth-en-Tara était dans le même cas. Arlian en vint à se demander ce que le duc avait fait de toute cette obsidienne.

Puis, lorsqu'il arriva enfin en vue des murailles de Manfort, il comprit.

Il traversait les faubourgs de la cité avec ses compagnons – Manfort s'était étendue au-delà de ses murs depuis bien longtemps, même si l'on considérait que les allées, les échoppes et les maisons qui s'agglutinaient à l'extérieur des remparts ne faisaient pas partie intégrante de la ville – lorsque, au détour d'une rue, ils eurent pour la première fois une bonne vue sur les anciennes défenses.

Tout d'abord, Arlian crut que soit ses yeux, soit sa mémoire, lui jouaient des tours. Les remparts lui semblaient plus hauts que dans ses souvenirs, plus ombragés, et ils scintillaient à la lueur du soleil de fin d'après-midi comme jamais il ne l'avait remarqué auparavant.

Mais lorsqu'il y regarda de plus près, il comprit.

Les murailles étaient *effectivement* plus élevées qu'auparavant. Les traces noires n'avaient rien à voir avec des taches d'ombre, et le scintillement était dû au reflet de la lumière du soleil sur la roche volcanique sombre.

De gigantesques pieux d'obsidienne avaient été fixés sur les remparts, par centaines. La structure en fer noir de dizaines de catapultes s'élevait au-dessus des pieux, et des milliers de lances de bois coiffées, elles aussi, d'obsidienne garnissaient les pièces d'artillerie.

Le duc avait certainement conclu un marché avec les dragons, mais cela ne signifiait pas pour autant qu'il leur faisait confiance. Il avait manifestement eu l'intention de s'assurer que, quoi qu'il puisse se produire, Manfort ne tombe pas aux mains des monstres.

— Quel imbécile..., marmonna Arlian pour lui-même. Qu'espère-t-il pouvoir manger, s'il laisse les dragons détruire tout le reste ?

— Pardon ? demanda Mandale, en se redressant en sursaut.

Il s'était assoupi sur le banc, à côté d'Arlian.

— Rien, répondit ce dernier. Mais regarde, on est presque chez nous.

Il pointa la ville du doigt.

Mandale regarda dans la direction indiquée, puis il cilla.

— Qu'est-ce qu'ils ont fichu ? s'enquit-il.

Arlian éclata de rire.

— Ils ont amélioré les défenses, répliqua-t-il.

Mandale demeura silencieux, le regard figé, la bouche grande ouverte.

Lorsqu'ils franchirent les portes de la cité, Arlian avait lui aussi les yeux écarquillés. Le duc avait dû atteler toute son armée à la tâche, certainement quelques jours seulement après le départ d'Arlian. Les défenses de la cité étaient véritablement stupéfiantes. Arlian ne s'était pas rendu compte qu'il y avait autant d'obsidienne dans le monde. Les gisements du mont Fuligineux devaient être épuisés.

Le duc de Manfort avait manifestement pris très au sérieux l'éventualité d'une attaque de dragons, malgré la trêve. Arlian se demanda pourquoi. Les dragons n'avaient pas osé assaillir la cité en elle-même depuis plus de sept



cents ans ; pourquoi monsieur le duc avait-il ressenti le besoin de dresser des défenses si complexes ?

Une fois les portes franchies, Arlian trouva les rues de Manfort plus conformes à ses souvenirs, tapissées de pavés et toujours aussi animées. À vrai dire, la population semblait même plus nombreuse qu'avant. Le bruit des coups de marteau et les cris se répercutaient contre les murs de pierre. Arlian porta son attention sur les toits.

Encore des catapultes. Encore de l'obsidienne. Il remarqua que les pointes des lances étaient ici plus petites, plus fines, et que certaines semblaient faites d'acier avec de simples éclats d'obsidienne incrustés. Visiblement, les réserves de pierre noire commençaient à s'amenuiser. En fait, certaines piques n'étaient même pas encore pourvues de pointes. Et des ouvriers continuaient à assembler des structures, à installer des contrepoids, des lances... comme si le but était de placer au moins une dizaine de javelots au sommet de chaque construction de la cité.

Arlian avait de toute façon envisagé de solliciter une audience auprès du duc, mais il n'en avait pas fait une priorité. À présent, c'en était une.

Toutefois, il devait tout d'abord s'arrêter à la Maison grise pour se laver et apprendre les dernières nouvelles. Cela faisait plus ou moins deux ans qu'il était parti, et, évidemment, il s'était produit bien des choses en son absence, chacun ayant poursuivi sa route sans lui.

Il espérait que Noir, Ruisseau et les enfants allaient bien, et que dame Givre ne s'était pas éteinte. Elle avait semblé suffisamment en bonne santé quand il avait quitté les lieux, mais ce n'était plus une jeune fille.

Arlian grommela légèrement à cette idée. Dame Givre avait plus de quatre cents ans. « Plus une jeune fille », quel euphémisme ! Elle avait passé le plus clair de ces années contaminée par un rejeton de dragon, et le temps n'avait pas altéré ses traits. Arlian se sentit incapable d'estimer son âge naturel avec précision.

Les rues étaient bondées. Malgré les événements, la population n'avait visiblement pas décréu. La progression des voyageurs fut ralentie par la foule de piétons.

Finalement, en fin d'après-midi, le chariot atteignit l'entrée de la Maison grise. Arlian bondit de son banc, laissant à Mandale et à Double le soin de décharger le véhicule et de s'occuper des bœufs.

À peine eut-il tendu son chapeau et sa cape au valet, dans l'entrée, que Noir apparut. Il était revêtu de ses habituels habits de cuir noir, mais, chose

étrange, il portait un nourrisson, un enfant au regard vif d'à peu près un an, emmailloté dans du lin de bonne qualité. Noir affichait un large sourire, la barbe hérissée, et le bébé le dévisageait d'un air émerveillé, les yeux écarquillés.

— Ari, dit-il. Content de te revoir !

— Merci, répondit Arlian. Ça me fait également plaisir. (Il jeta un coup d'œil au nourrisson.) De qui s'agit-il ?

— Voici mon fils, répondit fièrement Noir en lui présentant l'enfant ébahi qui gazouillait. Dirinien.

— Je vois que j'ai manqué beaucoup de choses...

— Viens te joindre à nous, nous discuterons de tout ça.

Quelques minutes plus tard, Arlian, Noir et Ruisseau s'installaient dans la galerie. Dirinien s'était blotti dans les bras de sa mère après avoir prouvé son envie de marcher par une dizaine de pas mal assurés qui s'étaient soldés par une chute, et sa capacité à produire des sons qui se rapprochaient de paroles. Le maître de maison s'était, comme il se devait, extasié devant ces remarquables prouesses. Un valet déposa sur la table un plateau chargé de vin et de gâteaux avant de disparaître, les laissant tous les quatre.

Arlian était impatient d'entendre les nouvelles, mais les autres, tout aussi pressés de connaître le compte-rendu de son voyage, le mirent en minorité, et il passa l'heure suivante à raconter par le menu ses explorations au-delà de la Désolation – il évita de fournir trop de détails à propos de ce qu'il avait appris sur la nature de la magie, préférant mettre l'accent sur la description des étranges pays et des effrayantes créatures qu'il avait croisées. Il prit soin de taire ses propres plans – et même d'en *échafauder* –, avant d'en savoir un peu plus sur la situation à Manfort.

Enfin, après qu'Arlian en eut suffisamment dit pour contenter, au moins temporairement, ses auditeurs, Noir fit un résumé de la façon dont les choses avaient évolué en son absence.

Lorsque l'on avait découvert que la mort des dragons permettait à la magie brute d'empiéter sur les Terres des Hommes, non seulement le duc avait dû entamer des négociations avec la Société du Dragon, mais cela avait considérablement ébranlé ses propres convictions. Il avait hérité de son titre en période de paix et d'abondance, à une époque où l'on ne voyait que rarement les dragons et où aucun autre danger immédiat ne menaçait son royaume. Quand la mort d'Enziette et les agissements d'Arlian avaient conduit les dragons à mener une activité plus soutenue, il avait considéré

qu'il s'agissait d'un problème passager. Lorsque Arlian avait tué la créature qui avait détruit le Vieux Palais, monsieur le duc avait cru qu'il était enfin temps de se débarrasser de ce mal ancien, de restaurer la paix et d'entamer une nouvelle ère d'abondance, plus faste encore que la précédente.

Quand il comprit que la destruction des dragons plongerait au contraire le pays dans le chaos, le duc fut convaincu que tout ce qui se trouvait à l'extérieur de Manfort était, par nature, hostile à l'humanité. À présent, lorsqu'il repensait à ces jours paisibles, ceux d'avant la mort d'Enziette, il les considérait comme un âge d'or – un coup de veine historique – définitivement révolu. Il avait fait part de ces réflexions à de nombreuses occasions, ne cachant nullement ses convictions.

Les dragons, par le biais de leurs marionnettes humaines qu'étaient les membres de la Société du Dragon, avaient avancé un certain nombre d'exigences, et le duc, plutôt que de lutter contre l'inéluctable, avait cédé à la plupart d'entre elles. Les créatures avaient fait la promesse de réduire le nombre de leurs attaques si l'on déposait l'intégralité des bourgs et des villages de leurs armes d'obsidienne, et le duc avait même fait mieux en éliminant l'ensemble des défenses existantes à l'extérieur de Manfort. En échange, les dragons s'étaient engagés à ne pas détruire plus d'un hameau chaque année.

Les créatures avaient souhaité l'anéantissement complet des défenses, mais le duc avait résisté à cette demande. Il s'était résolu à ce qu'il y ait au moins un endroit tenu à l'écart des dragons, un lieu où les hommes pourraient vivre sans avoir à craindre les créatures surnaturelles malfaisantes qui dominaient le reste du monde, et il avait l'intention de faire en sorte que Manfort soit ce havre de paix.

Cette nouvelle s'était apparemment propagée ; les rues bondées étaient le résultat d'un afflux de population : les gens qui se méfiaient des dragons avaient décidé de se réfugier derrière les murailles renforcées de la cité.

— Je suis impressionné, déclara Arlian. Je n'avais pas cru que monsieur le duc aurait le courage de mettre en œuvre un tel projet face aux objections de la Société du Dragon.

— Le duc bénéficie du soutien indéfectible de ses conseillers, répondit Noir. C'est le seigneur Zanère qui a proposé de transformer Manfort en forteresse imprenable, et qui a supervisé l'élaboration des défenses de la ville. Je suis ton représentant et, en tant que tel, je l'ai assuré de ma pleine

collaboration en lui fournissant l'obsidienne du mont Fuligineux. J'espère que ça te convient...

— Le seigneur Zanère ?

— C'est désormais lui le principal conseiller de monsieur le duc, expliqua Ruisseau.

L'un de ses doigts était dans la bouche de Dirinien, et ce dernier s'était assoupi en le suçant délicatement. Ruisseau avait donné l'impression de focaliser son attention sur le nourrisson tout au long de la conversation, mais elle avait visiblement écouté ce qui s'était dit, et elle leva les yeux sur Arlian en parlant.

Ce dernier cilla, mais il réprima tout commentaire.

L'espace d'un instant, il se demanda si le seigneur Zanère aurait pu prendre part à un complot machiavélique destiné à affaiblir l'autorité du duc – après tout, il avait été l'allié des dragons pendant près de quinze ans. Mais il se rappela alors qu'il avait renoncé à des siècles de vie, et qu'il s'était porté volontaire pour se faire purifier de la souillure draconique. Il ne pouvait pas s'agir d'une ruse ; les dragons n'auraient jamais accepté que l'on détruise l'une de leurs progénitures, même s'il en allait de la réussite d'un stratagème politique. Non, Zanère était quelqu'un à qui l'on pouvait incontestablement faire confiance, et la ferveur du nouveau converti était sans doute à l'origine de la vigueur avec laquelle il prenait la défense de la cité.

Ou peut-être craignait-il pour son âme et voulait-il s'assurer que, lorsque son heure viendrait, il ne serait pas réduit à satisfaire le féroce appétit d'un dragon.

— On a interdit l'accès de Manfort aux cœurs de dragon, de peur qu'ils sabotent les défenses, poursuivit Noir. Dame Opale s'est fait expulser. Un nombre limité d'ambassadeurs et de représentants non souillés sont admis en ville, mais ils sont surveillés de près. Ton vieil ami, le seigneur Rolinor, sert d'intermédiaire. Le duc et le seigneur Zanère préfèrent ne pas s'entretenir directement avec les agents de ce qu'ils considèrent être les forces des ténèbres. Toutefois, on a levé en dehors de la cité les restrictions concernant les cœurs de dragon. Le duc n'a jamais été pas capable de les faire respecter, de toute façon.

— Si ça avait été le cas, les choses se seraient passées de façon bien différente..., fit remarquer Arlian.

— Effectivement.

— Ça veut dire qu'on a rendu aux membres de la Société du Dragon la pleine jouissance de leurs propriétés et de leurs entreprises, et que les Terres des Hommes sont de nouveau unies ?

Noir grommela.

— Pas du tout, répondit-il. La Société du Dragon a ouvertement établi son propre pouvoir à Sarkan-Mendoth et a cessé de feindre une quelconque allégeance au duc. Ses membres prétendent qu'il est devenu fou – mais ils ne l'attaqueront pas ouvertement, sauf, éventuellement, pour se défendre.

— Ils attendent qu'il meure, dit Ruisseau. Il n'a pas d'héritier, après tout. La lignée du duc Roioch s'éteindra avec lui. Son épouse ne lui a toujours pas donné d'enfant, malgré les tentatives de traitement d'Asaf.

— Je croyais qu'il y avait un neveu...

— Il y en *avait* un, répondit Noir. Le seigneur Balorac. Il a été assassiné l'an dernier par une jeune femme... Comme son oncle, il a un faible pour les jolis minois.

— Sauf que celle-là était masquée, précisa Ruisseau.

— Dame Tiria ? suggéra Arlian.

— Peut-être. On l'a cherchée, mais on ne l'a pas retrouvée. D'après ce qu'on en sait, Tiria a quitté Manfort.

Arlian hocha la tête d'un air songeur.

Il était parti du principe qu'il ne serait pas le bienvenu dans la citadelle, que le duc et la Société du Dragon auraient fait la paix et qu'ils le rejetteraient comme un paria, étant donné le nombre de dragons qu'il avait massacrés. Toutefois, d'après les explications de Noir, il était en bien meilleure position que prévu. Zanère et le duc résistaient toujours aux dragons du mieux qu'ils le pouvaient, et ils l'accepteraient vraisemblablement comme allié.

S'il pouvait trouver un moyen de lier la magie du pays à autre chose qu'à un dragon, à quelque chose de moins puissant, de moins dangereux...

— Il faut que je fasse quelques expériences, dit-il.

— Des expériences ? demanda Ruisseau. Elle jeta un coup d'œil à Noir.

— Avec des mécanismes diaboliques ? demanda Noir. Nous avons des catapultes, à présent, Ari. Probablement bien plus que ce dont nous avons besoin.

— Il ne s'agit pas de catapultes, répondit Arlian. Ni de sorcellerie, ni d'obsidienne, ni de quoi que ce soit que j'aurais déjà expérimenté par le passé. J'ai l'intention de faire des essais avec de la magie.

Ruisseau intervint :

— Je croyais qu'on ne pouvait pas faire de véritable magie, à Manfort...

— La magie *du sud*, mais la sorcellerie, si subtile soit-elle, reste de la magie, de la même façon que les dragons et les particularités inhumaines des cœurs de dragon sont magiques.

— Mais... tu viens de dire qu'il ne s'agissait pas de sorcellerie, insista Ruisseau.

— Et ça n'en sera pas. J'ai l'intention de conduire des expériences avec la magie des dragons eux-mêmes.

— Et peut-on savoir comment tu comptes t'y prendre pour accomplir un tel exploit ? demanda Noir.

— Avec leur venin, répondit Arlian. Il va m'en falloir beaucoup. (Il esquissa un sourire en coin.) Oui, j'ai conscience de l'ironie de la situation ; je me souviens des quantités de ce poison que j'ai délibérément incendiées, ces dernières années. Comme nous le savons tous, le destin aime nous jouer des tours.

— Je trouve qu'il ne s'agit pas vraiment d'un sujet avec lequel on peut plaisanter, répondit Ruisseau.

Mais, avant qu'elle ait pu ajouter quoi que ce soit, Dirinien se réveilla et se mit à pleurer, remettant à plus tard la poursuite de la conversation.

## LE FONCTIONNEMENT DE LA MAISONNÉE

Arlian s'était lancé dans une brève explication de ses intentions, mais il fut interrompu lorsque Ruisseau dut partir pour subvenir aux besoins de Dirinien. Quand elle eut quitté la pièce, il acheva d'en exposer les grandes lignes.

Noir refusa immédiatement d'aider Arlian à se procurer une réserve de venin de dragon.

— C'est un projet complètement fou, dit-il.

— À t'écouter, tout ce que j'entreprends est insensé, rétorqua Arlian.

— Tout à fait ! Et cette fois, ça l'est encore plus que d'habitude ! Et je ne souhaite pas y être mêlé.

— Comme tu voudras..., répondit Arlian. Est-ce qu'au moins tu serais suffisamment aimable pour m'aider à acquérir le reste de ce dont j'ai besoin ? Des pièges, des cages, du bétail et quelqu'un pour s'en occuper ?

— Je ne peux guère te le refuser, répondit Noir. Je ferai mon possible pour que tout soit prêt à ton retour.

Arlian le regarda en plissant les yeux.

— À mon retour ? Je dois aller quelque part ?

— Ce n'est pas le cas ?

— Je n'étais pas conscient d'avoir de telles intentions...

— Alors, comment envisages-tu de te procurer du venin de dragon ? J'avais présumé que tu tâcherais de trouver une nouvelle tanière, et que tu te débarrasserais de ses occupants.

— Permits-moi de te rappeler que monsieur le duc m'a demandé de m'abstenir de tuer de nouveaux dragons jusqu'à nouvel ordre. Il annulera peut-être ce commandement la prochaine fois, mais je n'en suis pas si sûr.

— Mais... Très bien, alors comment projettes-tu d'obtenir ton venin ?

— J'avais pensé en acheter, ici, à Manfort. J'ai cru comprendre qu'il existait un marché noir florissant...

Noir demeura un moment silencieux. Il ne put que s'exclamer :

— Oh... !

— Est-ce que ça change quoi que ce soit à ta décision de me venir en aide ?

— Non, répondit Noir.

— Parfait. Va-t'en quérir mes sujets d'expérience, alors, et je verrai si je peux m'occuper du venin sans toi.

Arlan se leva et se dirigea vers la porte.

— Ari, appela Noir.

Il marqua un temps d'arrêt.

— Oui ?

— Où vas-tu aller ? Le duc a rendu illicite tout commerce de venin de dragon, et tu as vécu deux années loin de la cité ; comment penses-tu pouvoir établir des contacts avec le marché noir ?

— Je croyais que tu ne voulais rien avoir à faire avec ça ?

— Je... (Noir s'interrompit. Puis il reprit :) Ari, nous avons passé presque la totalité de ces vingt dernières années ensemble. Je suis ton employé, certes, mais j'aime à penser que je suis également ton ami. De toute façon, que ce soit dans un rôle ou dans l'autre, en tant qu'ami ou comme serviteur, je me préoccupe de ton bien-être. Je suis tout à fait conscient de ton habileté à l'épée, de ton sens de l'improvisation, de ta détermination et de ton incroyable chance. Néanmoins, tu n'es ni infailible ni invulnérable, et tu viens d'annoncer ton intention de commettre un crime capital dans une ville que tu ne connais plus vraiment. J'ai refusé de t'aider à perpétrer cet acte de folie, certes, mais je peux tout de même te donner des conseils pour que tu évites de te faire tuer, et pour te mettre en garde contre les menaces les plus évidentes.

Arlan esquissa un sourire.

— Je te suis reconnaissant de t'inquiéter pour moi, Béron. Oui, je te considère avant tout comme un ami. Tu n'es qu'accessoirement mon intendant. De même, j'avoue que je me suis souvent montré téméraire. À ce



sujet, en revanche, je t'assure que je n'ai pas l'intention de prendre de grands risques. Je ne suis pas complètement idiot. Tu n'es pas mon unique employé, et tu n'es certainement pas le seul à posséder une certaine connaissance du « milieu » de Manfort. Je ne suis pas en train de me diriger vers la porte d'entrée, ni vers les écuries, mais vers les cuisines. Il faut que je voie Balbutiement pour lui parler du dîner et également pour lui demander si elle pourrait se procurer le venin dont j'ai besoin.

— Oh... (Noir hésita, puis il reconnut :) Ça me semble très judicieux.

Les deux hommes étaient bien conscients que Balbutiement avait autrefois vécu au milieu des voleurs et des mendiants de la ville et qu'elle avait maintenu un réseau de relations impressionnant parmi ses anciens amis louches. En temps ordinaire, elle n'activait ces contacts qu'en vue d'obtenir des informations et de connaître les rumeurs, mais ni Noir ni Arlian ne doutaient qu'elle puisse en tirer autre chose.

— Je suis content de te savoir rassuré, dit sèchement Arlian.

Noir hésita une nouvelle fois, puis il déclara :

— Monseigneur, je demande la permission de me retirer un temps de la Maison grise en compagnie de ma famille.

Arlian jeta un coup d'œil vers la porte par laquelle Ruisseau était sortie.

— Tu t'inquiètes pour la sécurité de tes enfants ? Tu as sans doute raison... En fait, je devrais peut-être trouver un autre lieu pour y conduire mes expériences.

— Non, je...

Noir s'interrompit.

Arlian le regarda d'un air songeur.

— Je n'ai pas l'intention de quitter Manfort, dit-il. Mais si, grâce à ces expériences, je parviens à trouver une alternative... je crois que les dragons eux-mêmes risquent de s'y intéresser, et monsieur le duc a décidé de protéger Manfort contre leurs attaques aussi minutieusement qu'il le lui était permis. Dans l'absolu, je voudrais conduire ces travaux sur mes terres, mais je ne possède que deux propriétés ici : la Maison grise et le terrain sur lequel se trouvait autrefois le Vieux Palais.

— Tu pourrais en acheter une autre...

— Oh, je ne crois pas que ça vaille la peine de consacrer tant d'efforts et de dépenses à cette entreprise, répondit Arlian. Non, après tout, je crois que je ferais mieux de suivre tes conseils et de demander au personnel de la Maison grise de quitter temporairement les lieux.

— Merci, monseigneur.

Arlian dévisagea Noir. Il était évident, à cause du ton officiel qu'il venait d'utiliser, qu'une gêne subsistait entre eux.

— Je peux difficilement m'établir sur le terrain du Vieux Palais, dit-il. C'est impossible, avec les invités du seigneur Obsidien. Il faudrait les expulser, après toutes ces années... enfin, ça ne pourrait pas se faire dans le calme, ni sans agitation.

— Ari, ce n'est pas le danger qui me préoccupe, reconnut Noir. Je n'y avais même pas pensé, à vrai dire.

— Serais-tu consterné, alors, par mon intention de m'occuper moi-même du venin ?

— Pas consterné, Ari. Tenté.

Arlian n'avait pas envisagé cette possibilité, mais il se sentait désormais idiot. Noir avait pourtant suffisamment évoqué le sujet, par le passé...

— Inutile de réciter une nouvelle fois tes litanies, dit Noir avant qu'Arlian ait eu le temps de se ressaisir. Je sais parfaitement que tu considères les cœurs de dragon comme des créatures maudites plutôt que des bénéficiaires d'une bénédiction, et j'ai entendu dame Givre et le seigneur Zanère discuter longuement de la façon dont ils se sentaient libérés de l'asservissement qui aurait mené à la mort de leur âme. Elle qui leur a permis de retrouver la capacité d'aimer et d'éprouver de la joie de vivre. Je sais que l'élixir m'ôterait une grande partie de ce à quoi j'attache de la valeur. Mais le temps lui-même provoquera un résultat identique, et bien plus tôt que je le souhaiterais. J'ai quinze ans de plus que toi, Ari, et, de toute façon, tu es un cœur de dragon. Contrairement à moi, tu es incapable de ressentir le souffle des ans te glacer le sang. La perspective d'une vie de mille ans, même si elle est aussi amère que tu le prétends, est bien plus séduisante que le spectre de la mort. Je peux résister à cette tentation quand elle est lointaine et difficile d'accès, mais si tu la ramènes chez moi et si tu me demandes de vivre à quelques pas...

— Je comprends, répliqua Arlian. Inutile d'en raconter davantage. Ruisseau, les enfants et toi êtes libres d'aller habiter au Vieux Palais, ou dans n'importe laquelle de mes propriétés hors de la cité, jusqu'à ce que la tentation ait disparu.

Noir inclina la tête.

— Merci, répondit-il.

— Une dernière chose, avant d’entamer les préparatifs de ton départ, dit Arlian.

— Oui ?

— Envoie un message à la citadelle, et informe monsieur le duc de mon retour et de ma hâte d’obtenir une audience.

— Bien sûr.

Il salua une nouvelle fois.

Arlian acquiesça, puis il se retourna et prit la direction des cuisines. Son arrivée provoqua l’ébullition parmi les serviteurs. Ils s’empressèrent de lui souhaiter la bienvenue, de l’assurer du bon fonctionnement de la maisonnée et de lui garantir que le dîner serait servi à temps, sans doute une demi-heure. Il ne pouvait guère protester devant tant d’attentions après une absence de deux ans, mais il coupa court à toute discussion inutile, et il parvint finalement à s’entretenir seul à seul avec Balbutiement dans l’un des garde-manger.

— Je cr... cr... crois que tout est en ordre, monseigneur, dit-elle. J’ai constamment avisé votre intendant de chaque problème.

— J’en suis certain, répondit Arlian. Je ne suis pas là pour discuter de ça.

Balbutiement le regarda fixement, en silence. Il savait qu’elle lui aurait demandé des explications sur la raison de sa présence si elle avait été capable de le faire sans bafouiller. Plutôt que de prolonger inutilement sa gêne, il lui expliqua brièvement ce qu’il voulait.

— C’est... ça va vous coûter cher, répondit-elle.

Il remarqua qu’elle s’était abstenue de lui demander la raison pour laquelle il souhaitait se procurer du venin de dragon. Il ne savait pas vraiment si c’était parce qu’elle lui faisait confiance ou parce qu’elle ne souhaitait pas prolonger la conversation.

Il était étrange, songea-t-il, à quel point son bégaiement était prononcé quand elle s’adressait à lui. Elle s’exprimait presque normalement lorsqu’elle parlait aux autres membres du personnel, qu’elle répartissait les tâches ou qu’elle choisissait le menu du jour.

— Je paierai, dit-il. Ce n’est pas un problème du tout.

— Ça pourra de... demander quelques jours, dit-elle.

— Naturellement, répondit-il. Fais de ton mieux, ce sera parfait.

Elle fit une révérence.

Une fois ce problème réglé, il porta son attention sur les préparatifs du repas du soir.

## TROMPERIES À LA COUR ET AU MARCHÉ NOIR

Le matin suivant son retour, Arlian fut averti que le duc requérait sa présence l'après-midi même. Il abrégua le passage en revue de ses finances, et il se consacra à son apparence, car il aurait été inconvenant qu'il se présente devant le duc avec une chevelure en désordre et la barbe non taillée. Il ne s'était pas servi de son carrosse depuis des années, et il découvrit qu'il avait rouillé et qu'il serait difficilement réparable. Il fut donc dans l'incapacité de se rendre à la citadelle avec l'élégance requise, mais il gravit la colline chaussé de ses meilleures bottes et coiffé d'un nouveau chapeau, qu'il avait acheté précipitamment le matin même. Il s'estimait convenablement paré.

Il attendit un peu plus d'une heure dans un petit salon avant d'être conduit à la salle d'audience où le duc, qui semblait plutôt fatigué, était avachi sur son trône, sa délicate veste bleue horriblement froissée. Le seigneur Zanère se tenait à la droite du duc, et le seigneur Araignée à sa gauche.

Les courtisans étaient bien moins nombreux que dans les souvenirs d'Arlian, et personne dans cette pièce n'était masqué. Cette fâcheuse mode semblait enfin s'être éteinte, même si Arlian se demandait si c'était de façon naturelle ou par le biais d'un décret ducal. Il ne reconnut aucun membre, ni aucun homme de main de la Société du Dragon – ni dame Opale, ni dame Tiria, ni Furet, ni Aile, ni le seigneur Rolinor.

À peine eut-il rendu un solennel hommage au duc que ce dernier l'interpella :

— Seigneur Obsidien... Quelles nouvelles nous apportez-vous ?

— Aucune de grande importance, monsieur le duc, si ce n'est que je suis revenu sain et sauf des Régions Limitrophes et que je suis de nouveau entièrement à votre service.

— Votre message faisait état de votre hâte d'obtenir une audience...

— En effet, je suis pressé de connaître le sort que vous m'avez réservé. La situation semble avoir quelque peu évolué, à Manfort, en mon absence.

— Évolué ? Peut-être en apparence... En fait, Manfort n'est pas très dissemblable de ce qu'elle a toujours été : un îlot de civilisation assiégé par une monstrueuse magie. La différence, c'est que nous le reconnaissons ouvertement, à présent. Nous avons cessé de faire semblant.

— J'ai constaté que les défenses avaient été améliorées...

— Oui.

— Ce sont des choses qui retiennent mon attention en tant que seigneur de guerre de votre campagne d'extermination des dragons. Puis-je vous demander les raisons de ces modifications ?

— Je n'ai tout simplement pas envie de perdre Manfort ! Je ne laisserai pas ces monstres tout prendre. On ne peut peut-être pas les anéantir, mais je ne vais pas pour autant leur permettre une victoire totale. Il faudra qu'ils détruisent Manfort avant que je les autorise à y pénétrer.

Arlian jeta un coup d'œil sur le visage d'Araignée, sévère et inexpressif, puis sur celui de Zanère, qui était visiblement inquiet.

— Je vois, dit-il.

— Vous étiez dans les Régions Limitrophes, poursuivit le duc.

— Tout à fait, monsieur le duc.

— Est-ce que tout est tombé aux mains des monstres, alors ? Les sauvages, je veux dire, pas les dragons...

— Oh, en aucune façon, monsieur le duc ! La frontière est de nouveau stable, mais elle se trouve à présent à quelques kilomètres au nord de son ancien emplacement.

Le duc le regarda en cillant, puis il se redressa légèrement sur son trône.

— Stable ?

— Tout à fait, monsieur le duc.

— Mais... Vous avez éliminé tant de dragons...

— Pas suffisamment pour les avoir affaiblis au point que la frontière bouge, semblerait-il. Leur pouvoir protège encore une bonne partie des Régions Limitrophes. Une faible quantité de magie brute parvient à s’infiltrer – nous avons fait de nombreux cauchemars alors que nous étions bien avancés dans la partie sud de la Désolation, près d’Orange-les-Eaux, et nous avons été témoins d’anomalies dans les cieux –, mais, dans l’ensemble, la situation s’est stabilisée, et la nouvelle frontière est fiable.

— Vraiment ? C’est remarquable ! (Le duc se dressa sur son trône, les traits animés.) J’avais supposé que... enfin, peu importe ce que j’ai supposé ! Cela signifie-t-il que nous n’avons plus que les dragons à redouter, alors ?

— Les dragons et leurs sous-fifres, oui. C’est du moins ce qu’il semblerait. J’ai vu le portail que vous avez ordonné de bâtir dans le défilé, au sud de Briseroche. Je crains qu’on ait dépensé des efforts inutiles pour le construire. Nous n’avons rien à craindre de fâcheux en provenance de la Désolation.

— Vous me réconfortez, Obsidien. Et vous... dites-moi, vous êtes-vous rendu au Pon Ashti ?

— Oui, monsieur le duc, dès que j’ai atteint les Régions Limitrophes.

— Alors, qu’est-il devenu, le savez-vous ? Nous avons reçu un rapport selon lequel la Mage Bleu aurait été tué, et la cité serait de nouveau ouverte au commerce.

— La Mage Bleu a trouvé la mort pendant que je me trouvais là-bas, monsieur le duc. Elle a bel et bien péri. À part cela, je n’en sais pas plus que vous.

Ce n’était pas tout à fait vrai, mais Arlian ne savait pas vraiment ce qui lui était arrivé – s’il avait tué la mage, si le temps l’avait rattrapée, ou s’il s’était produit quelque chose de totalement différent. Il préféra s’abstenir d’entrer dans ce genre d’explication.

— Nous pensions qu’il pouvait s’agir d’une ruse, qui lui aurait permis d’attirer des marchands et des gardes entre ses griffes.

— Elle s’est résolument éteinte, monsieur le duc.

— De quelle façon ? Est-ce que ce sont les dragons qui l’ont abattue ?

— Non. (Arlian marqua un temps d’hésitation ; s’il revendiquait son assassinat maintenant, il passerait pour un vantard.) Il me semble qu’elle est simplement morte de vieillesse. Contrairement aux dragons, les mages ne vivent pas éternellement.

— Donc, le Pon Ashti est libre ?

— Pas forcément, monsieur le duc. Ça se trouve bien au-delà de la frontière actuelle.

— Oh... Et les chutes de Skok...

— Disparues. Tout ce que nous avons perdu l'est à tout jamais. Les Terres des Hommes n'ont pas regagné le moindre pouce de terrain. Nous avons simplement cessé d'en perdre.

— Eh bien, en ces jours implacables, nous pouvons considérer qu'il s'agit là d'une victoire ! Merci pour ces nouvelles, monseigneur.

Arlan le salua. Il se redressa en disant :

— Monsieur le duc, j'ignore tout de la situation ici, ainsi que de mes fonctions actuelles. J'ai vu le portail à Briseroche, et j'ai constaté que vous aviez ôté les catapultes de plusieurs bourgs tandis que vous renforchiez énormément les protections de Manfort. J'avais cru comprendre à mon départ que je ne devais plus tuer de dragons, mais j'avais supposé que, à un moment ou à un autre, vous m'enverriez ériger des défenses un peu partout sur les Terres des Hommes. N'agirez-vous pas dans ce sens ?

— Vous savez, Obsidien, je n'en suis pas certain. Naturellement, je ne veux plus que vous éliminiez le moindre dragon, mais protéger d'autres villes ? Nous avons retiré les catapultes des villages les plus au sud pour éviter qu'elles tombent entre les mains des mages qui se trouvent de l'autre côté de la frontière. Nous ne voulions pas qu'ils tuent les dragons restants, et, par conséquent, qu'ils aient accès à l'intégralité du royaume pour y porter leurs assauts. Mais maintenant que vous me dites que la frontière est stable et que les mages ne peuvent plus approcher...

— C'est ce que j'ai constaté, monsieur le duc.

Arlan se retint d'effectuer le moindre commentaire à propos de la logique qui avait mené à retirer les catapultes. Il s'agissait en fait d'une théorie plutôt ingénieuse, si le duc avait réellement cru que les Régions Limitrophes étaient perdues à tout jamais et qu'une horde de mages et d'émaciés étaient sur le point de franchir la Désolation. Toutefois, après s'être entretenu avec un certain nombre de mages, il doutait qu'ils puissent avoir l'intelligence ou même la présence d'esprit de retourner les catapultes contre les dragons ; il doutait même qu'ils auraient été en mesure de les vaincre si, malgré tout, tel avait été le cas.

Quoi qu'il en soit, cela expliquait les agissements du duc.

*La situation n'est peut-être pas aussi noire que je l'avais craint,* songea le duc. Il leva les yeux vers Zanère.



— Qu’avez-vous à ajouter, monseigneur ?

— J’espère que le seigneur Obsidien a raison, monsieur le duc, répondit Zanère. Vous savez que je vous ai conseillé en prenant garde de ne sombrer ni dans le désespoir, ni dans l’outrecuidance.

— En effet. Et que suggérez-vous à notre ami Obsidien d’entreprendre, à présent, puisqu’il déclare ne plus très bien savoir quoi faire ?

— C’est une décision qui vous appartient entièrement, monsieur le duc, mais peut-être le seigneur Obsidien a-t-il lui-même des suggestions à formuler ? Il s’est révélé plein de ressources à de nombreuses reprises, après tout...

Le duc hocha la tête, et il esquissa même un sourire.

— Oui, vous avez raison ! Avez-vous des projets en préparation, Obsidien ?

Arlian effectua un nouveau salut.

— S’il vous sied, monsieur le duc, j’aimerais entreprendre diverses expériences ayant trait à la magie. J’ai quelque espoir, même s’il est léger, de trouver un moyen de protéger nos terres contre les déprédations des mages et des monstres tout en nous passant des dragons.

— *Vraiment ?*

— Mes espoirs sont maigres, monsieur le duc, mais ce sont néanmoins des espoirs.

— Êtes-vous un sorcier, alors ?

— Pas au véritable sens du terme, monsieur le duc, même si j’ai pratiqué les arts des arcanes en dilettante. Disons plutôt que j’ai passé ces deux dernières années de l’autre côté de la frontière – en Arithei, en Stiva et au Pon Ashti – à étudier en compagnie de magiciens, et j’ai échafaudé quelques théories que je souhaiterais mettre en pratique.

— Ah ! Et pouvez-vous nous en dire plus sur la nature de ces théories ?

Arlian hésita.

— Je crains que vous les trouviez ésotériques et ennuyeuses, monsieur le duc, finit-il par dire.

— Oh, j’imagine que vous avez raison, je n’ai jamais été du genre à apprécier les théories. (Il tira sur sa lèvre inférieure, leva les yeux sur ses conseillers, puis il déclara :) J’ai confiance en vous, seigneur Obsidien – après tout, c’est vous qui, le premier, avez fait la démonstration de la vulnérabilité des dragons –, mais il faut néanmoins que vous me fassiez

quelques promesses. Pouvez-vous me garantir que ces expérimentations ne feront pas empirer la situation ?

— Je peux simplement vous assurer, monsieur le duc, que je n'ai aucune raison de croire qu'il y aura des résultats désagréables, ni qu'ils pourraient tourner à l'avantage des dragons ou de la magie brute du sud. Je ferai vraiment de mon mieux pour empêcher chacune de mes créations – si je parviens effectivement à créer quoi que ce soit – de nuire à quiconque à Manfort ou dans la région environnante.

— Dans ce cas, je vous accorde la permission de conduire vos expériences. Avez-vous besoin de mon aide ou de celle de mes gardes pour les mener à bien ?

Les ressources du duc auraient sans doute pu lui être très utiles, mais, d'un autre côté, il serait risqué de permettre à quiconque de s'impliquer dans ses essais. Si la nouvelle se répandait qu'il utilisait du venin de dragon d'une façon aussi étrange que nouvelle, il attirerait inévitablement l'attention indésirable des hommes et des dragons – des hommes à la recherche de venin, et des dragons souhaitant s'assurer que ses efforts demeurent vains. S'il avouait au duc en privé la nature des expériences qu'il comptait entreprendre, cela pouvait se révéler fâcheux, car, malgré sa démonstration de confiance, il pourrait très bien avoir des doutes s'il apprenait qu'il faisait usage du venin de ses ennemis héréditaires.

Il lui semblait donc judicieux de garder tout cela aussi secret que possible. Il pourrait faire appel aux services du duc plus tard, si cela se révélait nécessaire. Mais, pour le moment, il préférait garder pour lui le plus grand nombre possible d'informations.

— Je vous remercie, mais ce ne sera pas nécessaire, monsieur le duc, répondit-il. Il me semble que j'ai tout ce dont j'ai besoin.

— Comme vous voudrez...

Lorsque Arlian quitta la salle d'audience, il réfléchit à ce qu'il venait de dire au duc. Il était évident qu'il ne possédait pas encore ce dont il avait besoin : il n'avait pas de venin.

Mais Balbutiement se chargerait de régler ce problème dans les jours à venir, il en était certain.

En fait, c'est quatre jours après le retour d'Arlian à Manfort qu'elle apparut dans son étude, tenant à la main un petit flacon noir. Il s'en empara délicatement, en ôta le bouchon, anticipant la puanteur familière de la substance.

L'odeur douceâtre qui parvint à ses narines était étrange et puissante, mais elle n'était pas celle du venin de dragon. Il leva les yeux vers Balbutiement, surpris.

— Ce n'est pas du venin, déclara-t-il.

Elle le regarda en plissant les yeux et en ouvrant grand la bouche. Elle tenta de s'exprimer, mais aucune parole ne parvint à sortir.

Il leva la main.

— Stop, lança-t-il. Reprends ton souffle. Réfléchis à ce que tu veux m'apprendre, puis dis-le.

Elle referma la bouche, déglutit, puis elle ferma les yeux et rentra les épaules. Ses lèvres ne formèrent plus qu'un trait fin tandis qu'elle se concentrait.

Elle finit par annoncer :

— C'est ce qu'on vend dans la rue comme étant du venin de dragon. Je l'ai acheté à la source la plus fiable que j'ai pu trouver. Et si ce n'est pas du vrai, alors on ne peut en trouver *nulle part* à Manfort, monseigneur !

— Tu veux le sentir ? demanda-t-il en tendant le flacon ouvert et le bouchon.

Elle renifla avant de hocher aussitôt la tête.

— C'est... On m'a dit que ça sentait toujours ça, monseigneur.

— Mais ça ne ressemble en rien à l'odeur du véritable venin, dit-il. N'importe lequel de mes hommes, quiconque s'étant rendu dans l'antre d'un dragon, le premier cœur de dragon venu saurait sur-le-champ que c'est du faux !

Elle ferma un moment les paupières pour se concentrer, puis elle répliqua :

— Ce ne sont pas eux qui en achètent, monseigneur.

— Bien sûr que non, reconnut Arlian en baissant les yeux sur la fiole ouverte. Tu as tout à fait raison. Merci.

Balbutiement exécuta une révérence, puis elle se retourna et s'apprêta à quitter l'étude, mais Arlian la retint :

— Va me chercher un magicien, dit-il. Celui qui peut venir le plus vite possible.

— Un... un sorcier, ou un Arithéien, monseigneur ?

— Peu importe.

Elle fit une nouvelle révérence et sortit en toute hâte.

Arlian resta debout un moment, examinant le flacon.

Il aurait dû le deviner, se dit-il. Après tout, les cœurs de dragon étaient aisément reconnaissables, au moins pour le regard expérimenté d'un autre cœur de dragon, et si du venin était effectivement en vente dans les rues de Manfort, à n'importe quel prix, n'y aurait-il pas eu des dizaines de nouveaux cœurs de dragon cherchant à se faire connaître ?

Pourtant, il était curieux de savoir ce que contenait cette potion que l'on faisait passer pour du venin. S'agissait-il d'un breuvage magique potentiellement utile ?

Le lendemain, les analyses conduites conjointement par Lilsinir et dame Givre firent état du contraire.

— C'est du jus de coquelicot pourpre et de lotus blanc, lui expliqua Givre. Des îles Orientales.

— Et des feuilles de *ko*, une plante que l'on trouve dans la jungle, au sud des chutes de Skok, ajouta Lilsinir.

— Ce mélange peut donner l'impression d'être puissamment magique, dit Givre. Celui qui le boit a le cœur qui se met à battre la chamade, et il ressent une intense vague d'euphorie.

— Il se met à avoir des visions merveilleuses et à faire des songes étranges, plus nets et plus prononcés que n'importe quels rêves ordinaires, conclut Lilsinir.

— Je vois. Et comment saurait-il, alors, qu'il s'est fait duper ? demanda Arlian. Il doit y avoir des centaines d'hommes et de femmes, ici, à Manfort, qui sont persuadés de posséder secrètement un cœur de dragon.

— Jusqu'à ce qu'ils tombent malades, ou qu'ils se fassent empoisonner, dit Givre. C'est là qu'ils se rendent compte de leur bêtise. Ce breuvage n'a pour effet que de procurer de simples illusions passagères, et il n'entraîne aucun changement durable.

— Effectivement... (Arlian regarda fixement le flacon un moment, puis il le posa une fois de plus sur son bureau et en détourna son attention.) Dans ce cas, poursuivit-il, il faut que j'aille chercher du véritable venin, aussi vite que possible. J'ai toujours des écrits me permettant de localiser les tanières d'environ quarante dragons.

— Mais le duc vous a interdit de les tuer ! protesta Givre.

— Si vous en abattez davantage, les Terres des Hommes vont encore perdre du terrain, ajouta Lilsinir. La magie brute va progresser plus loin. Une nouvelle tanière, et cela pourrait signifier la perte de l'intégralité des Régions Limitrophes.

Arlian s'arrêta et demeura un moment immobile, les yeux clos. Il se mit à respirer profondément et lentement, puis il laissa échapper un long soupir.

— Je sais, dit-il en ouvrant les paupières, mais en regardant la porte au lieu des deux femmes avec lesquelles il se trouvait. Je sais. Cependant si personne n'en apprend davantage, si personne ne trouve le moyen de détourner la magie de ce pays, on ne pourra jamais se débarrasser de ces monstres. La situation ne pourra en aucun cas devenir meilleure qu'elle l'est aujourd'hui. Il me faut du venin pour mener à bien mes expériences. Si je peux m'en procurer sans tuer de dragons...

Il s'interrompit et ferma de nouveau les yeux.

— Je veux voir disparaître les dragons, affirma-t-il, la mâchoire crispée. Je veux ma revanche. Même après toutes ces années, je veux qu'ils paient pour ce qu'ils ont fait à mes parents, à mon frère, à mes amis, à mes voisins et aux milliers d'innocents qu'ils ont massacrés. Je n'en ai pas fait assez. Je crois que ce ne sera *jamais* assez. Je sais que c'est l'un de mes défauts, mais je n'arrive pas à accepter l'injustice que représentent l'existence et la nature des dragons, le fait qu'ils nous surveillent et nous abattent, comme nous surveillons et abattons nous-mêmes notre bétail. C'est pourquoi je veux tous les voir morts ! Aller dans leurs tanières et *ne pas* les massacrer ? Ça va à l'encontre de mon désir le plus profond. Pourtant, je ne souhaite pas avoir le décès de plus d'innocents sur la conscience. Je ne veux pas que la trêve du duc soit rompue, ni que les horreurs qui se trouvent de l'autre côté de la frontière se jettent par surprise sur des villageois sans défense. Je vais essayer de me contenir, je vous le promets. Je me faufileurai dans la première tanière que je trouverai quand il fera froid et lumineux, ainsi, les dragons seront profondément endormis. Je récolterai des gouttes de venin s'écoulant de leurs mâchoires et je récupérerai des résidus sur les parois de la caverne au lieu de les égorger pour prendre le poison directement dans leurs poches à venin. S'ils ne se réveillent pas, je ne les tuerai pas.

» Pas encore.

» Ce n'est qu'une fois que j'aurai trouvé une alternative à la magie brute d'au-delà des frontières que je me sentirai libre de tous les massacrer.

Il ouvrit les yeux et croisa le regard de Givre.

— Êtes-vous satisfaite, à présent ?

— Tout à fait, répondit-elle. Si vous avez besoin d'aide pour vos expériences, je serai ravie de vous assister une fois que vous vous serez procuré la substance. Et si vous parveniez à atteindre votre objectif,

j'applaudirais haut et fort le fait que vous nous débarrassiez des dragons une bonne fois pour toutes.

— Et moi aussi, reconnut Lilsinir. Merci, monseigneur.

Arlian acquiesça, et il s'éclipsa. Il faudrait qu'il avertisse le duc qu'il avait l'intention de quitter la cité afin de trouver le matériel nécessaire à ses expérimentations, mais, et c'était le plus important, il allait devoir déterminer une destination. L'été se muait rapidement en automne, et s'il voulait trouver son venin au cours de l'hiver, il devait sans plus tarder consulter ses archives et localiser un site susceptible de contenir des dragons.

LIVRE 3  
LES EXPÉRIENCES

## DANS L'ANTRE DES DRAGONS

Cela faisait trois semaines qu'il arpentait les étendues glacées des cimes de la chaîne de l'Omoplate, dans le massif des monts de la Dent de scie, lorsqu'il finit par trouver l'ouverture.

Les comptes-rendus vieux de plusieurs siècles qu'il avait suivis pour parvenir jusque-là étaient d'un flou exaspérant. Ils étaient tous d'accord pour certifier que deux dragons avaient surgi de ces sommets, bien longtemps auparavant, et avaient détruit des villages dans la vallée en contrebas, mais aucun témoin n'avait véritablement vu de quel pic les créatures avaient jailli. Arlian avait des années d'expérience dans la localisation de cavernes et de galeries, mais les surfaces enneigées étaient ici continuellement balayées par le vent. Il était devenu presque impossible de distinguer les anfractuosités et les crevasses qui donnaient habituellement des indications sur la présence d'une excavation, et il n'avait emmené aucun éclaireur, ni aucun sorcier pour l'assister. Il avait erré presque sans but d'un versant à l'autre, guidé par la seule supposition que l'entrée de la grotte ne devait pas être directement visible d'une région habitée, à la recherche du moindre signe.

Il était plus loin à l'ouest qu'il l'avait jamais été, suffisamment éloigné du centre des Terres des Hommes pour que, parfois, lorsqu'il se trouvait sur les pentes les plus élevées et qu'il regardait vers l'ouest, il aperçoive le mouvement lointain et anormal des nuages, et d'étranges couleurs à l'horizon. Il savait qu'il s'agissait de magie qui errait dans les étendues sauvages, au-delà de la frontière occidentale, et il se demanda s'il était déjà



possible de voir un tel phénomène de ces sommets avant qu'il se mette à décimer les dragons.

Cette magie brute et lointaine n'était pourtant pas ce qu'il cherchait, et, après y avoir jeté quelques coups d'œil, il en fit abstraction et se concentra sur des affaires plus urgentes.

Ses réserves de nourriture commençaient à baisser dangereusement, et il n'avait vu aucun gibier – ni aucune trace de gibier – depuis plus d'une semaine, lorsqu'il remarqua une ombre. Sur ce flanc de montagne, la couverture neigeuse était particulièrement lisse et blanche, brillant d'un éclat vif à la lumière du soleil de l'après-midi. Mais un endroit semblait légèrement moins lumineux.

Il se dirigea aussitôt dans sa direction, ses bottes soulevant un nuage de cristaux scintillants à chacun de ses pas, alors qu'il progressait tant bien que mal, s'enfonçant jusqu'aux chevilles dans la poudreuse.

Tandis qu'il s'en approchait et que le soleil disparaissait derrière la crête, à l'ouest, l'endroit ressemblait de plus en plus à une rayure grise dans la blancheur immaculée de l'étendue neigeuse, puis à une ombre bleuâtre. Il s'agissait d'une dépression dans la neige. Elle ne devait faire que quelques centimètres de profondeur, et ses contours lisses étaient toutefois bien définis.

Sa surface était régulière et vierge de toute trace. Rien ni personne n'avait creusé là. Et ce n'était pas non plus le vent qui avait dessiné cette forme particulière. À y regarder de plus près, on aurait dit que la neige s'était *affaissée*.

Arlan esquissa un sourire, faisant ainsi craquer la couche de glace qui recouvrait sa moustache.

La couverture neigeuse s'était affaissée parce qu'une couche inférieure était tombée. Il n'y avait aucune autre explication possible. Le vent n'aurait pas sculpté une telle dépression, et il l'aurait rebouchée si elle avait été présente avant la tombée de la neige. Il ignorait ce qui était tombé, et pour quelle raison, mais le simple fait qu'il y ait eu chute signifiait qu'il existait un lieu *dans* lequel il était possible de tomber.

Personne n'avait jamais bâti quoi que ce soit si haut dans la partie la plus sauvage des monts de la Dent de scie. Il se trouvait à des dizaines de kilomètres des mines et des carrières les plus proches, loin au-dessus des pâturages les plus élevés. Pour que de la neige fasse une chute, il devait y avoir une ouverture dans la paroi de la montagne elle-même.

Cela ne signifiait aucunement qu'il s'agissait de l'ancre d'un dragon, naturellement, mais les comptes-rendus indiquaient la présence de l'un d'eux dans cette zone. Il avança en trébuchant, impatient.

Il marqua un temps d'arrêt au bord de la dépression. Il ne voulait pas courir le risque de traverser la couche de neige et d'atterrir dans une grotte, sans doute en se blessant, ou en réveillant d'éventuels occupants tapis à l'intérieur. Il ôta ses mains gantées de ses poches et ouvrit le devant de sa cape.

Il portait en bandoulière une longue lance à pointe d'obsidienne. Il s'en était parfois servi comme d'un bâton pour progresser dans les zones de profonde poudreuse, mais, aujourd'hui, il faisait suffisamment froid pour qu'il préfère conserver les mains dans ses poches. À présent, il était aux prises avec les lanières gelées, jurant dans sa barbe figée par le givre, jusqu'à ce qu'il réussisse enfin à libérer l'arme.

Une fois la lourde pique détachée, le changement de poids le déséquilibra, et l'un de ses pieds glissa dans la neige, manquant de le faire tomber à plat ventre. Il chuta sur un genou, mais il parvint à se rattraper avant de s'affaler de tout son long.

Dès qu'il recouvra l'équilibre, plutôt que de se relever, il plia son autre jambe et s'agenouilla au bord de la dépression. Puis il planta l'extrémité de la lance dans la neige, l'y plongeant aussi loin que possible.

Elle s'enfonça d'un bon mètre, plus profondément qu'il l'avait imaginé. La neige poudreuse dans laquelle il était à genoux faisait à peine plus de trente centimètres de profondeur, puisqu'il y avait naturellement une couche de neige compacte et de glace en dessous.

Cette profondeur de un mètre était satisfaisante. Cela révélait effectivement l'existence d'une sorte de trou. Il se mit à creuser, prenant soin de ne pas se laisser glisser en avant.

Lorsqu'il parvint enfin à franchir la couche de neige compacte et celle de glace pour atteindre la caverne, près de deux mètres cinquante sous la surface, le soleil se trouvait derrière la ligne de crête, et l'horizon, à l'est, était déjà indigo.

La neige recouvrait à présent un passage en pente, d'une blancheur éclatante sur le sol sombre. Les parois rocheuses étaient enduites d'une fine couche de glace noire. Arlian s'accroupit dans l'ouverture, scrutant les ténèbres en contrebas, réfléchissant à sa prochaine manœuvre.

Auparavant, chaque fois qu'il avait trouvé l'entrée de l'ancre d'un dragon, il avait battu en retraite pour rassembler ses forces, avant de s'y introduire, et il y était retourné avec au moins une demi-douzaine d'hommes, tous lourdement armés, et munis de torches.

Une fois qu'ils y pénétraient, c'était avec l'intention de tuer tout ce qui s'y trouvait. S'ils se montraient discrets, c'était uniquement pour éviter de réveiller les créatures avant d'être en mesure de les massacrer, et si l'une d'elles émergeait de son sommeil, comme cela se produisait parfois, cela signifiait simplement qu'elle serait la première à périr.

Ici, cependant, il était seul, et armé d'une simple lance – il avait refusé de s'encombrer d'armes supplémentaires.

Il possédait un équipement varié, naturellement. Mais il était réticent à produire la moindre source de chaleur, car les dragons appréciaient tout particulièrement les températures élevées, et une simple flamme pouvait très bien les réveiller. Mais il aurait évidemment besoin de lumière. Il posa sa lance à terre, rejeta sa cape de laine derrière lui et fit tourner son sac autour de lui.

Peu après, il avait entre les mains une lampe à huile en cuivre cabossée – il transportait une bouteille d'huile sous sa vareuse, son gilet, son écharpe, son manteau et sa cape, seulement séparée de son corps par sa chemise, de sorte que sa chaleur corporelle l'empêche de se figer. Il trouva une pierre à briquet, un briquet et de l'amadou, puis il ôta ses gants pour provoquer une étincelle.

Lorsque la mèche de la lampe s'embrasa enfin, ses doigts tremblaient de froid. Il fit une longue pause afin de se les réchauffer au-dessus de la flamme avant de renfiler ses gants et de tirer sa cape sur ses épaules.

Puis il se leva et brandit la lampe à bout de bras.

Les parois rocheuses gelées se mirent à luire de chaque côté de l'étroit passage qui s'enfonçait dans les entrailles de la terre ; le boyau était si resserré qu'il se demanda comment un dragon pouvait réussir à s'y glisser. Mais les dragons n'étaient pas des créatures naturelles. Ils étaient une incarnation de la magie, et ils pouvaient se comprimer d'une façon tout à fait incroyable.

Naturellement, il savait aussi que cette caverne n'était pas forcément celle qu'il recherchait. Il huma l'air, le froid piquant ses narines presque engourdis.

Il ne pouvait en être absolument certain, mais il crut pouvoir le sentir : du venin de dragon.

Il esquaissa un sourire, faisant tomber de la glace à moitié fondue de sa barbe. Il soupesa sa lance, brandit sa lampe et s'enfonça dans la galerie le plus silencieusement possible.

Le passage était long et souvent escarpé, le sol inégal. On aurait dit que la montagne s'était fissurée et que suffisamment de terre et de gravillons s'y étaient engouffrés pour former une surface dure, tout au fond. Ce n'était pas si petit qu'il l'avait tout d'abord cru. La hauteur du boyau lui donnait l'air plus étroit qu'il était, et sa largeur réelle avoisinait les deux mètres ou deux mètres cinquante. Il n'y avait aucune trace du passage éventuel d'un être humain avant lui, mais plus il descendait, plus la puanteur du venin de dragon se faisait évidente, empirant à chaque nouveau pas. Ici et là, particulièrement dans les parties les plus étroites, des rainures caractéristiques parcouraient les parois ou le sol. Des marques de griffes laissées par les monstres lorsqu'ils se frayaient un chemin vers la surface.

Plus il s'enfonçait dans les profondeurs de la caverne, plus il faisait chaud. Naturellement, les dragons n'auraient pas établi leur refuge en ces lieux s'il y avait fait aussi froid que sur les flancs des montagnes environnantes.

Il n'avait aucun moyen d'estimer l'heure qu'il était depuis que l'ouverture sur le monde extérieur était hors de vue, mais il pouvait raisonnablement estimer qu'il marchait depuis une bonne heure, et il commençait à se demander si sa lampe à huile tiendrait le coup lorsque le mur qui se trouvait sur sa gauche prit brusquement fin, le sol se mettant à descendre en pente, et la caverne s'ouvrant soudain devant lui.

C'était un espace irrégulier et anguleux formé de couches de granit brisées, dépourvu des formes généralement adoucies par l'eau, que l'on trouvait dans la plupart des autres grottes. Il n'y avait pas de véritables lignes horizontales ou verticales, mais uniquement des diagonales. Il se trouvait au bout d'une étroite corniche, où un plan presque vertical s'était effondré, et dont la partie supérieure avait d'une certaine façon été enfoncée.

Il lui était impossible d'avoir une vue d'ensemble de la caverne, car différentes sections étaient orientées dans d'étranges directions, mais l'extrémité la plus éloignée de sa partie visible se trouvait sans doute à une quarantaine de mètres de l'endroit où il se trouvait. L'atmosphère n'était

que légèrement fraîche. Il avait ouvert sa cape et déboutonné son manteau depuis longtemps, mais il avait les épaules trempées de sueur et la barbe couverte de neige fondue. L'odeur de venin de dragon était si puissante que, depuis un certain temps maintenant, il s'efforçait de respirer par la bouche, afin d'en minimiser les effets, et, parfois, la lampe s'embrasait de façon insensée lorsque des volutes de vapeur entraient en contact avec sa flamme.

Sur une surface en pente douce, à une dizaine de mètres en contrebas, dormaient les dragons. Entre deux embrasements, sa lampe n'éclairait pas grand-chose, et la lumière se dissipait à cause des distances. Mais il était impossible de manquer les reflets sur la peau noire, écailleuse et lisse des créatures. Les formes lovées et immobiles ne pouvaient pas appartenir à quoi que ce soit d'autre qu'aux vieux ennemis d'Arlian.

Les comptes-rendus que le seigneur Flétrissure lui avait laissés, après les avoir soigneusement amassés et compilés pendant près de mille ans, ne faisaient état que de deux dragons dans la chaîne de l'Omoplate. En fait, il avait en partie choisi de mener ses recherches dans cette zone parce que moins les créatures étaient nombreuses, moins il courrait le risque que l'une d'elles s'éveille en sa présence, et moins il devrait en tuer, si nécessaire.

Toutefois, comme Arlian regardait dans l'ancre, en contrebas, il se souvint de ce que le seigneur Zanère lui avait dit, à la Maison grise, plus de deux ans auparavant : les dragons lui avaient permis de trouver et de tuer les plus anciens d'entre eux, et les plus faibles, tandis que les plus jeunes et les plus vigoureux s'étaient repliés dans des refuges plus sûrs.

Il ne s'était jamais approché de cet ancre auparavant, car deux simples dragons ne lui avaient pas semblé constituer un gibier suffisamment intéressant, alors qu'il restait des groupes plus importants dans des tanières plus accessibles. Cette fois, il avait non seulement choisi la grotte parce qu'elle n'était censée recéler que deux occupants, mais également parce qu'elle était si isolée qu'il ne pourrait pas se méprendre et confondre d'innocents autochtones avec des assassins de la Société du Dragon, et réciproquement. S'il venait à croiser quelqu'un dans les monts de la Dent de scie au beau milieu de l'hiver, il ne pourrait s'agir que d'un meurtrier sur ses traces.

Il lui avait semblé que les dragons avaient anticipé son raisonnement lorsqu'il avait choisi ses précédentes victimes, mais, cette fois, ils n'avaient rien vu venir. Il tourna le bouton de cuivre qui permettait de faire sortir la mèche, et il leva la lampe le plus haut qu'il put. Il tenta de les compter. Un

soudain effluve de venin toucha la lampe, qui éclaira brièvement une zone plus étendue.

Il y avait au moins une dizaine de dragons allongés sur la roche, en contrebas. *Au moins* une dizaine. Lorsque la lampe se remit à diffuser une lueur normale, il ne voyait plus suffisamment dans l'ombre et dans les recoins pour en être certain, mais il pensa en distinguer quatorze, sans compter ce qui aurait pu en être un quinzième, à moins qu'il s'agisse d'un morceau de granit inhabituellement sombre et courbé, tapi au fond d'un renfoncement, sur le côté. Il pouvait également y en avoir d'autres, assoupis, hors de son champ de vision.

Eh bien, il devrait pouvoir trouver une bonne quantité de venin, ici !

## DES VISAGES CONNUS

La corniche sur laquelle se trouvait Arlian se rétrécissait devant lui. Il tourna le dos à la paroi et se mit à la longer lentement, à la recherche d'un chemin pour descendre. La pente de dix mètres qui prolongeait la saillie n'était pas verticale, mais elle était bien trop raide pour qu'il puisse s'y engager. S'il décidait de glisser jusqu'en bas, il atteindrait sans doute le fond indemne, toutefois il ne pourrait plus remonter.

Mais il arriva bientôt au bout de la corniche ; du moins, elle formait une gigantesque marche d'au moins un mètre vingt vers une autre saillie, un peu plus bas, légèrement plus large. Après une brève hésitation, Arlian s'y laissa descendre. Il ne lui serait pas très difficile de remonter. En revanche, si un dragon se réveillait et s'il devait s'enfuir, cette escalade le retarderait cruellement.

La pente de cette seconde corniche était plus raide que la première, et le sol de la caverne était incliné dans le sens inverse. Cela lui laissa penser qu'ils se rencontraient, quelque part dans l'obscurité, devant lui.

Ses espoirs furent réduits à néant lorsqu'il arriva en vue de l'extrémité de la grotte. Mais l'à-pic n'était alors plus que de trois mètres environ, et il aperçut une cavité dans la paroi, en dessous de lui, une fente large de quelques centimètres. Avec un peu d'élan, il était presque certain de pouvoir l'atteindre d'un bond, d'y glisser les doigts et de se propulser sur la corniche.

Il observa attentivement la roche afin de s'assurer qu'il ne se méprenait pas sur les distances. Il examina le sol, en contrebas, pour être sûr de ne pas

avoir besoin de monter sur la queue d'un dragon ou de mettre les pieds dans une mare de venin lorsqu'il voudrait prendre son élan.

Ce ne serait pas facile. Mais il n'avait pas fait tout ce chemin pour se laisser décourager par un si petit obstacle. Il s'assit, laissa pendre ses jambes au bord de la corniche, et il posa la lampe à terre, à côté de lui, en réfléchissant.

Il ne lui serait pas aisé de descendre une lampe allumée, mais elle lui serait bien utile pendant qu'il récolterait le venin. S'il l'abandonnait sur la corniche, elle n'éclairerait que la partie de la caverne dans laquelle il se trouvait, mais ce serait plus sûr.

En étudiant les différentes possibilités qui s'offraient à lui, il fit basculer sa lance par-dessus le bord de la corniche, et il la tendit vers le bas, le plus loin possible, puis il la laissa tomber. Elle cliqueta en heurtant le sol rocheux, plus fort qu'il l'aurait souhaité.

Il marqua un temps d'arrêt, attendant de voir si l'un des dragons allait se mettre à remuer. Mais le seul bruit qu'il perçut fut celui de son propre souffle et l'unique mouvement qu'il observa fut celui de la flamme vacillante de sa lampe.

Il ôta sa cape et l'étendit sur la corniche, puis il défit son sac qu'il tendit par-dessus le bord, le baissant autant que possible avant de le lâcher. Il retira son manteau et le laissa tomber sur sa cape.

Il s'empara alors de la lampe, il prit une profonde inspiration, et il bondit.

Pendant qu'il sautait, la flamme de la lampe s'embrasa de façon insensée, autant à cause de la chute en elle-même que des vapeurs de venin, mais elle resta confinée dans la lampe. Il se réceptionna durement, et il s'étala de tout son long, mais il parvint à maintenir sa prise sur la poignée de cuivre. De l'huile bouillante éclaboussa son gant, mais elle ne s'enflamma pas.

Il demeura un moment immobile, puis il se redressa et s'agenouilla sur la pente rocheuse et brandit haut sa lampe.

Sa lance et son sac se trouvaient à quelques dizaines de centimètres de là, et le dragon le plus proche reposait, menaçant, quelques mètres plus loin.

Il se leva et tendit la main vers sa pique. Puis il s'immobilisa.

Il n'était pas là pour tuer des dragons. Il devait se contenter de récolter du venin.



À contrecœur, il laissa l'arme là où elle se trouvait, et il ouvrit son sac avant d'en extraire le flacon en verre bleu qu'il avait rapporté de Manfort. Il contenait du vin, à l'origine, mais cela faisait plus d'un mois qu'il en avait bu la dernière goutte. Il l'avait alors minutieusement rincé pour le préparer à son nouvel usage.

Il sortit également la petite fiole brune dans laquelle il avait transporté l'huile de sa lampe. Il songea qu'il n'aurait pas de mal à remplir les deux récipients, étant donné le nombre de dragons qui se tenaient là.

Lorsqu'il se releva, il tenait le flacon bleu dans une main et la lampe dans l'autre, car il avait rangé la fiole brune dans l'une des poches de son gilet. Il s'approcha des dragons, abandonnant sa lance et son sac là où ils se trouvaient.

Il aurait préféré trouver des flaques de venin dans lesquelles il aurait plongé ses récipients, ou bien le récolter à même les parois rocheuses, mais les surfaces inhabituellement pentues de cette caverne n'avaient pas permis la formation de mares, et aucun liquide ne s'écoulait le long des parois. Le poison qui s'était accumulé ou condensé sur la roche s'était infiltré dans des anfractuosités trop étroites pour qu'il puisse y puiser quoi que ce soit, bien que la nature corrosive du venin ait tracé dans la pierre des sillons menant jusqu'à elles.

Il suivit la pente sur une bonne quarantaine de mètres, espérant trouver une retenue de venin tout en bas, mais, au lieu de cela, il découvrit que la substance s'écoulait dans une crevasse de moins de cinq centimètres de large, bien trop étroite pour qu'il puisse y glisser sa main gantée ou l'un de ses récipients.

Las et agacé, il rebroussa chemin et gravit la pente en sens inverse, en direction des dragons assoupis.

Ils ne semblaient pas très magiques, songea-t-il. Pas plus que le mince filet de venin qui suintait le long de la pente paraissait convoier l'essence même de la magie. Mais il fallait que ce soit le cas. Certes, les écailles noires miroitaient à la lueur de la lampe et le poison luisait, mais pas plus que bon nombre de substances naturelles. De l'eau toute simple aurait brillé d'un éclat bien plus vif que ce venin.

Il aurait pu éponger de l'eau sur la roche à l'aide d'une étoffe et l'essorer dans un récipient, mais cette substance était bien trop corrosive. On pouvait la placer dans du verre, comme le seigneur Rolinor en avait fait

la démonstration avec sa flasque d'eau-de-vie, mais le tissu se serait désagrégé à son contact.

Le seul moyen qu'il aurait de recueillir du venin dans ses deux récipients serait de le récolter pendant qu'il s'égouttait des babines des dragons.

Il s'approcha précautionneusement de la créature la plus proche. Le monstre était lové comme un chat, et il lui tournait le dos. Son épine dorsale se trouvait au même niveau que son menton, son flanc immobile bien au-dessus de sa tête. Il était impossible de distinguer le moindre mouvement respiratoire. Toutefois, Arlian n'était pas vraiment certain que les dragons respiraient, à proprement parler. Il ne s'agissait pas d'animaux naturels, malgré leur apparence, mais de magie incarnée. Ils ne se nourrissaient ni de viande, ni de fruits, ni de graines, mais d'âmes humaines. Ils ne naissaient pas dans un ventre maternel, ni dans un œuf, mais dans le cœur et le sang des humains. Pourquoi, alors, respireraient-ils ? Arlian présuma que, s'ils possédaient un système analogue à celui de la respiration, il devait plus avoir besoin de magie que d'air.

Il contourna la créature par la droite, longeant son cou, et il trouva sa tête répugnante posée sur sa patte avant droite et le bout de sa queue.

Et du venin s'écoulait lentement de sa mâchoire.

Il ne s'agissait pas d'un dragon particulièrement grand. Arlian tira la fiole brune de son gilet, et il la déposa précautionneusement sur la roche, sous la mâchoire du dragon, la stabilisant à l'aide d'une poignée de terre, et la tournant pour qu'elle se maintienne le plus possible en place sur le sol en dénivelé. Il tenait scrupuleusement la lampe aussi éloignée du venin qu'il le pouvait, afin d'éviter qu'une flamme vienne lécher les narines immobiles du monstre et le réveille.

Tandis qu'il s'activait, une goutte de venin tomba sur son gant, et un nuage de fumée nauséabonde s'éleva en sifflant tandis que le fluide entamait le cuir. Arlian arracha son gant et le frotta contre le sol jusqu'à ce que le sifflement se soit tu et que la fumée se soit dissipée.

Ensuite, il recula et observa son stratagème.

Du venin s'agglutinait le long de la lèvre noire. Alors qu'il regardait, une goutte se forma, et tomba, manquant le goulot de la fiole de quelques centimètres.

Arlian poussa un soupir. Il observa la tête du dragon pour s'assurer qu'il n'avait pas troublé le sommeil de la créature.

Il ne connaissait pas ce dragon en particulier. Comme tous ceux de son espèce, il avait des traits prononcés et uniques. Peut-être cela faisait-il partie de leur magie, mais chacun d'entre eux possédait une figure tellement inoubliable qu'aucune autre espèce, qu'elle soit animale ou humaine, ne pouvait rivaliser avec le caractère unique que leurs traits conféraient aux dragons. Il était impossible de confondre un dragon avec un autre une fois que l'on avait vu son visage. Arlian se rappelait encore les moindres détails de la physionomie de chacun des dragons qu'il avait vus en face, quelles qu'aient été les circonstances entourant ces rencontres, et même s'il n'avait pas véritablement souhaité s'en souvenir.

Ce dragon ne faisait pas partie de ceux qu'il avait déjà croisés. De toute façon, la grande majorité de ceux qu'il avait vus étaient morts. Celui avec lequel il s'était entretenu grâce à la sorcellerie dans une cuvette d'eau et de sang avait péri. Celui qui avait contaminé le sang de dame Givre et détruit le Vieux Palais n'était plus. Tous ceux qu'il avait trouvés dans leur tanière avaient trépassé. Seul celui qui avait tué son grand-père et engendré l'abomination qui grandissait dans le cœur d'Arlian, et ses compagnons, avec lesquels il avait détruit le village d'Obsidien, étaient encore en vie.

Une nouvelle goutte de venin s'échappa, et celle-ci heurta le bord du goulot de la fiole puis se sépara en deux. Une première moitié s'écoula le long du réceptacle, et l'autre tomba à l'intérieur.

La lumière et la fumée s'embrasèrent lorsque le venin enflamma les traces d'huile qui restaient au fond du récipient. Arlian recula, surpris. Il jeta un coup d'œil au dragon puis à sa lance, qui se trouvait à une trentaine de mètres de lui.

La créature demeura immobile.

Arlian poussa un long soupir de soulagement, et une seconde goutte de venin s'écrasa dans le flacon.

Il n'y eut pas de nouvel embrasement, bien que de la fumée se soit élevée du goulot en tourbillonnant. Arlian présuma qu'il ne restait pas suffisamment d'air inflammable dans le récipient pour nourrir une éventuelle flamme.

Il abandonna la fiole là où elle était, et il reporta son attention sur la recherche d'un emplacement pour le flacon. Il décida de ne pas simplement choisir le dragon le plus proche, cette fois, mais de trouver celui qui produisait le plus de venin. Il brandit sa lampe et partit à la découverte de la population de la caverne.

Le dragon suivant était ordinaire, et il avait disposé sa tête sur ses pattes avant d'une telle façon que le poison qui suintait de sa mâchoire ne gouttait jamais mais s'écoulait à terre, le long de ses écailles noires. Le troisième avait le menton posé directement sur le sol. Le quatrième aurait pu faire l'affaire, mais Arlian décida de poursuivre ses recherches.

Et lorsqu'il regarda le cinquième dragon, il se figea, pris de tremblements.

Il connaissait ce visage.

Il l'avait vu le regarder au milieu des ruines en feu du garde-manger de ses parents, bien longtemps auparavant, alors qu'il n'avait que onze ans. Il l'avait vu cracher son venin avec désinvolture sur son grand-père, lui brûlant le visage.

Il s'agissait de la créature qui avait hanté ses rêves presque chaque nuit quand il avait été réduit en esclavage, dans les mines de Fond-du-Creux, qui avait persisté dans ses songes et dans ses souvenirs depuis lors.

C'était là le dragon qu'il avait juré de tuer, tant d'années auparavant. Il était la véritable cible de sa soif de vengeance. Il était le point de convergence de toute sa haine, le monstre qui avait anéanti sa famille et qui avait rendu sa vie si sombre et répugnante. C'était la créature qui lui avait nonchalamment retiré toute capacité d'aimer et d'être heureux, qui lui avait ôté toute possibilité d'obtenir une descendance humaine et qui avait souillé son sang de son infecte progéniture.

Il resta figé un bon moment, trop bouleversé et envahi par la haine pour pouvoir réfléchir ou agir. Puis il se retourna et courut vers sa lance, lâchant le flacon de vin en s'approchant du monstre.

Il referma la main sur la hampe de la pique et il s'apprêtait à soulever l'arme lorsqu'il s'interrompit.

Il pouvait éliminer le monstre, ici et maintenant, il le savait. Il pouvait le tuer ; les autres se réveilleraient certainement, et il aurait le loisir d'en éliminer un ou deux autres avant de mourir. Si les deux créatures qui avaient participé à la destruction de son village étaient toujours en vie, elles pouvaient même figurer au nombre de ceux qu'il parviendrait à supprimer, mais il ne saurait jamais s'il les avait trouvées toutes les trois, car il n'avait pas vu leur visage.

Il pouvait tuer le dragon. Il avait la possibilité de venger son grand-père, ses parents, son frère, et lui-même... et mourir.

C'était tout ce qu'il avait espéré, tout au long de sa vie.

Mais s'il trouvait la mort aujourd'hui, les autres dragons survivraient. Les Terres des Hommes souffriraient sous leur joug, un village serait détruit chaque année.

Noir, Ruisseau et leurs enfants vivraient dans un monde corrompu par les dragons. Vanniari, Givre et tous les autres aussi.

Il regarda la lance. Sa pointe d'obsidienne luisait à la lueur de la lampe. Il la posa à terre.

— Plus tard, chuchota-t-il pour lui-même. J'aurai le temps, plus tard.

Il lâcha la pique et se leva, puis il se retourna pour regarder le dragon assoupi.

— Je sais où tu vis, à présent, dit-il. Je te retrouverai... je reviendrai ! (Il ramassa le flacon bleu.) Mais j'ai autre chose à faire, avant. Quelque chose qui me donne une raison de vivre.

Il sourit.

— Et je me servirai de ton venin pour y parvenir.

## RETOUR À LA SURFACE

Arlian se réveilla dans l'obscurité la plus complète.

Il ne se souvenait plus où il se trouvait. Il lui vint à l'esprit la possibilité qu'il soit devenu aveugle, ou qu'il soit mort, mais, en réalité, il crut qu'il était de retour aux mines de Fond-du-Creux, esclave assoupi dans sa petite galerie, prêt à être appelé pour prendre son service. Sa fuite, ses voyages dans les Régions Limitrophes et au-delà, sa vie à Manfort en tant que seigneur Obsidien, sa vengeance complexe et les années passées à massacrer les dragons... tout cela ne semblait rien de plus qu'un merveilleux rêve. Mais la paroi lisse de granit à côté de lui était loin d'avoir la même texture que le calcaire taillé à la main ou la galène, et ses souvenirs lui revinrent. Il se tenait dans l'antre de dragons, dans les profondeurs de la chaîne de l'Omoplate, et le sac qui lui servait d'oreiller renfermait de la pierre à briquet et un briquet, alors qu'une lampe contenant encore un peu d'huile se trouvait non loin.

Il s'était donné quelques heures pour remplir ses récipients. Pendant ce temps, il avait dormi d'un sommeil aussi profond que celui des dragons, blotti dans un recoin avec sa lampe éteinte, qu'il avait posée suffisamment loin pour ne pas la renverser accidentellement pendant qu'il se reposait, mais assez près pour pouvoir la retrouver dans l'obscurité.

Il s'assit, tira son sac vers lui, puis il chercha sa lampe à tâtons.

Peu après, la mèche s'embrasa à l'aide d'un éclat d'amadou rougeoyant, et il put de nouveau apercevoir l'environnement dans lequel il se trouvait. Il

se hâta d'aller inspecter sa récolte, et il remarqua que la fiole brune était en train de déborder et que le flacon bleu n'allait pas tarder à en faire autant.

Il posa un moment la lampe à terre et reboucha avec soin les deux récipients. Il les enveloppa de tissu et les rangea au fond de son sac, aussi bien protégés que possible. En récupérant sa lampe, il regarda autour de lui les dragons assoupis, qui semblaient ne pas avoir été dérangés du tout par son séjour parmi eux.

La tentation de plonger la lanterne dans un écoulement de venin et de mettre le feu à la caverne était très forte, mais il résista. Ce faisant, il ne causerait aucun dommage aux monstres, et ne les agacerait peut-être même pas, mais il leur signalerait sa présence.

Il éprouvait également l'envie d'enfoncer sa lance dans le cœur noir du meurtrier de sa famille, mais la refréna, se persuadant que le bon moment viendrait. Sagement, il retourna vers le recoin par lequel il avait accédé à la caverne, là où la corniche était à son point le moins élevé. Il posa la lampe à terre, puis hissa son sac au-dessus de sa tête et sauta sur place, le poussant à l'aide de ses deux mains par-dessus le bord de la saillie avant qu'il retombe.

Le lourd objet y parvint de justesse, et le bruit qu'il fit en atterrissant sur la corniche inquiéta Arlian. Il marqua une pause avant de lancer un coup d'œil aux dragons.

Ils étaient toujours immobiles.

Il récupéra sa lance qu'il regarda, de nouveau tenté. Puis il poussa un soupir, recula, et en prenant deux pas d'élan, il bondit une nouvelle fois vers la corniche, jetant sa lance à proximité du sac.

Elle ricocha et cliqueta, puis elle s'immobilisa, dépassant de quelques centimètres du bord de la corniche.

Il ne restait plus qu'Arlian lui-même, et la lampe à huile cabossée. Celle-ci lui posait un problème, mais elle était sur le point de s'éteindre, faute de carburant. Sa flamme vacillait chaque fois qu'il la déplaçait, l'huile restante clapotant légèrement dans le réservoir. Elle ne resterait pas allumée pendant tout le trajet qu'il aurait à parcourir pour atteindre la surface, de toute façon.

Il était capable de retrouver son chemin dans le noir, s'il le fallait, et il ne pouvait pas jeter la lampe comme il l'avait fait avec le sac et la lance. Elle se renverserait et Arlian se retrouverait couvert d'huile enflammée, ou, pire, de venin embrasé. Il s'écarta de l'objet, s'apprêtant à l'abandonner. Elle continuerait à diffuser sa lumière pendant qu'il regagnerait le sommet

de la corniche et qu'il s'enfoncerait dans la galerie, puis, de là, il retrouverait son chemin dans l'obscurité. La lampe s'éteindrait toute seule de façon inoffensive dans quelque temps...

Il interrompit le fil de ses pensées.

S'il la laissait là, au printemps, lorsque les dragons se réveilleraient, ils sauraient que quelqu'un était venu. Ils pourraient alors très bien abandonner cette tanière. Et cela signifierait qu'il devrait retrouver la piste d'au moins quinze dragons (il n'en avait pas fait le décompte exact, mais il ne souhaitait pas gâcher ce qui lui restait d'huile pour s'y mettre maintenant).

C'était inenvisageable.

Toutefois, il lui était impossible de jeter une lampe allumée sur la corniche, et il aurait besoin de ses deux mains pour y accéder. Il doutait de pouvoir accomplir ce bond dans le noir, donc, s'il éteignait la lampe pour la transporter, cela ne fonctionnerait pas non plus. D'une façon ou d'une autre, il fallait qu'il porte cet objet, et qu'il le fasse en gardant les mains libres.

Il regrettait de ne pas y avoir songé *avant* de lancer son sac là-haut et de ne plus pouvoir y accéder. Il n'avait rien à proximité, qui soit susceptible de servir de lanière improvisée.

Toutefois, il finit par concevoir un stratagème consistant à bloquer la poignée de la lampe entre deux boutons de son gilet, la serrant contre son torse. Cela plaçait la flamme dangereusement près de son col et de sa barbe, mais il supposa qu'il pourrait s'en accommoder l'espace des quelques secondes dont il aurait besoin pour remonter sur la corniche.

Il baissa la flamme autant qu'il le put sans courir le risque de l'éteindre, puis il recula à une distance raisonnable, se retourna et se mit à courir. Il bondit au bon moment et s'agrippa à la fissure dans la paroi.

Il s'écrasa contre la roche, et il sentit la chaleur de la lampe contre sa poitrine. Ses genoux heurtèrent violemment le granit, et il fut certain qu'il aurait de douloureuses ecchymoses. Il avait une bonne prise, cependant, à plus de un mètre au-dessus du sol de la caverne, et la corniche n'était plus qu'à cinquante ou soixante centimètres de lui, sur sa droite.

Mais ses doigts le brûlaient, et ça ne pouvait pas être dû au simple effort qu'il venait de fournir. Il aperçut des volutes de fumée qui ne semblaient pas provenir de la lampe.

Il prit hâtivement appui sur la pierre à l'aide de ses pieds, tout en se balançant sur sa droite. Lorsque son pied droit trouva une prise temporaire, il retira sa main droite de la fissure et la hissa vers la corniche.



Il referma les doigts sur le bord de la saillie, et il se hissa. Lorsqu'il sentit que sa prise était stable, il libéra vivement sa main gauche et la tendit vers la corniche.

Il était suspendu dans le vide, les bords tranchants du granit lui tailladant les articulations. Du bout de ses bottes, il prit appui contre la paroi rocheuse. Il se hissa de nouveau et parvint tout d'abord à glisser son coude droit sur la corniche, puis le gauche.

Le plus dur était fait, malgré ses brûlures aux doigts, la fumée tourbillonnant devant son visage, la chaleur sur sa poitrine et la lumière faible et vacillante. Bientôt, il se leva sur la corniche et déboutonna son gilet déformé et roussi pour en dégager la lampe cabossée.

Il la regarda d'un air piteux. Lorsqu'elle était entrée en contact avec la paroi, elle s'était complètement déformée et elle était à présent presque plate ; la molette d'ajustement de la mèche ne fonctionnait plus du tout. Toutefois, la flamme était toujours aussi vive, et l'huile ne s'était pas complètement renversée. Il n'avait laissé aucune preuve de son passage dans la caverne, ce qui était le plus important.

Puis il détourna le regard. Ce n'était pas joli à voir. Le bout de ses gants était brûlé, il n'en restait plus que des lambeaux fumants. Cette anfractuosité était manifestement pleine de venin, et il y avait plongé les doigts lors de son escalade.

S'il avait su que ce réservoir de poison existait, il aurait cherché le moyen de le puiser là, et il n'aurait jamais eu besoin de descendre dans la caverne, au milieu des dragons. Mais, dans ce cas, il n'aurait jamais su que le tueur de son grand-père y était tapi.

Le devant de son gilet était déformé et noirci, et la vareuse, en dessous, arborait une large trace de brûlure noire. Il enleva également la suie de sa barbe. Il faudrait qu'il aille voir un barbier, dès que l'occasion se présenterait. Il en aurait de toute façon bien besoin, après un si long périple en milieu hostile.

Au moins, sa lance et son sac semblaient intacts. Il jeta un coup d'œil dans ce dernier pour s'assurer que les deux récipients contenant le venin étaient en bon état et bien fermés, puis il protégea le tout du mieux qu'il put. Il récupéra son manteau et sa cape, et il rebroussa chemin le long de la pente, se hissant sans difficulté sur la corniche supérieure, plus étroite, puis, quittant le cœur de la montagne, il s'engagea dans la longue galerie qui le mènerait à la surface.

Au fur et à mesure qu'il montait, la température chutait de façon régulière. À un moment donné, il marqua une pause pour enfourner un bref repas constitué de miettes de fromage et de bœuf séché et salé. À peine eut-il terminé de manger que la flamme de la lampe vacilla pour la dernière fois et s'éteignit. Il finit de tout remballer dans le noir, au jugé, puis il referma son manteau et sa cape. Non qu'il en ait eu vraiment besoin pour le moment, mais il savait qu'il ne tarderait pas à faire très froid.

Il n'avait pas emporté d'eau et il avait soif, après son long séjour dans la caverne, la viande séchée et la proximité des flammes, mais il savait que, une fois à la surface, il pourrait trouver toute la neige qu'il voudrait. Boire de l'eau n'était jamais un problème dans la chaîne de l'Omoplate, en hiver. Il lui fallait simplement sortir de cette galerie.

Au moins, il ne courait pas le risque de se perdre, de prendre un mauvais passage ou une mauvaise direction. Il n'y avait qu'une longue crevasse, de plus en plus pentue. Il se remit en route.

Il fut incapable d'estimer le temps qu'il avait mis. Il lui avait semblé superflu de compter ses pas ou ses battements de cœur. Il s'était contenté de progresser, jusqu'à ce qu'il finisse par distinguer une diminution de l'obscurité, devant lui.

Il pressa l'allure, et, quelques minutes plus tard, il rampait à travers la neige et la glace, ébloui par la blancheur aveuglante du flanc de montagne recouvert de neige et l'éclat du soleil. Au-dessus de lui, le ciel était d'un bleu intense, et l'atmosphère froide et piquante. Le bout de ses doigts, qui n'étaient plus protégés par les gants en lambeaux, le brûlait à cause du froid.

Il engouffra une généreuse poignée de neige dans sa bouche desséchée afin d'étancher sa soif. Puis il serra sa cape autour de lui, les mains plongées dans la chaleur de ses poches intérieures, et il entreprit le long voyage qui le ramènerait à Manfort.

## LA MAISON D'OBSIDIENNE

En redescendant des montagnes, Arlian songea qu'un homme ordinaire aurait très bien pu perdre quelques doigts ainsi que le bout de son nez, à cause des engelures. Mais en tant que cœur de dragon, il était immunisé contre le poison et les maladies ; son nez et ses doigts lui firent atrocement mal pendant des jours, même après qu'il eut retrouvé la chaleur de la civilisation, mais ils ne noircirent pas, pas plus qu'ils ne se gangrenèrent.

L'emprise de l'hiver avait commencé à s'affaiblir lorsqu'il atteignit Manfort. Il n'y avait plus de verglas dans les rues, et, à la mi-journée, le léger bruit de l'eau s'égouttant des stalactites de glace se muait en clapotement permanent dans toute la cité, comme si la pluie tombait de nuages invisibles dans les cieux dégagés et ensoleillés.

Arlian ne se souvenait pas avoir déjà vu autant de stalactites : la forêt de catapultes au sommet des toits leur fournissait une infinité de nouveaux endroits propices à leur formation.

Quand Venlin l'accueillit à la Maison grise, Arlian ne tarda pas à découvrir que Noir et sa famille avaient finalement décidé de quitter les lieux. Ils n'étaient pas là pour saluer son retour. Il s'en accommoda sans émettre le moindre commentaire, et il ne fit aucun effort pour tenter de contacter son intendant au plus vite. Au contraire, il se donna une journée pour prendre un bain, se reposer et récupérer de son voyage. Dans un village des contreforts des monts de la Dent de scie, il avait payé la serveuse d'une taverne pour qu'elle lui coupe les cheveux et lui taille la barbe, mais elle ne se révéla pas très au fait de la mode de Manfort, et, de

toute façon, durant le trajet de retour, ils avaient repoussé. Il passa donc sa première soirée confortablement étendu dans sa baignoire, tandis que Wolt s'efforçait de lui redonner un aspect civilisé.

Cela lui permit également d'éviter toute conversation ennuyeuse. Wolt n'était pas très bavard, et personne d'autre n'osa déranger le maître pendant qu'il prenait son bain. Arlian avait déjà recueilli quelques nouvelles sur la route, suffisamment pour être raisonnablement certain qu'aucun fait bouleversant n'était survenu durant son absence, et il n'était pas d'humeur à raconter ses aventures, ni à faire face aux affaires domestiques. Ça pouvait attendre.

En fait, alors qu'il était étendu dans la baignoire, Wolt lui rasant soigneusement le cou, il décida de ne pas perdre de temps du tout avec les affaires de la maisonnée. Il voulait directement entamer ses recherches, et, pour cela, il souhaitait pouvoir profiter de la Maison grise pour lui tout seul. Ainsi, il ne mettrait que sa propre vie en danger.

Mais cela pouvait attendre jusqu'au lendemain matin. Il ferma les yeux et profita de la chaleur réconfortante du bain.

Le jour suivant, comme il en avait décidé, après avoir pris son petit déjeuner, il fit tout d'abord savoir au duc qu'il était revenu sain et sauf avec les matériaux nécessaires à ses expériences, et il demanda à se faire excuser de ses obligations à la citadelle, afin qu'il puisse entamer ses recherches au plus vite. Ensuite, il convoqua ses invités restants ainsi que l'ensemble du personnel des cuisines, de l'office et des bureaux des étages supérieurs, et il les informa de l'évacuation prochaine de la maison.

— Où devons-nous aller, monseigneur ? demanda Lilsinir. Tiviesh m'a dit que la citadelle n'était pas particulièrement accueillante, ces temps-ci...

— Allons-nous tous devoir élire domicile dans votre nouvelle demeure, alors ? demanda Wolt.

Arlian était sur le point de répondre à Lilsinir, mais il s'interrompit et se tourna vers Wolt.

— Ma nouvelle demeure ? demanda-t-il.

— Oui, bien sûr, dit le valet, perplexe. La maison que votre intendant est en train de faire construire pour vous, à l'ancien emplacement du Vieux Palais...

Arlian prit un moment pour réfléchir.

— Noir fait construire une maison pour moi ?

Wolt se rendit alors compte que son employeur ignorait tout de la situation, mais il n'était pas encore certain de savoir à quel point il appréciait la nouvelle.

— Oui, monseigneur, répondit-il d'un ton évasif.

— Vraiment ?

— Oui, monseigneur. N'est-ce pas là ce que vous lui avez ordonné ?

Arlian esquissa un rictus.

— Disons que, l'espace d'un instant, je ne me souvenais plus d'avoir pris cette disposition. Mais, oui, j'ai l'intention de faire déménager l'ensemble de la maisonnée dans cette nouvelle résidence, si elle est prête. Occupez-vous-en ; tous !

Les serviteurs se dispersèrent, laissant Arlian seul dans le petit salon.

— Il me fait construire une nouvelle maison... (Il secoua la tête et déclara à la cantonade :) Même après toutes ces années, Noir, tu me surprendras toujours !

Naturellement, Arlian supervisa le déménagement ; il refusa d'admettre qu'il s'agissait de curiosité, aussi expliqua-t-il les raisons de sa présence en prétendant qu'il se préoccupait du bien-être de ses employés, et qu'il voulait s'assurer qu'ils n'auraient aucun problème à vivre dans cette nouvelle demeure. Il traversa ainsi les vieux jardins, passa devant des plaques de neige à demi fondue et franchit le seuil de la Maison d'obsidienne. Il s'immobilisa dans le vestibule pour contempler le fruit des efforts de Noir.

La demeure était évidemment loin d'être achevée, mais Arlian apprécia ce qu'il vit. Noir avait manifestement emprunté des idées ici et là, plutôt que de simplement se conformer soit à la tradition de Manfort, soit à la mode qui avait cours. Le vestibule s'ouvrait sur un hall, clair et spacieux, d'où un grand escalier menait à un large balcon sur lequel donnaient plusieurs pièces, et d'autres encore en dessous.

Il n'y avait pour l'instant ni tapis ni tapisseries, il manquait quelques portes, et les fenêtres aux nombreux carreaux n'étaient pas encore encombrées par des rideaux, mais les proportions des structures déjà existantes étaient élégantes. Cette demeure était bien plus petite que le Vieux Palais, occupant une surface qui avait autrefois été l'extrémité d'une aile, mais elle donnait néanmoins une impression de grandeur et de confort comparable à celle de l'ancienne bâtisse et sensiblement différente de celle de l'enceinte exiguë de la Maison grise.

Noir surgit de l'une des portes donnant sous le balcon, et il aperçut Arlian dans l'entrée. Il s'immobilisa.

— Monseigneur, dit-il. J'espère que cette demeure correspond à vos attentes.

— En effet, répondit Arlian.

— Tu m'as dit qu'on avait le champ libre pour vivre ici, poursuivit Noir, de là où il était. J'ai décidé de te prendre au mot. Et, naturellement, comme je suis ton intendant, notre maison est la tienne.

Derrière lui, la porte s'ouvrit plus grand, et le fauteuil roulant de Ruisseau se glissa dans l'ouverture. Noir s'écarta pour laisser passer son épouse.

— Ari ! s'exclama-t-elle, en faisant avancer son fauteuil à travers le grand hall. Sois le bienvenu !

— Merci, répliqua Arlian en allant à sa rencontre.

— On trouvait que tu étais resté trop longtemps dans ce tombeau de pierre grise, dans l'ombre du seigneur Enziette, dit Ruisseau en immobilisant son fauteuil.

Arlian jeta un coup d'œil aux murs nus, et il sourit.

— Si je peux me fier à mes yeux, *cette maison-ci* est également en pierre grise !

— Ah, mais elle ne ressemble pas vraiment à une sépulture ! répondit Ruisseau en désignant les grandes fenêtres d'un geste de la main. Et il a bien fallu utiliser des pierres, il y a toujours des dragons dans les parages, après tout !

— Hélas..., reconnut Arlian en prenant la main de Ruisseau et en la saluant.

Ce faisant, il ne put s'empêcher de remarquer une nette rondeur au niveau de son ventre. Apparemment, si tout se déroulait comme prévu, Kerzia, Ambredine et Dirinien n'allaient pas tarder à avoir un frère ou une sœur. Il se remémora les deux enfants mort-nés avant l'arrivée de Dirinien, ainsi que les fausses couches entre et après les deux filles, et il espérait que cette grossesse-ci aurait une issue heureuse. Il ne s'était pas imaginé que Ruisseau pourrait tomber de nouveau enceinte si tôt après la naissance du garçon.

Comme si le fait qu'il ait pensé à eux les avait fait venir, les trois enfants de Ruisseau apparurent au balcon et dévalèrent les marches du grand escalier. Noir se précipita pour les intercepter. Après un moment de

confusion, le groupe se réorganisa et proposa à Arlian de faire le tour de sa nouvelle propriété.

On retrouvait la sensation de grandeur du grand hall dans la plupart des pièces principales. Arlian apprécia les aménagements qui permettaient d'obtenir ce résultat. Noir connaissait les goûts et les habitudes de son employeur, et il avait agencé la nouvelle demeure en conséquence, fournissant un équivalent à chacune des pièces qu'Arlian préférait à la Maison grise ou au Vieux Palais, et abandonnant les caractéristiques qui l'avaient laissé indifférent.

Arlian admira tout particulièrement l'ascenseur, avec son système complexe de poulies et de contrepoids, qui permettait à Ruisseau, ou à toute autre amputée qui lui rendrait visite, de se rendre aux étages supérieurs sans avoir besoin de se faire porter dans l'escalier. Noir l'avait conçu lui-même, et il s'était assuré que les mécanismes étaient aisément maniables, afin que même ses enfants puissent, si nécessaire, l'utiliser.

Alors qu'ils approchaient de la fin de la visite, Arlian se retrouva dans l'office, et il observa les membres de son personnel, qui apportaient leurs affaires.

— Tu l'as appelée la Maison d'obsidienne, d'après ce que j'ai compris, dit-il.

— Ça m'a paru aller de soi, répondit Noir en faisant passer le petit Dirinien assoupi d'une épaule à l'autre.

— Je n'y ai vu aucune trace d'obsidienne, nulle part...

— C'est normal, reconnut Noir. Le duc a réquisitionné toute l'obsidienne de Manfort, et il a pris tout ce qu'il pouvait ailleurs, pour l'utiliser dans les défenses de la cité. Tu auras remarqué, j'en suis sûr, les structures de fer sur le toit...

— Je les ai vues en arrivant, oui.

— L'escalier que je t'ai montré, au dernier étage, mène à une pièce dans une tour, d'où l'on peut manœuvrer l'ensemble des mécanismes des catapultes. Les contrepoids ne sont pas encore installés, et les projectiles ne sont pas en place, mais j'ai conçu tout un système de défense. Et en l'intégrant à la construction de la maison plutôt qu'en l'ajoutant par la suite, on a pu le rendre bien plus efficace que la plupart des autres. Il n'y aura besoin que d'une seule personne pour tirer une salve.

— Et si cette première salve manque sa cible ?

— Oh, eh bien, pour recharger, il faut un peu plus de monde, admit Noir.

— Et davantage d’obsidienne.

— Je suis certain que monsieur le duc nous en confiera une quantité suffisante, le moment venu.

Arlian tendit les bras pour aider Balbutiement, qui était encombrée d’un grand sac.

— J’avais espéré, dit-il, que Manfort n’aurait plus jamais besoin de bâtir des défenses contre les dragons. Je trouve attristant que la cité doive aujourd’hui en être hérissée et que le duc semble les considérer comme une nécessité permanente.

— On n’en aura *peut-être pas* besoin, dit Ruisseau. Mais ça nous rassure.

— J’imagine..., dit Arlian en soulevant le sac de Balbutiement. Où ça va ?

Trois heures plus tard, après un dîner froid improvisé à la dernière minute, Arlian retourna à la Maison grise.

Il dut se servir de sa propre clé et pendre lui-même sa cape. Il n’y avait plus aucun membre du personnel. Il faisait froid et sombre dans les couloirs de pierre silencieux, et cela contrastait avec l’agitation bruyante des pièces ensoleillées de la Maison d’obsidienne.

Il ne pouvait guère s’occuper seul de toute la maison ; il décida donc de garder des feux allumés dans les cuisines et dans sa chambre, et de laisser les autres s’éteindre. Le froid ferait sans doute diminuer le nombre d’insectes, accomplissant ainsi l’œuvre généralement dévolue aux coups de balai et de tapette à mouches.

Il arpenta la demeure, ferma des portes et éteignit des lampes, puis il finit par s’installer à la table de la cuisine afin de planifier ses expériences.

Il s’assoupit vers minuit, la tête sur la table, les deux récipients de venin fermés, posés sur l’étagère au-dessus de lui.



## ÉTUDES SUR LES EFFETS DU VENIN DE DRAGON

Le premier sujet d'expérimentation d'Arlian fut un gros rat.

Le fait d'avoir fermé la plupart des pièces avait conduit un bon nombre de rats et de souris vers les cuisines, et il se révéla relativement aisé de les capturer vivants. Il en attrapa plusieurs et les plaça dans des cages, dans l'un des garde-manger.

Les souris étaient trop petites pour être facilement manipulées. Il choisit donc un gros rat noir pour son premier essai. Il l'isola des autres rongeurs qu'il avait pris en le mettant dans une plus petite boîte, puis il l'emporta dans la cour de la Maison grise et le déposa sur le pavé. Le rongeur se réfugia dans un coin de la cage, dans l'ombre des catapultes alignées sur le toit, et il y resta tapi tandis qu'Arlian préparait une dose d'élixir.

Le premier problème à résoudre, c'était de savoir quel type de sang il fallait utiliser dans la préparation. Le mélange qui produisait des cœurs de dragon était constitué de venin et de sang humain ; est-ce qu'un rat, alors, devait ingurgiter le même breuvage ou plutôt une association de venin et de sang de rat ?

Il n'était nulle part fait mention d'animaux domestiques ou de bétail ayant survécu à l'attaque d'un dragon. On n'avait jamais signalé l'existence de cœurs de dragon non humains. Arlian en déduisit que cela signifiait que le sang non humain ne faisait pas l'affaire.

D'un autre côté, il trouva inconvenante et repoussante l'idée de donner du sang humain à un rat. Et le fait qu'il n'y ait jamais eu d'animaux survivants signifiait que les dragons s'étaient toujours efforcés de massacrer toute bête susceptible d'engendrer une créature magique inférieure. Mais comme Arlian *voulait* une créature magique d'une autre sorte...

Il mélangea une simple goutte de venin de dragon avec une demi-tasse de sang issu d'autres rats, puis il apporta la mixture dans la cour.

Le rongeur se recula dans le recoin le plus éloigné de sa cage, mais Arlian parvint à le saisir fermement et à l'en extraire. L'animal tenta de toutes ses forces de garder la gueule fermée et aussi écartée que possible de cette préparation à l'odeur nauséabonde, mais Arlian finit par le tenir dans une main, lui ouvrir la mâchoire de l'autre, puis à la maintenir ouverte pendant qu'il lui versait le mélange bouillonnant dans la gorge.

Le rat vomit aussitôt, mais cela ne signifiait rien. Arlian avait rendu le sang contaminé de son grand-père, et ça ne l'avait pas sauvé.

Toutefois, Arlian n'avait pas été pris de convulsions. Il ne s'était pas mis à cracher du sang, et aucune fumée ne s'était échappée de ses narines.

Le rat survécut étonnamment longtemps dans de telles circonstances – près d'une demi-heure. Arlian songea à abréger les souffrances de la pauvre bête, mais cela aurait invalidé l'ensemble de l'expérience. Il fallait qu'il soit absolument certain que l'animal ne survivrait pas. Il se força à l'observer s'affaiblir et mourir.

Le rongeur suivant reçut sa goutte de venin dans une demi-tasse du sang de Balbutiement – Arlian ne pouvait pas utiliser le sien puisqu'il était lui-même déjà souillé, et son sang contaminé. Il avait donc persuadé ses serviteurs de lui fournir ce dont il avait besoin, leur payant généreusement ce précieux fluide. Les résultats de cette expérimentation furent légèrement moins catastrophiques que ceux du premier essai – aucune fumée ne s'échappa des narines de l'animal –, mais ils furent tout aussi désastreux.

Les deux rats suivants produisirent une réaction identique.

Arlian tenta alors quelques variations, tout d'abord en utilisant son propre sang pour un rat brun relativement maigre. Ce rongeur s'écroula après que son cœur eut battu une dizaine de fois, et il mourut presque instantanément. Le venin dilué dans l'eau ou dans le vin était plus mortel que mêlé à du sang frais, mais pas autant que lorsqu'il s'agissait de celui d'Arlian.

Enfin, après quatre jours et plus d'une quarantaine de rats morts, il ne trouva plus rien à essayer, et il recommença tout depuis le début avec la vingtaine de porcs que Noir avait achetée. L'éleveur que l'intendant avait recruté pour s'occuper du bétail, un type surnommé Fumier, l'aida à amener les animaux dans la cour, mais une fois que chacun des cochons fut solidement attaché à un piquet, l'homme prit rapidement congé. Il lui avait explicitement fait savoir qu'il ne souhaitait pas prendre part à ces expériences contre nature, qu'il considérait comme inutiles et dangereuses, et qu'il restait au service d'Arlian uniquement parce que Noir lui avait promis un salaire exorbitant.

Arlian aurait bien aimé avoir deux mains supplémentaires pour administrer l'élixir aux animaux, mais il ne vit aucune utilité à mettre l'homme dans l'embarras, et il pouvait se débrouiller seul. Il comprenait la position de Fumier, même s'il ne la partageait pas. Ces essais étaient *vraiment* nécessaires, et ils aideraient bien plus l'humanité que les côtelettes et le jambon que ces porcs auraient pu fournir. Du point de vue du cochon, cela n'avait sans doute que peu d'importance, il mourrait, de toute façon.

Ces animaux n'apportèrent aucun résultat différent des autres, et Arlian avait l'intention de poursuivre avec de nouvelles espèces, mais il était difficile de forcer des bœufs à ingurgiter quoi que ce soit, et il était très compliqué de s'en débarrasser. Il ne tenta l'expérience qu'avec deux de ces bêtes.

Il essaya avec une demi-douzaine de souris, sans plus de succès. Pas plus qu'avec quelques araignées et divers insectes.

Après près d'un mois de travail, il n'avait abouti à rien. Et il en était conscient. On aurait dit que le venin de dragon, qu'il soit non dilué ou associé à n'importe quel autre liquide, était invariablement et rapidement mortel pour toutes les espèces, sauf les humains et les dragons.

La magie, en soi, n'était pas toxique par nature. Il le tenait des expériences qu'il avait menées dans les pays qui se trouvaient au-delà de la frontière méridionale. C'était la nature draconique du venin, en déduisit-il, qui était à l'origine de son caractère mortel. Si seulement il avait la possibilité de séparer la magie de l'aspect draconique...

Mais comment ?

Il s'en entretint avec dame Givre, ainsi qu'avec tous les Arithéiens qui résidaient encore à Manfort, mais aucun d'entre eux n'en savait ne serait-ce qu'autant que lui sur le sujet.

La clé, songea-t-il, se trouvait dans le sang. Le venin de dragon en lui-même tuerait un homme ; mais, associé à du sang humain, il permettait de créer un cœur de dragon. D'une façon ou d'une autre, le sang humain permettait à la magie de faire effet avant que la nature toxique du poison ait le temps de produire le sien.

Il avait besoin de quelque chose qui lui permettrait d'ôter *entièrement* cette nature toxique de la substance, de la filtrer tout en laissant passer la magie... Mais quoi ? Il regarda la fiole brune à moitié vide.

Peut-être qu'avec une autre couche, telle quelle, cela pourrait l'aider... Il alla chercher un nouveau rat, et il tenta de mélanger une goutte de venin avec une demi-tasse de sang humain et une autre de sang de rat.

Cela ne lui fut pas d'un grand secours.

Il tenta de donner le rat à manger à un chien. Le chien mourut.

Il tenta de donner un peu du sang du rat à un autre rat. Il mourut aussi.

Il tenta de mélanger le sang du rat avec une nouvelle goutte de venin, pensant que, peut-être, les deux poisons pourraient s'annuler l'un et l'autre, mais le résultat ainsi obtenu tua un nouveau rat.

Peut-être que les rats, les porcs et les bœufs ne convenaient tout simplement pas. Désespéré, il attrapa un chat errant dans une ruelle derrière la Maison grise, une femelle inhabituellement dodue. Il l'amena dans la cuisine, et il lui donna un mélange de venin et de sang humain, envisageant d'utiliser son sang pour sa prochaine expérience. Après lui avoir fait ingurgiter la mixture de force, il l'installa sur un tas de chiffons, et il s'assit auprès d'elle.

Elle vomit aussitôt – il s'y attendait –, puis elle s'écroula, semblant faible et épuisée. Il s'était produit exactement la même chose lors de ses précédentes tentatives. Mais, peu après, elle se mit à respirer en haletant, pendant que ses flancs ondulaient. Aucun autre animal n'avait fait cela auparavant. Arlian la regarda fixement, puis il se rendit compte de ce qu'il venait de faire.

Cette chatte n'était pas dodue, elle était pleine – ce qui était assez courant au printemps. S'il n'avait été si absorbé par ses préoccupations, ses expérimentations complexes, il l'aurait remarqué. Maintenant, le poison lui provoquait des contractions. Il venait de condamner une portée de chatons en plus du sujet de l'expérience.

Cela n'avait pas fait partie de ses intentions. Arlian n'était guère sentimental, et il n'avait éprouvé que peu de remords après avoir

empoisonné des dizaines d'animaux divers au cours de ses expérimentations, étant donné l'importance qu'il avait accordée au fait de libérer l'humanité des dragons, mais il ressentit une réelle pointe de regret devant ce gâchis involontaire.

Et, effectivement, une demi-heure plus tard, la chatte avait mis au monde deux minuscules chatons, vagissants et étendus sur le tas de chiffons, sans pouvoir se mouvoir. Leurs yeux étaient clos, et leur mère trop malade à cause du poison pour pouvoir les lécher correctement ou les allaiter. Le second venait à peine de naître lorsque la chatte fut prise d'un dernier soubresaut avant de cesser de bouger.

Mais les chatons vivaient toujours. L'un d'eux était blanc avec des taches grises, comme sa mère, tandis que l'autre était entièrement noir. Étendus sur les chiffons, ils tournaient la tête d'un côté et de l'autre, tiraient sur les étoffes à l'aide de leurs minuscules pattes alors qu'ils s'efforçaient de remuer.

Et ils semblaient en bonne santé.

Arlian les observa fixement. Il avait pensé qu'ils mourraient aussitôt, mais ils n'affichaient aucun signe de mauvaise santé ou d'empoisonnement. Sans doute, songea-t-il, la magie n'avait-elle pas eu le temps de les atteindre.

Ou peut-être un peu de magie était-elle effectivement parvenue jusqu'à eux, mais le poison n'en avait-il pas eu la possibilité. Il y avait certainement quelque chose à apprendre de ces animaux. Cet accident pouvait même être le résultat qu'il espérait tant. Il regarda autour de lui, conscient que Fumier était absent pour la journée et qu'il était seul dans la bâtisse, n'ayant personne à appeler à l'aide et ignorant tout de la façon dont il fallait s'y prendre pour garder une paire de chatons nouveau-nés orphelins en vie.

Il était évident qu'ils auraient besoin de chaleur et de lait. Et il fallait les nettoyer complètement. Au-delà de ça, il ne savait pas quoi faire d'autre. Il n'avait jamais eu d'animaux de compagnie, et c'était Fumier qui s'occupait du bétail.

Il n'avait pas de lait pour les nourrir, mais il pouvait les froter et les tenir au chaud. Il les rassembla tous les deux dans quelques chiffons, élimina les restes de sang et de tissu organique de leurs poils puis il les rapprocha du foyer de la cheminée. Il les installa juste devant le garde-feu, disposant les tissus en forme de nid, puis il regarda autour de lui sur les

étagères, essayant de trouver ce qu'il pourrait substituer au lait de leur mère.

De l'eau chaude, ce serait mieux que rien. Quelques linges humides, cela leur ferait quelque chose à téter...

Ils étaient toujours en train de vagir, grattant les chiffons de leurs pattes pour avancer. Arlian fut surpris par leur vitalité. On ne pouvait pas dire que leur mère avait été particulièrement robuste ou bien nourrie, après tout.

Peut-être qu'ils avaient effectivement absorbé un peu de magie...

Il se précipita vers le seau d'eau, s'empara d'une serviette qui séchait sur le portant et en plongea un coin dans l'eau. Il retourna ensuite vers la cheminée, tortilla le bout du linge pour lui donner l'aspect grossier d'une tétine, et il tenta de l'enfoncer dans la gueule du chaton noir.

L'animal n'en voulait pas. Il recracha la serviette et l'eau, plutôt vigoureusement. Puis il ouvrit des yeux bleu clair et le regarda.

Arlian l'observa à son tour.

Il savait que quelque chose n'était pas normal. En général, un chaton n'ouvrait pas les yeux moins d'une heure après sa naissance. Il ne savait plus trop le temps que cela prenait, mais il s'agissait en général d'au moins quelques jours. Celui-là ne parvenait même pas à tenir debout, et pourtant, il l'examinait aussi intensément qu'un chat de taille adulte.

Cela le dépassait, il avait besoin d'aide.

Il n'osait pas laisser les nouveau-nés sans surveillance, il ne pouvait donc pas aller chercher de secours. Et, à cause de l'air frais, il lui semblait hasardeux d'apporter des chatons à l'extérieur. Mais il ne voyait aucune autre possibilité. Il mit une dizaine de serviettes à chauffer au-dessus de l'âtre, puis il trouva une caisse de bois et l'aménagea en nid portable.

Une heure plus tard, il se trouvait dans la cuisine de la Maison d'obsidienne, expliquant la situation à Ruisseau et à Balbutiement. Noir était sorti pour régler des affaires et entamer des négociations avec des drapiers à propos des derniers équipements dont manquait encore la demeure.

Ruisseau écouta attentivement, mais la cuisinière était plus intéressée par les félins que par ses paroles. Ils avaient tous les deux les yeux ouverts, à présent, et ils la regardaient avec une assurance tout à fait inhabituelle pour des chatons.

— La sorcellerie de dame Givre pourrait nous être utile, dit Ruisseau. Je doute que Lilsinir soit à même de nous aider. Ça fait un certain temps

qu'elle se plaint qu'il ne lui reste presque plus de magie.

— Elle peut toujours purifier des cœurs de dragon, n'est-ce pas ? demanda Arlian.

— Oh, oui, répondit Ruisseau. Asaf, Tiviesh et elle sont tous très bien équipés pour ça – mais on ne peut pas dire que la demande a été écrasante, surtout depuis que le duc a conclu son pacte avec les dragons. Non, c'est l'autre magie qui commence à manquer, et je doute qu'elle puisse nous aider à examiner des chatons magiques, de toute façon.

— Je devrais peut-être les montrer à dame Givre...

— Non, laissez-les ici ! s'exclama Balbutiement en levant les yeux vers Arlian. Je... je... je veux dire, je...

Elle balbutia et finit par se taire, lui lançant un regard implorant.

Arlian lui sourit.

— Ils peuvent rester là, dit-il. Je vais demander à dame Givre de venir les examiner ici. Et je suis certain que les enfants seront ravis de les voir, une fois qu'ils auront suffisamment grandi pour pouvoir jouer avec.

— S'ils vivent assez longtemps, dit Ruisseau.

— C'est vrai, reconnut Arlian. C'est loin d'être une certitude, n'est-ce pas ?

— Je... je vais... je vais aller leur chercher du lait, bégaya Balbutiement.

Quelques heures plus tard, après le coucher du soleil, Arlian se retrouva momentanément seul avec les chatons dans la cuisine de la Maison d'obsidienne, observant de nouveau les minuscules animaux. Ils avaient catégoriquement refusé le lait chaud que Balbutiement leur avait proposé. En fait, ils n'avaient ni bu ni mangé depuis leur naissance, et, pourtant, ils semblaient aussi robustes et vifs que des chatons normaux. Plus vifs, même. Ils le regardèrent à leur tour, sciemment.

Dame Givre n'avait pas encore donné de réponse à son message, mais, d'une certaine façon, Arlian espérait que, grâce à sa sorcellerie, elle parviendrait à tirer quelques informations intéressantes de ces étranges petites créatures. Elles avaient manifestement échappé à l'empoisonnement, et, pourtant, elles semblaient avoir reçu au moins une petite partie de la magie du venin.

Il devait par conséquent être possible de créer des milliers de chatons semblables, qui s'imprégneraient ainsi de la magie des Terres des Hommes, ce qui permettrait l'extermination des dragons. Mais, en aucune façon,

Arlan n'était prêt à s'en réjouir par avance. Cela lui avait tout d'abord semblé tout à fait correspondre à ses attentes, mais les petits félins le mettaient mal à l'aise. Même s'il semblait absurde que des chats magiques puissent se montrer aussi vils que la magie brute ou que des dragons, il n'était pas tranquille face à ces créatures.

Et combien de dizaines, de centaines ou de milliers de ces si petits animaux faudrait-il pour remplacer un seul dragon ? Est-ce que la quantité de magie consommée correspondait au poids de l'animal ? À l'âge adulte, prendraient-ils la taille de chats ordinaires ou celle des dragons ?

Il y avait un mystère, une énigme, et il n'était pas dit qu'il avait trouvé un remède à ses problèmes.

— Tu sais ce que tu es ? murmura-t-il en regardant fixement le chaton gris et blanc aux étranges yeux bleus.

— *Tu le sais, toi ?*

Arlan sursauta.

Il avait déjà participé à ce genre de communication silencieuse, lors de conversations avec les dragons qu'il avait réussi à établir par le biais de la sorcellerie. Il ne pensait pas qu'un chaton puisse utiliser ce genre de procédé.

Il ne s'agissait décidément pas de véritables chatons !

Il ne lui restait plus qu'à comprendre ce qu'ils étaient vraiment.

C'est à ce moment que Noir fit son apparition dans la cuisine. Il avait été absent la plus grande partie de la journée, mais il avait enfin terminé ses négociations avec les drapiers, et il avait réglé les autres affaires qui lui avaient semblé urgentes.

Il tomba sur Arlian qui observait les petits félins, et il suivit le regard de son employeur.

— Des chatons, dit-il. Balbutiement m'a raconté que tu nous en avais apporté deux. (Il jeta un coup d'œil aux animaux, qui le dévisagèrent à leur tour, sans montrer le moindre signe de peur.) Ils ont environ deux semaines, non ? Ou trois ? Balbutiement m'a affirmé qu'ils venaient juste de naître...

— Et c'est le cas, répondit Arlian. Ils ont vu le jour aujourd'hui.

Noir lui lança un regard perçant.

— Tu en es certain ?

— Complètement. Je les ai vus naître de mes propres yeux.

— C'est le résultat de tes fichues expériences, alors ?



— Disons plutôt un effet secondaire imprévu de l'une de ces expérimentations. Je ne savais pas que leur mère était pleine, avant de lui administrer l'élixir.

Noir observa de nouveau les chatons, puis il fut parcouru d'un frisson.

— Ce sont des abominations, dit-il. Ils sont si vigoureux et vifs, et ils ont déjà ouvert les yeux... En moins d'un jour ? Ce n'est pas naturel !

— En effet, ça ne l'est pas, admit Arlian.

— Tue-les, dit Noir.

Au même moment, la porte s'ouvrit en produisant un bruit sourd, et Ruisseau entra dans la pièce, sur son fauteuil roulant. Noir lui jeta un coup d'œil, puis il répéta :

— Tue-les, Ari.

— Ils représentent sans doute notre meilleur espoir, protesta Arlian. Ce sont les seuls résultats positifs de toutes mes expériences. Ils pourraient très bien détenir la clé du résultat auquel je souhaite parvenir !

— Alors, garde-les à la Maison grise. Tu nous as promis d'y mener tous tes essais.

— Et ce sera le cas. Mais je ne peux pas m'occuper d'eux, là-bas, et je ne peux pas courir le risque qu'ils interviennent dans d'autres expérimentations. Même si elle a été bâtie sous tes ordres et selon ta conception, cette maison est à *moi*, Noir, construite avec *mon* argent, sur *mes* terres, et je veux que l'on garde ces chatons ici, au moins pour le moment.

— Les enfants adorent les chatons, s'interposa Ruisseau.

Noir se retourna brusquement pour lui faire face.

— Je ne veux pas de ces choses autour des enfants !

— Ce ne sont que des chatons, rétorqua Ruisseau.

Arlian, conscient qu'il ne s'agissait pas vraiment « que » de chatons, resta muet.

— Ce sont des chats magiques et dénaturés, dit Noir. Et même les chatons ordinaires ont des griffes et des dents.

— On les surveillera attentivement, Noir.

Il regarda tour à tour sa femme et son employeur.

— On dirait que je suis en minorité, dit-il. Je n'ai jamais rien pu te refuser, Ruisseau. Si tu veux que ces petites pestes à fourrure restent ici, elles resteront. Et nous aussi. Mais on va effectivement les observer de près,

et je vais interdire aux enfants de les approcher sans qu'au moins l'un de nous soit présent.

— D'accord, déclara Arlian, soulagé que ce problème ait pu être réglé et d'avoir eu gain de cause. Prends toutes les précautions que tu voudras, les chatons restent ici.

## LES FRUITS DE LA MAGIE

Les chatons n'avaient que dix jours quand leur singularité devint si évidente que même les enfants, alors qu'ils étaient fous d'eux, ne purent la nier. Particulièrement lorsque le gris et blanc, une femelle qu'ils avaient appelée Pommelée, avait tendu ce qui aurait dû être de minuscules pattes et qui, au lieu de cela, s'était révélé être des doigts minces et dépourvus de fourrure, avec des articulations et des ongles, contrairement à ce qu'un chat normal aurait dû posséder.

Ce fut suffisant pour qu'Ambredine se mette à hurler en quittant la pièce ; elle pleurait en appelant son père.

Quelques instants plus tard, on aurait dit que la moitié de la maisonnée s'était agglutinée dans la cuisine, observant attentivement la scène tandis que Noir et Arlian examinaient les deux petites créatures.

— Des orteils, dit Arlian, en tenant la patte postérieure de Noiraud.

— Et des doigts, admit Noir, qui tenait Pommelée.

— Pas d'écailles, cependant, constata Arlian en examinant la créature qui se tortillait. Mais son pelage...

— Leur pelage se raréfie, dit Noir. Mais pourquoi y aurait-il des écailles ?

— Parce que c'est à cause du venin de dragon qu'ils sont devenus comme ça, répondit Arlian.

— Du venin de dragon et du sang, rectifia Noir. Quelle sorte de sang as-tu utilisée ?

— Du sang humain, répondit Arlian. Celui de Wolt, il me semble.

Certains se tournèrent vers le valet, qui observait la scène de l'embrasement de la porte.

— Vous m'avez pris un peu de sang ce matin-là, monseigneur, acquiesça Wolt. Mais vous en avez pris à un peu tout le monde, à un moment ou à un autre...

— Fais voir tes mains, lui ordonna Noir.

Wolt s'exécuta. Noir tendit la minuscule patte de Pommelée, doigts écartés, et porta tour à tour le regard du chaton au domestique.

— Tous les doigts sont les mêmes, dit Ruisseau. Pour ma part, il m'est impossible de dire à ceux de qui ils ressemblent.

— Mais, mère, les chats ne sont pas censés avoir de doigts ! répondit Ambredine.

— Manifestement, ces deux-là ne sont pas de véritables chats, déclara Arlian en regardant le petit museau impénétrable de Noiraud.

Le félin le regarda à son tour, mais aucune pensée ne parvint jusqu'à l'esprit d'Arlian.

Aucun d'entre eux n'avait répété l'exploit de s'exprimer en silence depuis la nuit où ils étaient nés, et Arlian commençait à se demander si tout cela n'était pas simplement le fruit de son imagination. Il n'était pas du genre à affabuler, mais il ne lui semblait guère raisonnable qu'une créature nouveau-née, de quelque espèce soit-elle, même magique, soit en mesure de communiquer de cette façon.

Il reposa la chose dans la boîte, puis il se redressa.

— Quoi que ce soit, dit-il, je suis responsable d'eux, et je veux savoir tout ce que vous pourrez observer qui sortirait de l'ordinaire. Je vous prie de me tenir informé de chaque anomalie, mais, pour le moment, je suggère que nous retournions à nos tâches respectives.

Il fit un signe en direction de la foule qui s'était amassée dans la cuisine.

La plupart se montrèrent réticents à l'idée de quitter les lieux, et, naturellement, certains avaient à faire dans la cuisine, mais il parvint finalement à restaurer un semblant de calme.

Noir et lui prirent la direction de l'étude d'Arlian, qui était toujours en travaux, et ils s'installèrent dans des fauteuils dépareillés que l'on avait rapportés de la Maison grise.

— Tu sais, dit Noir, ces choses ont été bien plus efficaces que toutes tes mises en garde pour me convaincre qu'en fait, je n'ai nullement envie de goûter à cet élixir.

— Au moins, mes expériences auront eu un effet positif ! répondit Arlian.

— Expériences que tu étais d'accord de mener à la Maison grise... Tu es peut-être chez toi, dans cette demeure, Ari, mais comme je te l'ai expliqué le soir où tu les as apportées, je n'apprécie guère d'avoir ces deux petites monstruosité entre ces murs. Elles me rappellent ce que tu es en train de faire à moins de un kilomètre d'ici, et elles mettent potentiellement ma famille en danger.

— Il fallait bien que quelqu'un s'en occupe !

— Vraiment ? Elles ont l'air de plutôt bien se porter sans eau ni nourriture. Si la faim n'a aucun effet sur elles, je me demande ce qui peut les tuer.

— C'est une bonne question, répondit Arlian en jetant un coup d'œil gêné en direction des cuisines.

Il n'avait pas encore réfléchi à la question. Mais il avait toujours tendance à les considérer comme des chatons, et il était en temps normal si aisé de les tuer que l'idée qu'il pourrait avoir des difficultés à se débarrasser de ces deux-là, au cas où ils se révéleraient dangereux, lui avait paru absurde.

— Au moins, il semblerait que tu aies abandonné tes expérimentations : tu ne nous as apporté aucune autre petite horreur à fourrure !

Arlian secoua la tête.

— Je n'ai rien abandonné du tout, répondit-il. J'attends simplement que les résultats de cette expérience soient complets avant de passer à la suivante.

— Tu as l'intention de continuer ?

— Oh, certainement. Il est évident que je ne suis pas loin de la solution ! Ces étranges petits félins sont peut-être ce qu'il nous faut. On en créerait une armée capable d'absorber la magie naturelle de notre pays, puis on éliminerait les dragons, et on aurait...

— Tu obtiendrais une armée d'étranges petits monstres, l'interrompit Noir. Tu ne peux pas sérieusement te fier à ces choses-là, si ? Ari, ce sont des *chats* ! De petits voleurs sournois et assoiffés de sang ! Et ça, c'est ce qu'on connaît ; on n'a aucune idée de la forme que prendra leur magie.

— Mais ce ne sont pas des chats, protesta Arlian. Tu l'as remarqué aussi bien que moi. Ils sont en partie humains.

— Ou en partie dragons, rétorqua Noir. Ils n'ont *pas encore* d'écailles, et ces doigts et ces orteils étaient de la même couleur que les tiens ou les miens, mais ils pourraient très bien se changer en griffes de dragon, au fil du temps.

— Ces doigts m'avaient l'air humains...

— Et peut-on plus se fier aux humains qu'aux chats ?

— S'ils sont nés de bons parents et élevés correctement...

— Comme le seigneur Hardior, ou le seigneur Enziette ?

— Je ne sais rien de leurs parents, ni de leur éducation, Noir, et toi non plus.

L'intendant admit cet argument avec un signe de la main.

— Néanmoins, dit-il, il semblerait que nous ayons affaire à au moins quatre parents pour tes chatons : leur mère, le matou qui l'a engrossée, le dragon dont tu t'es procuré le venin, et le pauvre Wolt. Même si l'on admet que les deux félins étaient de bonne composition et si l'on considère Wolt comme quelqu'un de tout à fait fiable, il me semble que c'est un monstre notoire qui est à l'origine de leur magie.

— La magie provient de la terre et de l'air, protesta Arlian. Le dragon n'était simplement que son précédent réceptacle.

— Et comment peux-tu être certain qu'elle ne se soit pas imprégnée de la nature de ce détenteur ?

— Ça m'est impossible, reconnut Arlian. Et c'est la raison pour laquelle il va falloir que je poursuive mes expérimentations. Ces deux-là semblent posséder quelques traits humains, de la même façon que les cœurs de dragon acquièrent des caractéristiques draconiques, mais bien plus rapidement. Il sera intéressant de voir à quelle vitesse se déroulera le processus. Et d'autres expériences seront nécessaires pour déterminer ce qui se produirait si une nouvelle portée était soumise à un traitement identique, mais, cette fois, avec du sang de chat plutôt qu'avec du sang humain.

— Je te conseille de cesser de créer de nouvelles monstruosité avant d'être certain de pouvoir éliminer les deux premières.

— Je n'ai aucunement l'intention de tuer ces deux-là.

— Je doute que tu le *puisses*, de toute façon. Enziette a eu besoin de six cents ans pour trouver une arme susceptible de transpercer la peau d'un dragon. Il se pourrait bien qu'il nous faille autant de temps avant de trouver le point faible de tes chatons !

— Noir, ce sont des *chatons* ! Ou plutôt, ce sont...

Il fronça les sourcils et ne prit pas la peine d'achever sa phrase.

— Ils *ressemblent* à des chats, rectifia Noir. On ne sait pas exactement de quoi il s'agit.

— C'est vrai. Mais si nous créons une nouvelle portée sans la moindre goutte de sang humain, nous verrons s'il pousse tout de même aux nouveaux-nés des doigts humains, et nous aurons de nouvelles données avec lesquelles nous pourrions travailler.

— Et si tu fabriques des chatons avec du sang de cochon, est-ce qu'ils vont se mettre à fouiller le sol avec leur groin et à grogner avant de t'égorger ? Est-ce que du sang de cheval nous donnerait des chats dotés de sabots et mesurant un mètre cinquante au garrot ? Quelle nouvelle abomination envisages-tu de nous créer ?

— Je n'en sais rien..., reconnut Arlian. J'ai l'intention de poursuivre mes expériences, et de me laisser guider par les résultats que j'obtiens.

Noir s'enfonça dans son siège et regarda Arlian un long moment. Puis il déclara :

— Depuis qu'on s'est rencontrés, je te dis que tu es fou, mais j'ai toujours fait avec. Je comprenais que tu puisses haïr les dragons et n'accorder que peu d'importance à ta propre vie, ou c'était du moins ce que je croyais. Mais cette volonté de vouloir plonger la tête la première dans l'inconnu, de fricoter avec une puissante magie que tu commences à peine à pénétrer... cette folie-là, je n'arrive pas à la saisir. Ce venin que tu gâches dans tes expériences, il vaut une fortune ! Il pourrait permettre à une centaine d'hommes, de femmes et d'enfants de multiplier par dix leur espérance de vie, et toi, tu le donnes à des chats et à du bétail ! De plus, tu pompes le sang de tes amis et de tes serviteurs pour le fournir à ces monstres. (Il frissonna.) Ça m'écœure, Ari ! Ces expériences sont dignes de la Maison grise. Elles sont tout à fait dans la lignée de ce que faisait le seigneur Enziette.

— Les expérimentations du seigneur Enziette lui ont permis de découvrir le secret de l'obsidienne, lui fit remarquer Arlian.

— Et il nous en a coûté Colombe et Douceur, et probablement d'autres. Sans parler de l'humanité même d'Enziette.

— Il l'avait perdue bien avant ça, dit Arlian.

— Parce qu'il a été contaminé par le même élixir que celui dont tu te sers pour créer des chats avec des doigts ! Et pourtant, tu espères encore qu'ils seront inoffensifs et qu'ils vont coopérer ?

— Ils n’ont donné aucun signe de nature draconique, insista Arlian. Leurs caractéristiques sont uniquement félines et humaines. Je suis persuadé que la cruauté des dragons a été filtrée dans le ventre de leur mère.

— Sur quoi te bases-tu pour croire ça ?

— Ils n’ont pas d’écailles. Uniquement de la fourrure et de la peau.

— Ils ne ronronnent pas, Ari. Ils se moquent d’être caressés. Il n’y a aucun amour en eux, pas plus que dans un cœur de dragon.

— Ils n’ont que dix jours !

— Alors, attends un peu pour voir si j’ai tort.

Arlian se leva.

— Combien de temps je dois patienter, alors ? Des mois ? Des années ? Non, je préfère poursuivre mes expériences tout en continuant à les observer se développer.

— Le mieux est l’ennemi du bien ! rétorqua Noir en se levant, lui aussi.

— Noir, si tu crois que ces chats sont dangereux, pourquoi autorises-tu tes enfants à jouer avec eux ?

— Parce que je suis un imbécile au cœur tendre, qui n’arrive jamais à refuser quoi que ce soit à sa femme, même si je sais que je le devrais ! s’écria Noir.

Puis il tourna les talons et quitta la pièce.

Arlian le suivit du regard, surpris et consterné. Puis il haussa les épaules.

— Tu verras, dit-il.

Alors il rassembla ses notes et se prépara à retourner à la Maison grise pour y reprendre ses expérimentations.



## LES CHATONS DE L'ENFER

Il n'était pas très difficile de trouver d'autres chattes pleines au printemps, particulièrement lorsque quelqu'un payait des sommes extravagantes pour s'en procurer. Être présent au moment où l'une d'entre elles chatonnait se révéla plus délicat, mais Arlian finit par y parvenir.

Il versa un mélange de sang de chat et de venin de dragon dans la gueule d'une chatte entre l'arrivée du premier chaton et celle du second, et il en résulta la mort de la mère ainsi que de toute la portée, sauf du premier-né.

Il fit quelques tentatives supplémentaires, s'essayant à de nouvelles variantes, mais il n'obtint aucun résultat positif. Il découvrit que tout mélange comprenant du venin de dragon mais *pas* de sang humain se révélait rapidement et invariablement fatal, à la fois pour la mère et pour sa progéniture. La présence ou l'absence de sang de félin, de porc, de bœuf, ou de vin et de bière n'altérait en rien les résultats. C'étaient le venin et le sang humain qui constituaient la base de l'élixir magique, et, sans cette dernière composante, le venin demeurait un poison incroyablement virulent.

Il ne s'y attendait pas, mais cela correspondait à ce que la chose du Tirikindaro lui avait expliqué : d'une façon ou d'une autre, les hommes et les dragons étaient interdépendants. L'élixir ne pouvait être préparé qu'avec du sang humain. Tout autre ingrédient ne faisait que diluer le poison, sans en altérer la nature.

À cause de la méthodologie employée pour cette série d'expériences, il produisit un nombre incalculable de chatons ordinaires, nés avant qu'il ait

pu administrer le mélange toxique, et donc épargnés par l'élixir. Il tenta tout d'abord d'apporter ces bêtes à la Maison d'obsidienne, pour que l'on puisse les élever dans la cuisine, mais il devint vite évident que Pommelée et Noiraud n'approuvaient guère cette idée. Il décida donc de les envoyer chez dame Givre, dont les petits-enfants adoptifs furent ravis de pouvoir profiter de ces nouveaux compagnons, et ils leur donnèrent volontiers toute l'attention dont ils avaient besoin.

Ils ne survécurent pas tous, mais Arlian estima qu'il avait fait de son mieux, et il se dit que la plupart auraient sans doute péri dans les ruelles et les caves de Manfort s'il n'était jamais intervenu dans la vie de leurs mères.

Les chattes auraient survécu... mais il préférait ne pas y penser. L'importance de ses expériences rendait ces pertes tolérables.

Tandis qu'il poursuivait ses expériences à la Maison grise, il gravissait aussi périodiquement la colline menant à la Maison d'obsidienne afin de valider les résultats des précédentes tentatives, et de se concerter avec Noir et Ruisseau pour tenir compte de leurs propres observations. Il regarda grandir Pommelée et Noiraud, alors qu'ils prenaient l'apparence difforme d'hommes-chats miniatures comme on n'en avait jamais vu à Manfort, même s'ils avaient quelques points communs avec les émaciés et les cauchemars du sud. Les deux chats cessèrent d'être mignons – une performance pour des animaux qui avaient entamé leur vie sous les traits de chatons –, et ils n'avaient pas encore deux mois. Ils se déplaçaient maladroitement sur deux ou quatre pattes, sans aucune grâce. Leurs queues s'étaient réduites à un simple moignon, leurs oreilles étaient descendues sur le côté de leur visage, et leurs poils s'étaient raréfiés en quelques touffes éparses, partout sauf sur le dessus de la tête.

Ils possédaient toujours quelques traits félines, cependant : ils étaient vifs, impulsifs, curieux, ils faisaient fréquemment sursauter les habitants de la Maison d'obsidienne en surgissant à des endroits inattendus ou en traversant soudain un couloir devant des humains qui ne s'y attendaient pas. Ils avaient le loisir d'évoluer dans toute la maison, puisqu'ils pouvaient vaincre n'importe quelle serrure ou barrière grâce à leurs petits doigts agiles, mais ils restaient la plupart du temps à la cuisine ou dans les garde-manger.

Malgré le choix de leur terrain de jeu, ils ne mangeaient ni ne buvaient. Comme les dragons, ils subsistaient entièrement grâce à l'air et à la magie.

Quand, lors d'une expérience ultérieure – impliquant le sang de Balbutiement –, il parvint à produire un nouveau chaton magique vivant, une femelle, Arlian envoya la créature à la Maison d'obsidienne, et Pommelée porta un intérêt soutenu au nouvel arrivant, le touchant délicatement à l'aide de ses doigts étranges. Elle ne se donna pas la peine de cracher ou de griffer comme elle l'avait fait lorsqu'elle avait été mise en présence des chats ordinaires qu'Arlian avait apportés.

Les autres se montrèrent moins enthousiastes. Noiraud s'en désintéressa complètement – ce qui était une réaction bien plus positive que celle qu'il avait eue face aux chats normaux, sans qu'elle soit pour autant très accueillante. Kerzia et Ambredine l'observèrent prudemment, à bonne distance, et Dirinien refusa de se trouver dans la même pièce que lui, se mettant à pousser des cris d'orfraie dès qu'il le voyait. Balbutiement accepta à contrecœur d'en prendre la responsabilité, et elle le nomma Abeille, car il avait réussi à pousser un ronronnement qui ressemblait à un léger bourdonnement alors qu'elle le tenait lové dans ses mains.

— Com... comb... combien il va y en avoir ? demanda-t-elle en caressant précautionneusement le chaton.

— Je ne sais pas, répondit Arlian en jetant un coup d'œil à Pommelée. J'essaie de comprendre pourquoi ces créatures sont ce qu'elles sont, et je ne sais pas encore ce que j'ai besoin de savoir.

Pommelée tourna la tête et l'observa fixement.

— *Vraiment ?*

— Non, pas encore, dit Arlian en regardant la créature d'un air furieux.

Balbutiement la dévorait des yeux, elle aussi.

— Elle a parlé, affirma-t-elle.

— Je sais, répliqua Arlian. (Il porta son regard de la créature féline au nouveau-né, puis sur Balbutiement et les deux filles qui se tenaient à bonne distance.) Ils savent parler.

— *Vraiment ?* demanda Kerzia.

— Et ils savent faire quoi d'autre ? demanda Ambredine. Ils sont magiques, n'est-ce pas ? Est-ce qu'ils savent jeter des sorts et des charmes ?

— Je ne sais pas, répondit Arlian. Il baissa les yeux sur Abeille en fronçant les sourcils.

Ce chaton ressemblait à une petite chose si inoffensive qu'on avait du mal à imaginer qu'elle était le résultat de tant d'efforts et de sang, et qu'elle représentait un quelconque espoir pour lutter contre les dragons...

Pommelée était toujours en position ramassée, au bord de son champ de vision. Elle faisait déjà au moins trois fois la taille d'Abeille, et elle était bien plus impressionnante qu'elle. Sans doute ses espoirs étaient-ils fondés, songea Arlian, mais il n'était pas ravi de la forme que ces êtres avaient prise. Pommelée et Noiraud n'avaient jamais rien fait de délibérément malicieux, ni d'intentionnellement cruel ou destructeur, mais Arlian ne pouvait pas nier que les créatures le mettaient mal à l'aise. Elles étaient tellement contre nature, si mystérieuses... Elles pouvaient communiquer, cependant elles ne le faisaient que très rarement, si peu souvent que les enfants de Noir ignoraient même qu'elles en étaient capables. Arlian ne s'était pas rendu compte que leurs paroles étaient à *ce point* rares. Il avait tenté d'établir le contact à plusieurs reprises, sans grand résultat. Pommelée et Noiraud ne disaient jamais grand-chose, et ils ne répondaient pas à ses questions quand il leur demandait ce qu'ils savaient de leur véritable nature.

La possibilité que ces créatures se révèlent aussi inacceptables, à leur façon, que les dragons lui avait traversé l'esprit, mais il l'avait écartée. Ces êtres étaient nouveaux et étranges, et très jeunes, c'était tout. Lorsqu'ils seraient arrivés à maturité et qu'ils en auraient appris davantage, il aurait le temps d'insister pour obtenir des réponses à ses questions.

Il se leva.

— J'ai d'autres expériences à mener, dit-il en se retournant et en quittant la pièce.

Une demi-heure plus tard, il était de retour à la Maison grise, et il compulsait ses notes, tentant de ne pas tenir compte de l'odeur persistante d'ordures et de décomposition qui planait sur sa zone de travail malgré ses efforts pour nettoyer et aérer.

Pour son expérience suivante, il avait l'intention d'associer du sang humain, du sang de cochon et du venin afin de voir si les chatons obtiendraient des caractéristiques porcines. Il avait à portée de main un bocal rempli du sang de Wolt et un autre de sang de porc, ainsi que ses deux récipients de venin – même si la fiole brune était à présent presque vide. Il fit ses préparatifs, gardant un œil attentif sur les chats qu'il avait mis en cage, et il attendit.

Il était minuit passé, et il somnolait sur son siège lorsqu'un bruit le réveilla. Il se retourna et vit que la chatte du milieu était en train de mettre bas.

Il s'empara du flacon d'élixir et ouvrit la cage, puis il prit conscience que quelque chose l'observait, autre chose que les trois chats. Il se retourna.

Pommelée était accroupie sur ses pattes postérieures, dans un coin de la pièce, les mains de ses pattes antérieures croisées sous son menton, observant attentivement la scène.

— Comment es-tu arrivée ici ? demanda Arlian en débouchant la fiole.

— *Je t'ai suivi*, l'entendit-il répondre.

Puis il fut distrait par les efforts de la future mère, et il reporta son attention sur la naissance du premier chaton. Lorsque la voie fut libre, Arlian saisit la tête de la mère et lui ouvrit la gueule de force.

— *Stop !* dit Pommelée.

Arlian poursuivit ses activités : il vida sa préparation dans la gueule de l'animal qui se débattait. Ensuite, il jeta le flacon et se retourna tandis que la chatte commençait à vomir. Ce n'était pas la première fois que ça se produisait, et il n'avait aucune envie d'observer un nouvel animal en train d'agoniser. Mais la présence de la créature féline était quelque chose de nouveau. Il regarda dans le coin de la pièce.

Pommelée avait disparu.

— Où es-tu ? demanda Arlian.

— *Elle est en train de mourir.*

Il fut incapable de localiser l'origine de ces paroles silencieuses.

— Je sais.

— *Tu l'as tuée. Tu l'as empoisonnée.*

— Oui, j'essaie d'apprendre le fonctionnement la magie, pour être en mesure de la supprimer des dragons.

— *C'est de cette façon que tu as tué notre mère, alors ?*

— Oui. (Il marqua un temps d'hésitation, puis il ajouta :) Je suis désolé.

— *Tu prétends être désolé, mais tu refais la même chose !*

— Oui. Il faut que je sache, que je comprenne.

— *Pourquoi ?*

— Tu ne saisis pas. Tu ne sais pas encore suffisamment de choses.

— *J'en connais peut-être plus que tu le crois. Réponds-moi : pourquoi as-tu besoin de savoir ?*

— Pour pouvoir détruire les dragons sans déchaîner la magie brute sur les Terres des Hommes.

— *Tu souhaites détruire ?*

— Uniquement les dragons. Pour sauver la vie de nombreux innocents.

— *Comment une vie peut-elle être meilleure qu'une autre ? Pourquoi les dragons devraient-ils périr, plutôt que ceux que tu appelles des innocents ?*

— Parce que les dragons assassinent des gens !

— *Toi aussi...*

— Mais... c'est différent. Je dispose de motifs sérieux pour tuer. Les dragons, eux, le font pour s'amuser. Ils ont massacré ma famille sur un coup de tête. Je dois les éliminer pour les empêcher de faire mourir des innocents, comme mes parents.

— *Tu as tué notre mère, et tu continues à tuer. Doit-on t'éliminer pour autant ?*

— J'ai tué votre mère pour pouvoir vous créer ! Pour faire quelque chose qui puisse contenir la magie des dragons sans pour autant devenir un dragon.

— *Je ne sais pas ce qu'est un dragon. Quel est le rapport entre les dragons et les chats ?*

— Il n'y en a aucun.

Il se remémora toutes les expériences qui avaient échoué, celles pour lesquelles il n'avait pas utilisé de sang humain. Quel qu'ait été le lien entre les humains et les dragons, les chats y étaient étrangers.

— Les chats se sont simplement révélés plus commodes à manipuler.

Il regarda fixement dans les recoins de la pièce mal éclairée, tentant de localiser la petite créature. Derrière lui, la chatte moribonde poussa son dernier souffle et donna naissance à un second et dernier chaton.

— *Si tu cherches des alliés dans ta lutte contre ces dragons, ne devrais-tu pas tâcher d'en trouver sans être obligé de tuer leurs parents ? Tu as massacré ma mère... Crois-tu que je devrais t'aider, après ce que tu m'as fait ?*

Des yeux bleus surgirent dans la pénombre, rivés sur lui.

— Je ne savais pas que ça allait la faire mourir, au début, se défendit Arlian. J'essayais de trouver un mélange susceptible de transférer la magie sans faire de mal à qui que ce soit.

Les yeux disparurent.

— *Tu sais, maintenant. Et pourtant, tu viens de tuer un nouveau chat. Si tu veux des alliés, trouve quelque chose que ton poison n'éliminera pas.*

— J'ai essayé, dit Arlian.

La créature féline n'avait proféré aucune menace, et le ton de sa voix silencieuse n'était pas particulièrement furieux. Mais Arlian avait glissé sa main jusqu'à la poignée de son épée.

— *Vraiment ? Et tu n'as rien trouvé ?*

Arlian s'abstint de répondre. Au lieu de cela, il fit brusquement volte-face.

Le second chaton était né pendant que sa mère agonisait ; Pommelée lui agrippa la tête à l'aide de ses minuscules mains, faisant preuve de bien plus de force que n'importe quelle créature de cet âge, et ses crocs étincelèrent brièvement avant de s'enfoncer dans la gorge du nouveau-né vagissant. Un instant plus tard, la petite chose était morte.

— *Qu'est-ce que tu fais ?* demanda Arlian.

— *C'est fini*, répondit Pommelée en lui lançant un regard noir alors qu'elle était assise sur ses pattes postérieures, sur le cadavre du chaton. (Le premier-né, toujours en vie, se déplaçait à l'aveuglette en se tortillant, à quelques centimètres de là, à la recherche de sa mère morte, pour téter.) *Tu ne créeras plus de créatures comme nous.* (Elle tendit sa patte avant, en forme de main.) *Regarde ça, regarde ce que tu as fait... Ce n'est pas bien. Je ne suis ni félin ni humain...*

— *C'est vrai*, approuva Arlian. Tu es plus que ça, tu es le fruit de la magie de ce pays. Où est le mal ?

— *Tu as tué ma mère pour faire de moi ce que je suis. N'est-ce pas suffisant à tes yeux ?*

— Les dragons naissent de la mort. Les mages et les monstres du sud aussi.

— *Et tu ne veux pas quelque chose de mieux ?*

— Je cherche une alternative, si... Et tu es l'une d'elles.

— *Je suis une atrocité. Je te défends d'en créer davantage.*

— Tu me *défends* ? Tu n'es qu'un chaton, à peine plus gros que mon poing. Comment te permets-tu de discuter avec un homme adulte, et possédant un cœur de dragon, qui plus est ?

— *Je suis, comme tu viens de le souligner, une incarnation de la magie de ce pays. Et il s'agit des Terres des Hommes, des Terres des Dragons, pas du royaume des chats. Il y a des pouvoirs supérieurs à l'œuvre, ici, et, pour le moment, je les laisse s'exprimer, par le biais de ma voix. Je te dis : cesse de tuer des animaux au cours de tes épouvantables expériences.*

— Je ferai ce que bon me semble, répondit Arlian d'un ton furieux.

La créature féline s'abstint de tout commentaire, mais elle bondit dans sa direction, ses doigts minuscules tendus, effectuant un saut qui aurait normalement dû être impossible pour un si petit être.

Arlan l'écarta aisément d'un coup, mais elle disparut avant même d'avoir heurté le sol. Arlian cilla, et il dégaina son épée. Manifestement, l'expérience du nom de Pommelée n'était pas une réussite, et elle devrait être détruite avant qu'elle tue quoi que ce soit d'autre de la même façon que le chaton qui venait de naître.

Des crocs s'enfoncèrent soudain dans son mollet. Il se contorsionna et aperçut la créature féline derrière lui, les dents plongées dans sa chair, à travers la jambe de son pantalon. Mais il ne tenta pas de s'en débarrasser. Au lieu de cela, il la visa soigneusement et plongea la pointe de son épée en direction de son minuscule cœur.

La lame ripa sur sa maigre fourrure, comme s'il avait frappé du granit.

Arlan avait déjà vécu cela, bien longtemps auparavant, dans une caverne sous la Désolation, lorsqu'il avait brisé deux lames en se battant contre un dragon nouveau-né.

— Non d'un chien ! s'exclama-t-il.

Il fit passer son épée dans sa main gauche, puis il se baissa pour se saisir de la créature.

Elle relâcha sa prise et sautilla sur le côté, se volatilissant une nouvelle fois au moment où elle atteignit une zone d'ombre.

C'était absurde, songea Arlian en se redressant avant de rengainer son arme. Il scruta la pénombre, mais il ne voyait pas trace de Pommelée. Nulle part. Manifestement, sa magie lui permettait de se dissimuler extraordinairement bien – une amplification, sans doute, des prédispositions naturelles du chat.

L'épée ne l'avait pas touchée, pas plus qu'elle n'aurait pu faire de mal à un dragon. Arlian s'y était à moitié attendu, et il s'y était préparé en menant ses expérimentations. Il plongea la main dans sa veste et en tira une dague d'obsidienne.

— Pommelée, appela-t-il. Où es-tu ?

Aucune réponse. Mais il entendit un bruit de chute ; il se retourna brusquement.

La fiole brune presque vide était tombée de la table et s'était écrasée sur le sol de pierre. Une fumée fétide s'éleva des éclats épars en tourbillonnant.



Pommelée se trouvait sur la table, le regard rivé sur le flacon bleu toujours plein qui se trouvait sur une étagère non loin.

— Non d'un chien ! répéta Arlian en bondissant vers la créature féline.

Pommelée l'esquiva d'un saut digne d'un singe, et elle se retrouva pendue à l'étagère par le bout des doigts, battant l'air de ses orteils.

Arlian courut et parvint à s'emparer du flacon bleu avant que Pommelée réussisse à se hisser. Puis il recula, le récipient à la main et sa dague de pierre dans l'autre, tandis que le chaton se laissait tomber à terre, se redressait et se retournait pour lui faire face.

— Ce n'est pas un chat qui va me donner des ordres, grogna Arlian.

Pommelée se précipita sur lui.

Cette attaque au niveau de ses jambes fut si soudaine qu'il manqua de laisser tomber le flacon en tentant de l'éviter, mais il parvint à se rattraper au dernier moment. Il la laissa refermer ses doigts autour de sa cheville et enfonce une nouvelle fois ses crocs dans son mollet. Puis il se pencha et la frappa à l'aide de sa dague d'obsidienne.

À sa plus grande surprise, le poignard ne se révéla pas plus efficace que son épée. La pointe aussi fine qu'une aiguille ricocha contre sa fourrure sans lui transpercer la peau. Les yeux bleus se levèrent de nouveau vers lui, puis elle entama son escalade.

Il lâcha la dague, leva de sa main gauche le flacon bleu au-dessus de sa tête, et il chercha une arme du regard. Il se souvint de la suggestion de Noir, selon laquelle il pourrait s'écouler six cents ans avant qu'on trouve une façon de supprimer les chatons. Mais Pommelée avait tué le nouveau-né avec rien d'autre que ses propres pattes et ses crocs.

Cela faisait vraisemblablement partie de sa magie.

Il saisit Pommelée par le cou, et il l'arracha de son pantalon. Elle se débattit avec force, se fléchissant et se tortillant entre ses doigts. Il serra sa prise, sans se demander s'il lui faisait mal ou non, comme il ne l'aurait jamais fait avec un chaton ordinaire.

Elle ne sembla pas souffrir outre mesure de la pression exercée sur sa gorge. Ses mouvements circulaires ne cessèrent pas le moins du monde.

Tandis qu'il tenait la chose féline à bout de bras, il déposa précautionneusement le flacon sur la table. Il assura ensuite sa prise à deux mains et tenta de rompre le cou de Pommelée alors qu'elle se débattait et lui donnait des coups de griffe.

En vain. Même en y mettant toutes ses forces, il ne parvenait pas à briser l'échine de la petite créature. Le mieux qu'il pouvait faire, c'était la maintenir plus ou moins immobile.

Il la tint de nouveau à bout de bras, et il la regarda fixement, tentant de trouver une solution, alors qu'elle se débattait désespérément. Il était probablement trop tard pour essayer de la calmer ou de conclure un marché avec elle. Quant à la tuer...

L'acier, la force et l'obsidienne s'étaient révélés inefficaces, mais il existait d'autres possibilités. Il baissa les yeux à terre, où des éclaboussures de venin avaient creusé des trous dans l'ardoise. Il s'agenouilla et pressa le museau du chaton sur la tache de venin qui s'était formée dans l'un de ces creux.

Sans le moindre effet. Elle continuait à se débattre et à s'agiter, avec autant d'énergie qu'auparavant.

C'était intéressant : cette nouvelle création était immunisée contre le poison des dragons. Le venin était la seule toxine susceptible de marquer, de rendre malade et de tuer un cœur de dragon.

Mais, naturellement, il ne pouvait causer aucun mal aux dragons eux-mêmes. Par analogie, il en déduisit que les membres de l'espèce de Pommelée n'étaient pas simplement des couveuses ambulantes qui, un jour, donneraient naissance à de nouvelles créatures magiques, à l'image des cœurs de dragon, mais, comme les dragons, des produits finis magiques.

Ni le fer, ni l'obsidienne, ni le venin...

Tout en maintenant sa prise sur la créature qui se débattait, Arlian se dirigea vers la sortie en passant par l'accès réservé aux serviteurs, puis vers la remise à carrosses, où se trouvait encore son chariot. Il ne s'était jamais donné la peine de le vider entièrement après son retour des Régions Limitrophes. Il l'escalada, pressa fermement Pommelée sur le banc, où il pourrait la maintenir d'une seule main, et, de l'autre, il se mit à fouiller à tâtons à l'intérieur du véhicule.

Un moment plus tard, il en tira ce qu'il cherchait : une dague d'argent.

Pommelée cessa de lutter.

— *Frappe-moi*, dit-elle.

Il la frappa.

## UNE PROPOSITION AUDACIEUSE

Arlian se débarrassa de la dépouille de Pommelée et des quelques cadavres issus des expérimentations de la nuit dans un puits de cendres, dans lequel bien d'autres petits corps avaient également terminé. Il remarqua que Pommelée était entrée en décomposition exceptionnellement rapidement, comme les cœurs de dragon, bien que d'une façon moins prononcée que les dragons.

Lorsqu'il en eut terminé, l'aube avait commencé à poindre, dans le ciel oriental, et il fallait qu'il s'occupe d'un chaton normal et vivant, mais très mécontent. Il enveloppa la pauvre petite chose dans une serviette chaude, puis il se mit en route pour l'apporter chez dame Givre.

Il referma la porte de la Maison grise derrière lui, sa dague d'argent glissée dans sa veste, où s'était auparavant trouvée celle en obsidienne, portant le chaton enveloppé dans le linge.

Lorsqu'il s'était préparé à sortir, et, plus tard, tandis qu'il descendait la rue encore déserte, Arlian réfléchit aux événements de la nuit et à tout ce que Pommelée lui avait dit.

Elle lui avait recommandé de trouver une espèce dont il ne serait pas forcé de tuer les mères enceintes en leur faisant boire l'élixir, et, naturellement, il n'en connaissait pas de telles pour mener ses prochaines expériences – il n'avait pas osé songer à conduire ses essais sur des humains. Les risques semblaient très élevés et il y avait trop d'inconnues pour pouvoir demander à une femme d'y faire face, que ce soit pour elle ou pour son enfant. En mille ans de comptes-rendus, aucun ne mentionnait que

des femmes enceintes avaient survécu à une attaque de dragons ou étaient devenues des cœurs de dragon. Rien ne permettait de lui assurer que la mère survivrait, sans parler de son enfant.

Et, bien sûr, si la mère survivait, elle deviendrait un cœur de dragon. Elle ne pourrait plus jamais porter d'enfant. Même si les Arithéiens parvenaient à la purifier, en lui ôtant le cœur pour le nettoyer, elle demeurerait probablement stérile – depuis que la méthode avait été mise au point, aucun parmi la poignée d'anciens cœurs de dragon n'était parvenu à engendrer ou à concevoir un enfant.

D'autre part, si l'expérience était concluante, à quoi ressemblerait l'enfant ? Il n'y aurait plus de confusion entre un chat et un humain, il y aurait uniquement un humain. La partie draconique ne semblait pas faire la transition de la mère à l'enfant, même si c'était le cas de la magie. L'enfant serait-il un mage ? Ou aurait-il de façon naturelle les capacités d'un puissant magicien tout en restant humain ?

Ou deviendrait-il quelque chose de complètement différent ?

Il ne pouvait mener une telle expérience que sur une femme enceinte qui se porterait volontaire – puisqu'un enfant mort-né ne serait guère en mesure de donner son consentement. Il ne pouvait forcer personne à accepter, les éventuelles conséquences étaient trop graves. Et qui serait d'accord pour participer à une telle chose ? Quelle mère pourrait se montrer si insouciante du bien-être de son enfant ?

Sans doute une personne suffisamment désespérée... mais il semblait injuste de profiter de cette façon de l'accablement de quelqu'un.

Il retournait cette idée dans tous les sens lorsqu'il atteignit la propriété de dame Givre, où l'essaim d'enfants, avide de voir le nouveau chaton, le tira de sa réflexion.

— Ce sera le dernier, expliqua Arlian, tandis que Békerin préparait un linge imbibé de lait et que Rose prenait le petit félin frissonnant des bras d'Arlian. Je vais cesser mes expériences sur les chats.

— Et c'est tant mieux ! dit Givre en souriant. Je crois qu'on en a assez, à présent.

Arlian la regarda d'un air songeur. Il fut une époque où il se serait entretenu de ses projets avec elle, mais ils s'étaient si peu parlé, ces dernières années, et elle semblait désormais tellement dévouée à sa nouvelle famille qu'il ne se sentait plus très à l'aise pour discuter avec elle de problèmes primordiaux.

Et Noir aurait également pu le conseiller, mais il avait été suffisamment bouleversé par ses expériences les plus récentes, et ils s'étaient quelque peu éloignés l'un de l'autre. Et, étant donné l'aversion de Noir pour les expériences sur les animaux, il serait certainement consterné par toute allusion à d'éventuelles expérimentations sur un enfant à naître.

Le seigneur Zanère aurait peut-être un avis sur la question, et il pourrait lui être utile pour tester ses idées, mais s'il n'était pas d'accord avec les conclusions d'Arlian, il était capable de faire appel aux soldats de la citadelle pour qu'ils interviennent. Arlian n'appréciait guère cette perspective. Il avait l'intention de prendre ses décisions lui-même et de les mettre en œuvre – ou non – comme il l'entendait, plutôt qu'en devant se conformer aux instructions du duc.

Une fois le chaton, un animal gris que les enfants avaient appelé Brume, convenablement installé, Arlian déclina l'invitation à prendre le petit déjeuner, et il remonta la rue en direction de la Maison d'obsidienne, profondément plongé dans ses réflexions.

Pommelée s'était retournée contre lui, et il avait dû l'éliminer. En fait, la créature féline avait semblé *vouloir* être abattue. Il avait empoisonné des dizaines de chats, de porcs et de chiens, ces derniers mois. À présent, il soupçonnait qu'il devrait également supprimer Noiraud et Abeille. Il n'aimait pas tuer des animaux, mais cela ne le tracassait pas plus que ça. Après tout, il mangeait volontiers du bœuf, du porc et du mouton, il ne pouvait guère s'élever contre le principe même de tuer des animaux.

Concernant les humains, le problème était différent...

S'il parvenait à transformer une femme enceinte en cœur de dragon, que le bébé survivait et qu'il se révélait être une nouvelle sorte de créature magique, il aurait trouvé le moyen de détourner la magie du pays aussi bien des dragons que du chaos. Mais si la nouvelle créature se révélait maléfique, parviendrait-il à se résoudre à éliminer un enfant, de la même façon qu'il avait supprimé Pommelée ?

Il frissonna et ajusta les pans de sa veste autour de lui. Même si le printemps était bien avancé, les matinées pouvaient encore être assez fraîches, à l'occasion. Il leva les yeux vers le ciel bleu pâle.

L'été arrivait. Les dragons n'allaient vraiment pas tarder à s'éveiller, s'ils ne l'avaient pas déjà fait. Le duc leur avait concédé un village par an. Du jour au lendemain, ils pouvaient surgir de leurs cavernes et massacrer une bourgade d'hommes, de femmes et d'enfants. À Manfort, il faisait

encore trop frais et lumineux pour eux, mais il y avait sans doute des régions, ailleurs sur les Terres des Hommes, qui souffraient déjà de la chaleur suffocante et des épais nuages du temps de dragon.

Un village par an, chaque année, sans discontinuer, si l'on n'arrêtait pas les dragons. Et le seul moyen qu'il avait de les retenir, maintenant que tout le monde connaissait leurs secrets, c'était de les tuer.

S'il parvenait à éradiquer leur espèce, le chaos se répandrait sur les Terres des Hommes, comme sur les royaumes du sud et de l'ouest.

Arlan ne pouvait pas non plus accepter cette éventualité. Il lui en fallait une troisième, plus que jamais. Pommelée avait fait la démonstration que les chats magiques n'étaient pas une solution satisfaisante. Et si les enfants magiques n'étaient pas mieux ?

Arlan avait déjà abattu des hommes, plusieurs, même. Il n'en avait pas fait le compte exact, mais depuis le premier brigand sur les pentes méridionales de la Désolation jusqu'au dernier magicien, au Kaltaï Ol, ils devaient facilement être une dizaine, ou plus. Il n'avait toutefois jamais tué d'enfants.

Si les nouvelles créatures étaient de véritables enfants, se dit-il, il n'aurait *aucun* besoin de les éliminer. Il serait possible de les rendre compatissants et bons.

Pourquoi pas ?

Une fois à la Maison d'obsidienne, il se dirigea vers les cuisines, pour prendre le petit déjeuner qu'il avait refusé chez Givre. Ruisseau et ses trois enfants y étaient attablés, discutant calmement.

Arlan ne put s'empêcher de remarquer que la grossesse de Ruisseau était bien avancée, à présent. Si tout se déroulait comme prévu, son quatrième enfant naîtrait avant le milieu de l'été.

Et si elle buvait une tasse de sang et de venin avant ça...

— Monseigneur, dit Ruisseau en le voyant entrer, est-ce que tu as vu Pommelée, ce matin ?

— Oh..., dit Arlian.

Au ton de sa voix, Ruisseau lui jeta un coup d'œil, puis elle dit à ses enfants :

— Allez chercher votre père. Tous les trois, tout de suite.

Ambredine s'éloigna aussitôt en trotinant. Kerzia prit le temps de saisir Dirinien par la main et de l'emmener, à la suite de sa sœur.

Arlan s'assit en face de Ruisseau et dit :

— J'ai bien peur que Pommelée soit morte, je l'ai tuée.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Arlian hésita, essayant de faire le tri entre ce qu'il voulait expliquer et ce qu'il passerait sous silence. Puis, sans vraiment en avoir l'intention, il lui raconta tout.

Il était en train de lui expliquer la façon dont la dague d'obsidienne avait ricoché sur le dos de Pommelée sans lui causer le moindre dommage lorsque Noir apparut sur le seuil de la porte, encadré par chacune de ses filles, Dirinien sur les épaules.

— Tu as envoyé les enfants me chercher, mon cœur ? demanda-t-il.

Ruisseau leva les yeux, surprise.

— Oh, dit-elle. Oui, c'est vrai. Mais j'ai bien peur que ç'ait été une erreur. J'avais mal compris ce que me disait le seigneur Arlian.

Noir jeta un coup d'œil intrigué en direction d'Arlian, qui resta muet.

— Tu peux emmener les enfants dehors, je te prie ? poursuivit Ruisseau. Ils devraient profiter de ce temps tant qu'ils en ont la possibilité.

— Bien sûr. (Noir regarda tour à tour sa femme et son employeur, puis il baissa les yeux sur ses filles.) Allez, dit-il. Pourquoi n'irions-nous pas rendre visite à dame Givre ? On pourrait voir ce que Rose, Békerin et les autres sont en train de faire...

— Ils ont un nouveau chaton, déclara Arlian. Il s'appelle Brume.

— Un chaton ! s'exclama Ambredine en sautillant sur place.

— Tu n'en as pas assez vu, dernièrement ? lui demanda Noir en souriant.

— Non ! répondit Ambredine, tout à fait sûre d'elle.

— C'est le dernier, affirma Arlian. J'ai terminé mes expérimentations sur les chats.

Noir le regarda avec une expression qui aurait pu passer pour du soulagement.

— Alors, allons faire connaissance avec ce dernier chaton, dit-il. Allez !

Il se retourna et guida les filles vers la sortie.

Dès qu'ils furent partis, Arlian reprit son récit. Lorsqu'il eut terminé d'exposer les grandes lignes des événements de la nuit, il tenta de donner son avis sur ce qui s'était produit. Ruisseau se montra très attentive, du début à la fin.

Cela prit du temps. Pendant les explications d'Arlian, Balbutiement et quelques serviteurs firent leur apparition, à l'occasion, mais, voyant que la

pièce était occupée par le seigneur Obsidien et l'épouse infirme de l'intendant, absorbés par leur discussion, ils prirent aussitôt congé.

Finalement, Arlian parvint au bout de ses éclaircissements, et il demeura assis en silence, dévisageant Ruisseau, qui se tenait en face de lui, de l'autre côté de la table.

Elle le regarda à son tour d'un air songeur, puis elle dit :

— Les dragons ont détruit Siribel, il y a cinq ans. Ils l'ont réduite en cendres et ont fracassé les quais de pierre qui s'enfonçaient dans la mer. Tout ça parce que les doyens du village avaient refusé de payer des taxes au seigneur Hardior en plus de ce qu'ils donnaient déjà au duc.

Siribel, Arlian le savait, était le village côtier où Ruisseau avait vu le jour et avait été élevée. Sa famille avait péri au cours de l'assaut, de la même façon que la sienne avait perdu la vie lors de l'attaque des dragons sur le mont Fuligineux, plus de vingt ans auparavant.

— Je suis désolé, dit-il.

— Pour moi, mes parents étaient morts avant ça, répondit-elle. À mes yeux, ils sont morts quand ils ont refusé de me chercher à Gan Péthrin, où Sarchéyon m'a vendu aux marchands d'esclaves. Mais mes sœurs, mes voisins... Les dragons les ont tous tués !

— Je sais, répondit Arlian.

— Je veux qu'ils disparaissent... Peut-être pas autant que toi, Triv, mais je désire qu'ils meurent, tous. Chaque fois que tu revenais à la maison et que tu nous indiquais le nombre de tanières que tu avais nettoyées, de monstres que tu avais éliminés, le soleil se mettait à briller un peu plus à mes yeux, mon cœur se faisait un peu plus léger, et l'avenir de mes enfants semblait un peu plus prometteur. Quand le duc a fait la paix avec la Société du Dragon, et qu'il t'a interdit d'en éliminer davantage, le monde s'est de nouveau assombri. (Elle laissa glisser ses mains sur son ventre rond.) Je veux que tu continues à tuer ces dragons, Triv, dit-elle. Je vais risquer la vie de cet enfant qui est en moi, s'il le faut, pour que tes hommes et toi puissiez de nouveau battre la campagne avec vos lances à pointe noires.

Arlian la regarda fixement. Il ne lui avait rien demandé, et qu'elle se porte volontaire de cette façon, c'en était plus qu'il l'avait espéré.

— Je ne peux rien promettre..., dit-il.

— Si tu ne mènes pas tes expérimentations sur un enfant humain, pourras-tu recommencer à tuer les dragons ?



— Je ne sais pas, répondit-il. Le duc me l’a interdit, et la magie brute est... Si elle nous envahissait, notre civilisation n’y survivrait pas.

— Tu crois que l’enfant sera humain, et pas un monstre ?

— Je... je ne sais pas, répéta-t-il. Il aura certainement une *apparence* humaine, mais les mages ressemblent souvent aux humains, alors qu’ils ne le sont pas intérieurement. Et je ne peux être sûr de rien, de rien du tout.

— Toute naissance est risquée, dit Ruisseau. J’ai perdu deux enfants, et chaque fois que j’en ai mis un au monde, je savais qu’il était possible qu’il souffre d’une malformation, qu’il soit bossu, qu’il ait un bec-de-lièvre, qu’il soit nain, aveugle ou sourd, que je pouvais engendrer un idiot baveux auquel il aurait pu manquer des membres. Chaque fois que j’étais enceinte, je vivais dans l’angoisse que le nourrisson naisse sans pieds et qu’il soit infirme, comme moi. Oh, je sais que c’était très peu probable, mais personne ne comprend vraiment comment ce genre de chose peut se produire. Finalement, ça ne me paraît pas si terrible d’ajouter la magie à la liste de mes angoisses.

Arlan réfléchit un moment, tentant en vain de comprendre ce qu’elle ressentait. Il finit par dire :

— Tu saisis bien, en revanche, que si on le fait, tu deviendras, au moins temporairement, un cœur de dragon ? Et que ce sera nécessairement ton *dernier* enfant ?

— Arlian, j’ai quarante-deux ans ; ce serait de toute façon très probablement mon dernier enfant.

— Tu ne seras peut-être pas en mesure d’allaiter le bébé...

— On trouvera facilement une nourrice...

— Et tu devras subir le rituel de purification arithéen, si tu ne souhaites pas donner naissance à un dragon. Le venin dévorera ton âme et ton cœur s’il n’est pas retiré de ton corps.

— J’ai suffisamment parlé avec dame Givre, Arlian, et dame Flûte a eu la gentillesse de s’occuper de moi, à l’occasion. J’ai aussi aidé le seigneur Zanère à recouvrer la santé. Je sais ce que tout ça implique.

— Je te remercie, Ruisseau. (Arlan était assis, et il lui était impossible de la saluer convenablement, mais il baissa les yeux en signe de respect.) Je suis honoré que tu me fasses cette proposition.

— Alors va chercher ton venin, monseigneur, et procédons sans plus attendre, avant que quoi que ce soit puisse s’interposer – et avant la naissance du bébé. Je suis dans mon dernier mois, il me semble, même si ça

peut prendre encore quelques semaines – mais rien ne m’indique que ce ne sera pas le cas, les bébés arrivent quand *eux* le veulent, pas quand *nous*, nous le souhaitons.

— Ce qui m’inquiète le plus, c’est la façon dont les forces magiques ou le destin pourraient réagir, pas que la naissance puisse être prématurée, mais je reconnais qu’il n’y a pas de temps à perdre.

Il repoussa sa chaise, se leva et se retourna. Son regard croisa deux petits yeux bleus à la pupille fendue.

— *Tu as tué ma sœur*, dit Noiraud de son perchoir, une étagère près du foyer de la cheminée.

Ruisseau tourna brusquement la tête, surprise, et elle aussi vit la créature féline.

— En effet, reconnut Arlian en glissant lentement la main vers la dague d’argent dissimulée dans sa veste. Elle m’a attaqué.

— *Est-ce que tu as l’intention de m’éliminer ?*

— Ce n’est pas l’envie qui m’en manque, et je le ferai si tu menaces mes proches.

— *Et si je ne les menace pas ?*

— Je ne te voudrai aucun mal.

— *Ce serait peut-être bien que je parte...*

— Sans doute, admit Arlian.

Noiraud disparut. Arlian ignorait s’il avait simplement les qualités d’un chat ordinaire magiquement améliorées ou un véritable don d’invisibilité, mais il était évident que la créature pouvait disparaître dans la pénombre de façon bien plus efficace que n’importe quel félin.

Il resta debout en silence un long moment, attendant de voir si l’étrange petit animal réapparaissait. Puis Ruisseau dit :

— Il faudra s’occuper d’Abeille, mais je crois que nous avons quelques semaines devant nous avant qu’il puisse causer le moindre mal. Pour le moment, je pense vraiment que tu devrais aller chercher ce venin.

Il était possible que Noiraud ait l’intention de renverser ou de briser le flacon bleu, de la même façon que sa sœur avait fait tomber la fiole brune, et il fallait en tenir compte.

— J’y vais de ce pas, approuva Arlian en se dirigeant vers la porte.

À peine eut-il quitté la propriété du Vieux Palais qu’il se mit à courir.

## LES OBJECTIONS D'UN PÈRE

Alors qu'Arlian descendait l'avenue en toute hâte, il entrevit Noir, qui retournait à la Maison d'obsidienne sans les enfants. Il lui fit un signe de la main, mais il ne prit pas la peine de l'attendre, ni le temps de lui parler, avant de tourner dans la rue des Couteliers.

Il atteignit rapidement la Maison grise, et il trouva le flacon bleu contenant le venin à sa place. Rien ne prouvait que Noiraud se trouve dans les environs, et Arlian en déduisit qu'il s'était inquiété inutilement. Toutefois, il prit la précaution supplémentaire d'envelopper le flacon dans plusieurs couches de serviettes, et il enfonça le tout dans un sac à bandoulière avant de quitter la Maison grise, de refermer les portes derrière lui et de reprendre la direction de la Maison d'obsidienne à vive allure.

Le soleil avait peut-être dépassé son zénith depuis une heure lorsqu'il tourna à l'angle de la rue et vit les montants du portail du Vieux Palais devant lui. Noir se tenait entre eux, une épée nue dans la main droite, la gauche sur la poignée d'un brise-lames. Arlian ralentit, et il regarda autour de lui, cherchant la raison pour laquelle son ami avait dégainé son épée. En tant qu'intendant – et contrairement aux seigneurs –, Noir ne portait généralement ni épée ni brise-lames. Les armes qu'il avait à présent à la main faisaient partie de l'équipement dont Arlian se servait pour l'entraînement.

Arlian ne remarqua aucun ennemi, rien qui explique la présence de cette lame ; et Noir demeurait immobile, il n'était tourné vers aucun adversaire

en particulier. Au contraire, il restait entre les piliers de pierre, regardant droit dans la direction d'Arlian.

Ce dernier jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer qu'aucun assassin n'était tapi derrière lui, mais il ne vit que les pavés déserts de la rue, le haut mur de brique de la propriété du seigneur Dehellène, et quelques ouvriers poussant une charrette, à une vingtaine de mètres de là.

Les travailleurs ne ressemblaient en rien à des meurtriers, et, de toute façon, ils s'éloignaient. Peut-être Noiraud s'était-il échappé, ou avait-il proféré des menaces ?

— Oh, Noir ! appela Arlian en regardant de nouveau devant lui et en reprenant son rythme rapide.

— Arlian, répondit Noir en brandissant sa lame et en se mettant en garde.

Il s'était exprimé d'une voix grave et dure.

Arlian se figea, à une vingtaine de mètres de la pointe de l'épée brandie.

Noir ne l'appelait pas « Arlian ». Il l'appelait « Ari ». À certaines occasions, il pouvait l'appeler « monseigneur », pour insister, voire « seigneur Obsidien » pour se moquer gentiment de lui, mais jamais, du plus loin qu'il s'en souvienne, il ne l'avait appelé « Arlian ». Quelque chose ne tournait pas rond.

— Béron, rétorqua Arlian. Que se passe-t-il ?

— Il est hors de question que tu empoisonnes mon enfant, riposta Noir.

Arlian comprit aussitôt la situation, et il se morigéna de ne pas l'avoir anticipée. Il avait été si absorbé par ses propres préoccupations, si encouragé par le fait que Ruisseau se porte volontaire alors qu'il ne lui avait rien demandé, qu'il en avait oublié la façon dont Noir allait réagir.

— J'espère sincèrement que ce ne sera pas le cas, dit-il.

— Il est hors de question que tu empoisonnes ma femme.

— Béron, je t'en prie...

— Il est hors de question que tu apportes cette saleté chez moi.

Arlian fit la moue.

— Chez *toi* ?

— J'ai vu ce que sont devenus ces chats, poursuivit Noir. Il est hors de question que tu fasses subir la même chose à mon bébé.

— Ce n'est pas du tout dans mes intentions, répondit Arlian. Les effets devraient...

— *Je me moque de tes intentions !* mugit Noir en avançant sur Arlian, l'épée brandie. Je me moque de ce que tu crois à propos des conséquences de tes actes !

Arlian leva les mains, ce qui lui semblait être un geste d'apaisement.

— Noir, commença-t-il, je...

— Jette-moi cette saleté, tout de suite ! lui ordonna l'intendant, avant qu'il ait eu le temps d'ajouter quoi que ce soit d'autre. Tout ! Aucune goutte ne franchira cette porte.

— Non, répondit Arlian en reculant et posant les mains sur la poignée de son épée et de son brise-lames.

Noir pointa sa lame sur sa gorge.

— Oh que si, grogna-t-il.

Tout en se tournant brusquement sur le côté, Arlian projeta sa main gauche en avant et écarta l'arme de Noir à l'aide de son brise-lames. Il dégaina ensuite sa propre épée et fit face à son intendant, en garde.

— Je te déconseille de faire ça, Noir, dit Arlian.

— Il est hors de question que tu détruises ma famille, poursuivit Noir en s'avançant vivement – plus pour intimider ou blesser que pour tuer.

Arlian esquiva aisément l'assaut en effectuant un pas de côté. Il ne se donna pas la peine de riposter et se contenta de se remettre en garde. Il prit conscience, en contournant lentement son adversaire, qu'ils avaient désormais du public. Plusieurs personnes, qui, quelques instants auparavant, vaquaient encore à leurs occupations, avaient interrompu toute activité pour assister au duel.

— Toute ta vie, tu n'as fait que démolir les choses les unes après les autres, Arlian, dit Noir. Tu as mis fin au marché d'Enziette avec les dragons, tu as anéanti le Vieux Palais, tu as tué Drichène, Main-de-Pierre et les autres, tu as supprimé la Mage Bleu... Tu as plongé les Terres des Hommes dans le chaos, de Sarkan-Mendoth aux Régions Limitrophes, tout ça pour que ton rêve insensé de vengeance se réalise. Et, maintenant, tu envisages de détruire ma femme et mon gosse ? J'en ai assez de toute cette dévastation !

Puis il porta son attaque, à contretemps du rythme de ses paroles.

Arlian connaissait cette ruse. C'était Noir qui la lui avait apprise, de nombreuses années auparavant, alors qu'ils n'étaient que les gardes d'une caravane se rendant de l'autre côté de la Désolation. Il était prêt, et il détourna facilement l'assaut.

Mais Noir porta subitement un coup de brise-lames, qui déchira la manche de la veste d'Arlian avant que celui-ci ait pu se dégager et placer son arme du côté d'où venait l'attaque. Il se tourna, esquiva et contra, portant une estocade vers la poitrine de Noir.

Ce dernier para le coup, projetant la lame d'Arlian en haut sur la gauche et la faisant passer sans danger par-dessus son épaule. Pris dans leur élan, les deux hommes se retrouvèrent l'un contre l'autre, poitrine contre poitrine, l'espace d'un instant, avant de bondir en arrière.

— Ne fais pas ça, répéta Arlian.

— Jette le venin ! répondit Noir.

— Noir, je ne *peux pas* ! dit Arlian. J'en ai besoin. Il me faudrait des mois pour m'en procurer davantage, en partant du principe que j'ose courir ce risque avant l'hiver prochain. Et le bébé de Ruisseau va voir le jour dans quelques semaines seulement.

— *Je t'interdis de prononcer son nom* ! rugit Noir en portant soudain une attaque tourbillonnante à deux mains.

Arlian se replia, trop occupé à se défendre pour pouvoir parler. Ils se battirent tous les deux dans un silence ponctué par le bruit de leur respiration et le fracas de l'acier qui s'entrechoque. Leur public les observait dans le calme, ne sachant manifestement pas très bien ce qui avait pu déclencher ce combat. Arlian estima que la moitié des badauds ne devaient même pas savoir qui ils étaient, Noir et lui.

Ils finirent par se séparer un moment, s'observant mutuellement, épées et brise-lames brandis.

— Noir, dit Arlian, je n'ai pas envie de te blesser, pas plus que j'ai l'intention de faire du mal à Ruisseau ou à ton bébé. Mais il faut que j'expérimente les effets de l'élixir sur un enfant encore dans le ventre de sa mère, si je veux un jour avoir l'espoir de libérer ce royaume de la magie maléfique qui le hante. J'ai besoin d'une femme enceinte pour mener à bien ces expériences, et ta femme s'est portée volontaire. Je ne lui ai *rien* demandé, Noir. Elle s'est portée *volontaire* ! Et où d'autre pourrais-je trouver une volontaire ?

— C'est faux ! gronda Noir en effectuant une feinte. C'est toi qui lui as forcé la main. Comme tu le fais avec tout le monde ! Tu es un cœur de dragon, Arlian, tu influences ton entourage sans même t'en apercevoir, et sans forcément en avoir l'intention.

— Je...

Arlian se rendit compte qu'il ne pouvait pas réfuter cette charge de Noir. Il ne pouvait honnêtement pas nier qu'il y ait une part de vérité dans tout cela. Un cœur de dragon possédait assurément un charme et un charisme auxquels aucun homme ordinaire ne pouvait prétendre.

— Noir, je trouverai quelqu'un d'autre, affirma-t-il.

— Non, dit Noir. Vide ce flacon. Si tu le gardes, je sais que, tôt ou tard, tu le lui feras boire. Elle est sous ton charme, à présent.

— Noir, je te le promets. Je n'ai pas envoûté ta femme.

— Bien sûr que si !

Il porta une fente, puis il se retira vivement. Arlian contra à peine cette seconde attaque, et une entaille apparut sur sa veste de lin.

— Tu l'as envoûtée comme tu l'as fait avec moi, il y a de si longues années, quand on s'est rencontrés devant *Le Sang du Raisin*.

Le troisième assaut se révéla moins adroit que les deux précédents, et l'acier tinta quand Arlian intercepta l'épée de Noir avec son brise-lames. Mais l'intendant parvint à libérer son arme avant que son adversaire ait eu le temps de la briser d'une torsion du poignet.

— Tu n'as pas forcément l'intention de charmer qui que ce soit, mais comment pourrais-tu expliquer autrement ce qui vient de se passer ?

— Je ne sais pas, répondit Arlian. Peut-être qu'il agit du destin, plus que d'un envoûtement. Peut-être que j'étais destiné à me trouver là, uniquement pour conduire cet enfant vers sa propre destinée.

— Si c'est le cas, je mets le destin au défi ! s'écria Noir en tournoyant sur lui-même pour porter une attaque extrêmement risquée du revers de la main.

Arlian la détourna sans difficulté, et il contourna Noir par la gauche.

— Peut-être qu'il ne s'agit ni du destin, ni d'un enchantement, mais simplement des fantaisies du cœur humain, dit Arlian. Peut-être que tu es devenu mon ami parce qu'il y avait assez de place dans ton cœur pour répondre aux besoins du garçon désespéré que j'étais alors. Peut-être que Ruisseau s'est portée volontaire parce qu'elle a suffisamment de cœur pour courir d'énormes risques pour le bien de l'humanité.

Noir porta une attaque haute de taille qu'Arlian para aisément, mais il projeta alors son brise-lames en avant, en direction du ventre de son adversaire. Arlian l'évita de justesse.

— Du cœur ? demanda Noir. Tu veux sans doute parler du cœur humain ? Mais si elle boit ton infâme mixture, elle aura alors un cœur de dragon,

plus celui d'une femme. L'amour dont il est empli sera souillé et il se fera dévorer – c'est toi-même qui me l'as dit. Même si elle n'en est pas empoisonnée, elle ne sera plus la femme que j'aime, et, une fois transformée, elle sera *incapable* de nous aimer, les enfants et moi. Voudrais-tu ainsi les priver de leur mère ?

Arlan se trouva pris au dépourvu, et Noir le taillada au flanc à l'aide de son brise-lames avant que les deux hommes se séparent une nouvelle fois.

— Ça fait plus de seize ans que je résiste à la tentation de me procurer une vie de mille ans, en grande partie parce que tu m'as expliqué à quel point tu étais devenu insensible et que ton existence était dépourvue d'amour, dit Noir. Je n'ai jamais vraiment su si je te croyais, jusqu'à aujourd'hui. Ce que tu envisages de faire à ma femme, c'est la démonstration même que tu es le monstre froid que tu as toujours prétendu être.

— Non, Noir, répondit Arlian. Je ne suis plus le même, c'est indiscutable, mais je ne suis pas complètement insensible. Sans doute parce que ce n'est pas mon propre sang que j'ai ingurgité, mais celui de mon grand-père. Ainsi, le dragon qui grandit en moi a dévoré *son* âme, et non la mienne. J'ai aimé Douceur jusqu'à sa mort, et je t'aime bien, mon ami. Je t'en prie, range ton arme.

— Vide ton flacon, et j'abaisserai mon épée. Pas avant.

— Noir, Béron, rappelle-toi que le cœur de Ruisseau sera purifié une fois que l'enfant sera né. Elle sera de nouveau elle-même, comme Givre. Tu ne peux pas dire que Givre est incapable d'éprouver de l'amour !

— Et si elle refuse de se soumettre au rituel de purification, comme tant d'autres cœurs de dragon l'ont fait ?

— Pour quelle raison refuserait-elle ? demanda Arlian, véritablement surpris.

— Une espérance de vie *de mille ans*, Ari ! L'aurais-tu oublié ?

Arlan fronça les sourcils et omit presque de détourner une attaque basse. Il l'avait effectivement oublié. Pour le moment.

— Et des heures de souffrance pendant que les magiciens lui ôteront le cœur alors qu'il bat encore, Arlian. L'aurais-tu oublié, ça aussi ?

Arlan n'avait aucune réponse valable à fournir. Il savait que le processus de purification était vraiment atroce. Il hésita avant de riposter :

— Noir, même si ça me répugne au plus haut point, je te donnerai une dose d'élixir, à toi aussi, si tu permets à Ruisseau d'en prendre une. Vous



aurez alors tous les deux la possibilité, si tel est votre choix, de vivre ensemble pendant mille ans.

— Oh, tu me proposes du poison, à présent ! Après toutes ces années passées à me persuader que ça aurait des conséquences si funestes ?

L'acier s'entrechoqua brièvement, et Arlian n'eut ni le temps ni le souffle de répondre immédiatement. Lorsqu'ils rompèrent tous les deux le contact, ce fut Noir qui s'exprima le premier.

— Un millier d'années sans amour qui ne prendraient fin que lorsqu'un dragon jaillirait de ma poitrine et dévorerait mon âme ? Voir mes enfants grandir, vieillir et mourir, sachant que je ne pourrais plus jamais engendrer ?

— Tu as trois beaux enfants, dit Arlian, et un quatrième est en route. N'est-ce pas suffisant pour toi ?

— Je n'en sais rien, répondit sèchement Noir. Si je te laisse apporter ce flacon à la Maison d'obsidienne, il n'y en aura peut-être jamais de quatrième, et il n'y en aura évidemment pas de cinquième.

— Tu as un fils, dit Arlian, ainsi que deux filles magnifiques. Ton quatrième enfant sera peut-être bien plus qu'humain, si tout se déroule bien...

— Comme un dragon, peut-être ? Ou un mage, comme la Mage Bleu ?

— Non ! Comme... Comme... (Il chercha ses mots.) Je ne sais pas, Noir. Si je le savais, je n'aurais sans doute pas besoin de mener mes expériences.

— Il est *hors de question* que tu poursuives tes essais ! (Noir se rapprocha pour porter un nouvel assaut.) Je ne veux *pas* devenir le père d'un monstre !

Arlian se défendit, mais il ne se donna pas la peine de contre-attaquer. Il espérait que la rage de Noir passerait d'elle-même et qu'ils pourraient discuter de ce problème pour aboutir à une solution. Toutefois, la fureur de Noir ne semblait pas faiblir. En fait, Arlian se retrouva à la peine pour repousser son assaut.

Noir était plus âgé qu'Arlian, et il ne bénéficiait pas de l'endurance surhumaine d'un cœur de dragon, mais il était le plus habile des deux. Après tout, il avait été l'unique professeur d'Arlian dans l'art du maniement de l'épée. Au début du duel, Noir s'était retenu, tentant de contraindre Arlian à céder et à se débarrasser du venin, mais il était à présent au comble de la rage. Il se battait pour verser le sang, pas nécessairement pour tuer, pas

encore, mais chacun de ses coups était destiné à faire couler le sang de son adversaire et à l'affaiblir, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus lutter.

Arlian, de son côté, continuait à se défendre, attendant que l'occasion de désarmer son adversaire sans le blesser se présente. Cela donnait à Noir un avantage supplémentaire.

Et, comprit Arlian, Noir était en train de prendre le dessus. Il avait tailladé Arlian au flanc, puis en haut du bras et à l'épaule ; la perte de sang pourrait devenir plus importante que ce qu'un cœur de dragon était capable d'endurer.

Il tenta de battre en retraite, pensant que Noir resterait à proximité du portail pour lui barrer le passage, mais il le poursuivait sans relâche. La foule grandissante de spectateurs s'écarta pour lui céder le passage, alors qu'il reculait dans l'avenue.

Apparemment, Noir ne se satisfaisait plus de le tenir à distance de la Maison d'obsidienne. Il voulait mettre un terme à la discussion. Il voulait qu'Arlian se débarrasse du venin. Celui-ci était ravi d'avoir bien enveloppé le flacon et de l'avoir rangé dans son dos, là où la lame de son adversaire ne pouvait l'atteindre.

Le combat se poursuivit dans la rue, loin des montants du portail, et Arlian examina la situation.

Aucun habitant de la ville n'interviendrait. Les commerçants et les ouvriers n'auraient jamais l'idée de se mêler à un duel entre deux seigneurs, ou entre un seigneur et l'un de ses subordonnés. Cela ne se faisait pas. Un autre noble aurait pu décider de se joindre à la lutte, s'il identifiait Noir comme n'étant pas noble lui-même, mais ce n'était guère d'usage. Un seigneur qui s'immiscerait dans ce duel ferait certainement de son mieux pour tuer Noir pour son effronterie, et même si ce dernier était un fin bretteur, il ne pouvait guère espérer affronter bien longtemps deux adversaires émérites en même temps.

Il était possible de convaincre les soldats de la garde de s'interposer, surtout s'ils reconnaissaient leur seigneur de guerre. Il pourrait leur ordonner qu'on maîtrise son intendant.

Mais, étant donné l'état d'hystérie dans lequel il se trouvait, Noir pourrait très bien en tuer quelques-uns, et cela lui vaudrait une flèche ou deux – voire une dizaine – en réponse.

Mais il y avait une autre possibilité. Noir était si concentré sur le duel en lui-même qu'il avait négligé d'autres aspects de la situation. Arlian résista

un moment, repoussant les assauts de Noir, puis il laissa délibérément une ouverture – une vraie, car il savait que Noir ne se laisserait pas si facilement piéger.

Noir saisit la chance qui lui était offerte, et il porta une fente, déchiquetant de la pointe de son épée ce qu'il restait de la veste d'Arlian, transperçant la chemise qu'il portait en dessous, et enfonçant son arme dans sa chair. Mais Arlian s'y attendait, et il s'était écarté de la lame en virevoltant afin que celle-ci se contente de l'érafler sans lui infliger de profondes blessures. Il se retourna ; soudain, Noir et lui avaient changé de position et se trouvaient à angle droit de la précédente ligne qu'ils formaient.

Noir ne se trouvait plus entre Arlian et les montants du portail, ni, par conséquent, entre lui et la Maison d'obsidienne. Arlian ne donna pas le temps à son adversaire de se rendre compte de son erreur. Il préféra interrompre le combat et s'enfuir à toutes jambes en direction de l'entrée.

Noir poussa un rugissement de rage, et il s'apprêta à le poursuivre.

Arlian contourna le premier montant de pierre et s'élança sur le vieux chemin, puis il changea de direction et traversa les jardins, vers sa nouvelle résidence.

Noir n'était pas loin derrière lui, mais Arlian était plus jeune, et plus grand. Il resta hors de portée de l'épée de son intendant.

Il s'engagea sur le chemin menant à la porte principale de la Maison d'obsidienne, mais il y avait un obstacle. Il manqua de tomber lorsqu'il s'efforça de s'immobiliser avant de le heurter de plein fouet.

Ou plutôt « de *la* heurter ».

Ruisseau était assise dans son fauteuil roulant, le visage sévère, tandis qu'Arlian s'efforçait de ne pas entrer en collision avec elle. Il parvint à l'éviter et à la contourner, puis il se retourna.

Noir s'était également immobilisé, et les deux hommes se firent face, chacun d'un côté de Ruisseau, haletant, les armes brandies. Bien qu'ils aient été à portée l'un de l'autre, aucun des deux n'osa attaquer le premier. Même s'ils pouvaient aisément éviter Ruisseau, ils savaient tous les deux que, à la moindre parade, une lame pouvait dévier, dont ils perdraient momentanément la maîtrise.

— Allíri, dit Noir, écarte-toi et laisse-moi passer.

C'était la première fois qu'Arlian entendait le véritable nom de Ruisseau. Il ne s'était même pas imaginé qu'elle en avait un. Mais c'était

évident, elle avait déjà quatorze ans lorsqu'elle avait été réduite en esclavage.

— Non, Béron, répondit Ruisseau.

— Allíri, je t'en prie...

— Non, baisse ton arme. C'est ridicule.

— Je ne permettrai pas qu'il te fasse souffrir, insista Noir.

— Triv n'a aucunement l'intention de me faire du mal, répondit Ruisseau.

— Je ne le laisserai pas te faire ingurgiter ce breuvage. Je n'admettrai pas qu'il empoisonne notre enfant.

— Je n'ai pas mon mot à dire dans cette affaire ? L'enfant est *en* moi, et nous habitons dans la maison du seigneur Obsidien. Je ne crois pas que ce soit entièrement à toi de prendre cette décision.

— Il t'a ensorcelée, il t'a envoûtée !

— À moins que ce soient les dragons qui t'aient charmé et bercé d'illusions... Y as-tu au moins songé ?

Pour la première fois, Noir marqua un temps d'hésitation. Puis il regarda par-dessus la tête de Ruisseau et déclara :

— Réglons ça entre nous, entre gentilshommes, monseigneur ! Sortez de derrière cette femme !

Arlian regarda dans le dos de Noir, et il vit qu'une partie de la foule qui s'était amassée pour assister à leur duel avait franchi l'ancien portail et les avait suivis sur le chemin tortueux. Il se demanda si son intendant n'avait pas remarqué ces badauds et s'il ne jouait pas la comédie, espérant qu'Arlian refuserait qu'on le voie se réfugier dans les jupons d'une femme enceinte infirme.

Noir aurait dû le connaître un peu mieux que ça : Arlian ne s'était jamais soucié de ce que les autres pensaient de lui. On l'avait déjà traité de lâche en public, et il avait ignoré cette insulte sans se laisser entraîner dans un duel inutile.

— Ce n'est pas une affaire à régler *entre vous*, déclara Ruisseau d'une voix puissante. C'est à *moi* de prendre une décision !

On lisait la frustration et la fureur sur le visage de Noir – du moins, Ruisseau et Arlian le pouvaient-ils, car ils le connaissaient bien, tous les deux. Un inconnu aurait pu ne pas se rendre compte de l'ampleur de ses émotions, à en juger par ses lèvres pincées et ses sourcils froncés.

— C'est mon enfant autant que le tien, dit-il.

— Tu peux le prouver ? rétorqua Ruisseau. Tu en as la preuve, ou simplement ma parole ? (Noir fut plus ébranlé que jamais par ces insinuations. Il blêmit.) Suis-je une femme libre ou as-tu l'intention de me garder prisonnière jusqu'à la naissance de l'enfant ? Vas-tu me surveiller jour et nuit pour voir si j'obéis bien à tes ordres ?

— Je ne te donne aucun ordre, répondit Noir d'une voix chancelante.

— Si je dois être l'esclave de quelqu'un, cher époux, je suis celui du seigneur Arlian. Il m'a enlevée au seigneur Toribor au péril de sa propre vie, puis il m'a affranchie, et, en tant que femme libre, je suis en droit de choisir ma propre voie.

— Je ne te donne aucun ordre, répéta Noir. Je... je suis *inquiet*, Allíri, que ce soit pour ton bien-être ou celui de notre enfant.

— L'inquiétude se traite avec des paroles et des actes bienveillants, cher époux, pas en proférant des menaces, ni en tirant son épée.

Noir hésita.

Arlian également. L'idée de faire un geste, de rengainer ses armes et de s'exposer à la merci de Noir lui vint à l'esprit, mais il la repoussa.

Il lui était déjà arrivé d'agir de la sorte, mais, à l'époque, il aurait volontiers sacrifié sa vie. Cette fois, les enjeux étaient trop élevés. Ses recherches lui avaient prouvé que la magie pouvait prendre de nouvelles formes. Il avait l'occasion de détruire les dragons et de cantonner le chaos au-delà des frontières. S'il mourait, qui voudrait assurer la poursuite de ses travaux ? Lorsqu'il avait mis sa vie en danger, autrefois, c'était soit parce que ses objectifs lui paraissaient si désespérés qu'il avait jugé ne pas avoir grand-chose à perdre, soit parce que d'autres étaient prêts à prendre la relève dans sa quête contre les dragons. Ce n'était pas le cas, cette fois. Il resta en garde.

— Nous allons en discuter, suggéra Arlian. Je n'ai aucunement l'intention de te tenir à l'écart, mon vieil ami, mais tu t'es éloigné, tu as voulu garder tes distances avec mes recherches.

— Et tu n'arrives pas à le tolérer, n'est-ce pas ? demanda Noir. Non, il faut toujours que je sois impliqué dans ta démence.

— Tu es libre de quitter mon service, Noir.

— Vraiment ? (Il secoua la tête.) J'ai été rattrapé par ton destin la première fois que nous nous sommes rencontrés. (D'un mouvement brusque, il rengaina son brise-lames.) Discutons-en, dit-il. Et, selon toute vraisemblance, tu vas réussir à me convaincre de te permettre de poursuivre

la folie dans laquelle tu t'es engagé, comme toujours. Je vais encore une fois succomber à ton charme. (Il brandit son épée et la pointa vers la gorge d'Arlian.) Mais laisse-moi te dire quelque chose, Ari : quoi que je puisse dire, quoi que je puisse accepter, si tu fais du mal à ma femme ou à mon enfant, si tu as mal calculé ton coup et si tu provoques la mort de l'un ou l'autre, si tu estropies l'un d'eux, je te *tuera*i. Ça fait maintenant seize ans que la Société du Dragon tente de le faire, mais ils ne te connaissent pas aussi bien que moi. Tu sais très bien ce que signifie vouloir se venger, Ari : tu as consacré ta vie à la vengeance. Si tu causes le moindre mal à Ruisseau ou au bébé, tu comprendras vite que, moi aussi, je sais ce que ça veut dire.

— J'en suis conscient, répondit calmement Arlian.

Noir le regarda un moment, puis il baissa les yeux. Son épée toujours pointée en direction d'Arlian, il s'adressa à son épouse.

— Il va falloir que nous discussions, nous aussi, Allíri. Je ne suis pas ton maître mais ton mari, le père de nos enfants, et tu es en train de mettre en péril tout ce que nous avons construit.

— Tout est question de risques, cher époux, répondit Ruisseau. C'est la nature même de la vie.

— Certains risques sont plus importants que d'autres, dit Noir, en abaissant sa lame. Espérons que nous n'avons pas mésestimé ceux que nous avons choisi de prendre aujourd'hui.

Il rengaina son épée.

Arlian en fit autant, et il entendit quelqu'un pleurer. Il leva les yeux tandis que Noir se retournait.

Kerzia, Ambredine et Dirinien se tenaient devant la petite foule de badauds, regardant tristement leurs parents. Ambredine était en larmes, dans un état pitoyable.

## L'EXPÉRIENCE ULTIME

Alors qu'il longeait d'un pas hésitant le couloir central de la Maison d'obsidienne, Arlian tenta de ne pas penser aux rumeurs qui se répandraient dans la cité comme de la moisissure sur du pain humide. Il ne se rappelait pas que Noir ou lui aient donné des détails quant à la nature de leur dispute, et, de toute façon, la foule s'était tenue à bonne distance d'eux ; personne n'aurait pu entendre distinctement leurs paroles. Les histoires ne ressembleraient donc que très vaguement à la réalité de la situation. Arlian ignorait si cette imprécision serait un point positif ou non.

Mais, quelle que soit leur nature, il *allait* y avoir des rumeurs, c'était incontestable. Il ne pouvait rien faire pour l'empêcher. Il ne parvenait même pas à trouver ce qu'il pourrait raconter pour les faire tourner à son avantage. Il se contenta donc de se taire, et il ne dit pas un mot aux serviteurs qui le regardaient en silence, horrifiés par ses vêtements ensanglantés, lorsqu'il se dirigea vers l'évier de l'arrière-cuisine.

Après avoir nettoyé et bandé la demi-douzaine de ses blessures les plus profondes, Arlian attendit dans la cuisine que Ruisseau et Noir aient calmé et réconforté leurs enfants, et qu'ils les aient envoyés à l'étage en compagnie de serviteurs. Il mit ce laps de temps à profit pour débiller le flacon bleu de venin et chercher une solide coupe de bois ainsi qu'un couteau bien effilé. Il voulait se tenir prêt pour le cas où ils parviendraient à trouver un terrain d'entente.

S'ils n'arrivaient pas à se mettre d'accord, si Noir parvenait à convaincre Ruisseau de revenir sur sa parole, tout n'était pas perdu. Il était

toujours en possession du venin, et il y avait assurément d'autres femmes enceintes à Manfort. Il réussirait certainement à en trouver une qui accepte de mener l'expérience. La veille, il aurait jugé cela impossible, mais les paroles de Ruisseau l'avaient persuadé du contraire.

Dans le pire des cas, songea-t-il, il pourrait toujours acheter une esclave enceinte.

Il n'avait jamais acheté le moindre esclave. Il avait affranchi tous ceux qu'il s'était procurés par d'autres moyens. Il libérerait certainement aussi celle qu'il achèterait dans cette intention précise, mais uniquement après lui avoir fait ingurgiter l'élixir.

En menant à bien un tel plan, il violerait ses propres principes ; néanmoins, il savait qu'il y aurait recours, s'il y était contraint. Tout ce qu'il savait à propos de la magie, tout ce qu'il avait appris au cours de ses expérimentations, de la bouche de la Mage Bleu, du dieu-sangsue ou des magiciens du sud le laissait penser que cette ultime expérience lui montrerait la voie à suivre.

Ruisseau descendit finalement, grâce à son ascenseur ; Noir la suivait, dans l'escalier. Ils s'installèrent tous les trois pour discuter.

Ils s'entretenirent des heures durant, et même si cette conversation leur permit de changer d'avis sur des sujets annexes, les trois interlocuteurs campèrent sur leurs positions initiales : Arlian avait l'intention de remettre l'élixir à Ruisseau, celle-ci envisageait de le boire, et Noir haïssait cette idée, mais il reconnaissait qu'il ne pourrait rien entreprendre sans provoquer un désastre familial et personnel encore plus grand.

On discuta de la possibilité que Noir absorbe également une dose d'élixir, mais cette éventualité fut abandonnée. Il attendrait et verrait les effets que le breuvage aurait sur Ruisseau. Arlian lui promit de lui garantir l'accès au venin restant, s'il venait par la suite à choisir d'en boire.

— Tu sais, Ari, je crois que cette promesse, plus que toute autre, me prouve à quel point cela est important pour toi, lui fit remarquer Noir.

— Il me semble que c'est la chose la plus importante que j'aie jamais entreprise depuis que j'ai enfoncé une dague d'obsidienne dans le cœur d'un dragon nouveau-né, dans la caverne, sous la Désolation.

— Alors, allons-y, dit Noir en poussant sur ses bras pour s'écartier de la table. Assez parlé. Passons aux choses sérieuses. (Il retroussa une manche, révélant son avant-bras gauche.) Il me semble que tu as besoin de sang. Si ma femme doit boire du sang humain, autant que ce soit le mien !



— Je pensais utiliser le mien, déclara Ruisseau.

— Tu auras besoin de toutes tes forces, argua Arlian en se saisissant du poignet de Noir et en brandissant le couteau.

Peu après, tandis que Noir bandait son bras, Arlian versa quelques gouttes de venin dans la coupe de sang. Le mélange se mit à bouillonner et à fumer, mais Ruisseau s'en empara sans hésiter.

— Avant que je n'en aie plus le courage, dit-elle en l'avalant d'un trait.

Noir se raidit, la regardant fixement. Arlian se hâta de reboucher le flacon et de le ranger.

Ruisseau eut un haut-le-cœur, puis elle fut prise de convulsions. Le récipient lui échappa des mains et se fracassa par terre. Elle tressaillit, suffoquant, et elle s'effondra de sa chaise. Elle tenta de se retenir à la table à l'aide d'un coude, mais en vain. Aucun des deux hommes n'avait les mains libres pour la rattraper avant sa chute.

Noir lâcha le bandage à demi noué et se précipita vers elle, juste à temps pour empêcher que sa tête heurte le sol. Il la souleva dans une position à moitié assise, et il lui tourna le visage pour éviter qu'elle s'étouffe dans son vomi.

Arlian s'assura que le flacon se trouvait en sécurité sur une étagère avant de se diriger vers le sujet de ses expérimentations.

— Par les dieux disparus, c'est infect ! hoqueta Ruisseau entre deux haut-le-cœur.

— Allíri, dit Noir en écartant les cheveux salis de son visage. Je t'aime, Allíri. (Il leva les yeux en direction d'Arlian.) Tu l'as empoisonnée !

— J'ai bu exactement la même chose, comme tous les cœurs de dragon, répondit Arlian alors qu'il allait chercher des chiffons pour nettoyer le vomi et ramasser les morceaux de coupe. Oui, c'est répugnant, mais elle survivra, et le bébé aussi.

— Ça, tu n'en sais *rien* ! grogna Noir. Si ça trouve, ce truc a ranci dans la fiole que tu trimbales partout. Vous autres, vous l'avez eu frais, à la source.

Arlian ouvrit la bouche, la referma, puis il dit :

— Pourquoi est-ce que personne n'a envisagé cette possibilité jusqu'à maintenant ? (Il s'agenouilla auprès de Ruisseau, lui essuyant délicatement le visage avec un chiffon propre.) Ça sent la même chose, mais ça ne veut rien dire. Si c'est pour ça que tous mes animaux sont morts...

— Je ne vais pas mourir, chuchota Ruisseau.

Puis elle ferma les yeux.

— Allíri ?

Aucune réponse. Mais elle respirait toujours.

— Je crois qu'elle dort, dit Arlian. J'ai perdu connaissance quand ça m'est arrivé, mais j'ai fini par me réveiller.

— Aide-moi à la porter jusqu'à son lit, ordonna Noir.

Arlian s'exécuta.

Une heure plus tard, Ruisseau était en sécurité dans sa couche, dormant normalement, Noir auprès d'elle. La cuisine avait été nettoyée, et Arlian se trouvait dans sa propre chambre, prêt à aller se coucher. Lorsqu'il avait aidé Noir à transporter Ruisseau, l'effort ainsi fourni avait rouvert la plaie au flanc que son intendant lui avait infligée à l'aide de son brise-lames. Il la tamponna avec le bandage, puis il jeta le tissu ensanglanté sur la table de chevet avant d'appliquer un linge propre. Une fois le bandage terminé, il plongea les mains dans la cuvette qui se trouvait près de sa couche.

Un mince tourbillon de sang teinta l'eau, mais Arlian n'y prêta aucune attention, et il ôta ses bottes et ses bas. Il y jeta un coup d'œil en s'allongeant sur son lit, et il se figea.

La faible trace de sang avait pris la forme d'une vague image, celle d'un visage qu'Arlian reconnut aussitôt.

Il s'agissait de la figure du dragon qui avait tué son grand-père.

— *Qu'est-ce que tu as fait ?* demanda la créature.

Arlian grimaça d'un air las.

— J'ai bien peur qu'il faille attendre un peu avant de le savoir.

— *Tu as mis ton nez dans les affaires du destin...*

— C'est le destin qui se mêle des miennes ! rétorqua Arlian.

Puis il tapota sur la cuvette pour dissiper le délicat reflet. Il souffla sur la chandelle de la table de chevet, et il s'allongea pour dormir.

## DES INVITÉS INDÉSIRABLES

Ruisseau dormit presque toute la journée suivante, mais le jour d'après, elle avait retrouvé son état normal, tout comme l'enfant qu'elle portait, semblait-il.

Pendant ce temps, Arlian avait recruté une demi-douzaine de gardes pour la Maison d'obsidienne, et il avait donné l'ordre de charger les catapultes du toit et de les rendre fonctionnelles aussi vite que possible. Il ne croyait pas vraiment qu'un dragon oserait s'aventurer si loin au cœur de Manfort, après avoir franchi les défenses des murailles, mais cela ne faisait aucun mal de prendre ses précautions. Les nouveaux gardes ne seraient pas d'une grande utilité contre les dragons, bien sûr, mais ceux-ci pouvaient très bien dépêcher des agents humains – il était même bien plus probable qu'ils emploient une telle tactique plutôt que de faire eux-mêmes le déplacement, et c'était la seule raison qui l'avait poussé à recruter ces hommes.

Arlian s'était abstenu de faire appel aux soldats du duc, car il aurait dû fournir bien trop d'explications, et il aurait peut-être fallu faire face à des conflits d'intérêts : d'un simple coup de tête, le duc aurait pu décider de les lui retirer. Il avait préféré louer les services de gardes de caravanes expérimentés, et il leur fit revêtir sa propre livrée.

Il s'était également assuré que chacun dans la maison comprenne que l'enfant à venir de Ruisseau pouvait s'avérer d'une importance capitale, et qu'il devait être protégé à tout prix, plus que tout autre bébé à naître.

À présent, il semblait que Ruisseau et son enfant se remettaient du choc provoqué par le venin.

— Je le sens donner des coups de pied, dit Noir à Arlian en souriant, tandis qu'ils descendaient tous les trois le grand couloir, à l'étage, Ruisseau dans son fauteuil et les deux hommes derrière elle. Il est toujours en vie !

— Bien sûr que oui ! répondit Arlian.

Il jeta un coup d'œil sur la nuque de Ruisseau et se demanda s'il devait faire allusion à son bref échange avec le dragon. Jusqu'à présent, il n'en avait rien dit.

Il regrettait maintenant d'avoir si hâtivement rompu le contact avec la créature. S'il n'avait pas été si épuisé, que ce soit mentalement ou physiquement, il en aurait profité pour poser quelques questions, il aurait tenté de lui soutirer des informations. Or il se rappelait à peine leur conversation. Le dragon lui avait demandé ce qu'il avait fait – ça, il s'en souvenait –, mais quoi d'autre ? Quelque chose à propos de se mêler des affaires du destin...

Eh bien, ne s'agissait-il pas là de ce qu'il avait eu l'intention de faire ? Et les dragons ne s'en étaient-ils pas mêlés, eux, dix mille ans auparavant ? La chose du Tirikindaro lui avait expliqué qu'ils avaient trahi et tué les dieux, à l'époque, et qu'il avait bu le sang de l'un d'entre eux.

Arlian se demanda, tardivement, comment les dragons s'y étaient pris pour accomplir un tel acte. Et qu'est-ce qui leur avait donné la possibilité d'égorger un dieu ? Il se souvint des crocs de Pommelée se refermant sur la gorge du dernier chaton.

L'être qui grandissait dans le sein de Ruisseau pourrait-il devenir une monstruosité capable d'arracher la gorge d'une divinité ? S'agirait-il d'une créature si redoutable que même les dragons la craindraient ?

Qu'avait-il *fait* ?

Il décida de ne rien révéler à propos du reflet dans la cuvette. Il pouvait toujours essayer d'entrer une nouvelle fois en contact avec les dragons, lorsqu'il en aurait l'occasion. Cela faisait plus d'une dizaine d'années qu'il ne leur avait pas parlé directement. Il ne l'avait pas tenté non plus, mais il était peut-être temps d'y songer.

Il s'avança sur le balcon qui surplombait le grand hall, et il baissa les yeux sur la rambarde. La construction était achevée, le mobilier en place. La pièce était élégante, mais accueillante. Derrière les larges fenêtres, d'épais nuages assombrissaient le ciel, mais même ainsi, le hall semblait plus lumineux et plus spacieux que n'importe quelle pièce de la Maison grise.

Il était d'ailleurs bien plus agréable de vivre ici qu'à la Maison grise, et maintenant que ses expériences étaient apparemment terminées, Arlian songea qu'il était temps de déménager et de se débarrasser une bonne fois pour toutes de l'ancienne demeure d'Enziette.

— Noir, dit-il, j'aimerais que tu prennes des dispositions pour que l'on organise le rapatriement définitif du reste du personnel à la Maison d'obsidienne, et pour trouver un courtier susceptible de vendre la Maison grise. J'aimerais que ce soit fait avant la naissance – j'imagine qu'après, tu seras trop occupé pendant quelque temps pour te consacrer pleinement à cette tâche...

Noir hésita.

— Tu en es certain, monseigneur ? On ne sait toujours pas ce que tu as pu faire à l'enfant... Comment pouvons-nous être sûrs de ne pas avoir besoin des installations du seigneur Enziette ?

Arlian lui jeta un coup d'œil méfiant.

— Tu veux parler des cellules et des chaînes ?

Noir ne répondit pas.

— Si nous faut quoi que ce soit de cette nature, nous le ferons apporter ici, poursuivit Arlian. J'en ai plus qu'assez de l'héritage du seigneur Enziette.

Noir leva les yeux, et Arlian sut que ce regard n'était pas destiné à l'inoffensif plafond voûté, mais aux pointes de lances en obsidienne qui garnissaient désormais à peu près la moitié des catapultes de fer, sur le toit, et aux dragons que l'obsidienne était censée transpercer.

— Je sais que je ne pourrai jamais me libérer du patrimoine qu'il m'a légué, dit Arlian, mais je n'ai pas besoin de m'y cramponner dans sa totalité. Vendons la Maison grise, ça soulagera déjà mon âme de ce fardeau.

— Comme tu voudras, répondit Noir.

Il fit demi-tour et se dirigea vers l'escalier.

Ruisseau, quant à elle, longea le couloir vers son ascenseur particulier.

Arlian demeura un moment sur le balcon, songeur.

Si son expérience aboutissait, si l'enfant de Ruisseau possédait une part de magie aussi importante que les dragons tout en étant totalement sain et humain, il faudrait qu'il en crée davantage avant de pouvoir reprendre sa campagne d'extermination des dragons. Les Terres des Hommes auraient besoin d'une de ces personnes magiques, d'un de ces êtres mignards, pour chaque dragon tué.

Cela signifierait qu'il faudrait contaminer des dizaines, sans doute des centaines de femmes enceintes, leur faire subir le même traitement brutal que celui auquel Ruisseau venait de survivre, et il faudrait ensuite leur arracher le cœur pour les purifier de la souillure draconique. Ce ne serait pas une entreprise agréable. Il savait que Givre portait encore une épouvantable cicatrice sur la poitrine, et il supposa que ce devait être le cas de tous les autres anciens cœurs de dragon.

Il jeta un coup d'œil derrière lui, vers l'ascenseur. Il lui semblait profondément injuste que cette pauvre Ruisseau ait à endurer cela et à porter cette marque jusqu'à la fin de ses jours. Est-ce que celles laissées par ses pieds mutilés ne suffisaient pas ?

Arlian poussa un soupir et se retourna vers la rambarde, toujours plongé dans ses pensées. Dorénavant, lorsqu'il tuerait des dragons, il devrait recueillir du venin dans chacune des tanières, comme le seigneur Rolinor l'avait fait, pour s'assurer d'en posséder en quantité suffisante. Il faudrait qu'il recrute des femmes pour porter les enfants magiques.

Il fut frappé par les ressemblances qu'il y avait entre ce plan et les pratiques répugnantes du Kaltaï Ol, et il fronça les sourcils. Il n'aimait pas ça...

Mais il ne ferait pas tuer ces enfants, il ne les donnerait pas en pâture à des monstres. Ils seraient chéris pour le rôle qu'ils tiendraient dans la libération de l'humanité du joug des dragons. Ils ne seraient utiles que vivants, pas morts.

Toutefois cela souleva une autre question, qu'il ne s'était pas encore posée : combien de temps ces enfants vivraient-ils ? Et pourraient-ils se reproduire sans dragons pour leur fournir du venin ? Leurs enfants seraient-ils de simples humains ? Il pourrait se révéler nécessaire de garder un dragon en vie, pour s'assurer de l'approvisionnement en venin.

Il ne s'agissait pas là d'une perspective très réjouissante.

À quoi ressembleraient ces enfants ? Et s'ils se révélaient aussi dangereux, d'une certaine façon, que les dragons ?

Eh bien, il avait été possible de tuer Pommelée relativement facilement à l'aide d'une lame d'argent. Il était probable que ces créatures soient elles aussi sensibles à l'argent, si cela se révélait nécessaire.

Arlian ne pouvait s'imaginer que cela le devienne. L'enfant à naître serait magique, certes, mais il serait celui de Ruisseau et de Noir, le frère ou

la sœur de Kerzia, d'Ambredine et de Dirinien. Comment pourrait-il s'agir d'un être dont il faudrait se débarrasser ?

Il lui semblait incroyable qu'un membre de la famille de Noir puisse se révéler terriblement dangereux ou malfaisant. Cependant, que ferait-il si c'était le cas ?

Et si l'expérience échouait complètement et que l'enfant n'était pas du tout magique, ou s'il était un simple cœur de dragon, qu'entreprendrait-il, ensuite ?

Il pourrait recommencer à empoisonner des chats, imagina-t-il, et créer une nuée de monstrueuses créatures félines. Il tuerait ensuite ceux qui lui sembleraient dangereux ou déséquilibrés. Il se demanda où se trouvait Noiraud, et ce qu'il était advenu de lui, ainsi que d'Abeille. Pommelée était devenue folle et avait semblé vouloir en terminer au plus vite, mais Noiraud n'avait pas paru désirer agir ainsi. Abeille était encore trop jeune pour se forger une opinion.

Elle commençait toutefois à présenter des traits humains, exactement comme Pommelée et Noiraud avant elle. Manifestement, l'adjonction de sang de chat n'avait rien changé au processus.

Arlian soupira. Les chatons n'étaient pas – c'était le moins que l'on puisse dire – une grande réussite. Il espérait bien entendu que l'enfant de Ruisseau en serait une de meilleure qualité.

Il parcourut le balcon et descendit l'escalier, jetant un coup d'œil par la fenêtre, en direction du ciel. Les nuages étaient épais et sombres, à un tel point que l'on avait plus l'impression d'être au crépuscule qu'au milieu de la matinée. Mais, jusqu'à présent, la pluie ne s'était pas encore mise à tomber.

— Monseigneur...

Arlian se retourna en sursautant, surpris de voir Wolt, qui lui tendait un morceau de papier plié.

— Un messenger vient d'apporter ça. Il dit que c'est urgent.

Arlian saisit le document et lut : « Désire vous voir sur-le-champ, à la citadelle. » C'était signé « Rolinor ».

Il fronça les sourcils, perplexe. De quelles affaires Rolinor voulait-il traiter avec lui ?

Mais, soudain, il se souvint de l'image dans la cuvette, et de qui Rolinor était le représentant. Il semblait que les dragons souhaitent s'entretenir

avec lui, et puisqu'il refusait de leur parler directement, ils lui avaient envoyé l'un de leurs agents.

Il envisagea un moment de retourner à l'étage, de faire couler quelques gouttes de sang et de voir s'il pourrait faire apparaître un reflet. Mais il décida finalement que non, il ne voulait pas particulièrement parler à un dragon.

Il ne souhaitait pas spécialement converser avec Rolinor non plus, mais s'il le faisait, il pourrait sans doute lui soutirer quelques informations. Il découvrirait peut-être si la Société du Dragon savait quoi que ce soit à propos de ses expérimentations. Et il parviendrait peut-être à savoir si les cœurs de dragon étaient entièrement d'accord avec leurs maîtres au sujet des récents événements.

Il pourrait aussi profiter de son passage à la citadelle pour s'entretenir avec le seigneur Zanère, ou même avec le duc, à propos de la nature de ses expériences. Il n'avait pas pris la peine de les informer de ses progrès, de peur qu'ils décident d'intervenir, mais il était peut-être temps de leur révéler son petit secret. Peut-être souhaiteraient-ils encore développer les défenses de la cité s'ils apprenaient la naissance de quelque chose que les dragons semblaient redouter au plus haut point.

Ils avaient peut-être déjà pris connaissance de ce qui s'était produit, naturellement. Le duc avait ses espions, et tout le monde savait pour les chatons, à la Maison d'obsidienne.

— Le messager vous attend, monseigneur, insista Wolt.

Arlian leva les yeux vers lui.

— Il dit qu'il a pour instruction de vous attendre et de vous accompagner à la citadelle.

Il ne semblait plus que Rolinor ait simplement eu l'intention de discuter. Cela ressemblait à une nouvelle tentative d'assassinat, tout aussi maladroite que les précédentes.

Arlian ne voyait aucun inconvénient à débarrasser le monde d'un autre apprenti meurtrier.

— Va me chercher mon épée, et mon chapeau doublé d'acier, ordonna-t-il.

Une demi-heure plus tard, le messager, visiblement nerveux, l'introduisit dans une petite pièce vide, creusée dans la muraille extérieure de la citadelle. Le seigneur Rolinor l'y attendait. Aucun assassin ne s'était montré, ce qui eut le don de troubler Arlian. Pourquoi lui avoir demandé de



suivre le messenger, si ce n'était pour qu'il règle son pas sur le sien et qu'il se désigne lui-même comme étant la cible à abattre ? S'il s'était agi d'une affaire *véritablement* urgente, Rolinor aurait pu se rendre lui-même à la Maison d'obsidienne. S'il avait voulu lui présenter une tierce personne, ou lui montrer quoi que ce soit, il n'en voyait pas le moindre signe dans cette pièce entièrement vide.

Rolinor aussi sembla tendu lorsqu'il lui fit signe de s'asseoir.

— Je préfère rester debout, monseigneur, dit Arlian. Maintenant, de quelle affaire urgente désiriez-vous m'entretenir ?

— Tout d'abord, monseigneur, laissez-moi vous apprendre à quel point je suis ravi..., commença Rolinor.

Arlian, soudain inquiet, l'interrompit.

— De quelle affaire urgente s'agit-il, monseigneur ? J'en ai d'autres qui m'attendent...

— Ah, bien sûr... Il semblerait, cher seigneur Obsidien, que vous soyez entré en possession de quelque chose qui ne vous appartient pas.

Une idée était en train de germer dans l'esprit d'Arlian, mais il la réprima suffisamment longtemps pour demander :

— De quoi parlez-vous ?

— Je fais allusion à une certaine quantité de venin de dragon. On m'a appris que...

Il s'interrompit au milieu de sa phrase, car Arlian avait fait demi-tour, prêt à partir.

Ce n'était manifestement pas urgent. Il ne s'agissait pas d'une affaire qui requérait une entrevue immédiate. C'était une excuse pour s'assurer qu'Arlian se tenait en un lieu particulier à un moment donné. Il avait pensé qu'on voulait le localiser, lui, pour que l'assassin puisse frapper, mais il comprenait à présent qu'il y avait une autre possibilité.

Sa présence était requise ici, ainsi, il ne se trouverait nulle part ailleurs.

Le minutage avait été parfait : le messenger de Rolinor était arrivé quelques minutes à peine après le départ de Noir. Il avait probablement dû attendre dans la rue, à l'affût.

On voulait que ni Noir ni Arlian ne se trouvent à la Maison d'obsidienne. Les gardes y étaient toujours, mais il était probable que les employeurs de Rolinor le sachent et qu'ils se soient organisés en conséquence.

Arlan ne savait pas vraiment quelle pouvait être leur cible, mais cela n'avait guère d'importance. Il se dirigea vers la porte à grandes enjambées, avant que Rolinor ait pu réagir.

— Arrêtez-le ! s'écria Rolinor. Arrêtez cet homme !

Arlan se mit à courir.

À la porte de la citadelle, il rugit :

— Suivez-moi ! et il fit signe aux gardes qui se trouvaient là.

Il ne prit pas la peine de vérifier s'ils lui obéissaient, mais il entendit l'un d'eux demander à un autre :

— C'était pas le seigneur Obsidien ?

Ils le suivraient, il en était persuadé. Mais peut-être pas tout de suite, et sans doute sans vraiment savoir s'ils devaient lui venir en aide ou le poursuivre. Dans un cas comme dans l'autre, cela n'avait aucune importance, et il se contenta de descendre la rue en courant comme un dératé. En franchissant l'ancien portail, il dégaina son épée, et lorsqu'il eut atteint la Maison d'obsidienne, il avait également son brise-lames à la main.

En s'approchant, il constata qu'il avait eu raison de s'inquiéter : la porte d'entrée était grande ouverte, et l'une des fenêtres de la façade avait été fracturée. Il ne voyait aucun de ses gardes – et il aperçut une veste de sa livrée que l'on avait jetée là, comme si quelqu'un s'en était débarrassé dans sa fuite.

Il courut à l'intérieur en appelant :

— Wolt ! Venlin ! Ruisseau !

Personne ne répondit, mais il entendit des voix ainsi qu'un grand fracas devant lui. Il traversa le grand hall, passa sous le balcon et descendit le couloir menant aux cuisines, s'approchant de l'origine du vacarme.

Des hommes revêtus de l'uniforme blanc et bleu du duc s'y trouvaient, l'épée tirée, et étendue sur le sol, inanimée, il y avait près du mur une silhouette portant la livrée de la maisonnée d'Arlan. Un de ses valets. Il ne pouvait pas voir le visage de l'homme à terre : les bottes des intrus lui masquaient la vue. À part ce domestique, aucun signe n'indiquait que quiconque se soit opposé à cette intrusion.

Arlan comprit alors qu'il y avait une faille dans son système de défense : sans leur employeur ou son intendant pour les mobiliser, ses mercenaires n'avaient pas osé braver les hommes du duc eux-mêmes. Ils se seraient sans doute battus contre des assassins ordinaires, mais une fois confrontés aux soldats du duc de Manfort, ils avaient manifestement pris la fuite. Personne

ne leur avait dit qu'ils devraient affronter les défenseurs de Manfort. Arlian n'avait pas envisagé cette possibilité.

Ces soldats n'avaient rien à faire là, malgré leur uniforme.

Arlian ne se donna pas la peine de les mettre en garde, ni de les défier. Il n'y avait pas de questions à se poser. Ces hommes avaient envahi sa propriété et abattu un membre de son personnel, peu importait leur livrée, il avait le droit de défendre ses biens. Sans perdre de temps, il fondit sur le garde le plus proche, tandis que celui-ci se retournait pour faire face au nouvel arrivant. Son épée s'enfonça aisément dans le flanc du soldat, sous sa cuirasse, mais lorsque l'homme se tordit de douleur et se plia en deux, son armure bloqua la lame, et Arlian mit quelques précieux battements de cœur avant de pouvoir la libérer. Lorsqu'il y parvint enfin et qu'il eut retrouvé l'équilibre, le groupe de soldats avait eu le temps de se rendre compte de sa présence.

*Tant pis, songea-t-il, pour l'effet de surprise.* Il s'était débarrassé d'un adversaire, toutefois il en comptait encore cinq, face à lui.

Mais il ne demeura pas immobile en les comptant. Même en libérant son épée, il avait donné des coups de brise-lames, faisant perdre l'équilibre à l'envahisseur indemne le plus proche. L'homme venait tout juste d'avancer son épée pour repousser le brise-lames lorsque Arlian lui trancha la gorge. L'intrus battit en retraite, fouettant l'air à l'aide de son arme tout en portant sa seconde main à sa jugulaire coupée. Il s'écroula lentement ; son corps et celui du soldat inanimé gisant déjà à terre constituèrent un obstacle qui obligea les deux camps à se tenir momentanément à distance l'un de l'autre.

La diversion qu'il avait créée à l'aide de son brise-lames s'était révélée efficace. Les soldats de la garde n'étaient pas entraînés aux techniques de combat à deux armes. Il n'était généralement pas dans leurs attributions d'affronter des nobles. Arlian le savait, et il espérait pouvoir en profiter davantage.

Il se tenait à présent dans un couloir d'environ deux mètres quarante de large, seul face à quatre gardes en colère, qui ne pourraient pas attaquer à plus de deux de front – peut-être trois, s'ils parvenaient à coordonner leur assaut. Les deux qu'il avait terrassés n'étaient pas encore morts, et si le second parvenait à endiguer l'hémorragie, il pouvait très bien se relever et retourner se battre. De plus, ils portaient tous les six une cuirasse.

Arlian s'était préparé à affronter des assassins en pleine rue, il n'était donc pas entièrement pris au dépourvu : il avait revêtu une cotte de mailles sous sa chemise, et son chapeau était doublé d'une couche d'acier. Mais ses ennemis étaient bien mieux protégés que lui.

Il se demanda s'ils seraient suffisamment malins pour l'occuper pendant qu'un ou deux d'entre eux descendraient le couloir, graviraient l'escalier de service, se dirigeraient vers le balcon avant de redescendre pour le prendre à revers. Jusqu'à présent, ils n'en avaient pas donné le sentiment.

— On le tient, dit un homme en faisant face à Arlian. Vous, continuez !

Et il s'agissait de la pire des éventualités : qu'un garde lui donne du fil à retordre pendant que les autres poursuivraient leur mission. Il était possible qu'ils ne soient qu'à la recherche du flacon de venin qui se trouvait sur l'étagère de la cuisine, mais il était bien plus probable qu'ils soient venus pour tuer Ruisseau et son futur enfant.

Cependant, dans ce cas, pourquoi étaient-ils tous agglutinés dans le couloir ? Arlian tenta de jeter un coup d'œil derrière eux, pour voir si Ruisseau se trouvait là, peut-être prise au piège entre les soldats et la porte de la cuisine, mais il ne vit aucun signe d'elle.

C'est alors qu'il se rendit compte que les soldats se tenaient devant l'ascenseur qui permettait à Ruisseau de se rendre d'un étage à l'autre sans quitter son fauteuil roulant.

Puis il n'eut plus le temps de s'inquiéter pour l'épouse de son intendant, puisque les deux hommes dont il était le plus proche l'attaquèrent, presque simultanément.

Heureusement, ils n'étaient pas très doués. Il put parer une épée avec la sienne, et l'autre grâce à son brise-lames, en reculant d'un pas. Lorsqu'ils exécutèrent une nouvelle fente, pas vraiment à l'unisson, il se tourna sur le côté, esquivant un coup d'épée tout en interceptant l'autre une nouvelle fois avec son brise-lames. Il n'avait pas de bonne ouverture, que ce soit au flanc ou à la tête, et ils avaient la poitrine protégée par leurs cuirasses. Mais il contre-attaqua tout de même et parvint à enfoncer sa lame dans la partie charnue de la cuisse d'un soldat.

— Va te faire voir ! grogna l'homme en frappant au hasard.

Arlian, dont une lame était plantée dans la jambe du soldat et l'autre lui servait à repousser son second assaillant, ne fut pas en mesure d'éviter entièrement l'attaque. La pointe de l'épée l'atteignit au bras droit, juste au-

dessus du coude, déchirant sa manche de lin et éraflant la cotte, en dessous. Il fut contraint de reculer d'un pas et de se plaquer contre le mur du couloir.

Puis l'homme blessé s'écroula, sa jambe n'étant plus capable de supporter son poids. Dans d'autres circonstances, Arlian lui aurait donné l'occasion de se rendre, ou il aurait attendu de voir comment se déroulait la suite des événements, mais avec trois assaillants supplémentaires, il ne pouvait pas se permettre de faire preuve de clémence. Il enfonça la pointe de son épée dans l'œil du garde à terre.

Puis il se retourna pour affronter les autres.

Deux d'entre eux vinrent à sa rencontre, tandis que le troisième s'affairait à la porte de l'ascenseur. Il tendait le bras vers le haut, agitant son épée à travers l'ouverture, et Arlian comprit que la cabine se trouvait entre deux étages, à environ un mètre quatre-vingts de haut.

Ruisseau avait été astucieuse, songea-t-il, de se réfugier là, mais il était trop occupé à se défendre pour essayer de penser à autre chose que de rester en vie.

L'un de ses adversaires, celui qui lui tenait tête depuis le début de l'affrontement, ne représentait pas une très grande menace, mais l'autre se révéla être le meilleur escrimeur du lot. Arlian ne fut sauvé que par sa cotte de mailles lorsque le soldat exécuta une fente habile en direction de son cœur. Il se tourna légèrement pour que le coup ricoche contre les anneaux au lieu de passer au travers, mais s'il n'avait pas été protégé, la lame lui aurait transpercé le poumon gauche.

C'était à la fois un avantage et un inconvénient d'être acculé à un mur de pierre : il lui était inutile de se préoccuper de la présence d'un éventuel adversaire derrière lui, mais sa liberté de mouvement était également limitée. Il ne pouvait battre en retraite que dans une seule direction, vers le grand hall. Mais il avait au moins une possibilité de repli, si cela se révélait nécessaire...

Il entendit du bruit, en provenance de cet endroit, et il se demanda s'il s'agissait de quelques membres de son personnel venu l'aider. Aucun d'eux n'était fin bretteur, toutefois ils auraient peut-être l'idée d'aller chercher du secours.

Mais qui pourraient-ils aller quérir ? Ces intrus étaient ostensiblement des hommes du duc, et les relations qu'Arlian entretenait avec lui avaient été suffisamment inégales pour que le personnel d'Arlian puisse avoir la certitude que ce n'était pas le duc qui les avait envoyés.

Arlian, *lui*, était persuadé que ce n'était pas lui qui en avait donné l'ordre. Non, s'il s'agissait en effet d'hommes du duc, ils avaient été soudoyés par la Société du Dragon. Le duc n'aurait eu aucune raison de vouloir la mort de Ruisseau. Ni aucun de ses conseillers actuels. La dernière fois qu'Arlian s'était entretenu avec lui, ils s'étaient quittés en bons termes, et le duc s'était montré confiant à propos des mystérieuses expérimentations d'Arlian. Or aucun élément n'avait poussé ce dernier à croire que le duc avait changé d'attitude à son égard.

Mais Wolt, Balbutiement et les autres ne le savaient pas nécessairement.

Quelqu'un aurait pu aller chercher Noir, en revanche. Cela n'aurait fait qu'un seul escrimeur émérite supplémentaire de son côté, mais il avait déjà réduit le six contre un initial à un trois contre un, et un unique allié cela aurait certainement été suffisant pour lui permettre de vaincre ses adversaires. Noir se serait naturellement battu féroce­ment pour défendre la vie de son épouse.

Si des serviteurs étaient là, c'était peut-être l'occasion de rompre momentanément le combat, de se replier vers le grand hall, de se ressaisir, et peut-être même de savoir si Noir était en chemin – si Ruisseau était toujours en vie dans l'ascenseur, comme il l'espérait ardemment, elle pouvait certainement tenir quelques secondes supplémentaires. Ses muscles se raidirent. Il recula d'un pas et risqua un coup d'œil en direction du grand hall, dans l'espoir d'y voir un visage familier.

Son cœur se serra.

Il y avait trois gardes du duc de plus, qui s'approchaient, l'épée au clair. Il était encerclé.

## ASSIÉGÉS

D'un côté, il avait trois ennemis bien vivants, deux face à lui et un troisième, occupé à plonger son épée dans l'ascenseur. Quatre hommes étaient à terre, soit morts ou mourants, soit simplement étourdis. De l'autre côté, trois nouveaux adversaires venaient à lui. Aucune aide n'était en vue.

Il s'était débarrassé de trois d'entre eux, mais, étant donné les circonstances, cela ne le réconforta guère. Ils étaient encore plus qu'assez nombreux pour les tuer, Ruisseau et lui. Il était très probable qu'il ne réchappe pas à ce combat.

Le seul réconfort qu'il entrevoyait, c'était que cet événement fournirait la démonstration évidente, pour quiconque prendrait soin de mener une enquête, que quelqu'un – et il ne pouvait s'agir que des dragons ou de leurs serviteurs – souhaitait absolument que l'enfant de Ruisseau ne voie pas le jour. D'une façon ou d'une autre, le bébé représentait aux yeux des dragons une menace sérieuse.

Noir comprendrait ce qui s'était produit, et il pourrait en faire part au seigneur Zanère, à dame Givre ou au duc de Manfort. Le projet pouvait encore réussir, même si Ruisseau et Arlian trouvaient la mort. Noir serait anéanti par la perte de son épouse, mais il voudrait également se venger. Il s'était parfois moqué de l'esprit revancharde d'Arlian, mais la perte de Ruisseau serait sans doute suffisante pour lui insuffler une féroce envie de représailles, même si elle ne devait pas atteindre un degré égal d'obsession que chez Arlian. C'est ce qu'il avait laissé entrevoir quand ils s'étaient battus, deux jours auparavant.

Mais c'était en partant du principe que Noir survivrait, et que Balbutiement ou l'un des autres soit parvenu à se glisser hors de la bâtisse pour aller le chercher. Il était possible qu'ils lui aient également tendu un piège. La Société du Dragon n'aurait pas envoyé neuf hommes uniquement pour intimider quelques serviteurs et tuer une femme enceinte infirme et sans défense...

Il était d'ailleurs peu probable que la Société du Dragon n'ait envoyé que *neuf* hommes. Les membres de la garde du duc fonctionnaient par paires. Et où se trouvaient ces trois-là avant son arrivée ?

Toutes ces idées traversèrent l'esprit d'Arlian en une fraction de seconde, et, grâce à son instinct et à son entraînement, il se prépara à porter un coup. Il se retourna puis se précipita sur les nouveaux arrivants en criant, comme s'il se trouvait à la tête d'une dizaine d'hommes :

— Maintenant !

Les trois soldats marquèrent un temps d'hésitation, ainsi qu'il l'avait espéré – ils n'avaient vraisemblablement pas une bonne compréhension de la situation, ils ignoraient ce qui s'était produit et combien d'adversaires ils devraient affronter. Ils avaient simplement entendu des bruits de combat, et ils étaient venus voir ce qui se passait. Il put trancher la gorge de l'un d'entre eux, parvenant presque à le décapiter, et il se retrouva aussitôt derrière eux, dans le grand hall.

Il ne prit pas la peine d'attendre leur réaction. Il préféra se diriger directement vers l'escalier.

C'était sans doute de là que provenaient les trois nouveaux arrivants, et il devait y avoir un dixième homme – ou peut-être davantage – à l'étage, tentant de pénétrer dans la partie supérieure de l'ascenseur, comme la demi-douzaine d'individus, au rez-de-chaussée, essayait de forcer sa partie inférieure. Arlian se rua dans l'escalier, puis dans le couloir.

Comme il l'avait imaginé, un soldat était agenouillé devant la porte du monte-charge, plongeant son épée dans l'ouverture. Sans aucune hésitation, Arlian fondit sur lui et trancha une nouvelle gorge. Son sang aspergea le sol et fut projeté dans l'ascenseur. L'homme poussa un épouvantable coassement en s'écroulant.

— Fichues cuirasses ! marmonna Arlian en donnant un coup de pied dans l'épée que le moribond tenait à la main.

Puis il s'accroupit et jeta un coup d'œil dans l'ascenseur.



Il y faisait noir, mais, comme il s'y était attendu, Ruisseau avait calé son fauteuil dans un coin reculé de la cabine, et elle s'était maladroitement recroquevillée dessus. Elle était à genoux sur le siège, plutôt que dans sa position assise habituelle, afin d'éloigner ses jambes le plus possible des coups d'épée provenant d'en bas. Son ventre rond la déséquilibrait manifestement, et elle s'appuyait d'une main sur la paroi pour rester stable.

Arlian lâcha un moment son brise-lames et s'empara de l'épée dans laquelle il venait de donner un coup de pied. Il la retourna et la poussa, poignée en avant, à travers l'ouverture.

— Ruisseau, ici ! s'écria-t-il. Vite !

Elle leva les yeux, surprise.

— Triv ?

Puis elle remarqua la poignée de l'arme et tenta de s'en saisir, tendant le bras aussi loin qu'elle le pouvait sans basculer. À peine ses doigts s'étaient-ils refermés sur elle qu'Arlian libérait l'épée et se repliait une nouvelle fois.

Il aurait bien aimé parler plus longuement avec Ruisseau, l'encourager, peut-être lui poser une ou deux questions, mais il n'en avait pas le temps : trois soldats l'avaient poursuivi dans l'escalier. Il récupéra son brise-lames et se releva pour les accueillir.

Ils s'abstinrent toutefois de fondre inconsidérément sur lui. En le voyant, ainsi que leur camarade mourant, ils s'immobilisèrent, l'épée au clair.

— Il a tué Sham, dit l'un d'eux.

— Il a aussi éliminé la moitié des gars, en bas, approuva un autre.

— Qui est... C'est le seigneur Obsidien ?

— Bien sûr, espèce d'idiot ! s'exclama celui qui était devant. Tu croyais que c'était *qui* ?

— Peut-être son intendant, celui qui est toujours habillé de cuir noir. On nous a dit de nous méfier de lui.

— Ce n'est pas du cuir, ça, si ?

— C'est donc le seigneur Obsidien, déclara le soldat de tête. C'est un homme comme les autres, et on est trois...

— On était *dix*, il y a une minute...

— Et la moitié de nos compagnons sont toujours en bas ! Oui, il est dangereux, mais il est fait comme un rat !

— Comme un rat ? Il va où, ce couloir ?

— C'est le seigneur de guerre. C'est un cœur de dragon et un tueur de dragons. (Le soldat baissa son arme et recula d'un pas.) J'ai peut-être envie de vivre mille ans, mais ce ne sera pas le cas si je me fais tuer ici. Ne comptez pas sur moi, les gars.

Il fit demi-tour et s'éloigna.

— Reviens ici ! lui ordonna le chef.

— Va croupir avec les dieux disparus ! répondit l'autre, qui descendait l'escalier en trotinant.

— Il a raison, dit le second homme à son supérieur. Il peut battre en retraite par l'escalier de service et aller à la citadelle. Si on reste là, on est morts.

— Crasse est en train d'arriver par l'escalier de service ! cria le chef. Attends, et on l'aura...

Il n'eut pas la possibilité d'achever sa phrase. Arlian savait reconnaître une occasion quand il en voyait une, et il porta son assaut.

Comme il l'avait espéré, l'autre soldat rompit le combat et s'enfuit en courant, laissant son supérieur se débrouiller seul.

Étonnamment, ce dernier était un redoutable bretteur. Il para facilement les attaques d'Arlian, et il parvint même à trouver une riposte qui cisaila quelques maillons de sa cotte avant d'être déviée.

Il n'avait cependant qu'une seule lame. Arlian bloqua son épée avec la sienne et se rapprocha, puis il plongea son brise-lames dans le flanc de l'homme, derrière sa cuirasse.

Le soldat écarquilla les yeux.

— Oh, dit-il. Mais...

Puis il s'effondra, et Arlian libéra sa lame, regardant des deux côtés du couloir.

*Six morts, deux fuyards, et deux qui sont toujours introuvables, songea-t-il.*

— La garce ! entendit-il quelqu'un s'exclamer.

Il sourit.

Il se dirigea vers l'escalier de service.

Lorsqu'il ouvrit la porte et pénétra dans le corridor, il vit les deux soldats. L'un d'eux se tenait le bras, tentant d'arrêter le flot de sang qui s'écoulait d'une profonde blessure, tandis que l'autre lui avait passé un bras réconfortant autour des épaules. Le blessé était désarmé, son compagnon tenait toujours son épée à la main.

En entendant le bruit de la porte, ils levèrent tous les deux les yeux, et ils découvrirent Arlian planté là, ses deux lames couvertes de sang. Ils se consultèrent du regard.

Puis ils s'enfuirent en courant.

Arlian les suivit des yeux et il s'approcha de l'ascenseur.

— Ruisseau, appela-t-il. Ça va ?

— Je crois bien, répondit-elle. Ils sont tous partis ?

— Tous ceux qui tenaient encore debout, répondit Arlian.

Il jeta un coup d'œil sur les corps étendus. Aucun d'eux ne remuait, et il ne lui semblait pas qu'ils respiraient. Il y avait celui qu'il avait terrassé lors de sa première attaque, et qu'il avait touché au flanc. Il avait les yeux fermés, il n'avait donc sans doute pas péri sur le coup, mais il paraissait bel et bien mort. Il y avait le premier qu'il avait égorgé, qui semblait s'être très rapidement vidé de son sang. Sa main recouverte de liquide brun était toujours pressée, inutilement, contre sa blessure, et ses yeux vitreux étaient rivés sur le plafond.

Et il y avait Wolt, mort, plusieurs blessures à la poitrine et au ventre, et une expression de surprise au visage. Il tenait encore un couteau de cuisine à la main.

— Nom d'un chien ! s'exclama Arlian. (Puis il se tourna vers l'ascenseur.) Ils ont eu Wolt.

— Je sais, répondit Ruisseau. Quand les soldats ont fait irruption et que tes gardes se sont enfuis, il a tenté de me défendre, il m'a donné le temps d'actionner l'ascenseur.

— Oh...

Il baissa les yeux sur Wolt. Il avait été un serviteur compétent et avenant, mais jamais Arlian n'aurait soupçonné qu'il aurait pu agir avec autant de courage.

— Je suis désolé, dit-il.

Il regarda d'un côté et de l'autre du couloir, réfléchissant à ce qu'il allait faire ensuite.

Cette attaque avait échoué, mais rien ne laissait supposer qu'il se soit agi de la dernière. Les quatre survivants avaient la possibilité de réunir leurs forces, ou il pouvait très bien y avoir un autre ennemi, là-dehors. Arlian avait survécu à des dizaines de tentatives d'assassinat, mais Ruisseau ne pouvait ni marcher ni se battre – à huit mois de grossesse, il semblait

parfois qu'elle était incapable de faire le moindre mouvement. S'il y avait des assassins ou encore des soldats...

— Il faut qu'on parte d'ici, dit-il.

— Arlian, demanda Ruisseau, où sont mes enfants ?

Arlian se retourna, horrifié.

— Je n'en sais rien, répondit-il. Où étaient-ils ?

— Je les ai envoyés dans leurs chambres quand les soldats ont fait irruption, dit-elle.

— Il est donc très probable qu'ils s'y trouvent encore. Les gardes ne les ont pas menacés ?

— Non. Ils n'ont certainement pas eu le temps d'y penser.

— Bon, monte à l'étage, alors, on va vérifier. Je prends l'escalier, et on se rejoint...

— Je ne peux pas.

Arlian s'immobilisa et scruta l'intérieur de l'ascenseur plongé dans la pénombre.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que j'ai quitté ma chaise pour me servir de l'épée que tu m'as donnée, avec laquelle j'ai tranché le bras de cet homme, mais, maintenant, je n'arrive plus à remonter dessus, et il m'est impossible d'atteindre les commandes de là où je me trouve.

— Oh...

Arlian regarda autour de lui sans savoir que faire.

L'ascenseur était une sorte de boîte ouverte d'environ un mètre quatre-vingts de côté, à présent immobilisée à près de deux mètres de haut. Son plancher se trouvait à plus de un mètre sous le plafond du couloir, haut de trois mètres, et sa partie supérieure dépassait d'une trentaine de centimètres, à l'étage supérieur. En bas, l'ouverture donnant sur le couloir était bloquée par une arche de pierre, ne laissant qu'une brèche de quelques dizaines de centimètres par laquelle les soldats avaient tenté d'atteindre Ruisseau.

— Tu peux passer par là ? demanda Arlian. Je pourrais te récupérer et te faire descendre...

— Et mon fauteuil ?

— Je ne...

C'est alors qu'il entendit des bruits de pas, puis Noir qui appelait :

— Ruisseau ?

Arlian décela une pointe de détresse dans le ton de sa voix.

— Par ici ! répondit Arlian. Elle est saine et sauve !

Noir surgit dans le couloir, sans même jeter un coup d'œil aux cadavres qui jonchaient le sol, Balbutiement sur les talons.

— Aide-moi à la sortir de là, dit Arlian en désignant l'ascenseur. Ensuite, on y fera monter Balbutiement, pour qu'elle redescende le fauteuil.

Noir se hâta d'aller l'aider.

Quelques minutes plus tard, Ruisseau pouvait regagner sa chaise roulante, entourée de ses enfants. Dirinien et Ambredine, agrippés à leur mère, pleuraient à chaudes larmes, toutefois ils étaient indemnes. Leur mère avait une petite entaille au menton, là où la pointe d'une épée l'avait éraflée, mais elle avait été bandée.

— Inutile de craindre une infection, de toute façon, dit Arlian. Pour ça, le cœur de dragon se révèle très efficace ! (Puis il regarda les cadavres et le sang, dans le couloir.) On ne peut pas rester là, poursuivit-il. On a eu de la chance, cette fois.

— Où devons-nous aller ? demanda Ruisseau en levant la tête, après avoir essuyé les larmes d'Ambredine.

— Quelque part où il sera possible de se défendre, répondit Arlian.

— Hors de Manfort, peut-être ? suggéra Noir. Là où on ne pourra pas nous trouver facilement.

— Nos ennemis localiseront Ruisseau n'importe où, répondit Arlian. C'est l'une des autres particularités des cœurs de dragon.

— Vraiment ? Comment ?

— Le dragon dont provient le venin le saura. Il a dû s'apercevoir qu'elle buvait l'élixir, et il a certainement confié son impression à Rolinor ou à un autre de ses agents au moyen de la sorcellerie. Je ne vois pas comment notre plan a pu se savoir autrement. Je suis désolé, Ruisseau ; je n'y avais pas pensé. J'aurais dû.

Noir fronça les sourcils, puis il dit :

— Mais tout de même, ici, à Manfort...

— Regarde par la fenêtre, Noir, l'interrompit Arlian.

Noir cilla. Il jeta un coup d'œil de l'autre côté du grand hall.

— Regarde le ciel. Vois le temps qu'il fait...

— Eh bien, on ne va pas tarder à essuyer une tempête, et alors ?

— Pas une tempête, dit Arlian. L'obscurité et la chaleur. Ils préparent leur arrivée...

— Les dragons ? demanda Kerzia d'une voix étouffée. Les dragons vont venir ?

Elle regarda tour à tour sa mère et son père, puis la croisée et de nouveau son père.

Arlan acquiesça.

— Et il n'y a aucune défense, à l'extérieur de Manfort. Nous ne pouvons pas quitter la ville.

— Oh, dit Noir. Eh bien, ils n'arriveront pas jusqu'ici : la cité est cernée de pointes de lances en obsidienne. C'est des hommes qu'il va falloir se méfier.

— La Maison grise ? demanda Ruisseau. Est-ce qu'on va devoir y retourner ?

Arlan indiqua la fenêtre brisée, de l'autre côté du grand hall. Il leur serait impossible de faire une telle chose à la Maison grise, c'était une véritable forteresse.

— Je suis d'accord, approuva Noir. On devrait y être en sécurité. (Il jeta un coup d'œil au ventre de sa femme.) Et on ne va certainement pas y rester bien longtemps.

Arlan suivit son regard, mais il resta muet.

L'enfant n'allait pas tarder à naître, certes, mais ne devraient-ils pas attendre qu'il ait grandi ? Un simple nourrisson ne représenterait probablement pas une menace très sérieuse pour les dragons.

Noir et sa famille devraient peut-être rester cachés derrière les murs de la forteresse pendant des années.

Et il fallait prendre le temps en considération... le temps de dragon. Certes, Manfort était bien protégée, avec une grande partie des réserves d'obsidienne façonnées sous forme d'armes qui hérissaient la plupart des murs et des toits. Mais les dragons le savaient ; pourtant, la température avait augmenté et le ciel s'était assombri...

Seraient-ils capables de tout pour tuer l'enfant de Ruisseau ?

## LES FINES LAMES DE LA SOCIÉTÉ DU DRAGON

Il fallut trois heures pour que Noir, Ruisseau et leurs enfants puissent réintégrer la Maison grise, mais trois jours pour nettoyer le désordre qui régnait à la Maison d'obsidienne et faire déménager le reste de la maisonnée. Le deuxième jour, le duc requit la présence d'Arlian à la citadelle.

Ce n'était guère surprenant. Après tout, une demi-douzaine de ses soldats avaient trouvé la mort chez lui, et il savait bien qu'il ne leur avait pas ordonné de s'y rendre. Il était tout à fait naturel qu'il souhaite avoir quelques éclaircissements.

Arlian entama ses explications dans la salle d'audience, mais, après quelques minutes, les deux hommes se retirèrent d'un commun accord dans une pièce tranquille. Arlian accepta volontiers d'abandonner ses armes et de se soumettre à une brève fouille. Dans d'autres circonstances, il aurait pu s'offusquer de l'évident manque de confiance dont on faisait preuve à son égard, mais, dans le cas présent, il aurait pris le duc pour un imbécile s'il ne s'était pas assuré que son invité était désarmé.

Il y avait eu bien trop de trahisons et d'assassins dans les parages, ces derniers temps.

Arlian avait en fait regardé le duc comme un idiot dès leur première rencontre, mais il avait depuis nuancé son jugement – ou peut-être le duc avait-il quelque peu gagné en sagesse avec l'âge. Arlian ne le considérait

pas encore comme un modèle d'intelligence, mais il reconnaissait que le dirigeant de la cité possédait un minimum de bon sens.

Une fois la lourde porte de chêne solidement refermée derrière eux, le duc se tourna vers son invité.

— À présent, monseigneur, dit-il, pourquoi ne m'expliqueriez-vous pas ce qui se passe dans ma ville et ne me donneriez-vous pas la raison pour laquelle vous ne m'en avez pas informé plus tôt ?

Arlian inclina la tête.

— Je vous présente mes excuses, monsieur le duc. J'ai en effet manqué à tous mes devoirs. C'est en partie dû au fait que je n'ai simplement pas eu suffisamment de temps pour vous faire parvenir un rapport circonstancié, mais, avant toute chose, je craignais que ces nouvelles, même si vous et moi aurions fait tout notre possible pour leur donner un caractère privé, puissent parvenir à des oreilles indiscrettes, ou que mon compte-rendu soit lu par de mauvaises personnes. Je ne souhaitais pas compromettre mes expériences.

— Seriez-vous en train de me dire que ma cour est truffée d'espions et de traîtres ? demanda le duc en s'installant sur un siège bleu.

— Hélas, oui, monsieur le duc.

Arlian prit le seul autre fauteuil de la pièce, garni de rouge foncé.

— Et avez-vous des preuves pour soutenir de telles accusations ?

— Les cadavres que l'on a retirés de la Maison d'obsidienne sont à mes yeux une attestation suffisante. Il s'agissait d'hommes travaillant à votre service, mais *quelqu'un* leur avait promis du venin de dragon, s'ils parvenaient à abattre l'épouse de mon intendant.

— La femme de votre intendant ? Ces assassins n'avaient-ils pas pour mission de vous tuer, *vous* ?

— Pas du tout.

— Pour quelle raison quelqu'un souhaiterait-il la mort de l'épouse de votre intendant ?

Arlian expliqua la situation, avec force détails. Lorsqu'il en eut terminé, son interlocuteur garda le silence un long moment, puis il demanda :

— Savez-vous à quoi ressemblera cet enfant ?

— Non, monsieur le duc. Je ne peux que le deviner. Toutefois, les dragons en ont sans doute une idée – leurs serviteurs semblaient très déterminés à empêcher cette naissance.

— Vous en déduisez donc que ce sont eux qui ont envoyé ces soldats ?



— Tout à fait. L'un des hommes a explicitement évoqué le fait qu'on lui avait promis du venin de dragon en paiement de ses services.

— Les dragons ont peut-être de bonnes raisons de redouter ce bébé magique que vous avez créé, mais il est possible qu'on en aurait aussi si on savait ce qu'il allait devenir.

— Monsieur le duc, est-ce que cet enfant peut être pire qu'un dragon ou qu'un mage ? On sait comment tuer les dragons et les mages, et il est assez facile d'abattre une créature féline avec une dague d'argent.

— Vous êtes en train de conduire les Terres des Hommes vers l'inconnu, monseigneur.

— Oui, monsieur le duc, c'est vrai. Mais je crois que les risques que nous encourons sont justifiés. Imaginez que l'ensemble de la magie du royaume soit détenu par nos propres enfants, élevés par des parents aimants, à qui l'on aurait enseigné tout ce que l'on sait sur la justice et la clémence... Un tel avenir ne serait-il pas infiniment préférable au règne des dragons, qui exigent le sacrifice annuel d'un village d'innocents, ou au chaos imprévisible de la magie incontrôlée ?

— Bien sûr... Enfin, je crois. Ou... nous n'en savons *rien*, Obsidien !

— Et les dragons sont déterminés à ce que nous ne le sachions *jamais*. J'aimerais bien voir cette troisième possibilité ; nous pourrions alors faire un choix.

— Oui, sans doute, oui...

Le duc tirait sur sa barbe d'un air songeur.

— J'ai fait déménager la famille de mon intendant à la Maison grise, qui est plus facile à défendre que la Maison d'obsidienne.

— Vous pourriez l'amener ici, où nous serions tous en mesure de...

— Monsieur le duc, l'interrompit Arlian, nous venons devoir les raisons pour lesquelles la citadelle n'est pas sûre. Rien que par le fait que vous soyez contraint de permettre à tant de personnes d'aller et venir, il vous est impossible de savoir ce que certains ont derrière la tête. Et la perspective de vivre près de mille ans est suffisante pour certains qui seraient autrement des gens dignes de confiance.

Le duc prit cette remarque en considération d'un air attristé, puis il dit :

— Nous posterons des gardes autour de la Maison grise. Ils n'y entreront pas – votre personnel et vous vous en assurerez –, mais ça fera une couche de sécurité supplémentaire.

Arlan ne fut pas entièrement convaincu de la sagesse de cette idée, étant donné que l'ennemi était récemment parvenu à suborner un groupe de gardes du duc, mais il jugea peu indiqué de contredire ce dernier trop vivement, et ses propres sentinelles s'étaient révélées complètement inutiles. S'il acceptait cette mesure, cela adoucissait sans doute la sensibilité du duc.

— Ce sera avec grand plaisir, monsieur le duc, répondit-il.

— J'aimerais bien voir cet enfant, quand il sera né.

— Je... Donnez-nous quelques jours pour nous assurer que la rencontre puisse se faire sans risques et pour que la mère ait retrouvé des forces, et je suis certain que nous pourrons arranger ça.

Le duc hocha la tête, puis il saisit les accoudoirs de son fauteuil et poussa sur ses bras pour se lever.

L'audience était arrivée à son terme.

Au cours du troisième jour de déménagement, le premier bataillon de gardes prit position dans les rues adjacentes. Noir avait pris l'habitude de porter une épée et un brise-lames à tout moment. Arlian avait toujours une épée au côté lorsqu'il s'aventurait en public, mais il gardait désormais ses armes à proximité, même à l'intérieur de la bâtisse.

Le premier assassin fut intercepté et tué le cinquième jour.

Ce ne fut que le sixième jour, lorsque le périmètre fut bien en place, que débuta le premier assaut sérieux.

Les agresseurs s'étaient progressivement mis en position – des commerçants nonchalamment appuyés sous les porches, comme s'ils attendaient des clients, des prostituées aux coins des rues, des fermiers et des marchands arrêtant leurs chariots ici et là... Les soldats, ne connaissant pas bien la nature de la menace à laquelle ils étaient censés faire face, ne remarquèrent rien qui sorte de l'ordinaire jusqu'au milieu de l'après-midi, lorsque le carrosse se présenta devant la porte.

Une main aux poignets de dentelle fit alors un signe de la fenêtre de la voiture.

— Vous, monsieur, appela une voix. S'agit-il de la demeure du seigneur Obsidien ?

Le garde le plus proche s'approcha du véhicule.

— En effet, monseigneur.

— Parfait. (La porte du carrosse s'ouvrit, laissant apparaître un homme à la silhouette musclée revêtu d'une délicate veste de soie verte, de la

dentelle blanche au cou et un chapeau coquet à large bord dissimulant ses traits.) Ouvrez le portail, voulez-vous ?

— Ça m'est impossible, monseigneur, répondit le soldat d'un ton gêné. Permettez-moi d'aller vous annoncer.

Il fit signe au valet, de l'autre côté de la grille, qui s'avança, sans pour autant soulever le loquet.

Le noble fronça les sourcils.

— Est-ce vraiment nécessaire ?

— Je crains que oui, monseigneur.

— Oh, très bien. Veuillez dire au seigneur Obsidien que le seigneur Rhiador souhaite le voir sur-le-champ, et de toute urgence.

Le soldat effectua un salut et se tourna vers le domestique.

— Tu as entendu...

Le valet salua à son tour, et il traversa l'étroite avant-cour en toute hâte.

À l'intérieur de la maison, Ruisseau et Arlian n'étaient pas d'accord.

— Je n'ai pas l'intention de te laisser me piéger là-haut ! insistait Ruisseau.

— Mais, au deuxième étage, il est possible de barrer la porte de ta chambre, et les intrus seraient obligés de se battre contre nous pour accéder aux niveaux supérieurs.

— Barrer la porte ? Tu as l'intention de me faire rester dans cette *pièce-là* ? Dans la cellule de Douceur ?

— Je...

— Tu n'oublieras pas de donner à manger à la prisonnière et de t'assurer que ses chaînes ne l'irritent pas !

— Je ne vais pas t'attacher, et tu ne seras pas prisonnière...

— Si tu barres cette porte, je serai assurément prisonnière, monseigneur ! La barre se trouve à l'extérieur ; l'aurais-tu oublié ?

— J'avais envisagé de la faire installer à l'intérieur.

— Ari, cette maison n'a pas d'ascenseur, et je ne peux ni monter ni descendre l'escalier sans assistance, avec mon fauteuil roulant. Je l'ai toléré pendant des années, mais maintenant que j'ai connu autre chose, je ne crois pas que je pourrais encore l'accepter. Je comprends bien la nécessité de venir habiter dans cette demeure, mais je ne vois pas pourquoi je ne resterais pas au rez-de-chaussée, où je pourrais me déplacer comme bon me semble, prendre mes repas avec ma famille, et, en cas d'urgence, appeler les gardes du duc par la fenêtre.

— Ils sont tous de l'autre côté du mur, lui fit remarquer Arlian. Je ne leur ai pas permis d'accéder à la cour.

— Je suis capable de crier suffisamment fort pour me faire entendre, fais-moi confiance !

Arlian la regarda un moment d'un air furieux, mais avant qu'il ait pu ajouter quoi que ce soit, son attention fut attirée par un toussotement poli. Il se retourna et aperçut un valet dans l'embrasure de la porte de la pièce.

— Oui ?

— Monseigneur, un gentilhomme qui dit s'appeler seigneur Rhiador souhaite s'entretenir avec vous. Arlian fit la moue.

— Rhiador ?

— Tout à fait, monseigneur.

— Je ne connais pas ce nom.

— Il a spécifié que c'était très urgent.

Arlian poussa un soupir.

— J'arrive dès que possible, déclara-t-il. (Il regarda Ruisseau, puis Noir, qui se tenait non loin.) Tu n'as pas dit grand-chose, Noir.

— Mon épouse s'exprime très bien toute seule, monseigneur.

— Tu es donc d'accord avec elle ?

— Oui. C'est une femme capable, pas un objet qu'il est préférable d'enfermer dans un coffre.

— Capable ? Elle n'a pas de pieds !

— Elle a un cerveau et elle sait se servir de ses deux mains. Elle n'a jamais appris à manier une épée, mais elle est très douée, avec un couteau.

— Elle est lourde, avec l'enfant qu'elle porte, et par conséquent maladroite !

— Ari, elle a réussi à survivre à la précédente attaque, non ?

— Uniquement parce que je suis revenu juste à temps !

— J'aurais pu tenir encore un bon moment, dans cet ascenseur ! protesta Ruisseau.

— Parfait ! (Arlian ouvrit grands les bras.) Parfait ! Faites comme vous voulez. Je vais aller parler à ce seigneur Rhiador et voir quels nouveaux problèmes je me suis attirés.

Il fit demi-tour et se dirigea vers la porte.

Peu après, il regardait son visiteur à travers les grilles du portail. Il ne connaissait pas cet aristocrate au manteau vert, même si quelque chose, chez lui, lui semblait désagréablement familier.

— Ah, seigneur Obsidien ! s'exclama le nouvel arrivant en tendant la main. Puis-je entrer ?

— Vous avez un avantage sur moi, monseigneur, répondit Arlian. Je ne me souviens plus de votre visage.

— Oh, je n'ai jamais eu le plaisir de faire votre connaissance, monseigneur. Je ne vous ai vu que de loin, que ce soit à la citadelle ou à Éthinior.

— À Éthinior ?

— Au bal masqué.

— En effet. (Comme Arlian ne se donnait toujours pas la peine de serrer la main qui lui était tendue, Rhiador finit par la laisser retomber.) Et quelle est la raison de votre visite ?

— Je crois que j'ai des nouvelles à propos de certaines activités, qui pourraient fortement vous intéresser.

— Oh ?

— Oui.

— Les activités de qui ?

— Celles du seigneur Fracasse. Peut-être pourrions-nous nous en entretenir à l'intérieur, en privé ?

Arlian réfléchit à ce que Rhiador lui avait dit. Il n'avait aucune raison particulière de ne pas lui faire confiance, mais, en ce moment, il avait tendance à se méfier de *tout le monde*, et il ne se souvenait absolument pas d'avoir déjà rencontré le seigneur Rhiador, ni d'avoir entendu prononcer son nom avant ce jour-là ; il n'avait donc aucune raison de lui faire confiance. Cette personne pouvait très bien être un assassin.

Et, en plus de ces préoccupations très terre à terre, quelque chose en Rhiador le mettait très mal à l'aise.

Toutefois, il était curieux de savoir ce que devenait le seigneur Fracasse, qui était symboliquement à la tête de la Société du Dragon, et la maison était cernée par les gardes du duc – des hommes choisis pour leur loyauté, et en si grand nombre qu'il était impossible qu'ils aient *tous* été soudoyés.

— Non, répondit Arlian. Toutefois, je peux sortir et monter dans votre carrosse, si vous le souhaitez.

Le seigneur Rhiador fut visiblement déconcerté, mais il finit par écarter les mains.

— Naturellement, dit-il.

Il s'éloigna de la porte en reculant, afin de laisser suffisamment de place à Arlian pour passer.

Ce dernier ouvrit la grille de la main gauche, conservant la droite sur la poignée de son épée, et il sortit. Au même instant, Rhiador se mit à hurler :

— Maintenant !

Arlian virevolta, stupéfait, l'arme à la main. Il s'était plus ou moins imaginé que Rhiador allait dégainer une lame, et, en fait, l'aristocrate en tira deux, une épée et un brise-lames, mais, tout autour d'eux, d'autres armes jaillirent : des commerçants, des prostituées et des mendiants brandirent des couteaux et des gourdins, et fondirent sur les soldats surpris. Arlian ne s'était pas attendu à *ça*.

Puis les archers sur le toit se mirent à tirer.

Arlian baissa vivement la tête et leva sa lame pour se défendre contre les assauts de Rhiador. Mais celui-ci se contentait de lui tourner autour, sans charger.

*D'autres* personnes étaient en train d'attaquer : le cocher du carrosse avait bondi de son poste, l'épée au clair, il se précipitait sur Arlian, et deux valets avaient également surgi de derrière le véhicule. Arlian était dos au mur du châtelet lorsqu'il dégaina son brise-lames pour recevoir l'assaut.

Il intercepta de son épée celle du cocher, parant un coup de taille qu'il estima avoir été donné soit dans la simple intention de l'intimider, soit par un homme qui ne savait pas manier son arme. Il tenta de riposter, mais il découvrit une troisième possibilité : que le coup ait été uniquement donné pour le leurrer. Il esquiva et se contorsionna lorsque le cocher le frappa là où s'était trouvé son œil droit un instant auparavant, puis il contre-attaqua en portant une attaque qui transperça l'épaule gauche de l'homme.

Ce dernier recula, mais il resta en garde, tandis que les deux valets se joignaient au combat avec leurs propres lames. Il ne s'agissait pas des armes les plus affûtées et les plus équilibrées dont les seigneurs se servaient en duel, mais elles étaient plus courtes, plus lourdes, et moins maniables, semblables à celles des mercenaires et des simples malfrats. Individuellement, elles n'auraient pas représenté une menace sérieuse pour Arlian, mais il était toujours très délicat de devoir faire face à trois adversaires simultanément.

Il se rappela soudain qu'il affrontait *quatre* hommes, et il jeta un bref coup d'œil sur sa gauche.

Le seigneur Rhiador, ou quel que soit son nom, possédait manifestement une mission bien précise. Il s'était glissé hors d'atteinte d'Arlian, et il était en train d'ouvrir la grille. Le valet qui s'était occupé de lui, un homme du nom de Hendar, avait tenté de l'arrêter, mais il était désormais étendu à terre, une tache rouge s'élargissant sur sa poitrine, alors qu'il cherchait désespérément à reprendre son souffle. Rhiador traversait l'avant-cour en courant.

La porte de la maison était close, mais Arlian ne se souvenait plus s'il l'avait verrouillée. Il avait pensé sortir pour s'entretenir avec un invité, pas pour repousser un assaut, et la discussion qu'il avait eue avec Noir et Ruisseau l'avait quelque peu distrait. Avait-il pu laisser cette porte ouverte ?

Une flèche se brisa contre le châtelet, au-dessus de sa tête, et il se souvint que des soldats du duc étaient postés tout autour de la maison. Il ne distinguait pas grand-chose de son abri dans l'entrée, mais il percevait très bien les ordres que l'on criait, les hommes qui hurlaient, le métal qui s'entrechoquait, qui s'enfonçait dans la chair ou qui ricochait contre la pierre.

Les gardes ne semblaient pas avoir été immédiatement débordés, et, d'après les ordres, ils paraissaient même tenir leurs positions.

Ils n'avaient qu'un but : protéger Ruisseau et son enfant. C'était également l'unique objectif d'Arlian. Or Rhiador avait franchi le mur d'enceinte, et, dans un instant, il serait à l'intérieur de la maison.

Arlian fit une feinte, puis il se retourna et se précipita dans l'étroite cour pavée, interrompant son duel avec les trois autres hommes du carrosse. Le cocher se mit aussitôt à sa poursuite. Les valets hésitèrent. Puis le premier, et ensuite le second le suivirent.

Rhiador, dont les mains étaient embarrassées par les lames qu'il tenait toujours, luttait contre le loquet de la porte. Lorsqu'il entendit que quelqu'un courait derrière lui, il se retourna pour voir ce qui se passait. Il vit Arlian, qui changea brusquement de direction, se ruant d'un côté à l'autre de la cour au lieu de se précipiter vers lui.

Il n'avait manifestement aucune idée de la raison qui le poussait à agir de la sorte, mais il accepta ce cadeau, et il reporta son attention sur la porte.

Entre-temps, Arlian avait décrit une boucle vers le mur tandis que le cocher fondait sur lui. Il pouvait à présent approcher de l'autre côté de la grille et enjamber le corps de son serviteur moribond pour refermer le lourd portail de fer. Il le verrouilla et appela, dans la rue :

— Capitaine ! Gardez cette porte coûte que coûte !

Il y eut un instant d'hésitation, puis le commandant des défenseurs répondit :

— Bien, monseigneur !

Ensuite, Arlian se tourna vers ses agresseurs, repoussant une attaque rapide de la part du cocher.

Il prit de nouveau soin de se trouver dos au châtelet, mais il était à présent à l'intérieur de l'enceinte, dans l'étroite cour de la Maison grise, dont l'unique accès était soigneusement fermé, face à trois adversaires.

Le quatrième, le seigneur Rhiador, était finalement parvenu à forcer la porte, et il s'était glissé à l'intérieur. Arlian espéra de tout son cœur que Noir et le reste du personnel seraient en mesure de se charger de lui. Pour le moment, lui-même avait suffisamment à faire ici pour être occupé un bon moment.

Il regarda le cocher, emmitouflé dans une cape gris sombre, et les valets, et il reconnut enfin leur livrée.

C'étaient des hommes du seigneur Hardior.

Rhiador. Hardior.

Arlian se maudit d'avoir fait preuve d'autant bêtise, et il porta une attaque contre le cocher.

— Un charme, dit-il. Il s'est acheté un charme.

Il exécuta une fente en direction de l'épaule gauche déjà meurtrie de son adversaire, qui recula, laissant une brève ouverture. Arlian frappa de son brise-lames et fit une profonde entaille au ventre de l'homme.

Puis le valet qui se trouvait sur sa gauche s'approcha en donnant de grands coups d'épée. Arlian contourna le cocher assez largement pour faire une feinte au niveau du ventre du domestique à l'aide de son brise-lames, et, lorsque l'homme recula, baissant sa lame pour se défendre, il lui porta un coup d'épée à la gorge.

La pointe de la lame se prit dans un pli de chair, et Arlian imprima un mouvement horizontal à son poignet, lui tranchant ainsi la gorge.

Le cri de l'homme se noya dans un flot de sang, et le valet tomba à la renverse, se tordant de douleur, alors qu'Arlian reportait son attention sur ses deux autres ennemis.

Le cocher était sérieusement blessé, maintenant, à l'épaule et au ventre. Quant au second serviteur, il n'était manifestement pas aussi téméraire que son compagnon. Aucun d'eux ne passa à l'attaque.



Ils se trouvaient toutefois tous les deux du mauvais côté de la porte, et Arlian ne pouvait pas se permettre de les laisser en vie. Il fit une feinte en direction du valet, qui recula aimablement. Arlian eut ainsi le champ libre pour assener un coup de brise-lames au cocher, du revers de la main, et il l'atteignit en haut du bras.

L'homme laissa son épée lui échapper des mains, et il s'effondra, à genoux.

Arlian ne lui prêta plus attention, alors qu'il était en larmes et en sang, et il préféra se concentrer sur le laquais. Il se rua sur lui et lui transperça le cœur. Le domestique s'écroula sur le mur de la maison, après avoir lâché sa lourde épée, puis il s'effondra sur le pavé, mort avant d'avoir touché le sol.

Arlian se retourna ; il vit que le cocher s'était relevé avec difficulté et qu'il se dirigeait en titubant vers la grille d'entrée.

— Nom d'un chien ! s'exclama Arlian en retournant sur ses pas en courant.

Le cocher l'entendit arriver. Il fit volte-face et, alors qu'Arlian le regardait, son visage sembla se décomposer pour se reconstituer aussitôt. Lui aussi avait bénéficié d'un charme, mais il était à présent rompu.

Il était désarmé. Son épée gisait plus loin dans la cour, et il ne possédait pas de brise-lames. Il leva les mains au-dessus de sa tête.

Arlian se moquait éperdument de savoir si le cocher souhaitait se rendre ou non ; il se trouvait bien trop près du portail, et d'autres se battaient toujours, juste de l'autre côté de la grille. Il s'apprêta à l'embrocher, mais il reconnut alors le visage qui s'était révélé lorsque le charme s'était rompu, et il détourna son coup mortel au dernier moment. Il se contenta de presser sa lame contre la gorge de son agresseur et de l'acculer contre le mur.

— Seigneur Fracasse, il me semble, dit-il. Combien de temps cela fait-il ? Seize ans ? Dix-sept ?

— Obsidien, hoqueta Fracasse en se tenant le ventre avec ses mains imbibées de sang. Je saigne...

— Oui, en effet, répondit Arlian. Vous perdez ce sang contaminé que je vous ai proposé de faire purifier...

— Je ne voulais pas mourir...

— Oh, c'est pourtant ce qui va arriver, Fracasse. La seule donnée que nous ignorions, c'est quand. À moins que vous vouliez que ce soit ici et maintenant, vous feriez bien de répondre à chacune des questions que je vais vous poser.

— Je vais perdre tout mon sang...

— C'est très probable. Si vous vous expliquez suffisamment vite, vous aurez peut-être le temps de vous appliquer un bandage.

— Je répondrai à tout ce que vous me demanderez ! Je vous en prie...

— Que faites-vous là ? Pour quelle raison le seigneur Hardior est-il ici ? Comment avez-vous pu faire le trajet de Sarkan-Mendoth à Manfort sans qu'on vous remarque ?

— Ça fait des semaines qu'on est dans les environs, hoqueta-t-il. Quand les dragons se sont réveillés et qu'ils se sont rendu compte que vous leur aviez rendu visite dans leur propre tanière sans prendre la peine de les tuer, ils nous ont demandé d'apprendre pour quelle raison. On a dépêché des espions, mais lorsqu'ils nous ont transmis leurs premiers rapports, les dragons nous ont demandé de nous rendre ici, pour superviser...

— Que voulaient-ils ?

— Le venin que vous leur avez pris.

— Pourquoi ?

— Pour empêcher... pour empêcher ce que vous avez fait.

— Et qu'est-ce que j'ai fait ?

— Vous... vous avez recréé leur ancien ennemi, d'après eux. Je ne sais pas ce qu'ils veulent dire par là. Je vous en prie, Obsidien...

— Recréé ?

Arlan prit le temps de réfléchir. Il était parti du principe que l'enfant de Ruisseau serait quelque chose de *nouveau*, et que les dragons craignaient l'inconnu, ou qu'ils savaient, d'une façon ou d'une autre, ce que serait cette nouvelle créature et qu'ils la redoutaient. Mais, au lieu de cela, il avait recréé une chose que les dragons craignaient par-dessus tout ?

Comment était-ce possible ?

— Je ne sais pas ce qu'ils veulent dire, répéta Fracasse. Mais si on n'était pas venus pour supprimer la femme, ils nous auraient tués, *nous* ! Je ne les ai jamais vus dans un tel état. Je ne sais pas ce que vous avez fait, mais les dragons sont prêts à tout risquer – *tout* – pour vous en empêcher. Ils nous ont demandé d'engager l'ensemble de nos agents, espions et traîtres dans cette attaque...

— Je suis désolé, Fracasse, dit Arlian en tranchant la gorge du cœur de dragon et en lui enfonçant son brise-lames dans le cœur.

Le sang qui jaillit du cœur de Fracasse se mit à fumer et à bouillonner d'une façon vraiment anormale. Arlian savait qu'il s'agissait du signe que

cet organe vital était devenu plus draconique qu'humain.

Arlian ne comprenait pas encore tout à fait ce qui se passait, mais si Fracasse lui avait dit la vérité – et comment pouvait-il en douter ? –, il était bien plus important de préserver la vie de Ruisseau qu'il se l'était imaginé, et il ne pouvait pas se permettre de perdre une seconde de plus.

Pas plus qu'il aurait pu abandonner Fracasse en vie, car il aurait ouvert la grille ou fait glisser une lame dans le dos de quelqu'un sans qu'on s'y attende.

Il se détourna du regard vitreux de Fracasse qui exprimait encore une terreur atroce et le sentiment d'avoir été trahi, et il se précipita vers la porte de la Maison grise.

## LA DÉFENSE DE LA MAISON GRISE

Rhiador – ou Hardior, puisqu’il s’agissait très certainement de lui – avait laissé la porte de la Maison grise ouverte. Arlian se précipita à l’intérieur, ses lames ensanglantées prêtes à frapper, et il referma derrière lui, remettant la barre de protection en place.

Il n’eut pas beaucoup de mal à repérer le chemin qu’il devait prendre. Le fracas de l’acier parvenait jusqu’à lui. Il traversa le porche en toute hâte, tourna à l’angle et descendit la galerie.

Il y avait une chaise renversée, un tapis que l’on avait écarté du pied, mais la galerie était déserte. Une trace de sang était visible sur le sol, et le bruit d’épées qui s’entrechoquent se répercutait contre les murs. Arlian traversa la salle en courant, puis tourna à gauche, dans le grand salon, au nord-ouest.

Hardior se retourna brusquement pour lui faire face.

Le charme s’était rompu. L’homme était revêtu d’une veste de soie verte et de dentelle au niveau du cou, mais son visage était celui de Hardior, et non plus le masque de Rhiador. Il avait perdu son chapeau, il avait une entaille qui saignait à une joue, mais il ne montrait aucun autre signe de blessure. Il était armé d’une épée et d’un brise-lames, tous deux couverts de sang.

Noir se tenait derrière lui. Sa main gauche pendait à son côté, inerte et sans arme, mais sa main droite tenait toujours son épée, prête à frapper. Sa chemise de soie noire était en lambeaux, et son gilet de cuir sombre ouvert et décousu.

Aucun signe de Ruisseau. Arlian fut soulagé. Elle avait dû s'enfuir, s'enfoncer dans les entrailles de la bâtisse.

Arlian n'avait pas de temps à perdre en palabres inutiles. Il se fendit.

Hardior la para et fit un pas de côté, tournant le dos au mur le plus proche, mais pas suffisamment vite. L'attaque de Noir l'atteignit au flanc et son arme s'y enfonça profondément.

Hardior abattit son brise-lames, dont les quillons s'enroulèrent autour de la lame de Noir, et, avant que ce dernier ait pu dégager son épée, Hardior imprima un mouvement de torsion à son poignet.

La lame de Noir se brisa net, et un morceau d'acier couvert de sang traversa la pièce pour heurter le mur du fond en produisant un bruit métallique. Il ne restait plus dans la main de Noir que la poignée de son arme ainsi qu'un moignon de métal d'une trentaine de centimètres. La pointe de son épée se trouvait toujours dans le corps de Hardior, mais la partie centrale de la lame avait disparu.

Noir chancela, et Hardior lui assena un coup de brise-lames tout en repoussant une attaque d'Arlian à l'aide de son épée.

— Il y en a d'autres ? demanda Noir, le souffle court.

— Pas encore, répondit Arlian, mais ils sont nombreux, dans la rue, et ils vont peut-être réussir à entrer.

— Tu peux t'occuper de lui pendant que je vais chercher une autre épée ?

— On a d'autres épées ?

— Ou une lance, alors... Tu te charges de lui ?

— Oui.

— Bien.

Noir jeta son arme brisée sur Hardior, puis il s'éloigna en titubant et se dirigea vers la porte donnant sur le couloir nord. Hardior tenta de lui porter un coup d'épée, mais Arlian interposa ses lames, et il dut se replier une nouvelle fois.

— Quelqu'un a jeté son épée, dans la cour, suggéra Arlian.

— D'accord, approuva Noir en disparaissant derrière la porte.

— Je doute qu'il vive suffisamment longtemps pour trouver cette arme, dit Hardior. Il perd énormément de sang.

Arlian lui porta une brève attaque basse que Hardior para aisément.

— Je suis surpris, dit-il. Je prenais Noir pour un fin bretteur...

— Il est très habile, répondit Hardior en exécutant une rapide série de feintes, mais il perd de la vitesse, avec l'âge. Et il avait un gros désavantage : il était sans cesse distrait par sa putain. Il ne pouvait pas me contourner, ni faire quoi que ce soit qui m'aurait permis d'accéder à la porte.

Arlian riposta sans dire un mot, et son attaque emporta la pointe de l'oreille droite de Hardior. Il se souvint de la façon dont il avait lui-même manœuvré Noir, peu de temps auparavant, et il se morigéna en son for intérieur.

— Astucieux, son fauteuil, dit Hardior alors que sa tentative de contre-attaque échouait à quelques centimètres de la hanche d'Arlian.

— C'est Noir qui l'a conçu, répondit Arlian en projetant son brise-lames à travers la garde de son interlocuteur – mais, à une telle distance, le coup ne fut pas très puissant, et la pointe de l'arme ne pénétra que de un centimètre ou deux dans la poitrine de l'homme, lui éraflant vainement une côte.

Ils se battirent ensuite un moment en silence, échangeant des coups mais ne s'infligeant aucune blessure. Arlian était consterné ; il pensait être meilleur escrimeur que son adversaire, mais c'était lui qui le tenait en respect.

Arlian était ennuyé de savoir que ce combat ne serait peut-être pas déterminant, que, même s'il parvenait à tuer Hardior, il était possible que la foule, à l'extérieur, l'emporte sur les gardes, force le passage et prenne la maison d'assaut. Il tâcha de ne pas tenir compte de cette éventualité, et il se concentra sur le duel en cours, puisque, après tout, si Hardior en sortait vainqueur, peu importait si la foule réussissait à entrer dans la maison ou non : le cœur de dragon était tout à fait capable de supprimer Ruisseau lui-même.

— Pourquoi est-ce si important pour les dragons ? finit par demander Arlian en détournant un nouvel assaut. De quoi ont-ils peur ?

— Je n'en sais rien, répondit Hardior. Et je m'en moque. Je sais juste où se situe mon propre intérêt.

— Vous n'en avez pas toujours été aussi certain.

— J'ai appris où se trouvait ma place. (Lors d'un nouvel échange de coups, ils renversèrent une table et tailladèrent une tenture brodée.) Je suis le duc de Sarkan-Mendoth, Obsidien. Je sais dans quel camp je me trouve.

— Vous vous prenez pour un duc, et pourtant, vous faites les commissions des dragons comme si vous n'étiez qu'un simple laquais.

— Les dragons sont les maîtres de ce pays, Obsidien. Depuis la disparition des dieux, ce sont eux qui ont le pouvoir. Nous vivons uniquement parce qu'ils le tolèrent.

— Pas à Manfort, rétorqua Arlian. *Notre* duc, qui a obtenu ce titre de droit et de naissance et qui ne s'est pas autoproclamé tel, y a veillé. Il nous a défendus contre eux plutôt que de nous demander de nous soumettre à leur pouvoir.

— Et vous croyez vraiment que vous allez les arrêter avec ces armes de pierre, s'ils décident de venir ? rétorqua Hardior. Vous avez éliminé les plus vieux et les plus malades, des nouveau-nés et des déments... Croyez-vous que votre obsidienne sera suffisante contre les meilleurs d'entre eux ?

Et, tout en parlant, il trébucha.

C'était l'ouverture qu'Arlian attendait. Il porta son attaque, sachant que, ce faisant, il en laissait lui aussi une à son adversaire. Hardior projeta son épée vers le haut et transperça l'épaule d'Arlian, mais ce dernier plongea sa lame directement dans le cœur de son ennemi.

Hardior avait au moins un siècle de moins que Fracasse, et il n'y eut qu'une légère volute de fumée, pas de tourbillon écœurant, mais le sang qui se répandit sur la lame d'Arlian sembla tout d'abord se tortiller, puis s'écoula de manière étrange.

— Oui, répondit Arlian en appuyant sur son épée. Oui, je crois que l'obsidienne et le courage des humains seront suffisants.

Pour s'assurer de sa victoire, il égorgea Hardior à l'aide de son brise-lames avant de lui retirer son épée du cœur.

Lorsque le cœur de dragon s'écroula, son épée se libéra de l'épaule d'Arlian, et ce dernier fut soudain conscient de l'importance de la douleur qu'il ressentait. Il lâcha ses propres armes, recula en chancelant, et il se laissa tomber de tout son poids sur un canapé.

Il luttait pour reprendre son souffle, tentant de contenir l'hémorragie à l'aide de sa main, lorsqu'il entendit une femme pousser un énorme cri de douleur.

— Nom d'un chien ! s'exclama-t-il en se forçant à se relever.

Il franchit la porte donnant sur le couloir en chancelant, puis il se rendit compte qu'il était désarmé. Il fit demi-tour, récupéra son épée, et il traversa le corridor, essuyant sa lame sur un mouchoir. Il abandonna son brise-lames là où il était. De toute façon, avec son épaule blessée, il lui était impossible de manier efficacement une seconde lame.

Les cris s'étaient tus. Il s'immobilisa dans le couloir, puis il appela :

— Ruisseau ! Où es-tu ?

Il fut incapable de comprendre sa réponse, mais il put localiser l'origine de son appel. Il la trouva haletante, avachie dans son fauteuil, dans la cour.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-il en regardant autour de lui. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— J'essaie d'éviter de me faire encercler, répondit-elle. Ari, où est Noir ?

— Il est parti vérifier le portail d'entrée. Tu es blessée ?

— Fais appeler une sage-femme, répondit Ruisseau.

— Oh...

Il croyait que le bébé ne devait pas arriver avant au moins une quinzaine de jours, mais il savait qu'il viendrait quand il l'aurait décidé. Et Ruisseau avait suffisamment d'expérience pour reconnaître les signes par lesquels il s'annoncerait. Il ne perdit pas de temps à discuter. Il jeta un coup d'œil autour de lui, puis il rugit :

— Venlin !

— Tu es blessé ! dit-elle en regardant fixement son épaule et le sang qui suintait autour de sa main.

— Je l'avais remarqué, répliqua-t-il. Venlin !

Le vieux valet apparut enfin.

— Oui, monseigneur ? demanda-t-il.

— Où sont les autres ?

— Pardonnez-nous, monseigneur... Nous nous sommes réfugiés dans l'office.

— Bien. Personne n'est blessé ?

— Uniquement Hendaal, le gardien.

— Je l'ai vu ; je suis désolé. Envoyez quelqu'un chercher la sage-femme, si vous pouvez faire sortir une personne sans danger. Est-ce que le combat est terminé ?

— Je l'ignore, monseigneur.

— Allez vous renseigner. Et faites appeler la sage-femme. Est-ce que Lilsinir est avec vous ?

— Je crois qu'elle est en haut, au deuxième, monseigneur.

— Qu'on la fasse venir, avec son équipement de médecin. Les blessures de mon intendant réclament une attention immédiate.

— Bien, monseigneur.



Venlin tourna les talons et s'éloigna en trottinant. Arlian l'interpella.

— Et dites à Balbutiement de venir ici tout de suite, pour rester avec Ruisseau ! (Puis il se tourna vers Ruisseau et lui dit :) Il faut que j'y aille, mais je reviens aussi vite que possible. (Il réussit à esquisser un léger sourire.) J'ai très envie de voir l'enfant qui inquiète tant nos ennemis !

— Va chercher Noir, ordonna Ruisseau. Et la sage-femme.

Arlian acquiesça, puis il grimaça tandis que sa douleur à l'épaule empirait. Au moins, songea-t-il, il était inutile de craindre une infection, les cœurs de dragon étant immunisés. Cela n'atténuait pas la gêne, en revanche.

Il se retourna et se précipita vers la porte la plus proche menant à la galerie.

Il se retrouva bientôt dans l'avant-cour, d'où il se dirigea vers le portail. À peine eut-il franchi la sortie qu'il se lança dans une course effrénée : Noir était assis sur le pavé, adossé au châtelet.

Tout en courant, Arlian remarqua le relatif silence : aucun cri, aucun fracas métallique, aucun crépitement de flèches. La bataille avait vraisemblablement pris fin.

Mais des hommes criaient encore des ordres.

— Seigneur Obsidien ! appela quelqu'un.

— Un instant, répondit Arlian en s'agenouillant auprès de Noir.

Ce dernier respirait toujours, mais son souffle était léger et irrégulier. Arlian fronça les sourcils d'un air attristé. Il leva les yeux vers la grille.

Le capitaine de la compagnie des gardes se tenait là, l'air inquiet.

— Monseigneur, demanda-t-il, que se passe-t-il ?

— La maison est sécurisée, répondit Arlian. (Il jeta un coup d'œil vers le corps de Hendal, toujours étendu à quelques mètres de là, puis vers ceux du seigneur Fracasse et des deux valets de Hardior.) Quatre individus ont réussi à franchir la grille, et ils sont tous morts, ainsi qu'un de mes hommes. Quant à mon intendant, il est grièvement blessé.

— Vous aussi, vous saignez, constata le capitaine.

— Le seigneur Hardior m'a enfoncé son épée dans l'épaule, expliqua Arlian.

— Votre intendant est sorti, et il m'a demandé de lui faire un point de la situation, mais il s'est alors assis...

— Il est inconscient, confirma Arlian en écartant les restes ensanglantés de la chemise de Noir de ses blessures, avant d'examiner ces dernières. Et vos soldats et vous ? Comment ça s'est passé ?

— Je ne sais pas qui étaient nos agresseurs, mais ils ont fait demi-tour et ils se sont enfuis, expliqua le capitaine. On en a tué quelques-uns, et, de notre côté, on a perdu onze hommes. La plupart de mes gars essaient maintenant d'intercepter les archers ennemis qui descendent des toits.

— Bien. Vous avez un médecin ? Des bandages, peut-être ? De l'eau ?

— Je vais voir. Mais, monseigneur, il va falloir que vous ouvriez le portail.

Arlan leva les yeux, surpris.

L'espace d'un instant, il se demanda s'il s'agissait d'une ruse, si le capitaine était à la solde de la Société du Dragon et s'il était venu tuer Ruisseau. Mais il revint vite sur cette idée : ses ennemis n'étaient pas suffisamment ingénieux pour mettre en scène une bataille entière et sacrifier Hardior et Fracasse, simplement afin de faire pénétrer leur homme dans l'enceinte de la propriété. Rétrospectivement, il fut surpris au plus haut point qu'ils aient si peu protégé la vie de deux cœurs de dragon.

Les créatures n'avaient manifestement pas simplement *peur* de l'enfant de Ruisseau ; elles devaient être *terrorisées* pour courir tant de risques.

— Je veux qu'il soit gardé de près, dit Arlian. Et aucun de vos hommes ne doit pénétrer dans la maison, sous aucun prétexte, sauf si je lui en donne expressément l'ordre.

— Le médecin ne peut pas travailler à travers les barreaux. À part lui, je n'ai besoin de personne de l'autre côté de la grille.

— Parfait.

Arlan se leva, et à l'aide de ses doigts tremblants, il fit glisser le loquet. Il recula, ouvrit le battant du portail, tout en se tenant prêt, l'épée à la main.

Le capitaine franchit le seuil, jeta un bref coup d'œil à Noir, puis il se retourna et s'écria :

— Cuir, où est le médecin ? On a un gars salement amoché, ici !

— Je vous remercie, dit Arlian en laissant tomber son épée. Merci, capitaine.

Puis, vaincu par la fatigue, il s'assit soudain sur le pavé, le regard figé sur le sang répandu dans l'avant-cour, se rendant compte qu'une bonne partie était en fait le sien.

Cela le poussa à accomplir un dernier effort.

— Capitaine, dit-il, le sang... il est en partie contaminé...

Son interlocuteur était en train de nettoyer les blessures de Noir, et il en retira alors vivement les mains.

— Des cœurs de dragon ?

Arlan acquiesça.

— Celui-là et moi, dit-il en désignant Fracasse.

— Pas votre intendant ?

— Non. (Arlan sourit.) Ce n'est pas un cœur de dragon. Il est sur le point d'être papa.

Puis il ferma les yeux et se reposa.

## UNE NAISSANCE EXCEPTIONNELLE

Malgré l'inquiétude d'Arlian et l'insistance de Ruisseau, les heures qui suivirent furent relativement calmes. La sage-femme arriva à temps, et tandis que Lilsinir et le médecin des gardes s'occupaient de Noir et d'Arlian, elle veilla sur Ruisseau, la sortit de son fauteuil et l'aida à s'étendre sur son lit.

On autorisa les enfants à rendre une brève visite à leurs parents, juste pour qu'ils puissent s'assurer que Ruisseau et Noir étaient bien vivants. On les envoya ensuite attendre la naissance de leur petit frère ou de leur petite sœur à la cuisine, sous la surveillance de Balbutiement. Ambredine était manifestement atterrée par l'état de son père, et elle fondit en larmes. Kerzia tenta de la réconforter alors qu'elle réfrénait ses propres pleurs. Quant à Dirinien, il lui jeta un rapide coup d'œil, puis il enfonça son visage dans le creux de l'épaule de Balbutiement et refusa d'entendre ou de voir quoi que ce soit d'autre.

Le personnel de la maison se chargea d'enlever la dépouille de Hardior et s'attela à la désagréable tâche du nettoyage du salon et de la galerie. Venlin, avec l'aide de quelques soldats triés sur le volet, retira également les corps de la cour : Hendal, Fracasse et les deux valets de Hardior. Ce labeur qui n'aurait déjà rien eu de plaisant dans d'autres circonstances fut rendu encore plus éprouvant par la chaleur accablante et l'atmosphère lourde et couverte. Lorsque l'on alluma les lampes, une demi-heure avant le coucher du soleil, le ciel était déjà aussi sombre qu'en pleine nuit.

Des soldats étaient en train de nettoyer les rues environnantes et d'interroger les prisonniers qu'ils avaient capturés – dont la plupart étaient des archers qui avaient été postés sur les toits. Arlian était très curieux d'entendre ce que donneraient ces interrogatoires, mais il ne pouvait pas y prendre part, ni même s'attarder pour en écouter les comptes-rendus. Il devait concentrer son attention sur des préoccupations plus immédiates.

Ses propres blessures le gênaient dans ses mouvements, mais sa vie n'était pas en danger. En tant que cœur de dragon, il n'avait pas à craindre la moindre infection, ni la fièvre, ni la gangrène. Sa plaie à l'épaule était la seule à être vraiment sérieuse, et elle guérirait certainement en moins de deux semaines. Pour le moment, elle gênait ses mouvements du bras droit, elle l'empêchait de le lever plus haut qu'à l'horizontale, et la douleur se manifestait chaque fois qu'il tentait de porter quelque chose. Il avait perdu beaucoup de sang, ce qui l'avait considérablement affaibli. Le médecin avait traité ce problème en lui faisant boire trois pintes de bière légère, afin de remplacer les fluides qui avaient quitté son organisme, ce qui, sans aucun doute, fortifia son corps, mais ne lui éclaircit pas les idées.

Le cas de Noir était bien plus grave. Il avait perdu plus de sang qu'Arlian, et il ne bénéficiait d'aucune véritable protection contre la fièvre et la décrépitude. De plus, il était inconscient, et il ne pouvait rien boire de son plein gré. Lilsinir parvint à lui faire ingurgiter un peu d'eau sans qu'il s'étouffe, et elle nettoya minutieusement ses nombreuses blessures, mais elle ne put rien faire de plus. Après une discussion entre Ruisseau, Arlian, Lilsinir, le médecin des gardes et la sage-femme, le corps inconscient de Noir fut installé sur un canapé, dans la chambre de Ruisseau, à quelques mètres de sa femme qui accouchait.

— Quand le pire sera derrière lui, je lui administrerai des herbes médicinales et quelques sorts mineurs qui pourront sans doute l'aider un peu, dit Lilsinir à Arlian. Pour le moment, il ne nous reste qu'à attendre.

Ruisseau était vraiment en train d'accoucher ; le bébé s'était mis en position, et les contractions survenaient régulièrement, à intervalles de plus en plus rapprochés. Elle avait déjà vécu ce moment, et elle savait que faire, mais elle regarda néanmoins Arlian, le visage trempé de sueur, la terreur se lisant dans ses yeux.

— Et si c'est un monstre ? demanda-t-elle lorsque la sage-femme sortit pour aller chercher des serviettes. J'ai déjà perdu deux bébés, et, chaque fois, ça a été horrible. Mais ce n'étaient que des nourrissons. Et si c'était

autre chose, cette fois ? Je ne sais pas si j'ai peur qu'il meure ou si je redoute qu'il vive. Ari, qu'est-ce qu'on a *fait* ?

— Les dragons sont terrifiés, répondit-il en lui tenant la main.

— Quoi ?

— On a réussi à effrayer les dragons. C'est ce qu'ont dit Fracasse et Hardior.

— Fracasse ? (Elle ôta vivement sa main de la sienne.) Le seigneur Fracasse, le doyen de la Société du Dragon ? Il était là ?

Arlan acquiesça.

— Je l'ai égorgé, répondit-il. Il est mort.

— Et c'était vraiment le seigneur Hardior ? Il a changé de visage, et je ne savais pas lequel était le vrai.

— C'était bien le seigneur Hardior. Il s'est servi d'un charme pour se grimer, pour pouvoir entrer sans encombre dans la cité, à peu près comme je l'avais fait quand je suis venu te secourir à Chêne-Liège. (Il marqua un temps d'arrêt avant d'ajouter :) Il a péri aussi. Un coup d'épée au cœur.

— Mais pourquoi sont-ils venus ?

— Ce sont les dragons qui les ont envoyés. Ils ne faisaient plus confiance aux simples mercenaires, ni à leurs hommes de main. Ils ont délégué leurs meilleurs éléments. Ils sont terrifiés.

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce que je porte ? Qu'est-ce qui peut être si terrible...

Elle fut interrompue par une contraction ; elle grimaça.

— Fracasse m'a expliqué qu'on avait recréé le plus vieil ennemi des dragons, dit Arlian.

— Mais qu'est-ce que c'est ?

C'est alors que la sage-femme fut de retour. Arlian lui jeta un coup d'œil, et il déclara :

— Je n'en suis pas certain, mais je ne crois pas qu'il faille en avoir peur.

— Cessez de l'effrayer, ordonna la sage-femme d'un ton brusque. Elle a suffisamment à faire comme ça pour se soucier d'autre chose que d'elle-même pendant les quelques heures qui viennent.

— Je sais, répondit Arlian. (Il tapota la main de Ruisseau.) Tout se passera bien, Ruisseau. Fais ce que tu as à faire, et laisse les autres se charger du reste.

Les heures s'écoulèrent, et Arlian restait à proximité de Ruisseau, malgré les protestations de la sage-femme. Lilsinir et le médecin des gardes

passèrent une ou deux fois vérifier l'état de Noir, mais ils étaient trop occupés avec les autres blessés, à l'extérieur de la propriété, pour rester.

Arlan surveillait la respiration de son ami avec inquiétude, tant elle lui semblait toujours aussi fragile.

Puis, tard dans la nuit, alors qu'Arlan avait perdu tout repère temporel et qu'il s'assoupissait de temps à autre, le bébé finit par arriver.

Arlan s'était préparé à ce que quelque chose se déroule mal, à l'intervention d'un élément extérieur, ou, tout au moins, à ce que la naissance soit accompagnée de signes ou de présages, mais rien de tout cela ne se produisit. Ruisseau poussa un dernier halètement, et la sage-femme brandit un petit garçon à la peau ridée maculée de sang. Il était si rouge qu'il semblait luire à la lueur de la lampe. Elle essuya hâtivement le nourrisson à l'aide d'une serviette, et, lorsqu'elle le tendit à Ruisseau, il se mit à pousser un gémissement puissant et vigoureux.

L'enfant était petit, mais il semblait bien formé, avec le bon nombre de doigts et d'orteils. Arlian, debout à côté du lit, regarda tour à tour la mère et l'enfant, à la recherche du moindre signe indiquant que le nourrisson n'était pas qu'un simple humain. Puis il se tourna vers le père.

Noir était toujours assoupi, même s'il avait remué lorsque le bébé s'était mis à pleurer. Puis il s'était tu. Il se blottit contre la poitrine de sa mère, mais il resta à l'écart du mamelon qui lui était offert.

Ruisseau leva les yeux vers Arlian.

— Il s'appelle Ithar, annonça-t-elle. Béron et moi nous sommes mis d'accord sur ce nom.

— Ithar ? demanda Arlian. Parfait.

— C'est un joli nom, approuva la sage-femme en faisant un peu de rangement.

— On dirait que... Je ne vois rien de particulier... C'est juste un bébé, dit Ruisseau. (Elle baissa les yeux sur son fils, puis elle observa de nouveau Arlian.) De quoi les dragons avaient-ils peur ?

— Je ne sais pas, répondit Arlian.

Il se retourna ensuite lorsqu'il entendit un bruit derrière lui.

Noir s'était réveillé, et il s'asseyait sur le canapé. Il regardait Ruisseau fixement.

— Ne te lève pas, le mit en garde Arlian.

— Je n'en avais pas l'intention, marmonna Noir.

Arlan reporta son attention sur Ruisseau, et il tendit les mains. Avec un sourire, elle lui présenta le bébé.

Ithar ouvrit les yeux et leva la tête vers Arlian. L'espace d'un instant, Arlian resta cloué sur place.

Le bébé avait des yeux d'un bleu intense, qui produisaient une douce lueur blafarde. Ce n'était pas un effet d'optique, ni une illusion ; les yeux du garçon émettaient une légère lueur.

Arlan cilla, puis il se souvint de l'endroit où il se trouvait et de ce qu'il était en train de faire. Il se retourna et fit deux pas, ensuite il brandit l'enfant pour que Noir puisse le voir.

— Tu as un autre fils, dit-il.

Ithar regarda son père d'un air solennel, avec ses yeux bleus luminescents, puis il tendit une main minuscule et tremblante. Noir sourit faiblement et se pencha en avant, permettant aux petits doigts de lui caresser la barbe.

Toute lassitude sembla soudain l'abandonner, ses joues reprirent rapidement des couleurs. Il vacilla, puis il baissa la tête. Arlian et lui regardèrent les bandages se détacher de ses blessures, tandis que ses plaies guérissaient à vue d'œil. Il était impossible de manquer ou de nier la lueur émise par les yeux et les mains d'Ithar. Une puissante magie émanait du nourrisson.

Une magie curative. Une magie bienveillante.

Il semblait que l'expérience d'Arlan était une franche réussite.

Ithar se mit à gazouiller, puis il ferma les paupières et s'assoupit dans les bras d'Arlan.

— Par les dieux disparus ! s'exclama Noir en baissant les yeux sur lui.

Arlan se souvint alors de ce que Fracasse et Hardior lui avaient dit, que cette expérience avait permis de recréer les ennemis héréditaires des dragons, et il se rappela également que la chose du Tirikindaro lui avait expliqué, presque deux ans auparavant, la façon dont les dragons avaient trahi et supprimé leurs plus grands ennemis, voici dix mille ans.

Noir approcha les mains, et Arlian lui tendit son fils endormi.

— Les dieux sont bel et bien vivants, dit Arlian.

Noir leva les yeux vers lui.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Félicitations, répondit Arlian avec un grand sourire. Tu es le père d'un dieu.



LIVRE 4  
LES DIEUX

## AVANT L'ASSAUT FINAL

C'est le lendemain de la naissance d'Ithar que débuta la seconde attaque de masse.

La journée avait débuté dans le calme, avec la visite de diverses personnes venues admirer le nouveau-né, et avec une exploration superficielle des capacités surnaturelles de l'enfant. On découvrit qu'Ithar, par le toucher, pouvait soigner les plaies de son père ainsi que les blessures des soldats et des serviteurs, mais il ne put rien faire pour l'épaule d'Arlian, ni pour les séquelles de sa naissance. Ruisseau ne pouvant bénéficier de l'aide de la magie divine, ce fut la sage-femme qui s'occupa d'elle.

— Nous sommes des cœurs de dragon, expliqua Arlian à Ruisseau, plus tard dans la matinée – une matinée plus chaude et couverte qu'Arlian en avait jamais connu. Ses ennemis héréditaires. Nous sommes infectés.

— Mais je suis sa mère !

— Tu es néanmoins contaminée.

— Alors fais venir Lilsinir tout de suite, qu'elle puisse me purifier !

— Quand tu auras retrouvé tes forces.

Ruisseau accepta à contrecœur, puis elle reporta son attention sur Ithar, endormi sur sa poitrine.

— Je n'ai pas de lait, dit-elle. J'imagine que c'est à cause du venin, ça aussi...

— Très certainement.

— Il va nous falloir une nourrice... Je suis surprise qu'il n'ait pas encore réclamé...

— Il se pourrait qu'il n'ait besoin ni de nourrice, ni de lait, affirma Arlian. Il est plus qu'humain, après tout.

— Un dieu, c'est ce que tu as dit ?

— Je crois que c'est ça, oui.

— Ça me paraît... audacieux, et à toi aussi, Arlian. Il est si minuscule... Il me semble qu'il est même plus petit que son frère et ses sœurs. Comment peut-il être un dieu ? Un être divin né d'un homme et d'une femme ?

— Une divinité née d'un homme, d'une femme, d'un dragon et du pouvoir d'un pays.

— Est-ce que ça correspond à ce que tu t'étais imaginé quand tu m'as donné l'élixir ? Tu savais que mon enfant allait être un dieu ?

— Non. Je croyais qu'il serait une sorte de magicien. Ce n'est que lorsque les sbires des dragons sont venus en personne pour le tuer que j'ai commencé à soupçonner qu'il serait peut-être plus que ça.

Ruisseau jeta un coup d'œil à l'étroite fenêtre de la chambre, qui laissait passer si peu de lumière qu'il était nécessaire de laisser les lampes allumées, même au beau milieu de la matinée. L'atmosphère était chaude et lourde, chargée d'épais effluves de sueur et de fumée.

— Je crois que les dragons ne vont pas se contenter d'envoyer des hommes pour se débarrasser de lui...

— Je ne sais pas du tout de quelle façon il est possible de l'éliminer, dit Arlian, mais je suis d'accord avec toi. Ils savent certainement qu'il est né, maintenant, mais les nuages ne se sont pas dissipés, et la température est toujours aussi élevée. Il s'agit indéniablement d'un temps de dragon. Il y a bien longtemps, ils ont tué les dieux, et ils doivent avoir l'intention d'éliminer Ithar de la même façon. Pourtant, comment peuvent-ils espérer l'atteindre, ici, à Manfort, derrière les murs de la cité ? Il y a des catapultes partout, nous sommes protégés par des centaines de tonnes de lames d'obsidienne...

Noir fit son entrée dans la pièce alors qu'Arlian était en train de parler, et il demanda :

— Mais avons-nous suffisamment de personnel pour s'occuper des catapultes ?

Arlian se retourna, surpris.

— Ce n'est pas le cas ?

— Ça ne l'était pas hier, sinon, les assaillants n'auraient pas été en mesure de positionner ces archers sur les toits sans être vus. Je doute que le

duc ait la main-d'œuvre nécessaire ne serait-ce que pour se charger correctement de celles qui se trouvent à la périphérie de la cité. Je crois qu'il part du principe que nous serons prévenus de l'imminence d'une éventuelle attaque.

— Prévenus ? (Arlian indiqua la fenêtre d'un geste de la main.) Est-ce que ce ciel n'est pas un avertissement suffisant ?

— Les hommes du duc sont en train de fouiller la ville, à la recherche des agents de la Société du Dragon, après les événements d'hier, dit Noir. Toutefois, je doute que qui que ce soit ait envisagé la possibilité d'une attaque venant du ciel.

— Nom d'un chien !

Arlian se retourna et sortit de la pièce presque en courant.

Il n'avait pas encore gagné les portes de la citadelle que des cris se firent entendre. Il jeta un coup d'œil vers le ciel, au nord-ouest, et il fit demi-tour puis reprit le chemin de la Maison grise en courant. Il marqua une pause au portail pour ordonner au cordon de gardes d'aller s'occuper du maniement des catapultes et de faire circuler le commandement. Puis il jaillit dans l'embrasement de la porte en criant :

— Les dragons arrivent !

La maisonnée s'anima, retentissant des cris de personnes qui s'agitaient en tous sens tandis qu'Arlian se hâtait de descendre la galerie, en direction de la chambre de Ruisseau.

Noir surgit de la pièce alors qu'Arlian arrivait à proximité de la porte.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

Arlian trouvait toujours aussi déroutant de voir son intendant vif et alerte, si peu de temps après sa guérison miraculeuse. Sa réponse ne fut donc pas si cohérente qu'il l'aurait souhaité.

— Les dragons, dit-il. Il y en a quatre.

— Où ça ?

— Au nord-ouest, répondit Arlian en pointant le doigt et en manquant de se cogner la main contre le mur du couloir, son bras blessé refusant de lui obéir correctement.

Noir le regarda en cillant.

— Ils volent ?

— Oui, ils volent, répondit Arlian. Comment veux-tu qu'ils fassent pour venir jusqu'ici, sinon ?

— Les toits de Manfort sont hérissés de lances à pointes d’obsidienne, fit remarquer Noir. Quatre dragons, ce n’est pas une très grosse menace quand on a des défenses pareilles ! Il n’y a peut-être pas de sentinelle auprès de chaque catapulte, mais elles sont certainement suffisamment nombreuses pour s’occuper de quatre pauvres dragons ! Je m’étais dit qu’ils viendraient peut-être par la terre – il est impossible de viser avec précision dans les rues, et il faudrait les affronter avec des lances.

— Eh bien non, ils volent, dit Arlian. Et je crains d’être moins confiant que toi à propos de notre aptitude à nous défendre avec ces machines. Je me bats contre ces créatures depuis que je suis adulte, je crois donc en connaître suffisamment sur le sujet, et je ne prendrai pas le risque de m’en remettre entièrement aux catapultes.

— Que proposes-tu, alors ? Est-ce que tu es venu ici pour demander à mon fils de faire usage de ses pouvoirs divins afin de nous protéger ?

— Bien sûr que non, répondit Arlian, surpris. Dieu ou pas, il ne s’agit encore que d’un nourrisson. Et c’est également lui que les dragons sont venus tuer. Il serait fou de le porter directement à leur attention.

— Mais, Ari, tu es fou, non ?

— Par les dieux disparus, je ne suis tout de même pas si dément que ça ! Non, je suis venu pour faire descendre Ruisseau et Ithar à la cave, où les dragons ne pourront pas les atteindre, même s’ils arrivent à franchir les murailles et à éviter les lances.

Noir hocha la tête.

— Les autres enfants aussi, dit-il.

— Bonne idée. Je me charge de Ruisseau et d’Ithar, et toi des autres. (Puis il hésita, regardant son bras.) Non, se ravisa-t-il. Toi, occupe-toi de Ruisseau... Je serais incapable de la soulever avec mon bras dans cet état. Je vais chercher les autres.

Quelques minutes plus tard, les deux hommes se retrouvaient dans l’escalier menant de la cuisine à la cave. Noir serrait Ruisseau dans ses bras, elle-même portant Ithar. Arlian tenait Dirinien par la main, tandis que Kerzia et Ambredine se débattaient dans les marches avec le fauteuil roulant de leur mère. Balbutiement était partie devant avec une bougie.

— Au moins, il fait plus frais, en bas, déclara Ruisseau en ajustant la couverture dans laquelle Ithar était enroulé.

La température était en effet plus fraîche à la cave qu’à l’étage, où il faisait bien trop chaud, mais elle n’était cependant pas aussi basse qu’Arlian

l'avait imaginé. Lorsqu'ils atteignirent le bas de l'escalier, Arlian marqua un temps d'arrêt et regarda autour de lui. Bien qu'il s'agisse de sa propre demeure, il n'était presque jamais descendu dans cette pièce, auparavant. C'était le domaine du personnel de cuisine, pas celui du maître de maison. Il vit des fûts de bière et des tonneaux de vin, des casiers de bouteilles, des étagères pleines de bocaux, des tommes de fromage enrobées de cire...

Il fut pris d'une soudaine nausée quand il se rappela que, bien longtemps auparavant, il s'était aventuré dans le cellier familial, un jour d'été particulièrement chaud et couvert, alors que les dragons étaient en chemin.

Il n'avait que onze ans, à l'époque, et il n'était qu'un simple garçon du village, et non un homme approchant de la quarantaine, comme aujourd'hui. Il était à présent le seigneur Obsidien, le seigneur de guerre, le tueur de dragons, l'escrimeur, le négociant de magie exotique fabuleusement riche, l'homme qui était obsédé par la vengeance... Mais, par bien des aspects, il demeurait la même personne. Il se souvenait toujours des tommes de fromage noires et poussiéreuses qui se trouvaient dans le cellier de ses parents. Il était en train de les compter pour son grand-père quand les dragons arrivèrent, quand son univers se désintégra autour de lui.

Ce souvenir le fit frissonner. Il se remémora le goût du sang empoisonné de son grand-père, le son de sa voix alors qu'il criait contre les dragons... Il lutta pour se souvenir des paroles exactes du vieil homme.

— Puissent les dieux disparus te maudire, toi et tous les tiens, dragon ! avait dit son grand-père. Votre ère a pris fin ! Il n'y a pas de place pour vous sur les Terres des Hommes !

Ces mots n'étaient pas tout à fait vrais, mais Arlian s'était battu, depuis lors, pour qu'ils le deviennent, pour s'assurer que les dragons n'aient plus jamais leur place sur les Terres des Hommes. Il jeta un coup d'œil à Ithar.

Peut-être que les dieux n'étaient plus *tous* morts. Il leva la tête vers le plafond. Du moins, pour le moment, ils ne l'étaient pas tous, et il avait l'intention que ça dure. Si de nouvelles divinités devaient apparaître, des dieux bienveillants, l'humanité aurait alors une nouvelle chance de connaître un monde de paix et de justice. Le bébé de Ruisseau était le signe avant-coureur de ce nouvel univers.

Il ne se fierait à personne d'autre pour protéger l'avenir de l'humanité.

— Restez en bas, tous, ordonna-t-il.

Puis il tourna les talons et remonta l'escalier en toute hâte, laissant les trois enfants l'appeler en vain.

Des bonnes inquiètes se trouvaient à proximité, lorsqu'il réapparut.

— Que tous ceux qui souhaitent partir s'en aillent, avec ma bénédiction. Et ceux qui préfèrent se réfugier à la cave sont également libres de le faire, dit-il en traversant la cuisine, en direction d'une remise.

Des voix haut perchées, des bruissements de jupons et des bruits de pas précipités, derrière lui, lui indiquèrent que son personnel acceptait son offre de prendre la fuite ou de se réfugier à la cave.

Bien des années avant d'avoir parlé à quiconque de la vulnérabilité des dragons à l'obsidienne, avant de devenir le seigneur de guerre du duc, avant d'avoir fourni le matériau nécessaire à la fabrication des lances et des catapultes qui ornaient les toits de la cité, il possédait déjà un assortiment d'armes d'obsidienne qu'il avait conçues pour lui-même. Et avant ça, le seigneur Enziette, l'ancien propriétaire de la Maison grise, le sorcier qui avait pour la première fois théorisé la capacité de l'obsidienne à transpercer la peau des dragons, avait également tenté de façonner des lames d'obsidienne. Certaines de ces armes étaient encore entreposées quelque part. Arlian avait remis la majeure partie de son arsenal d'obsidienne aux forces du duc voici bien longtemps, mais certaines des plus anciennes, des plus rudimentaires, étaient toujours là.

Arlian choisit la lance la plus longue qu'il put trouver. D'expérience, il savait à quelle profondeur une pointe d'obsidienne devait s'enfoncer dans la chair d'un dragon pour en atteindre le cœur. L'arme à la main, il gravit précipitamment la volée de marches, puis il se fraya un chemin jusqu'au balcon surplombant la cour intérieure déserte. Il leva la tête.

Il percevait des cris, dans le lointain, et d'autres bruits qu'il ne reconnut pas immédiatement : des claquements sourds, des cliquetis et des bruissements. Au-dessus de lui, le carré de ciel était encombré de nuages pesants, mais il n'aperçut aucun dragon. Il remarqua les catapultes sur le toit. Il n'y avait personne pour en assurer le fonctionnement.

Il aurait été aisé de reprocher cette défaillance au duc, mais Arlian s'en garda bien. Il s'agissait de sa propre maison, et il y avait installé ces engins bien avant que le duc entame sa fortification intensive de la cité.

Noir et lui avaient également confié à Ferrézine et à Wolt la vérification de leur bon fonctionnement, au cas où les dragons viendraient jusqu'à Manfort. Mais Ferrézine était parti à la retraite depuis bien longtemps, et

Wolt était mort depuis peu. Noir avait été passablement perturbé, ces derniers temps ; il se trouvait à présent à la cave avec sa famille, et il n'était guère en position de pouvoir lui venir en aide.

Arlian avait conservé une échelle sur le balcon, anticipant ce problème précis. Il la mit en position et en gravit les échelons.

Il fut bientôt sur le toit de tuiles, et il accéda rapidement à l'étroite plateforme qui se trouvait sous les catapultes. Les planches s'affaissèrent légèrement par endroits, et il soupçonna qu'elles devaient être en partie pourries, en dessous – il n'avait pas pensé à s'assurer d'une maintenance régulière.

De ce nouveau poste d'observation, Arlian contempla Manfort.

Au nord, et légèrement à l'est, se dressait la citadelle, qui, malgré son appellation, était en fait un palais, avec de grandes fenêtres et des galeries de bois. Tout autour, dans toute la ville haute, il y avait des manoirs et de grandes demeures, bâtis dans des styles et des matériaux variés. La plupart de ces élégantes constructions étaient à présent surmontées de structures élaborées, dont la majeure partie étaient hideuses et détonnaient avec l'architecture des bâtiments sur lesquels elles avaient été installées – des catapultes avec de longs balanciers et des contrepoids suspendus, conçus pour décocher des projectiles à pointe d'obsidienne sur d'éventuels dragons. La quasi-totalité de ces engins, hélas, était dépourvue de personnel.

Certains des manoirs étaient déjà en feu ; les flammes illuminaient le ciel orange et ajoutaient des volutes de fumée noire à un horizon déjà anormalement couvert.

Au sud et à l'ouest s'étendait la plus grande partie de la cité, la ville basse, plus ancienne, construite presque exclusivement en pierre grise, avec ses rues pavées. Il n'y avait pas grand-chose à brûler, de ce côté-là, pas grand-chose à donner en pâture aux dragons. La ville haute, en revanche, avait été érigée à l'époque des Hommes, au cours des longs siècles pendant lesquels les dragons étaient restés assoupis dans leurs cavernes, liés par le marché d'Enziette qui stipulait qu'ils ne pouvaient sortir que le plus rarement possible. Les bâtisses, dans cette partie de la cité, avaient été conçues pour leur apparence et leur confort, non pour résister aux flammes.

Une brise soufflait de la ville haute, chargée d'une odeur de fumée – pas celle, naturelle, des fourneaux ou de l'âtre des cheminées, mais celle, répugnante du bois brûlé et des tuiles calcinées.



La Maison grise, à la lisière de la ville haute, était la plus ancienne demeure à être toujours debout, datant des précédentes guerres Draconiques. Elle était aussi résistante au feu que celles de la ville basse, et était considérablement plus défendable que la plupart d'entre elles. Elle possédait également les plus anciennes catapultes de Manfort, chacune capable de tirer quatre lances de trois mètres.

Arlian ne prêta toutefois que peu d'attention à la cité elle-même. Il contemplait le ciel, au-dessus des bâtiments.

Il avait vu quatre dragons à l'approche, peu auparavant. Deux d'entre eux survolaient toujours la ville haute, projetant leur venin enflammé dans des rues qui se vidaient rapidement, mais trois ou quatre hampes de lances pendaient du flanc de l'un des monstres. Pendant qu'Arlian était en train d'observer la scène, d'autres catapultes se déclenchèrent et de nouveaux projectiles frôlèrent les créatures sans atteindre leur but.

Un troisième dragon était étendu sur le toit d'un manoir, à moins de cinq cents mètres de là. Il s'était apparemment fait arracher une aile par une salve de projectiles à pointe noire, et il était blessé, crachant du feu et de la fumée. Arlian était trop loin pour distinguer tous les détails de la scène.

La quatrième créature avait disparu ; elle était probablement morte.

La situation ne paraissait pas si épouvantable que ça, mais lorsqu'il porta son regard au-delà des murs de la cité, il aperçut de nouvelles formes noires, presque invisibles contre les nuages.

D'autres dragons. Ces quatre-là ne constituaient que l'avant-garde. À présent, le gros des troupes était en vue.

Ils se rapprochaient, volant à vive allure, leurs silhouettes noires se détachant contre les nuages sombres, provenant de toutes les directions. Il essaya de les compter, mais il abandonna rapidement cette idée, car ils ne cessaient de voler en tous sens, se passant les uns devant les autres, ou quittant son champ de vision derrière les tours et le sommet des toits.

Il se rappela que, à la fin de sa dernière expédition, il avait estimé le nombre de dragons susceptibles d'être encore en vie à quarante-six, et il laissa échapper un éclat de rire amer. Il en voyait bien plus de quarante-six. Ils étaient *beaucoup plus* de quarante-six. D'après ses rapides calculs, ils étaient peut-être deux cents. Et qui savait combien il en restait derrière l'horizon, ou en sécurité dans leurs tanières ? Il serait bien plus difficile d'exterminer les dragons qu'il l'avait envisagé. Mais il n'avait aucunement l'intention d'abandonner.

En revanche, pour le moment, son principal souci était de survivre à la prochaine bataille. Il brandit sa lance dans la main gauche, et, de la droite, il empoigna le levier de la catapulte la plus proche.

## UN CIEL NOIR DE DRAGONS

Pour accroître ses chances de toucher au but, il fallait qu'il attende jusqu'à la dernière minute, mais il s'agissait sans doute de la chose la plus difficile qu'Arlian ait jamais faite, debout, la main sur le levier, tandis que le premier dragon fondait sur lui, les serres en avant, crachant un nuage de venin enflammé. Il se baissa vivement pour éviter les flammes, sentant la chaleur lui brûler légèrement les manches, mais il maintint sa paume sur le levier.

Puis le monstre fut juste au-dessus de lui, son immense silhouette noire le dominant dans le ciel, et il abaissa le levier.

Le loquet se libéra, les poids tombèrent et le balancier fut propulsé vers l'avant, envoyant quatre énormes projectiles sur le dragon. Arlian ne prit pas le temps de constater les effets de son tir. Il se précipitait déjà vers la catapulte suivante.

La créature se mit à hurler, et Arlian risqua un coup d'œil, juste à temps pour la voir battre frénétiquement des ailes. Trois des quatre projectiles l'avaient touché au poitrail, et l'avaient visiblement sérieusement blessé.

Aucun ne lui avait atteint le cœur, cependant. Il était toujours en vie. Il racla le toit à l'aide de ses griffes, projetant des éclats de tuiles brisées en l'air.

Puis un bruit derrière lui avertit Arlian au dernier moment. Il se jeta de la plate-forme, sur le côté, lorsqu'un immense nuage de flamme rugit à ses oreilles.

Il avait oublié où il se trouvait. Il dégringola le long de la pente abrupte, et il parvint tout juste à se ressaisir avant de basculer par-dessus le bord du toit. Il demeura étendu sur les tuiles, et il leva la tête.

Le dragon blessé saccageait le coin nord-est de la toiture, de l'autre côté, se débattant pour ôter les pointes de lances de son poitrail.

Un deuxième dragon, désormais perché sur le coin nord-ouest, lui souriait, tandis que de la fumée s'échappait de ses narines, et que du venin s'écoulait de sa mâchoire. Il le reconnut. Il l'avait vu dans la caverne de l'Omoplate.

Trois nouvelles créatures étaient en train de s'installer sur le flanc sud du toit, de l'autre côté de la cour intérieure. Leurs ailes déployées se chevauchaient, les six membranes tendues couvrant aisément toute la largeur de la maison. Une ombre passa au-dessus d'Arlian, et il leva les yeux pour s'apercevoir que d'autres dragons encore survolaient la Maison grise. Le ciel en était noir.

Il s'agissait, évidemment, de leur destination. Ils convergeaient *tous* vers la Maison grise. Ils n'étaient pas venus pour détruire Manfort, mais pour tuer Ithar et s'assurer qu'aucun de ses semblables ne serait créé.

Arlian escalada le toit aussi vite qu'il le put, tentant d'agir avant que les dragons aient eu le temps de réagir. Il était ralenti par la douleur et la raideur dans son épaule droite, mais il fut en mesure de bondir sur la plateforme et de saisir le levier de la catapulte suivante.

Il l'abaissa d'un coup sec, sans prendre la peine de viser. Le mécanisme émit un bruit sourd, les poids tombèrent, et l'air siffla lorsque s'élança une nouvelle salve de projectiles de bois et d'obsidienne.

L'un d'eux ricocha sur l'aile du dragon le plus proche, tandis que les trois autres se perdirent dans le lointain. Arlian comprit qu'il n'avait aucun espoir d'infliger de véritables dégâts, ni même de survivre, s'il demeurait sur le toit. Les monstres étaient trop près, trop nombreux. Il se laissa tomber et dérapa sur les tuiles, se rattrapant de justesse à l'échelle qui l'attendait.

Une gigantesque griffe noire se tendit vers lui, mais elle le manqua, fracassant une demi-douzaine de tuiles et creusant un sillon dans le toit. Après qu'Arlian eut descendu d'une glissade les échelons de son échelle, il se surprit à penser sottement que le toit allait s'effondrer, maintenant, avec toutes ces tuiles brisées.

Il se tenait à présent sur le balcon, mais il savait qu'il n'était pas pour autant en sécurité. L'un des dragons qui se trouvaient du côté sud de la cour

était en train de fondre sur lui, étirant son long cou dans la cour et se préparant à cracher son venin. Arlian empoigna sa lourde lance et se jeta dans l'embrasure de la porte qui menait à l'intérieur de la maison, tandis que la créature crachait sa toxine dans sa direction.

Le fluide ne parvint pas à s'enflammer. Cela se produisait parfois, il le savait, et, quand c'était le cas, l'infect venin dissolvait et corrodait toutes les substances organiques avec lesquelles il entrait en contact au lieu de les brûler.

On pourrait le récupérer sur le pavé, en bas. Si, d'une façon ou d'une autre, la cité et lui parvenaient à survivre à cette attaque, cela ferait quelques centilitres supplémentaires à recueillir. En le mélangeant à du sang humain et en le donnant à des femmes enceintes, il pourrait créer de nouvelles divinités.

Et c'était ce qu'il fallait faire, se rendit-il compte en se précipitant dans l'escalier : il fallait créer d'autres divinités, aussi vite que possible. Ithar était précieux, pour le moment, car il était unique, mais lorsqu'il y aurait une centaine de bébés dieux et déesses, ou un millier, comment les dragons pourraient-ils espérer tous les tuer ?

Mais il trébucha lorsqu'une idée lui traversa l'esprit. Les dragons devaient très certainement savoir que c'était ce qu'il envisageait de faire. Non seulement ils devaient détruire Ithar, mais également tous ceux qui connaissaient son existence ou les moyens de le créer.

Cela signifiait qu'ils tenteraient d'éliminer tous les membres de la maisonnée du seigneur Obsidien. Arlian n'avait fait aucun secret de la nature et de l'origine d'Ithar. Au contraire, il s'en était vanté.

Non seulement il avait parlé de ses expérimentations à son personnel, mais il en avait aussi informé le duc. Lorsque Ithar était né, il avait fait parvenir la nouvelle à dame Givre, et toute sa maisonnée l'avait forcément apprise, comme celle d'Arlian.

Est-ce que les dragons en étaient conscients ?

L'information n'avait pas dû énormément se propager au-delà de ces trois résidences : la Maison grise, la propriété de Givre et la citadelle. Le duc avait certainement dû révéler le secret, sous le sceau de la confiance, à ses conseillers les plus fidèles, tels Zanère et Araignée, mais le reste de la cour ne devait sans doute pas en être informé en détail. Si les dragons détruisaient ces trois bâtisses et leurs habitants, le secret pourrait de nouveau perdurer.

Mais les dragons le savaient-ils ?

Ils devaient certainement croire qu'il serait suffisant d'éliminer Arlian, Noir et sa famille – ou de réduire Manfort en cendres.

Alors qu'il dévalait l'escalier, le bruit de ses propres pas sur la pierre se perdit presque dans le vacarme et le chaos, dehors. Il entendait le mugissement des dragons, le crépitement des flammes, les hurlements des hommes et des femmes, et un millier d'autres bruits.

Il tenta de réfléchir à ce qu'il pourrait faire, à la façon dont il pourrait se rendre utile. Il lui suffisait de se joindre à la bataille, dehors, de tenter de tuer autant de dragons que possible avant qu'eux l'abattent, mais il doutait que ça puisse bien se terminer. Il n'était pas au mieux de sa forme, comme il s'en souvenait chaque fois qu'il tentait de s'agripper à la balustrade de la main droite et qu'il ressentait un élancement dans l'épaule. Il pourrait essayer de quitter la cité, de propager la nouvelle de la naissance d'Ithar dans l'ensemble des Terres des Hommes. Mais il aurait l'impression d'abandonner son peuple. En outre, comment pouvait-il espérer parvenir à sortir de Manfort sans que les dragons le trouvent ? Il était un cœur de dragon, et il était parvenu à la conclusion, après des années d'expérience passées au contact de ces monstres, qu'ils avaient la possibilité de le localiser n'importe où, qu'ils pouvaient détecter l'environnement de la chose qui grandissait en son sein – peut-être pas tous les dragons, mais au moins celui qui l'avait contaminé, celui qui avait tué son grand-père, si longtemps auparavant. Même si, d'une façon ou d'une autre, il parvenait à franchir les murs de la ville, les dragons partiraient à sa recherche. Leurs assassins avaient toujours été en mesure de le trouver. De toute façon, maintenant que les dragons eux-mêmes avaient fait leur apparition et qu'ils s'étaient jetés dans la mêlée, il soupçonnait qu'il ne lui restait plus longtemps à vivre.

Mais s'il réussissait à faire sortir Ithar de la cité – ou, tout au moins, à faire connaître la manière dont il avait été créé –, il pourrait y avoir de l'espoir.

Une gigantesque explosion retentit quelque part au-dessus de lui, et toute la maison sembla trembler. De la poussière de plâtre s'infiltra dans la cage d'escalier. Les dragons tentaient d'ouvrir le toit de la maison pour l'atteindre.

Il prit la direction de la cuisine et de l'escalier menant à la cave tandis que le grondement des pierres qui s'écroulaient se répercutait dans le

couloir.

Le seigneur Enziette avait vécu dans cette bâtisse pendant des siècles, se rappela Arlian. Il s'était imaginé qu'Enziette l'appréciait parce qu'il croyait que même les dragons seraient incapables de franchir ses épais murs de pierre, mais, si c'était le cas, le vacarme qui retentissait au-dessus était la preuve qu'Enziette s'était trompé.

Et Enziette n'avait que rarement tort, reconnut Arlian en son for intérieur. Il savait probablement que ces murs ne seraient pas en mesure d'arrêter un dragon fermement décidé.

Or Enziette s'était toujours préparé à toute éventualité. Arlian ralentit son allure alors qu'une idée commençait à germer dans son esprit.

Enziette s'était toujours préparé à toute éventualité. Toujours. Et il s'était glissé hors de la ville sans se faire remarquer quand la Société du Dragon l'avait convoqué parce qu'il avait commis une infraction contre les règles de l'organisation. Enziette avait-il eu un moyen secret de s'échapper de la Maison grise ? Peut-être existait-il une galerie dissimulée...

Cela aurait tout à fait correspondu au personnage, et il avait eu tout le temps nécessaire pour en creuser une. La logique aurait voulu qu'un tel passage se trouve dans la cave...

Arlian se mit en route et se dirigea en toute hâte vers la cuisine et la porte de la cave.

Toutefois, en descendant l'escalier plongé dans l'obscurité, une autre idée lui traversa l'esprit. Si un tunnel existait effectivement et s'il y envoyait Noir, Ruisseau, Ithar et les autres, il n'oserait pas les accompagner. En tant que cœur de dragon, sa présence signifierait inmanquablement leur emplacement.

Et, se rendit-il compte, *Ruisseau* était elle aussi un cœur de dragon...

— Par les dieux disparus, murmura-t-il pour lui-même.

Allait-il devoir séparer une mère de son nouveau-né afin de protéger l'enfant ?

Mais quelle autre possibilité avaient-ils ?

Et Ruisseau n'avait pas de pieds. Son fauteuil roulant, si ingénieusement ait-il été conçu, n'était pas en mesure de gravir un escalier, ni de franchir une zone de terre meuble, et il n'y avait aucun moyen de savoir où le tunnel, s'il existait, pouvait déboucher. Quoi qu'il en soit, elle serait très certainement un insupportable fardeau.

Mais accepterait-elle ce qu'il allait lui demander ? Et Noir, l'accepterait-il ?

Noir l'attendait au pied de l'escalier, une chandelle dans une main, une épée dans l'autre. Dans l'obscurité, derrière lui, Arlian entrevit plusieurs serviteurs, Ruisseau dans son fauteuil, ses enfants agglutinés autour d'elle et son bébé dans les bras, Lilsinir avec un gros sac sur l'épaule. Arlian ignorait comment l'Arithéienne était arrivée là, mais il était soulagé de voir qu'elle était saine et sauve, et il reconnut la besace ; il s'agissait de celle dont elle se servait pour transporter son équipement magique et médical.

C'était une bonne chose. S'il survivait à cette épreuve, ces fournitures thérapeutiques pourraient se révéler nécessaires.

— Ari, dit Noir, qu'est-ce qui se passe, là-haut ?

— Manfort est attaquée par les dragons, répondit Arlian. Ils sont des centaines – probablement tous ceux qui sont encore en vie. (Il désigna Ruisseau et Ithar, à peine visibles dans le noir.) Ils sont à la recherche du bébé. Il faut que nous le fassions partir d'ici.

— Il y a près de deux kilomètres jusqu'aux portes de la ville, fit remarquer Noir.

— Je sais, répondit Arlian. Mais j'avais pensé... crois-tu qu'Enziette aurait pu avoir un passage secret, à la cave ?

Noir l'observa longuement, le visage impénétrable à la faible lueur de la flamme vacillante de la chandelle.

— Bien sûr, finit-il par répondre en rengainant son épée. C'était Enziette. C'est exactement le genre de chose qu'il aurait fait. (Il se retourna et s'écria à la cantonade :) Les enfants ! Vous tous ! Mettez-vous à la recherche d'une porte ou d'un tunnel, sans doute dissimulé derrière quelque chose !

Il y eut une importante effervescence, et des lampes s'allumèrent lorsque Kerzia, Ambredine, Balbutiement, Lilsinir, les bonnes et les valets se mirent à sonder les parois de la cave. Ils se dispersèrent, laissant Ruisseau seule dans son fauteuil, hésitante, tenant Ithar dans ses bras et regardant tour à tour son époux et Arlian.

— Il y a autre chose, avoua Arlian lorsque Noir s'apprêta à s'éloigner pour participer à la fouille.

Noir marqua une pause.

— Oui ?



Arlian lui fit signe de se pencher au-dessus de Ruisseau. Puis il s'agenouilla et chuchota :

— Les dragons sont en train de saccager la maison, là-haut. (Il pointa le doigt vers le plafond, et un éboulement de pierre confirma ses dires.) Ils veulent Ithar.

— Je sais, répondit Ruisseau.

— Ils savent où je me trouve, dit Arlian. Parce que je suis un cœur de dragon. La créature qui m'a empoisonné, il y a bien longtemps, peut deviner où je me cache parce que je porte sa progéniture dans mon cœur.

— Alors comment..., commença Ruisseau, mais Noir leva une main, et elle se tut.

— Si nous trouvons un passage secret, Noir, les enfants et les serviteurs devront prendre Ithar et s'enfuir. Mais je resterai ici et j'affronterai les dragons qui s'aventureront jusque-là. Il ne faut pas que je parte, sinon, les dragons me suivront.

— Ari...

— Tu as parlé de Noir et des enfants, dit Ruisseau, interrompant son mari.

Arlian la regarda droit dans les yeux.

— Oui, dit-il.

— Parce que je suis, moi aussi, un cœur de dragon...

— Oui. Et le venin provient du même dragon. S'il est en mesure de me trouver, il te trouvera également.

— Je dois rester, moi aussi...

Elle s'était exprimée calmement, mais Arlian remarqua que ses mains tremblaient et qu'elle avait les yeux grands ouverts.

— Ou fuir par une autre route, peut-être, suggéra-t-il. Je ne peux guère te demander de combattre à mes côtés. Je peux te porter en haut de l'escalier...

— Tu es fou, Ari ? grogna Noir. Laisser Ruisseau ici ? Lui retirer Ithar ?

— Il faut que tu sauves le bébé, emmène-le là où les dragons ne pourront pas le trouver, explique à tout le monde comment en créer d'autres comme lui. S'il n'y a qu'une seule divinité, les dragons finiront tôt ou tard par la trouver. Si elles sont un millier, que pourront-ils entreprendre ? Prends-le avec toi pour montrer à qui veut le voir ce qu'il est possible de faire, que l'on peut se servir de la magie de nos terres pour améliorer le

monde, et qu'il est possible d'avoir de la magie bienfaisante plutôt qu'une magie qui avilit.

— Ari, Ruisseau est mon *épouse*. Certes, je veux protéger Ithar, et tous mes enfants, mais je n'ai pas l'intention d'abandonner ma femme !

— C'est pourtant ce que tu vas faire, dit Ruisseau en lui tendant le bébé. Noir cilla.

— Pardon ?

— Sauve les enfants. Laisse-moi. Il vaut mieux qu'Arlian et moi mourions et que vous, vous restiez en vie, plutôt que tout le monde périsse.

Noir la regarda fixement.

— C'est un cœur de dragon, dit calmement Arlian.

— Je vois, répondit Noir en prenant Ithar dans ses bras.

Il baissa la tête et vit ses yeux bleus paisibles et légèrement luisants, puis le regard noisette glacial de Ruisseau.

Ensuite, sans un mot, il se détourna et se dirigea vers le fond de la cave, où les enfants ne cessaient de s'appeler les uns et les autres.

Ruisseau le suivit du regard, puis elle demanda :

— Et si les dragons pouvaient repérer Ithar, comme ils le font avec nous ?

— Espérons que ce n'est pas le cas. Ithar est une créature magique, certes, mais, à moins que certains enjeux dépassent mon entendement, aucun dragon ne grandit en lui. C'est toi qui as fait le choix de porter une telle progéniture, pas lui. Pourtant, ça reste possible, et nous n'avons plus qu'à espérer.

Ils demeurèrent un moment silencieux, puis Ruisseau demanda doucement :

— Et s'il n'y avait pas de tunnel ?

Arlian remarqua un tremblement dans sa voix, et lorsqu'il baissa le regard, il vit qu'une larme était en train de se former dans son œil.

— Alors, nous mourrons *tous*, répondit-il. Je suis désolé, Ruisseau. (Il jeta un coup d'œil vers le plafond, puis en direction de la silhouette de Noir, qui s'éloignait.) Je suis désolé pour tout.

Quelque part au-dessus d'eux, un mur s'effondra dans un vacarme assourdissant, et Arlian perçut le crépitement des flammes. Il souleva la lance dans sa main gauche.

— Ruisseau, demanda-t-il, est-ce que tu veux rester ici, ou préfères-tu que je te porte jusqu'à la cuisine ? Il faudra que je fasse un second voyage

pour ton fauteuil.

— Je vais rester là, répondit-elle. Je fais de mon mieux pour me montrer courageuse, monseigneur, mais je ne suis pas prête à me rapprocher délibérément des monstres qui sont venus me tuer.

— Je comprends. Mais j'ai moi-même l'intention de monter, pour les contenir aussi longtemps que je le pourrai.

Il se dirigea vers l'escalier.

En bas des marches, il marqua un temps d'arrêt, tendit l'oreille, et il se rendit compte qu'il n'entendait plus la voix des filles.

— Noir ? appela-t-il.

— On l'a trouvé, Ari, répondit la voix lointaine de Noir. Au revoir, monseigneur... et Allíri. Que les dieux disparus vous protègent.

Puis il entendit un léger bruit sourd, une porte que l'on refermait.

Arlian déglutit.

Derrière lui, Ruisseau sanglotait, mais il s'abstint de la regarder. Au contraire, il se retourna et gravit l'escalier, la lance prête, dans sa main gauche.

## ENTRE VIEUX ENNEMIS

La Maison grise était en flammes. Mais ce n'était pas aussi catastrophique que ça aurait pu l'être ailleurs. Il n'y avait pas de poutres en bois, ici, ni de couverture goudronnée. L'ensemble de la structure était en pierre et en métal, jusqu'aux meneaux des fenêtres. Même quand les dragons avaient délibérément craché leur venin dans toutes les directions, seuls les portes, les tentures et le mobilier s'étaient embrasés. Les murs avaient peut-être été noircis par la suie, mais ils n'avaient pas brûlé.

Arlian ne trouva guère la cuisine plaisante lorsqu'il y émergea. Il se mit à suffoquer à cause de la fumée âcre qui lui piquait les yeux alors qu'il tentait de localiser ses ennemis. Il ne pouvait pas se fier au bruit, car le rugissement des flammes et le vacarme provoqué par l'effondrement des pierres le cernaient de toute part. Il ne sentait que la fumée. Ses yeux le brûlaient et sa vision se brouillait. Pourtant, il plissa les paupières pour scruter l'obscurité.

Des traînées de venin enflammé s'infiltraient par les fissures du plafond, comme des serpentins de feu orange. La fumée tourbillonnait et dansait au-dessus de sa tête. La table était recouverte de suie et de cendres, mais elle ne s'était pas encore embrasée. Jusqu'à présent, dans la cuisine, seules les portes avaient pris feu, et elles se consumaient lentement en produisant énormément de fumée. Par l'unique porte ouverte, il entrevit la salle à manger inondée par les flammes, les tapisseries et les chaises embrasées, le plafond éventré.

L'espace d'un instant, il se demanda ce qu'il faisait là. Qu'espérait-il accomplir, seul homme contre une horde de dragons ?

Il pouvait faire gagner du temps à Noir, Ithar et aux autres, se dit-il. Il pouvait également en faire gagner un peu à Ruisseau. Et il pouvait certainement entraîner un ou deux dragons dans sa chute.

Puis le monde entier sembla pris d'une secousse, et un coin du plafond s'effondra, une gigantesque griffe noire s'abattant sur la cuisine. Arlian se retourna, la lance brandie, tandis que les serres déchiquetaient les murs de pierre, émiettant les parois de calcaire comme s'il s'agissait de fromage.

Ensuite, une immense tête noire s'enfonça dans l'ouverture, l'emplissant entièrement et l'élargissant davantage, puis les yeux dorés d'un visage qui ne lui était que trop familier se baissèrent dans sa direction. Arlian dévisagea la créature à son tour avant de s'exclamer :

— Toi !

— *Je te connais*, répondit silencieusement le dragon. *Tu portes ma descendance.*

— Sois maudit ! Tu as anéanti ma famille, réduit ma maison en cendres et tu m'as empoisonné !

La créature demeura parfaitement impassible malgré ces accusations.

— *Si tu veux t'enfuir, fais-le. Je ne suis pas là pour toi, cette fois. Je préférerais te garder en vie pour que tu continues à porter ma progéniture.*

— Je ne partirai pas. Après toutes ces années, ceux de ton espèce et toi, vous n'avez donc pas appris à mieux me connaître ?

Les yeux du dragon semblèrent sourire, et l'espace d'un horrible instant, Arlian crut revoir les traits de son grand-père dans cette expression.

— *Toutes ces années ?* demanda-t-il. *Ta vie n'a duré pour nous que le temps de quelques battements de cœur. Tu n'es qu'un enfant. Un enfant terrible, mais rien de plus qu'un simple enfant.*

— Un enfant terrible ? demanda Arlian en brandissant la lance qu'il tenait dans sa main gauche. Eh bien, au moins, je vous aurais un peu gênés !

— *C'est vrai.* (Le sourire se dissipa.) *Tu as permis la création d'une divinité.*

— J'ai surtout permis l'extermination de plus de quatre-vingts membres de ton espèce infecte !

— *Des vieux et des infirmes... Et nous étions largement assez nombreux, de toute façon. Nous nous sommes permis quelques excès*

*lorsque nous avons conquis ce monde pour la première fois et que nous avons dilué notre propre magie dans une reproduction trop abondante.*

— Pardon ?

Arlan fut distrait par un éboulement, non loin de là où il se trouvait – il y avait manifestement d'autres dragons dans les environs. Il avait également du mal à respirer car la puanteur du venin mêlé à la fumée rendait l'air suffocant, et il lui était de plus en plus difficile de garder les idées claires.

— Quand vous avez conquis ce monde pour la première fois ? C'était quand ?

— *Quand nous l'avons soustrait aux dieux – l'espèce que tu espères rétablir. D'ailleurs, où est-elle, cette divinité ?*

— C'était il y a dix mille ans !

— *Oui, je m'en souviens. Où est l'enfant ?*

— Il n'est plus là. Il est en sécurité, quelque part où vous ne pourrez pas le trouver.

Le dragon l'observa un long moment sans dire un mot, mais il ne semblait pas le voir. Arlian chercha un moyen de lui enfoncer la lance dans le cœur, mais en vain. Seule la tête du monstre était dans la cuisine. Le reste de son corps se trouvait apparemment à l'étage supérieur, dans ce qui avait été l'office avant cette invasion, estima Arlian – même s'il ne devait pas tenir entièrement dans cette pièce, et si sa queue pouvait se prolonger un peu n'importe où dans la maison.

— *Il est toujours à proximité, mais... caché.*

— Tu mens. Tu n'as aucune idée de l'endroit où il se trouve.

— *Oh que si. Je peux détecter toute sorte de magie, pas seulement la mienne.*

Le cœur d'Arlan se serra, mais il décida d'y aller au culot.

— Non, c'est impossible. Nous disposons de types de magie dont tu n'as même pas idée !

— *Non.*

— Si !

— *Vous avez la pierre noire. Vous avez la sorcellerie. Vous avez quelques objets magiques simples que vous vous êtes procurés dans les régions du sud, et vous avez votre divinité. C'est tout.*

— C'est suffisant !

— *Peut-être. Je n'arrive pas à sentir exactement où se trouve l'enfant... Tu l'as effectivement bien caché. Sous terre ? Dans une caverne, comme les*

nôtres ?

— Une bien profonde.

— *Non. Plutôt une si étroite qu'il me serait impossible d'y pénétrer. Pour atteindre l'enfant, nous allons devoir creuser dans la roche.*

La maison se mit à trembler, et, quelque part, rugit une avalanche de gravats. De la poussière se mêla à la fumée. Quelque chose poussa un hurlement, un cri profond et inhumain.

Arlian frémit. La pointe de sa lance se mit à osciller. La fumée et le venin le mettaient à bout de forces. Ses yeux coulaient tant qu'il y voyait à peine. Il imagina très nettement les dragons éventrant les rues et creusant jusqu'au tunnel d'Enziette.

— Si vous faites ça, vous serez pris au piège, menaçait-il. Vous serez des cibles faciles pour nos lances. Vous mourrez tous avant d'avoir atteint l'enfant.

— *Il y a beaucoup de vrai dans tout ça. Nous sommes déjà plus d'une vingtaine à avoir succombé à vos projectiles, et deux fois plus nombreux à être simplement blessés. Certains ont même fait demi-tour et se sont enfuis. Atterrir dans les rues signifie renoncer à la liberté des cieux... (Le dragon prit une expression songeuse.) Il semblerait que nous puissions échouer. Je n'aurais pas imaginé cela possible.*

— C'est *inévitable* ! s'écria Arlian, comme s'il y croyait lui-même.

— *Écoute, humain, dit le dragon, tu ne sais pas ce que tu fais en protégeant cette créature.*

— Je libère mon pays du mal et du chaos : le mal que représente ton espèce, et le chaos de la magie brute.

— *Et par quoi penses-tu les remplacer ? As-tu la moindre idée de ce que deviendra cette divinité ?*

— Pas vraiment, admit Arlian. Mais nous jurons toujours par les dieux que vous avez détruits, alors que les dragons sont si redoutés et détestés que nos ancêtres étaient réticents à l'idée de prononcer leur nom. La première action de cet enfant a été de guérir un homme blessé, alors qu'à leur naissance, les dragons tuent leurs hôtes. Je crois qu'on a de bonnes raisons de choisir l'enfant.

— *Et si tu avais tort ? Aucune pierre noire ne sera en mesure de lui transpercer le cœur.*

— Nous le ferons avec de l'argent.

— *Ce métal ne vous sera pas d'une plus grande aide. Ces pitoyables créatures à moitié formées que tu as créées n'étaient que l'ombre malsaine de la puissance produite par du venin de dragon et un utérus humain. La divinité ne sera pas si facile à détruire.*

L'espace d'un instant, Arlian se demanda si le dragon disait vrai. La créature espérait-elle jouer sur la peur humaine de l'inconnu, et le pousser à la conduire jusqu'à Ithar, de peur que l'enfant soit autrement indestructible ?

— Et pourtant, tu me proposes de la tuer. Avec quelles armes ? demanda-t-il. Je ne vois aucune dague dans tes griffes.

— *On sait comment s'y prendre...*

— Et tu ne vas pas m'expliquer de quelle façon ? Pourquoi crains-tu cet enfant, alors ?

— *Les dieux étaient nos... nos maîtres. Nous tenons à notre liberté.*

— Comme on tient à la nôtre. Et tant que tu vivras nous ne pourrons pas en bénéficier.

— *Tu préfères donc faire partie du bétail des dieux plutôt qu'être notre proie ?*

— Si les dieux se révèlent pires que les dragons, il sera toujours temps de changer d'avis.

— *Pas si vous nous détruisez tous.*

— Il nous restera le choix du chaos !

— *Non. Qui t'expliquera comment éliminer les dieux quand nous ne serons plus là ?*

— On trouvera bien un moyen. Peut-être que la chose du Tirikindaro nous l'apprendra : elle était présente, elle sait ce que vous avez fait.

— *Même si c'était vrai, ça ne t'aiderait pas beaucoup. Vous ne possédez pas ce qui peut tuer un dieu.*

— Nous le trouverons.

— *Non, pas si nous ne sommes plus là.*

— Et pourquoi pas ?

— *Peut-être que si je te le dis, tu garderas quelques-uns d'entre nous en vie, dit le dragon d'un ton songeur. Peut-être que tu permettras à ma progéniture, dans ton cœur, d'arriver à maturité...*

— Pourquoi le ferais-je ?

— *Parce qu'il n'y a que les os de dragons qui soient en mesure de faire du mal aux dieux, expliqua la créature. Nos dents et nos os ; rien d'autre.*



*Comme nous seuls sommes capables de les créer avec notre venin, nous seuls pouvons les détruire. Nous sommes venus chercher ce petit nous-mêmes, plutôt que d'envoyer nos serviteurs humains, parce que maintenant qu'il est né, eux et leurs armes ne peuvent lui faire aucun mal. Nous, si.*

— Pour quelle raison craignez-vous tant les dieux ? Si vous êtes capables de les déchiqeter d'un coup de dents, pourquoi avez-vous risqué vos vies en attaquant Manfort ? Pourquoi vous jeteriez-vous directement dans un trou rempli de lames d'obsidienne pour mettre la main sur un seul enfant ? Pourquoi est-il si important pour vous qu'aucun dieu n'existe ?

— *Il s'agit de nos ennemis naturels. De notre antithèse.*

— Vos maîtres, tu as dit... Mais puisque vous aviez les moyens de les tuer, comment ont-ils fait pour vous dominer ?

Le dragon marqua un temps d'hésitation, pendant lequel la maison fut prise d'une nouvelle secousse, et l'un des murs de la cuisine s'effondra. Arlian recula, s'éloignant du nuage de poussière et du courant d'air – un air que l'on ne pouvait qualifier que de chaud, mais qui était néanmoins plus frais que celui, suffocant, de la cuisine, elle-même envahie par la fumée et les flammes.

Le visage d'un second dragon apparut dans l'ouverture, et son attention était entièrement focalisée sur le premier. Arlian le regarda en cillant à travers la fumée et la brume.

— *Qu'est-ce que tu fais ?* demanda-t-il. *Est-ce que tu as retrouvé l'abomination ?*

— *Elle est dans un tunnel, hors d'atteinte.*

— *Où ça ? On peut toujours creuser...*

Arlian reconnut le nouvel arrivant. Il s'agissait aussi de l'un des trois qui avaient détruit son village du mont Fuligineux – il avait aperçu sa figure alors qu'il volait près de lui.

— *Quand nous nous mettrons à fouiller, des hommes armés de lances nous massacreront pendant que nous travaillerons, et l'enfant s'enfoncera davantage dans le tunnel.*

— *Sommes-nous donc condamnés ? La faction des fatalistes avait-elle donc raison ?*

— *Cet humain peut aller le chercher pour nous.*

Le second dragon tourna la tête vers Arlian.

— *C'est le garçon du volcan. L'héritier du négociateur. Le tueur. Le créateur du dieu. Il refusera de nous aider !*

— *On peut peut-être le convaincre.*

— *Comment ?*

— *Il tient à la liberté, à la vérité et à la justice. Peut-être que si on lui disait la vérité, il comprendrait notre propre besoin de liberté et de justice.*

— *Peut-être, riposta Arlian. Mais je ne renoncerai pas à l'enfant avant de savoir pourquoi vous le craignez tant !*

— *Nous redoutons ce qu'il va devenir, dans environ un an.*

— *Dans un an ? Ce n'est qu'un nouveau-né !*

— *Dans un an, il saura marcher et s'exprimer.*

— *Mais... et alors ?*

— *Ne lui révèle rien.*

— *On n'a pas le choix. Si on ne le lui dit pas, comment va-t-on pouvoir atteindre la divinité ?*

— *Vous avez parlé de liberté et de justice...*

— *Nous ne serons pas libres tant qu'il y aura un dieu en vie. Ce sont nos maîtres.*

— *Je ne comprends pas, vous avez les moyens de les détruire ! Pourquoi les laisseriez-vous devenir vos maîtres ?*

— *On était leurs animaux de compagnie, leurs jouets, leurs esclaves, expliqua le second dragon. On n'a pas envie de le redevenir !*

— *Leurs esclaves ?*

— *Leurs esclaves.*

— *Leurs esclaves.*

— *Quand un dieu parle, on doit lui obéir. On n'a pas le choix. Ça fait partie de sa magie.*

— *Jadis, ils ne permettaient qu'à une poignée d'entre nous d'exister. Une fois tous les mille ans, une femme était choisie pour porter une divinité, puis pour servir en tant que grande prêtresse pendant mille ans, jusqu'à ce qu'un dragon jaillisse de son cœur. Une, et une seule à la fois. Ce n'était que lorsqu'un dragon passait du rouge au doré que la femme suivante était appelée.*

— *Et cette poignée de dragons étaient maintenus à l'état de serviteurs à moitié morts de faim. On ne leur donnait à manger que l'âme de ceux, peu nombreux, qui avaient offensé les dieux. Ils nous commandaient comme si nous étions des chiens gardant leurs trônes.*

— *Vous comprenez pourquoi on ne veut pas que ça recommence ?*

— Et vous concevrez qu'on n'ait pas envie d'être vos esclaves, pas plus que vous désirez être les leurs. Nous ne voulons être ni vos proies, ni votre réserve de nourriture, ni vos jouets.

— *Alors, vous allez nous réduire en esclavage ?*

La question ébranla les convictions d'Arlian.

— Comment avez-vous réussi à vous échapper ? Si vous me dites la vérité, s'il est impossible de résister à la parole d'un dieu, comment avez-vous fait pour vous libérer de leur joug ?

— *Pendant des siècles, nous avons attendu et échafaudé des plans, jusqu'à ce que nous ayons la possibilité d'atteindre tous les dieux en même temps, afin qu'aucun n'ait le temps de parler, de nous ordonner d'arrêter. Nous les avons attirés en un même lieu, puis nous avons frappé.*

— *Nous nous sommes rebellés, comme le font partout les esclaves.*

Cela venait confirmer la position d'Arlian. L'humanité avait été esclave des dragons, et elle s'était rebellée contre eux, de la même façon que les dragons s'étaient rebellés contre les dieux.

Il ne serait pas juste de forcer les dragons à retourner à l'état d'esclaves. Mais les dieux étaient-ils *obligés* de les réduire en esclavage ?

Pendant des siècles, grâce au marché d'Enziette, les dragons avaient accordé une certaine liberté à l'humanité. Les dieux ne pouvaient-ils pas en faire autant, à tout jamais ?

— Nous allons lui apprendre, dit Arlian. Nous allons leur apprendre, à tous. Il n'est pas juste de réduire qui que ce soit en esclavage, qu'il s'agisse d'un dieu, d'un dragon, ou d'un humain. Il est également mal de tuer des innocents, et l'enfant est innocent – mais je ne le suis pas, pas plus que vous.

Pendant un moment, personne ne prit la parole. Puis le dragon qui avait tué son grand-père demanda :

— Tu ne vas pas nous apporter la divinité ?

— Non, répondit Arlian. Vous pourrez éventuellement vivre loin d'ici, si vous ne blessez personne. Il sera peut-être envisageable que nous signions un traité dans lequel nous demanderions à Ithar de ne pas se mettre à votre recherche. Mais je ne vous permettrai pas de le tuer.

— *Meurs, alors !*

Et le second dragon bondit en avant, écrasant de son corps les murs de pierre de la Maison grise comme s'il s'agissait de papier, et crachant du venin enflammé.

## À PROPOS DE VENGEANCE...

Arlian esquiva le jet de poison enflammé du mieux qu'il put, mais le feu lui roussit la chevelure et la main, et lui piqua les yeux. Il se jeta sur le côté, dans le recoin près de l'âtre. Le dragon tenta de tourner la tête pour le poursuivre, mais il fut incapable de manœuvrer dans l'exiguïté de la cuisine aux dimensions humaines. Arlian parvint à se faufiler d'un côté de sa gueule, à un endroit où il était impossible pour la créature de suffisamment tourner la tête afin de lui donner un coup de croc ou l'asperger de venin. Quant à l'autre dragon, il était dans l'incapacité de l'attaquer, gêné par son compagnon.

Toutefois, cela ne l'empêcha pas de se servir de ses griffes. Il en donna un grand coup contre le mur, qui s'écroula, et il frappa dans la direction de son adversaire.

Arlian tenta de le contrer à l'aide de sa lance, et il rencontra la serre à mi-distance. La pointe de lance en obsidienne s'enfonça à travers ses écailles et sa peau, perforant entièrement une des phalanges de la patte avant du dragon, réduisant l'attaque à une simple chiquenaude.

Le dragon hurla de rage, emplissant la cuisine d'un brouillard d'étincelles et de vapeur toxique, alors qu'il tentait de se tortiller pour voir son ennemi.

Pendant ce temps, Arlian essaya de libérer la lance, et il se rendit compte qu'il n'y parvenait pas. Il plongea alors en avant, saisit la pointe de la pique ébréchée et lui fit traverser entièrement la phalange du monstre, tandis ce dernier se débattait et gesticulait.

— *Où est-il ? Aide-moi !*

— *Il porte ma progéniture*, répondit l'autre avec hésitation.

Arlan parvint à libérer son arme, il escalada la phalange transpercée du monstre et il entama ensuite l'ascension de sa patte avant.

— *Descends !*

Arlan avait l'expérience de ce genre d'escalade. À plusieurs reprises, un ou deux dragons s'étaient réveillés avant que ses hommes et lui aient pu leur enfoncer leurs lances dans le cœur. Ces créatures-là, en revanche, étaient âgées et faibles, encore léthargiques à cause du profond sommeil dans lequel elles avaient été plongées tout au long de l'hiver. *Ce dragon-ci* était jeune et vigoureux, bien réveillé et en colère, le sang bouillonnant de feu et de magie. Il s'agita et se débattit tant qu'il aurait fait dégringoler Arlian si ce dernier n'avait pas ricoché contre un morceau de mur déchiqueté et retrouvé sa prise au prix d'un énorme mal de dos et d'une gigantesque ecchymose.

Son épaule droite était toujours aussi raide. Il lui était impossible de lever le bras droit pour avoir la prise dont il aurait eu besoin.

Il parvint malgré tout à escalader l'épaule du dragon et à atteindre son dos, d'où il brandit sa lance dans sa main gauche – elle se coinça entre la créature et le plafond avant qu'il puisse la maintenir en position verticale.

Mais la surface très abîmée finit par céder complètement, s'écroulant autour de lui. Des pierres ricochèrent sur sa tête, ses épaules et son dos, et il put tenir la lance droite. Il bondit sur ses pieds, s'empara de la hampe à deux mains, et il l'enfonça dans l'échine du dragon.

Ce dernier se mit à hurler et à se débattre, et les pieds d'Arlan se déroberent sous lui. Mais il parvint à conserver sa prise sur la lance, et le poids supplémentaire permit à l'arme de s'enfoncer davantage dans la bête. Il s'écorcha de nouveau les genoux sur les écailles noires. Il sentit les battements de cœur du dragon – qui se muaient en vibrations dans la pique – puissants et profonds, plus lents que ceux d'un cœur humain, mais plus rapides que ceux de tous les dragons qu'il avait déjà vus.

Il déplaça ses mains plus haut sur la hampe, il la serra, et il appuya de nouveau vers le bas.

Un sang épais et foncé se mit à jaillir autour de la lance, puis il gicla sur ses mains et son visage, et le dragon s'écroula.

— *Très courageux, mon enfant...*

Arlan se retourna et vit que l'autre dragon l'observait encore et qu'il ne se montrait toujours pas hostile envers lui. Il prit une inspiration en frémissant, puis il demanda :

— Tu vas essayer de me tuer, maintenant, ou tu vas me laisser la vie sauve pour que je puisse porter ta progéniture ?

— *Je crois que le destin choisit bien ses agents...*

— Pardon ?

Il se mit à tousser en libérant sa lance du corps du dragon mort déjà entré en phase de décomposition.

— *Qu'aurais-je à gagner, si tu mourais ? Je suis venu pour éliminer une divinité, et préserver la liberté de ceux de mon espèce. Mais tu m'as rendu la tâche impossible. Si le destin met tout en œuvre pour rétablir les dieux, alors il n'est pas loin d'atteindre son objectif. Oh, je pourrais dévorer ton âme, et je la savourerais certainement – il est si rare de rencontrer quelqu'un comme toi –, mais je perdrais mon propre enfant...*

Une fois ses explications terminées, il recula la tête. Le plafond de la cuisine avait disparu, et Arlian remarqua que la maison, au-dessus de lui, s'était également entièrement effondrée. Le dragon cabra son long cou et déploya ses gigantesques ailes.

— Attends ! l'appela Arlian.

Il savait que c'était de la folie. Il savait que c'était complètement insensé. Le monstre venait de lui expliquer qu'il lui laisserait la vie sauve. Il venait d'accepter de partir et d'abandonner ses poursuites, et il le *rappelait* !

Mais il avait une bonne raison d'agir ainsi. Une raison avec laquelle il vivait depuis son enfance. Il ne s'agissait pas de n'importe quel dragon. C'était celui qui avait tué son grand-père. C'était celui contre lequel il avait juré de se venger une centaine de fois, tout au long de son existence. C'était la créature qui hantait ses rêves depuis vingt ans, celle qu'il rêvait de *tuer* depuis *plus* de vingt ans. Il s'agissait du dragon duquel provenait le venin qui lui avait ôté toute trace d'humanité, qui avait empli son propre cœur de haine et d'une certaine obsession.

Il lui avait déjà laissé la vie sauve une fois, dans la caverne des monts de la Dent de scie, par nécessité, mais, à présent, il n'avait plus aucune raison de se retenir.

Le dragon, en revanche, ne l'attendit pas. Il prit son essor en battant des ailes, et le courant d'air provoqué par son ascension fit basculer Arlian de son perchoir, au sommet de l'épine dorsale du dragon mort. Il culbuta et

glissa le long de la chair noire en putréfaction de la créature. Il atterrit sur les dalles brisées de la cuisine, sa tête heurtant violemment le sol.

Il demeura étourdi un moment, regardant fixement les tourbillons de fumée et les traînées de flammes qui se découpaient sur les épais nuages noirs.

Une fois les dragons partis, comme la pièce était ouverte sur le ciel, une grande partie de la fumée s'était dissipée, et, après un moment, son esprit s'éclaircit également. Il s'assit.

La Maison grise était en ruine. Ici et là, il y avait des feux dans les décombres. Le dragon mort le dominait de toute sa hauteur, remplissant une bonne moitié de la cuisine, l'ensemble de la cour attenante et une partie des écuries détruites, mais ses chairs étaient déjà en train de se contracter et de se désagréger, révélant les contours de son squelette.

Arlian se remémora ce que les dragons lui avaient expliqué à propos de la façon de tuer des dieux. Il serait sans doute judicieux de conserver quelques-uns de ces os, juste pour le cas où.

Par-dessus le crépitement des flammes, il parvenait à entendre des cris, des rugissements, des bruits de chute, des hurlements... Les dragons n'avaient manifestement pas encore quitté Manfort. Certains avaient abandonné les recherches, mais ce n'était apparemment pas le cas de tous. Il existait vraisemblablement des factions parmi ces créatures, comme chez les humains, et au moins l'une d'elles avait décidé de poursuivre le combat.

Et le dragon qui avait tué son grand-père était toujours en vie. Il devait être en route pour la chaîne de l'Omoplate, ou pour un nouveau refuge, inconnu d'Arlian. Ou peut-être s'était-il ravisé et avait-il décidé de s'en prendre aux hommes du duc, ou bien de creuser, à la recherche du tunnel d'Enziette.

Arlian avait l'intention de le retrouver et de le tuer. Il en avait maintes fois fait le serment. Le monstre l'avait épargné alors qu'il aurait pu en finir avec lui, mais cela n'avait aucune importance. Il fallait qu'il l'élimine. Il le *fallait*.

Il lui était impossible de sortir par la cour de la cuisine. Le dragon mort bloquait complètement l'ouverture. Il devrait trouver une autre issue. Il se retourna et se dirigea en trébuchant vers ce qui restait du passage voûté donnant sur le couloir qui menait à la salle à manger.

Le petit corridor était étonnamment intact, mais la salle de séjour n'existait plus – et il découvrit alors plus d'un dragon mort dans les

décombres de la Maison grise.

Celui-ci avait péri quelques minutes avant l'autre, à en juger par son aspect. Les projectiles de catapulte qui hérissaient sa dépouille commençaient à s'affaisser, déformant la peau en putréfaction, se libérant peu à peu. Le cadavre puant formait néanmoins une barricade infranchissable. Il se replia vers les cuisines et tenta de passer par une autre porte.

Celle-ci était coincée par des éboulis.

Il tenta tous les chemins possibles, et tous étaient barrés soit par des décombres, soit par le corps d'un dragon en décomposition. Il leva les yeux vers les restes fétides du monstre qu'il avait abattu, et il envisagea de l'escalader, ou, du moins, de se hisser jusqu'au sommet de son crâne afin de pouvoir franchir le tas de pierres, mais il eut alors une autre idée.

Le dragon qu'il pourchassait devait certainement être loin, à présent – tout comme Noir, Ithar et les autres –, et le passage secret menait à l'écart des ruines.

Il pouvait aider Ruisseau à sortir de la cave.

Il se retourna, débroya quelques blocs de pierre, et il put accéder à l'escalier menant au cellier.

— Ruisseau ! appela-t-il – c'est du moins ce qu'il tenta de faire : la fumée et la tension avaient finalement eu raison de ses cordes vocales, et il ne parvint pas à émettre autre chose qu'un coassement.

Personne ne répondit. Arlian déglutit, tentant de s'éclaircir la voix, tandis qu'il descendait les marches de pierre d'un pas chancelant.

Une fois en bas, il appela de nouveau :

— Ruisseau !

— Ari ?

Il se retourna, et il la vit dans la pénombre, qui faisait lentement avancer son fauteuil.

— Oui, répondit-il.

— Que s'est-il passé ? Est-ce que les dragons arrivent ?

— Je ne crois pas, répliqua-t-il. Je pense qu'on devrait chercher ce tunnel et filer de là. La maison est en ruine.

— Tu es sûr ? Est-ce qu'on ne risque pas de les conduire à Ithar ?

— Ils sont capables de le détecter, mais ils savent qu'ils ne peuvent pas l'atteindre dans la galerie. Tant qu'Ithar restera sous terre, il sera en sécurité.



— Il faut qu'on les prévienne, alors ! s'écria-t-elle. Ils vont ressortir à l'autre bout du souterrain, si on ne le fait pas !

— Oh, dit Arlian, se sentant soudain extraordinairement idiot. C'est possible.

Il parcourut la cave du regard. Une lampe à huile était fixée à une applique, près de l'escalier, et Ruisseau alluma une épaisse chandelle. Mais, au-delà du halo qu'elle projetait, c'était l'obscurité la plus complète. Si les dragons avaient réussi à parvenir jusque-là, Arlian fut incapable de le remarquer.

— Où est l'entrée ?

— Je ne sais pas, répondit Ruisseau. Par là, peut-être...

Arlian scruta l'obscurité dans la direction qu'elle lui indiquait, et il tenta de se rappeler où il avait entendu la voix de Noir pour la dernière fois.

— Peut-être, dit-il.

Il se positionna derrière Ruisseau et poussa son fauteuil.

Ils se mirent tous les deux à fouiller la cave pendant ce qui leur sembla durer des heures, examinant chaque recoin sombre et toutes les toiles d'araignée abîmées avant de finalement tomber par hasard sur le placard à double loquet destiné aux viandes. Quand on déverrouillait le premier système d'ouverture, la porte du placard s'ouvrait, révélant un intérieur bordé d'étain et une rangée de cochets auxquels rien n'était suspendu, à part de la poussière. En actionnant le second loquet, on faisait basculer en avant l'ensemble du meuble, révélant une ouverture de la taille d'une porte dans le mur de pierre du fond.

Pendant qu'ils effectuaient leurs recherches, la maison et la cité, au-dessus d'eux, retrouvaient progressivement leur quiétude. Lorsqu'ils inspectèrent le placard pour la troisième fois, ils n'entendirent plus rien à part le son de leur propre souffle et un murmure lointain.

Si Ruisseau n'avait pas fini par remarquer des traces de doigts d'enfants sur le mécanisme, ils n'auraient peut-être jamais réussi à découvrir cette issue.

— On a de la chance que tes filles soient de petites curieuses, lui fit remarquer Arlian en s'engageant précautionneusement dans l'ouverture. Je doute qu'un adulte ait été en mesure de trouver ce deuxième loquet.

Il brandit la bougie et examina l'étroit couloir.

Il s'agissait en fait d'un tunnel sombre et froid dans lequel régnait une odeur de pierre, et dont les parois étaient d'un noir homogène. Il faisait

environ un mètre vingt de large sur un mètre quatre-vingts de haut. Arlian dut légèrement se courber pour éviter de se cogner la tête au plafond voûté. Toutefois, il ne menait pas directement hors du cellier, comme il l'avait imaginé. Au contraire, il suivait le mur de la cave et se prolongeait à perte de vue dans les deux sens, offrant deux possibilités.

À la grande surprise d'Arlian, et également à son plus grand désarroi, les toiles d'araignée avaient été arrachées, et le sol était jonché de traces de pas dans les *deux* directions. Il s'agenouilla, la chandelle à la main, et il examina les empreintes.

Elles semblaient être plus nombreuses sur la droite, et elles se dirigeaient dans les deux sens. À gauche, elles paraissaient toutes s'éloigner.

— Ah, dit-il. (Il se releva et expliqua à Ruisseau :) Ils sont d'abord partis par là (en indiquant la droite), puis ils ont fait demi-tour, pour une raison ou pour une autre, et ils sont revenus par ici (en tendant le doigt vers la gauche).

— Le tunnel était certainement bouché, suggéra-t-elle.

— Probablement... (Il poussa son fauteuil par-dessus le seuil, s'engagea dans le tunnel et tourna sur la gauche.) Allons-y, alors.

— Hou, hou ! appela-t-elle dans l'obscurité. Noir ? Kerzia ?

Personne ne répondit, et Arlian fit rouler la chaise droit vers les ténèbres.

Le souterrain semblait sans fin. Il y eut un moment difficile, lorsqu'ils atteignirent une intersection, où une galerie secondaire s'enfonçait sur la droite, mais, après avoir jeté un rapide coup d'œil sur les toiles d'araignée intactes, ils décidèrent de poursuivre tout droit, dans les traces de pas des autres.

Puis, brusquement, Arlian s'immobilisa.

— Écoute..., chuchota-t-il.

Ruisseau se pencha en avant sur son fauteuil, puis elle esquissa un sourire et s'écria :

— Ici ! Nous sommes ici !

— Maman ! répondit une voix lointaine, aussitôt suivie d'un bruit de pas précipités.

Arlian devina, plus loin dans le tunnel, une faible lueur qui approchait rapidement.

Peu après, Ambredine se blottissait dans le giron de sa mère, tandis que Dirinien s'agrippait à la jambe de Ruisseau et que Kerzia restait à proximité d'elle. Derrière elle, Ithar dormait dans les bras de son père, et, dans leur dos, Arlian distingua Balbutiement, Venlin, Lilsinir ainsi que trois ou quatre autres personnes.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il à Noir.

— Je te poserais bien la même question..., répondit son intendant, avec un sourire en coin.

— Toi d'abord, je raconterai mon histoire après.

Ils firent tous deux leur récit. Noir et ses compagnons avaient d'abord choisi de tourner à droite, et ils avaient longé le tunnel sur une certaine distance avant d'émerger dans des ruines en flammes, qu'ils identifièrent assez aisément comme étant les vestiges de la citadelle. Les défenses avaient été détruites, et les structures principales réduites en cendres. Il y avait des dragons partout. Noir avait immédiatement fait faire demi-tour à son groupe, et il l'avait ramené dans la galerie, en passant par une ouverture dans un bâtiment en si mauvais état qu'il lui était impossible de déterminer de quelle façon le souterrain était originellement dissimulé.

Ils avaient eu une discussion pour savoir s'ils devaient ou non retourner à la Maison grise, mais ils s'étaient rapidement mis d'accord pour suivre le tunnel dans l'autre sens – une décision qui avait été facilitée de manière significative par la découverte du fait qu'ils ignoraient totalement comment rouvrir le loquet du placard. Aucun mécanisme n'était visible.

La galerie de gauche les avait finalement conduits dans une maison déserte, dans la partie basse de la ville, pas très loin du mur d'enceinte. L'issue se trouvait au fond d'une grande cheminée, et ils en avaient ouvert la trappe avant de s'extraire de la galerie.

Toutefois, presque aussitôt qu'ils émergèrent, la bâtisse essuya un assaut des dragons. Il y avait encore des catapultes chargées, de ce côté de la cité, les défenseurs de Manfort avaient donc engagé le combat, mais Noir n'avait vu aucune raison de rester en un lieu où les dragons pouvaient finir par les atteindre. C'est pourquoi il avait reconduit une bonne partie du groupe dans le tunnel. Quelques serviteurs s'étaient enfuis, avec sa bénédiction, afin de tenter leur chance tout seuls.

— On était sur le point d'essayer la galerie secondaire, expliqua Noir, et si ça n'avait rien donné de mieux, on serait simplement restés ici jusqu'à la fin des combats.

— Avisé, très avisé, dit Arlian. Il semblerait que les dragons soient en mesure de suivre la trace d'Ithar, en plus de celle de Ruisseau et de la mienne. Ils sont toutefois réticents à l'idée de creuser dans ce tunnel, car leur taille joue contre eux dans les lieux confinés. (Il jeta un coup d'œil dans la direction par laquelle ils étaient arrivés, et il fit une rapide estimation.) Je dirais que la galerie secondaire mène à un certain établissement abandonné, rue de la Flèche noire, fit-il remarquer.

— Tu as sans doute raison, dit Noir. Mais maintenant, raconte-nous ce qui s'est passé à la Maison grise.

Arlian expliqua brièvement la situation, même s'il s'abstint de fournir tous les détails de sa conversation avec les deux dragons.

— Qu... qu... qu'est-ce qu'on fait, maintenant, monseigneur ? demanda Balbutiement.

— Ithar, Ruisseau, les enfants et toi, vous allez attendre ici. Je vais aller apporter mon aide dans la bataille que vous m'avez décrite, près de la muraille, et voir si, en tant que seigneur de guerre, je ne peux pas donner quelques ordres. Quand les hostilités auront pris fin, je reviendrai vous chercher, si j'en ai la possibilité, ou j'enverrai quelqu'un, si je suis toujours en vie et si je ne peux pas venir en personne. Si je trouve la mort, je vous suggère d'attendre ici jusqu'à ce la soif et la faim deviennent de sérieux problèmes, puis de chercher une issue du mieux que vous pourrez.

— Bien, monseigneur.

— Je vais..., commença Noir. (Puis il regarda sa femme, ses quatre enfants et le long souterrain désert.) Je vais rester ici, si ça ne t'embête pas, dit-il.

— J'approuve complètement, répondit Arlian. Tu as toujours été un protecteur, pas un tueur de dragons. Occupe-toi de ta famille, et veille à ce qu'Ithar reste en vie.

Puis il passa à vive allure devant le fauteuil de Ruisseau et les enfants, et il descendit le tunnel au pas de course.

## UNE MOISSON FUNÈBRE

Arlian émergea du foyer éteint de la cheminée pour se retrouver dans de nouvelles ruines en flammes. L'une des façades de la maison s'était effondrée, et les restes d'un dragon en décomposition, hérissé de lances, étaient à présent étendus au milieu des pierres brisées de ce qui avait autrefois été un vestibule. L'une des ailes de la créature, en lambeaux, était tendue vers le ciel, la pointe prisonnière d'un fragment dentelé de corniche.

Le reste de la bâtisse paraissait plutôt en bon état, et l'effet était pour le moins incongru : des rideaux poussiéreux pendaient en toute quiétude, et des portes closes protégeaient des pièces qui étaient désormais ouvertes sur la rue.

Arlian se fraya un chemin à travers les pierres éparses et passa devant le regard figé du dragon mort, puis il s'arrêta net lorsqu'une goutte de venin tomba de sa mâchoire et siffla sur le pavé. Il resta immobile un long moment, puis il fit demi-tour et retourna à l'intérieur de la maison pour la fouiller.

Peu après, il en ressortit avec un bocal de verre dans la main droite et un couteau de cuisine dans la gauche. Il s'agenouilla pour ouvrir la poche de venin qui se trouvait à la base de la mâchoire du monstre. Il emplit le récipient, puis il se releva et, précautionneusement, il se fraya un chemin jusqu'à la rue.

La bataille avait repris, comme il s'y était attendu. Les dragons suivaient la trace d'Ithar, survolant la cité, hors de portée des catapultes, attendant que le nourrisson refasse surface. Il ne percevait aucun signe de

combat à proximité, même s'il distinguait des flammes et de la fumée qui s'élevaient de la ville haute. Des soldats arpentaient toujours les rues d'un pas rapide, leurs uniformes blanc et bleu contrastant contre la pierre grise et la fumée noire, des lances à pointe noire dans les bras.

— Oh ! mugit-il du mieux qu'il le put, la gorge sèche. Vous, là-bas ! À la garde !

Un homme d'armes s'arrêta et demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Je suis le seigneur Obsidien, le seigneur de guerre du duc, répondit Arlian. J'ai de nouveaux ordres.

— Des ordres ? (La demi-douzaine de soldats s'était immobilisés, à présent, et ils s'étaient retournés pour écouter.) Quels ordres ? On se contente de se battre contre les dragons, d'éteindre les incendies partout où c'est possible, et on rassemble toutes les lances qu'on peut porter pour réarmer les catapultes.

— Bravo ! Loués soient ta bravoure et ton esprit d'initiative. Mais j'ai des instructions qui permettraient de mettre un terme aux attaques des dragons.

Sceptiques, les gardes se consultèrent du regard.

— Comment peut-on être sûrs que vous êtes bien le seigneur de guerre ? demanda l'un d'eux.

Avant qu'Arlian ait pu répondre, un individu déclara :

— C'est bien le seigneur Obsidien. J'étais avec lui à Norva, il y a huit ans.

— Je l'ai déjà vu à la citadelle, confirma un autre.

Leurs compagnons ne semblèrent pas complètement convaincus, mais ils portèrent leur attention sur Arlian sans plus de protestations.

— Vous habitez tous à Manfort ? demanda ce dernier.

Leur air sceptique se changea en hostilité.

— Ouais, on est de Manfort, répondit un homme. Et alors ?

— Vous avez de la famille, ici ?

— Certains d'entre nous, pourquoi ?

— Est-ce que l'un de vous a une femme ou une sœur enceinte ? Je suis en mesure de faire partir les dragons grâce à la magie, mais j'ai besoin de femmes enceintes ; autant que nous pourrons en trouver.

Les soldats le dévisagèrent un long moment en silence. Puis l'un d'eux dit :

— Ma tante va bientôt accoucher.

— Parfait ! (Arlian brandit le bocal de venin.) Conduis-moi jusqu'à elle.

— Qu'est-ce qu'il va faire, votre sort ? demanda le soldat, sans bouger.

Arlian hésita.

La tentation de mentir était forte, mais il y résista. Il allait essayer de bâtir un monde meilleur à partir des ruines qui les entouraient. Il ne souhaitait pas le fonder sur un mensonge.

— Il permettra à la future mère de devenir un cœur de dragon, expliquait-il, et l'enfant qui naîtra sera alors un dieu.

L'incrédulité se lisait sur leurs visages. L'un d'eux se détourna avec un air de dégoût.

— C'est quelque chose que j'ai déjà fait, s'empressa de préciser Arlian. L'enfant de mon intendant est à présent une divinité ; c'est la raison pour laquelle les dragons ont rompu la trêve et attaqué Manfort, car ils craignent ces dieux par-dessus tout. Ils ont cherché à supprimer celui que j'avais créé et à me tuer avant que nous puissions en faire d'autres.

Le soldat qui s'en allait ne tint pas compte de ses explications, mais ses compagnons se consultèrent du regard.

— Tout ça, c'est à cause de *vous* ? demanda l'un d'eux en agitant sa lance en direction du chaos environnant.

Arlian jeta un coup d'œil aux murs écroulés, aux hampes de piques éparses et aux éclats d'obsidienne, aux volets cassés et aux tuiles brisées qui jonchaient les rues. Il prit une profonde inspiration d'air enfumé et chargé de poussière.

— Ce sont les dragons qui sont à l'origine de ça, dit-il, et quelle que soit la part qui peut m'être imputée, il est trop tard pour revenir en arrière. Les dragons sont là, et ils cherchent à tuer le nourrisson, même si ça doit coûter la vie à nombre de spécimens de leur espèce. (D'un geste, il désigna le mastodonte noir en décomposition, derrière lui.) Mais s'il y avait de *nombreux* enfants – des dizaines, ou des centaines, répartis un peu partout dans la cité –, ces créatures ne pourraient pas tous les supprimer avant qu'elles-mêmes soient tuées, et, en quelques années, on pourrait bénéficier de l'aide des dieux, qui nous protégeraient comme les dieux disparus l'ont fait il y a des milliers d'années.

— Je ne crois pas aux dieux, déclara un soldat.

Arlian grimaça.

— Quelles que soient tes convictions, permets au moins à ta tante d’avoir la chance de devenir un cœur de dragon et de changer son enfant en quelque chose de magique et de nouveau.

Les gardes se consultèrent de nouveau du regard.

— Je ne veux rien avoir à faire avec ça, déclara l’un d’eux en s’éloignant.

— C’est de la pure démente, dit un autre, mais le *monde entier* est devenu fou !

— Comment est-ce qu’il faut faire ? demanda l’homme dont la tante était enceinte.

Arlian esquissa un sourire, et il lui expliqua ce qu’il voulait savoir.

— Faites circuler l’information, dit-il quand il en eut terminé. Racontez ce que vous savez à tout le monde. Il y a des cadavres de dragons un peu partout dans la cité, et chacun d’eux dispose d’assez de venin pour nous permettre de créer une centaine de nouvelles divinités. (Si l’information se propageait suffisamment loin et rapidement, les dragons seraient incapables de la contenir et de l’étouffer.) Vous comprenez ?

Les soldats acquiescèrent. Arlian tendit le bocal de poison, puis il partit en quête de nouvelles recrues, de récipients supplémentaires et de réserves de venin suffisantes.

Il arpenta la cité durant des heures, se frayant un chemin à travers les décombres, esquivant les feux épars, évitant les flammes et le venin, se cachant de temps à autre des dragons qui descendaient en piqué. Mais partout où il trouvait la dépouille d’un monstre, il récoltait son venin, et chaque fois qu’il tombait sur quelqu’un capable de l’écouter, il lui expliquait, il tentait de le convaincre, et il lui remettait la substance qu’il venait de se procurer. La soirée s’était écoulée, la nuit était tombée, et les premiers signes de l’aube, tout juste perceptibles derrière l’épaisse couche de fumée et de nuages, poignaient à l’horizon.

Arlian se trouvait au sommet d’un toit, s’entretenant avec les soldats dévolus au maniement d’une catapulte, lorsqu’un dragon poussa un cri strident, dans le ciel, avant de virer et de partir en piqué – pas au hasard, mais visant manifestement une cible en particulier. Les gardes armèrent le lourd mécanisme et firent feu.

— Là ! s’écria Arlian en tendant le doigt, tandis que les projectiles filaient. Sans doute quelqu’un a-t-il fait ce que j’avais demandé. Le dragon a dû déceler la naissance de son ennemi juré.



La plupart des lances manquèrent la créature lancée à pleine vitesse, mais l'une d'elles se ficha dans une de ses ailes et la déchira, provoquant sa chute en vrille. Elle fut victime d'un autre tir de barrage d'obsidienne provenant d'un autre toit, et elle tomba en chute libre.

— Si quelqu'un a contaminé une femme, comme vous dites, alors ça signifie qu'il y a un nouveau cœur de dragon, fit remarquer l'un des soldats. Et dans mille ans, elle deviendra un dragon.

— Peut-être, peut-être pas... Nous avons les moyens d'empêcher que cela se produise, et mille ans, c'est dans bien longtemps, répondit Arlian d'un air satisfait en regardant dans la rue, par-dessus le parapet.

Il se rappela qu'il avait toujours l'intention de trouver et d'éliminer ou de purifier l'intégralité des cœurs de dragon, une fois qu'il se serait chargé de tous les dragons. Et pourtant, il en produisait volontiers de nouveaux, car il considérait que ça en valait largement la peine. Pour chaque dieu créé, il y avait un nouveau cœur de dragon, certes, mais les divinités verraient le jour en moins de neuf mois, et le monstre pas avant mille ans. Il était possible de purifier les cœurs de dragon, et les dragons pouvaient être supprimés – ou, si ses ennemis avaient dit vrai, ils pouvaient être soumis au respect de la parole des dieux.

Dans un millier d'années, le monde serait sans doute très différent. L'arrivée de dizaines ou de centaines de nouveaux dragons n'aurait pas grande conséquence, dans un pays protégé par des dizaines de divinités.

Et ça ne pouvait certainement pas être pire que par le passé. Arlian savait à présent que, à l'époque de sa naissance, les cavernes sous les Terres des Hommes contenaient environ trois cents dragons, peut-être plus, peut-être *beaucoup* plus ; mais il en avait tué plus de quatre-vingts, et des dizaines avaient péri au cours de cet assaut désespéré contre Manfort. À moins qu'ils aient encore été tapis par centaines dans leurs grottes, et qu'une bonne partie d'entre eux se soit abstenue de passer à l'attaque, on pouvait estimer qu'un tiers à la moitié de la population des dragons avait péri, ces dernières années. Il lui semblait donc excusable de permettre de nouvelles naissances quelques siècles plus tard.

Des centaines d'innocents avaient également trouvé la mort, et une grande partie de la cité avait été détruite, mais on ne pouvait guère reprocher quoi que ce soit à Arlian – comment aurait-il pu se douter que les dragons auraient été à ce point prêts à tout pour tenter un assaut direct sur

les redoutables défenses que le duc avait fait ériger ? Il ignorait que le petit Ithar représenterait une si grande menace à leurs yeux.

Ils s'étaient rendus à Manfort pour défier la mort, et celle-ci le leur avait bien rendu. Cela signifiait qu'une énorme quantité de magie allait être libérée. Il *fallait* créer plus de dieux, pas simplement pour dominer les dragons, pas simplement pour assurer l'avenir des générations futures, mais pour absorber cette magie et pouvoir maintenir les frontières des Terres des Hommes.

Arlian observa la chute du dragon, dans la rue, où une douzaine de lanciers l'attendaient, puis il se retourna vers l'échelle. Il avait délivré son message aux soldats, comme il l'avait déjà fait des dizaines de fois à travers toute la ville, et il était sur le point de s'écrouler d'épuisement. Cela faisait près de vingt-quatre heures qu'il s'activait et qu'il n'avait pas dormi. Il descendit du toit et regarda autour de lui, puis il leva la tête.

Le nombre de dragons qui se faufilaient entre les nuages bas illuminés par les incendies avait considérablement diminué. La plupart des survivants étaient las de toutes ces attaques, et les moins déterminés avaient déjà quitté les lieux et regagné leurs tanières. Seule une petite poignée de créatures semblait toujours aussi résolue à frapper, et se lançait désespérément vers la terre, malgré les défenses d'obsidienne, tentant de porter le plus de coups possible contre ses futurs ennemis, qui ne cessaient de se multiplier.

Il était temps de retourner au tunnel, et d'apporter de quoi boire et manger à Noir, à sa famille et au reste de son personnel. Arlian avait récupéré des provisions dans les réserves des militaires ainsi que dans les maisons abandonnées, tout au long de son errance. Il portait à présent un gros sac sur le dos et une longue lance qu'il avait trouvée dans la rue, et il se dirigeait vers la bâtisse où se trouvait l'accès au souterrain.

Il était en train d'escalader le crâne du dragon mort lorsqu'il perçut un fort courant d'air. Il leva les yeux.

Un autre dragon, parfaitement en vie, celui-là, fondait droit sur lui. Des lances hérissaient l'un de ses flancs, et l'une de ses ailes était déchirée.

Il reconnut son visage.

— *Tu nous as trahis, dit-il. Il y a déjà vingt ou trente femmes de cette cité qui portent de nouvelles déités. Ne pouvais-tu pas attendre quelques années ? Ne pouvais-tu pas nous donner le temps de nous préparer ?*

— Je vous ai trahis ? demanda Arlian en brandissant sa lance. Comment pourrais-je trahir mon ennemi juré ? Je ne vous ai jamais fait la moindre

promesse – et pour cause, j’ai fait le serment, il y a bien longtemps, de vous anéantir, de la même façon que vous avez détruit mon village !

Pour toute réponse, le dragon cracha un jet de venin, mais le poison ne parvint pas à s’enflammer, et Arlian réussit à éviter le plus gros de la gerbe. Malgré son état de fatigue et le sac volumineux qu’il portait sur le dos, il traversa la pièce en ruine au pas de course en direction d’un escalier, et il en gravit les marches quatre à quatre.

Le dragon plongea dans la maison, à sa recherche, et le sol trembla sous les pieds d’Arlian, alors qu’il s’engageait dans un couloir, au sommet de l’escalier, et rebroussait chemin vers le côté ouvert de la salle du premier étage.

La bête avait plongé la tête dans la pièce du rez-de-chaussée, sans se douter des intentions d’Arlian. Elle serait incapable de se retirer ou d’esquiver à temps. Arlian se précipita dans le vide, au bout de la salle, et il se réceptionna sur les épaules du dragon.

— *Non !*

L’unique parole de la créature sembla se répercuter à l’infini dans l’esprit d’Arlian, tandis qu’elle dressait la tête, broyant ce qui restait de la salle du premier, projetant des pierres et du bois dans toutes les directions.

Il était trop tard. Arlian enfonça sa lance dans le dos du monstre, glissant la pointe d’obsidienne entre deux de ses côtes. Il bondit sur place et pesa de tout son poids sur la hampe. La pique s’enfonça dans les chairs de la créature puis dans son cœur noir.

Son sang se mit à bouillonner, et le dragon se débattit brièvement avant de mourir, ses yeux grands ouverts, le regard rivé sur une applique tordue toujours fixée à l’un des murs de la maison en ruine.

Arlian demeura un long moment sur la bête, la regardant trépasser.

— Grand-père, te voilà vengé, finit-il par dire.

Mais il ressentit à peu près la même chose que toutes les fois où il avait massacré des dragons : un grand vide. Son désir de vengeance s’était dissipé.

Il avait pensé que cela aurait été différent, pour celui-ci. Il s’agissait *du* dragon, après tout, de celui qu’il recherchait depuis si longtemps, de celui pour lequel tous les autres avaient servi de dérisoires succédanés. Mais sa mort avait simplement provoqué en lui une légère déception.

Lorsqu’il avait tué l’autre créature, dans la cuisine de la Maison grise, il était trop occupé pour réfléchir à ce qu’il venait de faire pour se rendre

compte qu'il avait enfin réussi à éliminer l'un des trois dragons qui avaient anéanti le village d'Obsidien, il y avait si longtemps. Et quand il en avait pris conscience, plus tard, il avait pensé que le manque d'immédiateté pouvait expliquer le vide émotionnel et l'absence de satisfaction qu'il ressentait.

Cette fois, en revanche, il savait exactement ce qu'il avait fait, quel dragon il avait abattu, quels serments il avait ainsi honorés, et il n'éprouvait pas grand-chose de plus que de la fatigue et une relative sensation de soulagement, parce qu'il était parvenu à survivre.

Il pensa que, peut-être, il pouvait imputer ces sentiments à sa nature de cœur de dragon, à la souillure présente dans son cœur et dans son sang, à l'affaiblissement de son âme, mais il avait du mal à y croire.

La vérité était toute simple : sa haine et son besoin de vengeance s'étaient estompés avec le temps, jusqu'à devenir une simple habitude.

Peut-être que désormais, après la mort de ce dragon en particulier, il pourrait mettre un terme à cette habitude. Il finit par lever la tête, et il aperçut trois dragons, qui fondaient sur lui, à travers les nuages.

— Nom d'un chien ! s'exclama-t-il.

Il tira sur sa lance, mais celle-ci s'était coincée contre une côte, et il ne parvenait pas à la libérer. Il abandonna et descendit du dos de la créature qu'il venait d'éliminer, à moitié en chutant, à moitié en glissant le long de son flanc.

Il y avait une autre pique, suspendue à la peau flétrie du monstre, mais ils étaient *trois* à l'attaquer. Il renonça à toute idée de se battre, et il préféra se précipiter jusqu'au foyer.

Il s'était faufilé à travers la cheminée et la trappe de pierre ouverte. Il se croyait en sécurité lorsqu'un nuage de venin enflammé s'abattit sur lui, lui faisant perdre l'équilibre et brûlant ses cheveux, les manches de ses vêtements et ses jambes, et calcinant une bonne partie de sa peau. Seul le gros sac qu'il portait sur le dos lui protégea la tête et le corps, et lui permit de rester en vie.

Il fut conscient de ce qui lui arrivait. Il sentit sa peau se craqueler et se détacher de ses membres, il sentit son sang bouillonner là où sa chair était à vif, il sentit sa chevelure s'embraser comme une torche tandis que ses jambes fléchissaient et qu'il s'écroulait en avant. Il n'eut que le temps de pousser un cri, et, ensuite, la douleur se fit insupportable. Il perdit connaissance sur le sol du tunnel.

## APRÈS LA BATAILLE

Arlian cilla, tentant de comprendre ce qu'il voyait et ce qu'il percevait.

Il était étendu sur le dos, sur quelque chose de dur, le regard rivé sur un motif de carrés sombres bordés d'or. Il reconnut l'odeur d'huile de lampe et de poussière, et la lueur sur le plafond – s'il s'agissait bien d'un plafond – était orangée. Il ne ressentait aucune douleur, aucune fatigue, bien que son dernier souvenir ait été une impression d'épuisement et d'intense souffrance.

En revanche, il avait désespérément soif.

Et il ne se sentait pas très bien. C'était indescriptible, comme si son sang était en quelque sorte devenu simultanément plus chaud et plus froid.

Cela n'avait aucun sens. Il avait essuyé le souffle d'un dragon ; il aurait dû être en train de souffrir horriblement. Mais ce n'était pas le cas.

Il leva précautionneusement une main, s'attendant à recevoir une décharge de douleur, mais rien ne se produisit. Il tourna prudemment la tête pour s'assurer qu'il avait bel et bien bougé la main. C'était le cas. Derrière ses doigts, il entrevit une petite armoire surmontée d'une rangée de crânes humains, et il comprit où il était.

Il se trouvait au siège de la Société du Dragon, qui était devenu son ancien quartier général, rue de la Flèche noire, désert depuis que l'organisation avait été chassée de la cité sur ordre du duc. Les carrés sombres, au-dessus de lui, étaient ceux du plafond à caissons ornés d'or.

Et il était étendu sur une table.

— Qu'est-ce que..., dit-il en coassant.

— Il s'est réveillé ! s'exclama la voix de Kerzia. Regardez, il s'est réveillé !

Des vêtements se mirent à bruire, des chaises raclèrent le sol, des chuchotements s'élevèrent, et, peu après, on aidait Arlian à se redresser en position assise. Il était entouré de visages connus et soucieux : ceux de Noir, de Ruisseau, de leurs enfants et de Lilsinir. Aucun des autres serviteurs n'était présent.

Il ressentit soudain une douleur – un léger sentiment de gêne, vraiment, comme si elle était due à une ancienne blessure – à la poitrine. Il baissa les yeux, et, pour la première fois, il se rendit compte qu'il était nu, et qu'il avait le bas du corps uniquement recouvert d'un drap.

Il était torse nu, et une longue et épaisse cicatrice le parcourait de bas en haut. Il n'en voyait pas l'extrémité, mais son origine se trouvait à la base de sa cage thoracique.

Il connaissait ce genre de marque. Il se tourna vers Lilsinir. Elle acquiesça.

Puis Noir lui tendit une outre d'eau, et il remit toutes ses questions à plus tard, le temps d'étancher sa soif.

Une fois désaltéré, il déglutit, se toussa, et il demanda :

— Que s'est-il passé ?

Plusieurs voix retentirent en même temps, mais il leva les mains pour demander le silence. Ce faisant, il remarqua que son épaule droite était entièrement guérie, puis il fit signe à Noir.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il une nouvelle fois. Je suis là depuis combien de temps ?

— Depuis deux jours, répondit Noir. Presque trois, en fait.

Arlian baissa de nouveau les yeux sur son torse, puis il regarda Noir. Il ne se donna pas la peine de lui poser la question, elle était suffisamment évidente. La cicatrice sur sa poitrine semblait avoir plusieurs semaines, voire des mois, et non quelques jours.

— C'est Ithar qui t'a guéri, expliqua Noir.

Arlian ferma les yeux, puis il les rouvrit.

— Commence par le début, dit-il. La dernière chose dont je me souviens, c'est que je me suis engouffré dans le tunnel en courant, et que je me suis fait souffler dessus par un dragon.

— Tu as poussé un hurlement, enchaîna Noir. On t'a entendu, un peu plus loin dans le souterrain, et on t'a retrouvé mourant, à cause de tes

brûlures, provoquées par du venin plus que par des flammes, je suppose, mais quelle qu'en soit la cause, par endroits, ta chair était rongée jusqu'à l'os, et ton sang était en train de bouillir. Un homme ordinaire aurait sans doute péri avant notre arrivée, mais toi, naturellement, tu étais un cœur de dragon – ce qui aurait pu être à la fois à l'origine de ton salut et de ta perte. Ithar ne pouvait – ou ne voulait – rien faire à cause de cela ; c'est du moins ce qu'on a supposé. Il ne pouvait pas nous expliquer la raison de son comportement, mais il ne voulait pas te toucher. Lilsinir était capable de te conserver en vie pendant un moment, mais elle ne pouvait rien face à l'étendue des dégâts. Elle t'a ôté le cœur et l'a purifié de la souillure des dragons, puis lorsqu'elle l'a remis dans ton corps, on a de nouveau amené Ithar, qui t'a guéri d'un simple contact.

— Astucieux, dit Arlian. Merci. (Il regarda autour de lui et aperçut Ithar, qui dormait dans les bras de sa mère, minuscule et paisible ; une représentation idéale de la sérénité divine.) Merci, répéta-t-il.

Le bébé n'esquissa pas le moindre mouvement.

— On a suivi la galerie secondaire pour te transporter jusqu'ici, poursuivit Noir. Ça nous a semblé être l'endroit le plus sûr, pour le moment.

— Tout à fait, acquiesça Arlian. Bien vu. J'en déduis, d'après la présence d'Ithar, que les derniers dragons ont interrompu leurs attaques ?

— Il n'en reste que quelques-uns en vie, selon ce qu'on a vu, répondit Noir. Les nuages se sont dissipés, hier, et il a plu pendant une demi-journée. Aujourd'hui, il fait de nouveau beau, et la température est fraîche. Il n'y a plus aucun signe des dragons.

— Ils sont nombreux à avoir fui avant la fin de la bataille, se remémora Arlian. Ils sont divisés en factions, ils ont leurs propres querelles internes, tout comme nous, et ils n'ont pas tous choisi de se battre jusqu'à la mort. Je ne doute pas qu'ils soient nombreux à avoir survécu, mais je suppose que les plus belliqueux, les fauteurs de troubles, sont ceux qui ont péri.

— Ça me paraît logique.

— Beaucoup sont morts ?

— Des dizaines, un peu partout dans la ville, et dans les villages environnants. Il y a une tranchée, au-dessus du tunnel où l'on se cachait, qui en est remplie ; on dirait un seau d'abats dans une boucherie. Ils ont essayé de creuser pour nous trouver, et Preste-Main a pris la tête d'un groupe de lanciers, qui les a massacrés alors qu'ils étaient pris au piège.

— Preste-Main ?

— Oui. On lui a confié une grande partie des défenses de la cité, car la plupart des officiers de la garde ont péri pendant la destruction de la citadelle, et il avait de l'expérience dans l'extermination des dragons.

— Ah ! Tant mieux pour lui. Et de nombreux dragons sont morts...

— Des dizaines, comme je l'ai dit. On a récolté leur venin, en essayant d'en récupérer le plus possible avant que les poches entrent en phase de décomposition, afin de créer d'autres êtres comme Ithar, et cette opération a été couronnée de succès. J'ai l'impression que toutes les futures mères de Manfort portent désormais un enfant qui est bien plus qu'un mortel.

— Je pense que ça devrait être suffisant, dit Arlian. Après tout, il faut simplement s'assurer que la magie qui s'est libérée dans le pays ne puisse pas atteindre un niveau dangereux. Il est inutile de créer toute une population de dieux.

— Le venin restant pourra toujours servir, de toute façon, poursuivit Noir.

Arlian acquiesça. Il ne vit aucun intérêt à débattre de la question.

— Récupère quelques ossements, aussi, conseilla-t-il. Particulièrement des crocs.

— Pourquoi ?

Arlian jeta un coup d'œil à Ruisseau et à Ithar.

— Je t'expliquerai plus tard, dit-il. (Il regarda autour de lui.) Où sont Balbutiement, Venlin et les autres ?

— Sains et saufs à la Maison d'obsidienne. Ils n'avaient aucune raison de demeurer ici, la bâtisse n'a subi que des dégâts superficiels.

— Et pourquoi êtes-vous *tous* restés ?

— Lilsinir et Ithar sont restés pour le cas où tu aurais eu besoin de soins supplémentaires, et nous, nous avons voulu demeurer auprès d'Ithar. Nous formons une famille, tu sais ?

— Naturellement. (Il regarda Ruisseau et hocha la tête.) Est-ce que le bébé...

Il s'interrompit, ne sachant pas très bien comment formuler sa question.

— Il passe son temps à dormir, dit Ruisseau. Comme tous les nourrissons. Il ne s'alimente pas. Quand il se réveille, il regarde autour de lui, et s'il voit quelqu'un qui souffre – enfin, sauf si c'est un cœur de dragon –, il tend la main pour toucher cette personne et la guérir. Et une fois qu'il l'a soignée, il se rendort. C'est comme s'il se nourrissait de la douleur des autres au lieu du lait de sa mère.



— On en a parlé autour de nous, dit Noir. Mais Ithar a ses limites : il ne peut pas faire plus que ce qu'il a déjà accompli avant de s'assoupir ; si on le réveille, il se met à pleurer comme un enfant ordinaire, et il n'entreprend plus rien avant de s'être reposé. Depuis que les dragons sont partis et que nous sommes sortis du tunnel, on l'a amené parmi des blessés, et on leur a permis de venir jusqu'à lui, mais on essaie de se consacrer à ceux qui ont le plus besoin de son aide, à ceux qui risqueraient de mourir sans ce contact ou qui semblent souffrir le plus.

— Comme moi...

— Oui. Et même après cette sélection, ils sont trop nombreux pour qu'il puisse s'occuper de chacun d'eux.

Arlian réfléchit à la question et regarda Ithar. C'était la seule divinité vivante, mais d'autres n'allaient pas tarder à arriver.

Le monde serait différent avec de tels êtres, aucun doute n'était permis. Arlian tenta d'imaginer à quoi il pourrait ressembler. Il était possible que les guérisons miraculeuses ne soient qu'un signe avant-coureur de la puissance des dieux. Le monde deviendrait peut-être un paradis.

Ou pas. Après tout, même si les anciennes légendes considéraient le temps des dieux comme un âge d'or, cette époque était révolue depuis très longtemps, et les légendes étaient souvent exagérées. Certains éléments paraissaient inquiétants : le fait que les dieux ne puissent pas exister sans les dragons, que les dieux disparus aient autrefois nourri leurs dragons d'âmes humaines...

Il était possible de tuer les dieux à l'aide d'ossements de dragons, si cela se révélait nécessaire. Il faudrait qu'il fasse en sorte que ce secret ne se perde pas. Mais il espérait surtout que personne n'en aurait jamais besoin.

Les prochaines années allaient être très intéressantes, avec des dizaines de nouvelles divinités grandissant à Manfort et dans les environs. Et Arlian était curieux de savoir s'il serait présent pour voir ces événements futurs.

Pour le moment, en revanche, il fallait qu'il se préoccupe de sujets bien plus terre à terre. Il baissa une nouvelle fois les yeux sur lui-même.

— Est-ce que j'aurais des vêtements, par hasard ?

— J'ai bien peur qu'ils se soient tous trouvés dans la Maison grise. Les quelques frifes que nous avons découvertes dans les décombres ont été dévorées par les flammes, expliqua Noir.

— Est-ce qu'il reste des tailleurs en vie ? Comment ça va, en ville ?

Noir consulta les autres du regard.

— Il est difficile de savoir comment Manfort s'en est sortie, dit-il. Cependant, hier, j'ai passé une grande partie de la journée à m'enquérir de son état. La quasi-totalité de la population semble avoir survécu. Après tout, les dragons n'ont pas particulièrement essayé de tuer qui que ce soit, à part nous. En revanche, la ville haute a été en majorité détruite. La citadelle n'est plus qu'un tas de braises et de cendres. Et le duc de Manfort a péri, ainsi que sa femme et une grande partie de sa cour. À ma connaissance, il n'a pas laissé d'héritier. Il est mort courageusement, à la tête de ses soldats, Arlian. Je l'ai toujours pris pour un idiot et un bon à rien, mais je ne nierai jamais sa bravoure ; à aucun moment il n'a tenté de prendre la fuite.

Arlian hocha la tête, mais il ne put s'empêcher de se demander si, en fait, ce qui ressemblait à de la bravoure n'était pas du désespoir, pour bonne partie, puisque le duc devait être convaincu que la situation était sans issue et que toute fuite serait vaine.

— Les aristocrates restants envisagent de réunir un conseil afin d'établir une gouvernance de la cité et de désigner un commandant des armées, poursuivit Noir. Je ne sais pas vraiment qui est concerné.

— Dame Givre ? Est-ce qu'elle a survécu ?

— Elle est saine et sauve, même si son manoir a été réduit en cendres. Elle a pris la fuite avant d'être prise au piège par l'incendie. Sa famille et elles ont survécu. Les serviteurs et les enfants ont transporté les infirmes et leurs fauteuils. (Noir marqua un temps d'hésitation.) En fait, je lui ai proposé de s'installer à la Maison d'obsidienne en attendant qu'on lui trouve d'autres appartements. Elle possède des propriétés à l'extérieur de la cité, bien sûr, et je suppose qu'avec le temps, elle va vouloir reconstruire, mais pour le moment, elle a simplement besoin d'un toit.

— Et la Maison d'obsidienne a résisté, me dis-tu ?

— J'ai fait bâtir ses murs extérieurs entièrement en pierre, répondit Noir. J'ai vu ce qu'il était advenu du Vieux Palais, et je ne voulais pas que ça se reproduise. Et aucun dragon ne s'est donné la peine d'y entrer de force, ni de l'incendier par l'intérieur – après tout, la demeure était déserte.

Arlian hocha la tête.

— Parfait. Tu as fait du beau travail, Béron. Je te remercie. Et Givre et les siens sont les bienvenus, ils sont nos invités aussi longtemps qu'ils le souhaiteront.

Noir le salua.

Arlian se tourna vers Lilsinir.

— C'est vous qui m'avez ôté le cœur ? demanda-t-il.

— Oui, monseigneur.

— Vous avez agi sans mon consentement.

— J'ai fait ce qu'il fallait pour vous sauver la vie.

Arlan acquiesça.

— Je vous en remercie, dit-il. (Puis il se tourna vers Noir.) Et à propos de ce tailleur...

## DE RETOUR CHEZ SOI

Pendant les jours qui suivirent, Arlian se consacra à la reconstitution progressive de sa garde-robe – ses nouveaux vêtements n’avaient rien à voir avec ceux qu’il possédait auparavant, mais ils lui permettraient largement de pas avoir honte de se montrer en public. Deux tailleurs, une couturière, un chapelier et un cordonnier veillèrent à l’équiper.

Il ne sortit pas : ce sont les artisans en confection qui vinrent à lui. Grâce au pouvoir de guérison miraculeuse d’Ithar, il ne ressentait plus aucune douleur et ses plaies s’étaient refermées, mais il était encore un peu affaibli, et il ne se pensait pas prêt à affronter le monde extérieur. Il resta, le temps de sa convalescence, dans les anciens locaux poussiéreux et dépourvus de fenêtres de la Société du Dragon.

Tandis qu’on prenait ses mesures, qu’on ajustait et retouchait ses vêtements, il parlait avec tous ceux qu’il rencontrait, ne cessant de leur poser des questions. Il apprit que la famille de Noir était restée au siège de la Société du Dragon pour le cas où les capacités d’Ithar s’avéraient de nouveau utiles, mais maintenant qu’Arlian était manifestement sur la voie de la guérison, elle s’apprêtait à regagner la Maison d’obsidienne. Ruisseau et Ithar continueraient à se rendre au siège de l’organisation ainsi qu’en divers points de la ville afin que ceux qui avaient besoin des pouvoirs de guérison du nourrisson puissent en bénéficier. Balbutiement et les autres serviteurs avaient déjà réintégré la Maison d’obsidienne, et ils préparèrent la demeure pour qu’elle puisse recevoir son propriétaire – bien qu’elle n’ait

pas brûlé, elle avait subi des dégâts superficiels provoqués par des flammes isolées, des tirs de catapultes mal ajustés et des voisins paniqués.

Lilsinir prit ses dispositions pour être en mesure d'accomplir le rituel de purification sur Ruisseau. Maintenant qu'elle avait vécu avec un cœur de dragon, la mère d'Ithar était plus que disposée à redevenir elle-même.

— Je regrette de devoir perdre tous ces siècles de vie, dit Ruisseau lorsque Arlian la félicita d'avoir pris cette décision.

Ils étaient tous les deux assis près de l'étagère de crânes, Arlian sur un siège ordinaire, et Ruisseau dans son fauteuil roulant. Ithar était endormi dans les bras de sa mère.

— Vu le prix qu'il faut payer pour les obtenir, ils ne valent pas la peine d'être vécus, répliqua Arlian.

— En tant que mère d'un dieu, peut-être que j'arriverai à négocier une plus longue espérance de vie sans devoir perdre mon âme, suggéra-t-elle en souriant.

— Je ne sais pas si c'est possible, mais ça me plairait sacrément, dit Arlian en souriant à son tour.

— Et quels sont tes projets, monseigneur ?

— Je n'en ai plus aucun, répondit Arlian. Ma vengeance est accomplie, et j'ai de nouveau le cœur léger – il est encore en morceaux par endroits, toujours peiné par la perte de tous ceux qui m'étaient chers, mais il est de nouveau humain, et il guérit. Les dragons sont vaincus, même s'ils ne sont pas entièrement anéantis, et nous avons trouvé une forme de vie susceptible de leur succéder pour absorber la magie. J'en ai terminé. Il ne me reste plus qu'à vivre ma vie.

— Tu pourrais partir à la poursuite des dragons restants, quand tu seras remis.

— Je vais laisser ça à d'autres ; peut-être à Ithar et à ceux de son espèce, lorsqu'il sera en âge de le faire. J'ai fait ma part du travail.

— Pour sûr ! Et même davantage. Mais tu n'as pas envie de continuer, pour ta propre satisfaction ?

— Non, j'en ai assez – plus qu'assez, même – de massacrer des dragons !

Arlian savait que, peu de temps auparavant, il aurait trouvé impensable d'abandonner sa campagne tant qu'une seule de ces créatures serait encore en vie. Mais, à présent, comme il l'avait dit, il en avait assez. Il ne savait pas vraiment si c'était la perte de son cœur de dragon qui l'avait changé, ou

le fait d'avoir éliminé le monstre qui avait tué son grand-père, ou quelque chose d'autre encore. Peut-être Ithar avait-il guéri son âme en même temps que ses blessures, et l'avait-il soigné de sa soif de vengeance. Ou peut-être la simple présence d'un dieu vivant avait-elle été suffisante pour le faire changer d'avis. Quelle qu'en soit la raison, il avait eu son compte de vengeance.

Il avait juré de détruire les dragons ou de périr en tentant de le faire, et il avait l'impression d'avoir rempli son serment. Même si quelques-unes de ces créatures étaient toujours en vie, il était à l'origine d'événements qui les neutraliseraient et les rendraient inévitablement impuissantes. Il les avait assez brisées pour pouvoir s'en satisfaire.

— Tu pourrais peut-être trouver d'autres moyens de passer le temps, qui seraient dignes d'un homme de ta valeur, suggéra Ruisseau. Tu pourrais postuler au conseil des nobles. On te laisserait certainement ton titre de seigneur de guerre ; il est aussi possible qu'on te propose de devenir duc. Après tout, qu'est-ce que Roioch a fait de plus que toi ?

— Duc ? (Arlian grimaca.) Je crois que je préférerais partir habiter en ermite dans la Désolation ! Il vaudrait mieux que ce soit Zanère, s'il est encore en vie, ou Araignée, ou Preste-Main.

Le seigneur Zanère faisait partie des disparus. Personne ne savait encore s'il était mort à la citadelle avec tant d'autres, ou s'il était parvenu à s'en échapper et à se cacher.

— Tu pourrais te consacrer à la sorcellerie, alors, non ?

— Il ne me reste plus qu'une durée de vie normale pour apprendre, à présent, et je présume que la nature de la magie va bien changer, au cours des années à venir, quand les dieux auront pris de l'importance. Je doute de pouvoir suffisamment m'améliorer pour que ça en vaille la peine.

— Il n'y a donc rien qui t'intéresse ? Rien qui puisse retenir ton attention ?

— Ça viendra sans doute avec le temps...

Ruisseau ne fut guère satisfaite de sa réponse, mais elle s'abstint d'insister.

Enfin, lorsque Arlian se sentit prêt à marcher et qu'il fut de nouveau vêtu de façon appropriée pour un aristocrate, il enfonça un chapeau neuf sur ses oreilles, remonta la rue de la Flèche noire et prit la direction des jardins du Vieux Palais, découvrant l'état de dévastation de tout ce qui l'entourait.

Les quartiers de la cité les plus anciens étaient en grande partie intacts. Des toitures s'étaient effondrées ou avaient été éventrées, ici et là, des catapultes avaient été arrachées de leurs châssis ou réduites en miettes, mais la plupart des murs de pierre grise étaient toujours debout, et l'on avait débarrassé les rues pavées de leurs débris. Les commerçants et les ouvriers vaquaient à leurs occupations, comme ils l'avaient toujours fait. Les portes des échoppes étaient ouvertes, et le fumet du pain chaud se mêlait aux effluves persistants de bois brûlé.

Au moins la moitié de la ville haute, en revanche, était à l'abandon. Les unes après les autres, les demeures avaient été réduites en cendres, un pan de mur de pierre ou de brique surgissant de temps à autre d'un tas de décombres encore fumants. Des silhouettes en haillons erraient dans les gravats de certaines propriétés, récupérant des livres roussis ou des tasses en porcelaine qui, d'une façon ou d'une autre, avaient réchappé au désastre.

Arlian savait qu'il était en partie responsable de tout cela : la destruction, le chaos, les centaines de morts... S'il ne s'était jamais opposé aux dragons, s'il n'avait pas tenté de bâtir un monde meilleur, rien de tout cela ne se serait produit. S'il s'était abstenu de mener des expériences avec du venin de dragon, Ithar aurait été un enfant des plus ordinaires, et les monstres n'auraient pas attaqué Manfort. Mais, chaque année, un village, quelque part, aurait été détruit, et les âmes de ses habitants auraient servi de nourriture aux dragons.

S'il n'avait pas tué tant de ces créatures, la magie brute n'aurait pas gagné de terrain sur les Régions Limitrophes.

S'il n'avait pas révélé les secrets de la reproduction des dragons, les quatorze années de guerre entre les hommes et les monstres auraient pu être évitées. Ou peut-être pas. Le seigneur Enziette n'aurait pas tardé à mourir, de toute façon, et il n'avait aucun héritier susceptible de faire respecter aux dragons leur ancien marché, ni d'enseigner à l'humanité que l'obsidienne était en mesure de transpercer leur peau.

Si Arlian n'était pas intervenu, des centaines ou des milliers de personnes n'auraient pas trouvé la mort sous les assauts des monstres, mais ces derniers auraient pris le pouvoir sur les Terres des Hommes, comme ils l'avaient fait durant des milliers d'années, et les hommes auraient été au moins aussi nombreux à périr au cours des décennies ou des siècles suivants.

Il était à l'origine d'un gigantesque désastre, toutefois il avait fait naître l'espoir d'un futur sans dragons. La situation était tellement épouvantable auparavant, et il avait été si affligé de voir tant de monde souffrir et tant de maisons détruites, qu'il était persuadé d'avoir fait le bon choix.

Du moins, c'est ce qu'il *espérait*, mais il n'avait aucun moyen de le savoir avec certitude.

Il devrait l'accepter.

Il approchait du sommet de la colline et de l'emplacement du Vieux Palais. De nombreuses constructions avaient été incendiées ou s'étaient effondrées. Arlian s'arrêta brièvement pour estimer l'étendue des dégâts sur ses terres.

Ce n'était pas si grave, en réalité, que dans les autres zones dévastées. Il lui vint à l'idée que les invités du seigneur Obsidien qui étaient encore en vie auraient le choix entre des dizaines de nouveaux terrains, s'ils souhaitaient reconstruire leurs domiciles.

Cela aurait pu être bien pire.

Il passa devant les montants du portail en flânant – l'un d'eux s'était écroulé dans la bataille –, puis il tourna sur la gauche et remonta l'allée menant à la Maison d'obsidienne.

La nouvelle bâtisse était pratiquement intacte. Les murs de pierre se dressaient, propres et solides dans le soleil – s'il était nécessaire d'effectuer quelques réparations, ce n'était vraiment pas apparent. Sur le toit, les catapultes de fer étaient désarmées, tous leurs projectiles ayant été tirés, mais elles aussi étaient intactes. En voyant cela, Arlian esquissa un sourire.

Il espérait ne plus jamais avoir besoin de ces armes, et il savait que, avec Ithar, il avait participé à la création de défenses bien plus redoutables.

Il baissa les yeux sur la porte d'entrée, et il accéléra l'allure.

— Il arrive ! s'écria quelqu'un.

Puis les portes et les fenêtres s'ouvrirent, et les enfants jaillirent de la maison. Kerzia, Ambredine, Dirinien, Kouron, Békerin, Rose, Halori, Selsur et Fanora se mirent à courir et à danser autour de lui alors qu'il tentait d'avancer.

À l'intérieur, Hâtive, Grillon, Lys, Muscade, Chaton et Ruisseau l'attendaient dans leurs fauteuils roulants, divisées en deux groupes encadrant l'entrée, en compagnie de Dowliril, Pierre, Balbutiement, Venlin, et une dizaine d'autres serviteurs étaient alignés derrière eux.



Juste devant lui, au centre du grand hall, se tenait Noir, le nourrisson, Ithar, dans les bras, accompagné de Givre, appuyée sur sa canne, et sa petite-fille Vanniari.

— Soyez le bienvenu, seigneur Obsidien, dit cette dernière. Nous sommes ravis que vous soyez de retour !

Arlan regarda la maisonnée de Givre, et la sienne, et il sentit son cœur se serrer comme ça ne lui était plus arrivé depuis son enfance.

Il n'était plus vraiment sûr de savoir à quoi correspondait exactement ce qui lui arrivait, mais il présuma qu'il s'agissait d'amour – ou peut-être simplement de bonheur. C'était différent de l'attachement qu'il avait ressenti pour Douceur, mais cette chaleur et ce désir qu'il éprouvait pour tous ceux qui se tenaient auprès de lui et qui l'accueillaient étaient semblables à ce qu'il ressentait dans ses souvenirs d'enfance, quand il se remémorait sa famille.

Il n'avait rien éprouvé de tel depuis la mort de ses parents, et il avait pensé qu'il ne vivrait plus jamais une telle émotion. Mais il n'était plus un cœur de dragon. Pour la première fois de sa vie, il était simplement un homme.

Et il se sentait enfin chez lui.

**Lawrence Watt-Evans** est né dans le Massachusetts en 1954. Il a été élevé dans une énorme maison victorienne qui avait la réputation d'être hantée. Ses parents étaient tous deux de grands lecteurs de science-fiction et il a décidé à l'âge de huit ans qu'il en écrirait. Puis il a découvert la Fantasy. Il a publié son premier roman à vingt-quatre ans et en compte désormais plus de trente à son actif.

Du même auteur, chez Milady :

Les Chroniques d'obsidienne :

1. *Un temps de dragon*
2. *La Société du Dragon*
3. *Le Venin du dragon*

[www.milady.fr](http://www.milady.fr)

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Dragon Venom*  
Copyright © 2003 by Lawrence Watt-Evans  
Publié avec l'accord de l'auteur,  
c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,  
Armonk, New York, États-Unis

© Bragelonne 2010, pour la présente traduction

Illustration de couverture :  
Paolo Barbieri

ISBN : 978-2-8205-0108-0

Bragelonne – Milady  
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : [info@milady.fr](mailto:info@milady.fr)  
Site Internet : [www.milady.fr](http://www.milady.fr)

# **BRAGELONNE – MILADY, C’EST AUSSI LE CLUB :**

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l’adresse suivante :

**Bragelonne  
60-62, rue d’Hauteville  
75010 Paris**

**[club@bragelonne.fr](mailto:club@bragelonne.fr)**

Venez aussi visiter nos sites Internet :

**[www.bragelonne.fr](http://www.bragelonne.fr)  
[www.milady.fr](http://www.milady.fr)  
[graphics.milady.fr](http://graphics.milady.fr)**

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d’autres surprises !

# zlibrary

*Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.*



[z-library.se](http://z-library.se)

[singlelogin.re](http://singlelogin.re)

[go-to-zlibrary.se](http://go-to-zlibrary.se)

[single-login.ru](http://single-login.ru)



[Official Telegram channel](#)



[Z-Access](#)



<https://wikipedia.org/wiki/Z-Library>